

HISTOIRE
DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS.

Oregon Mission Soc: Ser-

1847



HISTOIRE

RELIGIEUSE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

COMPOSÉE SUR LES DOCUMENTS INÉDITS ET AUTHENTIQUES

PAR J. CRÉTINEAU-JOLY.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE SUR LA NOUVELLE ÉDITION DE PARIS.

TOME DEUXIÈME.

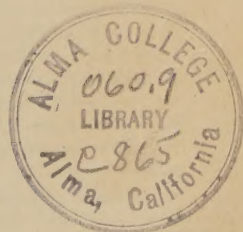


JOURNAL

TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN,

LIBRAIRE - ÉDITEUR.

1846



REVUE

REVUE DE LITTÉRATURE

COMPAGNIE DE JÉSUS

REVUE DE LITTÉRATURE

REVUE DE LITTÉRATURE

REVUE DE LITTÉRATURE

REVUE DE LITTÉRATURE



REVUE DE LITTÉRATURE

REVUE DE LITTÉRATURE

REVUE DE LITTÉRATURE

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE XIX.

Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, fait concevoir des espérances aux Catholiques. — Leur soumission commandée par le Pape. — Les Puritains forcent Jacques à devenir persécuteur. — Les Anglicans font cause commune avec eux. — Conspiration des Poudres. — Catesby, Percy et John Wright. — Politique double des ministres anglais. — L'Espagne fait la paix avec l'Angleterre. — Les Catholiques n'y sont pas compris. — Guy Fawkes. — Lettre du Père Garnett sur la situation. — Les conspirateurs consultent les Jésuites. — Ils leur font mystère de l'attentat. — Défense du Père Gérard. — Les Jésuites mis en suspicion par les conjurés. — Catesby révèle son complot en se confessant au Père Tezmund. — Ce dernier consulte Garnett. — Mission de sir Baynham à Rome. — Lettre de Tresham à lord Mounteagle. — Découverte de la conspiration. — Jacques et son conseil. — Edit du roi contre les Catholiques et les Jésuites. — Les conjurés sont vaincus, tués ou faits prisonniers à Holbeach. — Thomas Bates révèle une partie du complot. — Les conjurés disculpent les Jésuites. — Le ministère et les Anglicans produisent de fausses déclarations. — Exécution de huit complices de Catesby. — Arrestation du Père Garnett et des Jésuites. — Prétendu suicide d'Owen. — On interroge Garnett. — On l'entoure d'espions. — Son entretien avec le Père Oldcorne. — Le secret de la confession et les Anglicans. — Supplice d'Oldcorne. — Garnett devant ses juges. — L'attorney général Cooke et l'ambassadeur d'Espagne. — Déclaration de Garnett. — La doctrine de l'Equivoque. — Garnett sur l'échafaud. — Discussions enfantées par les faux procès-verbaux que l'Angleterre jeta sur le continent. — Le Père Baudouin. — Confiscations et amendes. — Serment exigé par le Roi. — L'archiprêtre Blackwell et les Jésuites. — Bellarmin et Jacques Stuart. — Supplice du Père Thomas Garnett. — Le Père Ogilbay en Ecosse. — Son interrogatoire et sa mort. — Fra-Paolo et Fra-Fulgenzio à Venise. — Bellarmin et Baronius au conclave. — Interdit pontifical lancé contre la république de Venise. — Les Jésuites l'observent. — Ils sortent de Venise. — Ande in Malhora. — Les Théatins, les Minimes et les Capucins imitent leur résistance. — Politique de Venise. — Le Conseil des Dix et Henri IV. — Conspiration pour établir le Calvinisme à Venise. — Henri IV médiateur entre le Saint-Siège et les Vénitiens. — Le Pape et le roi exigent le rappel de la Compagnie. — Le sénat s'y oppose. — Aquaviva prie le Pape d'y renoncer. — Causes qui empêchaient quelques sénateurs de vouloir ce rétablissement. — Henri IV les découvre. — Intrigues des Calvinistes et des Anglicans avec Fra-Paolo et Fra-Fulgenzio pour protestantiser Venise. — Lettre de l'ambassadeur de France Champigny, à Henri IV. — Pour triompher des Catholiques vénitiens, Fra-Paolo avait voulu tenir les Jésuites en exil. — Nouvelle assemblée des Profès à Rome. — Création d'un Assistant pour la France. — Lettre de Henri IV pour demander la canonisation d'Ignace de Loyola et de François Xavier. — Ravaillac assassine le roi de France. — Le Parlement et l'Université accusent les Jésuites de participation indirecte à ce crime. — Le livre de Mariana condamné au feu. — On prêche dans la plupart des églises de Paris contre les Jésuites. — La reine régente, le chancelier et l'évêque de Paris démentent ces accusations. — L'Anti-Coton. — Bayle et les ennemis de la Compagnie. — Réponse des Jésuites. — L'université dénonce au Parlement l'ouvrage de Bellarmin. — Le livre du Père Suarez est brûlé. — Les Etats-Généraux assem-

blés se prononcent en faveur des Jésuites. — Armand de Richelieu, évêque de Luçon, et l'Université. — Le tiers-état propose aux Jésuites d'accepter une formule de serment. — Le clergé et la noblesse la repoussent. — Le Parlement la soutient. — Le Roi l'annule. — Progrès des Jésuites en France. — Causes de ces succès. — Le prince de Condé les protège. — Les Jésuites expulsés d'Aiz-la-Chapelle et de Prague par les Luthériens et les Hussites. — Le Père Suarez condamné et approuvé à Rome. — Mort de Claude Aquaviva. — Le Père Alberus, vicaire-général, convoque la Comgrégation. — Mutio Vitelleschi est élu Général.

Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, fait concevoir des espérances aux Catholiques.

Jacques I^{er}, successeur d'Elisabeth, était un prince n'aimant que les combats scolastiques, ne se plaisant que dans les arguties de ses théologiens. Le trône d'Ecosse n'avait été pour lui qu'une chaire, celui de la Grande-Bretagne se transforma durant son règne en siège de pédagogie. Maître Jacques, ainsi le surnommait Henri IV, n'avait pas dans l'âme les colères et les haineuses passions de la Reine-Vierge, mais il n'en possédait pas les brillantes qualités. Caractère irrésolu, esprit tracassier, tout à la fois avare et prodigue, il ne savait ni dieter sa volonté ni suivre les bonnes pensées que son cœur lui inspirait. Le ministre ou le courtisan qui flattait avec le plus d'adresse sa manie doctorale, Cecill ou Buckingham, l'astuce ou la frivolité, était toujours le suprême arbitre des affaires ; on eût dit que Stuart avait changé de sexe avec la fille de Henri VIII et qu'il s'était fait femme ¹. Cependant, à son avènement à la couronne, les Catholiques espéraient. Jacques conservait pour ministre Robert Cecill, fils du confident d'Elisabeth ; mais ils croyaient que le nouveau Roi leur tiendrait compte des sacrifices qu'ils s'étaient imposés afin de sauver sa mère, Marie Stuart. En plusieurs circonstances il avait témoigné certain respect pour l'Eglise Romaine et pour son Pontife ; on l'avait même vu protéger les Jésuites contre les persécutions d'Elisabeth. Le Pape Clément VIII recommandait aux prêtres et aux Catholiques anglais l'obéissance, la fidélité et l'amour envers le monarque ; ils se soumièrent avec joie à cette triple obligation. Jacques, heureux de les voir accepter sa domination, leur promit la tolérance, et plus tard la liberté. Dans les dernières années d'Elisabeth, il s'était secrètement engagé à faire de larges concessions aux Catholiques ; une correspondance même avait été échangée entre le futur Roi d'Angleterre et les Cardinaux Aldobrandini et Bellarmine. Thomas Percy, parent du comte de Northumberland, affirmait à ses compatriotes que Jacques lui avait donné sa parole royale : ils ne seraient pas grevés de plus d'impôts que les Protestants, et, comme ces derniers, on les admettrait aux emplois publics.

Les Puritains forcent Jacques à devenir persécuteur.

(1) Les Anglais révélaient par ce vers leur opinion sur les caractères d'Elisabeth et de son héritier :

Rex fuit Elisabeth, nunc est regina Jacobus.

que ; il aurait voulu les gagner tous par la discussion ; mais Cecill et la secte des Puritains ne professaient pas pour la logique du Roi la même confiance. Sans laisser percer un soupçon qui les aurait perdus dans son esprit, ils essayaient de montrer les Jésuites et leurs fidèles toujours prêts à la révolte. Jacques avait supprimé verbalement l'amende de vingt livres sterling par mois que le fisc prélevait sur la conscience de chacun de ceux qui n'assistaient pas au prêche anglican ¹ ; un décret contraignait à payer cet impôt non-seulement dans l'avenir, mais encore pour le passé. Elisabeth en avait adouci la rigueur en faveur de quelques familles : on les força de solder cet arriéré ; puis, sans même s'astreindre à compter par mois, on les abandonna à l'avidité indigence des Puritains écossais qui avaient suivi le Roi en Angleterre. Ils étaient insatiables : en leur offrant les Catholiques à ruiner, on espérait délivrer Jacques de cette mendicité qui lui était odieuse. Les Puritains s'enrichirent par les exactions.

Vingt-trois ans auparavant ils avaient composé à Edimbourg un formulaire qui déclarait l'Eglise universelle une tyrannie, sa doctrine un tissu de mensonges, ses décrets des lois oppressives, ses définitions des blasphèmes, ses rites, ses cérémonies, des superstitions et des sacrilèges ; la messe une invention du diable, les sept sacrements des bâtardeaux, la pénitence une fureur d'âmes désespérées, et le Pape l'Antechrist. Cette profession de foi fut affichée à la porte de toutes les églises ; il fallut y souscrire ou se condamner à n'être plus que des rebelles. Patrick Galway, ministre puritain, prêchant devant Jacques Stuart, osa lui dire ² : « Que le ciel et la terre entendent mes paroles ! Quand vous étiez encore en Ecosse, vous vous êtes obligé par un vœu à ne pas laisser un seul Papiste dans ce royaume d'Angleterre et à ne tolérer aucune de leurs idolâtries ; vous m'en avez fait la promesse à moi-même. Je porte donc ici témoignage de ce vœu et de cette promesse devant tous les hommes qui m'écoutent et vous voient ; au grand jour du jugement, dans la vallée de Josaphat, j'en témoignerai encore à toute la race humaine.

(1) Casaubon nie ce fait ; mais Barlow, évêque anglican de Lincoln, l'atteste dans sa *Réponse aux Catholiques anglais*, fol. 151.

(2) Relation des troubles de Hereford, Carlton et Burton.

Les An-
glicans
ont cau-
se com-
mune
avec eux.

Les prélats anglicans et Bancroft, évêque de Londres, tinrent le même langage, que confirmèrent les paroles officielles du Roi. Dans ses édits et dans ses communications au Parlement, il soutint qu'il n'avait jamais rien promis aux Catholiques, et il proclama que, s'ils relevaient la tête, il les écraserait. Le Roi prenait parti contre ses sujets; Robert Cecil, aidé par les Puritains d'Ecosse, s'occupa de mettre à exécution le plan qu'il avait tramé depuis longtemps. Les Jésuites furent proscrits; tout Catholique se vit, par le seul fait de sa croyance, déchu de ses fonctions, rayé des cadres de l'armée et de la marine; on lui interdit le droit de tester; il fut inhabile à hériter, à percevoir ses revenus, à exiger la rentrée de ses créances et à se défendre devant les tribunaux. On ne les bannisait pas, on ne les égorgait pas; la liberté, telle que les Protestants du seizième siècle la comprenaient, en faisait des esclaves ou des parias. Le Roi se laissa associer à ces hontes, et, le jour de l'Ascension 1603, en présence des grands officiers de sa couronne, il résuma ainsi sa politique à l'égard des Catholiques : « Ils ne doivent qu'à eux seuls ce qu'ils ont souffert jusqu'ici et ce qu'ils souffriront encore. Ils sont, disent-ils, réduits à la mendicité; mais cela provient de l'indigence de celui au service duquel ils se mettent : en se donnant au diable ils ont choisi un bien mauvais maître, tandis que nous, au contraire, nous servons un Dieu juste et tout-puissant à nous récompenser. »

Conspi-
ration
des
Poudres.

Ces paroles peignent l'homme; elles donnent l'intelligence des événements qui vont se dérouler, elles servent de point de départ à la Conspiration des Poudres. Ce n'était pas la première fois qu'un semblable projet naissait dans l'imagination de quelques hommes. Peu d'années auparavant, les Hérétiques des Pays-Bas avaient essayé, au moyen d'un baril plein de matières inflammables, de faire périr à Anvers le célèbre duc de Parme. Pour la sanctification d'une vengeance personnelle, tout le Conseil de Hollande avait été exposé au même péril. Les Catholiques n'eurent donc pas l'initiative du crime, ils en ont emprunté l'idée aux Sectaires; mais, dans la cruelle application qu'ils en voulaient tenter, ils développèrent tellement cette idée qu'ils firent oublier ceux qui l'avaient mise au jour.

Catesby,
Percy et
John
Wright.

La conspiration, dans laquelle le nom de Jésus retentit si souvent, eut pour principal auteur sir Robert Catesby, d'une des meilleures familles d'Angleterre. A peine âgé de trente-trois ans, ce gentilhomme, qui avait fait une triste expérience des plaisirs et des ambitions du monde, s'était réfugié dans la Religion comme dans un port après le naufrage. Il avait souffert, il avait vu beaucoup souffrir pour Dieu. Le souvenir des persécutions endurées, la crainte d'en éprouver encore de plus affreuses, la pensée que

Jacques Stuart, ainsi que tous les rois faibles, se laisserait entraîner aux plus déplorables mesures, lui firent chercher dans sa fanatique énergie un remède pour conjurer les désastres prévus. Ce remède, il crut l'avoir trouvé. Il rêva de faire périr d'un seul coup le monarque, le Parlement et les grands de l'Etat; puis ce rêve, enfant d'une imagination en délire, fut nourri, caressé, adopté par lui; il en fit l'occupation de ses nuits et de ses jours, il en combina les chances. Lorsqu'il les eut discutées, il se mit à chercher des complices, il en invoqua.

Politique
double des
ministres
anglais.

Tom Winter, de la famille de Huddington, Thomas Percy de Northumberland et John Wright, le cavalier le plus accompli, le soldat le plus brave des Trois Royaumes, s'y associèrent. Comme de nouveaux Machabées, ces quatre gentilshommes se résignèrent à toutes les tortures, à toutes les hontes même, pour racheter leurs frères dans la Foi. La tentative d'une insurrection à main armée fut d'abord écartée, comme n'offrant pas assez de garanties de succès; ils en appelèrent à l'intervention officieuse des princes catholiques. Mais, dans ce temps-là, à Rome même, Cecil avait su peindre Jacques Stuart sous les traits d'un monarque tolérant et presque ami des Papistes. Leurs réclamations étaient étouffées par les assurances diplomatiques des ambassadeurs anglais. Les princes du continent et le Souverain Pontife crurent que les Jésuites et les fidèles d'au delà des mers chargeaient le tableau de leurs douleurs pour exciter la commisération de l'Europe. Par un sentiment de lassitude dans le bien, qui se manifeste quelquefois chez les esprits les plus éclairés, ils ajoutèrent plus de créance aux mensonges des bourreaux qu'aux plaintes des victimes. Elles revenaient si souvent troubler leur quiétude et leurs plaisirs que le bonheur égoïste ne daigna pas prêter l'oreille aux souffrances.

Cette insouciance pitié exaspéra quelques Catholiques; des menaces officielles les poussèrent au désespoir. Les hommes qui gouvernaient sous le nom de Jacques 1^{er}, les partis qui le dominaient tout en flattant ses caprices dogmatiques, levaient enfin le masque. Quand Robert Bancroft fut promu au siège archiepiscopal de Cantorbéry, il put dire aux Catholiques qui lui adressaient une supplique : « Du temps d'Elisabeth vos tourments n'étaient qu'un jeu, nous ignorions alors qui succéderait à la Reine; maintenant que le Roi, père de plusieurs enfants, est en pleine possession du trône, il faudra voir la fin du dernier Papiste. » Les Puritains envahissaient la Chambre des Communes, ils asservissaient celle des Lords; et, en altérant le texte des Saintes Ecritures, ils découvraient dans la menace de Roboam les fouets dont Elisabeth avait frappé les Catholiques; ils faisaient

siffler les scorpions dont Jacques allait les entourer ¹.

Le plan qui avait germé dans la tête de Catesby fut reconnu par les conjurés comme le seul praticable, le seul qui, d'un même coup, atteignit leurs ennemis. Par un triste abus de l'intelligence humaine, ces quatre hommes, tous jeunes encore, tous distingués par la naissance, tous incapables de concevoir une pensée de meurtre individuel, se persuadèrent que leur monstrueux attentat était la conséquence de la situation. Ils se posèrent comme les vengeurs du Catholicisme; puis, sans communiquer leur dessein à personne, ils s'avouèrent dans l'horrible candeur de leurs âmes qu'il n'était pas besoin de conseil ou de décision sacerdotale pour porter jugement sur ce qui paraissait à leurs yeux d'une justice évidente.

Don Velasco, connétable de Castille, venait d'arriver en Flandre, envoyé par Philippe III d'Espagne pour négocier un traité avec Jacques d'Angleterre. Winter avait été chargé de plusieurs missions confidentielles auprès de Philippe II; Catesby crut qu'il exercerait plus d'influence que tout autre sur le plénipotentiaire espagnol: il le dépêcha vers lui, et le conspirateur le rencontra à Berghem. Il put bientôt, dans leurs entrevues secrètes, s'apercevoir que le cabinet de Madrid ne ferait aucune réserve en faveur des Catholiques anglais, et que la paix, conclue sur ces bases, rendrait leur condition plus mauvaise: il ne restait plus qu'à évoquer des complices déterminés. A Ostende, parmi les pros crits que la paix signée le 18 août 1604 allait laisser sans ressources, il trouva Guy Fawkes, officier de fortune, homme d'un courage et d'une discrétion à toute épreuve. Il retourna à Londres avec lui, et, le 14 décembre, les cinq conjurés mirent la main à l'œuvre. Percy prit à bail une maison et un jardin contigus au palais de Westminster; ils élevèrent un mur afin de cacher l'entrée de la mine qu'ils voulaient pratiquer sous la salle dans laquelle le Parlement se réunissait, et ils suspendirent leurs travaux le 25 décembre en apprenant que la convocation des Chambres était ajournée.

Les Catholiques d'Angleterre pressentaient que leur dernière espérance leur échappait; ils avaient longtemps cru que l'heure où les hostilités cesseraient entre la Grande-Bretagne et les Espagnols deviendrait pour eux une ère de salut; il ne leur était plus permis de s'aveugler. Philippe III et le duc de Lerne les sacrifiaient à des exigences politiques. Il y eut un moment où les plaintes de cette population se firent entendre avec une unanimité si alarmante qu'on accusa

jusqu'en Italie les Jésuites d'avoir calomnié la paix et d'entretenir dans les masses l'esprit de sédition. Cette imputation retentit aux oreilles du Père Garnett, Provincial d'Angleterre; il disculpa ses frères par une lettre dont il importe de citer quelques fragments.

» Il n'est pas besoin, écrivait-il au Général de la Compagnie, de réfuter ce bruit en Angleterre, où tout le monde sait et voit les peines que nos Pères se donnent pour aider à la conclusion du traité; le comte de Villa-Mediana, ambassadeur d'Espagne, l'ignore moins que personne, lui qui, dans cette affaire, s'est beaucoup servi de nous. Il y a plus: dernièrement, un des principaux personnages d'Angleterre faisait remarquer que les Jésuites étaient des hommes prudents, instruits, d'une conscience droite, et il les louait particulièrement de ce qu'ils avaient beaucoup fait en faveur de la paix. Chacun avoue que Watson aurait eu un bien plus grand nombre de complices dans sa conjuration si nos Pères ne s'y fussent opposés. Quoi qu'il ne soit pas en notre puissance d'empêcher qu'il n'y ait des hommes remuants et téméraires parmi les Catholiques, nous pouvons néanmoins promettre, grâce à Dieu, que la meilleure partie d'entre eux se tiendront tranquilles. Des gens qui ne nous affectionnent pas disent tout haut que nous aimons mieux flatter le Roi en travaillant à la paix que de servir la cause des Catholiques en les poussant à montrer du ressentiment. Qu'ils n'aient pas autre chose à nous reprocher, et nous endurerons facilement cette imputation; nous nous en glorifierons même.»

Telles étaient les pensées intimes du Père Garnett et ses communications privées avec Aquaviva. Quelques semaines auparavant, le 29 août 1604, Garnett, témoin de l'effervescence des Catholiques, faisait part de ses craintes au chef de son Ordre. « S'il arrive, disait-il, qu'ils n'obtiennent aucun soulagement à l'occasion du traité, je ne sais avec quelle patience quelques-uns supporteront ce dernier coup. Quel parti prendre? nos Pères ne suffiraient pas pour les contenir dans le devoir. Que le Souverain Pontife y avise, qu'il mande à ces Catholiques de ne pas oser se soulever.

Cependant Tom Winter avait conçu des doutes sur la légitimité de leur entreprise; il les communique à Catesby. Pour mettre leur conscience à l'abri de tout reproche, ils se décident à prendre l'avis des Jésuites les plus éclairés. Catesby et Winter regardaient la mort du Roi et des Protestants comme un acte digne de leur dévouement; ils ne discutaient plus sur cette idée de vengeance, elle était entrée dans leurs convictions; ils ne trouvaient ni au fond de leurs cœurs ni dans les inquiétudes de leur raison aucun remords à lui opposer. Ils s'étaient faits criminels, pour ainsi dire, par inspira-

Lettre
du père
Garnett
sur la situation.

Guy
Fawkes.

Les
conspira-
teurs
consultent les
Jésuites

(1) Au 3e Livre des Rois, liv. xvi, v. 21, Roboam dit: *Pater meus occidit vos flagellis, ego autem cadam vos scorpionibus*. Les puritains, arrangeant ce texte à la convenance de leurs passions, répètent du haut de toutes les chaires: *Elisabeth occidit vos flagellis, Jacobus autem amulet vos scorpionibus*.

tion ; à leurs yeux , le crime disparaissait sous ses heureux résultats ; mais , dans l'exécution de leur plan , ils ne se déguisaient point qu'un grand nombre de Catholiques étaient destinés à périr. Cette certitude tourmentait leur esprit ; pour calmer des scrupules aussi étranges , ils employèrent un moyen plus étrange encore. Le traité de paix permettait aux Catholiques de prendre service en Flandre sous les ordres de l'archiduc Albert ; les conjurés en firent la demande : elle leur fut accordée. Alors ils commencèrent ostensiblement leurs préparatifs de départ ; puis Catesby présenta aux prêtres de sa communion le cas de conscience suivant : « Supposé que , devant une forteresse qu'un officier doit enlever d'assaut , les Hérétiques placent des Catholiques au premier rang pour la défendre , quelle conduite leur faudra-t-il tenir ? Afin de ne pas massacrer ses frères , épargnera-t-il les coupables ? ou bien , la conscience sauve , peut-il donner l'assaut selon l'usage de la guerre ? »

Ils leur
font
mystère
de l'at-
tentat.

Catesby cherchait à établir la confusion dans ses théories sanglantes afin de la provoquer dans la solution des théologiens : entre une forteresse hollandaise régulièrement assiégée et le palais de Westminster où le Roi et les grands corps de l'Etat se rassemblaient , il n'y avait aucune similitude. Les docteurs consultés répondirent dans le sens que Catesby désirait ; le Père Garnett trancha à son tour , et de la manière la plus affirmative , la question proposée. Cette décision aussi légale que possible , devint plus tard contre le Jésuite l'argument sur lequel Edouard Cooke et Robert Abbot échafaudèrent leur accusation ¹. Aussi , singulièrement rassurés , les cinq conspirateurs se réunissent dans une maison isolée où le Père Gérard les attend. En dehors du Jésuite , ils font entre eux , et sur l'Evangile , serment solennel d'exécuter leur dessein et de se garder un inviolable secret. Le Jésuite leur dit la messe , leur donne la communion , qu'ils reçoivent en accomplissement de leur vœu homicide ; mais Winter et Fawkes , qui seuls révélèrent ce fait important , ajoutèrent que « Gérard ignorait leur projet. » L'accusateur public Cooke ne put se résigner à enregistrer une déposition qui écartait un Jésuite du débat ; il écrivit de sa main — et c'est l'historien Lingard qui assure avoir vu de ses propres yeux le document original — il écrivit ces mots : *huc usque* , c'est-à-dire jusque-là.

S'il n'est pas démontré que cet acte de piété sanctionnait un crime entre le prêtre et les assistants ; si le Père Gérard n'a cru donner la communion qu'à des fidèles proscrits comme lui , personne ne peut incriminer sa conduite. Nous n'ajoutons qu'une foi relative aux interrogatoires des Catholiques rédigés par les Anglicans ; nous

ne nions pas , nous n'affirmons pas le fait de cette messe et de cette communion. Les Anglicans en ont tiré d'inconcevables arguments , ils s'en sont servis pour étayer leur système ; mais Gérard , libre , et dans les dernières années de sa vie , a toujours protesté contre un pareil outrage. Les interrogatoires de Winter et de Fawkes ont été falsifiés , la défense de Gérard n'a jamais subi d'altération : c'est à la conscience publique qu'il appartient de prononcer dans un débat tout moral. Le 4^{er} septembre 1630 , Gérard répondait ainsi : « Je prends Dieu à témoin que je n'ai pas eu connaissance de cette conjuration pas plus que l'enfant qui vient de naître , que je n'ai jamais entendu parler à personne ni eu le moindre soupçon de cette poudre préparée pour la mine. Les conjurés furent très-rigoureusement sondés et interrogés à mon sujet ; et , quoi que quelques-uns d'entre eux , sous la torture , nommassent ceux qui avaient su le complot , tous nièrent constamment que je fusse de ce nombre. Le gentilhomme Everard Digby , qu'on aurait pu , avec le plus d'apparence de raison , soupçonner de m'avoir révélé le secret , protesta devant la cour que plusieurs fois il avait été pressé de dire que je savais quelque chose de cette conjuration , mais qu'il avait toujours répondu que non ; ajoutant qu'il n'avait jamais osé me la faire connaître , parce qu'il craignait que je ne la lui eusse fait abandonner. Aussi la majeure partie des conseillers considérèrent mon innocence comme prouvée par tant de témoignages unanimes. En outre , j'écrivis une lettre dans laquelle je me justifiais complètement ; me trouvant alors , selon toutes les apparences , sur le point de tomber entre les mains des conseillers , je m'offris librement à tous les tourments imaginables et à l'infamie du parjure si , lorsqu'ils m'auraient en leur pouvoir , ils produisaient une preuve valable que j'eusse eu connaissance de la conjuration. J'avais déjà été leur prisonnier , sous Elisabeth , un peu plus de trois ans ; durant ce laps de temps , ils m'examinèrent plusieurs fois et des diverses manières qu'il leur plut , pour savoir en général si je m'étais mêlé d'affaires d'Etat. Je les défiais d'en apporter en preuve un trait de ma main , une parole de ma bouche : ils ne purent jamais trouver une ombre d'indice. A combien plus forte raison devais-je me refuser à un acte aussi cruel que cette conjuration des Poudres. Je puis affirmer avec vérité que , du moment où j'ai embrassé mon genre de vie actuel , je n'ai , Dieu merci , désiré la mort ni aucun grave dommage à qui que ce soit au monde , pas même à qui aurait pu être mon ennemi le plus acharné ; bien moins donc ai-je pensé à prendre part à la destruction soudaine , imprévue , effroyable , de tant et de si hauts personnages à qui je portais le plus grand respect. Ma lettre fut montrée au Roi par le comte de Northampton (Henri Howard) ;

Défenseur
du père
Gérard.

(1) Cooke, *Actio proditoria*, p. 106. — Abbot, *Autologia*, ch. iv, fol. 59.

le Roi en fut si satisfait qu'il aurait fait cesser les poursuites contre moi, si Cecil, pour son propre intérêt, ne l'eût encore plus indisposé qu'auparavant. Ce ministre s'était persuadé que quelques-uns des conjurés en voulaient particulièrement à sa vie; il savait qu'ils étaient pour la plupart mes amis, et il espérait que, s'il parvenait à mettre la main sur moi, il me ferait dénoncer ceux qui lui en voulaient. Pour cette seule raison, il ne prit pas de repos qu'il n'eût ramené le Roi à croire, comme chose clairement prouvée, que j'avais été à la tête du complot. — Telle est la pure et simple vérité; j'ai ignoré tous ces préparatifs de poudre, de mine; j'ai été, je suis innocent de cette conjuration comme de toute autre; je l'affirme, je le jure sur mon âme, et sans la moindre équivoque possible; tellement que, si la vérité ne correspond pas à mes paroles, si j'ai eu aucune connaissance de la conjuration dont il s'agit avant sa divulgation, je me confesse devant Dieu et les hommes coupable de parjure; je ne demande miséricorde au tribunal de Dieu qu'en tant qu'il est vrai que je n'en avais rien su; et il est très-probable que je ne tarderai pas beaucoup à me présenter à ce tribunal suprême, vu mon grand âge. »

Entre un prêtre qui se défend ainsi aux portes de la tombe et des magistrats qui ont recours à une imposture légale pour appuyer leur iniquité, le doute au moins doit être permis. Le doute né d'une procédure si artificieusement travaillée, c'est la honte jetée à la face des ministres et des légistes de l'Anglicanisme.

Christophe Wright, Robert Winter, frères des deux conjurés, furent dans le même temps affiliés au complot, et le travail souterrain recommença. C'était un ouvrage pénible; l'eau de la Tamise, en suintant dans la mine, les exposait à des périls de toutes sortes. A force de persévérance, ils arrivèrent néanmoins jusqu'aux fondements de Westminster. La muraille avait soixante quatre pouces d'épaisseur : elle fut percée; mais aussitôt leur plan se simplifia. Ils découvrirent par la sonde l'existence d'une cave voutée conduisant sous la Chambre des lords. Fawkes, qui se disait le domestique de Percy, affirma cette cave; elle se remplit incontinent d'une grande quantité de charbon et de meubles. Vers la fin d'avril 1605, ils y avaient entassé trente-sept barils de poudre, plus qu'il n'en faudrait pour soulever une montagne.

Tout se disposait pour l'exécution; Catesby s'occupa de recruter des complices. Après avoir mesuré la portée de son œuvre, il en saisissait tous les détails, il voulait en régulariser l'ensemble. Il était indispensable de s'emparer des jeunes princes et de leur sœur Elisabeth, de tenir à Douvres un bâtiment prêt à faire voile afin d'annoncer sur le continent la révolution opérée; plus indispensable encore de se rendre maîtres d'une forteresse du Royaume, comme

point de ralliement donné aux populations. Le nombre des conjurés ne répondait pas à la grandeur de l'entreprise, Catesby le porta jusqu'à treize.

Le treizième les perdit; la superstition anglicane n'a pas fait grâce à ce chiffre fatidique. Sir Everard Digby, Thomas Bates, Ambroise Rook-Wood, John Grant, Robert Keys et Francis Tresham, tous, à l'exception de Bates, gentils-hommes riches et considérés, s'engagèrent à seconder Catesby. Il avait l'argent nécessaire, il se croyait sûr de la discrétion de ses amis; il chercha à entretenir les mécontentements que les mesures de Jacques 4^e provoquaient; il se fit l'instigateur de la révolte, il la prêcha dans les réunions catholiques. S'apercevant que les Jésuites ne secondaient pas ses desseins, et que même, sans les connaître, ils les entravaient en exhortant leur troupeau à la patience, Catesby leur déclara une de ces guerres sourdes dont les hommes qui ont participé à quelque trame politique peuvent seuls avoir la clef. Le 8 mai 1605, le Père Garnett écrivait à Parsons : « Il y a maintenant ici très-peu de catholiques qui ne soient désespérés; il m'est venu par hasard à l'oreille que plusieurs se plaignent amèrement de ce que les Jésuites les empêchent de se racheter par la force. Quelles sont leurs pensées? que préparent-ils? Je n'ose l'approfondir, d'après l'ordre que nous a intimé le Père Général de ne jamais nous immiscer en de pareilles affaires. »

Plus tard, sentant s'amonceler l'orage à mesure que grandissait la persécution, Garnett et les autres Jésuites ne cachaient plus leurs frayeurs. Catesby s'enveloppait de mystère, il parlait à mots couverts d'espérances secrètes, du jour de salut qui allait briller sur l'Eglise britannique. Le Père, afin de préserver les Catholiques de toute idée de meurtre ou d'agitation, suppliait une dernière fois le Saint-Siège de menacer d'excommunication ceux qui seraient tentés de s'associer à un complot. Il n'y avait peut-être qu'un moyen de détourner les calamités qui, au rapport de Garnett, voilaient l'horizon de la Grande-Bretagne : il aurait fallu que le gouvernement se fit un bouclier d'une sage tolérance; mais, comme pour précipiter la catastrophe, le gouvernement ne craignait pas de se laisser emporter par la colère. Les ennemis de la foi catholique et des Jésuites étaient au pouvoir; ils envoyaient à la torture et à la mort les fidèles dont les édits fisaux de Jacques Stuart avait consommé la ruine. Les prélats, anglicans s'enrichissaient de ces dépouilles; la cupidité venait en aide au fanatisme de secte.

Ces deux mobiles soulevaient dans les cœurs attachés à la Communion Romaine un ferment d'insubordination que des ministres sages auraient dû étouffer. Il n'en était rien cependant,

Les
Jésuites
mis en
suspension
par
les
con-
jurés.

et le comte de Northampton, feignant de méconnaître l'état des esprits, écrivait au mois de juillet 1605 ¹ : « Notre gracieux monarque défend de verser le sang des Catholiques, aucune tendance à des conspirations ou trahisons ne ressortant de leurs doctrines ou de leurs actes ; mais toutes les fois qu'ils ne rempliront pas leur devoir, le Roi entend qu'ils soient poursuivis en justice ; qu'en même temps ils paient leurs contributions plus exactement qu'ils ne l'ont fait du temps de la feue Reine, non que je pense qu'aucun d'eux ait été oublié ou qu'on l'oublie avant la Saint-Michel ; qu'ils sachent en outre qu'ils sont passibles des censures et de l'excommunication de l'Eglise, et de toutes les pénalités qu'on n'appliquait pas antérieurement. »

Ainsi Élisabeth était dépassée ; les Jésuites, malgré leur influence sur les Catholiques, ne pouvaient pas, en face de tant de misères, garder sur chaque individu un ascendant que le Pape lui-même n'exerçait plus. Ils parlaient de longanimité à des soldats endurcis aux dangers, de résignation à des âmes ulcérées, de glorieux abaissements à des caractères de fer que les luttes européennes et que les malheurs domestiques façonnaient aux entreprises désespérées. Catesby et ses amis crurent que ces exhortations n'avaient pour but que d'énervier leur courage et de les asservir au Protestantisme. Des explications eurent lieu entre les conjurés et le Père Garnett ; Catesby l'accusa d'apathie et de lâcheté ; il aspirait à exaspérer, et les Jésuites ne tendaient qu'à calmer. La division, ou tout au moins la méfiance, devait donc pénétrer dans tous ces cœurs de proscrits. Le 24 juillet 1605, Garnett constatait cette irritation ; il faisait part de ses inquiétudes au Général de la Compagnie. « Tous les Catholiques anglais, mandait-il à Aquaviva, ne se rendent pas aux ordres du Pape ; du vivant même de Clément VIII, il y en eut qui osèrent demander si le Pontife avait le pouvoir de leur interdire de défendre leur propre vie ; ils disent ouvertement qu'ils se garderont bien de faire connaître leurs pensées aux prêtres. Ils se plaignent nommément de nous parce que nous nous opposons à leurs machinations. »

Catesby n'entrevoit de périls que dans la perspicacité des Jésuites ; il crut les diminuer en révélant son complot sous le sceau de la confession ; Oswald Textmund, appelé en Angleterre le Père Greenwell, fut celui auquel il s'adressa. Textmund dut être frappé de surprise et d'horreur ; il essaya de détourner Catesby d'un semblable projet, mais ce n'était pas un homme facile à convaincre. Les insistances du Père Oswald ne le firent pas changer ; seulement il l'autorisa à en conférer avec Garnett, mais tou-

jours sous le secret du tribunal de la pénitence. Textmund — et c'est une faute que les difficultés de la position, que l'immensité même de l'attentat, lui firent commettre — Textmund communiqua au Père Garnett le crime dont il était le confident involontaire, et Garnett, que sa douleur avait fait surnommer *la Brebis*, sentit que son arrêt de mort dépendait de cette heure fatale. Catesby avait imaginé le meilleur de tous les moyens pour le condamner au silence ; il s'y résigna.

Sous l'administration d'hommes tels que Cecil, devenu comte de Salisbury, et de lord Northampton, Garnett, dont les Catholiques vénéraient le caractère et les talents, n'aurait pas manqué d'être englobé dans les poursuites. Il y a des hommes qui savent toujours avec un art perfide mêler aux complots les innocents dont ils redoutent la probité et la vertu. En tout état de cause, Garnett aurait été déclaré complice de Catesby. Il était dangereux, Cecil et Northampton n'avaient pas besoin d'autres preuves ; mais la confession de Catesby le plaçait dans un embarras beaucoup plus inextricable. Ce forfait prémédité rejaillissait sur tous les Catholiques anglais ; à tort ou à raison on en rendrait responsables le Saint-Siège et la Compagnie de Jésus. Garnett qui envisageait l'horreur de sa condition, ne se déguisait point que les Anglais mettraient les apparences de leur côté ; il savait bien qu'argumenter du secret de la pénitence devant les apostats de la seconde génération, qui, par eux-mêmes, n'avaient pas pu faire l'expérience de cet éloquent mystère de la discrétion sacerdotale, serait regardé comme un subterfuge. Isaac Casaubon, le grand maître de l'indifférentisme en matière religieuse, n'a pas reculé devant ce sophisme ¹. Toutes les chances qu'une aussi cruelle révélation devait provoquer s'offrirent tour à tour à son esprit. Textmund reçut ordre de ne rien épargner pour écarter Catesby de ses parricides desseins ; Garnett lui-même chercha l'occasion de le voir et de l'entretenir.

Peu de mois auparavant le Père avait décidé Catesby à envoyer à Rome sir Edmond Baynham pour informer le Pape de l'état déplorable des Catholiques. Catesby n'était ni leur oracle ni leur chef naturel ; mais il se montrait le plus ardent, mais il apparaissait sans cesse sur la brèche ; c'était donc à lui qu'il importait de s'adresser pour endormir les désespoirs subalternes. Garnett avait formé cette ambassade de concert avec le conspirateur ; il pensa qu'en lui rappelant les motifs qui les avaient inspirés tous deux, Catesby se verrait forcé d'ajourner l'explosion de sa mine. Il pria, il supplia, il devenait plus obstacle que jamais. En conspirateur habile,

Gr
dernier
consulté
Garnett.

Mission
de sir
Bayn-
ham à
Rome.

Catesby
révèle
son
complot
en se
confes-
sant au
père
Text-
mund.

(1) Lettre de Northampton, Windwood, II, 95.

(1) Epistola Is. Casaubon, ad Front. Ducom, fol. 505.
« Fabula illa, dit-il, ficta est de Greenwelli confessione. »

Catesby, pour paralyser ses bonnes intentions, feignit de les adopter ; il promit de ne rien entreprendre avant de connaître les résultats de la mission de Baynham. Garnett, rassuré, put écrire alors : « Dieu merci, l'affaire des Catholiques est en sûreté, ils ne remueront pas jusqu'après la réponse de Rome. »

Lettre de
Tresham
à lord
Moun-
teagle.

L'ouverture du Parlement approchait ; les conjurés avaient pris leurs mesures : ils évitaient les Jésuites, et surtout le Père Garnett, lorsque Tresham, dont la fortune avait toujours été au service des conspirateurs, demanda qu'avis du danger soit donné à son beau-frère, lord Mounteagle. Catesby conçoit des soupçons, il hésite ; mais enfin Tresham l'emporte : il est autorisé à écrire à Mounteagle. Cette version, adoptée par les écrivains protestants, nous paraît peu digne de foi ; car Tresham et ses complices devaient savoir que mille moyens leur étaient offerts pour empêcher lord Mounteagle d'assister à la séance royale ; puis, des conspirateurs qui écrivent et qui, par un sentiment d'amitié, compromettent leur avenir, ne sont pas de véritables conspirateurs. Il est impossible que Tresham ait exigé que cet avis fût adressé à son beau-frère, plus impossible encore que Catesby y ait adhéré. Exalté à froid, mais si fécond en méticuleuses précautions qu'il se défiait même, tout Catholique qu'il était, de la retenue des deux Pères ayant son secret, Catesby, à la première parole de Tresham, l'aurait tué, comme dans les partis extrêmes on sait tuer ceux qui portent ombrage. Cette version est inadmissible.

Décou-
verte
de la
conspi-
ration.

Tresham, dont le caractère était réservé et mobile, Tresham, possesseur d'une grande fortune et ami de plusieurs hauts dignitaires de la Couronne, n'était entré dans le complot qu'à son corps défendant. Au moment de l'explosion, il eut peur d'attacher son nom à un forfait qui allait couvrir de sang sa patrie, et de honte l'Eglise catholique d'Angleterre : il révéla le complot à Robert Cecil. Cecil avait en partage toutes les duplicités du courtisan, toutes les ressources de l'homme d'Etat ; maître du secret des conjurés, il se traça le rôle qu'il devait jouer dans cette tragédie, dont le dénouement reposait entre ses mains. Il fit écrire à lord Mounteagle une lettre anonyme :

« Milord, y lisait-on, les rapports affectueux que j'ai avec quelques-uns de vos amis sont cause que je m'intéresse à vous. Si votre vie vous est chère, je vous donne avis que vous ayez à chercher quelque excuse pour vous dispenser d'assister au Parlement ; car Dieu concourt avec les hommes pour punir l'impiété de ce siècle. Ne méprisez point l'avis qu'on vous donne, mais retirez-vous au plus tôt dans votre province, où vous pourrez attendre cet événement sans rien risquer. Quoiqu'il ne paraisse au dehors aucun mouvement, je ne laisse pas de vous donner ce conseil. Le Parlement sera frap-

pé d'un coup terrible et ne verra point la main qui le frappera. Gardez-vous de mépriser ce que je vous écris ; l'avis peut vous être utile et ne peut vous nuire. Le danger passera en aussi peu de temps que vous en mettrez à brûler cette lettre. J'espère que, par la grâce de Dieu, que je prie de vous protéger, vous ferez un bon usage de ce que je vous mande. »

Mounteagle était Catholique ; il connaissait les dispositions hostiles de quelques-uns de ses coreligionnaires : plus heureux que les Pères Garnett et Texmund, il pouvait, sans manquer à un devoir de conscience, mettre le gouvernement de ses persécuteurs sur la trace d'un complot dirigé contre lui. La lettre était sans signature, un inconnu l'avait remise à la porte de son château ; mais elle entraînait dans un cercle d'idées que l'exaspération de certains Catholiques rendait dangereuses. Mounteagle se décida à communiquer cet écrit au secrétaire d'Etat ; c'était le 28 octobre 1605 que ces événements se passaient. La lettre fut déferée au conseil des ministres ; les ministres, sous l'inspiration de Cecil, ne voulurent rien comprendre à son sens énigmatique ; il fut résolu qu'on la soumettrait au Roi. Le 4^{er} novembre, Jacques revint de Rishton, et les comtes de Salisbury, de Worcester, de Northampton et de Nottingham, formant son conseil, lui présentèrent le papier révélateur. Jacques Stuart était doué, disaient ses courtisans, du don de seconde vue ; il possédait une sagacité extraordinaire pour éclaircir les choses les plus obscures¹. Jacques n'avait pas eu de peine à se persuader qu'il était le protégé de l'Esprit-Saint, et qu'un rayon de lumière prophétique l'illuminait dans les jours de crise. Cecil connaissait toute la trame ; il ignorait le nom de ses auteurs, que Tresham avait refusé de divulguer ; il en savait cependant assez pour déjouer l'attentat. Mais, en courtisan qui veut flatter les vaniteuses faiblesses de son prince, il s'était bien gardé d'instruire ses collègues de la manière dont les choses se passaient ; il fallait préparer au Roi un triomphe d'amour-propre. La lettre lui fut remise : Jacques la lut, l'étudia, la commenta, et, la clairvoyance de Cecil le guidant dans les ténèbres de la dénonciation, il parvint à conjecturer qu'il s'agissait d'une mine et d'un complot ourdi contre la sûreté de l'Etat. Casaubon, Robert Abbot, l'Archevêque anglican, tous les historiens protestants, qui repoussent du haut de leur raison l'inspiration accordée par Dieu à quelques natures privilégiées, ne manquèrent pas, du vivant de Jacques I^{er}, de rehausser cette circonstance. Ils la montrèrent comme un des miracles les plus éclatants du royal thaumaturge. Le 9 novembre, dans son discours à l'ouverture du Parlement²,

Jacques
et son
conseil

(1) *Histoire universelle* par de Thou, liv. cxxxv, l. xiv, p. 321.

(2) *Journal des Lords*, II, 543.

et dans ses œuvres publiées par l'évêque Montague, Jacques s'attribue le mérite d'avoir, le premier, découvert le mystère que recélait la lettre adressée à lord Mountague; mais Cecil, dans sa correspondance, est plus franc que dans sa conduite : « Nous deux, dit-il ¹ — il parle de lui-même et du comte de Suffolk —, nous conçûmes que cette tentative ne se pouvait effectuer qu'au moyen de la poudre à canon, tandis que le Roi siègerait dans l'assemblée (ce que le lord chambellan conjectura d'autant plus facilement qu'il y avait une vaste cave sous la Chambre). Nous fûmes tous d'avis de n'en point parler au Roi, si ce n'est trois ou quatre jours avant la session. »

Jacques était la dupe d'une comédie jouée en l'honneur de sa dignité de prophète; il ne s'en aperçut pas, et les Protestants de la Grande-Bretagne, qui avaient intérêt à faire voir le doigt de Dieu préservant l'Eglise anglicane de tout danger, acceptèrent le fait tel que Cecil le racontait officiellement. Tresham pourtant ne se dissimulait pas qu'il avait trahi ses amis, et qu'après avoir sauvé le Roi et les deux Chambres législatives il lui restait un devoir d'honneur à remplir. Il prévint Catesby et leurs complices que le gouverneur était instruit de tout, et qu'ils n'avaient plus que la fuite pour dernière chance de salut. Ces révélations, auxquelles il leur en coûtait d'ajouter foi, ne les arrêtèrent point dans l'exécution de leur crime; ils se persuadèrent que Tresham inventait, ce qu'il ne faisait que pronostiquer à coup sûr. Il fut décidé que Percy et Winter se placeraient à la tête du mouvement de Londres, et que Catesby et John Wright dirigeraient celui qui devait éclater dans le comté de Warwick. Catesby et Wright partirent, Fawkes resta afin de mettre le feu à la mine.

Le 5 novembre, jour fixé pour la séance royale, sir Thomas Knevet, bailli de Westminster, descend, dès l'aube du jour, dans la cave que Cecil lui a désignée; la force armée qui l'accompagne découvre les barils de poudre; elles'empare de Fawkes, sur lequel on trouve trois mèches et une lanterne sourde allumée. Le conseil des ministres est convoqué, le Roi le préside, et Fawkes est introduit. On l'interroge, il tait son nom et celui de ses complices, mais il avoue leur plan; il déclare même que la nature et la piété chrétienne lui donnaient le droit de se délivrer d'un prince hérétique qui n'était pas son roi parce qu'il ne pouvait être l'oint du Seigneur ². C'était une théologie de soldat, que les Puritains, alors partisans de Jacques Stuart, avaient malheureusement mise à l'ordre de toutes les passions. Fawkes ne s'intimida point des menaces qui retentissaient à ses oreilles; il ne

se laissa point séduire par les promesses. Il y avait en lui du Mutius Scævola, selon la parole de Jacques lui-même ¹, et il attendit la mort sans pâlir. Un Ecossois, membre du conseil d'Etat, lui demande dans quel but il a préparé une telle quantité de poudre à canon. « Afin de faire envoler les mendiants d'Ecosse vers les montagnes de leur patrie, » répond brusquement le conspirateur. Jacques avait ordonné de l'appliquer d'abord à la question la moins rude et ainsi d'aller par degrés jusqu'à l'extinction ². Fawkes soutint ces différents supplices; le 7 novembre seulement il révéla son nom et celui de ses conjurés; il les révéla parce qu'il sut qu'ils venaient de prendre les armes.

La découverte d'une pareille trame était un fait immense pour les Anglicans, elle leur donnait le droit de confondre dans la même accusation les innocents et les coupables, les Rois de l'Europe et les Jésuites, le Pape et les Catholiques des Trois-Royaumes. Les Puritains saisirent avidement l'occasion qui leur était offerte; ils excitèrent le peuple au massacre, ils outragèrent dans leurs chaires et le Roi d'Espagne, et le Souverain Pontife, et l'Archiduc Albert, et les Jésuites, et les Irlandais. L'irritation publique prenait un caractère de férocité particulière qui pouvait entraîner les plus funestes conséquences : Jacques ^{1er} le comprit, et, le 7 novembre, il publia un décret par lequel il témoignait qu'il était assuré de la fidélité des Catholiques, sauf le petit nombre des conjurés. « Les Catholiques, y lit-on, abhorrent cet exécrable complot; il n'y en a pas un qui ne soit prêt à verser son sang pour la défense du Roi. Quant aux princes étrangers, continuait Jacques, les hommes malintentionnés seuls pourraient les soupçonner d'avoir trempé dans un aussi horrible projet. »

Le 7 novembre, l'édit du Roi était affiché dans Londres; le lendemain les conjurés livraient leur premier et dernier combat. Depuis vingt-quatre heures ils erraient dans la campagne, au nombre de cent à peu près, forçant les écuries, enlevant les chevaux et appelant les Catholiques aux armes. Les Catholiques furent sourds à cette provocation, qui devait sanctionner un forfait. De Dunchurch, où sir Everard Digby leur avait assigné rendez-vous, ils se portèrent à Holbeach, où résidait Etienne Littleton, un de leurs nouveaux associés; mais là, ayant su que les shérifs des comtés de Warwick, de Worcester et de Stafford se mettaient à leur poursuite, ils prirent le parti de faire face à leurs adversaires. Richard Walsh, vicomte de la province de Worcester, accourait avec de nouvelles troupes et interceptait le seul passage qui leur fût encore ouvert.

Edit du roi contre les Catholiques et les Jésuites.

Les conjurés sont vaincus, tués ou faits prisonniers à Holbeach.

(1) Windwood, II, 173.

(2) *Chronique de Jean Stow, avec le Supplément de Howes*, fol. 879, col. 2 (édition de 1671).

(1) *Œuvres de Jacques premier*, apud Howel, II, 301.
(2) *Instructions de Jacques*, n° 6, au Bureau des Archives de l'Etat.

La poudre dont ils étaient munis se trouvait humide; le vendredi 8 novembre, ils s'occupèrent de la faire sécher avant le combat. Une étincelle du foyer vola sur cette poudre, elle fit explosion et brûla les mains et le visage de la plupart des conjurés. Ainsi, par un singulier concours de circonstances, ces hommes subissaient le châtiement qu'ils avaient voulu infliger. Ils étaient couverts de blessures. Les uns s'échappèrent à travers champs; les autres se résignèrent à vendre cher leur vie. Catesby, Percy et les deux Wright s'élancèrent l'épée à la main sur les soldats de Walsh; ils périrent en combattant. Thomas Winter, Rookwood, Bates, Grant et Keys furent faits prisonniers; Digby, Robert Winter et Littleton se frayèrent un passage; quelques jours après ils tombaient au pouvoir de Jacques et on les écrouait à la Tour de Londres.

Nous avons suivi pas à pas les événements qui signalèrent la conspiration des Poudres; ses auteurs viennent de périr dans une lutte inégale ou sont livrés à la justice de leur pays; mais jusqu'à présent nous n'avons encore vu nulle part les Jésuites conseillant l'attentat ou y participant. C'était cependant les Jésuites qu'il importait à Cecil et aux Puritains d'impliquer dans ce complot. En les chargeant d'un forfait inoui on les rendait odieux aux Protestants et même aux Catholiques; il fallait donc à tout prix créer au moins une complicité morale. Dans la plupart des trames politiques, ce n'est qu'après le triomphe ou la défaite que les insurrections prennent leur véritable nom: glorieuses si le succès a couronné leurs tentatives; rebelles et coupables si elles ont été vaincues. Ici l'alternative n'était pas possible: il n'y avait qu'un crime à constater, qu'un crime à flétrir; l'Anglicanisme ne sut pas rester dans l'heureuse position que les événements lui faisaient. Cecil, le haut clergé et les magistrats que le pouvoir choisit pour instruire cette affaire ne s'occupèrent plus qu'à torturer les interrogatoires ou le silence des accusés afin d'en arracher l'avou qui devait perdre la Compagnie de Jésus.

On fit entrevoir à Bates que le roi lui accorderait la vie sauve s'il mettait la justice sur la voie et si ses déclarations tendaient à compromettre les Pères. Bates, séduit par cette lueur d'espérance brillant à ses yeux dans les ténèbres d'un cachot, avoua tout ce qu'il savait. Il confessa qu'au moins trois des conjurés avaient pour directeurs de conscience Garnett, Texmund et Gérard; que lui, Thomas Bates, avait vu Garnett converser avec Catesby peu de jours avant le 5 novembre; qu'il avait porté une lettre de l'un à l'autre; enfin, qu'il soupçonnait Texmund d'avoir eu connaissance de la conspiration, parce qu'il était lié d'amitié avec Winter. Ces détails n'ont pas été ignorés du président de Thou, historien contemporain, et ils parurent de si peu d'importance à ce magistrat qu'il ne

les mentionne même pas dans ce récit. De Thou s'exprime ainsi: « Ayant été interrogés sans subir la question, car le seul Fawkes fut appliqué à une torture peu sévère, ils déclarèrent chacun en particulier les faits tels que je viens de les exposer, et ne chargèrent presque aucun prêtre ou religieux. Plusieurs ont cru que la raison de leur silence à cet égard était qu'ils avaient tous fait serment de n'incriminer aucun ecclésiastique en cas qu'ils fussent arrêtés. François Tresham nomma néanmoins Henri Garnett; mais, avant de mourir dans la prison, il écrivit au comte de Salisbury par le conseil de sa femme; il excusa la déclaration qu'il avait faite inconsidérément, et il assura sous la foi du serment que Garnett n'était point coupable. »

Avec un ministre comme Cecil et des magistrats tels que les haines de parti et de religion en font surgir, les dépositions de Bates et de Tresham suffisaient; l'innocence ou la culpabilité des Jésuites inquiétait fort peu, on n'avait point à discuter sur le plus ou moins de vraisemblance de l'accusation. Cecil s'adressait aux masses; les masses, toujours prévenues, toujours disposées à juger sur la parole de ceux qui flattent leurs passions, devaient accepter sans examen la calomnie qu'il allait faire distiller dans les chaires et dans les pamphlets. Le secrétaire d'Etat avait, comme son père, compté sur la crédulité humaine: cette crédulité ne lui fit point défaut. Le 15 janvier 1606, une proclamation parut; elle ordonnait l'arrestation des Pères Garnett, Texmund et Gérard, et elle disait: « D'après les interrogatoires, il est évident et positif que tous trois ont été les auteurs particuliers du complot, et que par conséquent ils ne sont pas moins coupables que les auteurs et les conseillers de la trahison. »

Il y a des époques dans l'histoire où la vérité et la justice ne sont que de pompeuses paroles destinées à couvrir le mensonge et l'iniquité. Les conjurés ne dénonçaient personne; à l'exemple du président de Thou, on les accusa d'un serment de discrétion qui, son existence problématique même admise, ne permettait pas d'inculper la Compagnie de Jésus s'il n'y avait pas de témoignages ou de preuves contre quelques-uns de ses membres. En Angleterre on ne fut point retenu par ces considérations. Aucun des conspirateurs ne chargeait les Jésuites; le ministère, le clergé anglican et la magistrature, qui avaient commencé par falsifier la parole de Dieu et les saintes Ecritures, défigurèrent les interrogatoires, altérèrent le sens des mots et la logique des dates pour tromper l'opinion publique; on créa de faux procès-verbaux, on fabriqua des confessions qui n'avaient jamais eu lieu. Lorsqu'on lisait aux accusés ces pièces apocryphes, et qui, plus tard, devaient servir

Thomas
Bates
révèle
une par-
tie du
complot.

Les
conjurés
discul-
pent
les
Jésuites.

au jugement de l'histoire, « les accusés, » raconte Robert Johnston dans son *Histoire d'Angleterre*, « refusaient de reconnaître pour vrai ce qui était écrit ¹. » Fawkes avait été celui dont les interrogatoires se trouvaient le plus audacieusement dénaturés; quand on lui communiqua l'acte d'accusation : « Je ne nie point, répondit-il, ce qui me concerne; je nie ce qu'on a intercalé dans une affaire qui, pour la combinaison ou pour l'exécution, a été entièrement la nôtre. Si quelqu'un parmi nous a des faits à révéler contre les Jésuites, qu'il parle, ou bien, vous, dites de qui est la déposition d'après laquelle il est possible d'établir qu'ils sont coupables. Si vous ne le pouvez pas, qu'ont donc les Pères à voir dans notre procès? et pourquoi essayer d'y insérer, par le moyen de nos aveux, ce qui est si éloigné de la vérité? »

Tel était le langage de Fawkes; c'est lui néanmoins qui, au dire du docteur Abbot ², déclara que « le Père Garnett fit tous les efforts possibles pour que la mine ne manquât pas son effet. »

Il n'y avait que neuf prévenus : Digby, les deux Winter, Rookwood, Grant, Keys, Fawkes, Bates et Littleton. Le 27 janvier ils comparurent devant la Chambre Etoilée; ils proclamèrent l'innocence des Jésuites, et, le 30 du même mois, Digby, Robert Winter, Grant et Thomas Bates expirèrent sur l'échafaud. Le lendemain, Rookwood, Fawkes, Tom Winter et Keys subirent le même sort. Ils moururent avec un courage et une piété extraordinaires. On demande à Grant s'il n'abhorre pas cette trame comme une impiété. « Je suis ici pour être tué, répliqua-t-il, et non pas pour discuter des cas de conscience. Je m'en remets entièrement à la censure de l'Eglise catholique. » Tom Winter parle au nom de tous; au nom de tous, il disculpe la Société de Jésus, et en particulier le Père Texmund, son confesseur. Mais celui qui attirait les regards et l'admiration de la foule était sir Everard Digby. Jeune, beau, riche, plein de grâce et de sérénité, il parut à la potence, et quand les ministres l'exhortèrent à proclamer le repentir de son attentat : « Il ne me semble pas, dit-il, qu'en cela j'aie voulu offenser Dieu. Je ne me sens point condamné par ma conscience; j'ai violé les lois du royaume, je l'avoue, et j'accepte la peine qu'elles m'infligent. Il est bien cruel pour moi de mourir en laissant le vieux culte de nos pères dans le même état d'oppression. »

Ces fanatiques avaient cru sauver la Religion par un crime. Ils mouraient avec le regret de l'avoir compromise; mais ils mouraient sans remords, car ils estimaient que l'énormité du forfait était effacée par la sainteté de la cause.

Ils s'étaient abusés avec une bonne foi si entière que Henri IV, le monarque le plus exposé aux poignards des régicides, ne craignit pas de leur ouvrir les portes de France. « Plusieurs, dit le président de Thou ¹, furent bannis et obligés de sortir deux-mêmes d'Angleterre. Dominique de Vic, gouverneur de Calais, les accueillit honorablement par ordre du Roi. De Vic leur ayant témoigné qu'il plaignait leur sort et celui de leurs associés, et ayant ensuite ajouté, afin de les consoler, que, pour la patrie qu'ils avaient perdue, la bonté du Roi leur en offrait une autre, l'un d'eux répondit : « Nous regrettons peu notre patrie; les honnêtes gens la voient partout où ils sont heureux. Ce qui cause nos douleurs, c'est de n'avoir pu réussir dans le grand et salutaire projet que nous avions formé. »

Ainsi la mort, l'exil, le dénuement n'étaient rien à leurs yeux; il fallait donc qu'ils eussent beaucoup souffert pour se montrer aussi persévérants dans le regret de n'avoir pas accompli un forfait. Pareille surexcitation, en des hommes dont la vertu était aussi évidente que l'honneur, incriminait bien haut le système religieux et politique adopté par les ministres de Jacques I^{er}. On s'en fera une idée, on le jugera en étudiant les iniquités reculées dont les Jésuites furent les victimes.

Les 30 et 31 janvier 1606, les auteurs de la Conspiration des Poudres périssaient sur l'échafaud; deux jours auparavant, le Père Henri Garnett avait été arrêté à Henlip, dans le château de sir Abington, beau-frère au baron de Mounteagle. Promesses, menaces, inquisition, tout avait été mis en jeu pour arriver à ce résultat. Le gouvernement anglais ne pouvait triompher du silence des Catholiques; il évoqua la diffamation, l'arme la plus dangereuse entre les mains d'un pouvoir qui ne sait pas se respecter, même dans ses adversaires. Il calomnia, et enfin ses agents, qui avaient violé tous les domiciles, s'emparèrent de Garnett, d'Oldcorne, puis d'Owen et d'Ashley, les serviteurs des deux Pères. Oswald Texmund et Gérard, après avoir couru des périls de toute sorte, purent se réfugier sur le continent.

Il y avait vingt années que le Père Garnett était de retour dans la Grande-Bretagne, et depuis dix-sept ans il dirigeait cette province de l'Ordre. Sa réputation était sans tache; les Catholiques l'aimaient, les Protestants étaient forcés de l'estimer; mais l'éclat de ses vertus ne devait pas le préserver des outrages que Cecil et les Anglicans lui tenaient en réserve. En frappant sur le chef des Jésuites d'Angleterre, en le montrant instigateur de la conspiration, en faisant voir qu'il avait tout su, tout conduit, tout cédé, on n'avait plus besoin de mendier d'autres preuves, d'invoquer d'autres témoignages.

Arrestation du père Garnett et des Jésuites.

(1) *Abnuebat vera esse quæ dicerentur. Histor. Britan.*, liv. xii, fol. 410.

(2) *Autologia. — Confession de Fawkes*, par le docteur Abbot.

(1) *Histoire universelle*, par de Thou, liv. cxxxv, l. xiv.

ges contre la Société de Jésus, Le Provincial avait agi, tous n'avaient-ils pas dû suivre la même impulsion ? il avait excité les conjurés, tous ne s'étaient-ils pas vu condamner par l'obéissance à devenir les artisans d'un complot dont leur supérieur s'était constitué l'âme ? Les conseillers et les magistrats de Jacques I^{er} avaient une imagination inventive, leur génie était fertile en expédients ; mais, dans la pénurie de preuves où la sagesse de Garnett les laissait, ils sentaient qu'une base, qu'un point d'appui leur serait indispensable. Ils ne le rencontraient point dans la procédure établie ; les conspirateurs étaient morts sur le champ de bataille ou à Tyburn, et il résultait si peu de charges contre les Jésuites que, pour expliquer ce mutisme, on avait eu recours à un serment imposé et convenu d'avance. On espéra être plus heureux avec le serviteur du Père Garnett qu'avec ces huit gentilshommes, qui, en subissant une juste sentence, proclamaient encore l'innocence des prêtres de la Compagnie de Jésus. John Owen, dont la santé était délabrée, mais qui, dans un corps malade, sentait battre un cœur toujours généreux, fut mis à la question. L'attorney général, Edouard Cooke, et Wade, lieutenant de la Tour de Londres, essayèrent, à force de supplices, de lui extorquer quelques paroles ou un aveu qu'il leur eût été si aisé de tourner contre Garnett ; on lui arracha les entrailles, on le mutila de toutes les façons, puis il expira sous le regard courroucé de ses bourreaux.

Prétendu
suicide
d'Owen.

Jacques — et c'est un éloge dû à sa mémoire, — Jacques avait enjoint de ne soumettre aux tourments de l'inquisition anglicane que Guy Fawkes. On outrepassait ses ordres, on s'efforça de publier cette désobéissance en calomniant John Owen jusque dans la mort qu'il avait soufferte. Cooke, Wade et Abbot¹ répandirent le bruit que le serviteur de Garnett s'était suicidé afin de ne pas confesser ce qu'il savait du complot. Ces hommes parlaient de la Religion et de la justice ; on ajouta foi à leurs dires, mais leurs dires reposaient sur une impossibilité matérielle. Le président de Thou, dans son *Histoire*, a suivi pas à pas leur version ; il raconte² : « L'infortuné domestique, pour ne pas être obligé de déposer contre ses maîtres, ou poussé par le désespoir, se tua lui-même dans sa prison ; il se servit d'un couteau sans pointe — car il ne lui était pas permis d'en avoir d'une autre sorte ; — il se coupa le ventre et en fit sortir les intestins. On tâcha de le guérir ; mais, avant qu'il pût répondre à l'interrogatoire, il mourut. »

Les Anglicans du dix-septième siècle furent des geôliers trop expérimentés pour qu'on puisse les soupçonner d'avoir laissé à un captif d'une haute importance des armes dont il lui était possible de faire un criminel usage. Ils ont inventé

le suicide d'Owen pour cacher leur barbarie et pour souiller le cadavre du torturé d'une honte qui accordait aux esprits prévenus le droit d'expliquer cette mort volontaire par le désespoir. Owen, en se tuant, jetait de la défaveur sur son maître : il fut avéré qu'il s'était lui-même déchiré les entrailles.

Rien cependant ne secondait l'accusation ; l'accusation ne se découragea point. Le Père Garnett avait subi plus de vingt interrogatoires en présence des ministres, on l'avait tourmenté de mille manières, et toutes ces violences échouaient. Cooke et Popham eurent recours à la ruse : on répandit à Londres et sur le continent que le Jésuite confessait son attentat. D'après une lettre du Père Baudouin, le secrétaire du Roi écrivit au ministre anglais à Bruxelles¹ que Garnett avouait être le premier instigateur de la conspiration. Les ambassadeurs auprès de Jacques I^{er} mandèrent à leurs cours les mêmes détails. On les trompait sur les lieux afin que dans leurs correspondances ils pussent propager partout l'erreur que le mensonge leur inspirait ; mais cette affirmation de culpabilité devait avoir un terme. Le jugement solennel approchait, et il importait de ne pas donner un contre-coup à l'opinion si savamment dirigée : on tendit un piège aux Jésuites. Le président de Thou expliqua ainsi cette trahison, qui, si elle est autorisée par la loi, doit au moins être flétrie par la conscience publique : « On suborna, dit l'historien parlementaire², un homme qui par ses plaintes au sujet du Roi et de ses ministres, et par ses gémissements sur l'état déplorable de la Religion romaine en Angleterre, vint à bout de persuader à Garnett qu'il était un catholique fervent ; par ce moyen il gagna entièrement sa confiance et son amitié. »

Garnett avait une candeur d'enfant ; l'hypocrisie légale épiait ses discours, veillait sur son sommeil, s'insinua dans ses secrets, lui facilitait les moyens de correspondre avec ses frères et avec ses amis. Les lettres qu'il écrivait devaient de la main de son compagnon passer immédiatement sous les yeux des personnes auxquelles elles étaient adressées. Garnett croyait cela, et il parlait en conscience ; il dilatait son cœur avec l'abandon d'un prisonnier qui recouvre un moment de liberté pour entretenir sans témoins les dépositaires de son affection. Ces lettres, remises à l'instant même au ministère, ne fournissaient aucun nouvel indice ; elles sont encore conservées à la Tour de Londres comme un témoignage d'innocence. Le Jésuite échappait à toutes les embûches ; il rendait plus difficile que jamais la situation des adversaires de la Compagnie : on tenta, en désespoir de cause, de le mettre face à face avec le Père Oldcorne.

(1) Abbot, *Antol.*, chap. vii, fol. 114.

(2) De Thou, *Histoire universelle*, t. xiv, liv. cxxv.

(1) Lettre du Père Baudouin, 15 avril 1606.

(2) De Thou, *ibidem*.

Oldcorne, dénoncé par Littleton, avait été traduit devant la cour de Worcester. Littleton était un des complices de Catesby, et, pour sauver sa vie, il se faisait révélateur. Ses aveux ne roulaient sur aucun point directement relatif à la conception ou à la perpétration du crime. Oldcorne n'avait à se défendre que contre trois faits postérieurs à l'attentat. On l'accusait d'avoir invité le Père Garnett à se réfugier chez sir Abington, d'avoir prié le Père Robert Jones d'aider deux conspirateurs à se cacher, et d'avoir donné son approbation au complot. Le Jésuite déclara : « J'ai offert un asile à Garnett ; j'ai refusé de procurer aux deux conjurés le moyen de se sauver, » et sur le troisième chef, le plus grave de tous, il fournit l'explication suivante ¹ :

« Un jour Littleton racontait au Père que Catesby, voyant sa provision de poudre prendre feu au moment du combat, était rentré en lui-même, et qu'il exprimait la crainte d'avoir offensé Dieu, puisque son entreprise ne réussissait pas. A cette manifestation d'un remords tardif, Oldcorne répliqua par une théorie qui, vraie en principe, n'aurait pas dû, dans un pareil moment, se couvrir d'une aussi froide indifférence. « Les faits, dit-il, n'attestent point la moralité d'une entreprise ; son succès ne prouve pas qu'elle soit juste ; si elle échoue il ne s'ensuit pas qu'elle soit injuste : c'est d'après l'objet en vue et les moyens employés qu'il faut prononcer. » Oldcorne ajoutait : « J'alléguai en preuve la tribu de Benjamin deux fois victorieuse, quoique les autres tribus l'attaquassent par ordre de Dieu ; la fin malheureuse de saint Louis, les efforts infructueux des Chrétiens pour défendre l'île de Rhodes. Je dis qu'il en était de même relativement à la conspiration de Catesby : qu'on ne devait ni l'approuver ni la blâmer d'après les résultats ; qu'il fallait la juger en étudiant son but et les moyens dont on avait fait usage, et que, n'en étant point informé, je ne voulais rien décider. J'en laissais le jugement à la conscience des conjurés et à Dieu. Je répondis à Littleton avec cette conspéction, parce que je soupçonnais qu'il me tendait un piège, et je ne voulais pas qu'il pût se prévaloir de ma réponse pour quelque mauvaise fin. »

La position d'un accusé en face de magistrats hostiles par esprit de parti est si désavantageuse que la réserve de ces paroles devait évidemment être tournée contre celui qui les prononçait. Il ne décidait pas la question ; à force de tourmenter sa pensée, on le montra proclamant ce complot licite et juste selon la conscience ².

L'espion que Cecill avait donné au Père Garnett lui parlait souvent d'Oldcorne ; il lui apprit

enfin que le Jésuite venait d'être transféré à la Tour. Garnett exprima le désir de le voir ; l'espion promit d'exaucer son vœu. C'était la dernière planche de salut des ministres. « Il les conduisit l'un et l'autre, dit le président de Thou ¹, dans un endroit où ils pouvaient s'entendre aisément, et où, de peur qu'ils ne se doutassent de la trahison, ils se voyaient l'un l'autre ; il avait caché dans ce même lieu deux personnes dont le témoignage pût faire foi. »

Ces Jésuites, qu'on peint si audacieux, ne se doutèrent même pas de la perfidie dont ils allaient être les victimes. Un inconnu facilitait à deux criminels d'Etat le moyen de converser ensemble, et l'idée de suspecter un homme qui avait tant de ressources à sa disposition ne leur vint pas à l'esprit. Ils parlèrent de leur situation, de leurs souffrances et des charges que l'on accumulait sur eux ; puis, à une demande d'Oldcorne au sujet de la conspiration, Garnett fit une fatale réponse : « Il n'existe, dit-il, aucune preuve que l'on m'en ait rendu compte, et il n'y a qu'un seul être vivant qui puisse attester que j'en ai eu simplement connaissance peu de semaines avant qu'elle fût découverte. »

Cette allusion indirecte à la confession de Catesby, que le Père Oswald Textmund avait reçue et qu'à la prière du conspirateur il transmit sous le même secret au Père Garnett, renfermait en germe toute une accusation ; elle ouvrait aux Anglicans une voie inespérée pour attaquer le dogme catholique et la Compagnie de Jésus. Les Anglicans entrèrent avec ardeur dans cette voie. Les conseillers d'Etat font comparaître Garnett devant leur tribunal ; ils l'interrogent après avoir appris le fait de la bouche même d'Oldcorne. Garnett se tait ; on le presse, il nie ; on le soumet à la question, on lui répète une à une les paroles sorties de sa bouche, on lui en demande l'explication. Garnett alors avoue ce qui s'est passé, et il ajoute : « Je n'ai pas dénoncé Catesby : l'inviolable secret dû au sacrement de pénitence m'en faisait un devoir. »

Le Jésuite avait raison ; il s'était trouvé inévitablement dans l'alternative d'encourir la mort temporelle comme traître, en ne révélant pas le mystère du tribunal sacré, ou la mort éternelle en commettant le sacrilège de l'indiscrétion. La loi anglaise, basée sur les principes de Calvin, ne reconnaît pas la Pénitence pour un sacrement ; le secret de la confession n'est point obligatoire à ses yeux. Garnett s'était donc condamné lui-même, on avait des preuves de sa participation au moins silencieuse au complot ; Cooke se chargea de les faire valoir. On pouvait traîner sur la sellette de l'accusé la Religion catholique avec tous ses dogmes ; elle entraînait en cause par le sacrement le plus disputé : les évêques de l'Anglicanisme et le Roi

Le secret de la confession et les Anglicans.

(1) *Confession du Père Oldcorne, du 12 mars. Actio* do Cooke, fol. 86 et 131. *Abbot, Autol.*, cap. 2, fol. 150.

(2) Lancelot, *Tortura torti*, fol. 528.

lui-même se lancèrent dans l'arène pour la combattre.

Supplée
d'Old-
corne.

Pendant ce temps, Oldcorne, ramené à Worcester, paraissait devant ses juges. Il fallait qu'il fût reconnu coupable de lèse-majesté ; à Londres l'injustice de cette sentence aurait frappé les regards ; on livra le Père à des magistrats de province. Il n'y avait à sa charge aucun délit, aucun crime ; mais il était Jésuite : la peine de mort fut prononcée.

John Winter, le plus jeune des trois gentils-hommes de ce nom, Rodolphe Ashley, sir Abington et Littleton partagèrent le même sort. Oldcorne périt le 47 avril 1606 parce qu'il plut aux Anglicans de croire qu'il avait approuvé la Conspiration des Poudres lorsqu'elle était avortée. Il serait difficile de rencontrer dans l'histoire une complicité morale plus insensée ; il faudrait pour cela fouiller dans les hontes des époques les plus absurdement révolutionnaires.

Garnett
devant
ses
juges.

Garnett, aux termes de la loi anglicane, était criminel de lèse-majesté sur plusieurs chefs. Né sujet de la Grande-Bretagne, il s'était fait ordonner prêtre sur le continent par autorité du Pontife Romain ; à son retour en Angleterre, il avait rempli les devoirs du sacerdoce et converti au Catholicisme un grand nombre d'Hérétiques, qui désobéissaient au Roi en ne le reconnaissant plus pour suprême arbitre de la conscience religieuse. Il avait, en outre, composé et publié quelques ouvrages dans lesquels il était enseigné qu'on ne pouvait sans parjure assister aux cérémonies et au prêche des sectaires. La peine de mort était prononcée contre ces actes : Garnett s'en faisait gloire ; mais l'Anglicanisme avait mis la main sur un nouveau filou, et il l'exploitait.

Trainé devant ses juges, tourmenté par les ministres d'Etat et par l'attorney général, qui prenaient tour à tour la parole ; outragé sous le regard patient du jury, calomnié au dehors, accablé sous la masse de pièces tronquées qu'on lui opposait et auxquelles on l'empêchait de répondre, qu'on ne lui permettait même pas d'examiner, sous prétexte qu'elles étaient authentiques, le Père trouva dans sa conscience le plus foudroyant des reproches. Cooke tenait à la main les procès-verbaux qu'il avait inventés, et il essayait par des captations de tout genre d'amener le Jésuite à les reconnaître comme son œuvre. Garnett se contenta de dire : « Ceux qui ont falsifié le texte des Livres Saints ne peuvent-ils donc pas altérer la pensée d'un homme ? » Cet argument, qui aurait dû faire bondir d'indignation des magistrats intègres, laissa ces hommes indifférents à la flétrissure. Ils ne cherchaient plus un coupable à tuer, ils l'avaient sous le couteau ; il leur fallait un prêtre catholique, un Jésuite mêlé par le sacrement de Pénitence au complot des Poudres ; une inex-

pliable fatalité fit que Garnett lui-même les plaça sur ce terrain.

La cause se résumait en termes bien simples : le Père Garnett avait-il eu connaissance autrement que par la confession du projet régicide de Catesby ? En posant ainsi la question, en faisant pour la résoudre contre la Société de Jésus tout ce que les lois du pays autorisaient, tout ce qui était exigé dans l'intérêt du prince, et, allons plus loin, tout ce que les haines d'Hérésie à Religion enfantent nécessairement d'injuste et d'arbitraire, on s'évitait l'odieux des blasphèmes. Mais les théologiens et les magistrats anglicans avaient rencontré une occasion de calomnier l'Eglise Universelle et de flatter la passion dominante de leur souverain ; ils transformèrent cette procédure en un champ-clos dans lequel il leur fût loisible de jeter leur lourde science, leur captieuse argumentation et leur insolente phraséologie ¹. L'attorney-général et les ministres d'Etat qui dissertaient presque sous les yeux du Roi, puisqu'un rideau de velours séparait Jacques Stuart du tribunal, firent assaut d'ambiguïtés pour étreindre le Jésuite. Cecil et Northampton, qui, catholique de la veille, s'était improvisé Anglican pour obtenir le titre de comte, s'acharnèrent sur leur proie avec voracité. Northampton posa le paralogisme suivant, et, pendant plus de neuf heures, ces trois orateurs roulaient dans le cercle qu'ils traçaient. « Celui qui a pu entendre et ne l'a pas voulu, prétendait l'Anglican, aurait pu remédier au mal ; en s'abstenant il a donc encouragé le mal qui s'est fait, selon la règle des jurisconsultes : *Qui non prohibet cum potest, jubet*. » On eût dit que cette tête de Jésuite leur était dévolue comme un piédestal pour élever plus haut leur fortune politique. Ils parlèrent avec tant de véhémence, ils se révélèrent si arrogants, si cauteleusement injustes, que Jacques Stuart, qui aimait la controverse et peut-être l'équité, fut contraint de leur intimer l'ordre de laisser quelque peu de liberté au Père Garnett. Les circonstances les plus futiles, les détails les moins offensifs, les démarches, les paroles, les lettres les plus innocentes, tout cela fut accumulé avec un de ces arts grossiers qui indignent à la lecture, mais qui, devant un jury prévenu,

(1) Cooke, cet attorney-général dont les Anglicans ont fait une des lumières de leur Eglise et dont les réquisitoires sont toujours pour eux un document irréfutable dans la conspiration des Poudres, comme si un réquisitoire, en matière politique, prouvait habituellement autre chose que la colère, la partialité ou l'ambition de son auteur. Cooke, en parlant des Pères du Concile de Trente, les appelle *indoctum gregem porcorum*. La croix, les rosaires, les médailles sont pour lui *stercora pontificia* : le Cardinal Bellarmín, *vetus et obsoletus impostor* ; saint Thomas, saint Bonaventure et les Docteurs de la catholicité deviennent à ses yeux *ridicula auctorum turba quorum tantum ad lutrinam usus est ; hominum pecus sordes religionis et ecclesie, quorum insanis enthusiasmis spurcissime coinquinata fides et venenata quadam lege, turbidula atque infecta est*. Le Pape est encore *homo peccati, Satana parente natus*. (Cooke, *Actio proditoria*, ch. iv et v.)

établissent autant de preuves que de culpabilité. On n'avait pas épargné à Garnett la torture des bottines de fer et du chevallet ; pour son jugement on lui en réserva une autre. Il ne pouvait apparaître conspirateur qu'en forçant le sens des mots, qu'en dénaturant les faits, qu'en prêtant à la pensée ou à l'expression une valeur qu'elle n'avait jamais eue ; l'attorney-général et les ministres se chargèrent de cette tâche, triste héritage judiciaire légué à tout homme qui accuse par métier. Mais on ne s'arrêta pas à des hypothèses religieuses et politiques ; on fouilla dans la vie privée de ce Jésuite ; on désespérait de le convaincre d'attentat, on incrimina ses relations avec Anne de Waux, une de ces saintes femmes comme l'Eglise catholique en sait faire naître, pour mourir d'une calomnie ou d'une persécution sur la brèche de tous les dévouements.

Garnett écouta d'interminables réquisitoires ; il contint dans son cœur les flots de généreuse colère qui auraient dû en déborder. A ces honteuses imputations dont l'Anglicanisme n'avait pas besoin pour l'assassiner, il répondit de sang-froid, comme un homme qui sait la destinée dont il est menacé et qui méprise assez ses ennemis pour ne les confondre que par leurs propres arguments. Cooke s'était écrié ¹ : « Il est plus clair que le jour que Garnett a été l'instigateur et l'architecte du complot, et cela ressort de ses aveux, que nous possédons. » Don Zuniga, ambassadeur d'Espagne, et les autres ministres des Princes catholiques avaient été invités à entendre la lecture de ces pièces en présence même du Jésuite ; il fut le premier à en solliciter la communication ; Zuniga la demanda à son tour ². Sous un prétexte quelconque on l'ajourna. Garnett alors s'occupa de sa défense : il ne s'inquiéta point de convaincre des jurés qui condamnaient de parti pris ; mais il y avait autour de lui les plénipotentiaires de l'Europe ; il était indispensable de leur dévoiler sur quelle base fragile on peut, dans les pays d'examen et de liberté, étayer une accusation capitale. Le Père fut condamné à mort. Il aurait dû subir immédiatement sa peine : Cecil et Northampton ne purent consentir à se priver sitôt de leur proie ; Garnett leur appartenait par droit de jugement, ils résolurent de le laisser vivre trente-six jours afin de préparer l'opinion publique à cette exécution. On l'interrogea de nouveau ; on fabriqua des lettres par lesquelles il s'avouait coupable de tous les faits niés à son procès ; on écrivit pes centaines de libelles afin de prouver qu'il était criminel ; on inventa, pour déshonorer ce Jésuite captif, tout ce qu'il était possible à la malice humaine d'inventer. On le pressa enfin,

sous promesse de la vie, de signer des actes qui avaient figuré dans la cause. Garnett ne se laissa ni tromper ni intimider. On perdait l'espoir de lui faire confesser un mensonge ; on le somma d'expliquer la doctrine de l'équivoque. Tout en déclarant qu'il n'avait su la conjuration des Poudres que sous le sceau de la Pénitence, Garnett répondit, car le théologien perçait encore sous les chaînes du condamné : « La coutume de forcer les hommes à se dénoncer eux-mêmes est barbare et inique : en pareil cas il est légitime d'employer l'équivoque. » Puis il ajouta de sa main cette déclaration, qui existe aux archives de la chancellerie anglaise : « J'avoue que ceci est conforme à mon opinion et à celle des docteurs : notre raison est que, dans le cas où l'équivoque est légitime, le discours que l'on tiendrait ainsi ne renferme aucun mensonge ; donc, ce discours peut sans parjure être confirmé par serment ou par tout autre moyen, fût-ce même en recevant le sacrement, si une juste nécessité l'exige.

» HENRI GARNETT. »

« L'homme qui professait de telles opinions, ainsi s'exprime le docteur Lingard dans son *Histoire*, ne pouvait raisonnablement se plaindre si le Roi refusait de croire à ses protestations d'innocence et s'il laissait agir les lois. » Ces paroles de l'historien anglais ont de la gravité ; tout en chargeant le Père Garnett, elles n'empêchent pas de dire que la doctrine des Jésuites est approuvée par l'Eglise entière, et qu'elle fait même partie intégrante de la jurisprudence. Personne, en effet, n'est tenu de s'accuser soi-même : en matière criminelle ce n'est pas le prévenu qui doit et peut s'avouer coupable ; la preuve des faits qu'on lui reproche est administrée par d'autres, ils la cherchent ailleurs que dans ses témoignages : lui n'a pour objet que de se défendre.

Le 3 mai 1606, le Jésuite parut enfin au pied de la potence. Dans une lettre adressée au duc d'Arcos, le 43 mai, par don Pierre de Zuniga, ambassadeur d'Espagne, on lit tous les détails de l'exécution. Cette dépêche n'était pas destinée à la publicité, mais elle rend compte de l'événement avec des circonstances si opposées à la relation du gouvernement britannique que nous croyons devoir ajouter plus de foi aux paroles d'un témoin désintéressé dans la question qu'au récit des ministres anglicans, juges et parties au procès. Quand le Père fut monté sur la plate-forme de l'échafaud, Henri Montague, recorder de Londres, lui dit : « Je suis ici par commission expresse du Roi pour vous faire renoncer à cette obstination à l'aide de laquelle vous vous prétendez innocent du complot, et pour rapporter à Sa Majesté que vous lui en demandez pardon. » Garnett reprit avec calme : « Je n'ai jamais offensé le Roi, je n'ai donc

Déclaration
de
Garnett.

La doctrine de
l'Equiv
voque.

Garnett
sur l'é
chafaud.

(1) « Meridiano sole clarius est Garnetum fuisse authorem et architectum conjurationis, idque ex ipsius confessione quam pre manibus habemus. » (*Actio proditoria.*)

(2) Richard Blunt, *Lettres de Londres*, du 23 avril 1606.

aucun sujet de solliciter mon pardon. J'ai fait tout ce qui était humainement possible pour dissuader de tout complot, et particulièrement de ce dernier. Je ne puis être mis à mort pour avoir gardé avec la fidélité requise le secret de la confession ; mon silence sur ce point n'est pas un crime, car je ne pouvais m'en abstenir que sous peine de damnation. Si cependant le Roi et le gouvernement britannique, selon leur pensée, se croient offensés de cette discrétion à laquelle ma conscience m'obligeait, je leur en demande volontiers pardon. » A ces mots, Montague se tournant vers les spectateurs : « Vous l'entendez, s'écrie-t-il, le Jésuite désire que Sa Majesté lui pardonne la scélératesse de sa conjuration. — Vous êtes injuste, reprend Garnett. — Vous nierez donc maintenant des aveux que nous possédons écrits de votre main ? Dans ces aveux vous dites que Catesby et le Père Texmund vous ont révélé le complot clairement, ouvertement ; et nullement en confession. — Je n'ai jamais dicté ou écrit de pareilles choses, » continue le Jésuite.

Réduit à cette extrémité, Montague demande à ses assesseurs la pièce originale, et, dans cet intervalle, Garnett ajoute : « Jamais, jamais, jamais on ne me présentera un écrit de ma main attestant le contraire de ce que j'ai toujours affirmé, de ce que je proclame encore au moment de mourir. » Les assistants étaient dans l'anxiété ; ils s'écriaient : « Voyons les documents. » Le document avait été oublié ; Montague, rouge de honte, osa dire : « Cette pièce officielle se retrouvera, et elle sera imprimée. »

Elle l'a été en effet, mais lorsque le Père ne pouvait plus en démontrer l'origine apocryphe ou être accablé sous son authenticité.

Il fallait en finir : le diacre de Saint-Paul de Londres s'approche du patient : « Reconnaissez-vous au moins, lui dit-il, que vous mourez justement ? — Oui, répond Garnett, justement selon vos lois, qui n'admettent point l'obligation du secret de la Pénitence ; mais injustement selon les équitables lois du sacerdoce. » Quelques minutes après, le Jésuite rendait le dernier soupir et était écartelé par le bourreau.

La Conspiration des Poudres devait avoir, elle a eu dans l'histoire un profond retentissement. Le parti des Dévoysés se fit une arme contre l'Eglise catholique du crime de quelques-uns ; on essaya d'établir une savante confusion entre le mensonge et la vérité ; on lança l'esprit public dans le champ des hypothèses, qu'il accepte toujours comme des réalités lorsqu'elles lui sont offertes avec audace. Les coupables ne suffirent pas à ce besoin éternel que les hommes éprouvent de se maudire et de se calomnier. Il y avait de vivaces inimitiés à satisfaire ; l'Anglicanisme s'était créé une religion à part, il trouvait moyen de la consolider en mettant en suspicion la Cour de Rome, la Compagnie de

Jésus et la Catholicité : l'Anglicanisme abusa de ce privilège. Il était en droit de sévir contre Catesby et ses complices ; ce droit, restreint dans les limites de la raison, ne put convenir à ses colères intéressées : après avoir fait parler la loi il osa y substituer la haine. C'est toujours la marche que suivent les partis ; mais un gouvernement qui veut être respecté ne doit pas céder à de pareilles suggestions.

Garnett, que les Protestants et les Catholiques nommaient le grand Jésuite, était mort en proclamant son innocence : on fit de ses aveux une espèce de drapeau contre l'Eglise romaine, et, à la tête de cette croisade de théologiens et de légistes calomnieux, ce n'est pas sans étonnement que l'on vit marcher Jacques 1^{er} lui-même. Le Roi se prit corps à corps avec le Saint-Siège et les disciples de l'Institut ; il accusa ¹. A sa suite, une nuée de docteurs et de juriconsultes descendirent dans l'arène ; le cardinal Bellarmin, les Pères Fronton-du-Duc et Eudemon Joannes répondirent aux attaques ; une polémique aussi ardente d'un côté que de l'autre s'engagea. A la prière de Jacques 1^{er}, Isaac Casaubon s'y mêla en 1614 ; mais, ainsi qu'il arrive toujours, la polémique ne convainquit personne, chacun resta dans l'opinion que ses croyances ou ses préjugés lui imposaient.

En preuve de l'innocence de leurs frères, les Jésuites citaient des lettres autographes dont ils offraient le dépôt ; ils s'appuyaient sur la correspondance de Garnett, de Gérard et de Texmund ; ils démontraient que ces trois Pères avaient fait tous leurs efforts pour calmer l'irritation de quelques Catholiques turbulents et malheureux. Les Anglicans répliquèrent que ces lettres étaient ou fausses ou préparées par les Jésuites conspirateurs dans l'intention de donner le change à l'opinion. Ce n'était pas, il nous semble, le meilleur moyen de faire ajouter foi aux documents qu'ils produisaient eux-mêmes et qu'ils affirmaient émanés de ces Jésuites. Après un attentat aussi étrange et dont les conséquences devaient être encore plus funestes à la Religion Catholique qu'au Roi Jacques et à la Grande-Bretagne, beaucoup de suppositions, appuyées sur des pièces apocryphes, ont dû nécessairement être jetées à la curiosité publique ; mais il reste à décider quels en sont les auteurs. Faut-il flétrir les Jésuites, offrant à l'histoire ces autographes dont plusieurs sont entre nos mains ; ou les Anglais, n'ayant jamais pu apporter d'autres témoignages que ceux dont les inculpés niaient l'existence ou qu'ils arguaient

(1) On fit ces paroles dans le *Triplici nodo cuneus triplex* sive *apologia pro juramento*, ouvrage de Jacques 1^{er} : « Ut omni ratione se purgare laboret (Pontifex) quominus ejus adminiculis fulta illa conjuratio videatur, tamen negare non poterit, primarius ejus in hoc regno administratos et precipua municipia, Jesuitas, ipsissimos illius autheores designaturosque fuisse. Quo etiam crimine qui principes fuit coherctis (Garnett) mortuus est in confessione ; facinorosi alios consensientia egit in fugam »

de faux ? Faut-il, après avoir vu les iniquités de la justice de parti, après l'avoir suivie dans les honteuses misères de ses passions, baser la croyance des siècles sur l'affirmation d'un ennemi ou sur la parole d'un délateur à gages ? Une trop triste expérience a conduit au scepticisme en matière de jugements politiques ; on a passé par ce creuset de mensonges, et toutes les opinions, chacune à son tour, ont protesté contre l'acharnement dont ils avaient été victimes. Pour saisir un coin de la vérité, ce n'est donc pas à cette source que l'on peut demander la lumière. Cette source a été empoisonnée par calcul, et, tout bien pesé, la correspondance intime des condamnés a encore plus de poids que les impostures délayées en réquisitoires, ou que la haine rangeant en acte d'accusation mille circonstances indifférentes qu'on essaie d'élever à des proportions gigantesques.

La Conspiration des Poudres avait pris naissance à Londres ; elle avait, selon les Anglicans, grandi à Rome et en Flandre. Le Père Baudouin surtout, Provincial de Belgique, s'y trouvait impliqué, et Lancelot, évêque de Chichester, écrivait alors que « si ce Jésuite paraissait en Angleterre, il ne pourrait jamais résister à la masse de dépositions et de preuves qu'on produirait contre lui. » Son extradition avait été sollicitée par Jacques I^{er}, puis refusée par l'archiduc Albert ; mais en 1610, Baudouin, se rendant à Rome, fut pris sur les terres de l'Electeur Palatin et transféré à Londres. L'archiduc le réclama ; Jacques donna sa parole que, si le Père était innocent, il ne lui serait fait aucun mal. Le Roi assista à plusieurs des interrogatoires qu'on fit subir au Jésuite, et l'homme qui, dans le réquisitoire de l'attorney-général comme dans les pièces de la procédure, est déclaré un des architectes du complot, vit s'évanouir devant sa réponse toutes les impostures des magistrats. Quatre ans après la mort du Père Garnett, Baudouin, son complice aux yeux de l'Anglicanisme, était proclamé non coupable. Le Roi lui-même avoua que ce Jésuite n'avait jamais eu connaissance indirecte de la conspiration, et il le renvoya en Belgique ².

Ces faits n'échappèrent point à la sagacité d'Antoine Arnauld. Les Jansénistes, dont il était l'oracle, voulaient bien faire tomber la Compagnie de Jésus sous leurs coups ; mais il leur répugnait de voir cet illustre antagoniste se débattre entre les serres de la calomnie britannique. Arnauld étudia les trames reprochées aux enfants de Loyola, et, dans son *Apologie pour les Catholiques*, il se fit un devoir de montrer le néant des imputations. Il examine un livre officiel qui parut à Londres avec le titre

de *Conspirations d'Angleterre*, et il dit ¹ : « Jamais un Catholique n'aurait parlé de la sorte, quand il serait du nombre de ceux qui ne sont pas amis des Jésuites ; mais il faut même que le zèle pour la religion protestante ait bien aveuglé cet auteur. » Amené par son sujet à passer en revue les divers attentats dont Elisabeth et Jacques Stuart ont fait les Jésuites les instigateurs ou les fauteurs, Arnauld prouve que ces complots sont presque toujours l'œuvre des Anglicans ; puis il ajoute : « Il n'y a donc, à proprement parler, que la Conspiration des Poudres qu'on puisse imputer, non aux Catholiques en général, mais seulement à quelques-uns d'entre eux. » C'est là qu'éclatait la vérité ; cette vérité ne permettait pas de calomnier les Jésuites, de les faire mourir et de confisquer les propriétés ; on eut recours au mensonge. Il ne restait plus aux ministres qu'à indemniser le zèle dont ils avaient fait preuve. On ne pouvait rien extorquer aux Pères, ne possédant pas en Angleterre ; on s'adressa aux Catholiques. Sous prétexte que le comte de Northumberland, le vicomte Montague, les lords Stourton et Mordaunt n'auraient point assisté à l'ouverture du Parlement, si le complot n'eût pas été découvert, la Chambre Etoilée les condamna le 4^{er} juin 1606 à des amendes excessives. Stourton paya six mille livres sterling ; Mordaunt, dix mille ; Northumberland, onze mille. Montague était le rival de Cecil ; on le priva de ses charges, on le déclara incapable d'en occuper à l'avenir ; il fut enfermé à la Tour ; on le ruina, parce qu'il était grand homme d'Etat et Catholique.

Les Puritains n'aimaient pas, ils n'estimaient pas le roi. Jacques les avait fait servir au triomphe de sa cauteleuse ambition, et après le succès il dédaignait ces instruments, dont il redoutait l'empire sur les masses. Quand ce prince voulait jeter un os à ronger à tant de besogneux révolutionnaires, il leur livrait quelques membres de la Compagnie. Les Puritains le détestaient, mais ils abhorraient le Papisme ; la haine de parti l'emportait dans leurs cours sur l'ingratitude de la royauté. Il y avait des Jésuites à persécuter : les Puritains s'improvisèrent les exécuteurs des basses œuvres de Jacques et de ses théologiens. Ils ne s'astreignaient à aucun serment, ou ils se faisaient un principe de les violer tous, selon l'intérêt de leurs passions ; ils crurent qu'en contraignant les Catholiques à en prêter un, il leur serait permis de glaner dans le champ des confiscations, où le Roi et ses courtisans ne cessaient de moissonner. Une formule fut proposée en 1607. Elle cachait l'apostasie de sa Religion sous des engagements de fidélité à son Roi. On disait aux Catholiques qu'ils étaient libres de prêter ce serment ; cette

Confiscations et amendes.

Serment exigé par le Roi.

(1) Casaubon a écrit que le Père Garnett avait confessé son crime de sa propre bouche, de sa propre main. *Ore proprio, manu propria confessum.* (Epist. ad Frontonem Duxerum, fol. 115.)

(2) Winkwood, II, 135.

(3) *Apologie pour les Catholiques*, par Antoine Arnauld, 1^{re} partie, p. 444. (Liège, 1680.)

liberté se résumait pour ceux qui le refusaient en la perte des deux tiers de leurs propriétés. Le reste tombait entre les mains du clergé anglican. Le Père Richard Holtbey, supérieur de la Mission après Henri Garnett, comprit tout le mal que produirait cet acte à double entente. Il ne croyait pas qu'il fût possible de s'y associer ; mais, en attendant la décision du Saint-Siège, il enjoignit aux quarante-deux Pères de la Société dispersés dans la Grande-Bretagne de ne donner aucune déclaration publique à ce sujet. George Blackwell gouvernait cette église en qualité d'archiprêtre ; c'était un vieillard dont les souffrances morales et les travaux avaient usé l'énergie. Il s'effraya des calamités nouvelles qui allaient fondre sur son troupeau ; il se laissa entraîner à des concessions dont il ne sentait pas l'importance, et il autorisa les Catholiques à soumettre leur foi au joug imposé. Mais le Pontife avait été consulté, et le 40 des calendes d'octobre il interdisait l'entrée des temples hérétiques. Le bref décidait que le serment ne pouvait être prêté sans préjudice du salut.

L'exemple de Blackwell qui, cédant aux subtilités de Bancroft, archevêque de Cantorbéry, avait adhéré aux désirs de l'Anglicanisme, n'était pas assez contagieux ; les docteurs de Jacques I^{er} et le Roi lui-même essayèrent d'expliquer la lettre de ce serment et d'en torturer le sens, afin de démontrer aux Catholiques que c'était plutôt un acte de condescendance que d'apostasie qu'on exigeait d'eux. Ils entassèrent sophismes sur sophismes pour convaincre les Jésuites ; et ces hommes, que l'on s'est efforcé de peindre comme ayant toujours une équivoque à leur service, comme toujours prêts à justifier les péchés profitables par la direction d'intention, restèrent sourds au pacte conciliateur que la perversité puritaine proposait aux déflections catholiques. Le fils de l'archevêque d'York, Tobie Matthews, avait renoncé à l'hérésie pour rentrer dans la communion romaine. Avec trois de ses amis de la famille Gages, il se prononce contre le serment demandé ; il est jeté dans les fers. Le Jésuite William Wright fait entendre de solennelles protestations contre la doctrine de l'Anglicanisme, recommandant le parjure mental pour arriver au parjure matériel ; Wright subit le même sort. Jacques s'acharnait sur les Catholiques avec la persistance qui formait le fond de son caractère dogmatique ; Bellarmin en appela du Roi d'Angleterre au Roi d'Angleterre lui-même. Dans un écrit en réponse au *Triplici nodo* que Jacques Stuart adressait à toutes les têtes couronnées, Bellarmin prouva que ce prince avait négocié avec Rome pour rentrer dans le giron de l'Eglise. Il fit plus, il déclara que, par le cardinal Aldobrandini, que par lui-même Jésuite, Jacques avait sollicité un chapeau de cardinal pour un Ecossais, afin de

traiter avec le Pape plus facilement et plus sûrement ¹.

Jacques était pris en flagrant délit de duplicité ; pour apaiser la colère que ces révélations faisaient fermenter dans le cœur des Puritains, il ne trouva qu'un expédient : il leur donna les Jésuites à persécuter. Thomas Garnett, neveu d'Henri Garnett, allait être déporté. Cecil lui-même n'avait découvert aucun fait, aucun indice pour le rattacher à la Conspiration des Poudres : mais il était prêtre de la Société de Jésus, ce seul titre suffit pour le condamner à l'exil ². La veille de son départ, Bancroft descend dans son cachot ; il lui propose de souscrire au serment déferé à tout Catholique anglais. Le Père Thomas refuse son adhésion ; il offre d'en prêter un ainsi conçu : « Je professe de bouche, devant la cour céleste, et c'est l'expression sincère du véritable sentiment de mon cœur, que j'aurai envers mon Roi légitime, Jacques, toute la fidélité et l'obéissance dues à Sa Majesté, selon les lois de la nature, de Dieu et de la véritable Eglise de Jésus-Christ. St l'on croit insuffisant ce gage de ma loyauté, je m'en remets au jugement de Dieu et du monde entier. Aucun Roi ne peut demander une plus grande fidélité que celle que la loi de Dieu prescrit, et aucun sujet ne peut promettre et jurer au Roi une obéissance plus grande que celle approuvée par l'Eglise de Jésus-Christ. »

Aussitôt la proscription se métamorphose pour lui en peine capitale ; on le charge d'une quadruple prévention. Il était, selon l'attorney-général, prêtre romain, Jésuite, séducteur des Catholiques et récusant. Il se glorifia des trois chefs d'accusation ; mais il démontra qu'il n'avait jamais séduit les fidèles, jamais donné de conseils en opposition avec l'obéissance due au souverain. Il n'en fut pas moins condamné. « Le 23 juin, l'an 1608, sixième du règne de Jacques, dit la *Chronique Protestante* de John Stow, Thomas Garnett fut supplicié à Tyburn. On lui avait offert la vie à condition qu'il consentirait à prêter le serment ; il refusa l'un et l'autre. » Le Père Thomas, au dire même des Anglicans, mourait pour la défense de sa foi ; néanmoins le Roi Jacques écrivait dans le même temps ³ : « J'affirme toujours et j'ai établi dans mon *apologie* que, sous mon règne comme sous celui de la défunte reine, personne n'a été tué pour cause de conscience et de religion. »

Cette solidarité, invoquée par l'héritier d'Elis-

(1) Le passage de Bellarmin auquel nous faisons allusion est ainsi conçu : « Præsertim enim Rex ipse ad Pontificem ipsius nec non ad Cardinales Aldobrandinum et Bellarminum litteras scripsisset plenas humanitatis, quibus, præter cætera, petebat ut aliquis e gente Scottorum Cardinalis sanctæ Romanæ Ecclesiæ crearetur, ut haberet Romæ per quem facilius et tutius cum Pontifice negotia sua tractaret. » *In respons. ad lib. inscriptum Triplici nodo*, etc., fol. 152.

(2) Lettre de Michel Walspole, à Parsons, du 26 Juillet 1608.

(3) *Præfatio defensionis pro juramento fidelitatis.*

L'archiprêtre Blackwell et les Jésuites.

Bellarmin et Jacques Stuart.

Suppl. du p. Thor. Garnett.

sabeth, était aussi dérisoire que cruelle. Elle devenait un mensonge à la face de l'Europe, et quand les rois mentent, les pieds dans le sang de leurs sujets, ce sang doit crier vengeance. Le Père Thomas Garnett, traîné sur la claie, arrive enfin au pied de l'échafaud. Le comte d'Exeter, conseiller d'Etat, l'y attendait. De concert avec le prédicant, il l'engage à faire ce que le Roi ordonne ; il peut même user d'équivoque et de restriction mentale. « L'existence et la liberté, répond le Jésuite, sont peu de chose pour moi ; dans les matières il n'y a rien à dissimuler. » Puis, après avoir raconté sa vie et avoir dit, avec des paroles que l'échafaud rend encore plus éloquentes, tout le bonheur dont son âme était inondée, il ajoute : « Seigneur, mon Dieu, que votre colère contre ce royaume s'apaise ; ne demandez point vengeance de mon sang à la patrie ou au Roi. *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Pardonnez au prêtre apostat Rowse, qui m'a trahi ; à Cross, qui m'a arrêté ; à l'évêque de Londres, qui m'a chargé de fers ; à Wade, qui a voulu ma mort ; à Montague et aux témoins. Puissé-je les voir tous sauvés, tous avec moi dans le ciel. » Et il expira à l'âge de trente-quatre ans.

Ce ne fut pas le dernier Jésuite mis à mort sous Jacques I^{er} pour cause de religion. Les Catholiques d'Ecosse et d'Irlande cherchaient à se protéger contre les envahissements du Protestantisme. Leur sang coulait ; et quand l'hérésie n'en trouvait plus à verser, elle appelait à son aide les lois draconiennes promulguées par la liberté de conscience. Ces deux royaumes, devenus provinces anglaises, l'Irlande principalement, avaient à endurer des douleurs de toute espèce. Les Jésuites les soutenaient au péril de leurs jours ; les Jésuites mouraient en Angleterre pour rendre témoignage de leur foi ; le Père John Ogilbay, en Ecosse, se vit destiné au même sacrifice. Des Puritains le prient de se rendre auprès d'eux à Glasgow pour les guider dans le dessein qu'ils ont formé d'abjurer le Calvinisme. Ogilbay a confiance en leur parole ; il accourt. Ces protestants le livrent aux officiers du Roi. Dans la correspondance du Jésuite écossais avec le général de la Compagnie, on lit, relatés heure par heure, les souffrances et les interrogatoires d'Ogilbay. Nous en traduisons quelques passages. On le conduisit de Glasgow à Edimbourg ; on tenta de l'effrayer par des menaces, de le séduire par les offres les plus brillantes. Quand on s'aperçut qu'il était insensible aux unes et aux autres, on lui dit, — c'est le Jésuite lui-même qui raconte ; « — Vous ne consentez donc pas à obéir au Roi ? — Je rendrai au Roi tout ce qui lui est dû. — Le Roi prohibe la messe, et vous ne craignez pas de la célébrer. — Faut-il obéir au Roi plutôt qu'à Dieu ? prononcez vous-même. Jésus-Christ, au chapitre 22 de saint Luc, l'a instituée. Si le Roi la con-

damne comme un crime, pourquoi veut-il qu'on ne le prenne pas pour un persécuteur ? — Vous n'auriez pas dû pénétrer dans le royaume contre la volonté du Souverain. — Le Souverain, sans motifs légitimes, ne peut m'interdire l'air de ma patrie ; j'en suis aussi bien citoyen que Jacques Stuart lui-même. — Pour lui et pour son royaume, il a lieu de se défier des Jésuites. — Qu'il fasse ce qu'a fait sa mère, et les monarques d'Ecosse avant lui, il n'aura rien à redouter de nous. Que lui devons-nous de plus que nos aïeux ne devaient aux siens ? S'il tient de ses ancêtres un droit incontestable à la couronne, pourquoi exiger plus qu'ils ne lui ont transmis par héritage ? Ses ancêtres n'eurent point et n'usurpèrent pas la juridiction spirituelle ; ils ne professèrent que la foi catholique romaine. »

Ogilbay continue ainsi : « Ils m'interrogèrent sur la Conspiration des Poudres ; je répondis : Je n'en loue point les parricides auteurs, je les ai en abomination. — Ce sont pourtant des Jésuites qui ont été leurs maîtres ! — Lisez les actes du Concile de Constance, et vous verrez que précisément des excès de ce genre sont enseignés par les sectaires et flétris par les Catholiques. La doctrine de l'Anglais Wiclef prétend que les sujets peuvent mettre à mort leurs Souverains. La Conspiration des Poudres est le fait d'un petit nombre de gentilshommes. Il n'en fut pas ainsi de votre 17 septembre, lorsque vous cherchâtes à tuer le Roi Jacques dans son palais. Le plus éminent de vos prédicateurs, votre Achille, votre Robert Bruce, qui vit encore et n'est pas loin d'ici, écrivait au père du marquis d'Hamilton de venir arracher la couronne à cet indigne Roi, fauteur des Papistes, et que lui et les siens lui seraient en aide. »

Cet interrogatoire et ces réponses plaçaient la question sur un mauvais terrain pour le protestantisme. Le Père Ogilbay fut d'abord condamné au supplice de l'insomnie. Pendant huit jours et neuf nuits, des bourreaux se placèrent à ses côtés, et, tantôt avec des poignons, tantôt à coups de stylets ou d'aiguilles qu'ils lui enfonçaient dans les chairs, ils parvinrent à le priver de tout sommeil. Ce tourment l'abattit au point que, dans une de ses lettres, il avoue qu'il savait à peine ce qu'il disait ou ce qu'il faisait. Ramené à Glasgow, il est traduit devant un jury composé de Puritains. « — Si on vous exilait, lui demandent les magistrats, reviendriez-vous en Ecosse ? — Si j'étais proscrit pour un crime, non je ne reviendrais pas ; mais banni à cause de ma Religion, je rentrerais dans mon pays. Je voudrais que chacun des cheveux de ma tête pût convertir mille hérétiques au culte de nos pères. » Le jury n'eut pas besoin d'autres preuves ; il condamna, et, le 40 mars 1645, Ogilbay mourut au même âge que Thomas Garnett et avec le même courage.

La vie des Jésuites était un combat. A peine

Fra-Paolo et Fra-Fulgencio à Venise.

sont-ils rétablis en France que la Conspiration des Poudres les jette en Angleterre dans toutes les horreurs d'un attentat et qu'un orage éclate sur les bords de l'Adriatique. Cet orage qui les emportera est destiné à frapper plus haut ; il sert de prélude à la séparation de la République de Venise et du Saint-Siège. Le Protestantisme a de secrets appuis dans le Sénat, dans la noblesse et dans les citoyens de la Seigneurie. Le servite Fra-Paolo a capté la confiance du Doge et du Conseil des Dix ; il est le théologien du pouvoir, l'historien populaire ; et Fra-Paolo, écrivain faisant passer dans ses livres cette originalité primesautière qui se rencontre au Rialto ou sur les lagunes, a formé le projet de livrer à l'Hérésie sa patrie catholique. Pour préparer cette révolution, il est indispensable de brouiller Venise avec Rome, et de forcer Saint Marc à commencer les hostilités contre Saint Pierre. Fra-Paolo était en mesure pour cela. A l'exemple de Fra-Fulgencio, son complice, il n'attaquait pas sans ménagements le Saint-Siège. Plus dissimulé, Paolo Sarpi laissait la fougue de Fulgencio s'user en déclamations ; lui, il semait dans l'esprit des Vénitiens certains doutes sur leur indépendance religieuse, il excitait des défiances contre les empiétements de la cour romaine ; il peignait les Jésuites comme l'expression la plus audacieuse de l'ambition pontificale. Fra-Paolo savait que chacune de ces paroles tombait sur des cœurs de patriciens, disposés à tout entreprendre pour être libres seuls contre la liberté de tous. Dans l'ombre, il arrivait pas à pas à la réalisation de ses vœux calvinistes.

Cet état de choses durait depuis longtemps. Fra-Paolo ne démasquait point ses batteries, mais il flattait l'orgueil de Venise pour l'entraîner dans un conflit avec le Saint-Siège. Le Prégadi¹ avait par trois décrets violé les immunités ecclésiastiques, il livra même au bras séculier deux prêtres accusés de magie et de crimes horribles. « Clément VIII, dit le président de Thou², ce Pape si recommandable par sa modération et par sa sagesse, avait toujours cru devoir regarder comme non avenus ces actes de juridiction que le Sénat faisait cependant sous ses yeux. Paul V, son successeur, pensa autrement. »

Le conclave qui suivit la mort de Clément VIII

(1) Trois conseils principaux existaient dans la république de Venise : le *Grand Conseil*, qui renfermait tout le corps de la noblesse ; le *Prégadi* ou sénat, et le *Collège*, où les ambassadeurs étaient reçus en audience. Le Conseil des Dix, tribunal institué pour connaître des crimes d'État, ne comptait pas au nombre des principaux conseils.

La Seigneurie, septuagintaire formé du Doge et de six conseillers, présidait tous ces conseils. On donnait, en diplomatie, le nom de *Scienzeur* au gouverneur vénitien.

Le Prégadi ou Sénat était composé de trois classes : les sénateurs ordinaires, les sénateurs adjoints et les simples assistants. Leur nombre montait à trois cents. On appelait le Sénat Prégadi ou *Assemblée de priés*, parce que, anciennement, il n'y avait pas de jours déterminés pour les convocations, et l'on invitait les principaux citoyens lorsqu'une affaire se présentait. C'étaient les *priés*, *prégadi* ; le nom en est resté au sénat de Venise.

(2) *Histoire universelle*, liv. cxxxvii.

éleva d'abord sur le trône de saint Pierre le cardinal Alexandre de Médicis ; mais il ne régna pas un mois, et le Sacré-Collège fut de nouveau convoqué. C'était la première fois qu'un jésuite prenait part à l'élection du chef de l'Eglise. Bellarmin fut désigné comme le souverain pontife futur¹. Deux cardinaux étaient alors hors de ligne par la vertu et par la science ; tous deux liés d'une étroite amitié, tous deux célèbres dans le monde catholique, semblaient repousser la dignité que la voix du peuple leur imposait. Baronius et Bellarmin faisaient assaut d'humilité, ainsi que dans leurs ouvrages ils faisaient assaut d'érudition et de talent. Bellarmin avait l'appui de la France, Baronius celui de l'Allemagne ; mais le grand annaliste ecclésiastique, qui possédait l'affection du jésuite, n'eût cependant pas son suffrage. Bellarmin en trouva un plus digne à ses yeux, et, toutes les fois qu'il siégea au Conclave, ce fut pour donner son vote au cardinal de La Rochefoucauld. Quand les collègues du jésuite lui demandaient les motifs de cette persistance, Bellarmin répondait : « Nous avons tous juré de choisir le plus méritant, je n'en connais pas qui le soit à un pareil degré que le Français ; en lui accordant mon suffrage je satisfais à nos serments et à ma conscience. » Ainsi qu'il arrive presque toujours dans les Conclaves, celui qui y entra pape n'en sortit que cardinal. Baronius et Bellarmin, longtemps ballottés ensemble, ne se virent point appelés au pontificat suprême : le 45 mai 1605, Camille Borghèse ceignit la tiare.

A peine assis sur la chaire apostolique, Paul V s'occupa de faire révoquer les décrets du sénat vénitien ; il ordonna de traduire au Saint-Office les prêtres prisonniers. Le Sénat résista à l'union ; le 47 avril 1606 la Seigneurie est excommuniée. Elle s'attendait à cet acte d'autorité ; elle avait pris ses mesures en conséquence et défendu, sous les peines les plus sévères, à tout clerc séculier ou régulier de recevoir et de publier aucun rescrit papal. Le bref d'excommunication fut néanmoins affiché aux portes de cinq églises dans la nuit du 2 au 3 mai.

Le 6 du même mois, la République répondit à l'interdiction par un manifeste qui, après avoir déclaré injuste, illégale et sans effet la sentence du Pape, enjoignait à tout ecclésiastique résidant sur les terres de la Seigneurie de n'en tenir aucun compte. Il devait, pour se conformer aux

(1) Pendant les conclaves, les Romains, qui se trouvent sans chef, se livrent à leur causticité naturelle et lancent sur tous les cardinaux les traits les plus acérés. Pasquino et Marforio aiguïssent leurs épigrammes quotidiennes. Bellarmin ne pouvait échapper à cette fabrique de bons mots, que l'on accepte plus tard comme de l'histoire, et le fameux *dignus sed Jesuita* lui fut appliqué.

On a prétendu que ces paroles avaient été proférées dans un conclave et qu'elles servirent même de bulletin à un cardinal. Elles ne sont citées dans aucun des annalistes contemporains, et, si elles sont vraies, elles ont dû plutôt être prononcées dans le consistoire où le Pape consulte le Sacré-Collège sur les promotions à faire. Quoi qu'il en soit, ce bon mot nous semble peu authentique.

Bellarmin, Baronius, au conclave.

Interdiction pontificale lancée contre la république que Venise.

prescriptions du Sénat, ne jamais interrompre le service divin et continuer l'exercice du ministère pastoral.

Ceux qui avaient, à force de sordes manœuvres, amené cette situation, s'empresaient de l'exploiter. La peine du bannissement, la confiscation des biens étaient appliquées à tout prêtre, à tout Ordre qui n'obéirait pas au décret. Le 40 mai les Jésuites sont mandés au Sénat. Ils n'avaient qu'un tort à se reprocher, c'était d'avoir péché par paroles imprudentes et de soutenir les censures pontificales avec une rigidité que tous étaient bien éloignés d'approuver. Mais cette rigidité, excessive dans la circonstance, tenait à des ramifications dont les Jésuites perçaient le mystère et qu'il importait de dévoiler, au risque d'être engloutis par la tempête luthérienne, dont ils pressentaient l'approche. Le Doge Léonard Donato, qui vient de succéder à Marino Grimani, les interroge sur ce qu'ils comptent faire. Les Jésuites, au dire de Canaye de Fresne ¹, ambassadeur de Henri IV à Venise, « possédoient douze ou quinze mille escus de rente sur cet estat » Mais avant de songer à leurs intérêts personnels ils ont un devoir de conscience à remplir : ils notifient que, pendant l'interdit, ils ne célébreront pas la messe, qu'ils ne prêcheront pas, et que, si le Conseil de la République veut les y contraindre, ils aiment mieux prendre la route de l'exil.

Les exaltés du Sénat, complices de Fra-Paolo, ne demandaient pas mieux, et, dit l'historien servite ² dans un ouvrage qui fut imprimé à Genève, afin de mieux lui donner le cachet du sectaire, « ils partirent le soir, à deux heures de nuit, ayant chacun leur crucifix au cou, pour indiquer que le Christ partait avec eux. Une grande multitude assista à ce spectacle : elle remplit tous les environs de leur demeure sur terre comme sur eau. Quand leur supérieur, qui entraînait le dernier dans la barque, implora la bénédiction du vicaire patriarcal désigné pour prendre possession de leur église, il s'éleva une clameur de tout le peuple qui cria en vénitien : *Ande in mal'hora!* malheur à vous! »

Cet anathème de Fra-Paolo, espèce de mot d'ordre inspiré par l'Hérésie secrètement implantée à Venise, ne retentit pas bien vivement à l'oreille ou au cœur des bannis, puisque, dans le récit adressé par eux au général de la Compagnie, il n'est pas même parlé de la malédiction. « Vers le temps de l'Angelus, disent les *Lettres annuelles* ³, arrivèrent les gondoles, nous y déposâmes le peu d'objets qu'on nous permit d'emporter, étant toujours sous l'œil des officiers

envoyés pour épier tous nos mouvements. Le vicaire vint ensuite avec les économes. Alors, ayant récité dans notre église les litanies et les prières de l'itinéraire pour obtenir un heureux voyage, nous nous dirigeâmes vers les gondoles. Là tout était plein de nos amis tristes et déplorant notre départ : cependant personne n'eut la permission de nous aborder. Ainsi distribués sur quatre bateaux, et mêlés aux soldats qui nous gardaient, nous quittâmes Venise. »

Cependant ce cri : *Ande in mal'hora!* enregistré par Fra-Paolo, a souvent été jeté aux Jésuites comme l'anathème de tout un peuple catholique. Quoique sans preuves, nous le tenons pour vrai, et l'on verra le sens que le Servite y attachait.

Les Jésuites, préférant l'exil à la désobéissance envers le Saint-Siège, donnaient un funeste exemple. Les Théatins, les Minimes et les Capucins s'empresèrent de le suivre. Vendramino, patriarche de Venise, s'était retiré à Padoue; le patriarche d'Aquilée proclamait les droits du Saint-Siège; d'autres ecclésiastiques sacrifiaient de la même manière leur patrie et leur fortune à un devoir de conscience. Il fallait arrêter cet élan que les Pères de l'Institut avaient communiqué. Dans la Venise de ce temps-là, une calomnie ne périssait jamais; les années, qui auraient dû en effacer jusqu'au souvenir, lui prêtaient une nouvelle vie aussitôt que la République en avait besoin pour étayer ses soupçons ou pour colorer ses injustices gouvernementales. L'exil était accepté par les Jésuites; le Sénat tâcha de rendre odieux leur dévouement à l'Eglise en faisant publier que c'était la Compagnie qui avait irrité Paul V contre le Prégadi. On avait proscriit les disciples de Loyola, on les outrageait dans leur sacerdoce. De Thou raconte : « Après leur retraite, le Sénat fit procéder juridiquement. Le Conseil des Dix déclara que plusieurs pères et maris s'étaient plaints de ne plus trouver dans leurs enfants et leurs femmes le respect et la tendresse qu'ils avaient droit d'en attendre, parce que les Jésuites avaient insinué à ces esprits faibles que leurs pères et leurs maris étaient excommuniés; qu'on avait intercepté les lettres d'un Jésuite au Pape pour l'informer qu'il y avait dans la seule ville de Venise plus de trois cents jeunes gens de la première noblesse prêts à obéir à ce que le Pape exigerait d'eux. Enfin le Sénat avait découvert que ces religieux se servaient du tribunal de la pénitence pour savoir les secrets des familles, les facultés et les dispositions des particuliers; qu'ils apprenaient par les mêmes voies les forces, les ressources et les secrets de l'Etat, et qu'ils envoyaient tous les six mois un mémoire à leur Général par les provinciaux ou visiteurs; qu'après leur retraite de Bergame et de Padoue, on avait trouvé dans leurs chambres plusieurs

Les Théatins, les Minimes et les Capucins imitent leur résistance.

Politique de Venise.

(1) *Lettres et ambassade de messire Canaye de Fresne*, t. III, p. 17.

(2) *Storia particolare delle cose passate tra il sommo pontifice*, etc., t. II, page 67 (édition de Genève, 1624).

(3) *Litteræ annuæ Societatis Jesu*, annis 1606, 1607 et 1608, datae more ex Provinciali ad R. P. Generalem Praepositum, ejusdemque auctoritate typis expressæ. (Moguntiae 1618.)

(1) *Histoire universelle* par de Thou, liv. CXXVII.

lettres qu'ils n'avaient pas eu le temps de brûler, et qui ne justifiaient que trop les reproches qu'on leur faisait. »

Pour dépopulariser le meilleur citoyen ou l'Ordre religieux le plus aimé, il n'y avait que cet expédient à mettre en avant. Fra-Paolo connaissait ses compatriotes : il les prit par leur passion du secret, par cette inquiétude éternelle qui faisait le fond de leur politique. Sous le coup de ces révélations que rien ne confirme et qui se détruisent même l'une par l'autre, le Sénat, dont d'habiles meneurs dirigeaient les colères, s'acharne à poursuivre les Jésuites. Le 14 juin 1606, il rend un décret qui les bannit à perpétuité des terres de la République, et qui ordonne qu'ils ne seront jamais rétablis que du consentement de tout le Sénat ; en outre, il est arrêté qu'avant de délibérer sur leur rappel on lira au Conseil des Dix, en présence de deux cent trente sénateurs, les griefs et les pièces citées en preuve, et il faut que sur six sénateurs il y en ait cinq d'avis de rétablir la Société.

Le
conseil
des Dix
et Henri
IV.

Le 18 août, le Conseil des Dix défendait, sous peine des galères, de l'exil ou de l'amende, à toutes les personnes, de quelque condition et de quelque état qu'elles fussent, de recevoir des lettres d'aucun Jésuite ; il enjoignait aux habitants de la ville de communiquer au Sénat celles qui pourraient leur être adressées. Ces précautions ne parurent pas suffisantes pour rassurer les hommes qui rêvaient de détacher Venise de la Communauté Romaine. Le Sénat avait décidé que les biens des pros crits seraient distribués en œuvres pies ; mais Henri IV s'était porté tuteur de la Compagnie, et il veillait à ce que ses propriétés fussent conservées intactes. Fra-Fulgenzio n'attendit pas le partage annoncé par la Seigneurie ; il était l'irréconciliable ennemi de l'Institut ; il trancha la question à la manière des Protestants et des Universitaires de France. De sa propre autorité, il s'empara de la maison des Jésuites, et fit asseoir le vainqueur sur les dépouilles du vaincu. Le Cardinal de Joyeuse, médiateur au nom de Henri IV entre Rome et Venise, s'indigna de ce trait de rapacité ; il écrivit au Roi de France le 3 mai 1607 : « Je représentai aux sénateurs en collège (où je fus pour prendre congé de la République) que cela pourrait grandement offenser le Pape, qui imputerait à un esprit de vengeance qu'en une maison de laquelle avoit esté chassé un Ordre de si grand mérite ils logeassent un qui est tenu pour Hérétique, et que cela pourroit estre cause de nouvelles aigreurs. Sur quoi ils m'ont dit que non-seulement il y avoit esté mis sans leur commandement, mais encore contre leur intention, comme de fait ils l'en avoient fait déloger. »

Conspira-
tion
pour éta-
blir le

Si le Saint-Siège eût soupçonné la conspiration qui se tramait en Angleterre et à Genève

(1) *Manuscrits de la Bibliothèque royale, fonds Harlay.*
vol. 1013.

afin de protestantiser la République, il n'aurait pas, à coup sûr, fourni un prétexte d'irritation ; il n'aurait pas toléré l'expulsion des Jésuites, expulsion qui laissait le champ libre aux Sec-taires. Les Jésuites avaient été chassés le 40 mai 1606, et le 14 juillet de la même année l'ambassadeur de France signalait à Villeroi, ministre de Henri IV, les dispositions hostiles qu'il remarquait dans la foule. « Desjà, lui mandait-il¹, les nullités et abus de l'excommunication sont preschés toutes les fêtes par tous les quartiers de la ville ; desjà ceste populace tient le Pape pour ennemi de son salut, qui aime mieux arracher la Foi chrétienne de leurs âmes que de borner ses richesses ou son ambition ; desjà les confessions des Jésuites sont l'entretien des tavernes et des cabarets ; desjà l'autorité des Inquisiteurs est par terre, et la liberté donnée aux imprimeurs de faire venir toute sorte de livres qui impugnent le Pontificat. Dieu sait comme les esprits italiens en feront leur profit. »

Le Doge, séduit par Fra-Paolo qui le dirigeait, laissait pénétrer sous le couvert de la liberté les calomnies des Hérétiques et les ouvrages dans lesquels le Protestantisme mettait ses doctrines au service de la République. Ce n'était pas encore assez : les Vénitiens n'avaient dans le cœur aucun penchant pour Luther et Calvin ; il leur fallait la Religion catholique avec ses solennités : ils se prétaient bien à outrager le Pape comme souverain temporel ; mais, dès qu'on attaquait le chef de l'Eglise Universelle, leur imagination pieuse se révoltait. Autour de la chaire où les théologiens partisans de Fra-Paolo et de Fra-Fulgenzio proclamaient leurs blasphèmes contre le Saint-Siège, les Vénitiens épouvantés s'écriaient : « *Ande in mal' hora !* » puis ils se retiraient dans une indignation que tout le peuple partageait. Afin d'envenimer davantage la querelle, l'on crut devoir chercher, dans une guerre contre Rome, une occasion de rupture. L'on arma des deux côtés, et, en attendant l'heure des combats, l'on disserta à perte de vue. Le Prégadi eut pour partisans les deux Servites, les Franciscains Bonicelli, Giordano, Capello et l'éloquent Cordelier Jean Marsilio, qui, en révolte contre le Saint-Siège, devaient nécessairement trouver appui chez tous ceux que fatiguait le joug de l'autorité. Les Jésuites n'étaient plus là pour défendre le Pape ; mais de Rome un Jésuite devenu Cardinal, le Père Bellarmin, suppléa au nombre par le talent. Dans des écrits aujourd'hui presque aussi ignorés que ceux de Marsilio, il vengea la Chaire de saint Pierre des outrages et des mensonges. Ces discussions, moitié théologiques, moitié politiques, retentissaient au loin ; l'Europe s'en préoccupait ; car, au fond de tant de questions agitées, il surnaissait un principe d'indépendance. La guerre

(1) *Lettres et ambassade de messire Canaye de Fresne.*
t. III, p. 79.

allait éclater : Henri IV s'émuit de la querelle et il se proposa de pacifier. Mais les Protestants avaient d'autres projets. « L'ambassadeur du Roi d'Angleterre, mandait de Fresne le 48 août 1606¹, fait tout ce qu'il peut pour fomentier le différend que nostre maistre tasche d'accorder, et on croit qu'il fait de grandes offres à ceste République au cas qu'elle veuille se rendre irréconciliable avec Sa Sainteté et lui faire la guerre guerroyable; il montre que les forces de son maistre et des princes protestants ses amis sont plus que suffisantes pour ruiner le Pape et tous ses amis. »

En offrant sa médiation, Henri IV avait désiré de prouver au Souverain Pontife la sincérité de son retour à la Foi catholique; il avait aussi espéré donner un témoignage public de son affection pour la Société de Jésus. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise, le Cardinal de Joyeuse, spécialement chargé par lui de cette négociation, et le Cardinal Du Perron, devaient obtenir à tout prix le rappel de la Compagnie sur les terres de la République. Aux yeux de Henri IV c'était une réparation et une garantie contre les empiétements de l'Hérésie. Le Sénat et le Doge se montraient favorablement disposés à conclure la paix; mais, par des raisons secrètes, ils refusaient obstinément de souscrire à la demande de Henri IV et à celle de Paul V. Le Conseil des Dix passait condamnation sur tous les articles; il n'était inflexible que lorsque les négociateurs évoquaient l'affaire de la Société de Jésus.

Henri IV et Paul V ne composaient pas avec la pensée de son rétablissement. Le Doge résistait : Henri fait exiger par son ambassadeur communication des charges qui pèsent sur l'Ordre. Le 23 août 1606, de Fresne écrit à Ville-roi² : « Il m'a été impossible de voir les informations faites contre les Jésuites; mais un Sénateur m'a baillé la copie, que vous trouverez en ce paquet, d'une lettre d'une femme de cette ville à son mari, et en a retenu l'original, prétendant qu'elle montre qu'ils ont tâché de mutiner ce peuple en lui persuadant qu'il ne devoit plus aller à l'église, et qu'il seroit damné s'il obéissoit au Sénat³. »

Pour un prince qui venait de traverser la Ligue, une pareille imputation faite en ces termes si vagues dut paraître fort peu concluante. Henri ordonna de plus pressantes démarches auprès du Doge, et, le 4 novembre, de Fresne rend compte de sa négociation : « Le prince m'a dit que si en la généralité des religieux (dont le Pape demande le rétablissement) on entendoit comprendre les Jésuites, ceux-là étoient bannis de cet estat à perpétuité par un décret du Sénat, fondé sur si grandes et fortes raisons qu'il ne croit pas qu'il peut jamais être révoqué. Sur

quoi je repartis avec toutes les raisons que l'affection dont Sa Majesté honore l'Ordre desdits Jésuites, et les grands services qu'il a rendus et rend journellement à l'Eglise, m'ont pu suggérer; concluant qu'il valoit mieux chastier ceux qui seront convaincus d'avoir fait, dit ou escript chose dont la République se puisse douloir, que de flectir tout un Ordre desjà reçu par toute la Chrestienteté, voire par tout le monde, et auquel le nombre des innocents est sans comparaison plus grand que ne peut être celui des coupables; adjoustant qu'encores que je n'eusse présentement lettres de Sa Majesté pour faire instance en faveur desdits Jésuites, si pouvois-je assurer qu'elle a une si particulière dévotion audit Ordre, que difficilement pourroit-elle souffrir qu'il demeurast seul exclus du bénéfice de ceste réconciliation, et, au lieu de s'en resjouir avec tout le reste de la Chrestienteté, eust subject d'en gémir, et se douloir de sentir seul la sévérité d'un Sénat si équitable; pouvant maintenir ne l'avoir point méritée, tandis que les causes sur lesquelles on l'a fondée sont incogneues. »

La Seigneurie de Venise persistait dans son refus; le Pape exigeait comme condition première le rétablissement des Jésuites, puisque c'était à cause et par ordre du Saint-Siège qu'ils s'étaient compromis; mais le Général de la Compagnie, qui jusqu'alors est resté neutre, juge à propos d'intervenir. De grandes difficultés sont levées; Aquaviva ne veut pas rendre le triomphe de son Institut un éternel obstacle à la réconciliation. Par l'intermédiaire du Cardinal de Joyeuse, il fait prier le Pape de renoncer à cet article. Paul V aimait la justice, il ne consent à adhérer au vœu d'Aquaviva que lorsque les Vénitiens auront de nouveau été pressés de s'expliquer sur les causes cachées de leur obstination. Le Cardinal de Joyeuse, qui doit les réconcilier avec l'Eglise en annulant l'interdit, fait les derniers efforts pour arriver à ce résultat, et, dans un mémoire inédit, voici de quelle manière le plénipotentiaire de Henri IV lui raconte son entretien avec le Sénat et le Doge¹ :

« En leur parlant sur ce qui restoit à résoudre, ce fut premièrement avec une grande véhémence sur le fait des Jésuites. Je les assurai que le Pape m'avoit dit plus de quatre fois qu'il étoit contraint de rompre tout avant que de se relâcher sur ce point, non pour la considération des Jésuites, mais pour avoir de quoi répondre à ceux qui lui disoient qu'abandonnant ce point il abandonnoit l'autorité du Saint-Siège.

» Quand je répondois à Sa Sainteté (leur dis-je) que les Jésuites n'avoient point esté chassés à cause de l'interdit (mais pour d'autres causes), elle me répliquoit que tout le monde voyoit et savoit que le motif de leur bannissement avoit été l'observation de l'interdit; que peu de gens

Aquaviva prie le Pape d'y renoncer.

Causes qui empêchaient quelques sénateurs de vouloir en rétablissement.

(1) *Lettres et ambassade*, t. III, p. 170.

(2) *Ibidem*, t. III, p. 186.

(3) *Ibidem*, p. 265.

(1) *Manuscrits de la Bibliothèque royale, fonds Harley*, vol. 1013, pièce 59.

savoient ces prétendues causes particulières , et que ceux qui les scauroient ne les croiroient pas.

» J'ajoutai que, rompant le traité sur ce point-là, ils auroient contre eux le jugement de tous les princes de la Chrestienté, qui leur en donneroient le tort et le blâme; que la paix faite sans cela seroit la paix faite en apparence, mais en effet plus grande guerre, et avec plus d'aigreur dans les esprits qu'auparavant; que leurs ambassadeurs ne trouveroient à Rome que tristesse et aversion à leur arrivée, et l'esprit du Pape troublé des sanglants reproches qu'il recevoit tous les jours; que, s'ils pensoient estre toujours à temps de le gratifier en ce point là, ils s'abuseroient; car ce qui leur seroit maintenant d'or ne leur seroit point même alors du plomb. »

Le lendemain, Mocenigo et Badoero eurent une entrevue avec le Cardinal de Joyeuse, et, au nom du Sénat, ils lui dirent « que ses raisons avoient fait grand effet envers le Collège et l'avoient plié, mais qu'il n'étoit non plus en leur pouvoir d'amener le Prégadi à leurs opinions que de transporter le clocher de Saint-Marc avec les deux mains; et qu'ils s'étoient liés avec des lois si rigoureuses pour la seule forme de délibérer sur ceste matière qu'ils avoient jeté une pierre dans un puits, laquelle il leur étoit impossible de recouvrer. »

Cette pierre, Henri IV la trouva. Nous allons voir maintenant le véritable but des hostilités si persévérantes du Doge et des partisans de Fra-Paolo. Le 24 avril 1607, la République de Venise se réconciliait avec le Saint-Siège; le peuple se pressait autour du Légat pour obtenir l'absolution pontificale, il éclatait en transports de joie. Pendant ce temps, les suppôts du Protestantisme dans la Seigneurie renouaient les trames que la paix conclue venait de rompre. Ces trames donnent la clef de l'acharnement de quelques membres du Sénat contre les Jésuites; elles servent à démontrer que la conversion de Henri IV fut sérieuse. Jusqu'à présent il s'est rencontré des historiens qui ont mis en doute la sincérité de ce retour à la Foi, et qui, s'appuyant sur de vagues assertions ou sur des bons mots douteux, ont pensé que le vainqueur de la Ligue étoit resté Calviniste au fond de l'âme. Il y en a même qui ont affirmé que, s'il n'eût été prévenu par la mort, il aurait légué au monde le scandale d'une apostasie. Des Catholiques ont soutenu cette opinion, qui sent encore un peu le vieux levain de la Ligue; mais les Protestants ont été plus équitables, et Schœll rend au Béarnais un témoignage qui honore les deux Religions : « Quels que fussent, dit-il ¹, les motifs qui, dans l'origine, ont porté Henri IV à laisser le culte réformé, auquel il avait paru si attaché, toute sa conduite suivante prouve qu'il fut convaincu de la sainteté de celui auquel

il retourna, et qu'il fut Catholique de cœur et d'âme jusqu'à sa mort. »

Henri IV étoit si éloigné du Calvinisme, il en connoissoit si bien par expérience les dangers pour la Chréienté et pour la Monarchie, qu'il s'opposait à ses progrès avec toute la vigueur de sa politique : il n'avait jamais pu comprendre l'obstination de Venise dans l'exil des Jésuites; cette obstination lui fut révélée, et il l'expliquait à la Seigneurie.

Les projets de Fra-Paolo et de Fra-Fulgenzio avoient échoué; les Hérétiques, cachés sur les bords de l'Adriatique, s'étoient flattés qu'en refusant d'accéder au vœu du Pape et du Roi de France concernant les Jésuites ils entretiendraient les querelles, et qu'en échauffant chaque jour les esprits ils arriveraient à la séparation tant désirée. La prudence d'Aquaviva fit avorter ce complot, mais elle n'abattit pas l'ardeur de ceux qui l'avaient formé. Les Jésuites n'étaient plus sur les terres de Venise pour combattre l'Hérésie; l'Hérésie, propagée par Fra-Paolo et par Fra-Fulgenzio, toujours en communication avec les Calvinistes de Genève et les Anglicans, releva la tête. Après avoir gagné à sa cause le Doge Donato et plusieurs Sénateurs, elle attendit l'heure propice ¹. En 1609 cette

(1) Le comte Daru, dans son *Histoire de la République de Venise*, parle de ces faits; mais il en doute, parce que, dit-il, une telle profession de foi, faite par un homme revêtu de l'habit monastique comme Fra Paolo, lui semble extraordinaire.

Ce sont cependant des hommes revêtus de l'habit monastique ou sacerdotal, Luther, Zwingle, Calvin, Cromer, Viret, Pierre martyr, et beaucoup d'autres, qui ont créé le Protestantisme. L'historien doute du récit qu'il fait; ce récit devient authentique par les dépêches diplomatiques de Champligny. En 1609, dit le comte Daru, un agent de l'électeur palatin ayant été envoyé à Venise pour y négocier en faveur des princes protestans, y fit d'étranges découvertes, dont il rendit compte dans son rapport. Cet envoyé, qui se nommait J.-B. Linckh, fit connaissance avec un avocat vénitien nommé Pessenti, et remarqua, dans leurs entretiens confidentiels, que celui-ci vaitait beaucoup les réglemens des princes allemands, ceux des princes protestans surtout. Pessenti lui confia qu'il existait à Venise une association secrète de plus de mille personnes disposées à se détacher de l'Eglise de Rome; que ce nombre augmentait tous les jours; qu'on y comptait environ trois cents prêtres de familles les plus distinguées, et que cette société étoit dirigée par le Père Paul Sarpi et le Père Fulgence, tous deux sermites.

Linckh s'adressa à l'envoyé d'Angleterre pour savoir si la chose étoit vraie, et, celui-ci la lui ayant confirmée, ils allèrent ensemble faire une visite à ces deux religieux. Après avoir fait un compliment à Sarpi sur ce que sa renommée avait passé les Alpes, ils lui dirent qu'ils souhaitaient que Dieu bénît ses efforts, à quoi Sarpi répondit qu'il étoit flatté que son nom fût parvenu chez les hommes qui les premiers avaient vu la lumière. Ensuite il s'expliqua sur le peu d'accord des théologiens, notamment au sujet des paroles *Hoc est corpus meum*, et Linckh lui ayant demandé par quel moyen il espérait amener le succès de l'œuvre commencée, le Sermite ajouta que ce seroit l'ouvrage de Dieu; qu'il étoit à désirer que la réformation s'établît dans les provinces allemandes qui confinent au territoire de Venise, notamment dans la Carinthie et la Carniole, parce qu'elles sont placées entre l'Italie et le Frioul vénitien; qu'il importait que les princes protestans entretenissent des rapports plus intimes avec la république; qu'ils eussent constamment des agents à Venise, et que ces agents y exerçassent leur culte, parce que les prédications des ministres produiraient un bon effet et ouvriraient les yeux du peuple, qui ne faisoit point de différence entre les Lutheriens et les Mahométans. Autrefois, disoit-il, on ne regardait pas ici les Anglais comme Chrétiens; depuis qu'ils y entretiennent un ambassadeur, on a pris une tout autre idée de leur religion. Les différends entre la cour de Rome et la

Henri
IV les
décou-
vrit.

(1) Schœll, *Cours d'Histoire des Etats européens*, t. XVII, p. 152.

heure allait sonner, lorsque Henri IV prévint le coup porté à la Religion catholique. Il suivait d'un regard attentif les démarches des Huguenots; sa surveillance lui fit intercepter leur correspondance; par elle il apprit tout ce que le Protestantisme espérait dérober à sa perspicacité, et, en zélé Catholique, il s'empessa d'adresser ces documents à Champigny, son ambassadeur à Venise. Le 15 septembre 1609, Champigny lui transmettait les résultats de sa mission.

« Sire, écrit-il¹, ces secrètes pratiques que je reconnoissois il y a déjà longtemps se sont découvertes plus clairement par la lettre dont il plust à Votre Majesté me faire envoyer la copie. Elle m'arriva fort à propos en un temps calme que les parties, n'ayant rien à démeler ensemble, commençoient à se voir un peu de meilleur œil, et pouvoient aussi avec plus de tranquillité considérer le péril dont elles sont presque échappées, et auquel toutefois elles pourroient aisément retomber, si l'on ne donne aux remèdes la vertu de pénétrer jusqu'au fond du mal.

» Mais avant que donner lumière à personne de ces lettres, il m'a semblé nécessaire d'enlever une clause trop corrosive qui touchoit particulièrement la personne du Doge, pour n'irriter irréconciliablement un si puissant adversaire, ne donner prise aux autres de se couvrir de ce manteau ducal, et appréhension à tous de quelque rumeur de conséquence qui rendroit notre bon office moins agréable à la République.

» Comme il étoit aussi parlé deux fois des Jésuites en ces lettres, pour lever tout ombrage que ceci ne fust un commencement de pratique pour les faire valoir, j'ai ôté encore la première clause, qui en faisoit mention et n'estoit pas fort nécessaire.

» Cela fait, et ayant traduit les lettres en italien, je commençai, par le moyen d'un ancien serviteur de Votre Majesté, de les faire voir à un procureur de Saint-Marc, que je savois bien affectionné en cette cause, lequel demeura merveilleusement éperdu d'une telle nouvelle... Il me laissa entendre que dans le caresme deux Capucins lui avaient donné avis de ce ministre de Genève qui estoit en la ville, et s'estoit présenté à Fra-Paolo avec un billet de l'ambassadeur d'Angleterre. Il ne l'avoit cru pour lors, et en voyoit à présent la vérité. Il ajouta qu'il falloit que les inquisiteurs d'Etat sçussent cette affaire; qu'il y en avoit trois à présent bons Catholiques auxquels il se falloit adresser. Il s'enquit aussi fort instamment si je ne montrerois pas ces pièces au Collège, ce qui seroit le

plus grand bien que Votre Majesté pust jamais procurer à la République.

» Dès le lendemain, après avoir communiqué avec un autre procureur de Saint-Marc, il dit qu'il n'avoit plus de repos, qu'il falloit que ceste affaire se publiast et fust portée au Collège; qu'il savoit bien que quelques Sénateurs ne recevraient pas bien ceste nouvelle, mais que la plus grande partie en feroit fort bien son profit.

» Le douziesme de ce mois je fus donc en audience. Le duc ne s'y trouva pas à cause de de son indisposition. Je commençai à discourir entre autres choses que Votre Majesté, comptant sur la bonne intention de la Seigneurie, s'étoit toujours promis que jamais chose quelconque ne viendrait ici en cognoissance qui pust intéresser le bien de son royaume, qu'aussitôt elle n'en fût advertie avec toute candeur; qu'elle estimoit une telle communication entre tous les offices d'amitié; qu'un prince, non-seulement avec sa propre prévoyance, mais avec les sages et diligents avis de ses amis, comme avec mille yeux toujours veillants, descouvroit toute sorte de secrets et remédioit à temps et heure à toute sorte d'inconvénients. Ce qui estoit d'autant plus nécessaire entre amis que, comme l'on essayoit tousjours de déguiser avec plus de finesse les affaires à ceux à qui elles touchoient le plus, aussi souvent celui-là en decouvroit le dernier la vérité, qui devoit le premier porter la perte.

» Que Votre Majesté donc, pour ne manquer de sa part à ce qu'elle s'estoit promis de la Seigneurie, ayant decouvert, par le moyen de certaines lettres écrites de Genève par un ministre à un autre ministre françois, quelque secrette pratique qui se tramoit à Venise au dommage de la Religion catholique et de l'heureux repos de cette république, m'en avoit envoyé copie, que leur lecture déclareroit mieux que mes paroles ce qui s'y traitoit; que Votre Majesté, bien qu'elle ne pust croire ce qu'on y disoit de la noblesse vénitienne, les transmettoit écrites en ces termes; que, sachant par qui et à qui, elle les assuroit sur sa parole de leur authenticité; que je les avois moi-mesme mis en italien mot pour mot.

» Je les remis tout à l'heure entre les mains d'un pronotaire du Collège, qui en fit lecture tout haut, pendant laquelle je recongnus une grande émotion au visage de la plupart de ces seigneurs.

» Après que j'eus été ouï très-attentivement, le vice-Doge, prenant la parole, s'estendit fort au long sur les grands témoignages que Vostre Majesté avoit toujours donnés à la République de sa très-loyale et cordiale amitié; ajoutant que ce noble et signalé service que je venois de leur rendre en son nom les obligeoit par-dessus tout à en avoir à jamais mémoire et eux et

république ne sont pas tellement apaisés qu'il ne reste bien des ressentiments dont il serait facile de profiter. » Il ajoutait qu'on s'étonnait beaucoup de la grande faveur que le roi de France témoignait aux Jésuites.

(1) *Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Harley, vol. 1013, pièce 158.*

leur postérité; qu'ils en remercioient donc Vostre Majesté de tout leur cœur, espérant que Dieu leur feroit la grâce de se conserver en leur première Religion. Il finit par m'assurer que l'affaire seroit présentée au Sénat au premier jour.

» Jamais bon office ne fut mieulx reçu du Pregadi. Il y fut dit avec un consentement, voire quasi acclamation universelle du Sénat, que Vostre Majesté, sire, avoit surpassé le comble de toutes les obligations qui lui avoient jamais esté acquises sur la République; qu'ils reconnoissoient qu'elle leur avoit procuré le repos et donné la paix par le traité, mais qu'ils n'estimoient point ce dernier service moindre. Trois sénateurs me l'ont rapporté concurremment en ces propres termes, disant que l'on n'entendait par tout le Sénat que bénédictions du nom de Vostre Majesté, avec une ferme résolution de pourvoir à telles pratiques et bien assurer la Religion; que si quelques-uns étoient intéressés au contraire, la meilleure part y sauroit bien pourvoir. Ils prirent en outre une mesure secrète et firent jurer à tous les assistants de ne pas la révéler. Je crois qu'ils veulent découvrir ceux qui ont pratiqué avec ce ministre lorsqu'il estoit ici. Car le chef du Conseil des Dix a renvoyé vers moi pour me conjurer fort instamment de leur déclarer s'il n'y avoit point quelques noms dans ces lettres.

« En somme je puis dire à Vostre Majesté que cette action lui a acquis plus de gloire, a fait plus de bien à la Religion et au repos de cet Etat que personne n'eust osé se promettre. Quand le Pape en saura l'entière vérité, il aura sujet de reconnoître qu'il doit à Vostre Majesté, après Dieu, le rétablissement de l'autorité du Saint-Siège en un lieu si important. »

La cause du bannissement de la Société des Jésuites est tout entière dans ce complot : le Calvinisme les redoutait; avant de lever la tête sur le rivage de l'Adriatique, il voulut anéantir d'aussi formidables antagonistes; il y parvint. L'Hérésie avait triomphé des Pères, mais elle comptait sans Henri IV; le Béarnais lui prouva qu'il savait déjouer ses pièges. Cependant, comme les proscriptions à perpétuité sont tousjours révisées par les générations suivantes, cinquante-un ans après le décret d'exil de 1606, les Jésuites furent réintégrés à Venise. Les souverains du Calvinisme étaient effacés, Fra-Paolo et Fra-Fulgenzio avaient disparu dans la tombe; il ne restait plus que des Catholiques sur les terres de la République : le Sénat rétablit la Compagnie.

Henri IV ne se contentait pas de protéger les Jésuites dans son royaume; il les soutenait hors de France, il cherchait à propager leur Société. Avec cette active prudence qu'il a toujours déployée sur le trône, on le voyait incessamment occupé de les grandir; car, à ses yeux, c'était

accorder à l'éducation une prééminence indispensable. Il avait beaucoup fait pour cette Compagnie; il entrait dans ses intentions de faire encore davantage. La sixième Congrégation générale, qui se tint à Rome pendant ces événements, prouva que le Roi de France n'était ni injuste ni ingrat envers l'Ordre de Jésus.

Le 21 février 1608, une nouvelle assemblée de Profès s'ouvrit par ordre de Claude Aquaviva. Les procureurs réunis en 1607 avaient décidé qu'elle seule pourrait mettre fin aux contestations intestines; le Général s'empressait de se rendre à ce conseil. Les Pères présents furent au nombre de soixante-quatre et ils portèrent quarante-sept décrets. Le premier concerne la France : c'est une dette de gratitude que l'Ordre acquitte et une espérance qu'il développe. Aquaviva lut à la Congrégation la lettre que Henri IV lui adressait, et on décida à l'unanimité qu'un cinquième assistant, chargé de représenter les provinces françaises, serait nommé : Le Père Louis Richeome fut élu. Le Pape Paul V avait exigé que les assistants seraient soumis à une élection extraordinaire; quand la Congrégation eut pris les mesures que commandaient la turbulence de quelques esprits et les mécontentements individuels nés au contact de tant de divisions, elle désira donner au Souverain Pontife un nouveau gage de son obéissance. Les Pères Mutio Vitelleschi, Ferdinand Alberus, Nicolas d'Almazan et Antoine de Mascarenhas se virent désignés pour l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal; puis, le 23 mars 1608, elle se sépara.

Aquaviva était parvenu à consolider son pouvoir; il ne lui restait plus qu'à jouir en paix de ses efforts, lorsque de nouveaux troubles agitérent à Paris la Société de Jésus. Au milieu des difficultés sans cesse renaissantes qui avaient occupé son Généralat, il n'oubliait point la reconnaissance que les Jésuites devaient aux fondateurs de l'Ordre : le Saint-Siège s'associait à une pareille pensée, il procédait à la canonisation d'Ignace de Loyola et de François Xavier. Il n'y avait pas encore soixante ans que ces deux hommes étaient morts; la grandeur de leurs œuvres, la multiplicité de leurs miracles étaient si bien avérées, que l'Eglise, renonçant à sa lenteur habituelle, ne demandait pas mieux que d'offrir à la piété le culte de deux Saints qui lui avaient rendu de si éminents services. Les princes de l'Europe joignaient leurs prières aux supplications de la Compagnie, tous sollicitaient la canonisation d'Ignace et de Xavier. Henri IV intervint à son tour, et au mois de juillet 1609 il adressa au Souverain Pontife une dépêche autographe où ses sentiments se révélèrent; elle est ainsi conçue :

» Très-Saint-Père, comme nous avons toujours estimé d'estre du devoir d'un Roy Très-Christien, premier et plus affectionné fils de l'Eglise, d'avoir soing de la mémoire des minis-

Pour triompher des Catholiques vénitiens, Fra-Paolo avait voulu tenir les Jésuites en exil.

Nouvelle assemblée des Profès à Rome.

Création d'un système politique Français

Lettre de Henri IV p. 100 demandant la canonisation d'Ignace de Loyola et de François Xavier

tres d'icelle qui, par bonnes œuvres, exemplarité de vie et une singulière dévotion, non-seulement durant leur vie se sont emploiez de tout leur possible à promouvoir la gloire de Dieu, mais aussi depuis leur décès ont reçu les grâces et rétribution de la divine bonté qu'ils ont desservie par de saintes et religieuses actions durant le cours de cette mortelle pérégrination; meuz d'un saint dessein de piété, nous avons ci-devant escrit à Vostre Sainteté en faveur de la canonization des bienheureux Pères Ignace de Loyola et François Xavier, l'un fondateur de l'Ordre des Jésuites, et l'autre appelé second apôtre des Indes. Maintenant que nous sommes advertis que le procès-verbal accoustumé d'estre fait en pareil cas est prest d'estre achevé, nous n'avons pu dénier à la cognoissance que nous a donnée des mérites desdits Loyola et Xavier, la recommandation que nous en faisons par cette lettre à Vostre Sainteté, en la priant de donner la dernière main à cette canonization, et, si d'aventure il défailloit encore quelque chose pour la perfection d'un si bon œuvre, y vouloir suppléer par sa prudence et sa bonté, considérant la consolation qu'en recevront les âmes pieuses et l'utilité qu'ont apportée et apportent journellement à la Chrestienté ceux qui font profession de l'Ordre dont ils ont esté les fondateurs. De quoy ayant commandé au sieur de Brèves, nostre ambassadeur, de faire toutes instances à Vostre Sainteté, nous nous en remettons en lui et prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.»

Le Béarnais n'était pas destiné à voir l'accomplissement de l'œuvre qu'il commandait avec tant d'instances : le 44 mai 1640 il tombait sous le poignard d'un fanatique. Ravailiac tuait par esprit de religion un des princes les plus religieux de son temps, le Roi dont les vertus et les faiblesses avaient quelque chose de si français et dont les vastes projets allaient donner à son pays la prépondérance en Europe. Ce crime devait, pour l'honneur de l'humanité, n'être attribué qu'à une imagination en délire; le Parlement et l'Université s'en emparèrent comme d'une arme pour frapper les Pères, objet constant de leur haine et de leur jalousie. Henri IV avait aimé les Jésuites à tort et à travers, selon une de ses expressions, comme il aimait Sully, Crillon, Jeannin, d'Ossat, Lesdiguières, Du Perron, Villeroi et Mornay, ses compagnons d'armes ou ses ministres, tous ceux enfin qui, par leur bravoure, leur diplomatie ou une sage administration, coopéraient à la gloire et à la prospérité de la France. Le Roi se sentait puissant, il voulait être respecté : de 1603 au jour de sa mort les Parlements et l'Université forcèrent leur inimitié au silence; mais à peine eurent-ils versé quelques larmes sur ce tombeau fatalement ouvert qu'ils essayèrent de faire

tourner l'attentat de Ravailiac au profit de leur vengeance longtemps contenue.

Tandis que le Provincial Ignace Armand et Coton, accompagnés de quelques autres Jésuites, allaient, suivant le désir d'Henri IV, déposer à La Flèche le cœur royal que le prince de Conti venait de leur remettre, on commença à répandre le bruit que Ravailiac était d'intelligence avec eux. Le Père d'Aubigny l'avait entretenu dans l'église de la Maison Professe une seule fois six mois auparavant, et Ravailiac déclarait au milieu des tortures qu'il n'avait jamais parlé à qui que ce fût au monde de son projet régicide; il n'en fallut pas davantage au Parlement pour alimenter ses soupçons. Ravailiac connaissait le Père d'Aubigny, Ravailiac devait donc avoir lu l'ouvrage de Mariana *De rege et regis institutione*. Dans ce livre, composé en latin sous les yeux de Philippe II et mis entre les mains de Philippe III par son père lui-même, il y a sans doute de funestes paroles contre les tyrans; la théorie du régicide y est préconisée avec un cruel enthousiasme, et, en parcourant ces pages républicaines, on se prend à déplorer l'abus d'une haute intelligence et d'un profond savoir. Mais, comme pour renverser l'accusation jusqu'en ses fondements, Ravailiac, interrogé sur l'ouvrage de Mariana, soutint qu'il ne connaissait ni le livre ni l'auteur. Cela était de toute évidence; dix exemplaires peut-être n'avaient pas encore pénétré dans le Royaume, et, afin de s'exciter à l'assassinat, Ravailiac n'avait pas besoin de chercher des modèles dans l'histoire. Les arrêts du Parlement, les décrets de la Sorbonne, les imprécations des orateurs de la Ligue, les discours des Jésuites eux-mêmes ne retentissaient-ils pas encore à ses oreilles? Henri III et Henri IV avaient été mis au ban des Catholiques par le Parlement, par l'Université et par les prédicateurs; fallait-il donc mendier si loin des preuves de complicité morale? Ravailiac n'avait jamais lu Mariana; mais, sombre fanatique, visionnaire ignorant, il s'était préparé de longue main à son forfait.

Le Parlement et l'Université ne s'avouaient pas qu'à leur insu ils avaient disposé cet homme au meurtre; ils incriminèrent l'œuvre de Mariana et les Jésuites. Le livre du Père espagnol n'était pas connu en France; le Parlement se hâta de le déléguer aux docteurs de la Faculté de théologie; ils le condamnèrent avec justice et renouvelèrent leur ancien décret contre maître Jean Petit, docteur de la même Faculté. Le 8 juin 1640, la Cour ordonna que le traité *De rege et regis institutione* serait brûlé devant Notre-Dame de Paris : la sentence fut exécutée le même jour; mais, par vénération pour la mémoire du grand Roi ou par un reste d'équité, le Parlement, dans son arrêt, ne donna point au Père Mariana le titre de prêtre de la Compagnie de Jésus. Il ne rendit point solidaire de sa

Le Parlement et l'Université accusent les Jésuites de participation à ce crime.

Le livre de Mariana condamné au feu.

doctrine la Société à laquelle il appartenait, et qui n'avait jamais approuvé ses enseignements ¹.

On
prêche
dans la
plupart
des
églises
de Paris
contre
les
Jésuites.

La perte de Henri IV devait être pour la France un éternel sujet de douleur; elle privait le royaume d'un souverain vigilant, audacieux et économe; elle laissait la couronne sur la tête d'un enfant, et le pays dans tous les embarras d'une régence, embarras que les passions mal calmées de la Ligue et que les animosités de Religion ne pouvaient qu'accroître. Dans ces sinistres moments, les Parlements, les Universitaires et quelques membres du Clergé ne craignirent pas de lier leur cause à celle du Calvinisme. Des éloges funèbres étaient prononcés dans chaque église de Paris: le peuple s'y portait en foule pour entendre célébrer le Roi qui l'avait tant aimé: on saisit cette occasion de mettre les Jésuites en suspicion. Philippe Cospeau, évêque d'Aire, Jacques Miron, évêque d'Angers, les Dominicains Coëffeteau et Deslandes protestèrent à Notre-Dame, dans la basilique de Saint-Denis et dans d'autres chaires contre ces imputations; ils firent l'éloge de la Compagnie en face du cercueil de Henri IV. Mais la majorité des orateurs ne suivit pas cet exemple; elle tenta même de déchaîner le peuple sur les Jésuites, et, le 6 juin, un ancien Célestin, nommé Dubois, ne craignit pas de dire: « Il y a des scévants en France et dans Paris lesquels, bien qu'ils connaissent Dieu, enseignent des choses abominables et exécrables et du tout contraires à la loi: j'entends ceux qui, portant le nom de Jésus, enseignent en leurs escripts qu'il est loyssible de massacrer les roys. »

Plus loin, le prédicateur ne gardait plus de mesure; il s'écriait: « Ah! second Alexandre! Henri IV, grand Roy, la terreur du monde! si vous aviez cru vos fidèles médecins, messieurs du Parlement, vous seriez plein de vie. Henry, notre bon Roy, est mort, je le sçay bien; qui l'a tué? Je n'en sçay rien. Qui en a été la cause? Lisez-le, messieurs: le tygre est si ennemi de l'homme que, voyant seulement son image, entre en telle fureur qu'il la déchire avec les dents en morceaux. Ces gens, plus fiers que les tygres ennemis de Dieu, n'ont pu veoir son image, le bon Roy, et lui ont causé la mort par la main d'un coquin d'assassin. Messieurs de Paris, ouvrez les yeux; ils nous ont ôté le Roy; conservons celui que nous avons et le reste de sa postérité. Prions Dieu pour le Roy, pour la Roynie et pour tout le conseil; faisons pénitence, car Dieu nous a punis, et prenons garde à nous; ouvrons les yeux, car ils nous veulent encore priver de celui-ci; et ne vous laissez pas piper par belles apparences, par ces confessions, ces

communions, ces discours et conférences spirituelles, car ce sont appas et ruses du diable. »

La lutte ne s'engageait pas encore devant la Cour du Parlement; l'Université la faisait porter dans le temple; on préparait la multitude au désordre, on s'emparait de son deuil pour exciter ses colères. La Reine-Régente, le Chancelier et l'Evêque de Paris crurent qu'il importait de mettre un terme à de pareilles violences; le prélat publia une lettre testimoniale, dont l'original est entre nos mains.

« Henry de Gondy, évêque de Paris, conseiller du Roi en son conseil d'Estat privé, etc. :

» Comme ainsi soit que depuis le cruel parricide commis en la personne du feu Roi, que Dieu absolve, plusieurs bruits aient couru par cette ville de Paris au préjudice remarquable des Pères Jésuites; nous, désireux de pourvoir à l'honneur et réputation de cet Ordre, ayant bien reconnu que tels bruits ne sont provenus que de mauvaise affection fondée en animosité contre les dits Pères, déclarons par ces présentes à tous ceulx qu'il appartiendra, lesdits bruits estre impostures et calomnies controuvées malicieusement contre eulx au détriment de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine; et que non-seulement les dits Pères sont entièrement nets de tels blâmes, mais encore que leur Ordre est, tant pour sa doctrine que par sa bonne vie, grandement utile à l'Eglise de Dieu et profitable à cet Estat. En foi de quoi nous avons expédié ces présentes, que nous avons voulu signer de notre main et fait contre-signer par notre secrétaire, et fait mettre et apposer notre scel.

» Paris, ce vingt-sixième jour de juing mil six cens dix. »

L'affection que Henri IV marquait au Père Coton, la confiance qu'il mettait en lui lorsqu'il le chargea de l'éducation religieuse du dauphin, éducation à laquelle le Jésuite avait désiré que le grand Pierre de Bérulle, son ami, présidât ¹, persuadèrent aux ennemis de la Compagnie que Coton était l'homme le plus dangereux à leurs projets. Le Roi mort, il fallait le perdre dans l'esprit de la Régente, afin d'arriver plus facilement à la ruine de l'Ordre entier. A son retour de La Flèche, il put lire le pamphlet intitulé *l'Anti-Coton* ². Alors, comme aujourd'hui, la calomnie avait toujours droit d'asile chez les ignorants et chez les hommes qui ne prennent

(1) Le cardinal Pierre de Bérulle fonda en France la Congrégation de l'Oratoire. Le père Coton et la mère Marie de l'Incarnation avaient d'abord conçu ce projet, que leur ami commun réalisa plus tard. C'était, quant au fond, le même institut que celui de saint Philippe de Néri; mais il y a, dans la forme, plusieurs différences qui en font une congrégation particulière. Les Oratoriens, nés pour ainsi dire d'une pensée jésuitique, se vouaient à l'éducation comme les enfants de saint Ignace, qui ne pressaient pas redouter la concurrence, puisqu'ils l'encourageaient.

(2) On croit que ce libelle est l'œuvre de Pierre Dumoulin, ministre protestant de Charenton. Il est aussi attribué à Pierre du Coignet et à César de Plaix, avocat d'Orléans. Il fut imprimé par les Calvinistes.

(1) Au second volume de cette histoire, on trouve un décret des généraux qui condamne la doctrine de Mariana.

pas la peine de discuter un fait flattant leurs préjugés ou leurs passions. La calomnie frappait à chaque porte, bien assurée d'évoquer partout des esprits crédules. La vanité des uns, la haine des autres étaient intéressées à propager le libelle ; car le Père Coton venait d'être déclaré confesseur du jeune Roi. L'accusation était grave, elle affirmait qu'une sentence avait été prononcée contre lui à Avignon à cause d'un crime dont il s'était rendu coupable : il ne s'agissait pas moins que d'un commerce sacrilège qui aurait existé entre le Jésuite et une Religieuse. Parti de ce point, l'auteur de l'*Anti-Coton* renouvelait les attaques déjà anciennes auxquelles la Société de Jésus s'était vue en butte. Coton se défendit ; il produisit mille attestations privées et publiques, ecclésiastiques et civiles, démontrant l'évidence du mensonge. « Cependant, dit Bayle le sceptique ¹, il y a une infinité de gens qui n'ont pas laissé de le croire ; ils ont ajouté plus de foi à l'*Anti-Coton*, qui n'alléguait aucune preuve ni aucune attestation authentique, qu'au Père Coton, qui alléguait tout ce que les procédures juridiques les plus exactes pouvaient demander : cela ne peut être que l'effet d'une prévention outrée. »

Bayle ne s'occupe pas de justifier le confesseur du Roi ; en habile adversaire de la Religion et de la Compagnie, il offre un plan d'attaque à ses imitateurs, et il ajoute : « Il est certain que les ennemis des Jésuites leur feraient beaucoup plus de mal s'ils mesuraient mieux les coups qu'ils leur portent ; car, dès qu'on entasse pêle-mêle les accusations bien fondées avec celles qui ne le sont pas, on favorise l'accusé, on lui donne lieu de rendre suspectes de faux celles qui sont véritables. Il faut être bien aveugle pour ne pas prévoir que plusieurs libelles qui paraissent tous les jours contre la Société lui fourniraient de bonnes armes ; si elle payait les auteurs pour publier de telles histoires, on pourrait dire qu'elle emploierait bien son argent. »

Le conseil de cet écrivain, qui a usé sa vie et un rare talent à protester contre tous les cultes, était sage ; mais il n'allait pas à des colères qui se transmettaient de génération en génération : il ne fut pas, il ne sera jamais suivi. En présence de charges matérielles se détruisant d'elles-mêmes, les Jésuites firent comme le Père Coton, ils se défendirent avec véhémence. Plusieurs docteurs de Sorbonne s'associèrent à leur justification ; Forgemoult, de Garil, Fortin et Du Val ² publièrent le 2 janvier 1614, une approbation de la *Réponse apologétique à l'Anti-Coton* ; on y lit : « Nous sousignés, docteurs, certifions à tous et à chacun avoir vu et leu

diligemment le présent livre intitulé *Réponse apologétique*, etc., et composé par un des Pères de la Compagnie de Jésus, et n'y avoir rien trouvé qui ne fût conforme à la doctrine de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, des Universités de la Chrestienté, et en particulier de la Faculté de théologie de Paris ; au contraire, testifions y avoir remarqué plusieurs points fort notables pour découvrir les ruses et calomnies des Hérétiques, qui, sous le nom des Jésuites, attaquent furieusement le corps universel de l'Eglise.

L'Eglise catholique, par la voix de ses pontifes, s'avouait bien la vérité que proclamaient avec tant d'énergie les quatre docteurs de Sorbonne ; elle couvrirait de son bouclier l'Ordre des Jésuites que Henri IV n'était plus là pour venger ; mais alors les passions que le Béarnais avait assoupies se réveillèrent sur son tombeau ; elles exigeaient une victime. Le 26 novembre 1610, Granger, recteur de l'Université, restitue au Parlement ce que le Parlement lui a offert. La Cour judiciaire a délégué à l'Université l'ouvrage de Mariana ; le corps universitaire lui dénonce le traité du cardinal Bellarmin *De Potestate summi pontificis*. C'est un ouvrage de longue haleine et qui a besoin d'être médité. Le Parlement le condamne dans la même matinée, comme renfermant des doctrines séditeuses et erronées. Le nonce du Saint-Siège porte plainte au conseil du Roi ; le conseil juge « l'arrêt de la cour trop hasté, » et il enjoint qu'il soit sursis.

Par lettres-patentes du 12 octobre 1609, Henri IV avait rendu aux Jésuites le droit d'enseigner à Paris ; le 20 août 1610, Louis XIII confirme l'autorisation accordée par son glorieux père. Trois jours après, ces nouvelles lettres-patentes sont présentées à la Cour judiciaire. Dans le même moment la Faculté de théologie s'assemblait ; elle s'opposait à leur vérification tant que les Jésuites ne se soumettraient pas aux statuts universitaires. Un second procès s'engage, et La Martelière pour l'Université, Montholon en faveur de la Compagnie, recommencent cette interminable guerre d'arguties dont Etienne Pasquier et Versoris ont donné le signal. Il ne s'agissait pas de justice entre les deux parties ; c'était la rivalité qui plaçait, et qui cherchait à tuer son concurrent plutôt par l'astuce que par le droit. Après que La Martelière eut parlé contre l'Institut, Pierre Hardi-villiers, recteur de l'Université, harangua le Parlement, et, dans un latin d'une pureté cicéronienne, il lui fit entendre les doléances du docte corps ¹ : « Cependant, messieurs, disait-il, si vous jugiez devoir abandonner l'existence de l'Université à l'entraînement des Jésuites, commencez auparavant par déployer vos toges, recevez entre vos bras l'Université expirante,

L'université dénonce au Parlement l'ouvrage de Bellarmin.

Le livre du père Suarez est brûlé.

(1) Dictionnaire historique et critique, article Loyola.
(2) Du Val est un des personnages les plus savants du dix-septième siècle. Ce fut lui qui introduisit en France l'Ordre des Carmélites réformé par sainte Thérèse.

(1) Recueil de Discours (Paris, 1619).

recueillez les derniers soupirs de celle qui vous a enfantés. Alors ce qui suivra la chute et la ruine de l'Université annoncera non-seulement par nous et par les regrets éternels des lettres, mais encore par vous, à la postérité, aux peuples, aux nations répandues sur le globe, que ce n'est pas nous qui avons manqué à l'Etat, mais que c'est l'Etat qui nous a manqué. » Le Parlement se laissa attendrir par ces images d'une éloquente douleur; il n'avait pu condamner au feu un ouvrage de Bellarmin, il se rejeta sur celui du Père Suarez, qui, le 27 juin 1643, fut brûlé par la main du bourreau¹.

Les
Etats-
Géné-
raux as-
semblés
se pro-
noncent
en
faveur
des
Jésuites.

Il faut l'avouer, car l'histoire n'est que l'expression de l'opinion publique des siècles dont elle retrace les événements, alors l'Université ne trouvait d'écho que dans le Parlement. Les Jésuites étaient proclamés seuls aptes à élever la jeunesse, et la France ne voulait pas être plus déshéritée que les Dévoysés de l'Eglise de cette éducation dont les Pères savaient faire aimer le frein. En Allemagne, les Protestants modérés demandaient, par tendresse pour leurs enfants, des collèges de Jésuites, ils les dotaient; les Catholiques français ne consentirent pas à rester en arrière. Lorsque le Parlement de Paris se constituait l'aveugle instrument d'une inimitié intéressée, les Etats Généraux du royaume, assemblés à Paris au mois d'octobre 1614, ne crurent pas devoir s'astreindre à une semblable dépendance; ils rencontraient dans les cahiers de deux ordres la demande qu'on va lire: « Il a été ordonné que l'article ci-devant, fait en faveur des Pères Jésuites et de leur rétablissement pour l'instruction et la lecture publiques en cette ville de Paris et pour l'érection d'autres nouveaux collèges es autres villes du Royaume, sera mis et inséré dans les principaux et plus importants articles du cahier, et que messeigneurs, qui auront soin de la sollicitation des réponses, seront suppliés d'avoir en particulier recommandation à ce qu'une réponse favorable à l'effet dudit article soit au plus tôt accordée. »

Ces Etats-Généraux mettaient la nation face à face avec elle-même; de profondes dissensions, des ambitions, des calamités de plus d'une sorte avaient travaillé les esprits. Le clergé et la noblesse se montrèrent unanimes pour solliciter le rétablissement intégral de l'Ordre de Jésus. Par la sagesse de son gouvernement, Henri IV avait calmé les colères, chacun sentait le besoin de continuer son œuvre: le clergé et la noblesse ne trouvèrent pas de moyen plus efficace que de livrer les générations naissantes à la Compagnie de Jésus. Le clergé présenta au roi le vœu suivant, celui de la noblesse n'en est que la reproduction.

« Les grands fruits et notables services, dit le premier corps de l'Etat, que ceux de la

Société des Jésuites ont faits et font journellement en l'Eglise catholique, et particulièrement en votre Royaume, nous obligent de prier très humblement Votre Majesté qu'en considération des bonnes lettres et de la piété dont ils font profession, il lui plaise leur vouloir permettre d'enseigner et faire leurs autres fonctions dans leur collège de Clermont de cette ville de Paris comme ils faisoient autrefois, et, pour terminer toutes les oppositions et différends de l'Université et autres, mais pour ce regard, et pendant en votre cour de Parlement, les évoquer à vous et à votre Conseil, et en interdire la connoissance à tous autres juges. Plaire aussi à Votre Majesté, en les conservant es lieux et endroits de votre Royaume où ils sont maintenant, les accorder encore à ceux qui les demanderont à l'advenir, et prendre toute leur Compagnie en sa protection et sauvegarde comme il avoit plu au feu Roi de faire. »

Armand de Richelieu, évêque de Luçon, et qui sera bientôt le ministre-cardinal, fut choisi par les trois Ordres pour haranguer le Roi après la tenue des Etats-Généraux. En termes qui faisaient pressentir le grand politique, il rappela au prince dont il allait glorifier la couronne les services que les Jésuites pouvaient rendre à la France. Louis XIII se conforma aux vœux exprimés, et il évoqua la cause de la réintégration de la Compagnie. Le 15 février 1618, il signa un arrêt qui la rétablissait; on lit dans les considérants :

« Sur le rapport fait au Roi, étant en son Conseil, des cahiers des derniers Etats-Généraux tenus à Paris, par lesquels en remontrant la nécessité de rétablir les Universités de ce Royaume en leur ancienne splendeur, et principalement celle de ladite ville, comme capitale et séjour ordinaire des Rois, et en laquelle les plus grandes et célèbres compagnies de ce Royaume sont établies, à fin que son Université soit à l'avenir, comme autrefois elle a été, un séminaire de toutes charges et dignités ecclésiastiques et séculières, où les esprits des sujets de sa dite Majesté soient formés au culte divin, au zèle de la vraie Religion, en l'obéissance due aux Rois, et au respect et révérence des lois et magistrats, lesdits Etats ont entre autres choses requis et supplié Sa Majesté, en considération des bonnes lettres et piété dont les Pères Jésuites font profession, leur permettre d'enseigner dans leur collège de Clermont et faire leurs fonctions ordinaires dans leurs autres maisons de Paris, comme ils ont fait autrefois, et évoquer à soi et à son Conseil les oppositions faites ou à faire au contraire; et Sa Majesté, bien informée qu'autant que ledit exercice eût cessé audit collège, non seulement la jeunesse de sa dite ville de Paris, mais aussi de toutes les parts du Royaume et de plusieurs provinces étrangères, étoit instruite en ladite Université aux bonnes

(1) Le livre du Père Suarez, écrit par ordre du Pape, avait pour titre : *De defensione fidei, adversus Anglos.*

lettres, et que maintenant au lieu de cette affluence ladite Université se trouve quasi déserte, étant privée de la plus grande partie de toute ladite jeunesse que les parents envoyoient étudier en autres villes et hors du Royaume, faute d'exercices suffisants en ladite Université pour les sciences, dont sa dite Majesté reçoit et le public un notable préjudice.»

L'Université se prétendait la fille ainée des Rois très-chrétiens, elle les vénérât tant qu'ils obéissaient à ses caprices; c'était une fille qui aspirait à gouverner son père. L'édit de Louis XIII la blessait dans ses intérêts et dans sa vanité; elle s'y opposa. Le 1^{er} mars 1618, elle décréta que nul ne jouirait du privilège de scolarité s'il n'avait étudié pendant trois ans sous les professeurs de l'université. Ce monopole déplut au Roi et à son Conseil, car alors la liberté d'enseignement n'était pas un vain mot. Elle ne s'égara pas dans la loi; elle se trouvait gravée dans le cœur du monarque et dans la conscience publique. Louis XIII annula les dispositions prises par l'Université.

Cependant, même au sein des Etats-Généraux de 1614, la minorité du Tiers, ressentant déjà la pernicieuse influence du barreau, avait proposé un article dont la teneur devait être acceptée par tous les hommes chargés de l'instruction publique, par les prédicateurs et les bénéficiers: l'avocat-général Servin passa pour être l'auteur de cet article, astucieux résumé des libertés de l'Eglise gallicane. Rédigé en forme obligatoire, ce serment, sous prétexte de fidélité au Roi, portait atteinte au pouvoir du Saint-Siège; il mettait le clergé en suspicion, et Servin avait bien calculé que les Jésuites refuseraient d'y souscrire. C'était un nouveau système d'hostilité dont un jour ou l'autre on espérait recueillir les fruits. L'Eglise gallicane, par la bouche du cardinal du Perron, l'ami et le conseiller de Henri IV, repoussa cet article, ainsi conçu :

« Pour arrêter le cours de la pernicieuse doctrine qui s'introduit depuis quelques années contre les Rois et puissances souveraines établies de Dieu, par esprits séditeux qui ne tendent qu'à les troubler et subvertir, le Roi sera supplié de faire arrêter en l'Assemblée de ses Etats, pour loi fondamentale du Royaume, qui soit inviolable ou notoire à tous, que, comme il est reconnu Souverain en son Etat, ne tenant sa couronne que de Dieu seul; il n'y a Puissance, quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui ait aucun droit sur son Royaume, pour en priver les personnes sacrées de nos Rois, ni dispenser ou absoudre leurs sujets de la fidélité et obéissance qu'ils lui doivent, pour quelque cause ou prétexte que ce soit; que tous les sujets, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, tiendront cette loi pour sainte et véritable, comme conforme à la parole de Dieu, sans

distinction, équivoque ou limitation quelconque, laquelle sera jurée et signée par tous les Députés des Etats, et dorénavant par tous les Bénéficiers et Officiers du Royaume, avant que d'entrer en possession de leurs Bénéfices et d'être reçus en leurs Offices; tous Précepteurs, Régents, Docteurs et Prédicateurs tenus de l'enseigner et publier : que l'opinion contraire, même qu'il soit loisible de tuer ou déposer nos Rois, s'élever ou rébellier contre eux, ni se soustraire de leur obéissance pour quelque occasion que ce soit, est impie, détestable, contre vérité et contre l'établissement de l'Etat et de la France, qui ne dépend immédiatement que de Dieu; que tous Livres qui enseignent telle fausse et perverse opinion seront tenus pour séditeux et damnables; tous étrangers qui l'écriront et publieront, pour ennemis jurés de la couronne; tous sujets de Sa Majesté qui y adhéreront, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, pour rebelles, infractions des lois fondamentales du Royaume, et criminels de lèse-Majesté au premier chef; et s'il se trouve aucun livre ou discours écrit par étranger, ecclésiastique ou d'autre qualité, qui contiennent proposition contraire à ladite loi, directement ou indirectement, seront condamnés, et les ecclésiastiques du même Ordre établis en France obligés d'y répondre, les impugner et contredire incessamment, sans respect, ambigüité, ni équivoque, sur peine d'être punis des mêmes peines que dessus, comme fauteurs des ennemis de cet Etat. Et sera ce premier article lu par chacun an tant aux Cours souveraines qu'ès Bailliages et Sénéchaussées dudit Royaume, à l'ouverture des audiences, pour être gardé et observé avec toute sévérité et rigueur. »

Le 2 janvier 1615, du Perron parut à la chambre du Tiers-Etat, et il dit :

« L'article a été dressé et proposé par mauvaises gens, ennemis de la Religion et de l'Etat, pour introduire Calvin et sa doctrine. Ces mauvaises gens veulent, sous l'autorité du Roi, combattre l'Eglise et ce qui est la vérité d'icelle, et apportent une doctrine qu'ils n'oseraient soutenir devant moi. »

Le cardinal-diplomate était un rude joueur. Né Calviniste, il avait été nourri dans la Réforme; mais, en voyant ses inconséquences, il ne tarda point à l'abandonner. Son implacable logique avait, en présence de Henri IV, terrassé Mornay, le *pape des Huguenots*, et en face du Tiers-Etat il jetait le gant du défi aux auteurs ou aux partisans de cet article. Personne ne se leva pour répondre. Quelques jours après, le Tiers le retrancha des cahiers que les Etats-Généraux avaient mission de remettre au Roi : le Tiers répudiait ce formulaire. Sur la requête de l'avocat-général Servin, le Parlement s'en

(1) *Harangue du Cardinal du Perron au Tiers-Etats, janvier 1615.*

Le Par-
lement
la sou-
tient.

empara ; il l'autorisa. Comme trois ans auparavant, il essaya de contraindre les Jésuites à accepter cette doctrine, qu'il réduisit en quatre articles. Les Pères de la Compagnie répondirent par écrit :

« Nous supplions très-humblement la Cour d'avoir pour agréable que nous ne tenions ni signions autre chose touchant ces quatre articles que ce que tiendront et signeront les Prélats, les Universités et autres Ordres religieux antérieurs au nostre. »

Le Roi
l'annule.

Cette fin de non-recevoir, cachée sous une habile modestie, jetait le Parlement dans une étrange perplexité ; le Conseil de régence l'en tira. Le Roi, partie au moins aussi intéressée dans la question que Servin et sa cour judiciaire, annula le décret qu'elle avait rendu.

Progrès
des
Jésuites
en
France.

Ces discussions, dont la cour et Paris seuls étaient le théâtre, n'arrêtaient point l'essor que Henri IV avait fait prendre aux Jésuites. Il fallait réparer les maux de la guerre civile, ramener la paix dans les familles, encourager les Catholiques, convertir les Protestants, et former enfin une génération qui ne placerait pas sa gloire et sa prospérité dans les discords intestines. Henri-le-Grand et Richelieu comprirent que l'éducation était le frein le plus salutaire à opposer aux ambitions se couvrant du zèle de la Foi ou de l'amour de la patrie. Ce fut afin d'amortir ces effervescences, tantôt justes, tantôt coupables, mais toujours nuisibles, que les Jésuites se virent investis de la confiance illimitée du monarque et de son conseil.

Causes
de ces
succès.

L'éducation donnée par l'Université ne réalisait point le plan d'union qu'on se traçait ; l'Université produisait des savants, elle ne créait pas des citoyens. Elle développait l'amour des belles-lettres, elle enseignait les sciences, mais, granignée par le mélange des systèmes qui se glissaient au centre même de la corporation, ayant tout à tour pour chefs le Protestant Ramus et le Catholique Hardivilliers, le Royaliste Jacques d'Amboise et Edmond Richer à la parole républicaine, elle ne proposait jamais une doctrine uniforme, elle n'avait pas de plan suivi. Elle errait dans le bien comme dans le mal, un jour favorisant l'Anglais vainqueur et livrant Jeanne d'Arc à ses bûchers¹ ; le lendemain, exaltant la victorieuse Pucelle, et se mettant,

en religion comme en politique, toujours du côté de celui qui triomphait. Ces soubresauts perpétuels, cette alliance adultère de principes, devenaient un sujet d'inquiétudes pour les esprits réfléchis.

L'Institut de Jésus avec sa subordination offrait un parfait contraste : il était si constant dans ses maximes et dans ses règles que les diverses races de Jésuites se transmettaient les traditions de l'enseignement comme un père lègue son nom à ses enfants. L'hésitation n'était même plus permise : les uns, en effet, semblaient faire le vœu de fortune et d'orgueil ; les autres se consacraient à l'indigence et à l'humilité. Henri IV se montra roi en acceptant les Jésuites comme les maîtres propres à gouverner la jeunesse ; la France tout entière se fit gloire de recueillir l'héritage que lui offrait le Béarnais. Il y eut émulation pour fonder les collèges de la Compagnie et pour lui laisser le droit d'exercer son apostolat.

Le Père Jean de Suffren, prédicateur célèbre de son temps, était choisi comme confesseur de la Reine-Régente ; le Père Marguestad dirigeait la conscience de la princesse Elisabeth. Le prince de Condé, revenu à la foi de ses ancêtres, et le maréchal de La Châtre couvraient les Jésuites de leur protection dans le Berry. En Picardie, le duc de Longueville favorisait leur extension ; le Cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, leur fondait une résidence à Pontoise et un séminaire dans sa ville archiépiscopale. Ils réunissent à leur collège de Paris ceux du Trésorier, des Cholets, de Bayeux, de Laon, de Narbonne, de Dormans-Beauvais, du Plessis, de Marmoutiers, de Reims, de Séz et du Mans ; ils créent de nouvelles maisons à Lyon, à Amiens, à Vendôme, à Sens, à Blois, à Angoulême, à Poitiers et dans d'autres villes. Quelques années plus tard, en 1624, Julie de Clèves, duchesse de Guise, les établit à Eu. Leurs collèges ne sont pas assez vastes pour contenir les étudiants qui se pressent à tous les cours. Pendant ce temps, les provinces auxquelles ils ne peuvent encore fournir des maîtres dans les sciences humaines reçoivent comme avant-coureurs des Missionnaires qui les préparent par la Foi au bienfait de l'éducation. Les Jésuites se portent sur les points où la Réforme a causé les ravages les plus intenses. Ils sont à Caen, ils sont à Rennes ; la Saintonge entend leur voix ainsi que la Gascogne. A Lectoure, le Père Regourd ouvre des conférences avec Daniel Chammier, pasteur protestant ; les Catholiques et les Dévoysés y assistent : Fontrailles, gouverneur de la ville, et son épouse sont présents à ces entretiens, qui durent cinq jours. Chammier, vaincu, prend la fuite ; le comte et la comtesse de Fontrailles, qui professaient le Calvinisme, rentrent dans le giron de l'Eglise ; leur exemple entraîne un grand nombre de Sectaires. Le 23

(1) Au moment où Jeanne d'Arc allait être vendue à l'Anglais, l'Université écrivait au duc de Bourgogne et à Jean de Luxembourg : « Vous avez employé votre noble puissance à appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, et l'Eglise fort fort déshonorée ; car, par son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine et autres maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume. Mais peu de chose serait avoir fait telle prise, si ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par elle perpétrée contre notre doux Créateur et sa Foi et sa sainte Eglise avec les autres méfaits innumérables. Et si serait intolérable offense contre la majesté divine, s'il arrivait que cette femme fût délivrée. » (*Essai sur les Mœurs, Oeuvres de Voltaire*, 2^e vol., p. 368, édit. de Genève.)

soit 1648 fut un beau jour pour la France ; la fête du saint Roi Louis IX se célébra solennellement ; elle était enfin de précepte pour le monde catholique. Le Roi, son petit-fils, alla honorer dans l'église de Saint-Louis des Jésuites le nouvel élu que le Souverain Pontife plaçait sur les autels.

« Quand l'Hérétique, lit-on dans une ancienne chronique ¹, se trouve le plus foible en quelque lieu, il fait le marmiteux, ne presche que paix et douceur ; mais quand il se sent avoir l'avantage, alors il lève le masque de son hypocrisie, et, par voye de fait (tout droit sous les pieds), tasche de se rendre le maistre : car, portant gravé dans son cœur ce principe de leur religion enseigné par Calvin, au sermon ix sur Daniel, que la liberté de l'Eglise se gagne et se conserve par les armes, il ferait conscience de ne le mettre en pratique. » Ce n'est pas seulement aux Protestants que s'appliquent ces naïves paroles. Tous les partis qui aspirent au pouvoir ou qui en sont écartés subissent cette éternelle condition ; ils se condamnent à la modération et à la paix jusqu'au jour où la force leur donnera la faculté de se venger, et où la liberté conquise pour eux leur permettra de réduire les autres à l'esclavage. Mais, dans ce temps-là, les Dévoyés d'Allemagne étaient seuls en mesure de s'insurger contre l'autorité ; ils en profitaient pour mettre à sac les collèges des Jésuites. Les Catholiques étaient les adversaires de l'Hérésie, l'Hérésie les combattait ; les Jésuites étaient ses ennemis les plus redoutables, l'Hérésie cherchait à les rendre les premières victimes de ses massacres : aussitôt après elle répandait en Europe le bruit que les peuples avaient fait justice de ces hommes avides, intriguants et cruels. Les villes d'Aix-la-Chapelle et de Prague retentirent d'accusations nées à la suite de semblables événements.

Le 5 juillet 1644, les Anabaptistes, les Luthériens et les Calvinistes, qui habitaient la vieille cité de Charlemagne, projettent d'enlever des prisons quelques-uns de leurs coreligionnaires ; ils s'emparent de l'hôtel-de-ville et des magistrats. Une fois maîtres de la place, ils dirigent leurs coups contre les Pères : trois Jésuites, Jean Fladius, Nicolas Smith et Barthélemy Jacquinot, supérieur de la Maison Professe de Paris, sont rencontrés dans les rues par cette émeute de Protestants ; elle les poursuit, elle s'acharne sur eux, elle a soif de leur sang. Les citoyens paisibles les arrachent à la fureur des Huguenots qui, au milieu de la nuit, vont assiéger la maison de la Compagnie : le Père Philippe Bebius veut haranguer la foule, il est percé de coups, et l'insurrection pénètre dans le collège. Les Jésuites sont ses captifs, elle les

traîne à l'hôtel-de-ville pour les immoler ; mais là on apprend qu'il y a parmi eux un Français. Le nom de la France était grand et respecté ; elle ne laissait pas impunément outrager et massacrer ses enfants, même lorsqu'ils appartenaient à l'Ordre des Jésuites. Les Hérétiques allemands veulent séparer sa cause de celle de ses frères, ils lui rendent la liberté ; mais Jacquinot déclare qu'il ne l'acceptera que pour en faire jouir les autres prêtres de la Compagnie, aussi innocents que lui : ils seront tous libres ou ils mourront tous ensemble. Cette fermeté intimida les rebelles ; pendant ce temps, les Catholiques se réunissaient, des troupes arrivaient pour prêter main-forte à l'autorité, et les Pères purent enfin rentrer le 4 décembre dans leur maison dévastée, et dans leur église, où les Protestants s'étaient livrés à de sacrilèges orgies.

Le souvenir de la France, évoqué dans une sédition allemande, avait sauvé les Jésuites. La même année, ils ne furent pas aussi heureux à Prague : il était impossible d'articuler un fait à la charge des Pères d'Aix-la-Chapelle, les Sectaires de Prague montrèrent un esprit plus fertile en inventions.

Jean-Guillaume, duc de Juliers et de Clèves, étant mort, une guerre s'alluma entre ses héritiers de Neubourg et de Brandebourg. Léopold d'Autriche, évêque de Passau, reçoit mandement de l'Empereur de se rendre à Juliers à la tête d'une armée. Les deux prétendants se liguent contre le pacificateur qu'on leur impose ; ils le repoussent, et ses troupes se concentrent dans Prague. Les Hussites et les Luthériens, toujours prêts à tirer parti des discordes civiles, s'arment aussitôt. Sous prétexte de chasser les Impériaux, ils se portent à tous les excès ; le célèbre couvent des Bénédictins, ceux des Frères Prêcheurs et des chanoines réguliers sont saccagés ; ils élèvent un bûcher avec les statues des saints qu'ils ont brisées, et ils y précipitent quatorze Franciscains qu'après toute sorte d'outrages ils viennent de dépouiller de leurs vêtements.

On avait brûlé des religieux sans aucun motif plausible, on dévastait leurs couvents : le collège des Jésuites se vit exposé aux mêmes désastres. La cité était soulevée ; les Protestants annoncent que trois cents soldats et un dépôt d'armes se trouvent cachés dans cet établissement : la populace accourt, elle brise, elle détruit tout. Dans ce sac d'un collège, personne ne songea aux armes et aux trois cents soldats qui servaient de prétexte aux fureurs des uns, à l'avidité des autres. Les Catholiques avaient pu arracher les Pères au sort dont ils étaient menacés, l'Hérésie se contenta de les ruiner ; mais quand sa colère fut apaisée, elle s'occupa de la légitimer en propageant la fable qu'elle avait inventée à Prague. La fable était absurde, les magistrats le constataient, le bon sens l'indiquait ; mais c'était une calomnie des Protes-

(1) Histoire véritable de ce qui s'est passé à Aix en Allemagne (Paris, 1611).

tants, elle a été acceptée par tous les esprits crédules.

Le père
Suarez
condam-
né et ap-
prouvé
à Rome.

Les Dévotés ne s'acharnaient pas seuls sur la Compagnie de Jésus ou sur les doctrines de ses membres. Bellarmin, pour le même ouvrage, avait été condamné par Sixte-Quint, comme n'accordant pas au Souverain Pontife la plénitude de ses droits, et par la Cour judiciaire de Paris, comme attribuant au Saint-Siège un pouvoir excessif. D'autres livres de théologie et de morale, composés par les Jésuites, remuaient le monde savant, parce qu'ils jetaient dans la circulation des idées nouvelles ou des principes plus appropriés aux circonstances. Le Père François Suarez, « en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne, » selon la parole de Bossuet, et qui, au dire de Grotius, « était si profond philosophe et théologien qu'à peine était-il possible de trouver son égal, » avait traité les matières les plus ardues. On le condamnait en France comme fanatique soutien de Rome; en Espagne et à Rome il était dans le même temps accusé de révolte intellectuelle. La controverse qu'il avait fait naître eut trop de retentissement, elle a toujours été exposée avec trop de mauvaise foi pour que nous ne cherchions pas à la mettre sous son véritable jour : c'est une question de théologie, mais une question qui intéresse la Chrétienté.

Plusieurs docteurs enseignaient qu'un prêtre peut absoudre une personne absente. Clément VIII, par un décret du 20 août 1602, déclara qu'il n'était pas permis de se confesser par lettre, par interprète ou par d'autres intermédiaires, à un prêtre qui n'est pas présent. Le Jésuite Emmanuel Sa était le seul de la Société qui eût donné cette opinion comme non dénuée de probabilité. Suarez combattit le système émis; mais lorsque le décret pontifical eut paru, le Jésuite chercha à l'expliquer. Il prétendit qu'un ecclésiastique présent pouvait absoudre un Chrétien qui se serait confessé de quelque manière que ce fût en son absence par un signe de foi ou de repentir.

Cette doctrine, qui expliquait un décret pontifical et qui lui attribuait un sens qu'il n'avait peut-être pas, parut étrange; les Universités d'Espagne, les chaires des professeurs d'Italie en retentirent. La décision de Clément VIII était attaquée : Clément VIII nomma une commission de théologiens pour examiner le livre de Suarez. La proposition du Jésuite fut censurée comme équivoque. Suarez n'avait pas cru qu'elle pourrait faire un pareil bruit; mais, en apprenant que le pasteur suprême repoussait le principe posé dans son ouvrage, Suarez s'empressa d'adhérer à la sentence; il effaça la théorie qu'il avait combinée avec la puissance de sa raison. Dominique Grimaldi, nonce apostolique à Madrid, avait approuvé Suarez; il lui conseilla d'aller se justifier auprès du Pape. A son

arrivée, le Jésuite ne trouva plus sur la Chaire de Saint Pierre le Pontife qui l'avait blâmé : Paul V avait succédé à Clément VIII. Paul V écouta les motifs que Suarez faisait valoir, il les adopta; et, dans le Rituel romain qu'en 1614 le Saint-Siège fit publier, il consacra l'idée du Jésuite. On autorisa les prêtres à absoudre tous ceux qui, par suite de maladie ou d'accident, auraient perdu l'usage de la parole et donné des signes de Christianisme, signes dont des témoins attesteraient à l'ecclésiastique la manifestation.

Tandis que la Compagnie, après tant d'assauts, recouvrait dans le royaume des Bourbons et en Allemagne l'influence que des causes si diverses lui avaient momentanément ravie, celui à qui, après Dieu et Henri IV, elle était redevable de cette réaction, expirait à Rome.

Le poids des années et des travaux épuisait les forces d'Aquaviva; mais son esprit toujours lucide, sa vigoureuse constitution faisaient espérer qu'il pourrait jouir du bonheur préparé par tant de tribulations, acheté au prix de tant de fatigues. Aquaviva venait, pour ainsi dire, de traverser l'âge de fer de la Compagnie; son successeur était destiné à gouverner sous l'âge d'or. Le 24 janvier, le Père Claude se sentit atteint d'une violente douleur; il reçut cet avertissement de la mort sans crainte et sans tristesse. Après avoir béni toute la Compagnie de Jésus dans la personne des Pères qui l'assistaient à sa dernière heure, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 34 janvier 1615.

Il n'y eut qu'une voix à Rome et partout pour proclamer, après le Souverain Pontife, que l'Eglise et la Société de Jésus perdaient un grand homme. Dans la sphère d'où il ne consentit jamais à sortir, Claude Aquaviva se vit mêlé aux événements les plus extraordinaires; il lutta avec Sixte-Quint, il tint tête à Philippe II d'Espagne, il combattit Elisabeth d'Angleterre, il fut l'ami de Henri IV de France. Sous son généralat, qui a duré trente-quatre années, il entendit gronder au-dessus et au-dessous de lui beaucoup d'orages qui menaçaient d'emporter la Société de Jésus. Il résista à ces tempêtes de la puissance, de l'orgueil et de l'insubordination; il y résista soit avec respect, soit avec énergie, mais toujours avec cette modération, le plus éclatant caractère de la force. Il fut doux et sévère, et, si l'Ordre de Jésus doit sa naissance à Ignace de Loyola, c'est incontestablement à Aquaviva qu'il est redevable de son éducation. Au milieu des difficultés qui assiégèrent l'administration du Père Claude; il sut donner à la Compagnie la plus habile extension. « Elle est redevable à Aquaviva plus qu'à tout autre, dit le philosophe d'Alembert ¹, de ce régime si bien conçu et si sage qu'on peut appeler le chef-

(1) Destruction des Jésuites, par d'Alembert, p. 25 (édition de 1768).

Mor-
Clau-
Aqua-
va

d'œuvre de l'industrie humaine en fait de politique, et qui a contribué pendant deux cents ans à l'agrandissement et à la gloire de cet Ordre. » En effet, à la mort du Général, les Pères s'étaient tellement multipliés que l'on comptait treize mille Jésuites répandus dans le monde; ils possédaient cinq cent cinquante maisons réparties en trente-trois provinces.

Le Père Ferdinand Alberus, assistant d'Espagne, avait été désigné par Aquaviva mourant pour exercer les fonctions de Vicaire-Général; son premier soin fut d'indiquer la convocation de la septième assemblée des Profès pour le 5 novembre 1615. Soixante-quinze membres s'y trouvèrent. Aquaviva, comme tous les hommes qui vivent longtemps à la tête des affaires, avait fini par dompter les rébellions et les mauvais vouloirs; à peine eut-il disparu que le levain comprimé par une main vigoureuse essaya de fermenter. Les Espagnols croyaient que l'autorité allait faire retour à leur nation; mais, s'étant convaincu que le Père Mutio Vitelleschi réunirait la majorité des suffrages, ils sollicitèrent l'intervention des ambassadeurs de France et d'Espagne. Le duc d'Estrées refusa son concours. Ferdinand de Castro les écouta d'abord avec faveur; quand il s'aperçut de l'irrégularité d'une pareille brigue, il n'osa pas la seconder. Les appuis diplomatiques leur manquaient, ils s'adressèrent au Saint-Siège; ils lui firent entendre des plaintes amères contre Vitelleschi.

Paul V était un pontife dont la perspicacité se laissait rarement mettre en défaut; il répondit à ces griefs: « Si Vitelleschi est tel que vous le dépeignez, rassurez-vous, il ne sera pas élu Général; je n'ai donc pas besoin de m'occuper de cette nomination. »

Le 15 novembre, le Père Mutio, né à Rome le 11 décembre 1563, fut choisi par trente-neuf suffrages sur soixante-quinze pour succéder à Claude Aquaviva. Il était provincial d'Italie, et il avait exercé avec succès les principales fonctions de l'Ordre.

Le 26 janvier 1616, la Congrégation où l'on remarquait les Pères Confalonieri, Busée, Christophe Balthasar, Carillo, Mascarenhas, Jacques de la Crux, Spinelli, Bernard de Angelis, Trigault et Laurent de Paulis, termina ses tra-

vaux; elle avait rendu cent un décrets: le 43^e et le 84^e ont seuls une importance historique. Par le premier, il est défendu aux Jésuites de se charger des affaires de leurs parents ni d'aucun étranger; ils ne peuvent travailler à leur procurer des dignités, soit ecclésiastiques, soit séculières, sans une permission expresse du Général. La Congrégation, cherchant à lier les mains du Général lui-même, recommande au chef de l'Institut de n'accorder cette permission que dans des cas rares et graves.

La teneur de ce décret a quelque chose d'absolu; il semble vouloir frapper les familles d'ostracisme, ou réduire les Jésuites à n'être que le moins possible bons parents. Il tue en germe ces affections domestiques qui, au seizième siècle, avaient compromis l'ascendant que les Souverains Pontifes et le Clergé méritaient à tant de titres. Les Jésuites ne censurent pas la conduite des autres; ils n'ont point d'acerbes paroles pour déplorer les résultats du népotisme, ils s'efforcent de l'extirper. Au moment où plus d'un Père était appelé à diriger la conscience des princes et des grands, une semblable mesure ne manquait ni de sagesse ni de prévision.

Dans le second, la Congrégation énumère toutes les opérations qui ont une apparence de commerce; par ce seul motif, elle en interdit l'usage aux membres de la Société de Jésus. C'est répondre d'avance aux censeurs partiels et aux injustices calculées qui essaieront d'expliquer la grande œuvre des Missions par un âpre désir de lucre.

Quand l'assemblée des Profès eut pris ses mesures contre le présent et contre l'avenir, elle se retira, laissant au nouveau Général la tâche facile de régulariser le bonheur. La Compagnie de Jésus allait, pendant un siècle, tout voir sourire à ses vœux. Elle devenait la favorite des Papes et des Rois, la confidente de leurs ministres, la directrice de l'esprit public; tout s'inspirait d'elle, tout retournait à elle comme vers sa source. Nous l'avons vue aux prises avec des préventions, avec des périls, avec des hostilités de toute espèce; elle a vaincu pour un temps ses antagonistes, ses rivaux et ses ennemis: il lui en reste un plus difficile à dompter, c'est la prospérité.



CHAPITRE XX.

Xogun II empereur du Japon. — Sa politique à l'égard des Chrétiens et des Jésuites. — Supplice du Père Maclado. — Le Père Spinola est arrêté. — Les Jésuites Japonais aussi courageux que les Européens. — Cruautés des ministres de Xogun. — Mort des Pères Barretto et Fonseca. — Arrivée du Père Borghèse. — Les Hollandais et les Anglais s'unissent aux idolâtres dans un intérêt de négoce et de prosélytisme luthérien. — Martyre du Père Spinola et des Chrétiens. — Le petit Ignace et sa mère. — Bref d'Urbain VIII aux Japonais. — Martyre du Père Angelis. — Persécution générale sous Xogun. — Didace Carvalho et ses Chrétiens meurent dans un étang glacé. — Les Protestants conseillent à Xogun d'inventer de nouveaux supplices. — Martyre des Pères Mathieu de Couros, Borghèse, d'Acosta et de plusieurs. — Le Père Sébastien Vieyra. — Ses travaux. — Le Père Christophe Ferreyra renonçant au Christ à la vue des supplices. — Le Père Mastrilli part de Rome pour l'arracher à l'apostasie. — Sa mort. — Le Père Rubini se dévoue comme Mastrilli ; il périt comme lui. — Ferreyra reconnaît sa lâcheté. — Il meurt dans les supplices. — Les Hollandais et les Anglicans font fermer à tous les Catholiques l'entrée du Japon. — Les Jésuites en Chine. — Le Père Ricci élevé par le Père Valignani. — Il pénètre en Chine. — Croyances des Chinois. — Commencements de la Mission. — Ses difficultés. — C'est par la science que les Jésuites conduisent les Chinois à la Foi. — Ferveur des néophytes. — Ricci la modère. — Il prend le costume des lettrés. — Il s'efforce d'aller à Pékin. — Il fonde la Chrétienté de Nankin. — Il est bien accueilli par l'empereur Van-Lié. — Son nom acquiert de la popularité. — Il convertit des mandarins célèbres. — Les Pères répandent la foi dans les provinces. — Le Père Martinez tué à Canton. — Ricci établit un noviciat à Pékin. — Ses travaux et sa mort. — Persécution à Nankin. — Mort de Van-Lié. — Invasion des Tartares. — Le Père Adam Schall chargé du calendrier. — Les Dominicains pénètrent en Chine. — Différends religieux. — Leurs causes et leurs effets. — Les Tartares appelés au secours de l'empereur s'emparent du trône. — Le Père le Faure. — Guerre civile à la Chine. — Les Jésuites dans les deux camps. — Le Père Coffier convertit l'impératrice. — Sa lettre au Pape. — Jun-Lié est vaincu. — L'empereur Chun-Tchi témoigne de l'amitié au Père Schall. — Il est créé mandarin et président des mathématiques. — Mort de Chun-Tchi. — Persécution contre les missionnaires. — Mort du Père Schall. — Les missionnaires prisonniers à Canton.

Xogun
II empe-
reur du
Japon.

En Europe la Société de Jésus entraînait dans son ère de félicité ; au Japon, c'était par les tortures que cette félicité s'annonçait. Xogun, le nouvel Empereur, se vit, à son avènement, surchargé de tant de soins qu'il oublia les Chrétiens et les Jésuites. Ce fut un temps d'arrêt pour les persécuteurs, un jour de repos pour les néophytes, quelques mois de consolation pour les Pères. On ne tourmentait plus les fidèles : sous divers déguisements trente-trois Jésuites rentrèrent dans le pays. Avec cette persistance de toutes les heures qui a quelque chose de plus admirable que l'intrépidité et qui triomphe à la longue des obstacles les plus invincibles, ils reprenaient dans l'ombre l'œuvre que Daifusama avait entravée. Ils évitaient l'éclat, mais les coups portés par eux à l'idolâtrie n'en retentissaient pas moins au cœur des Bonzes. Les Jésuites demandaient aux Instituts qui se disaient leurs rivaux de suivre la même marche. Emportés par un zèle que la prudence n'autorise que dans les cas désespérés, les Missionnaires des autres Ordres pensaient que la lumière évangélique ne devait pas rester sous le boisseau, ils proclamaient qu'il fallait ouvertement prêcher

le Christ ou mourir pour confesser sa divinité.

Sur ces entrefaites, le bruit se répand au Mexique qu'un traité de commerce est conclu entre les Espagnols et Xogun-Sama, Les Japonais sont prêts, assure-t-on, à recevoir les Missionnaires catholiques qui se présenteront, à l'exception des seuls Jésuites. Vingt-quatre Franciscains, confiants dans cette rumeur, débarquent dans l'île Nippon vers la fin de 1646. La colère assoupie du fils de Daifusama se réveille ; Xogun croit que ces Franciscains sont les émissaires de l'Espagne et les précurseurs d'une expédition européenne. Il fulmine un décret plus menaçant que ceux mêmes rendus par son père : il prononce peine capitale contre chaque Japonais qui offrira asile à un Missionnaire, et la mort atteindra les habitants des dix maisons les plus voisines du lieu où sera caché un prêtre. Les Jésuites n'avaient pas besoin de faire leurs preuves, il y avait longtemps qu'au Japon ils souffraient de toutes les privations. Ce martyre, qui exige peut-être plus de force morale que le courage affrontant des tortures de quelques heures, ce martyre continu fut accusé

Sa p-
tiqu-
l'ép-
des
tion
à
Jésu

de lâcheté. Afin d'entretenir la Foi chez leurs néophytes et de calmer la colère de Xogun, les Jésuites se résignaient à une misérable existence, qui souvent s'achevait dans les supplices. Ils fuyaient, ils se cachaient. Les Franciscains, ne voulant pas s'astreindre à une vie passée dans les forêts, dans les cavernes, dans les marais, ou plutôt obéissant à cet entraînement qui pousse certaines âmes privilégiées vers l'éclat, osèrent braver les édits de l'Empereur. Les bergers étaient héroïquement imprudents, le troupeau ne sauva même pas les apparences. Les injonctions de Xogun furent publiquement méprisées : Xogun en tira vengeance.

plie
père
cha-
o.

Ce monarque ne croyait pas encore pouvoir priver ses Etats du commerce des Portugais. Nangasaki était une ville neutre où les Chrétiens professaient librement leur culte ; mais, en face de cette ferveur qui ne s'arrête pas devant ses menaces, Xogun comprend que les demi-mesures ne seront qu'un palliatif inutile. Il mande à Sauchō, prince d'Ormura, de faire saisir tous les Missionnaires résidant à Nangasaki. Sauchō, fils de Sumitanda, s'était montré jadis aussi pieux que son père ; la crainte de perdre sa couronne l'avait rendu apostat presque malgré lui : Sauchō obéit. Les Jésuites se dispersent, mais le Père Jean Machado tombe entre les mains des soldats, on le jette dans un cachot avec le Franciscain Pierre de l'Ascension ; le 24 mai 1647, leurs têtes roulent sous le glaive. Trois jours après, la faiblesse du prince d'Ormura est acculée dans ses derniers retranchements pas l'ardeur de deux Religieux. Un Dominicain et un Augustin, à la vue même de Sauchō, s'élèvent une chapelle, ils y célèbrent la messe. Cette provocation devenait inquiétante pour lui, le Dominicain et l'Augustin la paient de leur vie. D'autres Missionnaires, coupables de la même énergie, subissent le même sort.

Vers le Bungo, le Père Navarro, caché au fond d'une caverne, n'en sortait que pour confirmer les Catéchumènes dans la Foi. Plus loin, le Père Porro leur enseignait à souffrir ; il contenait leur impétuosité en leur apprenant qu'il ne faut dévouer sa vie au supplice que lorsque la persécution en fait un devoir. L'île Niphon, la plus riche de l'empire, abritait les Pères Balthazar Torrez, Emmanuel Barreto, Benoît Fernandez et Didace Yuqui, Jésuite japonais. De là ils se répandaient dans les environs de Sacai, d'Ozaca et de Meaco ; Yuqui osa même pénétrer dans le désert où cinq princes chrétiens avaient été exilés. Le Père Jérôme de Angelis et le Père Carvalho, sous l'habit de marchands, parcouraient les montagnes du Voxuan ; ils consolait les uns, ils fortifiaient les autres ; ils multipliaient partout le nombre des Chrétiens ; car le mystère a toujours un attrait irrésistible sur les cœurs. Xogun s'avouait ce progrès ; pour le comprimer, il fit couler le

sang ; les capitales du Bungo, du Chicungo et de Nantago en furent inondées.

Un voyageur célèbre, Engelbert Kaempfer, qui, Protestant lui-même, a écrit sur les documents et les notes des Hollandais, constate cet enthousiasme. « La persécution la plus large dont il soit fait mention dans l'histoire, ainsi s'exprime Kaempfer ¹, ne parut pas d'abord avoir l'effet que le gouvernement en attendait ; car, quoique selon les lettres des Jésuites 20,870 personnes eussent souffert la mort pour la Religion chrétienne dans la seule année 1590, les années suivantes, lorsque toutes les églises étaient déjà fermées, ils firent 42,000 prosélytes. Les écrivains du Japon ne nient pas que le jeune Empereur Fideyoro, qui, en l'année 1616, fut mis à mort par son tuteur usurpant le trône sur lui, ne fût soupçonné d'être Catholique, et que la plus grande partie de la cour, de l'armée et des officiers ne fissent profession du même culte. La joie avec laquelle les nouveaux convertis souffraient tous les tourments imaginables et le trépas le plus cruel plutôt que d'abjurer la Religion de leur Sauveur, excita la curiosité de plusieurs personnes voulant savoir quelle était cette doctrine qui donnait tant de félicités à ses sectateurs dans les trances de la mort. Ils n'en furent pas plus tôt instruits qu'ils parurent enflammés de persuasion et de consolation, et que plusieurs résolurent de l'embrasser. »

Ainsi, de l'aveu même de cet historien qui fait autorité parmi les Hérétiques, ce n'était pas le fanatisme, mais la conviction née à la vue des tortures, qui enfantait de nouveaux disciples au Christ. On en tuait pour anéantir le Catholicisme : le Catholicisme germe et se fécondait dans le sang.

Le Père Spinola, caché à Nangasaki, était l'âme de ces travaux apostoliques ; il est arrêté avec le frère coadjuteur Ambroise Fernandez ; on les charge de fers, on les traîne devant le tribunal du gouverneur. Spinola n'a rien fait pour provoquer le courroux de Xogun ; la persécution va le frapper. Spinola sent que la prudence qu'il a tant recommandée cesse à l'aspect des magistrats ; il parle avec une dignité pleine d'assurance. Le gouverneur lui dit : « Vous saviez que Xogun-Sama vous défend de résider dans son empire ; pourquoi refusez-vous d'obéir ? » Et, se faisant une arme du respect avec lequel les Japonais accueillent les ordres de l'Empereur, Spinola s'écrie : « Je vous le demande à mon tour, que décideriez-vous si un Roi du Japon vous adressait des instructions, et que Xogun, maître de tous les Rois du Japon, vous donnât des instructions entièrement contraires ? auquel des deux obéiriez-vous ? Telle est notre position : le souverain du ciel et de la terre nous a envoyés ici pour prêcher l'Evangile ; Xogun veut nous

Le père
Spinola
est arrêté.
16.

(2) Histoire du Japon, par Kaempfer, t. II, p. 166.

l'interdire : auquel des deux vous semble-t-il nécessaire de se soumettre ? »

Raisonner avec la justice, se disposant à commettre une iniquité, c'est se condamner soi-même. Spinola le savait, mais ce n'était pas pour ses juges qu'il prononçait cette défense si modérée dans les expressions, si forte par la pensée. Il y avait là des Chrétiens qui l'entendaient ; le Jésuite le rassurait en réduisant au silence leurs accusateurs. Spinola fut réservé à un supplice plus cruel que la mort : on le plongea dans une prison affreuse avec deux Dominicains arrêtés le même jour. Lorsque les trois Missionnaires aperçurent de loin le lieu destiné à leur servir de cachot, ils entonnèrent le *Te Deum* ; à ce chant d'actions de grâces deux voix de prêtres répondirent. Un Dominicain et un Franciscain languissaient depuis un an dans cette prison ; en entendant les premières strophes de l'hymne ambrosienne, ils comprirent que de nouveaux frères leur étaient donnés ; ils se mirent à partager la joie de leur triomphe. Le chœur, formé par ceux qui avançaient vers la captivité et par ceux qui en avaient déjà subi les douleurs, s'acheva au moment où ils purent tous se confondre dans un baiser de paix.

Les Jésuites européens n'étaient pas seuls courageux ; ils avaient si bien su développer la vertu évangélique qu'ils trouvaient dans toutes les classes des imitateurs et souvent des modèles. La hache du bourreau tombait sans cesse sur des têtes de néophytes, elle les abattait sans les faire chanceler, lorsqu'en 1649 le Père Léonard Kimura est traduit devant le tribunal de Nangasaki. On ignore s'il a embrassé le Christianisme, on ne sait pas qu'il est Jésuite : on le soupçonne d'avoir recélé le fils de Taicosama et d'avoir tué un homme en protégeant le prince. Kimura prouve son innocence, il est acquitté. Il allait sortir, lorsque le juge lui demande s'il ne pourrait pas indiquer la retraite de quelque Jésuite. « J'en connais un, dit Kimura, je puis vous le livrer. » A ces mots, le juge embrasse le dénonciateur, il appelle des soldats pour lui prêter main-forte. « Ne prenez pas pas tant de peine, continue le Jésuite ; vous n'avez besoin ni de longues recherches, ni d'armes, ni de soldats : celui que je connais se trouve devant vous, c'est moi. »

Après trois ans de captivité que le Père sanctifia pour lui et pour ses compagnons, il fut brûlé viv avec eux.

Le gouverneur de Nangasaki avait en son pouvoir plusieurs Missionnaires de différents Ordres. Afin de les condamner à de rudes épreuves et d'intimider les autres, ce Phalaris japonais inventa une prison d'un nouveau genre. Il la fit construire sur une colline qui s'avancit dans la mer, et il eut soin de la disposer de telle sorte qu'elle fût exposée à tous les vents. Large de soixante-quatre pouces sur une hauteur de

quatre-vingt-seize, elle formait un ensemble qui n'avait pour murailles qu'une enceinte pa-lissadée, ne préservant ni des feux du soleil ni des rigueurs de l'hiver. Au mois d'août 1649, le Père Charles Spinola et le Frère Fernandez furent jetés, avec quatorze Franciscains ou Dominicains, dans ces cages, où il était impossible de s'asseoir et de se tenir debout. Leur constance dans les tortures ne pouvait que raviver la constance des Chrétiens, que les affermir dans leurs principes. En faisant périr lentement les Missionnaires, en les livrant aux horreurs de la faim, de la nudité et de l'infection, Xogun avait calculé que ces décès sans éclat étendraient le zèle. Le nombre des prisonniers s'accrut bientôt. Des Japonais s'y virent enfermés. Ils postulaient l'honneur d'être agrégés à la Société de Jésus. Spinola les admit au noviciat, et la cage elle-même fut idéalement transformée en Maison des Novices.

Spinola était une belle proie, mais le gouverneur en convoitait une autre aussi riche : c'était le Père Mathieu de Couros, Provincial du Japon. Il le savait à Nangasaki. Il fait périr ceux qui, de près ou de loin, sont soupçonnés de lui avoir offert asile ; il soumet le quartier des Chrétiens à l'espionnage le plus minutieux. Quand Mathieu de Couros s'aperçoit que les recherches compromettent ses néophytes, il se place dans un palanquin découvert, et en plein jour il traverse les quartiers les plus populeux de la ville, échappant par cet audacieux subterfuge à tous les regards inquisiteurs. Il n'était plus possible de tenir longtemps dans un même lieu. Cette nécessité de chercher sans cesse un abri le force à visiter les points éloignés du centre. On les condamne à une dévorante activité, les Jésuites la firent servir au triomphe de la Religion. En peu de temps le Père Porro parcourut quinze royaumes. Le Père de Angelis imita cet exemple ; mais d'autres, comme Barretto et Fonsena, expiraient sous le poids des fatigues. Cinq Jésuites étaient morts dans l'année 1649 ; en 1620, six Pères de la Compagnie accoururent de Macao pour les remplacer.

Jérôme de Angelis et Carvalho avaient su conjurer l'orage dans la principauté de Voxuan. Ils avaient même décidé le souverain de ce pays à envoyer une ambassade au Pape et au Roi d'Espagne ; à cette nouvelle, Xogun le menace de sa colère. Le prince de Voxuan se résigne à devenir persécuteur.

On n'avait pu effrayer les Jésuites. Malgré les supplices qui les attendaient, ils parvenaient à s'introduire dans l'empire ; Xogun s'en prit aux navires qui les déposaient à la côte. Il prononça peine de mort contre tout capitaine ou pilote qui serait soupçonné d'en avoir débarqué. Cet édit est de 1624 ; deux mois après, les Pères Emmanuel Borghèse, Camille Constanzo, Antoine de Soza, Michel Carvalho et Thomas

Les
Jésuites
japonais
aussi
courageux
que
les
Européens.

Crusautés
des
ministres
de
Xogun.

Mor
pè
Bar
Fon

Ar
du
Bo

Tzugi arrivent, les uns déguisés en marchands, les autres en soldats.

Dans un intérêt de négoce et de prosélytisme, les Hollandais et les Anglicans s'étaient faits les auxiliaires de l'Empereur. Ils composaient sa police la plus active; ils épiaient les vaisseaux abondant au Japon; ils les dénonçaient; ils les visitaient, afin de s'assurer qu'ils ne recélaient aucun Missionnaire. Lorsque la tâche du Protestant était achevée, celle du trafiquant commençait. Il fallait à tout prix fermer cet empire aux Portugais. Les Hérétiques ourdirent un complot que les négociants de la Péninsule ibérique devaient tramer contre Xogun; et ce complot qu'ils avaient inventé, les Protestants le découvrirent. Mais l'iniquité se donna un démenti à elle-même. Au Japon, elle entraîna d'incalculables désastres; en Europe, les Sectaires honnêtes ne daignèrent pas l'accepter. Jean-Baptiste Tavernier qui parcourait les Indes à cette même époque, et qui a laissé une réputation de narrateur consciencieux, affirme ¹ « que les Hollandais, au Japon, lui déclarèrent que cette prétendue conspiration n'était qu'une imposture fabriquée pour supplanter les Portugais et s'emparer du commerce. » Ce témoignage du voyageur calviniste est précieux sans doute; il surabonde cependant, car l'histoire réduit cette accusation à néant. L'histoire ne cite pas un nom de Jésuite ou de missionnaire qui ait songé à assujettir à l'Espagne ou au Portugal des provinces ou des royaumes ayant un gouvernement régulier. Ils n'ont offert à ces couronnes que des peuplades abandonnées à elles-mêmes; les peuplades ne demandaient pas mieux, en se civilisant, que de trouver un maître et un appui dans des rois dont la puissance tenait du prestige.

Les Hollandais et les Anglais inventaient ces calomnies. Ils inspectaient les marchandises; ils les tarifaient au plus bas prix, et s'engageaient à les fournir au même taux si on leur concédait le monopole. Les Jésuites étaient les objets éternels de leur haine; mais ceux-ci savaient déjouer de semblables plans, ils échappaient à leur poursuite. Au défaut des Pères, les Protestants s'adressèrent à d'autres religieux. L'Austin Pierre de Zunica et le Frère Prêcheur Louis Florez sont livrés à Xogun par ces spéculateurs. Le Père Collado, supérieur des Dominicains au Japon, charge des néophytes d'enlever Louis Florez. Cette audacieuse tentative réussit; elle évoque de nouveaux désastres sur les Chrétiens. Les bûchers se dressent à Nangasaki, ils dévorent les auteurs de l'enlèvement; puis vingt-quatre religieux enfermés dans les cages d'Ormura, sont enfin condamnés à être brûlés vifs le 40 septembre 1622.

Spinola marchait à leur tête avec les sept No-

vices japonais qu'il éleva pour le ciel. Ils se nommaient Pierre Sampo, Gonzales Fusai, Michel Xumpo, Antoine Kiuni, Thomas Acafoxi, Jean Chungoquo et Louis Cavora. Le lieu du supplice était un promontoire que le sang des Missionnaires avait déjà plus d'une fois rougi et que les fidèles surnommaient le Mont-Sacré. Une multitude compacte entourait les bûchers destinés aux prêtres européens. Les trente-un Chrétiens indigènes qui allaient périr le même jour devaient avoir la tête tranchée. Quand ces deux bataillons de martyrs furent en présence, le Père Spinola entonna le *Laudate, pueri, Dominum*. Les prêtres, les Chrétiens que la mort attendait, ceux qui, dans la foule, s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, tous, d'une voix éclatante, firent retentir le cantique de louanges.

Lorsqu'on demanda à Maurice de Nassau quel était le premier capitaine de son siècle, le fondateur de la république batave répondit : « Le marquis de Spinola est le second. » Au moment où un autre Spinola allait rendre son dernier combat pour Dieu, si un Hollandais se fût approché des Catholiques chantant leur hymne de mort et s'il leur eût soumis cette question : Où est le plus grand de tous ces prêtres ? l'amour-propre ou l'ambition n'aurait certainement inspiré à aucun d'eux la célèbre réticence de Maurice de Nassau. Tous, en contemplant ce vieillard, dont le nom remplissait alors l'Europe, tous auraient proclamé le Jésuite Spinola le premier en sainteté, en science et en courage. Pour faire comprendre la respectueuse pensée qui les animait, ils laissèrent au Père le soin de manifester leurs sentiments, et Spinola dit : « A la joie que nous cause la vue du plus cruel supplice, vous pouvez juger si c'est pour envahir le Japon par les armes que nous sommes venus ici, bravant les périls de toute sorte qui nous attendaient sur les flots et sur la terre, ou bien plutôt pour vous montrer la route du bonheur immortel. La Religion chrétienne n'enseigne point à chercher un royaume périssable, et les dignités qui passent; elle apprend, au contraire, à les mépriser. Nous n'ambitionnons pas vos biens, nous qui, volontairement, avons abandonné les nôtres; c'est votre félicité, c'est votre salut que nous désirons. Ces feux qui s'allument sous nos pieds et qui vont nous envelopper sont pour nous l'aurore d'un repos sans fin. »

A ces mots, Spinola, du haut de son bûcher, aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. Un doux souvenir frappe son cœur; il demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était le fils d'Isabelle que, quatre années auparavant, le Jésuite avait baptisé, la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant qui, comme tous les Chrétiens, est couvert de ses plus beaux vêtements, et elle dit : « Le voilà, mon Père, il

Martyre
du père
Spinola
et des
Chré-
tiens.

Le petit
Ignace
et sa
mère.

(1) Recueil de Voyages, par Tavernier.

se réjouit de mourir avec nous. » Puis, s'adressant au petit Ignace : « Regarde, continue-t-elle, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Mon fils, implore sa bénédiction pour toi et pour ta mère. » Ignace se met à genoux, il joint ses petites mains, et, déjà presque entouré de flammes, le confesseur, éprouvé par vingt années de tribulations, bénit ce martyr au berceau. Un cri de pitié s'échappe de toutes les bouches. Pour le comprimer, les juges donnent le signal de l'exécution, et les trente-une têtes de Chrétiens tombent les unes après les autres. A ce moment, le feu éclate autour des vingt-quatre bûchers. L'action des flammes fut si intense, que deux Franciscains maudirent le Christ qu'ils étaient venus prêcher. Ils sollicitaient la vie pour prix de leurs blasphèmes ; les bourreaux les précipitèrent dans le feu, et ils périrent avec les martyrs dont leur apostasie attristait les derniers moments.

Bref
d'Urbain
VIII aux
Japo-
nais.

Le 19 septembre de la même année, le Père Camille Constanzo, Augustin Ota, Jésuite japonais, et le Père Navarro, expiraient dans les flammes. Le 4^{er} novembre, Denis Fugixima et Pierre Onizuka, que la Compagnie de Jésus avait reçus dans son sein, étaient brûlés vifs pour avoir prêché la foi du vrai Dieu, interdite par le souverain. Xogun modifiait le système de ses prédécesseurs. Il attaquait le Christianisme moins dans ses fidèles que dans ses apôtres. En égorgeant les néophytes, il dépeuplait son empire ou provoquait une réaction populaire. Massacrer les Missionnaires et leur rendre impossible l'accès du Japon, c'était réduire les Catholiques à l'apostasie, ou tout au moins laisser au culte nouveau une vie dont le terme était mesuré d'avance. Ce calcul ne manquait pas d'habileté ; les Jésuites comprirent qu'il ne leur restait plus qu'à mourir. Ils se dévouèrent aux tourments avec une fermeté que le Saint-Siège honora lui-même. Urbain VIII adressait aux Japonais un Bref dans lequel on lit : « Nous nous réjouissons de la grande consolation que vous apportent les Pères de la Compagnie de Jésus, dont vous devez certainement payer le zèle par toutes sortes de bons offices et par toutes les marques de la reconnaissance. Vous pouvez juger combien vos âmes sont précieuses à l'Eglise romaine, puisque, afin de la racheter, elle vous envoie des prêtres doctes et d'une vertu peu commune, qui échangent leur patrie pour l'exil et qui, bravant les périls d'une mer féconde en naufrages, arrivent à vos ports où ils savent que la rage des idolâtres sévit avec plus de fureur que toutes les tempêtes. »

Quelques mois après, le même Souverain Pontife écrivait aux Chrétiens d'Ozaca, de Sacai et de Meaco : « Notre bien-aimé fils Sébastien Vieyra, prêtre de la Société de Jésus, retourne

vers vous avec un renfort d'ouvriers, et passant au travers de mille dangers, bien loin d'être intimidé par les persécutions, il se sent attiré par leur fureur même. »

Le spectacle des tortures et des bûchers n'effrayait point les Jésuites ; leurs Catéchumènes montrèrent une égale intrépidité. On ne laissait pas un refuge aux Missionnaires ; leur persistance en face des dangers offre à l'Evangile une sanction que les plus éloquents discours ne lui auraient jamais donnée. Le nombre des néophytes s'accrut en proportion des misères de toute nature qui leur étaient réservées. Chaque jour voyait grossir le troupeau chrétien ; chaque année semblait marquée par le martyre de quelque Père. En 1623, vint le tour de Jérôme de Angelis et du frère Simon Jempe. De Angelis est dénoncé par un traître. Il peut, en fuyant, se dérober aux poursuites ; mais des Chrétiens seront inquiétés à cause de lui. Le Père se couvre de l'habit de la Compagnie, il va se livrer aux agents de l'Empereur, qui a résigné une partie de l'autorité entre les mains de son fils. Xogun II a besoin de captiver la confiance des Bonzes ; il veut se rendre agréable aux Protestants européens, qu'il sait être les ennemis acharnés de la religion catholique. Il ordonne qu'on brûle vifs les Jésuites, parce qu'ils ont prêché la loi du Christ ; les Japonais, parce qu'ils l'ont embrassée. Jérôme de Angelis, le Père Galbes, Franciscain ; Jean Fara-Mon, cousin de l'Empereur, dont les pieds et les mains avaient déjà été coupés en témoignage de sa foi, subirent leur condamnation avec soixante-quinze néophytes. Xogun II avait commencé son règne par la persécution, il le continua en s'appuyant sur les délateurs et sur les bourreaux. Des récompenses étaient promises à ceux qui découvriraient la trace d'un prêtre ou d'un cathécumène ; bientôt un nouvel édit força tout Japonais à paraître chaque année devant les magistrats et à proclamer son culte. Le feu était destiné aux Jésuites que l'on arrêtait pendant les chaleurs de l'été ; l'hiver eut son supplice de circonstance et de saison.

Le Père Didace Carvalho, l'un des premiers apôtres de la Cochinchine, avec François Buzoni, était revenu au Japon, où il y avait à souffrir. Retiré dans une forêt, il exerçait ses nombreux catéchumènes à la patience et au courage ; il est saisi avec eux. Le 24 février 1624, on les dépouille de tout vêtement, on les plonge nus dans un étang : leur supplice ne dura que trois heures. Le 25 février, la glace fut encore rompue ; on précipita les Chrétiens dans l'eau, et on les y retint pendant six heures ; la nuit allait amener un froid plus intense, on laisse mourir Carvalho et ses fidèles enveloppés par la glace qui se forme autour d'eux. La même année vit périr le Jésuite Michel Carvalho, le Dominicain Pierre Vasquez, et les Franciscains Sotelo et Sassanda.

Cependant le gouverneur des Philippines et

les officiers espagnols essaient, par des ambassades, de conjurer les maux qui fondent sur ces Chrétientés : leurs prières sont aussi rudement repoussées que leurs menaces. Les Anglais et les Hollandais ont conquis ce riche marché, ils font servir le sang des Jésuites à cimenter leur puissance commerciale ; ils ont éloigné leurs rivaux, il faut qu'ils leur rendent impossible toute idée de retour. Les Portugais seuls sont exceptés de cette proscription, mais on ne leur ouvrit que Nangasaki : encore furent-ils obligés, sous peine de la vie, d'assujettir leur cargaison et leur personnel à la visite des Anglais. Les Anglais et les Hollandais s'étaient emparés de l'esprit de Xogun II ; ils avaient flatté et stimulé sa haine pour les Européens : ils régnaient sur lui, ils dénonçaient les Missionnaires, ils contraignaient les négociants qui débarquaient à fouler aux pieds les signes et les images que tout Chrétien vénère. La soif du lucre, combinée avec les terreurs des idolâtres, et les passions protestantes luttant partout contre l'Eglise Catholique amenèrent bientôt les choses à une situation désespérée. Xogun, excité par les Anglais, ne mit plus de bornes à ses cruautés ; les tourments qu'il faisait endurer n'avaient produit que peu d'apostats ; les Hérétiques lui conseillèrent d'user de moyens plus atroces. Le feu, l'eau glacée, les tortures ordinaires étaient inefficaces ; on inventa des supplices qui ne tuaient qu'à la longue : on fouetta les Missionnaires et les fidèles jusqu'à ce que leurs os fussent dépouillés de toute chair ; on leur arracha les ongles, on leur perça les bras, les jambes, les oreilles et le nez avec des roseaux ou des pointes de fer ; on les plongeait dans des fosses remplies de vipères ; on disséqua, on scia leurs membres les uns après les autres ; on les étendait nus sur des brasiers ardents, on les forçait à y rester mobiles et muets, parce que le plus imperceptible mouvement, le moindre cri étaient regardés comme un signe d'apostasie ; on les condamnait à tenir à la main des vases brûlants : si le vase, agité par la douleur physique, tombait avant que la main fût consumée, c'était une marque d'obéissance volontaire aux édits de l'Empereur.

L'imagination des ministres de Xogun, aidée par la haine mercantile des Anglicans, alla plus loin. On rencontre au Japon des abîmes d'où s'échappe en miasmes infects un mélange de flammes, d'eau et de boue dont le seul contact couvre la peau d'affreux ulcères ; ces abîmes s'appellent *Bouches d'enfer*. On y plongeait, on y replongeait les Jésuites et les Chrétiens ; au moyen d'un entonnoir on remplissait leur corps d'une eau putréfiée ; on les suspendait par les pieds autour du cloaque béant, leur tête était posée entre des planches au-dessus de l'orifice, et leur main droite s'appuyait sur une cloche que le plus léger mouvement devait mettre en branle ; le premier son qui en sortait annonçait de gré

ou de force l'apostasie. Ces tourments, dont les relations des Hollandais nous ont conservé le hideux tableau, auraient promptement laissé sans vie les infortunés que l'on y exposait : les bourreaux veillaient à ce que la mort ne vint pas leur dérober une proie si précieuse. Des médecins étaient là, mettant leur science et l'efficacité de leurs cordiaux au service de la barbarie : il ne s'agissait pas seulement de torturer les prêtres et leurs néophytes, il fallait prolonger leur existence pour éterniser leur supplice.

Kaempfer, au récit de tant de douleurs destinées aux Jésuites et à leurs Catéchumènes, se sent saisi de pitié ; en ce moment la vérité indignée l'emporte chez lui sur l'esprit de secte, et le Protestant dit ¹ : « Les nouveaux convertis ne pouvant pas être réfutés avec des raisons, on mit en usage les épées, les gibets, le feu, la croix et d'autres arguments formidables pour les convaincre et leur faire sentir leurs erreurs. Malgré ces cruels traitements et toute l'effroyable diversité des supplices inventés par leurs impitoyables bourreaux, bien loin que leur vertu en fût ébranlée, on peut dire qu'à la honte éternelle du Paganisme les Chrétiens du Japon scellaient avec joie de leur sang les dogmes du Christianisme. Sur les croix où ils étaient attachés ils montrèrent des exemples si rares de confiance que leurs ennemis même en étaient frappés d'étonnement et d'admiration. »

Ce n'est pas le seul témoignage que la force de la vérité arrache aux Protestants. Reyser Gysbertz se trouvait de 1622 à 1629 à Nangasaki, au service de la Compagnie hollandaise ; il fut témoin oculaire de la plupart des martyres ; il les raconte dans les mêmes termes ². Le nombre des Chrétiens était incalculable, tous mouraient, et Gysbertz n'avait pas assez d'éloges pour célébrer l'héroïsme de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants que l'avidité de ses compatriotes et la haine du nom de Jésuite condamnaient aux supplices.

Ainsi périrent encore, à quelques années d'intervalle, le Père Tzugi, le Frère Michel Nagaxima, Antoine Iscida et plusieurs religieux des Ordres des Augustins, des Franciscains et de Saint-Dominique. En 1634, Xogun II mourut, et To-Xogun-Sama, son fils, hérita de sa couronne et de ses cruautés. Le Père Mathieu de Couros, Provincial du Japon, François Buldrino, le Frère Keyan Succunanga, les Pères Emmanuel Borghèse, Giannoni, Pinéda, Jean d'Acosta, Antoine de Soza et Mathieu Adami sont dévoués à ces tourments ; ils expirent avec seize Jésuites japonais dans l'espace de quelques années.

En 1634, il n'en restait plus qu'un très-petit nombre, mais le Père Sébastien Vieyra était parmi eux. Homme d'une intrépidité plus grande

Martyre
des pères
Mathieu
de
Couros,
Bor-
ghèse,
(d'Acosta
et de plu-
sieurs.

Le père
Sébastien
Vieyra.

(1) *Histoire de l'empire du Japon*, t. ii, p. 346 (La Haye, 1734).

(2) Thievenot, *Voyages curieux*, se partie.

que le talent, il avait été envoyé vers le Souverain Pontife pour l'informer de la situation dans laquelle se débattait l'Eglise japonaise. Urbain VIII lui avait répondu : « Retournez au combat, défendez la Foi au péril de votre vie, et, si vous avez le bonheur de verser votre sang pour le Christ, je placerai solennellement votre nom au rang des saints martyrs. » Vieyra ne perdit pas de temps ; trois ans après, en 1632, il pénétrait au Japon déguisé en matelot chinois. Vingt mois se sont écoulés depuis que le Jésuite a revu cette terre inondée du sang de tant de Chrétiens, et qu'il salue comme le lieu de son repos jusqu'à la fin des siècles. Vieyra est tout à la fois Visiteur apostolique, Provincial de la Compagnie et Administrateur de l'Evêché ; il ne succombe ni à la fatigue, ni à la peur, ni au désespoir. Il sait qu'il tombera en la puissance de To-Xogun ; il est préparé à toutes les morts, mais il doit aux Néophytes des leçons de constance avant de leur en donner une dernière de courage ; il attend dans les privations de toute sorte, dans le travail du jour et de la nuit, l'heure de son trépas. Cette heure sonne enfin : Vieyra est fait prisonnier avec cinq Jésuites. On étale sous ses yeux les divers instruments de torture, on le somme d'apostasier ou de mourir ; on lui délie les mains afin qu'il puisse faire lui-même la déclaration que To-Xogun attend. Vieyra écrit : « J'ai soixante-trois ans, depuis ma naissance je suis comblé des bienfaits du Dieu que j'adore ; les divinités du Japon ne peuvent rien pour moi, l'Empereur ne m'a fait que du mal : je serais donc insensé d'abjurer le Christianisme pour offrir mon encens à des idoles de pierre et pour obéir à un homme mortel comme moi. » C'était sa condamnation : Vieyra subit la glorieuse ignominie du martyre.

Il n'y avait plus au Japon de Jésuites européens : un seul y vivait encore ; mais, en 1633, chancelant sous le poids des douleurs, il avait renoncé à sa foi et renié son Ordre. Il se nommait Ferreyra, et avait longtemps exercé au Japon la charge de Provincial. Au milieu de tous ces prêtres dont en quelques mots nous retraçons l'héroïsme, lui seul avait reculé. Les Catholiques du Japon, émus par cet étrange spectacle, auquel les Jésuites et les autres Religieux ne les avaient pas habitués, ne cessaient de déplorer amèrement un pareil scandale. Le Christianisme allait finir dans cet empire, et la Compagnie de Jésus ne voulait pas couronner son œuvre par une apostasie. Ferreyra, livré à ses craintes ou à ses remords, était pour elle une honte toujours vivante ; son souvenir semblait obscurcir aux yeux des générations futures les merveilles que le Catholicisme peut produire. Il importait de relever l'apostat de sa chute : le Père Marcel-François Mastrilli, né à Naples le 4 septembre 1603, se sent inspiré de Dieu pour tenter ce dernier effort.

Il est devenu plus impossible que jamais de s'introduire au Japon ; les Portugais eux-mêmes ne conservent pas leur comptoir de Nangasaki ; car, pour s'assurer qu'il ne rentrera plus de Catholiques dans l'empire, les Protestants ont conseillé à To-Xogun de faire des objets les plus sacrés à la pensée chrétienne un témoignage de honte publique : tous ceux qui désormais aborderont dans un port japonais doivent fouler aux pieds la croix qui sauva le monde. Mastrilli connaît la rigueur des édits : cette rigueur, le récit des supplices auxquels les Jésuites sont appliqués, rien ne l'arrête ; la mort est partout, au rivage, dans chaque ville, dans chaque cabane : Mastrilli part cependant. Quarante Pères s'élancent à sa suite ; ils savent que le temps d'annoncer Jésus-Christ ne leur sera pas laissé, mais ils auront toujours le bonheur de mourir pour lui : le sang versé n'est-il pas la semence la plus abondante en Chrétiens ? A travers les prodiges qui signalent sa marche et les honneurs que toutes les cours lui décernent, Mastrilli parvient au Japon. De là, cet homme, épris de la folie de la croix, mande à son père : « Je ne sais ni par où commencer ni par où finir, mais d'un mot je vous dirai tout. Saint François Xavier a enfin exécuté ce qui est son ouvrage : par un miracle il m'a rendu la vie, par un miracle il m'a conduit aux Philippines, par un miracle il m'a fait atteindre ce Japon tant désiré ; j'espère de même que, par un miracle, je me verrai un jour au milieu des bourreaux. Oh ! comme maintenant je comprends la valeur de cette parole sacrée : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis Dei.* »

Le Jésuite courait après le martyre qui, pour la Compagnie de Jésus, était une espèce de rachat ou une expiation de l'apostasie de Christophe Ferreyra : il ne tarda point à l'obtenir. Au dire des annalistes de l'Institut, sa marche depuis Rome jusqu'à Nangasaki n'a été qu'une série non interrompue de faits merveilleux. Nous ne les nions pas, nous ne les discutons pas : ce n'est point le thaumaturge que nous avons devant nous, c'est l'homme de courage. L'Eglise seule a le droit d'examiner ses prodiges, l'histoire ne peut qu'apprécier son dévouement, que rendre hommage à la pieuse pensée, à l'audace surhumaine qui le poussa sur ces côtes que les Jésuites croient encore abordables un jour. Mastrilli s'était destiné aux misères de la croix ; il est arrêté, soumis à la torture, et, le 14 octobre 1637, promené honteusement dans les rues de Nangasaki. Il portait sa sentence gravée sur son dos, on y lisait : « Xogun-Sama, Empereur du Japon, a, par ses gouverneurs, décerné ce supplice contre cet insensé venu pour prêcher ici une loi étrangère et contraire au culte de Xaca, d'Amida et des autres Futoques. Accourez tous, et regardez-le : il mourra dans la fosse, pour que son exemple serve aux autres de leçon. »

Ses
travaux.

Le père
Christo-
pho-
Ferreyra
renon-
çant
au
Christ à
la vue
des sup-
plices.

ort. Mastrilli resta soixante heures étendu sur le cratère de cet abîme qui ne vomissait que la putréfaction ; ce temps écoulé, Xogun lui fit trancher la tête. Sa mort confirmait les néophytes dans leur foi, mais elle ne modifia en rien la conduite de Christophe Ferreyra, qui, le 17 octobre 1657, fut témoin de son supplice. Trois ans après, le Père Cassui, Jésuite japonais, le Père Porro et les Frères Martin Ximi et Mancius Conixi périrent encore sous les yeux de Ferreyra, que l'on condamnait à assister à chaque exécution pour le confirmer dans son apostasie par la terreur.

Néanmoins, lorsque To-Xogun-Sama, non content de faire des martyrs, voulut attenter à la liberté des individus, lorsqu'il défendit à tout Japonais de sortir de ses Etats, et qu'il commanda à chacun d'étaler sur sa poitrine un signe visible d'idolâtrie, les Chrétiens de l'Arima se décidèrent à protester les armes à la main : c'était le dernier effort d'un peuple qui ne consent pas à être esclave. L'insurrection vint trop tard, et le peuple succomba : les Chrétiens s'étaient renfermés dans Ximabara ; la ville fut prise après un siège de trois mois, et, le 12 avril 1638, ils furent massacrés au nombre de trente-sept mille.

Quelques années après, en 1643, le Père Antoine Rubini, célèbre en Orient par ses travaux apostoliques, veut, poussé par les mêmes motifs que Mastrilli, forcer l'entrée du Japon. « Ou je pénétrerai librement, écrivait-il alors au Général de la Compagnie, et alors j'appellerai mes frères à mon aide, ou du moins je mourrai à mon poste de visiteur du Japon, et le monde comprendra que la Compagnie a fait tous ses efforts pour y introduire des ouvriers et pour secourir les Chrétiens qui ont failli. »

L'empire était fermé aux ambassadeurs comme aux Missionnaires ; les Protestants avaient décidé Xogun à rendre le décret suivant : « Tant que le soleil éclairera le monde, que personne n'ait l'audace de naviguer au Japon, même en qualité d'ambassadeur, excepté ceux à qui le commerce est permis par les lois. » Rubini se met en route avec les Pères Albert Mecinski, Antoine Capecci, François Marquez et Diégo Moralez ; on les jette sur une plage déserte : ils sont surpris et entraînés à Nangasaki. Ferreyra est leur juge. « Qui êtes-vous ? leur demande-t-il, pourquoi venez-vous ici ? — Nous sommes prêtres de la Compagnie de Jésus, répond Rubini, et nous venons annoncer le Christ mort pour tous. — Abjurez votre foi, continue le renégat, et vous serez riches et comblés de dignités. — C'est aux lâches seuls que l'on propose de se déshonorer, reprend Rubini, nous espérons avoir assez de courage pour mourir en Chrétiens et en prêtres. »

Ces paroles sont pour Ferreyra un opprobre : il se dérobe par la fuite aux accusations, et les

cinq Missionnaires meurent de la mort qu'ils ont tant désirée. Il n'était plus possible de s'aveugler ; tout espoir de succès était enlevé ; désormais il eût été téméraire d'exposer son existence et sa foi à un péril certain sans une chance favorable : la Compagnie de Jésus se vit donc obligée de renoncer à cette grande conquête. Depuis saint François Xavier jusqu'à cette époque, c'est-à-dire dans l'espace de cent ans, elle avait fait pour la légier au Christianisme des efforts prodigieux : la patience, la vertu, le zèle, l'adresse elle-même, tout avait été mis en jeu ; mais les passions idolâtres, exploitées par les calculs anglicans et par les haines des Calvinistes, triomphaient après une lutte inouïe ; elles triomphaient de l'Institut décimé, elles triomphaient même par la désertion de l'un de ses Pères.

Quand la vieillesse eut courbé Ferreyra sous le poids des remords, cet homme, que la peur avait fait traître, ne voulut pas mourir dans la honte. Jeune encore, il avait tremblé devant les souffrances ; il les affronta à quatre-vingts ans. Le sang qu'il avait vu couler en holocauste de sa rédemption communiqua enfin une sainte énergie à ses faiblesses. En 1652, Ferreyra ne put se résoudre à laisser fermer sur une apostasie la glorieuse histoire de ses frères au Japon. Le repentir se fit jour dans son cœur ; il s'échappa de ses lèvres par des gémissements, de ses yeux par des larmes. Traîné devant le gouverneur de Nangasaki, il s'écria : « J'ai péché contre le Roi du ciel et de la terre ; je l'ai abandonné par crainte de la mort. Je suis Chrétien, je suis Jésuite. » Sa douloureuse passion fut pleine de fermeté juvénile, et le traître à son Dieu et à son Ordre mourut en confesseur après soixante-huit heures passées dans les supplices.

La Religion catholique succombait dans cet empire, elle y succombait sous les calomnies protestantes et sous l'égoïsme mercantile de l'Hérésie ; mais celui-là même qui s'est fait l'apologiste de tant d'horreurs, Engelbert Kaempfer, se voit pourtant forcé de rendre justice à ces Jésuites, qu'il importait tant aux Hollandais et aux Anglicans de représenter comme des perturbateurs toujours avides de pouvoir et d'argent.

« Les Pères de la Société de Jésus, dit-il ¹, gagnaient les cœurs du peuple par la doctrine consolante et pleine de suavité de l'Evangile, alors nouvelle et entièrement inconnue aux Japonais. Ces Pères s'accréditaient par leur modestie exemplaire, leur vie vertueuse, l'assistance désintéressée qu'ils donnaient aux pauvres et aux malades, et par la pompe et la majesté de leur service divin. »

Selon le témoignage d'un Hérétique écrivant au compte des Hérétiques, voilà les seuls crimes

Ferreyra
recon-
nait sa
lâcheté.

Il meurt
dans les
suppli-
ces.

Les Hol-
landais
et les
Angli-
caus font
fermer à
tous les
Catholi-
ques
l'entrée
du
Japon.

(1) Engelbert Kaempfer, p. 165.

des Jésuites au Japon ; ils durent sans doute paraître bien grands aux yeux des futurs colporteurs de Bibles , à ces Anglicans qui implantent dans les terres nouvellement découvertes le rebut de leurs manufactures et de leur population pour faire de la contrebande religieuse et du prosélytisme marchand. La Religion périssait avec la civilisation dans l'empire japonais. A la même époque , les Pères de la Compagnie de Jésus , infatigables dans leurs travaux , s'affermirent au sein du Céleste Empire. Le Japon se fermait devant eux , ses innombrables Chrétientés étaient prosrites ; mais la Chine s'ouvrait à leurs espérances , la Chine les consolait de leur exil éternel. Elle avait été pour François Xavier la terre de promesse ; comme Moïse , il était mort en la saluant du regard et en légua à ses frères cet héritage , dont ses suprêmes paroles faisaient pressentir la richesse.

Des obstacles insurmontables , nés de la défiance que les Chinois concevaient contre tout étranger , paralysèrent les efforts des Jésuites venus pour marcher sur les traces de leur modèle. En 1552 ; François Xavier expirait aux frontières de l'empire ; quatre années plus tard , le Dominicain Gaspard de la Cruz mit le pied sur cette terre : il en fut promptement exilé parce qu'il avait renversé une pagode. Les Jésuites guettaient l'heure propice. Sans la devancer par d'imprudentes démonstrations , ils se tenaient aux portes de la Chine , bien convaincus qu'un jour ce royaume ne saurait leur échapper. En 1584 , le Père Michel Ruggieri , en 1582 , le Père Pazio s'y introduisent ; ils préparent les voies au Père Mathieu Ricci , qui , un an après , y plante enfin la Croix. Il naquit à Macerata , dans la Marche d'Ancône , au moment même où François Xavier rendait le dernier soupir. Le jeune Mathieu fut reçu dans la Compagnie de Jésus et , à l'époque du Père Valignani , que les Rois de l'Europe surnommaient l'apôtre de l'Orient , il se dévoua , comme son maître , aux fatigues et à la gloire ignorée des missions. Valignani avait acquis une grande expérience de ces peuples , il avait étudié leurs goûts , leurs mœurs et leur docte ignorance : il s'attacha à former des jeunes gens dont le caractère insinuant et facile se concilierait avec celui des Chinois. Ruggieri , Pazio et Ricci furent ceux qui répondirent le mieux à ses vues. François Xavier entraînait en conquérant dans un pays , il s'en emparait par des prodiges , par cet enthousiasme surnaturel qu'il communiquait aux masses. Valignani n'exerçait pas sur les éléments cette puissance dont Xavier avait donné tant de preuves ; il était réduit aux proportions de l'humanité : il chercha dans son énergie et dans sa patience le levier qui ferait tomber les portes inexorables de la Chine. Il s'occupa de créer une espèce de noviciat spécial ; il voulut que Ruggieri , Pazio et Ricci apprissent

à vaincre les difficultés de la langue et qu'ils s'initiasent aux mystères de l'histoire du Céleste Empire. D'autres se préparaient sous eux aux mêmes travaux pour les seconder ou pour les remplacer s'ils tombaient martyrs de la Religion qu'ils se destinaient à annoncer. Leurs premières tentatives furent stériles , car les indigènes gardaient leur patrie comme une citadelle ; il y avait beaucoup de choses à faire , il fallait encore en éviter davantage. Nation délicate et soupçonneuse , instruite et dédaignant tout ce qui n'était pas chinois , elle se croyait la plus civilisée , la plus glorieuse du monde. On ne pouvait procéder avec ce peuple qu'en le gagnant par la flatterie , qu'en l'apprivoisant peu à peu par une circonspection qui aurait étouffé l'ardeur dans d'autres âmes que celles des Jésuites.

Ricci avait étudié les mathématiques à Rome sous le Père Clavius. A peine introduit à Chao-Hing , où le vice-roi l'a mandé , le Jésuite capte l'estime des Lettres en leur faisant des démonstrations astronomiques. Ils s'imaginaient que la terre était carrée , et que la Chine en occupait la plus grande partie , le reste du globe n'apparaissait à leurs yeux que comme des points de peu d'importance destinés à faire ressortir la grandeur de leur patrie. Sans blesser un pareil orgueil , Ricci se mit en devoir de modifier leur croyance : il changea le premier méridien et composa une carte géographique qui n'offensa ni leur amour-propre ni la vérité. Les sciences de la terre le conduisirent tout naturellement à parler de la science du ciel et à leur expliquer la morale de l'Evangile. Ils étaient intelligents , ils comprirent ce qu'il y avait de sublime dans ce rapide exposé de la Religion ; mais cette religion n'était point née dans leur pays , elle ne pouvait être comparée à celle dont ils suivaient les préceptes par tradition. Quelques néophytes se formèrent néanmoins , et Ricci , qui s'était pourvu d'argent à Macao pour ne pas exciter contre son indigence les dédains fastueux du peuple , fit l'acquisition d'une maison à Chao-Hing.

Les commencements de cette mission n'avaient pas l'éclat des précédentes ; le Père n'entraînait point les multitudes sur ses pas , il ne les domptait point par les terreurs de l'enfer , il ne les séduisait pas par les ravissements du ciel. Les Chinois discutaient leur croyance , ils reconnaissaient dans le Jésuite un Bonze aussi savant que poli , mais il leur répugnait d'y trouver un apôtre. Pour aviver la Foi dans ces cœurs , il fallait les convaincre lentement et ne pas chercher à les émouvoir : Ricci se dévoua à cette tâche ingrate ; il vécut ainsi quelques années. En 1589 , un nouveau gouverneur fut chargé d'administrer la province , la demeure que le Père avait achetée plut à ce vice-roi : il en dépouilla Ricci , qui se vit contraint de se réfugier à Chao-Tcheou. Son renom de lettré l'y avait précédé ; les magistrats l'accueillirent avec empressement.

Les
Jésuites
en
Chine.

Le père
Ricci
élevé par
le père
Valigna-
ni.

La persécution commençait à s'attacher à ses œuvres, le Jésuite espéra. A peine s'est-il installé dans sa nouvelle résidence que deux frères coadjuteurs, les deux premiers que la Chine ait fournis à la Compagnie, arrivent de Macao pour partager ses fatigues, et qu'un disciple se présente. Ce disciple se nommait Chin-Taiso, il était fils d'un homme que ses talents avaient élevé aux plus hautes dignités. Chin-Taiso professait pour les sciences exactes une passion que le Père Ricci promit de satisfaire : ils étudièrent ensemble, ils vécurent ensemble; bientôt le savant fut Chrétien en théorie. Ricci avait si admirablement développé cette forte nature que les Mandarins des villes voisines, épris de l'amour des mathématiques, accouraient à Chao-Tcheou pour saluer le Jésuite et recueillir ses enseignements. Les Mandarins de la province de Canton le sollicitaient de leur faire entendre sa voix. Ricci se rend à leurs vœux : ils l'entourent, ils l'écoutent avec respect lorsqu'il parle de Dieu, avec admiration lorsqu'il leur fait sonder les abîmes de la science humaine; ils demandent le baptême. Le Missionnaire s'était imposé la loi de n'accorder le sacrement qu'après de longues épreuves; il sentait qu'avec des hommes aussi instruits il ne s'agissait pas de se laisser entraîner à un mouvement d'enthousiasme : ce n'était point par le nombre, mais par un heureux choix de néophytes, que la Religion devait se maintenir. Il accorda à quelques-uns la faveur qu'ils réclamaient, il la refusa à d'autres, il la différa pour plusieurs.

La phalange des Catéchumènes augmentait peu à peu, et, comme chaque Eglise naissante, elle renfermait des cœurs débordant de zèle. Ce zèle était aveugle : il s'attaquait aux idoles, il les détruisait, il les brûlait, il les arrachait avec violence de leurs piédestal. Ricci s'oppose à cette ferveur qui peut compromettre l'avenir, mais elle avait déjà eu du retentissement. La multitude ne partageait pas l'opinion de ces Mandarins, elle ne voyait dans les Jésuites que des étrangers : ce titre était un arrêt de proscription. Elle ne disposait que de la force brutale, pendant une nuit elle en usa. Les magistrats sévirent avec rigueur contre les coupables; mais Ricci et ses deux compagnons, Antoine d'Almeyda et François Petri, prirent au tribunal la défense de leurs assassins, ils implorèrent leur grâce. Ce spectacle inouï frappa vivement l'instinct de vertu des hautes classes; la populace ne s'en montra que plus courroucée. Quelques jours après, d'Almeyda et Petri mouraient entre les bras de Ricci; ce double trépas le laissait seul à la tête de la Chrétienté dont il avait si bien préparé le succès.

Ricci connaissait à fond les lois et les mœurs de la Chine; afin d'arriver jusqu'à l'oreille des masses, dont l'ignorance égalait la grossièreté et le fanatisme, il s'avouait que la Religion

devait passer par le cœur des grands. C'était le seul moyen de la populariser, et les Mandarins ne l'adopteraient que lorsque le souverain l'aurait lui-même approuvée : le suffrage du prince est, dans le Céleste Empire, encore plus que partout ailleurs, la règle des sujets. Ricci avait conçu le projet de paraître à la cour; il n'ignorait pas que la morale des Chrétiens y serait admirée, et qu'ainsi elle fraierait insensiblement la voie par laquelle les Mandarins se laisseraient conduire jusqu'aux mystères; mais des obstacles de toute nature s'opposaient à son dessein. Il était seul; l'arrivée du Père Cataneo et de quelques autres Jésuites leva cette difficulté. Le costume qu'ils portaient les faisait confondre avec les Bonzes; Ricci sentait le besoin d'en adopter un qui ne fût pas exposé aux railleries des méchants et au mépris des bons. Il consulta le prélat administrateur du Japon et le Père Valignani, alors à Macao. Son idée fut approuvée : Ricci se revêtit de la longue robe des Lettrés chinois, il prit leur bonnet, dont la forme haute a quelque ressemblance avec la mitre des évêques, puis il épia l'occasion favorable pour pénétrer à la cour.

En 1495, on apprend à Pékin que Taicosama, monarque du Japon, va guerroyer en Corée; et qu'il poussera les hostilités vers les frontières de la Chine. L'Empereur Van-Lié réunit un conseil militaire; le président du tribunal des armes s'y rendait, lorsqu'arrivé à Chao-Tcheou, il témoigne le désir de consulter Ricci. Le Mandarin était père, et son fils, depuis longtemps malade, se voyait abandonné des médecins. Dans ses anxiétés paternelles, le président des armes avait pensé qu'un homme venu de si loin pour prêcher le culte de son Dieu exercerait sur la nature une puissance que l'art se déniait. Le Jésuite promet de prier en faveur de ce fils, objet de tant d'amour, et, pour toute grâce, il demande d'accompagner le président des armes jusque dans la province de Kiangsi. Ce voyage à travers la Chine, que marquèrent des contrariétés et des événements de toute sorte, ne devait avoir pour résultat que de révéler au Missionnaire l'industrielle activité et les immenses richesses que contenait le pays. C'était le premier Européen qui foulait le sol de ces villes populeuses, de ces campagnes fertiles, qui descendait ces grands fleuves, dont les rives sont parsemées de châteaux. A Nankin il s'aperçut que la crainte de la guerre stimulait encore les soupçons des Chinois, et que, pour eux, tout étranger était Japonais. La prudence devait plus que jamais être son guide : il arriva à Pékin; mais, ne voulant rien confier au hasard, il se rembarqua sur le Fleuve Jaune et attendit des circonstances plus favorables : elles ne tardèrent pas à s'offrir.

La face des affaires changea, et avec elles la disposition des cœurs. Taicosama mourut; la

Il s'efforça d'aller à Pékin.

Il fonde
la Chrétien-
té de
Nankin.

paix rendit enfin au Jésuite son assurance. A l'aspect de Nankin, Ricci avait conçu le projet de choisir cette ville pour le siège d'un établissement de la Compagnie : il y revint ; il apprécia en détail les ressources de l'Empire et les moyens les plus propres à diriger ses facultés spirituelles vers la connaissance du vrai Dieu. En astrologie, des systèmes erronés étaient reçus par les Mandarins comme points de doctrine ; Ricci les combattit, il en fit toucher le côté vulnérable. Sa parole avait acquis tant d'ascendant sur les Lettrés, qu'elle eut plus de poids dans leur esprit que la honte même d'un aveu, toujours difficile à arracher. Ce prestige, dont ils s'étaient enveloppés durant de longs siècles, s'évanouit peu à peu devant cette raison toujours calme, toujours positive, qui discutait le compas à la main. Ricci les mettait dans le chemin de la vérité, sans leur dire que c'était celui du Ciel. Il traçait de nouveaux sentiers à leur besoin de connaître : tous s'y précipitaient ; tous, de l'intelligence des choses physiques, remontaient à l'intelligence des choses morales ; ils lui demandaient de leur expliquer la nature de Dieu et les principes de la véritable Religion.

Le Jésuite les initiait aux mystères de sa foi ; ils voulurent l'initier aux secrets de leur culte. Ils le firent assister aux honneurs que, dans le temple royal, on rend à Confucius, leur législateur et leur maître. Ils lui montrèrent leur Observatoire et leur Académie de mathématiciens ¹. Les autres membres de la Compagnie de Jésus qu'il avait appelés à Nankin étant arrivés, Ricci s'occupa de faire des prosélytes ; le premier qu'il convainquit des vérités éternelles fut un des principaux officiers de l'armée. Il se nommait Sin, et prit au baptême le nom de Paul. La famille du nouveau Catéchumène suivit son exemple ; ce fut ainsi que s'établit l'Eglise de Nankin. Mais Ricci n'oubliait pas qu'avant tout il fallait obtenir une autorisation de l'Empereur ; il bâtitait sur le sable tant que Van-Lié ne l'aurait pas approuvé, et c'était la ruine de ses plus chères espérances. Il résolut d'aller une seconde fois à Pékin ; les négociants portugais de Macao et de Goa mirent à sa disposition les riches étoffes, les instruments d'astronomie qu'il se proposait d'offrir à l'Empereur comme don de joyeux avènement, et il partit. Les présents destinés à Van-Lié tentèrent la cupidité d'un gouverneur de province, il essaya de les confisquer à son profit ou de s'en faire lui-même honneur auprès du monarque. Ricci vit encore une fois sa marche entravée, mais ce gouverneur avait annoncé à Pékin qu'un étran-

ger, arrêté sur son territoire, possédait une cloche qui sonnait d'elle-même, le Chinois définissait ainsi une horloge. Le fait parut inexplicable à Van-Lié, il donna des ordres pour que l'étranger fût immédiatement transféré à sa cour ; Ricci y arriva vers la fin de juillet 1600. L'Empereur l'accueillit avec bienveillance, il reçut ses présents, il fit construire une tour pour placer l'horloge dont chacun admirait le mécanisme ; il exposa dans ses appartements deux tableaux du Sauveur et de la Vierge ; puis il accorda au Jésuite la faculté de pénétrer dans l'intérieur du palais, où les grands officiers de la couronne avaient seuls le droit d'entrer.

Pour s'attirer la vénération des peuples, Van-Lié, comme tous les souverains de l'Orient, se déroba aux regards profanes ; il n'était visible que pour ses femmes et pour quelques courtisans privilégiés. Les grands et les Mandarins n'étaient admis aux jours solennels qu'à saluer son trône. Ricci obtint cette faveur : elle en fit conjecturer de plus importantes. Le bruit se répandit que le Jésuite entretenait souvent l'empereur dans l'intimité. Le Père Ricci raconte lui-même que ce bruit ne fut jamais fondé, et que pendant toute sa vie il n'approcha point de la personne de Van-Lié ; mais on le croyait si avant dans la familiarité du prince, que cette idée accrut son crédit et lui créa un tel pouvoir que chacun rechercha son amitié. Le Grand-Colao, ou le principal ministre de la Chine, lui accorda la sienne, et le nom de Ricci devint dans la capitale une autorité.

Il y avait dix-sept ans que le Père était entré dans ce royaume, où les difficultés naissaient à chaque pas, où la crainte et l'orgueil tenaient les indigènes éloignés de toute doctrine nouvelle. Durant ces longues années qui auraient épuisé la patience la plus inaltérable, Ricci s'était soumis à toutes les exigences : il s'était fait discret et réservé pour arriver au jour où il lui serait permis d'être enfin Missionnaire. Ce jour se leva sur la Chine ; Ricci recueillit dans la joie la moisson qu'il avait semée dans les larmes. Il pouvait annoncer aux doctes et au peuple les vérités du salut : les doctes acceptèrent les enseignements qu'il leur révélait. Plusieurs, renonçant à leurs passions, reconnurent la divinité du Christ, et, parmi eux, Lig-Osun, Fumocham et Li, le plus célèbre Mandarin de ce siècle. Ils n'embrassèrent pas seulement le Christianisme, ils en pratiquaient les préceptes avec une si parfaite docilité que ce changement de croyance et de mœurs produisit la plus vive impression sur le peuple. Le peuple voulut à son tour connaître une religion que ses Mandarins se faisaient une gloire de professer, et qui était si puissante sur leurs cœurs qu'elle les forçait à devenir chastes. Un des principaux dignitaires de l'Etat se chargea de prêcher lui-même la foi qu'il avait reçue : c'était Paul Sin,

(1) Dans une lettre du Père Mathieu Ricci, on lit avec étonnement que les Chinois possédaient dès le seizième siècle un observatoire magnifique, et que toute la cour de cet édifice, où veillaient incessamment des astronomes, était pleine de machines, parmi lesquelles il en remarqua plusieurs qui, toujours exposées au soleil depuis deux cent cinquante ans, n'avaient rien perdu de leur lustre primitif.

dont le nom est aussi illustre dans les annales de l'Empire que dans celles de l'Eglise. Sin se fit missionnaire à Nankin, et, forts de l'appui que le Père Ricci trouvait auprès de Van-Lié, ses compagnons, répandus dans les provinces, virent peu à peu fructifier leur apostolat. Les Pères Cataneo, Pantoya, François Martinez, Emmanuel Diaz et le savant Longobardi jetèrent à Canton et dans d'autres cités les semences de la Foi. La multitude se pressait à leurs discours, elle s'y montrait attentive. Les Mandarins virent d'un œil jaloux cette égalité devant Dieu; par un bizarre caprice de l'orgueil, ils accusèrent les Jésuites de prêcher au peuple une loi que le Seigneur du Ciel n'avait réservée qu'aux lettrés et aux chefs du royaume. Les magistrats, se rangeant à l'avis des doctes, prirent parti contre les classes inférieures, qu'il importait, selon eux, de tenir dans une dépendance absolue. Le Christianisme tendait à les émanciper; la politique conseillait de ne jamais les initier à de semblables préceptes. Les Jésuites reçurent ordre d'abandonner le peuple à ses passions et à sa superstitieuse ignorance. Ricci ne cherchait point à briser l'esprit de caste; mais, dans sa pensée, le salut d'un enfant du peuple étant aussi précieux que celui d'un Mandarin, il tenta d'apaiser l'irritation. Il réussit, et put ainsi continuer à distribuer à tous la parole de vie et de liberté.

En 1606 cependant, cette église naissante fut en butte à la persécution; elle ne vint pas des Chinois, mais de l'autorité ecclésiastique. Un différend s'était élevé entre le Vicaire-général de Macao et un religieux de l'Ordre de Saint-François. Le recteur des Jésuites fut choisi pour arbitre, il donna gain de cause au Franciscain. Le Vicaire-général, indigné de voir que ses injustices n'étaient pas sanctionnées, lance l'interdit sur les Franciscains, sur les Jésuites et sur le gouverneur; la cité elle-même est soumise à cette excommunication. De graves incidents pouvaient naître d'une pareille complication; les Jésuites les prévinrent. Ils avaient concilié tous les intérêts; on se servit de leur intervention pour persuader aux Chinois résidant à Macao que les Pères étaient des ambitieux et qu'ils n'aspiraient à rien moins qu'à poser sur la tête d'un des leurs le diadème impérial. Les Jésuites s'étaient construit des habitations sur les points les plus élevés; ces demeures se transformèrent en citadelles. Une flotte hollandaise était signalée à la côte; cette flotte, à laquelle les Japonais devaient joindre leur armée, louvoie pour leur offrir son concours. Les Chinois de Macao avaient de ces nouvelles les magistrats de Canton: elles sèment la consternation dans les provinces; les uns s'empresment de répudier le Christianisme, les autres se proposent d'égorgier les Pères. François Martinez arrivait ce jour-là à Canton;

un apostat le dénonce, il est saisi et expire dans les tourments.

Le sang qu'ils ont versé, le courage qu'a déployé Martinez, proclamant jusqu'à la mort son innocence et celle de ses frères, réagissent heureusement sur ces esprits toujours timides et qui prennent ombrage de la démonstration la plus inoffensive. Ils déplorent l'erreur dans laquelle ils sont tombés, ils la réparent, et cette tempête est apaisée par ceux-mêmes qui étaient destinés à en périr victimes. Ricci fut le conciliateur universel; son nom avait acquis dans la capitale et au fond des provinces une telle célébrité que les Chinois le comparaient à leur Confucius. La gloire lui venait avec la puissance; mais ce n'était pas pour ces avantages terrestres que le Jésuite avait voué son existence à la propagation de l'Evangile. Il n'ambitionnait qu'une chose, c'était d'affermir l'œuvre si péniblement ébauchée. Un Noviciat fut établi à Pékin; il y reçut les jeunes Chinois, il les forma à la pratique des vertus, à la connaissance des lettres, à l'étude des mathématiques. Comme si tant de travaux n'étaient qu'un jeu pour sa vieillesse, il écrivait la relation des événements qui se passaient sous ses yeux; il ne cessait de recevoir les Mandarins et les grands que la curiosité ou l'amour de la science conduisaient vers lui. En dehors de ces occupations si diverses, Ricci composait en langue chinoise des ouvrages de morale religieuse, des traités de géométrie; il expliquait la doctrine de Dieu et les six premiers livres d'Euclide. La mort le surprit au milieu de ces travaux; le Père expira en 1610, laissant aux Chinois le souvenir d'un homme qu'ils respectent encore, et aux Jésuites un modèle de fermeté et de sagesse. Les funérailles de Ricci, le premier étranger qui obtint cet honneur dans la capitale, furent aussi solennelles que le deuil était général. Les Mandarins et le peuple accoururent dans une douloureuse admiration pour saluer les restes inanimés du Jésuite; puis, escorté par les Chrétiens que précédait la croix, le corps de Ricci fut déposé, selon l'ordre de l'Empereur, dans un temple que l'on consacra au vrai Dieu.

Les Chinois aimaient la morale de l'Evangile; elle plaisait à leur raison et à leur cœur; mais il répugnait à leurs préjugés d'adorer un Dieu succombant sur le Calvaire. La croix renfermait un mystère d'humilité qui accablait leur intelligence, qui froissait leur orgueil. L'emblème du Christianisme n'avait encore paru que sur l'autel ou dans les réunions privées; la mort du Père Mathieu le fit sortir de cette obscurité. Placé, pour ainsi dire, sous la sauvegarde d'un cadavre vénéré, il lui fut permis de traverser toute la ville.

Ce trépas inattendu exposait à des variations le bien que Ricci avait eu tant de peine à préparer. Les Jésuites cependant ne se découragèrent

Ricci
établit
un novi-
ciat à
Pékin.

Ses
travaux
et sa
mort.

Persé-
cution
à
Nankin.

point. Mais, en 1647, un Mandarin idolâtre, nommé Chin, ne crut pas devoir rester spectateur indifférent des progrès que faisait l'Institut. Il commandait dans la ville de Nankin ; il usa de tout son pouvoir pour persécuter les fidèles. Afin de disperser le troupeau, il avait compris qu'il fallait s'attaquer aux pasteurs. Ce fut sur les Pères qu'il fit peser son courroux et sa vengeance. On les battit de verges, on les exila, on les emprisonna, enfin on les rejeta sur le rivage de Macao.

Mort de
Van-Lié.
Invasion
des Tar-
tares.

Trois ans après (1620), l'Empereur Van-Lié mourait, et ses derniers regards étaient attirés par un cruel spectacle. Thienmin, Roi des Tartares, avait envahi ses Etats, vaincu son armée et tiré les Chinois de cette immobilité traditionnelle qui semblait être pour eux la condition d'existence. Tien-Ki, petit-fils de Van-Lié, était appelé à réparer ces désastres. Il prit des mesures pour s'opposer à l'armée tartare. Les Mandarins chrétiens lui conseillèrent de s'adresser aux Portugais et de leur demander des officiers, afin que le service de l'artillerie fût mieux dirigé ; mais, ajoutèrent-ils, les Portugais n'accorderont leur concours que si les Jésuites ignominieusement expulsés trouvent enfin justice auprès de l'empereur. Tien-Ki annula l'édit et le bannissement que Van-Lié avait porté, et il rétablit les Pères.

La victoire couronna les efforts de Tien-Ki, comme la Foi couronnait alors ceux des Missionnaires. Ils avaient affaire à un peuple qui paraissait encore plus attaché à ses idées qu'à ses passions, et qui n'acceptait la doctrine chrétienne qu'après l'avoir discutée et approfondie. Tout était difficulté pour les Jésuites, jusqu'à la définition de Dieu. Afin de la présenter claire et précise, une réunion des Pères les plus expérimentés fut indiquée en 1628. Ils étaient disséminés sur l'étendue du royaume ; il y en eut qui, pour se rendre à la voix de leurs chefs, se virent forcés de faire à pied plus de huit cents lieues. Le doute naissait presque à chaque pas ; la crainte de se tromper tourmentait leurs bonnes intentions : il fallait de longues études pour apprécier ce qu'il importait de tolérer ou de défendre.

Le père
Adam
Schall
chargé
du calen-
drier.

Ce fut sur ces entrefaites que le Père Adam Schall de Bell, né à Cologne en 1591, arriva à Pékin. Profond mathématicien, grand astronome, il avait déjà conquis dans les provinces de la Chine une réputation d'homme universel, lorsque Xum-Chin, successeur de Tien-Ki, le chargea de corriger le calendrier de l'Empire. Le Jésuite était en faveur, il en profita pour supprimer les jours fastes et néfastes, comme entachés de superstition, et pour donner plus d'extension au Christianisme. A Si-Ngan-Fu, il avait décidé les Païens eux-mêmes à construire une église ; à Pékin, il sut obtenir de l'Empereur un décret par lequel il était permis aux Jésuites d'annoncer l'Evangile dans tous ses Etats. Des

hommes d'élite, des savants seuls étaient destinés à cette Mission. S'y consacrer, c'était presqu'une héroïsme ; car ces mers lointaines n'avaient pas été encore explorées par les navigateurs, et elles étaient fécondes en naufrages. Aussi le Père Diaz écrivait-il, dans le mois d'avril 1635, au Général de la Compagnie, en demandant vingt Missionnaires par année : « Ce ne serait pas trop, si tous, par une bénédiction spéciale du Ciel, pouvaient arriver vivants à Macao ; mais il n'est pas rare qu'il en meure la moitié en route, plus ou moins. Il convient donc d'en faire partir vingt par an pour compter sur dix. »

Les Jésuites se plaignaient du petit nombre des ouvriers évangéliques : il s'en offrit qui, depuis un demi-siècle, attendaient aux Philippines le moment favorable pour s'introduire dans le Fo-Kien par l'île de Formose ; mais ces nouveaux venus n'appartenaient point à la Compagnie. A peine eurent-ils pris pied en Chine qu'ils ne regardèrent qu'avec leurs yeux européens les pratiques que Ricci et ses compagnons avaient été contraints de souffrir. Les disciples de Confucius se montraient très-attachés aux usages, aux cérémonies de leur patrie : il fallait concilier ces coutumes avec la Religion chrétienne ou renoncer à la Mission. L'Eglise avait autorisé les Pères à ne modifier que ce qui serait contraire à la Foi et aux bonnes mœurs ; en étudiant les croyances nationales, les Jésuites s'étaient convaincus que, parmi les Lettrés, il y avait beaucoup moins d'idolâtrie que de simple cérémonial. La doctrine du Christ devait épurer ces habitudes que l'instruction finirait par abolir ou par sanctifier ; c'était un mal purement matériel, on le tolérait pour ménager les esprits. Cette condescendance des Jésuites était habile, les Dominicains Angelo Coqui, Thomas Serraz et Moralez ne voulurent pas la comprendre.

Ils débarquaient, poussés par ce désir si naturel au cœur de l'homme de faire mieux, c'est-à-dire autrement que ceux qui l'ont précédé ; ils n'avaient aucune connaissance des rites religieux et civils en usage à la Chine : ils interprétèrent donc à mal tout ce qui frappait leur vue. Avec une précipitation dangereuse, ils écrivirent à l'archevêque de Manille et à l'évêque Zébu que les Jésuites permettaient aux nouveaux Chrétiens de se prosterner devant l'idole de Chiu-Hoam, qu'ils honoraient les ancêtres d'un culte superstitieux, qu'ils sacrifiaient à Confucius et qu'ils cachaient le mystère de la Croix. Ces accusations parurent tellement graves aux deux prélats qu'ils les transmirent à Rome ; mais, à quelques années de là, en 1637, l'archevêque et l'évêque mandent à Urbain VIII que, mieux informés, ils justifient les Jésuites et qu'ils applaudissent à leur zèle.

La justification vint trop tard ; les Dominicains et le Franciscain Antoine de Sainte-Marie

s'étaient tracé un plan de conduite ; ils avaient adopté des préjugés , et ils furent hommes sans songer qu'ils devaient être prêtres avant tout. Le hasard les avait conduits dans la province de Fo-Kien, la plus ensevelie dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Jésuites Manuel Diaz et Jules Aleni gouvernaient cette mission avec tant de succès que déjà dix-sept églises étaient construites et que de tous côtés on accourait pour recueillir leurs paroles de salut. Ils essayèrent par leur expérience de tempérer l'ardeur de ceux qui prétendaient tout réformer sans réflexion : les conseils d'une sage prévoyance ne furent pas écoutés. Les Dominicains ne savaient pas la langue du pays, ils s'obstinèrent à prêcher par interprètes, à la stupéfaction de leurs auditeurs, ils proclamèrent que Confucius, que les vieux rois de la Chine étaient damnés, et que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient trahi leurs devoirs en permettant aux fidèles de se prostituer à de honteuses adorations.

A ces paroles, la colère des Chinois ne connaît plus de bornes ; les Chrétiens font cause commune avec les idolâtres, et les nouveaux Missionnaires sont incontinent renvoyés à Macao. Les magistrats ne s'en tinrent pas à cet acte de sévérité : Manuel Diaz et Jules Aleni avaient apporté à Fo-Kien et dans la province la loi chrétienne : un édit les condamne à l'exil, et, le 14 juillet 1637 seulement, le Père Aleni put reparaître et racheter son église. Ainsi commençaient sous de tristes auspices ces longs et coupables démêlés qui retentirent en Chine et en Europe ¹. Ce n'est point encore ici le moment de les étudier, mais c'est ici qu'il faut dire que la charité et le zèle de la science égarent les Jésuites. Nous entrerons plus tard dans cette curieuse discussion, où le Saint-Siège intervint ; maintenant il nous reste à suivre le cours des événements.

De nouvelles révolutions politiques allaient fondre sur la Chine ; deux chefs de voleurs apparurent en 1636. Licon le plus terrible, met le siège devant Pékin, il enlève la place, il va investir le palais, lorsque l'Empereur pour ne pas tomber vivant entre les mains des rebelles se donne la mort. Usanguey était un des chefs de

l'armée campée à la frontière : fidèle à son prince malheureux, il invoque le secours des Tartares qui naguère envahissaient le Céleste Empire. Zunté, leur roi, accède à cette prière qui favorisait ses ambitieux desseins : ils réunissent leurs forces, et, en 1644, Licon, défait, se voit contraint de renoncer à l'autorité. Zunté s'empare de la couronne et la transmet à son fils Chun-Tchi ; car il vient un jour où le peuple le plus instruit, le plus policé, le plus riche et, par conséquent le moins apte à braver de longs dangers, est écrasé par le peuple sauvage, pauvre et robuste.

Ces discordes intestines n'arrêtaient point la propagation de la Foi. Le Père Schall avait semé la parole de Dieu dans la province de Chen-Si : un Jésuite français, le Père Jacques Le Faure, recueillit la moisson. Elle fut abondante, mais les prodiges qu'il opérait enfantaient encore moins de Chrétiens que le spectacle de ses vertus.

Cependant les princes de la famille tamin-gienne ne consentirent pas à abandonner sans combats l'héritage de Van-Lié, leur aïeul ; ils s'étaient réfugiés dans les provinces du midi de la Chine, ils levèrent l'étendard. En 1647, Jun-Lié est proclamé Empereur dans le Quang-Si. Ce sont deux Chrétiens, Thomas Cheu et Luc Sin, l'un vice-roi et l'autre général de la province de Quang-Si, qui ont réussi à faire triompher le principe de la légitimité ; ils ont battu les Tartares et ils font hommage de leur victoire au petit-fils de Van-Lié. Le Kiang-Si, l'Honan, le Fo-Kien et d'autres provinces s'ébranlent ; entraînées par le dévouement des deux généraux chrétiens, elles accourent faire leur soumission.

Au milieu de ces guerres civiles, les Jésuites, se renfermant dans les devoirs de leur ministère, n'avaient pris parti ni pour l'ancienne ni pour la nouvelle dynastie ; l'ancienne voyait auprès d'elle le Père André Coffier et le Père Michel Boym ; à Pékin, la famille impériale des Tartares honorait le Père Schall. Ils se croyaient chargés de traiter avec les peuples des intérêts plus élevés que ceux de la politique, et, en se partageant dans les deux camps, comme pour indiquer d'avance la neutralité qu'il était sage pour eux de garder, ils se créaient une position indépendante. Jun-Lié, par les conquêtes de Cheu et de Luc-Sin, régnait sur une partie de la Chine ; le Père Coffier capta la bienveillance de son grand Colao ; le Colao entretenait l'Impératrice et les princesses de ce prétre étranger, pour lequel la science n'avait point de mystères. Coffier, sur leur demande, est introduit auprès d'elles ; il leur explique la morale, les mystères, les dogmes consolateurs du Christ. Ces femmes, déjà éprouvées par l'exil et ne voyant dans leur vie que des inquiétudes ou des chagrins, essaient de chercher ailleurs que sur le trône un refuge contre le malheur. La Religion chrétienne leur offrait ce refuge, elles l'acceptèrent,

Le père
Le Faure.

Guerre
civile à
la Chine.

Les
Jésuites
dans les
deux
camps.

Le père
Coffier
couver-
tit l'im-
pératri-
ce.

(1) Au quatrième volume des Oeuvres de Leibnitz, *Proefatio in novissima sinica*, p. 82, le grand philosophe protestant s'exprime ainsi :

« On travaille depuis plusieurs années, en Europe, à procurer aux Chinois l'avantage incestimable de connaître et de professer la religion chrétienne. Ce sont principalement les Jésuites qui s'en occupent, par l'effet d'une charité très-estimable, et que ceux mêmes qui les regardent comme leurs ennemis jugent digne des plus grands éloges.

« Je sais qu'Antoine Arnauld, personnage qu'on peut compter parmi les ornements de ce siècle, et qui était au nombre de mes amis, emporté par son zèle, a fait à leurs missionnaires des reproches que je crois n'avoir point toujours été assez sages ; car il faut, à l'exemple de saint Paul, se faire tout à tous ; et il me semble que les honneurs rendus par les Chinois à Confucius, et tolérés par les Jésuites, ne devraient pas être pris pour une adoration religieuse. »

et le Jésuite leur conféra le baptême. L'Impératrice avait choisi le nom d'Hélène; peu d'années après, en 1650, elle donna le jour à un fils, qui, de l'assentiment de l'Empereur, fut baptisé sous le nom de Constantin.

La lettre au Pape. L'Impératrice avait fait de tels progrès dans la ferveur qu'elle voulut adresser elle-même au Souverain-Pontife l'hommage de sa piété filiale pour le successeur des Apôtres. Le Père Boyrn, Jésuite polonais, fut l'ambassadeur qu'elle désigna; il partit en 1651, et remit au Pape Alexandre VII et au Général des Jésuites les lettres que l'Impératrice leur écrivait ¹. A peine s'était-il éloigné que Chun-Tchi, impatient des succès de son rival, se jette sur les provinces qu'il l'ont reconnu. L'Empereur Jun-Lié veut tenir tête aux Tartares; il est vaincu, massacré avec son jeune fils, et Hélène, captive, est conduite à Pékin, où Chun-Tchi ordonna de la traiter en Impératrice. Elle avait perdu son époux, son fils et sa couronne: il ne lui restait que sa piété; la Religion la consola de tous les désastres.

L'empereur Chun-Tchi témoigne de l'amitié au père Schall. Chun-Tchi était jeune, intrépide et prudent. Il aimait le Père Schall; la victoire qu'il avait remportée sur son légitime compétiteur ne modifia point l'affection que le Jésuite lui inspirait en faveur du Catholicisme. Les Missionnaires, répandus en Chine, y avaient élevé un grand nombre d'églises; il manda à ses généraux de respecter partout les docteurs de la loi divine venus du grand Occident. Il fut obéi, et les Pères Martini, Buglio et Magalhães purent, à travers mille périls nés de ces commotions intestines, retourner à Pékin après la mort de Jun-Lié. La puissance de Chun-Tchi se développait avec autant d'éclat que ses talents; il était grand dans la guerre et dans la paix comme tous les fondateurs de dynasties. Il n'avait plus d'ennemis; les Hollandais et les Russes lui envoyèrent des ambassadeurs pour solliciter son alliance.

Il est créé mandarin et président des mathématiques. Adam Schall jouissait de son amitié: il le contraignit à recevoir le titre de Mandarin, il en fit le président des mathématiques de l'empire, il lui imposa même le nom de Mafa, qui répond à celui de Père. Chun-Tchi, afin de discourir plus souvent avec le Jésuite, avait renoncé à l'étiquette de la cour; non-seulement il accordait à son Mafa le droit d'entrer à toute heure dans l'intérieur du palais, mais encore il se transportait en sa demeure, et, chose inouïe à Pékin, il passait de longues heures avec le missionnaire. La conférence commençait invariablement par des observations astronomiques; peu à peu le prêtre, s'élevant à des pensées plus dignes de son ministère, rappelait le monarque à l'étude de Dieu. La magnificence des phénomènes terrestres le mettait sur la voie des gran-

deurs divines, et, dans un langage où la vérité se déguisait sous une ingénieuse flatterie, Schall donnait au prince des leçons de sagesse, de modération et de justice.

Dans les mémoires laissés par le Jésuite, on lit une de ces conversations, et, si l'on s'étonne de la franchise de l'Européen, on se sent tout ému de la confiance et de l'abandon du Tartare. Chun-Tchi admirait les préceptes de l'Evangile, mais la violence de ses passions l'enchaînait au culte des faux dieux. Il comprenait, il approuvait tout dans la Religion, tout, excepté le renoncement aux voluptés. Cet amour des plaisirs causa sa perte. L'Empereur aimait la femme d'un de ses officiers, il l'épousa, mais, après quelques années de bonheur, la nouvelle impératrice mourut. Elle était idolâtre, elle l'avait, par ses séductions, ramené aux superstitions croyances dont le Père Schall avait fini par le détacher. A partir de ce moment, Chun-Tchi devint un autre homme. Toujours sombre, toujours triste, il semblait n'aspirer qu'à la tombe; le Père Schall seul avait conservé son ascendant sur ce prince que la douleur consumait. Il expira enfin, laissant le trône à un enfant à peine âgé de huit ans (1664).

Les quatre régentes désignés remplirent les intentions du monarque défunt, et ils nommèrent le Jésuite précepteur du jeune héritier de la couronne. Mais bientôt les Bonzes et les Mahométans déterminent la régence à proscrire le Christianisme et surtout les Missionnaires. La faveur dont Schall avait été entouré sous le règne précédent pouvait se renouveler à la majorité de Kang-Hi. Afin de détruire d'un seul coup les espérances des Chrétiens dont le nombre s'accroissait sans cesse ¹, les idolâtres résolurent de tenter un coup d'Etat contre les Jésuites. On les réunit à Pékin et on les plongea dans les cachots. Le Père Schall était le plus estimé et par conséquent le plus redoutable; ce fut sur lui qu'on épuisa tous les tourments. On le condamne à être haché et découpé par morceaux; mais son grand âge, sa science et l'affabilité qu'il a montrée au peuple dans les jours de sa puissance font impression sur les Chinois. Le Père Ferdinand Verbiest, né près de Courtrai en 1630, était plus jeune et déjà presque aussi célèbre que Schall. Prisonnier lui-même, il se dévoue pour celui qu'il regarde comme son maître; il attendrit les magistrats et la foule au souvenir des vertus et des services de ce vieillard. La foule implore sa grâce, et le Jésuite put expirer en liberté. Le 15 août 1666, après quarante-quatre années d'apostolat, il mourut entre les bras de Jacques Rho et de Prosper

(1) Une de ces lettres est entre nos mains. Les caractères chinois sont tracés sur un long voile de soie jaune. Ce voile, aux couleurs impériales, est garni de franges d'or.

(1) Les Jésuites avaient alors 131 églises et 38 résidences sur le territoire de la Chine; les Dominicains, 21 églises et 2 résidences; les Franciscains, 3 églises et une maison. Les Jésuites avaient écrit 131 ouvrages sur la religion, 105 sur les mathématiques et 83 sur la physique et la morale.

Intorcetta, les deux Pères qui avaient partagé ses travaux.

Un an auparavant, les discussions religieuses qui s'étaient élevées entre les Dominicains et les Jésuites, discussions que Moralez et Martini avaient soutenues peut-être avec plus d'érudition que de prudence, furent sur le point de se terminer. La persécution confondit dans les mêmes chaînes les théologiens des deux camps. Ils étaient vingt-trois détenus à Canton : dix-neuf Jésuites, trois Dominicains et un Cordelier. La communauté de souffrances et la perspective d'une mort imminente donnèrent une pensée de fraternité chrétienne à ces hommes accourus de si loin pour apporter la paix à des populations idolâtres. Ils posèrent les questions avec ce calme qu'inspire la solitude.

Séparés du reste de la terre, destinés à mourir sans revoir leur patrie, ils essayèrent au moins de mettre un terme aux troubles qui les agitaient depuis si longtemps ; après un mûr examen, chacun convint de ses erreurs ou de ses emportements. Un fait inaperçu dans l'histoire, mais qui opéra une heureuse réaction sur les captifs, servit à prouver qu'au milieu même de ces controverses la charité apostolique ne perdait point ses droits. Le Père Navarette, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, s'échappa de la prison commune ; son évasion allait être remarquée, elle pouvait attirer la colère des Mandarins sur ceux qui restaient dans les fers : le Jésuite Grimaldi prit la place du Dominicain. Le 4 août 1668, le Père San-Petri, du même institut que Navarette, répondait par un témoignage solennel aux accusations dirigées contre la Société de Jésus, et il écrivait : « Je certifie en premier lieu qu'à mon avis ce que les Pères missionnaires de la Compagnie de Jésus font profession

de pratiquer, en permettant ou tolérant certaines cérémonies dont les Chinois chrétiens usent à l'honneur du philosophe Confucius et de leurs ancêtres défunts, non-seulement est sans danger de péché, puisque leur conduite a été approuvée par la sacrée Congrégation de l'inquisition générale ; mais qu'à considérer les croyances des principales sectes de la Chine, cette opinion est plus probable que la contraire, et d'ailleurs très-utile, pour ne pas dire nécessaire, afin d'ouvrir aux infidèles la porte de l'Evangile.

« Je certifie, en second lieu, que les Pères Jésuites ont annoncé dans ce royaume de la Chine Jésus-Christ crucifié, et cela non-seulement de vive voix, mais par le moyen des livres qu'ils y ont faits en grand nombre ; qu'ils expliquent avec beaucoup de soin les mystères de la Passion à leurs néophytes, que dans quelques résidences de ces Pères il y a des confréries de la Passion.

» Je certifie en troisième lieu, et, autant qu'il en est besoin, je proteste avec serment, que ce n'est ni à la persuasion de qui que ce soit, mais par le seul amour de la vérité, que je me suis porté à rendre le double témoignage qu'on vient de lire. »

Les Chrétientés de la Chine étaient tout à la fois menacées et par la persécution que suscitaient les régents de l'empire, et par les querelles théologiques des Ordres religieux. La majorité de Kang-Hi fit cesser les vexations contre les Catholiques ; elle rendit aux missionnaires leur liberté, elle accorda aux Jésuites un pouvoir encore plus grand que celui dont ils avaient joui jusqu'alors ; mais ces prospérités inattendues fournirent à l'irritation un nouvel aliment, et, comme nous le verrons plus tard, elles amenèrent la ruine de cette Eglise.

CHAPITRE XXI.

Le séminaire de Goa. — Missionnaires au Congo et en Guinée. — Le Père Pierre Claver et les nègres à Carthagène. — Charité du Jésuite. — Moyens qu'il emploie pour adoucir le sort des Esclaves. — Ses missions dans les cases. — Sa mort. — Le Père Alexandre de Rhodes au Tong-King et en Cochinchine. — Martyre d'André. — Proscription du Père de Rhodes. — Il arrive à Rome, puis en France. — Le Jésuite et M. Olier. — Rhodes va ouvrir la mission de Perse. — Les Jésuites pariahs dans l'Indostan. — Mauvais effet produit sur les Brahmes. — Le Père Robert de Nobili au Maduré. — Il se fait Saniassiss et adopte les mœurs et les coutumes des Brahmes. — Ses succès dans le Maduré. — On l'accuse d'encourager l'idolâtrie. — Sa mort. — Les Pères Jean de Britto et Constant Beschi. — Les Jésuites à Chandernagor. — Le Père Sociro dans l'île de Ceylan. — Son martyre. — Les Protestants tuent le Père Moureyra. — Le Père Cabral au Thibet et dans le Nepaul. — Les Jésuites au Maragnon. — Ils triomphent de la cruauté des Guaitaces. — Les Pères Medrano et Figueroa à la Nouvelle-Grenade. — Jésuites marchands. — Interdiction lancée contre eux par l'archevêque de Santa-Fé de Bogota. — Les Jésuites au Canada. — La Nouvelle-France et ses premiers Missionnaires. — Dangers qu'ils courent. — Premiers néophytes. — Les Anglais et les Français dans l'Amérique septentrionale. — Amour des indigènes pour la France ; leur répulsion pour l'Anglais. — Les Hurons. — Collège à Québec. — Caractères de la mission. — Vie des Pères. — Les Jésuites appellent des Hospitalières et des Ursulines pour soigner les malades et élever les jeunes filles sauvages. — Réductions chrétiennes. — Le Père Jogues et les Iroquois. — Son martyre. — Les Abénakis et les Missionnaires. — Le Père Daniel et ses catéchumènes. — Le Père de Brébeuf et Gabriel Lallemant mis à mort par les Iroquois. — Martyre du Père Garnier. — Le Père Poncet négocie la paix avec les sauvages qui l'ont mutilé. — Les Jésuites chez les Iroquois. — Mission de Constantinople. — Le Père de Camillac et l'ambassadeur de Venise. — Le Père Joseph et Coton. — Les Jésuites dans le Levant. — Cyrille Lucar et les Jésuites. — Le Père Lambert établit la mission des Maronites. — Missions des Antilles.

Avec son peuple de Lettrés, avec les innombrables habitants qui remplissaient ses villes ou cultivaient ses compagnes, le Céleste Empire et les Missions déjà ouvertes ne satisfaisaient point la passion du salut des âmes dont les Jésuites étaient tourmentés. L'Éthiopie, le Mogol, Ceylan, le royaume du Bengale, les côtes de Coromandel, les Philippines, les déserts de Guinée, les Moluques et les contrées les plus reculées de l'Asie recevaient en même temps la semente de l'Evangile. La parole des Pères, leur courageuse initiative, leur sang même la fécondaient. Partout ils apprivoisaient les sauvages, partout ils dominaient les vieilles superstitions, partout, après avoir longtemps souffert, ils parvenaient à triompher des instincts barbares ou des sentiments de répulsion que ces multitudes éprouvent pour les étrangers. Au Mogol, dès l'année 1616, ainsi qu'à Cranganore et chez les schismatiques d'Abyssinie, des Maisons, des Collèges de l'Institut s'élevaient. C'était la consécration de son apostolat, la prise de possession de la Foi. A Goa, dans cette Rome de l'Asie, où reposait le corps de François Xavier, les Jésuites préparaient des ouvriers pour ces plages lointaines ; ils les façonnaient à la misère et à la bienfaisance, à la science et à l'abnégation, aux tribulations de la vie errante et à la gloire du mar-

tyre. En Asie, en Afrique et en Amérique, où la Compagnie avait déjà vaincu tant d'obstacles, elle ne reculait devant aucun péril. En maintenant, en augmentant ses conquêtes primitives, elle cherchait sans cesse à étendre son impulsion ; et, forte de ses avantages passés ou de ses revers, qui étaient encore pour elle des succès, elle jetait de nouveaux Missionnaires et de nouveaux continents.

Le Monomotapa et la Cafrerie recueillaient son enseignement ; le Brésil et le Mexique saluaient ses Pères comme des libérateurs. Ils s'avançaient sur le Hiagui ; ils fondaient un Collège à Potosi, deux autres au Chili, une colonie à Porto-Seguro ; ils subissaient le contre-coup de la victoire, l'envie qui ne pardonne jamais au bonheur, la calomnie qui n'épargne jamais le dévouement. Quand les sauvages ne les tuaient pas à la première rencontre, ils se prenaient à les aimer ; ils s'attachaient à eux comme à des hommes privilégiés de Dieu. Ils les suivaient avec confiance, ils les écoutaient avec respect ; mais cet amour, dont les témoignages éclataient au sein des villes ainsi que dans le fond des bois, était une censure de l'avidité des Européens ou de l'apathie de quelques membres du clergé séculier. De semblables démonstrations, se traduisant en faits, provoquèrent des dissentiments, des querelles d'a-

mour-propre ou de préséance, qui, frivoles ou superflues en Europe, devenaient dangereuses au milieu de ces peuples à peine nés à la société. Les Jésuites avaient introduit le Christianisme dans les principales parties du Nouveau-Monde; ils y centuplaient son action : on essaya de leur faire expier la grandeur de leurs œuvres par de petites chicanes ou par d'obscurs dé mêlés théologiques.

Il y avait, en Europe et en Asie, des Pères de l'Institut pour vivre parmi les grands de la terre, pour diriger la conscience des Rois et instruire les savants. Il s'en trouva encore pour racheter les Chrétiens captifs ou pour partager leurs fers. On en vit même fonder des Résidences dans l'Angola et à la côte de Guinée. A Tétouan et sur les rives de l'Afrique, ils fortifiaient les Blancs esclaves; au Congo et dans l'intérieur des terres, ils répandaient la Foi chez les Nègres. Lorsque l'ignorance et l'abrutissement condamnaient leurs efforts à la stérilité, ils plantaient une croix sur la montagne comme un signe d'espérance. Ils avaient à combattre des ennemis de toute sorte, s'opposant par avarice à ce qu'on inspirât à ces malheureux des sentiments d'humanité et les premiers éléments de la civilisation. Les Portugais et les Espagnols n'en voulaient faire que des bêtes de somme. Les Hérétiques d'Angleterre et de Hollande, émancipateurs de la pensée et apôtres de la liberté, leur apportaient des chaînes encore plus lourdes. Afin que les Jésuites ne paralysassent pas leur odieux négoce, ils croisaient sur les mers et massacraient les Missionnaires. Ceux qui avaient bravé tous ces périls en rencontraient d'autres au rivage. Ils entraient en lutte avec les jongleurs de Quinola; ils essayaient, autant par la charité que par le raisonnement, de détruire les croyances superstitieuses, les coutumes barbares et les sacrifices humains sur les tombeaux entr'ouverts.

Tandis que les Jésuites consumaient leurs vies dans de pareils soins, et qu'ils disputaient à la rapacité la dernière lueur d'intelligence des Nègres, un autre Père s'offrait à ceux de la Colombie. Ils étaient esclaves, il se fit leur serviteur, leur ami, afin d'alléger leurs chaînes et de leur donner un maître moins exigeant et plus doux que leurs acheteurs. Né à Verdu, en Catalogne, vers l'année 1584, Pierre Claver pouvait, par la noblesse de son origine, prétendre aux dignités de l'Eglise ou aux honneurs militaires. Il se consacra à l'Institut de Jésus et acheva ses études au Collège de Majorque. Dans cette maison habitait alors un vieillard nommé Alphonse Rodriguez, qui, après avoir passé une partie de sa vie dans les affaires commerciales, s'était retiré du monde pour vivre plus intimement avec Dieu. Simple Frère coadjuteur et portier du Collège, Rodriguez, que le Pape Léon XII a placé au rang des Bienheureux par

décret du 29 septembre 1824, se lia d'une étroite amitié avec Claver. Il ne s'occupait point de révéler à son jeune disciple les mystères de la science; il l'initia à ceux de la sainteté. Alphonse Rodriguez avait si bien disposé le Novice aux vertus de l'apostolat, que les fatigues, que les périls réservés aux Missionnaires ne purent répondre ni à son amour des souffrances, ni à l'immensité de son zèle. Claver croyait que, sur la terre, il existait une race d'hommes encore plus à plaindre que les sauvages; ce fut à elle qu'il dévoua sa charité.

Dans le mois de novembre 1643, il arriva à Carthagène, l'une des villes les plus considérables de l'Amérique méridionale. Cette cité, dont le port était l'entrepôt du commerce de l'Europe, se trouvait le bazar général où l'on trafiquait des Noirs. On les vendait, on les achetait, on les surchargeait de travaux. On les faisait descendre au fond des mines, on les appliquait à toutes les tortures de la faim, de la soif, du froid et de la chaleur pour accroître la source de ses richesses. Quand, sous ce soleil de plomb, sous ces tempêtes qui usent si vite les complexions les plus robustes, ces pauvres esclaves avaient épuisé leurs forces pour fertiliser un sol ingrat, leurs maîtres les abandonnaient à de précoces infirmités ou au désespoir d'une vieillesse anticipée. Alors ils mouraient sans secours comme ils avaient vécu sans espérance.

Cette misère enfantant le luxe n'échappa point aux Jésuites. Le Père de Sandoval avait précédé Claver sur ce rivage, et, comme lui, né dans la grandeur, il s'était imposé le devoir de consoler, de soulager tant d'infortunes. Alphonse Rodriguez avait enseigné à Claver la théorie de l'abnégation chrétienne, Sandoval lui en fit connaître la pratique. A peine l'eut-il formé à la vie qu'il embrassait, à cette continuité de malheurs qu'il fallait endurer d'un côté, pour les adoucir de l'autre, que le Jésuite, vieilli dans les bonnes œuvres, sentit qu'il pouvait résigner aux mains de Claver son sceptre d'humiliation. Sandoval se mit à parcourir le désert, à fouiller les bois les plus épais pour annoncer aux Nègres libres la bonne nouvelle de Jésus-Christ; puis cet homme, dont la famille était si opulente, expira couvert d'ulcères volontairement conquis par la charité.

A Carthagène, ce n'était ni par la diversité des lieux ou des climats, ni par ce besoin de changement, si doux au cœur de l'homme, que Claver espérait un dédommagement. Pour lui l'avenir était comme le présent, toujours plein des mêmes calamités, toujours apportant au même rivage la même ignorance, les mêmes terreurs et les mêmes maladies. Les Nègres seuls se renouvelaient. Chaque jour ramenait pour le Père une monotonie de prévenances, de petits soins et d'amour qui aurait dû faire chanceler la patience la plus exercée. Les travaux et la cha-

Claver
du
Jésuite

leur avaient bientôt décimé les esclaves : on les remplaçait par d'autres, et son œuvre recommençait. Le Jésuite ne faisait pas de cette stérile philanthropie qui, dans les académies ou du haut des tribunes politiques, verse quelques larmes officiellement instruites à feindre sur les infortunes des hommes de couleur. Il ne se contentait pas de s'émouvoir à distance aux récits romanesquement arrangés, aux phases humanitaires des spéculateurs en bonnes œuvres. L'ami des Noirs s'était décidé à vivre de leur misérable vie. C'était le seul moyen de leur apprendre à ne pas maudire l'existence, le seul moyen de les conduire par degrés de l'Idolâtrie au Christianisme, de l'esclavage à l'affranchissement.

Moyens qu'il emploie pour adoucir le sort des esclaves. Dès qu'un navire entrait au port, Claver accourait avec une provision de biscuits, de limons, d'eau-de-vie et de tabac. A ces esclaves abrutis par les supplices d'un long voyage et toujours sous le poids des menaces ou du bâton, il prodiguait ses caresses. Leurs parents ou leurs princes les avaient vendus ; lui, leur parlait d'un père et d'une patrie qu'ils avaient dans le Ciel. Il recevait les malades entre ses bras, il baptisait les petits enfants, il fortifiait les valides, il se faisait leur serviteur, il leur disait, par signes, que partout, que toujours il serait à leurs ordres, prêt à partager leurs douleurs, disposé à les instruire, et ne reculant jamais quand ils lui demandaient le sacrifice de ses jours.

Sees missions dans les cases. En présence des maux dont ils sortaient d'être assaillis, en face de ceux qui les attendaient, les Nègres, ne voyant que dédain ou impassibilité sur la physionomie des Blancs, se prenaient à avoir foi en cet homme, que leurs compatriotes, déjà habitués au joug européen, saluaient comme un ami. Claver s'était insinué dans leur confiance ; il songea à y introduire l'Evangile ; mais il fallait vaincre des obstacles de plus d'une sorte, trouver des interprètes, les payer et leur enseigner à devenir Missionnaires par substitution. Claver se mit à mendier de maison en maison, à tendre la main sur les places publiques. Après avoir arraché aux colons l'autorisation de visiter les Noirs dans leurs cases ou dans les mines, on apercevait ce Jésuite, toujours les yeux chargés de fièvre, toujours pâle, toujours le corps exténué par d'innombrables maladies, cheminer à travers champs pour porter aux esclaves l'espérance et le salut.

Un bâton à la main, un crucifix de bronze sur la poitrine et les épaules pliées sous le faix des provisions qu'il va leur offrir, le Père parcourt d'un pas que la charité rend agile les routes brûlées par le soleil. Il franchit les fleuves, il affronte les pluies torrentielles ainsi que les âpres variations du climat. A peine parvenu à une case où l'agglomération des esclaves épaissit l'air déjà empesté par l'entassement de tant de corps infects, le Jésuite se présente au quartier des malades. Ils ont besoin de plus de secours, de

plus de consolations que les autres ; sa première visite leur appartient de droit. Là, il leur lave lui-même le visage, il panse leurs plaies, il leur distribue des médicaments et des conserves ; il les exhorte à souffrir pour Dieu, qui est mort sur la Croix afin de les racheter. Quand il a calmé toutes les peines du corps et de l'esprit, il réunit les esclaves autour d'un autel que ses mains ont dressé ; il suspend sur leurs têtes un tableau de Jésus-Christ au Calvaire, de Jésus-Christ dont le sang coula pour les Nègres. Il place les hommes d'un côté, les femmes de l'autre sur des sièges ou sur des nattes qu'il arrange lui-même ; et, au milieu de ces êtres dégradés, sans vêtements, couverts de vermine, il commence d'un air radieux les enseignements qu'il sait mettre au niveau de leur abâtardissement intellectuel.

Outre les Noirs publiquement esclaves, il y en avait d'autres que la cupidité tenait cachés dans Carthagène et que, pour ne pas payer la dîme due au roi d'Espagne, on vendait en secret à des marchands qui les destinaient aux sucreries. Ceux-là étaient, s'il est possible, encore plus misérables que les autres. Le gouvernement ne connaissait pas cette contrebande ; Claver la pressentit. Ce ne fut pas pour la dénoncer, mais ces esclaves ne devaient pas être plus privés que leurs frères des bienfaits de l'Evangile. Claver jura le secret, à condition qu'il lui serait permis de les instruire et de les baptiser. Ce secret, il l'emporta dans la tombe.

Il ne suffisait pas au Jésuite d'avoir fait chrétiens tant d'infortunés, il essaya de leur inculquer les premiers principes de la morale. Quand il fut appelé à prononcer ses vœux solennels, il en ajouta un cinquième. La Compagnie de Jésus le créait esclave de Dieu, il voulut s'astreindre à un joug plus pesant et il signa ainsi sa profession : *Pierre, esclave des Nègres pour toujours*. Claver se donnait tout entier à ces multitudes grossières ; il ne s'en sépara plus. Il avait baptisé les moins stupides, il chercha à leur inspirer quelques sentiments humains. Ils étaient faibles, tremblants devant leurs maîtres ; il aspira à les relever devant Dieu. Leurs maîtres fuyaient leur contact, car ce contact seul engendrait des exhalaisons fétides ; mais ils étaient chrétiens, Claver exige que, dans l'Eglise des Jésuites au moins, l'égalité règne comme au ciel ou dans la tombe. Son zèle paraît outré, on menace de désertir le temple ; Claver répond qu'achetés par les hommes, les Nègres n'en sont pas moins enfants de Dieu ; qu'il y a pour eux obligation de satisfaire aux commandements de l'Eglise, et que, lui, leur pasteur, doit leur rompre le pain de la parole de vie. Les Noirs purent donc comme les Blancs venir prier dans le sanctuaire, et il leur fut permis de se mêler aux Européens.

De grands vices avaient germé au milieu de tant de désolations ; la débauche y apparaissait

sans voile, elle n'évoquait que de honteux plaisirs, que de plus honteuses maladies, et jamais un remords. La pudeur était un mot dont les Nègres n'avaient pas l'intelligence. Claver les conduisit par degrés jusqu'à la connaissance, jusqu'à la pratique de la vertu. A force de tendresse et d'affectueuses leçons, il leur apprit à redevenir purs, chastes et sobres. Pendant quarante ans il se résigna à cette existence, dont nous n'avons esquissé qu'une journée; les lépreux, les pestiférés furent ses enfants de prédilection; mais ce vieillard, qui avait vu l'humanité sous tant de phases hideuses, ne tarda point à ressentir les douleurs qu'il avait si souvent apaisées. Il perdit peu à peu l'usage de ses jambes et de ses bras, puis enfin il expira le 8 septembre 1634.

Il avait confondu dans le même amour le colon et l'esclave, le Blanc et le Nègre. On les vit se réunir tous dans un même sentiment d'admiration, de deuil et de piété autour de son tombeau. Les magistrats de Carthagène, le gouverneur, don Pedro de Zapata, à leur tête, sollicitèrent l'honneur de faire aux frais de la ville les obsèques de l'apôtre de l'humilité. Les Nègres, les Marrons eux-mêmes, se joignirent à la pompe funèbre, et de chaque palais ainsi que de chaque case il ne s'échappa qu'un cri de vénération et de reconnaissance pour ce Jésuite qui avait tant glorifié l'humanité ¹.

Tandis que le Père Claver révélait au monde la puissance que la charité d'un homme exerce sur les natures les plus ingrates, un autre missionnaire de la Compagnie, Alexandre de Rhodes, né à Avignon en 1594, ouvrait au Christianisme les portes de la Cochinchine. Il avait déjà brisé celles de Tong-King, la plus importante partie de l'An-Nam, il l'avait évangélisé, et, à la fin de l'année 1624, il pénétrait dans les montagnes cochinchinoises. « Le langage de cette nation, dit le Père de Rhodes dans une relation de ses divers voyages, m'étonna d'abord, parce que c'est une musique continue; et un même mot ou plutôt une même syllabe prononcée diversement à quelquefois vingt-quatre significations du tout différentes. Quand je les entendois parler au commencement, il me sembloit d'entendre gazouiller des petits oiseaux et je perdois quasi courage de jamais apprendre cette langue. »

Le Jésuite l'apprit cependant; mais de 1624 à 1640, il fut tour à tour ballotté entre le Tong-King et la Chine, discourant avec les rois, annonçant aux peuples la parole de Dieu. En 1640, il fut destiné pour la Cochinchine. Ce n'était pas à des sauvages qu'il allait révéler la Foi, le Père de Rhodes le savait, et il se conforma à ces mœurs d'obéissance aveugle envers le sou-

verain, à cette merveilleuse aptitude à tout comprendre qui faisait de ces peuples une espèce de classe de lettrés. Il leur enseigna à dompter leurs passions et à croire; puis, lorsqu'il eut formé quelques fervents catéchumènes, la persécution sévit. Au mois de juillet 1644, un jeune homme, baptisé sous le nom d'André, fut appelé au martyre ou à l'apostasie. Le Père de Rhodes l'accompagna au lieu du supplice, il le vit mourir.

Le roi de Cochinchine avait tâché d'arrêter les progrès du Christianisme en faisant couler le sang. Les administrateurs de ses provinces l'imitèrent, mais ils ne furent pas plus heureux que lui. Le gouverneur de Cham-Tao ordonne un dénombrement des néophytes; il espère ainsi que la plupart n'oseront braver sa colère en se proclamant sectateurs du Christ. Pas un seul ne recula devant cette existence; tous confessèrent avec joie leur religion. Alexandre de Rhodes était le plus coupable, on lui enjoignit de sortir des terres de l'empire; mais, raconte le Jésuite, « j'étois seul prestre en tout le pays, je n'eus garde d'abandonner trente mille Chrétiens sans aucun pasteur. Je me retirai de la Cour et me tins caché, demeurant ordinairement le jour dans une petite barque avec huit de mes catéchistes, et la nuit j'allois trouver les Chrétiens qui s'assembloient en quelques maisons secrètes. »

Cette existence nocturne dura une année à peu près : le Père de Rhodes fut enfin arrêté dans le Thérach et livré au Roi, qui le condamna à avoir la tête tranchée. Sa science et sa douceur lui avaient créé des partisans autour du trône; ils intercédèrent en sa faveur : le roi commua sa peine en un exil perpétuel. Il n'y avait plus pour lui moyen de continuer sa mission; le Jésuite partit pour Rome, afin de décider le Souverain Pontife à donner des évêques et des ouvriers à cette terre où la Religion trouvait des cœurs si fidèles. Rhodes traversa la Perse et la Médie, il parcourut l'Arménie et la Natolie; puis, après trente-un ans de courses et de dangers, il arriva à Rome le 27 juin 1649. « Que faisons-nous en Europe, écrivait-il à cette époque, qui soit égal à la gloire de ces conquêtes? Un seul de nos Pères en ce pays-là baptise en un an six mille chrétiens, en gouverne quarante mille, entretient soixante-dix églises. Jésus-Christ, notre bon maître, nous appelle et veut être notre capitaine. »

Alexandre de Rhodes était bien vieux pour espérer de revoir ses néophytes; mais il avait foi dans son œuvre, foi surtout dans le Saint-Siège et dans le zèle de ses successeurs. Innocent X l'accueillit avec une affection qui égalait ses travaux; pour honorer ce Jésuite, dont l'Eglise appréciait les services, le Pape le chargea de mettre lui-même à exécution le projet qu'il avait conçu. Dans ce dessein, il accourut à Paris où alors les grands hommes religieux dominaient

Proscription du père de Rhodes.

Il arrive à Rome, puis en France.

Le Jésuite et M. Olier.

(1) En 1747, Benoît XIV confirma le décret de la Congrégation des Rites, qui déclare suffisantes les preuves du degré d'héroïsme dans lequel Pierre Claver a possédé toutes les vertus.

le monde par l'éclat de leurs vertus et de leurs talents. Il avait refusé la dignité et le titre d'évêque dont Innocent X s'était fait gloire de le revêtir; il venait en France pour évoquer des premiers pasteurs et pour créer des missionnaires. Jean-Jacques Olier, le fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, s'émua aux récits du Père de Rhodes. Il était accablé d'infirmités, et cependant il se jeta aux pieds du Jésuite, il le conjura de l'enrôler dans la sainte milice qu'il formait : mais Alexandre de Rhodes se montra inflexible. Le bien qu'Olier éternisait en renouvelant l'esprit du clergé français le rendit sourd à toutes ses prières. « Il y a huit jours, écrivait alors Olier ¹, que je fis paroître la superbe de mon cœur, témoignant le désir que j'avois de suivre ce grand apôtre du Tong-King et de la Cochinchine; mais après lui avoir parlé à fond de ce dessein, ou plutôt de ce projet, ce saint homme, ou notre Seigneur en lui, m'en a jugé indigne. »

Rhodes
va ou-
vrir la
mission
de Perse.

Ce que le véritable intérêt de l'Eglise lui avait inspiré de refuser à Olier, le Père l'accorda à plusieurs jeunes gens; et lorsqu'il eut préparé ces ouvriers à l'apostolat, lui-même, comme un vieil athlète dont les combats rajeunissent l'audace, il demande encore à braver de nouveaux dangers. En traversant la Perse, il a vu que la moisson était abondante; il désire de consacrer ses jours à cette terre : il supplie le Général de la Compagnie de l'autoriser à y établir une mission. Son vœu fut exaucé, et celui qui avait porté la croix au Tong-King et à la Cochinchine, put encore la planter sous les murs d'Ispahan. Quelques années après, en 1660, le Père Alexandre succombait, martyr de ses incroyables travaux.

Les
Jésuites
pariahs
dans
l'Indos-
tan.

Sans donner à leurs œuvres un pareil cachet de glorieuse individualité, d'autres Jésuites marchaient sur les traces des Pères Claver et de Rhodes, les uns, comme Vincent Alvarez, mouraient sous le cimetière des Mahométans à la côte de Malabar; les autres, comme Antoine Abrero, périssaient engloutis dans un naufrage. Le 29 juin 1648, le Père François Paliola tombait dans l'île de Magindanao sous le fer d'un apostat; le 44 novembre 1649, le Père Vincent Damien, l'un de ces missionnaires qui enfantaient des miracles, expirait assassiné par les Gentils des Iles Philippines. Ici, au Synode de Diam-pour, en juillet 1599, François Rozo combattait en langue tamoule le Nestorianisme; là, Pimentel fondait une maison de la Compagnie à Négapatam et un séminaire à San-Thomé. Simon Sa était envoyé en ambassade à la côte de Coromandel; à Bisnagar il se voyait accueilli par le prince que ses sujets décoraient des titres pompeux de Roi des Rois, d'époux de la bonne fortune, de maître de l'Orient et du Midi, de

l'Aquilon, de l'Occident et de la mer. Le souverain de Gingee sollicitait des Pères pour son royaume; le mouvement chrétien se manifestait sur tous les points de l'Indostan : du Gange à l'Indus, de la vallée de Cachemyre à Golconde, les Jésuites avaient propagé la doctrine Catholique. Epars dans ces régions sans bornes, perdus, pour ainsi dire, au milieu de ces peuples qui avaient un culte, une science, des mœurs à eux, et qui professaient pour les Européens un mépris traditionnel, les Jésuites n'avaient pas encore pu vaincre tant de répulsion. En Chine, ce fut par les grands et par les lettrés que le Christianisme s'introduisit; dans l'Indostan, au contraire, les Pariahs seuls adoptèrent la Croix comme l'emblème de leur proscription, comme l'aurore d'une espérance nouvelle.

La Croix, c'était l'égalité pour eux : cette égalité blessa vivement les hautes Castes des Brahmes et des Rajahs, qui apercevaient toujours à travers le bois du Calvaire l'épée sanglante d'Albuquerque ou celle des aventuriers de génie venus après le conquérant. Les Pariahs avaient cherché un refuge et une consolation dans l'Evangile : l'Evangile fut déclaré méprisable par cela seul que des Pariahs l'avaient accepté. Aux yeux des Missionnaires, le salut des classes maudites avait peut-être plus de prix que celui des Brahmes; ils relevaient ces multitudes courbées depuis des siècles sous le poids d'un anathème universel; mais les Jésuites ne se contentaient pas de leur inspirer le sentiment de la dignité humaine : ils comprenaient qu'il fallait faire pénétrer la Foi jusqu'au cœur des castes privilégiées afin de rendre plus supportable la condition des premiers néophytes. La bonne volonté ne manquait pas, les moyens seuls semblaient échapper à leur zèle, lorsqu'en 1605 Robert de' Nobili, dont le nom se rattacherait à la chaire de saint Pierre par les Souverains Pontifes Jules III et Marcel II, et à la couronne germanique par l'Empereur Othon III, touche au port de Goa.

Né à Montepulciano en 1577, il avait, comme Bellarmin, son oncle, répudié les honneurs pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Formé par le Père Orlandini, il se consacra aux missions, et, à l'âge de vingt-huit ans, il arrivait dans le Nouveau-Monde, poussé par l'ambition des conquêtes évangéliques. Ses prédécesseurs sur les rives de l'Indus et du Gange, les Missionnaires de Carnate, de Gingee et de Tanjaour, se laissaient prendre au cœur d'un fatal découragement : ils s'étaient faits les frères des castes prosrites, les Brahmes frappaient leur apostolat de stérilité. Les Brahmes, prêtres et docteurs de la nation, n'avaient pas daigné descendre des hauteurs de leur vanité pour s'humilier devant une religion que les Pariahs adoptaient; les Jésuites s'avoient que tant de travaux n'obtiendraient jamais leur récompense. Ils

(1) *Vie de M. Olier*, t. II, p. 440.

vivaient parmi les races chargées d'opprobre ; rien de salutaire , rien de fécond ne pouvait sortir de ce dévouement. Robert de Nobili conçut la pensée de faire autrement , il s'imagina qu'un nouveau système d'action devait être tenté.

En haine des Pariahs , les Brahmes repoussaient le Christianisme et les Jésuites : Nobili , à qui la mission du Maduré est échue en partage , veut faire recevoir l'Evangile par une voie moins suspecte à leur orgueil. Il se crée Brahme ; c'est-à-dire , il prend les mœurs , le langage , le costume des Saniassis ¹. Comme eux , il habite une hutte de gazon , il s'est condamné à une vie d'austérités et de privations ; il s'abstient de chair , de poisson et de toute liqueur. Sa tête rasée n'a , comme la leur , qu'une touffe de cheveux au sommet ; il traîne à ses pieds des socques à chevilles de bois ; il a pour chapeau un bonnet cylindrique en soie couleur de feu ; ce bonnet est surmonté d'un long voile qui se drape sur ses épaules ; il porte une robe de mousseline , de riches boucles d'oreilles tombent sur son cou , et le front du Jésuite est recouvert d'une marque jaune qu'a faite la pâte du bois de Sandanam.

Lorsque , dans le mystère de sa grotte où personne n'a encore eu accès , il est parvenu à s'identifier aux habitudes et aux cérémonies du pays , Nobili met à exécution le plan qu'il a rêvé , le plan que les Jésuites et l'archevêque de Cranganore ont approuvé. La transformation est si complète que le Père Robert n'est plus un Européen , même aux yeux des Brahmes ; il est devenu saint et savant comme eux. Les Brahmes l'interrogent sur sa noblesse , il jure qu'il descend d'une race illustre. Son serment est enregistré , et on lui donne le nom de Tatouva-Podagar-Souami , ce qui signifie homme passé maître dans les quatre-vingt-seize qualités du vrai sage.

L'or et les perles se cachent , disent les Indiens ; pour les conquérir , de grandes fatigues sont nécessaires. Nobili avait médité ce proverbe , il l'appliqua. Il savait que la curiosité non satisfaite est un stimulant : il se tint à l'écart , ne rendant jamais de visites , n'en recevant que le moins possible , et , par là même , fixant sur lui l'attention publique. Le bruit de sa science et de ses austérités se répandit parmi les Brahmes , beaucoup témoignèrent le désir de l'entendre ; Nobili céda enfin à leurs vœux. Il ouvrit une école , et , en mêlant la doctrine du ciel aux enseignements de la terre , il parvint en peu de temps à leur faire admirer les dogmes et les lois de la Religion chrétienne. Quatre ans après son arrivée dans le Maduré , Nobili avait surmonté les obstacles et il recueillait le fruit de sa persévérance. Quelques Brahmes commençaient à se prosterner devant la Croix ; le mystère de l'éga-

lité humaine leur était révélé , le Christianisme s'ennoblissait à leurs yeux. Le Roi de Maduré en a l'intelligence , il se propose de l'embrasser ; mais les Brahmes qui n'avaient pas encore soumis leur orgueil à l'humiliation du Calvaire égorgent ce prince dans une pagode , et , comme les premiers Romains , ils proclament que les Dieux ont enlevé ce Romulus indien au séjour de la gloire.

Nobili avait triomphé par un miracle de courage et de patience : les Européens incriminèrent son triomphe ; on l'expliqua en disant qu'il s'était fait Brahme et qu'il encourageait la superstition et l'idolâtrie pour jeter sur la Compagnie de Jésus un nouveau reflet de puissance. En 1648 , ces imputations s'accréditèrent avec tant d'autorité que le Père Robert est cité à comparaître devant l'archevêque de Goa. Nobili accourt à l'ordre de ses supérieurs ; quand le Père Palmerio , Visiteur des Indes , et les autres Jésuites l'aperçurent dans son nouveau costume , il ne s'éleva contre lui qu'un cri d'indignation. Nobili s'y attendait , et il avait préparé sa défense. Elle était péremptoire ; elle confondit les préventions des Jésuites , mais elle ne fut pas aussi favorablement accueillie au tribunal de l'archevêque. La question était délicate : de Goa , où chacun la traitait avec ses passions , avec sa foi ou ses préjugés , on la déféra au Saint-Siège. Là , sur les marches même du trône pontifical , Nobili rencontre un censeur dans son oncle , le Cardinal Bellarmin. Le Jésuite , fort de la pureté de ses intentions et convaincu qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'implanter le Christianisme chez les Brahmes , tint tête aux objections. Il résista avec tant d'énergie , il prouva si éloquemment la sagesse de ses plans , qu'Almeyda , inquisiteur de Goa , se rendit à ses raisons. Le Dominicain plaidait la cause du Jésuite : le 34 janvier 1623 , Grégoire XV l'autorise à poursuivre son projet jusqu'à nouvel examen de la part du Saint-Siège.

La question des rites malabares était ajournée ; Robert de Nobili pouvait en sûreté de conscience se livrer à ses étranges travaux : il les reprit après cinq ans de débats , il les continua jusqu'au jour où , privé de la vue , il ne lui fut plus permis de travailler au salut des Indiens. Sa jeunesse et son âge mûr leur avaient été consacrés ; dans sa retraite au collège de Jafanapatan , puis à celui de San-Thomé , il leur consacra ses derniers instants. La vie active était interdite au Missionnaire aveugle : il se dévoua à composer dans chaque langue de l'Indostan des livres pour aplanir les difficultés que tant d'idiomes variés offraient aux Européens. Le 46 janvier 1656 , Robert de Nobili mourut à l'âge de quatre-vingts-ans , et son tombeau , qui s'élève non loin de Maduré , est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Indiens ¹.

(1) Les Saniassis sont les brahmes pénitents , la caste la plus honorée de l'Indostan.

(1) Mœurs , institutions et cérémonies des peuples de l'Inde , par l'Abbé J.-A. Dubois , t. 1 , p. 425.

Les pères
Jean de
Britto et
Constant
Beschi.

Pour marcher dans la voie tracée par Robert de'Nobili, qui avait livré au Christianisme près de cent mille Indiens ou Brahmes, des hommes exceptionnels étaient indispensables; ils devaient, comme lui, renoncer à leurs goûts, à leurs habitudes, et se créer une existence en dehors des mœurs de leur patrie. A quelques années d'intervalle, un nouveau Jésuite fécondait la Mission que la mort de'Nobili avait interrompue. Ce Jésuite était Juan de Britto, fils d'un vice-roi du Brésil. En 1672, Britto s'arrache, comme le Père Robert, aux larmes de sa famille, aux prières de ses amis et à celles de don Pedro de Bragance, régent du Portugal; puis, dans la fleur de l'âge, il accourt au Maduré et se fait Saniassi. Il avait une ardeur tempérée par la prudence, il possédait les sciences de l'Inde ainsi que celles de l'Europe: il put donc en quelques années opérer des prodiges. Mais le Maduré ne suffisait plus à son zèle, Britto s'élance dans les royaumes de Tanjaour et de Gingee; il ouvre aux Jésuites la route de Mysore; il entre dans le Malabar, il y prêche la Foi, il y baptise trente mille idolâtres. Ici il est battu de verges, là porté en triomphe; chargé de chaînes par les uns, honoré par les autres: enfin, après vingt années de persécutions et de joies, il tombe, le 4 février 1693, sous les coups des Brahmes qui l'accusaient de magie. La mort de Britto n'arrêta point l'élan imprimé à ces contrées. L'Eglise et la Société de Jésus comptent un martyr de plus dans leurs annales; l'Indostan salue trois ans après un nouveau Missionnaire-Brahme. L'œuvre de'Nobili n'était qu'ébauchée; le Père Constant Beschi, surnommé par les Indiens le Grand Viramamouni, va y mettre la dernière main.

Les
Jésuites
à Chan-
dernagor.

Le Maduré a ses Jésuites qui se plient aux usages de la nation, qui, pour la faire chrétienne, se soumettent à toutes les austérités, au silence et au martyre; dans le même temps, le Père Melchior Fonseca voit bâtir sous ses yeux la première église du Bengale. Il a évangélisé la ville de Chandernagor, les habitants veulent eux-mêmes dédier au Christ le temple que leur Foi lui élève. Les royaumes d'Arracan, de Pégu et de Cambodge écoutent avec respect les Jésuites qui leur parlent de Dieu; le roi de Siam appelle dans ses Etats le Père Tristan de Golayo.

Le père
Sociro
dans l'île
de
Ceylan.

Tristan, accompagné de Balthazar Sequeira, cède à ce vœu: la Mission s'établit et des néophytes se forment. En 1602, d'autres Jésuites abordent à l'île de Ceylan. Des Français y sont installés: c'est avec leur consentement qu'ils se présentent sur ce sol que les disciples de saint François ont fertilisé; c'est avec eux que vont travailler les Pères Alexandre Hunner, Jacques de Guzman, Antoine de Mendoza et Pierre Euticio. Les premières prédications furent heureuses; leur succès amena la persécution. Le 13 décembre 1616, les Pères

Jean Matella et Mathieu Palingotti périrent sous le fer des insulaires. C'était une provocation aux Jésuites: deux viennent d'avoir la tête tranchée, quatre nouveaux Pères accourent pour partager avec Sociro les fatigues et les périls. Sociro avait su se faire aimer des indigènes et estimer des Portugais. Il servait de lien entre les vainqueurs et les vaincus, il rendait la victoire plus clémente, il calmait les désespoirs de la défaite ou de l'esclavage. En 1627, l'île de Ceylan devint le théâtre d'une lutte plus acharnée que jamais.

Le Père Sociro est pris par les Barbares et conduit à leur chef. A la vue du Jésuite, dont le nom a souvent retenti à ses oreilles, le chef s'indigne; il reproche aux soldats d'avoir laissé la vie à l'implacable ennemi de leurs dieux. A peine ces paroles sont-elles tombées de sa bouche que le Père meurt percé de flèches. Le 14 septembre 1628 la même mort frappait Mathieu Fernandez, et Bernard Pecci expirait sous le glaive des Gentils.

Ce n'étaient pas dans ces contrées les adversaires les plus redoutables de la Compagnie: les Protestants de Hollande infestaient les côtes de Goa pour y trafiquer et pour saisir les Jésuites au passage. Un vaisseau portugais est envoyé à la rencontre des navires luthériens; pour animer les matelots, le vice-roi demande que les Pères Emmanuel de Lyma et Maure Moureyra fassent partie de l'expédition. Les Portugais sont attaqués, ils résistent; les Hollandais parviennent pourtant à incendier le vaisseau. Moureyra s'élance à la mer avec l'équipage; les Hérétiques s'aperçoivent qu'il y a un Jésuite parmi ces hommes qui cherchent dans l'Océan un refuge contre les flammes: ils se précipitent tous sur le Jésuite, ils le tuent à coups de harpons. Le 16 août 1633, Antoine de Vasconcellos, grand Inquisiteur des Indes, abandonnait cette dignité pour se consacrer à l'Institut de Saint-Ignace: le même jour il était empoisonné. L'année suivante, le Père d'Andrada subissait la même mort. Le Protestantisme en Europe soulevait toutes les passions contre les Jésuites; aux Indes, il trouvait dans les populations barbares des auxiliaires qui servaient sa haine.

Sans se préoccuper des calamités qui les attendent, d'autres Jésuites couraient à la recherche de nouveaux néophytes. Le Père Jean Cabral pénètre, en 1628, dans le Thibet, il arrive au centre de l'empire; il explique au roi les principaux points de la morale chrétienne, il lui fait apprécier les dogmes de la Religion, et le monarque, frappé de la sublimité de l'Evangile, accorde au Jésuite le droit de l'annoncer à ses sujets. Cabral se met à l'œuvre; mais les prêtres des idoles sortent de leur apathie: ils savent quel est l'ascendant que le Christianisme peut prendre sur l'esprit des peuples; ils exigent que l'autorisation soit annulée: ils menacent d'insurger la multitude et contre le

prince et contre les Jésuites. Cabral comprend qu'une persistance, alors dangereuse sans aucun avantage, leur fermera à tout jamais l'entrée de ce royaume; il prie le monarque de lui permettre de se retirer. Le Thibet lui était interdit, il s'élance dans le Nepaul.

L'Asie et l'Afrique se couvraient de Jésuites; ils se multipliaient dans les deux Amériques, et néanmoins au milieu de tant de peuples qu'une industrieuse charité dressait à la civilisation sur tous les points du globe, on eût dit que ces conquêtes ne suffisaient pas encore pour apaiser la soif du salut des âmes qui agitaient les Pères. Le Mexique et le Brésil étaient depuis longtemps ouverts à leurs ambitieux desirs d'affranchissement chrétien; ils avaient partout des dangers à braver, des supplices à endurer; ce n'était pas assez pour leur enthousiasme, ils voulaient porter la Croix jusqu'aux dernières limites des terres les plus ignorées. Le 30 avril 1643, quinze nouveaux Missionnaires s'embarquent à Lisbonne pour le Maragnon. Les Pères du collège de Fernambouc ont créé cette résidence; il faut la féconder. Le vaisseau qui porte les quinze Jésuites sombre en vue du rivage; douze Missionnaires sont engloutis dans les flots. Cette perte ne ralentit point les travaux de ceux qui instruisaient les sauvages du fleuve des Amazones.

L'Océan, dans ses orages, ne faisait pas plus grâce aux Jésuites que les Protestants dans leur colère, que les prêtres des faux dieux dans leur vengeance. Les Jésuites répondent à toutes ces morts par de nouveaux sacrifices: douze Pères ont succombé avant même d'avoir pu combattre; la même année, huit Missionnaires se présentent au nord du Cap Froid. C'est là que, le long de la mer, sous les feux du tropique, habitent les Guaitaces, peuple que sa férocité a rendu l'effroi des marins. Les cadavres des naufragés que la mer jette au rivage leur servent de pâture. Quand la tempête n'a pas pourvu à ces horribles festins, les Guaitaces s'embusquent à la frontière, ils épient la marche des Européens qui, pour ne pas traverser des monts inaccessibles ou d'épaisses forêts, côtoient l'Océan; ils les saisissent au passage, ils les dévorent. Audacieux et rusés, un pied dans les montagnes et l'autre sur le bord de la mer, toujours prêts au massacre ou à la perfidie, ces sauvages sont devenus le fléau des Portugais.

Une guerre avec eux effrayait les plus hardis, le gouverneur de Rio-Janeiro en confie le soin aux Jésuites. Ces Guaitaces n'entretenaient aucune relation avec les tribus brésiliennes; ils s'isolaient dans leur férocité, leur idiome même différait de tous les autres. Les Pères ne le connaissaient pas; ils s'enfoncent pourtant dans les terres, et, dès qu'ils se trouvent en face des Barbares, ils essaient de leur traduire par signes le but de leur excursion. A la vue de ces hommes

qui, sans autres armes qu'une croix et un bréviaire, affrontent si placidement leur soif de sang humain et qui s'empresment autour d'eux comme des esclaves ou des amis, les Guaitaces conjecturent qu'il y a dans leur voyage quelque chose d'insolite. Ils entourent les Missionnaires, ils les regardent avec un sentiment de curiosité et de pitié, puis neuf d'entre eux consentent à suivre les Jésuites au collège de Rio-Janeiro. Un pas immense était fait vers la civilisation: les Jésuites triomphaient de la barbarie, ils lui avaient inspiré confiance; la barbarie allait soumettre son affreuse voracité aux lois du Christianisme. Les neuf Guaitaces furent formés, instruits, baptisés, et, quand ces premiers néophytes, chargés de dons, retournèrent dans leur patrie, ils purent y répandre la semence évangélique que les Missionnaires accoururent développer. Ils les avaient pris sauvages, ils les rendirent Chrétiens.

La Nouvelle-Grenade avait, elle aussi, ses Jésuites; les Pères Alphonse de Medrano et François de Figueroa s'étaient, dès l'année 1598, jetés au milieu des déserts. Après avoir commencé leur mission par prêcher aux Espagnols de Santa-Fé-de-Bogota la réforme des mœurs et la charité, on les avait vus prodiguer aux esclaves et aux indigènes les trésors de la Religion. En 1604, un collège se fondait à Santa-Fé; dans le même temps les Pères couraient à la poursuite des naturels, ils réduisaient leurs différents idiomes à une langue dont le Jésuite Joseph Dadey composait le dictionnaire. En 1620, les villes de Pamplona, de Mérida et de Honda créaient des maisons à la Compagnie. Les Pères Vincent Impériali, Joseph Alitran, Pierre d'Ossat, Juan de Grégorio et Mathieu de Villalobos, disséminés dans les forêts ou répandus dans les cités avec d'autres membres de l'Institut, consacraient leur vie à civiliser les sauvages et à inspirer aux Espagnols quelques vertus chrétiennes.

Tandis qu'en 1628 Jean de Arcos et le Père Cabrera arrivaient à Caraccas, Dominique de Nolina, Joseph Dadey, Michel de Tolosa, Diégo de Acuma et Joseph Tobalino s'enfondaient dans les terres. Afin d'être favorablement accueillis, ils se montraient les mains pleines de présents. Dans le principe, l'aspect des Européens, celui même des Jésuites produisait sur les naturels une impression de frayeur qu'ils traduisaient par des cris articulés. A leur approche, ils prenaient la fuite, ils se cachaient dans les cavernes les plus inaccessibles, et, pour ne pas être réduits en servitude, ces infortunés se résignaient à tous les tourments. Peu à peu les Jésuites apprirent le secret de leur solitude; alors, sans autre boussole que leur zèle, sans autre équipage que l'espérance, n'ayant pour abri que les arbres des forêts et les racines pour nourriture, selon l'Histoire de

Les pères
Medrano
et Fi-
gueroa
à la
Nou-
velle-
Grenade.

Jésuites
mar-
chands.

la Nouvelle-Grenade ¹, ils se lancèrent à travers les plaines et les bois. Avant de rencontrer les barbares, ils avaient à braver les lions, les tigres, les léopards dont le pays était couvert. Ces rois des forêts ne furent point un obstacle pour les Jésuites; quelques-uns disparurent sous la dent des bêtes féroces, d'autres périrent étouffés dans les replis venimeux des serpents. Enfin, il fut permis aux Missionnaires d'aborder les sauvages. Ils leur offraient des provisions pour apaiser leur faim, des étoffes pour couvrir leur nudité; ils les accablaient de témoignages d'affection; ils promettaient de vivre avec eux et pour eux, de les défendre contre les Espagnols, et, en échange, ils leur demandaient que de se laisser être heureux par la Foi. Les indigènes, subjugués par l'attraitive charité des Pères, acceptaient le joug de Dieu qui les délivrait du joug des hommes.

Interdiction lancée contre eux par l'archevêque de Santa Fé de Bogota.

Les Jésuites étaient parvenus à donner à ces peuplades un avant-goût de la civilisation; ils fondaient des résidences parmi eux : l'archevêque de Santa-Fé leur retira toute juridiction ecclésiastique. Il les interdit parce que, disait-on, ils avaient établi sur tous les points de vastes entrepôts de marchandises, et qu'ils s'enrichissaient par le commerce. Cette imputation, qui se renouvellera souvent, et qui, au Paraguay, deviendra une question d'Etat, reposait sur des faits que la malveillance ou la cupidité avaient intérêt à offrir sous un jour défavorable. Les Jésuites ne passaient point les mers, ne dévouaient pas leur vie pour se livrer à des opérations mercantiles. La fin qu'ils se proposaient était plus élevée; mais, pour soustraire leurs néophytes à la rapacité ou à la corruption des Européens, ils leur distribuaient eux-mêmes les vêtements dont ils leur avaient appris l'usage. Dans quelques contrées, et le plus rarement possible encore, ils s'étaient faits marchands au rabais. L'archevêque, cédant aux prières des spéculateurs espagnols, les remplaça dans les Missions créées par leurs sœurs. On exilait les Jésuites de leurs réductions de la Nouvelle-Grenade; ils partirent, obéissant à un ordre dont ils laissaient l'examen au Saint-Siège et à l'opinion publique.

Au milieu de ces diverses régions où ils commandaient, où ils gouvernaient, où ils mouraient; dans ces pays où la volupté semble un besoin, ils restèrent purs, c'est-à-dire leurs adversaires les plus injustes ne surent trouver en cette multitude de Missionnaires abandonnés à eux-mêmes, un Jésuite qu'on pût accuser de violer son vœu de chasteté, et Robertson confirme en ces termes une vertu qui ne s'est jamais démentie : « Il est singulier, dit l'écrivain protestant ², que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers espagnols avec la

plus grande sévérité concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Façonnés à une discipline plus parfaite que celle des autres Ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la Société qui était si cher à chaque membre, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. On doit rendre la même justice aux Evêques et à la plupart des ecclésiastiques en dignité. »

Jusqu'à présent la France n'a pas eu de missions spéciales; mais ses Jésuites ont secondé de toute leur activité le mouvement chrétien que le Saint-Siège imprime au Nouveau-Monde. Ce mouvement civilisateur était une mine inépuisable de richesses et de puissance pour la Péninsule ibérique. Henri IV voulut encore utiliser la Compagnie de Jésus dans les colonies dont il dotait le Royaume; il établit la mission du Canada. Par la Foi, les Jésuites soumettaient à la domination espagnole plus de peuples que n'en avaient conquis les armes de Cortez et de Pizarre. Les Jésuites apprenaient à ces peuples à aimer le prince et le pays auxquels ils devaient les lumières de l'Evangile. Aux misères d'une indépendance vagabonde, aux cruautés des premiers vainqueurs de ces terres inconnues, les Jésuites substituaient la charité qui assouplit les plus mauvais instincts et l'éducation qui en triomphe. Henri IV, et Richelieu après lui, comprirent que la France ne devait pas être à l'avenir privée de ce levier. Plus heureux que François I^{er}, dont l'amiral Verazani en 1523 et le pilote Jacques Cartier en 1535 s'étaient contentés d'arborer le drapeau sur les fleuves du Canada, le Béarnais réalisait la pensée de colonisation française que Cartier, Roberval, l'amiral de Coligny, le chevalier de Gourgues, le marquis de La Roche et de Monts avaient popularisée. En 1608, Samuel de Champlain projetait de fonder la ville de Québec; Potrin-court était nommé gouverneur de Port-Royal, et la première de ses instructions lui enjoignait de répandre la Foi chez les sauvages par tous les moyens possibles.

Afin de donner plus d'extension à son idée catholique, Henri IV chargea le Père Coton de désigner deux Missionnaires pour le Canada. Potrin-court était à moitié Calviniste; il redoutait, il détestait les Jésuites : il sut si bien s'arranger qu'il mit à la voile sans eux. Les Pères Biard et Masse ne se découragèrent point. De Bordeaux ils se rendent à Dieppe, ils sollicitent passage sur les navires en partance. Mais les armateurs de ces bâtiments étaient Héretiques : ils déclarent qu'ils accepteront tout prêtre qui se présentera pour la Nouvelle-France, ils s'offrent même de les nourrir; mais à aucun prix ils ne veulent des Jésuites. Entre eux et les Sectaires il existe une guerre incessante; les Dévoysés avaient vu les Pères à l'œuvre; ils

(1) Giuseppe Cassani, *Histoire de la Nouvelle-Grenade*.

(2) *Histoire de l'Amérique*, par Robertson, t. 10, p. 27.

savaient qu'un pays où le pied des Jésuites s'était posé devenait Catholique d'entraînement. Les Dévoyés ne consentent pas à se faire les instruments d'une nouvelle conquête pour le Saint-Siège et pour la Société de Jésus.

Leur refus avait quelque chose de si péremptoirement logique qu'une femme seule put en triompher. La marquise de Guercheville¹ avait été, sous Henri IV, la promotrice la plus zélée de la mission. Les Calvinistes s'opposaient à ses desseins ; sa persévérance les surprit par l'intérêt. Elle était riche, elle fournit à Biencourt, fils du gouverneur, des sommes considérables : elle s'associe à la pêche et au commerce des pelleteries qu'il va entreprendre, et elle exige pour toute condition que, sur les bénéfices de sa mise de fonds, on prélève l'entretien de quelques Missionnaires. Ce traité ouvrit à Biard et à Masse la route du Canada ; le 12 juin 1614, ils y parvinrent.

Ils avaient trouvé des Calvinistes pour suspendre leur départ, ils en rencontrèrent au rivage pour calomnier leur mission. L'acte de société passé entre Biencourt et la marquise de Guercheville n'était un mystère pour personne ; mais la plupart des colons professaient le culte réformé. Ils s'emparèrent de ce traité commercial et peignirent les Jésuites comme des concurrents dangereux qui, sous prétexte de prêcher l'Evangile, débarquaient au Canada pour ruiner leur négoce. Il n'en était rien, il n'en pouvait rien être ; mais ces rumeurs suscitaient aux Pères de nouveaux obstacles. Sous ce rude climat, dans ces sombres forêts, dans ces marais glacés, dans ces savanes incultes, où vivaient des créatures n'ayant d'humain que l'apparence, les Jésuites avaient autre chose à faire. Leurs transactions, à eux, ne se concentraient point sur des intérêts terrestres ; ils accouraient pour remplir un grand devoir, et comme si les sauvages, par leur férocité naturelle, n'entravaient point assez les progrès du Christianisme, les Calvinistes se jetaient à la traverse.

On calomniait les Pères, ils se mirent au travail. Mambertou, chef d'une peuplade acadienne, était un vieillard centenaire, que sa bravoure et ses vertus faisaient vénérer : ce fut à lui que les Missionnaires s'adressèrent. Il avait l'esprit juste, il se laissa convaincre, et l'eau du baptême coula sur ses cheveux blancs. Mambertou était Chrétien, mais son exemple restait stérile. Biard et Masse se formaient à l'étude de cette langue si pleine d'harmonieuse énergie ;

ils s'élançaient à la poursuite des Sauvages, ils commençaient un difficile apostolat par des fatigues sans compensation, lorsque, en 1613, les Anglais se ruent sur la colonie naissante. Toujours rivaux de la France, toujours jaloux de ses prospérités, toujours prêts à lui susciter des ennemis, les Anglais ne s'habituèrent pas à l'idée que dans un temps donné elle tirerait du Canada une nouvelle source de richesses, un débouché pour son commerce, une pépinière de matelots pour sa marine militaire. Les Jésuites avaient planté la Croix sur les rives du Saint-Laurent ; là, comme partout, ils allaient soumettre ces peuples à la religion de la métropole : les Anglais jugent que l'heure d'intervenir a sonné. Ils feignent de prendre les Français pour des pirates ; ils inventent une de ces erreurs britanniques qui cachent toujours un attentat au droit des gens. Sans déclaration de guerre, ils détruisent le village de Pentacoët, ils ruinent Pont-Royal de fond en comble, ils tuent le Frère coadjuteur Gilbert du Thet, ils s'emparent de Biard et de Masse, puis ils les conduisent prisonniers dans la Grande-Bretagne.

La mission était interrompue, quelques Récollets la continuèrent ; mais en 1625, s'avouant leur insuffisance, ils demandèrent eux-mêmes à marcher, dans ces combats de la Foi, sous la bannière de l'Institut. Tandis que ces événements se passaient, le duc Henri de Ventadour, vicaire du Canada, s'occupait à Paris de faire passer sur le continent américain de nouveaux ouvriers évangéliques. Le Jésuite Philibert Noyrot, son confesseur, et le Père Coton, l'entretenaient dans cette pensée ; il la réalisa, et successivement arrivèrent au Canada les Pères Masse, Jean de Brébeuf, Charles Lallemand, Raguenau, Anne de Noue, Paul Lejeune, Noyrot et vingt autres prêtres de la Compagnie.

La guerre avait éclaté entre les Hurons et les Iroquois. Les Français, harcelés par les sauvages, n'avaient plus, même à Québec, d'autre nourriture que des racines ; au risque de leur vie, ils allaient les arracher dans les bois. Le siège de la Rochelle avait servi de prétextes aux Anglais pour s'emparer du Canada. En Europe, ils étaient les alliés des Protestants français ; en Amérique, ils les dépouillaient ; mais le 29 mars 1632, un traité de paix ayant été conclu à Saint-Germain entre les deux nations, l'Angleterre se vit contrainte de restituer la colonie à la France. Champlain, qui en était le fondateur, qui l'avait défendue avec courage et gouvernée avec intelligence, y revint, heureux d'appliquer par les Jésuites ses plans déjà formés. Champlain avait fait sentir au cardinal de Richelieu que, pour propager le Christianisme dans cette partie de l'Amérique septentrionale, il ne fallait pas le présenter divisé, que surtout il était indispensable d'entourer les Missionnaires d'au-

Les
Anglais
et les
Français
dans l'A-
mérique
septen-
trionale.

(1) Madame de Guercheville avait épousé en premières nocées le comte de la Roche-Guyon. « Henri IV, raconte Tallemant des Réaux au premier volume de ses *Mémoires*, étant à Nantes, qui est près de ces lieux, fit bien des galanteries à madame de La Roche-Guyon, qui était une belle et honnête personne. Il y trouva beaucoup de vertu, et, pour marque d'estime, il la fit dame d'honneur de la reine, en lui disant : « Puisque vous avez été dame d'honneur, vous la serez. » »

torité et de respect. On voulait créer l'unité parmi les naturels ; il importait d'abord de la leur montrer parmi les Européens.

Amour
des indi-
gènes
pour la
France ;
leur répul-
sion
pour les
Anglais.

Une ordonnance royale interdit aux Calvinistes tout accès au Canada. La voie était débarrassée des obstacles , il ne resta plus aux Jésuites qu'à préparer le bien. Le séjour des Anglais, leurs manières dures et hautesaines, leur avidité avaient inspiré à ces peuplades une aversion que deux siècles passés sur ces événements n'ont pas encore affaiblie. Les Canadiens s'étaient pris pour leurs dominateurs de la Grande-Bretagne d'une de ces haines instinctive qui se transmettent avec le sang. Ils avaient une certaine affinité de caractère et d'esprit, une bravoure et une spirituelle légèreté qui les rendaient Français presque malgré eux. Les Calvinistes étaient exclus de ce continent, les Anglais y avaient provoqué une répulsion éternelle ; les Jésuites purent donc en toute liberté populariser le Religion et le nom de la France. Il ne restait plus qu'à civiliser des sauvages, qu'à s'occuper de toutes les misères, qu'à mourir de tous les morts : les Jésuites possédaient ce triple secret. Ils en firent usage en Amérique, comme leurs Frères disséminés en Asie et en Afrique le pratiquaient dans les forêts, au sein des royaumes idolâtres ou dans les archipels qu'ils évangélisaient.

Les
Hurons.

Les Hurons, les Algonquins, les Iroquois et les Montagneux couvraient la plus grande partie du Canada ; c'étaient les quatre nations les plus puissantes. Les Hurons occupaient une contrée entre les lacs Érié, Huron et Ontario ; féconds en expédients, braves et éloquents, ils avaient l'esprit vif, mais enclin à la dissimulation. Ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités persuada aux Missionnaires que c'était à ces sauvages qu'il fallait d'abord s'adresser. Les Pères de Brébeuf, Daniel et Davost partirent ; d'autres s'avancèrent vers les Trois-Rivières : ils essayèrent d'éveiller au cœur des naturels quelque sentiment de la Divinité. Les Canadiens, vivant toujours en guerre avec les tribus voisines, ne croyaient qu'à la force brutale ; il n'avaient aucune idée du Christianisme, mais ils étaient superstitieux et accordaient leur confiance à des jongleurs. La lutte s'établit d'abord entre leurs maléfices et la morale, elle fut longue ; enfin la morale triompha des instincts grossiers et de la cruauté traditionnelle. Les Montagneux et les Algonquins furent soumis à la même expérience ; le même résultat se produisit. Quand les Missionnaires eurent interrogé leurs travaux passés et leurs espérances futures, tous avouèrent que la terre était fertile et qu'elle méritait d'être arrosée de leurs sueurs ou de leur sang.

Collège
à
Québec.

Un collège fut fondé à Québec en 1635 par le marquis de Gamache ; mais, pour forcer les indigènes à se séparer de leurs enfants, un grand sacrifice était nécessaire. Rien de stable, rien

de possible ne pouvait être réalisé tant qu'ils livreraient à cette vie si nomade que les Jésuites partageaient avec eux, et dont ils sentaient les inconvénients. Il importait de les réunir en société, de les rendre sédentaires en leur inspirant le goût de l'agriculture et des arts mécaniques. Les Pères avaient exprimé cette idée ; le commandeur de Sillery et d'autres familles françaises la mirent à exécution. Des ouvriers furent envoyés au Père Lejeune ; ils construisirent des habitations, des ateliers, et cette première réduction se nomma Sillery.

La Mission du Canada ne suivait pas la même marche que les autres. Elle procédait en s'appuyant sur des dévouements séculiers, en alliant le plus souvent possible le nom de la France aux bienfaits dont les Sauvages étaient appelés à jouir. Pour consolider leur œuvre, les Jésuites ne se déguisaient pas qu'il leur fallait de nouveaux auxiliaires. Leurs journées étaient remplies par des soins si divers qu'il leur devenait impossible de songer à l'éducation des jeunes filles et de se consacrer au service des malades. Ils se réservaient la prière et la prédication, l'inspection du travail des champs et les œuvres extérieures de l'apostolat ; ils suivaient les Sauvages dans leurs courses lointaines, ne les abandonnant jamais, sous les feux du soleil comme au milieu des neiges, s'exposant à leurs caprices d'enfants, se laissant aller à toutes les fantaisies d'une imagination sans frein, ou assistant à des orgies que l'ivresse rendait sanglantes parmi les membres d'une même famille. Ils les accompagnaient sur les fleuves, les remontant ou les descendant avec eux, se courbant sous les rames de leurs pirogues d'écorce, ou souffrant de la faim, de la soif et de toutes les intempéries des saisons. Mais cette activité sans but déterminé, ce spectacle de rixes sans sujet, cette incessante mutation de lieux, dont les Canadiens n'auraient pu s'expliquer le motif, devaient avoir un terme pour les Jésuites. Le terme, c'était le Christianisme. En se voyant aux misères de cette existence vagabonde, en s'éloignant de leurs frères pendant des années entières, soit pour s'enfoncer dans les forêts à la chasse des ours et des castors soit pour cotoyer les fleuves, il y avait dans le cœur de chaque Missionnaire une pensée de civilisation et d'humanité. Après avoir longtemps vécu avec une peuplade, après avoir dompté leurs goûts européens et soumis leurs désirs à ces passions égoïstes et turbulentes, ils arrivaient peu à peu à s'en faire aimer. Ils s'étaient associés à ses plaisirs et à ses douleurs, ils avaient pris part à ses dangers. Les Canadiens les écoutaient par reconnaissance d'abord, par curiosité ensuite ; puis, témoins de l'intrepidité et des vertus de la *chair blanche de Québec*, ils se laissaient gagner à une religion dont le prêtre était leur compagnon et leur ami.

Quand le Baptême avait sanctionné le néo-

phytisme, le besoin d'être homme se développait dans ces fortes natures. Le Jésuite, au milieu de ces courses aventureuses, leur avait fait de si rians tableaux d'un peuple réuni par les lois du Christianisme, que l'instinct féroce s'était effacé et que de généreuses idées germaient dans leurs cœurs. Les Pères les appelaient à la civilisation ; il importait de la mettre à leur niveau, de la rendre aimable, surtout de la leur offrir sous l'aspect le plus consolateur. Les Missionnaires allemands, italiens, portugais et espagnols qui couvraient le Nouveau-Monde n'avaient trouvé ni dans les souvenirs de leur patrie, ni peut-être dans les subtilités de leur dévouement, la charité de la femme associant la grâce et la douceur de son sexe à l'enthousiasme et à l'énergie du prêtre voyageur.

Les Jésuites français eurent l'intelligence des secours qu'une main plus délicate, qu'une voix plus tendre, qu'une âme moins rude étaient destinées à offrir aux Sauvages.

Ils savaient qu'en France alors la femme était appelée à un grand apostolat par la Charité. Elle s'y révélait la fortune du pauvre, la consolation de l'affligé, et, avec un cœur de vierge, elle avait des entrailles de mère pour les orphelins. Elle adoptait toutes les misères comme des sœurs que le Ciel réservait à sa tendresse. Elle disait adieu aux bonheurs de l'existence pour consacrer à tout ce qui souffre sur la terre sa jeunesse et sa beauté. Les Jésuites lui ouvrirent un champ plus vaste. Ils demandèrent qu'elle vint sanctifier leur mission, inspirer aux jeunes Canadiennes la pudeur et la vertu, et prodiguer aux malades les soins de la bienfaisance chrétienne. La duchesse d'Aiguillon et madame de La Peltrie exauçèrent ce double vœu. Des Hospitalières de Dieppe et des Ursulines, dirigées par le Père Barthélemy Vimond, Supérieur général de la Mission, prirent terre à Québec le 4^{er} août 1639. On voulut faire apprécier aux naturels le mérite du renfort qui leur était offert et les initier aux honneurs qui doivent accueillir la Charité. Le canon salua leur prise de possession. Le gouverneur, les magistrats, l'armée se joignirent à cette entrée triomphale, et, le lendemain, les religieuses, que le même héroïsme avait rassemblées, se séparèrent pour devenir, chacune selon sa règle, les servantes des malades ou les institutrices des Sauvages. Ils respectaient dans la femme l'ange du bon conseil ; ils la faisaient asseoir dans leurs comices ; ils écoutaient ses avis. Les Pères se servirent de ce sentiment pour élargir la tâche que des Françaises avaient entreprise.

Les Jésuites, cependant, étaient arrivés à d'heureux résultats. De nombreuses réductions s'élevaient ; à peine formées, elles se remplissaient de Hurons, d'Algonquins et de Montagnez. A Sillery, à la Conception, à Saint-Ignace, à Saint-Joseph, à Saint-François-Xavier, à Saint-

Jean-Baptiste, à Saint-Joachim, à Sainte-Elisabeth, à Sainte-Marie et dans plusieurs autres villages dédiés à la reconnaissance ou à la piété, un peuple de frères vivait sous la loi des Jésuites. Les uns, comme les Pères Châtelain et Garnier, sur le Nissiping, poursuivaient l'œuvre de la Mission à travers les bois ou sur les rivières ; les autres la mûrissaient dans le sein de ces bourgades ou la préparaient au Collège de Québec. Ils étaient, pour leurs néophytes, les *Hommes du Maître de la vie* : ils leur avaient appris la sobriété et la pudeur, le travail et l'amour de la famille. « Leur dévotion, raconte un voyageur anglais et protestant ¹, fit sur mon esprit une impression trop puissante pour la passer sous silence. Elle me porta à observer qu'on doit de grands éloges à leurs prêtres. Par un zèle infatigable, par l'exemple même de leurs vertus, ils ont converti au Christianisme une race de Sauvages, et leur régularité augmente le respect de ces pieux Indiens pour eux et pour leur culte. »

Les Iroquois seuls, race indomptable et cruelle, toujours en guerre avec ses voisins, toujours se repaissant de la chair des vaincus, résistaient à toutes les tentatives. Les Hurons, qui jusqu'à ce jour leur avaient tenu tête, embrassaient le Christianisme ; ils devenaient Français par le cœur et par l'adoption. Ce fut pour les Iroquois un nouveau motif de repousser les Jésuites et d'attaquer les Hurons. A cette époque, en 1643, le Père Jogues est surpris par les sauvages au moment où il suit le cours d'un fleuve. Les pirogues qui naviguent avec lui se voient assaillies par les Iroquois embusqués sur les deux rives. Les néophytes sont vaincus, et aussitôt le supplice des Jésuites commence. Jogues était accompagné du Frère René Goupil, chirurgien. On leur arrache tous les ongles des mains, on leur coupe les deux index, on ne fait de leurs corps qu'une plaie ; puis, comme des trophées de victoire, on les promène de bourgade en bourgade, les livrant à la risée publique et à ce martyre, de détail dont les femmes indigènes ont l'horrible secret.

On les partagea ensuite comme un butin, et René Goupil expira sous la hache de son maître. Jogues avait été épargné. Il ne lui restait plus qu'un souffle de vie, il le consacra à ses bourreaux. Ils le torturaient le jour et la nuit ; il leur apprit encore plus par sa patience que par ses prédications quelle était la puissance du Christianisme. Il en baptisa quelques-uns, il en convainquit plusieurs.

Il était l'esclave, le jouet des Iroquois ; mais un jour il devine que les barbares ont formé de grands projets et qu'ils s'apprennent à porter le fer et le feu chez les Hurons, afin d'arriver plus facilement au cœur de la colonie française.

(1) *Voyage de Long au Canada et à la baie d'Hudson*, traduit de l'anglais par Billecoq.

Le père
Jogues
et les
Iroquois.

Jogues écrit au chevalier de Montmagny ¹, gouverneur du Canada; sa lettre, datée du 3 juin 1643, se termine ainsi : « Les Hollandais nous ont voulu retirer, mais en vain. Ils tâchent de le faire encore à présent; mais ce sera, comme je crois, avec la même issue. Je me confirme de plus en plus à demeurer ici tant qu'il plaira à Notre-Seigneur, et ne m'en aller point, quand l'occasion s'en présenterait. Ma présence console les Français, Hurons et Algonquins. J'ai baptisé plus de soixante personnes, plusieurs desquelles sont arrivées au Ciel. C'est là mon unique consolation, et la volonté de Dieu, à laquelle je joins la mienne. »

Son
martyre.

Les Hollandais protestants mirent, pour sauver ce Jésuite, toute la persistance que leurs compatriotes et les Anglais avaient souvent employée pour en perdre d'autres. Ils parvinrent enfin à le soustraire à cette mort que la cruauté rendait aussi lente que possible. Jogues revint la France. La reine-régente, Anne d'Autriche, salua en lui le martyr qui donnait à la mère-patrie une colonie florissante; mais ce n'étaient pas des honneurs ou des admirations que le Jésuite était venu chercher. A peine eut-il obtenu la dispense de célébrer les Saints Mystères avec ses mains mutilées, qu'il repartit pour le Canada. En 1646, il était encore chez les Iroquois. Ils avaient eu ses forces et sa santé; ils finirent par avoir sa vie : Jogues mourut martyr.

Les Abé-
nakis et
les Mis-
sionnai-
res.

Les Iroquois s'étaient déjà portés à des excès de férocités envers le Père Bressain; la mort de Jogues leur persuada que les Français n'oublieraient jamais tant de sévices; ils osèrent élever un mur de sang entre eux et les amis des Hurons. Ils étaient les plus terribles; mais tout à coup un secours inespéré fit diversion. Les Abénakis, le peuple le plus brave et le plus civilisé du Canada, prirent fait et cause en faveur du Christianisme. Habitant des côtes qui séparent la Nouvelle-France de la Nouvelle-Angleterre, ce peuple devenait une barrière presque insurmontable contre la nation dont il se déclarerait l'ennemi. Les Abénakis avaient envoyé des ambassadeurs visiter les Résidences; ces ambassadeurs furent témoins des améliorations introduites dans les mœurs des naturels, et, sans être encore Chrétiens, ils surent se faire Catéchistes. Ils gagnèrent à la Foi la plus grande partie des tribus de la Rivière-Rouge; puis, au mois d'octobre 1646, le Père Dreuillettes alla, sur la demande des indigènes, défricher une terre où l'Evangile germait sans culture.

Le père
Daniel et

Vers le même temps, les Iroquois, mettant à exécution leur système dévastateur, firent

tomber à l'improviste, sur la réduction de Saint-Joseph, les Agniers et les Tsonnonthouans. Les guerriers étaient absents; il n'y restait que des femmes, des enfants et le Père Daniel. Daniel avait vieilli parmi ses Catéchumènes; il s'était conformé à leurs usages, et souvent on l'avait vu arriver à Québec la rame à la main, les pieds nus, le corps à peine couvert d'une soutane en lambeaux, mais inspirant le respect que doit toujours commander un enthousiasme utile. Les Iroquois avaient fondu avec tant de rapidité sur la réduction, qu'ils en étaient maîtres, qu'ils massacraient déjà sans que personne eût songé à organiser la défense. On presse Daniel de se dérober à ce spectacle de désolation. Il y a des enfants à baptiser, des vieillards à soutenir : le Jésuite refuse de prendre la fuite. Il accomplit ses devoirs de pasteur. Il ne lui reste plus qu'à se dévouer pour ses néophytes; il s'élance au-devant de l'ennemi pour protéger la retraite des femmes. A la vue du Père qui, sans autre arme que son crucifix, s'est précipité à leur rencontre, les Sauvages intimidés reculent. Ils hésitent, et, n'osant pas approcher de ce prêtre qui exhorte si généreusement à la mort, ils le percent de tant de flèches, que son corps en était tout hérissé. Daniel vivait encore. Un chef des Agniers, plus cruellement intrépide que ses soldats, s'avance sur le missionnaire et lui enfonce son glaive dans le cœur.

Quelques mois après, Brébeuf et Gabriel Lallemand périssaient de la même manière. La tactique des Iroquois consistait à endormir la sécurité des Français et de leurs alliés en leur faisant des propositions de paix; puis, au moment où l'on s'attendait le moins à une invasion, ils fondaient sur les villages et massacraient indistinctement tout ce qui s'offrait à leurs coups. Ce jour-là les Iroquois avaient résolu de mettre à sac la réduction de Saint-Ignace et le village de Saint-Louis. Ils pénétrèrent, pendant la nuit, au milieu des néophytes. Brébeuf et Lallemand réunissent à la hâte les plus braves de leurs catéchumènes; ils les guident au combat, ils les encouragent dans la mêlée, ils les bénissent dans la mort. Les Hurons expirent ou sont faits prisonniers. Les deux Jésuites survivent; on les destine à de plus longs tourments.

Vingt ans d'apostolat, sous cette température glacée, au milieu de ces êtres dont il avait admirablement comprimé le génie malfaisant, n'avaient pas épuisé les forces de Brébeuf. Sa taille d'athlète, sa voix de Stentor répondait à l'énergie de son âme : les Sauvages s'aperçurent que leur proie était bonne à torturer; mais Brébeuf avait à songer à d'autres soins qu'à ceux de sa vie. Il fallait exhorter à bien mourir ceux qu'il avait façonnés aux vertus chrétiennes. Accablé de tourments, il prêchait encore; il prêchait toujours. Les Iroquois ne pouvaient le réduire au silence, même en lui appliquant sur

(1) Les sauvages avaient demandé l'explication du nom de ce gouverneur. On leur dit qu'il signifiait *grande montagne*. Ils le surnommèrent *Omonthio*, qui, dans leur langue, a la même signification. Ce nom plut à la poésie de leurs pensées et à l'idée qu'ils se formaient de la métropole. Il le donnèrent à tous les gouverneurs. Les Français furent pour eux les enfants d'Omonthio, et le roi de France, le grand Omonthio.

toutes les parties du corps des torches enflammées ; ils lui enfoncèrent dans la gorge un fer brûlant.

Le Père Gabriel était plus jeune et plus faible. On l'a enveloppé d'écorce de sapin , et on se prépare à y mettre le feu. Lallemand , ainsi disposé pour le supplice , se jette aux pieds de Brébeuf , il baise ses plaies saignantes. Martyr lui-même , il demande que ce martyr le bénisse. Brébeuf lui sourit , et , le cou chargé d'un collier de haches rougies au feu , il a encore la force de prier pour son frère. Rien ne faisait chanceler son courage ; les Iroquois inventent un nouveau haptême. Ils lui versent de l'eau bouillante sur la tête , ils dévorent à ses yeux la chair des Français qu'ils ont tués , ils sucent son sang et ils le laissent expirer dans ces tortures. Le lendemain , 17 mars 1649 , le Père Lallemand mourut sous la hache , après avoir enduré pendant dix-huit heures le supplice du feu.

Le 7 décembre de la même année , le Père Charles Garnier voit investir par les Sauvages la réduction de Saint-Jean ; les néophytes sont allés à leur rencontre ; les Iroquois parviennent à les éviter , et ils tombent sur les villages sans défense. La fuite est la seule ressource qui reste à tant de malheureux : Garnier la conseille , mais il a un devoir plus sacré à remplir , il est entouré de mourants qu'il faut absoudre , de Catéchumènes qu'il doit baptiser. Le Jésuite tombe atteint de deux balles ; il se relève , il retombe encore , il se traîne sur les genoux afin de recevoir le dernier soupir d'un néophyte ; frappé de deux coups de hache , il expire dans l'exercice et , dit Charlevoix , dans le sein même de la charité.

Ce fut par tant de prodiges d'abnégation et d'intrepidité que les Jésuites conquirent à la France le Canada et popularisèrent dans ces contrées le nom de leur patrie et celui de la Compagnie de Jésus.

En proie à la famine , menacés à chaque instant par les Iroquois , obligés de se cacher au fond des forêts couvertes d'une neige éternelle , les nouveaux Chrétiens ne sont point abattus ; ils ne désespèrent ni de leur cause ni de leur Dieu. Le Père Noël Chabanel en conduisit une partie vers des retraites encore plus sûres ; il disparaît pendant la route , et l'on ignore s'il a péri dans les glaces , sous la dent des bêtes féroces ou sous le fer des Sauvages. Le Père Ragueneau se trouve au milieu d'une autre colonie dans l'île Saint-Joseph ; ils supplient le Jésuite de les arracher à tant de périls et de les mettre en sûreté sous le canon du fort Richelieu. Ragueneau se place à la tête de cette foule , il marche avec elle pendant cinquante jours à travers les montagnes et les précipices. Enfin il arrive à Québec , abandonnant aux soins de Daillebout , gouverneur de la ville , et aux Religieuses Hospitalières , cette nation que l'Evangile a rendue française.

Toutes les tribus ne furent pas aussi fortunées ; il y en eut que l'on ne put jamais résoudre à désertir leur terre natale et à laisser à la merci des sauvages les ossements de leurs pères. Ce sentiment de piété filiale causa leur perte : elles disparurent emportées par la tempête que les Iroquois avaient soulevée. Le 10 mai 1652 , un autre Jésuite , le Père Jacques Butend , qui avait planté la Croix jusque chez les Altikamègues ou Poissons-Blancs , expirait sous les balles des Iroquois. Le 24 août de la même année , ils coupèrent les mains au Père Poncet ; mais le Jésuite ne se laisse point dompter par la douleur. Il sait que le conseil des vieillards manifeste des craintes sur l'attitude des Français et qu'il redoute de les voir s'opposer enfin par la force à des violences que rien ne légitime. Poncet profite de ces révélations qu'il doit à une Chrétienne iroquoise ; il parle de paix aux Sauvages , il leur inspire du respect pour le drapeau blanc. Bientôt , ramené en triomphe par ceux mêmes qui l'ont mutilé , il annonce au vice-roi que , le 8 septembre 1652 , cinq tribus se sont décidées à signer la paix avec lui.

La paix n'était pour les Jésuites qu'un changement de travaux et de dangers. A peine le traité fut-il conclu que le Père Lemoyne part pour Onnontagué : un grand nombre de néophytes y étaient tenus en captivité ; leur foi nouvelle avait été mise à de rudes épreuves ; ils les bravaient en construisant une église et en faisant du prosélytisme chrétien jusque sous la hutte de leurs vainqueurs. En 1654 , il pénétrait chez les Agniers toujours farouches ; les Pères Chaumont , Dablon , Lemercier , Frémin , Mesnard , avec les coadjuteurs Brouard et Boursier , le remplaçaient à Onnontagué. D'autres Pères s'avancèrent dans d'autres contrées ; les différences de pays , de nom , de langage et de mœurs n'effrayaient ni leur audace ni leur soif du salut des âmes : Français captifs , Hurons émigrés , Iroquois convertis , ils confondaient tout dans un même sentiment d'amour fraternel. Quelques années s'écoulèrent tantôt calmes , tantôt traversées par des guerres sans importance : ces diverses alternatives de paix et de combats servaient aux Jésuites pour étendre le Christianisme ; mais , en 1665 , lorsque les comtes de Tracy et de Courcelles arrivèrent au Canada avec une escadre et le régiment de Carignan , les choses prirent un autre aspect. Trois forts s'élevèrent sur la rivière des Iroquois afin d'opposer une barrière à leurs courses , et les Jésuites purent en liberté se livrer aux ardeurs de leur zèle.

Henri IV leur avait ouvert le Canada , il les introduisit encore dans le Levant. La Religion catholique s'était peu à peu effacée sous le cimeterre des Osmanlis ; à peine si , dans les faubourgs de Péra et de Scutari , on comptait alors quelques familles restées fidèles au vieux culte. Le schisme et la persécution , le mépris et les

Le père Poncet négocia la paix avec les sauvages qui l'ont mutilé.

Les Jésuites chez les Iroquois.

Mission du Constantinople.

tortures avaient à la longue ruiné ces Chrétientés, dont il ne se conservait plus de vestiges que dans les montagnes du Liban. Grégoire XIII avait pourvu à cette Mission, cinq Jésuites étaient partis pour la féconder : après quelques travaux heureux, ils moururent en soignant les pestiférés. Pour maintenir la Foi dans l'Orient, il fallait la protection constante d'une puissance européenne : la France se propose ; Henri IV essaie de réaliser par les Jésuites ce que les Croisés n'ont fait que tenter avec la gloire de leurs armes.

Le père
de
Canillac
et l'am-
bassa-
deur de
Venise.

Il demande au Grand-Seigneur les firmans nécessaires, et le Père de Canillac débarque à Constantinople avec quatre autres prêtres de la Compagnie de Jésus : c'était en 1609, au moment où la Société, chassée des terres de la République de Venise, y apparaissait aux adhérents de Frapaulo comme un objet d'inimitié calculée. Les Jésuites étaient proscrits des bords de l'Adriatique ; le Baile ou ambassadeur vénitien à Constantinople eut à faire acte de courtoisie en se déclarant leur ennemi sur les rivages du Bosphore ; il les dépeignait au Divan comme des espions envoyés par le Pape, il les accusa de fomenter partout la révolte.

À peine installés, les Jésuites s'étaient mis en rapport avec les Evêques et Métropolitains grecs ; car, pour ne point blesser les susceptibilités musulmanes, le Saint-Siège avait ordonné de ne pas sacrifier une moisson abondante à l'espérance incertaine de gagner un petit nombre de Turcs. Ils étaient en relation avec le Patriarche de Constantinople et celui de Jérusalem ; ils leur avaient démontré le besoin d'unité. Tout à coup, le 20 octobre 1640, peu de jours après la mort du baron de Salignac, ambassadeur de France, les Jésuites sont arrêtés et emprisonnés au fort des Dardanelles.

Le baron de Sancy, successeur de Salignac, pensa qu'en face d'une telle violation du droit des gens il ne devait pas reculer : les intrigues du Baile vénitien étaient patentes ; Sancy exige que les Jésuites soient remis en liberté. La France les appuyait, l'Empereur Mathias d'Autriche se fit à son tour leur défenseur, et quand la paix fut conclue entre le cabinet de Vienne et la Sublime-Porte, on stipula que les Jésuites rempliraient leurs fonctions dans toute l'étendue de l'empire ottoman.

Le père
Joseph
et Coton.

Le Père Joseph, ce fameux Capucin, si pieux dans le cloître, si politique à la cour, et qui aurait pu se déclarer le rival de Richelieu s'il n'eût été son conseil et son ami, le Père Joseph du Tremblai exerçait alors le protectorat de son génie sur les Missions du Levant. Les Jésuites ne pouvaient suffire à leurs travaux : de concert avec Coton, le Père Joseph leur fait passer des renforts. Les Franciscains se joignent à eux, et, en 1625, ils commencent à évangéliser l'Orient. Dix ans auparavant, deux Pères de l'Institut s'étaient jetés dans la Mingrélie ; d'autres pé-

Les
Jésuites
dans le
Levant.

nétraient en Paphlagonie et en Chaldée ; le métropolitain de Gangres, convaincu par leurs discours, proclamait son union avec l'Eglise Romaine. Les Nestoriens de Chaldée désertaient leurs erreurs, et la Grèce, la Syrie, la Perse et l'Arménie voyaient renaître le germe catholique que tant de désastres avaient étouffé. Les Jésuites étaient à Patras et à Napoli dans le Péloponnèse ; la mission de Thessalonique prospérait sous le fer des persécuteurs ; celle d'Ephèse portait des fruits ; par Smyrne, où une maison se fondait, ils se donnaient entrée dans l'Anatolie ; par Damas ils s'ouvraient la Palestine ; à Scio leur nouvelle Chrétienté s'accroissait ; une église s'élevait sur l'ancienne Naxos, celle de Sainte-Irène devenait le refuge des Catholiques proscrits. Les Jésuites s'établissaient à Négrepont et à Alep, où le Père Guillaume Godet de Saint-Malo opérait de nombreuses conversions parmi les Grecs et les Arméniens ; ils étaient en même temps sur les bords de l'Euphrate et sur ceux du Jourdain, aux ruines de Babylone comme au rivage de Seyra : ils combattaient, ils souffraient pour propager la Foi catholique. Ils furent, de 1627 à 1638, appelés à la défense contre le Patriarche même de Constantinople. Le Patriarche était Cyrille Lucar ; souple et audacieux, aussi habile dans la polémique que dans l'intrigue, ambitieux et flatteur, ce Candiotte avait parcouru les principales Universités d'Europe. Son esprit, ensourcilé dans l'art de dissimuler, plut aux Protestants de toutes les communions. Le Consistoire d'Augsbourg l'accepta, le Synode de Genève et l'Anglicanisme bâtirent sur ce prêtre toute espèce de rêves d'omnipotence en Orient. Il promettait d'y introduire la réforme luthérienne, d'y jeter les ferments du Calvinisme et de prêcher la prépondérance anglaise. Ses relations suspectes inquiétèrent l'Eglise Romaine : pour endormir les soupçons, Cyrille Lucar publia une profession de foi conforme aux doctrines de l'Unité catholique. Promu au siège patriarcal de Constantinople et assuré du concours des princes protestants, il démasqua ses batteries, et enseigna publiquement les erreurs de Luther et de Calvin. A ce défi jeté à la Catholicité, les Jésuites s'émeuvent : ils font part de leurs craintes aux Evêques grecs : les Evêques se lèvent à leur tour. Cyrille est exilé à Rhodes ; l'Angleterre et la Hollande obtiennent son rappel : il réparait, il proclame plus haut que jamais le culte nouveau qui a brisé les fers de sa captivité. Banni et réinstallé sept fois, toujours attaquant l'Eglise Romaine et trouvant toujours les Jésuites pour s'opposer à ses projets, Lucar agitait les esprits, il pouvait être un brandon de discorde dans l'empire ottoman. En 1638, au moment où il partait pour son huitième exil, il fut étranglé sur la mer Noire par ordre du Sultan.

Dans un gouvernement où l'arbitraire des pachas n'était tempéré que par le despotisme du

maître, et où le mépris pour le nom chrétien servait de manifestation religieuse agréable à Mahomet, des épreuves de plus d'une sorte s'attachaient inévitablement à la mission des Jésuites. Ils avaient à triompher de mille préjugés, à s'assujettir à des usages ridicules ou odieux, à satisfaire l'avarice, à ne jamais blesser l'orgueilleuse ignorance des agas et à maintenir dans une difficile obéissance les familles catholiques que chaque représentant de l'autorité croyait dévouées à ses caprices. Les Pères se soumièrent à un esclavage de chaque minute; pendant de longues années ils s'exposèrent à toutes les avanies pour conserver la Foi au cœur de ces régions qui en avaient été le berceau. En 1656, un membre de la Compagnie de Jésus poussait plus loin ses conquêtes; il fondait la mission d'Antourah, parmi les Maronites du Liban.

Négociant marseillais, dont les comptoirs couvraient la Syrie, Lambert fut touché par le spectacle des dévouements que les Missionnaires plaçaient sous ses yeux. Il voulut s'y associer d'une manière plus active que par des sacrifices pécuniaires, et, après avoir réglé les affaires de son commerce, il s'embarqua pour commencer son noviciat à Rome. Sa profession faite, il retourna humble Jésuite aux lieux où il s'était montré riche et puissant. De concert avec Abunaufel, que Louis XIV avait nommé consul général de France au Liban, et qui retraçait dans sa vie toutes les vertus primitives, le Père Lambert établit un lieu d'asile où les Chrétiens et les Musulmans convertis trouveront toujours dans les montagnes un refuge contre les persécutions, et des prêtres pour raviver leur courage. Le Père Nacchi, Maronite de naissance, fut nommé supérieur de la Mission; et bientôt un peuple nouveau, formé de Catholiques dispersés, apprit aux Maronites fidèles à l'Eglise qu'ils avaient des frères et des amis sur tous les points du globe.

Les Maronites se regardaient comme les enfants adoptifs de la France; chaque jour ils priaient à la messe pour le Roi de France, qu'ils appelaient le Roi des Chrétiens. Le sultan Achmet I^{er}, subissant lui-même l'ascendant pris en Orient par les Bourbons, décrétait : « Nous voulons et commandons, en considération de Henri-le-Grand, que tous les sujets et amis du Roi de France puissent, sous sa protection et sous sa bannière, aller aux Saints Lieux de Jérusalem et les visiter avec toute sorte de liberté. »

A Scio, à Smyrne, les Jésuites se portaient les consolateurs et les guides des Européens; ils descendaient dans les cachots des Sept Tours. Marc-Antoine Delphini, patriarche d'Aquilée, est esclave : ils adoucissent sa captivité de vingt-deux ans. Le comte de Carlac-Fénelon a sucé le lait de l'hérésie calviniste : les Jésuites le ramènent au culte catholique. L'Angleterre a des consuls dans le Levant : les Jésuites les conver-

tissent à l'Eglise Romaine. Ils se sont mis en rapport avec les patriarches arméniens Jacob, André et Constantin; les Arméniens reconnaissent l'autorité du Saint-Siège, et, le 20 octobre 1632, ils adressent à Urbain VIII et à Louis XIII une lettre qui prouve l'union que les Jésuites avaient introduite chez ces peuples; elle est ainsi conçue :

« Très-parfait et envoyé de Dieu, saint Pape, qui présentement tenez la place de Jésus-Christ et qui êtes assis dans la chaire de saint Pierre, le prince des apôtres; et vous, Roy des Rois, César des Césars, Louis, Roy de France, qui avez été planté par le bras divin, nous vous écrivons, les larmes aux yeux et le visage abattu de tristesse, ces humbles lettres, à vous qui êtes nos espérances après Dieu, et qui êtes les colonnes de ceux qui adorent la Croix. Nous, pauvres et pleins de péchés, prêtres arméniens de Smyrne, tout le clergé et tous les séculiers, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, nous vous envoyons cette lettre pour vous supplier, grand Roy, que les Missionnaires qui nous apprennent le chemin du ciel obtiennent, par votre ordre et par votre libéralité royale, un soulagement à leur pauvreté, avec une demeure stable où ils puissent nous enseigner et à nos enfants la loi du vray Dieu; et si vous vous humiliez jusqu'à vouloir entendre la raison qui nous porte à vous demander très-humblement cette grâce, nous vous dirons que ces religieux sont des personnes très-vertueuses, humbles, obéissantes, faisant des bonnes œuvres et rendant beaucoup de gloire à Dieu.

» De plus, nous vous dirons que depuis qu'ils habitent dans cette ville les Francs et les Arméniens se sont unis ensemble d'un lien étroit de charité. Les Arméniens conversent avec les Francs, et les Francs avec les Arméniens; quand nous célébrons nos fêtes, nous les y invitons; en leur présence nous offrons notre encens, nous nous revêtons d'ornements sacerdotaux, et nous faisons notre office et nos cérémonies selon que porte la coutume arménienne. De même, quand les Francs célèbrent leurs fêtes, ils nous y invitent; ils nous conduisent à l'église, où ils disent la sainte messe selon la coutume de l'Eglise Romaine; tellement que nos deux nations vivent dans une si grande intelligence qu'il ne peut pas y en avoir une plus parfaite.

» Mais si les Missionnaires, par malice de leurs ennemis et par l'excès de leur pauvreté, sont obligés de sortir de notre ville, nous craignons avec raison que cette grande union se rompe. C'est pourquoi, nos seigneurs et maîtres, vous, saint Pape, et vous, grand Roy, nous pauvres pécheurs arméniens, nous vous supplions de nous accorder la grâce que nous vous demandons avec toute l'instance possible. Tout éloignés que nous soyons de vous, nous continuerons avec autant de ferveur que si nous étions

vos voisins de supplier la Majesté divine que vous soyez saints au Seigneur, et le Seigneur soit toujours avec vous.

» De Smyrne, l'an des Arméniens 1684, le 3 d'octobre, jour de jeudi.

» Signé : JEAN XALEPTI, Métropolitain. »

L'action des Jésuites était si bien démontrée que, plus d'un siècle après, au moment même où ils disparaissaient sous la tempête excitée contre eux par les Bourbons, un ambassadeur à Constantinople, le chevalier de Saint-Priest, ne craignit point, dans l'intérêt de la vérité et dans celui de la France, d'attaquer de front les préventions de l'époque. Il adressait au gouvernement de Louis XV un mémoire sur l'influence que le nom français était destiné à exercer en Orient par la propagation du Catholicisme, et, amené à exposer l'état des Missions, il écrivait ¹ le 10 novembre 1773 : « Le nombre des Catholiques rayas est considérable à Smyrne, les Jésuites y faisaient comme ailleurs beaucoup de fruits. » Plus loin il ajoute en établissant une comparaison entre l'Institut de saint Ignace et les autres Sociétés : « Aucun de ces moines ne fait proprement la Mission ; depuis longtemps les Jésuites étoient véritablement les seuls religieux qui s'y employassent avec zèle : c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de leur rendre et qui ne sauroit être suspecte à présent qu'ils ne sont plus. On leur doit en très-grande partie le progrès de la Religion catholique parmi les Arméniens et les Syriens, ainsi qu'il en a été rendu compte dans le mémoire de l'ambassadeur de l'année dernière. Dépositaires de la confiance des sujets du Grand-Seigneur, il importe de conserver les ex-Jésuites dans leurs fonctions, pour ne pas compromettre les fruits qu'ils ont semés. »

Le Pape, le Roi Très-Chrétien et les princes catholiques proscrivaient les Jésuites en Europe ; l'ambassadeur de France dans le Levant demandait leur maintien au nom de la Foi et de la dignité nationale. Le chevalier de Saint-Priest ne se laissait point gagner aux enthousiasmes de commande ; il appréciait les événements sur les lieux mêmes, il jugeait en connaissance de cause : son avis ne fut pas écouté.

Missions des Antilles. Par la dépêche de ce diplomate, on voit quel était l'ascendant des Jésuites en Orient : ils avaient conquis une égale influence aux Antilles françaises. Les indigènes appartenaient à ces

tribus de Caraïbes dont le nom même a quelque chose de féroce ; mais leurs cruautés sauvages se trouvaient surpassées par les cruautés de quelques aventuriers anglais, bretons et normands qui infestaient ces mers. Les Flibustiers ou Frères de la Côte se réunissaient dans une communauté de crimes et de périls. Par le droit d'une intrépidité que rien ne faisait chanceler, ils s'étaient emparés de l'île de la Tortue, et, étrangers à tout autre sentiment qu'à celui d'une cupidité sanguinaire, ils régnaient au nom de la force et de la terreur. Les Jésuites obtinrent des Flibustiers qu'ils n'entraveraient jamais leur apostolat, et, au mois d'avril 1640, les Pères Empeau et Jacques Bouton ouvrirent les Antilles à la Foi catholique. Bouton catéchisait les Nègres, et la nuit il écrivait la relation de ses voyages ¹. La Martinique est évangélisée en 1646 ; une église s'élève à la Basse-Terre ; quelques enfants de saint Ignace côtoient la Rivière aux Herbes ; d'autres arrivent à la Gadeloupe en 1654 ; ils abordent aux îles de Saint-Sauveur, de Sainte-Croix, de Saint-Martin, de Saint-Barthélemy et de Saint-Christophe. Dans cette dernière, le Père Destrich, Irlandais, recommence la lutte que ses compatriotes catholiques soutenaient contre les Anglais : les Anglais cherchent à asservir les naturels du pays, Destrich s'oppose à leur dessein. En parlant aux indigènes de sa patrie esclave, en leur racontant les malheurs dont le Protestantisme l'accablait, le Jésuite le prémunit contre de semblables calamités. A force de persévérance, son troupeau échappe à la dent des loups de la Grande-Bretagne.

Vers le même temps, les Pères Larcannier, Denis Héland, Jean Chemel et André Dejean s'enfonçaient dans les terres à la conquête des Sauvages ; ils réalisaient dans les Antilles les prodiges opérés au Paraguay et au Canada ; mais, ainsi que sur tous les continents où le Christianisme préparait les Barbares à la civilisation, le sang des Jésuites coulait comme pour cimenter cette alliance. Le 25 mai 1654, les Pères Aubergeon et Gueyma expiraient dans les tourments : ce double martyre communiqua aux Jésuites une nouvelle énergie. Après des souffrances de toute espèce, il y avait une mort horrible à affronter : tous se jetèrent au-devant. La victoire, longtemps disputée, resta enfin à la Croix, et les Missionnaires purent recueillir dans la joie la moisson que leur sang avait fertilisée.

(1) Archives des affaires étrangères et Manuscrits de l'abbé Brotier.

(1) Relation imprimée chez Cramoisi. 1640.

CHAPITRE XXII.

Les Jésuites au Paraguay. — Co qu'ils y firent selon Buffon, Robertson, Haller et Montesquieu. — La découverte et la situation du Paraguay. — Les Pères Barsena et Angulo. — Les Pères Romero et Monroy chez les Guaranis. — Premières églises. — Nouveau plan des Missions. — Le Père Pacz Visiteur au Paraguay et au Tucuman. — Haine des Sauvages contre les Espagnols. — Les Jésuites exigent plus d'humanité de la part des Européens. — Ils abandonnent Santiago et se retirent à San-Miguel. — Le Père Valdivia auprès du Roi d'Espagne. — Les Pères Maceta et Caltalino sur le Parapanané. — Première idée de la République chrétienne. — Obstacles que suscitent les Espagnols. — Fondation des Réductions. — Le Roi d'Espagne les protège. — Les Missionnaires pacificateurs. — Les Jésuites forcés de sortir de l'Assomption. — Caractère des Sauvages. — Dangers des Jésuites. — Le Père Ruys de Montoja. — Le Père Gonzalez sur le Parana. — Les Jésuites s'isolent des Européens. — Muratori, Voltaire et Raynal. — Ignorance et abrutissement des Indiens. — Les Jésuites musiciens sur le bord des fleuves. — Ateliers pour les Sauvages. — Commerce de l'herbe du Paraguay. — On interdit aux néophytes toute relation à l'extérieur. — Attributions des Jésuites. — Spectacle offert par les Réductions. — Leurs mœurs, leurs fêtes, leur travail et leurs armées. — Les Evêques et les Jésuites. — Le vin est défendu aux néophytes. — Bonheur dont jouissent les Réductions. — Système de possession. — Tableau de la vie des néophytes. — Romero chez les Guaycurus. — Montoja et les anthropophages du Guibay. — Gonzalez aux sources de l'Uruguay. — Nouvelles Réductions. — Les Sauvages et les Jésuites. — Les Hollandais essaient de s'opposer aux Jésuites. — Martyre du Père Gonzalez. — Les Mamelus en guerre avec les Jésuites. — Indifférence calculée des Espagnols. — Pillage des Réductions. — Montoja propose aux néophytes d'émigrer. — Leur voyage à travers les fleuves et les terres. — Les nouvelles Réductions. — Les Jésuites chez les Matines et au Tapé. — Mort du Père Mendoza. — Les néophytes veulent le venger. — Tano et Montoja partent pour Rome et Madrid. — Lettre de l'Evêque de Tucuman au Roi. — Le Père Osorio dans le Chaco. — Le Roi d'Espagne accorde aux néophytes le droit de se servir d'armes à feu. — Cette faveur change la situation. — Le Père Pastor chez les Mataranes et les Abipons. — Les Mamelus sont détruits. — Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de l'Assomption, et les Pères. — Causes de leurs démêlés. — Les Jésuites accusés de posséder des mines d'or. — Don Juan de Palafox et les Pères. — Les Jésuites triomphent de dom Bernardin. — Les Jansénistes et les Protestants prennent sa défense en Europe. — Gaspar de Arriaga et ses pamphlets. — Prêtres séculiers admis dans les Réductions. — Les néophytes combattent les Indiens soulevés, et délivrent les Espagnols. — Les Jésuites négocient la paix entre les Espagnols et les Indiens. — Les Jésuites au Maryland. — Emigration des Anglais catholiques. — Le Père White et les Sauvages. — Situation de ces colonies chrétiennes.

En contemplant le spectacle de tous ces peuples auxquels les Jésuites portaient par le Christianisme les lumières et les bienfaits de la société civilisée, Buffon écrivait ¹ : « Les Missions ont formé plus d'hommes dans les nations barbares que n'en ont détruit les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. La douceur, la charité, le bon exemple, l'exercice de la vertu constamment pratiqués chez les Jésuites ont touché les Sauvages et vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont venus d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion que d'avoir civilisé ces nations et jeté les fondements d'un empire sans autres armes que celles de la vertu. »

Ce que le naturaliste français proclame avec l'autorité de son génie, Robertson le prouve :

« C'est dans le Nouveau-Monde, dit l'historien anglican lorsqu'il en raconte les Missions ¹, que les Jésuites ont exercé leurs talents avec le plus d'éclat et de la manière la plus utile au bonheur de l'espèce humaine. Les conquérants de cette malheureuse partie du globe n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer ses habitants : les Jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. »

Albert de Haller, le célèbre médecin de Berne, leur rend le même témoignage. « Les ennemis de la Société, dit-il ², dépriment ses meilleures institutions. On l'accuse d'une ambition démesurée, en la voyant former une espèce d'empire dans des climats éloignés ; mais quel projet plus beau et plus avantageux à l'humanité, que de ramasser des peuples dispersés dans

(1) *Histoire naturelle*, t. XX, de l'Homme, p. 282 (Paris, 1798).

(1) *Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, t. II, p. 229 (Amsterdam, 1771).

(2) *Traité sur divers sujets intéressants de politique et de morale*, § 5, p. 420.

l'horreur des forêts de l'Amérique et de les tirer de l'état sauvage, qui est un état malheureux ; d'empêcher leurs guerres cruelles et destructives ; de les éclairer des lumières de la vraie Religion ; de les réunir dans une société qui représente l'âge d'or par l'égalité des citoyens et par la communauté des biens ! N'est-ce pas s'ériger en législateur pour le bonheur des hommes ? Une ambition qui produit tant de biens est une passion louable. Aucune vertu n'arrive à cette pureté qu'on veut exiger ; les passions ne la déparent point, si elles servent de moyen pour obtenir le bonheur public. »

Les Jésuites, en effet, par la seule force du principe chrétien qui, dans un Ordre ainsi constitué, ne s'affaiblit jamais, même en se renouvelant, ont pu réaliser une utopie que tous les philosophes avaient créée, que tous les hommes sérieux regardaient comme impossible. Nous les avons vus, depuis saint François-Xavier jusqu'au Père de Brébeuf, au Japon et en Ethiopie, aux Indes et au Pérou, dans le Brésil et au Mogol, dans les archipels les plus arides et au Monomotapa, dans le fond des forêts vierges comme sur les rives du Bosphore, sous les cèdres du Liban ainsi que dans la hutte des Sauvages, à la Chine et au Canada, au Maduré et au Thibet, se faire tour à tour, selon le conseil de l'apôtre, infirmes avec les souffrants, petits avec les faibles, ignorants avec les natures barbares, doctes avec les esprits cultivés, diplomates avec les puissances de la terre, à chaque heure prêts à dévouer leur vie pour conquérir une âme ou pour annoncer la vérité aux hommes. Ils sont Lettrés et Mandarins à la Chine, esclaves des Nègres à Carthagène, Brahmes pénitents et Pariahs dans l'Indostan, chasseurs errants au Canada, Maronites sous les palmiers de la Judée. Ils développent partout un courage qui ne se dément pas plus dans les supplices que leur activité dans les travaux, que leur pieuse industrie pour cacher le Missionnaire sous un déguisement favorable à son entreprise.

Mais les difficultés de la politique, les passions des hommes, l'avidité des uns, l'ambition des autres, les rivalités elles-mêmes ne leur laissèrent pas appliquer dans son ensemble le système qu'Ignace de Loyola leur avait légué en germe. La Compagnie de Jésus prétendait démontrer qu'avec la Foi il n'y a rien de plus praticable que de mettre en action chez les Sauvages l'utopie que Platon et les sages de la terre ont si souvent et si inutilement rêvée ; elle trouva enfin un point du globe sur lequel il lui était permis d'instruire, de militer, de verser son sang en toute liberté. Le Paraguay fut ce point ignoré, et « il est glorieux pour elle, dit Montesquieu ¹, d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la Religion

jointe à celle de l'humanité ; en réparant les dévastations des Espagnols elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain. »

Maîtres de leur volonté, n'en devant compte qu'à Dieu, au Saint-Siège et au roi d'Espagne, les Jésuites firent pour ces tribus barbares un miracle de civilisation qui s'est perpétué jusqu'à leur chute : c'est ce miracle continu que nous allons expliquer.

Jusqu'en 1608 le Paraguay fut annexé à la province du Brésil ; mais, à cette date, ce pays avait fait, sous les Missionnaires, de si rapides progrès qu'on l'érigea en province de la Compagnie de Jésus. Le Paraguay est une vaste région située entre le Brésil, le Pérou et le Chili ; en 1516, l'Espagnol Juan de Solis en fit la découverte, et il fut dévoré par les Sauvages tandis qu'il remontait le fleuve Paraguay. Quelques années plus tard, Garcia et Sedenio, attirés par les richesses de toute nature dont l'avidité cosmopolite racontait des merveilles, éprouvèrent le même sort sur les rives du Parana. Ils venaient conquérir des trésors ; l'astuce des indigènes fut plus grande que leur audace, ils périrent misérablement. Le Vénitien Sébastien Gabot, l'un de ces aventuriers de génie alors courant les mers pour le compte du prince qui mettait le plus haut prix à leurs services, offrit à Charles-Quint de tenter de nouvelles incursions vers ces fleuves déjà couverts de sang européen. Il remonta le Paraguay, il changea son nom en celui de Rio de la Plata, et il commença à massacrer les Indiens.

A partir de ce moment jusqu'au jour où le Dominicain François Victoria, évêque de Santiago, fit appel aux Pères de la Compagnie de Jésus, les Espagnols renouvelèrent sur ces plages tous les attentats contre l'humanité qui avaient signalé leur prise de possession au Pérou. Les Espagnols ne songeaient qu'à s'enrichir, ils ne prétendaient civiliser les Barbares que pour se donner des ouvriers plus actifs, des esclaves plus intelligents. La soif de l'or conseillait peut-être ces cruautés, la Religion refusa de s'y associer ; et, lorsqu'en 1586, les Pères Alphonse Barsena et Angulo sortirent de Santa-Maria de las Charcas pour se rendre aux ordres de leur supérieur, ils essayèrent d'implanter l'Evangile là où n'avait encore régné que la force brutale. Leurs premiers pas dans cette carrière furent difficiles ; il leur fallut combattre les préjugés des Européens, vaincre leur cupidité, lutter avec les défiances instinctives des Sauvages et entrer dans leur confiance par une abnégation de toutes les heures. Les Jésuites se soumièrent à ces sacrifices, et peu à peu ils multiplièrent leur apostolat. Les Pères Jean Solanio, Tom Filds, Etienne de Grao et Emmanuel de Ortega leur vinrent en aide ; Solanio et Filds avaient déjà visité les tribus des bords de la

(1) *Esprit des lois*, liv. IV. chap. VI.

Rivière-Rouge; ils s'étaient familiarisés avec le danger. Ils remontèrent le fleuve Paraguay, et, en 1588, ils arrivèrent chez les Guaranis. Le caractère insouciant et paresseux de ces populations les éloignait des vertus chrétiennes; elles en comprirent cependant la beauté. Filds et Solanio, après avoir rompu le pain de la parole aux habitants de Ciudad-Real et de Villarica, s'engagèrent dans les forêts à la poursuite des peuplades errantes; mais la peste s'étant, en 1589, déclarée à l'Assomption, les deux Pères y furent mandés.

Cependant, en 1593, d'autres Jésuites apparaissaient, la croix à la main, sur les rives du Paraguay: c'étaient les Pères Jean Romero, Gaspard de Monroy, Juan Viana et Marcel Lorenzana. A Santa-Fé, à Cordova-du-Tucuman, dans les tribus des Guaranis et chez les Omaguacas, leur infatigable charité porta quelques fruits. Les naturels du pays s'appriivoisaient; les troupes espagnoles les avaient fait fuir au fond de leurs bois: l'industrielle commiseration de ces prêtres, accourant vers eux sans autre arme que leur confiance, les soins touchants qu'ils leur prodiguaient, tout contribuait à dompter leurs penchants sanguinaires et à adoucir leurs mœurs. Il fallait expier les cruautés des premiers conquérants pour apprendre aux Indiens à bénir le joug du Christianisme. Ce fut la principale occupation des Pères de la Compagnie, et, en les suivant pas à pas, Voltaire n'a pu s'empêcher de dire ¹: « L'établissement dans le Paraguay par les seuls Jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité. »

Un Collège s'élevait à l'Assomption; sur d'autres points les Sauvages déjà à moitié gagnés construisaient des églises, et les Pères Ortega et Villarnao s'enfonçaient dans les montagnes de la Cordillère Chiriguane. Les Missionnaires affrontaient des périls de toute espèce: périls dans leurs excursions lointaines, périls dans les forêts peuplées de serpents, de tigres et des animaux les plus féroces; périls de la part des habitants, périls même de la part des Espagnols, dont l'irritation ne connaissait plus de bornes, car la marche suivie par les Jésuites était une amère censure de leur politique. Rien n'avait pu arrêter le progrès de la Foi; en 1602, ils sentirent le besoin de les régulariser. Aquaviva suivait du centre commun tant d'ouvriers dispersés sur ces continents; il applaudissait à leurs travaux; mais pour leur donner plus de force il crut qu'il fallait les soumettre à une uniformité de direction. Ces missions ambulantes qui traversaient le désert et qui semaient une civilisation passagère aux extrémités du monde, ne devaient produire chez les Sauvages qu'un souvenir confus. Il ne suffisait pas, à ses

yeux, de répandre la semence de l'Evangile sur une terre; il importait de la faire germer, de la cultiver jusqu'à maturité, afin que la moisson fût abondante. Aquaviva avait jugé utile de tracer un plan pour modérer les écarts du zèle et pour diriger ses emportements. Le Père Etienne Paëz, visiteur des Missions transatlantiques fut chargé de l'appliquer.

Il réunit à Salta les Jésuites disséminés dans le Tucuman, dans le Paraguay et sur les bords de Rio de la Plata. Tous convinrent que leurs courses, nécessaires dans le principe, afin de propager le nom du Christ et d'aguerrir les Pères, n'étaient plus aussi indispensables, et que, sans y renoncer absolument, on devait concentrer l'action pour lui imprimer plus de vigueur. Il fut donc résolu que l'on agirait avec ensemble, et que la ferveur de l'apôtre serait, comme la bravoure individuelle du soldat, soumise à la tactique. Tandis que cette assemblée de Missionnaires délibérait sur les moyens les plus propres à assurer le triomphe de la civilisation, les néophytes du Paraguay se crurent délaissés par les Jésuites; les uns firent éclater leurs regrets, les autres leur colère. Bientôt ces sentiments si divers, quoique nés de la même crainte, se confondirent dans une joie commune. Les Missionnaires leur revenaient, et ils allaient travailler à leur bonheur.

En 1605, le Père Diégo de Torrez est nommé provincial du Paraguay et du Chili; il amène de Lima quinze Jésuites pour étendre les mesures prises à la Congrégation de Salta. D'autres encore abordent à Buenos-Ayres; c'est sur ce point central que la mission doit se développer. Mais, là, un obstacle insurmontable paraissait s'opposer à sa marche. Les naturels du pays dont la taille gigantesque, dont les mœurs farouches étaient un sujet d'effroi pour les Espagnols, portaient une haine implacable à ceux qui se proclamaient leurs conquérants. Ils les tenaient presque assiégés dans les villes, ils les massacraient, ils les dévoraient aussitôt qu'ils mettaient le pied dans la campagne. Leur terreur trouvait sans cesse un nouvel aliment, car, sans en tenir compte, les Espagnols réduisaient en servitude tous les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Des projets de plus d'une sorte avaient été mis au jour afin de concilier l'avarice des Européens avec l'orgueil des Sauvages. Ces projets avaient échoué. En voyant les Jésuites se préparer à annoncer le Christ à des populations aussi indépendantes, l'Espagnol se persuada qu'eux seuls pourraient les dompter.

Il accueillit avec des transports de joie les Missionnaires; mais au récit des douleurs que la captivité des uns, que la barbarie des autres réservaient aux naturels, les Jésuites ne purent contenir leur indignation. On leur demandait de mettre la croix au service des plus sordides intérêts; on voulait abriter d'odieux calculs

Le père
Paëz Vi-
siteur au
Para-
guay et
au Tuc-
man.

Haine
des sau-
vages
contre
les Espa-
gnols.

Les
Jésuites
exigent
plus
d'hu-
manité de
la part
des Eu-
ropéens.

(1) *Essai sur les mœurs*, OEuvres de Voltaire, ^xe vol., p. 39 (édition de Genève).

sous la sauvegarde de leur éloquence ; on les appelait à river des chaînes , lorsqu'au nom du Dieu mort pour tous ils prêchaient la civilisation et la liberté : les Jésuites répondirent à ces propositions par un refus. Au Tucuman ainsi qu'au Paraguay , les Espagnols prétendaient se servir de leur apostolat comme d'un moyen pour contenir dans l'obéissance les peuples esclaves : les Jésuites déclarèrent qu'avant de commencer leur mission , ils exigeaient que le joug subi par les Indiens fût moins rude. Leurs premières paroles devinrent une protestation contre les attentats dont ils étaient témoins.

Cette fermeté préparait de dangereux résultats : elle ruinait les espérances des marchands ; ils crurent qu'en affamant les Jésuites ils les réduiraient à n'être plus que les instruments de leur avarice ou qu'ils les forceraient à fuir une terre ingrate. Les Pères n'avaient pour subsister que des aumônes : elles sont à l'instant même supprimées ; on les laisse se nourrir de maïs et de racines. Ces mesures ne modifient point leurs projets d'affranchissement ; on soulève contre eux les magistrats et le clergé séculier : la persécution s'étend de l'Assomption à Santiago. Au Chili le Père Valdiva , le plus énergique promoteur de l'émancipation chrétienne des Sauvages , se voit en butte aux traits de la calomnie. Les Espagnols n'avaient pu lasser la patience des Pères , ils les attaquent d'une manière plus perfide. Les Jésuites refusaient de s'associer à leurs calculs , on les accuse d'aspirer à la domination exclusive des Indiens. C'était de la ville de Santiago que ces imputations partaient pour se répandre sur les marchés où les Européens trafiquaient ; les Missionnaires jugèrent opportun de ne pas perdre leur temps dans des luttes où les esprits s'agrippaient sans profit pour le Christianisme. Leurs avis n'étaient pas écoutés , leurs prières tombaient sur des âmes que la cupidité avait endurcies ; ils abandonnèrent Santiago pour se fixer à San-Miguel , cité qui , par son commerce et sa richesse , se posait sa rivale.

Santiago avait voulu leur vendre l'hospitalité au prix de l'honneur apostolique ; les habitants de San-Miguel la leur offrirent sans condition. Un collège s'éleva ; puis de cette terre de promesse , jardin enchanté mais dont la garde semble être confiée à des troupeaux de tigres , parcourant incessamment les campagnes , les Pères Jean Dario et Ignace Marcelli s'élancent les premiers à la recherche des sauvages. Les uns pénètrent chez les Diaguites , les autres chez les Lulles ; Dario et Marcelli vont proposer la paix aux Calchaquis , nation qui , comme les Guapaches , ne cessait d'inquiéter les Espagnols. Pendant ce temps , Torrez aborde à la Conception ; de là il se dirige sur l'Assomption , où le gouverneur et l'évêque du Paraguay l'ont appelé.

Le Père Valdiva s'était rendu à Madrid pour exposer à Philippe III d'Espagne les empêchements que l'avidité suscitait au Christianisme ; il avait défendu avec tant de chaleur les droits des Indiens opprimés , que le Roi catholique s'était déterminé à manifester sa volonté. Il mandait que , pour subjuguier les habitants du Paraguay , il ne fallait employer que le glaive de la parole des Jésuites. Il ne voulait point d'hommages forcés ; son intention était de retirer ces tribus de la barbarie , de leur faire connaître le vrai Dieu ; mais il ordonnait de ne les jamais réduire en servitude.

Telles étaient les injonctions que le Jésuite Valdiva avait suggérées au Roi d'Espagne. Après en avoir pris connaissance , le Père de Torrez s'occupe de leur exécution. Elles consacraient le système d'humanité qu'ils avaient jusqu'alors prêché ; l'évêque du Paraguay et don Arias de Saavedra ne firent naître aucun obstacle. Il fut décidé que l'on tenterait de coloniser ; que , par la Foi , l'on tâcherait d'affranchir peu à peu les Sauvages ; et , comme les Guaranis étaient la peuplade la plus rapprochée de l'Assomption , ce fut sur eux que l'on résolut de faire le premier essai.

Simon Maceta et Joseph Cataldino , partis le 40 octobre 1609 , arrivèrent au mois de février 1610 à leur destination , sur le Parapanané. Les Espagnols cherchèrent à entraver le projet des deux Jésuites , ils murmurèrent , ils menacèrent ; mais , forts de la volonté du Roi d'Espagne , plus forts encore de la justice de leur cause , Maceta et Cataldino ne se laissaient point intimider. Ils savent , par le cacique qui les accompagne , avec quelle joie pleine de reconnaissance ils seront accueillis , la nation tout entière les regardant comme ses libérateurs : ils marchent , ils traversent les fleuves , ils franchissent les montagnes. A peine sur les terres du Guayra , ils se voient salués et bénis au nom de toutes les familles qu'Ortega et Filds ont faites chrétiennes par le baptême et qu'eux vont civiliser par la liberté.

Ces tribus , jusque-là errantes , étaient disposées à tout accepter de la main des Pères. Sur le lieu témoin de l'entrevue , ils fondent la première Réduction du Paraguay , berceau de toutes celles à qui elle servira de modèle. Cette Réduction prit le nom de Lorette , hommage rendu à la Vierge , Mère du Christ. Des Cases s'y construisaient comme par enchantement ; mais , le nombre des Indiens qui se présentaient dépassant les prévisions , on en créa une seconde à laquelle , par un sentiment de gratitude , les Guaranis imposèrent le nom de Saint-Ignace. Ses disciples protégeaient leurs libertés ; Européens , ils s'opposaient aux cruautés des Européens : ils leur révélaient le secret de la patrie et de la famille. Les Sauvages eurent l'intelligence de ce dévouement ; ils s'y associèrent si

Ils abandonnent Santiago et se retirèrent à San-Miguel.

Les Maceta et Cataldino le Paraguay.

Précédemment la Bibliothèque.

bien par leur confiance qu'en cette même année 1616 on forma encore deux nouvelles Résidences.

Les Jésuites opéraient dans ces contrées tant de miracles de civilisation, ils exerçaient sur l'esprit des peuples un tel prestige, qu'aucun d'eux ne recula à l'idée de fonder une république qui, dans leur imagination, devait rappeler au monde étonné les beaux jours du Christianisme naissant. Ce rêve, dont un monarque n'aurait osé concevoir la chimère, quelques pauvres prêtres sans autre arme qu'une croix de bois, sans autre force qu'une inébranlable persévérance, se mirent à l'accomplir. Tout leur était contraire, tout leur devenait hostile : ils avaient à vaincre et à diriger des Barbares épris de l'amour du changement, au caractère indocile, et dont la raison appauvrie ne se rendait compte que par moments des sacrifices faits pour eux. Ce n'était cependant pas de ces multitudes vicieuses par instinct qu'ils attendaient les plus rudes obstacles. Les Espagnols en évoquaient de plus durables par leur avarice et par les intrigues de toute nature qu'elle soulevait. Les négociants européens n'avaient pas renoncé à leur patrie pour rendre heureux les Sauvages. Peu leur importait qu'il fussent Chrétiens, si eux parvenaient à réaliser une colossale fortune. L'ambition les avait poussés sur ces rives, ils aspiraient à s'en éloigner pour aller jouir en Espagne du fruit de leurs déprédations ; ou, s'ils consentaient à s'y établir, ils tâchaient d'étayer leur puissance future sur l'abrutissement. Un tel état de choses était une source de désordres. L'administration militaire ou civile y avait prêté la main ; les Jésuites s'offraient pour y mettre un terme ; par conséquent ils se créaient des ennemis dont un échec accroîtrait nécessairement le nombre et la fureur. Le devoir parla plus haut au cœur des Missionnaires de la Compagnie que toutes ces craintes. Le succès avait couronné les premières tentatives ; les Pères s'avancèrent dans la voie d'améliorations sociales qu'ils s'était tracée, sans se préoccuper des inculpations dont ils allaient être l'objet. Ils apercevaient le bien, ils l'accomplissaient avec réserve, et ils laissaient à l'expérience le soin de les venger.

L'expérience vint tard, comme la justice humaine ; pendant ce temps, les Réductions s'organisaient. Les Jésuites leur enseignaient la civilisation ; mais le roi d'Espagne leur devait un appui. Sans cet appui, les Pères déclaraient qu'il leur serait impossible de résister longtemps aux attaques, tantôt sourdes, tantôt patentes auxquelles ils se voyaient exposés. Philippe III avait accordé des encouragements aux Réductions naissantes ; il était indispensable de les sanctionner par des lois. Un commissaire royal fut nommé pour visiter les nouveaux établissements. Il approuva ce que les Jésuites

avaient ébauché, et, afin de mettre les néophytes à l'abri des violences, il promulgua plusieurs rescrits accordant toute latitude aux Missionnaires. Le bonheur dont les Réductions commençaient à jouir tenta d'autres tribus du Guayra ; elles étaient hostiles aux Espagnols qui enlevaient leurs femmes et leurs enfants pour les réduire en servitude ; elles sollicitèrent le baptême. Les Pères Lorenzana et François San-Marino partirent ; néanmoins ils ne trouvèrent pas les cœurs aussi bien préparés que les esprits. Ces tribus ne demandaient pas mieux que de s'affranchir de l'impôt du sang levé sur elles par la cupidité ; mais le sentiment chrétien ne se développait pas avec autant d'énergie que l'amour de la liberté. Après une année passée dans les humiliations et dans les travaux, Lorenzana put espérer que ces peuplades se montreraient dociles à ses leçons.

Les Jésuites se plaçaient volontairement entre deux dangers : d'un côté, les Espagnols qui redoutaient leur ascendant sur les Sauvages de l'autre, les Sauvages qui, en découvrant des Européens au milieu de leurs forêts, pouvaient se porter contre eux aux plus terribles excès. Ils cherchèrent à éviter ce double écueil ; mais il ne leur fut pas toujours donné d'en triompher. Quand des actes de violence avaient été commis envers une tribu ; quand cette tribu, comme celles des Guaycurus ou des Diaguites, courait aux armes pour tirer vengeance de quelque enlèvement, les Espagnols chargeaient les Pères de négocier la paix. Les Missionnaires franchissaient les montagnes, traversaient les fleuves et les déserts ; ils se présentaient au milieu des peuplades errantes que le désespoir ou l'ivresse d'un léger succès rendaient encore plus farouches. Ils affrontaient les méfiances dont ils se savaient l'objet ; ils trouvaient sur leurs lèvres des paroles pour flatter l'irritable vanité des Indiens ; peu à peu s'introduisant dans leur confiance, ils arrivaient à les dominer en ne témoignant aucune crainte de leurs flèches ou de leurs poisons. Dans le but de les asservir, les Espagnols égorgeaient leurs caciques ; les caciques durent être les plus empressés à solliciter l'intervention des Jésuites, qui respectaient leur autorité, et plaçaient sous la sauvegarde du Roi leur vie sans cesse menacée. Après que les Pères se furent rendu compte de la position qui leur était faite, ils se servirent de ces chefs de hordes comme de protecteurs ; ils en firent leurs catéchumènes, bien persuadés que l'exemple serait profitable.

Don François Alfaro était au Tucuman en qualité de commissaire au nom de Philippe III. Investi de pouvoirs illimités, il déclarait que les Guaranis et les Guaycurus ne seraient jamais livrés en servitude ; il abolissait en leur faveur le service personnel. Les Européens crurent que les Pères étaient les auteurs de ces rescrits. Afin de leur rendre guerre pour guerre, ils les

Les Missionnaires pacifiques.

Les Jésuites forcés de sortir de l'Assomption.

contraignirent à sortir de la ville de l'Assomption. Comme il devenait impossible de se passer longtemps de leurs secours, au moment même où l'Assomption les expulsait de son enceinte, les citoyens de Santiago les rappelaient dans leurs murs; ils fondaient à la Compagnie un collège destiné à l'éducation de la jeunesse. Les Guaranis, entrés en réduction, n'avaient voulu d'abord que se soustraire à l'esclavage; ils s'étaient fait des Jésuites un rempart pour leur liberté. Cette espérance en avait attiré beaucoup d'autres; mais dans ces refuges ils ne se façonnaient ni aux préceptes de l'Evangile ni même aux obligations de la loi naturelle.

Caractère des Sauvages. Ils restaient féroces, capricieux et invinciblement attachés à leurs superstitions; ils écoutaient la parole du Père avec apathie ou avec défiance; lorsque, pressés de renoncer à leurs mœurs vagabondes, ils n'avaient plus de bonnes raisons à alléguer, la plupart disparaissaient. Au risque de tomber entre les mains des Espagnols, ils s'enfouaient de nouveau dans leurs bois et dans leurs montagnes, préférant une liberté précaire aux calmes jouissances de la civilisation chrétienne. Souvent même, dominés par leur instinctive cruauté, ils concevaient de coupables soupçons; ils se révoltaient contre les Missionnaires qui, afin de les garantir des insultes extérieures, s'exposaient au fond des résidences à tous les outrages. Cette vie de tribulations à laquelle les Jésuites se condamnaient en leur faveur ne faisait sur leurs âmes qu'une impression passagère. Ils admiraient leur charité toujours active, mais ils aimaient à s'y dérober; le droit d'être libres n'était à leurs yeux que le droit de guerroyer contre leurs voisins et de vivre à l'abandon. Ils profitaient de tous les événements pour reprendre leur existence nomade.

Dangers des Jésuites. Quand la désertion se faisait sentir, les Missionnaires se mettaient en campagne. Escortés des plus anciens néophytes, ils s'élançaient à travers les plaines, ne se nourrissant dans ces courses aventureuses que de fruits sauvages, que de racines amères. Sous un soleil brûlant ou sous une pluie incessante, ils marchaient sans trêve et sans repos, affrontant la dent des tigres ou la morsure des serpents, passant les fleuves à la nage ou gravissant les rocs les plus escarpés. Pour se frayer une route, il fallait que la hache abattit les bois; et devant ces Indiens qui fuyaient ou qui lançaient des flèches afin d'arrêter la marche, les guides du Jésuite se sentaient quelquefois pris au cœur du mal de la barbarie. Ils désertaient à leur tour, abandonnant aux tortures de la faim et de l'insomnie celui qui se dévouait pour eux. Ces misères de chaque jour, l'attente d'une mort presque inévitable n'altéraient point la sérénité du Père: seul ou accompagné de quelques fidèles, il continuait à fouiller les antres les plus inaccessibles. Lorsque, brisé de fatigue, couvert d'ulcères que

la piqure des moucheron envenimait à chaque pas, il avait enfin saisi au gîte quelques-uns de ces déserteurs, le Père, oubliant ses maux, entonnait l'hymne de la victoire et il les ramenait au bercail.

Cette lutte contre le besoin de farouche indépendance dont les Barbares étaient travaillés entraînait après elle des maladies de toute espèce. La perspective de tant de souffrances ne retenait aucun disciple de l'Institut; ils n'ignoraient pas qu'ils étaient destinés à périr misérablement dans ces repaires. Ils y accouraient néanmoins, et lorsque le Père Antoine Ruys de Montjoa, l'un des hommes les plus savants de son siècle, vint, en 1614, partager les travaux de Maceta et de Cataldino, la Province du Paraguay comptait déjà cent dix-neuf Jésuites. Deux ans après, trente-sept autres, conduits par le Père Viana, se répandirent sur le Guarambora, sur l'Uruguay, sur le Parana et sur les autres rivières. Le Père Gonzalez de Santa-Cruz pénétrait chez les Sauvages d'Itapua, les Pères Moranta et Romero parcouraient le pays des Guaycurus, d'autres s'élançaient dans l'immense vallée d'Algonquinca; ils s'arrêtaient chez les Mahomas, ils fertilisaient les marais d'Appupen. Partout ils rencontraient, comme dans le désert de Corrientez, des Indiens armés de flèches et de massues et qui, le corps tatoué de diverses couleurs, n'avaient à faire entendre que des menaces ou des paroles de stupide orgueil. Le Père Gonzalez remontait le Parana, quand il se trouva en face d'une tribu errante. Les Espagnols eux-mêmes n'avaient pas osé s'avancer jusque-là, car un horrible trépas leur y était réservé. Le chef se lève, et, à l'aspect du Missionnaire: « Apprends, s'écria-t-il, qu'aucun Européen n'a encore foulé l'herbe de ce rivage sans l'avoir arrosée de son sang. Tu viens nous annoncer un nouveau Dieu, et c'est la guerre que tu me declares; ici j'ai seul le droit d'être adoré. »

Gonzalez ne s'intimide point: il répond avec force, il explique les intentions dont il est animé, et, son intrépidité et sa douceur aidant, il peut continuer son voyage accompagné par cette tribu dont il a fait la conquête.

En dehors des Réductions déjà formées dans le Guayra, Réductions que les Jésuites avaient beaucoup de peine à discipliner, grâce à l'instabilité naturelle au cœur des Indiens, la moisson ne s'offrait pas avec de belles espérances. Le danger était partout, un succès durable ne le compensait presque jamais: les Jésuites étaient acceptés comme une barrière contre les Espagnols; mais, pour ménager les terreurs que ce nom provoquait, les Pères se voyaient obligés de ne communiquer que le plus rarement possible avec les Européens. Le gouverneur du Paraguay, don Arias de Saavedra, témoignait depuis longtemps le désir de visiter les résidences; le Père Gonzalez l'avait jusqu'en 1646

dissuadé de ce projet, qui ferait naître de nouveaux soupçons au cœur des Guarinis. La curiosité prévalut sur la prudence, et à la tête d'un bataillon, il entra dans ces asiles que la haine du nom espagnol avait peuplés. Il s'y présentait en ami, en Chrétien, en mandataire du Roi Catholique. Les néophytes l'accueillirent avec respect ; mais, à la vue des soldats, les Guarinis, qui n'avaient pas encore embrassé le Christianisme, prennent la résolution d'intercepter le cours du fleuve et de s'emparer du gouverneur. Leur complot allait réussir, lorsque le Père Gonzalez, qui n'a pas voulu s'éloigner de Saavedra, se précipite vers les Indiens embusqués au bas d'un ravin. Il leur parle avec ce ton de confiance et d'autorité que les Jésuites savaient employer : il leur fait tomber les armes des mains, et il conduit Tabacambé, leur chef, captif du vice-roi.

Pour exercer un pareil empire sur des Barbares, il fallait que les Pères les eussent disposés de longue main à cette subordination. Avant de raconter ses effets miraculeux, il est bon de remonter à son origine et d'étudier en détail ce singulier gouvernement, églogue religieuse et politique qui n'a trouvé dans les sceptiques eux-mêmes, que des Théocrites et des Virgiles. Les institutions données par les Jésuites aux Sauvages du Paraguay ont confectionné dans le même éloge Muratori, l'écrivain religieux, et Voltaire, l'homme qui apprenait à se faire un jeu de toutes les vertus. Ce pays des Missions, où, selon une de ses paroles¹, « ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes et souverains, » a longtemps attiré les regards du monde entier ; et Raynal, le prêtre qui a proféré tant de blasphèmes contre le Catholicisme, n'a pas pu, dans son *Histoire des Indes*, taire le respectueux sentiment d'admiration dont il était animé. « Lorsqu'en 1768 les Missions du Paraguay, dit-il², sortirent des mains des Jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation le plus grand peut-être on puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existait dans le reste du nouvel hémisphère. On y observait les lois, il y régnait une police exacte, les mœurs y étaient pures, une heureuse fraternité y unissait les cœurs, tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés, et on y en connaissait quelques-uns d'agréables : l'abondance y était universelle. »

Au dire de leurs adversaires et des ennemis du Christianisme, les Jésuites ont réalisé l'utopie que tant de visionnaires socialistes ne purent jamais développer que dans leurs écrits : voyons les expédients dont ils se servirent pour arriver à ce résultat.

Ces Indiens avaient une intelligence bornée, Ignorance et abrutissement des Indiens ils ne comprenaient que ce qui tombait sous leurs sens, et les Missionnaires furent si alarmés de cet abrutissement qu'ils se demandèrent s'il était possible de les admettre à la participation des sacrements. On consulta sur ce point les évêques du Pérou assemblés à Lima ; ils décidèrent que, le baptême excepté, il ne fallait qu'avec des précautions infinies leur imposer acte de Chrétien. La patience des Jésuites ne se découragea point ; ils se mirent à la portée de leurs Catéchumènes, ils les guidèrent par degrés comme une mère attentive surveille les premiers mouvements d'un enfant maladif ; ils étudièrent cette organisation vicieuse, ce caractère farouche, cet amour d'indépendance, et ils se convainquirent que tout n'était pas mort en eux. Des passions dégénérées, des instincts sanguinaires avaient presque étouffé le germe de la raison ; mais ce germe paraissait encore susceptible de produire. Les Indiens, qui avaient tout perdu dans le naufrage de leur intelligence, conservaient une espèce de talent pour imiter les choses qui frappaient leur vue : ils étaient incapables d'inventer, mais avec un modèle ils arrivaient rapidement à la confection de l'objet.

Tandis que les Missionnaires constataient cette qualité, d'autres, en sondant le cours des fleuves, eurent la révélation d'un goût musical inné chez les Sauvages, et dont il était facile de tirer parti. Ils remarquèrent que lorsqu'ils célébraient les louanges du Seigneur, ces Indiens accompagnaient leurs pirogues avec un inexprimable sentiment de plaisir, et qu'ils s'efforçaient de s'associer à leurs chants. L'observation ne fut pas perdue : les Jésuites descendirent à terre, ils se mêlèrent aux groupes, et, par des paroles naïves, ces Orphées du Christianisme cherchèrent à faire comprendre à leurs auditeurs le sens mystérieux des cantiques. Ils y réussirent ; alors poursuivant leur voyage, ils continuaient cette douce harmonie, escortés par les naturels des deux rives, qui franchissaient gaïement l'entrée de la Réduction.

Ce fut par de semblables moyens que les Pères recrutèrent leurs premiers néophytes. Quand ils eurent favorisé l'essor de ces penchants, on les appliqua aux ouvrages manuels. Tous les arts, tous les métiers utiles trouvèrent un atelier, à la tête duquel on plaçait un frère coadjuteur. On laissait à l'Indien, comme à l'enfant, le choix de la profession vers laquelle son goût le portait : l'un se faisait horloger ou sculpteur, l'autre serrurier ou tisserand. Il y avait des orfèvres, des mécaniciens, des forgerons, des charpentiers, des peintres, des maçons, des doreurs. Bientôt on leur apprit à cultiver la terre. Ce travail ne souriait pas autant à leur imaginative ; mais, sans ressource aucune pour faire subsister cette agglomération d'hommes, les Jésuites ne se rebutèrent point.

Les Jésuites musiciens sur le bord des fleuves.

Ateliers pour les Sauvages.

(1) *Essai sur les mœurs*, OEuvres de Voltaire, p. 63 (édition de Genève).

(2) *Histoire politique et philosophique des Indes*, t. II, p. 289 (Genève, 1780).

Ils voyaient que les néophytes n'aimaient pas l'agriculture ; afin de les initier au secret de la terre, ils se mirent eux-mêmes à conduire la charrue, à manier la bêche, à ensementer et à récolter. Avec l'aide des Guaranis, ils bâtirent des églises et des maisons, ils tracèrent des rues et ils établirent aussi commodément que possible les jeunes ménages.

Quand le travail de chaque homme fut réglé, on s'occupa d'en fournir aux femmes. Tous les lundis on leur distribuait une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles filaient, et qu'elles rendaient le samedi. Pour leur faire adopter le système de colonisation auquel on assujettissait leur indépendance, les Jésuites leur avaient inspiré de nouveaux besoins. L'amour de la famille leur était venu avec celui de la Religion. Si tous ne comprenaient pas ce double bienfait, la seconde génération, prise au berceau, ne devait plus se montrer rebelle, et, dans un temps donné, les Pères avaient sagement calculé que la civilisation, sucée avec le lait, serait une seconde nature.

Com-
merce de
l'herbe
du Para-
guay.

Les Réductions ne se suffisaient point à elles-mêmes, le pays ne produisant pas assez. On songea à tirer parti de l'herbe du Paraguay connue sous le nom de *Caamini*. Les Espagnols croyaient que cette herbe, espèce de thé fort en vogue dans l'Amérique méridionale, était un préservatif contre toutes les maladies. Les Jésuites en firent extraire des plants du canton de Maracayu ; ils les répandirent dans les Réductions comme une richesse que le commerce assurait aux indigènes. Ils leur apprirent à recueillir dans les forêts la cire et le miel. Ces denrées servaient aux transactions, leur vente amenait au sein des colonies l'abondance et le bien-être ; mais les Pères n'avaient pas jugé prudent d'autoriser des communications directes entre les néophytes et les étrangers. Afin qu'il

On
interdit
aux néo-
phytes
toute
relation
à l'exté-
rieur.

n'y eût aucun point de contact, la langue espagnole fut interdite aux Catéchumènes ; on se contenta de leur apprendre à lire et à écrire dans cet idiome. De semblables précautions devaient inquiéter la susceptibilité européenne. Don Antonio de Ulloa, qui fut chargé, avec La Condamine, Godin et Bouguer, de déterminer la figure de la terre, en prouve la nécessité. Il dit : « La persévérance des Jésuites à empêcher qu'aucun Espagnol, qu'aucun métis ou Indien n'entrât dans les Réductions, a fourni texte à beaucoup de calomnies ; mais les raisons qu'ils ont eues d'agir ainsi sont approuvées par tous les hommes sensés. Il est certain que sans cela leurs néophytes, qui vivent dans la plus grande innocence, qui sont d'une docilité parfaite, qui ne reconnaissent point dans le ciel d'autre maître que Dieu, et sur la terre que le Roi, qui sont persuadés que leurs pasteurs ne

leur enseignent rien que de bon et de vrai, qui ne connaissent ni vengeance, ni injustice, ni aucune des passions qui ravagent la terre, ne seraient bientôt plus reconnaissables. »

Deux Jésuites gouvernaient une bourgade, le plus ancien avec les attributions de curé, le plus nouveau en qualité de vicaire. La hiérarchie établie pour les chefs régnait sur le troupeau avec le même empire ; ils le dirigeaient par la confiance, ils réglaient les heures de la prière, du travail et du repos. Ils les suivaient aux champs, à l'église et dans les jeux qu'ils inventaient afin d'occuper leurs loisirs ou de donner à leurs corps la souplesse et la vigueur. Le Jésuite était l'ombre du sauvage ; mais les lisières adaptées à l'intelligence de ces grands enfants disparaissaient sous l'intérêt que les Pères leur témoignaient et sous l'expansive affection dont les Indiens les entouraient. Dans l'origine des Réductions, quand la loi n'était pas encore uniforme, personne ne possédait en propre. Avant de les laisser à eux-mêmes, les Missionnaires, qui connaissaient l'imprévoyance et la paresse des néophytes, n'avaient pas voulu leur accorder l'administration des biens. Chaque semaine on distribuait aux familles ce qui était suffisant pour leur nourriture ; à chaque renouvellement de saison, elles recevaient les vêtements nécessaires. Lorsque l'éducation eut fait naître des idées d'ordre et d'économie, on leur confia une portion de terrain à cultiver ; plus tard on les rendit propriétaires, afin de les attacher au sol. Les Réductions et même chaque Paroisse possédèrent aussi. Les fruits et les récoltes appartenant à la communauté furent déposés dans des graniers d'abondance, afin de servir pour les besoins imprévus, et de fournir aux veuves, aux orphelins, aux caciques, à tous les employés et aux infirmes la subsistance qu'ils ne pouvaient se procurer par leurs mains.

Au milieu d'ennemis qui, de moment en moment, essayaient de troubler cet heureux état, il pressait de ne pas livrer sans défense leurs néophytes aux attaques des Espagnols et des Sauvages. A la demande des Jésuites, le Roi Catholique autorisa chez leurs catéchumènes l'usage des armes à feu, et dans toutes les Réductions, bâties sur le même plan, il y eut un arsenal, où les munitions de guerre furent conservées. Chaque village formait deux compagnies de milice, que les officiers exerçaient au maniement des armes et aux évolutions. Les fantassins, outre l'épée et le fusil, se servaient du macana, de l'arc et de la fronde ; les cavaliers marchaient au combat avec le sabre, la lance et le mousquet. Ils fabriquaient eux-mêmes toutes ces armes, ainsi que leurs canons. Ils n'étaient dangereux qu'à ceux qui venaient les assaillir : on leur imposait comme un devoir le courage militaire, on les façonnait à la plus stricte obéissance ; on leur apprenait à déjouer

(1) *Relation del viage a la America meridional*, liv. 1^{re}, chap. xv.

les embuscades, à garder comme une citadelle la patrie qu'ils s'étaient donnée. Aguerri par dévouement, par conviction, ils firent bientôt d'intrépides soldats, ne reculant jamais et se ralliant au premier signal.

Le costume de ces troupes urbaines fut réglé comme celui des hommes, des femmes et des enfants, comme les heures du travail et du repos, de la prière et de la récréation. Dans chaque paroisse il s'éleva une église, faisant face à la place publique; la demeure des Missionnaires, l'école, le gymnase de chant et de danse, les magasins, les ateliers étaient contigus. Les bœufs, les instruments aratoires se distribuaient selon les besoins de la famille. On surveillait les laboureurs et les ouvriers comme des enfants; ils en avaient d'abord la capricieuse mobilité et la franchise. Ils avouaient leurs fautes, ils déploraient leur apathie; mais pour les corriger de ce vice qui, dans une si nombreuse aggrégation, aurait pu à la longue amener la famine et tous les désordres, les Jésuites condamnaient les paresseux à cultiver les terres de la communauté. Ces terres s'appelaient la Possession de Dieu, et c'était là que les enfants s'accoutumaient au travail.

L'oisiveté était un crime; pour la punir, on jugea utile d'établir dans les Réductions l'usage des pénitences publiques. On leur fit de la charité, de l'amour du prochain, une obligation si solennelle, que tous les néophytes se regardaient comme autant de frères avec lesquels il était doux de partager son pain, ses joies et ses tristesses. Les Jésuites étaient l'âme de ces Réductions; tout agissait à leur signal, tout s'exécutait selon leurs ordres; mais au-dessus des Missionnaires il y avait deux autorités, dont ils étaient les premiers à respecter la puissance. Le roi d'Espagne et les évêques diocésains avaient là leurs sujets les plus fidèles et les Chrétiens les plus fervents.

La cour de Madrid, qui s'était fait à diverses reprises rendre compte de ce prodige de civilisation, n'avait pas voulu, dans le principe, exiger de tribut; quand le travail eut amené l'abondance, Philippe, par un décret de 1649, renouvela le privilège qui exemptait les néophytes de tout autre service que le sien. Pour tout impôt, pour tout droit de vasselage, il se contenta d'une piastre, que payaient seulement les hommes depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. Les élections des corregidores et des alcades, que le peuple faisait à des époques déterminées, étaient soumises à l'approbation des magistrats du Paraguay, représentants de la couronne d'Espagne; les choix furent toujours dirigés avec tant de sagacité, que jamais les officiers de la métropole ou les Jésuites n'eurent besoin d'annuler le vœu populaire.

La puissance de l'Ordinaire était aussi parfaitement établie que celle du monarque. Les

Jésuites avaient, après mille dangers, réuni cet heureux troupeau; mais, pour le gouverner religieusement, ils ne se regardèrent presque toujours que comme les instruments des Prélats. Ils n'entreprenaient rien sans les consulter; dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'affec-
Les
Evêques
et les
Jésuites.
taient aucune indépendance, ils n'usaient des privilèges concédés par le Souverain Pontife qu'avec discrétion. C'est un témoignage que la plupart des Evêques du Tucuman, du Paraguay et de Buenos-Ayres leur ont rendu. Ils sentaient que, pour être obéis, il importait qu'ils donnassent eux-mêmes à leurs Indiens l'exemple de la soumission, et, en dehors de l'obédience ecclésiastique, ils étaient trop habiles pour ne pas entourer de vénération celui qui, dans le lointain, apparaissait aux yeux des néophytes comme le Pasteur suprême. Il y eut cependant au Paraguay, ainsi qu'au Mexique et en Chine, quelques Prélats qui, comme en Europe, se plaindraient de l'ambition et du désir d'envahissement dont la Compagnie était tourmentée. Ces Prélats étaient vertueux et pleins de zèle; ils combattirent pour leurs prérogatives, qu'ils craignaient de voir anéantir sous l'influence exercée par les Jésuites. C'est à l'histoire qu'il appartient de prononcer après l'Eglise sur ces tristes démêlés. Nous nous en occuperons lorsque l'heure en sera venue.

L'arrivée d'un Evêque dans les Réductions était une fête toute chrétienne; celles des Gouverneurs et des Commissaires royaux empruntait quelque chose de martial à l'attitude prise par les milices que l'on avait eu soin d'entretenir dans l'amour des armes comme une sauvegarde contre la turbulence de leurs voisins et la cupidité des Espagnols. Mais quand le Provincial de la Compagnie de Jésus visitait les Réductions, les Indiens semblaient se multiplier pour accueillir plus dignement celui qu'ils honoraient comme un père. Il y avait dans les effusions de leur joie quelque chose de naïf et de poétique qui élevait l'âme. Les Jésuites vivaient de leur vie, ils s'associaient si intimement à leurs travaux, à leurs plaisirs, à leurs douleurs surtout; ils gouvernaient cet univers, créé par eux, avec tant de paternelle sollicitude, que les indigènes ne savaient par quelles démonstrations amicales ils pourraient exprimer leur reconnaissance.

« Lorsqu'un Jésuite, dit Raynal ¹, devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissaient les airs de chants d'allégresse, ils dansaient, ils n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens, les principaux chefs des

(1) *Histoire politique et philosophique des deux Indes*, t. II, p. 375-74.

habitations, qui montraient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyait les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse et convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisaient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devait s'assembler. Là, il les instruisait des principaux mystères de la Religion; ils les exhortait à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, et les baptisait.

» Comme ces Missionnaires étaient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyaient souvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse, distribuaient des haches, des couteaux, des miroirs aux Sauvages qu'ils trouvaient, et leur peignaient les Portugais doux, humains, bienfaisants. Ils ne revenaient jamais de leurs courses sans être suivis de quelques barbares dont ils avaient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avaient vu les Jésuites, ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quand ils retournaient chez eux, c'était pour inviter leurs familles et leurs amis à partager leur bonheur; c'était pour montrer les présents qu'on leur avait faits.

» Si quelqu'un doutait de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits en très-peu de temps dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. »

On s'était aperçu que les pompes extérieures du culte frappaient vivement l'imagination des indigènes; les Jésuites n'épargnèrent rien pour offrir à la Religion l'éclat dont leurs néophytes se montraient si jaloux. On se prêta à cette passion; on les laissa se bâtir de magnifiques églises qu'ils surchargèrent de peintures, et que, dans les jours de fête, ils couvraient de fleurs et de verdure. Les Jésuites les prenaient par leur amour du luxe religieux, et, en occupant leurs pensées, ils les détournaient de ces vices familiers aux basses classes. Pour s'emparer plus facilement de leur volonté et les maîtriser par l'ascendant d'une honteuse volupté, les Européens leur prodiguaient les vins d'Espagne, ils les enivraient afin de les énerver. Les Jésuites vinrent à bout de déraciner cette passion, et les Indiens se privèrent de toute liqueur spiritueuse, « parce que, disaient-ils, c'était un poison qui tuait l'homme. » Leurs vertus et leur piété avaient quelque chose de si extraordinaire, qu'afin d'en présenter une idée au roi d'Espagne, don Pedro Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, ne craignit point de lui écrire : « Je ne crois pas que, dans ces Réductions, il se commette, par année, un seul péché mortel. »

Avec cette intelligence dont les Jésuites ont toujours fait preuve pour dominer les hommes en les conduisant au bonheur, ils avaient établi une telle variété de plaisirs innocents et de distractions pieuses, que les générations se succédaient sans songer à se plaindre, sans savoir même qu'en dehors de leur horizon il se trouvait des volontés coupables et des cœurs corrompus. L'atmosphère dans laquelle on les plaçait suffisait à leurs désirs; ils n'allaient jamais au delà. Au delà, pour eux, c'était l'infini, et ils ne s'occupaient pas à le rechercher. Chaque fête amenait sa pompe; l'Eglise en avait pour eux de joyeuses et de tristes. Ils suivaient avec orgueil le Saint-Sacrement parcourant à la Fête-Dieu leurs villes si élégantes et leurs campagnes si fertiles; au jour des Morts, ils venaient, pleins de désespoir terrestre et de religieuse confiance, pleurer sur les parents qu'ils avaient perdus. Ils priaient avec effusion; ils chantaient avec délices; car la musique était la seule passion qui leur fût permise.

Mais, pour maintenir dans le devoir un peuple formé de tant d'éléments divers et amené à la civilisation par des moyens qui semblent encore si étranges aux yeux des législateurs, de sévères mesures de police étaient employées. Les Jésuites ne s'en départaient jamais; la vigilance du premier jour se continuait jusqu'au dernier. Il fut établi en principe que chaque famille se réunirait dans sa demeure à un moment déterminé, et, afin de conserver cette loi dans son intégrité primitive, des gardes parcouraient pendant la nuit les rues désertes. On veillait les Indiens jusque dans leur sommeil; pour eux c'était un double bienfait. On évitait ainsi la corruption intérieure, et l'immoralité extérieure qui pouvait profiter des ténèbres pour faire irruption dans les villages voisins des frontières. Les néophytes ne sortaient des Réductions que pour le service du Roi, encore avaient-ils toujours à leur tête et dans leurs rangs des Jésuites qui interdisaient tout contact avec les indigènes ou les Européens, et qui répondaient de leur vertu devant Dieu, comme eux seuls répondaient de leur courage devant les hommes.

Les Jésuites avaient trouvé les Guaranis froids, vindicatifs, enclins à tous les excès, sauvages, par nature et avec volupté. En quelques années, ils surent si admirablement transformer ces perversités en autant de vertus, qu'ils ne virent qu'un peuple de frères réuni sous leurs lois. Le Christianisme eut sans doute la plus large part à ce miraculeux changement; mais, en constatant l'éternelle gloire de la Foi, il serait injuste d'oublier que ce fut à la persévérance des Jésuites que le monde a dû un tel spectacle. L'Evangile avait fourni l'idée de ce gouvernement unique; les Jésuites seuls osèrent l'appliquer. Seuls dans le monde ils ont réussi, quand

Le vin
est dé-
fendu
aux néo-
phytes.

sortaient chaque jour des divisions et des combats entravant l'action apostolique. L'exemple des Réductions de la Compagnie préoccupait bien la pensée de ses émules, ils avaient le même zèle que les Jésuites ; mais comme eux , ils ne saisissaient pas tout ce que leur ministère pouvait réaliser de bien. Les autres Ordres, trop faibles en face des cupidités espagnoles , ne les combattant qu'avec la prière , lorsqu'il s'agissait d'y mettre un terme par la constance de leur énergie.

Romero chez les Guaycurus. Nicolas Mastrilli remplaça en cette année le Père de Onate dans la charge de Provincial. A peine débarqué à Buenos-Ayres , Mastrilli , cédant aux sollicitations du gouverneur, don Manuel de Frias , ordonne au Père Romero de tenter une nouvelle excursion chez les Guaycurus. Trois mois après, les Guaycurus invitaient le Provincial à venir les visiter, et les Pères Rodriguez et Orighi étaient destinés à façonner leur nature rebelle. Les Jésuites, voulant subjuguer ceux qu'ils ne civilisaient pas, affrontaient tous les périls afin de protéger, par le prestige attaché à leur nom, les Indiens embrassant le Christianisme. Hommes de paix, ils se faisaient guerriers par humanité, et ils marchaient contre les Sauvages pour venger la mort de leurs Catéchumènes. La tribu de la forêt d'Itirambara avait, en 1623, massacré et dévoré un de ces derniers : les Pères Cataldino ,

Montoja et Salazar ne consentirent point à laisser impuni un pareil attentat. Ils s'avancèrent à leur rencontre et ils les dispersèrent. Ce succès, dû à la fermeté de Cataldino, leur fit naître l'idée de conquérir les anthropophages retirés sur le Guibay. Montoja visite leurs bourgades, sept néophytes tombent sous leurs coups ; mais ces désastres prévus ne modifient point le plan adopté. En 1625, don Luis de Gspedez, gouverneur de Rio de la Plata, concerte avec le Père Gonzalez une expédition jusqu'à la source de l'Uruguay.

Gonzalez aux sources de l'Uruguay. Gonzalez part accompagné du Père Michel Ampuero et de quelques Chrétiens ; sur sa route, il se mêle aux hordes sauvages, il les instruit, et, avec elles, il jette les fondements de deux Réductions, qui priront le nom des Trois-Rois et de Saint-François-Xavier. Celle de la Chandeleur fut établie par les mêmes moyens ; mais, une armée de Barbares l'ayant détruite, il réunit trois mille Casaappaminas sur le Piratini et il leur imposa ce titre de la Chandeleur. Cataldino, Montoja et Salazar réalisaient vers les rives de l'Ibicuy des prodiges de civilisation. Dans le même temps, le Père Claude Ruger ramenait à la réduction de Sainte-Marie-Majeure les néophytes que la famine en avait chassés ; le Père Maceta créait celle de Saint-Thomas, et Montoja laissait au Père d'Espinosa la garde des Sauvages qu'il rassemblait sous l'invocation des Archanges. Le Père de Mendoza contenait dans

sa colonie de l'Incarnation les Couronnés ou Chevelus, peuplade intraitable qui, après avoir longtemps regardé la réduction naissante comme une batterie dressée contre sa liberté, avait enfin accepté le joug. Ces tribus étaient sauvages et toujours en guerre soit avec les Espagnols, soit avec les naturels du pays ; elles avaient inventé mille pièges pour faire tomber l'ennemi en leur pouvoir. Les Jésuites s'étaient occupés dans le principe de repousser les tigres au sein des forêts ; les Barbares n'en trouvaient plus à la portée de leurs flèches, ils se faisaient chasseurs d'hommes, et, avant d'être apprivoisés par les Pères, ils se précipitaient sur leur Réductions, sans ordre, mais non pas sans fureur. La régularité et la discipline n'étaient pas encore introduites dans le service militaire, et toutes les précautions ne les garantissaient point des invasions nocturnes ; elles n'empêchaient même pas les Hollandais de sonder les rivières et de faire sur ces côtes ce qu'ils avaient entrepris au Japon et au Brésil.

Le Protestantisme ne possédait pas dans l'isolement de son culte le levier dont la Religion Catholique armait ses prêtres. Il ne lui était pas donné d'appeler par la Foi à la vie intellectuelle, il se voyait condamné à l'impuissance : il voulait paralyser l'œuvre à laquelle il sentait qu'il lui serait impossible d'atteindre. Les Hollandais répandirent sur les rives du fleuve des manifestes contre le Saint-Siège et le Roi d'Espagne ; ils fomentaient la révolte parmi les Indiens pour leur imposer plus tard la loi de Luther et l'esclavage. Leur tentative n'enfanta point au Paraguay les mêmes résultats qu'au Japon : les néophytes indiens étaient dans de meilleures conditions, l'obéissance due au monarque ne venait pas à la traverse de leur conviction religieuse. Ils coururent aux armes, et le vaisseau protestant disparut.

Pour faire marcher tant de Barbares dans la voie des améliorations, le nombre des Pères ne suffisait plus. Les maladies, fruit d'interminables courses et de fatigues de toute espèce, décimaient chaque année la Compagnie : les premiers apôtres du Paraguay avaient succombé ; d'autres se voyaient mourir à la fleur de l'âge ; ils réclamaient des successeurs pour continuer l'œuvre. Quarante-deux Jésuites débarquèrent à Buenos-Ayres ; ce renfort permettait aux anciens de s'élancer dans les forêts. Gonzalez parcourt celle du Caro, il y fonde la Réduction de Saint-Nicolas ; le 15 août celle de l'Assomption s'élève non loin de Saint-Nicolas, elle est confiée au Père Juan del Castillo. Gonzalez avait entrepris et réalisé de grandes choses, il ne lui restait plus qu'à les cimenter de son sang : le martyr couronne sa vie. Un transfuge de la Réduction de Saint-François-Xavier, nommé Potirava, s'était déclaré l'ennemi des Jésuites ; il les poursuivait de sa haine, il cherchait à

l'inspirer à tous ceux que le Christianisme n'avait pas encore vaincus. Le 15 novembre 1628, Gonzalez était dans la Colonie de Tous-les-Saints; les conjurés que Potirava et Caarupé ont séduits pénétrèrent jusqu'à son église, ils l'étendent mort à leurs pieds. Le Père Rodriguez, son compagnon, expire sous la même massue; deux jours après, del Castillo périssait comme eux. Ce triple attentat n'était que le prélude de beaucoup d'autres. A cette nouvelle, les Guaranis se mettent en marche; les néophytes s'étaient opposés au pillage et à l'incendie : les Guaranis font mieux, ils attaquent les transfuges, ils les battent et les acculent dans les bois.

Ce n'était pas seulement de la part des apostats que les Jésuites avaient à redouter quelques pièges, les apostats étaient rares, mais il y avait au Paraguay une race indomptable que les Européens surnommaient Mamelus, et qui, dès l'origine de l'occupation, avait déclaré une guerre à mort aux Espagnols et surtout aux Jésuites : Quand les Mamelus virent les progrès des Réductions, ils jugèrent que tôt ou tard ils seraient forcés de renoncer à leur existence nomade. Cette pensée accrût tellement leur haine qu'ils mirent tout en œuvre pour la satisfaire; les Jésuites échappaient à leurs coups, ils se décidèrent à porter le fer et le feu dans les nouvelles colonies. Celle de Saint-Antoine fut la première victime désignée : ils la saccagèrent; les Réductions de Saint-Michel et de Jésus-Maria subirent le même destin. Les vainqueurs allaient à travers ces villages, répandant partout l'effroi et la mort, égorgeant ici, là traînant en captivité les femmes et les enfants. Quand la résistance des néophytes tenait en échec leurs cruautés, ils assiégeaient, ils affaïmaient les Chrétiens. A la Conception le Père Salazar, ainsi bloqué, fut réduit à se nourrir de vipères jusqu'au moment où le Père Cataldino fit lever le siège.

Le Tucuman n'était pas plus à l'abri des hostilités que l'Uruguay. Les Calchaquis l'avaient envahi; mais au milieu de cette lutte de Sauvage à Chrétien, les Espagnols restaient indifférents. Ils auraient pris la défense de ces populations esclaves, les Jésuites les avaient faites libres, les Européens laissaient aux Missionnaires le soin de les protéger. Ce soin était impossible, car les Mamelus avaient rassemblé les tribus errantes, et ils se portaient partout où ils savaient que la résistance devait être faible. En moins d'un an, de 1630 à 1634, ils ravagèrent les plus belles Réductions. Celles de Saint-François-Xavier, de Saint-Joseph, de Saint-Pierre, la Conception, Saint-Ignace et Lorette furent détruites de fond en comble. Les Chrétiens n'étaient ni assez nombreux ni assez aguerris pour tenir tête à ces nuées de barbares, combattant avec le poison, avec les flèches et avec toutes les armes de l'Europe. Le désespoir s'empara de quelques néophytes; ils accusèrent de leurs désastres les Pères,

qui n'avaient pu les prévenir au prix de leur sang. Ces malheureux, déjà habitués au bien-être de la civilisation, se trouvaient réduits à l'indigence, sans asile, sans famille et, cachés dans les bois, ils ne savaient que déplorer leurs calamités. A l'aspect de tant de douleurs, que chaque heure rend encore plus poignantes, les Jésuites prennent une suprême résolution. Ils n'ont aucun secours à espérer des Espagnols, que les Mamelus forment déjà le projet d'assiéger dans Villarica et dans leurs autres cités; il faut sauver à tout prix les néophytes de leur abattement : il est décidé qu'on tentera une émigration. Cette idée est communiquée aux caciques; on leur dit qu'il faut abandonner leurs récoltes sur pied, leurs troupeaux de bœufs, la demeure qu'ils se sont construite, l'église où ils ont si souvent prié. Les Guaranis se lèvent, et, pour ne pas se séparer de leurs maîtres dans la Foi, ils déclarent qu'ils iront en aveugles partout où les Missionnaires voudront les conduire.

C'est le Père Montoja qui a proposé ce dernier moyen de salut, c'est lui qui se charge de le réaliser. Les Jésuites partagent leurs inquiétudes; ils les guideront dans leur exil. Les Guaranis s'embarquent sur le Paranapané; ils descendent le Parana jusqu'au Grand-Saut, et tous ces hommes, portant sur leurs épaules, les malades, les femmes, les vieillards et les enfants, s'engagent au milieu des sables. Ils marchent sous un soleil brûlant, ils côtoient des rochers bordés de précipices; puis, partagés en quatre divisions, aux ordres des Pères Montoja, Suarez, Contreras et Espinosa, ils s'acheminent vers les fleuves d'Acaray et d'Iguazu, où ils espèrent trouver l'hospitalité dans les Réductions. Ce fut un de ces voyages comme en offre chaque migration de peuples que la guerre chasse de leur patrie. Il y eut des souffrances de toute sorte, des morts affreuses. Mais, enfin, après plus de trois mois de douleurs, les survivants de cette pérégrination arrivèrent sur les rives du Jubaburrus. Les Chrétiens du Guayra se composaient de plus de cent mille âmes au moment de l'invasion; quand les Jésuites eurent arraché aux Mamelus leur dernière proie, ils n'en purent pas réunir douze mille autour de la croix qu'ils élevaient encore. Deux nouvelles Réductions furent fondées; on les consacra sous les noms de Lorette et de Saint-Ignace, comme les deux qui avaient servi de modèles aux Guaranis.

Les Espagnols n'avaient pas voulu s'avouer que les colonies étaient pour eux un rempart vivant contre les incursions des Sauvages. Les néophytes succombèrent faute de secours; mais, en mourant, ils avaient laissé les villes européennes exposées à la fureur des barbares. Le Guayra ne fournissait plus de victimes aux Mamelus; ils fondirent sur Villarica et Ciudad-Réal, ils y accumulèrent ruines sur ruines.

A peines les Jésuites ont-ils rendu à leurs

Montoja
propos
aux néo-
phytes
d'émigrer.

Leur
voyage à
travers
les
fleuves
et les
terres.

Les nou-
velles
Réduc-
tions.

Les
Jésuites
chez les
Itatines
et au
Tapé.

catéchumènes la paix depuis si longtemps troublée, à peine ont-ils acheté, avec l'argent des pensions que le Roi d'Espagne payait aux Missionnaires, les bœufs et les instruments de labour indispensables à la culture, que le Père Montoja charge Jean Rançonner, Mansillo, Hénart et Martinez de visiter les Itatines. Cette nation n'avait pas de centre, et elle habitait une contrée que les torrents échappés des montagnes inondaient irrégulièrement. Ils ne connaissaient les Espagnols que par un prêtre portugais, qui, peu d'années auparavant, avait essayé de les livrer en servitude. A l'aspect des Jésuites, les soupçons, les craintes et la colère se firent jour. Bientôt Rançonner, Hénart et Martinez leur persuadèrent qu'il n'entraîtrait point dans leur projet de les assujettir aux Espagnols. Quatre Réductions furent créées. Les Mamelus, à cette nouvelle, se précipitent sur ces colonies naissantes. Rançonner veut les engager à se défendre, mais les Mamelus ont persuadé aux Itatines que ce sont les Jésuites eux-mêmes qui les appellent. Les Pères, proclament-ils, leur servent d'éclaireurs et d'espions; c'est par eux qu'ils obtiennent les succès dont le Paraguay se trouve depuis quelques années le théâtre. Cette rumeur produit un terrible effet. La vie de Rançonner est menacée, il va périr: les caciques interviennent; et quand les Mamelus eurent abandonné ce territoire, sur lequel ils avaient semé la ruine et la discorde, les Jésuites, réconciliés avec la population, reprirent l'œuvre que la guerre venait d'interrompre.

Les tribus itatines commençaient leur apprentissage de civilisation sous la main des Pères; d'autres enfants de Loyola, que le découragement ne prenait jamais au cœur, marchaient à la conquête de nouvelles populations. En 1632, les Pères Romero, Mendoza, Berthold et Benavidez s'ouvraient le Tapé. Les Indiens de ces tribus n'étaient ni aussi cruels ni aussi intraitables que les autres; ils accueillirent les Jésuites comme des libérateurs, et trois Réductions s'élevèrent autour de la première, qui avait pris le nom de la Nativité. Ximenez et Salas, descendus des montagnes, propagent l'Evangile dans la même nation. Mais ce n'était pas assez, pour les Jésuites, de combattre avec tant d'ardeur au nom du Christianisme; ils devaient s'exposer chaque jour non-seulement pour sauver les âmes, mais encore afin de fournir aux néophytes les vivres nécessaires à leur existence. Les Mamelus et les Guapalaches infestaient chaque passage; il y avait danger de mort pour ceux qui s'aventuraient loin des habitations. Ces dangers n'intimidaient point le Père Espinosa. Ses Chrétiens sont réduits à l'extrémité, la famine va les faire périr, Espinosa se dirige vers Santa-Fé. Il court solliciter du pain au nom de ses fidèles. Les Guapalaches le saisissent; il meurt sous leurs coups. A quelques mois d'intervalle, le 23 avril

1635, le Père Mendoza périssait de même, victime de sa charité.

De cette mort date la martiale attitude que les Réductions vont prendre. Quand les chrétiens du Tapé eurent su que le Père Mendoza n'existait plus, ils résolurent de le venger. Le Père Mola essaie, mais en vain, de s'opposer à leur projet; ils partent sous prétexte d'aller à la recherche de son cadavre et de lui rendre les honneurs funèbres. Les néophytes attaquent l'armée de Tayuba, ils la mettent en déroute. Tayuba est fait prisonnier par le cacique de Saint-Michel, ce dernier lui demande dans quel lieu il a tué le Père; il l'y traîne et lui écrase la tête. Ce succès révélait une pensée militaire: les événements se chargèrent de la développer, mais les Espagnols avaient presque autant d'intérêt à l'étouffer que les Sauvages.

Quelques marchands, dont la politique des Jésuites ruinait les coupables espérances, avaient pactisé avec les Mamelus et les autres hordes guerrières. Ils leur achetaient les prisonniers faits dans les combats, et, malgré les Jésuites et au mépris des rescrits royaux, ils transformaient en esclaves ces hommes que les Pères arrachaient à la barbarie. Cette situation devenait de jour en jour alarmante; il fallait la faire cesser à tout prix. Diaz Tano et Ruys de Montoja, deux hommes dont le nom est cher aux Indiens et célèbre en Europe, furent députés à Rome et à Madrid. L'un devait exposer au Pape et au Général de la Compagnie les progrès et les besoins de la Religion dans le Paraguay: l'autre se chargeait de solliciter auprès du Roi d'Espagne et du Conseil des Indes de prompts secours contre les Mamelus. Melchior Maldonado, religieux de l'Ordre ermites de Saint-Augustin, était évêque du Tucuman; il adressa un Roi la lettre suivante:

« Sire,

» Votre Majesté a souvent donné ordre à mes prédécesseurs de l'informer du besoin que pourrait avoir le diocèse du Tucuman de Religieux qui pussent travailler à la conversion des Indiens, afin que le Conseil Royal des Indes fût plus en état d'y pourvoir. Comme, depuis plus de trois ans que je suis chargé de cette Eglise, je l'ai visitée presque tout entière, j'en ai pris une connaissance assez exacte, et je vais rendre compte à Votre Majesté de son état.

» Cette province, Sire, a plus de quatre cents lieues d'étendue: on y compte huit villes et un grand nombre de peuplades indiennes, dont les moins considérables ont douze à quatorze mille âmes. Tous ont reçu le baptême, mais la plupart ont apostasié: leur légèreté naturelle et le défaut d'instruction en sont la cause. Il y en avait plus de cinquante mille qui avaient été convertis par les Pères de la Compagnie de Jésus, et que ces Religieux ont été contraints d'abandonner à cause de la mauvaise

conduite des Espagnols, qui sont entrés à main armée dans le Chaco, dont les habitants sont communément dociles, ne vont point nus comme les autres Indiens, et sont réunis en bourgades. Il y a huit de ces bourgades dont les habitants sont Chrétiens ; mais ils manquent de pasteurs, et il m'est impossible de leur en donner, puis-que, dans les paroisses espagnoles même, à peine y a-t-il un prêtre qui soit en état de faire les fonctions curiales. J'y envoie, quand je le puis, deux fois l'année des ecclésiastiques pour les visiter, mais je ne le peux pas toujours : ainsi j'ai le chagrin de voir périr sans secours bien des âmes commises à ma garde, rachetées du sang de Jésus-Christ, et qui sont sous la protection de Votre Majesté.

» Dans les bourgades indiennes gouvernées par des prêtres séculiers, il y aurait beaucoup à réformer, mais je ne vois aucun moyen de le faire : ces prêtres ne savent rien et ne sont capables ni de remplir leurs obligations ni d'instruire ceux qui leur sont confiés. Les réguliers se trouvent en petit nombre, et les Religieux de Saint-François ont à peine assez de sujets pour le service de leurs églises : il n'y a donc que les Pères de la Compagnie qui puissent décharger la conscience de Votre Majesté et celle de l'Evêque. Dans toutes leurs maisons on rencontre des ouvriers qui nuit et jour sont prêts à faire tout ce qu'on souhaite d'eux ; ils instruisent les enfants, ils visitent les malades, ils assistent les mourants, ils ont surtout grand soin des Nègres et des Indiens : aussi ai-je prié, au nom de Votre Majesté, leur Provincial, qui est venu avec quelques-uns de ses Religieux tenir son assemblée dans cette ville de Cordova, où je fais actuellement ma visite, d'envoyer des ouvriers évangéliques au Chaco, afin que ces peuples, qui ont de bons commencements d'instruction, puissent être soumis à Jésus-Christ sans violence ; je l'ai en même temps conjuré de donner aux quartiers les plus abandonnés de mon diocèse des prédicateurs pour y travailler à la réformation des mœurs dissolues des Espagnols, des Portugais et des Métis, dont la vie libertine est un grand scandale pour les Indiens, et pour y administrer les Sacraments, qu'on n'y connaît plus guère.

» Il m'a représenté sur cela que ses religieux ne pouvaient faire ce que je souhaitais sans s'exposer à une persécution semblable à celles qu'ils ont essuyées les années précédentes dans la province du Paraguay de la part des Espagnols, des habitants de Saint-Paul de Piratiningue et des Tapès. En effet, les Espagnols sont fort prévenus contre eux, parce qu'autant qu'il est en leur pouvoir ils maintiennent les Indiens dans la liberté que Votre Majesté a bien voulu leur accorder. Cependant, dès qu'il a vu que je lui parlais au nom de Votre Majesté et qu'il y allait du service de Dieu, il a envoyé dans tous

les Collèges des ordres conformes à mes désirs, et je m'assure qu'ils abandonneront plutôt toutes leurs maisons que de ne pas s'y conformer ; mais, par malheur, ils sont en très-petit nombre.

» Je supplie donc Votre Majesté, par les entrailles de Jésus-Christ et par la considération de tant d'âmes dont ce divin Sauveur m'a chargé de procurer le salut et pour lesquelles il est mort sur la Croix, de m'envoyer quarante Pères de la Compagnie qui n'aient permission d'exercer leur zèle que dans le Tucuman ; car je ne crois pas que dans toute l'Eglise il y ait un diocèse plus dénué de secours spirituels. Je puis même, Sire, vous protester que, si mes dépenses indispensables n'absorbaient pas tout mon revenu, qui n'est que de quatre mille écus, je ferais venir ces Religieux ; mais je crois avoir acquitté ma conscience en retraçant à Votre Majesté, qui est le souverain de ces provinces et le seigneur patron de leurs églises, la triste situation de celle-ci et le remède qu'on peut apporter à leurs maux. Dieu garde et conserve votre personne royale pour la défense de la Religion.

« A Cordova du Tucuman, le 4^e jour 1637. »

L'Evêque du Tucuman avait à cœur de consolider le Christianisme dans le Chaco ; le Supérieur des Jésuites mande au Père Osorio d'y pénétrer. Osorio prend sa route par le pays des Ocloïas ; il y commence une Réduction. A peine a-t-il formé quelques prosélytes, que les Franciscaïns réclament ce peuple comme une mission appartenant à leur Institut. Osorio et le Père Riparo, qui l'a rejoint, abandonnent incontinent leurs Chrétiens ; mais, en traversant les montagnes, ils tombent dans une embuscade que les Chiriguanes leur ont tendue. Ces Sauvages se jettent sur un jeune Espagnol qui accompagnait les deux Jésuites, ils le dévorent ; ils font périr les Missionnaires dans les tourments.

Ici ils expiraient sous la massue des barbares, là ils s'employaient à relever le moral abattu des Indiens. Les catéchumènes venaient encore d'être contraints de fuir leurs Réductions entre l'Uruguay et le Piratini ; au lieu du calme qu'on leur avait promis, la guerre leur apparaissait partout ; mais la guerre qu'ils ne pouvaient plus faire en Sauvages, et qu'ils ne savaient pas encore soutenir en hommes. Ils n'étaient plus assez cruels pour recourir aux flèches empoisonnées de leur patrie ; ils n'étaient pas assez intelligents pour utiliser leur valeur. Ils se trouvaient dans cet état de transition si funeste aux natures faibles. Les Jésuites, en leur faisant accorder des armes à feu, en les disciplinant, en leur apprenant à ménager leur sang, ne tardèrent pas à en faire de véritables soldats. Les néophytes, traqués par les Mamelus, n'ignoraient pas qu'il s'agissait pour eux de

Le père
Osorio
dans le
Chaco.

Le Roi
d'Espa-
gne
accorde
aux néo-
phytes
le droit
de se
servir
d'armes
à feu.

l'esclavage ou de la mort ; ils se décidèrent à vendre aussi chèrement leur liberté que leur vie, et, dès ce jour, ils résistèrent à leurs ennemis. De grandes batailles signalèrent cette nouvelle phase. Dans ces combats, où les Jésuites se placèrent au premier rang, et où les Pères Alfaro, de Boroa et Romero rendirent d'immenses services, tantôt en encourageant les milices, tantôt en leur amenant des renforts, les Chrétiens tinrent bon ; mais, incessamment attaqués, parce que la Religion leur défendait d'égorger les prisonniers, ils se virent encore obligés de solliciter un autre asile. Ils émigrèrent, et on leur assigna pour Réduction le pays qui s'étend entre le Parana et l'Uruguay.

Par un calcul dont les prévisions étaient plus politiques qu'humaines, le Conseil des Indes n'avait permis l'usage des armes à feu qu'aux Espagnols seuls ; c'était leur assurer la domination. Les Jésuites faisaient reconnaître comme vassaux de la couronne d'Espagne tous les peuples qu'ils soumettaient à la Croix ; ils formaient l'avant-garde des armées européennes. Ce fut sous ce point de vue que le Père Montoja présenta la question à Philippe IV ; ce monarque la résolut dans le même sens que le Jésuite. Il décida qu'à partir de ce moment les Indiens vivant dans les Réductions seraient aptes à se servir des armes à feu, sous les réserves que, dans l'intérêt de tous, les Missionnaires de la Compagnie auraient imposées à cette faculté.

Cette
faveur
change
la situa-
tion.

La force dont les Chrétiens disposaient fut un frein à l'audace des Mamelus et de leurs alliés ; il ne fallut plus songer qu'à réparer les pertes que la mort, la désertion ou l'esclavage avaient fait subir aux colonies. Le Père Antoine Palermo côtoya le Parana jusqu'à l'embouchure du Monday ; d'autres Jésuites s'élancèrent dans des directions opposées, les uns dans les forêts, les autres vers les montagnes. Tous revinrent accompagnés d'une multitude de Sauvages. Les Jésuites recrutaient des Chrétiens ; le Père Diaz Tano, après avoir heureusement achevé son ambassade à Rome, retourna au Paraguay, en 1640, avec de nouveaux renforts : il avait obtenu du Souverain Pontife tout ce qu'il était chargé de demander au Saint-Siège. Montoja avait été aussi heureux à Madrid ; mais la justice rendue aux néophytes par leur Roi et par le chef de l'Eglise universelle, trouva des détracteurs intéressés. Les Espagnols et les Portugais du Brésil, ainsi que leurs compatriotes du Paraguay, spéculaient sur les Indiens achetés aux Mamelus ou sur ceux dont ils se rendaient maîtres. Le Pape fulminait un bref d'excommunication contre un pareil trafic ; le Père Tano le promulguait à Rio-Janeiro, à Santos et à Saint-Paul de Piratiningue. A ces menaces de l'Eglise, les marchands espagnols ne gardent plus de mesures ; ce n'est pas à Urbain VIII que s'adresse leur courroux, c'est aux Jésuites ; des cris d'ex-

pulsion et de mort retentissent à leurs oreilles. Par l'intermédiaire de Tano ils ont tous accompli un rigoureux devoir ; ils annoncent que respect est dû au bref pontifical comme aux ordres émanés du Roi, et qu'après les avoir sollicités ils sauront les faire exécuter.

Au milieu de ces obstacles se jetant à la traverse de tout projet et de toute société qui grandit au préjudice de l'ancienne, l'Evêque et Don Philippe Albornos, gouverneur du Tucuman, désiraient avec une vive ardeur de voir les Pères s'engager dans le Chaco. Les hostilités des Calchaquis, leurs incursions sur les terres du Paraguay avaient troublé les nouvelles Chrétiennités formées avec tant de peine ; mais les Calchaquis écoutaient enfin la parole de Dieu. Les Pères Fernand de Torreblanca et Pedro Patricio étaient envoyés dans leurs montagnes, y furent accueillis avec respect. Le moment parut bien choisi pour en diriger d'autres sur le Chaco. Une telle entreprise offrait d'innombrables difficultés ; il fallait demander l'hospitalité à des anthropophages, parcourir des régions inconnues, où, pendant les chaleurs il est impossible de rencontrer une goutte d'eau potable, et où, pendant les six autres mois, par un affreux contraste, toutes les campagnes ne sont qu'une vaste mer¹. Le Père Pastor, recteur du collège de Santiago, brigua l'honneur d'affronter le premier ces périls. Accompagné de Gaspard Cerqueyra, il se mit en route, résolu d'aller chercher les Abipons à l'extrémité orientale du Chaco. Ils s'arrêtèrent à Matara : ils entendirent d'abord vibrer à leurs oreilles d'horribles menaces ; mais leurs paroles calmèrent cette irritation. Les Mataranes savaient que les Pères ne faisaient pas cause commune avec les Espagnols pour les asservir, et que les Indiens ne trouveraient jamais de plus intrépides défenseurs de leur liberté. Ces peuplades étaient abruties par l'ignorance, par l'ivresse et par la débauche ; il n'y avait dans leur langage aucune trace de Christianisme, aucun vestige de raison ; elles sentaient pourtant qu'un dévouement à toute épreuve pouvait seul conduire des hommes au fond de leurs vallées ; elles se laissèrent instruire.

De Matara au pays des Abipons, il y a un

(1) Les Anglicans, qui, alors, ne songeaient pas qu'un jour le Protestantisme aurait ses marchands de Bibles et ses spéculateurs en conversions, ont évoqué jusqu'à des poètes pour calomnier les Jésuites. L'Anglicanisme les égorgeait à Londres ; il les chassait par d'odieuses intrigues des continents qu'ils avaient civilisés ; et, encore peu content de toutes ces victoires mercantiles, il faisait outrager jusqu'au désintéressement des Missionnaires catholiques. Dans le second volume des *Voyages de Fraiser* (édition de Hollande), l'auteur, après avoir raconté à sa manière ce qu'il a vu au Paraguay, termine sa relation par ces deux vers anglais :

No Jesuite ever took in hand
To planta church in barren land.

Ce qui veut dire : Nul jésuite n'a jamais planté la Foi ni bâti d'église dans une contrée stérile.

L'Anglicanisme ne craint pas de mentir en faisant l'histoire ; il ment encore dans ses poésies.

désert à traverser, des jaguars à combattre ou à éviter, et un marais pestilentiel entretenu par les débordements de la Rivière-Rouge. Pastor ne se rebuta pas; il partit à pied, et il arriva vers la fin de 1644. Les Abipons paraissaient aussi terribles que leur climat. Ils étaient nus; leur regard farouche et inquiet, leurs longs cheveux épars, les javelots ou les massues qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes, leur peau tigrée par la peinture, et, comme leurs lèvres et leurs narines, couverte de plumes d'autruche, tout cet ensemble de Sauvage donnait à leur attitude un air de férocité qui aurait fait reculer les plus audacieux. Le Jésuite était enveloppé par cette foule poussant des cris aigus; il ne s'intimida point; il leur dit le but de son voyage, la confiance qu'il mettait en Dieu et en leur bonne foi. Cette attitude, si pleine de calme, frappa les barbares; ils l'accueillir avec des démonstrations de joie. A partir de ce jour, le Père fut leur ami, leur guide; il les initia aux premiers rudiments de la civilisation; il fit chez eux ce que chaque Jésuite entreprenait dans d'autres tribus, il étudia leurs mœurs, il leur apprit à ne plus se nourrir de la chair de leurs semblables, et peu à peu il les introduisit dans une nouvelle vie.

Tandis que les Jésuites commençaient leurs courses pour demander des Chrétiens aux forêts et aux montagnes, les Mamelus, stimulés par leurs précédents exploits, revinrent à la charge et se disposèrent à saccager les nouvelles Réductions; mais l'expérience avait profité aux Pères et aux néophytes. Ils mirent sur pied une armée dont les officiers seuls encore avaient des fusils; ils s'élancèrent contre l'ennemi, qui fut taillé en pièces. Les Mamelus étaient ou détruits ou découragés; ils ne pouvaient plus menacer les Réductions. Un plus formidable adversaire se leva contre les Jésuites. C'était un prêtre, un Evêque, un homme à imagination brillante, et qui avait toutes les qualités propres à entraîner les masses : il se nommait dom Bernardin de Cardenas. Missionnaire de l'Ordre de Saint-François, il avait accompli de grandes choses. Pour récompenser son zèle et ses talents, le roi d'Espagne, de concert avec le Saint-Siège, venait de le nommer Evêque de l'Assomption. Ses bulles n'étaient pas arrivées de Rome, lorsque, au mois d'octobre 1644, il obtint d'être consacré par l'Evêque du Tucuman, sur la présentation de lettres affirmant que les bulles pontificales étaient expédiées.

Cette consécration était entachée de nullité par plusieurs motifs. Les Jésuites du collège de Salta, induits en erreur comme l'Evêque du Tucuman, y avaient prêté les mains; ceux de l'Université de Cordova, mieux renseignés, s'y étaient opposés. A peine Cardenas eut-il reçu la plénitude du sacerdoce, qu'il demanda à l'Université de Cordova de reconnaître par écrit la

légitimité de sa consécration. Le Père de Boroa ne put adhérer à un pareil vœu, et le prélat irrité ne tarda point à faire éclater son ressentiment. En 1644, il essaya de s'emparer, à l'Assomption, d'une maison de l'Ordre de Jésus; don Grégorio, gouverneur du Paraguay, s'y oppose : alors Bernardin publie un écrit par lequel il conseille d'expulser les Jésuites de leurs Réductions. Il parle aux Espagnols, il s'adresse à leurs intérêts, il réveille les vieux levains de discorde qui fermentaient toujours dans leurs cœurs, et il accuse les Missionnaires d'être seuls les apôtres de la liberté des Indiens. Cet écrit, sorti d'une plume épiscopale, et flattant sans aucun détour la cupidité des Européens, eut un funeste retentissement chez les Espagnols et dans les Réductions. Dom Bernardin ne s'arrêta point à de simples paroles. Les Jésuites appuyés par le gouverneur, en appelaient de ses colères à l'audience royale de Charcas; le Clergé séculier et régulier se prononçait en leur faveur, mais le Prélat se sentait fort des sympathies de la noblesse et du commerce. Il fulmine un décret d'excommunication contre les Pères; il interdit même tous les Chrétiens qui auront recours à leur ministère. Il désirait les expulser de leurs Réductions et de son diocèse il avait pris ses mesures en conséquence. Tout à coup don Grégorio, à la tête de six cents néophytes, signifie à Cardenas un ordre d'exil et la saisie de son temporel. Cardenas cède à la force, il se retire; mais ses partisans, c'est-à-dire tous ceux dont l'émancipation des Indiens ruinait les espérances, ne se tiennent pas pour battus. Un évêque avait soulevé la tempête, eux s'apprentent à la grossir.

Ce fut vers ce temps-là qu'on répandit dans les Indes et en Europe un bruit étrange. Les Jésuites, affirmait-on, possédaient des mines d'or qu'ils exploitaient en secret, et dont le produit était envoyé de Buenos-Ayres à Rome. Le Conseil des Indes, sans approfondir l'impossibilité matérielle d'une semblable accusation, prit un parti que les susceptibilités espagnoles lui conseillaient depuis longtemps. L'affection que les Indiens témoignaient aux Pères, l'amour dont les entouraient les Chrétiens du Paraguay étaient un sujet d'inquiétude pour quelques ministres de Philippe IV. Ne pouvant mettre obstacle à leur progrès, ils cherchèrent à l'entraver : il fut décidé que dorénavant les résidences du Paraguay ne seraient régies que par des sujets du Roi catholique.

Le délateur des Jésuites, celui qui découvrit les mines d'or, était un Indien nommé Bonaventure; il avait passé quelques années dans une Réduction de l'Uruguay. L'Evêque de l'Assomption attesta sa véracité. Sur la prière du Recteur de la Maison de Buenos-Ayres, les magistrats procédèrent à des informations juridiques, le Gouverneur de Rio de la Plata ordonne une

Les
Jésuites
accusés
de pos-
séder des
mines
d'or.

enquête. Il fut démontré à diverses époques, et par des Commissaires royaux ¹, que les mines d'or n'étaient qu'une fable, mais une fable qui accusait les Jésuites. Leurs adversaires feignirent d'y ajouter foi, pour amorcer la crédulité populaire. Ce n'était point assez des difficultés intérieures qui surgissaient à chaque pas. En 1645, les Pères Romero et François Arias tombent sous le fer des Sauvages: Romero, l'un des fondateurs de la Province du Paraguay, fut égorgé par un cacique tandis qu'il évangélisait les Guirupores; Arias périt de la main des Mamelus.

Cardenas, réfugié à Corrientes, ne s'avouait pas vaincu; en 1648, don Diègue Osorio est nommé gouverneur du Paraguay, il a mission spéciale de s'opposer à toute hostilité contre les Jésuites. A la nouvelle de ces mutations le Prélat rentre dans son diocèse, il enjoint d'expulser les Jésuites du pays des Itatines. Les Pères l'abandonnent, et le lendemain il était désert; les Itatines avaient pris la fuite. L'audience royale de Charcas rétablit les Pères dans leur Chrétienté; mais les Indiens s'imaginaient qu'en poursuivant leurs Missionnaires on tentait de porter atteinte à leur liberté, dont ces derniers étaient la sauvegarde. Ils se retirèrent au fond des bois, et l'on ne put en décider qu'une partie à retourner dans les Réductions.

L'Evêque du Paraguay soutenait seul la guerre qu'alimentaient les intérêts froissés et l'avidité trompée des Espagnols. Don Juan de Palafox, évêque d'Angéopolis, faisait retentir le Mexique de ses plaintes, ou plutôt son renom de vertu

servait de bouclier aux adversaires des Jésuites. Ils les outrageaient; ils outrageaient même Palafox, en lui prêtant un langage accusateur qu'un évêque n'aurait jamais tenu. Ce prélat avait eu, en 1647, des contestations avec les Jésuites; il croyait que sa juridiction était menacée par l'usage de quelques privilèges accordés aux Missionnaires, et, dans une lettre du 25 mai 1647, il avait porté le différend au tribunal du Souverain Pontife. Il en parut une seconde du 8 janvier 1649; elle était si étrange dans le fond et dans la forme, que les Jésuites la déférèrent au Roi d'Espagne. L'Evêque d'Angéopolis prit de là occasion d'exprimer ses véritables sentiments sur la Société de Jésus. Il présenta à Philippe IV sa *défense canonique* ¹, et on y lit: « La Compagnie du saint nom de Jésus est un institut admirable, savant, utile, saint, digne de toute la protection, non-seulement de Votre Majesté, mais de tous les prélats catholiques. Il y a plus de cent ans que les Jésuites sont les coopérateurs utiles des Evêques et du Clergé. »

Sur quelques points de discipline, sur l'interprétation de certains privilèges concédant des droits plus ou moins étendus aux Missionnaires, Palafox se mettait en désaccord avec les Pères, et il sollicitait le Saint-Siège de trancher la question. Il n'y avait en cela rien que de très-licite; mais partir d'un démêlé de juridiction pour accuser son adversaire de tous les crimes, c'est ce que Palafox n'aurait jamais dû entreprendre, et c'est néanmoins à cette lettre publiée sous son nom que les Jésuites l'appelaient à répondre. L'Evêque d'Angéopolis, après avoir émis son opinion sur la Compagnie de Jésus, disait au Roi d'Espagne ²: « Quand est-ce que j'ai parlé sur ce ton? Où est cette prétendue lettre qu'on cite? le Souverain Pontife la leur a-t-il communiquée? qu'ils produisent ma signature. » Don Juan de Palafox se défendait avec cette énergie qui commande la conviction; mais sa défense n'arrivait que quatre ans après l'imposition. Il ne lui fut pas un si long temps devant elle pour évoquer des cœurs crédules, et pour mettre en mouvement les passions mauvaises. Le collègue de Palafox dans l'épiscopat, son ami, fut inévitablement trompé par ces inculpations; elles servaient sa colère: Cardenas s'appuya sur elles sans en discuter l'origine. Le Mexique, par la voix d'un Prélat dont le Nouveau-Monde honorait les vertus, poussait un cri d'indignation contre la Société de Jésus. Dom Bernardin s'aveugla lui-même pour achever au Paraguay l'œuvre que des faussaires commençaient au Mexique. La mort du Gouverneur laissait l'autorité entre ses mains; il n'en veut user qu'après avoir consulté le peuple. Le peuple, c'était cette tourbe de spéculateurs, de marchands, de gentilshommes appauvris ou d'Européens

Don
Juan de
Palafox
et les
Pères.

(1) Le 2 octobre 1637, une nouvelle commission, nommée par le roi d'Espagne et présidée par l'oyor de l'audience royale de la Plata, don Vlasquez de Valverde, gouverneur et capitaine général dans les provinces du Paraguay, prononça un jugement définitif. Nous traduisons sur l'original le texte de ce jugement:

« Il est du devoir de la Commission de déclarer et elle déclare nuls et de nulle valeur tous les actes, décrets, informations et autres procédures faits en cette affaire par lesdits régisseurs et alcades; ils doivent être effacés des livres et des registres, comme remplis de faussetés et de calomnies contraires à la vérité, qui a été justifiée et reconnue dans lesdites provinces du Parana et de l'Uruguay, en présence des délateurs mêmes juridiquement cités. De plus, a déclaré n'avoir remarqué aucun signe qui pût faire croire qu'il y eût des mines d'or dans ce pays, ni qu'on en ait jamais levé dans les rivières qui s'y trouvent, ainsi que les susdits l'avaient témérairement et malicieusement déclaré et déposé à dessein, comme il paraît, de discréditer par des calomnies la conduite d'un aussi saint Ordre qu'est la Compagnie de Jésus, laquelle est occupée dans ce pays, depuis cinquante ans, à prêcher la Foi et à instruire le grand nombre d'infidèles que ces religieux y ont déjà convertis par leurs exemples et leurs prédications. »

Le gouvernement espagnol, qui avait un intérêt immense à la recherche de ces mines prétendues, et qui le prouva en faisant tous ses efforts pour arriver à leur découverte, constate que c'est un mensonge, qu'il n'y en a pas même d'apparence au Paraguay. Cette démonstration serait concluante pour tout le monde; elle ne l'est pas aux yeux des adversaires de la Compagnie de Jésus; et, au tome II de ses *Voyages*, Fraiser a donné une version fautive qui entre beaucoup mieux dans leurs vues. « Toutes les marchandises, dit ce voyageur cité avec éloges par les ennemis des Jésuites, et les matières et espèces d'or et d'argent que ces Pères tirent de leurs mines sont transportées, par eau, des Missions à Santa-Fé, qui est le magasin d'entrepôt. »

(1) *Bullaire*, t. IV (Lyon, 1633).

(2) *Défense canonique de Don Juan de Palafox*.

ambitieux que les Jésuites avaient lésés dans de cruels calculs. D'une voix unanime le peuple vota leur exil.

Une Bulle de Grégoire XIII, datée du 8 des calendes de juin 1572, accordait aux Pères en mission le droit de nommer un juge conservateur pour examiner les différends de quelque gravité qui surgiraient entre les Evêques et les Jésuites. Le juge conservateur prononçait la sentence au nom du Saint-Siège, dont, par son titre, il était le délégué. Cette Bulle, large concession que la prévoyance des Souverains Pontifes faisait à l'Institut, avait été agréée par Philippe II, à la condition que les tribunaux supérieurs ratifieraient le choix des Jésuites. Ils désignent le Père Nolasco, Supérieur des religieux de la Merci. Nolasco condamna l'Evêque par sentence du 19 octobre 1649. Dom Gabriel de Peralta, doyen de la cathédrale de l'Assomption, libelle, au même titre que Nolasco, un jugement contre les partisans du prélat. L'Audience royale de Charcas ordonne la réintégration des Pères dans leur collège, et Sébastien de León, gouverneur du Paraguay, par intérim, se charge de faire exécuter ces arrêts.

Avec la ténacité espagnole et les préventions qu'en Europe les Protestants et les Jansénistes s'efforçaient d'entretenir pour miner la puissance de la Compagnie de Jésus, une justice si solennellement rendue aux Pères ne devait pas réduire leurs contradicteurs au silence. Les événements se passaient dans des contrées si lointaines, ils arrivaient tellement défigurés, on les entourait de tant de circonstances que des plumes habiles faisaient coïncider avec leurs propres griefs, qu'il ne faut pas être surpris de voir s'éterniser ce différend. Don Juan de Palafox avait jeté un éclat à la tête de ceux qui usurpaient son nom pour abriter leurs calomnies ; sa lettre n'en fut que plus authentique aux yeux de tous les ennemis des Jésuites, pour lesquels elle devenait une source intarissable. Palafox était un grand écrivain, un digne évêque ; son nom servit de passeport aux misères d'une violente polémique. Dom Bernardin de Cardenas soutenait au Paraguay la lutte qu'il y avait engagée ; il était vaincu sur tous les champs de bataille où il portait sa querelle ; mais, en infatigable athlète, il ne se laissait ni décourager ni abattre. Une telle persévérance évoquait aux Indes de nombreux improbateurs ; elle trouva en France, parmi les Jansénistes, des hommes qui l'admirent et des prêtres qui surent transformer ce prélat en martyr.

Les Jansénistes publiaient en ce temps-là des écrits contre la *morale relâchée* des théologiens de la Compagnie, et ils disaient, en parlant de Bernardin de Cardenas ¹ : « Il était un grand prédicateur de l'Evangile ; il avait fait des mer-

veilles pour la prédication des Indes. Le Roi d'Espagne le choisit pour cet évêché, lorsqu'il avait près de cinquante ans de profession. Vos Pères vécurent trois ans en fort bonne intelligence avec lui et lui donnèrent de grands éloges ; car vous n'en êtes pas avares envers ceux qui ne vous incommode point. Mais, ayant voulu visiter quelques provinces où ils dominaient absolument et où sont leurs grandes richesses, ce qu'ils ne veulent pas qu'on connaisse, il n'est pas imaginable quelles persécutions ils lui ont faites et quelles cruautés ils ont exercées contre lui. On voit, dans les pièces, qu'ils l'ont chassé plusieurs fois de sa ville épiscopale ; qu'ils ont usurpé son autorité ; qu'ils ont transféré son siège dans leur église ; qu'ils ont planté des potences à la porte pour pendre ceux qui ne voudraient pas reconnaître cet autel schismatique. Mais ce qui doit en plaire davantage à ceux d'entre vous qui ont l'humeur martiale, c'est qu'on y voit de merveilleux faits d'armes de vos Pères. On les voit, à la tête de bataillons d'Indiens levés à leurs dépens, leur apprendre l'exercice, faire des harangues militaires, donner des batailles, saccager les villes, mettre des ecclésiastiques à la chaîne, assiéger l'Evêque dans son église, le réduire à se rendre pour ne pas mourir de faim, lui arracher le Saint-Sacrement des mains, l'enfermer ensuite dans un cachot et l'envoyer dans une méchante barque à deux cents lieues de là, où il fut reçu par tout le pays comme un martyr et un apôtre. »

Ces incriminations, qui ont passé par tant de bouches, ne concordent point avec les faits, tels que nous les exposons ; mais sans nous préoccuper des affections ou des haines dont la Compagnie de Jésus fut l'objet simultané, nous pensons que l'histoire doit rechercher partout la vérité. Il y a toujours, dans les mouvements religieux ou politiques qui changent la face des nations, un côté vulnérable. Les œuvres les plus difficiles au génie ou à la Charité rencontrent inévitablement parmi leurs contemporains des hommes qui, par le penchant seul de la nature humaine, sont disposés à prononcer sur ces grandes entreprises avec leurs préjugés et leur antipathie, conseillers obligés de l'erreur ou de l'injustice. On ne juge bien les choses qu'à distance, et, dans les temps de perturbation, il est très-rare de voir les opinions divisées s'accorder sur un acte ou sur un caractère. L'un et l'autre sont dévolus à tant d'appréciations, ils se trouvent si souvent loués ici de ce qui est blâmé là, il y a tant de récents contradictoires, qu'il est bien facile de se laisser entraîner par ce torrent de passions opposées. Les hommes ne s'attachent pas à expliquer leurs contemporains ; ils s'efforcent de se les approprier. Quand la chose est impossible, on se calomnie, en abandonnant aux historiens véridiques le soin de débrouiller le chaos que l'on s'est plu à produire.

(1) *Neuvième écrit contre la Morale relâchée*, 1655. — Voir aussi les *Jésuites marchands*, p. 185 à 210, et la *Morale des Jésuites*, par Antoine Arnould, t. v.

Telle est, à notre sens, la position que chaque parti a prise dans ce débat. Les Jansénistes, adversaires naturels de la Compagnie de Jésus, y découvrirent un nouveau texte d'accusations ; ils s'en emparèrent. Les Evêques du Mexique et du Paraguay aperçurent dans les merveilles opérées par les Jésuites ce que chacun voit dans l'œuvre de son voisin ou de son rival, une chose ordinaire, qu'on mesure en en contemplant l'auteur, et qu'on ne regarde jamais qu'avec des yeux du doute et de l'incrédulité. Les Jésuites, au Paraguay, étaient hommes : ils furent appréciés d'abord par d'autres hommes dont leur incessante action dérangeait les calculs, bouleversait les idées ou blessait l'amour-propre. On avait sous la main tous les ressorts mis en jeu ; on niait les résultats, on refusait de croire à leur possibilité. Par ce besoin de censure ou d'opposition, inséparable du cœur humain, on cherchait, pour une satisfaction d'orgueil passager, à entraver le bien dont la perception échappait aux regards prévenus.

Cette théorie de l'esprit se défilait sans cesse de l'action d'autrui, et expliquant si naturellement les injustices dont le passé a été le témoin comme l'avenir le sera à son tour, est aussi vraie dans le monde politique que dans l'Eglise : on se fit une arme de ce sentiment de jalousie qui perce au travers des plus heureuses organisations et qui rend injuste l'équité elle-même. On envenima des plaies encore saignantes, on grossit les fautes commises des deux côtés, les torts qu'une fraternité de travaux et de sacrifices aurait promptement fait oublier. D'un point de juridiction ecclésiastique à peu près insignifiant, on arriva à fomentier des haines vivaces et des difficultés insolubles. On espérait ainsi provoquer le bien, le mal sortit de ces discussions passionnées : qu'il vienne des Evêques ou des Jésuites, il n'en est pas moins le mal. Cette ardeur de prérogatives d'un côté, cette passion de privilèges de l'autre, la guerre naissant au sein de ceux qui évangélisaient la paix, tout cela dut causer un déplorable effet sur l'esprit des Indiens ; les nouvelles Chrétientés s'en ressentirent pendant plusieurs années.

Ce ne fut qu'en 1665, plus de quinze ans après, que tout rentra dans le calme. Un temps précieux avait été perdu, et une calomnie, immortelle comme toutes les impostures, restait attachée au nom des Jésuites. Le Roi d'Espagne avait chargé le Père Gabriel de Guillestigny, commissaire général des Religieux de Saint-François au Pérou, d'examiner cette affaire, et de lui transmettre son opinion relativement aux griefs intentés à la Compagnie. Le Franciscain instruisit ce procès ecclésiastique sur les lieux mêmes ; il développa dans un mémoire les motifs qui militaient pour et contre les deux parties, et Philippe IV demanda au Saint-Siège la translation de dom Bernardin dans un autre

diocèse. Le 15 décembre 1666, Gabriel de Guillestigny fut préconisé à Rome pour l'évêché de l'Assomption, vacant par la nomination de dom Bernardin de Cardenas à celui de Santa-Cruz de la Sierra ¹. Cet acte d'autorité mit fin à ces débats : cependant l'exemple donné par quelques Evêques du Nouveau-Monde suscita des imitateurs qui, comme toujours, poussèrent encore plus loin les choses que leurs maîtres.

Gaspar de Artiaga, frère convers de l'Ordre de Saint-François, se prit en 1658 d'une telle haine contre les Jésuites du Paraguay que, pour lui accorder plus ample satisfaction, il inonda de ses ouvrages tous les pays où la Compagnie fondait des Missions. Il ne s'en tint pas là, et, dans une lettre adressée au Roi d'Espagne par l'Evêque du Tucuman à la date du 9 juin 1659, il est dit : « Ce Religieux fait paraître une aversion mortelle pour les Pères de la Compagnie de Jésus ; il envoie ses libelles diffamatoires jusqu'à Angola dans l'Afrique, et même, selon qu'il a été rapporté dans une information, jusqu'en Hollande, pour les y faire imprimer et répandre partout. »

Tant de traverses n'avaient point lassé la persévérance des Jésuites. En 1653, les Pères Medina et Lujan surmontent les obstacles, ils pénétrèrent chez les Mataquayez et arrivent au Chaco ; d'autres plantent la Croix sur les points les plus éloignés. On a reproché aux Jésuites d'isoler les Indiens, de les parquer dans le bonheur, et de n'avoir jamais consenti à ouvrir les frontières du Paraguay aux prêtres séculiers. A cette même époque, ils répondent à l'imputation par des faits : ils appellent à leurs secours des ecclésiastiques étrangers à la Compagnie, et, dans une lettre d'un des quelques Pères français qui travaillèrent aux Réductions, on trouve une preuve sans réplique de ce fait : « Il y a plus de vingt bourgs d'Indiens policés, écrivait le Jésuite ² en 1656, il y a en chaque bourg environ mille familles et en chaque famille cinq à six personnes, en sorte que l'on peut compter cinq ou six mille âmes en chaque bourg. Outre les vingt Réductions déjà établies, il y en a trois autres commencées et quelques-unes dont nous avons confié le soin à quelques bons prêtres le Pape ayant donné le pouvoir à notre Révérend Père Provincial du Paraguay de choisir les prêtres qui voudrait pour le service de ces nouvelles Eglises. Nos Pères s'occupent particulièrement à aller ramasser ces pauvres gens dans les bois et à les réduire. »

Un événement inattendu vint, en 1660, prouver aux Espagnols que les Catéchumènes n'étaient pas des voisins suspects ou des rebelles, et que les Jésuites ne songeaient guère à s'emparer de ces provinces, qu'ils avaient civilisées. Les Espagnols de l'Assomption tenaient dans cette ville plus de quinze mille Indiens en com-

(1) *Registres du consistoire apostolique.*

(2) *Manuscrits de l'abbé Brotier.*

grande; ces Indiens se révoltent tout à coup, occupent la cité, massacrèrent les principaux citoyens et contraignent le gouverneur, don Alonzo Sarmiento, à se réfugier dans la campagne. Serré de près par les insurgés, il n'avait ni le temps ni la faculté d'appeler des troupes à son aide. Les néophytes des Réductions apprennent le danger que courent les Espagnols; ils s'élancent à leur aide. Ils avaient des armes à feu, ils en connaissaient l'usage; ils s'en servent pour défendre ceux qui ont souvent menacé leur liberté. Les Espagnols sont délivrés; ils peuvent, après la victoire que les soldats des Jésuites ont remportée, revenir dans leur ville, couverte de sang et de ruines. Les Catholiques du Paraguay avaient signalé leur bravoure, mais les Pères avaient obtenu de leur obéissance quelque chose de plus décisif que le courage lui-même. Par dévouement au principe chrétien, ils les rendaient à tout jamais fidèles, même contre leurs compatriotes, au prince dont, par force, ils acceptaient la loi.

Les Jésuites apparaissaient alors partout, soit comme Missionnaires, soit comme pacificateurs. Une région était-elle fermée à l'Evangile par la soupçonneuse vigilance de ses habitants, ils y entraient pour leur offrir le bienfait de la paix. Les hostilités ne cessaient qu'à de rares intervalles entre les Espagnols et les Calchaquis alliés avec Mocobys, qui ravageaient les environs d'Esteca. En 1664, Mercado, gouverneur du Tucuman, sent la nécessité de finir une guerre malheureuse : il se résout à traiter avec les Indiens. L'ascendant exercé par les Pères sur les tribus les plus barbares était si notoire, que don Mercado ne va pas chercher ailleurs ses plénipotentiaires : il prie le Père André de Rada, Provincial du Paraguay, de désigner deux Jésuites. Augustin Fernandez et Pierre Praticio partent à la voix de leur supérieur : ils touchent au fort du Puno, ils mandent auprès d'eux les caciques des Mocobys, ils leur font entendre des paroles de conciliation, et, ce que les armes espagnoles avec leur prestige n'avaient pu obtenir, deux pauvres Jésuites l'accomplissent par la seule autorité de leurs discours. Les Sauvages avaient constamment refusé d'ajouter foi aux promesses des Européens; ils y eurent dès que les Pères leur en confirmèrent la sincérité. La paix fut conclue pour six ans, et, jusqu'à l'expiration du pacte, les Indiens la maintinrent parce qu'ils s'étaient engagés aux Jésuites, qu'ils regardaient comme leurs amis et leurs seules protecteurs. Ces six années furent un temps de repos : les Pères le mirent à profit pour étendre le Christianisme et donner à leurs projets de civilisation toute l'extension possible.

Le tableau du bonheur dont jouissaient les Réductions du Paraguay, les récits que cette pastorale chrétienne popularisait en Europe inspirèrent à des Anglais une pensée d'émigration.

Ils étaient Catholiques; l'Anglicanisme les faisait esclaves dans l'île même de la liberté, l'Anglicanisme leur déniait le droit d'élever leurs enfants : ils ne pratiquaient leur culte que dans le mystère et sous peine d'amendes exorbitantes ou de la prison. Charles I^{er} était plus tolérant que Jacques Stuart, son père; mais, faible comme lui, il n'osait pas résister aux injonctions des Protestants. On persécutait les familles catholiques : plus de deux cents se laissèrent tenter par l'image d'une félicité que des lois oppressives leur refusaient dans la patrie commune. Ces familles crurent que les Jésuites accompliraient en leur faveur le prodige continu dont les Missions transatlantiques étaient le théâtre; elles se décidèrent à faire voile pour le Maryland. Sir George Calvert (lord Baltimore) obtint du roi de la Grande-Bretagne la concession de cette terre ignorée d'Amérique, et, le 27 mars 1634, les émigrants débarquaient à l'île de Saint-Clément, sur les rives du Potomac. Le navire qui les avait portés s'appelait *l'Arche d'alliance*.

Le Jésuite André White, né à Londres en 1579, était le chef spirituel de cette colonie chrétienne; John Altham, Knowles et Tom Ger-vack, de la Compagnie de Jésus, l'accompagnaient : ils venaient dans ces contrées afin de planter la Croix chez les Sauvages et de soustraire à la persécution anglicane une partie du troupeau confié à leur garde. Lord Baltimore et les Jésuites remontèrent le Potomac. Ils voulaient annoncer au grand chef de Piscataway leurs intentions pacifiques et leur désir de répandre la lumière de l'Evangile parmi les indigènes. Le nom des Jésuites était parvenu jusqu'au fond de ces tribus; le grand chef les accueillit comme des frères, et, dit Mac-Mahon, l'historien américain, « ce fut pour les faibles émigrants le motif bien fondé qu'une joie encore plus rationnelle et plus profonde. Préférant toutes sortes de privations à celle de la liberté de conscience, ils avaient renoncé à tout ce qu'ils avaient de plus cher dans leur pays natal pour se jeter, forts du secours de la Providence, au milieu des dangers d'une région inconnue, habitée par un peuple sauvage; mais le Dieu en qui ils avaient foi était avec eux, et, afin de leur préparer un accueil favorable, celui qui tient les cœurs dans sa main parut avoir doué ces Sauvages d'une extrême affabilité. Où trouverons-nous dans l'histoire d'aucun royaume un événement plus digne de commémoration que le débarquement de la colonie au Maryland? Il est identifié avec l'origine d'un état libre et heureux; il nous met sous les yeux les fondements de notre gouvernement posés sur la base large et solide du principe de la liberté religieuse et civile; il nous montre avec orgueil les fondateurs de cet Etat comme des hommes qui, pour jouir en sûreté de leur indépendance, échangèrent les plaisirs du luxe, la société de leurs amis et les douceurs

Emigration des Anglais catholiques.

Le père White et les Sauvages.

de la vie civilisée pour les privations et les dangers d'une terre barbare. Dans un siècle où la perfidie et la cruauté ne margèrent que trop souvent la supériorité de la vie européenne sur la vie sauvage, il nous les montre, ces hommes, déployant dans leurs relations avec les indigènes toute l'aménité qui appartient à la nature humaine et toute la charité de leur Religion. Nous voudrions éviter un contraste odieux et oublier la dureté de l'esprit puritain, qui si souvent se trompa en prenant l'intolérance pour un saint zèle; mais nous ne pouvons que tourner nos regards avec bonheur sur les pèlerins du Maryland, fondateurs de la liberté religieuse dans le Nouveau-Monde. Ce furent eux qui lui élevèrent le premier autel sur ce continent, et le premier feu qu'on y alluma monta au ciel avec les bénédictions des Sauvages. »

André White était presque déjà un vieillard, il avait cinquante-cinq ans; mais les souffrances endurées dans la mère-patrie n'avaient altéré ni la vigueur de son esprit ni cette sève d'entreprises, caractère distinctif de la Société de Jésus. Une hutte indienne lui a été offerte, il la transforme en chapelle : elle devint la première paroisse du Maryland, sur les bords féconds de la rivière de Sainte-Marie. Les émigrants avaient fui une terre qui les dévorait en les abrutissant; là, sous les ombrages des forêts primitives, en face d'une nature qu'illuminait un premier rayon de soleil printanier, il leur était enfin permis de dilater leurs cœurs. Excités par l'éloquence des Jésuites, ils pouvaient rendre grâce à Dieu de la liberté et de la paix dont ils avaient été privés par le Protestantisme. Les jours qui suivirent le débarquement furent consacrés à la reconnaissance; ces infortunés prièrent avec la ferveur des matelots échappés au naufrage, et, tandis qu'ils faisaient monter vers le ciel leurs chants de gratitude, les Sauvages, attirés par ce spectacle extraordinaire, semblaient vouloir prier avec eux. Ils essayaient de se façonner à leurs cérémonies, ils imitaient leurs gestes, ils les conduisaient à la chasse, ils leur offraient le poisson de leur pêche, et déjà, selon Bozman, les femmes et les enfants des indigènes faisaient en quelque sorte partie de la famille anglaise.

Situation
des colonies
chrétiennes.

Les naturels du Maryland étaient doux et affables; mais leur langue, par la multiplicité de ses idiomes, recélait tant de difficultés que les Jésuites regardaient comme impossible d'accélérer l'heureuse fusion qu'ils entrevoyaient. Aussi, une année après, en 1635, écrivaient-ils au Général de la Compagnie : « Il n'y a que peu de choses à dire sur cette Mission si récemment commencée : les nombreux obstacles contre lesquels nous avons à lutter ne nous permettent pas d'apprécier les fruits obtenus, surtout parmi les Sauvages dont nous n'apprenons que lentement la langue. Nous sommes trois

Prêtres et deux Coadjuteurs qui supportons gaïement les travaux présents par l'espérance des succès futurs. »

Ces succès ne devaient pas venir sans combat. Il y avait des Anglicans à la Virginie; ils persuadèrent aux indigènes que les colons catholiques étaient Espagnols, puisqu'ils avaient des Jésuites parmi eux. Ce nom d'Espagnol retentissait si tristement au cœur des habitants du Nouveau-Monde qu'ils entrèrent en défiance; le Père White jugea que l'avenir de sa colonie dépendait de la marche qu'il allait adopter. Les Anglicans lui reprochaient d'attenter à la liberté des Marylandais; le Jésuite s'avança, la croix à la main, au milieu des Patuxents. Leur roi, nommé Makaquomen, lui avait concédé des terres; il aimait les Chrétiens. White se présente à lui sur la baie de Chesapeake. Il parcourt sa tribu, il évangélise celles des Ackintunachsuah et des Mattapaniens. Le Père Brock marche à sa suite, et, malgré les soupçons que les Anglicans de la Virginie ont fait germer dans l'esprit des Sauvages, le Christianisme commence à faire des progrès. Le Père John Gravener parcourt les îles de Kent et de Palmer; il s'arrête à l'embouchure de la Susquehannah. Il s'initie au caractère et à l'idiome des naturels, afin de les conduire à la Foi; mais dans ces rudes travaux du corps et de l'intelligence, la force souvent trahissait le courage. Les Missionnaires avaient établi leur colonie d'émigrants qui se grossissaient chaque jour; il ne leur restait qu'à préparer les Sauvages à la civilisation. De nouveaux renforts leur permirent, en 1639, d'étendre le cercle de leur apostolat.

Le Père Philippe Fischer continuait l'œuvre de White. Ce dernier s'élança chez les Piscataway. Chilomacan, leur chef, l'attendait dans sa ville de Kittamakundi; l'idée du Christianisme, les vertus auxquelles il oblige, avaient devancé le baptême dans le cœur de ce prince. White n'eut qu'à développer tant de qualités; il lui enseigna les mystères, il façonna à la pratique de la morale ces tribus dociles; puis, le 5 juillet 1640, Chilomacan, son épouse, et leur famille, reçurent solennellement le baptême. C'était la prise de possession du Christianisme dans le Maryland; les sujets suivirent l'exemple que leur roi donnait. Peu de mois après, les Pères Gravener, Altham et John Brock expirèrent sous le poids des fatigues. Quelques jours avant sa mort, le 3 mai 1644, Brock mandait au Général de la Compagnie : « J'aimerais mieux, en travaillant à la conversion de ces Indiens, mourir de faim sur la terre nue, privé de tout secours humain, que d'admettre une seule fois la pensée d'abandonner cette sainte œuvre de Dieu par la crainte de manquer du nécessaire. »

Le nécessaire, pour les Jésuites du Maryland, c'était la santé. La vie s'épuisait rapidement dans des courses sans fin et sous un climat nouveau.

Les Pères connaissaient le terme de leur existence, ils le limitaient; ce pressentiment, qui les trompa jamais, ne servait qu'à nourrir leur ardeur. A cette époque, la révolution, importée en Angleterre par le Puritanisme, et exploitée par Cromwell, retentissait au sein même des colonies; elle réagissait surtout contre les Catholiques du Maryland. Ils avaient à la Virginie deux implacables ennemis; la différence de religion servait de passe-port à leur cupidité: ils se nommaient Claiborne et Richard Angle. Ces protestants n'avaient vu qu'avec désespoir le Catholicisme s'implanter dans le Maryland. Leurs compatriotes, échappés à la persécution anglicane, allaient être heureux; ils prirent à profit les premiers éclairs de la tempête puritaine excitée en Angleterre, pour ruiner les espérances des émigrants. Les commissaires, avec Claiborne à leur tête, dit Burke dans son *Histoire de la Virginie*¹, s'occupaient à la sainte œuvre d'exterminer les abominations du papisme et de la prélature dans le Maryland »

La guerre des deux religions recommençait sur le Potomac comme sur les bords de la Tamise. Claiborne soulève la Virginie au nom du Parlement; afin de faire comprendre de quelle manière il interprète la liberté de conscience, qu'il proclame, il se jette sur les Catholiques, il porte partout la terreur et la dévastation. Les Jésuites avaient les antagonistes de l'Hérésie; il les oblige à se réfugier dans les bois, à fuir devant ses furies. De 1642 à 1648 la révolution règne au

Maryland; le Père White tombe en son pouvoir; elle le charge de chaînes, elle l'envoie en Angleterre comme un trophée. La Mission était dispersée; mais White et ses frères de l'Institut avaient semé sur une terre fertile. Le Père Philippe Fischer y reparut en 1648, et il écrivait au Chef de l'Ordre: « A la fin, mon compagnon et moi, nous avons abordé en Virginie, au mois de janvier, après un voyage passable de sept semaines. Là, j'ai laissé mon compagnon, et, profitant d'une bonne occasion pour continuer ma route, je suis arrivé au Maryland dans le courant de février. Par une Providence particulière, j'ai trouvé mon troupeau réuni après des calamités de trois années, et je l'ai trouvé dans un état plus florissant que ceux qui l'avaient pillé et opprimé. Il serait impossible de peindre la joie avec laquelle les fidèles m'ont accueilli, et ma félicité en me revoyant parmi eux: ils m'ont reçu comme un ange du ciel. Je me prépare à une pénible séparation; mais les Indiens réclament mon secours; ils ont été bien maltraités par l'ennemi depuis que je leur ai été arraché. Je sais à peine que faire; je ne puis suffire à tout. Il y a véritablement des fleurs sur cette terre: puissent-elles produire des fruits! »

Le contre-coup de la révolution d'Angleterre avait enlevé les Jésuites à la colonie fondée par eux et aux Chrétientés à peine nées. Les Jésuites y revenaient malgré les menaces des Protestants, et, lorsque les Puritains appelaient les indigènes à l'insurrection, eux au contraire n'avaient à faire entendre que des paroles de paix et de salut!

(1) Burke, *Histoire de la Virginie*, t. II, p. 215.

CHAPITRE XXIII.

Les Jésuites en Espagne. — Translation du corps de François de Borgia. — Philippe III consulte le Père de Montoya sur la création d'un impôt. — Mort de Philippe III. — Nouveaux Collèges. — Les Jésuites banqueroutiers à Séville. — Accusations à ce sujet. — Pouvoir de l'Institut en Portugal. — La conspiration de 1640 et la maison de Bragance. — Politique expectante des Jésuites. — Louise Gusman et le Père Corréa. — Insurrection d'Evora. — Le duc Jean de Bragance proclamé roi. — Il s'appuie sur les Jésuites. — Les Jésuites chassés de l'île de Malte. — Motifs de l'expulsion. — Le Teatro Jesuitico, Antoine Arnauld et Vertot. — Les Pères Talavia et Cassia. — Lettre de Louis XIII au grand-maître Lascaris. — Les Pères réintégrés à Malte. — Gustave-Adolphe Tilly, et la guerre de Trente-Ans. — Les Jésuites dans les armées catholiques. — Les Monita secreta condamnés. — Collèges en Pologne. — L'Université de Cracovie se révolte contre le roi Sigismond. — Ses lettres de doléance aux autres Universités. — Premières victoires de Gustave-Adolphe. — Alexandre Corvin le bat. — Nouveaux Collèges. — Le Père Pazmany, missionnaire en Hongrie. — Il est nommé archevêque de Gran. — Lutte des Jésuites contre les Protestants d'Allemagne. — Les Jésuites dans l'armée de Maximilien de Bavière. — Bellem-Gabor les poursuit. — Walstein leur bâtit un Collège. — Christian de Brunswick et son drapeau. — Mort du Père Bécán. — Serment de l'Empereur. — Portrait de Ferdinand II. — Le Père Lamormaini, son confesseur. — Influence des confesseurs. — Les Jésuites en Moravie. — Les Protestants s'efforcent de paralyser leurs succès. — La persécution et la guerre. — Richelieu soudoie les Protestants. — Recensement des hérétiques convertis par les Pères. — Ferdinand II confisque les biens ecclésiastiques dont les Luthériens se sont emparés. — Edit de restitution. — Lettre de Scioppius demandant que ces biens soient attribués aux Jésuites. — Politique des Jésuites dans cette question. — Jésuites massacrés par les Protestants. — Traité entre la France et la Suède. — Gustave-Adolphe s'engage à protéger les Jésuites. — Lettre de Louis XIII au maréchal Bannier. — Bataille de Lutzen. — Mort de Gustave-Adolphe et de Tilly. — Ferdinand, vainqueur, réalise son idée catholique. — Ses mesures acerbes. — Il bannit de l'Empire les ministres protestants. — Le Père Frédéric de Spee fait changer la jurisprudence contre les sorciers. — Mort de Ferdinand II. — Siège de Prague. — Le Père Plachy et les étudiants de l'Université. — Couronne murale décernée à Plachy et lettre de l'Empereur. — Les Jésuites en face du Luthéranisme vainqueur. — Les Jésuites en Hollande. — Progrès du Catholicisme. — Occultus mercatus Jesuitarum. — Les Gomaristes et les Arminiens. — Maurice de Nassau et Barneveldt. — Synode de Dordrecht. — Exécution de Barneveldt. — Les Jésuites s'emparent de cet événement. — La peste de Mansfeld, en Belgique. — Mort des Pères Coster, Lessius et Saily. — Le Père de Prêtre convertit Mansfeld. — Le Père Florent de Montmorenci. — Nouveaux Collèges. — Le Père Boddens reçoit l'abjuration du duc de Bouillon. — Conspiration des Catholiques de Maëstricht contre les Luthériens. — Ils accusent les Pères Boddens et Paetzman. — Supplice des Jésuites.

Les
Jésuites
en
Espagne.

Le dernier écho des orages qui avaient agité la Compagnie de Jésus retentissait encore en Espagne ; Mutio Vitelleschi, le nouveau Général, s'occupa, en 1646, de cicatriser la plaie intérieure que tant de passions mises en jeu avaient développée. La paix ne régnait pas parmi les Jésuites de la Péninsule ; afin de les réunir dans une même pensée, il les appelle aux œuvres extérieures. Les campagnes d'Aragon, d'Andalousie et de Castille ainsi que les montagnes des Asturies renfermaient un grand nombre de Chrétiens pauvres et ignorants. Il ordonne aux Pères de Gandie, de Tarragone, de Bilbao, de Salamanque, de Tortose, de Cadix, de Barcelonne, de Compostelle, de Saclices, de Jaën, de Léon et de Sarragosse de se répandre dans les villages et d'y porter la

parole de Dieu et les consolations de la Foi. Les Jésuites de Sassari reçurent les mêmes ordres pour la Sardaigne. Ceux de Portugal ne les attendirent pas. Les discussions théologiques et les intrigues de couvent firent place aux élans apostoliques et aux inspirations de la charité. Ce fut à la fin de l'année 1647, qu'au milieu des acclamations et des respects du peuple, on transféra de Rome à Madrid le corps de François de Borgia. L'Eglise ne devait le placer au rang des bienheureux que le 24 novembre 1624. L'Espagne tout entière devança le Saint-Siège dans les hommages à rendre à un Saint dont la vie avait honoré l'humanité et dont les vertus étaient un titre de gloire et le domaine de la Compagnie de Jésus. Il y eut, sur toutes les routes que parcourut le cortège, de ces fêtes qui

embellissent la mort ; Philippe III et le duc de Lerme, petit-fils de François de Borgia, s'y associèrent. Ils fondaient aux Jésuites de nouveaux collèges ; mais cette protection et ces bienfaits ne détournèrent pas les Pères de leur devoir. En 1648, le Roi et son ministre en acquirent la preuve.

Philippe III se trouvait momentanément obéré ; il crut qu'en frappant les citoyens de Séville d'un nouvel impôt il couvrirait le déficit de ses finances ; le décret fut adressé aux magistrats forcés de l'exécuter. Il existait, en Andalousie, un Jésuite qui, par la sagesse de ses conseils et la profondeur de sa science, était l'oracle de la population. Il se nommait Jacques Ruiz de Montoya. Le Roi comprit que l'impôt projeté ne rencontrerait aucun obstacle si le Père Montoya l'appuyait de son assentiment. Le duc de Lerme fut chargé de sonder le Jésuite et de lui promettre, au nom du souverain, que, s'il décidait les magistrats et les habitants de Séville, Philippe agirait lui-même auprès du pape pour obtenir la publication de son ouvrage sur les secours de la grâce divine. A cette proposition, qui cherchait à abriter une contribution illégale sous l'amour-propre d'un écrivain, le Père répondit : « Je désire en toutes choses, il est vrai, me soumettre respectueusement à la majesté royale ; mais quant à cet impôt, qui serait une manifeste oppression, j'aime mieux brûler de ma propre main tous les ouvrages, fruit de mes travaux, que d'approuver l'ordonnance du Roi. » Le prince était absolu ; il applaudit néanmoins à cette généreuse liberté, et le décret ne reçut pas d'exécution.

Trois années après (1624), Philippe, à peine âgé de quarante-quatre ans, se voyait aux prises avec la mort, et, dans les anxiétés de l'agonie, il mandait auprès de lui le Père Jérôme de Florentia, le Bourdaloue espagnol, comme pour donner à l'Institut un dernier et solennel témoignage de confiance. Il expira dans les bras du Jésuite. A peine Philippe IV eut-il pris les rênes de l'Etat, qu'il accorda à la Société encore plus d'influence qu'elle n'en avait eu sous son prédécesseur. Il encouragea ses sujets à bâtir des Collèges ; le plan des Pères n'était pas de concentrer l'éducation et de ne la distribuer qu'aux classes privilégiées. Ils appelaient les enfants des pauvres et les héritiers des nobles maisons à jouer en commun du bienfait de l'instruction. Ils établissaient l'égalité chrétienne, ils la faisaient régner sur la jeunesse, afin de graver son principe dans le cœur des hommes. Ildephonse de Santana, à Orense ; Pierre de Mirallès, à Ségorbe ; François Roya, évêque de Cusco, à Baeza ; Laurent Diaz, à Moron ; Antolinez de Burgos, évêque de Tortose ; Mathieu Boterello et le docteur Jérôme Astor, dans cette cité ; Michel Simoneto, à Palma, secondent les vues de la Compagnie en lui fondant des collé-

ges. Les villes de Manrèse, de Vich, de Saint-Sébastien et d'Alicante créent de pareils établissements. Tout souriait à l'Institut dans la Péninsule, et c'est à peine si, dans un espace de plus de trente ans, on peut découvrir un nuage à cet horizon toujours serein ; car les querelles suscitées par le docteur Juan de Espino contre le Jésuite Poza et la Société tout entière, les pamphlets mis au jour par cet héritier de Melchior Cano et l'*Epiphanie* de Francesco Reale, sont indignes de l'histoire, malgré l'incontestable talent que ces ouvrages renferment. Un fait seul, en 1646, vint, non pas en Espagne, mais en France, où l'esprit de parti ne sommeille jamais, fournir un aliment aux imputations. Ce fut une première épreuve de la banqueroute du Père La Valette. Elle eut moins de retentissement qu'elle ; mais elle naquit de la même pensée, elle souleva les mêmes griefs.

Il se trouvait dans la Péninsule un grand nombre de Maisons et de Collèges à peu près dans le dénûment. Celui de Séville avait pour administrateur temporel un Frère coadjuteur qui, afin de procurer quelque bien-être à ces Maisons, eut recours au commerce. Il fit des emprunts, aggloméra des capitaux et les plaça sur des navires, espérant augmenter à leur insu les ressources des Jésuites. Les vents et les flots firent échouer ses prévisions ; tout fut englouti dans des naufrages ou dévoré par de fausses spéculations. La chance ne lui était pas favorable ; ses créanciers, qui, en lui accordant leur confiance, avaient cru qu'il agissait au nom même des Jésuites, réclament auprès d'eux. Les Pères affirment n'avoir connu cet événement que par la rumeur publique ; elle les accusait. Ils agirent ainsi que la conscience et l'honneur de la Société le commandaient. Ils déclarèrent que tous les créanciers seraient remboursés, et leur promesse s'accomplit. Le Frère coadjuteur qui, par un zèle coupable, avait compromis l'Ordre de Jésus, ne pouvait rester dans son sein ; c'eût été donner un corps aux soupçons. Il se vit expulsé de l'Institut, et, pauvre, après avoir fait tant de rêves de fortune, il n'accusa jamais que lui. Tels sont les faits. Les auteurs de l'*Encyclopédie*, à l'article *Jésuites*, n'ont pas pris la peine de les examiner ; ils se contentent de dire : « En 1646, les Pères font à Séville une banqueroute, qui précipite dans la misère plusieurs familles. »

Cette affaire, si simple dans son origine et dans ses conséquences, fournissait aux adversaires de la Société un texte fécond en hyperboles. Les Jésuites sont condamnés à ne rien faire comme les autres hommes ; on s'érute une pensée, un but, dans l'acte le plus indifférent, on le juge avec passion, parce qu'on suppose que tout est inspiré et dicté par une volonté immuable. Pour mieux faire comprendre le parti que des esprits prévenus peuvent tirer d'une impu-

Les
Jésuites
banque-
routiers
à Séville.

Accusa-
tions à ce
sujet.

tation isolée dont ils affectent de rendre tout un corps religieux solidaire, nous croyons devoir reproduire le plus énergique réquisitoire que ce fait, ramené à ses proportions, ait évoqué. C'est en quelques pages une terrible accusation; nous la citons pour montrer combien l'animosité sait grossir les objets.

« Où vont donc toutes ces richesses que le Paraguay et le commerce leur fournissent ? » se demande le Janséniste Quesnel, et il répond ¹ : « Entretenir sur pied soixante mille hommes de troupes, fonder et nourrir des colonies, faire des armements des plus considérables pour les Indes et pour l'Europe; entretenir jusqu'à deux mille esclaves dans une seule maison; soutenir des guerres contre des ennemis jaloux des richesses immenses qu'on acquiert par des voies indignes; se procurer l'entrée des royaumes où l'on n'a pu encore pénétrer; envoyer des ambassades pour tâcher de rentrer dans ceux dont on a été chassé; fournir aux frais immenses d'une Compagnie qui, depuis son établissement, ne fait que courir d'un bout de la terre à l'autre; payer dans presque tous les ports de l'univers des commissionnaires et des facteurs sous le nom desquels on commerce; pensionner des espions dans toutes les cours; acheter argent comptant la direction de la conscience d'un monarque, de la faiblesse duquel on abuse pour gouverner ses Etats sous son nom; écarter des ministres trop clairvoyants, pour ne mettre auprès des princes que des hommes du dévouement desquels on est sûr; acheter des dignités et des charges pour en revêtir des gens qui leur sont vendus; se rendre arbitres souverains du destin des couronnes; décider de la paix ou de la guerre; négocier des alliances, et les mariages même des souverains; soulever les peuples contre eux lorsqu'on n'en est pas content; susciter et payer des assassins pour s'en défaire lorsqu'ils déplaisent; tramer des conjurations contre les Etats, tant ceux où l'on n'a pu pénétrer que ceux où l'on a été comblé de bienfaits; acheter à prix d'argent et par des flatteries les plus basses les faveurs d'une cour dont on dispose depuis près de deux cents ans, et dont il n'est presque point émané de décret qu'on n'ait pour ainsi dire dicté; se mettre en état de résister à force ouverte à toutes les puissances, tant spirituelles que temporelles; soutenir contre toute l'Eglise la corruption étrange qu'on a introduite dans sa doctrine et dans sa morale, qui jusqu'à s'étaient conservées si pures; susciter des persécutions les plus violentes contre ses plus zélés défenseurs; faire des pensions aux ministres de sa fureur et de sa vengeance; écarter de tous les emplois les gens de mérite qui les pourraient occuper; briger ces mêmes emplois ou pour soi-même ou pour ses créatures; cor-

rompre à force d'argent ou de présents l'intégrité d'un juge et souvent d'un sénat ou d'un parlement entier, devant lequel on porte ses injustices et ses crimes; étouffer par les mêmes voies le bruit que font dans le public les excès les plus scandaleux; suborner des faux témoins pour perdre les innocents ou pour enlever les biens de la veuve et de l'orphelin; gagner des notaires pour se faire mettre sur des testaments ou pour les engager à faire de faux actes; pensionner des gens pour préconiser toutes ses actions; en payer d'autres pour contrebalancer par des panégyriques aussi faux que fastueux la haine du public, qu'on s'est si justement attirée par ses rapines et par ses crimes; faire imprimer à ses frais ces énormes volumes d'histoire faite à plaisir, dans lesquels la vérité est presque toujours falsifiée, et qu'on ne trouve dans les bibliothèques que parce qu'on les y a donnés; distribuer à des béates ces ennuyeux recueils de relations apocryphes que personne n'achète et ne lit, tant on est sûr qu'elles sont remplies de mensonges; faire imprimer et débiter ces libelles diffamatoires et séditeux dont l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Espagne et plusieurs autres royaumes ont été si longtemps inondés; tenter des procès à tout le genre humain; susciter des querelles; faire naître des disputes; exciter des haines; persécuter par toute la terre d'une manière aussi cruelle qu'indigne des patriarches, de saints évêques et les autres ministres de Jésus-Christ; abattre et perdre ce qui déplaît; en un mot allumer et entretenir dans tout l'univers ce feu de discorde qui y règne depuis deux cents ans; toutes ces choses ne se font point sans des dépenses immenses; et voilà l'usage que les Jésuites ont fait et font encore de ces trésors qu'on leur reproche justement d'acquérir par des voies si indignes et si criminelles. »

Jamais peut-être cause minime n'a produit une telle explosion d'éloquence. Ce n'est plus une discussion, c'est de l'égarement, et ces lignes si véhémentes d'injustice sacerdotale seront pour nous une leçon d'impartialité. Le devoir de l'historien est de rapporter, nous rapportons les faits tels qu'ils se présentent après de sérieuses études.

Dans le Portugal, soumis à la domination espagnole, et devenu une des provinces de l'empire constitué par Charles-Quint et Philippe II, la marche de l'Institut était la même. Le pouvoir des Jésuites s'étendait; leurs richesses s'accroissaient et leurs Collèges se multipliaient. Dona Béatrice de Lara, veuve de Pierre de Médicis, se faisait la protectrice de leur maison de Coïmbre. En 1617, les villes de Portalegre et de Faro, en 1620 celle de Santarem suivaient le mouvement imprimé; mais ces prospérités toujours croissantes étaient d'un jour à l'autre menacées de s'engloutir dans une révo-

(1) *Histoire des religieux de la Compagnie de Jésus*, par l'abbé Quesnel, t. I, introduction.

lution. Philippe IV n'était pas assez fort pour conserver sur sa tête la couronne de Portugal, qu'y avait attachée son aïeul. L'orgueil du comte-duc d'Olivarès, ministre omnipotent, entraînait le Gouvernement espagnol dans des fautes politiques qui, peu à peu, le faisaient déchoir du rang auquel il était monté. La dynastie autrichienne s'affaiblissait dans les pompes solitaires de l'Escurial, ainsi que toutes les races de rois heureux qui ne savent pas se préparer dans le bonheur des âmes assez bien trempées pour s'élever au-dessus des calamités, ou pour les couvrir de leur sang comme un baptême régénérateur.

Le Portugal, secrètement encouragé par le Gouvernement français, aspirait à l'indépendance. On complotait dans les villes, dans les universités, dans le peuple, dans l'armée; la conjuration germa dans tous les cœurs, excepté dans celui de Jean, duc de Bragance, qui allait en recueillir les fruits. La séparation était imminente; les Jésuites pouvaient y travailler avec succès. Théodose, Fulgence et François de Bragance cherchèrent à les rendre favorables à leur famille. Parmi tous ces princes qui convoitaient pour leur nom le diadème d'Emmanuel-le-Fortuné, il n'y avait qu'un homme de tête et de cœur; c'était Louise Gusman de Médina-Sidonia, épouse de Jean de Bragance. De concert avec Pinto, un de ces aventuriers qui mettent le génie de l'intrigue au service d'une cause, Louise de Médina-Sidonia avait improvisé le duc Jean conspirateur involontaire. Elle espérait le créer roi malgré lui; mais il allait obtenir la coopération, ou tout au moins la neutralité des Jésuites.

Ils ont déjà assisté à tant de commotions politiques, ils se sont vus mêlés à tant d'événements, qu'ils savent par expérience que les révolutions ne profitent guère à leurs plus actifs promoteurs. Les héros d'insurrection disparaissent en effet après le triomphe, que leurs exigences compromettraient. On les embaume dans une gloire stérile, on les relègue dans l'obscurité; on les laisse maudire le pouvoir et l'accuser d'ingratitude jusqu'au jour où l'on se sent assez fort pour les proscrire ou pour les enchaîner. Alors ceux qui ont attendu la fin de la crise pour adopter un drapeau leur succèdent aux affaires et dans les honneurs, car un gouvernement qui tend à se régulariser ne peut jamais glorifier le principe de l'émeute; il s'en est servi pour s'installer, il faut qu'il le brise pour n'être pas un jour brisé par lui. Placés entre leur devoir de Portugais et la reconnaissance due au roi d'Espagne, les Jésuites étaient dans une situation difficile.

Le sentiment de l'indépendance nationale électrisait bien quelques cœurs, mais les plus prudents désiraient qu'on se tint à l'écart et qu'on ne prit parti que lorsque le vainqueur

serait proclamé. Cette attitude éloignait les Pères du théâtre de l'action; la duchesse de Bragance ne se résigna pas à une semblable tactique. L'influence des Jésuites était nécessaire à ses desseins; elle osa les forcer à se prononcer, et, en 1635, quand ses plans commençaient à mûrir, Jean de Bragance parut dans la ville d'Évora. On avait doté ce prince timide de toutes les vertus héroïques; ses partisans en faisaient un grand homme, le peuple l'accueillait comme une dernière espérance. Il salua son arrivée par des acclamations enthousiastes; sa présence seule était un gage de restauration prochaine. Il y eut des fêtes partout, à l'église principalement. Là, un Jésuite, le Père Gaspard Corrêa, fut choisi pour prêcher devant lui, et il termina son discours par ces paroles : « Prince, je verrai encore sur votre tête la couronne... de gloire à laquelle puisse nous faire tous parvenir le Seigneur. »

Cette suspension flattait trop vivement le délire des auditeurs pour ne pas exciter des applaudissements sans fin. Dans cette foule qui croyait à l'avènement des Bragance, prophétisé par une réticence de mots, il ne se rencontra qu'un cœur indifférent; ce fut celui du duc. Il passa la journée au Collège des Jésuites, et, disent les manuscrits de la Compagnie, il s'abstint toujours de ce qui aurait pu le faire soupçonner d'aspirer à la couronne. Deux années après, en 1637, le contre-coup de cet événement se faisait sentir. L'allusion de Corrêa se traduisait en insurrection. Ce fut la première et la seule qui signala la révolution portugaise de 1640.

Olivarès avait dicté à Philippe IV un décret qui ordonnait le recensement des revenus de tous les Portugais, et il en exigeait le cinquième une fois seulement; les habitants d'Évora crurent que cette promesse n'était qu'illusoire, et qu'une fois entré dans les voies de l'arbitraire le gouvernement espagnol n'en sortirait plus. Jamais on n'offrit à la révolte un prétexte aussi plausible : les amis de Bragance l'exploitèrent, et d'Évora le feu de l'insurrection, se communiquant de ville en ville, embrasa tout le Portugal. Le Provincial des Jésuites a étudié le mouvement, il en prévoit les conséquences; mais, fidèle à la loi que les Congrégations Générales ont tracée, il interdit à tous les membres de la Compagnie de s'immiscer à la sédition directement ou indirectement, par approbation publique ou tacite.

Il y avait trop d'effervescence dans les esprits pour qu'un pareil ordre fût suivi : ce qui s'était fait au temps de la Ligue se renouvela en Portugal, avec les diversités de mœurs et de pays. L'obéissance due au chef de l'Institut fut acceptée par le plus grand nombre; mais le patriotisme de quelques individualités, l'enthousiasme qui, à la veille des révolutions, monte au cœur et

Insurrection
d'Évora.

à la tête comme une fièvre, poussèrent cinq ou six Jésuites à sortir des bornes de la neutralité. Le troisième dimanche de l'Avent 1635, le Père François Freire adhéra, du haut de la tribune évangélique, à la réaction qui entraînait le Portugal. Son discours produisit à Évora un effet magique, il retentit partout : le Provincial condamna l'orateur à la prison ; mais aussitôt les plus nobles familles épousent chaleureusement sa querelle ; on interprète, on atténue ses paroles ; on écrit au Roi d'Espagne pour se plaindre de l'injustice dont Freire est la victime. Les Jésuites punissaient un des leurs qui avait appelé le peuple aux armes pour secouer le joug de la domination espagnole, et le Roi d'Espagne se rangeait à l'avis de la noblesse portugaise.

A la veille de perdre ce royaume, Philippe IV et Olivares s'aveuglaient tellement que le monarque et le ministre prenaient des mesures pour que Freire fût à l'instant même remis en liberté. On connaissait l'imprévoyante faiblesse du comte-duc : les ordres du prince furent exécutés par le peuple avant même leur promulgation. Le Supérieur des Jésuites se vit débordé ; alors les Pères Sébastien Couto, Alvare Pérez, Diégo Aréda et Gaspard Corréa cherchèrent à comprimer l'élan qu'on les accusait d'avoir fomenté. La duchesse de Bragance avait fait l'essai de ses forces : elle crut devoir ajourner son dessein. Au mois de novembre 1638, les cinq Jésuites obtinrent de la masse une soumission complète, mais momentanée.

Quand cette première sédition fut apaisée, la cour de Madrid, sans en scruter les causes, essaya d'en punir les auteurs. Le Roi mande à l'Escorial Couto, Pérez, Aréda et Corréa ; il écrit qu'il a besoin de leur prudence et de leurs lumières, et qu'il désire les consulter sur la situation des esprits. Couto, Pérez et Aréda pressentent qu'un piège est caché sous cette invitation ; ils mettent en avant les motifs les plus spécieux pour différer leur départ : Corréa seul arrive à Madrid. C'est lui qui, quatre années auparavant, a fait, du haut de la chaire, descendre la couronne sur la tête de Jean de Bragance. Il tâche de justifier sa conduite et d'expliquer ses paroles : Philippe IV l'exile à San-Felice ; mais, peu de mois après, la conspiration, savamment ourdie, éclatait à Lisbonne, la séparation du Portugal et de l'Espagne était consommée, et la maison de Bragance montait sur le trône.

Elle tint compte aux Jésuites du passé et du présent, elle voulut par eux s'assurer l'avenir : elle leur accorda une influence illimitée. Les Jésuites furent les premiers ambassadeurs du Roi Jean IV : le Père Ignace de Mascarenhas partit pour la Catalogne, Villena pour le Brésil, et Cabral pour la Flandre ; tous trois étaient chargés de missions confidentielles. En 1647,

la reine Louise choisissait pour son confesseur et pour celui de l'infant Théodose le Père Juan Nugnez. Le Père Vieira, prédicateur du Roi, était envoyé en France et en Hollande pour ouvrir des négociations avec ces Etats. En 1656, l'idée de séparer le Portugal en deux provinces de l'Ordre avait souri au monarque ; cette division offrait quelques avantages ; mais le général de l'Institut, craignant de voir s'affaiblir plusieurs collèges, s'opposait à une pareille mesure. La question devenait irritante, Jean IV menaçait : le Général charge le Père Jean Brisacier, confesseur du duc d'Orléans, de ses pleins pouvoirs pour trancher cette difficulté. Le Jésuite français aplanit les obstacles et exécute ce que Vitelleschi avait résolu.

Le cinquième Généralat est monotone de bonheur. A Malte, cependant, il surgit un orage qui chassa de l'île les Pères de la Compagnie. Thomas Gargallo, Evêque du diocèse, avait, dès l'année 1592, créé dans la Cité Lavalette un collège de Jésuites ; il affecta une partie de ses revenus à cette fondation, dont le Grand-Maitre et le Conseil de l'Ordre se déclarèrent les protecteurs. Au mois de mars 1617, un Jésuite rebelle dans l'île le contraindit que des querelles d'intérieur on avaient bannie. Deux partis s'étaient formés parmi les chevaliers : les uns adhéraient au Grand-Maitre ; les autres tenaient pour les Anciens. Plusieurs princes avaient tenté une réconciliation et ils avaient échoué ; le Père Charles Mastrilli fut plus heureux : il amena les chefs des deux oppositions à se faire des concessions mutuelles, et il apaisa le différend. Mais, en 1639, la bonne harmonie qui avait jusqu'alors régné entre les chevaliers et les Jésuites cessa tout à coup ; la cause de ce désaccord était peu grave. Dans la péninsule d'institutions quotidiennes où se trouvaient les antagonistes de la Société, l'affaire de Malte fut une fortune ; on lui prêta des circonstances imaginaires et on publia ce récit.

L'île était en proie à la famine, le blé manquait, et la flotte turque, qui tenait la mer, empêchait toute communication avec la Sicile ; les Jésuites gardaient dans leurs greniers plus de cinq mille sacs de froment. Craignant d'être forcés par le Grand-Maitre de le livrer à vil prix, ils dissimulèrent leurs richesses et se mirent au rang des affamés. Paul Lascaris était chef de l'Ordre, il vint généreusement au secours des Jésuites ; quelques chevaliers protestèrent contre une libéralité si mal placée.

« Dans le même temps, il arriva, continue le *Teatro Jesuitico*¹, que le Père Cassia commit un

(1) Le *Teatro Jesuitico* est un ouvrage espagnol aussi rare que virulent, mais où l'épigramme fait souvent place à la calomnie. Il fut brûlé par ordre du roi Philippe IV. Le 18 janvier 1635, le tribunal de l'Inquisition porta contre lui une sentence. Le 26 février 1656, il fut condamné par le Saint-Siège, et le Dominicain dom Topia, archevêque de Séville, le brûla publiquement de ses pro-

Le duc
Jean de
Bragance
procla-
me Roi.

Il
n'appuie
sur les
Jésuites.

tion pleine de rébellion et de sédition. Sur quoi j'écris pour ce sujet à mon ambassadeur à Rome afin qu'il fasse tous offices près de Nostre Saint-Père à ce que Sa Sainteté interpose son autorité, s'il est besoin, pour soutenir la vôtre, en sorte que rien ne puisse empêcher que lesdits chevaliers soient châtiés de leur insolence. Si vous en voulez envoyer quelques-uns en France, je leur feray sentir volontiers combien elle m'a desplu. Mais, avant toutes choses, les Jésuites qui ont été chassés doivent être rétablis dans leur maison avec ceux qui y sont demeurés. Je ne doute point au surplus que vous ne les protégiez dorénavant avec toute sorte de soing, et ne teniez la main que semblable inconvénient ne leur arrive plus. Sur ce, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Les
Pères
réinté-
grés à
Malte.

Le 12 décembre de la même année, les Jésuites rentrèrent dans leur collège aux applaudissements des chevaliers et du peuple; mais, par une mesure toute de prudence, les Pères Talavia et Cassia reçurent une autre destination. Le crédit dont la Compagnie jouissait auprès de Lascaris avait donné quelque ombrage à certains dignitaires de l'Ordre de Malte; les Pères se renfermèrent dans l'exercice de leurs fonctions avec une réserve dont rien ne put les faire départir. Cependant, au carnaval de 1640, les troubles allaient naître, lorsque Salvatici obtint de Lascaris que la comédie projetée l'année précédente serait enfin jouée. Il arrive au théâtre; une querelle s'engage entre lui et un chevalier nommé Robert Solaris: Salvatici se croit offensé, il recule d'un pas et porte la main à la garde de son épée. Solaris le prévient; il lui passe la sienne à travers le corps. Cette fin déplorable, dans laquelle le peuple s'attacha à voir une espèce de jugement de Dieu, servit de dénouement à une intrigue dont le but et le résultat furent dénaturés.

Gustave-
Adolphe,
Tilly et
la guerre
de Tren-
te-Ans.

Tandis que la paix régnait au midi de l'Europe, la guerre éclatait au nord. Gustave-Adolphe, le héros du Protestantisme, et Jean, comte de Tilly, son rival de gloire, répandaient de tous côtés la terreur de leur nom et de leurs armes. Tilly s'était destiné à la Compagnie de Jésus; son amour des combats l'emporta sur sa piété. Les Jésuites le firent renoncer à leur Institut pour devenir un grand capitaine; mais l'affection constante qu'il témoigna à ceux qui, dans le cloître, avaient laissé se développer en liberté sa passion militaire, fut pour les hérétiques un nouveau stimulant. Les Jésuites avaient formé Tilly, Walstein et Piccolomini, les trois champions de la cause catholique dans cette guerre de trente ans, qui a si profondément remué l'Allemagne; les Jésuites expièrent ce triple honneur par des persécutions sans fin, par des dangers de tous les jours. Tilly avait des Jésuites dans son camp; ils lui prêchaient

l'humanité, et, victimes de la guerre, ils s'opposaient à ce que les troupes impériales se vengeassent sur les prisonniers des désastres qui ruinaient leurs Collèges. Ils accompagnaient l'armée dans ses marches, ils la suivaient sur les champs de bataille, et, après la victoire de Starlo, ils disputèrent aux Croates les captifs de la journée¹. Les Protestants se montrèrent peu touchés d'un pareil exemple. Les considérations politiques qui mettaient l'Allemagne en feu ne les préoccupaient guère; ils se battaient comme la plupart des nations se battent, sans pouvoir préciser les motifs de la lutte; mais ils en trouvaient un plus que suffisant dans leur haine du Catholicisme et de la Société de Jésus.

La Compagnie avait faits d'immenses progrès au cœur de l'Autriche ainsi que sur les frontières de Russie; elle était en Pologne et en Bohême, en Hongrie et dans les provinces livoniennes; la Guerre de Trente-Ans fut une occasion de briser sa puissance. Les *Monita secreta*² avaient paru en 1642 à Cracovie. Ce livre, où l'on suppose que le Général des Jésuites inculque à ses subordonnés les conseils qui doivent éterniser leur pouvoir et accroître leur fortune, met à nu et justifie toutes les iniquités. Une société quelconque qui partirait de cette base ne serait plus qu'une caverne de voleurs, et il n'y aurait pas assez de toutes les vengeances humaines pour flétrir un pareil code. Ceux qui l'avaient inventé le comprirent bien, ils n'espèrent tromper que les esprits ayant besoin de mensonge. Leur succès ne put jamais aller au delà; mais, pour eux, c'était tout ce qu'ils attendaient. Le 10 décembre 1646, la Congrégation des Cardinaux décréta

(1) Quant aux prisonniers, dit le *Mercur de France*, tome ix, page 637, qui furent de quatre à cinq mille, ce fut une chose pitoyable de les voir menés par les Croates comme des troupeaux de bétail, par la Westphalie jusqu'aux portes de Munster, où Arthus écrivit que : *Ibi ipsi cibo, potu et vestimentis per summam commiserationem prospectum fuit, tametsi paulo ante hostes fuissent*. Plusieurs ecclésiastiques, et entre autres les Pères Jésuites, les Capucins et aussi des gens laïques, en firent même sauver nombre d'entre les griffes des Croates, auxquels ils donnèrent ou firent donner de quoi se retirer dans leur pays.

(2) Les *Monita secreta* furent publiés à Cracovie en 1642, sans nom d'auteur; mais Pierre Tillicki, évêque de cette ville, établit, en 1613, une procédure juridique contre Jérôme Zaorowski, curé de Gozdziec, qui en était l'auteur présumé. Il est resté à l'état d'obscur pamphlet jusqu'en 1761, où il fut réimprimé à Paris. Les Jésuites allaient succomber devant les attaques des ministres qui alors gouvernaient les princes de la Maison de Bourbon; cependant on eut la pudeur de cacher, sous la rubrique de Paderborn, l'édition que personne n'osait avouer. Pour donner une origine à cet ouvrage, l'éditeur annonça que Christian de Brunswick avait saisi les *Monita secreta* dans la bibliothèque des Jésuites de Paderborn ou de Prague. Ce n'était qu'un grossier mensonge historique. Tous les Evêques polonais du temps protestèrent avec le Saint-Siège contre une pareille imposture, qui n'a trouvé créance que chez les ignorants ou parmi les hommes pour qui l'erreur est un besoin. Dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, t. III, n° 20988, Barbier, qu'on n'accusera pas de partialité en faveur des Jésuites, avoue que c'est un ouvrage apocryphe. Le père Gretzer prit la peine de réfuter ce livre, qui a servi de base à tous ceux qui aiment à partir d'un faux principe pour arriver à de fausses conséquences.

Les
Jésuites
dans les
armées
catholi-
ques.

que ces *Monita secreta* étaient « absolument condamnés comme faussement attribués à l'Institut de Jésus. » Cet acte n'apprenait rien à personne ; il ne modifia aucune opinion. L'ouvrage tendait à paralyser la confiance ; il avait pour but avoué de montrer les Jésuites obéissant en aveugles à des lois perverses, à un système d'envahissement qui semait le trouble dans les familles et dans les Etats.

Joseph Velamin, métropolitain des Russes, ne se laisse pas abuser. Des désordres de plus d'une sorte s'étaient introduits dans les monastères de Lithuanie qui suivaient la discipline de saint Benoît. Le métropolitain avait jugé une réforme nécessaire. Il pria deux Jésuites de l'établir dans le couvent de Biten, de là elle se propagea dans tous les autres. Un collège surgissait au milieu des forêts de la Samogitie, et les Pères rappelaient à l'Evangile, par l'éducation, les habitants presque païens. Le Chancelier du royaume, Léon Sapiéha, en fondait un autre à Brestovitz ; un troisième se formait à Grodno ; mais alors l'Université de Cracovie sentit le danger de la concurrence. Sigismond avait voulu qu'une nouvelle Maison de Jésuites fût créée à Cracovie même, afin de compenser les pertes que la guerre des Turcs leur avait fait éprouver. L'Université s'oppose à ce qu'un élève école contre école, et elle présente au roi ses doléances, que la lecture des *Monita secreta* paraît avoir inspirées.

Les Jésuites, selon l'Université de Cracovie, sont « rusés, savants en mille artifices, et instruits à feindre la simplicité. » Le roi passe outre ; les Universitaires, qui voyaient la patrie menacée, d'un côté par les Luthériens, de l'autre par les Turcs infestant les frontières, saisissent cette occasion pour obtenir par la révolte ce qui leur a été dénié à leurs prières. La Pologne était ce qu'elle a toujours été, un royaume électif gouverné par la confusion. Des troupes s'avancent en 1624 sur les Universitaires, et, dans une lettre que, le 29 juillet, ils écrivent à l'Université de Louvain, on lit¹ que « les Jésuites firent couler plus d'une fois le sang des innocents, et que la ville en fut inondée. Comme les Pères n'étaient pas encore rassasiés de carnage, le bras des cruels qu'ils employaient à ces forfaits s'en lassa, et, touchés de compassion, ils se refusèrent enfin à continuer le massacre. »

De semblables missives étaient adressées à chaque Université. Celle de Paris en reçut ; elle y répondit par d'éloquentes malédictions contre les Jésuites. Les docteurs de Pologne se plaignaient de ce qu'un monarque, accablé d'ennemis extérieurs, punissait rigoureusement la rébellion intérieure qui lui arrachait une partie de ses forces. Toutes les Universités,

dans un accord unanime, décernaient aux révoltés des louanges et des larmes. Les Jésuites, en ce même moment, tombaient victimes des premières victoires de Gustave-Adolphe.

Dans cette année (1621), où l'Université de Cracovie croit qu'ils la persécutèrent, les Suédois qui s'étaient jetés sur la Livonie forçèrent la ville de Riga à capituler. Les Jésuites en furent bannis par convention luthérienne ; huit jours après, à Venden, le même sort leur est réservé par Gustave-Adolphe. Il fallait arrêter la jeune impétuosité du Suédois, ou mourir. Alexandre Corvin Gosiewski, palatin de Smolensk, marche à sa rencontre. Il l'atteint près de Dunamunde, il triomphe ; et, pour consacrer le souvenir de cette journée, il crée une Maison de Jésuites dans la cité délivrée par ses armes.

La guerre les chassait sur un point, la guerre les réunissait sur un autre. Corvin leur ouvre un vaste champ à cultiver ; ils l'acceptent. Ils pensent que dans le fond de ces forêts, où la civilisation n'a pas encore propagé ses bienfaits, il est possible de voir pousser une sève chrétienne ; ils se dévouent à cette tâche. Sans se laisser intimider par de superstitieuses menaces ou abattre par la souffrance, ils réalisent le vœu de Gosiewski. Chaque victoire de ce palatin était pour les Jésuites une nouvelle Mission. En 1630, Corvin s'empare d'une forteresse sur les frontières de la Russie ; il va la transformer en Maison de la Compagnie ; mais les Pères lui expliquent que l'érection d'un collège à Vitepok, au centre de la province, sera plus utile qu'un établissement dans un pays abandonné. Corvin se rend à leurs desirs. Huit ans après, le collège s'ouvrait.

Nicolas Telski, gouverneur de Pinsk, où le schisme grec pénétrait en même temps que le Luthéranisme, veut s'opposer aux ravages que les deux sectes font dans le troupeau catholique ; il sollicite des Jésuites. La mort l'empêcha d'exécuter ses projets ; son successeur, le prince Stanislas Radziwill, chancelier du royaume, acheva l'œuvre avec le concours de la noblesse du palatinat. En 1629, le général polonais Stanislas Koniecpolski ; de concert avec Elisabeth Strzyzowska, augmentait le collège fondé en Podolie par le chancelier Zolkiewski. Quelques années auparavant, en 1625, Anne Chodkiewska, fille du duc d'Ostrog, en créait un dans la Volhynie. Jacques Bobda, échanson du palatinat de Sandomir, et André Trzebiecki, évêque de Cracovie, introduisaient les Jésuites dans ce palatinat. Alexandre Prasecrynski, gouverneur de Kiow, et la famille Kalinowski, dans l'Ukraine, Pierre Tryzna à Bobrouisk, Luc Tolkienoski sur le Borysthène, témoin de ses victoires, et Adam Nowodwoski, à Lomza, imitaient cet exemple.

Il n'y avait que peu d'années que les *Monita secreta* circulaient dans le monde, et que l'Uni-

Premières victoires de Gustave-Adolphe

Alexandre Corvin le bat.

Nouveau collège s.

(1) *Litteræ academice Cracoviensis ad academiam Lovaniensem*, 29 julii 1627.

versité de Cracovie avait déclaré la guerre aux Jésuites ; la noblesse et le peuple de Pologne répondaient ainsi à l'écrit supposé. Cette réponse en action était plus éloquente que toutes les amplifications des Universitaires, plus convaincante que tous les arguments d'une logique aux abois ; c'est la morale du fait opposée à des récriminations nées de l'envie ou de l'animosité. Les Catholiques polonais s'en contentèrent ; mais les Protestants ne s'accommodaient pas de cette active Société, qui, dépouillée ici, qui, là, calomniée, puisait de nouvelles forces dans de nouveaux désastres.

On poursuivait les Jésuites dans leur enseignement, dans leurs missions, dans leur piété de prêtres, dans leurs vertus d'hommes et de citoyens. L'Empereur Mathias, que ces colères n'avaient pu ébranler, leur fondait un collège à Tirnau : il les établissait à l'Université de Prague. Son successeur accordait au recteur du collège le titre de Grand-Maitre de cette Académie ; mais ce titre exigeait un rang et un éclat qui n'allaient pas au privilège d'humilité dont les Jésuites se montraient si jaloux. Le Général de la Compagnie supplie Ferdinand II de ne pas charger l'Ordre de Jésus de pareils honneurs : le prince accède à sa demande.

Le père
Pazmany
mission-
naire en
Hongrie.

Après la mort du Cardinal Forgacz, l'Empereur et les magnats de Hongrie, réunis dans la même pensée, par un de ces accords toujours si rares entre eux, priaient le Souverain Pontife de nommer pour son successeur le Jésuite Pierre Pazmany. Pazmany était le Missionnaire des Hongrois, ses compatriotes ; il les éclairait par ses discours, il les entraînait par ses ouvrages. « Il avait, dit le Protestant Ranke ¹, le talent de très-bien écrire dans sa langue maternelle. Son livre intitulé *Kalaus*, spirituel et savant, produisait une sensation irrésistible. Doué d'une élocution facile et entraînant, il a personnellement déterminé, dit-on, la conversion de cinquante familles : parmi ces familles nous voyons des noms tels que les Zrinyi, les Forgacz, les Erdedy, les Ballassa, les Jakusitz, les Homanay, les Adam Thurzo ; le comte Adam Zrinyi a expulsé à lui seul vingt ministres protestants et les a remplacés par des curés catholiques. Le gouvernement de la Hongrie prit nécessairement une tout autre direction ; le parti catholique autrichien obtint la majorité à la Diète de 1625 : un des nobles dont la conversion était vivement désirée par la cour, un Esterhazy fut nommé palatin. »

Il est
nommé
archevê-
que de
Gran.

Ce livre d'un Jésuite, dont les Luthériens font un si bel éloge, réveillait dans le cœur des Hongrois les traditions catholiques que l'Hérésie croyait avoir étouffées ; la vertu du Père Pazmany faisait le reste. Il refusait l'archevêché de Gran ; mais, en 1616, l'erreur débordait sur

ce diocèse, elle menaçait d'envahir la Hongrie. Pazmany l'avait combattue avec tant de succès comme Missionnaire que les Catholiques se persuadèrent que lui seul serait de force à vaincre ses prédicateurs, qu'il seul pourrait conserver la Foi au cœur des populations. Le Pape fut obligé de céder à un pareil vœu, qui sortait en même temps de la bouche du prince et de la bouche du peuple : le Jésuite se vit contraint d'accepter la dignité archiépiscopale. Sa mansuétude pour gouverner et ses rares facultés pour instruire lui firent acquérir la confiance de tous. Il était prélat malgré lui ; en 1629, l'Empereur Ferdinand II l'honora de la pourpre romaine.

Théodore, prince de Furstemberg, Evêque de Paderborn, avait fondé un collège dans cette ville ; en 1616, il le transforma en Université. Léopold d'Autriche, archiduc de Carinthie, obtint le même privilège pour l'établissement de Molsheim, qu'il a créé dans son diocèse de Strasbourg. Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, et l'Evêque de Munster introduisent les Jésuites dans les contrées arrosées par l'Ems. La ville de Meppen leur offre une résidence ; de là, ils battent en brèche l'Hérésie qui envahissait le pays. En 1618, les Etats de Bohême les repoussent de leur territoire ; mais alors la Bohême, entraînée par l'esprit de révolte, avait levé l'étendard contre son souverain, et quelques Sectaires cherchaient dans la turbulence de leur système à propager le principe d'insurrection. Les Jésuites se réfugient dans la Moravie : le 5 mai 1619, les Dévoysés les contraignent à sortir de Brunn ; pour anéantir toute espérance de retour, on voit les Hérétiques incendier le collège de la Compagnie.

A Olmutz, les mêmes péripéties se présentent, elles sont produites par la même cause. C'est toujours le luthéranisme qui combat avec le fer et avec le feu ; il juge que les Jésuites sont ses adversaires les plus terribles, pour les vaincre il s'adresse à toutes les violences. Dans l'Allemagne supérieure, le Père Michel Sybold, soutenu par le duc Wolfgang de Neubourg, restaure le culte catholique et ramène au giron de l'Eglise un grand nombre de Sectaires. La Bohême est occupée par les Protestants ; Maximilien, duc de Bavière, un élève des Jésuites, y entre avec son armée. Dix-huit Pères sont sous ses drapeaux ; à leur tête on voit Jérémie Drexel, dont le nom retentit si souvent dans l'histoire de ces guerres. Le prince Frédéric, chef de la ligue hérétique, est battu coup sur coup à Prague et au Mont-Blanc en 1620. Cet électeur palatin n'avait régné sur la Bohême que pendant quelques mois d'usurpation ; les Allemands l'appellent le Roi d'hiver.

Ces mouvements de troupes, ces interminables combats ne tardent pas à engendrer la peste ; les soldats en étaient les premiers atteints : six

(1) *Histoire de la Papauté*, t. IV, p. 124 et 125.

Jésuites, parmi lesquels on compte Jean Pfiffer de Lucerne, expirent en prodiguant leurs soins aux moribonds. La victoire cependant couronne les armes catholiques : Maximilien est maître de la Bohême ; les Protestants, une année auparavant, en avaient expulsé les Jésuites, et le décret contenait la formule sacramentelle : à perpétuité, cette menace des révolutions à qui les faits donnent toujours un démenti : le démenti ne se fit pas attendre.

Gustave-Adolphe soutenait une guerre autant de politique que de religion ; dans sa course victorieuse il chassait devant lui le Catholicisme et les prêtres qui le défendaient. Sur ces entreprises, un autre capitaine, Bethlen-Gabor, prince de Transylvanie et allié des Turcs, se jette sur la Hongrie. Gabor savait parler aux masses, il les entraînait à sa suite : la multitude le proclame Roi de Hongrie. Des excès de tout genre sont commis, car la violence du peuple est inévitablement plus grande que celle dont il cherche à tirer vengeance par l'insurrection. Les Impériaux marchent contre lui : le comte de Bucquoy, leur chef, est tué ; mais Gabor était aussi profond diplomate qu'intrepide soldat. En 1622, il comprend que la couronne de Hongrie ne peut pas rester sur sa tête ; il l'échange, dans un traité de paix avec Ferdinand II, contre le titre de prince de l'Empire. A cette abdication calculée il met une condition : Gabor exige que les Jésuites ne puissent jamais fouler le sol hongrois ; leur exil perpétuel est pour lui, Protestant, une satisfaction qui compensera les rêves ambitieux qu'il sacrifie. L'Empereur repousse une pareille clause. Gabor poursuit ses succès ; il fait massacrer le Père Wisman, et, presque à la même époque, le Père Gottfried Thelen tombe sous les coups des hérétiques.

Les Jésuites étaient pour les généraux de l'Empire des auxiliaires qui valaient une armée ; les Jésuites n'attendaient pour récompense de leur dévouement que la faculté de se dévouer encore quand la paix serait conclue. L'archiduc Charles leur fonde un Collège à Neise, en Silésie ; Walstein en bâtit un autre à Giczin. Mais dans cette guerre si pleine de péripéties, où les excès passaient d'un camp à l'autre comme la victoire, où la défaite elle-même trouvait dans ses farouches désespoirs de nouveaux motifs de carnage, le triomphateur de la veille essuie presque toujours un revers le lendemain. Les chefs étaient trop habiles et les soldats trop exaltés pour que l'on pût terminer par une bataille la double querelle engagée. En 1622, Ernest de Mansfeld, l'indomptable protestant, fait irruption sur le diocèse de Spire ; il pénètre en Alsace, enlève la ville de Huguenau, et plante sur la place publique les potences qu'il destine aux Jésuites.

Tous les princes hérétiques, à quelque communion qu'ils appartiennent, les rois d'Angle-

terre, de Suède et de Danemark se liguèrent pour chasser d'Allemagne les Espagnols. Le but secret de ce mouvement d'opinions et d'armées n'est pas la présence des soldats de la Péninsule sur les bords du Rhin ni la puissance de la maison d'Autriche. Les Protestants aspirent à détruire le Catholicisme ; ils font de la propagande les armes à la main. Christian de Brunswick est le généralissime des confédérés. Il se fait appeler l'évêque d'Herbestadt, et il marche sous un double étendard, qui révèle toute sa pensée ; l'un de ces étendards fait flotter aux vents l'emblème d'une tiare foudroyée ; sur l'autre est gravée cette inscription que Christian a prise pour symbole : « *L'ami des hommes, l'ennemi des Jésuites.* » Tilly l'attaque près de Hoësting, il triomphe ; de là il s'élance sur Heidelberg, devenue la proie de Frédéric, l'Electeur palatin. Les Jésuites rentrent dans la ville avec le vainqueur. Le Père Sand expire sous le sabre des Luthériens d'Ernest de Mansfeld ; ils empoisonnent le Père Arnold Bæcop ; mais, comme si le danger ne pouvait jamais effrayer les Pères, deux autres, Georges Nag et Gaspard Puckler, partent pour Constantinople, afin de consoler ou de racheter les Chrétiens que les dernières guerres ont livrés en esclavage aux Turcs.

Ce fut au milieu de cette complication d'événements que, le 20 janvier 1624, le Père Martin Bécán, confesseur de l'Empereur, mourut à Vienne. Théologien consommé, adversaire infatigable de l'Hérésie, il avait si bien inspiré à la famille impériale le sentiment catholique, que, le 25 mars, Ferdinand II, l'impératrice, son épouse, et le chancelier Ulric Eggenberg s'engageaient par vœu public à maintenir et à faire triompher la religion des Apôtres dans tous les Etats de l'Empire germanique.

Pour être à même de tenir un serment si solennel dans les circonstances où l'Allemagne se plaçait, une force d'âme extraordinaire était indispensable. Ferdinand II et Maximilien de Bavière ne reculèrent devant aucune difficulté. Formés tous deux par les Jésuites, ils entreprenaient une tâche qui avait effrayé Charles-Quint lui-même ; ils l'entreprenaient dans des conditions plus impossibles qu'en 1545. Malgré leurs revers sans nombre, que des succès partiels ne compensaient pas, ils l'accomplirent. Maximilien, Tilly, Walstein et Piccolomini étaient le bras qui agissait ; Ferdinand fut la tête qui dirigea.

Comme Charles V de France, ce prince ne sortit jamais de son cabinet ; mais les Duguesclin qui conduisaient ses armées suivaient les plans qu'il avait tracés. Ils exécutaient ses ordres, et, en voyant le monarque ne jamais désséperer de sa cause, au milieu même des désastres, ils se mirent ainsi que lui au-dessus des événements. Ferdinand II avait les vertus, les défauts, le ca-

Chris-
tian de
Brun-
swick et
son
drapeau.

Mort du
Père
Bécán.

Serment
de l'Em-
pereur.

Portrait
de Ferdi-
nand II.

ractère et les mœurs de sa patrie et de sa maison. Froid et concentré, inébranlable dans ses résolutions, impassible partout, il unissait la fermeté au génie, la défiance à la sagesse. Prince qui n'a jamais tiré l'épée, et qui, en dix-huit ans de règne, a vu Gustave-Adolphe, Richelieu, Mansfeld, Gabor, Bannier et les autres chefs les plus illustres du Protestantisme conjurer sa perte, il a tenu tête à ces coalitions de puissances; il les a vaincues ou désarmées. Il était catholique par sa foi, catholique par ses instincts conservateurs; les Protestants en ont fait un fanatique. Gustave-Adolphe, que la rapidité de ses succès n'éblouissait point, disait : « Je ne crains que les vertus de Ferdinand. » Et cet homme, qui a donné au monde l'idée d'un prince véritablement chrétien; ce monarque, que la prospérité n'aveugla jamais, que l'adversité ne put abattre, s'est vu en butte à tous les outrages.

Le Père Lamormaini, son confesseur. Il combattait ses sujets révoltés, les Sectaires d'Allemagne s'alliant avec l'étranger et invoquant la dévastation et l'incendie; il a été maudit. Par une de ces anomalies inexplicables et pourtant si communes, le prince, fidèle à son Dieu et à sa patrie, est encore accusé d'intolérance et de cruauté. Ceux qui s'efforçaient d'arracher de sa tête le diadème, qu'il honora, l'ont peint sous les plus sombres couleurs. Tandis qu'ils calomniaient le souverain catholique, ils exaltaient jusqu'aux nues la clémence d'Elisabeth d'Angleterre et la modération de Gustave-Adolphe ravageant dix provinces pour glorifier Luther. Ces inconséquences des sectes et des partis n'arrêtèrent point l'empereur Ferdinand. Une grande mission lui était réservée : il l'avait commencée avec les Jésuites, il la continua avec eux. Le Père Bécán n'existait plus : il choisit pour la continuer le Père Lamormaini.

Influence des confesseurs. Les empereurs d'Allemagne, la plupart des princes catholiques confiaient la direction de leur conscience aux disciples de saint Ignace. Malgré la sage ordonnance de Claude Aquaviva, *Pro confessoribus regum*, c'était leur accorder une influence directe sur les affaires de l'Etat, qui alors se liaient d'une manière indissoluble aux affaires de la Religion. Les Jésuites, à la cour de Vienne et à celle de Munich, en Pologne, ainsi que dans les principautés de l'Italie, firent ce que leurs collègues faisaient à la cour de France. Subissant tous la même loi, ils tinrent partout la même conduite. Les Pères Martin Bécán et Guillaume Lamormaini exercèrent sur l'esprit de leurs pénitents impériaux une action tellement déterminante, qu'elle efface complètement celle qu'à Paris tant de causes diverses venaient amoindrir ou modifier. Cependant ce n'est jamais du sein des cercles germaniques que sont sorties les accusations contre les confesseurs des princes. L'histoire, sérieusement écrite par les Protestants, est muette; elle constate l'action et ne récrimine pas. Le mobile se fait sentir ;

mais ce mobile, né d'une pensée catholique, apparaît aux yeux des Luthériens comme une conséquence naturelle de la situation. Les Jésuites, confesseurs des rois, ont au moins accompli, en Allemagne, la même chose qu'en France, et leurs noms surnagent à peine.

Il n'en fut pas ainsi dans le royaume de saint Louis. Les Allemands ne s'emparent jamais d'un homme pour bâtir sur lui une discussion de principes. Les Français, au contraire, toujours emportés vers les extrêmes, cherchent à substituer l'individualité au fait ou à l'idée. Ils n'apprécient les conséquences d'un acte que par celui qui les a produites; ils ne jugent pas, ils aiment ou ils détestent. Ces deux manières de voir expliquent les rôles si différents que jouent, dans l'histoire germanique et dans les annales de la France, les confesseurs et les monarques. Les publicistes d'outre-Rhin se taisent sur l'influence dont Bécán, Lamormaini, Keller et leurs successeurs ont pu jouir; ils ne la constatent que rarement et avec réserve. Les Français, plus amateurs du bruit et attachant toujours de mystérieuses complications aux faits les plus simples, ont démesurément agrandi le cadre tracé aux Jésuites.

Ils avaient la confiance et l'oreille du prince; on fit d'eux le pivot de la politique. On pouvait naturellement expliquer les circonstances les plus graves et les plus futiles, on se garda bien de ces explications. Le confesseur fut destiné à une intervention secrète, à des intrigues de cabinet ou de boudoir. Souvent fausses, plus souvent encore matériellement impossibles, elles laissaient le caractère national flotter dans une de ces indécisions historiques qui prêtent tant de charmes aux mémoires privés. En France, chacun cherche à son point de vue la solution d'un événement. On l'arrange avec ses antipathies ou avec ses amitiés, presque jamais avec la vérité. C'est ainsi qu'on a centuplé les forces dont les Jésuites disposaient, tandis qu'à la même époque ces mêmes forces, plus agissantes, plus décisives, ne se trouvent que très-rarement mentionnées par les historiens d'Allemagne¹.

Ferdinand II accordait aux Jésuites toute latitude. Le Cardinal de Dietrichstein les installe à Iglau. Dans cette partie de la Moravie ainsi qu'à Znaym, on ne rencontrait pas un seul Catholique. Trois ans après, le Protestantisme était vaincu, et les citoyens pouvaient, comme ceux de Znaym, offrir à l'Empereur un crucifix d'or avec cette inscription : « Gage de fidélité donné à Ferdinand II par la cité catholique de Znaym. » Les Hérétiques de Glatz, emportés

(1) Dans une lettre du cardinal Barberini au Nonce apostolique, on lit : « Lamormaini est un digne confesseur, un homme qui ne cède pas à des considérations temporelles. » *Littera del Cardinale Barberini al Nunzio Baglione, 17 martii 1633.*

par la fièvre de persécution qui se déclarait, avaient chassé les Jésuites de leur ville. Ils les supplient de solliciter leur pardon auprès de l'Empereur; les Jésuites l'obtinrent, et la Foi entra dans Glatz avec la clémence: la clémence, c'était la vertu qui apparaissait le moins dans les deux camps; on cherchait seulement à se surpasser en bravoure et en attentats contre l'humanité.

A voir ce déchaînement des passions luthériennes sur la Compagnie de Jésus, on serait tenté de croire qu'elle seule était le mobile de la guerre, et que, pour la protéger ou la renverser, les plus grands capitaines de ce dix-septième siècle, si fécond en héros, se livraient les batailles dont Schiller s'est constitué le poétique historien.

Par l'enseignement que les Pères propageaient, par leurs prédications et leurs controverses, par cette charité que n'effrayaient ni les souffrances du corps ni les maladies de l'âme, ils avaient conquis sur les populations un ascendant dont les pasteurs hérétiques étaient jaloux. Ils n'osaient pas marcher sur de pareilles traces; ils crurent qu'il était plus aisé de calomnier que de combattre à armes égales. Ils égarent le fanatisme des peuples; ils leur montrèrent comme ennemis permanents de leur culte ces Jésuites qu'on rencontrait au même instant dans le palais des rois et au chevet des pauvres, sous la hutte du Sauvage et dans les chaires des universités, au sein des villes ainsi qu'au fond des déserts. Les Jésuites militaient partout et toujours. Les chefs de la Réforme se persuadèrent qu'en abattant cette corporation, ils feraient un pas de géant pour se rapprocher de leur but. Les Hérétiques ne cachaient point leurs projets; ils s'acharnaient sur la Société de Jésus; les Catholiques se prirent à l'aimer de la haine que les Sectaires lui vouaient. Les uns saccageaient les maisons et les collèges de l'Ordre; les autres, par un sentiment de reconnaissance religieuse et dans des prévisions politiques, réparaient ces désastres. L'Hérésie égorgeait les Jésuites allemands, Rome en formait d'autres dans le Collège germanique; elle les envoyait sur le Rhin et sur le Danube, afin de soutenir les combats de la Foi dans les armées militant pour son principe. La Société de Jésus avait ouvert un asile à toutes les fidélités proscrites; l'Allemagne, l'Irlande et l'Ecosse possédaient à Rome leur collège, pépinière d'apôtres et de martyrs. L'Inquisition anglicane n'avait pu l'épuiser; les victoires de Gustave-Adolphe, de Mansfeld et de Brunswick ne furent pas plus heureuses.

Richelieu soudoyait tous ces généraux. Les Protestants d'outre-Rhin s'armaient contre la tranquillité de leur patrie; et, glorieux mercenaires, ils faisaient la guerre en Allemagne pour le compte de la France. Le grand Gustave-

Adolphe recevait l'or de l'étranger; l'étranger voulut rendre à la France l'argent qu'elle donnait aux Suédois et aux Sectaires. Il y avait dans le royaume très-chrétien des Huguenots toujours prêts à s'insurger; les Rohan, les Soubise et les autres chefs du Calvinisme mettent leurs co-religionnaires aux gages de l'Espagne. Richelieu s'appuie sur les Protestants d'Allemagne; l'Empereur et le roi Philippe poussent les Dévoyés à la révolte. Les Dévoyés lèvent l'étendard de la guerre civile; alors on vit les princes et les ministres catholiques, Ferdinand II et Louis XIII, Richelieu et Olivares, se faire, chacun de son côté, un bouclier des Protestants. Les Calvinistes se levaient en France pour servir les intérêts de l'Allemagne; les Luthériens allemands couvraient l'Empire de sang et de ruines pour favoriser les plans de Richelieu.

Ferdinand avait résolu de chasser de ses Etats héréditaires les Protestants qui voulaient anéantir son pouvoir. Les Jésuites furent ses plus ardents, ses plus habiles auxiliaires. En 1626, il ordonna dans son Empire un recensement des Hérétiques convertis par les Pères. Le nombre s'éleva à quinze cent mille ¹. Les Pères étaient dans son cabinet impérial, ils étaient dans ses armées, ils étaient au milieu des Sectaires battus, ils osaient même pénétrer jusque dans les camps du Luthérien vainqueur. En Bohême, le prince de Lichtenstein les encourageait à réédifier leurs Collèges détruits, et, dit Ranke ², « le Nonce, Charles Caraffa, était étonné de l'affluence qui se portait aux églises de Prague, dans lesquelles souvent, le dimanche, il y avait, le matin, de deux à trois mille personnes, dont il admirait l'humilité et la piété. » L'Empereur demandait qu'on en finît avec les rebelles de Bohême, de Hongrie et d'Autriche. Les armes n'avaient qu'une influence momentanée; il songea à les dompter par l'éducation. C'était le conseil que le Pape et les Jésuites avaient souvent fait entendre. Pour le réaliser, il fallait dépouiller les Protestants des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés. Ferdinand ne doutait point du droit, mais les moyens d'exécution lui paraissaient presque impossibles; il hésitait. Le Nonce Caraffa, les quatre princes Electeurs catholiques et le Père Lamormaini triomphèrent de ses irrésolutions, et, le 28 août 1629, parut l'édit de restitution.

L'Hérésie était blessée au cœur. Comme toutes les révolutions, elle centuplait le nombre de ses adeptes en associant la spoliation à ses idées d'affranchissement et de liberté; on l'attaquait dans ses œuvres vives, on brisait son plus actif ressort en ne consacrant pas le larcin qu'elle avait autorisé. Ce principe tutélaire une fois admis et appliqué, les Protestants ne craignirent pas de faire entendre des plaintes. Ils

Recensement des Hérétiques convertis par les Pères.

Ferdinand II confisque les biens ecclésiastiques dont les Luthériens se sont emparés.

(1) *Inventa sunt quingenta supra decies centena millia.*

(2) *Histoire de la Papauté*, t. IV, p. 121.

avaient dépouillé le Clergé, et ils accusaient l'Empereur d'exaction et d'injustice, parce qu'il les contraignait à rendre ce qui avait été enlevé de force. L'apostasie de la vieille Religion semblait consacrer à leurs yeux le vol fait à l'Eglise catholique, le vol qui les avait enrichis. Ferdinand ne s'effraya point de ces clameurs intéressées. La victoire que Tilly remportait au bord du Lutter sur l'armée danoise, celles qui, dans le même temps, couronnaient les armes de Walstein, duc de Friedland, ne permirent pas aux Hérétiques de résister autrement que par des malédictions à l'ordre de l'Empereur. L'Eglise recouvrait ses biens; mais alors il surgit une grave difficulté.

Afin d'entraîner dans l'erreur les prêtres et les couvents, l'Hérésie avait laissé aux Apostats la propriété des terres dont ils n'avaient que l'usufruit, et, alléchés par ces promesses, un certain nombre de Moines s'étaient empressés de faire cause commune avec le Protestantisme. Il fallait distribuer au Clergé fidèle, au Clergé agissant, ces propriétés devenues l'apanage d'une génération née du parjure, ou transmises à des héritiers qui n'y avaient d'autres droits que ceux de la violence. Les Jésuites se trouvaient en première ligne pour féconder par l'éducation les nouvelles richesses dans lesquelles l'Eglise catholique allait rentrer. L'Empereur s'était concerté avec le Souverain Pontife, et, dès le mois de juillet 1629, le Saint-Siège décréta « qu'une partie des biens restitués pourrait être employée à ériger des séminaires, des pensionnats, des écoles et des collèges tant des Jésuites, qui furent les principaux auteurs de l'édit impérial, que des autres Ordres religieux. »

La question était tranchée par Urbain VIII; son neveu, le Cardinal Barberini, en donna les motifs à Palotta, nonce du Saint-Siège auprès de l'Empereur. Il lui écrivit le 24 janvier 1630 : « L'avantage de l'Etat exige que l'on construise des séminaires, que l'on érige des collèges et que l'on crée des paroisses, au moment surtout où la moisson est abondante. Il est certain que si les fondateurs vivaient encore et s'ils étaient témoins des calamités, de la misère et des fléaux qui désolent leur patrie, ils ne voudraient pas donner à leurs propriétés d'autre destination que celle qui est la plus propre à empêcher la ruine de la Foi. Ajoutez qu'il ne reste personne à qui l'on doive les restituer, puisque les monastères sont détruits et que les religieux n'existent plus. C'est donc ici le lieu de recourir à l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il dispose de ces biens et qu'il les applique selon que le demandera la plus grande gloire de Dieu. »

Les intentions du Pape et de Ferdinand II étaient arrêtées; un homme, dont la plume exerçait une certaine influence sur les esprits, et

qui a combattu les Jésuites avec toute sorte d'armes, Gaspard Schopp, plus connu sous les noms de Scioppius, d'Alphonse de Vargas, de Méandre, de Junupérus d'Ancône ou de Gérauldus, vint donner à leur plan une approbation inattendue. Schopp était au centre de l'Allemagne; il en connaissait les besoins; il en étudiait, il en traduisait la pensée, et, le 14 juillet 1630, l'infatigable adversaire de la Compagnie de Jésus, celui qu'on surnomma l'Attila des écrivains, adressait à Corneille Mottmann auditeur de Rote, une lettre dans laquelle nous lisons 1 :

« Je crois sagement agir en vous suggérant quelques moyens à conseiller au Pape et aux Cardinaux, afin de rendre utiles pour la propagation et la conservation de la Religion les revenus des biens Ecclésiastiques qui, d'après l'édit, doivent être restitués à l'Eglise. Il faut d'abord considérer quel grand nombre d'ouvriers évangéliques est nécessaire dans ces pays dévastés par l'Hérésie. La Basse-Saxe est elle seule un grand royaume; où trouver assez de prêtres pour cultiver cette Province? Dans le Bas-Palatinat, les Jésuites sont forcés de faire toutes les fonctions des prêtres de paroisse, à moins qu'ils ne veuillent abandonner ces pauvres peuples. Si l'empereur persévère dans ses desseins, il me semble que le ciel offre par là des ressources au Souverain Pontife. Le seul duché de Wirtemberg renferme soixante à soixante-dix monastères; leurs revenus seront très-utilement employés à fonder des séminaires; le duc de Wirtemberg élevait plus de quatre cents jeunes Hérétiques avec les revenus de ces domaines sacrés. Il en est de même des autres provinces. Le plus grand bien à faire, c'est d'élever une nombreuse jeunesse dans les principes de la Religion Catholique, et de former des docteurs et des maîtres pour les peuples. »

» Pour moi, si je connaissais d'autres que les Jésuites capables de fonctions si importantes, je m'empresserais de les leur offrir; et, quoique je n'approuve pas tout ce qui se fait chez les Jésuites, je suis toutefois forcé d'avouer, et je n'ose le nier, qu'après Dieu c'est aux Pères de la Compagnie que la Religion catholique est redevable de n'avoir pas été entièrement exilée de l'Allemagne. On fera donc très-bien si d'un monastère du Wirtemberg, dont le revenu est de 20,000 florins, on fonde quatre collèges de Jésuites, où ils enseigneront les lettres divines et humaines, et si, comme ils l'ont fait avec tant de succès à Dillingen, ils prennent la charge de former de bons sujets pour les monastères et pour les Eglises. On pourra suivre la même conduite dans la Saxe, le Palatinat et les autres provinces, à moins que le Souverain ne trouve quelque autre moyen plus avantageux. »

(1) *In notis ad Poggianum*, t. iv, p. 425.

Cette répartition accordant à la Compagnie de Jésus la plus large part, et l'accordant par le conseil même de ses ennemis, devait fournir texte à beaucoup d'accusations¹. Les Religieux de Cîteaux et de Saint-Benoît firent entendre des plaintes; le Saint-Siège les jugea mal fondées. On taxa les Jésuites d'ambition et d'avidité; on dit même qu'abusant de la faveur dont Ferdinand les entourait, ils cherchèrent à exclure les autres Sociétés religieuses des lieux où ils avaient quelque intérêt spirituel ou humain. Cette dernière imputation ne se rencontre que dans les ouvrages des Protestants; elle n'y paraît appuyée d'aucun document historique; il faut donc l'accepter ou la rejeter de confiance. Nous l'enregistrons quoique dénuée de preuves; il n'en sera pas de même pour la première. Les Luthériens, auxquels l'édit de 1629 arrachait une source de richesses, ont eu des paroles amères pour flétrir ce qu'ils appelaient l'âpreté de la Compagnie à acquérir de nouvelles possessions. Ils ont blâmé — et en le faisant ils étaient dans leur droit d'Hérétiques — son infatigable besoin d'apostolat. Leur blâme a eu des échos jusqu'au sein de la Catholicité; il importe d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces accusations.

Les Jésuites du dix-septième siècle, ainsi que ceux qui les avaient précédés, sentaient que pour entreprendre, que pour accomplir de grandes choses, il fallait de grandes ressources. Ils étaient pleins d'une idée vaste; ils se proposaient un but utile à la Chrétienté; ils naissaient, ils vivaient, ils mouraient pour combattre l'Hérésie et pour soumettre les esprits au joug de la morale et de l'Évangile. Ce but ne pouvait être atteint qu'avec des moyens proportionnés à l'entreprise. En dépouillant les sectaires du fruit de leurs rapines, ils léguaient aux princes et au monde un salutaire exemple. En recevant, en sollicitant même une partie, la meilleure partie de ces propriétés que l'Hérésie avait enlevées à l'Église, ils ne s'enrichissaient pas individuellement, puisque aucun Jésuite ne pouvait posséder; mais ils donnaient à leur Institut une force nouvelle. Les riches épaves de l'Apostasie leur servaient à fonder des collèges, à accroître leur influence et à diminuer celle du Protestantisme. Il y avait donc autant de prévision que d'intelligence politique dans cette manière d'agir. On peut la critiquer chez les Jésuites; mais ceux qui la blâment seront toujours disposés à l'imiter. C'est la condition d'existence des sociétés, des corporations et même des individus.

L'édit de restitution ne put être exécuté qu'en partie : les bouleversements dont l'Allemagne fut le théâtre pendant la période suédoise, les victoires de Gustave-Adolphe et de Banner, qui, après la mort du héros protestant, prit le

commandement de l'armée; celles de Bernard de Saxe-Weimar, de Condé et de Turenne, firent ajourner les projets des Jésuites. Le traité de Westphalie changea la face des affaires.

En 1629, Walstein, au faite des grandeurs, mais aussi ambitieux de gloire que de puissance, avait fait concevoir à Ferdinand des doutes sur sa fidélité; il vivait retiré dans sa principauté de Friedland, l'apanage de sa victoire de Prague. Il s'était servi des Jésuites dans la guerre, il les employa dans le repos auquel les soupçons de l'Empereur le condamnaient : il leur ouvrit son duché après en avoir chassé tous les ministres luthériens. Le Père Mathieu Burnat convertit au Catholicisme la ville de Duben; il évangélisa les campagnes. La parole des Jésuites eux-mêmes ne produisait pas le bien aussi rapidement que le soldat désirait de le réaliser; Walstein met ses troupes en campagne pour accélérer les progrès de la Foi. Ce moyen militaire n'était pas de nature à populariser la Religion : les Jésuites essayèrent de le faire comprendre à Walstein; mais, à la nouvelle que des troupes marchent contre eux, les Hussites se rassemblent en armes. Le 9 août 1629, Burnat est saisi et massacré au pied de l'autel du village de Libun. Walstein a créé aux Jésuites un collège dans sa ville de Sagan; le martyr y entre avec les Sectaires. Les habitants de Leitmaritz ont supplié l'Empereur de leur accorder des Pères : ils arrivent en 1630; à peine sont-ils installés que les Suédois se ruent sur la cité. Le comte Henri Schlick a établi un collège à Eger, le comte Othon d'Oppersdorf un autre à Hradek; Marie-Maximilienne de Hohenzollern, comtesse de Sternberg, en fonde un à la Nouvelle-Prague; le burgrave Charles de Donaw s'entoure de Jésuites à Glogau. En quelques mois, Weimar, à la tête des Protestants, détruit toutes ces maisons. Le Père John Meagh, Irlandais, avec les frères Martin-Ignace et Wenceslas Tronoska, tombe entre leurs mains : ils périssent tous trois; la même mort frappe dans le même temps le Père Jérémie Fischer.

L'alliance pécuniaire du Cardinal de Richelieu avec les Protestants d'Allemagne était un fait accompli, elle doublait leurs forces. Gustave-Adolphe s'élance au cœur de l'Empire; le 7 décembre 1634, Tilly est en mesure d'arrêter ses succès : les deux armées se rencontrent sous les murs de Leipsack. Gustave-Adolphe reste vainqueur; mais, comme si le triomphe ou la défaite des Catholiques devait toujours être scellés du sang de quelque Jésuite, les Pères Laurent Passok et Mathieu Cramer sont trouvés parmi les blessés, dont ils consolaient la dernière heure. Les Luthériens ne voulurent pas respecter un pareil ministère. Passok est sur le champ de bataille au milieu des mourants, il leur prodigue ses soins et ses prières. On le reconnaît; les vainqueurs lui offrent la vie s'il

Jésuites
massa-
crés par
les Pro-
testants.

Traité
entre la
France et
la Suède.

(1) *Morale pratique*, par Antoine Arnauld, t. 1, p. 458.

consent à blasphémer le nom de la Vierge : Passok la bénit et il meurt. Le prince de Lawenburg aperçoit non loin de là le Père Cramer qui confessait un soldat agonisant. Il s'approche et, d'un coup de pistolet, il lui casse la tête ¹ ; puis, en présence de Tortenson et des autres généraux : « J'ai tué, s'écrie-t-il, un chien de Papiste dans l'exercice même de son idolâtrie. »

Gustave-Adolphe s'engage à protéger les Jésuites. Par un singulier mélange de religion et de politique, Louis XIII et Richelieu, qui s'efforçaient d'affaiblir la maison d'Autriche en lui suscitant des adversaires, stipulaient avec Gustave-Adolphe que les armées protestantes épargneraient partout, et même en Suède, l'apostolat et les établissements des Jésuites. Les Jésuites allemands et français n'approuvaient pas les plans du cabinet de Paris sacrifiant à des intérêts terrestres le sort de l'Eglise et l'avenir du Catholicisme. Le Cardinal-ministre avait espéré d'amoindrir leur opposition à la faveur de cette clause ; les Protestants l'oublièrent plus d'une fois ; mais elle n'en existe pas moins, et c'est un fait qui démontre bien l'ascendant des Pères. Après la mort de Gustave-Adolphe, Louis XIII, écrivant de Dijon au maréchal Bannier commandant l'armée suédoise, invoquait ce traité conclu par le marquis de Feuquières ; il en réclamait l'exécution auprès de la fille et de l'héritière du héros suédois.

Lettre de Louis XIII au maréchal Bannier. « Mon cousin, mandait le Roi au général protestant le 14 septembre 1639, beaucoup de raisons me recommandent la Compagnie de Jésus : ce sont des hommes d'une haute piété, d'une grande prudence ; leurs vertus me donnent la persuasion bien fondée que les affaires de notre sœur, la Roynie de Suède, ne recevront d'eux aucun desriment dans les lieux occupés par les armées dont vous avez le commandement. Ainsi, que ma recommandation obtienne d'elle, par vostre intermédiaire, la permission pour ces Pères de résider dans ces lieux-là avec la liberté de remplir leur ministère, et qu'elle leur garantisse toutes les possessions qu'elles y avoient. Ma demande est conforme aux traités conclus avec mon frère, le feu Roy de Suède, et renouvelés avec ma sœur, la Roynie de Suède. Je compte que vous en procurerez l'exécution la plus large possible à l'égard des PP. Jésuites ; pour vos diligences, je vous témoigneray ma satisfaction toutes les fois que l'occasion s'en présentera ². »

(1) Quelques notes ou documents particuliers de la Compagnie de Jésus reportent cette double mort à la seconde bataille de Leipsick, connue sous le nom de bataille de Breitenfeld, et où commandait le général suédois Tortenson. Cette bataille fut livrée en 1642.

(2) Le 9 octobre 1639, le comte de Guebriant, pour la France, et le major-général Erlach, pour la Suède, signaient à Brissach un traité dans le sens qu'indique la lettre de Louis XIII. Le 25 août 1640, les généraux protestants, qui s'étaient rendus au désir de Louis XIII, donnaient à tous les Jésuites et à leurs Collèges des lettres

Tilly avait été vaincu : sa vieille renommée pâlissait devant la jeune gloire de Gustave-Adolphe. L'Empereur Ferdinand fit sortir d'exil le duc de Friedland ; Walstein entre en lice avec le Suédois, il le bat, il est battu par lui ; mais, sentant que ces défaites, que ces succès partiels ne modifiaient point la situation, il se décide à tout perdre ou à tout gagner. Le 16 novembre 1632, il livre bataille dans les plaines de Lutzen, illustres plaines qui, comme celles de Leipsick, verront encore, à deux siècles d'intervalle, de grandes armées et de grands généraux se disputer l'empire du monde. Gustave-Adolphe avait triomphé de Tilly ; il triompha de Walstein : mais ce fut sa dernière victoire. Gustave resta enseveli sous ses lauriers ; il mourut comme tous les héros devraient mourir, comme Tilly était mort lui-même quelques mois auparavant au passage du Lech.

La perte du général en chef de la ligue protestante était pour les Catholiques un événement de la plus haute importance. Bannier et Bernard de Saxe-Weimar, à la tête des Suédois, luttaient bien encore ; mais un heureux succès pouvait renverser cette coalition dont les intérêts étaient divers. Deux ans après, les Impériaux sont vainqueurs à Nordlingen, et Ferdinand, que tant de désastres n'ont point découragé, reprend son œuvre au point où elle a été laissée. Les Jésuites étaient les plus actifs ; Scioppius, qui n'a pas obtenu d'eux ce qu'il en attendait, se range au nombre de leurs détracteurs. La calomnie fut si audacieusement grossière que l'Empereur lui-même écrivit à Mutio Vitelleschi, Général de l'Ordre : « Mon révérend Père en Jésus-Christ, j'envoie à votre Révérence le mensonge des mensonges ; j'en ai ri en même temps qu'il m'indignait. Si Votre Révérence désire de nous un témoignage du contraire, nous ferons un plaisir, pour conserver intact l'honneur de la Compagnie de Jésus, notre mère, de le délivrer en la forme la plus ample et avec la plus grande solennité. Que Dieu con-

de sûreté, et nous en possédons plusieurs que Bannier accordait à ceux d'Erfurt, d'Hagenau et de Molsheim.

La protection de la France était invoquée par les Jésuites, et dans la correspondance du Général de la Compagnie avec les confesseurs de Louis XIII, les Pères Sirmond et Dinet, nous trouvons à chaque lettre une demande d'intercession. Le 8 juillet 1639, Vitelleschi écrivait : « Je suis honteux et grandement honteux de fatiguer si souvent la bienveillance du Roi en notre faveur ; mais les pauvres ont en quelque sorte le droit d'importuner les princes miséricordieux et débonnaires sans les offenser ; que Votre Révérence veuille donc si elle ne pourrait rien obtenir du Roi très-chrétien à l'égard des nôtres de Bohême ; nous avons déjà perdu cinq Collèges dans ce royaume, nos Pères ayant dû prendre la fuite à l'approche du général Bannier. Et qu'on ne croie pas qu'ils ont eu tort de fuir. Ce général s'étant saisi du recteur du Collège de Cattenberg et de trois autres Pères, il les a emmenés avec lui, et il a demandé dix mille ducats pour le rachat du recteur ; autrement, a-t-il dit, dans trois jours il aura la tête tranchée. » Ne pourriez-vous pas obtenir, du Roi Très-Chrétien, une recommandation en faveur des nôtres de Bohême et des pays voisins ? Je n'insiste pas ; je sais, mon Père, que votre cœur est dévoré du feu de l'amour de Dieu et de celui de ses frères. »

serve la Compagnie et Votre Révérence ; je me recommande à ses prières. Tout à Votre Révérence.

» FERDINAND.

» A Ebersdorff, le 47 septembre 1633. »

En même temps qu'il s'offre pour caution aux Jésuites, il les lance sur tout l'Empire. Ferdinand veut que l'unité soit faite, car il a vu par une fatale expérience les malheurs que les divisions religieuses enfantent dans un royaume. Sous l'inspiration de cette pensée, il ordonne à son armée et à ses magistrats de seconder les Missionnaires de la Compagnie de Jésus. C'est dans cette dernière période de sa vie que l'Empereur catholique est principalement accusé de fanatisme, d'intolérance et de cruauté.

Nous n'avons ni à venger ni à accuser sa mémoire ; mais ce qu'il faut dire, parce que c'est l'expression la plus sincère des faits, dans ce mouvement venu à la suite de tant de perturbations qui naissaient du souffle hérétique, l'Empereur, conseillé par les Jésuites, n'employa ni les tortures ni les bourreaux pour ramener ses sujets au culte de leurs aïeux. Comme Henri VIII, comme Elisabeth, comme les Hollandais et la plupart des princes luthériens d'Allemagne, il ne mit pas la conviction aux prises avec les supplices. En monarque qui avait le courage de ses idées, il ne cacha ni à ses contemporains ni à la postérité les moyens qu'il employait, il n'eut ni hypocrisie ni déloyauté. Il resta homme politique lorsque les souverains protestants s'étaient faits persécuteurs ; il ne voulut pas que le sang coulât pour provoquer les croyances. Néanmoins il prit des mesures acerbes. Ces mesures ne tendaient pas à violenter la conscience pour introduire une nouvelle foi, ainsi qu'en Angleterre et en Irlande : il s'agissait de défendre le Catholicisme d'abord, de le propager ensuite chez des peuples que l'erreur avait séduits. Afin de réaliser sa pensée d'unité catholique, Ferdinand ne recula point devant le bannissement ; il chassa des terres de l'Empire les ministres et tous ceux qui invoquaient la force en faveur de la Réforme. Quelques-uns des plus exaltés furent seuls emprisonnés ; à ceux qui préféraient leur culte à la patrie il accorda le droit d'émigrer.

Avec les idées de liberté que le temps et l'indifférence en matière de religion ont inspirées aux hommes se proscrivant, se tuant pour des théories politiques, de pareils faits seront sévèrement jugés. Nous ne les approuvons point, quoique la tolérance ne soit pas de principe dans toutes les circonstances et que le prince soit au moins aussi obligé de défendre la religion et la vérité que les autres biens de ses sujets. A cette époque, où le Protestantisme avait couvert de ruines l'Empire germanique, Ferdinand recourut à la contrainte morale pour cicatriser les plaies et surtout pour les prévenir. Son système tendait

à comprimer et non à égorger ; il ne laissait pas la liberté de discussion, mais il accordait la faculté de vendre son patrimoine et d'aller chercher sous d'autres cieux une terre où il serait permis de rester fidèle à ses opinions ; peu de Luthériens se sentirent assez convaincus pour prendre la route de l'exil. L'immense majorité avait cédé à l'entraînement des passions ou à une ignorance grossière. Les Jésuites eurent à calmer toutes les effervescences et à éclairer un peuple que les vices de plusieurs membres du clergé, que les scandales et l'apostasie de quelques-uns avaient plus rapidement précipités dans l'hérésie que les prédications de Luther ou les enthousiastes théories de ses disciples.

Dans un espace de vingt années, on les rencontre sur tous les champs de bataille : ici, prisonniers des Luthériens et souffrant de toutes les souffrances de la captivité ; là, seconant les vues catholiques des princes d'Allemagne. Le 29 octobre 1633, le landgrave de Leuchtenberg meurt à Prague entre les bras du Père Gaspard Lechner, les Martinicz, les Forgacz, les Paul de Mansfeld, les Christiern de Brandebourg, les Bubna, les Kolowrat, les Metternich, les Eggemberg, les Collata, les Rieffenbach, les Zambach, les Brenner, les Hartwig, les Oppersdorff, les Paar, les Piccolomini, les Waldstein, les Wratislaw, les Collorédo, les Harrach, les Frédéric de Hesse, les Lichtenstein, les Kinski, qu'ils ont soutenus dans la Foi, les protégeant dans leur apostolat. Les Pères savent qu'un grand nombre d'entre eux tomberont sous le fer des Luthériens ; que, comme les Jésuites André Calocer, Mathieu Cuber, Hermann, Kadisk, Knippmann, Léon Georges, Strédon et Laubsky, ils seront entraînés en servitude ; mais, au bout de ces misères et de ces morts, il y a l'Allemagne à préserver de l'hérésie : ils marchent sans crainte à des combats dont la gloire pour eux ne se trouvera jamais sur la terre.

Ils sont tous à la fois apôtres et martyrs ; ils se dévouent à toutes les douleurs pour apaiser les souffrances de leurs frères ou pour conjurer des désastres inévitables ; à la même époque, un autre Jésuite poursuit à travers mille dangers une autre œuvre d'humanité. Le Père Frédéric de Spee, né en 1594 à Kaiserwerth, près du Dusseldorf, s'est vu en position d'étudier les abus qu'entraînent les innombrables procès de sorcellerie que les tribunaux allemands intentaient. Il a été témoin de la cruauté des juges et du désespoir des victimes. Il fallait mettre un terme à des égarements qui se cachaient sous le manteau de la Religion. En deux années seulement, de 1627 à 1629, cent cinquante-huit personnes avaient péri dans les bûchers de Wurzburg. L'âge, le sexe, le caractère sacerdotal lui-même, rien ne pouvait soustraire à ces condamnations n'ayant le plus souvent pour mobile que des haines particulières ou un fanatisme aveugle.

Le père Frédéric de Spee fait changer la jurisprudence contre les sorciers.

Spee était le consolateur suprême de tant d'agones ; il assistait à la mort tous ces infortunés qui protestaient encore de leur innocence au milieu des flammes, et un jour ce spectacle de désolation l'émut si profondément que ses cheveux blanchirent dans l'espace de vingt-quatre heures. Le chanoine Philippe de Schoenborn s'étonne de ce changement subit : « Si, comme moi, répond le Jésuite, vous eussiez accompagné au bûcher tant de victimes qui, jusqu'à leur dernier soupir et avec toute sincérité, prenaient Dieu à témoin de leur innocence, innocence qui m'était démontrée par d'autres motifs, vos cheveux seraient devenus aussi blancs que les miens. » Schoenborn n'oublia pas cette parole, et à peine fut-il placé sur le siège archiépiscopal de Mayence qu'il abrogea dans son diocèse les procédures contre les sorciers.

Le Père Frédéric de Spee comprenait que son zèle, quelque actif qu'il fût, ne pouvait s'opposer au mal et déraciner ces préjugés du fanatisme. Il était poète, orateur, et l'un des écrivains les plus renommés de l'Allemagne. Il se décide à compromettre sa gloire littéraire en faveur de l'humanité. Avant lui, en 1593, un prêtre, nommé Corneille de Loos, a tenté d'éclairer ses contemporains sur tant de barbaries ; il a payé de sa liberté un pareil acte de courage. Le Jésuite Adam Tanner, chancelier de l'Université de Prague, a essayé de lutter contre ces abus, et son livre n'a pas eu de succès. Spee, en 1634, publie à Rinteln sa *Cautio criminalis*. L'impression produite par cet ouvrage latin fut telle qu'à partir de ce moment les procès de sorcellerie devinrent des cas exceptionnels, et que, dans toute l'Allemagne, les principes développés par le Père firent loi. Il y avait de la science, de la logique, de la foi, de l'audace surtout dans ce livre, qui sapait par la base une législation sanguinaire, et qui combattait sans aucun ménagement la crédulité du peuple et l'erreur intéressée des tribunaux. Spee prenait aussi bien à partie les théologiens de son temps qui admettaient la magie que les princes et les prélats encourageant ces terribles représailles de l'ignorance. L'étude avait éclairé le Jésuite ; une grande pensée d'humanité le soutint dans cette lutte où il se montra véhément et habile ; il connaissait par expérience le peu de fondement des aveux arrachés par la torture, il en dévoile avec intrépidité tous les excès ; puis en achevant ce tableau : « Malheur, s'écrie-t-il, encore une fois malheur aux princes ! Mais que dis-je ? leurs ministres et leurs confesseurs se taisent, aussi peu instruits qu'eux-mêmes de ce qui se passe sous leurs yeux. » Et il ajoute : « Dieu sait combien de gémissements j'ai poussés du fond de mon cœur, lorsque je contemplais ces horribles spectacles, consacrant mes nuits à veiller, et que je ne trouvais aucune digne à opposer au torrent des préjugés. Pourquoi s'étonner que tout

soit plein de sorciers ? étonnons-nous plutôt de l'aveuglement excessif de l'Allemagne et de la stupidité de ses savants ? Si on les appliquait eux-mêmes un demi-quart d'heure à la torture, ils verseraient sur la terre toute leur sagesse et leur philosophie fanfaronne. »

Frédéric Spee avait obtenu le plus beau triomphe qu'un écrivain puisse ambitionner. Il venait de préserver son pays d'une honte sanglante, et de rendre à l'humanité et à la religion un service signalé. Le 6 mai 1635, le poète-Jésuite se trouvait dans la ville de Trèves, au moment où l'armée impériale y entra, après avoir vaincu les Français ; ils étaient les ennemis de sa patrie, mais ses frères en Jésus-Christ. Spee se dévoue pour eux. Quatre cents lui durent la liberté, un grand nombre de blessés furent redevables de la vie à ses soins de tous les jours et de toutes les nuits. Cette infatigable charité épuisa ses forces ; malade, il voulut encore soigner les malades, et, le 7 août de la même année, il expira en prodigant aux Français les trésors de ses consolations.

Tandis qu'ils réparaient par des missions pacifiques l'œuvre de destruction multipliée dans les deux camps, l'Empereur rendait le dernier soupir ; le Père Lamormaini l'assistait à ce suprême instant, et, la même année 1637, son fils lui succédait sous le nom de Ferdinand III. Les hostilités recommencèrent avec une nouvelle vigueur ; Ferdinand II avait eu un héroïque ennemi dans Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar le continua sous le règne de Ferdinand III. La gloire conquise par les armées belligérantes ne compensa point les calamités morales et matérielles qui fondirent sur l'Allemagne. Moins heureux que son père, l'Empereur, attaqué tout à la fois par les Suédois et par les Français, ayant à lutter contre Weimar, Condé, Turenne, Guebriant, Bannier et Tortonson, se vit acculé de revers en revers jusqu'à la dernière extrémité. En 1648, la paix de Westphalie lui laissa un empire désorganisé, et les cultes luthérien et calviniste triomphèrent sur les ruines qu'ils avaient amoncelées.

Dans cette guerre de Trente-Ans, où chaque jour eut son combat, les Jésuites ne jouèrent qu'un rôle passif, c'est-à-dire ils prêchèrent, ils souffrirent, ils moururent. Au siège de Prague, seulement, ils se firent soldats par patriotisme, et ils se trouvèrent au niveau des plus intrépides. Le prince Charles-Gustave, qui succéda à Christine sur le trône de Suède, vint, en 1648, bloquer la ville de Prague avec l'armée de Wrangel. Le Père Georges Plachy, professeur d'écriture sainte à l'Université, était un de ces hommes auxquels le sacerdoce ne fait rien perdre de leur vertu guerrière. Il réunit en bataillon de volontaires les étudiants qui ont foi dans son courage déjà éprouvé, et, pour sauver à l'Allemagne un dernier affront, tous

ces jeunes gens, conduits par le Jésuite, se placèrent sur la brèche ; ils combattirent avec une bravoure qui ne se démentit jamais. L'exemple de Plachy ne fut pas stérile. La patrie était menacée, il fallait préserver la ville ou voir périr le Catholicisme ; les moines et les séculiers coururent aux armes. Le Père André du Buisson, à la tête de soixante-dix Jésuites, et les autres Ordres religieux se mêlèrent aux combats ; plusieurs périrent, d'autres furent blessés ; mais enfin le prince de Collorédo, qui commandait dans la ville, fit une si belle résistance, que les Suédois furent contraints de lever le siège. Le Père Plachy s'était toujours montré au premier rang. Les officiers des Impériaux lui décernèrent une couronne murale ; et, afin de consacrer ses hauts faits, l'Empereur Ferdinand III adressa de sa propre main, au Général de la Compagnie de Jésus, la lettre que nous traduisons sur l'original latin :

« Révérend et dévoué Père à nous bien cher,

» Je rends grâces à Dieu de l'heureux succès de cet amour pour la patrie, de ce zèle ardent pour le bien commun de la Religion, dont les Pères de la Société de Jésus établis à Prague ont donné l'exemple bien utile jusqu'à l'extrémité dans la glorieuse défense de cette ville aimée. Leur belle conduite nous est de jour en jour plus expressément recommandée. Parmi les exploits des autres défenseurs, on nous cite avec d'unanimes éloges les grands services du Père Georges Plachy, dont le courage et l'habileté ont excité, armé et soutenu la jeunesse de nos écoles. Nous avons jugé cette coopération de votre Compagnie et les services du Père Plachy dignes de recevoir l'assurance que nous en avons été très-consolé. Ils nous ont été si agréables, qu'en toute occasion nous nous en montrerons reconnaissant et disposé à favoriser tout votre Ordre avec une munificence impériale et royale. Oui, je vous promets ma bienveillance impériale et royale.

» A Vienne, le 46 décembre 1648.

» FERDINAND. »

Le traité de paix de Westphalie, si honorable pour la France, était presque la mort du Catholicisme en Allemagne. Les Jésuites, dans la sphère de leurs fonctions, osèrent seuls ne pas désespérer de la cause de l'Eglise, que de grands motifs politiques avaient forcé le roi de France d'abandonner momentanément. Ils essayèrent de reprendre en sous-œuvre les plans que le décès du Père Lamormaini, arrivé à Vienne le 22 février 1648, laissait à exécuter. Le Protestantisme obtenait droit de cité en Allemagne, grâce à son alliance avec le gouverne-

ment français. Les Jésuites le sapèrent par la base en popularisant l'éducation et en ouvrant partout des écoles où l'éloquence venait en aide à la logique. Les événements maîtrisaient leur incessante action ; les Pères apprirent à les tourner. On entravait la liberté de leur ministère ; ils agirent dans l'ombre, et peu à peu ils minèrent l'Hérésie.

Elle n'était plus soutenue par l'idée de son émancipation, elle n'avait plus que des discussions théologiques à engager ; elle ne se montra pas si redoutable dans les chaires que sur les champs de bataille. Un danger commun avait rassemblé en faisceau toutes ces sectes séparées les unes des autres par un abîme d'orgueil ; elles se divisèrent dans la prospérité, parce qu'elles ne reconnaissaient aucun centre de direction, aucun lien d'unité. Les Jésuites avaient sagement pressenti que ce serait au port qu'échoueraient tant de projets de réforme, et que le succès du Luthéranisme lui deviendrait plus fatal que ses défaites. Ils s'étaient mis en mesure de recueillir les fruits de leur prévision ; ces fruits furent abondants. En moins de vingt années, les Pères firent si bien ressortir le néant des croyances isolées et le vice du libre examen, que le Protestantisme fut plutôt une opposition d'habitude contre la cour de Rome qu'un culte offrant aux esprits sérieux un corps de doctrines homogènes.

Ainsi que l'Allemagne, la Belgique et la Hollande se trouvaient en présence des deux principes religieux. Dans ces provinces des Pays-Bas, souvent réunies par la victoire, mais toujours hostiles par les mœurs, par l'esprit de nationalité et par l'intérêt, la même question s'agitait à main armée. Là, comme partout, les Jésuites essayaient le contre-coup des ovations luthériennes.

Nous avons vu qu'en 1642 la Belgique avait été constituée en deux provinces de l'Ordre, la province Flandro-Belge s'étendait en Hollande. Alexandre Farnèse y avait établi des missions militaires, c'est-à-dire il avait désiré que les Jésuites marchassent sous le drapeau, afin d'inspirer aux soldats plus de confiance dans leur propre cause. Ce que Farnèse avait entrepris pour l'armée de terre, Spinola le réalisa pour la flotte. Il a des Jésuites parmi ses troupes, il en veut parmi ses matelots. Tandis qu'au milieu des camps et dans les écoles les Pères Scribani, Coster, Lessius et Saily plaçaient leurs subordonnés en sentinelles avancées de la Religion et qu'ils la défendaient contre les empiétements du Protestantisme, d'autres Pères continuaient, en Hollande même, l'œuvre de leurs prédécesseurs. Ils étaient proscrits des Etats de la République ; mais cette proscription n'avait servi qu'à centupler leur zèle. Maurice de Nassau et ses adhérents les tenaient sous la menace des tortures ; les Jésuites, après avoir

Les
Jésuites
en Hol-
lande.

Progrès
du Catho-
licisme.

régularisé leur action, marchaient à l'accomplissement de l'œuvre catholique. En 1647, ils occupaient les principales villes des provinces confédérées; ils étaient à Amsterdam, à La Haye, à Utrecht, à Leyde, à Harlem, à Delft, à Rotterdam, à Gouda, à Hoorn, à Alkmaar, à Harlingen, à Groningue, à Bolsward, à Zutphen, à Nimègue et à Vianen. On publiait chaque jour des édits contre eux, parce que chaque jour leurs efforts enfantaient un nouveau succès. Ils agissaient, ils parlaient dans le mystère. Le mystère, là comme partout, fut favorable au prosélytisme. Les Hollandais catholiques étaient inébranlables; les Luthériens essayèrent de compromettre les Jésuites, en livrant à l'impression leurs correspondances intimes avec le Général de l'Institut. Dans ces temps de controverses et de périls, au milieu d'ennemis vigilants, il n'était possible de traiter des affaires de la Religion qu'avec une réserve infinie. Afin de mettre leurs secrets à couvert et de les sauvegarder des interprétations, les Jésuites se servaient d'un langage convenu. Ils étaient en Hollande; ils avaient adopté le style du commerce. La correspondance tomba entre les mains des agents de Maurice de Nassau; elle devenait une énigme pour eux; ils la donnèrent à commenter au peuple, sous le titre de : *Occultus mercatus Jesuitarum*. A peine ces lettres furent-elles imprimées, que le bon sens public en trouva la clef et que, pour ne pas glorifier la Compagnie, dont cette correspondance révélait les travaux, les Protestants se virent forcés de retirer de la circulation tous les exemplaires qu'ils y avaient jetés.

OCCULTUS
MERCATUS
JESUITARUM.

Les Gomaristes
et les Arminiens.

L'Espagne avait négocié avec la Hollande; les rois catholiques reconnaissaient la fédération qui leur arrachait par les armes sa liberté et son nouveau culte. Quand le Protestantisme eut vaincu, la division s'introduisit dans ses doctrines. Les Sectaires s'étaient éloignés de l'unité pour marcher dans les voies du libre examen; le libre examen les entraînait à la confusion, la confusion à l'intolérance et à l'assassinat juridique. Deux disciples de l'école de Calvin, Gomar et Arminius, partagèrent les Hollandais en deux camps. La politique mêla ses théories à celles des docteurs; bientôt les Provinces-Unies ne furent plus qu'une vaste arène où chacun combattit, selon Voltaire ¹, « pour des questions obscures et frivoles, dans lesquelles on ne sait pas même définir les choses dont on dispute. » Maurice de Nassau était à la tête des Gomaristes, qui servaient ses projets ambitieux; le Grand-pensionnaire Barnevelt et Grotius se rangèrent du côté des Arminiens, s'efforçant de limiter le pouvoir qu'il s'attribuait.

Maurice de Nassau
et Barnevelt.

Des collisions sanglantes devaient naître d'une

pareille situation. Maurice de Nassau, comme tous les révolutionnaires heureux, se montra sans pitié à l'égard de ses adversaires. Ils s'étaient coalisés contre le despotisme d'un seul; ils avaient proclamé ensemble la liberté des cultes, la liberté de la pensée, et ces frères de la veille n'aspiraient qu'à remplacer l'absolutisme des rois d'Espagne et du duc d'Albe par un autre absolutisme. Barnevelt et Grotius raisonnaient, discutaient; comme toutes les oppositions, les Arminiens parlaient de droits imprescriptibles, d'égalité et de justice. Nassau les combattit avec l'épée, il les fit mourir sur l'échafaud; lorsque la guerre civile ne lui offrit pas assez de chances de succès, il en appela à ses théologiens. Un synode se réunit à Dordrecht en 1618. Il condamna les Arminiens. Avec moins d'autorité, avec moins de science avec moins de vertu que n'en déployaient les conciles œcuméniques, flétrissant les doctrines des novateurs, et cependant exclusive comme toutes les sectes, cette assemblée invita les Doyés de l'Eglise à joindre leur cause à la sienne. « Quatre provinces de Hollande, dit Mosheim, théologien et écrivain protestant ¹, refusèrent d'adhérer au synode de Dordrecht. Ce synode fut reçu en Angleterre avec mépris, parce que les Anglicans témoignaient du respect pour les Pères de l'Eglise. »

Maurice de Nassau éprouvait de la résistance jusque dans ses co-religioneux, le bourreau fit triompher ses doctrines et son ambition. Le vieux Barnevelt lutait pour l'affranchissement de sa patrie; il ne s'asservissait pas aux erreurs des Gomaristes. Fidèle à celles qu'il avait embrassées, il évoquait le fantôme de la liberté; il ne la trouva que dans la mort. On lui trancha la tête, et il mourut, « parce que, suivant la sentence rendue par une commission, il avait contristé au possible l'Eglise de Dieu. » Ces exécutions, plus odieuses que celles dont le duc d'Albe avait ensanglanté le sol des Pays-Bas, ces divisions éclatant parmi des Sectaires qui répudiaient l'autorité du Siège apostolique pour s'abandonner à leur raison individuelle, étaient propres à inspirer un salutaire retour aux esprits sages. Le Protestantisme se découvrait plus intolérant que la Religion Romaine. Au pied de l'échafaud même de Barnevelt, en face du cachot de Lowenstein, d'où la femme de Grotius arrachait le grand jurisconsulte, son époux, les Jésuites s'emparèrent de cette réaction. Ils surent en tirer un si heureux parti, que la persécution dirigée contre Barnevelt se transforma en semence catholique. Les chapelles se multiplièrent derrière le comptoir des plus riches négociants; mais, dans l'année 1620, la mort de l'archiduc Albert fit renaitre les hostilités entre Maurice de Nassau et l'Espagne. La guerre éclata; un

(1) *Essai sur les Mœurs*, Oeuvres de Voltaire, t. x, p. 409 (édition de Genève).

(1) *Institutiones historiæ ecclesiasticæ* (Helmstadt, 1764).

fléau plus terrible sévit dans les deux armées : ce fléau, c'est la peste de Mansfeld, ainsi appelée par les Catholiques du nom même de Philippe, comte de Mansfeld et général au service de Hollande. Il y avait plus de danger à courir dans les hôpitaux que sur les champs de bataille ; les Jésuites se présentent partout où gémit un moribond. Ils se dévouent à Bruxelles et à Louvain ; à Malines, ils périssent, comme les Pères Proost, Gaillard, Wiring et Sériantz ; comme expirent à Anvers David Taleman, Georges Vanderlachen et les coadjuteurs Vanderbos et Sperrmaher.

Les souffrances qu'ils affrontent pour eux, qu'ils adoucissent pour les autres, ne leur font point oublier qu'ils doivent en tout temps et en tous lieux être les porte-étendards de l'Eglise. En 1623, au plus fort de cette guerre qui a illustré les noms de Maurice de Nassau et d'Ambróise Spinola, les Jésuites tentent de pénétrer en Danemark. Coster, Lessius et Saily meurent consumés de travaux à quelques mois d'intervalle ; il ne faut pas que ces pertes semblent avoir affaibli l'énergie de l'Institut. Les uns partent pour le Danemark à travers la flotte hollandaise, d'autres vont porter aux Protestants prisonniers le tribut de leur zèle. A Dunkerque, à Anvers, ces captifs de la guerre sont abandonnés sans secours. Il y a parmi eux des Anglais, des Allemands et des Ecossais : les Jésuites les confondent tous dans ce même sentiment de commisération. Leur chef, Philippe de Mansfeld, est tombé à la bataille de Fleurus au pouvoir des Espagnols ; le Père Guillaume de Prétère se fait ouvrir la citadelle d'Anvers, où Gonsalve de Cordoue garde son vaincu. Prétère s'insinue dans la confiance de l'audacieux partisan ; il discute avec lui ; à la voix du Jésuite, la conviction entre en son âme. Mansfeld est Catholique, et à peine ses fers sont-ils brisés qu'il abjure l'Hérésie au pied même de l'autel des Jésuites.

La province gallo-belge, plus rapprochée de la France, était moins exposée aux désastres de la guerre : aussi la Compagnie prenait-elle dans ce riche pays de rapides accroissements. En 1616, les princes Jean et Gilles de Méan fondaient un collège dans la ville d'Huy, leur patrie ; un autre s'élevait à Maubeuge par les soins de Françoise Brunelle. Les Religieux de Saint-Waast dotaient les Jésuites d'Arras ; les Chanoinesses de Sainte-Gertrude et l'Evêque de Namur leur offraient une maison à Nivelles ; Florent de Montmorency et François Grenier les établissaient à Armentières ; le Père Carlier y opérait par ses prédications la réforme des mœurs. A Lille, où la peste venait de se déclarer, ils s'improvisaient les infirmiers des mourants et ils succombaient avec eux. Un conflit s'engageait à Tournai entre la Compagnie et les Augustins, sublime conflit suscité par la bien-

faisance, et dans lequel les Jésuites perdirent leur cause par ce que la priorité de sacrifice fut invoquée en faveur des Augustins. En 1620, ce n'est pas la contagion, c'est la famine qui décime les habitants de Douai. Les magistrats ont épuisé toutes les ressources de la ville ; les indigents, riches eux-mêmes, se voient condamnés à périr de faim. Les Jésuites accourent ; ils réunissent leurs disciples ; ils les chargent de corbeilles pleines de vivres, et ils distribuent le pain de la Charité à toutes les portes. Florent de Montmorency est témoin de ces œuvres que l'histoire, entraînée par le choc des passions, n'a pas le temps d'enregistrer, et qui s'oublent comme se perdent les bienfaits dans la mémoire des hommes ; il veut consacrer ce dévouement en se dévouant lui-même. Il est au comble des honneurs par la naissance et par le mérite ; il se dépouille des dignités de la terre pour se faire Jésuite.

De tous côtés la Belgique acceptait les Pères comme un rempart contre l'Hérésie et comme une sécurité pour l'avenir. La Hollande les proscrivait par ce double motif, les Catholiques ne craignaient pas de marcher dans une voix opposée. En 1628, Anne et Esther Jansen et Jeanne Keyser, leur parente, offrent aux enfants de saint Ignace une maison de noviciat à Lierre. François Van der Burg, Archevêque de Cambrai, et Jean de Florbecq fondent, en 1632, le collège d'Ath. En 1636, vingt-quatre Pères se sont réunis pour secourir les pestiférés de Béthune ; onze périssent. La guerre succède au fléau de la contagion, elle détruit le collège ; il sort bientôt de ses ruines par la générosité du Père de Libersaert et de son oncle, le comte de Nédonchel.

Tant de succès n'étaient pas faits pour rassurer les Protestants. Le duc de Bouillon, gouverneur de Maestricht, rentre dans le sein de l'Eglise Catholique ; le Père Jean-Baptiste Boddens, Recteur du collège, l'a disposé à cette abjuration, qui enlève aux Sectaires un de leurs plus illustres soutiens. Les Sectaires ne pouvaient tirer vengeance du prince, ils s'en prennent aux Jésuites. Maestricht s'était, en 1633, soumis aux Hollandais à la condition que les Catholiques et les membres de la Compagnie de Jésus jouiraient, les uns du libre exercice de leur culte, les autres de la faculté de remplir leur ministère. L'abjuration du duc de Bouillon, les succès qui couronnaient les efforts de l'Institut provoquèrent des mesures oppressives. Les Pères Boddens et Gérard Paezman rappellent au vainqueur les promesses stipulées dans le traité, promesses qui engagent les Catholiques à la soumission politique, les Protestants à la tolérance religieuse.

On violait la capitulation ; les deux Jésuites attaquent avec force un pareil attentat aux droits de la conscience et de la justice. Leurs paroles

Nouveaux
Collèges.

Le Père
Boddens
reçoit
l'abjuration
du
duc de
Bouillon.

Conspiration
des Ca-

tholiques de
Maastricht
contre
les Luthériens.

retentissaient au cœur des Catholiques ; les Luthériens accusent les Pères de tramer un complot pour introduire les Espagnols dans la place. La conspiration existait en réalité : elle fut découverte par un soldat qui s'y était associé ; il révèle les plans et le nom des conjurés, celui d'aucun Jésuite n'est prononcé. On offre à ce soldat la liberté et une fortune s'il accuse Boddens et Paezman ; le soldat accède au marché que les Hérétiques lui proposent, et il déclare qu'il s'est entretenu du complot avec les Jésuites.

Ils accusent les
pères
Boddens
et Paezman.

Cette dénonciation était plus que suffisante. Boddens, Paezman et le coadjuteur Philippe Nottin sont confrontés avec leur prétendu complice ; sous de pressantes interrogations, il hésite, il balbutie, il flotte incertain. Ses irrésolutions devenaient compromettantes ; les Protestants y mirent un terme en lui faisant trancher la tête.

Supplice
des
Jésuites.

Les Jésuites s'étaient habilement défendus, car, quoique notre conviction ne soit appuyée sur aucune preuve légale, sur aucun indice matériel, nous croyons qu'ils connaissaient au moins la trame des Catholiques. Bien loin de leur en faire un crime, nous les approuvons d'avoir voulu punir une pareille violation du droit des gens. Cette défense exaspéra les Luthériens ; ils ne pouvaient tirer d'aveux par les menaces, ils eurent recours aux tortures. On fit placer les deux Pères et Nottin sur quatre lames

de fer rangées en sautoir ; on leur lia les mains et les pieds avec des chaînes armées de pointes d'acier qui pénétraient dans la chair ; on leur enferma le cou sous un réseau de plomb garni d'une triple dentelure ; ainsi posés et tenus, on les entoura de brasiers. A peine les chairs étaient-elles entamées par le feu, que le sel, le vinaigre et la poudre à canon tombaient sur ces plaies saignantes. Les raffinements de cruautés ne s'arrêtèrent pas à des douleurs aussi âcres. On appliqua sur la poitrine des Pères sept torches enflammées : on leur mutila phalange par phalange les doigts des mains et des pieds. Après vingt-deux heures de supplice, les médecins déclarèrent que la vie chez les Jésuites s'épuisait plus rapidement que le courage : ils n'avaient rien avoué sous tant de tortures ; on les condamne à périr par la hache du bourreau.

A peu de jours d'intervalle on les porta, l'un après l'autre, sur l'échafaud, car leurs pieds meurtris ne pouvaient plus les soutenir. Ils périrent au mois de juin 1638, en priant Dieu de pardonner à ceux qui les assassinaient juridiquement. On les avait tués ; comme pour laisser au monde une trace vivante de l'iniquité des juges et de l'innocence des condamnés, le conseil des Provinces-Unies menaça des peines les plus sévères toute publication d'écrits tendant à rappeler, même dans le sens du gouvernement hollandais, la conspiration que trois Jésuites avaient si cruellement expiée.

CHAPITRE XXIV.

Les Jésuites appelés dans le Béarn. — Louis XIII et le Père Arnoux. — Arnoux prêche au Roi la tolérance en faveur des Protestants. — Il engage le Roi à se réconcilier avec sa mère. — Le Père Séguiran, confesseur du prince. — Le Cardinal de Richelieu, ministre. — Son estime pour les Jésuites. — L'Université de Paris jalouse de la Compagnie. — Le Père Colon, Provincial. — Accusation contre les Jésuites. — Le Père Eudémon Joannès. — Mathieu Molé et Servin. — Le Père Keller, auteur de pamphlets contre Richelieu. — Condamnation de ces ouvrages. — Santarelli et le Parlement. — Mort de Louis Servin. — Omer Talon attaque les Jésuites. — Mathieu Molé prend leur défense. — Les Jésuites cités à la barre. — Richelieu apaise l'orage qu'il a soulevé. — Mort du Père Colon. — Lettre du Père Suffren au Général. — Vincent de Paul fonde la Congrégation des Lazaristes. — Recensement des élèves de la province de Paris. — Louis XIII et Richelieu à la Maison professe. — Les échevins de Paris et le prévôt des marchands posent la première pierre du Collège des Jésuites. — Guerre des Universités du royaume contre la Compagnie. — Mémoire du Père Garasse. — Richelieu et le Père Raynaud. — Le Père Suffren suit la reine-mère en son exil. — Le duc de Montmorency, condamné à mort, appelle le Père Arnoux. — Cinq-Mars et de Thou. — Richelieu et les Jésuites. — La cour et les confesseurs du Roi. — Le Père Caussin et l'alliance avec les Protestants d'Allemagne. — Mademoiselle de La Fayette et les Jésuites. — Le Père Caussin exilé par Richelieu. — Le Père Bagot le remplace et se retire. — Le Père Sirmond. — Richelieu prépare une révolution. — Il aspire au patriarcat. — Concile qu'il veut assembler. — Le Père Rabardeau le seconde. — Mort de Richelieu. — Mort de Louis XIII. — Le Père Dinet. — Le grand Condé à Rocroy. — Le maréchal de Rantzau abjure le Protestantisme entre les mains des Jésuites. — Grandes fondations et grands hommes. — Apostasie du Père Jarrige. — Son livre des Jésuites sur l'échafaud et sa rétractation. — Ce que c'est qu'un confesseur de roi. — Charles de Lorraine se fait Jésuite. — François de Gournay et Charles d'Harcourt au noviciat de Nancy. — Le Père Cheminot approuve la bigamie du duc de Lorraine. — Il se met en révolte contre la Compagnie. — Menaces du duc. — Obstination du Jésuite. — Cheminot excommunié. — Lettre du Père Tocius Gérard au Général. — Repentir de Cheminot.

De graves événements s'accomplissaient dans le nord de l'Europe ; les Jésuites s'y trouvaient mêlés, tantôt par le triomphe, tantôt par la persécution. En France, à la même époque, la justice du peuple et la faveur de la cour leur permettaient de tenir tête aux agressions et de prendre l'offensive. Les guerres de religion n'allaient plus être qu'un souvenir ; la France délivrée par Henri IV de ce cancer, se créait l'influence que l'Espagne avait conquise sous Philippe II. Il ne restait plus à apaiser que des mécontentements partiels, qu'à dompter les efforts des grandes familles calvinistes rêvant de fédéraliser le Royaume et de le partager en huit cercles républicains, dont elles se formaient les apanages. Les Protestants, toujours rebelles, s'étaient armés sur les bords de la Loire, en Poitou, dans le Midi et dans le Béarn ; le Roi se mit à la tête de ses troupes et il dispersa les Dévoyés. Il fallait donner aux Béarnais une preuve de force morale : Henri IV, leur compatriote, y avait établi les Jésuites ; mais, profitant des fautes de la régence de Marie de Médicis, les Béarnais, retranchés dans leurs montagnes, avaient toujours refusé de les recevoir ; car,

ainsi que le dit le président de Gramond¹ dans son *Histoire des guerres de Louis XIII*, « il est bon de remarquer combien est vivace la haine des Hérétiques contre les Jésuites, hommes de mœurs irréprochables ; l'on ne saurait raconter tout ce que leur doit la France victorieuse dans cette guerre. » Par un décret solennel, le Roi réunit, en 1620, le Béarn à la couronne ; il rétablit le culte catholique. Le culte catholique avait besoin de Missionnaires ; les Jésuites qui suivaient le Roi dans les camps, qui, à Saint-Jean-d'Angely, selon l'expression du président de Gramond, encourageaient les soldats dans la tranchée, furent choisis pour rappeler ce peuple à la foi de ses ancêtres : ils y réussirent.

Louis XIII, prince adolescent encore, dont les qualités ainsi que les défauts n'étaient un secret pour personne, avait hérité du courage de son père, de son amour pour la Religion ; mais, timide sur le trône, le cœur toujours plein de mélancoliques tristesses, il n'aspirait qu'à se laisser gouverner. Le règne des favoris

Louis
XIII et
le père
Arnoux.

(1) *Historia prostrata à Ludovico XIII sectariorum in Gallia religionis*, libret. II, cap. II.

commençait : les noms du connétable de Luynes, du duc de Saint-Simon et de Cinq-Mars devenaient historiques par l'amitié seule dont le fils d'Henri IV les honorait ; les Jésuites, en crédit auprès du monarque et dirigeant sa conscience, purent donc se faire une position inexpugnable.

Il y avait longtemps que le Père Coton désirait retremper son âme dans la solitude : en 1647, le Roi accéda à ses vœux, et le Père Arnoux fut appelé à la charge de confesseur. « Ce Jésuite, successeur de Coton, était comme lui, raconte l'abbé Grégoire ¹, habile controversiste et grand prédicateur. Dans un sermon prêché devant le Roi à Fontainebleau, il avait attaqué la profession de foi des Calvinistes : Dumoulin et Métretat, réunis à deux autres ministres, publièrent la défense de cette profession de foi. Cette défense fut réfutée par divers écrivains catholiques, entre autres par l'Evêque de Luçon, depuis Cardinal de Richelieu. Comme le sermon du Père Arnoux avait provoqué cette dispute, le parti protestant lui voua une haine dont Elie Benoît s'est rendu l'organe dans son *Histoire de l'Edit de Nantes*. A défaut de preuves, il accumula sur lui des invectives et des accusations très-bien réfutées par le Père Mirasson, Barnabite, dans son *Histoire des troubles du Béarn*. »

Au dire de ce prêtre, dont le nom est célèbre dans les annales de la Révolution française, le Père Arnoux, pour avoir porté au pied du trône une controverse que les Dévoysés de l'Eglise soutenaient le fer à la main, était en butte aux colères calvinistes. Hair un membre de la Compagnie de Jésus, c'était abhorrer l'Ordre tout entier. Les Protestants se faisaient les champions du libre examen ; du haut de leur raison ils repoussaient avec dédain les traditions et les doctrines de la Catholicité, et il n'était pas permis de combattre de pareils principes. Arnoux n'eut point cette condescendance ; mais, dans un temps où les fureurs religieuses fermentaient au fond des âmes, le Jésuite sut faire la part de la tolérance et du devoir. Les Sectaires, qui lèveront bientôt l'étendard de la révolte, exigeaient l'expulsion des Jésuites ; les Jésuites n'éprouvaient pas en face de leurs ennemis une de ces terreurs que l'exil seul aurait pu calmer : ils se montraient plus confiants dans la justice de leur cause, plus humains dans leur prosélytisme. « La haine des réformés contre Arnoux, ajoute l'ancien Evêque constitutionnel de Blois ², était d'autant plus injuste que, dans un autre sermon, il avait rappelé à Louis XIII que protection leur était due comme à ses autres sujets, et les historiens assurent que constamment il inspirait au Roi des sentiments de modération à leur égard. »

Arnoux, confesseur du Roi, était tolérant ;

mais ce Jésuite ne manquait ni de courage ni de force quand, du haut de la chaire, il donnait au monarque de ces grandes leçons que peut seule autoriser la sainte liberté du prêtre.

En 1649, des intrigues politiques de plus d'une sorte étaient parvenues à diviser le fils et la mère : Louis XIII l'avait reléguée au château de Blois, d'où le duc d'Epemon l'enlevait pour la conduire à Angoulême. Des bruits sinistres couraient : on disait que Louis, entraîné par ses jeunes favoris, chercherait peut-être dans une guerre parricide le repos que lui déniaient les plaintes de Marie de Médicis. Devant ce crime improbable, mais dont la pensée consternait la France, le Père Arnoux sentit qu'un devoir impérieux lui restait à remplir. Les avis offerts au Roi dans l'intimité n'apportaient pas une réconciliation entre la veuve et le fils d'Henri IV ; en prêchant devant la cour le Jésuite osa dire ¹ : « On ne doit pas croire qu'un prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont il est formé ; vous ne permettez pas, sire, que j'aie avancé un mensonge dans la chaire de vérité ; je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne point écouter les conseils violents et de ne pas donner ce scandale à la Chrétienté. »

Cette audace héroïque, selon Voltaire, porta d'heureux fruits : le Roi, mis en demeure par un homme dont il vénérât le caractère, comprit que sa dignité ne le dispensait pas d'honorer celle qui lui avait donné le jour. Rien jusqu'alors n'avait pu calmer ce cœur irrité ; les paroles du Jésuite préparèrent l'accord tant désiré. Mais un homme si hardi dans l'accomplissement de son devoir était un ennemi de toutes les flatteries ; le connétable de Luynes se fit l'adversaire d'Arnoux, et, deux ans après, le Père Séguiran accepta des fonctions qui paraissaient héréditaires dans la Compagnie. Arnoux avait été accusé d'intolérance, son successeur fut taxé d'orgueil. On annonça qu'à peine en possession de sa charge, Séguiran avait voulu établir une étiquette particulière pour les Jésuites confesseurs du Roi, et que ses prétentions n'allaient à rien moins qu'à conquérir la prééminence sur les Evêques et même sur les Princes de l'Eglise. Les Cardinaux de La Rochefoucauld et de Richelieu attestèrent que ce bruit n'était qu'une calomnie. La déclaration des deux prélats ne laissait place ni à l'erreur ni au doute, ils étaient trop intéressés dans la question pour ne pas l'approfondir ; mais, au milieu des intrigues dont la cour de Louis XIII était le théâtre en 1624, il y avait tant de pratiques secrètes mises en jeu contre les Jésuites que la calomnie survécut. Le Père Arnoux s'était vu disgracié pour avoir eu le courage de prendre le parti de Marie de Médicis proscrite ; le 20 décembre 1625, Séguiran succomba parce qu'il avait déplu à cette prin-

(1) *Histoire des Confesseurs des Empereurs et Rois*, par Grégoire, p. 552.

(2) *Histoire des Confesseurs*, ibid.

(1) *Essai sur les Mœurs*, OEuvres de Voltaire, t. x, p. 248 (édit. de Genève).

cesse réconciliée avec son fils. Depuis plus de quatorze ans le Père Jean de Suffren était le confesseur de la Reine-mère ; Louis XIII l'aimait : par l'entremise des Cardinaux de La Rochefoucauld et de Richelieu, il le choisit pour diriger sa conscience.

C'est dans ce moment que la politique incertaine de la France se dessine enfin : Richelieu arrive au pouvoir. Il a lutté contre tous les obstacles, il a vaincu les répugnances du Roi, il s'est fait un piédestal de Marie de Médicis ; il a rampé, peut-être, afin de s'élever plus haut que le trône ; maintenant qu'il est roi par sa volonté de fer, par son génie qui affronte les difficultés ou qui en triomphe à force de persévérance, il va gouverner. Richelieu connaissait à fond le caractère français : amant de toutes les gloires, le Cardinal apparaissait poète et soldat, théologien et administrateur, Evêque et homme du monde. Sans autre affection que ses calculs, il se portait le défenseur des Jésuites parce qu'il sentait qu'eux seuls tiendraient tête à l'Hérésie ; il les aimait parce que les Protestants ne cachaient pas la haine qu'ils avaient vouée à la Compagnie. Aussi, lorsque les ministres de Charenton réclamèrent l'abolition de l'Ordre de Jésus en Europe, cet homme d'Etat donna-t-il aux Catholiques une leçon qu'ils n'auraient jamais dû perdre de vue. « La bonté divine est si grande, disait le Cardinal en s'adressant aux Calvinistes ¹, qu'il convertit l'ordinaire en bien tout le mal qu'on veut procurer aux siens. Vous pensez nuire aux Jésuites et vous leur servez grandement, n'y ayant personne qui ne reconnoisse que ce leur est grande gloire d'être blâmés de la bouche même qui accuse l'Eglise, qui calomnie les Saints, fait injure à Jésus-Christ et rend Dieu coupable. Ce leur est véritablement chose avantageuse ; nous le voyons par expérience, en ce que, outre les considérations qui les doivent faire estimer de tout le monde, beaucoup les aiment particulièrement parce que vous les haïssez.

Richelieu ne demandait pas mieux que de faire cause commune avec les Jésuites ; il était trop perspicace pour ne point apprécier leur sagesse, trop juste pour ne pas leur tenir compte des préventions ou des inimitiés dont il les voyait assaillis ; mais si l'Evêque avait su les défendre avec tant de vigueur, le ministre se croyait en droit d'espérer qu'ils le seconderaient dans ses plans politiques. Le Parlement et l'Université savaient que le Cardinal s'irritait aisément lorsque son amour-propre se sentait blessé : il ne leur était plus possible d'attaquer de front l'Ordre de Jésus, ils chargèrent Richelieu de leur vengeance. L'Université venait d'éprouver un échec qui avait renouvelé ses douleurs. Henri de

Bourbon, nommé à l'évêché de Metz, était un élève des Jésuites. Lorsqu'en 1624 il fit son acte public de théologie, il voulut offrir à ses maîtres un gage de sa reconnaissance ; il choisit leur collège pour subir ses examens. Les Jésuites affirmèrent qu'ils avaient engagé le jeune prince à accorder cet honneur à la Sorbonne ; mais, disent les vieux manuscrits du temps, il ne put jamais s'y résoudre. Henri de Bourbon était fils d'Henri IV et de la marquise de Verneuil ; Louis XIII avait pour lui une vive amitié, il désira d'assister à cette thèse ; toute la cour l'accompagna à la maison des Jésuites : il n'en fallait pas tant pour soulever les jalouses colères de l'Université.

Sur ces entrefaites, le Père Coton, nommé Provincial de France, arriva de Rome. Sa position était exceptionnelle : il avait vu grandir autour de lui ces jeunes ambitieux qui se disputaient la faveur du monarque ; il était l'ami de Richelieu, celui du connétable de Lesdiguières, qui, en 1622, avait enfin abjuré le Calvinisme, et, dans sa retraite toujours grondeuse, Sully l'accueillait comme un souvenir du bon roi : il rattachait le passé au présent. A peine de retour parmi ses frères, dont il était le chef, Coton essaya de repousser les attaques. On incriminait tout ce qui sortait de la plume des Jésuites : l'Université leur reprochait d'accaparer l'éducation ; les Calvinistes les accusaient de thésauriser. Coton défendit son Ordre dans une lettre qu'il adressa au monarque ; on y lit : « Les ennemis de l'Eglise et du Roi vouleront faire accroire audit feu Roi le grand Henri, votre Père, que notre Compagnie étoit si riche qu'elle regorgeoit de bénéfices, à raison de quoi je fus contraint de porter un dénombrement de tous nos biens à mons de Bellièvre, lors chancelier, à mons de Sully, surintendant-général des finances, et à MM. les secrétaires d'Etat, faisant voir, ce que j'offre de faire encore pour le présent, que nous n'avons pas deux cents francs pour un homme, y comprenant vivre, vestir, librairie, sacristie, bastiment, procèz, viatique, et toute autre dépense tant commune que particulière ; et nommerions plusieurs ecclésiastiques de France dont le moindre, lui seul, a plus de bénéfices que nous tous ensemble ; et ce fait fut vérifié et sommes prêts d'en faire encore la preuve, si Votre Majesté le désire.

De nouveaux orages se formaient, un prêtre de Dieppe en fit briller les premiers éclairs. Ce prêtre accusa le Père Ambroise Guyot de conspirer avec les Espagnols contre le Roi et le Cardinal au sujet de la guerre de la Valteline. Richelieu poursuivait deux buts : l'anéantissement du Calvinisme en France et en Europe l'abaissement de la maison d'Autriche. Ce n'était pas une pensée chevaleresque qui dirigeait cette politique ; le Cardinal songeait peu à venger la défaite de Pavie et la captivité de François 1^{er} ;

Le père
Coton,
Provin-
cial.

Accusa-
tion con-
tre les
Jésuites.

(1) Les principaux points de la Foi catholique défendus contre les quatre ministres de Charenton, ch. ix, 490 (Chalons, 1685).

ses plans avaient plus d'actualité. A l'intérieur il se montrait sans pitié pour les Dévotés de l'Eglise; à l'extérieur, il encourageait leur esprit de révolte, il soudoyait leurs chefs, il faisait cause commune avec eux. Les Catholiques, qui n'avaient pas la clef de cette diplomatie double, s'en étonnaient, le Père Guyot se trouva donc dénoncé comme fauteur de l'étranger. Le délateur avoua plus tard, au moment où il expiait sur l'échafaud son crime de trahison, que le Jésuite était innocent; mais le soupçon germa dans le cœur de Richelieu. Le Parlement vit l'occasion propice, il la saisit.

Le père
Eudémon
Joannès.

Urban VIII envoyait à Paris le Cardinal Barberini, Légat du Saint-Siège; le Père Eudémon Joannès, dont le nom et les écrits avaient si souvent retenti dans la polémique¹, était adjoint à la légation en qualité de théologien et de conseil. A peine fut-il arrivé que l'on insinua que ce Jésuite était peu favorable au royaume de saint Louis. Quand cette rumeur eut acquis quelque consistance, l'avocat-général Servin, qui savait bien que Richelieu ne le désavouerait pas, accuse le Père d'écrits séditieux; en plein Parlement il propose de violer le droit des gens et celui des ambassadeurs, il veut même décréter une prise de corps contre lui. Mathieu Molé était procureur-général; étroitement lié avec le Père Coton, on avait toujours vu ce grand magistrat planer au-dessus des animosités et ne chercher que la justice dans les inspirations de sa conscience. Molé avait pu suivre les Jésuites à l'œuvre; il les avait étudiés dans toutes les situations, et il leur témoignait une affection basée sur l'estime. Les paroles amères de Servin l'indignèrent, et, d'un ton d'autorité, il imposa silence à l'orateur judiciaire.

Mathieu
Molé et
Servin.

Le père
Keller,
auteur
de pam-
phlets
contre
Richelieu.

Mathieu Molé avait calmé une tempête; le Père Keller, Jésuite allemand, en fit éclater une autre. Les Catholiques d'Allemagne étaient victimes de la politique du Cardinal. Ils ne lui devaient que la vérité: Keller, confesseur de Maximilien de Bavière, usa du droit que tout homme possède; il censura au point de vue germanique la direction que le maître de Louis XIII imprimait aux affaires; il publia, sur la fin de 1625, les *Mysteria politica* et l'*Admonitio ad Regem Christianissimum*. Il était plus dange-reux d'offenser le ministre que le Roi: ces deux écrits mettaient à nu le fond de la pensée du Cardinal; ils blessaient son orgueil, ils menaçaient de briser son pouvoir encore mal affermi. Les *Mysteria* et l'*Admonitio* avaient paru sans nom d'auteur; mais l'Université, le Parlement et Richelieu surtout y reconnurent la main d'un Jésuite. Le Père Eudémon Joannès était sur le point de mire des attaques; on ne poussa pas plus loin les investigations, et on lui attribua ces deux ouvrages, où la vérité a com-

mis la faute de se cacher sous la livrée du pamphlet. Eudémon prouva qu'il ne pouvait pas en être l'auteur. On passa à d'autres Jésuites: les Pères Garasse et Scribani, Provincial de Flandre, furent soupçonnés.

François Garasse avait dans l'esprit assez de verve et de mauvais goût, assez de conviction religieuse et d'amertume pour produire ces libelles; mais, au milieu de ses débordements d'invectives et d'antithèses ridicules, ce Jésuite, que les sarcasmes du Jansénisme ont livré à la risée publique, possédait un caractère plein d'honneur et une ardente charité. Il se défendit contre l'inculpation dont il était l'objet, et il rencontra dans trois hommes au faite des grandeurs par la vertu, le courage militaire et le talent, des amis qui cautionnèrent sa probité. Le Cardinal de La Rochefoucauld, le duc de Montmorency et Mathieu Molé estimaient et aimaient le Père Garasse. Cette triple amitié est un titre de gloire pour le nom de ce prêtre, qui eut au suprême degré les qualités et les défauts des écrivains de son temps, et qui, quelques années plus tard (1634), mourra à Poitiers en dévouant sa vie pour les pestiférés. La Rochefoucauld, Montmorency et Molé se portaient forts pour le Père Garasse, Richelieu abandonna encore cette proie. L'auteur échappait à ses colères, il voulut au moins les faire retomber sur l'ouvrage: le Parlement et l'Université étaient à ses ordres; ils condamnèrent. L'assemblée du Clergé rendit une sentence analogue.

Cette satisfaction ne suffisait ni à Richelieu, ni au Parlement, ni à la Sorbonne. Le 20 janvier 1626, peu de jours après le décret contre les *Mysteria* et l'*Admonitio*, le traité du Jésuite Santarelli fut connu à Paris¹. Filesac, docteur de Sorbonne, et Servin l'examinèrent; dans les trentième et trente et unième chapitres, ils trouvèrent surabondamment matière à accusation. Santarelli posait les principes ultramontains, il les développait à Rome, et, ne se préoccupant pas assez du retentissement que ses doctrines allaient provoquer, il dissertait sur des points que les méfiances de la politique devaient encore rendre plus ardues. Le pouvoir pontifical y était professé dans sa pureté primitive: selon ce théologien, le Pape avait le droit de punir les princes, et, pour de justes causes, ce droit s'étendait jusqu'à dispenser les sujets du serment d'obéissance.

L'autorité du Saint-Siège sur le temporel avait souvent été un bonheur et un bienfait pour les peuples; mais une nouvelle jurisprudence prévalait dans l'Eglise Gallicane. Ce traité, auquel la Cour Romaine et le Général de la Compagnie de Jésus accorderaient leur approbation, y évoquait, ainsi que dans les cours étrangères, de

(1) André-Eudémon Joannès était né dans l'île de Candie.

(1) Celivre a pour titre : *De hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento penitentiae, et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis.*

gigoureux contradicteurs. Les Rois s'efforçaient de secouer la tutelle du Saint-Siège, ne se doutant pas qu'ils s'en préparaient une autre qui n'aurait ni la justice ni le sentiment paternel de la première. Ils s'affranchissaient du joug pontifical pour retomber sous celui des masses : Ils expièrent cruellement cette pensée. Aux yeux des princes, la royauté s'estimait assez forte, elle devait enfin marcher sans lisières et sans contre-poids. Le Jésuite n'avait pas eu de ces ménagements dont Rome possède si bien l'art ; il s'exprimait sans ménagement, comme si son ouvrage ne pouvait jamais franchir les Alpes. Erreur ou vérité, cette doctrine fournit un prétexte aux adversaires de la Compagnie ; Servin s'en empara, et, pour avoir plus d'éclat sur sa manifestation gallicane, il la diffusa jusqu'au 6 mars 1626. Ce jour-là, le Roi tenait un lit de justice. Servin prit la parole ; au moment où il allait s'élever de toute sa véhémence contre les principes de l'Ultramontanisme, et brandir les foudres du Parlement sur la Société de Jésus, responsable, à ses yeux, de l'ouvrage de Santarelli, il tomba aux pieds de Molé, frappé d'apoplexie. Il n'eut même pas le temps d'invoquer dans une suprême prière celui qui juge les juges de la terre.

Cette mort si rapide n'arrêta point la procédure entamée. Omer Talon, grave et digne magistrat, le remplaça, et les Jésuites eurent les regrets à donner à la mémoire de Servin. Servin les poursuivait avec tant d'apreté que, chez ce magistrat, c'était plutôt une lutte avec ce magistrat qu'une affaire d'équité : il avait été leur ennemi de tous les temps. Talon leur devait de la gratitude, il était plus calme que son prédécesseur ; mais Richelieu voulait que les Jésuites humiliassent leur puissance devant la sienne : Talon servit éloquentement ce calcul.

Le 43 mars, le président de Lamoignon arriva secrètement à la Maison Professe ; il apprit au Père Coton que Santarelli était condamné, et que le Parlement méditait de prononcer le lendemain une sentence d'exil, confondant ainsi les Jésuites français dans une accusation intentée sur un ouvrage Italien. Le Cardinal s'était rangé à l'avis de la cour judiciaire : un désir de Richelieu faisait loi. Mathieu Molé cependant ne craint pas d'encourir sa colère. Il se présente devant le Roi : en termes énergiques, il lui retrace ses devoirs et les services que l'Ordre de Jésus a rendus au monde, à la Catholicité et à la France ; il déclare que jamais il ne sanctionnera une pareille iniquité. Le Roi n'avait déjà plus d'autres volontés, d'autres inspirations que celles que lui dictait Richelieu : il laissa faire. L'ouvrage de Santarelli fut brûlé en place de Grève par la main du bourreau, et l'on se mit à discuter la question du bannissement. Quelques-uns des plus exaltés parlaient même d'interdire l'instant même aux Jésuites la chaire et la confessionnal, lorsque Deslandes, doyen des con-

seillers, s'écrie : « Et à quoi pensons-nous ? Faudra-t-il que nous défendions au Roi et à la Reine-mère de se confesser au Père Suffren, et que nous leur nommions un autre directeur ? »

Ces paroles apaisèrent l'irritation : il fut décidé que le Parlement entendrait à sa barre le Provincial et les supérieurs des Jésuites. Coton, les Pères Filleau, Brossald et Armand comparurent devant le premier président de Verdun : on les interrogea, on leur enjoignit de signer les quatre articles dont les Etats-Généraux de 1614 avaient rejeté la teneur. Coton allait mourir, mais le danger que courait l'Ordre de Jésus suppléa à sa faiblesse : il répondit à toutes les questions ; puis, au nom de sa Compagnie, il ajouta qu'il signerait tout ce que la Sorbonne et l'Assemblée du Clergé souscriraient elles-mêmes. La proposition des Jésuites n'était pas nouvelle, mais elle n'en paraissait que plus embarrassante pour le Parlement.

Richelieu avait déchainé les flots, il les calma ; il venait de prouver aux Jésuites qu'il savait être un implacable ennemi : le Cardinal ne tardera pas à leur offrir des compensations. Le Père Coton, cependant, était frappé à mort ; il ne lui restait plus que cinq jours à vivre, et, le 44 mars 1626, il rendait compte au Général de la Société de sa comparaison devant la cour. Le Roi l'avait mal accueilli le 45 ; le 46, Richelieu renonçait à pousser les choses plus loin. Les Jésuites offraient d'accepter la censure que la Sorbonne et le Clergé feraient de la doctrine de Santarelli : il jugea que cette acceptation serait suffisante. Les opinions d'Edmond Richer dominaient alors dans l'Université, mais elle comptait quelques docteurs circonspects, et le Cardinal n'était pas homme à laisser ces opinions se prévaloir d'une circonstance fortuite. Le 48 mars, Coton était à l'agonie, lorsqu'un huissier lui signifia l'arrêt du Parlement. Le Jésuite en écouta la lecture ; quand elle fut terminée, il murmura : « Faut-il que je meure comme criminel de lèse-Majesté et perturbateur du repos public, après avoir pendant trente ans servi deux Rois de France avec tant de fidélité ! » Coton expira le lendemain. Ce trépas changea le cours des idées ; il y eut réaction. Pour honorer le Père, dont les derniers moments avaient été troublés par une lutte juridique, l'Archevêque de Paris fit lui-même l'absoute sur ses restes mortels, et Richelieu vint prior près de ce tombeau que sa politique avait ouvert.

Les Jésuites s'étaient engagés à souscrire aux décisions que la Sorbonne adopterait. Le 4^{er} avril, la Faculté de Paris s'occupa de les rédiger ; mais, dans le sein même de l'Université, il surgit des difficultés de plus d'une sorte. Les docteurs Du Val, Poulet, Mauclerc, Reverdi et Isambert s'opposaient à tout ce qui, dans les mots ou dans la pensée, serait hostile aux véri-

Les
Jésuites
cités à la
barre.

Richelieu
apaise
l'orage
qu'il a
soulevé.

Mort du
père
Coton.

tables droits du Saint-Siège comme au respect qui lui était dû. La discussion s'éternisa et aboutit à un compromis. Le 29 janvier 1627, le Roi, dans son conseil, décréta qu'afin de terminer ces controverses, il nommerait lui-même les Cardinaux et les Evêques qui jugeraient « en quels termes seroit conque la censure de la détestable et pernicieuse doctrine contenue au livre de Santarelli, pour, ce fait, être par Sa Majesté ordonné ce qu'il appartiendrait par raison. »

Lettre
du père
Suffren
au Général.

Avant la publication de cet arrêt, le Père Suffren, s'adressant au Général de l'Ordre, prenait l'initiative des mesures de prudence. « Je m'efforcerai de montrer, écrit-il le 6 mai 1626, ainsi que j'ai tâché de le faire jusqu'à ce jour, que Votre Révérence, en approuvant le livre de Santarelli, a agi comme elle pouvait et comme elle devait en telle matière, et qu'on ne doit pas accuser et condamner nos Pères de France si quelque Père italien fait paraître un ouvrage composé sans mauvaise intention, mais peut-être trop légèrement et sans assez de considération et de sagesse. Sans doute, si on consulte la raison, rien de plus raisonnable; mais dans ce malheureux temps, c'est bien moins la raison que la passion qui dirige les hommes. Nous avons beaucoup d'adversaires déclarés. Peu de nos amis ont le courage d'épouser ouvertement notre défense. Les services nombreux, publics ou privés, que nous rendons au royaume, personne n'y fait attention; et si l'on découvre la moindre faute dans l'un des nôtres, tout le monde jette les hauts cris. »

Vincent
de Paul
fonde la
Congrégation
des Lazaristes.

Richelieu était satisfait; il songea à faire oublier aux Jésuites le coup de force qu'il avait tenté. Il se servit d'eux comme des auxiliaires les plus habiles pour développer ses plans de grandeur nationale et ramener à l'unité les Français qui s'en étaient séparés. Richelieu les employa dans les missions. Les Jésuites ne pouvaient cependant suffire à tout; à la première que Vincent de Paul donna, il avait eu pour collaborateurs le recteur du collège d'Amiens et le Père Fourché. Madame de Gondy, la protectrice de Vincent, voyait par cet heureux essai et par la réunion d'un grand Saint avec un grand Institut les merveilles que la Foi opérait encore. Elle conçut le projet de doter ses terres d'une mission quinquennale; elle affecta un revenu de seize cents livres à cette œuvre, et elle chargea Vincent de Paul de trouver une Congrégation qui accepterait le legs. En 1617, Vincent s'adresse au Père Charlet, provincial des Jésuites. Le général de la Compagnie est consulté; il refuse. Les Oratoriens refusent après lui. Vincent ne trouvait pas de Missionnaires dans les Sociétés déjà établies, parce qu'elles étaient surchargées de travaux. C'était un homme dont les difficultés excitaient le zèle; les Jésuites et les Oratoriens ne peuvent le seconder: il réunit des prêtres séculiers, il les anime de sa puissante charité,

et ce double refus donne naissance à la Congrégation des Lazaristes, qui a rendu et qui rend encore tant de services à la Religion Catholique.

Pendant ces années qui commencent le ministère du Cardinal, les Jésuites avaient vu le trouble et l'inquiétude s'introduire dans leurs Collèges. Les menaces que l'Université et le Parlement faisaient retentir avaient éloigné beaucoup de disciples, et néanmoins, d'après le recensement envoyé à Rome à la fin de 1627, le nombre des jeunes gens que, dans la seule province de Paris, les Pères instruisaient, s'élève au chiffre de treize mille cent quatre-vingt quinze ¹. La France formait cinq provinces de l'Ordre. Celles de Lyon, de Toulouse, de Guienne, de Champagne et de Lorraine comptaient chacune autant d'écoliers que la province de Paris, et quand Richelieu eut permis à Louis XIII de favoriser les Jésuites, ce nombre s'accrut encore. Le 7 mars 1627, le Roi scella sa réconciliation avec les Pères; il vint accompagné de son ministre poser la première pierre de l'église de la Maison-Professe, rue Saint-Antoine. Louis XIII coopérait de ses largesses à la construction de l'établissement; Richelieu s'y associa, et, le 9 mai 1644, le Roi et toute la cour assistaient à la messe solennelle que le Cardinal y chanta, environné d'un faste royal et d'une foule de prélats et d'abbés. En ce temps-là personne ne rougissait de pratiquer sa religion. Les intérêts, les passions ou les plaisirs entraînaient bien les hommes dans des voies peu chrétiennes; mais, quand il importait de donner au monde un exemple de foi et à Dieu un témoignage d'adoration, tous les intérêts, les passions ou les plaisirs faisaient place à la piété. Le Roi, la Reine, les ducs d'Orléans, d'Enghien, de Conti, de Nemours, de Chevreuse, de Montbazou, de Ventadour, d'Uzès et de Luynes, les maréchaux de Brézé, de Saint-Luc et de La Meilleraie, le chancelier Séguier, Bouthillier, surintendant des finances, et les quatre secrétaires d'Etat s'approchèrent de la table sainte et reçurent la communion des mains du Cardinal. Peu de mois après, une cérémonie profane réunissait encore chez les Jésuites le ministre omnipotent et les grands du royaume. L'année scolaire de 1644 finissait; avec Richelieu, il fallait de la poésie, du théâtre, de l'héroïsme sur la scène. Les Jésuites avaient depuis longtemps inventé ce nouveau ressort d'émulation: leurs élèves jouèrent la comédie. Parmi les jeunes acteurs, on comptait Armand de Bourbon, prince de Conti, et le prince de Savoie-Nemours, qui se mêlaient aux jeux de leurs condisciples, après avoir partagé leurs études. Ainsi les Pères, par une éducation nationale, confondaient tous les rangs de la société;

(1) Ce total est ainsi réparti sur le catalogue: Collège de Clermont, à Paris, 1827; La Flèche, 1530; Bourges, 715; Rouen, 1968; Rennes, 1484; Caen, 940; Nevers, 581; Amiens, 1450; Moulins, 400; Orléans, 412; Eu, 440; Blois, 259; Quimper, 980; Alençon, 370.

se apprennaient aux fils des princes à vivre parmi les enfants du peuple.

La cour favorisait les disciples de saint Ignace ; la ville de Paris ne resta pas en arrière. Ils songeaient à faire rebâtir leur collège de Clermont. Le prévôt des marchands, les échevins de la capitale s'en déclarèrent les protecteurs, et la cité accorda dix mille livres pour subvenir aux dépenses. Elle fit plus ; le prévôt des marchands et les échevins posèrent en grande pompe la première pierre de la maison. Cette faveur éveilla les Universitaires. Le 9 août 1628, ils se réunirent ; le 14, ils se plainquirent à l'Hôtel-de-Ville de la bienveillance que les magistrats avaient témoignée, et ils ajoutèrent ¹ : « Les Jésuites s'en prévaudront pour faire croire à la postérité que leur collège, à l'établissement duquel cette ville s'est opposée dès l'année 1564, est maintenant autorisée par aveu d'elle, voire même bâti et fondé de ses deniers. » Bailleul, prévôt des marchands, ne se laissa point intimider par ces menaçantes doléances : il répondit que les citoyens de Paris avaient pris modèle sur leur Roi et qu'ils n'en pouvaient choisir un meilleur. L'Université se retira toute honteuse du rôle qu'on faisait jouer à ses animosités trop passionnées, et elle chercha à porter la querelle sur un autre terrain.

Au moment où il avait cru devoir, dans son intérêt, remuer le vieux levain des jalousies doctorales, Richelieu ne s'était pas contenté d'armer la Sorbonne ; il avait excité les autres facultés du Royaume : elles répondirent à son appel. Le collège de Tournon, créé par le Cardinal de ce nom, était, à la demande de ses héritiers, érigé en Université ; le Saint-Siège et le roi de France, en 1622, sanctionnaient ce projet ; le Parlement de Toulouse avait confirmé les privilèges accordés ; mais, Richelieu aidant, le Parlement du Languedoc infirma sa sentence. La cause fut évoquée au conseil privé du Roi, et les facultés de Bordeaux, de Reims, de Poitiers, de Caen, d'Orléans, de Bourges, d'Angers et d'Aix firent cause commune avec celles de Valence, de Cahors et de Toulouse. Comme leur sœur de Paris, elles poussaient le cri d'alarme, pressentant bien que, si les Jésuites, même dans un coin ignoré du Vivarais, jouissaient du droit d'accorder les grades littéraires, tous les jeunes gens iraient prendre leurs degrés à Tournon. La guerre était acharnée ; les enfants de Loyola comprirent qu'il serait sage d'ajourner une pensée qui soulevait tant de violences, et, dans un mémoire adressé par eux à la Sorbonne, ils se désistèrent. Ce mémoire, dont le Père Garasse est l'auteur, se termine ainsi : « S'il n'estoit question que d'endurer en notre particulier, nous baisierions les vestiges de M. le recteur et fairions comme saint Ignace, le grand

martyr d'Antioche : nous caresserions les ours et les lions qui nous persécutent. Mais estant question d'un corps outragé et diffamé, estant sujet qui ne nous rendroit pas martyrs comme saint Ignace, mais dignes de toutes les malédictions du monde, permettez qu'il nous reste quatre choses, lesquelles on ne sauroit nous ravir sans injustice : la plume pour nous défendre modestement, la voix pour nous plaindre justement, les poulmons pour soupirer doucement en nos angoisses, et nos vœux pour les présenter à Dieu dévotement en faveur de ceux qui nous affligent. »

Les Jésuites passaient condamnation sur des prétentions que le Pape et le Roi appuyaient de bulles et de lettres patentes : ils se retirèrent de la lice lorsqu'elle n'était qu'ouverte. L'Université de Paris ne se contenta pas d'une victoire sans combat ; elle réchauffa dans ses écrits toutes les imputations que les Protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande portaient au compte des Pères, et, ne pouvant plus s'abriter derrière les arrêts toujours favorables du Parlement, elle eut recours à l'insulte calviniste. C'était outrepasser les désirs de Richelieu : le Cardinal-Roi fit un signe, et l'Université disparut, attendant pour faire revivre sa haine une occasion qu'elle guetta. Il y avait parmi les Jésuites français un Père nommé Théophile Raynaud ; né à Sospello, dans le comté de Nice, le 15 novembre 1583, Raynaud, doué d'une mémoire et d'une imagination prodigieuses, s'était, souvent contre le gré de son Ordre, mêlé aux querelles théologiques ou littéraires de l'époque. Il était l'ami du Jésuite Monod, que le Cardinal tenait à cette même époque prisonnier dans le château de Montmélian ¹. Richelieu est en butte aux sarcasmes et aux malédictions des écrivains espagnols et allemands, qui continuent à blâmer ses alliances avec les Protestants. Il jette les yeux sur le Père Théophile, il le choisit pour l'arcboutant de ses vengeances. Le style plein d'originalité du Jésuite, sa verve mordante, son érudition étaient autant de gages de succès ; mais Théophile Raynaud refuse de se charger d'une pareille cause. Il résistait ; Richelieu le poursuit en Savoie et dans le Comtat Venaissin : le Père Théophile ne veut pas être pour lui, il est donc contre lui. Le Jésuite tint tête à la persécution, et, quelques années après avoir donné à Richelieu la mesure de son indépendance, il offrit au monde catholique un exemple d'abnégation. L'évêché de Genève vaquait par la mort de Jean-François de Sales, frère et successeur du

Richelieu et le père Raynaud.

(1) Le Père Monod, de la Compagnie de Jésus, était né en Savoie dans l'année 1586. Confesseur de Christine de France, fille de Henri IV et épouse de Victor-Amédée I^{er}, il fut envoyé par ce prince à la cour de France pour suivre les négociations relatives au titre de roi de Chypre. Richelieu s'opposa à ces négociations. Monod se lia avec le père Caussin et mademoiselle de La Fayette ; puis, après la mort de Victor-Amédée, le Jésuite fut puni par le Cardinal du zèle qu'il avait déployé.

Saint ; la cour de Savoie, le Sénat et le peuple de Chambéry appellent à ce siège leur savant compatriote, que les colères du Cardinal ont grandi : le Jésuite décline les honneurs de l'épiscopat ¹.

Le père Suffren suit la reine-mère en son exil.

En dehors des Pères Monod et Raynaud, Richelieu avait conclu la paix avec la Compagnie de Jésus : il déclara la guerre à sa bienfaitrice. Marie l'avait laissé grandir dans son palais ; elle l'avait protégé contre les répulsions du Roi, et Richelieu, maître de la France, la sacrifiait à son ambition. La Reine-mère était intrigante ; comme Catherine de Médicis, elle avait les mœurs et les caprices de l'Italienne ; mais son esprit possédait les ressources d'astuce que Machiavel communiqua à sa famille. Cette politique d'atmoïement et de petites ruses n'allait guère au caractère plein de décision du Cardinal. Richelieu n'abordait les questions que pour les trancher ; la Reine-mère lui faisait obstacle, il la brisa. Cette malheureuse princesse perdit en un seul jour tous ses amis, tous ses courtisans ; elle s'acheminait vers un éternel exil ; elle allait mourir sur le sol étranger, sans luxe, sans consolation, pauvre et délaissée. Un Jésuite seul osa braver le ministre qui imposait à un monarque, à un fils, d'aussi dures conditions. Le Père Suffren avait à choisir entre les deux royales consciences qu'il dirigeait : Marie de Médicis était abandonnée ; Suffren renonce à l'amitié de Louis XIII, et, comme dernière grâce, il sollicite du souverain l'honneur de suivre la Reine-mère. « Il espérait, dit l'abbé Grégoire ², que ses conseils calmeraient l'âme aigrie de cette femme et la ramèneraient à des sentiments plus modérés. Le Roi, qui estimait Suffren, consentit enfin à son départ. Cet estimable Religieux mourut à Flessingue très-regretté de la Reine, dont pendant plus de trente ans il avait été le confesseur.

Le duc de Montmorency condamné à mort, appelle le père Arnoux.

Marie de Médicis, succombant sous l'ascendant de Richelieu, s'exilait en 1634, et le Père Jean de Suffren l'accompagnait. A quelques mois d'intervalle un autre Jésuite, que Louis XIII avait honoré de son amitié, et qui expiait, loin de la cour, la sagesse de ses conseils, se trouvait

appelé par le duc de Montmorency pour aider à monrir le descendant des premiers barons chrétiens. Henri de Montmorency, trompé par Gaston d'Orléans, s'était confié à son courage, et il avait levé l'étendard contre le Cardinal. Fait prisonnier à l'affaire de Castelnaudary, il fut condamné à mort. Il était jeune encore ; mais, comprenant qu'il n'avait ni pitié à attendre du Cardinal, ni secours à espérer de son misérable allié, il se résigna. Le Père Arnoux était à Toulouse ; Montmorency manifesta le désir d'être disposé à son entrée dans l'éternité par le Jésuite. Aux jours de sa puissance, l'illustre adversaire de Richelieu n'a pas aimé les Pères, il s'est même opposé à leurs progrès ; à sa dernière heure, il n'a sous les yeux que leurs vertus, que leur éloquence ; comme grâce suprême, il fait demander la faveur de se confesser au Père Arnoux. Le maréchal de Brézé vint, de la part du Roi, ouvrir au Jésuite les portes de la prison. Le 30 octobre 1632, Arnoux et trois autres Pères accompagnaient la victime à l'échafaud. Quand il eut placé sa tête sur le billot : « Frappez hardiment, » dit il fils des connétables au bourreau, et sa tête roula aux pieds d'Arnoux. A peine ce triste devoir était rempli, que le Jésuite fut mandé à la cour. « Sire, dit-il à Louis XIII, votre Majesté a fait un grand exemple sur la terre par la mort de M. de Montmorency ; mais Dieu, par sa miséricorde, en a fait un grand Saint dans le ciel. »

Dix ans plus tard, deux autres complices de Gaston d'Orléans, dans une nouvelle conspiration tramée par ce prince, mouraient à Lyon. Cinq-Mars et François-Auguste de Thou avaient été jugés et condamnés. Richelieu, à l'agonie, étouffait dans le sang de ses ennemis tout ferment de discorde intestine. Cinq-Mars, le favori du Roi : de Thou, ami du grand-écuyer, reçurent leur sentence avec une résignation courageuse ; et, comme pour réparer envers la Société de Jésus les injustices parlementaires de l'illustre historien son père, François de Thou, dans ce moment solennel, veut marcher au supplice appuyé sur le bras d'un Jésuite. Le Père Mambrun recueillit ses suprêmes pensées ; il le suivit à l'échafaud, tandis que le Père Malavallette apprenait au brillant Cinq-Mars à envisager chrétiennement cette mort ignominieuse ; car partout une expiation était offerte alors, la victime se sentait plus forte en mettant son dernier jour sous la sauvegarde des disciples de saint Ignace de Loyola.

Les Jésuites, répandus dans les provinces, travaillaient à se montrer dignes de la confiance dont le peuple les avait investis. Ils évangélisaient les campagnes, ils ramenaient à l'Eglise ceux que l'Hérésie ou les passions en avaient éloignés ; ils formaient, dans l'intérieur de leurs collèges, cette brillante jeunesse qui préludait au siècle de Louis XIV. Ils popularisaient l'amour des lettres, ils ouvraient les intelligences

(1) Ce père Théophile est l'auteur des *Heteroclitia spiritualia* et de plusieurs ouvrages aussi singuliers par le titre que par le choix du sujet ; mais il avait des vertus encore plus grandes que ses talents, et, dans son *Journal des Voyages*, 1^{re} partie, page 586, Balthazar de Monconys parle ainsi du désintéressement consciencieux du Jésuite. Après avoir raconté le refus de l'évêché de Genève, que le prieur de Jugeact, à Lyon, lui fait connaître, Monconys ajoute : « Ledit prieur étoit lui-même témoin d'un acte de la plus héroïque vertu, puisqu'ayant eu ordre de feu M. de Bourdeaux (le cardinal de Sourdis) et quelques autres de présenter au Père Théophile, lors de ses adversités, des bénéfices et 2,000 mille livres de rente avec caution bourgeoise dans Lyon, s'il vouloit seulement employer sa plume à écrire en faveur de certaines doctrines, le Père Théophile répondit à M. Jugeact ces belles paroles en baissant sa sottane : « Qu'il aimoit mieux mourir persécuté dans cet habit, que vivre bien à son aise en manquant de fidélité à Dieu, à qui il l'avait vouée. »

(2) *Histoire des Confesseurs des Empereurs et Rois*, etc., p. 339.

le culte du beau et du grand. Ils n'avaient plus à redouter dans l'enseignement, plus d'antagonistes à combattre dans les cours judiciaires ; Richelieu avait réduit au silence toutes les inimitiés ; elles tremblaient devant lui comme les princes et les seigneurs du royaume, dont la tête ou la liberté étaient toujours à la merci du Cardinal. La mère, l'épouse et le frère du Roi vivaient disgraciés ; les généraux, les diplomates, les magistrats, les Evêques qui ne se tenaient pas aux vues du ministre, languissaient à la Bastille ou en exil. Le Roi lui-même n'osait lever la voix pour se plaindre du servage dans lequel il était retenu ; glorieux servage, il est vrai, qui reconstituait la France : un Jésuite sut, par devoir, braver l'omnipotence du Cardinal.

C'était le Père Nicolas Caussin. L'histoire de cette époque se concentre dans l'histoire de la cour. Tout s'y préparait, tout s'y réglait, et Richelieu avait organisé avec tant d'habileté son gouvernement que chacun obéissait au frein. Mais le Jésuite dont Louis XIII faisait son directeur de conscience, en 1637, avait sur les obligations attachées à ces fonctions des idées qui ne pouvaient peu s'accorder avec celles du Cardinal. Le Père Caussin, établissant un parallèle entre les services des courtisans et ceux d'un confesseur du roi, résumait ainsi sa pensée. Il écrivait au Général de l'Institut, le 7 mars 1638 : « Pour les courtisans, le silence est souvent un devoir : pour le confesseur, il serait un sacrifice. » Richelieu n'avait vu dans Caussin que ce que chacun y découvrait, un esprit cultivé, un caractère égal et doux, qualités qui, selon l'abbé Grégoire, lui conciliaient l'estime. A peine le Jésuite fut-il entré en fonctions, qu'il en comprit la gravité. Le Cardinal avait isolé le Roi pour le condamner à n'exister que de sa gloire sacerdotale et politique. Le Roi s'effaçait pour laisser le trône vide, afin que Richelieu ne trouvât pas une ombre d'opposition à ses désirs. Tout pliait devant cette volonté immuable comme la destinée, et qui savait si généreusement récompenser ses esclaves, si sévèrement punir ceux qui n'applaudissaient pas à sa politique ou à ses vers.

Caussin n'ignorait point que le confesseur du Roi devait, avant tout, être le serviteur et le panégyriste du Cardinal. Sans rompre avec lui, sans même refuser au ministre vivant les éminentes qualités que les hommes n'accordent qu'aux morts, le Jésuite avait vu de si près les malheurs du peuple, qu'il chercha à cicatriser les plaies de la France. Il fit entendre à Louis XIII qu'il importait à son salut éternel d'alléger les fardeaux qui pesaient sur le pays ; il blâma les mésintelligences qui ne cessaient d'éclater dans la famille royale, et il exposa les dangers de l'alliance avec les Protestants de l'Empire germanique faisait courir au Catholicisme. Le Roi ne savait que se cacher avec la timidité d'un enfant derrière la pourpre de Richelieu ; et,

quand Caussin le suppliait de rompre le traité conclu avec les Sectaires de l'Empire : « Cependant, répliqua Louis, le Cardinal m'a montré une consultation de docteurs qui, à cet égard, ne pensent pas comme vous. Elle est même signée de plusieurs Jésuites. — Ah ! Sire, répondit Caussin ¹, ils ont une église à bâtir. »

La repartie était audacieuse pour un Jésuite ; elle arracha un sourire aux lèvres malades du Roi, et elle prouva à Richelieu que Caussin était à la cour un danger permanent pour lui. « Ce Religieux, dit madame de Motteville, fut véritablement incorruptible. Il pouvoit facilement s'élever aux dignités ecclésiastiques en capitulant avec sa conscience ; mais il se comporta d'après ses lumières et sa croyance, au risque de se faire du Cardinal l'ennemi le plus puissant, le plus redoutable. » Dans cette cour où Louis XIII, toujours brouillé avec Anne d'Autriche, son épouse, soumettait ses passions à la vertu et se contentait des romans du cœur, une fille de noble maison avait pris sur le Roi un ascendant extraordinaire. Il aimait mademoiselle de La Fayette, et, par elle, Richelieu espérait assurer à tout jamais sa domination sur le prince. Pour se soustraire au rôle que lui réservait l'ambitieux ministre, mademoiselle de La Fayette, indécise entre le Ciel et la terre, consulta le Jésuite. « La vérité est, ajoute madame de Motteville dans ses *Mémoires* ², que Dieu la destinait à ce bonheur ; car, malgré la malice et les faux raisonnements des gens de la cour, le Père Caussin, au lieu d'adhérer au cardinal de Richelieu, comme il en fut soupçonné, lui conseilla, vu les intentions innocentes qu'il lui croyoit, de ne point se faire religieuse, dans la pensée qu'il avoit de se servir d'elle pour inspirer au Roi de faire revenir la Reine, sa mère, et de gouverner lui-même son royaume. »

Caussin donna encore à mademoiselle de La Fayette d'autres avis. Ce fut lui qui opéra la réconciliation entre Louis et Anne d'Autriche ; et quand cette réunion fut consacrée, La Fayette, guidée par Vincent de Paul et par Caussin, se retira du monde. Richelieu s'aperçut que Louis XIII écoutait avec plaisir les conseils du Jésuite ; il sut que ce dernier, pour encourager le Roi à se montrer enfin le maître, lui avait fait entendre de dures vérités, et que même il n'avait pas craint de lui répéter : « Vous ne dites pas tout ce que vous pensez, vous ne faites pas

Mademoiselle de La Fayette et les Jésuites.

Le père Caussin exilé par Richelieu.

(1) *Histoire des Confesseurs*, etc., par Grégoire, p. 343. Cette réponse du Père Caussin se trouve primitivement dans le Calviniste Levassor, auteur d'une *Histoire de Louis XIII*, qui cite également des fragments d'une lettre attribuée au Jésuite, et on y lit : « Pouvois-je ignorer qu'il y avoit quelques Pères dans notre Ordre qui, pour l'intérêt de la Maison professe ou de leur propre personne, faisoient tout au gré du Cardinal ? »

(2) *Mémoires de madame de Motteville*, t. 1, p. 78. — *L'Histoire ecclésiastique de la cour de France*, par Oroux, donne les mêmes détails et rend le même hommage au Père Caussin, t. II, p. 415 et suivantes.

tout ce que vous voulez, vous ne voulez pas tout ce que vous pouvez. » Il l'exila. Le 26 décembre on apprit, par la *Gazette de France* : « Le Père Caussin a été dispensé de Sa Majesté de la plus confesser à l'avenir et éloigné de la cour, parce qu'il ne s'y gouvernoit pas avec la retenue qu'il devoit, et que sa conduite étoit si mauvaise qu'un chacun et son Ordre même a bien plus d'étonnement de ce qu'il a tant demeuré en cette charge que de ce qu'il en a été privé. »

Le père
Bagot le
remplace
et se
retire.

Théophraste Renaudot était le premier qui, en France, avait eu l'idée d'un journal; il le faisait servir à flatter le pouvoir et à calomnier les adversaires de Richelieu. Le Père Caussin, exilé d'abord à Rennes, puis à Quimper, se contenta de se justifier auprès du Général de l'Ordre; cette tâche dut lui être bien facile, puisque l'historien des *Confesseurs des Rois*, résumant les mensonges inspirés par le Cardinal à la *Gazette*, ne peut s'empêcher de dire : « Accusation vague, et qui paraît dénuée de preuves. » Caussin avait disparu, Louis XIII appela à la direction de son âme le Père Jean Bagot. Mais la position, telle que Richelieu la faisait, n'allait guère à l'indépendance de Bagot. Il était Breton. A peine a-t-il mis le pied à la cour, qu'il supplie le Roi de lui accorder la permission de se retirer; il l'obtint, et Jacques Sirmond fut choisi pour confesseur. Ce Jésuite joignait les qualités du religieux aux vertus du citoyen. Grand par son érudition et par la variété de ses talents, plus grand encore par sa modestie, il avait rempli, sous le généralat d'Aquaviva, les fonctions les plus importantes; son souvenir était cher à Rome, et le Pape désirait l'y voir revenir pour s'entourer de ses lumières. Mais le Roi et le Cardinal, dit Henri de Valois¹, ne voulurent pas laisser enlever à la France l'honneur de l'Eglise gallicane, et, pour mieux l'attacher à la patrie, Louis XIII le nomma son confesseur. Le Roi avait la conscience de sa faiblesse. Richelieu lui devenait indispensable; il était peut-être nécessaire à la France. Le Père Sirmond, qui refusait les honneurs du Cardinalat, s'occupa de mettre d'accord ses devoirs envers la royauté et les obligations que son titre lui imposait. Les circonstances étaient plus critiques que jamais.

Richelieu prépare une révolution.

Richelieu, avec ce besoin de domination que le génie ne sait pas déguiser, aspirait à concentrer dans ses mains tous les pouvoirs. Il continuait l'œuvre de Louis XI en tuant la féodalité, il sacrifiait la monarchie au profit de l'autorité royale; mais, dans son système, il fallait toujours sur le trône un Henri IV ou un Louis XIV, le courage et la grandeur, ou un ministre tel que lui. Le jour où la France tomberait sous le sceptre d'un prince sans énergie et sous la direction de toutes les pusillanimités adminis-

tratives, ce jour-là le Royaume se trouverait en face d'une révolution. Le Cardinal ne fit pas ou ne voulut pas faire ces réflexions; il s'improvisait révolutionnaire par amour même de l'autorité; il avait abattu l'orgueil des derniers grands vassaux, il entreprit de lutter contre l'autorité de Rome; maître de la France, encore plus maître de son Roi, il prétendait régenter le Saint-Siège. Urbain VIII, poète comme Richelieu, homme d'Etat comme lui, mais modérant ses desirs et se faisant de la souplesse italienne un rempart contre lequel se brisaient les impétuosité du Cardinal, résistait depuis longtemps à des vœux qui auraient pu troubler la tranquillité de l'Eglise.

Le Cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, avait été revêtu des fonctions de légat apostolique en France; Richelieu, pour affirmer son autorité, sollicita ce titre. Rome connaissait son ambition : le Pape refusa de l'investir d'une charge qui lui aurait facilité les moyens d'usurper une prépondérance sans bornes. Le Saint-Siège n'accéda point à ses arrogantes prières, il essaya de toucher à son but par une voie plus détournée : il songea à tenir sous sa dépendance les anciens Ordres monastiques. Il était abbé de Cluny; en 1636, il se fit élire chef d'Ordre de Cîteaux et de Prémontré. Urbain VIII ne lui accorda pas les bulles d'intronisation. Richelieu avait vécu à Rome, il en connaissait la politique : ces refus successifs l'irritèrent, et, pour commencer la guerre, il obtint du conseil un arrêt par lequel il était interdit de solliciter des expéditions à la cour pontificale et d'y faire passer l'argent destiné à la Daterie. Quelques Prélats étaient à sa discrétion; ils demandèrent la révocation des Annates et la réunion d'un Synode national pour réprimer les empiétements de la cour pontificale. Pierre de Marca, président au Parlement de Pau, et qui, plus tard, fut nommé à l'archevêché de Paris, avait publié un ouvrage sur l'accord du sacerdoce et de l'empire.

Jurisconsulte profond, érudit, plein de goût, il cherchait à plaire à Richelieu. Le Cardinal se plaignait de la méfiance du Souverain Pontife à son égard; elle était injurieuse pour sa foi d'Evêque, outrageante pour ses sentiments catholiques; elle contrariait ses instincts dominateurs. Marca lui proposa un moyen d'accorder son ambition avec son désir de vengeance : il traça un plan par lequel toutes les églises cathédrales attribuaient au Roi le pouvoir d'élire les Evêques, pouvoir que le concordat leur avait ravi. Ce premier pas fait, un concile gallican était assemblé, et Richelieu en sortait patriarche de France. Il se croyait sûr de la majorité des Evêques; afin de céler ses intentions secrètes, il confia la direction du Synode futur aux prélats qui professaient le plus respectueux attachement à la Chaire de saint Pierre. Les choses

(1) *Ne tantus vir, ad illustrandam ecclesie Gallicanæ antiquitatem natus, Gallia eriperetur. (Elogium Jacobi Sirmundi).*

étaient à ce point lorsque Richelieu, cherchant à envenimer les difficultés que le Parlement, créé par lui, ne cessait de susciter au Saint-Siège, se décide à préparer l'opinion publique par un schisme médité.

Un docteur de Sorbonne, Charles Hersent, ne se crut pas tenu à la modération dont le pape Urbain VIII et la cour de Rome faisaient preuve dans ces conjonctures délicates. En 1640, il publia son *Optati galli de cavendo schismate*, une œuvre sanglant contre le Cardinal. Mais les menaces de cette trop vive éloquence devaient retomber sur le torpore des Catholiques. Un membre de l'Université dénonçait Richelieu; Richelieu, un profond tacticien, chargea de sa défense le Père de la Compagnie de Jésus. Hersent s'était bien gardé d'avouer son ouvrage; le Cardinal ne pouvait atteindre l'auteur, il fit condamner le livre par François de Gondy, évêque de Paris, et par les prélats de la province; puis, le Jésuite Michel Rabardeau entreprit de réfuter le docteur de Sorbonne. On se bécotaient les rôles, et cette confusion était le résultat des calculs les plus savants de Richelieu. Il espérait ainsi donner le change aux fidèles et gouverner, puisqu'un Jésuite reconnaissait la nécessité d'un patriarcat français, il n'y avait rien dans cette innovation de contraire à la Foi catholique. Les Pères de la Compagnie en France se rassocièrent point à une pareille doctrine; mais de Rome, d'Allemagne et de la Péninsule ils repoussèrent; mais Richelieu avait produit l'effet désiré. Pour combattre Rome, il s'était efforcé de son bouchier; il ne lui restait plus qu'à mettre à exécution ses desseins: la mort ne lui en laissa pas le temps. Ce prêtre, qui avait livré les potentats de l'Europe à régler leurs intérêts sur sa politique, et qui était l'impécable moteur de toutes les guerres comme de toutes les transactions politiques, expira le 12 décembre 1642. Il fut odieux aux princes, à la cour et au peuple, mais grand de toutes les manières qu'un de ses regards comprimait au fond des cœurs, haines qui ne s'évanouissent que devant un tombeau glorifié par la postérité.

Dans le même temps, Louis XIII, atteint d'une maladie mortelle, n'avait plus que peu de jours à vivre. Ce prince qui n'était roi que par la bravoure et par la justice, éprouvait toujours le besoin d'avoir auprès de lui un ami, un favori ou un maître. Le Père Jacques Sirmond était entré dans ses faiblesses; âgé de plus de quatre-vingts ans, ce vieillard avait essayé d'inspirer à un monarque encore jeune l'énergie du bien, il l'avait accompagné au siège de Perpignan. Lorsque Sirmond s'aperçut que ce n'était plus à la vie mais à la mort qu'il fallait préparer Louis XIII, il crut que ses forces ne suffiraient pas à une pareille tâche; il sollicita l'autorisation de se retirer. Le Père Dinet fut nommé pour le remplacer; le 48 mars 1643, le Roi le fit man-

der à Saint-Germain. Richelieu, qui, comme tous les hommes d'Etat, ne laissait pas aux sentiments de la nature le droit de contrarier ses projets, avait fait de Louis XIII un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais frère malgré lui. Les Jésuites cherchèrent pendant longtemps à émanciper cette servilité royale; Dinet voulut qu'au moins, à sa dernière heure, le Roi se relevât de ces abaissements. Richelieu avait pros crit ou plongé dans les cachots les hommes dont il redoutait l'influence; « sur les représentations du confesseur, raconte le conventionnel Grégoire ¹, le Roi donne des ordres pour qu'on délivre les prisonniers, qu'on rappelle les exilés, victimes innocentes, et qu'on paie les gages des serviteurs de sa mère. Le confesseur lui représente l'obligation de témoigner publiquement ses regrets du traitement rigoureux infligé à sa mère; le Père Dinet insiste sur la nécessité de faire la paix et de soulager le peuple. »

C'était le dernier favori de Louis XIII: telles furent les pensées qu'il lui suggéra. Le Roi, qui voyait la mort s'approcher, exauça les vœux que l'amour de la France dictait au Jésuite; puis, le 44 mai 1643, il expira entre ses bras. Cinq jours après, le jeune duc d'Enghien, un élève des Jésuites de Bourges ², apparaissait dans les champs de Rocroi. Pour célébrer les funérailles du fils d'Henri IV et l'avènement au trône de Louis XIV, le duc d'Enghien, général à vingt-deux ans, brisait les vieilles bandes espagnoles; il triomphait dans cette bataille de trois jours, de la prudence de Mello et du courage de Fuentes.

Un héros sortait à peine de l'école des Jésuites qu'un vieux soldat y entra: ce vieux soldat était le maréchal Josias, comte de Rantzaw. Compagnon d'armes de Gustave-Adolphe, ami du chancelier Oxenstiern, le Richelieu du Nord, Rantzaw, après la mort du Suédois, renonça au Holstein, sa patrie, pour servir la France. En moins de dix ans il avait perdu sur les champs de bataille un œil, une jambe et une main; au siège de Bourbourg, une balle lui enleva l'oreille gauche. La dignité de maréchal de France récompensa une pareille valeur. Mais il ne restait à Rantzaw rien d'entier que le cœur; il songea à l'offrir à Dieu, et le général luthérien s'adressa aux Jésuites. Dans sa vie agitée, Rantzaw avait conçu des doutes sur la vérité du dogme protestant, la conduite peu évangélique des pasteurs réformés, la lecture des controverses de Bellarmin, avaient ébranlé ses convictions. Il aimait à s'entretenir avec les Jésuites, et le Père Marchand, Provincial des Franciscains de Belgique, avait, en 1642, à Gand, presque décidé sa conversion. Lorsqu'il

Le grand Condé à Rocroy.

Le maréchal de Rantzaw abjure le Protestantisme entre les mains des Jésuites.

(1) *Histoire des Confesseurs*, etc., 548.

(2) Le grand Condé eut pour maître, à Bourges, dans l'art des fortifications, un frère-coadjuteur Jésuite, nommé Dubreuil. Ce frère, mathématicien et artiste distingué, a laissé un ouvrage curieux sur la perspective.

trois ans de date, il eut perdu l'oreille, Rantzaw, persuadé que cette dernière blessure était un avertissement du ciel, appelle deux Jésuites dans sa tente. Le 9 août 1643, la ville de Bourg tombait en son pouvoir, et, le 15, ayant abjuré le Luthéranisme entre les mains d'un des Pères, il fit acte de Catholique. A peine a-t-il reçu la communion que, plein de sa nouvelle ferveur, Rantzaw accourt chez le maréchal de Gassion : Gassion est Calviniste ; son compagnon d'armes fait auprès de lui office de missionnaire. Il était loyalement revenu à la religion de ses pères, il persévéra jusqu'à la mort.

Grandes
fondations et
grands
hommes.

C'était l'ère des grandes créations, précédant en France l'ère des grands hommes. Dans leurs collèges, les Jésuites préparaient le siècle de Louis XIV ; dans la chaire et dans le monde, ils s'associaient aux œuvres de prévoyance nationale dont la Religion couvrait le royaume. Au fond des prisons, où ils descendaient consoler les coupables, ils obtenaient que les condamnés à mort pussent recevoir la sainte Eucharistie, afin de prouver que, abandonnés au monde entier, ils trouveraient dans leur repentir un père moins inflexible que la justice des hommes. Bernard, le pauvre prêtre, fécondait la bienfaisance ; saint François de Sales, le Cardinal de Bérulle¹ ; Jean-Jacques Olier, Pierre Fourier et Jean Eudes, cinq élèves des Jésuites de Paris, de Pont-à-Mousson, de Lyon et de Rouen, se livraient à l'ardeur d'un zèle que tempéraient la sagesse et la science. François de Sales et la baronne de Chantal établissaient l'Ordre de la Visitation, Bérulle créait l'Oratoire, Fourier reformait les Chanoines de la Congrégation de St-Augustin, Olier instituait les Sulpiciens, Eudes, le frère de Mézerai l'historien, donnait naissance

aux Eudistes. Le Père Bagot, à peine échappé de la cour de Saint-Germain, rassemblait autour de lui des jeunes gens qu'il façonnait à la vertu et au martyre. On comptait parmi eux François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec ; de Meurs, premier Supérieur des Missions étrangères à Paris ; Pallu, Evêque d'Héliopolis ; Joguez, l'un des apôtres du Canada ; le célèbre Archidiacre d'Evreux Henri Boudon, Chevreuil et Fermanel. « Cette réunion de jeunes gens, dit Boudon¹, a été comme une petite source qui est devenue un grand fleuve par le nombre des Evêques et Vicaires apostoliques que l'on a choisis parmi eux pour l'Orient et pour l'Occident. C'est de ce nombre que l'on a pris des Evêques pour Siam, pour la Chine et pour le Canada pour en être les Pères. C'est ce qui a donné l'origine au séminaire des Missions étrangères à Paris, qui répand l'odeur de la doctrine de l'Evangile, et qui est la bonne odeur de Jésus-Christ. »

Pendant ce temps Vincent de Paul, dont le nom est à lui seul un hymne à la gloire de l'Eglise catholique et de l'humanité, faisait naître les Lazaristes ; il fondait l'Ordre des Sœurs de la Charité, il ouvrait des asiles aux enfants trouvés. Les Jésuites, placés depuis longtemps sur la brèche de tous les dévouements, encourageaient d'aussi glorieuses entreprises, ils les secondaient, ils se faisaient les amis, les collaborateurs de ces hommes que le monde vénère. Ils combattaient avec eux la licence des mœurs, que popularisaient l'athéisme de Vanini et les poésies de Théophile. François de Sales mourait entre les bras du Père Jean Ferrier, et Vincent de Paul proclamait, dit l'historien de sa vie², « qu'il avait toujours eu une vénération toute particulière pour la sainte Compagnie de Jésus. »

Au moment où tant de grandes choses s'accomplissaient dans l'Eglise et dans le monde, l'Ordre de Jésus se vit en butte aux traits d'un apostat. Il y a parmi les Sociétés religieuses, comme au sein des partis, de ces hommes inquiets, toujours mécontents de leur position et toujours prêts à estimer leurs talents ou leurs services beaucoup plus haut qu'ils ne valent. Se croyant dédaignés, ils essaient d'abord de se faire craindre, enfin ils passent dans le camp ennemi avec la calomnie pour tout bagage. Les adversaires exploitent ces révélations tout en en méprisant la source. Ils achètent cet opprobre, ils le revendent sans faire réflexion que la vérité même, venue à la suite d'une honteuse transaction, ne peut plus être acceptée comme la vérité. La Compagnie de Jésus avait déjà vu sortir de son sein quelques apostats : Hasenmuller, Reihing, Daniel Peyrol et cinq ou six autres que le Protestantisme avait accueillis, et qu'il s'était empressé

(1) Le Cardinal de Bérulle était si étroitement uni aux Jésuites que, dans sa *Vie*, par Habert de Chérisy, on ne lit pas sans étonnement que, pour témoigner à un si vertueux ami l'entière confiance qu'ils avaient en lui, les Jésuites lui envoyèrent un pouvoir d'examiner et de recevoir ceux qui se présenteraient pour être de leur Compagnie, sans qu'ils fussent sujets à d'autre examen. L'historien du fondateur de l'Oratoire rapporte sur cette estime réciproque, qui honore les disciples de saint Ignace et le Cardinal oratorien, une anecdote précieuse. Il dit : « Le Révérend Père dom Jean de Saint-Malachie, religieux Feuillant et Prieur autrefois du couvent de Paris, rapporte qu'étant à Rome, il fut prié, par le R. P. Claude Aquaviva, Général de leur Ordre, de voir M. de Bérulle lorsqu'il serait à Paris, et de communiquer avec lui de quelques affaires importantes à la Société. Ce bon religieux ne connoissoit pas encore bien tout son mérite ; il ne savoit pas que ces oracles de la justice, messieurs les Séguier, ses oncles, le consultoient lui-même comme un oracle de la justice du Ciel et les affaires de l'éternité.... Il ne put s'empêcher de trouver étrange que le Chef d'une Compagnie si judicieuse et si vénérable eût fait choix, s'il faut dire ainsi, d'un enfant (M. de Bérulle n'avait alors que vingt ans), pour prendre avis en cette grande ville, où il pourroit trouver tant de personnes d'un âge mûr et d'une prudence consommée. Mais l'étonnement du R. P. dom Jean de Saint-Malachie cessa dès qu'il eut vu M. de Bérulle. Il nous l'apprend lui-même dans une lettre dont on nous a conservé, entre autres paroles, les mots suivants : « Je ne m'étonnai plus si ces vénérables et grands religieux avoient tant de confiance en lui, quoiqu'il fût si jeune. » (*Vie du Cardinal de Bérulle*, liv. 1, chap. vi, p. 99-105.)

(1) *Chrétien inconnu*, liv. II, chap. 1.

(2) Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. II, p. 88.

créer ministres de son culte. Un Jésuite français, le Père Jarrige, né à Tulle en 1605, renouvela ce scandale. « Jarrige, dit Bayle ¹, éprouva un si vif ressentiment de n'obtenir pas dans son Ordre les emplois dont il se crut digne qu'il résolut de se faire protestant. » Le 25 décembre 1647 le Consistoire calviniste de La Rochelle lui ouvrit ses bras; et, comme alors l'apostasie était un crime puni de mort, Jarrige se réfugia en Hollande. Il fallait bénéficier de cette ignominie que les Dévoys pensionnaient. Jarrige expliqua dans la chaire de Leyde les motifs qui l'avaient porté à se séparer de l'Eglise romaine et de la Compagnie; puis il développa ces motifs dans un ouvrage intitulé *Les Jésuites mis sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitales*. A la lecture de ce livre, dont le titre seul était une honte, les âmes consciencieuses s'indignèrent, même dans le Protestantisme. Mais ses partis, en tant que partis, ne se croient pas liés à la probité que les individus réclament, et ils professent dans la vie privée. Jarrige était une arme contre les Jésuites; il venait d'être brûlé et brûlé en effigie à La Rochelle. On prit son pamphlet comme l'expression la plus vraie des sentiments et des actes de la Société de Jésus.

Celivre, exalté par l'esprit de secte, obtenait un succès de scandale. Le Jésuite Ponthelier, alors à La Haye, eut occasion d'entretenir Jarrige. A force de dextérité et de prudence, il parvint à confesser son crime; l'apostat, réputant ses nouvelles amitiés et la fortune que les Etats-Généraux de Hollande lui faisaient, se maria, en 1650, chez les Jésuites d'Anvers. Il publia de cette ville une rétractation aussi ample, aussi complète que possible. On y lit ² : « Destitué doncques de raison et saisi d'esprit de vengeance, j'écrivis un livre venimeux et cruel contre la province de Guienne. Si j'ai rencontré quelque légère occasion de gloser, je n'ai pas manqué de faire passer mes conjectures pour des preuves; et, s'il est arrivé que, quelques-uns avant été soupçonnés, ou à vrai ou à faux, des domestiques ou des étrangers, j'ai pris ces soupçons pour des vérités, et ai tâché de faire passer ordinairement pour de grands criminels des honnêtes gens qui, dans une sérieuse perquisition, seroient seulement coupables de quelque implicité ou, pour le plus, d'une faute légère. Qui examinera sérieusement et avec un esprit désintéressé mon discours trouvera que j'ai fait des préludes spécieux et artificieux tout ensemble pour faire glisser agréablement et avec beaucoup d'apparences mes fourbes. J'en ai trop dit pour être cru, et les Hérétiques mêmes, quoique à l'avenir ils fassent bouclier de mes diffamations, ne sont improuvées dans le Synode de Middel-

bourg; et il faut avoir l'esprit aussi passionné qu'étoit le mien quand j'écrivais ce livre pour donner ce consentement et ajouter foi à mes contumélies. Certes, si quelque chose s'est passé, les coupables ont été renvoyés de la Compagnie, qui, pour avoir les qualités du grand Océan, ne peut retenir dans son sein les cadavres. Mes accusations donc sont injustes d'avoir chargé une illustre Religion des fautes de ceux qu'elle a vomis comme indignes de vivre parmi les Saints et nourri un esprit de démon parmi les Anges.

» Ma fureur m'a fait dire le mal et cacher les remèdes. J'ai bien dit en quelques endroits ce que quelques-uns avoient commis, mais je n'ai pas ajouté qu'ils avoient été chassés soudain et sans délai comme pestes. Qui connoît les Jésuites jugera que les crimes de régicide, d'infanticide et tels autres forfaits abominables sont controuvés. Combien de fois me suis-je servi, contre ce principe de tout bon raisonnement, de réflexions captieuses pour du particulier conclure contre le général et attribuer à toute la Société ce que je n'eusse pu vérifier d'un seul si on m'eût réduit à une preuve juridique! »

Ces aveux toujours pénibles à l'amour-propre, portent avec eux un caractère de justice et une reconnaissance des faiblesses humaines qui devaient inspirer confiance. Les Protestants rougirent du rôle qu'ils avaient joué, ils se turent; mais les Jansénistes intervinrent, et ils déclarèrent peu concluante la rétractation de Jarrige. A un pareil langage Bayle répondit ¹ : « Je laisse à juger à mon lecteur si messieurs de Port-Royal sont bien fondés à soutenir que Pierre Jarrige publia une rétractation insuffisante, et qu'il s'accuse bien lui-même d'avoir apporté trop de chaleur dans son livre contre les Jésuites, mais qu'il ne désavoue en particulier aucune des histoires scandaleuses qu'il avait rapportées. »

Jarrige, repentant, se soumit : il vint se mettre à la discrétion du Saint-Siège et de la Compagnie; puis, retiré à Tulle, il vécut dans les remords et dans l'exercice des vertus sacerdotales. Il se condamnait volontairement à l'obscurité. Les Protestants et les Jansénistes publièrent qu'il avait disparu, et que les Jésuites l'avaient fait mourir dans un cachot souterrain. Le savant Etienne Baluze, bibliothécaire de Colbert et compatriote de Jarrige, a, dans son *Histoire de la ville de Tulle*, démenti par les faits cette imputation ². Elle a survécu pourtant même

(1) Bayle, *ibidem*.

(2) On lit dans Etienne Baluze, *Historia urbis Tutelensis*, lib. III, c. xxx, p. 290 et 291 : « Pierre Jarrige publia, en 1651, à Anvers, un livre qui contenait son abjuration et son repentir. Il demeura six mois dans la Maison professe de Paris, où il fut reçu et traité avec bienveillance et charité. Pendant ce temps, les Jésuites obtinrent du Pape la permission à Pierre Jarrige de rester dans le monde en habit de prêtre séculier, sans être néanmoins relevé des vœux de religieux. Il retourna à

(1) Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article Jarrige.

(2) *Rétractation de Jarrige*, p. 77 et 79.

aux preuves matérielles; car elle flattait des haines et permettait à la calomnie de se cacher derrière un supplice imaginaire. Jarrige avait placé les Jésuites sur l'échafaud; un autre apostat, Jules-Clément Scotti, lança, en 1652, la *Monarchie des Solipses*: c'est une satire qui, comme tous les pamphlets, ne prouve que la virulence de son auteur. Elle n'a plus qu'une célébrité de philologie et de bibliographie¹.

Ce que
c'est
qu'un
confes-
seur de
roi.

Par les démêlés qui surgirent entre le cardinal de Richelieu et les Jésuites confesseurs du Roi Très-Christien; par la confiance que Henri IV et les Empereurs témoignèrent aux Pères Cotton, Bécant et Lamormaini, nous avons vu quel était, en France et en Allemagne, le pouvoir de la Société créée par saint Ignace. Ce pouvoir s'exerçait sans contrôle d'une manière secrète. Il était d'autant plus grand que le Prince, arbitre de la vie et de la fortune de tous, habitué aux hommages et aux adulations, ne rencontrait de censeur que dans le Prêtre aux genoux duquel il humiliait son orgueil. Le Jésuite sondait les misères, les passions, les ambitieux desirs du Monarque. Il les consolait ou il les calmait. Il devenait, par la force même des choses, l'intermédiaire entre le Roi du ciel, et les Souverains de la terre. Il les dirigeait dans leurs actes; il approuvait ou il blâmait les mesures gouvernementales. La vie publique, la vie privée, les pensées les plus intimes du Prince, tout était de son ressort, tout passait par le creuset du confessionnal pour aller s'abriter sous le diadème. Cette position exceptionnelle engendrait à l'usage de la puissance une infinité de mécontentements et d'ennemis. Elle donnait aux Jésuites une prééminence dont il était bien difficile de ne pas abuser, soit en faveur de leur Ordre, soit au détriment de l'Etat. Jusqu'à ce jour les Pères avaient si heureusement dirigé le choix des Princes que, au milieu même des agitations politiques, des conflits religieux et militaires, il ne s'éleva aucune plainte historiquement fondée contre les directeurs spirituels des Rois. Dans ce même temps néanmoins un Jésuite, confesseur d'une tête couronnée ne savait pas rester dans les bornes de la modération. Ce Jésuite

Tulle, où il vécut, honoré et estimé même des Jésuites, jusqu'en 1670 qu'il mourut sur la paroisse de Saint-Pierre, le 26 septembre, et, le surlendemain, il fut enterré dans le sanctuaire de la même église. Il était âgé de soixante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie avant son apostasie.

(1) Les uns ont attribué cet ouvrage au Père Melchior Inchofer, mort en 1648, et qui, par conséquent, ne pouvait démentir cette assertion; les autres, comme Othon Gabor, jurisconsulte allemand, l'imputent à Scioppius. Deckbeer, dans son ouvrage *De scriptis adespatis*, p. 98, croit que Gabriel Bariacus Lermous, gentilhomme du Languedoc, est l'auteur de la *Monarchie des Solipses*; Antoine Arnauld et Bayle en accusent Inchofer. Weiss ne partage par leur avis. Le Père Oudin (voir les *Mémoires de Nicéron*) et Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, n. 12,090, croient que Scotti a composé ce livre, qui, en 1812, à l'occasion des fêtes anniversaires du Collège de Zetz, a eu les honneurs d'une dissertation de J. Gotil, Kneschke, intitulé *De autoritate libelli de Monarchia Solipsorum*.

favorisait de tristes scandales; les scandales appelèrent sur sa tête une punition sévère.

La maison de Lorraine, dont les Guise formaient la branche cadette, s'était, dès l'origine de la Société, déclarée sa plus ardente protectrice. Les Jésuites de la province de Champagne comptaient de nombreux établissements dans ce duché. Charles de Lorraine, Evêque de Verdun, ne se contenta pas de prendre modèle sur sa famille. Au lieu d'appuyer l'Ordre de Loyola par son influence, il abdiqua les dignités ecclésiastiques pour se vouer tout entier à l'Institut. De prince, le prélat se fit Jésuite; il vécut, il mourut dans l'exercice des plus modestes fonctions. Le spectacle de ses vertus avait été si saintement contagieux que, peu d'années après sa mort, le Noviciat de Nancy recevait les héritiers des plus illustres familles. En 1641, on comptait parmi eux Charles d'Harcourt et François de Gournay. Le père de François de Gournay avait tué en duel celui de Charles d'Harcourt; ce sang versé alimentait la haine entre les deux maisons. Charles d'Harcourt était à peine introduit au Noviciat, que François de Gournay s'y présente. Ils aspirent tous les deux, et par les mêmes motifs peut-être, à étouffer sous l'habit de Jésuite l'aversion que leurs familles ont conçue l'une pour l'autre. D'Harcourt sollicite la faveur de servir Gournay pendant les jours de la première épreuve; il l'obtient. Il se jette dans ses bras, il le couvre de ses larmes; il lui déclare qu'il est son frère, qu'il a tout oublié au pied de la Croix, et, selon l'usage de l'Institut, il lui lave les pieds.

Ce pardon des injures, si fraternellement accordé sous l'inspiration des Jésuites, n'était pas en Lorraine le plus beau triomphe de la Compagnie. Depuis vingt ans la guerre avait ravagé les campagnes de cet Etat; la disette s'y montrait si horrible, que la charité de Vincent de Paul put seule la conjurer. Vincent de Paul y envoya des Sœurs et des Lazaristes. Les Jésuites de Pont-à-Mousson et de Langres avaient épuisé leurs ressources, afin de nourrir les pauvres: leur collège, leur maison étaient devenus une ambulance. Vincent de Paul faisait passer des secours; les ambassadeurs de sa bienfaisance se réunirent à ceux qui les avaient précédés dans cette voie. Les enfants de Loyola et ceux de Vincent se coalisèrent dans la même pensée, ils mirent leurs plans en commun; peu à peu ils réparèrent les calamités que la famine avait produites.

Tandis que les Jésuites acquittaient par la charité la dette de gratitude qu'ils avaient contractée envers la maison de Lorraine, le Père Didier Cheminot, par une condescendance coupable, trahissait ses devoirs et exposait sa Compagnie aux plus tristes soupçons. Cheminot était appelé, le 25 mars 1637, à diriger la consécration de Charles IV, duc de Lorraine. Ce prince,

me encore, avait un esprit presque aussi brillant que son courage; mais, capricieux et inquiet, toujours disposé à donner sa main avec son cœur, et se faisant de la sainteté du mariage et plus bizarre des idées, il se montrait aussi dévoué en amour qu'infidèle à ses alliances politiques. Le Père Cheminot était son sujet; il le choisit pour confesseur. Huit jours après, le 2 avril, il épousait, du vivant de Nicole de Lorraine, sa première femme, la princesse Béatrix de Cusance, veuve du comte de Cantecroix. Les prières de son frère, François de Lorraine, duc de sa sœur Henriette, duchesse de Palatinat, et de la duchesse d'Orléans ne purent rien obtenir. Il restait indifférent au blâme de sa famille; le Père Cheminot accepta la même position en face de son Ordre. On le vit, après avoir conseillé ou tout au moins approuvé la bigamie, publier un mémoire pour soutenir la validité de cette seconde union. Il avait pu être sensible ou trop complaisant dans le principe; il chercha plus tard à étayer son opiniâtreté sous des arguments coupables; et, dédaignant les conseils des uns, bravant les injonctions des autres, il arriva à se faire une morale à lui.

Avec les ressentiments dont la Société de Jésus était l'objet, avec les jalousies et les craintes que provoquait sa position auprès des Rois, ce scandale ne pouvait passer inaperçu. Un casuiste aussi commode, un confesseur aussi tolérant, sorti de la Compagnie, devait susciter contre elle les récriminations de toute espèce. Le Père Cheminot ne fut pas épargné, et l'orage ne grondait pas seulement sur lui. Tous les Jésuites sont solidaires du mal qu'un de leurs frères commet, mais cette solidarité ne s'étend pas jusqu'au bien. On accusa la Compagnie d'avoir non seulement servi les passions d'un prince et de s'être prêtée à ses caprices pour ne pas perdre son utile protection. On affirma que quatorze théologiens de l'Institut avaient pris en main la défense du duc de Lorraine et trouvé les raisons pour disculper leur collègue. Plusieurs écrivains ont partagé cette opinion; mais, après avoir étudié dans les archives du Gesù les lettres autographes des Pères Florent de Montmorency, Claude Maillard, Jean Bruanus, Barthélemy Jacquinet et Jean Tollenare, qui tous furent activement mêlés à cette affaire, nous croyons qu'il est impossible de persévérer dans une telle idée.

Ces lettres, au nombre de plus de cent cinquante, embrassent un espace de près de cinquans; elles contiennent le récit des tentatives faites auprès du duc de Lorraine et de Cheminot pour les amener à résipiscence; elles démontrent qu'au lieu d'être bien venus de Charles IV, les Jésuites alors n'avaient pas de plus cruel ennemi. Le duc éprouvait une résistance qui, à la longue, devait ébranler son confesseur et le laisser seul en butte aux reproches de sa famille.

Les Jésuites ne consentaient à aucun pacte; il crut qu'en dévastant leurs maisons d'Alsace et qu'en commettant en quelques jours plus de ravages que les Suédois n'en avaient fait en dix années de guerre, il les convaincrail par la terreur de la légitimité de son union adultère. Les excès de son armée furent aussi impuissants que ses prières. Les provinciaux voisins de la Lorraine, ceux du Haut-Rhin, le général lui-même, enjoignaient à Cheminot de se retirer de la cour: Cheminot résistait, et Charles IV écrivait à Bruxelles à Vitelleschi, le 4 juin 1639: « Le Père Maillard me vint dire de la part des Jésuites de ce lieu qu'ils ne recevraient le Père Cheminot dans leur maison, étant résolus de lui faire cet affront et à moi, poussés par quelque personne ou raison assez peu considérable; ce qui m'obligea d'envoyer à la porte de ceste ville pour aviser le Père Cheminot. »

Cheminot se mettait en rébellion ouverte; les conseils de ses supérieurs l'avaient trouvé sourd ou indifférent, leur proscription patente fit naître quelque incertitude dans son esprit. Pour cacher ses futurs remords sous une violence princière, il imagina, le 24 mars 1642, de se faire adresser de Worms l'ordre suivant: « Mon Révérend Père, lui mandait le duc de Lorraine, considérant que vous m'avez averti que vostre R. P. Général vous pressoit de vous retirer de ma cour et de m'en demander la permission, je vous avertis que je ne peux le permettre pour de justes raisons, et que vous n'ayez à l'entreprendre; autrement vous encourrez mon indignation et m'obligerez de vous mettre en arrest, si bien que l'on apprendra à ne pas désobéir en chose que je commande. »

Croyant sa responsabilité à couvert en face de pareilles menaces dont l'efficacité s'était déjà révélée aux Jésuites, Cheminot espérait que les choses ne seraient pas poussées plus avant, et que la complicité de Charles IV deviendrait une sauve-garde pour lui. Il n'en fut pas ainsi. Le scandale était public; le Saint-Siège et le Général de la Compagnie avaient épuisé les moyens de persuasion, ils eurent recours aux voies de rigueur: Cheminot fut excommunié. Aucun officier public n'osant lui signifier l'acte pontifical, car la colère du duc de Lorraine était terrible, le Père Toccus Gérard fut chargé de cette mission. Voici en quels termes il en rend compte au Général Muttio Vitelleschi:

« Le 27 avril, écrit-il de Worms, à la date du 2 mai 1643, je reçus de notre R. P. Provincial avis d'intimer l'excommunication au Père Didier Cheminot, d'après les ordres de Votre Paternité. Je fus dans la stupeur, ses cheveux se hérissèrent. J'ai vu, j'ai lu et j'ai éprouvé la vérité de ces paroles: L'esprit est prompt, mais la chair est infirme. Je pensais aussi à la fureur du duc et de sa concubine. Je me suis cepen-

Obstination du Jésuite.

Cheminot excommunié.

Lettre du père Toccus Gérard au Général.

dant reproché ma lâcheté et je me suis dit : Mieux vaut qu'un seul périsse que l'honneur de toute la Compagnie, au grand scandale des âmes. Le Père étant venu un instant au collège, le 28 avril, je l'ai appelé à ma chambre. Il ne pensait plus à l'exécution des menaces tant de fois réitérées. Je lui ai lu clairement et distinctement, en présence de deux des nôtres, la formule de son excommunication ; il l'a entendue jusqu'au bout, puis il est sorti du collège triste et abattu. »

Repentir
de Che-
minot.

Cheminot, retranché du sein de l'Eglise, était un objet de répulsion pour ses frères, un scandale vivant aux yeux des Chrétiens. Le duc de Lorraine et le Jésuite sentirent qu'ils ne

pouvaient plus tenir tête au Saint-Siège. Le 4 septembre 1643, l'excommunié fit sa soumission au Général ; il manifesta le repentir de ses erreurs et se mit à la disposition de Vitelleschi. Les Jésuites lui pardonnèrent le mal qu'il avait fait à leur Ordre et les outrages qu'il attirait sur eux. Entraînés par le mouvement des esprits, ou répugnant peut-être à porter au tribunal de l'opinion publique une affaire dans laquelle la confession se voyait si tristement mêlée, ils condamnèrent à l'oubli les documents que nous venons d'évoquer. Ces documents, au lieu de présenter une Société religieuse tout entière coupable, ne laissent à l'histoire que le droit d'accuser un prêtre.

CHAPITRE XXV.

Position que prend le Général de la Compagnie à Rome. — Les Jésuites en Italie. — Le Père Gonfalonieri évangélise la Corse. — Son système pour réprimer le vol. — Nouveaux Collèges. — Mort de Paul V et de Bellarmin. — Le Père Mazarini et Jeanne d'Autriche. — Insurrection de la Valteline. — Canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François Xavier. — Urbain VIII, pape. — Ambition du Père Vermì. — Il devient Evêque. — Il est interdit. — Missions en Sicile. — Le Père Pépé et les haines siciliennes. — Peste à Palerme. — Année séculaire. — Fêtes des Jésuites. — L'Imago primi sæculi. — Mort de Vitelleschi. — La Congrégation générale. — Le Père Caraffa est nommé Général. — Mort de Caraffa, élection de Piccolomini. — Mort de Piccolomini, élection de Gottifredi. — Le Cardinal de Lugo. — Mort de Gottifredi, élection de Goswin Nickel. — Les Jésuites en Angleterre sous le règne de Charles 1^{er}. — Le Père Fischer convertit la comtesse de Buckingham. — Réaction puritaine. — Caractère de Charles 1^{er}. — Ferments de révolution. — Les Jésuites persécutés par les Puritains. — Ils se rangent du parti de Charles. — Impôts sur les Catholiques. — Le Parlement et les Jésuites. — Exécutions des Pères Holland et Corby. — Le Père Mors, la veille de son supplice. — Le Parlement jugé par Voltaire. — Les Jésuites condamnés comme prêtres catholiques. — Jugement et exécution de Charles 1^{er}. — Les Jésuites accusés d'avoir provoqué au régicide. — Le ministre Pierre Jurieu et les Jésuites. — La République anglaise et Cromwell. — Les Têtes-Rondes en Irlande. — Décret de la dixième Congrégation générale pour la conservation des Jésuites irlandais. — La Fronde et les Jésuites. — Missions de saint François Régis. — Ses vertus, son amour des pauvres. — Sa mort. — Le Père Maunoir en Bretagne. — Conversions illustres. — Le Père Macédo instruit Christine de Suède. — Descartes et les Pères Casati et Molinio achèvent sa conversion. — La Compagnie de Jésus est rétablie à Venise. — Les grands noms qu'elle reçoit dans son sein. — M. Guizot et les Jésuites. — Les injustices du Calvinisme.

L'influence exercée par les Jésuites en Europe est un fait incontestable, leur action n'a plus besoin d'être démontrée; par ce qu'ils avaient réussi à mener à bien au milieu d'insurmontables obstacles, on peut se faire une idée des œuvres que, dans le même espace de temps, ils ont dû réaliser en Italie. Le Généralat de Vitelleschi fut pour l'Ordre de Jésus une ère de prospérité; mais, par une étrange coïncidence d'événements, c'est à Vitelleschi que s'arrête la puissance extérieure du Général. Jusqu'à ce jour, Ignace de Loyola, Laynès, François de Borgia et Aquaviva ont été le centre où tout aboutissait; ils ont ostensiblement dirigé l'Institut par leur sainteté, par leurs vertus, par leurs talents, par leur inflexibilité. A partir de Vitelleschi, les chefs de l'Ordre de Jésus s'effaçaient; ils gouverneront encore avec le même prestige d'autorité que leurs prédécesseurs, ils rencontreront partout des obéissances actives, les cœurs se faisant une joie d'aller au-devant du joug, des intelligences supérieures s'y soumettent sans murmure. Ces intelligences, qui grandiront dans tous les hémisphères, qui accompliront des choses merveilleuses dans les lettres, dans les sciences ou dans la civilisation, sont destinées à vivre au delà du tombeau; le nom du chef qui les a préparées au combat et à la gloire ne sera connu que des Jésuites. Les Généraux de la Compagnie disparaissent, ils

semblent se réserver un rôle passif dans l'histoire au moment où la Société de Jésus, à son apogée, remplit les annales du monde de la multiplicité de ses travaux.

Ces réflexions trouvent même sous Mutio Vitelleschi un commencement d'application : cet homme, que sa douceur et l'innocence de sa vie avaient fait surnommer *l'Ange* par le Souverain Pontife Urbain VIII, n'exerça aucune action ostensiblement déterminante sur les Jésuites; il se créa un emploi de conseil, de guide secret; il se cacha, pour ainsi dire, dans l'enceinte du Gesù afin d'animer tous ses frères par cette retraite volontaire. De là, il excita les courages, il apaisa les effervescences de zèle, il donna l'essor aux talents, il développa les vertus, mais c'est à peine si son nom surnage dans cet océan de faits qu'il a soulevés; c'est à peine si, au milieu de toutes les illustrations du martyre, de l'apostolat, de la science ou de la gloire littéraire qu'il va évoquer, on le voit prendre l'initiative publique d'une mesure importante. Vitelleschi a tracé à ses successeurs le rôle qu'il a adopté : il s'est contenté d'être un ami, un modérateur pour les Jésuites combattant au soleil et dans l'ombre. L'Europe n'a pas entendu retentir son nom comme ceux de Loyola, de Laynès, de Borgia et d'Aquaviva; c'est à peine si Rome elle-même a senti le contre-coup de son pouvoir, et cependant les Jésuites

n'étaient pas moins ardents à l'œuvre en Italie que dans le reste du monde.

Les Jésuites en Italie.
A Naples, le Père Pietro Ferragut, secondé par le duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, se prenait d'une sainte pitié pour les prisonniers, et, en 1647, il établissait en leur faveur la Confrérie de la Miséricorde. A Mantoue, l'année suivante, un décret du Sénat mettait la ville sous le patronage de Louis de Gonzague. A Lucques, le Père Constanzio, qui vient d'accompagner Alexandre Petrucci dans la visite de son diocèse de Sienne, est choisi pour médiateur entre l'Evêque Alexandre Guidiccioni et les habitants. L'autorité ecclésiastique était en conflit avec le pouvoir civil ; Constanzio calme les esprits et termine le différend. En 1649, le Père Gonfalonieri évangélisait la Corse ; dans cette île, dont la Religion seule pouvait dompter les mœurs presque sauvages, le vol était devenu une seconde nature ; les lois étaient impuissantes, le Jésuite y suppléa par une industrieuse combinaison. Il obtint de tous ceux qui avaient été voleurs et volés, c'est-à-dire de la masse, que chacun se ferait donateur, et qu'un pardon réciproque de tous les torts serait accordé. Les Pères qui travaillaient de concert avec Gonfalonieri décident le peuple des campagnes à accepter la transaction ; mais, afin d'éviter le renouvellement de pareils délits, qui engendraient tant de haines de familles, le Jésuite prit ses précautions. Il imposa une convention mutuelle qui fut insérée dans les registres publics ; cette convention portait qu'en cas de vol, outre la restitution de l'objet à la personne lésée, le coupable serait tenu de payer une amende au fisc, et à l'Eglise une somme d'argent proportionnée à la valeur du larcin. Les Corses, par la même loi, s'obligeaient à dénoncer aux magistrats les auteurs de tous les vols qu'ils découvriraient. C'était la police faite par les intéressés ; en peu de jours elle produisit de si heureux résultats, que la sécurité des propriétaires ne fut plus troublée. Des collèges s'élevaient sur tous les points, à Syracuse, à Tarente, à Monteleone. Isabelle Feltria, princesse de Bisiniano, bâtit à Naples avec Roberta Caraffa une Maison Professe ; Catherine de Lacerda, comtesse de Lemos et vice-reine de Sicile, y faisait construire un collège pour la Compagnie ; Julien Buconio, marchand de Savone, et Marc-Antoine Doria en fondaient un dans cette ville ; Jérôme Portelli, riche négociant de Rome, dotait la ville de Spolète, sa patrie, d'un semblable établissement. Rainucci, duc de Parme ; Capponi, archevêque de Ravenne ; le Cardinal Valenti à Faenza, favorisaient l'extension de l'Institut : pour ces princes de l'Eglise ou de la terre, les Jésuites étaient des auxiliaires indispensables.

Son système pour réprimer le vol.

Nouveaux Collèges.

Mort de Paul V et de Bellarmiu.

Paul V allait mourir, et, afin de récompenser dans le Général un Ordre qui avait rendu tant de services à la Catholicité pendant son Pontifi-

cat, il désira d'offrir à Vitelleschi un gage de sa reconnaissante estime : il voulut le créer Cardinal. A cette nouvelle, Vitelleschi réunit ses assistants, il les supplie de détourner le coup qui le menace, et il prend la fuite. Christophe Balthasar, assistant de France, est chargé de porter aux pieds du Souverain Pontife les inquiétudes de la Compagnie et les terreurs du Général. Paul V meurt, et Grégoire XV (de la famille Ludovisi) lui succède le 9 février 1624. Le 17 septembre de la même année, Bellarmin terminait par la plus sainte des morts une vie de soixante-dix-neuf ans, tout entière consacrée à d'immenses travaux ¹. L'Eglise Catholique pleura le grand homme qu'elle perdait ; la Compagnie de Jésus plaça au rang de ses gloires les plus pures le Cardinal qu'elle avait formé, et qui était resté Jésuite sous la pourpre comme dans sa cellule. Un mois auparavant, Jean Berchmans, qui marchait sur les traces de Louis de Gonzague et de Stanislas Kostka, expirait comme eux à la fleur de l'âge.

(1) En 1612, le cardinal Bellarmin était, par ordre du Pape, intervenu dans les démêlés de Galilée avec l'Inquisition. Au dire de l'historien Guicciardini, à cette époque ministre de Toscane à Rome, Galilée « demandait que le Pape et le Saint-Office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. » La cour de Rome nomma une commission de Cardinaux et de savants, que présida Bellarmin. Bellarmin estimait les talents de Galilée : mais il n'applaudissait pas à toutes ses théories. Il fut chargé de lui dire que le Saint-Siège verrait avec peine qu'il continuât à les soutenir ; et on renvoya Galilée libre comme il était venu. En 1620, sur la proposition de Bellarmin, le savant fut autorisé à enseigner son système comme une hypothèse astronomique ; mais, en 1652, après la mort du Cardinal-Jésuite, Galilée, emporté par la force de ses démonstrations, revint à son point de départ, et, le 21 juin 1655, il se vit condamné à trois ans de prison par une commission de sept Cardinaux. Cette sévérité n'était que pour la forme ; Galilée ne resta que huit jours à la Minerve, dans l'appartement d'un des chefs de l'Inquisition, son ami ; puis, ce temps écoulé, il retourna au palais du ministre de Toscane, son plus chaud partisan. Cette détention a suffi pour soulever les hérétiques et les sophistes contre l'intolérance de la cour de Rome. Selon eux, Galilée fut chargé de fers, torturé et condamné aux douleurs de l'isolement. Cela a toujours été regardé comme article de foi par les incrédules ; mais, dans le *Mercur de France* du 17 juillet 1784, Mallet-Dupan, que son calvinisme genevois n'empêchait pas d'être un critique impartial, publia une lettre autographe de Galilée qui démentait cette fantasmagorie de persécution. La lettre existe, elle est aussi authentique, aussi claire que possible ; elle convainquit de mensonge les historiens, les professeurs et les poètes ; mais elle ne modifia point l'opinion du vulgaire.

« Le Pape, écrit Galilée au Père Receneri, son disciple, me traita comme un homme digne de son estime. J'eus pour prison le délicieux palais della Trinità del Monte. Quand j'arrivai au Saint-Office, le Père-commissaire me présenta poliment à l'Assesseur Vittrici. Deux Dominicains m'intimèrent avec égard de produire mes raisons. Elles firent hausser les épaules à mes juges, ce qui est le recours des esprits préoccupés. J'ai été forcé de rétracter mon opinion. Pour me punir, on m'a défendu les dialogues ; et l'on m'a congédié après cinq mois de séjour à Rome. Comme la peste régnait à Florence, on m'a désigné pour demeurer le palais de mon meilleur ami, l'archevêque de Sienne, et j'y ai joui de la plus douce tranquillité. Aujourd'hui, je suis à ma campagne d'Arcetri, où je respire un air pur dans le sein de ma chère patrie. »

Si les lettres des hommes que la liberté, que la philanthropie ou les révolutions ont condamnés à la captivité étaient mises en parallèle avec l'écrit de Galilée, ce ne serait pas, à coup sûr, l'Inquisition romaine que les prisonniers accuseraient de fanatisme et de cruauté.

Le père
Mazarini
Jeanne
d'Autri-
che.

Le 5 novembre, était mort subitement à Bologne un Père dont le nom était devenu célèbre en France : c'était Jules Mazarini, oncle du Cardinal ministre pendant la Fronde ; mais, comme son neveu et comme presque tous les Jésuites, Jules Mazarini ne possédait pas cette souplesse du caractère italien qui, avec un fond de gaieté française, de fermeté espagnole et de bonhomie allemande, est le cachet distinctif de l'Ordre de Jésus. Dur et inflexible, cet homme avait commencé sa carrière de prédicateur par outrager saint Charles Borromée ; il la termina en faisant de Jeanne d'Autriche, petite-fille de Charles-Quint, une irréconciliable ennemie de la Société. A Gênes, on l'avait vu trente ans auparavant résister aux prières et aux menaces de toute la ville, et exiger sans délai le départ du Père Loarte, que les habitants souhaitaient de conserver parmi eux. L'âge et les disgrâces n'ont pu rien changer à cette volonté de fer ; les Constitutions d'Ignace de Loyola furent aussi vaines. A travers ces emportements, si extraordinaires chez un Jésuite, Mazarini était doué d'un grand talent oratoire ; il avait des vertus, mais la roideur de ses formes devait partout et toujours compromettre la Compagnie. En cette même année 1624, il est nommé supérieur de la Maison Professe de Palerme. Jeanne d'Autriche lui témoigne le désir d'avoir un Jésuite pour prédicateur de sa maison ; Mazarini répond : « Notre église est ouverte à tous, et les officiers de la princesse ne doivent pas trouver au-dessous d'eux de venir dans un temple fréquenté par les personnes du plus haut rang. » Après cette sortie, le Père Jules comprit qu'un troisième ordre de rappel allait encore l'atteindre : il se retira de son propre mouvement, léguant aux Jésuites des inimitiés dont les causes étaient si opposées à leur caractère.

Insurrection
de la Val-
telline.

En 1612, les Hérétiques les avaient chassés de la Valteline ; en 1624, Jacques Robustello, secrètement aidé par le duc de Féria, gouverneur du Milanais, poussa les habitants de ces vallées catholiques à secouer le joug des Grisons. Peu de jours avant de faire éclater la révolte, le duc de Féria prévient le Père Menochi, Provincial de Milan, et lui demande des Jésuites afin de fortifier le courage des insurgés. La religion n'était qu'un prétexte à la prise d'armes. Menochi le comprend, et il répond que les Pères de l'Institut ne doivent pas se mêler par la parole ou par l'action aux intérêts politiques mis en cause. L'entreprise des Catholiques réussit ; à peine maîtres de leur liberté, ils réclament les Jésuites, que l'Hérésie a expulsés de leur territoire. L'Evêque de Como, qui étend sa juridiction sur la Valteline, est consulté par Menochi. Pendant ce temps, les Grisons ouvrent les hostilités ; et le général Pimentel, à la tête de la cavalerie espagnole, s'avance pour leur tenir tête. Pimentel est accompagné de deux Pères, Horace

Torelli et François Rayna, nés au fond de ces vallées, alors théâtre de la guerre. Vitelleschi leur ordonne de se retirer, mais les citoyens de Ponte interviennent : Antoine Quadrio a fondé dans leurs murs un collège de la Compagnie ; ils déclarent « qu'il faut rétablir par tous les moyens possibles la très-illustre Société de Jésus, afin que l'Université de Ponte et les villes voisines puissent jouir des fruits abondants et salutaires que ce saint Institut n'a cessé de produire par l'éducation. »

Les Jésuites s'étaient laissé forcer la main : ils se rendirent à un vœu qui manifestait toute une population.

Cependant les monarques de l'Europe, l'Empereur Ferdinand, Louis XIII, Philippe d'Espagne, Sigismond de Pologne, Maximilien de Bavière et les princes d'Italie avaient suivi l'exemple donné par Henri IV. Ils sollicitaient la canonisation d'Ignace de Loyola et de François-Xavier ; l'Orient, à qui l'apôtre des Indes annonça le Christianisme, s'unissait à cette prière de la Catholicité. Paul V avait béatifié ces deux hommes, qui honoraient l'Eglise autant par leurs vertus créatrices que par leurs miracles ; Grégoire XV, élevé dès l'enfance au Collège Germanique, ne crut pas devoir différer plus longtemps un hommage solennel. Dans le Consistoire du 42 février 1622, il prononça l'éloge de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier ; il célébra le 42 mars la fête de leur canonisation¹, mais, prévenu par la mort², il laissa à Urbain VIII le soin d'achever son œuvre. Ce fut ce Pontife qui, le jour même de son exaltation, publia les bulles apostoliques par lesquelles l'Eglise réunissait sur le même autel, confondait par les mêmes hommages et celui qui avait fondé la Compagnie de Jésus et le sublime disciple qui avait porté la Foi du Christ aux confins du monde. Le Pape parlait au nom de la Catholicité, et, en résumant la vie de saint Ignace, il résumait la vie de ses enfants et le but de la Société. « C'était, disait-il, l'homme que Dieu avait choisi lui-même pour être le chef de ceux qui devaient porter son très-saint nom devant les nations et les peuples, ramener les Infidèles à la connaissance de la vraie Foi, et les Hérétiques à l'Unité, et défendre l'autorité de son vicaire sur la terre. »

Canonisation de
saint
Ignace de
Loyola
et du
saint
François
Xavier.

Urbain
VIII,
pape.

(1) Grégoire XV appliqua dans ces éloges deux textes de l'Ecriture à Ignace de Loyola et à Xavier. Pour Ignace : « Fuit magnus secundum nomen, maximus in salutum electorum, expugnare insurgentes hostes et consequetur hereditatem Israel. » (Eccel., xlv, 2.) A François-Xavier : « Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terre. » (Is., c. lxxix, v. 6.)

(2) Les Pères devaient beaucoup à Grégoire XV et au cardinal Ludovisio, son neveu, qui avait fait construire la belle église de Saint-Ignace du Collège romain. Les restes mortels de ce Pape furent transportés, quelques années après sa mort, dans cette église, où est le tombeau de la famille Ludovisio. Les Jésuites élevèrent à l'oncle et au neveu deux mausolées magnifiques ; et, afin de rappeler le bienfait et la reconnaissance, ils gravèrent sur le marbre cette inscription, modèle de style lapidaire : *Alter Ignatium aris, alter aras Ignatio.*

Ambition du père Vermi.

Le Cardinal Maffeo Barberini monta sur le trône pontifical le 6 août 1623. Homme de mœurs douces, si profond helléniste que l'Europe savante le surnommait *l'Abeille attique*, esprit judicieux quoique poète, souverain qui unissait la fermeté à la modération, l'amour des arts à la piété, Urbain VIII ouvrait son règne par la canonisation de deux Jésuites ; il le continua en les soutenant à travers les crises que le Jansénisme préparait à l'Eglise. Ce fut dans les premiers jours de son pontificat qu'un sentiment d'ambition personnelle fut signalé dans la Compagnie de Jésus. Le Père Onufrio de Vermi s'était à Naples insinué dans la faveur des grands ; confesseur du comte d'Elda, général des galères de Sicile ; admis dans l'intimité du Cardinal Doria, du vice-roi François de Castro et de Philibert de Savoie, Vermi fit, malgré les ordres de son Provincial, un voyage à la cour de Madrid. La reine d'Espagne demande un évêché pour ce Jésuite. A peine le vœu de la Reine est-il connu à Rome que Vitelleschi adresse au Père Onufrio ses lettres de démission : Onufrio les accepte ; il est promu à l'épiscopat. Mais, comme si une pensée ambitieuse dans un Jésuite portait malheur à celui qui l'a conçue, Onufrio de Vermi, Evêque de Scala, tombe d'erreur en erreur, de crime en crime ; puis il meurt bientôt, malheureux, exilé et interdit du Saint-Siège.

Il devient évêque.

Il est interdit.

Missions en Sicile.

L'ascendant des Jésuites était incontestable : ils avaient dans l'esprit, dans les mœurs, dans la politique de leur Institut peut-être, quelque chose qui saisissait les masses et qui les entraînait partout où les Pères voulaient les conduire. On ne niait plus, on ne combattait même plus leur influence ; ils avaient su si bien capter ce peuple d'Italie, dont les passions sont aussi morcelées que les principautés, que, par des voies inconnues aux ministres de ces petits Etats, ils gouvernaient, ils dirigeaient, et que plus d'une fois on vit les souverains avoir recours à leur impulsion. A Girgenti, en 1624, ils organisaient des missions dans la ville, des missions dans les campagnes. A Castro-Nuovo, des haines siciliennes venaient d'éclater, elles s'envenimèrent. Le Cardinal Octavio Rodolphi, le vice-roi Philibert de Savoie veulent interposer leur autorité, ils échouent. Sur ces entrefaites les Pères Côme Pépé et Alphonse Bucconio arrivent à Castro-Nuovo : Pépé est Jésuite, les deux partis le choisissent pour arbitre. Il convoque le Clergé, les magistrats, la noblesse et le peuple ; il se jette aux genoux de ses ennemis irréconciliables, il leur baise les pieds, il les émeut par son humilité, il les attendrit par ses discours. Le lendemain, tous, réunis à la table sainte, recevaient, en signe de réconciliation, de la main du Père, le Christ mort en prêchant le pardon des injures et l'oubli des offenses. A Palerme, la peste sévit en 1624 ; Philibert de

Le père Pépé et les haines siciliennes.

Peste à Palerme.

Savoie est impuissant à conjurer tant de désastres : à sa prière, les Jésuites se précipitent dans la mort. Pierre Curtio, Jérôme Calderario, Joseph Zafarana, le scolastique Cagliano, les coadjuteurs Jacques Amato, Mario Scaglia et Plangio meurent en secourant les pestiférés. Le Père Merulla a déserté la Compagnie, il demande à rentrer dans l'Ordre : cette faveur lui est accordée par le Général ; mais, afin de la mériter, il doit aller partager le martyre de ces héros de la charité chrétienne. Merulla débarque à Palerme, et il meurt victime de sa compassion née du repentir. Les Pères Vincent Galetti, Buongiorno et Platamónio périrent de la même manière en 1630.

Le danger était partout en Sicile. A peine quelques mois se sont-ils écoulés depuis que tant de trépas successifs ont frappé la Société, que, pour fortifier les survivants, François Piccolomini et Paul Oliva entreprennent la visite de cette province. Ces Pères seront tous deux revêtus du Généralat, ils commanderont tous deux ; en attendant cette dignité ils apprennent à obéir. Les Jésuites avaient déployé tant de fermeté et de bienfaisance que Béatrix d'Aragon, Charles de Vintimille et le prince de Rocca-Florita leur fondent à Palerme le collège de Saint-François-Xavier.

Ce fut au milieu de ces événements que, dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde, plaçaient les Jésuites en évidence et attiraient sur la Compagnie tous les regards, que Vitelleschi ordonna, par une lettre adressée en 1636 à chaque province de l'Institut, de célébrer l'année séculaire de sa fondation. Les Pères, disséminés dans l'univers, honorèrent par des réjouissances publiques cette année de 1640, qui fermait le premier siècle de leur Société. Mais ces fêtes de la reconnaissance et de l'émulation n'auraient, comme la plupart des fêtes religieuses et civiles, laissé après elles aucune trace historique, si la province de Flandre ne s'était imaginé de les consacrer par un souvenir durable. En nous reportant à l'époque de cette solennité, en nous identifiant avec ce sentiment admiratif que chaque corporation entretient dans son sein pour exalter les âmes et produire de nouveaux dévouements, nous croyons que certaines exagérations littéraires étaient aussi bien permises aux Jésuites qu'à toutes les académies plus ou moins célèbres escomptant leur gloire à huis-clos et se décernant des brevets d'immortalité.

Les Jésuites flamands firent moduler à leurs Scolastiques sur tous les tons et dans toutes les langues un dithyrambe en l'honneur de la Compagnie. C'était leur patrie, leur mère adoptive, qu'ils chérissaient dans la solitude, et dont la Catholicité leur apprenait à vénérer le nom ; ils devaient la glorifier par leurs talents ou par leur zèle, par une vie sainte et laborieuse ou par le martyre. Ces jeunes gens trouvèrent dans les

Année séculaire.

Fêtes des Jésuites.

L'IMAGÉ PRINCE SCULPT.

clarté de leurs cœurs des inspirations poétiques, des accents d'amour, des paroles enthousiastes ; ils ne faisaient pas de l'histoire froide et impartiale, ils composaient un panégyrique ; ils admiraient en vers grecs et latins. Ils chantaient en prose le passé de leur Institut ; ils chantaient dans un style figuré l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Ce livre, qu'enrichirent le luxe de la typographie et l'art de la gravure, était pour les uns un emblème de la vie éternelle, pour les autres une touchante, une heureuse fiction. Les pompes de l'esprit et la reconnaissance en firent seules les frais, et il fut intitulé : *Imago primi seculi*.

Mais, ainsi qu'il arrive toujours, l'enthousiasme des uns devint pour les autres un sujet de raillerie. On pouvait ne pas prendre au sérieux ce bonheur littéraire in-folio. Les puritains du Jansénisme jugèrent plus favorable à leur cause de les présenter comme une espèce de manifeste politique où l'orgueil et la pensée intime de la Société de Jésus se cachaient sous des symboles poétiques. Ces jeux d'imagination, auxquels viennent se mêler des sentiments si exaltés et une ardeur de néophyte, n'étaient justiciables que de la critique. On les traduisit devant un tribunal ; et, en tronquant les citations, en acceptant chaque allégorie pour une vérité mathématique, on arriva à donner à cet ouvrage laudatif une importance historique qu'il n'a jamais méritée. On oublia que dans les bibliothèques de chaque Ordre religieux il existait de semblables panégyriques. On ne voulut pas se souvenir des extravagances, des impiétés mêmes que contenait le livre *Des conformités de la vie de saint François à la vie de Jésus-Christ*, par Frère Barthélemy de Pise. *L'Origine seraphica Familis franciscanae*, du Frère Capucin Gonzague ; les *Entrailles de la Sainte Vierge pour l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, par le Dominicain Chouques, ne furent pas consultées. On expliquait tout naturellement les extases littéraires, les admirations d'un Franciscain, d'un Capucin et d'un enfant de saint Dominique pour son couvent ; on n'accorda pas le même privilège au Jésuite. On lisait en tête de l'ouvrage flamand que ce n'était qu'un jeu séculaire¹, un exercice oratoire ; on l'offrit comme le résumé mystérieux de la Société de Jésus.

(1) Nous avons eu à voir ces deux ouvrages, et nous nous sommes convaincus que les auteurs, en écrivant ces ouvrages, n'avaient eu d'autre but que de louer leur Ordre, et de le faire connaître. Ils ne se sont point proposés de faire une œuvre de critique, et ils ne se sont point proposés de faire une œuvre de controverse. Ils se sont contentés de faire une œuvre de louange, et ils ont fait leur œuvre avec pureté de cœur. Ils ont écrit ces ouvrages avec une confiance absolue, et ils ont écrit avec une confiance absolue que leur Ordre était le plus parfait de tous. Ils ont écrit ces ouvrages avec une confiance absolue, et ils ont écrit avec une confiance absolue que leur Ordre était le plus parfait de tous.

Le Pape Urbain VIII et le Général Mutio Vitelleschi, qui l'avaient conduite à ce degré de prospérité, mouraient tous deux à quelques mois d'intervalle. Le 29 juillet 1644, l'Eglise perdait son pontife ; le 9 février 1645, la Compagnie n'avait plus de chef ; et le Père Sangrini, nommé Vicaire-Général par Vitelleschi, convoqua la huitième Congrégation pour le 24 novembre de la même année. Elle se réunit au jour indiqué. Quatre-vingt-huit Profès y assistèrent. On y remarquait Florent de Montmorency, Etienne Charlet, Barthélemy Jacquinet, Gonzalez de Mendoza, Thomas Reyna, Juan de Mattos, Nugnez d'Acunha, Stephano Menochi, François Piccolomini, Goswin Nickel, Valentin Mangioni, Odoard Knott, François Aguado, Pierre de Avalés, Jérôme Vogado, Francesco Pimentel et Claude de Lingendes.

Vincent Caraffa, fils du duc d'Andria et homme véritablement selon le cœur et l'esprit de la Compagnie de Jésus, fut élu Général, le 7 janvier 1646, à la majorité de cinquante-deux voix. Il était né le 9 mai 1585 : il avait soixante ans. Mais le nouveau Pape que le Conclave donnait à l'Eglise catholique était plus vieux que lui, et la Société de Jésus attendait autant de la verte vieillesse de Caraffa que le Saint-Siège de celle du Cardinal Pamphili, qui prenait le nom d'Innocent X. Le Souverain Pontife avait, le 4^{er} janvier, publié une Constitution par laquelle il enjoignait aux Jésuites d'assembler la Congrégation générale tous les neuf ans. Aux termes du bref : *Prospero feliciusque statui*, ils ne pouvaient la différer sous aucun prétexte ; la triennale pour les charges de Provinciaux, de Visiteurs, de Recteurs et de Supérieurs était établie¹. Les Profès acceptèrent ce bref sans discussion ; et, après avoir rendu soixante décrets, ils se séparèrent le 44 avril 1646.

Dans un nombreux Chapitre de l'Ordre de Saint Dominique, François Turco, Général des Frères-Prêcheurs, avait publiquement donné des témoignages d'affectueuse fraternité à la Compagnie de Jésus. Le douzième décret de la Congrégation fut une réponse à ces amicales avances. Il prescrivit à tous les membres de l'Institut de ne parler qu'avec éloge de l'Ordre vénérable des Frères-Prêcheurs et de leur rendre les devoirs de la charité et de l'hospitalité mutuelles. Ces deux puissantes Compagnies, qui, chacune dans sa sphère, travaillaient au maintien de la Foi en Europe, à sa propagation dans le Nouveau-Monde, avaient compris qu'il valait mieux se réunir contre un ennemi commun que d'éterniser des querelles scolastiques. Les prééminences d'école, les discussions de théologie

(1) Alexandre VII abrogea cette dernière disposition le 1^{er} janvier 1665. Le 20 septembre 1668, Clément IX suspendit l'exécution du Bref d'Innocent X sur la convocation des assemblées générales tous les neuf ans, et, le 27 novembre 1746, Benoît XIV l'abrogea définitivement.

Mort de Vitelleschi.

Le Pape Caraffa est nommé Général.

entretenaient dans quelques cœurs une irritation et des rivalités auxquelles les deux Ordres ne s'étaient jamais associés. Mais ces débats, où l'érudition pouvait tôt ou tard faire place à des sentiments plus humains, devaient être circonscrits dans d'étroites limites, afin d'étouffer les passions en germe ou de les appeler sur un autre terrain. Les enfants de saint Dominique avaient pris l'initiative, ceux de saint Ignace s'efforçaient de suivre la même marche. Les Dominicains et les Jésuites se rencontraient sur tous les continents; l'émulation dégenérait quelquefois en jalousie. Le douzième décret eut pour objet d'amener les Théologiens et les Missionnaires des deux Instituts à une même pensée de labeur et de concorde.

Mort de Caraffa, élection de Piccolomini. Vincent Caraffa n'était pas destiné à gouverner longtemps la Société de Jésus. Le 8 juin 1649 il expira. Il avait choisi pour Vicaire-Général le Père Florent de Montmorency, assistant d'Allemagne. Le 13 décembre de la même année la Congrégation des Profès s'assembla pour l'élection d'un nouveau chef. Les suffrages se partagèrent entre Piccolomini et Montmorency; mais, le 24 décembre, Piccolomini, ayant obtenu cinquante-neuf voix sur quatre-vingts, fut proclamé Général. On nomma pour Assistants d'Italie Fabricio Banzo; d'Allemagne, Goswin Nickel; de France, Annat, qui avait déjà exercé ces fonctions sous Caraffa; d'Espagne, Monte-Mayor; et de Portugal, Brandano. Etienne Menochi fut continué dans la charge d'Admoniteur.

Mort de Piccolomini, élection de Gottifredi. Piccolomini, comme Caraffa, ne fit que passer sur ce trône d'humilité et de travail, où la mort du chef excellent n'apportait aucune secousse et ne pouvait rien modifier; car tout était si parfaitement prévu que l'action du Général disparaissait plus que jamais sous l'intelligente obéissance des Pères. Piccolomini mourut le 47 juin 1654, et la dixième Congrégation des Profès, assemblée par le Vicaire-général Goswin Nickel le 7 janvier 1652, élut, le 24 du même mois, Alexandre Gottifredi.

Le Cardinal de Lugo. Le Cardinal Jean de Lugo, que l'éclat de ses talents, que l'excellence de ses vertus avaient tiré de l'Ordre de Jésus pour la placer au rang des Princes de l'Eglise, et qui était l'ami d'Urbain VIII et le père des pauvres, fit le discours d'ouverture. Par un heureux à-propos il développa ce texte de Landulphie, cité par le cardinal Hugon¹: « Au Ciel nous serons tous appelés Jésuites par Jésus lui-même. »

Mort de Gottifredi, élection de Goswin Nickel. Cette Congrégation ne s'était pas encore dissoute lorsque la mort frappa Gottifredi. Le 42

mars il rendit son âme à Dieu, et le 47 Goswin Nickel réunit cinquante-cinq suffrages sur soixante-dix-sept. Le lendemain il adressait à tous ses frères une lettre pour annoncer sa nomination. « Les jours de l'homme, y lit-on, sont courts et ses projets incertains. Bien convaincante est la leçon que nous donne de cette vérité la mort du Père Gottifredi, Général de notre Compagnie, que Dieu, à deux mois révolus depuis l'imposition de sa charge, vient d'appeler à lui et de réunir, nous l'espérons, à la Congrégation des Justes. »

La perte successive de trois Généraux, les assemblées de Profès si rapprochées les unes des autres ne furent senties que dans l'intérieur même de la Société. Ces quelques années qui, à Rome, s'écoulaient pour les Jésuites en funérailles et en élections furent pour les autres enfants de saint Ignace une suite non interrompue de succès et de martyres.

Henri VIII, Elisabeth et Jacques I^{er} avaient préparé à leurs successeurs sur le trône d'Angleterre de fatales dissensions et des calamités sans fin. Avec le Protestantisme organisé, lorsque le prince ne savait pas être tyran ou corrupteur, il se résignait au rôle d'esclave couronné. Charles I^{er} n'eut en partage ni les violences de Henri VIII ni les sanglantes et glorieuses passions de la Reine-Vierge, ni l'amour de la dispute dogmatique et le pédantisme puritain de Jacques Stuart. Les dernières années du roi-théologien furent, ainsi que les premières, une longue suite de persécutions et de controverses. Il faisait emprisonner et tuer les Jésuites, ou, comme avec le Père John Percey, il discutait de vive voix et par écrit sur des questions ecclésiastiques. Si ses arguments ne produisaient pas la conviction dans les esprits, Jacques ordonnait à ses geôliers ou à ses bourreaux de les appuyer; et, pour dérober aux tortures les Pères et les Catholiques de la Grande-Bretagne, l'intervention de la France ou de l'Espagne fut souvent nécessaire. Jacques trouvait dans ces sollicitations une preuve de sa force; et, au risque de déplaire à la cruauté des Puritains, le Roi accordait grâce. Ces faveurs exceptionnelles devenaient impuissantes pour arrêter les fureurs de l'Anglicanisme. La lutte était inégale. Les Jésuites savaient qu'en vivant sur le sol de leur patrie ils se condamnaient à toutes les douleurs de l'esprit, à toutes les souffrances du corps; mais il importait de conserver le dernier germe du Catholicisme dans le Royaume-Uni: ils se dévouèrent au supplice. Les Pères Thomas Everard, Henri Mors, Richard Holtbey, Francis de Walsingham, Thomas Strang, William Bath, Georges Dillon, James Walsh, Worthington, Edouard de Nevil, Scott, Haywood et Jungh commencèrent, dans les fers ou sur le chevalet, dans les angoisses de la faim ou dans les misères d'une vie errante, l'apprentissage des tourments

Les Jésuites en Angleterre, sous le règne de Charles I^{er}.

(1) *In gloria celesti omnes ab ipso dicemur Jesuitas.* D'après ces paroles, empruntées à Landulphie, historien religieux du quatorzième siècle, par le cardinal Hugon, dans ses *Commentaires sur l'Apocalypse*, ce serait à cet écrivain, surnommé *Sagax*, qu'il faudrait attribuer l'invention du nom de Jésuites, deux siècles avant la fondation de l'Ordre de Jésus.

auxquels la révolution d'Angleterre va les livrer.

Le père Fischer convertit la comtesse de Buckingham. Les Jésuites ont fait le sacrifice de leur existence ; dans les collèges de Pont-à-Mousson, de Douai, de Saint-Omer et de Salamanque, dans les noviciats de Rome et de Paris, ceux que la Religion engraisait pour le martyre, selon l'expression du Cardinal Baronius, n'aspiraient qu'à verser leur sang pour la Foi ; mais il fallait utiliser cette ardeur et créer aux Catholiques des Trois-Royaumes une chance d'avenir. Le duc de Buckingham avait tout pouvoir sur l'esprit de Jacques, il était le favori de son fils Charles Stuart. John Percey, plus connu en Angleterre sous le nom du Jésuite Fischer, à peine sorti de la Tour de Londres, entreprend de convertir au Catholicisme la mère même du brillant Buckingham. Elle avait le cœur droit et l'intelligence du juste et du vrai. Elle abjure l'Anglicanisme ; puis, de concert avec la France et l'Espagne, elle travaille à rendre moins cruelles les lois de proscription. Mais Jacques était débordé. Les succès de l'empereur Ferdinand II et des armées catholiques contre les Protestants d'Allemagne fournirent aux Anglicans un nouveau prétexte de colère. L'Electeur Palatin, que les sectaires du nord avaient créé souverain de Bohême, était le gendre du Roi de la Grande-Bretagne. Les Anglicans crurent devoir venger les défaites que le Palatin essayait en persécutant dans leur île les co-religionnaires de ceux qui triomphaient de lui sur la Moldau. Le 30 janvier 1624, « le premier soin des Communes, dit le docteur Lingard ¹, fut de se rendre à l'appel des animosités religieuses et de punir les Catholiques du dedans des succès qui accompagnaient les armes des Catholiques du dehors. Elles se réunirent aux Lords pour engager le Roi à bannir tous les réfractaires à la distance de dix milles de Londres, à les réduire à entendre la messe dans leurs maisons ou dans les chapelles particulières des ambassadeurs, et à mettre à exécution les lois pénales portées contre eux. »

Réaction puritaine. Ces lois pénales invoquées par l'Anglicanisme couvrirent d'un vernis de légalité tous les attentats à la fortune et à la vie des individus. Elles furent appliquées avec une rigueur révolutionnaire ; mais les Jésuites s'étaient, pour la plupart, soustraits aux mesures inquisitoriales. Cachés dans des asiles impénétrables, ils défiaient les recherches, et ne s'occupaient qu'à maintenir le troupeau dans la Foi. Il n'y avait plus qu'une conspiration en Angleterre, c'était celle du Puritanisme contre le trône. On ne pouvait désormais les impliquer dans des complots ; on ne s'en acharna pas moins sur eux. En 1624 parut une proclamation qui leur enjoignait de sortir du Royaume sous peine de mort. Ils

n'eurent garde d'obtempérer à une semblable menace. La mort pour eux n'était que l'accomplissement d'un devoir ; et, lorsque, le 27 mars 1625, Jacques I^{er} expira, il avait si bien secondé les projets de l'Hérésie que son fils se trouva sans autorité au milieu des enthousiasmes et des colères d'indépendance.

Charles I^{er} était doué des qualités de l'honnête homme, mais il en avait aussi les faiblesses. Plutôt formé pour la vie privée que pour dominer les passions du haut de son trône, il ne savait que céder à la violence morale, sous prétexte qu'à force de concessions il parviendrait à calmer l'effervescence religieuse et politique. Son équité naturelle le portait à la conciliation ; les Tories et les Whigs, ces deux partis que l'année 1624 avait enfantés, et qui allaient se voir momentanément effacés par des excès plus en rapport avec la turbulence des masses, se disputaient le pouvoir, mais chacun d'eux se proclamait l'ennemi des Catholiques. La prise de La Rochelle servit d'aliment à leur exaspération ; ce fut contre les Jésuites qu'elle se tourna.

Les doctrines de liberté indéfinie étaient préchées par les Puritains. Edmond Arowsmith, de la Compagnie de Jésus, sort de sa retraite, et en 1628 il défie au combat théologique l'Evêque de Chester. L'Anglican fut vaincu. La logique lui faisait défaut : il charge le bourreau de venir en aide à son érudition confondue, et le 7 septembre de la même année le Père Edmond expia dans les supplices le triomphe que sa foi avait remporté. Les Puritains se montraient insatiables de sang et de liberté. Leurs murmures, qui déjà se transformaient en menaces bibliques et en prédications farouches, arrachèrent au Roi des édits pour remettre en vigueur l'intolérance de Henri VIII et d'Elizabeth. On persécutait les Catholiques au nom de Charles I^{er}. Les Catholiques jugèrent que, dans la situation que son caractère et les événements développaient, il lui était impossible d'agir autrement. Ils avaient à prouver que la Conspiration des Poudres était l'acte de quelques individus ; ils se rangèrent sous la bannière royale. Ils comptaient des ennemis dans le camp du Monarque, ainsi qu'il en naissait pour eux parmi les Indépendants ; mais ils n'écouteront ni le sentiment de la vengeance ni celui de l'égoïsme. Ils n'ignoraient pas que Charles I^{er} les abandonnerait comme il abandonnait au Parlement la tête de Strafford, son ami et son ministre. Ils ne se laissèrent point abattre par des prévisions qui devaient toutes se justifier.

Dans la lutte engagée entre la royauté et la révolution, les Jésuites croyaient qu'il était impossible de rester neutres. Ils conseillèrent l'action ; eux-mêmes voulurent donner à leur pays une preuve de la fidélité avec laquelle ils tenaient leurs serments. Cette fidélité était un

Caractère de Charles I^{er}.

Ferments de révolution.

Les Jésuites persécutés par les Puritains.

Ils se rangent du parti de Charles.

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. ix, p. 284.

crime aux yeux des Têtes-Rondes. Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, avait inspiré à son époux des pensées de modération que la violence rendait souvent inutiles. On savait gré à cette fille de Henri IV, dont le courage a été plus grand même que les malheurs, de son intervention, qui plus d'une fois avait excité contre elle les passions puritaines. Les Catholiques et les Jésuites souffraient et mouraient en silence comme pour conjurer les désastres. La révolution accusait la royauté, elle s'avouait plus forte que le principe monarchique représenté par Charles Stuart. Elle l'isola afin de le trouver sans énergie morale, sans défenseurs, lorsqu'elle se déciderait à briser le trône. Elle exigea du Roi tous les décrets qui autorisaient ses convoitises.

Impôts
sur les
Catholi-
ques.

Le Parlement refusait des subsides à Charles I^{er}. Il l'affamait légalement pour l'entraîner à des mesures de rigueur. Le ministère était sans ressources : il frappait des impôts sur les Catholiques. Le nombre des *récusants convaincus* en vingt-neuf comtés s'élevait, selon Butler, au chiffre de onze mille neuf cent soixante-dix. Les conseillers de Charles imaginèrent de prélever sur eux l'argent nécessaire au gouvernement : chaque Catholique fut passible d'une amende de vingt livres sterling par mois. On leur interdit le droit de suivre un procès, de tester, d'hériter, d'avoir des armes et de s'éloigner à une distance de cinq milles de leur domicile. Si ces lois, arrachées à Charles I^{er}, ne se liaient pas encore dans les vieilles archives de l'Angleterre, on serait tenté de mettre en doute leur authenticité. Elles accusent si haut l'Anglicanisme, elles le flétrissent avec tant de justice, que le docteur Richard Challoner a pu dire ¹ : « Telle était l'iniquité de l'époque et l'importunité des Parlements, toujours se plaignant des progrès du Papisme et pressant l'exécution des édits, que le prince donna cours à toutes sortes de vexations contre ses sujets catholiques. »

Le parle-
ment et
les
Jésuites.

Les Puritains ne se croyaient pas assez forts pour renverser la monarchie : ils négociaient avec elle, ils l'availlisaient par leurs transactions. Au mois de juin 1642, le Parlement présente à Charles I^{er}, alors à York, un traité qui servira de base à leur réconciliation, et le sixième article porte : « Les édits en vigueur contre les Jésuites, les prêtres et les Papistes récusants seront rigoureusement exécutés sans aucune tolérance ou dispense. »

Exécutions des
pères
Holland
et Corby.

Afin de cimenter cette paix impossible, il fallait du sang de Jésuite. Le Père Thomas Holland fut arrêté et traduit devant un jury. On l'accusait du crime de haute trahison, c'est-à-dire d'être Père de la Compagnie. Il n'y avait aucune preuve, aucun témoin à sa charge. L'attorney général le somme d'affirmer par serment

qu'il n'est pas Jésuite. Holland répond : « Dans notre jurisprudence, il n'est pas d'usage que le prévenu se disculpe par serment, puisque les lois du pays n'accordent aucune valeur à ses serments et à ses paroles. C'est à vous à me convaincre de ce que vous appelez mon crime. Si vous ne le pouvez pas, il faut que je sois absous. » Les jurés déclarèrent que Holland était Jésuite ; le 22 décembre, il fut traîné sur la claie, pendu et coupé par morceaux.

L'ère des persécutions sanglantes se rouvrait ; les disciples de Loyola se montrèrent dignes de leurs devanciers. Un Jésuite irlandais, Rodolphe Corby, dont le père et les deux sœurs faisaient partie de l'Institut, est amené devant les magistrats avec Duckett, ecclésiastique anglais. Corby ne veut pas, comme Holland, laisser à l'iniquité du jury le droit d'hésitation ; il proclame qu'il est Jésuite, et sa sentence est ainsi conçue : « Le coupable sera suspendu à la potence, d'où on le fera descendre vivant pour lui arracher les entrailles et l'écarteler ; ses membres seront offerts au Roi, puis exposés dans un lieu public. » L'ambassadeur d'Allemagne propose un échange entre le Jésuite et un général écossais, prisonnier de Ferdinand III. Corby ne consent pas à être ainsi dépouillé de la gloire du martyre. Le 17 septembre 1644 est fixé pour son supplice ; le Père Rodolphe l'attend dans les joies de la captivité ; mais, la nuit qui précéda sa mort, le cachot du Jésuite se transforma en chapelle. Le président de Bellièvre, ambassadeur de France à Londres, la duchesse de Guise et la marquise de Brossay voulurent recevoir sa dernière bénédiction. Le Père célébra la sainte messe, il confessa, il communia de sa main les Français qui couvraient ses chaînes de larmes pieuses. Après avoir passé la nuit en prières avec eux, il marcha à la mort.

Ce ne sera pas la dernière protestation que les plénipotentiaires catholiques feront entendre. Dès ce temps-là, les Rois de l'Europe abandonnaient à la merci des révolutions leurs frères couronnés, et, au lieu de s'armer pour écraser l'ennemi commun, ils ne laissaient à leurs envoyés que le soin de rendre un stérile hommage à la vertu. Le cachot de Rodolphe Corby a vu le président de Bellièvre saluer avec respect le Jésuite qui allait mourir de la main du bourreau ; celui du Père Henri Mors reçoit, la veille de l'exécution du condamné, les ministres d'Allemagne, de France, d'Espagne, de Portugal, et le comte d'Egmond. Le Jésuite avait un frère qui suivait le drapeau du Parlement. Ce frère offre une partie de sa fortune pour racheter la vie de Henri. Le Parlement rejette sa proposition, et, le 4^{er} février 1645, Mors arrive au pied de l'échafaud. Il est accompagné du président de Bellièvre ; il meurt en héros après avoir vécu en Saint.

Le père
Mors, la
veille de
son sup-
plice.

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la Religion (Londres, 1741).

Le parle-
ment
jugé par
Voltaire.

Elisabeth n'avait jamais osé avouer qu'elle faisait périr les Jésuites par la seule raison qu'ils étaient Jésuites. Le Parlement, maître des affaires, car déjà Charles I^{er} avait commencé son odyssee de fatales batailles et de négociations encore plus fatales, le Parlement se crut assez audacieux pour n'avoir pas besoin de cette dissimulation. Il n'inventa point de complots, il ne chercha point de subterfuges ; il proclama qu'en tuant les Jésuites, c'était le Catholicisme qu'il attaquait. « Pendant ces années de troubles, l'excès du ridicule, dit Voltaire ¹, se mêle aux excès de la fureur. Ce ridicule, que les réformateurs avaient tant reproché à la Communion Romaine, devint le partage des Presbytériens. Les Evêques se conduisirent en lâches, ils devaient mourir pour défendre une cause qu'ils croyaient juste ; mais les Presbytériens se conduisirent en insensés. Leurs habillements, leurs discours, leurs basses allusions aux passages de l'Evangile, leurs contorsions, leurs sermons, leurs prédications, tout en eux aurait mérité, dans des temps plus tranquilles, d'être joué à la foire de Londres, si cette farce n'avait pas été trop dégoûtante. Mais malheureusement l'absurdité de ces fanatiques se joignait à la fureur. Les mêmes hommes dont les enfants se seraient moqués imprimaient la terreur en se baignant dans le sang, et ils étaient à la fois les plus fous de tous les hommes et les plus redoutables. »

Les
Jésuites
condam-
nés
comme
prêtres
catholi-
ques.

Lâches ou insensés ! tel est le baptême donné par Voltaire à la révolution de la Grande-Bretagne. Ce baptême lui est acquis, comme il sera la marque distinctive de toutes les insurrections qui, sous prétexte d'affranchir l'espèce humaine du joug des rois et des prêtres, viendront les mains ensanglantées prêcher la liberté politique et l'émancipation religieuse. Au milieu de ces lâchetés épiscopales et de ces folies puritaines, dont la France, dans d'autres jours d'horreur, a subi toutes les hontes, les Jésuites ne suivirent pas l'exemple de désertion que l'Anglicanisme leur offrait. Ils étaient Catholiques ; ils osèrent apprendre aux Fidèles à mourir Catholiques. Le Parlement en faisait monter sur l'échafaud ; il en réservait pour ses prisons. Les Pères Richard Bradley et John Gross sont plongés dans les cachots de Manchester et de Lincoln. On les charge de fers ; on les accable de coups ; on les soumet à toutes les privations ; on ne leur accorde ni air, ni nourriture, ni mouvement. Bradley expire le 30 janvier 1645 ; vingt-huit jours après, Gross succombe, comme deux années auparavant le Père Cansfeld est mort, dans d'innombrables tourments. Le 20 février 1647, Curbert Prescott, coadjuteur temporel, l'homme qui avait la charge de faire passer les jeunes Anglais au collège de Saint-

Omer, expirait sous les tortures. Dix mois plus tard, le Père Edmond de Névil, âgé de quarante-sept ans, était jeté sur un ponton. Il fut exposé nu aux rigueurs de l'hiver : on le condamna à la faim et à la soif, aux outrages des Têtes-Rondes et à la fureur sanguinaire des Prédicants. Quand on eut épuisé le reste de ses forces sans pouvoir faire chanceler sa persévérance, on abandonna ce vieillard à la liberté. Huit jours s'étaient à peine écoulés qu'il rendait le dernier soupir, expiant ainsi le glorieux crime de son sacerdoce.

Juge-
ment et
exécu-
tion de
Charles
I^{er}.

De même que toutes les assemblées politiques, le Parlement était plus impitoyable au nom de l'égalité que le plus cruel despote au nom de ses caprices. Il y a mille moyens d'adoucir la férocité d'un tyran, il n'en existe aucun pour se dégager des étrointes d'un de ces corps législatifs où chaque membre, s'enivrant de la colère commune, la reçoit et la redouble dans les autres, et se porte sans crainte à tous les excès, parce que personne n'est solidaire pour un corps entier, qui échappe même à la responsabilité morale. Le Parlement était vainqueur ; la bataille de Naseby avait tranché la question entre lui et la royauté : il ne restait plus à Charles I^{er} qu'à être jugé et qu'à mourir. Ce prince n'avait commis que des fautes ; il mit dans sa mort toutes les magnificences de courage qu'il aurait dû porter sur le trône ; mais cette résignation qui, dans un homme isolé, a quelque chose d'héroïque, ne suffit pas à un souverain.

Ce n'est pas assez pour lui d'envisager d'un regard placide les funèbres apprêts de son supplice, il n'a pas été créé roi pour si peu. Il a d'autres devoirs à remplir ; il faut qu'il les accomplisse, sous peine d'entendre la voix de la postérité blâmer sa mansuétude et condamner des vertus timides qui ont exposé le royaume à des calamités sans fin. Dieu n'a point fait les monarques pour que leurs têtes roulent sur un échafaud : ils doivent tomber sur les marches de leur trône, ou couvrir de leur sang le dernier champ de bataille accordé à leur sujets fidèles. Charles I^{er} ne comprit pas que c'était le seul rôle réservé à son honneur : il se drapa dans sa longanimité ; il se laissa toucher par le bourreau, quand il aurait dû, pour la défense des principes monarchiques, livrer à la vengeance des lois indignées tous les coupables de lèse-majesté. Il avait été craintif et irrésolu dans la prospérité, il fut sublime, le 30 janvier 1649, sur l'échafaud de White-Hall. Pour la gloire d'un homme c'est assez, pour un roi cette mort même ne rachète pas le crime de sa faiblesse.

Les Catholiques, guidés par les Prêtres de l'Institut, avaient fait avec les Cavaliers de la Grande-Bretagne tous les sacrifices imaginables pour préserver leur patrie de cette tache sanglante, qu'à chaque anniversaire le peuple anglais déplore par un deuil public et par des

Les
Jésuites
accusés
d'avoir
provo-
qué un
régicide.

(1) *Essai sur les Mœurs*, OEuvres de Voltaire, t. x, p. 316 (édition de Genève).

remords solennels. L'attitude prise dans cette révolution par les Jésuites était la seule rationnelle, la seule morale. Les Protestants de France et de Hollande cherchèrent à leur infliger un rôle moins beau. Les Jésuites étaient victimes de tous ces indépendants que Cromwell façonnait à la victoire et à la servitude. On les accusa d'avoir soufflé le désordre, d'avoir poussé les passions républicaines jusqu'à leur paroxysme dans le but de provoquer la confusion et d'arriver ainsi à la restauration de la Foi. On alla plus loin : on inventa des circonstances impossibles ; on imagina qu'ils s'étaient créés les chefs occultes des Têtes-Rondes pour faire mourir le Roi et donner à la révolution d'Angleterre ce cachet de cruauté qu'elle n'aurait peut-être pas eu sans les manœuvres secrètes des Jésuites. Pierre Jurieu, ce fameux ministre calviniste que la logique de Bossuet a immortalisé en l'écrasant, se constitua l'écho de ces rumeurs, et il raconte dans sa *Politique du Clergé de France* ¹ :

« Un Ecclésiastique qui avoit été chapelain du roi Charles, qui a eu la tête tranchée, se fit Catholique quelque temps avant la mort de son maître, et il entra si avant dans la confiance des Jésuites anglois qu'ils lui firent part d'une pièce terrible : c'étoit une consultation répondue par le Pape sur les moyens de répandre la Religion Catholique en Angleterre. Les Catholiques anglois, voyant que le Roi étoit prisonnier entre les mains des indépendants, formèrent la résolution de profiter de cette occasion pour abattre la Religion Protestante et rétablir la Religion Catholique. Ils conclurent que l'unique moyen de rétablir la Religion Catholique et de casser toutes les lois qui avoient été faites contre elle en Angleterre étoit de se défaire du Roi et d'abattre la monarchie. Afin d'être autorisés et soutenus dans cette grande entreprise, ils députèrent dix-huit Pères Jésuites à Rome, conduits par un des grands du royaume, pour demander au Pape son avis. La matière fut agitée dans des assemblées secrètes, et il fut conclu qu'il étoit permis et juste de faire mourir le Roi. Les députés, en passant par Paris, avoient consulté la Sorbonne, qui, sans attendre l'avis de Rome, avoit jugé que cette entreprise étoit juste et légitime ; et, au retour, les Jésuites qui avoient fait le voyage de Rome communiquèrent aux Sorbonnistes la réponse du Pape, dont on tira plusieurs copies. Les députés qui avoient été envoyés à Rome, étant de retour à Londres, confirmèrent les Catholiques dans leur dessein. Pour en venir à bout, les zélés se fourrèrent entre les Indépendants en dissimulant leur Religion. Ils persuadèrent à ces gens qu'il falloit faire mourir le Roi, et il en coûta la vie à ce pauvre prince quelques mois après.

Mais, cette mort du Roi Charles n'ayant pas toutes les suites qu'on en espéroit, et toute l'Europe s'étant récriée sur le parricide commis en la personne de ce pauvre prince, l'on voulut retirer toutes les copies qui s'étoient faites de la consultation du Pape et de celle de la Sorbonne, mais ce chapelain anglois qui s'étoit fait Catholique ne voulut jamais rendre la sienne, et il l'a communiquée, depuis le retour de la famille des Stuarts à la couronne d'Angleterre, à plusieurs personnes qui vivent encore aujourd'hui, et qui sont témoins oculaires de ce que je viens de vous dire. »

Cette manière d'arranger l'histoire, dont Etienne Pasquier et les antagonistes de la Compagnie de Jésus ont donné l'exemple, rend impossible toute discussion. Le narrateur ne l'appuie en effet sur aucune autorité, il ne cite aucun nom propre. Il se contente de laisser sa calomnie errer dans le vague, bien persuadé que cette calomnie rencontrera des oreilles assez dociles pour l'adopter, des bouches assez perfides pour la mettre en circulation. Les hommes sensés repoussèrent avec mépris une imposture qui ne s'étayait que sur des rêves. Le calviniste Isaac Larrey, dans son *Histoire d'Angleterre*, écrite du vivant même de Jurieu, n'eut pas le courage de soutenir cette fable. Mais, comme si les hommes étaient condamnés à rouler toujours dans le même cercle d'idées, l'imputation de Jurieu trouva des imitateurs. Il avait accusé les Jésuites anglais d'exciter jusqu'au délire les passions des Indépendants et d'attiser les fureurs dont ils savaient qu'ils seraient les premières victimes. Les apologistes de la révolution française suivirent la même méthode ; et, pour ne pas souiller de trop de sang les mains des septembriseurs et des égorgés de 1793, on ressuscita contre les amis de l'Ordre, de la monarchie et de la paix le thème que Jurieu vient de développer. Les Pères sont coupables d'avoir, avec le Pape et la Sorbonne, formé Cromwell, Harrison et Bradshaw ; ce sont eux peut-être qui inspirèrent à Milton sa farouche *Défense du peuple anglais*, eux qui enseignèrent aux Indépendants à massacrer les Catholiques et à torturer les Jésuites. Jurieu ne va pas jusqu'à l'absurde ; il laisse ce soin à ses héritiers.

Charles I^{er} n'était plus ; l'Angleterre se proclamait république ; la liberté fit sortir de ses entrailles un enfant du peuple que la victoire, le génie et le crime investirent d'une autorité illimitée. Olivier Cromwell allait régner sous le titre de Protecteur. Il devait, comme tous les hommes prenant d'assaut le pouvoir par une révolution contre les monarques, se jouer des lois qu'il avait sanctionnées des droits qu'il avait consacrés et du peuple pour lequel il avait combattu. Cromwell n'était pas encore à l'apogée de sa coupable gloire. Les Catholiques étaient abattus, on lui donna l'Irlande à broyer. Il porte la

La République anglaise et Cromwell.

(1) *Politique du clergé de France, ou Entretiens curieux ; deuxième Entretien, par Pierre Jurieu (La Haye, 1682).*

désolation au sein des villes comme dans le fond des campagnes ; il égorge ces populations catholiques. Il veut les contraindre à l'apostasie ; il ne trouve que de martyrs , et pas un parjure.

Deux années auparavant, le 13 septembre 1647, les Têtes-Rondes de Cromwell avaient inauguré leur domination dans le sang de sept mille Catholiques irlandais. Le Jésuite William Boyton avait fait de la ville de Cashel un temple pour la vertu, un asile pour le malheur. Un grand nombre de familles, fuyant devant les armes anglaises, se réfugiant dans une église nommée la Roche-de-Saint-Patrice. William Boyton sait que la mort y attend cette foule éperdue ; mais elle a besoin d'un consolateur : il s'enferme avec elle, il meurt, comme elle, sous l'épée des Indépendants le 15 juin 1649. Cromwell n'égorge plus, il proscriit. Par ordre du Parlement tous les Catholiques sont chassés de Dublin et de Cork ; peine de mort est décrétée contre quiconque abriterait sous son toit, pendant quelques minutes seulement, un Prêtre de la Compagnie de Jésus. Les Pères Robert Néterville, Henri Cavel et John Bath succombent sous les cruautés révolutionnaires. Le Père Vorthington, Provincial d'Angleterre, éprouve le même sort. La liberté était proclamée par la *sainte République d'Angleterre* : elle persécutait. On l'entendait déclarer dans ses chaires et dans son Parlement que chaque homme avait le droit de servir Dieu suivant l'impulsion de sa conscience, et le 26 février 1650 l'hypocrisie des législateurs puritains commentait cette tolérance. Par acte officiel on offrait à ceux qui découvraient quelques Jésuites cachés ou leurs recéleurs les mêmes récompenses accordées par la loi aux agents de la force publique qui arrêtaient les voleurs de grands chemins. L'espionnage était élevé au rang des vertus civiques. On poussa si loin l'abus de la servitude dans la liberté que la propriété ne fut plus qu'un mot dérisoire ¹. On saisit, on incarcéra tous les Jésuites. Le 29 mai 1651 le Père Peters Wright fut exécuté. Cromwell n'était sanguinaire que par ambition. Sa puissance s'affermissait par l'avilissement parlementaire ; il voulut se décharger de l'odieux de ces supplices, et il fit déporter les prisonniers sur le continent. « Mais, raconte Lingard ², si les Indépendants furent moins cruels que les Presbytériens, ils les égalèrent en rapacité. On appliqua avec la sévérité la plus active et la plus opiniâtre les ordonnances de séquestre et de confiscation. Il est difficile de dire qui souffrit le plus ou des familles fortunées qui furent réduites à un état de misère ou des cultivateurs,

domestiques et ouvriers qui, sur le refus de faire le serment d'abjuration, se virent privés des deux tiers de ce qu'ils avaient gagné avec peine, et même de leurs meubles et de leurs vêtements. »

La loi révolutionnaire proclamait que chaque Anglais était libre de servir Dieu selon sa conscience ; on pouvait se livrer à toutes les turpitudes religieuses que la folie humaine invente dans ses jours d'enthousiaste ignorance ; il n'y eut d'exception que pour les Catholiques. En Angleterre, on les dépouilla de leurs propriétés, on les fit les esclaves du droit commun ; en Irlande, ce système s'étendit sur une plus vaste échelle. Dès l'année 1651, il n'y restait plus que dix-huit Jésuites : les uns avaient disparu dans les massacres ; les autres venaient de mourir en ensevelissant les morts, comme le Père Patrice Léa à Kilkenny, en se dévouant pour les pestiférés, comme à Waterford les Pères Jacques de Valois et Georges Dillon, comme à Ross le Père Dawdal et le Frère Brion.

Témoin de ces désastres, la dixième Congrégation générale n'abandonne pas l'Irlande au sort que les Anglais lui réservent. Les Puritains ont senti que le martyre était une récompense pour les Jésuites, une éternelle prédication pour les Irlandais. Ils ne tuent plus, ils exilent, afin que, privés de prêtres, les Irlandais soient forcés d'oublier, dans la misère qui leur est faite, et le Dieu qu'ils adorent et la Religion qu'ils confessent. C'était un habile calcul : la Congrégation générale le déjoua. Elle fit un décret qui enjoignait à chaque province de la Société d'élever un Père irlandais et de le tenir prêt à passer dans sa patrie. Les édits de Cromwell avaient quelque chose de sauvage : ils proscriaient les Jésuites, ils tendaient à abrutir les Catholiques. Les Jésuites qui purent se dérober à l'exil, ceux à qui il fut possible de rentrer sur cette terre de désolation, se réfugièrent dans les montagnes, se jetèrent dans les forêts ; là, au milieu de privations de toute nature, ils apprirent à leurs concitoyens à être courageux et patients.

Les uns expiraient de faim, comme le Père John Carolan ; les autres mouraient de froid. On en remarqua un qui, pendant une année entière, à l'exemple de saint Athanase, se fit un refuge du tombeau de son père. La plupart erraient dans des marais insalubres ou vivaient au fond des cavernes. Les Catholiques connaissaient leurs retraites ; ils savaient que ces prêtres veillaient sur leur vertu, qu'ils étaient là pour les soutenir dans la lutte, et les Irlandais combattaient par la persévérance. On leur avait arraché toutes les autres armes ; les troupes du Parlement campaient dans leurs villes et ravageaient leurs campagnes ; il était impossible d'avoir recours à la force contre l'oppression : ils résistèrent par la Foi. Cromwell tout-puis-

Décret de la dixième Congrégation générale pour la conservation des Jésuites irlandais.

(1) Il y eut un édit qui permit aux Protestants de s'emparer arbitrairement des chevaux appartenant aux familles catholiques. Elles ne pouvaient pas en posséder au delà d'une valeur de cinq livres sterling, et, en donnant cette modique somme, chaque Protestant avait le droit écrit de prendre le cheval du Catholique partout où il le rencontrait.

(2) Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 208 et suiv.

sant voyait échouer ses projets, il avait tout mis en œuvre pour interdire aux Jésuites l'accès de cette île désolée ; les Jésuites y reparaissaient , ils y entretenaient le feu sacré.

Cromwell ne réussit point à priver les Catholiques de ces prêtres qui bravaient les tourments pour les fortifier, il va enlever aux Jésuites leur troupeau. Les Jésuites osent encore poser le pied en Irlande ; Cromwell en chasse la génération naissante, il fait un désert de ce pays. On vend à vil prix les enfants, on les entasse dans des navires, on les déporte sur les terres que la Grande-Bretagne a conquises dans le Nouveau-Monde ; puis, afin de repeupler ce royaume, il jette des Anabaptistes au sein des principales cités. Cromwell et ses Parlements avaient tout employé, tout usé, pour détruire la Foi au cœur de l'Irlande : la Foi, que les Jésuites cimentaient de leur sang, et que, dans une communauté de douleurs, ils léguaient comme une consolation et une espérance, la Foi triompha de Cromwell lui-même.

La
Fronde
et les
Jésuites.

Tandis que les Catholiques d'Angleterre et d'Irlande expiaient leur crime de fidélité religieuse, la France, à peine échappée aux convulsions de la Ligue, se partageait en camps rivaux, et, sous la bannière de deux princes de l'Eglise, elle essayait en riant de marcher vers de nouvelles révolutions. La Fronde naissait, et Mazarin contre Paul de Gondi, Cardinal de Retz, et princes du sang divisés entre eux, tout cela, dans une guerre de petites choses et de grands hommes, se livrait sérieusement à de ridicules débats. On courait aux armes pour un ruban ou pour un pamphlet, on les déposait pour un quatrain ou pour une intrigue de boudoir ; on les reprenait sans conviction et sans gloire pour des causes aussi futiles. On dépensait dans ses complots plus d'esprit que de poudre à canon ; l'épigramme y tenait la place de l'épée, et la chanson moqueuse y succédait aux inspirations passionnées des prédicateurs de la Ligue. Les rôles étaient intervertis : l'on voyait les généraux les plus renommés, les hommes les plus graves, des Condé, des Turenne et des La Rochefoucauld soupirer de galantes élégies et abandonner aux femmes la direction des affaires et des combats. C'était une agitation sans motifs, des ambitions sans but déterminé, des événements sans caractère et sans portée. Les Jésuites ne s'y mêlèrent en aucune façon, ils restèrent neutres entre les courtoises astuces de Mazarin et les turbulences ingénieuses du coadjuteur. Il ne s'agissait plus d'une question de principes, mais d'un conflit de vanités ; ils se contentèrent d'être fidèles au Roi mineur et de poursuivre dans le fond des provinces les missions qui devaient raviver l'esprit chrétien.

Missions
du saint
François
Régis.

Le Père Jean-François Régis, né le 34 janvier 1597 à Foncuverte, dans le diocèse de Narbonne, s'était senti appelé dès sa jeunesse à

cet apostolat de régénération. Allié aux familles de Ségur et de Plas, il pouvait aspirer aux honneurs ; il ne voulut que se former à la piété sous la direction du Père Lacaze, et, lorsque son noviciat fut achevé, Régis commença à évangéliser les campagnes et à se faire l'ami des pauvres. Saint Ignace de Loyola et ses successeurs avaient senti que, pour restaurer le Catholicisme et rendre aux mœurs leur ancienne pureté, il fallait parler au cœur et à l'imagination des masses : ils organisèrent des missions en Italie et en Espagne. Henri IV approuva le plan que le Père Coton lui soumit ; bientôt les Jésuites français purent sous son règne ainsi que sous le ministère de Richelieu instruire le peuple et rétablir dans les provinces, parmi les classes moyennes, cette foi si resplendissante de pudeur et de probité contre laquelle les dépravations de la régence de Philippe d'Orléans et les saturnales de la Révolution de 1793 ont presque été impuissantes. Les Jésuites avaient pris l'initiative ; au commencement du dix-septième siècle ils trouvèrent de glorieux imitateurs dans des hommes animés de la pensée catholique. Pierre de Bérulle et Vincent de Paul, François de Sales et Eudes, Coudren et Abelly, Fourier et le Pauvre Prêtre, Le Nobletz et Olier, plus tard Bossuet et Fénelon, firent descendre leur éloquence sur les campagnes. Les Pères Gonthery, Séguiran, Jean de Bordes, Guillaume Bailly, Jean Rigoleu et Pierre Médaille¹ donnaient et recevaient l'exemple. Mais celui qui, à cette époque, réalisa le plus de grandes choses dans les missions fut sans contredit le Père François Régis, que l'Eglise reconnaissante a placé au nombre des Saints.

Régis savait que, pour faire pénétrer l'Evangile dans les masses et déraciner les préjugés ou les vices, l'art de l'orateur devait se borner à une vie exemplaire, à une charité de toutes les heures, à une simplicité où la science se cache sous d'humbles dehors. Il se destinait aux pauvres et aux ignorants : il sut rabaisser son intelligence pour relever devant Dieu ses grossiers auditeurs. Lorsque, dans la retraite, il se fut préparé à ces travaux obscurs, on le vit, à la fin de l'année 1631, entrer dans la carrière apostolique. Homme du midi, il avait dévoué sa vie à ses compatriotes ; la petite cité de Sommières, dans le Gard, entendit ses premières paroles. Il n'avait pas seulement à vaincre des passions : l'Hérésie dominait au milieu de ces riches contrées ; le Père François désirait la

Se
vertus
son
amour
des
pauvres

(1) Le père Médaille, connu dans le monde religieux par ses missions au fond des campagnes du Velay, de l'Auvergne, de l'Aveyron et du Dauphiné, avait conçu le projet avec Henri de Maupas, évêque du Puy, de fonder une Congrégation de veuves et de filles vouées à l'instruction, sous le nom de Filles de Saint-Joseph. Ce projet était exécuté en partie, lorsque Lucrèce de La Planchette, dame de Joux, fit venir au Puy les femmes que le père Médaille destinait à ce genre de vie. Elle leur donna un asile et consolida leur établissement.

vaincre en réchauffant le zèle des Catholiques. Il se créa une arme de son humilité : il se résigna à toutes les misères, à tous les affronts ; il fut le serviteur de l'indigent, le trésorier du pauvre, le médecin du malade, le frère de ceux qui souffraient. Ce dévouement continu, cette éloquence pleine d'entraînement dut produire une vive impression sur le cœur si chaud des Méridionaux. Il avait soumis à la Religion les contrées qui avoisinent Nîmes et Montpellier : Louis de La Baume de Suse, évêque de Viviers, l'appela dans son diocèse : il n'y restait presque plus trace de Catholicisme ; les guerres civiles avaient détruit les églises, l'Hérésie ou la débauche avaient corrompu les âmes. En 1633, le Père François se rend à la prière du prélat, et, de mission en mission, de bourgade en bourgade, il parcourt ce pays dévasté.

Il a de rudes combats, de terribles épreuves à soutenir ; on l'outrage dans la chaire, on le calomnie dans le monde, on cherche par tous les moyens à entraver son action. Régis demeure inébranlable. Les fatigues, les dangers de ce pèlerinage oratoire, les soins de la charité, les vices qu'il doit vaincre, les obstacles qu'il rencontre, rien ne l'effraie, rien ne peut abattre son courage. Il a renouvelé le Vivarais ; il passe dans le Velay. Ce n'est plus un homme qui s'adresse aux autres hommes. Les populations, témoins de ses prodiges, le révérent déjà comme un Saint ; elles s'attachent à ses pas ; elles l'écourent avec recueillement, elles acceptent avec joie ses leçons et ses conseils. Le clergé lui-même s'ébranle aux accents de cette voix à qui toutes les vertus prêtent une autorité surnaturelle. Il n'y a que neuf ans qu'il a entrepris sa tâche, et déjà deux provinces sont régénérées. Il court à de nouveaux succès, lorsque, le 23 décembre 1640, le Jésuite tombe épuisé. Il allait ouvrir une mission à la Louvesc ; mais, lit-on dans les actes juridiques à sa canonisation : « les chemins étoient si effroyables, que le saint homme fut obligé de rompre la glace en plusieurs endroits pour s'ouvrir une route, et de se traîner sur les mains, tantôt en grimpaient à des rochers escarpés, tantôt en montant par des sentiers étroits, glissants et bordés de précipices, avec un continuel danger de rouler en de profonds abîmes. »

Huit jours après, François Régis expirait. Les peuples du Vivarais et du Velay devancèrent l'Eglise dans le culte que la reconnaissance voulait rendre à la mémoire du Jésuite. Il avait été Saint durant sa vie ; les peuples se pressèrent autour de son tombeau, et, soixante-quatre ans après sa mort, les Archevêques et Evêques du Languedoc, témoins des merveilles opérées par son intercession, en parlaient ainsi au pape Clément XI. Ils lui écrivaient, le 12 janvier 1704 : « Nous nous félicitons de ce que Dieu a fait naître parmi nous un homme apostolique doué de la grâce des miracles ; de sorte que nous pouvons nous écrier

avec le Prophète : « Le désert se réjouira et fleurira comme le lis, parce que les yeux des aveugles seront ouverts aussi bien que les oreilles des sourds. Le boiteux courra comme le cerf sur les collines, et la langue des muets sera déliée. » Car nous voyons de nos yeux les mêmes prodiges se renouveler sans cesse sur les montagnes désertes de la Louvesc. Nous sommes témoins que, devant le tombeau du Père Jean-François Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et que le bruit de ces surprenantes merveilles s'est répandu dans toutes les nations. Plaise au Ciel, Très-Saint Père, que, par le suprême jugement de Votre Sainteté, cet homme de Dieu augmente le nombre de ceux à qui l'Eglise accorde son culte. »

François Régis mourait en 1640 ; la même année, le Père Julien Maunoir entreprenait pour la Bretagne, sa patrie, ce que Régis accomplissait en faveur de la sienne. Maunoir était né, le 4^{er} octobre 1606, à Saint-Georges-de-Raintambaut. Il avait vu les efforts tentés par Le Nobletz et par d'autres Missionnaires pour tirer la Bretagne de la corruption et de l'ignorance dans laquelle les guerres civiles l'avaient plongée. Avec cet amour du sol natal qui ne s'efface jamais dans les cœurs, surtout dans les cœurs bretons, Maunoir laisse à d'autres les périls inconnus, les travaux littéraires, les négociations terrestres et la gloire de l'orateur. Il fait vœu de se consacrer à son pays ; pendant quarante-trois ans, il n'y eut pas un village de la Basse-Bretagne, pas un rocher de l'Océan, pas une lande de cette province qui ne recueillît les enseignements du Jésuite. Dans les cités comme dans les îles à peu près sauvages, on l'entendit exciter à la vertu et à la piété. Sa voix devint une puissance. Elle rappela les populations aux mœurs primitives, aux saintes croyances ; et ces populations, que tant de calamités politiques ont désolées, conservent encore dans la simplicité de leurs traditions le souvenir du Jésuite qui avait enseigné à leurs ancêtres à vivre et à mourir en servant Dieu.

La Compagnie de Jésus formait des hommes pour toutes les luttes. Elle comptait des Pères sur chaque continent ; elle en avait en Irlande, en Angleterre et dans les Provinces-Unies, qui combattaient comme à la Chine ou au Japon. Dans le même temps le Père François Véron, l'indomptable athlète des controverses religieuses, réduisait au silence les ministres de Genève ; Sonthery et de Langeron faisaient rentrer au bercail de l'Eglise Huet, père du savant Evêque d'Avranches, et La Grange, le chef d'une des plus nobles familles du Vivarais. D'autres Jésuites amenaient à l'abjuration le prince Edouard et Louise-Marie Hollandine, les deux enfants de l'Electeur Palatin, gendre de Jacques Stuart, qui avait été l'une des causes déterminantes de

Le père
Maunoir
en Bre-
tagne.

Conver-
sions
illustrées.

la guerre de Trente-Ans. Les Jésuites tiraient vengeance du Père en convertissant le fils et la fille; mais une satisfaction encore plus éclatante leur était réservée. Christine de Suède, l'héritière du grand capitaine luthérien, allait, sous leur inspiration et sous celle de René Descartes, leur élève de La Flèche, embrasser le Catholicisme, que le roi Gustave-Adolphe avait combattu avec tant de gloire militaire.

Christine régnait sur un peuple guerrier, et ses goûts studieux, sa passion pour les sciences, pour les arts et pour la liberté rendaient lourde à sa tête la couronne de Suède. Elle se consolait des ennuis de la grandeur dans les entretiens de Grotius, de Descartes et de Pierre Chanut, ministre de France à sa cour. Elle n'était femme que le moins possible; mais, esprit mobile, qui se sentait déplacé sur le trône, cœur ardent et toujours prêt à céder à un caprice d'amour ou à une vérité démontrée, elle aimait à provoquer les combats intellectuels et à y prendre part. Le traité de Westphalie la plaçait au premier rang de l'Europe. Ce rang, elle le devait à l'Hérésie; mais l'Hérésie ne disait rien à son âme, elle ne satisfaisait même pas sa raison. Sur ces entrefaites, arrive à Stockholm le Père Antoine Macédo, de Coimbre¹. Ce Jésuite, qui a porté la Foi sur les côtes d'Afrique, est maintenant attaché, avec le Père Juan d'Andrada, à l'ambassade de Joseph Pinto Pereyra. Il a le titre de secrétaire de légation, et, pour ne pas effaroucher les susceptibilités luthériennes, il s'est, comme jadis le Père Possevin, revêtu d'habits séculiers. A la modestie de son maintien, à sa vie retirée, à la profondeur de ses connaissances dans les matières religieuses, Christine soupçonne que le secrétaire d'ambassade cache un Jésuite; elle veut l'entretenir. Macédo, qui épiait ce moment, découvre à la Reine le mystère dont il s'est enveloppé, et il devient Missionnaire à la cour de Suède comme parmi les nègres de l'Afrique. Christine avait l'esprit juste : elle reconnut facilement les impossibilités du culte réformé; elle promit de se séparer de l'erreur, son abjuration dut-elle entraîner le sacrifice de sa couronne.

Mais elle demandait à Macédo, partant de Stockholm, deux autres Jésuites pour l'éclairer². Le Père arrive à Rome; peu de jours après, le vicaire-général Goswin Nikel chargeait Paul Casati et François Molinio, tous deux versés dans les mathématiques et dans la théologie, d'achever l'œuvre de Macédo. Ces Jésuites,

(1) Antoine Macédo est le frère du fameux Cordelier François de Macédo, qui prit tant de part à la révolution de Portugal et qui a laissé cent neuf ouvrages publiés et trente en manuscrits. Ce Cordelier avait été d'abord Jésuite; mais son caractère impétueux et fier n'allait pas à la Compagnie. Il s'en sépara à l'amiable et resta l'ami des Jésuites, dans toutes les phases de sa longue et savante carrière, qu'agitérent des travaux, des ennemis et des discussions de toute sorte.

(2) Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article *Macédo*.

déguisés en marchands, s'embarquèrent à Venise; ils arrivèrent en Suède, et le génie si catholique de Descartes aidant au zèle des Pères et à la bonne foi de la Reine, la fille de Gustave-Adolphe se décide à renoncer à l'Hérésie¹. Elle abdique le pouvoir royal, afin de suivre sans contrainte les inspirations de sa conscience; puis, le 3 novembre 1655, Christine déclare à Inspruck qu'elle revient à l'Unité. C'était un grand spectacle et un plus grand exemple encore offert au monde. Les Jésuites et Descartes en furent les promoteurs; Christine de Suède persévéra dans sa foi. Sa foi ne lui donna points toutes les vertus en partage; et, Catholique de conviction, elle ne se montra pas toujours Chrétienne dans la pratique. Elle eut de sanglants retours de despotisme, des passions pour ainsi dire vagabondes; mais au milieu de sa vie agitée, à travers tous les projets d'ambition, de gloire, de voyages, de solitude et de travail qu'elle réalisa, elle ne fut fidèle qu'à l'Eglise.

Nous avons dit à la suite de quels événements moitié religieux, moitié politiques, les Jésuites furent expulsés de la République de Venise. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis l'époque où Fra-Paolo, allié des Calvinistes de Genève et des Presbytériens anglais, avait entraîné le Doge et une partie du Prégadi dans son idée de protestantisme, dont l'expulsion des Jésuites était la principale condition. Malgré Henri IV et le Souverain Pontife, les Pères subirent un exil que des décrets arrachés par l'Hérésie cherchaient à rendre éternel. En 1656, les Vénitiens refusèrent de s'associer plus longtemps à un complot dont les fauteurs étaient descendus dans la tombe. Alexandre IV (de la famille Chigi) sollicita la réintégration de la Compagnie; il l'obtint sans difficulté, car alors le Luthéranisme commençait à s'affaïsser sur lui-même, et il ne lui était plus donné de tenter de nouvelles conquêtes. Les Jésuites revinrent sur les terres de la République; on oublia les colères et les édits d'une génération passée, pour ne se souvenir que des services que la Société de Jésus avait rendus sur l'Adriatique et de ceux qu'elle pouvait y rendre encore. Le 27 janvier 1657, le Souverain Pontife put féliciter en ces termes le Doge et la République :

« Nos très-chers fils et nobles personnages, salut et bénédiction apostolique. Vos Noblesses ont rempli d'une joie très-vive mon cœur et mon esprit par les lettres où vous m'apprenez que vous avez reçu les Religieux de la Compagnie de Jésus dans votre ville et dans vos domaines. Cette affaire, hérissée de tant de difficultés et tentée jusqu'ici plusieurs fois, mais en vain, vous l'avez entreprise et terminée avec un zèle et une allégresse filiale, seulement à notre persuasion et à notre prière, de telle sorte que vous avez

(1) *Vie de Descartes*, par Baillet, liv. VII, chap. XXIII.

inondé notre âme de joie et que, de notre côté, nous vous avons embrassés dans l'esprit et dans les sentiments d'affection du Père le plus tendre. Car, non-seulement nous avons recueilli un fruit très-précieux de votre respect et de votre attachement envers le Saint-Siège, mais nous espérons que votre ville en recueillera de très-abondants et de très-durables de ces Religieux. Ce sont en effet de bons, de vrais, de fidèles serviteurs de Jésus-Christ, et votre bienveillance aidant, ils ne se montreront pas indignes de leur sainte origine; ils environneront cette ville très-florissante d'une nouvelle défense et comme d'un rempart, en instruisant la jeunesse dans les lettres et en travaillant à la gloire de Dieu. »

Le même jour où le Pape adressait aux Vénitiens ce bref, réparation d'une longue injustice due à des prévisions calvinistes, le Général de l'Ordre, Goswin Nickel, écrivait à toutes les provinces de la Société pour leur faire part de cet événement : « Ce retour, leur mandait-il, nous est accordé sans aucune condition fâcheuse ¹, avec la restitution de tous les biens nobles que nous possédions autrefois dans cette république. » Les Jésuites avaient su attendre; ils s'étaient sacrifiés pour la Catholicité : le Saint-Siège et Venise elle-même leur tenaient compte des outrages protestants; ils les vengeaient de l'Hérésie en leur offrant tout ce que l'Ordre avait perdu.

Le Généralat de trente ans de Vitelleschi, ceux de Caraffa, de Piccolomini et de Goswin Nickel ont produit de grandes choses. Ils servirent surtout à attacher à la Compagnie de Jésus les noms les plus distingués. Jusqu'alors elle avait rencontré dans les nobles maisons des protecteurs, mais peu d'hommes assez dévoués pour se résigner à vivre de cette vie de privations, de dangers et d'abnégation. On compte les Borgia, les Cordova, les Gonzague, les Aquaviva rompant avec le monde pour se soumettre à une existence dont le seul terme de repos était une tombe ignorée dans quelque coin de l'Europe ou au fond des déserts de l'Amérique. A partir du Généralat de Vitelleschi, il n'en est plus ainsi. De chaque famille qui a déjà une illustration dans sa patrie il sort un Père pour la Compagnie; à ce nom, célèbre par les exploits militaires ou par les services civils, le Jésuite ajoutera une nouvelle gloire, et ce n'est pas sans étonnement qu'en parcourant les archi-

ves de la Compagnie nous trouvons tant de personnages qui tous, à différents titres, dans les missions ou dans l'enseignement, dans la charité ou dans la science, se signalèrent par leurs bienfaits envers l'humanité.

L'Italie, la France, l'Allemagne, l'Espagne, la Pologne et l'Angleterre ont fourni ce contingent de célébrités, qui n'embrasse qu'une période de quarante-cinq ans. Ici c'est Charles de Lorraine renonçant à l'évêché de Verdun et aux honneurs de la pourpre qui l'attendent, pour entrer au noviciat des Jésuites, où il rencontre Fabio Albergatti, Orsini et Jacques Sertorio; là, Alexandre des Ursins, duc de Bracciano, l'allié des Médicis et Cardinal à vingt-deux ans, qui veut abandonner les dignités ecclésiastiques pour embrasser l'Institut.

François de Beauvau et Walpole, Justiniani et deux Suffren, deux Pimentel et Chiamonte, Jean de la Bretesche et Gonfalonieri, Guillaume de Metternich et François de Boufflers, trois Borghèse et Antoine de Moncada, Truschez et deux Piccolomini, Jacques de La Vallière et Pierre Gottrau de Fribourg, trois Spinola et deux princes de Méan, lord Gordon et de Nobili, Brienne et Grégorio, Hermann Hugo et Max de Wurtemberg, Everhard de Mérode et d'Ossat, Thomas Holland et Pierre de Sesmaisons, Antoine de Padilla et Gilles de Sainte-Aldegonde, cinq Gaetano et Visconti, Paul Farnèse et deux Doria, Trevisani et de Carné, Marini et César de La Trémouille, François de Machault et Philippe Contarini, Marc Garzoni et Marc Gussoni, Adrien et Charles de Noyelles et Malaspina, Montalte et Terranova, Altieri et Patrizzi, Rubempré et Conrad de Gaure, Albuquerque et Tavora, Menezes et Cabral, Lobo et Sylva, Rodriguez de Villaverde et deux d'Arcos, Louis de Velasco et Pierre Manrique, Gabriel de Lerme et François de Porto-Carrero, Pierre de Verthamon et Scipion Coscia, Transmanstorff et d'Herbestein, Nicolas Lanciski et Wilhelm de Campenbergh, Ferdinand Palfi et Bernard de Thanhausen, Nicolas Radkai et Gottfield de Kuesten, deux Gleispach et deux Lemberg, Frédéric de Tiebrichssem et Jacques de Fugger, Bobola et Micinski, Kriswski et Vilcanowski, Tiskiewitz et trois Walsh, Louis de Gourgues et Joseph de Galiffet, Ventadour et Norogua, Edouard de Courtenay et Santarem, Jean Phélyppeaux et cinq Mendoza, Tolgsdorff et Maupéou, Andrada et de Pins, Charles d'Harcourt et François de Gournay, de Libersaert et Spinelli, de Brito et d'Aubigny, de Koninck et Antoine de Médicis, Albizzi et Zéa, Soto-Mayor et deux Chifflet, Pierre Talbo de Shrewsbury et deux Montmorency, Aguado et François de l'Angle, Ximenez et John Meagh, Jean Pfiffer de Lucerne et Guillaume de la Rougère, Rodriguez de Mello et de Voisins, Vincent de Galetti et John Cornelius O'Mahoni, Jacques de Fuentès

(1) Antoine Arnauld, dans ses *Mémoires*, t. xxxiv, 1^{re} série, p. 253 (édit. Petitot), explique ainsi la réintégration de la Compagnie : « Les Jésuites, dit-il, ont profité des besoins pressants de la République pour être rétablis à Venise moyennant des sommes considérables. » Cette assertion n'est point justifiée par Arnauld, et il ne s'en trouve aucune trace, soit dans les archives de la République, soit dans celles de la Société de Jésus. Ce qui peut y avoir donné naissance, c'est la promesse de secours contre le Turc, que le Pape fit aux Vénitiens. Mais, dans cette promesse si naturelle d'un Pontife et où la Religion et la politique avaient un intérêt égal, il est difficile de voir un acte de vénalité.

et Brébeuf, Gusman de Medina-Sidonia et Canillac, Fernand de l'Infantado et de Fabiis, Grimaldi et d'Aranda, Antoine de Brignole et Gamaches, Pierre de Mascarenhas et Charles de Vintimille, Alessandri et de Crux, Lucio Pignatelli et Georges Dillon, Francis de Walsingham et Edouard de Nevil, Pallavicini et Sandoval, Vasconcellos et Caccia, de Lugo et d'Almazan, Langeron et Caprara, Beaumont et Cardenas, Loffredi Durazzo et de Léon, Critton et de Berg, deux Kollowrat et Radzowski, Albert Chanowski et Georges Giedroycz, de la famille des princes de Lithuanie, Rougemont et Conti, Casimir de Pologne et Lelio Gracchus désertent le monde. Ils fuient les plaisirs et les honneurs; ils se consacrent à cette existence qui n'a pour eux que l'attrait d'un péril sans cesse renaissant.

Les uns, comme le Père Guillaume de Metternich, évangélisent leur patrie; les autres, comme François de Bouffiers, mourront en servant dans les hôpitaux les soldats que leurs frères ou leurs parents conduisent à la victoire. Il y en a parmi ces illustrations historiques qui, sur les pas du Père Jacques de La Vallière, s'élanceront vers l'Orient pour prêcher la Foi à des peuples assis à l'ombre de la mort, et qui, à peine âgés de trente ans, succomberont, ainsi que lui, dans les ardeurs de la charité; d'autres vivront dans la solitude, formant les novices, comme Florent de Montmorency, s'ensévelissant au fond des bibliothèques et se condamnant à l'obscurité pour racheter devant Dieu les gloires mondaines dont leur nom est l'écho.

Tous ces favoris de la naissance, de la fortune et des grandeurs n'ont eu qu'un pas à faire, qu'un sourire à adresser, qu'un désir à exprimer pour voir leur ambition satisfaite. Ils étaient riches, ils se sont constitués pauvres. Ils avaient la puissance de la famille, les splendeurs du talent, le prestige d'une bravoure héréditaire, ils ont foulé aux pieds tout cet éclat qui éblouit; et, s'arrachant aux caresses maternelles, aux rêves ambitieux d'un père, ils ont couru la carrière que les Constitutions de l'Ordre de Jésus tracent à leurs disciples. Ils se sont voués à tous les genres de martyres, ici affrontant sur les champs de bataille la mort, qu'ils ne peuvent que recevoir; là bravant au milieu des déserts la morsure des serpents et la dent des lions, les tourments de la faim et de la soif, la flèche empoisonnée de l'Indien ou la farouche stupidité du sauvage.

Dans un temps où les grands noms exerçaient sur l'esprit des peuples un salutaire empire, une pareille foule, accourue de tous les points de l'Europe pour grossir les rangs de la Compagnie de Jésus, dut nécessairement faire rejaillir sur elle un reflet de toutes les gloires nationales. Chaque royaume voyait ses pre-

mières familles consacrer à l'Institut quelques-uns de ses membres : chaque royaume apprit à aimer les Jésuites, parce que dans leur Société ils comptaient des enfants dont le pays avait adopté les grandeurs. Il les suivit au-delà des mers et sur les continents, il s'intéressa à leurs dangers; il applaudit à leurs travaux, il honora leurs talents, il les salua dans leur vie, il les vénéra dans leur mort. Ce fut une vaste aggrégation de vœux et de sacrifices, qui, sans tenir compte des rivalités de peuple à peuple, les confondit tous dans un même sentiment. L'Ordre de Jésus était cosmopolite, on le laissa marcher dans sa force; il s'adressait à toutes les nations, toutes les nations lui répondirent.

Lorsque, dans son *Histoire de la Civilisation en Europe*, M. Guizot arrive à cette première période de la Société de saint Ignace, l'historien et le philosophe disparaissent tout à coup pour faire place au Calviniste, et il dit en parlant de la Réforme protestante mise en parallèle avec la Compagnie ¹ :

« Personne n'ignore que la principale puissance instituée pour lutter contre elle a été l'Ordre des Jésuites. Jetez un coup d'œil sur leur histoire : ils ont échoué partout; partout où ils sont intervenus avec quelque étendue ils ont porté malheur à la cause dont ils se sont mêlés. En Angleterre ils ont perdu des Rois; en Espagne, des peuples. Le cours général des événements, le développement de la civilisation moderne, la liberté de l'esprit humain, toutes les forces contre lesquelles les Jésuites étaient appelés à lutter se sont dressées contre eux et les ont vaincus. Et non-seulement ils ont échoué, mais rappelez-vous quels moyens ils ont été contraints d'employer : point d'éclat, point de grandeur; ils n'ont pas fait de brillants événements, ils n'ont pas mis en mouvement de puissantes masses d'hommes; ils ont agi par des voies souterraines, obscures, subalternes, par des voies qui n'étaient nullement propres à frapper l'imagination, à leur concilier cet intérêt public qui s'attache aux grandes choses, quels qu'en soient le principe et le but. Le parti contre lequel ils luttèrent, au contraire, non-seulement a vaincu, mais il a vaincu avec éclat. Il a fait de grandes choses, et par de grands moyens : il a soulevé les peuples, il a semé en Europe de grands hommes, il a changé, à la face du soleil, le sort et la forme des Etats; tout, en un mot, a été contre les Jésuites, et la fortune et les apparences. Ni le bon sens, qui veut le succès, ni l'imagination, qui a besoin d'éclat, n'ont été satisfaits par leur destinée. Et pourtant, rien n'est plus certain, ils ont eu de la grandeur; une grande idée s'attache à leur nom, à leur influence, à leur histoire. C'est qu'ils ont su ce qu'ils faisaient, ce

M.
Guizot
et les
Jésuites

(1) *Histoire générale de la civilisation en Europe*, par M. Guizot, p. 365 et suiv.

qu'ils voulaient ; c'est qu'ils ont eu pleine et claire connaissance des principes par lesquels ils agissaient, du but auquel ils tendaient ; c'est-à-dire qu'ils ont eu la grandeur de la pensée, la grandeur de la volonté ; et elle les a sauvés du ridicule qui s'attache à des revers obstinés et à de misérables moyens. Là, au contraire, où l'événement a été plus grand que la pensée, là où paraît manquer la connaissance des premiers principes et des derniers résultats de l'action, il est resté quelque chose d'incomplet, d'inconséquent, d'étroit, qui a placé les vainqueurs mêmes dans une sorte d'infériorité rationnelle, philosophique, dont l'influence s'est quelquefois fait sentir dans les événements. »

Il n'appartient point à l'histoire d'entrer en discussion avec des théories plus ou moins fondées. L'historien ne peut pas, comme un rhéteur ou comme un sectaire, forcer les inductions et tirer d'un principe vrai ou d'un fait avéré de fallacieuses conséquences. Nous avons exposé sans passion les événements qui remplissent le premier siècle de la Compagnie de Jésus ; et, sans nous occuper des contradictions que la vérité, aux prises avec l'esprit de parti, arrache à l'éminent publiciste, nous devons exprimer ici une pensée que la réflexion fera naître dans toutes les âmes.

Il sera toujours beaucoup plus facile de déchaîner les passions que de les comprimer. Les Protestants, comme toutes les Hérésies jalouses de faire triompher leur système, venaient, la flatterie sur les lèvres et la corruption au cœur, jeter dans les masses des idées d'affranchissement et de pillage. Ils appelaient en même temps à la liberté pour eux, à l'esclavage pour les autres. Ils s'attribuaient tous les droits, le droit de croire ou de nier, le droit d'usurpation et de sacrilège, le droit de confiscation et d'immoralité. En présence de pareilles doctrines, qui trouveront dans tous les temps des cœurs pour les adopter, des voix pour les prêcher, des bras pour les défendre, ceux qui s'avançaient résolument contre tant de passions portées à leur paroxysme par l'espérance de la fortune, ceux-là ont dû mille fois succomber dans la lutte avant d'avoir révé un seul triomphe. Le Protestantisme brisait tout, les traditions de l'Eglise et les souvenirs monarchiques ; il rompaît la marche des siècles afin d'inoculer ses enseignements ; il calomniait le Catholicisme pour le tuer, il se servait des vices de quelques membres du Clergé pour faire de l'Eglise universelle une prostituée ; il caressait les penchants mauvais pour s'en créer un bouclier. Sa position était inexpugnable ; de la chaumière du pauvre, de l'atelier de l'artisan, il planait sur les trônes, rois ou peuples, hommes de science ou ignorants, crimes ou vertus, il entraînait tout dans son action.

C'était un torrent qu'il fallait arrêter, ou une

société ancienne qu'on laissait mourir dans les étreintes de celle qui aspirait à lui succéder. Les Jésuites ne reculèrent pas. Ils n'avaient à leur disposition que le conseil et la parole ; le conseil, que les Rois n'écoutaient habituellement que d'une oreille distraite ; la parole, qui était condamnée à une impuissance relative sur les masses ; car les masses, amantes du nouveau et de l'imprévu, ne demandent pas mieux que de trouver dans leurs maîtres ou dans leurs docteurs des panégyristes du désordre, des voix toujours prêtes à encenser leurs vices. Après une lutte de cent vingt années, lutte que nous sortons de retracer, les Jésuites ont-ils partout échoué ?

N'ont-ils pas arraché à l'Hérésie la Pologne, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Bavière, l'Autriche, une partie des cantons suisses et les provinces rhénanes ? n'ont-ils pas repoussé de la France et de l'Italie le Calvinisme, qui déjà mordait au cœur ces deux empires catholiques ? n'ont-ils pas appris au Clergé la régularité et la discipline ? n'ont-ils pas conservé en Angleterre le germe qui se développe avec tant de vigueur et qui, en Irlande, après trois cents ans de martyre, devient une révolution légitime ? n'ont-ils pas porté la civilisation et l'Evangile à tous les coins du monde ? n'ont-ils pas enseigné, combattu, souffert et donné leur vie pour le principe chrétien ?

Si tout cela s'est accompli ; si, par la force seule de la persuasion, ils ont pu réaliser tant de choses ; si, sans autre levier que la Croix, sans autre auxiliaire que le Saint-Siège et le Clergé, ils ont tenu en échec l'Hérésie triomphante ; si maintenant le Protestantisme divisé ne renferme plus dans ses temples que des cœurs sans unité, que des esprits immobilisés dans une révolte intellectuelle, faudra-t-il diviser le Luthéranisme et le Calvinisme parce qu'ils soulevèrent les masses et posèrent comme un besoin de tous les temps la rébellion contre l'autorité ?

Jusqu'à présent pousser la multitude à l'insurrection a pu quelquefois être un crime aboussé par le temps ; mais ce crime fut encore plus facile qu'heureux. On a vu des hommes sans vertu, sans énergie, accomplir par une bassesse ce qui semble devenir un titre d'honneur pour le Protestantisme. Il n'y aura jamais véritable gloire à remuer la lie populaire, à flatter la mobilité de ses caprices, à exciter ses ardentes convoitises afin de se faire un piédestal de toutes ses ignominies, qu'on méprise ou qu'on réprime lorsqu'elles vous ont entraîné au pouvoir. Provoquer les misérables au pillage, les indigents à la richesse, le vice solitaire à la luxure publique, le peuple à une liberté effrénée, ne sera jamais l'œuvre d'un être qui pense ; mais il est beau, quand les tempêtes sont déchaînées, de

se jeter à leur traverse, de les conjurer par des prières ou de se laisser emporter sur leurs ailes sanglantes. Il est plus beau encore de lutter contre elles, d'apprivoiser les multitudes, de partager leurs infortunes, de vaincre leur ignorance, de leur enseigner le bonheur avec l'obéissance due aux lois et de dompter leurs passions, tout en les préparant graduellement à l'émancipation chrétienne.

Les Jésuites ont gravi ce sentier escarpé, et quelle qu'en fût l'aspérité, ils ont appris aux nations à le suivre. En comparant les moyens d'influence employés par les deux antagonistes, le Protestantisme reste dans son iniquité réfléchie quand il nie la lumière qui éclate; mais au-dessus des outrages de parti pris il y a une justice qui doit réduire à leur valeur les ambitions et les intérêts contraires. Cette justice, c'est dans l'histoire qu'elle se réfugie.

Sans doute les annales des Jésuites sont exceptionnelles. Elles procèdent du cloître, elles tiennent au monde; elles s'appuient d'un côté sur l'école, de l'autre sur la chaire. La Compagnie marche dans l'ombre quelquefois; elle a recours à des voies souterraines, elle se sert de moyens terrestres pour arriver à une fin religieuse; mais on la rencontre encore plus souvent les pieds dans le sang. Ce sang, c'est toujours elle qui l'offre, c'est toujours de ses veines qu'on le tire sans pouvoir jamais le tarir.

Le Protestantisme a eu, pour asseoir ses doctrines sur une base solide, tout ce qui fait la force des nouveaux cultes, tout, excepté la vérité. Il a compté dans ses rangs des héros et des génies, des princes au cœur sans pitié et des enthousiastes que la mort à donner n'effrayait pas plus que la mort à recevoir. Il a milité ici par l'audace, là par l'intrigue; on l'a vu menacer et soutenir les trônes, flatter les peuples et calomnier ses adversaires. Il a été ardent et flexible, persécuteur et persécuté, victime et bourreau. Où tout cela l'a-t-il conduit?

Les Jésuites, malgré les coalitions de la force brutale et des haines sourdes, ont fait surnager le principe catholique; et, si les révolutions ont arraché de leurs trônes les Rois qui s'étaient constitués tour à tour leurs amis ou leurs adver-

saires, si ces mêmes révolutions ont englouti dans le naufrage des monarchies l'Ordre de Jésus trahi par ces mêmes Rois, certes le Protestantisme, à lui tout seul, n'osera pas revendiquer une gloire aussi néfaste.

Ce n'est donc pas au point de vue du succès matériel, mais à celui du triomphe moral, qu'il faut envisager cette question. Les Jésuites ne cherchaient pas à créer le bruit pour se parer d'une gloire coupable; ils n'avaient point soif de la renommée, ils n'ambitionnaient pas de la conquérir, à tout prix. Ils n'aspiraient point à se concilier cet intérêt public qui, selon l'écrivain calviniste, *s'attache aux grandes choses, quels qu'en soient le principe et le but*. Fatales paroles, qu'un rhéteur peut jeter à la foule pour s'attirer des applaudissements complices d'une corruption sociale, mais que l'homme d'Etat doit maudire comme une source de forfaits, comme un appât tendu à de grossiers instincts.

Les Jésuites ne se sont point laissés éblouir par cet éclat imposteur; et, dans une Société bien organisée, cette sagesse serait-elle un crime? mais ils ont obtenu plus qu'ils n'espéraient, plus qu'ils n'auraient humainement songé à demander. Ils légèrent à l'Eglise catholique beaucoup plus de peuples que l'hérésie de Luther et de Calvin ne lui en ravissait. Dans les archipels, sur les continents de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ils fondèrent des Chrétientés nouvelles, qui encore aujourd'hui saluent la Chaire de saint Pierre comme la règle de leur Foi; ils fécondèrent en Europe l'amour de la vertu et des belles-lettres; ils s'associèrent à toutes les pensées de charité, à toutes les œuvres ayant pour but d'améliorer la condition des hommes. Si on ne voit ni éclat ni grandeur dans cet ensemble d'actions, dans cette lutte qui a affaîssi l'Hérésie en vivifiant l'unité catholique, nous croyons du moins que le Calvinisme y trouvera un courage de toutes les heures, une abnégation constante et un dévouement à la Foi évangélique, dont les ambitieux peuvent méconnaître le principe, mais dont les Chrétiens, à quelque secte qu'ils appartiennent, doivent bénir les conséquences.

CHAPITRE XXVI.

Le Jansénisme. — Jansénius et l'abbé de Saint-Cyran. — Leurs caractères. — Intrigues de Saint-Cyran. — Causes de sa haine contre les Jésuites. — Il cherche à attirer dans son parti le Cardinal de Bérulle et Vincent de Paul. — Sur leur refus, il gagne à sa cause les religieuses de Port-Royal-des-Champs. — La Mère Angélique et le chapelet secret du Saint-Sacrement. — Le Petrus Aurelius, et le Mars Gallicus. — Jansénius meurt en soumettant son Augustinus inédit au jugement de Rome. — Politique de Saint-Cyran pour accroître le nombre de ses prosélytes. — Les femmes et les écrivains. — Les premiers solitaires de Port-Royal. — Antoine Le Maître et son humilité. — Port-Royal et les Jésuites. — Saint-Cyran au donjon de Vincennes. — Les Jésuites se procurent des épreuves de l'Augustinus. — Ils demandent que ce livre soit supprimé avant sa publication. — Pensée fondamentale de l'Augustinus. — Les Jésuites belges et français attaquent l'ouvrage. — Il est condamné par le Saint-Siège. — Antoine Arnauld entre en lice. — Le livre de la Fréquente Communion. — Le Père Petau et Arnauld. — Le Jésuite Nouet et sa rétractation. — Déclaration de saint Vincent de Paul. — Mort de Saint-Cyran. — Le Jansénisme devient à la mode. — Livres élémentaires des Jansénistes. — Leur lutte avec la Compagnie de Jésus. — Le Cardinal de Retz se fait leur disciple. — Le Docteur Cornet et les cinq Propositions. — Le Jansénisme confondu. — Père Brisacier condamné par le Coadjuteur. — Les Jansénistes envoient à Rome trois des leurs. — Députation du Clergé de France. — Le Jansénisme est condamné — Les Jansénistes prennent part à la fronde. — Ils protègent les vices du Cardinal de Retz. — Distinction du fait et du droit. — Arnauld et la Sorbonne. — Arnauld provoque la première Provinciale. — Portrait de Pascal. — Les Provinciales. — Enthousiasme qu'elles produisent. — Silence des Jésuites, et causes de ce silence. — Habileté de Pascal. — Le Probabilisme et le Probabiliorisme. — Conséquences des deux opinions. — Théophile de Corte et Alphonse de Liguori, probabilistes. — Les Jansénistes conseillent tour à tour la coquetterie, l'assassinat et la direction d'intention. — Le Père Daniel réfute les Provinciales. — Elles sont condamnées. — Création du Conseil de conscience. — Le surintendant Fouquet, Janséniste. — Hardouin de Péréfixe et Bossuet chez les religieuses de Port-Royal. — Les Pères Annat et Ferrier négocient avec l'Evêque de Comminges. — La paix, donnée par les Jésuites, est rompue par le grand Arnauld. — Les religieuses et les Solitaires de Port-Royal sont dispersés. — L'Archevêque de Sens et l'Evêque de Châlons, pacificateurs. — Arnauld consent à la paix, parce qu'elle ne vient pas des Jésuites. — Paix de Clément IX. — La Morale pratique des Jésuites. — La Perpétuité de la Foi et les Essais de Morale. — Causes de division entre les Evêques et les Jésuites. — L'Archevêque de Sens les excommunie. — Le Cardinal Lecamus les poursuit à Grenoble. — Le Vicaire apostolique d'Angleterre les attaque. — L'Evêque de Pamiers les accuse. — Leur différend avec dom Juan de Palafox, Evêque d'Angelopolis. — Les Jansénistes et Palafox. — La lettre de Palafox au Pape. — Pourquoi Palafox ne fut-il pas canonisé! — Le Cardinal Calini devant le Consistoire, en 1777.

La Société de Jésus vient d'avoir à combattre en Europe contre le Lutheranisme et le Calvinisme. Elle n'a pu qu'affaiblir cette formidable hérésie qui, partagée en mille sectes, qui marchant sous des drapeaux différents, faire taire ses haines ou ses ambitions lorsqu'ils s'agit d'attaquer l'Eglise. Les armes de Gustave-Adolphe et de Bernard de Weimar, secondées par la politique du Cardinal de Richelieu, lui ont conquis droit de cité en Allemagne. Du sein de tant de passions mises en mouvement il surgit une innovation religieuse. Luther, Calvin et leurs adeptes s'étaient séparés avec violence de la Communion romaine : ils avaient brisé le joug de la Foi catholique pour inaugurer la liberté d'examen et le triomphe de la pensée individuelle. Tout avait été mis en jeu afin de déve-

lopper cette crise. Il n'était plus possible de provoquer un pareil éclat. Il se présenta d'autres hommes qui, avec des maximes moins absolues, essayèrent de se placer entre les deux camps et de vivifier par d'éternelles discussions les systèmes théologiques étouffés par la guerre de Trente-Ans, sous la grande voix des batailles. Ces hommes furent appelés Jansénistes, du nom même de l'évêque flamand qui, par son livre de l'*Augustinus*, donna naissance à la secte.

Jansénius, né à Ackoi en Hollande, dans l'année 1583, étudiait au collège des Jésuites de Louvain. Il sollicita son admission dans leur Société ; ses désirs ne furent pas exaucés. Les chefs de l'Institut refusaient d'avoir Jansénius pour frère : il se déclara leur ennemi. De l'école des Jésuites il accourut à celle de Jacques Baius,

Jan é
nius et
l'abbé de
Saint-
Cyran.

qui, dans sa chaire à l'Université de Louvain, ressuscitait les doctrines de son oncle. Les idées sont comme les passions : elles se modifient, elles se transforment, mais elles ne se voient condamnées au silence que lorsqu'elles sont devenues impuissantes. Bellarmin et Tolet avaient amené Michel Baius à une rétractation. Cette rétractation, obtenue par deux Jésuites, fut pour les disciples du chancelier universitaire un nouveau motif de défiance et d'animosité contre l'Institut de Jésus. L'amour des discussions fit cause commune avec l'orgueil froissé, et du Baianisme mort au berceau naquit une autre erreur.

Leurs caractères.

A Louvain, Jansénius avait pour condisciple, pour ami, Jean Duvergier de Hauranne, né à Bayonne en 1584, et plus connu dans l'histoire sous le nom de l'abbé de Saint-Cyran. Formés par Jacques Baius et par le chancelier Janson à l'interprétation des œuvres de saint Augustin, servant de champ-clos à tous les novateurs, ces deux jeunes gens se prirent d'enthousiasme pour le Docteur d'Hippone, qui semblait fournir des arguments à leur haine contre les théories scolastiques de l'Ordre de Jésus. Les commencements de leur carrière furent difficiles. Ils voyagèrent, ils étudièrent, ils vécurent tantôt séparés, tantôt réunis : mais, dans leurs entretiens ou dans leurs correspondances, ils ne perdirent jamais de vue le but qu'ils se proposaient. Jansénius le suivait avec ce flegme germanique qui recèle souvent une opiniâtreté invincible. Duvergier de Hauranne, ardent, toujours prêt au combat, ne laissait jamais reposer son esprit tracassier et les inquiétudes de son imagination. L'un fut la tête et l'autre le bras. Jansénius, dialecticien plus serré, se chargea d'élaborer la doctrine qu'ils allaient répandre. Saint-Cyran dut accepter le rôle qui convenait à son caractère remuant. La pensée de l'œuvre appartint à Jansénius, l'autre la développa : il lui chercha, il lui trouva des adeptes. L'*Augustinus* n'avait pas encore paru, et déjà Saint-Cyran en avait si bien su faire ressortir la beauté que, dans les cénacles d'intimes, on proclamait avec admiration et sur parole ce livre tout resplendissant de génie. Ce n'est qu'un commentaire aride de saint Augustin, une thèse sur la grâce et sur la prédestination ; thèse mille fois agitée, mille fois résolue. Mais Duvergier de Hauranne avait besoin de l'imposer comme un chef-d'œuvre. Il y réussit même avant sa publication. « Plusieurs personnes distinguées par leur piété et leur érudition, séculiers et réguliers, dit Libert Fromond dans la *Vie de Jansénius*, son maître, l'animaient à ce travail, de peur que, si la mort abrégait les jours de l'auteur, ce livre, qu'ils comparaient à la Vénus d'Apelles, ne demeurât imparfait. »

Ainsi que toutes les doctrines dont le dernier mot est un mystère, celle du futur Evêque

d'Ypres, exaltée par Saint-Cyran, évoqua des prosélytes. Il les choisit de préférence dans les hautes classes de la société, et, afin de triompher plus sûrement, il contraignit son visage sévère à grimacer des flatteries dont sa réputation d'austérité doublait le prix. Il se fit de ses louanges intéressées un appui auprès des grands et des prélats. Sans divulguer ses desseins, il eut l'art de se préparer à la cour, dans le clergé et au fond des provinces plusieurs apologistes, auxquels il recommandait la discrétion, comme s'il leur eût confié ses plans. *Occulté, propter metum Judæorum*, du secret ; car nous avons les Juifs à redouter, fut son mot d'ordre¹. Les Juifs auxquels il fait allusion, ce sont les Catholiques, et surtout les Jésuites.

Un merveilleux travail s'opérait alors en France. Le Calvinisme était vaincu : l'Eglise marchait rapidement à de glorieuses destinées. Saint-Cyran comprit que là seulement il rencontrerait, soit dans les Instituts religieux, soit parmi les prêtres de science et d'énergie, des hommes assez forts pour donner à ses systèmes une consécration publique. Jansénius et lui ne songeaient sans doute pas à rompre avec l'Unité. Ils n'avaient ni dans la tête ni dans le cœur la pensée arrêtée d'une hérésie ou d'un schisme. Ils n'aspiraient qu'à réveiller des disputes que la sagesse des Pontifes, que la prudence des Jésuites et celle des Dominicains avaient assoupies dans les Congrégations de *Auxiliis*. Mais, comme tous ceux qui se laissent emporter par une idée, Jansénius et Saint-Cyran devaient aller beaucoup plus loin que leurs prévisions. Ils cédaient d'abord à un entraînement scolastique, au désir de se poser en doctes adversaires des théologiens de la Compagnie de Jésus. Ce désir, que l'étude autorisait et que l'érudition jointe à la Foi pouvait renfermer dans de justes limites, devint peu à peu une passion. L'orgueil s'empara de ces vigoureuses natures, et la haine pour les disciples de saint Ignace de Loyola leur fit toucher le point auquel ils n'avaient jamais cru qu'ils aboutiraient.

Le Cardinal de Bérulle et Vincent de Paul avaient fondé deux Congrégations où le talent, associé à de pieux dévouements, enfantait des miracles. Saint-Cyran s'imagina qu'un sentiment d'émulation, de jalousie peut-être, devait germer au fond de ces cœurs de prêtres, et qu'en sachant le faire vibrer il parviendrait à leur inculquer ses doctrines. Duvergier de Hauranne avait déjà des affinités scientifiques avec Richelieu, évêque de Luçon, dont il pressentait la haute fortune. Il tenta de s'en créer de plus étroites avec le fondateur de l'Oratoire et le père des Lazaristes. Il sonda Pierre de Bérulle. Quand il espéra que ses principes ne seraient pas repoussés, il consulta Jansénius pour savoir

(1) Interrogatoire subi à Vincennes par l'abbé de Saint-Cyran, et publié en 1740 par un Janséniste.

Int
gues
Sai
Cyran

Cause
de s
hain
contr
les
Jésuites

Il cher
che à a
tirer
dans sa
parti
Cardin
de Bérull
et
Vincen
de Pau

s'il fallait tenter un coup décisif. Le théologien belge n'avait pas les exaltations du prêtre béarnais. Il ne s'enivrait pas de ses rêves et ne prenait point des chimères pour la réalité. Le 2 juin 1623 il répondit à son ami : « Telles gens sont étranges quand ils épousent quelque affaire. Je juge par là que ce ne seroit pas peu de chose si mon ouvrage étoit secondé par quelque Compagnie semblable ; car, étant une fois embarqués, ils passent toutes les bornes, *pro et contra*. Je trouve bon que vous ne disiez rien au Général de l'Oratoire de l'*Augustin*, car je crois qu'il n'est pas encore temps. »

La sagacité du docteur de Louvain épargnait une défaite à Saint-Cyran. Le caractère de Vincent de Paul, qui appelait la confiance, l'amitié qu'il témoignait à l'apôtre du Jansénisme encore en germe, ses idées de perfection, tout s'arrangeait pour lui persuader que le fondateur des Sœurs de la Charité ne serait pas aussi rebelle à ses insinuations que le Cardinal de Bérulle. Il essaya par la flatterie d'entrer plus avant dans son cœur : mais, quand il se fut démasqué, Vincent de Paul rompit avec lui. « Saint-Cyran, écrit-il ¹, me parla un jour ainsi : Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières : il m'a fait connaître que depuis cinq ou six cents ans il n'y a plus d'Eglise. Avant, cette Eglise étoit comme un grand fleuve qui avait des eaux claires ; mais maintenant ce qui semble l'Eglise n'est plus que de la bourbe. Le lit de cette rivière est encore le même, mais ce ne sont plus les mêmes eaux. Je lui représentai que tous les Hérésiarques avaient pris ce prétexte pour établir leurs erreurs, et je lui citai Calvin. — Calvin, me répondit-il, n'a pas mal fait tout ce qu'il a entrepris, mais il s'est mal défendu. »

Ces paroles ouvrirent les yeux de Vincent de Paul : Saint-Cyran ne fut plus pour lui qu'un ecclésiastique dangereux dont il se sépara avec éclat. Les premières tentatives de l'embaucheur janséniste n'avaient pas réussi. Il sentait les obstacles qu'il lui faudrait vaincre pour attirer à sa cause des Congrégations d'hommes ; et, regardant ces obstacles comme insurmontables, il essaya d'un nouveau plan. Pour recruter des prosélytes à sa coalition théologique, Duvergier s'étoit vu contraint d'étudier les faiblesses de l'humanité. Le Clergé résistait à ses séductions : il s'adressa aux Instituts de femmes. Les Religieuses, selon lui, avaient une imagination enthousiaste que la solitude disposait à recevoir toutes sortes d'impressions. Il les jugeait plus faciles à tromper et à exalter que des Prêtres vieilliss dans le ministère ou au milieu des controverses. Il étoit donc possible de leur inspirer une certaine ardeur pour les innovations. En leur donnant de l'importance dans le monde, on

avait tout lieu d'espérer que ce spectacle frappait vivement l'esprit de la multitude.

Il existait près de Chevreuse, dans un vallon à six lieues de Paris, un monastère de filles soumis à la règle de saint Benoît. Ce monastère se nommait Port-Royal, parce que Philippe-Auguste, s'étant égaré à la chasse, avait été retrouvé dans ce lieu par les seigneurs de sa suite ¹. Au commencement du dix-septième siècle, Henri IV avait nommé à cette abbaye Angélique Arnauld, l'une des filles du fameux avocat. Angélique, jeune, belle, instruite, faisoit servir ces avantages à sa propre perfection et à celle des autres. Elle avait entrepris la réforme de sa communauté, où la discipline et la régularité souffraient beaucoup des discordes intestines. La Mère Agnès, sa sœur puînée, se dévoua comme elle à cette vie d'humilité dont l'éclat de leurs vertus formaient presque une gloire mondaine. En 1624, leur réputation avait attiré un si grand concours de Néophytes qu'il fallut pourvoir à l'accroissement de la pieuse famille. Angélique se sentait appelée sur un plus vaste théâtre. Elle étouffait dans Port-Royal-des-Champs. Deux années après l'abbaye fut abandonnée, et Port-Royal de Paris les reçut au faubourg Saint-Jacques.

Zamet, évêque de Langres, professait pour cette femme extraordinaire une vénération dont saint François de Sales avait lui-même offert l'exemple. Il lui parla de créer un nouvel Institut dont la pensée-mère seroit l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Angélique accueillit avidement cette idée : de concert avec Agnès, elle composa le *Chapelet secret du Saint-Sacrement*, dans lequel, soit erreur, soit calcul, elle laissa échapper quelques opinions assez rapprochées des enseignements que Jansénius et Duvergier de Hauranne essayaient de ressusciter. Les Jésuites, pour qui le nom d'Arnauld n'étoit pas une recommandation, censurèrent cet écrit. La guerre étoit déclarée. Un auxiliaire inattendu se jeta dans la mêlée pour défendre les Religieuses de Port-Royal ; cet auxiliaire fut Saint-Cyran. Les filles d'Arnauld ne le connaissaient pas. Il n'avait eu avec elles aucun rapport spirituel ; mais elles jouissaient d'une incontestable réputation de vertu, elles étoient célèbres dans le monde ainsi que dans le cloître : on les admirait ; et, sans le savoir, elles entraînaient à pleines voiles dans ses théories. Duvergier de Hauranne se persuada qu'il y avoit au fond de cet événement tout un avenir de lutte contre la Compagnie de Jésus, et peut-être le triomphe de sa pensée augustinienne. Il défendit l'œuvre de Port-Royal avec la vivacité que tant d'espérances à peine conçues lui inspiroient. Saint-Cyran s'étoit porté l'avocat officieux des Religieuses de Port-Royal. Il en devint le directeur

La Mère Angélique et le chapelet secret du Saint-Sacrement.

(1) Lettre de saint Vincent de Paul, du 25 juin 1648, à d'Origny, prêtre de la Mission. Cette lettre se trouve dans sa vie, par Abelly, Evêque de Rhodéz.

(1) *Mémoires de Dufossé*, liv. 1^{er}.

et l'oracle. La Mère Angélique exerçait sur sa famille et sur une partie de la cour un ascendant qu'elle devait autant à la supériorité de sa vertu qu'à celle de son esprit. Elle gouvernait Arnauld d'Andilly, son frère, l'un des hommes les plus aimables de Paris. Elle imposait sa volonté aux protecteurs qu'elle donnait à son monastère. Saint-Cyran, maître de la confiance d'Angélique, l'initia à ses projets de réforme. Afin d'entretenir dans ces cœurs dévots le feu qu'il y avait soufflé, il leur recommanda le secret : il s'entoura de mystères, il ordonna même que ses lettres fussent brûlées pour ne laisser aucune trace des moyens par lui employés ¹. L'influence dont il jouissait auprès de l'Abbesse de Port-Royal, celle que sa physionomie pleine de componction et ses paroles brûlantes lui avaient conquise décidèrent le Père Joseph à le charger de la direction des Filles du Calvaire ². Saint-Cyran mit en œuvre les mêmes ressorts qu'à Port-Royal : il obtint les mêmes résultats ; mais le fameux Capucin n'eut pas de peine à s'apercevoir du changement opéré dans l'âme des Religieuses. Ce fut le premier indice qui révéla au cardinal de Richelieu la naissance et les dangers d'une nouvelle secte.

Le PÈRE
THRUS AURELIIUS, et
le MARS
GALLICUS.

Cependant le *Chapelet secret*, que les Jésuites avaient attaqué, était supprimé par la cour de Rome. Il fallait se soumettre à la décision du Siège apostolique ou sortir d'une douce obscurité pour résister par la controverse au jugement de l'Eglise. Saint-Cyran les encouragea dans leur obstination. Lui-même, marchant plus franchement à la réalisation de ses desseins, commença à répandre le germe de son erreur. Il voulait se venger des Jésuites : il lui importait donc de se créer des appuis dans l'épiscopat. Les Pères de l'Institut avaient eu des démêlés de juridiction avec l'Evêque de Chalcédoine, Vicaire apostolique dans la Grande-Bretagne. Saint-Cyran prit ce prétexte pour s'improviser le champion de l'autorité épiscopale au détriment des Ordres religieux. Son ouvrage intitulé *Petrus Aurelius* parut en 1636, imprimé aux frais du Clergé de France. Moins d'une année après, le 13 septembre 1637, ce même Clergé voyait se dissiper son illusion, et il revenait de son premier jugement. En ce temps-là Jansénius, qui sentait le besoin de s'attacher des partisans en Belgique, prêcha qu'il était sage et utile de secouer le joug de l'Espagne, de se cantonner à la manière des Suisses ou de s'unir dans une fédération avec les Etats généraux de Hollande. Son plan de république aristocratique n'était pas fait pour lui gagner les faveurs de Philippe d'Espagne. Afin de rentrer en grâce auprès de ce prince, il publia une satire virulente contre les rois de France sous le titre de *Mars Gallicus*. Ce pamphlet, en quatre-vingt-

huit chapitres, est un manifeste dans lequel l'auteur prend à partie la mémoire de chaque Monarque, depuis Clovis jusqu'à Louis XIII ; et, selon l'expression de Bayle ¹, Jansénius « y crie de la manière la plus maligne et la plus odieuse. » Le prêtre flamand prodiguait l'insulte au peuple qui lui avait accordé une longue hospitalité. A la prière du Président Rose, le Cardinal-Infant, gouverneur des Pays-Bas, récompensa cette ingratitude en le nommant Evêque d'Ypres. Trois ans après, le 6 mai 1638, Jansénius mourut victime de la peste. Il mourut dans des sentiments chrétiens et en soumettant l'œuvre de sa vie à l'approbation ou à la censure du Saint-Siège. L'*Augustinus*, soit pres-sentiment, soit crainte de foment une hérésie, avait été condamné par son auteur à une obscurité viagère. Par une lettre adressée au Pape, par son testament, par une déclaration contenue dans le texte de l'ouvrage, l'Evêque d'Ypres proclamait qu'il était enfant d'obéissance et que les décrets émanés de la Chaire apostolique seraient toujours les guides de sa foi. « Je suis résolu, écrivait-il ², de suivre jusqu'à la mort, comme j'ai fait depuis mon enfance, et de prendre pour arbitres de mes opinions l'Eglise romaine et le successeur de saint Pierre. Je sais que l'Eglise est bâtie sur cette pierre, que quiconque ne bâtit pas avec Pierre est un destructeur, et qu'il est le dépositaire fidèle de la Foi des Pères. Je veux donc vivre et mourir dans la Foi et dans la Communion de ce successeur du Prince des Apôtres, de ce Vicaire de Jésus-Christ, de ce chef des Pasteurs, de ce Pontife de l'Eglise universelle. J'adopte tout ce qu'il prescrit ; je rejette, je condamne, j'anathématise tout ce qu'il rejette, condamne et anathématise. Je ne me flatte pas d'avoir bien saisi partout le sens de saint Augustin. Je suis homme, sujet à l'erreur comme les autres hommes, et j'abandonne mon ouvrage au jugement du Saint-Siège et de l'Eglise romaine, ma mère. Dès ce moment j'accepte, je rétracte, je condamne et anathématise tout ce qu'elle décidera que je dois accepter, rétracter, condamner et anathématiser. »

Ces paroles si explicites n'ont rien des réticences de l'hérésiarque ; elles sont dignes d'un Evêque qui désire garder dans son cœur la foi qu'il a transmise à son troupeau. Nous les acceptons comme l'expression de la pensée intime de Jansénius. Sans trop nous occuper des mystérieuses correspondances entre Saint-Cyran et lui, par lesquelles il cherche des faux-fuyants, des moyens dilatoires pour résister au Siège apostolique, nous pensons que, si Jansénius eût survécu à la publication de son ouvrage, il n'au-

(1) Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article Jansénius.

(2) *Augustinus*, præm., c. xxix. Epilog., in t. III, p. 448 (édit. de Rotterdam).

(1) *Interrogatoire de l'abbé de Saint-Cyran*.

(2) *Histoire de Port-Royal*, par Racine, 1^{re} partie.

Jans
ni
meur
sout
tant
Augu
suis
dit
jug
ment
Rome

rait pas hésité à le désavouer. Cet homme n'avait ni dans le cœur ni dans la tête l'opiniâtreté qui produit les sectaires ; mais à côté de lui , et le dominant par l'intrigue ou par la colère , il se trouvait un autre homme qui ne pardonnait jamais. L'évêque d'Ypres , en composant l'*Augustinus*, ne voyait qu'une guerre de théologiens à susciter aux Jésuites ; les représailles du Baïanisme avaient été poussées si loin que Jansénius reculait devant son œuvre. Duvergier en avait médité la portée ; son esprit mal faisant s'y attacha avec d'autant plus de force qu'il en présentait les résultats. « Saint-Cyran est Basque , disait le cardinal de Richelieu au Père Joseph , il a les entrailles ardentes , et , des vapeurs qu'elles portent à sa tête , il se forme des imaginations extravagantes , qu'il érige en dogmes et en oracles. »

Jansénius avait mis la dernière main à son livre , puis il était mort . le déferant officiellement à la censure de l'Eglise. Son disciple , son maître plutôt , avait , par de secrètes manœuvres , si bien disposé quelques intelligences d'élite à saluer l'*Augustinus* comme un chef-d'œuvre de morale et de science spirituelle ; il avait su , avec tant d'art , flatter les passions hostiles à la Compagnie de Jésus , que ce n'était déjà plus seulement une conspiration théologique qui allait éclater , mais un complot politique dont Saint-Cyran se faisait le chef mystérieux. Les Jésuites régnaient par l'éducation ; Duvergier de Hauranne osa disputer cette prééminence , que l'Université leur laissait. Il fonda des écoles à Port-Royal et , par une habileté incontestable , il y réunit comme un faisceau toutes les gloires que les Pères n'avaient pu enrôler sous leur bannière. On s'emparait ainsi de la génération naissante , on la façonnait aux doctrines dont personne n'appréciait les conséquences. L'avenir était ouvert aux projets du réformateur , il songea à s'assurer le présent.

A cette époque d'austérité et de galanterie , d'intrigues politiques et de dévouement , de passions littéraires et de querelles scolastiques , les femmes et les écrivains exerçaient sur la société française une influence prodigieuse. Les adeptes de Saint-Cyran crurent qu'il fallait à tout prix les attirer dans leur camp. Pour réussir , ils apprirent à se conformer à chaque caractère ; ils utilisèrent le mécontentement des uns , le dégoût des autres , les affections et la prévention de tous. Ils s'improvisèrent rigides avec ceux qui professaient des principes sévères , souples avec les hommes qui n'avaient pas de but déterminé. Ils prièrent avec les dévots : ils cachèrent dans l'ombre les vices de ceux dont ils prévoyaient qu'un jour ils auraient besoin ; ils s'attachèrent à rendre aux femmes trop compromises par de volages amours une splendeur de vertu dont quelques démonstrations publiques effaçaient à leurs yeux les remords inconstants. Ils glorifiè-

rent les écrivains que Richelieu rassemblait en Académie ; ils se concilièrent leur amitié , et on les vit grandir Chapelain , Scudery et Gomberville. Ils prirent même sous le patronage de leur austérité le roman de *Clélie* , qui , dans un de ses épisodes , laissait tomber sur eux quelques louanges emphatiques.

Un semblable plan était la contre-partie de l'Ordre de Jésus. Destiné à le battre en brèche et à vaincre son crédit ostensible par des moyens occultes , il ne s'arrêtait pas là. Les filles d'Arnauld offraient à Saint-Cyran une communauté de femmes aptes à propager ses opinions ; il jugea utile de fonder une congrégation de solitaires qui n'auraient pour mission que l'étude , et qui devaient en peu de temps jeter sur leur retraite une belle auréole littéraire. Religieux dans le monde , publicistes dans le cloître , ils s'isolaient de leurs familles , ils renonçaient au mariage et aux emplois civils , afin de se consacrer tout entiers à la science et aux lettres. On offrait comme appât , à des cœurs que l'érudition et l'innocence de leur vie rendaient candides , une perfection chimérique. On alliait la sévérité des règles du couvent aux délicatesses d'un goût épuré ; on leur apprenait à confondre les innovations les plus ingénieuses avec l'amour des anciens. Persuadés que le calme de la solitude , que les images de paix extérieures dont ils seraient entourés ramèneraient souvent ces profonds esprits du bien qu'ils rêvaient au mal relaif qui frapperait leurs regards dans l'organisation de la société humaine , on espéra que cette opposition de pensées en produirait inévitablement une autre sur les écrits. Ainsi façonnés , ils pouvaient devenir de formidables leviers , croire comme des enfants aux songes qu'on dicterait à leur foi , et se battre , la plume à la main , pour faire triompher au dehors l'idée si pieusement caressée dans leur solitude. Cette idée exagérait la servitude de l'homme par rapport à Dieu , et sa liberté par rapport aux princes de la terre.

Une telle connaissance du cœur des gens de lettres a quelque chose de merveilleux. Duvergier de Hauranne et ses premiers adeptes avaient scruté jusque dans leurs abîmes ces caractères indépendants que l'enthousiasme entraîne beaucoup plus loin que leur volonté. Saint-Cyran savait qu'en donnant un mobile religieux ou politique à des génies fervents , à des imaginations que le contact du monde n'a pas dépouillées de leur roideur primitive , ces génies portent si loin la vérité en triomphe , qu'ils arrivent jusqu'aux dernières limites de l'erreur. Il savait encore qu'une studieuse retraite envenime les haines littéraires , et qu'elle transforme en poignard acéré la plume que les aveuglements de la Foi ou les nécessités de la polémique confient à des mains jusqu'alors chrétiennement charitables. Mais ce sectaire , dans le sein duquel

Les
premiers
solitaires
de
Port-
Royal.

fermentaient tant de passions contraires, et qui les faisait toutes servir à une seule fin, ne fut pas retenu par le spectacle des vertus dont il allait troubler le calme. Il ne respecta point ces intelligences catholiques qu'il détournait de leur source pour les associer à de mesquines préventions ou à des rêves d'hérésie dont ils proclamaient l'idée, tout en confessant comme Jansénius qu'ils étaient des enfants soumis. Saint-Cyran, doué d'une incroyable persistance, eût été dangereux avec un autre génie que celui de l'intrigue; mais il ne fut que la goutte d'eau qui tombe sur le rocher, et qui ne creuse jamais, parce qu'elle n'a pas en elle un principe dissolvant.

Par la rigidité, on séduisait les hommes faits; on captivait l'esprit des jeunes filles par un excès d'indulgence. Les femmes étaient réservées à devenir les instruments et les victimes du parti. Saint-Cyran traga à Port-Royal des constitutions où l'austérité du fondateur se cache sous les formes les plus bénignes. « On leur enseignera, dit-il en parlant des novices ¹, qu'elles ne doivent pas trop s'inquiéter si elles tombent dans quelques fautes; que ce n'est pas seulement par les fautes que commettent les novices qu'on porte jugement d'elles, mais aussi par la manière dont elles se relèvent, et que toutes les âmes qui aiment Dieu peuvent dire comme l'épouse : « Je suis noire, mais je suis belle. »

La puissance de Saint-Cyran se concentrait dans quelques maisons où les vertus ainsi que les talents se trouvaient héréditaires : par esprit de famille, elles étaient opposées à la Compagnie de Jésus. Ce fut là qu'il choisit les fondateurs de Port-Royal-des-Champs. Il avait pris Angélique Arnauld comme son porte-voix à l'oreille des femmes : il désigna Antoine Le Maître, le plus célèbre avocat de Paris, et conseiller d'Etat à vingt-huit ans, pour servir de drapeau à sa nouvelle institution. Le Maître fut vaincu par sa tante Angélique. Bientôt après trois jeunes prêtres, distingués par leur talent, Antoine de Singlin, Claude Lancelot et Toussaint Desmares, accoururent partager la retraite dans laquelle Le Maître agissait son humilité. Ces solitaires rompaient avec le monde; ils sacrifiaient leurs rêves d'ambition, de grandeur et de fortune à de pieuses chimères; mais l'esprit turbulent de Duvergier de Hauranne leur avait inspiré une pensée tour à tour superbe ou rêveuse, ne s'accordant en aucun point avec les mortifications qu'ils s'imposaient. Il y a loin, et bien loin, des lettres d'Antoine Le Maître à la correspondance et aux discours si éloquents d'abnégation des premiers Jésuites. Nous avons cité les paroles, les écrits de François de Borgia, de Louis de Gonzague, d'Aquaviva et de Xavier. Mettons en parallèle une œuvre sortie des entrailles du premier néophyte de Port-Royal. « On n'a point

ouï dire peut-être depuis un siècle, mandait Le Maître à Singlin ¹, qu'un homme, au lieu et en l'Etat où j'étais, dans la corruption du palais, dans la fleur de mon âge, dans les avantages de la naissance et dans la vanité de l'éloquence, lorsque sa réputation était la plus établie, ses biens plus grands, sa profession plus honorable, sa fortune plus avancée, et ses espérances plus légitimes, ait laissé tout d'un coup tous ces biens, ait brisé toutes ces chaînes, se soit rendu pauvre au lieu qu'il travaillait à acquérir des richesses, qu'il soit entré dans les austérités au lieu qu'il était dans les délices, qu'il ait embrassé la solitude au lieu qu'il était assiégé de personnes et d'affaires, qu'il se soit condamné à un silence éternel au lieu qu'il parlait avec assez d'applaudissements. Cependant, quoique ce miracle soit plus grand et plus rare que celui de rendre la vue aux aveugles et la parole aux muets, notre siècle est si peu spirituel, que l'on a seulement considéré comme une chose extraordinaire ce qu'on devait révéler comme une chose sainte. »

Cet hommage rendu par Le Maître à sa modestie, ce bilan d'humilité déposé au pied de la Croix, avec une candeur si gonflée d'orgueil, ne se rencontrent dans aucun Jésuite. Ils ne se prennent pas à s'admirer eux-mêmes pour imposer aux autres l'admiration de leurs personnes. Ce sentiment trace à l'instant même la ligne de démarcation qui va les séparer. Les Solitaires de Port-Royal, quelque chose qu'ils fassent, seront toujours pleins d'eux-mêmes; ils rapporteront tout à leur individualité. Les Jésuites, au contraire, s'effaceront devant la gloire personnelle pour affronter le mépris public et s'exposer au danger; ils ne se condamneront à être grands qu'afin de glorifier l'Eglise ou leur Compagnie. Les uns partaient du principe de l'isolement, les autres de celui de l'association. Aucune communauté d'opinions n'était possible entre eux; la guerre seule devait surgir, la guerre éclata avant même l'établissement des ermites de Port-Royal. Le Jansénisme, dont ils s'improvisaient les Missionnaires, n'était encore qu'un germe; pourtant les Jésuites avaient appris qu'un nouvel ennemi naissait pour le Saint-Siège et pour eux : ils s'apprêtèrent à le combattre.

Le 5 juin 1638, un mois après la mort de Jansénius, Duvergier de Hauranne fut, par ordre du Cardinal de Richelieu, enfermé au donjon de Vincennes. La captivité d'un homme n'a jamais entravé le progrès d'une idée. Richelieu s'était rendu compte des plans de l'abbé de Saint-Cyran. Il l'éloignait de son cénacle, espérant ainsi paralyser le malaise intellectuel dont le développement se révélait à sa perspicacité si plein de dangers encore inconnus. Saint-Cyran, prisonnier, resplendit de l'éclat que la persécution attache à un nom. Comme tous les ministres

Antoine
Le Maître
et son
humili-
té.

(1) *Constitutions de Port-Royal* (édit. de 1665).

(1) *Mémoires de Fontaine*, t. 1.

longtemps à la tête des affaires, et qui gouvernait en brisant autour d'eux les obstacles, Richelieu était craint et abhorré. L'opposition à inévitablement les chances de succès en sa faveur; on se venge du pouvoir en exaltant ses victimes. Saint-Cyran se posa en martyr du cardinal et des Jésuites; ses disciples l'accueillirent, ils le présentèrent ainsi.

Du fond de son cachot il les dominait d'une façon absolue. C'est dans cet espace de temps que sa nouvelle secte vit accroître son empire et qu'elle put compter avec orgueil ses conquêtes. Séricourt et Sacy, frères de Le Maître, Antoine Arnauld, leur oncle, et presque aussi jeune qu'eux; de Bascle, gentilhomme du Quercy; le docteur Guillebert; Thomas du Fossé, et plusieurs autres sollicitèrent leur admission à Port-Royal. Les familles les plus illustres et le secrétaire d'état Chavigny prirent parti pour le captif. La commisération ou la bienveillance les inspiraient; on eut l'adresse de leur persuader que ce n'était pas seulement de la pitié, mais un effet de la grâce et un acte d'adhésion. Dans le même moment, les partisans de Jansénius agissaient à Louvain. Le docteur était mort en abandonnant son *Augustinus* à la décision de l'Eglise; ses disciples, sans attendre que le Saint-Siège eût parlé, livrèrent l'ouvrage à l'impression.

C'était une œuvre dont depuis vingt ans tous les docteurs s'entretenaient; la curiosité était excitée au plus haut degré; chacun s'efforçait de pénétrer le mystère dont s'entourait le commentateur du grand évêque d'Hippone. Les Jésuites de Belgique furent plus habiles que le gouvernement : par des moyens que la probité littéraire n'autorise jamais, et que la politique com-éillera toujours, ils surent, en s'étayant de ce texte de saint Jérôme ¹, « on ne doit point tolérer l'accusation d'hérésie, et à cet égard l'indifférence est déjà un scandale, » ils surent trouver le secret d'obtenir les bonnes feuilles de l'*Augustinus*. Ce fut le Père Guillaume Wiskerke qui, à l'aide d'un ouvrier de l'imprimeur Zeghers, donna cet exemple d'indiscrétion.

Les Jésuites étudièrent le livre, et, après en avoir mesuré la portée, ils communiquèrent à l'interne pontifical, Paul Stravius, l'œuvre inédite qu'ils s'étaient procurée d'une manière subreptice. Le venin du Jansénisme était à découvert; afin de prévenir les troubles, ils demandèrent la suppression de l'écrit avant qu'il fût mis en vente. Leur activité dans une cause où ils opposaient depuis longtemps école à école, système à système, parut aux indifférents plutôt une satisfaction accordée au Père Lessius qu'une affaire intéressant l'Eglise. On vit percer l'homme sous ce zèle qui, pour servir la Catholicité, employait des armes peu loyales; on soupçonna l'amour-propre des Jésuites d'avoir grossi l'er-

reur, afin de se débarrasser sans combat d'un ennemi importun. Les partisans de Jansénius s'emparèrent de l'opinion. L'Université de Louvain, qui avait à sa tête Gérard Van-Vern et Libert Fromond, se coalisa avec eux, et, malgré les injonctions de la cour de Rome, l'*Augustinus* fut publié en 1640.

L'argument principal du novateur est que toute grâce intérieure est irrésistible. C'était la négation du libre arbitre, et, selon La Motte, un des esprits les plus judicieux du dix-septième siècle ¹, « une pureté purement passive qui signifie seulement l'usage différent que le Créateur peut faire de nos volontés, et non pas l'usage que nous en pouvons faire nous-mêmes avec son secours. » On y enseignait que, d'après saint Augustin, le plaisir est le seul ressort qui nous fait agir. Quand le plaisir procède de la grâce, il nous porte à la vertu; s'il naît de la cupidité, il nous pousse au vice. La volonté de l'homme est toujours nécessairement déterminée à suivre celui de ces deux plaisirs qui triomphe dans son âme. « Le point capital du livre de Jansénius, dit Laffitau ², et le fond de son système, était donc que, depuis la chute d'Adam, nous sommes toujours invinciblement nécessités à faire le bien et le mal : le bien, lorsque c'est la grâce qui prédomine en nous; le mal, lorsque c'est la cupidité qui y prévaut. »

Cet ouvrage renversait les fondements de la liberté humaine; sous une affectation de piété, il s'érigeait en contempteur superbe de la foi et de la tradition. La prévoyance de la Société de Jésus n'avait point été en défaut; les Pères ne reculèrent pas devant des ennemis qui, afin de combattre plus sûrement l'Eglise, proclamaient à haute voix qu'ils la respectaient du fond de leurs entrailles, et que rien ne pourrait jamais les séparer de la Communion romaine. Luther et Calvin, les maîtres de Jansénius, avaient été moins habiles dans leurs violences que l'évêque d'Ypres dans sa vénération conditionnelle. Ils attaquaient de front le dogme et la morale; Jansénius se montrait plus circonspect : il se plaçait au cœur même de la citadelle qu'il aspirait à démanteler; il s'y plaçait en sollicitant peut-être de bonne foi une décision solennelle à laquelle un trépas imprévu ne lui permit point de souscrire. Il y avait de l'audace et de la ruse dans le pamphlet in-folio. Saint-Cyran ne cessait de le prôner en France, ses adeptes en Belgique l'élevaient jusques aux nues; il obtint en peu de mois les honneurs de la persécution, la persécution le propagea. Les Jésuites avaient essayé de l'étouffer en germe. On s'était opposé à leur dessein; le scandale venait avec le schisme, les Jésuites acceptèrent la bataille qu'ils avaient voulu éviter.

Les séctateurs du Jansénisme furent attaqués

(1) Lettre de La Motte à Fénelon, du 1^{er} janvier 1715.

(2) Histoire de la Constitution Unigenitus, t. 1, p. 4.

Les
Jésuites
belges et
français
atta-
quent
l'ouvra-
ge.

avec vigueur par les Pères Jean de Jonghe et Ignace Derkennis, à Louvain ; par les Pères de Champs et Petau, à Paris. Les docteurs de Sorbonne Hallier, Habert et Cornet s'associèrent à leurs efforts ; les Jansénistes répondirent avec amertume. A Paris ainsi qu'à Bruxelles, dans les écoles comme dans la magistrature, on n'entendit plus argumenter que de grâce efficace et de grâce suffisante ; mais Saint-Cyran qui, de Vincennes, dirigeait cette levée de boucliers théologique, ne voulut pas rester en arrière du mouvement que la Cour de Rome imprimait. Les partisans de l'*Augustinus* étaient déjà nommés Jansénistes par le Souverain Pontife. Afin de limiter le nombre de leurs adversaires, ils se prirent à répandre le bruit qu'il n'y avait dans ce démêlé qu'une nouvelle phase de la guerre entre les Thomistes et les Molinistes. Pour mieux faire saisir leur pensée, ils signalèrent leurs détracteurs sous le nom de disciples de Molina. On donnait ainsi à l'Eglise un air de cabale ; le système auquel on rattachait ses enseignements et ses censures, c'était le système des Jésuites. Les amis de l'*Augustinus* pouvaient donc dire qu'ils ne se trouvaient en désaccord qu'avec les enfants de saint Ignace de Loyola ; ils affirmèrent que les sentences portées par le Saint-Siège dans cette épineuse discussion étaient suggérées par ces derniers, partie au procès. Une idée aussi audacieuse qu'habile servit aux Jansénistes pour mettre en doute l'indépendance de la Cour de Rome. Elle devint le point de départ de leur polémique ; ils n'y renoncèrent jamais, car elle offrait une thesis toujours nouvelle à leurs interminables débats. L'historien anglais Gibbon ne s'est point laissé prendre à cette ruse de guerre, et, dans le scepticisme de sa pensée, il a pu résumer ainsi la discussion : « Les Molinistes, dit-il ¹, sont écrasés par l'autorité de saint Paul ; et les Jansénistes sont déshonorés par leur ressemblance avec Calvin. » Les Augustiniens de Belgique étaient, comme ceux de France, bien décidés à n'accepter que sous condition le jugement du successeur des Apôtres. Ils ne niaient pas son autorité ; ils la discutaient. Ils promettaient de s'y rendre lorsqu'elle aurait élevé la voix, et tous les ordres, toutes les admonitions paternelles, toutes les prières du Saint-Siège arrivaient à leurs oreilles entachés de quelque violence jésuitique. Ils se faisaient une gloire d'obéir ; mais Rome n'avait parlé que par la bouche des Jésuites ; pour eux la sentence offrait quelque chose de suspect. Baïus et ses adhérents avaient mis en question les bulles de Pie V et de Grégoire XIII. Les Jansénistes inventèrent des sophismes de chiffres, de dates et de doctrine pour annuler celle qu'Urbain VIII lança contre eux le 6 mars 1642.

Nous avons dit la situation que la politique

de Richelieu faisait alors à la Chaire romaine et à l'Eglise gallicane. Le Cardinal aspirait au patriarcat. Ses projets ambitieux se modifièrent pourtant en face du schisme, dont il avait apprécié la portée. A sa mort, qui précéda celle de Louis XIII de quelques mois, la bulle *In eminenti* fut présentée au conseil des affaires ecclésiastiques, où siégeaient le Cardinal Mazarin, le Chancelier Séguier, Vincent de Paul et quelques Docteurs. Le conseil, fidèle aux traditions de Richelieu, accepta la bulle qui condamnait le Jansénisme ; et le héros de la charité chrétienne révéla sur quels motifs Mazarin, Séguier et lui basèrent leur opinion. « Dans une lettre à l'abbé d'Origny, raconte Collet, historien de sa Vie ¹, Vincent de Paul déclara que la doctrine de Baïus, déjà flétrie par plusieurs Papes, est renouvelée par l'Eveque d'Ypres, que les desseins de Jansénius et de Saint-Cyran doivent naturellement rendre leur doctrine suspecte, que le dernier avait avoué à M. de Chavigni, secrétaire d'Etat, qu'ils s'étaient proposé de décréditer les Jésuites sur le dogme et sur l'administration des Sacrements, et que, dans l'affaire présente, il ne s'agit ni de Molina ni de la science moyenne. »

Saint-Cyran, que la reine régente avait tiré du donjon de Vincennes, et les Solitaires de Port-Royal, qui étaient sa mise en liberté comme l'aurore d'un jour plus beau, ne s'effrayèrent pas d'une semblable démonstration. Le Pape et les hommes les plus prudents de France se prononcèrent contre eux. Ils jugèrent que les troubles inséparables d'une minorité seraient un coup de parti pour leurs opinions, ils persistèrent donc. L'enseignement de Jansénius était condamné. Saint-Cyran lui évoqua un vengeur, et Antoine Arnauld se jeta dans la lice. Athlète armé de toutes pièces, violent à l'attaque, impétueux à la défense, le jeune docteur, qui avait subi sa licence de Sorbonne *ad stuporem* des examinateurs, possédait tous les secrets du polémiste. Il en avait la vigueur et les colères éloquentes. Irrascible dans la lutte, il foudroyait ses adversaires ; sans pitié pour eux, il ne les abandonnait qu'après avoir épuisé tous les traits de sa mordante logique ou de son implacable hyperbole. Et cependant le Judas Machabée du Jansénisme avait, comme le Père Garasse, comme presque tous les hommes habitués au pugilat de l'esprit, de grandes qualités de cœur. Sa vie privée ne fut qu'un acte de bonté continu. Elle s'accordait si peu avec ses écrits que du Fossé, un de ses admirateurs, essaya de résoudre ce problème. Afin de le faire comprendre, il dit ² : « L'exemple de Moïse, que Dieu appelle le plus doux des hommes, quoiqu'il eût tué un Egyptien pour défendre un de ses frères, brisé avec une juste colère les Tables de la Loi et fait passer au fil de l'épée vingt-trois mille

Il est
condam-
né par le
Saint-
Siège.

(1) *Histoire de la Décadence*, t. VIII, ch. XXXIII.

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, t. II, liv. V, p. 385.

(2) *Mémoires de du Fossé*, liv. IV, chap. II.

hommes pour punir l'idolâtrie de son peuple, fait bien voir qu'on peut allier ensemble la douceur d'une charité sincère envers le prochain avec un zèle plein d'ardeur pour les intérêts de Dieu. »

Arnauld, désigné par Saint-Cyran, se disposait à entrer dans l'arène, lorsqu'une lettre de Pierre de Sesmaisons, de la Compagnie de Jésus, vint lui fournir le texte de son premier ouvrage. Sesmaisons écrivait à Anne de Rohan, princesse de Guéméné : il la détournait de confier la direction de son âme aux Jansénistes ; mais la princesse, encore belle et toujours avide de plaisirs, avait plus à espérer de l'austérité de Saint-Cyran que des prétendus accommodements de conscience des Pères de l'institut. Elle était l'hôte de Port-Royal-des-Champs, l'amante de Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêché, et elle plaçait ses élégantes coquetteries sous la sauvegarde du vieux Arnauld d'Andilly. « D'Andilly, ainsi parle le Cardinal de Retz dans ses *Mémoires* ¹, était encore plus amoureux d'elle que moi, mais en Dieu, purement et spirituellement. » La lettre du Père de Sesmaisons fit naître l'idée aux Jansénistes d'initier toutes les classes de lecteurs à la doctrine nouvelle ; et, dit Schoell ², « Antoine Arnauld, âgé de trente-un an, publia en 1643 un livre qui fait époque dans l'histoire ecclésiastique de France. Il était dirigé contre les Jésuites, et portait le titre : *De (c'est-à-dire contre) la fréquente Communion.* »

Cette substitution de préposition, œuvre de l'annaliste protestant, est moins un trait d'esprit qu'un jugement profond sur cet ouvrage. Le style nerveux d'Antoine, sa phrase tranchante comme un glaive, révélaient un nouveau langage aux Français. On le lut avec avidité ; car il avait su, pour éblouir les masses, offrir un adroit mélange de la vérité et de l'erreur. Les Jansénistes exaltèrent le docteur Arnauld, les Jésuites le rabaissèrent trop. C'est toujours la condition de ceux qui se précipitent tête baissée dans les partis. Le Père Petau, l'un de ces hommes que l'érudition n'empêche point d'être éloquents, prit parti pour sa Compagnie, et il démontra avec chaleur le péril auquel Arnauld exposait les âmes chrétiennes. La question était controversée. Arnauld avait eu l'art de la présenter sous des formes si captieuses qu'elle séduisait les uns et qu'elle amena les autres à des distinctions tellement subtiles que, dans ces débats, dont la chaire retentissait aussi bien que la presse, il provoqua une savante confusion. Quinze Prélats de l'Eglise gallicane approuvèrent l'œuvre du docteur de Sorbonne, que les réfutations du Père Petau et les louanges intéressées du Jansénisme avaient popularisée. On se passionnait pour ou contre la *fréquente Commu-*

nion avec cette vivacité qui n'accorde jamais à la réflexion que le droit de déplorer le mal accompli. On s'échauffait à chercher le vrai sens de l'auteur, on le commentait, on l'approuvait, on le censurait. Dans cette querelle de mots, dont la France sera toujours le théâtre, chacun prenait feu. Le Père Nouet ne se contenta pas d'attaquer Arnauld ; dans la chaire de l'église de Saint-Louis des Jésuites, il incrimina avec plus de zèle que de prudence les quinze Archevêques ou Evêques adhérents aux doctrines professées par le Janséniste. Louis XIII venait de mourir ; la reine régente et Mazarin voyaient leur autorité encore mal affermie, et comme le Clergé était réuni en assemblée générale, ils n'osèrent pas déplaire à une opposition qui, quoiqu'en évidence minorité, ne laissait pas que d'inquiéter le pouvoir. Ces Prélats demandaient satisfaction ; les Jésuites ne la refusèrent pas, dit le procès-verbal de l'assemblée ; le Père Nouet la donna par écrit, en présence et du consentement de ses supérieurs. En voici le texte : « Je, soussigné, Jacques Nouet, Prêtre de la Compagnie de Jésus, ayant été averti que Messieurs les Prélats s'estimoient offensés sur le rapport qui leur a été fait de quelques sermons que j'ai prêchés en l'église de Saint-Louis, pendant les mois d'août, septembre et octobre, dans lesquels on m'accusoit d'avoir soutenu que la doctrine contenue dans le livre *De la fréquente Communion*, composé par M. Arnauld, Docteur de Sorbonne, et approuvé par plusieurs de nosdits Seigneurs, étoit pire que celle de Luther et de Calvin, et que la plus saine partie de nosdits Seigneurs les Prélats condamnoit ladite doctrine, qu'il falloit fuir comme des lépreux ceux qui l'avoient approuvée ;

» Déclare n'avoir rien dit en mesdits sermons de tout ce que dessus ; protestant en outre que s'il m'étoit échappé dans la chaleur du discours de dire quelques-unes des choses ci-dessus, je serois prêt de monter en chaire pour le désavouer et pour demander pardon à nosdits Seigneurs. Paris, le 29 novembre 1643. »

Cette rétractation négative devint sous la plume des Jansénistes un triomphe pour eux, un échec pour l'Ordre de Jésus. Le peuple n'en pouvait comprendre la portée, on la traduisit en fait plus saisissant à ses yeux ; on affirma que Nouet avait été contraint d'implorer pardon à deux genoux, au milieu même de l'assemblée du Clergé. Les Sectaires n'étaient pas en majorité ; le plupart des Evêques et des Docteurs de Sorbonne censuraient leurs principes ; mais avec toutes les oppositions habilement dirigées, ils savaient que, pour émouvoir les masses, il falloit toujours leur offrir l'impossible comme une réalité, et grossir les succès afin de corroborer la Foi de leurs adeptes. Le Père Nouet se retirait du combat, il désertait la chaire ; les Jansénistes espérèrent qu'il serait aussi facile de

Le
Jésuite
Nouet et
sa ré-
tracta-
tion.

(1) *Mémoires du cardinal de Retz*, t. 1.

(2) *Cours d'histoire des Etats européens*, t. XXVIII, p.

vaincre tous leurs détracteurs ; on les vit alors abuser de leur triomphe pour consacrer l'opinion émise par Arnauld.

Le mal était invétéré ; Anne d'Autriche crut qu'il n'y avait d'autre remède possible que de soumettre l'affaire à la décision du Saint-Siège. Dans le Conseil des Ministres, le Chancelier Séguier jugea, dit Omer Talon ¹, qu'elle ne pouvait être discutée et jugée en France, à cause des approbations qui avaient été données à ce livre par plusieurs Evêques, lesquels par ce moyen s'étaient engagés.

Déclaration de saint Vincent de Paul. Ce n'étaient pas les Jésuites seulement qui critiquaient le livre *De la fréquente Communion*. Malgré l'approbation de quelques Evêques, le Clergé de France, et Vincent de Paul à sa tête, ne faillirent point à leur devoir. Arnauld et ses adeptes ne cessaient de se glorifier de l'assentiment de ces Prélats ; ils le portaient jusqu'au pied du trône, comme un paratonnerre. Vincent de Paul ne leur permit pas ce dernier subterfuge. « J'ai répondu à la Reine, mande-t-il dans une lettre du 29 mai 1653, adressée à un grand-vicaire de Chartres, qu'il était vrai que monseigneur de N... avait signé les livres de Jansénius et *De la fréquente Communion*, mais c'était sans les lire, n'en ayant pas eu le loisir ; mais qu'il était dans de bons sentiments. A quoi Sa Majesté a répliqué en demandant si l'on pouvait signer les livres sans les voir. Je lui ai dit que monseigneur de N... m'avait assuré qu'il avait signé le livre *De la fréquente Communion* sans l'avoir lu.

Mort de Saint-Cyran.

La déclaration d'un homme tel que Vincent de Paul offrait à la polémique des Jésuites une autorité qui, aux yeux des Catholiques, devait les absoudre d'une certaine véhémence. L'œuvre d'Arnauld, si vivement blâmée à Paris, fut enfin déferée à l'examen de la Cour apostolique ; par décret du 25 janvier 1647, Rome en condamna la préface. Mais la mort ne laissa pas à Duvergier de Hauranne le temps de savourer l'avantage qu'il avait obtenu. Le 14 octobre 1643, cet homme fut frappé d'apoplexie : le travail, l'intrigue, le mouvement et les austérités avaient rempli sa vie ; les Solitaires de Port-Royal en firent leur martyr. Antoine Arnauld lui succéda dans les honneurs de la persécution, et Singlin dans la direction du parti.

Le Jansénisme devient à la mode.

Les Jansénistes, n'étant pas les plus nombreux, doublèrent leurs forces en exagérant leurs succès. Ils avaient besoin de protecteurs et d'enthousiastes pour semer dans le monde les principes qu'ils fomentaient, ils accaparèrent les vertus chancelantes ; qui les couvraient de l'éclat d'un grand nom, les Prélats dont les mœurs étaient un démenti formel jeté aux vœux du sacerdoce. Confondant en un même esprit la voluptueuse Marie de Gonzague et les rigidités

de la Mère Angélique, la pieuse roideur du médecin Hamon et la licence du cardinal de Retz, ils arrivèrent en peu de temps à se créer une position inexpugnable. Ils se glorifiaient de leur humilité, ils s'admiraient dans leur abnégation, ils appelaient l'Europe entière à saluer leur génie. Tout cela s'opérait avec tant de candeur ; ils parlaient, ils faisaient parler d'eux avec une telle conviction de supériorité, que la France fut séduite par cet orgueil collectif. On crut à leur conscience, parce qu'ils avaient de l'éloquence ou du talent ; on se persuada que l'erreur ne devait jamais souiller leurs lèvres, parce qu'ils se prétendaient irréprochables. Le préjugé une fois établi, ils purent vivre longtemps sur cette réputation qu'ils se façonnaient de leurs propres mains.

Ils grandissaient à la Cour, ils régnaient sur quelques Ecoles. D'un côté, le duc de Luynes et Bernard de Sévigné, les Liancourt et Claude de Sainte-Marthe, la duchesse de Longueville et Cambout de Pont-Château, neveu du cardinal de Richelieu et marquis de Coislin ; de l'autre, Pierre Nicole et Blaise Pascal, le duc de Roannez et Domat, n'oubliaient rien pour seconder les vues des premiers Solitaires. La popularité leur arrivait avec la puissance ; afin de conserver l'une en éternisant l'autre, ils se mirent à composer des ouvrages élémentaires dont leur amour éclairé des lettres sentait si vivement le besoin. Lancelot, Arnauld et Nicole préparèrent les méthodes d'enseignement des langues mortes et vivantes, les principes de la grammaire générale, de la logique et de la géométrie. Sacy se chargea de ressusciter les racines grecques, Le Maître acheva son traité des règles de la traduction française. Dans le même temps, d'autres solitaires appliquaient ce nouveau cours d'instruction ; ils formaient Racine et Pomponne, Boileau et le duc de Chevreuse, les deux Bignon et de Harlay, du Fossé et Tillemont, laborieux annaliste, dont Gibbon a pu dire : « C'est le mulet des Alpes, il pose le pied sûrement et ne bronche point. » Placés sur un terrain glissant, en butte aux hostilités des Jésuites et des Universitaires, toujours sous le coup des censures pontificales, ils se firent une loi de la tolérance envers les indifférents. Ce que Sacy recommandait avec tant de pénétration pour se concilier les bons offices des écrivains, les hommes politiques de Port-Royal le mettaient en pratique dans les occasions même les moins solennelles. « J'ai toujours pris garde, disait Sacy ¹ à ceux dont il dirigeait les hautes études ou les plans religieux, de parler favorablement, autant que je le pouvais, des ouvrages de tout le monde, soit saints, soit profanes, soit en vers, soit en prose. J'ai toujours estimé tout, jusqu'au poème de *la Pucelle*, parce qu'il semble

(1) *Mémoires d'Omer Talon* (collection Petitot), t. LX, p. 280.

(1) *Mémoires de Fontaine*, t. IV.

que, ayant quelque réputation d'éloquence, on mépriseraient les autres si on faisait autrement. »

Cette tactique, que la supériorité de l'esprit pouvait aussi bien inspirer que l'amour du prosélytisme et les calculs de secte, donna les résultats prévus; car « malheureusement, dit Voltaire ¹, les Solitaires de Port-Royal furent encore plus jaloux de répandre leurs opinions que le bon goût et l'éloquence. » Ils n'étaient implacables que pour leurs ennemis avoués. La Compagnie de Jésus apparaissait au premier rang. Entre ces familles illustrées par le barreau, par des services rendus à l'Etat ou aux lettres, et l'Ordre de saint Ignace de Loyola, il y avait guerre pour ainsi dire de tradition. C'étaient les Guelphes et les Gibelins de la polémique; on se battait avec toutes sortes d'armes. Les Pères de l'Institut avaient pour eux le Saint-Siège, le gouvernement, et les esprits sages qui prennent effroi de toute innovation dans les matières religieuses. Les Jansénistes, avec leur ambitieuse devise : *Ardet amans spe mixta fides*, réunissaient autour d'eux quelques Evêques séduits par l'éclat du talent, les hommes que tourmentait la prospérité des Jésuites, et cette masse flottante qui forme l'opinion publique, et qui penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les impressions ou les caprices du moment. Vincent de Paul et Olier marchaient avec la Compagnie contre les nouveaux théologiens, et la Mère Angélique ne craignait pas de résumer ainsi la position du père des orphelins : « M. Vincent, écrivait-elle le 42 mars 1655, décrie Port-Royal plus doucement à la vérité que les Jésuites; mais, par un zèle sans science, il désire autant sa ruine que les autres par une malice toute franche. »

Le rigorisme des uns se plaçait en face de la condescendance des autres. Les disciples de Saint-Cyran accusaient l'Institut de Loyola d'user de trop d'indulgence en faveur des grands et des petits. Ils s'opposaient à un excès imaginaire par un excès réel qui, en théorie, rendait le ciel inaccessible aux fragilités de l'homme : et d'Alembert, avec son scepticisme philosophique, a caractérisé d'une manière plus spirituelle que vraie par son ensemble cette double position.

« Le Janséniste, dit-il dans la *Destruction des Jésuites en France* ², impitoyable de sa nature, l'est également et dans le dogme et dans la morale qu'il enseigne; il s'embarrasse peu que l'une soit en contradiction avec l'autre; la nature du Dieu qu'il prêche (et qui heureusement pour nous n'est que le sien) est d'être dur comme lui, et dans ce qu'il veut qu'on fasse et dans ce qu'il veut qu'on croie. Que penserait-on d'un monarque qui dirait à un de ses sujets : Vous avez les fers aux pieds, et vous n'êtes pas

le maître de les ôter; cependant je vous avertis que si vous ne marchez tout à l'heure, et longtemps, et fort droit, sur le bord de ce précipice où vous êtes, vous serez condamné à des supplices éternels? Tel est le Dieu des Jansénistes; telle est leur théologie dans sa pureté originelle et primitive. Pélagé, dans son erreur était plus raisonnable. Il dit à l'homme : Vous pouvez tout, mais vous avez beaucoup à faire. Cette doctrine était moins révoltante, mais pourtant encore incommode et pénible. Les Jésuites ont été, si on peut parler de la sorte, au rabais du marché de Pélagé; ils ont dit aux Chrétiens : Vous pouvez tout, et Dieu vous demande peu de chose. Voilà comme il faut parler aux hommes charnels et surtout aux grands du siècle, quand on veut s'en faire écouter.

« Ce ne sont pas les seules précautions qu'ils aient prises; car ils ont pensé à tout. Ils ont eu (à la vérité en petit nombre) des casuistes et des directeurs sévères, pour le petit nombre de ceux qui par caractère ou par scrupule voulaient porter dans toute sa rigueur le joug de l'Evangile. Par ce moyen, se faisant, pour ainsi dire, tout à tous, suivant une expression de l'Ecriture (dont à la vérité ils détournent tant soit peu le sens), d'un côté ils se préparaient des amis de toute espèce, et de l'autre ils réfutaient ou croyaient réfuter d'avance l'objection qu'on pouvait leur faire, d'enseigner universellement la morale relâchée, et d'en avoir fait la doctrine uniforme de leur Compagnie. »

Jusqu'alors la guerre n'avait produit aucun résultat; mais, en 1648, les Solitaires commencèrent à espérer qu'il n'en serait plus ainsi désormais. Paul de Gondy gouvernait le diocèse de Paris avec le titre de coadjuteur de l'Archevêque, son oncle. Il était l'ami d'enfance d'Antoine Arnauld; il cherchait dans les ressources de son génie inquiet, plutôt que dans une vie régulière, le pouvoir dont il se montrait si avide. Sa vanité nourrissait beaucoup de projets; afin de les réaliser, il fallait s'appuyer sur une corporation. Les Jésuites ne possédaient pas, ils ne briguaient pas sa confiance. Pour le soutenir dans les séditions et dans les intrigues qu'il méditait, il fit alliance avec les disciples de Saint-Cyran. On lui pardonna la dépravation de ses mœurs, « en considération, dit le Janséniste Fontaine ¹, de ses très-excellentes qualités et de son fort grand désir d'avoir pour amis les gens de mérite. » Lorsque ce pacte entre le vice ambitieux et la vertu turbulente fut conclu, ils levèrent le masque. L'Université retentit de discussions passionnées; elle devint une arène où les jeunes candidats, assurés de la protection du Coadjuteur, purent en toute liberté développer les enseignements de l'évêque d'Ypres. Le mal

Le Cardinal de Retz se fait leur disciple.

(1) *Siècle de Louis XIV*, t. III, ch. xxxvii.

(2) *Destruction des Jésuites*, par d'Alembert, p. 64.

(1) *Mémoires de Fontaine*, t. II.

Le docteur Cornet et les cinq Propositions.

était contagieux : Nicolas Cornet, le maître de Bossuet, exerçait alors les fonctions de syndic de Sorbonne. Avec cette haute intelligence dont l'immortel évêque de Meaux a célébré la modération, Cornet étudia, il approfondit la doctrine de Jansénius ; puis il résuma en sept propositions les erreurs accumulées dans l'*Augustinus*. En 1649, il les dénonça à la Sorbonne, qui les réduisit à cinq ; et « c'est, dit Bossuet ¹, de cette expérience, de cette connaissance exquise, et du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, que nous est né cet extrait des cinq propositions qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur, et qui, étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à toutes les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes. »

Les Jésuites, par la force des choses, se trouvaient les alliés de l'Université de Paris ; la Sorbonne et Cornet avaient levé l'étendard. On accusa les Pères d'être les fauteurs mystérieux de la mesure prise. Une année après, l'assemblée générale du Clergé s'ouvrit à Paris, et quatre-vingt-huit évêques transmettent au pape Innocent X les cinq propositions, ils les défèrent à son jugement souverain. Les Jésuites ne furent plus seuls incriminés pour avoir dirigé le coup que les Prélats de France portaient à l'*Augustinus*. Ils y avaient pris une large part ; mais d'autres revendiquèrent avec eux la portion de gloire qui leur revenait, et, dit M. Failon, le biographe du fondateur de Saint-Sulpice ², « M. Olier signala encore son zèle dans cette occasion. Les Jansénistes l'ont même accusé d'avoir été du nombre des solliciteurs qui employèrent jusqu'aux menaces pour obtenir la signature de quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq évêques. Il est inutile de le justifier sur ce point : de telles inculpations doivent être regardées comme des éloges, quand on voit l'historien du Jansénisme appeler saint Vincent de Paul un dévot ignorant, demi-Pélagien et Moliniste, à qui les Evêques cédèrent afin de se délivrer de ses importunités. »

Le Jansénisme condamné, ouvrage du père Brisacier condamné par le Coadjuteur.

L'orgueil froissé poussait les Solitaires à des injustices que la postérité déplore ; dans le même moment, un Jésuite, emporté par une colère que le bon droit ne légitime jamais, répondit aux calomnies par d'autres calomnies. Le *Jansénisme confondu*, ouvrage que le Père Brisacier dirigeait contre Arnauld, parut ; on l'accueillit à Port-Royal comme une bonne fortune. Les Jésuites avaient pour eux la vérité ; ils oublièrent que ceux qui la soutiennent ne doivent pas la représenter sous la forme du pamphlet. Arrivés à leur point culminant, ils se

sentaient appuyés ; mais, en face des controversistes qui s'élançaient sur eux, ils aimèrent mieux laisser au sarcasme qu'à la raison le soin de venger l'Eglise et leur Institut. Le sarcasme ne se contient pas toujours dans les bornes de la modération, et le *Jansénisme confondu* fut plutôt un triomphe pour cette cause qu'un succès pour les Jésuites. A peine ce livre eut-il été publié, que les solitaires se plaignirent avec amertume des attaques dont les religieuses de Port-Royal étaient l'objet : le Coadjuteur fut appelé à se prononcer. A la même époque il brigua le chapeau de Cardinal ; il crut être obligé à des ménagements envers la vérité. Il n'ignorait pas que les cinq propositions seraient flétries à Rome ; il se garda bien de les approuver ; mais Brisacier, dans l'excès de son zèle, avait ouvert une voie aux censures. Paul de Gondi en profita, et, le 20 décembre 1654, il accorda aux Jansénistes la satisfaction suivante : « Naguère, dit le Prélat avec une réserve qui dut autant coûter à ses goûts belliqueux qu'à la vengeance non assouvie de Port-Royal ; naguère certain livre a été mis au jour sous le titre : le *Jansénisme confondu*, où l'auteur, sous prétexte de défendre la sainte doctrine de l'Evangile, a tellement exercé sa passion que, non content d'user d'un style très-piquant contre ceux qu'il tient pour adversaires, il s'est tant oublié que de charger une communauté de religieuses d'infinité de calomnies et d'opprobres ¹,

(1) C'est à la page 6 et à la page 53 de la 4^e partie de cet ouvrage que les Jansénistes trouvèrent surtout matière à accuser, et ce sont les deux passages suivants qui leur fournirent le texte de la condamnation archiepiscopale. Le père Brisacier s'exprimait ainsi :

« Pendant que les Catholiques voueront la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la fréquentation des Sacraments suivant les conseils de Jésus-Christ, les dévots Jansénistes feront un autre vœu de religion, rare et nouveau, de ne recevoir ni absolution, ni communion pendant toute leur vie, non pas même à la mort, pour imiter le désespoir de Jésus-Christ quand il fut abandonné à la croix par son Père, afin que tout ce que Jésus-Christ est n'ait point de rapport avec nous, suivant le *Chapelet* et les règles prescrites aux Filles du Saint-Sacrement, par honorable homme, Apôtre de l'Evangile extravagant, le sieur Hauranne de Saint-Cyran ; mais, qui plus est, elles seront obligées de les observer et feront une nouvelle religion qu'on appellera les Filles impénitentes, les Désespérées, les Asacramentaires, les Incommuniantes, les Fantastiques, les Calagahannes, les Vierges folles, et tout ce qu'il vous plaira. L'original en sera au Port-Royal et la copie à Cour-Cheverny, sous la direction du sieur Calaghan. » (Calaghan, prêtre janséniste, était curé de Cour-Cheverny, au diocèse de Blois.)

Plus loin, à la page 53 de cette même partie, l'auteur du *Jansénisme confondu* dit que, dans les imputations qu'il soulève contre les sectaires, il n'a pas parlé des fautes d'impureté, et il continue en ces termes :

« Je n'ai pas voulu ajouter un quatrième péché fort ordinaire aux Héretiques, qui est celui de la chair, parce qu'il n'est pas universel ; quoique je sache fort bien une infinité d'histoires infâmes que Dieu a permises dans tous les novateurs pour confondre leur superbe, et que je n'ignore pas que les maximes de ceux qui naissent aujourd'hui en sont le grand chemin ; et que je n'aie pas oublié parmi le bruit des canons et de la guerre ce que m'a appris saint Jérôme : *Difficile est hereticum reprieve qui diligit castitatem* ; j'ai mieux aimé les supprimer et les couvrir sous les paroles pudiques de saint Paul que de les révéler pour les raisons que j'ai dites ailleurs. »

Ce fut sur ces deux passages que le futur Cardinal de

(1) Oraison funèbre du docteur Nicolas Cornet, par Bossuet.

(2) Vie de M. Olier, t. II, p. 162.

jusqu'à l'accuser d'hérésie quant à la doctrine et quant aux mœurs d'impureté. Après avoir considéré ledit libelle et icelui fait voir et examiner par personnes doctes et pieuses, nous l'avons condamné et condamnons par ces présentes, comme injurieux, calomnieux, et qui contient plusieurs mensonges et impostures. »

La vengeance offerte aux Jansénistes par le complice politique n'était pas absolue; il fallait faire lire ce jugement pastoral dans toutes les églises de Paris. Les curés les plus renommés par leur science et par leur piété refusèrent de le publier au prône. « De ce nombre étaient MM. Chapelas, Olier et Abelly, raconte M. Faillon dans la *Vie du curé de Saint-Sulpice* ¹; on les accusa depuis, et la supposition est tout à fait vraisemblable, d'avoir, de concert avec le docteur Hallier et les Jésuites, voulu empêcher l'Archevêque de donner cette censure, ou au moins obtenir qu'elle ne fût pas publiée. Contraints néanmoins par les hauts commandements du Prélat, ils la publièrent, en ajoutant que l'Archevêque n'avait pas condamné par là les sentiments exposés dans le livre du *Jansénisme confondu*, mais simplement pris la défense des religieuses de Port-Royal, dont il était parlé en cet écrit. »

Avec des adversaires comme les premiers sectateurs de Jansénius, toujours prêts au combat, et ne voyant que dans des luttes incessantes le triomphe de leurs idées, un pareil acte offrait assez de surface, même à travers ses réticences, pour leur permettre de guerroyer contre les Jésuites. La forme, la comme par-tout, emportait le fond. On se dispensa de répondre aux démonstrations du Père Brisacier; l'on ne voulut voir dans son livre que les passages où la véhémence théologique s'imprégnait à tort du fiel de la satire. la vérité empruntait l'accent de la colère; les Jansénistes, qui n'étaient pas plus modérés que Brisacier, firent de l'indignation de commande, et ils continuèrent leurs attaques. Ils triomphaient à Paris, ils essayèrent de se préparer à Rome une victoire moins facile, mais aussi plus décisive. L'assemblée générale du Clergé avait délégué au Saint-Siège les cinq propositions. Onze évêques seulement refusaient de s'associer à la censure préventive que l'Eglise gallicane prononçait; ce fut au nom de ces évêques que les Jansénistes députèrent à Rome Louis de Saint-Amour, Noël de La Lane et Desmares. Vincent de Paul, le Père Dinet, confesseur du jeune roi, et Olier, ne restèrent pas en arrière. Les docteurs Joisel, Hallier et Lagault furent chargés de représenter le Clergé de France dans les discussions qui allaient s'ouvrir auprès du Saint-Siège, et le

Père Brisacier les accompagna comme mandataire des Jésuites de Paris.

Les sectaires savaient qu'il y aurait toujours avantage pour eux à éterniser les discussions et à changer du jour au lendemain le terrain de polémique. Ils avaient à lutter contre Rome et contre l'Eglise de France. La Compagnie de Jésus et la Sorbonne, la presque unanimité de l'Episcopat et les docteurs des Sociétés religieuses étaient ouvertement hostiles aux innovations qu'ils prêchaient; mais la splendeur littéraire qui couvrait leur nom, mais ce sentiment de ténacité que l'orgueil en commun fait concevoir à des hommes isolés, que le talent grandit encore moins qu'une opiniâtre résistance au pouvoir établi, tout devait provoquer chez les Jansénistes une haute idée de leur position. Les mesures de douceur employées par le Saint-Siège, les vivacités théologiques des Jésuites persuadaient aux novateurs que leur prestige ne devait que s'accroître, et que ces réunions solennelles où ils étaient appelés à discuter leurs principes deviendraient pour la cause un écho retentissant : le bruit et l'éclat leur étaient nécessaires. Louis de Saint-Amour, à Rome, se servit avec une perfide adresse des armes que l'indulgence de l'Eglise laissait à sa disposition. Dans son journal, il expliqua à sa guise toutes les circonstances. Il dénatura les caractères, il calomnia les personnes, en mettant de côté l'intervention de Vincent de Paul, d'Olier et de la presque unanimité du Clergé français. Il ne s'en prit qu'aux Jésuites : les Jésuites furent pour lui, ainsi que pour chaque disciple de l'Evêque d'Ypres, le rempart qu'il fallait abattre, afin de pénétrer au cœur de la Chaire apostolique; les Jansénistes usèrent de tous les artifices; mais l'Eglise vit le piège qui lui était tendu. Les conférences avaient commencé le 42 avril 1654; le 31 mai 1653, Innocent X, après s'en être fait rendre compte, et avoir lui-même examiné les cinq propositions, déclara par une bulle qu'elles étaient bien renfermées dans l'*Augustinus*, et que le Saint-Siège les tenait pour hérétiques ¹.

Le Jansénisme est condamné.

(1) Voici le texte même de ces cinq fameuses propositions condamnées :

Quant à la première de ces propositions : « *Quelques commandements de Dieu sont impossibles à des justes qui désirent et qui tâchent de les garder selon les forces qu'ils ont alors ; et ils n'ont point de grâce par laquelle ils leur soient rendus possibles.* Nous la déclarons téméraire, impie, blasphématoire, frappée d'anathème, hérétique, et comme telle nous la condamnons.

» Seconde proposition : *Dans l'état de la nature corrompue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.* Nous la déclarons hérétique, et comme telle nous la condamnons.

» Troisième proposition : *Pour mériter et démeriter, dans l'état de la nature corrompue, on n'a pas besoin d'une liberté exempte de la nécessité d'agir ; mais il suffit d'une liberté exempte de contrainte.* Nous la déclarons hérétique, et comme telle nous la condamnons.

» Quatrième proposition : *Les semi-Pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce intérieure et prévenante pour chaque action en particulier, même pour le commencement de la Foi ; et ils étaient hérétiques, en ce qu'ils prétendaient que cette grâce était de telle nature, que la volonté de*

Retz basa une condamnation, et ce sont les paroles qui arrachèrent aux Jansénistes tant d'imprécations contre l'audace sacrilège du père Brisacier.

(1) *Vie de M. Olier*, t. II, p. 188 (note 7 du 9^e livre).

Les Jansénistes prennent part à la Fronde.

A partir de ce jour, le Jansénisme qui, dans ces âmes si fortement trempées, qui, dans ces génies si littéralement audacieux, ne pouvait être qu'une erreur, devint un schisme. Ils avaient assez de candeur et de foi pour courber la tête sous la décision de l'autorité pontificale; mais c'était beaucoup plus à la Compagnie de Jésus qu'à l'Eglise universelle qu'ils en voulaient. L'Eglise les condamnait; leur orgueil froissé leur persuada que les Jésuites allaient se glorifier d'un pareil triomphe. Pour ne pas être écrasés sous cette ovation hypothétique, qui humiliait des rêves de vanité si longtemps carressés, ils mirent leur intelligence révoltée au service d'une jalousie passagère.

Les Pères de la Compagnie de Jésus ne prenaient aucune part aux troubles dont la Fronde remplissait le royaume. Adoptés, favorisés, par la France entière ils avaient des choses plus utiles à entreprendre, de plus heureuses conceptions à mener à bonne fin. La Fronde n'était qu'une émeute de femmes coquettement politiques et de princes qui aspiraient en même temps aux honneurs de la popularité et au bénéfice plus réel du pouvoir. Dans ces étranges conflits, les Jésuites se tinrent à l'écart; ils n'étaient ni pour Mazarin ni pour le Coadjuteur; ils n'abritaient pas la gravité de leur ministère sous les inconstances de la belle duchesse de Longueville ou sous les passions batailleuses de la grande Mademoiselle.

Les Jansénistes ne se résignèrent pas à cette discrétion; ils s'étaient mis en campagne avec le cardinal de Retz; ils continuèrent la guerre pour son compte, même après l'arrestation et l'exil volontaire du Coadjuteur. Il portait à l'étranger son cynisme de mœurs, son luxe désordonné et ses bruyants plaisirs. A Paris dans les chaires et au pied des autels, les Jansénistes, qu'il avait placés à la tête de l'administration diocésaine, représentaient Paul de Gondy comme le martyr de l'autorité épiscopale. Ils ordonnaient

L'homme avait le pouvoir d'y résister ou d'y obéir. Nous la déclarons fausse et hérétique, et comme telle nous la condamnons.

» Cinquième proposition : *C'est une erreur des semi-Pélagiens de dire que Jésus-Christ soit mort, ou qu'il ait répandu son sang pour tous les hommes sans exception. Nous la déclarons fausse, téméraire, scandaleuse; et, si on l'entend en ce sens que Jésus-Christ soit mort pour le salut des seuls prédestinés, nous la déclarons impie, blasphématoire, injurieuse et dérogeant à la bonté de Dieu, hérétique, et comme telle nous la condamnons.*

» C'est pourquoi nous défendons à tous fidèles chrétiens, de l'un et de l'autre sexe, de croire, d'enseigner ou de prêcher, touchant lesdites propositions, autrement qu'il n'est contenu dans notre déclaration et définition présente, sous les censures et autres peines de droit ordonnées contre les hérétiques et leurs fauteurs. Nous enjoignons pareillement à tous les Archevêques, Evêques, comme aussi aux Inquisiteurs de l'hérésie, de réprimer absolument et de contenir dans le devoir, par les censures et les peines susdites, tous les contredisants et les rebelles, implorant même contre eux, s'il en est besoin, le bras séculier. Et, par ce jugement sur les cinq propositions, nous n'entendons pas approuver, en façon quelconque, les autres opinions qui sont contenues dans le livre ci-dessus nommé de Cornelius Jansénius.

Donné à Rome, le 31 mai 1653.»

des prières publiques plutôt pour son relour que pour sa conversion; ils versaient des larmes hypocrites sur les infortunes d'un Prélat dont par calcul ils avaient épousé les intérêts, et dont, par une triste condescendance, leur austérité encourageait leurs dépravations. Aux jours de sa puissance, le Coadjuteur s'était appuyé sur les Solitaires de Port-Royal; lorsque, errant en Europe, il n'eut plus qu'à lutter contre des adversaires dont ses débauches ne cessaient de grossir le nombre, on vit la pureté de la Mère Angélique cautionner les scandales du Cardinal de Retz. Il prodiguait aussi facilement ses banales tendresses que sa fortune; les religieuses de Port-Royal vinrent à son secours¹, et, par esprit de parti, elles subventionnèrent des turpitudes dont le récit, même le plus chastement atténué, aurait fait rougir leur front. La pudeur de ces femmes se serait effarouchée à la seule pensée du vice, et, afin de jouer jusqu'au bout le rôle auquel les besoins de l'opposition janséniste les dévouaient, il leur fallut fermer les yeux sur les déportements dont retentissaient toutes les ruelles de Paris.

L'intrigue politique venait en aide à l'intrigue religieuse. Maîtres du diocèse de Paris, dont le Coadjuteur était, malgré le gouvernement proclamé par eux archevêque après la mort de son oncle, les Jansénistes cherchaient à ruiner la Compagnie de Jésus. A la faveur des divisions qui régnaient dans le royaume, ils s'étaient adjugé un pouvoir illimité que l'éclat de leurs talents semblaient consacrer. Le Pape avait flétri les cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, il ne leur restait qu'à obéir ou qu'à se précipiter dans l'hérésie; ils ne furent ni assez humbles pour se soumettre, ni assez audacieux pour rompre avec l'Eglise. Ils condamnèrent à leur tour les cinq propositions; mais tout en déclarant qu'elles n'étaient point contenues dans le livre de l'Evêque d'Ypres, ils maintinrent avec plus de savante obstination que jamais l'innocence de ses doctrines et l'orthodoxie de ses partisans. Afin de combattre la Société de Jésus, ils se plaçaient dans son propre camp; l'autorité pontificale elle-même était impuissante pour les en chasser.

Singlin, Arnauld, Le Maître, Nicole, Lan celot, Sacy, Domat, et les autres chefs du Jansénisme montaient à l'assaut. Ils poursuivaient les Jésuites sans relâche. La cause des cinq propositions grandissait à mesure que se fabriquaient les pamphlets théologiques; elle devenait une affaire d'Etat; les ducs de Luynes et de Liancourt secondaient le mouvement des esprits. Arnauld voulut le développer plus rapidement, et, dans une lettre adressée à un duc et pair de France, il jeta le gant de défi à ses antagonistes. C'était réclamer la persécution; les Jansénistes

(1) *Histoire ecclésiastique de l'abbé Racine*, t. x. — *Histoire de Port-Royal*, 1^{re} partie.

Ils protégèrent les vices du Cardinal de Retz.

Dis-
tio-
fon-
du

An-
et
bo

en sentaient le besoin : la lettre d'Arnauld fut déferée à la Sorbonne. Le docteur se cacha ; Le Maître, Nicole et Fontaine le suivirent dans son mystérieux asile. La Sorbonne, agissant sous l'inspiration du chancelier Séguier, déclara, le 29 janvier 1656, impies, scandaleux et hérétiques, les principes posés par Arnauld.

Cet homme si amant de la controverse avait fait défaut au procès. Ce n'était pas au pied d'un tribunal, même le plus éclairé du monde, qu'il prétendait vider ses querelles, mais devant l'opinion publique, qui se laisse si facilement séduire par des paradoxes ou entraîner par d'habiles mensonges. Les Jésuites étaient étrangers à la Sorbonne, l'Université n'avait pour eux qu'un sentiment d'éternelle rivalité ; cependant par un décret elle s'associait à leurs principes. Du fond de sa retraite, Arnauld avait composé une apologie ; mais, comme il arrive souvent aux polémistes les plus incisifs, l'écrivain, à la verve toujours abondante lorsqu'il attaquait, était resté dans sa défense au-dessous de son talent, au-dessous-même de son courage. Ses amis qui écoutaient cette lecture étaient stupéfaits d'une pareille transformation. Arnauld s'aperçoit de leur accueil glacial, et, secouant d'un air de regret sa tête, dont l'ampleur extraordinaire semble écraser la ténuité de son corps, il s'écrie : « Vous n'approuvez pas mon ouvrage, et j'avoue qu'il ne vaut rien. » A ces mots, il se tourne vers un Solitaire dont les traits amaigris, dont les yeux brillants de fiévreuse énergie, et le large front couronné de beaux cheveux flottants, avaient plus d'une fois trahi l'inspiration. Arnauld fixe sur lui son regard perçant ; puis, modeste au profit de sa cause, il l'interpelle ainsi : « Mais vous, qui êtes plus jeune, vous devriez bien faire quelque chose. »

La provocation était directe ; Blaise Pascal y répondit par la première *Provinciale*,

Voltaire, qui se connaissait en calomnie, a écrit ¹ : « De bonne foi, est-ce par la satire des *Lettres Provinciales* qu'on doit juger de la morale des Jésuites ? »

Le comte de Maistre les a surnommées les menteuses, et, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg* ², il dit : « Pascal, polémique supérieur, au point de rendre la calomnie divertissante. »

La vicomte de Chateaubriand, dans ses *Etudes historiques* ³, porte le même jugement ; « Et pourtant, s'écrie-t-il, Pascal n'est qu'un calomniateur de génie ; il nous a laissé un mensonge immortel. »

Le génie peut se servir, à l'égard du génie, de ces expressions qui deviennent des jugements ; l'histoire, qui ne doit avoir ni enthousiasme ni

colère, ne se contente pas d'une parole poétique arrachée à un sentiment de justice ou de rivalité. Il n'appartient qu'à des esprits d'élite d'être cruels envers la mémoire de Pascal, comme il n'a appartenu qu'aux adversaires quand même de la Compagnie de Jésus d'accepter sans garantie les assertions dont l'auteur des *Provinciales* se constitua l'organe. Il importe donc de se préserver de l'admiration des uns et de l'acerbé censure des autres ; il faut rester calme en parlant d'un livre qui, depuis près de deux cents ans, a toujours eu le secret de surexciter les passions.

Homme d'imagination vigoureuse et de science profonde, réunissant au plus haut degré l'intelligence qui conçoit et la faculté qui perfectionne, écrivain à qui la Foi inspirait la sublimité des pensées, Pascal avait déjà jeté sur le monde savant les plus vives lumières. Géomètre et philosophe, érudit et prosateur célèbre, il avait voué à la défense du Christianisme sa merveilleuse facilité à tout comprendre et à tout expliquer. Il s'était épris de cet amour de la solitude, de ces doctrines sévères que prêchaient des voix éloquentes. Son esprit maladif ne déployait de la force qu'en donnant un corps à l'énergie de ses idées : Pascal, toujours vrai dans les sciences exactes, toujours admirable lorsque, descendant des hauteurs célestes, il jetait un regard sur le monde, se laissait entraîner à des colères indignes de son génie et à des rêves qui dépassaient sa gloire. La première *Provinciale* fut un chef-d'œuvre d'atticisme moqueur et de naïve élégance. Les dix-sept autres, qui la suivirent à des époques indéterminées, poussèrent l'art de la plaisanterie à ses dernières limites. Ce fut de la bonne, de l'excellente comédie avant Molière ; ce n'est pas de la vérité. « En attribuant à ses adversaires, dit M. Villemain ¹, le dessein formel et prémédité de corrompre la morale, il fait une supposition exagérée. » Mais qu'est-ce donc qu'un homme qui, en reprochant aux autres une morale relâchée, oublie assez les premiers devoirs de la probité littéraire pour exagérer une hypothèse ?

Chacune de ses *Provinciales* recèle une prodigieuse malice ; néanmoins cette malice, dont les contemporains de Pascal, plus habitués que les générations suivantes aux subtilités théologiques, ont célébré le mordant, a perdu pour nous beaucoup de sa saveur primitive. Quand il y avait encore des Jansénistes, quelques femmes, d'un goût plus mondain, professaient déjà cette opinion. Madame de Grignan, à qui la marquise de Sévigné trouvait tant d'esprit, s'écriait : C'est toujours la même chose ! et, le 24 décembre 1689, sa mère l'en grondait ². La monotonie du plan était encore un défaut capi-

Portrait
de
Pascal.

LES
PROVIN-
CIALES.

(1) *Lettre au père de Latour*, année 1746.

(2) *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. 1, sixième entretien.

(3) *Etudes historiques, Histoire de France*.

(1) *Discours et Mélanges littéraires*, par M. Villemain, page 562 (édition 1825).

(2) *Lettres de madame De Sévigné* (lettre cccxiii).

tal, que toutes les sottises prêtées au Jésuite interlocuteur ne rachetaient pas.

Les *Provinciales* sont aujourd'hui, comme le *Tartuffe*, une œuvre qu'on applaudit de confiance, et qui pénètre d'un ennui plein d'admiration tous ceux qui croient devoir à leurs préjugés contre les Jésuites ¹ une lecture attentive de ces deux ouvrages. Leurs titres seront beaucoup plus longtemps populaires que leur texte. Pascal avait réussi au delà même des espérances du Jansénisme. Son ton railleur, son style qui s'assouplissait à toutes les exigences, son implacable causticité, révélèrent aux Pères de la Compagnie de Jésus un antagoniste comme ils n'en avaient pas encore rencontré, et aux Solitaires de Port-Royal un défenseur assez vertueux dans ses complaisances pour se prêter à toutes les supercheries que l'on imposerait à sa confiance. Afin de défendre Arnauld, qu'il saluait comme son maître, qu'il acceptait pour son ami, Pascal avait produit un glorieux pamphlet. On fourvoyait ses sentiments de respect et d'affection. De l'appui que son génie accordait à un homme dont la réputation était compromise, on le fit passer à l'attaque de ceux qui, répétaient sans cesse, s'étaient faits ses plus implacables ennemis.

Enthousiasme qu'elles produisent.

Pascal, comme tous les écrivains ensevelis dans des études abstraites, n'entendait rien aux passions humaines; il les définissait par intuition; il scrutait les âmes sans avoir jamais été à même d'étudier leurs penchants. Enivré de louanges, il s'aveuglait sur son ouvrage, parce que, autour de lui, chacun s'empressait de célébrer, au nom du ciel, la satire que de perfides encouragements faisaient découler de sa plume. Il apparaissait comme le vengeur de Port-Royal; Port-Royal abusait de l'enthousiasme qu'il avait soufflé au cœur du sublime solitaire pour faire servir les inépuisables ressources de son esprit à d'étroites combinaisons de parti. On l'égarait dans le dédale des subtilités sur la Grâce, on le fit l'exécuteur des haines jansénistes; on fournit à son génie, devenu calomniateur par entraînement, des textes tronqués, des passages mutilés, sur lesquels il devait jeter la sève de ses épigrammes ². Alors Pascal écrivit un livre qui,

(1) Le *Tartuffe*, que l'on représente encore comme une épigramme en action contre les Jésuites, n'a point eu ce but dans l'intention de l'auteur. Molière connaissait trop bien les hommes et ses anciens maîtres pour affubler ces derniers d'un rôle semblable. L'abbé de Choisy, qui était à l'affût de tous les bruits et des causes secrètes de chaque événement, prétend que Molière avait en vue l'abbé Roquette lorsqu'il peignit le personnage de l'hypocrite.

(2) Nous ne cherchons point à mettre Pascal en contradiction avec les auteurs sur lesquels il s'appuie; mais, dans l'intérêt de l'histoire, nous avons dû remonter aux sources qu'il indique, et vérifier par nous-même quelques-uns des textes cités par l'auteur des *Provinciales*. Nous avons choisi ceux dont il tire les plus accablantes conséquences contre la Société de Jésus. Nous n'en apporterons que trois qui serviront à démontrer la fidélité de la plupart des autres.

Dans la sixième *Provinciale*, Pascal établit que les Jésuites professent des maximes relâchées propres pour tous les états, et il ajoute : « Ce qui serait simonie selon saint Thomas, ils l'ont rendu exempt de simonie, »

au dire de Lemontey ¹, « fit encore plus de mal à la religion que d'honneur à la langue fran-

comme ces paroles de Valentia vous l'apprendront. C'est la conclusion d'un long discours où il en donne plusieurs expédients, dont voici le meilleur à mon avis. C'est à la page 2059 du tome III : Si l'on donne un bien temporel pour un bien spirituel, c'est-à-dire de l'argent pour un bénéfice, et qu'on donne l'argent comme le prix du bénéfice, c'est une simonie visible; mais si on le donne comme le motif qui porte la volonté du collateur à le conférer, ce n'est point simonie, encore que celui qui le confère considère et attende l'argent comme la fin principale. »

La première édition des *Provinciales*, in-4o, au lieu du verbe conférer, emploie celui de réigner, avec ces mots latins en garantie : Non tanquam primum, sed tanquam motivum ad resignandum. Ces paroles ne se trouvent point dans la théologie du Jésuite Valentia. On les retrancha aux éditions suivantes, parce que l'imposture était trop palpable; néanmoins le reste de la citation fut conservé. Nous venons de recourir à l'ouvrage même du père Valentia : mais à la page indiquée par Pascal, mais avant comme après, il nous a été impossible de rencontrer un texte se rapportant à celui des *Provinciales*. Ce sont des mots pris çà et là dans un long chapitre, et appliqués à des matières autres que celle traitée par le Jésuite. Pascal ne s'occupe que des Bénéfices, et Valentia parle en ce troisième point des ministères ou actes du ministère ecclésiastique, comme dire la messe, réciter l'office, etc. Il se demande d'abord si pour ces actes on peut recevoir de l'argent sans simonie, et il répond : Oui; — autrement, ajoute-t-il à cette fameuse page 2059 du tome III, il faudrait condamner l'usage universel dans l'Eglise, suivant lequel les services spirituels que les ecclésiastiques rendent au peuple, se rendent à condition de certaines rétributions temporelles qui servent à l'entretien des ministres. Puis, s'appuyant sur la doctrine de saint Thomas, il déclare que la rétribution temporelle qu'on donne ou qu'on reçoit ne doit pas être le prix du spirituel, mais seulement le motif qui porte à la conférer ou à la recevoir.

Saint Thomas dit en effet (2, 2, 400, art. 2) « donner ou recevoir quelque chose pour l'administration du spirituel comme pavement, cela est simoniaque; mais il est permis de le recevoir comme une rétribution pour sa nécessité ou pour son entretien. »

Pascal a été évidemment trompé ou il trompe sur le compte du père Valentia. Les textes sont plus convainquants que la plaisanterie la mieux aiguillée; et les textes, les voilà dans toutes leur pureté. Arrivons maintenant au père Bauny, dont le *Lutrin* de Boileau a immortalisé la *Somme*. Pascal parlant du père Bauny, toujours dans sa sixième *Provinciale*, s'écrie : « Il y a du plaisir à voir ce savant casuiste pénétrer le pour et le contre d'une même question qui regarde encore les prêtres, et trouver raison pour tout, tant il est ingénieux et subtil. Il dit dans un endroit (c'est dans le *Traité* x, pag. 474) : « On ne peut pas faire une loi qui oblige les curés à dire la messe tous les jours, parce qu'une telle loi les exposerait indubitablement, HAUD DUBIE, au péril de la dire quelquefois en péché mortel. Et néanmoins, continue Pascal, dans le même *Traité* x, page 441, il dit que « les prêtres qui ont reçu de l'argent pour dire la messe tous les jours, la doivent dire tous les jours, et ne doivent pas s'excuser sur ce qu'ils ne sont pas toujours assez bien préparés pour la dire, puisqu'on peut toujours faire l'acte de contrition, et que s'ils y manquent, c'est de leur faute, et non pas celle de celui qui leur a fait dire la messe. »

La contradiction est flagrante sans aucun doute; mais se trouve-t-elle dans le père Bauny, ainsi que l'affirme Pascal? Nous ouvrons le *Traité* x de Bauny, nous courons à la page 474, et nous lisons : « Possevin et autres théologiens ont écrit qu'il ne pourrait y avoir de loi qui obligent à célébrer tous les jours le saint sacrifice, parce que cette loi exposerait sans nul doute au péril de commettre un péché mortel ceux qui ne seraient pas bien disposés. » A la page 441 du même *Traité*, nous lisons encore : « Lorsqu'un prêtre convient avec une personne de dire pour elle la messe une fois tous les ans ou tous les jours, il pèche s'il ne s'acquiesce pas de ce devoir ou par lui-même ou par un autre. » Bauny est plus explicite, il déclare que si le prêtre ne dit pas ou ne fait pas dire la messe, il est tenu de rendre la somme entière à qui elle appartient. Ensuite, s'adressant à l'objection que ce serait mettre ce prêtre dans une occasion presque inévitable de pécher, le Jésuite répond deux choses : la première, que ce prêtre peut en tout temps faire un acte de contrition, qu'il peut à chaque

(1) *Histoire de la Régence*, t. 1, p. 136.

gaise. » C'est, avoue le protestant Schoell, plus équitable que beaucoup de catholiques¹, à un ouvrage de parti, où la mauvaise foi attribuait aux Jésuites des opinions suspectes que depuis longtemps ils avaient blâmées, et qui mit sur le compte de toute la Société certaines extravagances de quelques Pères espagnols et flamands. »

Les points dogmatiques traités par Pascal ont été décidés contre lui par l'Eglise universelle ; mais, en jouteurs prévoyants, les Jansénistes

instant revenir à Dieu par la charité et par la haine du péché, et que s'il ne le fait pas, c'est sa faute et non celle d'autrui ; la seconde est que, n'étant pas obligé de s'acquiescer de ce sacré ministère par lui-même, mais le pouvant faire par un autre, il dépend de lui, s'il ne se trouve pas prêt au saint sacrifice, de faire dire la messe par un autre prêtre ; en quoi il n'y a ni danger ni péché.

Pascal a oublié dans ses *Provinciales* ce texte de la page 441, qui explique toute la pensée de Bauny, et s'il a éprouvé du plaisir à voir ce savant casuiste pénétrer le pour et le contre d'une même question, il faut avouer que les honnêtes gens doivent rougir pour l'honneur des lettres en signalant de pareilles fraudes.

Nous pourrions suivre ainsi à la piste toutes les altérations, toutes les falsifications de textes auxquelles Pascal a eu le malheur de prêter son nom. Une dernière, encore plus grave que les autres, suffira pour démontrer qu'avec un pareil système on peut dénaturer jusqu'à l'Evangile. — Dans la cinquième *Provinciale*, Pascal, voulant prouver que les Jésuites ont abandonné la morale des Saints Pères afin de lui substituer une morale nouvelle et opposée à la leur, fait ainsi parler son Jésuite : « Ecoutez notre père Cellot (*De Hier*, lib. viii, cap. xvi, pag. 714), qui suit en cela notre fameux père Reginaldus : « Dans les questions de morale, les nouveaux casuistes sont préférables aux anciens Pères, quoiqu'ils fussent plus proches des Apôtres. » Et c'est en suivant cette maxime que Diana parle de cette sorte (p. 3, Tr. viii, reg. 51) : « Les bénéficiers sont-ils obligés de restituer le revenu dont ils disposent mal ? Les anciens disaient que oui, mais les nouveaux disent que non. Ne quittons donc pas cette opinion qui décharge de l'obligation de restituer. »

Le savant Diana n'est pas Jésuite ; il appartient à l'Institut des Théatins ; il ne se voit donc en cause que par une habile confusion de Pascal, qui a pu aussi bien altérer ses textes qu'il a tronqué ceux de la Compagnie de Jésus. La cinquième *Provinciale* cite Cellot et Reginald. Ecoutez ce que disent ces deux Pères : l'accusation est grave, elle importe à la morale. Voici les paroles de Reginald dont Pascal fait un si étrange abus :

« Dans le choix des auteurs, j'ai toujours eu devant les yeux le salut des âmes pour la plus grande gloire de Dieu, persuadé que, pour définir les difficultés qui naissent dans les matières de la foi, plus les auteurs sont anciens, plus leurs décisions acquièrent d'autorité, parce qu'ils ont été eux-mêmes plus voisins des sources de la tradition et des doctrines apostoliques ; mais pour la solution des cas embarrassants de morale, l'autorité des docteurs modernes connus par l'éminence de leur savoir est préférable, parce qu'ils ont une pleine connaissance des mœurs et des usages de leur temps. »

Le père Cellot se conforme à cette doctrine. Nous lisons à la page indiquée par Pascal : « On doit, dit Reginald, tirer des anciens la décision des difficultés qui regardent la foi ; mais pour les difficultés qui s'élèvent touchant les mœurs du Chrétien, il faut en chercher la solution chez les auteurs nouveaux, qui ont une pleine connaissance des mœurs et des usages de leur temps. »

Dans ces deux textes copiés sur l'original il est question des auteurs anciens, jamais des Saints Pères ; mais cela n'arrangeait pas aussi bien les Jansénistes. Pascal, de son autorité privée, a évoqué les Pères, ignorant peut-être que de leur temps la théologie sur les Bénéfices n'existait pas encore. En rapprochant ces textes formels et la citation des *Provinciales*, on est forcé de convenir qu'il y a erreur manifeste, erreur dans l'interprétation, erreur dans la conclusion, erreur de droit, erreur de fait surtout.

Nous n'avons pas cru devoir pousser plus loin dans cet ouvrage les recherches sur de pareilles matières ; nous l'avons entrepris pour la satisfaction de notre conscience ; et souvent les mêmes abus d'altération se sont présentés.

(1) *Cours d'histoire des Etats européens*, t. xxviii, p. 79.

s'occupaient beaucoup moins de justifier leur théologie que d'écraser leurs ennemis. Ils avaient sous la main un levier qui battait en brèche la Compagnie de Jésus ; ils renoncèrent à la poursuivre sur les hauteurs toujours ardues et souvent inaccessibles de la Grâce ; ils l'attaquèrent dans les œuvres vives de la morale. En grossissant les rêves scolastiques des uns, en dénaturant les systèmes créés par d'autres, on poussa Pascal à mettre en suspicion tous les enfants de saint Ignace de Loyola. Le génie est indulgent comme la force : les Jansénistes le dépouillèrent de ce caractère pour le rendre l'interprète de leur animosité. Alors Pascal, oubliant le respect dû à sa gloire, echa les virulences de Port-Royal sous une gaieté flexible et enjouée. Il prodigua, dans les questions les plus difficiles, le charme d'une vive satire et l'austérité des principes les plus absolus.

La cour, la ville et la France furent attentives avec l'Europe au cri d'alarme qui s'élançait de la solitude, et, par un prodige d'esprit, Pascal eut l'art de faire accepter aux gens du monde une théorie qui n'allait ni à leur goût ni à leurs mœurs. Pascal opposait la rigueur à l'indulgence ; il dénaturait la logique de l'Evangile pour contraindre les Chrétiens à se réfugier dans le désespoir. Il rendait Dieu inabordable, afin de rendre impossibles les Jésuites, qui avaient essayé de réaliser une transaction entre la perfection infinie et la vicieuse organisation de l'homme. Les Jésuites, profondément versés dans la connaissance du cœur humain, pensaient que l'extrême sévérité enfantait l'extrême relâchement, et qu'un sage tempérament relevait les défaillances. Ils respectaient la mystérieuse majesté du dogme ; et ne cherchaient qu'à populariser la religion en combinant la pratique de la morale avec quelques sentiments du monde.

Entre ces deux prescriptions, le monde n'hésita pas. Les frivolités de boudoir, les élégances de cour, les passions qui ne s'étaient jamais cachées, même sous la transparence d'un voile, les tiédeurs chrétiennes, les corruptions de salon, les dérèglements de l'esprit, jetèrent avec Pascal l'anathème sur les accommodements proposés par quelques casuistes de la Compagnie. Le monde s'était plaint, depuis l'origine du Christianisme, de l'austérité de certains préceptes ; les Jésuites venaient au secours de ces doléances, et le monde, par un revirement dont les *Provinciales* avaient seules l'honneur, se prenait à accuser les Jésuites. « On tâchait dans ces lettres, dit Voltaire¹, de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, qu'aucune société n'a jamais eu ni pu avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. »

(1) *Siècle de Louis XIV*, t. iii, c. xxxvii

L'explication des *Provinciales* est tout entière dans ces derniers mots, dont Voltaire lui-même posséda si bien le prestige. Le public, que Pascal avait diverti, se révolta à l'idée que les Jésuites, condescendant à des besoins mille fois proclamés, tentaient de lui faire moins âpre le chemin du ciel. Il se rangea du côté des casuistes qui hérissaient la morale d'obstacles insurmontables; puis, les Solitaires de Port-Royal aidant, il fut avéré par la coquetterie, par l'adultère, par la mauvaise foi dans les affaires, par l'égoïsme ou par l'indifférence, que les rigueurs d'un Dieu créé à l'image du Jansénisme souriaient bien plus à nos faiblesses que les trésors d'indulgence dont les Jésuites mettaient le dépôt entre ses mains célestes. Le monde fut encore une fois inconséquent; les disciples de Jansénius ne consentirent pas à le laisser jouir seul de cette prérogative. Pascal et Arnauld, les deux colonnes de Port-Royal, attaquaient avec toute espèce d'armes. L'insulte s'appuyait sur la calomnie, la colère servait de Guide à la dialectique. Le Père Garasse était dépassé, et, afin d'autoriser ces débauches de l'intelligence, Arnauld publia une dissertation « pour la justification de ceux qui emploient en écrivant, dans de certaines circonstances, des termes que le monde estime durs. » Dans une autre œuvre sortie de sa plume, il prouva qu'on avait « le droit d'injurier et de railler cruellement ses adversaires ¹. »

Silence des Jésuites, et cause de ce silence. En présence de ces hostilités, qui tendaient au renversement de la Compagnie de Jésus, hostilités dont les chefs de Port-Royal ne cachaient pas les espérances, les Jésuites se plongèrent dans une inexplicable quiétude. Pascal leur disait : « Votre ruine sera semblable à celle d'une haute muraille qui tombe d'une chute imprévue, et à celle d'un vaisseau de terre qu'on brise, qu'on écrase en toutes ses parties, par un effort si puissant et si universel, qu'il n'en restera pas un test avec lequel on puisse puiser un peu d'eau ou porter un peu de feu, parce que vous avez affligé le cœur du juste. » Ces menaces éloquentes, cette artillerie de pamphlets, sapant à la longue le rempart derrière lequel les Jésuites s'abritaient, l'empressement général qui accueillit une pareille polémique, car la mobilité française se lassait du bonheur des Pères, rien ne les fit sortir de leur silence. Ils avaient poussé le cri de guerre, et maintenant que les combattants étaient dans l'ardeur de la mêlée, ils semblaient vouloir laisser passer au-dessus de leurs têtes le dard qui les atteignait au cœur.

Ce ne fut point par crainte d'envenimer ces débats, ou par une confiance trop grande dans la bonté de leur cause, que les Jésuites se tinrent sur la réserve. Ils s'étaient jusqu'alors

montrés théologiens trop belliqueux pour qu'on puisse attribuer leur mutisme à un pareil motif. ils savaient qu'il n'y a jamais d'ennemis à dédaigner, et, lorsque ces ennemis se présentaient avec la vigueur de Pascal, de Sacy et d'Arnauld, le dédain eût été une faute impardonnable : les Pères ne la commirent point. Dans cette passe d'armes scolastique, à laquelle le génie convoquait l'Europe, ils n'ignoraient pas que le jeune roi Louis XIV, que le Saint-Siège, que l'autorité des deux puissances enfin serait de leur côté; mais il y avait intérêt de religion, intérêt de corps, à répondre. Cependant les Jésuites se turent. C'est que, depuis longtemps déjà, ils n'avaient plus eu besoin de former à la controverse des esprits hardis; c'est que surtout, écrasés sous l'amertume des *Provinciales*, ils ne furent ni assez audacieux pour évoquer un vengeur, ni assez habiles pour retourner contre les Jansénistes les sarcasmes qu'on aiguësait à leur détriment. Les Jésuites, qu'on a si souvent accusés, n'ont jamais su, n'ont jamais peut-être voulu se défendre avec d'autre glaive que celui dont la raison armait leur bras. A quelques exceptions près, ils furent froids et discrets comme la prudence, lorsque leur Ordre a été mis en cause. L'éloquence de la parole, celle du fait surtout, leur a manqué rarement; ils faisaient l'apologie de leur institut avec cette sobriété qui n'exclut pas l'enthousiasme intime, mais qui ne le communique pas toujours. Dispersés sur le globe, ils éparpillaient leurs talents plutôt selon les nécessités de l'Eglise, que d'après les calculs de la prévoyance humaine. Lorsque le jour des luttes arrivait, ils ne mettaient en ligne que des intelligences convaincues, que des cœurs dévoués, mais peu d'hommes dignes de se mesurer avec un athlète aussi exceptionnel que Pascal. Ils avaient, en 1654, publié l'œuvre du Père de Champs, *De hæresi Janseniana*, livre clair et substantiel, écrit en latin, et que, par conséquent, les savants seuls étaient appelés à consulter. Le Père Pirot entreprenait l'apologie de leurs casuistes, apologie maladroite, qui donnait gain de cause à Pascal, et que la Compagnie désavoua en même temps qu'elle était condamnée par un grand nombre d'Evêques. Le Père Annat se prit corps à corps avec Pascal : il eut pour lui la logique et la vérité; ce n'était pas assez pour triompher d'un homme irrésistible, parce qu'il se faisait insaisissable, et qu'avec une épigramme il évitait de répondre à la question précise qu'on lui posait.

Les Jésuites se rendirent compte de la situation qui leur était faite; ils essayèrent d'amortir le coup en intimidant Louis de Montalte, l'auteur encore anonyme des *Provinciales*. Le Père Frélat fit des démarches auprès de Perrier, conseiller à la Cour des aides de Clermont, à qui les premières lettres étaient adressées. Ces démarches furent sans effet. Le Père Annat voulut interpo-

(1) Œuvres de Pascal, seizième Provinciale.

ser l'autorité de son nom, de sa vertu et de sa science; Pascal lui lança la dix-septième *Provinciale*. Pascal était étroitement uni à Port-Royal; il comptait même au nombre des Solitaires, et, tout en démasquant la prétendue duplicité des Jésuites, le sublime écrivain ne craignait pas de l'imiter. » Le crédit que vous pouvez avoir, disait-il au confesseur du Roi, est inutile à mon égard; je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien ni de l'autorité de personne: ainsi, mon père, j'échappe à toutes vos prises. Vous pouvez bien toucher Port-Royal, mais non pas moi. On a bien délogé des gens de Sorbonne; mais cela ne me déloge pas de chez moi. Vous pouvez bien préparer des violences contre des prêtres et des docteurs, mais non pas contre moi qui n'ai pas ces qualités. Et ainsi peut-être n'aurez-vous jamais affaire à une personne qui fût si hors de vos atteintes, et si propre à combattre vos erreurs, étant libre, sans engagement, sans relation, sans affaires, assez instruit de vos maximes, et résolu de les pousser autant que je croirai que Dieu m'y engagera.

Dans la seizième *Provinciale* Pascal porte encore plus loin la colère. Ce n'est plus cette ironie des premières lettres, cette délicatesse dans la raillerie qui assura son éternel succès. Il se sentait attaqué par la raison, et ce génie si audacieux, tout en sachant très-bien que le public n'accepterait pas les preuves concluantes opposées par les Jésuites à ses sarcasmes, s'avouait cependant à part lui qu'il était battu, moins par l'esprit que par le bon sens. Tout le monde le proclamait vainqueur; mais en face de sa conscience il ne déguisait point sa défaite. Cette pensée désenchantait le triomphe; elle donnait de l'amertume à son esprit; souvent elle lui arrachait de ces paroles qui sont un mensonge et une honte: ainsi il s'écriait¹: « Qui le croira? le croirez-vous vous-mêmes, misérables que vous êtes? » Et ces paroles tombaient sur le Père Annat, dont les Jansénistes eux-mêmes ont loué la modération; sur le Père Denis Petau, le plus savant homme de son temps, et dont la seule récréation consistait à former à la vertu les enfants les plus pauvres et les plus grossiers; sur le Père Gabriel Cossart², qui a été célébré par des élèves tels que Fleury, Santeuil et Du Périer; sur Vincent de Paul et sur tous ceux qui, à leur exemple, répudiaient la doctrine de Jansénius. Ces *misérables*, ainsi interpellés par Pascal, et qui se faisaient, disait-il, les corrupteurs publics de la morale, étaient depuis cent ans la lumière et les colonnes de l'Eglise universelle. Les Papes, les Rois, les Evêques, les Saints,

comme Charles Borromée, François de Sales et Vincent de Paul, se laissaient diriger par eux dans les voies du salut, ou marchaient avec eux dans les œuvres de la charité. Ils devaient sacrifier à leur ambition et à leur politique l'Evangile, la morale, l'honneur du Saint-Siège, la paix de l'Europe et celle des consciences. Néanmoins la même estime leur était témoignée; Pascal les démasquait, et les pontifes et les rois et les peuples n'ouvraient point les yeux à la vérité. Sans connaître autrement que par prescience la tactique des partis, le Solitaire se posa en victime; d'une main il saisit la plume qui tuait les Jésuites, de l'autre il montra la palme du martyre qu'il ne subissait qu'en imagination. On le crut sur parole. Comme il avait pris à tâche de tout dénigrer, de tout confondre; comme son art de présenter les choses était irrésistible, l'opinion publique se laissa dominer par cet homme qui, d'un jeu d'esprit, faisait une révolution dans les idées. Pascal incriminait le passé et l'avenir des Jésuites; il mettait sur la sellette leurs docteurs et leurs principes. Afin de leur faire la partie plus belle, on altérait les textes de Vasquez, de Sa, de Tolet, de Sanchez et d'Escobar; on exhumait les ouvrages inconnus destinés à la même torture. Pascal crut aux citations que ses amis lui arrangeaient. Il frappa sur la Compagnie de Jésus avec une massue dont il n'avait pas éprouvé la trempe. Cette massue porta de rudes coups; elle rendit odieuses ou ridicules des opinions oubliées: mais il en est une qui surnage encore. C'est à celle-là que l'historien doit s'arrêter, car d'elle découlent, selon les *Provinciales*, tous les relâchements et tous les désordres dont la morale et l'Eglise ont été affligées. Cette doctrine fut flétrie par Pascal, par Arnauld, par Nicole et par les adversaires de l'Institut, sous le nom de probabilisme. Etudions donc un système, qui, par ses conséquences, a été, au dire des Jansénistes, et pourrait être encore si funeste.

Tout homme de quelque expérience sait que, malgré la précision et la clarté des lois divines et humaines, il s'offre néanmoins une multitude de cas où leur application est difficile à déterminer: ici c'est une collision de devoirs dont on ne peut établir la préférence; là c'est un concours de circonstances imprévues qui empêche d'apprécier à fond la volonté du législateur. Les traités de morale et de jurisprudence, anciens ou modernes, offrent à chacune de nos obligations une infinité de cas sur lesquels les opinions des plus savants sont partagées. Ces opinions s'entourent de motifs tellement graves que, depuis plusieurs siècles, elles se maintiennent au même degré de vraisemblance. Si l'on juge de l'avenir par le passé, cette divergence durera jusqu'à la fin du monde, à moins que l'Eglise n'intervienne, et que, par une solution décisive, elle ne termine des contro-

Le Probabilisme et le Probabilisme.

(1) Seizième *Provinciale*.

(2) Le père Cossart, le plus illustre professeur de son temps, est beaucoup plus renommé par ses talents que par ses bonnes œuvres. Il avait établi à Paris une maison de jeunes orphelins connue sous le nom de *Collège des Cossartiens*.

verses s'assoupissant par fois sous la lassitude, et se réveillant tout à coup, selon les passions ou les besoins du moment. On ne peut pas toujours s'abstenir, et il est défendu d'agir avec un doute pratique de la moralité de son acte. Que faire donc lorsqu'il n'y a pas de loi certaine, lorsque les avis sont plus ou moins favorables, soit à la liberté, soit à une loi présumée existante ?

Les uns soutiennent qu'on peut en sûreté de conscience adopter une opinion qui n'a contre elle aucun devoir certain et de graves motifs en sa faveur. On appelle *probabilistes* ces théologiens, parce que le caractère essentiel d'une opinion probable consiste à n'avoir rien de certain contre elle et de puissantes raisons pour elle.

Les autres prétendent qu'il n'est pas permis de suivre une opinion probable; ils n'accordent d'extension à la liberté que dans le cas où les motifs sur lesquels elle s'appuie paraissent beaucoup plus fondés en raison que ceux du système favorable à la loi. On les désigne comme *probabilioristes*, parce qu'ils sont censés approuver après avoir comparé.

Il fallait réprimer les abus qui pouvaient se glisser dans ces manières différentes de penser, et se prémunir contre l'excès de deux extrêmes. La sagesse de l'Eglise obvia à ce double danger. Elle interdit de se prévaloir d'opinions probables à ceux qui par état doivent procurer un effet par des moyens sûrs : aux prêtres, dans la forme et dans la matière des sacrements; aux médecins, dans le choix des remèdes; aux magistrats, dans le jugement des causes civiles; à tous les hommes, quand il s'agit d'éviter quelque dommage au prochain. Tenant la balance égale entre les adversaires ou les défenseurs exagérés du probabilisme, l'Eglise condamne ceux qui affirment qu'on n'est jamais autorisé à embrasser une opinion favorisant la liberté, fût-elle la plus probable parmi toutes les probables; et elle flétrit ceux qui enseignent qu'il suffit d'une probabilité quelconque, même frivole.

Si on s'en réfère à la lettre du système, le probabiliorisme réclame une étude et un discernement que l'on ne peut exiger de la majorité des confesseurs ordinaires. Ils doivent examiner tous les sentiments, approfondir les motifs sur lesquels ils s'appuient, se constituer juges, et adopter l'avis qui leur paraît le plus probable. Ils décident ainsi par eux-mêmes, ou ils placent leur conscience sous la sauvegarde du maître dont ils auront suivi les leçons. De simples magistrats ecclésiastiques qu'ils étaient, ils s'érigent en législateurs, rendant le joug facile ou pesant, selon les caprices de leur pensée. Le probabilisme, au contraire, se montre inexorable sur les exigences de la loi; il se renferme dans les limites du conseil pour tout ce qui est plus utile, mais d'une obligation non reconnue.

Quand la Compagnie de Jésus fut créée, son fondateur lui enjoignit de s'attacher toujours et partout à la doctrine la plus commune, la plus approuvée, la plus saine, la plus sûre, la plus solide, la meilleure et la plus convenable. Le probabilisme n'était pas né avec les Jésuites, il est destiné à leur survivre; il ne se lie à leur existence que parce que le plus grand nombre des théologiens de l'Institut l'adopta, et que ses rivaux en firent une arme contre les Pères, arme que tout le monde a voulu manier. Au moment où les Jésuites naissaient, en 1540, le probabilisme régnait dans l'école. Le Dominicain Barthélemy Medina, dans son ouvrage intitulé : des *Expositions dorées*, avait déjà coordonné en système les éternelles maximes d'équité régissant les codes du monde civilisé. Il parut tout naturel de n'être pas plus sévère dans la répartition des miséricordes célestes que dans l'interprétation des lois civiles, ou dans l'administration de la justice criminelle. C'était le siècle de la théologie; les plus célèbres casuistes y enseignaient les principes du probabilisme. Nider, Prietas, Haquet, Mercado, Lopez, Victoria, Ildefonse, Alvarez, Duval, Gamaches, Isambert, Bonacina, Maldère, Bail et Du Metz le professaient, soit avant les Pères de la Compagnie, soit en même temps qu'eux.

Il trouva des antagonistes, et un Jésuite italien, Paul Comitolo, passe pour être le premier qui le combattit; mais la querelle engagée ne sortait pas de l'enceinte des Universités catholiques. Ce furent Pascal et Nicole, après lui, sous le pseudonyme de Wendrok, qui s'emparèrent des arguments de Comitolo. Ils les tournèrent contre la Société religieuse dont ce dernier fut l'un des membres. Les enfants de saint Ignace avaient embrassé la doctrine du probabilisme : Pascal la flagellait avec des sarcasmes si étincelants de malice et d'originalité, Nicole l'attaquait avec une si savante confusion de textes altérés et de dilemmes menteurs, que toute réfutation, d'avance réduite à la vérité la plus sèche, ne devait jamais contrebalancer les effets d'une aussi terrible agression. De l'Ecole la dispute était transportée dans les salons et dans les boudoirs. Selon la parole de Voltaire, Pascal divertissait le public.

Une partie du Clergé ne tarda point à regarder comme perdue la cause du probabilisme. Un rigoureux probabiliorisme, mis en opposition par les sectateurs de Jansénius, s'infiltra partout; il devint le système à peu près exclusif des écoles françaises. Cet enseignement prit le nom de morale exacte; son triomphe pourtant ne fut point universel. Les Jésuites ne renoncèrent pas à leur manière de penser; la plupart des autres instituts et des universités marchèrent sur leurs traces.

Nous n'avons point à rechercher les invec-

tives et les raisons que jetaient à la foule les deux camps, essayant de faire prévaloir leurs idées. Ce n'est pas à nous à demander si, depuis que le probabilisme fut regardé en France comme la base de tout désordre, les mœurs ont été plus pures et si les hommes sont devenus meilleurs. Nous ne voulons même pas savoir si les Solitaires de Port-Royal, mécontents de Pascal qui les avait vengés, ne lui ont point reproché les variations de son esprit, et s'ils n'ont pas publié contre lui des accusations qui les accusent eux-mêmes. Peu importe, en effet, que les Jansénistes, dévorés intérieurement par la guerre civile ou par les envies colères qui la provoquent, aient mis en doute la solidité de son jugement, et qu'ils aient écrit de cet immortel polémiste ¹ : « On ne peut guère compter sur son témoignage, soit au regard des faits qu'il rapporte, parce qu'il en était peu instruit, soit au regard des conséquences qu'il en tire et des intentions qu'il attribue à ses adversaires, parce que sur des fondements faux ou incertains il faisait des systèmes qui ne subsistaient que dans son esprit. » La question pour nous n'est ni avec Pascal ni avec les Jésuites ; c'est une thèse que ne peuvent juger les épigrammes des uns et les syllogismes des autres. Elle importe à la morale chrétienne ; l'Eglise seule a le droit de prononcer. Quand elle eut pour pontife l'un des hommes les plus éminents de son siècle, quand l'Ordre de Jésus allait disparaître sous les incessantes hostilités des Jansénistes et des philosophes réunis par une communauté de haines, la plus grande gloire à laquelle puisse prétendre une idée fut ménagée au probabilisme.

En 1740, mourut dans la Toscane le Père Théophile de Corte, religieux de l'Étroite-Obéissance de Saint-François. Le renom de ses vertus, les grâces obtenues par son intercession portèrent les supérieurs de son Ordre et plusieurs Evêques à solliciter du Saint-Siège sa béatification. Un des premiers soins de l'Eglise en de telles circonstances est l'examen des doctrines professées dans les ouvrages imprimés ou dans les manuscrits. Le Père Théophile avait enseigné le probabilisme ; il avait poussé si loin ce système qu'on lisait dans sa théologie inédite : « Les confesseurs doivent connaître toutes les opinions pour s'en servir avec prudence, et, quand cela se peut, avec probabilité, afin de ne pas imposer aux fidèles des charges qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas porter. » A cet axiome aussi clairement formulé, le Promoteur de la Foi refuse d'introduire la cause de béatification. Théophile ne se contentait pas d'appuyer ses démonstrations sur les casuistes de la Compagnie de Jésus ; il invoquait dans ses manuscrits l'autorité de Diana, l'un des plus célèbres docteurs de l'Ordre des Théatins. Dans le même

temps toute l'Italie retentissait des clameurs que Concina et Patuzzi élevaient contre Alphonse de Liguori, Evêque de Sainte-Agathe, qui, déjà saint aux yeux du monde avant d'être offert par l'Eglise à la vénération des fidèles, soutenait le probabilisme par l'éloquence de ses vertus et par la pureté de sa morale. Le refus du Promoteur de la Foi n'arrêta point la marche des événements, et, dans les actes du procès, déposés aux archives de la Congrégation des Rites, on lit que, le probabilisme n'ayant jamais été censuré, ne saurait nuire au succès d'une béatification. La cour de Rome le décidait ainsi en 1766 ; le procès suivit son cours, et les vertus de Théophile furent plus tard approuvées au degré héroïque. De semblables difficultés s'élevèrent après la mort d'Alphonse de Liguori : elles s'évanouirent devant les mêmes motifs.

De cette exposition des faits il résulte qu'un système mis en pratique par des saints dont le talent ne fait pas plus de doute que l'expérience en théologie, et jugé exempt de tout reproche par le Siège apostolique, dans des circonstances où il déploie la plus minutieuse, la plus sévère circonspection, ne saurait jamais être le principe d'une morale relâchée. Ce n'est plus la réputation scolastique des Jésuites qui se trouve en jeu, c'est l'honneur, c'est l'autorité de Rome. Malgré l'anathème dont Pascal et Nicole frappèrent le probabilisme, il faut bien convenir que des plaisanteries plus ou moins acérées ne doivent jamais prévaloir sur la sagesse de l'Eglise.

Par l'organe de Pascal, les Jansénistes blâmaient les prêtres de la Compagnie de Jésus de leur condescendance, et, au même moment, Singlin, le chef des Solitaires de Port-Royal, couvrant de leur silencieuse approbation les déportements du cardinal de Retz, Singlin disait à la galante duchesse de Longueville ¹ : « Les personnes de votre condition doivent se contenter d'être sobres dans leur vivre, sans se porter à des abstinences ou à des austérités qui seraient aussi dangereuses à l'esprit qu'au corps. » Pascal, Arnauld et Nicole accusaient les Jésuites d'avoir toujours à leur disposition les arguments les plus étranges pour légitimer un attentat ; et dans une lettre que l'abbé de Saint-Germain, aumônier de la reine Marie de Médicis, adressait à Chamontel, on lit ² : « Ce qui est à ma connoissance, c'est que par l'avis et permission de Jansénius un nommé Alpheston entreprit de massacrer le cardinal de Richelieu, et aussi le coup de mousqueton fut tiré dans le palais de Bruxelles contre feu M. de Puy-Laurens, duquel on pouvoit tuer plusieurs personnes, si l'outil duquel on se servoit n'eût perdu dix-sept balles de vingt, les trois restantes ayant blessé trois hommes à la tête. »

Les Jansénistes conseillaient tout à tour la coquetterie, l'assassinat et la direction d'intention.

(1) Lettres d'un ecclésiastique à un de ses amis.

(1) Mémoires de Fontaine, t. III.

(2) Histoire de Duchesne.

Singlin conseillait la coquetterie, Jansénius l'assassinat, Saint-Cyran la direction d'intention, avec le moyen d'appliquer les maximes évangéliques de telle sorte que, selon le reproche adressé par Pascal aux Jésuites, elles pussent satisfaire tout le monde. « J'ai toujours ouï dire à M. de Saint-Cyran, écrivait Vincent de Paul 1 à d'Origny, le 40 septembre 1648, que s'il avoit dit des vérités dans une chambre à des personnes qui en seroient capables, que, passant dans une autre, où il en trouveroit d'autres qui ne le seroient pas, il leur droit le contraire. »

Le père
Daniel
réfute
les Pro-
vinciales.

De pareils aveux sortis de la bouche des fondateurs de la secte, méritent d'être enregistrés. Pascal, Arnauld, Sacy et Nicole, contempteurs de la morale relâchés, des équivoques et des restrictions mentales, étaient battus avec leurs propres armes. Ces armes, les Jésuites ne surent pas les tourner contre le Jansénisme. Ils négligèrent leur défense, et quand, plusieurs années après la mort de Pascal, le Père Daniel l'entreprit dans ses *Entretiens d'Eudoxe et de Cléanthe*, il eut pour lui la froide raison, mais jamais les rieurs. Le talent inimitable, la verve comique de l'auteur des *Provinciales*, manquèrent aux écrivains qui s'efforçaient de le réfuter. Il était facile de prouver les erreurs dans lesquelles il tombait, le Père Daniel les démontra victorieusement 2; mais l'homme qui, dans une vie de trente-neuf années, toujours frère, toujours malade, a pu tout à la fois être le rival d'Archimède et de Galilée, le précurseur de Molière et de Boileau, l'égal de Démosthène et de Bossuet, l'émule de Tertullien dans l'apologie de la Religion Chrétienne, et qui, selon une judicieuse remarque de Nicole, semble plutôt être né pour inventer que pour apprendre, cet homme devait difficilement trouver des antagonistes à sa taille. Le Père Daniel succomba dans cette lutte inégale. L'impression produite par Pascal était ineffaçable.

Elles
sont
condam-
nées.

Le Parlement d'Aix fit brûler ces lettres, les Evêques les censurèrent, le Pape les condamna le 14 mars 1658; le 14 octobre 1660, elles furent encore brûlées sur la place de Grève, par arrêt du Conseil. Les Jansénistes devenaient redoutables; la persécution les grandissait, comme elle a toujours vivifié les minorités. Pierre de Marca, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, rédigea un formulaire

qui, adopté par l'assemblée Générale du Clergé, dut être proposé à la signature des dissidents. Les Jansénistes résistèrent avec quatre Prélats : Henri Arnauld, évêque d'Angers; Pavillon, évêque d'Aleth; Buzanval, évêque de Beauvais; et Caulet, évêque de Pamiers. Louis XIV gouvernait enfin par lui-même. « Un des premiers soins du Roi dit Schoell 1, fut d'établir, sous le nom de *Conseil de conscience*, un comité chargé d'examiner les sujets présentés pour les grands bénéfices ecclésiastiques qui seraient vacants. Ce conseil se composa de Pierre de Marca, archevêque de Toulouse; d'Hardouin de Péréfixe, évêque de Rodez, qui avait été le Précepteur du Roi, et du Père Annat, Jésuite, son confesseur, un des membres les plus illustres de l'Ordre. On ne pouvait pas, ajoute l'historien protestant, réunir trois hommes plus vertueux, plus désintéressés, plus exempts de prévention. »

C'était tuer le Jansénisme dans l'avenir, que d'exclure ses adeptes de toutes les dignités cléricales; mais il fallait encore pourvoir aux besoins du présent. Le monarque ordonna de fermer les écoles de Port-Royal. L'opposition des Solitaires envahissait la politique par les affaires religieuses. Le surintendant Fouquet, grâce à l'entremise de Simon de Pomponne, fils d'Arnauld d'Andilly, entretenait de mystérieuses relations avec les chefs des Jansénistes; Fouquet est arrêté à Nantes, le 3 septembre 1664. Le cardinal de Retz, qui, dans Louis XIV à vingt ans, pressent le grand roi, ne juge pas opportun de continuer la lutte qu'il a si longtemps soutenue : il se démet de l'archevêché de Paris, et Hardouin de Péréfixe, après la mort de Marca, lui est choisi pour successeur. Péréfixe résolut d'apaiser les troubles que Paul de Gondi avait entretenus dans le diocèse; il chargea Bossuet de vaincre l'obstination des religieuses de Port-Royal. La logique du futur Evêque de Meaux échoua devant ces femmes de vertu, que la vanité aveuglait. Elles se crurent plus savantes théologiennes que lui, et se réfugièrent dans leur ambition du martyre, elles repoussèrent la main que le génie leur tendait. Le Prélat ne fut pas plus heureux que Bossuet, et, pour les caractériser, il s'écria en leur présence : « Vous êtes, il est vrai, pures comme des Anges, mais orgueilleuses comme des démons. »

Tandis que l'archevêque de Paris et Bossuet, d'un côté, essayaient, à force d'indulgence, de ramener au bercail de l'Eglise ces religieuses, dont les Jansénistes avaient formé leur avant-garde, de l'autre, le Père Annat, que Racine, dans son *Histoire de Port-Royal*, a peint sous les traits d'un persécuteur acharné des Solitaires, cherchait quelque expédient pour mettre un terme à tant de divisions. Gilbert de Choiseul,

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly.
(2) Le succès de ce livre fut grand cependant, s'il faut s'en rapporter à Bayle. Dans ses *Oeuvres diverses*, t. IV, p. 711, il écrivait, à la date du 26 août 1694 : « La réponse du père Daniel aux *Provinciales* a disparu quasi avant de paraître. Elle ne coûtait que 30 sols, et l'on dit qu'on a offert d'en rendre un louis d'or de 24 francs à ceux qui l'avaient achetée, s'ils voulaient la rendre. On croit qu'on n'a pas voulu la laisser paraître choquante comme elle est pour M. Nicole. » Louis XIV, au dire de Bayle, supprima l'œuvre du père Daniel pour ne pas raviver les querelles. Ainsi, au plus haut degré de leur faveur, les Jésuites ne pouvaient même pas obtenir la faculté de se défendre.

(1) *Cours d'histoire des Etats européens*, t. XXVIII, p. 22.

évêque de Comminges, et partisan de Jansénius, reçut, au mois d'août 1662, ordre du Roi de travailler à cet accommodement, de concert avec Annat et le Jésuite Ferrier. Le 20 mars 1663, il écrivait à Henri Arnauld, évêque d'Angers ¹ :

« Le Père Ferrier, qui est un des plus habiles théologiens de la Compagnie, et qui a enseigné douze ans la théologie à Toulouse, a eu plusieurs conférences avec ces Messieurs, et, par la grâce de Dieu, elles ont fort heureusement réussi. Car MM. de La Lane et Girard, dont vous connaissez, sans doute, le mérite, ayant parlé pour tous, ont si nettement exposé leur doctrine sur les cinq propositions condamnées, qui se réduisent non-seulement aux sentiments des Thomistes, mais à se servir même des termes de leur école, il ne peut rester le moindre soupçon d'erreur entre eux. Mais le Père Ferrier n'a pas cru que ce fut assez qu'ils se purgeassent de ce soupçon d'hérésie touchant les cinq propositions, il a pensé qu'il était encore nécessaire qu'ils donnassent des marques plus particulières de leur attachement et de leur soumission au Saint-Siège. C'est pourquoi il leur a proposé de déclarer qu'ils reçoivent les décisions que les Papes Innocent X et Alexandre VII ont faites sur ce sujet, dans leurs constitutions, et qu'ils s'y soumettent. »

Des *Provinciales* de Pascal, des *Enluminures* de Sacy, des *Imaginaires* de Nicole, à ces conférences, racontées par un prélat janséniste à un frère du grand Arnauld, il y a loin. Les Solitaires de Port-Royal et leurs adhérents sentaient que l'heure de négocier avait sonné. Les Jésuites s'étaient montrés les plus faibles dans cette guerre de sarcasmes; ils recouvèrent l'avantage sur le terrain d'une discussion calme et approfondie. Ils laissaient à leurs rivaux le droit d'adopter le Thomisme, c'est-à-dire de suivre les doctrines des Dominicains, opposées au Molinisme; ils faisaient toutes les concessions possibles, concessions d'amour-propre et d'école; mais ils exigeaient que les novateurs se soumissent à l'autorité pontificale. La Compagnie de Jésus avait de cruelles représailles à exercer contre une secte qui venait de prendre à partie ses statuts, ses principes, ses théologiens, et qui avait fait passer tout cela au crible de ses ingénieuses moqueries. Cependant elle fut modérée; pour conquérir la paix, elle se prêta à tous les sacrifices. « Comme cette affaire, ajoute Choiseul dans la même lettre à l'évêque d'Angers, a été commencée de concert avec les Pères Annat et Ferrier, Jésuites, elle se continue avec eux, et je vous dois rendre ce témoignage de leur sincérité, que, dans toute la suite, il m'a toujours paru qu'ils étaient véritablement amis de la paix, qu'ils y travaillaient de la meilleure

foi du monde, et que, s'ils avaient de la fermeté en quelque occasion contre les sentiments de ceux qu'on appelle Jansénistes, cela ne venait pas d'aucune aversion de leurs personnes, mais de l'attachement qu'ils ont à l'autorité du Saint-Siège et du désir d'établir solidement la tranquillité que nous cherchons. »

La position est nettement dessinée; les démarches conciliantes des Jésuites ont produit un rapprochement; et déjà même il est permis d'espérer qu'une paix prochaine étouffera jusqu'au dernier germe de ces discordes. Le Nain, maître des requêtes; l'abbé de Barcos, neveu et héritier de Saint-Cyran; Henri Arnauld et d'Andilly, frères du docteur, acceptent la transaction proposée par les Pères de l'Institut; néanmoins celui-ci n'est pas ébranlé. Le Nain lui écrit ¹ : « Et, pour me servir des termes d'un des premiers magistrats du royaume ², vous serez condamné, et devant Dieu, et devant les hommes, si vous ne voulez pas croire un Prélat aussi éclairé, aussi vertueux et aussi éloigné de tout soupçon que M. de Comminges. » En face d'une pareille abjuration, Antoine Arnauld reste inflexible; ses frères se joignent à Le Nain pour le presser d'accepter les conditions offertes. Elles étaient inspirées, dictées peut-être par les Jésuites; ce caractère de fer ne veut pas fléchir devant des ennemis qu'il a combattus avec tant d'acharnement. La paix a été ménagée par eux, Arnauld persiste dans ses idées belliqueuses; il fait rompre les négociations, et, le 24 août 1664, les religieuses de Port-Royal se virent enlevées de leur couvent et transférées dans d'autres maisons par la force militaire.

La mère Angélique n'existait plus, mais sa sœur Agnès, mais ses trois nièces, fille de d'Andilly, Angélique de Saint-Jean, Marie-Thérèse et Marie de Sainte-Claire, avaient hérité de ses vertus et de son opiniâtreté. Elles voulurent se montrer dignes de leur famille. La dispersion des religieuses de Port-Royal retentissait par toute la France; le 15 février 1665, une bulle d'Alexandre VII applaudit à la contrainte que le pouvoir s'est cru en devoir d'exercer. Ces femmes, que la société, que l'étude des beaux modèles, avaient façonnées à la vigueur des pensées et à l'élégance du style, ne se laissent pas abattre par ce coup d'Etat. Leur plume trace le récit de leurs souffrances, et, du couvent des Annonciades, où elle est reléguée, la mère Angélique de Saint-Jean fait entendre une voix aussi éloquente que persuasive. « C'était, dit un écrivain janséniste ¹, une fille qu'on peut assurer n'avoir rien eu des faiblesses de son sexe : tout était grand et mâle en elle. Son esprit paraissait tellement supérieur à tous les autres, que les

Les religieuses et les Solitaires de Port-Royal sont dispersés.

(1) *Lettres de M. Antoine Arnauld*, t. 1, p. 432.

(1) *Lettres de M. Arnauld*, t. 1, p. 414.

(2) Le premier président de Lamoignon.

(3) *Mémoires de Du Fossé*, liv. III, c. x.

plus grands hommes l'admiraient comme un prodige. »

Cette communauté des Annonciades, dans laquelle vivait retirée la maréchale de Rantzaw, avait pour directeurs les Pères de la Compagnie de Jésus. « Je ne saurais exprimer, raconte Angélique de Saint-Jean ¹, quelle impression cela me fit tout d'un coup ; j'en tremblai depuis les pieds jusqu'à la tête, autant de surprise que de crainte. » Cette terreur janséniste se calma cependant ; elle écouta le Père Nouet ; elle rendit même justice à ses principes et à son érudition. Ayant assisté à une conférence donnée par un autre prêtre de l'Institut, elle écrivait : « J'entendis un bonhomme qui parle encore son vieux gaulois, mais qui, dans le fond, fit un discours tout à fait solide et qui supposait de bonnes maximes sur la Grâce. J'eus une satisfaction particulière de voir la Grâce victorieuse dans la bouche de ses ennemis, quand même ce bonhomme ne le serait pas personnellement, car toujours il en porte l'habit. » Puis, après ces étranges éloges, arrachés par la conviction, reprenant ses préjugés de famille, Angélique Arnauld s'écrie : « Voilà ce que j'avais à dire des Jésuites ; car je n'en ai vu aucun de plus près, grâce à Dieu. »

Les Solitaires de Port-Royal subirent la même destinée que les religieuses : la force les dispersa. Les uns s'étaient réfugiés en province, les autres dans des asiles que l'amitié et l'admiration leur ouvraient à Paris : les plus célèbres d'entre eux habitaient l'hôtel de la duchesse de Longueville, sœur du grand Condé. Douze Prélats venaient d'être nommés pour instruire le procès des Evêques de Beauvais, d'Aleth, de Pamiers et d'Angers, oracles du Jansénisme. Une violente tempête menaçait cette secte ; elle trouva dans Lyonne et Le Tellier, deux secrétaires d'Etat de Louis XIV, un appui dont elle sut tirer avantage. Le Tellier, le premier promoteur de la révocation de l'édit de Nantes, entra en pourparlers avec Nicole ; il l'instruisit des décisions du Conseil, il accepta de sa main les arguments à faire valoir contre les accusations dont le Jansénisme était l'objet ².

Alexandre VII venait de mourir. Le Cardinal Rospigliosi, son successeur sous le nom de Clément IX, poursuivait l'œuvre commencée. Les Jansénistes, à Arnauld à leur tête, s'avaient bien qu'il n'était plus possible de lutter enseignes déployées. Les Prélats qui les avaient ostensiblement soutenus, ceux qui prenaient une part moins active à cette opposition moi-tié religieuse, moitié politique, se sentaient placés sur un terrain glissant. Le Saint-Siège et le Roi ne voulaient plus laisser fermenter tant de levains de discorde. Les Solitaires dispersés se pré-

tèrent à la médiation de Gondrin, archevêque de Sens, et de Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne. Ces deux Prélats adressèrent, avec dix-neuf de leurs collègues, une supplique au Pape pour lui demander d'accueillir des propositions pacifiques. Clément IX charge le Nonce Bargellini de traiter cette affaire. Bargellini arrive à Paris, il est circonvenu par les Jansénistes. Le grand Arnauld consent bien à se soumettre à l'autorité du Pontife romain ; mais il faut que les Jésuites soient tenus à l'écart de toute conférence. Il exige qu'on leur fasse un mystère de cette paix qu'il a refusée, et qu'il va recevoir à des conditions plus rigoureuses. Sa gloire aura beaucoup à en souffrir, mais sa haine sera satisfaite. Arnauld se contente de cette vengeance. La Lane, Nicole et lui négocieront avec le Nonce, sous les yeux de la princesse de Conti et de la duchesse de Longueville. « Ainsi ces dames, dit le Janséniste Fontaine ¹, étaient comme la lumière des Evêques. Elles les conduisaient comme par la main, elles leur montraient tous les pas qu'ils devaient faire, et leur mettaient les paroles dans la bouche. »

Antoine Arnauld, heureux de conclure une paix forcée sans l'intervention de la Société de Jésus, prodiguait alors à Louis XIV des éloges où l'érudition se mêle à la grâce du style. Il acceptait tout des mains du Nonce apostolique ; mais Pavillon, l'un des quatre Evêques dissidents, résiste aux prières de Barcos et d'Arnauld lui-même. Le Prélat est indomptable. Une lettre de l'Archevêque de Sens, qui bataillait depuis longtemps contre les enfants de Loyola, met un terme à sa ténacité. « Quel triomphe pour les Jésuites, lui mande-t-il, de voir échouer une chose de cette conséquence, qu'on avait voulu leur cacher, et de se trouver plus élevés qu'ils ne l'ont jamais été par ce qui devait les ruiner sans ressource ! »

Cet argument de parti était décisif. Pavillon adhéra, en haine de l'Institut, aux actes qu'on lui proposait. Après mille chicanes de mots, faites par les disciples de Jansénius, chicanes qui roulaient tantôt sur l'adoption du formulaire, tantôt sur la distinction établie par eux entre la signature pure et simple et la signature sincère, Clément IX accepta leur soumission au mois de février 1669. La paix était résolue ; les Jansénistes reparurent dans Paris. Arnauld y fut l'objet de la plus vive curiosité. Il s'y prêta beaucoup plus en chef de parti qu'en homme dont le talent devait le mettre au-dessus de cette banale admiration. Mais les anciens Solitaires de Port-Royal n'avaient pas renoncé à leurs intrigues. Afin de gagner du temps, ils s'étaient résignés à une obéissance conditionnelle. Cette obéissance leur permit de réunir leurs efforts contre la Société de Jésus. Le Père Bour-

L'Archevêque de Sens et l'Evêque de Châlons, pacificateurs.

(1) Relation de la captivité de la mère Angélique de Saint-Jean (sans nom d'imprimeur).

(2) Histoire ecclésiastique de l'abbé Racine, t. xii.

(1) Mémoires de Fontaine, t. iv.

daloue commençait en cette même année à remplir les chaires de la capitale du bruit de ses talents : ce fut sur lui qu'ils dirigèrent leurs coups. Bourdaloue devenait le rival de leur fameux Desmares, dont Boileau a fait l'éloge ¹. Ils essayèrent d'immoler l'orateur naissant au prédicateur vieilli dans l'art de la parole. A force de génie et de modération, le Jésuite sut les réduire à une respectueuse estime.

La paix conclue n'était qu'un armistice. Les *Provinciales* avaient porté un coup terrible aux Jésuites. On essaya de renouveler ce grand succès littéraire en défigurant l'histoire comme Pascal avait altéré les textes. L'abbé de Pontchâteau, ce marquis de Coislin si actif, si remuant, si prodigue de sa fortune et de sa liberté en faveur de son parti, avait eu la première idée d'un ouvrage que Saint-Martin et Gilles d'Asson préparèrent avec lui, et auquel Antoine Arnauld mit la dernière main. Il parut sous le titre de *Morale pratique des Jésuites*. C'était une compilation de forfaits indigne des Solitaires de Port-Royal. Le prétexte de la charité couvrit cette attaque, à laquelle huit volumes ne semblaient pas pouvoir suffire; et les auteurs, alors anonymes, ne craignirent pas de dire, en débutant contre les Pères de la Société : « Ce n'est point dans le dessein de les décrier et de leur nuire. L'on prend Dieu a témoin que l'on n'y a été poussé que par la charité que l'on a pour eux et par la douleur sincère que l'on a de les voir dans de si malheureux engagements. On gémit de ce qu'ils sont la cause de la perte de tant d'âmes qu'ils séduisent et qu'ils entraînent avec eux dans le précipice. »

Ce subterfuge de langage, cachant la violence sous le manteau de la charité, ne trompa personne. La *Morale pratique* avait pour but de représenter les Jésuites comme une aggrégation aussi funeste à l'Eglise qu'au pouvoir temporel. On les voyait tout à la fois pécheurs de perles à Cochon, usuriers et marchands à Carthagène et aux Indes, faux-monnayeurs à Malaga, Juifs à Gènes, idolâtres dans l'empire chinois, hérétiques au Japon, généraux d'armée et souverains au Paraguay, négociants partout, banqueroutiers sur plusieurs points. Une pareille charité, dont saint Paul n'avait pas songé à définir le caractère, fut traduite au parlement, et le 40 septembre 1669 il rendit un arrêt ainsi conçu : « Sur ce qui nous a été représenté par le procureur du roi, qu'il est averti que depuis quelques jours certaines personnes mal affectionnées à la Compagnie de Jésus semblaient en cette ville un libelle scandaleux intitulé : *Morale pratique*, prétendu imprimé à Cologne, chez Gervinus Quintel, en 1669, par lequel et par les faussetés dont il est rempli, par le ramas qui a été malicieusement fait d'une

infinité de mémoires inventés à plaisir et de pièces supposées, il est aisé de juger, aussi bien que par les termes d'aigreur dont l'auteur s'est servi, qu'il a eu dessein de décrier la Société et la conduite des Jésuites. »

La sentence porte que le livre sera lacéré et brûlé en place de Grève par la main du bourreau. Trois jours après, cette sentence fut exécutée.

Arnauld s'aperçut enfin que des rivalités, que des colères théologiques ne devaient pas être poussées aussi vivement. Pour les racheter, cet homme si âcre dans ses passions studieuses se mit à composer un livre immortel de la *Perpétuité de la Foi*. Nicole dans le même temps écrivait ses *Essais de morale*, où la solidité des pensées et la force des raisonnements s'unissent à la pénétration et à la finesse. On était Janséniste par opposition. Les hommes graves accueillirent ces deux ouvrages avec bonheur, mais les femmes ne se contentèrent pas d'être justes envers Arnauld et Nicole; elles les mirent à la mode, et, selon le témoignage de madame de Sévigné, elles dévorèrent les *Essais de morale*. Cette charmante affiliée de Port-Royal, tout en ne croyant parler qu'à l'oreille de sa fille, révélait au monde entier le secret du parti. « L'Esprit-Saint, écrit-elle ¹, souffle où il lui plaît, et c'est lui-même qu'il prépare les cœurs où il veut habiter. C'est lui qui prie en nous par des gémissements ineffables. C'est saint Augustin qui m'a dit tout cela. Je le trouve bien Janséniste et saint Paul aussi. Les Jésuites ont un fantôme, qu'ils appellent Jansénus, auquel ils disent mille injures, et ne font pas semblant de voir où cela remonte. »

Le Jansénisme était la source et l'occasion de plus d'un démêlé entre les Evêques et la Compagnie de Jésus; mais, lorsque cette secte n'existait pas encore, des contestations s'élevaient élevées entre le Clergé régulier et séculier, entre le Corps épiscopal et les Ordres religieux. Presque partout la prédication en fut cause. C'est ici le lieu de les expliquer.

Avant le Concile de Trente, les Réguliers, en vertu de leurs privilèges, étendaient fort loin l'exercice de leur juridiction. Le Concile restreignit ce pouvoir, et il statua qu'aucun prêtre ne pourrait annoncer la parole divine et confesser, sans l'assentiment de l'Evêque, nonobstant tout usage ou privilège contraire ². Il déclara en outre qu'aucun ecclésiastique, même régulier, n'entendrait les confessions, à moins qu'il ne remplît les fonctions curiales ou qu'il fût agréé par l'Ordinaire ³. Cette double décision du saint Synode était claire. Dans la pratique elle amena beaucoup de conflits : elle divisa souvent l'Episcopat et les Religieux. A

La Perpétuité de la Foi et les Essais de Morale.

Causes de division entre les Evêques et les Jésuites.

(1) Desmares, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux prêché (x^e Satire).

(1) *Lettres de madame de Sévigné*, t. II, lettre DXXV.

(2) *C. Trid.*, sess. XXIV. *D. Reform.*, c. IV.

(3) *C. Trid.*, sess. XXIII, c. XV.

mesure que les uns et les autres s'éloignèrent de la lettre et du sens véritable que les Pères de l'assemblée y avaient attachés, l'erreur se glissa dans les esprits. Le Saint-Siège seul chercha toujours à établir l'équilibre entre les prétentions exagérées des uns et des autres; et, si sa balance pencha en faveur de l'un des deux partis, ce fut invariablement aux droits légitimes de l'Épiscopat qu'il accorda cette prérogative.

En Allemagne, les Evêques, qui, pour la plupart, étaient en même temps princes temporels, abandonnèrent aux réguliers toute la liberté dont ces derniers jouissaient avant la tenue du Concile; mais en France, où les Evêques s'occupaient avec plus de vigilance des intérêts de leurs diocèses, mais dans les pays nouvellement conquis par le Christianisme, où les Prélats étaient tous missionnaires, les Réguliers, et les Jésuites spécialement, virent surgir plus d'un obstacle autour d'eux. Mille différends naquirent de l'interprétation même des décrets de Trente¹. Le 49 février 1638 le Cardinal de Richelieu voulut étouffer ce germe de divisions sans cesse renaissantes : il fit signer aux Cordeliers, aux Dominicains, aux Jésuites et à tous les Ordres résidents à Paris un acte par lequel ils déclaraient, tant en leur nom qu'en celui de leurs frères, ne pouvoir prêcher et confesser sans l'approbation de l'Ordinaire. Cet acte reconnaissait aux Prélats le droit de révoquer quand bon leur semblait les prédicateurs et les confesseurs pour incapacité notoire ou scandale public. Plus tard, en 1670, Clément X, de la famille Altieri, afin de ne laisser aucun prétexte aux abus, donna la bulle *Superna*, où il pose en principe les actes du Synode. Il ajoute que les Réguliers, une fois approuvés simplement, peuvent entendre les confessions à toutes les époques de l'année, même au temps pascal. Selon cette bulle, qui fait loi, ces Réguliers ne sont privés de l'autorité d'absoudre que pour une cause déterminante et relative à l'administration du sacrement de pénitence.

Telle était la situation des deux partis. On discutait plutôt sur le droit que sur le fait; mais ces discussions ne sortaient jamais de l'enceinte du cloître ou de l'officialité. Pour les Jésuites seuls on chercha à envenimer la question et à la présenter comme un empiétement de leur part. Quelques Evêques essayèrent d'interdire aux Réguliers le pouvoir de confesser et de communier les fidèles dans le temps Pascal. Des brefs de Rome maintinrent ce privilège. Zamet, évêque de Langres; Sourdis, archevêque de Bordeaux, et Caumartin, évêque d'Amiens, succombèrent à diverses époques dans cette lutte cléricale. Ces querelles sont effacées de la mémoire des hommes; celle que Louis-Henri de

Gondrin suscita aux Jésuites a encore du retentissement.

Gondrin, élève des Pères et porté par eux à l'archevêché de Sens, était l'un des plus fervents appuis du Jansénisme. A peine installé dans son diocèse, il s'occupa de mettre en pratique les leçons qu'il avait secrètement reçues. Port-Royal ne demandait qu'un peu d'air et de liberté pour faire triompher ses principes. La tolérance invoquée en faveur des Solitaires ne devait jamais s'étendre jusqu'aux Pères de la Compagnie. Le Jansénisme redoutait leur action sur le peuple et sur les enfants; les Jésuites furent exclus du droit qu'Arnould et Pascal réclamaient avec une si vigoureuse dialectique. Gondrin se crut tenu de suivre à la lettre les théories de Port-Royal sur l'égalité; et dans les *Registres du conseil privé du Roi*¹ on trouve relatées toutes les circonstances du débat. « Le différend qui est entre les parties, y lit-on, a commencé par des défenses que ledit Archevêque leur voulut faire, quatre ou cinq jours avant le dimanche des Rameaux de l'an 1650, d'entendre les confessions pendant la semaine de Pâques, bien qu'ils fussent en possession de les entendre en tout temps à Sens comme en toutes les autres villes du royaume où ils ont été établis suivant le droit et la liberté qu'il en a été octroyée à tous les Fidèles par les bulles des Papes; ce qui est reçu par la coutume universelle de l'Eglise de temps immémorial; et, pour parvenir à ce dessein, il s'avisait de quereller les Religieux sur leur approbation, sachant qu'ils ne la pourroient faire voir par écrit, ne l'ayant reçue de lui que verbalement; ce qui étoit suffisant, et avoit été pratiqué jusque à ce temps de la sorte en tous les autres diocèses. A cette fin il donna ordre au sieur de Benjamin, son official, de faire assigner par-devant lui le Père Recteur du collège pour dire en vertu de quoi lui et les autres Pères du collège entendoient les confessions; et, à faute de comparoir le troisième jour, qui fut le samedi devant les Rameaux, contre toutes formes de justice, ledit official prononça une sentence, qui fut suivie de trois ou quatre autres et d'une ordonnance dudit sieur Archevêque, portant défense aux Pères Jésuites, sur peine d'excommunication, d'entendre les confessions par tout son diocèse, faute de montrer leur approbation. »

Le Père Nicolas Godet, recteur du collège de Sens, fit appel au Saint-Siège; cet appel suspendait l'exécution des sentences de l'Ordinaire. Les Jésuites, légitimement approuvés, ne cessèrent point d'administrer le Sacrement de pénitence. L'Archevêque transportait dans le confessionnal les subtilités de l'école; les Pères se vengèrent de son interdit en publiant un petit livre intitulé *Théotime*, ou *Dialogue*

(1) Voir les *Propositions des réguliers mendiants d'Angers*, 1656.

(1) Arrêt du 4 mars 1653.

instructif sur l'affaire présente des Jésuites de Sens. Gondrin était affilié à la secte ; il n'aimait donc pas la contradiction. Il fit censurer le *Dialogue instructif* par son Synode provincial ; mais le Souverain Pontife intervenait enfin , et accordait un juge à désigner entre trois Prélats. La Compagnie choisit l'évêque de Senlis, et le promoteur de la métropole fut assigné devant lui. Les Jésuites avaient interjeté appel à Rome, Gondrin invoqua l'autorité du Parlement. Ce conflit de juridiction laissait aux partis le loisir de s'accommoder ou d'envenimer la querelle. Gondrin, dont les Solitaires de Port-Royal encourageaient les excès de pouvoir, ne cessait de lancer des lettres monitoires contre les Jésuites, qui, sûrs de la justice de leur cause, ne voulaient pas céder à certaines inimitiés dont l'origine leur était connue. Ils résistaient aux injonctions du Prélat, le Prélat se décida à les excommunier. Le 26 janvier 1633, il paraît dans la chaire de sa cathédrale. Selon une lettre du Père Godet ¹, l'Archevêque fit descendre la gravité sacerdotale au niveau des passions de parti, et il s'écria : « La morale des Frères de l'Ordre surnommé de Jésus est plus digne de l'Alcoran que de l'Evangile : pour théologie, ils n'ont qu'une philosophie hérissée de subtilités plus païennes que chrétiennes. » Puis, s'adressant aux fidèles : « Ils vous menaceront, ajouta-t-il, de fermer leurs collèges, mais ils n'auront garde de le faire, sinon je vous donnerai des maîtres bien supérieurs à ces rebelles ; ainsi, expulsions ces Ordres hérétiques, schismatiques, pernicieux. Habitants du diocèse de Sens, je vous avertis que dès publiques monitions faites contre eux, toutes confessions que vous leur aurez faites ou leur ferez, sont nulles, sacrilèges, et je me réserve à moi seul la censure par vous encourue. »

« Alors, continue la relation manuscrite du Père Godet, adressée au Général de la Société de Jésus, alors, prenant en main une torche allumée, l'Archevêque, revêtu de ses ornements pontificaux, et entouré de son clergé, lit à haute voix la formule d'excommunication. A l'instant même, les cierges s'éteignent. Il y avait tant de véhémence dans sa voix, tant de désordre dans son geste, que plusieurs hommes graves m'ont assuré qu'après une telle scène, leur attachement à la Foi catholique n'avoit pu se soutenir que par une grâce spéciale de Dieu. Voyez si Votre Paternité ne pourroit pas par elle-même ou par ses amis engager le Saint-Père à prendre des mesures pour ramener monseigneur notre Archevêque à une conduite plus équitable envers nous, plus conforme à sa haute dignité, et moins funeste à la religion. »

La sentence d'excommunication était évidemment arrachée par les Solitaires de Port-Royal.

Les Cours de Rome et de France en connaissaient la source aussi bien que les Jésuites ; elles avaient intérêt à s'y opposer. Le Général de l'Ordre sentit qu'une nouvelle lutte aggraverait la position ; il enjoignit aux Pères de Sens d'accepter l'interdit. Cet état de choses, que des négociations souvent entamées, encore plus souvent rompues, ne purent jamais améliorer, dura jusqu'à la mort de Gondrin ; mais, en 1675, le premier acte de son successeur, Jean Carbon de Montpesat, fut de lever l'excommunication lancée. Il fit rouvrir aux Jésuites leurs églises, fermées depuis vingt-cinq ans, il leur rendit visite ; et, pour gage de réconciliation, il voulut que le Père Chaurand prêchât l'Avent et le Carême dans sa cathédrale.

A peine la mort de Gondrin mettait-elle un terme à ces différends, qu'ils se renouvelaient sur un autre point. Ignace de Loyola avait, dans ses Constitutions, recommandé d'honorer les Ordinaires et de leur obéir. Néanmoins, un certain nombre de Prélats ne cessèrent, dans le dix-septième siècle, d'élever la voix contre les empiètements de la Société de Jésus. Le Parlement et l'Université ne l'attaquaient plus, elle trouvait des adversaires dans l'Episcopat, dont elle devait être l'auxiliaire. Un de ceux qui, à cette époque, manifestèrent contre les Jésuites la plus vive animosité, fut Etienne Le Camus, évêque de Grenoble. Sa piété était aussi notoire que sa science ; on le citait pour son zèle et pour la régularité de ses mœurs. Mais ce Prélat, promu, en 1686, à la dignité de Cardinal, témoigna à l'Institut de Loyola une de ces aversions instinctives que rien ne semble justifier, et dont cependant chaque page de sa vie offre un exemple. Cette répulsion avait éclaté si souvent que les Jésuites en prenaient leur parti. Sur sa demande, et sans examen, ils retiraient des chaires ou de l'enseignement tous les Pères qui, dans le diocèse de Grenoble, avaient, par leur popularité, encouru sa disgrâce. Cet état de choses durait depuis longtemps, lorsque, fort des concessions obtenues, Le Camus en sollicita une nouvelle. Le Père Saint-Just, préfet du collège depuis quinze ans, lui porte ombrage. Il est aimé des familles et des enfants : il faut qu'il s'éloigne. Plusieurs membres du Parlement s'adressent à la duchesse de Savoie et au Général de l'Ordre des Jésuites pour se plaindre de cette persécution. L'Evêque apprend ces démarches, il frappa d'interdit le Jésuite, et il allègue une accusation grave, mais dont la preuve n'est pas administrée par lui. Saint-Just, fort de son innocence, s'irrite d'être condamné sans avoir été entendu, et de se trouver sous le poids d'imputations qu'il regarde comme calomnieuses. Avec l'autorisation de son chef, le recteur du collège de Grenoble, il dépose une plainte au Parlement. Oliva était Général de l'Institut ; Le Camus lui écrit, il

Le Cardinal Le Camus les poursuit à Grenoble.

(1) Archives du Gênu.

exige que force reste à l'autorité. Oliva comprend qu'il vaut mieux donner un exemple de subordination, et sacrifier un Jésuite, que de laisser s'envenimer ces questions toujours difficiles. Il charge Louis Camaret, provincial de Lyon, de signifier à Saint-Just et au recteur de Grenoble les peines qu'il leur inflige pour avoir offensé le prélat.

Voici en quels termes, le 24 septembre 1679, Camaret rend compte au Général de la Compagnie de l'exécution de ses volontés :

« Les ordres de votre Paternité ont trouvé une parfaite et prompte soumission de la part du Père recteur du collège de Grenoble et du Père Saint-Just. Ils ont accepté l'un et l'autre, avec générosité et amour, le châtimement que vous leur annoncez. Cependant, je dois le dire, nos Pères ont été entraînés par un exemple que nous ne devons pas, sans doute, approuver, et encore moins suivre : ce sont les appels fréquents et presque journaliers que tous les autres Ecclésiastiques, soit séculiers, soit réguliers, font dans ce Royaume des sentences de l'Ordinaire aux cours de Parlement. J'ajouterais que si le Père Saint-Just s'est adressé à un tribunal laïque, ce n'était pas pour en appeler de la censure de l'évêque de Grenoble, qui est une peine spirituelle, mais de la calomnie publiée, et qui a été l'occasion de la censure. Ce n'est pas contre l'Évêque qu'il a demandé justice, mais contre des méchants qui attaquaient sa réputation. Eu égard à cette obéissance complète du recteur et aux embarras que lui suscite l'Évêque, j'ose donc prier Votre Paternité de le délivrer de l'interdit auquel elle l'a soumis pour le punir de sa faute. »

Dans l'intimité d'une correspondance qui ne fut jamais destinée à voir le jour, le provincial de Lyon, s'adressant au Général, faisait la part des torts. Il justifiait son subordonné, tout en l'accusant d'avoir été trop vif dans la défense de son honneur attaqué ; et, pour ne pas réveiller les susceptibilités du cardinal Le Camus, il passait condamnation sur le Père Saint-Just, injustement puni, selon lui.

Le
Vicaire
apostoli-
que
d'Angle-
terre les
attaque.

Un différend, dont la cause première tenait aussi à des rivalités de juridiction, occupait, à peu près dans le même temps, l'Eglise persécutée d'Angleterre. Il subsistait même encore, tout en se transformant. Les Jansénistes, en cette occasion, se ligèrent avec les Puritains et les Episcopaux de la Grande-Bretagne ; ils prirent parti en faveur de Richard Smith, évêque de Chalcédoine et vicaire apostolique. Smith croyait que les privilèges des Ordres religieux étaient contraires à l'exercice de ses pouvoirs. Les Pères Floyd, Wilson et Cellot, de la Compagnie de Jésus, cherchèrent à expliquer la position des Réguliers. Une violente polémique s'engagea ; les livres des trois Pères furent condamnés à Paris, et Smith se vit privé de son

titre par le Saint-Siège ¹. Les Jansénistes entretenaient ces divisions ; ils les fomentaient même. Comme ils étaient parvenus à gagner à leur secte quelques Prélats, ces Prélats s'associèrent de gré ou de force à cette guerre de détails et d'arguties dont retentissaient les diocèses de Sens et de Grenoble. A Agen, les Pères Maria, Dupont et Masson luttèrent contre Joly, évêque de cette ville ; à Pamiers, Caulet, l'un des apôtres de Jansénius, adoptait dans sa cathédrale la même marche que Gondrin : il frappait les Jésuites d'excommunication. Le 42 mai 1668, il publiait la relation de ces événements, et il la terminait ainsi : « Cette histoire sera très-propre pour confirmer celle d'Angélopolis, et l'on n'aura plus de peine à croire les excès que les Jésuites du Mexique et du Paraguay ont commis dans l'Amérique, quand on verra ce que les Jésuites de Pamiers ont osé commettre à la vue de toute l'Eglise Gallicane. »

En racontant les démêlés survenus au Paraguay entre Bernardin de Cardenas et les Missionnaires de la Société de Jésus, nous avons déjà fait allusion aux actes invoqués par l'évêque de Pamiers. Le nom de Juan de Palafox a été prononcé dans cet ouvrage avec le respect que ses vertus et ses talents inspirent ; mais l'histoire ne vit pas seulement de vénération pour les hommes illustres, elle est forcée de s'appuyer sur les documents, et de baser ses récits sur les témoignages que les archives mettent à sa disposition. Juan de Palafox, esprit lucide, cœur débordant de charité, homme plein de dons apostoliques, a vu son nom servir d'étendard contre une société religieuse à laquelle, à différentes époques, il paya un tribut d'admiration fraternelle. Ces sentiments d'équité, ces hommages rendus à un zèle dont il fut le témoin, s'effacèrent devant les hostilités qu'il ouvrit. Les adversaires de l'Institut ont oublié ce que Palafox avait dit, avait écrit en faveur de la Compagnie, pour ne se souvenir que de ses attaques. Palafox a été un Saint à leurs yeux par le seul motif qu'il s'était déclaré l'ennemi des Jésuites. Ses vertus, que nous honorons, ne furent acceptées qu'à ce prix ; des conditions aussi étranges ont été maintenues jusqu'à nos jours. Voyons ce qu'il y a de réel dans des événements dont chaque parti a si diversement essayé de tirer avantage.

(1) Dans son ouvrage intitulé *Port-Royal* (t. rec. page 327), Sainte-Beuve juge ainsi le Vicaire apostolique Richard Smith : « Cet Evêque, reçu d'abord par tous les fideles de sa communion avec beaucoup de respect et d'espérances, s'était mis bientôt en lutte avec les Moines, et en particulier avec les Jésuites du pays, au sujet des droits épiscopaux qu'ils revendiquaient dans toute leur force et avec plus de rigueur peut-être qu'il n'était prudent sur un terrain si mal affermi. Il abrogeait les privilèges des religieux et leur ôta, par exemple, le pouvoir de conférer les sacrements sans la permission de ses officiers ; mais le secret, souvent nécessaire en pays hérétique, ne s'accordait pas toujours avec ces formalités. Bref, il voulut être trop Gallican en Angleterre, là où il suffisait d'être Catholique à tout prix. »

Palafox était évêque d'Angélopolis ou de la Puebla de los Angeles, au Mexique; il avait longtemps vécu en bonne intelligence avec les Jésuites, quand tout à coup il exigea d'eux des dîmes et des redevances non autorisées par l'usage. De ce désaccord naquit un conflit de juridiction entre le Prélat et les Missionnaires. Les Jésuites firent résistance; Palafox n'y était pas habitué; il crut les vaincre en lançant sur eux un interdit général. La cause fut portée en cour de Rome, et, le 14 mai 1648, un bref d'Innocent X, résumant les deux sentences de la Congrégation des Cardinaux, distribuait le blâme et l'éloge avec une impartiale fermeté. L'Évêque avait eu tort de céder à un premier mouvement de colère, encore plus tort de retirer les pouvoirs ecclésiastiques à des Religieux déjà approuvés et qui, dans l'exercice du ministère, n'avaient encouru aucun reproche.

Mais si le bien des fidèles et l'intérêt de l'Eglise doivent l'emporter sur les rancunes personnelles d'un Evêque, l'obéissance cléricale ne peut jamais, dans le doute, accepter comme injuste l'ordre qui lui est intimé par l'autorité supérieure. Les Jésuites, selon l'appréciation du même bref, n'étaient pas restés dans cette position que la prudence leur a si souvent conseillée. Ils en avaient appelé à des juges conservateurs dans un cas où l'injure n'était pas plus évidente que la violence. Ils auraient dû se soumettre à une décision, peut-être inique à leurs yeux, et attendre le jugement du Saint-Siège.

Aux termes de la sentence pontificale, le droit de l'Évêque fut reconnu; mais la Congrégation des Cardinaux le blâma dans le fait. Elle s'exprime ainsi : « Il résulte de toutes les procédures que les crimes imputés aux Pères sont demeurés sans preuves, et il ne paraît pas qu'aucun d'eux soit tombé dans le cas d'excommunication. Les censures prétendues par ledit Evêque ne sont donc pas justifiées. » Puis, en terminant, les Cardinaux ajoutent : Au reste, la Sainte Congrégation exhorte sérieusement, au nom du Seigneur, et avertit ledit Evêque que, se souvenant de la douceur chrétienne, il doit agir avec affection paternelle envers la Compagnie de Jésus, qui, selon son louable Institut, a travaillé et travaille encore sans relâche et avec tant de succès dans l'Eglise de Dieu, et que, la reconnaissant pour un auxiliaire fort utile en la conduite de son Eglise, il la traite favorablement et reprenne pour elle sa première bienveillance. La Congrégation se le promet et s'assure qu'il le fera, ne doutant ni de son zèle, ni de sa vigilance, ni de sa piété. »

Sauf quelques réserves de droit, les Jésuites obéirent aussitôt; ils demandèrent des pouvoirs à don Juan de Palafox. Tandis que la cour de Rome partageait les torts et distribuait la louange avec tant d'équité, le Prélat, cédant à un inconcevable mouvement de terreur, s'était éloigné

d'Angélopolis. « Pour adoucir la rage de mes ennemis, écrit-il lui-même au Pape, je me vis obligé de m'enfuir dans les montagnes, de chercher dans la compagnie des scorpions et des serpents, et autres animaux venimeux, la sûreté et la paix que je n'aurais pu me procurer au milieu de cette implacable Compagnie de religieux. Après avoir passé vingt jours avec grand péril de ma vie et dans un tel besoin de nourriture, que nous étions réduits à n'avoir pour tout mets et pour tout breuvage que le seul pain de l'affliction et l'eau de nos larmes, enfin nous découvrîmes une petite cabane où je fus caché près de quatre mois. Cependant les Jésuites n'oublèrent rien pour me faire chercher de tous côtés; ils employèrent pour cela beaucoup d'argent, dans l'espérance, si on me trouvait, de me contraindre d'abandonner ma dignité ou de me faire mourir. »

L'accusation est aussi formelle que possible; mais, en 1815, elle évoqua au conseil du roi d'Espagne un réfutateur désintéressé, qui présenta les faits sous un autre point de vue. Don Gutierrez de la Huerta, traitant la question des Jésuites et du Prélat, disait dans son rapport¹ : « Personne n'ignore que le départ de Palafox fut volontaire et par motif d'agrément; qu'il se rendit à la maison de campagne du licencié don Joseph Maria Mier, habitant de la Puebla. Cette demeure était contiguë à celle d'Otumba, appartenant aux Jésuites. Le licencié Mier l'accompagna lui-même dans ce voyage avec sa famille et ses domestiques, et la grotte imaginaire fut transformée plus tard en chapelle sur la route royale qui descend de la Puebla à Salaya pour aller à Vera-Cruz. Il y aura un peu plus d'un demi-siècle qu'on voyait encore au même endroit le palmier à l'ombre duquel le révérend Palafox avait coutume de dire son bréviaire, suivant la tradition, pendant son séjour à cette campagne. »

Don Gutierrez de la Huerta démontre, par le témoignage des ennemis de la Compagnie de Jésus, que ce lieu si horrible où Palafox n'a vu que des scorpions et des serpents, que des rochers escarpés et des précipices, n'était alors comme aujourd'hui qu'une contrée opulente et célèbre par la beauté de son paysage. Les Jansénistes le savaient sans doute aussi bien que lui; mais de telles exagérations étaient une bonne fortune pour leur cause, elles devaient enfanter des crédulités passionnées. Arnauld reproduisit, avec une habile pitié, toutes ces tortures inventées dans un accès de délire; il se fit contre la Société de Jésus un bouclier de la vertu de don Juan lui-même.

Dans sa lettre adressée au Pape le 8 janvier 1649, lettre que, selon les besoins de sa cause, il a tour à tour avouée et niée, et dont les Jan-

Les Jansénistes et Palafox.

La lettre de Palafox au Pape.

(1) Ce Rapport est déposé aux archives de Madrid.

sénistes ont eu la cruauté de démontrer l'existence, — car en accusant Palafox elle les justifiait, — ce dernier parle de ses tourments, de ses craintes, et il charge les Jésuites de forfaits impossibles à une Société religieuse¹. Les démentis que l'évêque d'Angépolis donnait à son œuvre, et que les Solitaires de Port-Royal réfutaient victorieusement², plaçaient ce Prélat dans une situation inextricable. Il fut rappelé en Espagne et transféré sur le siège d'Osma, petite ville de la Vieille-Castille. Les inquiétudes de son zèle et les ardeurs de son esprit lui susciterent de nouveaux embarras. Il n'avait plus les Jésuites à combattre; il s'en prit au gouvernement de Philippe IV. « Par le mémoire que vous avez fait imprimer, lui mandait le monarque dans une lettre dont l'original est déposé aux archives des finances d'Espagne, vous avez mis en oubli vos obligations de ministre et d'Evêque: de ministre, parce que, sans avoir égard aux besoins pressants de nos sujets, vous êtes contraire à leur soulagement; d'Evêque, parce que vous supposez ce qui n'est pas, en disant que j'ai ordonné qu'on ne s'embarrassât point des censures... Souvenez-vous que quand vous vîntes en Espagne vous trouvâtes l'état ecclésiastique tranquille et exempt de tout ce qui troublait le vôtre dans les Indes. Modérez l'impétuosité de votre zèle, sinon j'y apporterai remède.

« Moi, le Roi. »

Pour-
quoi
Palafox
ne fut-il
pas ca-
nonisé?

En dehors de ces exubérances de vertu, Palafox, au Mexique ainsi qu'en Espagne, avait laissé un grand renom de science et de piété. Après sa mort, les adversaires de la Compagnie de Jésus s'emparèrent de son illustration; ils se firent de la sainteté du Prélat une arme contre les Pères. Il importait à leur polémique de voir l'évêque d'Osma placé sur les autels par le souverain Pontife; ils sollicitèrent sa canonisation

(1) Dom Palafox, qui se savait appuyé en Europe, ne s'arrêtait pas à des plaintes personnelles; il disait dans le même écrit : « Quel autre Ordre religieux, Très-Saint-Père, a été aussi préjudiciable à l'Eglise universelle, et a rempli d'autant de troubles toutes les provinces chrétiennes ? Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner. La raison en est, si Votre Sainteté me permet de le dire, que la singularité si extraordinaire de cette Compagnie la rend plutôt à charge à elle-même qu'utile et respectable aux autres, car elle n'est entièrement ni ecclésiastique séculière ni ecclésiastique régulière. » Et ailleurs : « Quel autre Ordre s'est jamais si fort éloigné des véritables principes de la religion chrétienne et catholique ? » Palafox ajoute encore à ces accusations. « Leur puissance, dit-il emparlant des Jésuites, est aujourd'hui si terrible dans l'Eglise universelle, si elle n'est réprimée, leurs richesses sont si grandes, leur crédit si extraordinaire, qu'ils s'élèvent au-dessus de toutes les dignités, de toutes les lois, de tous les conciles, de toutes les constitutions apostoliques, en sorte que les Evêques (au moins en cette partie du monde) sont réduits ou à mourir et à succomber en combattant pour leur dignité, ou à se soumettre à ce qu'ils désirent, ou au moins à attendre l'issue douteuse d'une cause très-juste et très-sainte, en s'exposant à une infinité de hasards, d'incommodités et de dépenses, et en demeurant dans un continuel péril d'être accablés sous leurs fausses inculpations.

(2) *Journal de Saint-Amour*, 5^e partie, c. xiii.

comme un triomphe de parti. Les Jésuites s'y opposèrent, et l'honneur leur en faisait un devoir. Dès 1694, Charles II, roi d'Espagne, fit auprès d'Innocent XII les premières démarches. Thyrsse Gonzales, alors général de l'Institut, adressa une requête à ce prince; elle suffit pour suspendre la première attaque; on se contenta d'informer. En 1726, Benoît XIII admit la cause du serviteur de Dieu. En 1744, Benoît XIV chargea le cardinal Passionei de faire le rapport sur la réputation de sainteté ainsi que sur les vertus de Palafox. Ce cardinal, célèbre à plus d'un titre, était un ennemi déclaré de la Société de Jésus. Il ne trouva rien de contraire à la foi ou aux bonnes mœurs dans les écrits de don Juan; il ne rechercha pas ce qu'ils pouvaient renfermer d'hostile à la vérité ou à la charité chrétienne. En conséquence, le 40 décembre 1760, au moment où l'orage grondait sur les Jésuites, la Congrégation des rites, pressée par Charles III d'Espagne, pensa qu'on pouvait passer outre.

La Société de Jésus fut supprimée, et, comme dernière satisfaction, ce roi exigea la béatification de Palafox. Le 28 janvier 1777, le Pape Pie VI sollicita les suffrages des Cardinaux. Christophe de Murr, l'un des Protestants les plus instruits du dix-huitième siècle, a conservé, dans son *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature*¹, le discours prononcé par le Cardinal Calini en présence du Souverain Pontife et du Consistoire. Nous traduisons sur le texte latin ces paroles si pleines de graves accusations :

« Je n'apporterai ici qu'un argument, dit l'orateur, un argument qui, dès le temps où la cause de Palafox fut introduite, a toujours été mis en avant comme un obstacle à sa béatification. Cet argument n'a pas cessé d'être l'objet de nos délibérations; jusqu'à présent il est resté dans toute sa force : c'est la lettre écrite par don Palafox à Innocent X. Dans cette lettre l'Evêque d'Osma, parmi beaucoup d'injures contre les autres Ordres religieux, répand surtout des torrents de malice sur la Société de Jésus; il affirme qu'elle est corrompue et nuisible à l'Eglise de Dieu. Il y a plus de cent ans que cette lettre a été écrite, et depuis ce temps où et quand a-t-on trouvé parmi les Jésuites aucun signe de corruption ? Il vient de finir, Très-Saint-Père, ce long et déplorable procès qui a suivi la destruction de l'Ordre de Jésus, et qui aurait dû la précéder. Les pièces ont été remises entre vos mains; jugez si on peut y trouver, je ne dis pas une faute de tout l'Institut, mais au moins l'ombre ou la moindre apparence de faute. Après tant de recherches, tant de moyens employés, tant de discussions, vous pouvez l'attester, Saint-Père, ainsi que je puis le dire avec une

(1) *Journal pour l'histoire des Arts et de la Littérature*, par Christophe de Murr, t. x, p. 203.

Le
di
Ca
dev
Co
toir
17

entière connaissance de cause, rien, non, rien n'a pu être à découvert qui soit à charge de la Compagnie. »

L'Ordre des Jésuites avait été supprimé trois ans auparavant. La béatification de Palafox était un dernier triomphe accordé à leurs vainqueurs. Catholiques, Jansénistes, Protestants ou Philosophes; le roi d'Espagne l'exigeait en menaçant d'un schisme. Mais, ajoute Christophe de Murr, après avoir enregistré ce discours, dont le respect pour la mémoire de Palafox nous empêche de reproduire la conclusion, Pie VI écrivit à Charles III qu'il ne pouvait en conscience déclarer l'héroïcité des vertus de l'évêque d'Osma. Alors le roi renonça à cette affaire, quoique, dans l'origine, il l'eût poussée même avec plus de chaleur que la destruction de la Compagnie ¹.

(1) La béatification de Palafox, venant échouer à Rome lorsque la Société de Jésus n'existait plus, est un fait grave, dont les annalistes n'ont pas manqué de s'emparer. Nous avons cité Christophe de Murr, un protestant consciencieux; il nous reste à produire la version d'un Catholique qui essaie de couvrir ces événements de sa spirituelle partialité. Le comte Alexis de Saint-Priest, pair de France, a publié en 1844 une *Histoire de la Chute des Jésuites*, et à la page 196 on lit : « Au dix-huitième siècle, le nom de Palafox se reproduisait sans cesse dans les dépêches adressées à Rome. Le roi d'Espagne se montrait infatigable à poursuivre la canonisation, les autres cours catholiques l'appuyaient dans ses démarches. La résistance du parti jésuitique fut aussi tenace que les

Ainsi, en maintenant, en démontrant l'authenticité de la lettre de dom Juan, authenticité qui servait leur colère, les Jansénistes ont plus fait contre Palafox que les Jésuites eux-mêmes. Ils ont fourni à la Congrégation générale des Rites, présidée par Pie VI, un document dont il était impossible de ne pas arguer dans une canonisation que les ennemis de la Compagnie ne cessaient de réclamer. Ce document, les Jésuites s'étaient toujours efforcés, sur la parole de Palafox, de le nier, d'en suspecter l'origine, ou tout au moins d'en atténuer les effets.

sollicitations de l'Espagne furent ardentes; rien ne put lasser les combattants. Ce débat dura cinquante et un ans, sous quatre pontificats, encore n'eut-il pas d'issue. Après une dernière séance tenue par Pie VI, sur la béatification du saint personnage, le Pape recueillit les voix et ne décida rien. »

» Le roi d'Espagne, continue le comte de Saint-Priest, exigeait une canonisation, les Jésuites voulurent aussi un Saint; ils le cherchèrent longtemps, ils le trouvèrent enfin!... C'était un Français!... Il se nommait Labre. »

Dans une note ajoutée au texte, l'écrivain ne s'arrête plus aux contes des ruelles diplomatiques qu'il a enchâssés dans son ouvrage comme des diamants, il articule un fait; ce fait n'est qu'une erreur manifeste. « Labre, dit-il à la page 199, ne fut déclaré bienheureux que sous le pontificat de Pie VII. Ce fut une des conséquences du triomphe des Jésuites. »

Nous avions cru jusqu'à présent que les pairs de France jouissaient du droit de confectionner les lois, mais personne ne se doutait qu'ils eussent celui de faire des bienheureux. Le vénérable Labre ne l'est encore que de la main de M. de Saint-Priest.

CHAPITRE XXVII.

Confiance des Jésuites. — Onzième Congrégation générale. — Le Père Oliva est élu Vicaire-Général avec droit de succession. — Progrès de la Compagnie dans les provinces de Milan et de Naples. — Sa situation en Portugal. — Alphonse VI et la Reine-Régente, Louise de Guzman. — Le comte de Castel-Melhor premier ministre. — Mariage d'Alphonse VI avec mademoiselle d'Aumale. — Le Père François de Ville l'accompagne à Lisbonne. — Caractère du Roi et ses déportements. — Le maréchal de Schomberg et le Jésuite seuls protecteurs de la Reine. — Amour de l'Infant don Pédro pour elle. — La Reine se retire dans un couvent. — Don Pédro la protège contre le Roi. — Abdication d'Alphonse VI. — Régence de don Pédro. — Le Chapitre de Lisbonne prononce la séparation. — La Reine épouse l'Infant son beau-frère. — Conduite des Jésuites pendant ces événements. — Le Père Emmanuel Fernandez est nommé aux Cortez. — Lettre du Général de l'Ordre concernant cette élection. — Fernandez y renonce. — Les Jésuites ont-ils contribué à la décadence du Portugal? — Sont-ils aussi habiles qu'on le prétend? — Causes véritables de la décadence. — Le Père Vieira. — Mort de Philippe IV d'Espagne. — La Reine Régente nomme son confesseur, le Père Nithard, grand inquisiteur et conseiller d'Etat. — Le Pape le contraint d'accepter. — Inimitié de don Juan d'Autriche pour la Reine et pour son confesseur. — Le Père Nithard abandonne l'Espagne. — Son désintéressement. — Il est élevé au Cardinalat. — Décadence de l'Espagne. — Charles II et son règne. — Les Jésuites en Pologne. — Casimir, Roi et Jésuite. — Sobieski et le Père Przeborowski, son confesseur. — Sobieski est élu Roi. — Le Père Vota devient son conseiller. — Il le décide à entrer dans la ligue d'Augsbourg contre Louis XIV. — Sobieski remporte la victoire de Vienne. — Chagrins de Sobieski. — Il meurt entre les bras de Vota. — Les Jésuites en Angleterre. — Restauration de Charles II. — Portrait de ce prince. — Les Catholiques demandent l'abrogation des lois de persécution. — Divisions dans le parti catholique. — Evocation des doctrines ultramontaines. — Charles II proscriit les Jésuites. — Caractère du duc d'York. — Il se fait Catholique. — Les Jésuites, conspirateurs en Angleterre, sont défendus par Antoine Arnauld. — Complot découvert par un faux Jésuite français. — Luzancy devant le Conseil privé. — Le docteur Tonge et Titus Oates. — Conspiration qu'ils inventent. — Le Père Bedingsfield. — Oates interrogé devant le Roi. — Colman et ses lettres au Père Lachaise. — Mort du juge de paix Edmond Godfrey. — Portrait de lord Shaftesbury. — Révélation de Bedloe contre les Jésuites. — Shaftesbury et Burnet. — Oates dénonce le Pape et le Général des Jésuites. — Arrestation des Pères de l'Institut et des lords catholiques. — Leur procès, leur supplice. — Condamnation et exécution du comte Stafford. — Mort de Charles II. — Jacques II roi. — Premiers moments de son règne. — Les Jésuites triomphants. — Sunderland et le Père Peters. — Ce Jésuite est mêlé aux affaires publiques. — Jacques II l'appelle à son conseil privé. — Lettre interceptée ou supposée par Guillaume d'Orange. — Conspiration du prince d'Orange. — Jacques accorde la liberté de conscience. — L'Anglicanisme s'y oppose. — Conduite de Peters. — Révolte de 1688. — Bayle et les adversaires des Jésuites. — Torts que le Père Peters a faits à la cause des Stuarts en acceptant une dignité politique.

Confiance des
Jésuites.

Pendant les trente premières années qui virent le Jansénisme faire en France une guerre si acharnée à la Compagnie de Jésus, les autres provinces s'étaient, à l'exception de la Belgique, tenues à l'écart. Il n'entra point dans les vues de la Société de lancer toutes ses forces sur un même point. La lutte était son élément; elle se savait née pour être discutée; elle ne s'effrayait donc pas des vivaces inimitiés que sa puissance excitait. Patiente, parce qu'elle se croyait au-dessus des orages, et parce qu'il ne lui restait plus qu'à se maintenir dans la faveur des rois et dans celle encore plus mobile des peuples, la Société de Jésus n'avait peut-être pas assez pris au sérieux ses nouveaux antagonistes. Elle avait bien jugé qu'une secte qui n'osait aller ni à l'hé-

résie ni au schisme n'était pas dangereuse pour le Saint-Siège; elle pressentait même, selon le cours ordinaire des choses de ce monde, qu'une autre génération de Pascals et d'Arnaulds n'était pas possible. Mais elle oubliait, dans ses prévisions, que les Jansénistes, en se cramponnant au giron de l'Eglise, devaient, à la longue, faire plus de mal aux Jésuites que tous les Protestants. Les Protestants ne mesuraient point assez la portée de leurs coups. Ils frappaient avec la même arme et sur le dogme et sur la discipline; ils avaient pour ennemis naturels la cour de Rome, les princes catholiques et l'Institut. Les Jansénistes, au contraire, se proclamaient aussi dévoués au Saint-Siège qu'à leur foi religieuse et politique; ils étaient les fils respectueux du

Vicaire de Jésus-Christ, les courtisans les plus ingénieux de Louis XIV. S'ils cherchaient à écraser la Société fondée par Loyola, ce n'était que dans l'intérêt de l'Eglise et des monarques qu'ils agissaient.

Les Jésuites ne sentirent pas que cette position intermédiaire leur créait plus d'un péril. Pascal était mort, Arnauld vieillissait, les Solitaires de Port-Royal se dispersaient; les Pères s'imaginèrent que de nouveaux événements, enfanteraient de nouvelles passions. Maîtres de l'éducation de la jeunesse, guides spirituels des monarques, ils se virent entraînés au courant du siècle, sans songer qu'ils laissaient derrière eux un corps hostile qui saurait faire alliance avec tous les mécontents et flatter toutes les ambitions.

Au plus fort de la guerre dont la première période vient de finir, la onzième Congrégation générale se tint au Gesù, en exécution du bref d'Innocent X, et dans les actes de cette assemblée il ne fut fait aucune mention de la lutte soutenue en France. L'on dirait que ces hommes, réunis des divers points du globe pour connaître la situation de leur Institut, ont à faire prévaloir une pensée plus haute que celle dont les Jésuites français semblent préoccupés. Ils sont à Rome, sous les yeux du Pontife, dans cette ville qui n'a plus de passions, parce qu'elle les a toutes épuisées. Leur premier soin tend à écarter toute espèce de discussion qui ne se concilierait pas avec le vœu de leur fondateur. La Congrégation, ouverte le 8 mai et fermée le 27 juillet 1664, commença par l'élection d'un vicaire. Goswin Nickel, le Général de l'Ordre de Jésus, se sentait vieillir; ses infirmités ne lui permettaient plus de gouverner avec l'application et la vigueur nécessaires. Il demandait aux Jésuites de le décharger d'une responsabilité trop grande, en lui donnant un appui. On se rendit à sa prière, et il fut arrêté qu'un vicaire serait élu avec droit de succession. Mais, avant de procéder au choix de celui qui allait partager le pouvoir suprême, la Congrégation, pour manifester sa déférence envers la Chaire apostolique, sollicita du Pape l'autorisation dont elle n'avait pas besoin. Alexandre VII l'accorda par bref, et, le 7 juin, Jean-Paul Oliva fut nommé vicaire-général perpétuel, avec future succession et pouvoir de gouverner. Il réunit quarante-neuf voix sur quatre-vingt-onze.

Oliva, qui exerça ces fonctions durant trois années, et qui, après la mort de Goswin Nickel, fut Général pendant dix-sept ans, descendait d'une famille ducale de Gênes. Son aïeul et son oncle avaient été Doges de la République; lui-même avait fui les honneurs pour se précipiter dans l'humilité. Au milieu des prêtres distingués que la Compagnie agglomérât autour d'elle, Oliva s'était fait un renom de science et de sagesse qui avait franchi l'enceinte des cloîtres.

Maître des novices pendant dix ans, recteur du Collège Germanique, éminent théologien, homme versé dans la connaissance des affaires, il était encore doué du don de la parole, et il avait plus d'une fois brillé comme orateur dans la chaire du sacré palais. Ami du grand Condé et de Turenne, il avait recueilli le dernier soupir d'Innocent X, qui, pour mourir saintement, l'avait appelé à son agonie. Tel était le chef que la Société de Jésus se donnait. Elle désigna pour assistants d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et de France, les Pères Alexandre Flisco, de Noyelles, Sébastien Izquierdo et Claude Boucher. L'admoniteur du vicaire-général fut le Père Nicolas Zuchi, dont cinquante ans d'apostolat n'avaient pas épuisé la vigueur.

La Congrégation rendit trente-six décrets qui n'ont aucune valeur historique. Elle avait pu constater ses progrès; ce qui se passait alors en Italie devait lui révéler son importance. Les grandes villes possédaient toutes des maisons de l'Ordre; les provinces de Milan et de Naples, si fécondes et si riches, ne voulaient pas rester en arrière du mouvement : un collège fut fondé à Cuneo, en 1628, par la marquise Malaspina et le comte de Monbasilio. En 1635, le prince Maurice, cardinal de Savoie, créa le noviciat de Chieri. En 1642, la ville de Bormio, à l'entrée de la Valturena, sentit la nécessité d'avoir des Jésuites pour la préserver de l'Hérésie zwinglienne qui se répandait chez les Grisons; ce collège fut bâti l'année suivante. Jérôme del Bene, noble génois, consacra sa fortune à un établissement pour les Pères; il prit le nom de son bienfaiteur. En 1660, la cité de Saluzzola suivait l'exemple de Bormio. Les avantages que les habitants en recueillirent furent si notoires, qu'au milieu de 1679, Maria-Baptista, duchesse de Savoie, posa elle-même la première pierre du collège des Nobles à Turin, et que, pour ne pas retarder l'œuvre à laquelle elle attachait son nom, elle donna un de ses palais, où les Jésuites ouvrirent leurs classes. Six ans plus tard, le cardinal Frédéric Visconti, archevêque de Milan, conçut la même idée; il la mit à exécution. Les Jésuites, qui gouvernaient la célèbre Académie de Brera, préparèrent les règlements du nouveau Gymnase. En 1699, le comte Sylvestre Olivieri offrit à la Société de Jésus une maison d'exercices. En 1705, la ville de Savigliano forma une résidence destinée à devenir un collège de l'Institut.

Le royaume de Naples, dans le même laps de temps, exauçait le même vœu des populations. En 1630, le marquis della Villa fondait le pensionnat des Nobles. L'année suivante, dans le tremblement de terre et dans l'éruption du Vésuve, qui, les 15, 16 et 17 décembre, ébranlèrent la ville et portèrent le deuil et la consternation au fond de tous les cœurs, les

Progrès de la Compagnie dans les provinces de Milan et de Naples.

Jésuites se présentent pour rassurer le peuple, qui, en face d'un double fléau, ne sait que se désespérer. L'Eglise de la maison professe était le lieu d'asile que la foule avait choisi; les Jésuites se multiplièrent à la Torre del Greco, à Bosco, à Portici, à Resina, où le danger menaçait avec plus de certitude, où la misère et la mort apparaissaient sous toutes les formes. Ils encouragèrent les uns, ils adoucirent le sort des autres, ils créèrent des refuges pour les familles abandonnées. La charité des Pères provoqua la reconnaissance. Quelques mois après, le marquis Spinelli Foscaldo fondait un collège à Paola. D'autres s'élevaient sur divers points de la Sicile, à Palerme, à Messine, à Syracuse, à Bideo, à Sicli, à Noto, à Alcamo, à Mazarrino, à Caltagirone, à Mazzara et à Trapani. Ici les grands du royaume s'associaient au peuple; là le peuple achevait seul l'œuvre dont il éprouvait le besoin pour lui et pour ses enfants.

Tandis que cet élan se communiquait de cité en cité, et que de toute l'Italie il ne se faisait entendre qu'un cri pour réclamer des Pères de l'Institut, le Portugal se trouvait en proie à des déchirements intérieurs. Alors, de même qu'au temps des rois don Sébastien et don Henri, le nom de la Société de Jésus se mêla, par le tribunal de la pénitence et par la politique, à ces révolutions de palais dont la multitude prenait l'initiative.

En 1636, Jean IV de Bragance était mort. Les Jésuites ne l'avaient aidé à monter sur le trône que d'une manière très-indirecte; à son exemple, ils avaient laissé agir les événements. Quand il eut ceint le diadème, les enfants de Loyola acceptèrent le fait accompli, et se firent du nouveau roi un protecteur aussi ardent que les derniers princes de la maison d'Emmanuel. Jean IV régnait par la grâce de Louise de Guzman, son épouse, qui avait su si habilement conspirer contre l'Espagne. Les Pères étaient en Portugal et dans ses possessions d'outre-mer les leviers de la civilisation. Le Roi, par gratitude et par calcul, aspira à doubler leur force. Il combla de ses bienfaits les Missionnaires qui partaient pour les Indes, pour la Chine, pour le Brésil, pour le Maragnon ou pour l'Afrique. Il enrichit les Provinces de Goa, de Cochinchine et de Macao; puis, comme si tant de royales faveurs ne révélaient pas assez la confiance que les Jésuites lui inspiroient, Jean IV voulut qu'ils dirigeassent toute sa famille.

Le Père Nuguez fut donné pour confesseur à la Reine et à l'Infant; le Père André Fernandez fut celui du Souverain. Jusqu'alors, même en Portugal, ces fonctions n'avaient rien eu de politique. Le Roi ouvrit à Fernandez la porte de son conseil d'Etat, et le Jésuite y siégea. Quand la mort enleva Jean de Bragance, la tutelle d'Alphonse VI fut confiée à sa mère. Louise de

Guzman conserva au Père Fernandez l'estime que le dernier Roi lui avait témoignée; elle forma même le projet de lui faire accepter les fonctions de Grand-Inquisiteur, déjà refusées par lui. Cette dignité, la seconde du royaume, était incompatible avec les vœux des profès de l'Institut; elle n'allait ni aux tendances ni aux mœurs des Jésuites. François de Borgia en avait décliné le fardeau en Espagne, Fernandez l'imita en Portugal. Une telle réserve ne parut point étrange à la cour de Lisbonne, où les Jésuites avaient offert tant d'exemples d'abnégation personnelle. On ne pouvait le séduire par l'appât des honneurs, on espéra vaincre ses résistances en offrant à sa famille une des places les plus enviées du palais. « Mais, répondit le Jésuite, que me proposez-vous? Je suis né de parents pauvres et obscurs. Il n'en est aucun qui puisse avec bienséance paraître à la cour; n'y songeons donc ni pour eux ni pour moi. » Ce refus mit fin aux sollicitations. André Fernandez mourut en 1660, et les Jésuites continuèrent à diriger la famille royale.

Alphonse VI, cependant, n'était plus mineur. A la sagesse de sa mère il faisait succéder les débordements. Souvent on l'avait vu, dans une folle ivresse, parcourir les rues de Lisbonne, escorté d'une troupe de spadassins et se livrant à tous les excès. La reine Louise était pour lui un reproche vivant; il l'éloigna, et comme il s'avouait son incapacité, il prit pour ministre dirigeant le comte de Castel-Melhor. Le favori d'un pareil Roi se trouva par hasard doué de quelques-unes des qualités qui constituent l'homme d'Etat. Mais, afin de dominer Alphonse, il avait fallu qu'il sacrifiât sa dignité d'homme, et qu'il rendit odieuse à un fils la mère qui venait de déployer, pendant sa régence, autant de vertus que de courage. Castel-Melhor se réduisit à ce rôle d'ambitieux vulgaire. Lorsque son pouvoir fut affermi, il sentit que, pour arrêter dans sa dépravation naissante un prince déjà à moitié abruti, il devait lui inspirer les goûts de la famille, et l'attacher au trône par l'amour paternel. En 1663, il lui fit épouser Marie-Isabelle de Savoie-Nemours, jusqu'alors connue sous le titre de mademoiselle d'Aumale.

La nouvelle reine n'avait à Lisbonne que deux amis, le maréchal de Schomberg, qui conduisit les Portugais à la victoire contre les Espagnols, et le Père François de Ville, le guide de sa jeunesse. Elle tombait tout à coup des plaisirs si délicats de la cour de Louis XIV en face d'un prince que ses emportements, que ses actes de folie, que ses débauches mêlées de cruautés rendaient hideux. Elle essaya d'abord de cacher les tristesses qui opprimaient son cœur; mais des événements inattendus compliquèrent cette situation. L'abbé Grégoire, dans son *Histoire des Confesseurs des Rois*, s'ex-

Alphonse VI, et la Reine-Regente, Louise de Guzman.

LeC deC Me pro ma t

Ma d ph VI m mo d m

Le Fra de l'a pa l bo

prime ainsi ¹ : « Jean IV eut pour successeur l'imbécile Alphonse VI, qui avait épousé Marie de Nemours. La reine, maltraitée par son mari, conçut de l'inclination pour son beau-frère don Pedro, puîné d'Alphonse. Elle et don Pedro avaient pour confesseurs des Jésuites rusés. Ces Pères avaient grandement à cœur : 1^o d'écarter du gouvernement don Alphonse, qui avait choisi pour confesseur un Bénédictin au lieu de s'adresser à leur Société : 2^o de conserver le gouvernement à sa femme, dont ils dictaient les résolutions. Ils se concertèrent pour donner à l'Etat un mauvais roi et à la Reine un mauvais mari en élevant son beau-frère sur le trône. L'irritation générale de la nation contre Alphonse offrait tous les chances de succès. Le Père de Ville, Jésuite français, confesseur de la Reine, et un Père Verjus, autre Français de la même Société, prétendirent que le mariage était nul parce que le Roi était impuissant. Quoique le prince soutint verbalement le contraire, on lui extorqua un écrit par lequel il déclarait que la Reine était vierge. On connaît les suites de cette intrigue. Alphonse VI détrôné devint beau-frère de sa propre femme, mariée à don Pedro, qui cependant ne prit le titre de roi qu'après la mort d'Alphonse. »

Comme ses devanciers ou ses successeurs dans l'art de torturer les faits relatifs aux Jésuites, Grégoire ne s'occupe ni d'être juste ni de chercher à présenter les événements sous leur vrai jour. L'exactitude historique passe après les préjugés de parti, et on l'immole à des haines de convention. A en croire ce récit, les Jésuites seuls auraient agi, auraient conspiré pour détrôner Alphonse VI. La raison la plus déterminante que Grégoire en offre, c'est que ce prince « avait choisi pour confesseur un Bénédictin au lieu de s'adresser à leur Société. » Ainsi, d'après cet Evêque constitutionnel et républicain, les Jésuites auraient brisé le principe d'hérédité dans la maison de Bragance, ils auraient exposé le royaume aux troubles qu'engendre l'usurpation, parce qu'Alphonse n'aurait pas sous le confessionnal de l'un d'eux les crimes de sa pensée et les excès d'une vicieuse organisation. Dans ces événements qui agitent les cours de l'Europe, la part des Jésuites est grande sans aucun doute. Il ne faut ni la dissimuler ni l'atténuer ; mais l'histoire ne doit pas lui donner des proportions qu'elle n'eût jamais.

Les écrivains qui se sont occupés de cette question, dans laquelle le droit de la légitimité est mis en cause, se montrent unanimes pour accuser Alphonse. Roi malheureux, il a succombé dans la lutte ; ses défauts ont dû s'exagérer par le fait seul de ses infortunes. Les historiens de tous les temps ont l'habitude de ne jamais protester contre le bonheur, et ils accep-

tent à peu près sans examen le pouvoir qu'un caprice de la fortune ou qu'une conspiration audacieuse ont établi. Nous ne désertons pas aussi légèrement le principe constitutif des trônes et de la famille ; et, tout en restreignant les actes reprochés aux Jésuites, nous blâmerons leur intervention dans une déchéance royale qu'ils ne provoquèrent pas, mais à laquelle ils applaudirent. La politique et l'amour, l'ambition et la diplomatie, le vœu des Cortez et la voix du peuple ont trempé dans ce complot. Il faut restituer à chacun le rôle qu'il a joué.

Dans la quatrième partie de l'*Histoire du Portugal* par le continuateur de Faria y Souza, dans l'*Histoire générale du Portugal*, par de La Clède ; dans l'*Histoire universelle*, écrite par des Anglicans, Alphonse n'excite pas même cette vulgaire pitié qui s'attache aux souverains déchus. Vertot, dans ses *Révolutions de Portugal*, est aussi explicite que ces annalistes. Tous parlent en termes méprisants de ce prince, qui, après eux, n'eut aucune des qualités de l'homme et du Roi. L'historien du Portugal et Vertot ¹ le montrent parcourant les rues de Lisbonne l'épée à la main, et se précipitant sur ses sujets, quelquefois même sur les gardes de nuit. Les autres déclarent avec Faria y Souza ² « qu'après qu'il eut épousé Marie de Savoie, il ne s'écoula pas beaucoup de temps sans que les nobles et le peuple soupçonnassent que le titre de reine et de femme du monarque n'était qu'un voile pour couvrir son impuissance. »

« Comme on n'espérait pas, dit La Clède ³, que le Roi eût des enfants, on songea à marier sans délai l'Infant. Les marquis de Noza et de Sande en parlèrent vivement au favori, et celui-ci au Roi, qui fit dire à l'Infant qu'il n'avait qu'à indiquer la princesse de l'Europe pour laquelle il se sentait le plus de penchant. » Un autre écrivain, Frémont d'Ablancourt, chargé d'affaires de France en Portugal, affirme ⁴ que « le Roi, connaissant son état et pour assurer la tranquillité du royaume, chargea son confesseur, qui était aussi celui de don Pedro, son frère, de dire à ce prince qu'il eût à prendre pour épouse une princesse d'Europe à son choix. »

Jusqu'alors Alphonse, conseillé par Castel-Melhor, son ministre, ou inspiré par un sentiment dynastique auquel sa vie entière paraissait le rendre étranger, ne s'est donné avec son frère ou avec la reine aucun de ces torts publics qui initient les peuples aux scandales des divisions dont souvent l'intérieur des familles royales est le théâtre. Marie de Savoie était l'une de ces victimes qu'un mariage fait par ambassa-

Le mar-
chal de
Schom-
berg et
le Jésuite
seuls
protéc-
teurs de
la Reine.

(1) Faria y Souza, *Historia del regno de Portugal*, 4^e partie, p. 404. — Vertot, 556.

(2) Faria y Souza, *ibidem*, p. 403.

(3) T. II, p. 771.

(4) *Mémoires concernant l'histoire de Portugal depuis la paix de Westphalie jusqu'en 1668.*

deurs jette sur le trône. Avec un tel époux elle n'avait que des douleurs de toute espèce à attendre ; cette jeune princesse ne put en supporter le lourd fardeau. Ses oncles , le Cardinal de Vendôme et l'Évêque-duc de Laon , plus connu sous le titre de Cardinal d'Estrées , lui avaient recommandé de prendre confiance dans le maréchal de Schomberg. Sa position était délicate : elle chargea le Père de Ville de s'en ouvrir de sa part au vieux soldat. « Ce Religieux de la Compagnie de Jésus , raconte d'Abancourt ¹ , qui a été très-fidèle à sa maîtresse et qui s'est gouverné avec beaucoup d'esprit et de prudence , approuva le dessein de la Reine , et le communiqua au comte de Schomberg ; et , comme ils avaient déjà l'un pour l'autre une estime réciproque , il lui fit un détail circonstancié des disgrâces de cette princesse. »

Don Pédro les connaissait avant eux : don Pédro , jeune , ambitieux et beau , n'avait pu voir , sans éprouver une vive passion pour elle , cette Française si élégante qui venait unir son sort au destin d'Alphonse. Il l'aima d'abord secrètement ; mais l'œil exercé de Castel-Melhor plongea dans cette mystérieuse tendresse. Pour préserver le Portugal des malheurs qu'il entrevoyait , il songea à marier l'Infant. Don Pédro devinait que son amour était partagé. Sa belle-sœur , toujours dans les larmes , laissait involontairement échapper le secret de son cœur ; et don Pédro , comptant sur l'avenir , refusait d'accéder aux propositions que le Roi lui faisait. Chaste au milieu de cette incestueuse passion , qu'elle eût voulu se cacher à elle-même , la Reine était devenue un éternel sujet de honte et d'effroi pour Alphonse ainsi que pour Castel-Melhor. Ils lui firent éprouver mille persécutions sourdes : ils accablèrent ses officiers de mauvais traitements. Les choses allèrent si loin que Marie de Savoie , toujours dirigée par le Jésuite , crut devoir tenter auprès d'Alphonse une démarche pacifique. « Par ordre de la Reine , dit le continuateur de Faria y Souza ² , son directeur parla de cette affaire au confesseur de l'Infant , et ces deux Prêtres s'efforcèrent de réunir le Roi et la Reine dans ces circonstances si délicates. Les dissensions qui s'élevaient à la cour empêchèrent tout accord. »

Don Pédro avait pu facilement se créer un parti. Personne ne songeait à favoriser une usurpation ; lui-même , dans l'intérêt de ses droits éventuels , se montrait éloigné de cette idée. Mais les hommes politiques s'alarmèrent d'une situation qui , en face de l'Espagne toujours prête à ressaisir son ancien pouvoir , menaçait d'enfanter de nouveaux orages. Alphonse VI était universellement méprisé , son ministre se rendait odieux. Marie de Savoie , pour sauver sa vertu

et sa gloire , car , dit Vertot ¹ , « ses partisans publiaient que le ministre voulait que le Roi eût des enfants à quelque prix que ce fût , et qu'il se flattait de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine ; » Marie de Savoie prit une détermination extrême.

Elle était bien malheureuse ; mais , en acceptant le conseil que Schomberg et le Père de Ville donnaient à sa pudeur indignée , elle offrait à don Pédro une espérance et un appui dont le jeune Prince n'allait pas manquer de profiter. Ces calculs furent-ils faits , ou la Reine en fuyant voulut-elle seulement se dérober à l'attente que son misérable époux méditait , c'est ce qu'il est impossible d'éclaircir. Cependant , le 24 novembre 1667 , Marie déserta la cour , et se retira dans un monastère de Religieuses de Saint-François. A peine entrée dans cet impénétrable asile , elle écrivit à don Alphonse : « Pour obéir à ma conscience , disait-elle dans ce billet ² , j'ai pris la résolution de sortir du palais. Personne ne sait mieux que vous que je ne suis point votre femme. En conséquence , je redemande ma dot avec la permission de retourner dans ma patrie et auprès des miens. »

Le Roi sentit quel coup lui était porté , et , dans sa fureur , il accourut au monastère afin d'en forcer les portes ; don Pédro s'y trouvait avant lui pour protéger Marie. Il était accompagné d'une grande foule de citoyens. Ce concours de peuple et la présence même de l'Infant , tout prouve que des insinuations avaient été commises , et que la fuite de la Reine servait de prétexte à une révolution. Don Alphonse , à l'aspect de son frère et de la multitude , recula intimidé ; il rentra dans le palais. Bientôt , privé de son ministre et réduit à ses seules inspirations , il fit éclater ses extravagants désespoirs , il était fou. La noblesse et le corps municipal se réunirent à l'instigation de Pédro. Ils arrachèrent à don Alphonse un acte d'abdication en faveur de son frère ; et les Cortez , assemblées le 1^{er} janvier 1668 , s'empressèrent de ratifier ce qui avait été fait. Les Cortez même exigèrent d'avantage. On pressa don Pédro de prendre le titre de roi à la place de celui de régent , que , par un respect sagement dynastique , il se proposait de conserver jusqu'à la mort d'Alphonse VI. L'Infant triompha enfin de la volonté du peuple et de celle des Cortez : il ne fut que le régent du royaume.

Mais une question plus scabreuse restait à juger. Don Pédro aspirait à rompre l'union d'Alphonse avec Marie ; la Princesse se montrait aussi épressée que lui. Du fond de sa retraite elle s'était adressée au chapitre de la cathédrale de Lisbonne pour faire annuler son mariage avec le Roi. Alphonse , pressé de reconnaître

(1) *Ibidem.*

(2) *Historia del regno de Portugal* , 4^e partie , p. 408.

(1) *Révolution de Portugal* , p. 366.

(2) *Historia del regno de Portugal* , 4^e partie , p. 406.

Amour
de
l'Infant
don
Pédro
pour
elle.

La Reine
se retire
dans un
couvent.

l'invalidité de cette union, qui n'avait pas été consommée, déclara qu'il n'y adhérerait qu'après avoir consulté des théologiens. Les théologiens qu'il désigna se rangèrent à l'avis des Cortez ¹. Alphonse tint sa parole, et le 24 mars 1668 le Chapitre, sur la demande de la Reine et le témoignage du Roi, cassa l'alliance contractée sous de si funestes auspices. « Quoiqu'elle eût un peu tardé, disent les écrivains anglicans ², la sentence était claire et décisive. Cela paraîtra moins étonnant lorsqu'on saura que don Alphonse reconnut par écrit signé de sa main la vérité de ce que la Princesse alléguait, ne forma aucune opposition, et n'entreprit jamais d'appeler de la sentence. »

L'opinion de ces historiens protestants ne nous a pas convaincu, elle n'aurait pas plus convaincu les Jésuites que la reine elle-même; aussi s'empressa-t-on d'en appeler à une autorité moins complaisante que celle du Chapitre de Lisbonne. Tandis que les chanoines de la cathédrale délibéraient, Marie de Savoie fit partir pour la France le secrétaire de ses commandements, Verjus, comte de Crécy. Ce diplomate, qui plus tard sera nommé ambassadeur auprès de la Diète germanique, et qui joua un grand rôle dans ces affaires, avait un frère, membre de la Société de Jésus. On le confondit ou on feignit de le confondre avec lui, afin de prêter à l'Institut une action déterminante que le Père Verjus n'a pas pu exercer, puisqu'à la même époque ce Jésuite résidait en France; mais cette parenté lui devint historiquement funeste. A peine le comte de Crécy, qui devait informer Louis XIV des changements survenus en Portugal, fut-il arrivé à Paris, qu'il y trouva le cardinal de Vendôme, oncle de Marie et Légat de Clément IX. « De Verjus, raconte La Clède ³, qui ne pouvait douter de l'impuissance d'Alphonse, en parla au Cardinal. Il l'assura en même temps que les Portugais souhaitaient que l'enfant don Pedro épousât la reine, en cas que son mariage avec le roi fût déclaré nul. » La sentence du Chapitre de Lisbonne ne paraissait pas douteuse; mais, pour la corroborer, la dispense d'un empêchement d'honnêteté publique était nécessaire. Le Cardinal-Légat hésitait; l'évêque de Laon et le secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, de Lyonne, renommé par son attachement au Jansénisme, triomphèrent de ses scrupules. Ils relurent la bulle contenant ses pouvoirs; ils y trouvèrent nettement exprimé celui qu'on invoquait ⁴. Le 6 mars 1668, il accorda la dispense que le comte de Crécy sollicitait; à son retour à Lisbonne, ce dernier

put offrir à la reine l'acte qui lui rendait sa liberté.

Les Cortez étaient encore réunies; il fallut pour les occuper leur préparer une espèce de comédie à jouer. La Reine, par pudeur ou par souvenir de ses maux passés, manifestait le désir de se retirer dans sa famille. Le Père de Ville lui en donnait le conseil; mais alors les Etats du royaume intervinrent. Ils connaissaient l'amour du régent pour Marie de Savoie; ils n'ignoraient même pas qu'elle n'y était point insensible. Ils lui envoyèrent une députation solennelle qui la supplia d'épouser l'enfant, parce que, disent les Cortez, le Portugal n'est pas en position de rendre la dot. Une démarche semblable fut faite auprès du régent par les Cortez, déclarant avec fierté qu'elles n'approuveraient jamais toute autre union. Le prince se montra plus facile que la Reine; il accéda promptement à un vœu qui était le plus cher de ses rêves; mais il fallait obtenir le consentement de Marie. « La Maison de Ville, raconte la Clède ¹, joignit ses prières à celles des trois Etats, et tous allèrent ensemble trouver la reine pour la déterminer à leur accorder la grâce qu'ils lui demandaient. Touchée de leur empressement, elle céda à leurs désirs. »

Le 2 avril 1668, le mariage de Marie de Savoie fut célébré avec don Pedro, régent de Portugal. L'Espagne avait intérêt à repousser une alliance qui rompaient ses trames. Elle se plaignit de ce que le Saint-Siège n'avait pas été consulté. Le Père de Ville engagea la reine-régente à soumettre la question au Pape; elle fut examinée à Rome par la Congrégation des Cardinaux et par les plus savants casuistes. Sur leur avis motivé, Clément IX, le 40 décembre 1668, ratifia la sentence de nullité, et confirma la dispense que son Légat s'était cru en droit d'accorder.

Nous avons expliqué la position qu'un Jésuite prit dans ces événements. Le Père de Ville a, selon nous, excédé les bornes de l'affection paternelle envers cette jeune femme abandonnée, et qui n'avait pour appui sur les marches du trône qu'un Jésuite et un soldat protestant. Mais, en dehors de la violation du principe monarchique, dans laquelle le Père et Schomberg ont beaucoup moins trempé que les Portugais, il faut reconnaître avec les historiens que jamais circonstances ne furent plus impérieuses. Il faut surtout mettre en parallèle la situation du pays sous Alphonse VI et celle que don Pedro lui fit. Or, selon la Clède ², « on ne pouvait compter sur le roi un seul moment. Tout languissait cependant; les finances étaient épuisées, le commerce n'allait plus; toutes les affaires étaient suspendues. » Les auteurs anglicans font en d'autres termes le tableau de la régence de don

La Reine épousa l'Enfant, son beau-frère.

Conduite des Jésuites pendant ces événements.

(1) *Catastrophe de Portugal. Na deposicao del rey don Alfonso VI*, par Leandro Dorca Caceres y Souza. — *Histoire universelle*, par une société de gens de lettres anglais, t. LXXII, p. 307.

(2) *Ibidem*, t. LXXII, p. 383.

(3) *Histoire générale de Portugal*, t. II, p. 779.

(4) *Mémoires de Frémont d'Abancourt*. — *Histoire universelle*, par les Anglais, *ibidem*.

(1) *Histoire générale de Portugal*, t. II, p. 778.

(2) *Ibid.*, p. 778.

Pédro : « Il s'appliqua, disent-ils¹, avec toute l'ardeur et la vigilance possibles, à se mettre en état de bien gouverner le royaume, et à faire de son autorité un usage propre à l'honorer. Il diminua les dépenses de l'Etat; il licencia la plus forte partie des troupes, mit le meilleur ordre qu'il put dans les finances, et offrit lui-même dans cette cour l'exemple de l'économie, dont il jugeait l'imitation nécessaire à ses sujets, afin qu'ils pussent réparer jusqu'à un certain point les maux et les désastres auxquels ils étaient exposés, après avoir vécu si longtemps sous une domination étrangère. » Le continuateur de Faria y Souza, ajoute² : « Il chérissait ses sujets; tous célébraient son administration; preuve qu'elle était bonne, car autrement les Portugais, nobles et plébéiens, ne manquent pas de murmurer. »

Ces historiens, qui appartiennent à diverses nations, mais qui sont tous, dans leurs ouvrages, des adversaires de la Compagnie de Jésus, s'accordent à louer les mesures que prit le régent don Pédro : et quand il s'agira de prononcer sur les vertus d'un roi, nous préférons toujours le témoignage d'écrivains impartiaux à celui d'un régicide. Ce ne sont pas les Jésuites qui ont décerné la régence à l'Infant et provoqué l'abdication forcée d'Alphonse; c'est l'accord unanime de tous les ordres de l'Etat. S'ils outrepassèrent leurs droits constituants, il est juste d'avouer que les Jésuites n'avaient point autorité pour les rappeler à leur devoir. Le Père de Ville était le guide spirituel de Marie de Nemours; il recevait ses confidences : il a dû nécessairement être consulté par elle sur l'affreuse position que le roi Alphonse lui faisait. Les avis qu'il suggéra à cette princesse furent-ils toujours exempts d'arrière-pensées politiques, nous ne le croyons pas; mais, à la même époque et dans le même pays, le Général de la Compagnie trouva une occasion de manifester l'opinion de l'Institut sur les Pères qui se mêlaient activement aux débats politiques, et il la saisit.

Le Père Antoine Fonseca était donné pour confesseur à don Alphonse, relégué à l'île Terceira, puis ramené au château de Cintra, où il mourut en 1683. Don Pédro se proposa de récompenser les Jésuites des services qu'ils lui avaient rendus, et le Père Emmanuel Fernandez fut nommé directeur de sa conscience. Le régent n'avait qu'un parti en Portugal, car, aux yeux de plusieurs, le pacte fondamental venait d'être violé dans son essence. Il lui importait donc de s'entourer d'hommes de tête et de talent. A ces deux titres, il fit nommer, en 1677, le Jésuite son confesseur député aux Cortez. Cette dignité était en opposition avec les vœux des Jésuites, avec les Constitutions de saint Ignace et avec tous les précédents. Elle l'entraînait dans le mou-

vement des affaires politiques; le Général de l'Ordre est averti de cette infraction à la discipline de l'Institut, et, le 8 janvier 1678, il adresse de Rome, au Père Antoine Barradès provincial de Portugal, la lettre suivante :

Vous étiez absent de Lisbonne, mon Révérend Père, lorsque tout récemment le Père Emmanuel Fernandez a donné l'exemple d'accepter une place dans l'assemblée des trois Ordres du royaume, au milieu des hommes les plus qualifiés du Portugal. Cette manière d'agir, outre qu'elle est contraire à celle qui a toujours été suivie dans les cours de l'Empereur, du roi de France et en Pologne, ne peut se concilier avec le troisième vœu simple qu'ajoutent les Profès à leurs vœux solennels, et dont je ne puis moi-même accorder dispense, surtout depuis la déclaration d'Urbain VIII, rendue, en forme de bref, le 16 mars, commençant par ces mots : *Vota quæ Deo*. Elle est incompatible avec nos Constitutions, avec le décret 79^e de la cinquième assemblée générale, avec les monitoires généraux et avec la quatrième règle prescrite aux confesseurs précisément sur de semblables affaires. Je ne puis me taire en présence d'un tel événement, et j'attendrai avec une impatiente sollicitude la lettre de Votre Révérence, qui m'attestera votre vigueur à défendre nos lois, et à laver la Compagnie de la tache dont cette faiblesse commence à ternir son nom. Les supérieurs sont strictement obligés, et cette obligation charge gravement notre conscience, de prendre, sans admettre ni retard ni excuse, des mesures efficaces pour détourner le Père Fernandez de siéger aux Cortez. Dans ce but, je sollicite, j'implore le patronage du prince sérénissime, le concours de son directeur, le zèle de Votre Révérence et de plusieurs autres Pères.

» Si Son Altesse Royale accorde aux prières du Père Fernandez la permission de se démettre d'une dignité en opposition à ses vœux, que Votre Révérence lui en rende de très-humbles actions de grâces, en votre nom, au nom de toute la Compagnie. Si, ce qui me paraît incroyable, le confesseur refusait de faire cette demande, ou, ce que je ne puis croire non plus, le Prince refusait de l'exaucer, Votre Révérence devra renouveler à peu près la démarche digne d'éloges que fit auprès d'Urbain VIII le Père Mutio de pieuse mémoire. Pour détourner le Souverain Pontife du désir qu'il manifestait de conférer la dignité épiscopale au Père Fernand Salazar, le Général de l'Ordre, accompagné de tous les Profès résidant à Rome, alla se jeter aux pieds de Sa Sainteté, et la conjura avec supplications et avec larmes de maintenir notre humilité et notre discipline.

» De même, Votre Révérence, accompagnée des trois Recteurs du collège de San-Antonio, du séminaire des Irlandais et du Noviciat, des quatre Consultants de la province, le Père

(1) *Histoire universelle*, t. LXXIII, p. 323.

(2) *Historia del regno de Portugal*, ibid.

Antoine Vieira, qu'il faudra mander absolument en quelque lieu qu'il puisse être, les Pères Carvalho, André Vaz, Georges Acosta; des quatre Procureurs de différentes provinces, Jean d'Almeida, de celle de Portugal; Jean Zugarte, de celle du Japon; Adrien Pedro, de celle de Goa et de la Chine; François de Mattos, de celle du Brésil; se jettera ainsi escorté au pied du trône à l'ombre duquel la Compagnie se fait gloire d'être née, d'avoir grandi et de s'être propagée jusqu'aux extrémités des deux mondes. Vous rappellerez au Prince les bienfaits dont nous lui sommes redevables ainsi qu'aux Rois ses ancêtres. Vous le conjurez au nom de cette bienveillance passée d'ajouter à tant de prérogatives dont cette royale famille nous a comblés la grâce de nous laisser la plus précieuse de toutes, qui consiste dans la fuite des dignités comme des affaires temporelles et dans l'observation stricte de notre Institut. Vous lui rappellerez, vous lui exposerez les lois de la Compagnie dont je parlais tout à l'heure et les décrets qui la régissent, décrets sanctionnés par les Censures ecclésiastiques, que peut-être le Père Fernandez n'a pas encore encourues, parce que dans sa conduite il aura suivi l'opinion erronée de quelque conseiller ignorant plutôt qu'une malicieuse préméditation. Mais dites-lui que désormais il serait inexcusable s'il restait encore au conseil après avoir été détrompé par le légitime interprète de l'Institut.

» Auparavant vous représenterez de ma part les mêmes choses au Père; et, si, comme j'en ai l'espérance, il se montre docile et résigné aussitôt cette dignité, je regarderai le mal comme guéri en grande partie, et je prendrai des mesures pleines de douceur pour remédier à tout. Mais, si, ce qu'à Dieu ne plaise! il se montrait sourd à mes ordres, et continuait à siéger aux Cortez et à s'occuper d'affaires politiques, il sera de votre devoir de le déclarer infidèle à son vœu et à nos préceptes, atteint par les censures qui les sanctionnent, dépouillé de la charge de Préposé de la Maison Professe et de celle de Consulteur de la province, privé de toute voix active et passive. Cependant, que Votre Révérence, avant d'aborder le Prince et à la suite de l'audience, prévienne et dispose toutes choses de concert avec les Recteurs, Consulteurs et Procureurs dont j'ai parlé plus haut. Vous les réunirez d'avance en consultation; vous les obligerez, en vertu de la sainte obéissance, à la loi du secret absolu, et leur ordonnerez de mécrire dans des lettres séparées ce que chacun d'eux jugera convenable. Si, pour quelque raison que je ne puis prévoir, vous étiez absent de Lisbonne quand y arrivera ma lettre, elle sera remise pour être ouverte et lue au Père Vieira, le premier des Consulteurs de la province par l'ancienneté de la profession et par la connaissance du sens de nos règles et de

nos usages en ces matières. Réunis ainsi au nom du Seigneur, puissiez-vous tous recevoir de sa clémence un cœur bien disposé pour accomplir sa volonté et des paroles droites qui plaisent au Prince, mais, avant tout, à Dieu que vous voudrez bien aussi prier pour moi votre serviteur en Jésus-Christ!

» PAUL OLIVA. »

Ce document, ignoré jusqu'à ce jour, est un irréfutable témoignage de cette ambition d'humilité dont la Compagnie de Jésus fut travaillée. On les appelait aux honneurs parlementaires, on les faisait les arbitres suprêmes des questions d'Etat : ils pouvaient, en suivant cette impulsion, dominer leur pays ou se grandir dans l'opinion en popularisant par la tribune leurs talents et leur Institut. Aquaviva a exilé le Père Claude Matthieu pour l'empêcher d'être le courrier de la Ligue, Oliva menace d'interdire Emmanuel Fernandez s'il continue à siéger dans une assemblée politique. Matthieu accepta l'exil, Fernandez se soumet comme lui à l'ordre du Général des Jésuites : il abdique ses fonctions aux Cortez, il renonce à la gloire qu'il s'est promise et aux espérances que le Régent don Pédro a conçues. Son obéissance fut si complète que le 46 avril 1678 Oliva écrivait au Provincial Barradès :

« Après un mûr examen de toutes les démarches que vous avez faites, j'ai la joie de couronner l'œuvre en donnant au Père Fernandez les éloges que méritent sa vertu et sa prompte soumission à résigner ses trop splendides emplois. Il m'a écrit qu'il estimait plus pour lui-même l'office du dernier Frère coadjuteur de la Compagnie que les plus brillantes dignités dans le siècle. La consolation, l'espoir que ces sentiments inspirent à mon cœur paternel, je laisse à Votre Révérence le soin de les exprimer, en me recommandant à ses saintes prières. »

Don Pédro avait consenti à ce sacrifice; mais il lui était impossible de se séparer de son ami. Fernandez dirigea sa conscience jusqu'en 1693, année dans laquelle mourut le Jésuite. Le Régent était depuis longtemps devenu roi par le trépas de son frère Alphonse. Le Père Sébastien de Magalhaens succéda à Fernandez dans les fonctions de confesseur du Monarque.

L'influence des Jésuites en Portugal, leurs riches établissements et la confiance que les Rois leur témoignaient ont fait accuser les Pères d'avoir été la cause ou tout au moins l'occasion de la décadence de cet empire. Les écrivains irréfléchis l'ont proclamé : ceux qui s'efforçaient d'être hostiles à la Société de Jésus, sans vouloir néanmoins blesser trop au vif la vérité, se sont contentés de l'insinuer. La ruine du Portugal comme Etat est un fait avéré; mais faut-il l'imputer aux Jésuites directement ou indirectement? Sont-ils la cause plus ou moins éloignée

Fernandez y renonce.

Les Jésuites ont-ils contribué à la décadence du Portugal.

qui a produit cette décadence ? Telle est la question que la plupart des hommes ont résolue avant même de l'avoir sérieusement examinée.

Après avoir étudié les Jésuites dans leurs actes, dans leurs correspondances intimes et dans leurs relations soit avec les peuples, soit avec les princes, nous croyons qu'on leur a fait une part beaucoup trop large. On a voulu voir partout leur main dirigeante. Les uns leur ont attribué tout le bien qui se faisait, les autres tout le mal. On les a peints comme le mobile des mesures les plus opportunes ou les plus désastreuses. Leur nom revient à chaque page des annalistes, ici béni par des voix pieuses, là chargé de malédictions. Pour rester dans le vrai, nous n'acceptons ni les apothéoses ni les inculpations dont ils furent l'objet. On a accusé les Jésuites de crimes qui sont enfin expliqués par l'histoire. On leur a prêté une audace machiavélique, une profonde connaissance des passions humaines, un art merveilleux pour les mettre en jeu et une habileté traditionnelle que la génération mourante léguait à celle qui la remplaçait comme un moyen assuré de dominer les masses et d'étouffer ses ennemis. C'est par l'exposé des faits que nous avons réduit à leur juste valeur ces reproches ou ces éloges. Il en sera de même pour cette sagacité, pour ce système d'intrigues si bien ourdies dont le réseau, dit-on, enveloppa le monde.

Sont-ils
aussi
habiles
qu'on le
prétend ?

A nos yeux, les Jésuites n'ont été qu'un accident dans les événements politiques auxquels ils touchèrent. Ils n'y ont pris part que lorsque ces événements se rattachaient de près ou de loin à la Religion ; mais dans presque tous ils jouèrent un rôle beaucoup plus passif qu'actif. Ils ont compté parmi eux des législateurs, des diplomates célèbres, des hommes même qui plus d'une fois triomphèrent de la force par l'adresse. Mais ces exceptions, quelque nombreuses qu'elles puissent être, ne feront jamais que la Compagnie de Jésus devienne pour un écrivain impartial une agrégation d'ambitieux qui a grandi par l'astuce, et qui s'est maintenue par une prudence hypocritement consommée. Leur sagacité tant vantée a créé un mot nouveau dans la langue française ; mais ce *jésuitisme*, dont les partis ont abusé, ne peut pas faire transiger avec la vérité. Les Pères de l'Institut furent bien plus souvent trompés qu'ils ne trompèrent eux-mêmes.

Toutes les fois qu'un ennemi se dresse devant eux, on les voit faiblir ; partout où ils sont attaqués avec vigueur, ils se défendent mollement. Ici on trouve ces hommes si versés dans l'intrigue servant de jouet à des calomniateurs qui trahissent l'hospitalité ; là ils couvrent de la charité de leur protection quelques remords imposteurs, ils reçoivent sous leur toit des vertus hypothétiques, ils accordent leur confiance à tous ceux qui ont intérêt à en disposer ; et, si

la fortune leur sourit dans les cours, il est bien rare que ce sourire soit le fruit d'une combinaison de la Société de Jésus. La Société n'est forte qu'en face des dangers qui menacent l'Eglise, elle n'est vraiment redoutable que lorsque la Chrétienté pousse un cri de détresse. Alors le soldat catholique, rêvé par Ignace de Loyola, apparaît pour combattre avec la plume, avec la parole, et pour offrir son sang en témoignage de sa foi. C'est le martyr qu'il espère, et non pas les honneurs du triomphe. Mais l'Institut, pris à ses époques les plus florissantes, n'a jamais su mériter la réputation de finesse répréhensible qui lui a été faite.

En Allemagne, en France, en Italie, ainsi que dans leurs Missions au delà des mers, les Jésuites sont grands dans les combats de la Foi : ils succombent partout dans les luttes où l'intrigue remplace le dévouement, où l'intérêt de corps est substitué à l'intérêt religieux. C'est principalement dans la Péninsule que ces faits ressortent avec le plus d'évidence. Ainsi on leur reproche d'avoir été les moteurs ou les témoins de l'affaiblissement politique du Portugal. Les Jésuites se sont condamnés au silence ; cependant, l'histoire à la main, ils pouvaient suivre pas à pas et indiquer à l'esprit le plus prévenu les causes de cette ruine. Ces causes, les voici.

Le Portugal était, sous le règne de Jean III, à son plus haut point de prospérité. L'or du Nouveau-Monde affluait sur ses rivages. Les ambitions, les passions, les vices eux-mêmes, qui rencontraient un nouveau mobile, cherchaient, dans une gloire aventureuse, des sources de richesses et de plus larges théâtres. Les plaisirs que ces ardentes imaginations évoquaient sous des climats brûlants, le luxe dont chacun s'efforçait de jouir au milieu de périls inconnus, et sur une terre où la férocité prenait à tâche de s'abriter à l'ombre de la Croix, tout cela dut inévitablement produire de tristes effets. La génération d'Albuquerque avait assisté à un prodigieux enfantement d'idées. De ces idées traduites en faits, il résultait une corruption précoce et un affaiblissement graduel dans les intelligences. Ce fut à ce moment que les Jésuites entrèrent dans le royaume. Leur apostolat, leur enseignement ne purent arrêter la décomposition dont le corps social était travaillé. Elle germait avec l'oisiveté, elle grandissait avec le faste, elle devait éclater avec les révolutions. Les révolutions vinrent. La minorité de don Sébastien, ses rêves de conquérant catholique, ses désastres de croisé sur la rive africaine, précipitèrent la catastrophe. Le Portugal alors tomba à la merci des Espagnols ; il ne fut plus qu'une province de l'empire de Philippe II.

Des haines vivaces existaient entre les deux nations. L'Espagne dont le joug était détesté, avait un intérêt de patrie et d'amour-propre à écraser le peuple portugais ; elle donna satis-

saction à ce double intérêt. Elle épuisa la fortune royale, elle chercha à étouffer le sentiment d'indépendance. Afin de porter un coup mortel à la grandeur portugaise, ses rois et leurs ministres laissèrent les Anglais ainsi que les Hollandais s'emparer des plus riches colonies qu'Emmanuel avait léguées à son pays. Quand l'Espagne, affaiblie elle-même sous le poids des guerres, traitait avec les nouvelles puissances maritimes, elle persévérait dans son système de ruiner le Portugal. Le bénéfice de la paix n'était pas applicable à ses habitants; et, « pour achever de les affaiblir, dit La Clède ¹, les Castillans firent, en 1609, une trêve peu honorable avec les Hollandais, dans laquelle ils comprirent tous les sujets et alliés de l'Espagne, excepté les Portugais. »

La guerre continua donc; elle devait être, elle fut désastreuse. En face de ces intrépides Portugais, qui se créaient une patrie en disant à un mer : Tu ne seras pas plus forte que notre nation, une activité, que pouvaient faire des hommes efféminés, un peuple n'ayant pas même de nationalité à défendre? En 1640, la conspiration dirigée par une femme et par un intriguant audacieux porta sur le trône la famille de Bragance. Les Espagnols qui n'avaient pas prévu ce mouvement, essayèrent de le conjurer par une trêve qui dura plus de trois ans, et que le Pédro termina en 1668. Ce Roi, qui, selon l'évêque Grégoire, fut donné au Portugal par les Jésuites, « eut rétabli les affaires de ce pays, et comme le fait observer les Anglais auteurs de l'Histoire universelle ², elles eussent pu être restaurées. » La prépondérance maritime de la Hollande et de l'Angleterre était un fait accompli. Le Portugal, ainsi que tous les empires, avait eu ses jours de gloire; il allait, dans un vain souvenir de splendeur éclipsee, subir la loi commune des choses humaines : il tombait, tandis que d'autres nations s'élevaient.

Dans une pareille décroissance, où chaque année semble marquée par une calamité au dedans, par des troubles au dedans, les Jésuites ont pu au milieu du tumulte des armes et de la présence de ces mœurs corrompues, réaliser un miracle? Dispersés dans les Missions, renfermés au fond de leurs collèges, ou amis de la cour, leur a-t-il été possible de comprimer les événements et les tendances morales qui en découlaient? Par l'éducation, il leur fut permis peut-être de suspendre les progrès du mal; par le conseil, ils ont pu faire entrer dans le cœur du monarque des idées de réforme; mais la durée de ces espérances même les plus embellies. Ils disposaient en maîtres absolus de l'enseignement public; néanmoins le Portugal déclinait sans cesse, tandis que, à la même

époque et sous le même système d'éducation, la France, l'Allemagne catholique et la Pologne parvenaient à leur apogée de gloire littéraire, administrative ou militaire.

Cette période de l'histoire du Portugal n'a cependant pas manqué de Jésuites savants et de professeurs habiles. Elle a même compté dans les rangs de l'Institut un homme que la *Bibliotheca lusitana*, de Barbosa Machado, regarde comme un des personnages les plus illustres qu'ait produits le royaume : c'est le Père Antoine Vieira, né à Lisbonne le 6 février 1608. Reçu dans la Compagnie de Jésus, le 5 mai 1623, Vieira s'était voué aux Missions transatlantiques. Théologien, poète, orateur, philosophe, historien, il unissait à tous les dons de l'esprit la force de la volonté et l'énergie de l'intelligence. Ambassadeur de Jean IV à Paris, en Hollande et à Rome, il savait être tout à la fois un profond diplomate, un élégant prédicateur et un docte controversiste. A Amsterdam, il triomphait, dans une discussion publique, du fameux rabbin Manassés-Ben-Israël; il refusait à Rome d'être le confesseur de Christine de Suède, pour consacrer sa vie au service de son pays. Il cherchait dans les Missions au delà des mers, dans les collèges, à la cour et dans les chaires, à réveiller l'esprit national, dont l'assoupissement était pour lui un supplice. D'autres Jésuites moins célèbres, mais aussi actifs, s'efforçaient de secourir cette torpeur. Ils ne furent pas plus heureux que le Père Vieira, qui, le 48 juillet 1697, mourut au Brésil, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

A partir de cette époque, l'histoire politique de la Compagnie de Jésus se résume en celle des confesseurs des Rois. Quand les Jésuites ne prennent aucune part aux événements, on les y mêle malgré eux. On grossit ou on atténue leur influence; on les fait les inspirateurs de toutes les fautes commises, on les rend étrangers à toute pensée populaire. L'Institut de Loyola avait un pied dans les palais; il était une puissance, et une puissance d'autant plus formidable, que l'individu ne demandait rien, ne pouvait rien demander pour lui-même. De son plein gré, il reportait à la Compagnie tout entière l'ascendant privé dont ses vertus, ses talents ou l'aménité de son caractère le faisaient jouir auprès des princes. La force de l'Ordre se centuplait ainsi; mais en même temps les Jésuites se créaient dans chaque royaume de nouveaux ennemis, plus dangereux que les Parlements et les Universités dont ils avaient enfin triomphé. Leur protection ou leur amitié était un titre à la faveur, quelquefois une source de fortune.

Ils savaient qu'aux jours du péril ces reconnaissances si expansives se transformeraient en ingratitude ou en trahison; mais ils parurent ne pas vouloir apprendre que l'envie et l'ambition

Le père
Vieira.

¹ Histoire générale de Portugal, t. II, p. 394.

² Histoire universelle, par une société de gens de lettres anglais, t. XXXI, p. 828.

froissées évoquaient des hostilités de cour mille fois plus à craindre que celles de l'Ecole. Placés sur un terrain glissant, devenus le point de mire des intrigues dont leur perspicacité monastiquement spirituelle ne saisissait pas toujours les fils, ils étaient forcés de faire des mécontents.

Ces mécontents se trompaient dans leurs calculs ; ils accusèrent les Jésuites de les avoir desservis. Leurs vœux n'étaient pas satisfaits ; la Compagnie porta la peine de ces insuccès. Aux haines précédentes, mais vivaces encore, se joignirent des auxiliaires qui ne pardonnent jamais l'échec qu'ont souffert leur vanité personnelle et leur orgueil de famille. A la cour, où, pour perdre un rival, chacun fait arme de tout, où l'on prépare avec tant d'art, ici une perfidie, là une calomnie, on ne respecta pas, dans les Jésuites, ce que les disciples de Jansénius n'avaient jamais attaqué. On incrimina leurs mœurs. Quelques-uns d'entre eux se trouvaient en contact avec le monde ; le monde leur fit expier cette position par des épigrammes menteuses, que la malignité publique accepta plus tard comme l'expression adoucie de la vérité.

A Lisbonne, nous les avons vus mêlés à une révolution de palais que le peuple salua comme une ère de régénération. Ils travaillaient avec le nouveau Souverain à rendre au Portugal son ancienne splendeur ; à Madrid, dans le même temps, un autre Jésuite gouverne l'Espagne ; il se trouve tout à la fois le premier ministre de la Reine régente et la cause d'une funeste division dans la famille royale.

Philippe IV, malgré quelques heureuses qualités, est un prince dont le règne fut aussi fatal à l'Espagne que celui de Rodrigue le Goth. Il avait senti peu à peu décroître sous sa main débile la prépondérance de la maison d'Autriche. L'œuvre de Charles-Quint et de Philippe II s'en allait par lambeaux. Le Roussillon, la Cerdagne, la Jamaïque, une partie des Pays-Bas et le Portugal, s'étaient l'un après l'autre détachés de la resplendissante couronne que les deux premiers Rois de la branche autrichienne avaient posée sur la tête de leurs successeurs. Les vieilles bandes espagnoles perdaient leur prestige en Italie et en Belgique. La Catalogne s'insurgeait ; à Naples, Masaniello le pêcheur révéla la force populaire, et l'armée portugaise, instruite à vaincre par Schomberg, frappait un coup décisif dans les plaines de Villaviciosa. Philippe ressentit si cruellement ces révers, qu'il mourut en 1665, laissant l'Espagne appauvrie, mutilée, et au milieu des embarras d'une régence. Son fils, âgé de quatre ans, lui succéda sous le nom de Charles II. Par une mollesse et par une incurie encore plus déplorable, il fit descendre avec lui dans la tombe l'influence de l'Espagne. La mère du jeune Roi, Marie-Anne d'Autriche, vit aussitôt ses frontières me-

nacées, d'un côté, par les armées de Louis XIV ; de l'autre, par les Portugais ¹. Philippe IV avait laissé un fils naturel, un don Juan d'Autriche. Essayant de rattacher à sa fortune les Espagnols encore séduits par les souvenirs du glorieux bâtarde de Charles-Quint, le nouveau don Juan croyait son bras assez vigoureux pour soutenir la monarchie expirante, et, afin de gouverner l'Etat, il s'était créé un parti. Ce parti ne s'attaquait pas directement à la Reine-Mère, il la frappait dans son confesseur, dans son ministre. Ce ministre était le Jésuite Everard Nithard, né le 8 décembre 1607, au château de Falkenstein.

Le Père Nithard, âgé de près de soixante ans, s'était, après avoir longtemps professé la morale et la philosophie à l'Université de Gratz, vu choisi par l'empereur Ferdinand III pour diriger la conscience et les études de ses enfants. Il avait élevé l'archiduc Léopold-Ignace, qui régna après lui ; et lorsque Marie-Anne d'Autriche épousa Philippe IV, Nithard la suivit en Espagne comme son confesseur. Dans cette cour, que le funeste ministère d'Olivarès avait corrompue et rapetissée, le Jésuite parut un prodige aux yeux de ce pauvre monarque accablé sous les murmures de son peuple, et vieilli dans les misères d'une royale étiquette. Nithard avait des idées de gouvernement ; il faisait entendre de sages conseils. Il parlait d'économie et de vigilance à un homme qui venait de voir fondre dans ses mains les trésors du Nouveau-Monde, et qui, à la fin de son règne, laissait l'Etat obéré, la royauté avilie, et l'Espagne morte sous les richesses dont elle n'avait pas su profiter pour développer l'industrie et l'agriculture. Enfant d'un pays dont le travail est la fortune, membre d'une Société religieuse qui a proscrit l'oisiveté comme un crime, Nithard ne comprenait rien à cet affaïssement de la puissance publique. Philippe IV, qui jusqu'alors ne s'était entouré que de flatteurs, retrouvait assez d'énergie dans son âme épuisée pour sourire aux plans de réforme du Jésuite ; la mort l'empêcha de les exécuter peut-être.

A peine au timon des affaires, Marie-Anne ne veut partager qu'avec son confesseur les soins du gouvernement ; ce n'est pas d'une manière occulte qu'elle l'investit du pouvoir, mais à la face du monde entier. Elle a confiance dans sa fermeté, elle l'élève aux fonctions d'Inquisiteur-Général et de Conseiller d'Etat. Nithard décline ces honneurs ; il allègue pour motif de son refus le vœu d'abnégation que font les Profès de la Société de Jésus. Le Saint-Siège peut en délier : Marie-Anne supplie Alexandre VII d'ordonner à Nithard de se soumettre à son injonction. Le Pontife commande, et le 26 septembre 1666 parut à Madrid le décret qui nom-

(1) Ortíz, *Compendio de la historia de Espana*, t. vi.

mais le Jésuite Grand-Inquisiteur. Ce décret fait mention de la longue et opiniâtre résistance du Père.

Dans la position des choses, Marie-Anne accumulait sur la tête de son confesseur toutes les violences du parti que Juan d'Autriche dirigeait. Elle s'exposait elle-même à des calomnies dont sa vertu n'eût pas plus à souffrir que celle de Nithard ; ces calomnies devaient à la longue rendre impossible l'exercice de son autorité ; c'était à ce but qu'elles tendaient. Le Père se voyait dans une situation ayant plus d'une analogie avec celle de Mazarin en France, mais le Jésuite allemand n'avait ni les ressources d'esprit, ni l'astuce, ni la flexible persistance du Cardinal italien. Pour se maintenir, il ne s'appuyait que sur des moyens publiquement avoués : au milieu d'une cour aussi féconde en intrigues, ce n'était pas assez. Son père et sa mère professaient le culte luthérien, « ce qui, dit Amelot de La Houssaye dans ses *Mémoires* ¹, choqua d'autant plus le Clergé, que, d'après les lois du pays, nul ne pouvait être admis aux moindres charges, si, dans sa famille paternelle ou maternelle, on trouvait une tache ou même un soupçon d'hérésie. »

Don Juan ne dédaigna pas d'exploiter cette circonstance. Il mit en jeu la susceptibilité espagnole, il accusa Nithard des calamités que la guerre avec la France faisait peser sur la Péninsule ; il se présenta comme le seul homme capable de réparer tant de désastres. Cette opposition devenait factieuse : don Juan est nommé gouverneur des Pays-Bas. Il n'accepte pas un ordre d'exil caché sous une dignité précaire ; il se met en route pour Madrid, afin de faire agréer son refus. Défense lui est faite d'approcher à plus de vingt lieues de la capitale. Il se retire à Consuegra, et dans cette ville il trama, dit-on, un complot contre la vie du Jésuite-Ministre. Ce complot, auquel le caractère impétueux, mais plein de probité, de Juan aurait eu bien de la peine à se prêter, et dont personne n'a pu offrir le moindre indice, nous semble une de ces inventions que les partis mettent en avant pour perdre leurs antagonistes. Il fournit à don Juan un prétexte d'action. Philippe IV avait, dans son testament, gardé le plus profond silence sur lui. Don Juan devinait, par cet oubli, la haine que lui avait vouée Marie-Anne. Il ne lui était pas possible de s'en venger directement ; il s'en prit à Nithard. Nithard possédait la confiance de la reine-régente ; le prince immola le Jésuite à ses ressentiments.

L'ordre avait été donné d'arrêter l'Infant et de le renfermer dans l'Alcazar de Tolède. Il se réfugia sur l'Ebre, et, de la forteresse de Flix, il fit paraître un mémoire justificatif pour lui et accusateur contre la Reine et contre le Jésuite.

Don Juan connaissait sa puissance ; il savait que les grands et la plupart des moines étaient ses auxiliaires : il ne craignit pas de réclamer le bannissement du Père. Le 23 février 1669, à la tête des milices qu'il a réunies, il se pose en agresseur. Ses emportements, ses menaces et les sourdes calomnies qu'il faisait circuler plaçaient Nithard sur un terrain favorable ; il en profite pour adresser au prince une lettre dans laquelle il réduit à leur valeur les crimes qu'on lui impute. Le Jésuite demande au prince, qui se constitue son rival, des preuves de ses allégations, il parle avec la dignité de l'innocence ; mais ses paroles tombent sur des cœurs aigris, sur des hommes ambitieux et qui n'aperçoivent dans Nithard qu'un obstacle à leur fortune. Elles furent stériles à cette époque. Les historiens catholiques qui s'occupèrent de ces événements n'ont même pas osé faire allusion à son mémoire.

Un auteur protestant, l'Anglais Coxe, a seul été impartial pour l'étudier ; seul il a rendu justice à l'écrit et au caractère du Jésuite ¹. « C'est un ouvrage, dit-il, plein de sagesse, qui indique beaucoup de talent, et respire la bonne foi et la conviction de l'innocence. Le Père Nithard y réduit à de justes proportions les accusations vagues et non prouvées de don Juan, prince d'ailleurs estimable sous d'autres rapports, néanmoins ambitieux et emporté, et qui, dans cette affaire, usa de moyens que condamnent l'honneur et la conscience. »

Ainsi que l'historien anglais, le prince espagnol n'ignorait sans doute pas toutes ces choses ; mais il aspirait à devenir maître du royaume pendant la minorité d'un enfant malade, il rêvait peut-être la couronne en cas de mort : il sacrifia la vérité à une inimitié de famille et à de vastes projets.

Nithard n'avait pour appui que la reine, dont l'instinct de mère devinait les espérances du bâtard de Philippe IV, son époux ; elle s'épouventait de sa solitude au milieu d'une cour sans énergie et d'un peuple irrité de ses revers et de sa pompeuse misère. Nithard était son conseil ; elle y tenait par affection, par estime et par opposition à don Juan ; mais le Jésuite ne pouvait lutter contre les difficultés qu'on lui suscitait de tous côtés. Marie-Anne était abandonnée par les conseillers même de la Couronne dévoués à l'Infant ; elle essaya de capituler avec lui. « Don Juan déclare, ajoute Amelot ², que si le Père Nithard ne sort pas sans délai par une porte de Madrid, il en sortira par les fenêtres de sa maison. »

Un auteur contemporain a publié à Paris, au moment même où les faits venaient de s'accomplir, une *Relation de la sortie d'Espagne du*

Le père Nithard abandonne l'Espagne.

(1) *Mémoires d'Amelot de La Houssaye*, t. 1, p. 343.

(1) *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, t. 1, introd., p. 157.

(2) *Mémoires d'Amelot de La Houssaye*, t. 1, p. 346.

Père Nithard¹, et cet événement n'y est pas raconté avec la crudité morose qui dépare les récits de La Houssaye. « Depuis longtemps, y lit-on, le Jésuite sollicitait la permission de se retirer. Un dimanche, après avoir confessé la reine, il se jette à ses pieds et il la conjure de ne plus s'opposer à son départ. Marie-Anne fondit en larmes; elle persistait dans son refus; mais, le renvoi du Père devenant une question d'Etat, elle se vit contrainte de céder à l'empire des circonstances. En 1669, Nithard put enfin s'éloigner. Don Juan avait pris les armes le 23 février; deux jours après, le 25, la reine-mère signait le décret suivant :

« Jean-Everard Nithard, religieux de la Société de Jésus, mon confesseur, conseiller d'Etat et inquisiteur général, m'ayant suppliée de lui permettre de se retirer hors du royaume, quoique très-satisfaite de sa vertu et de ses autres bonnes qualités, aussi bien que de son zèle et de ses soins à me rendre service, ayant égard à l'instance qu'il m'a faite et pour d'autres considérations, je lui ai accordé la permission de se retirer où il voudra, en Allemagne ou à Rome. Mais, pour témoignage de mon contentement et de ma reconnaissance des services par lui rendus à l'Etat, je veux qu'il conserve ses titres, ses charges et ses revenus. Je veux, de plus, qu'il parte revêtu du titre d'ambassadeur extraordinaire en Allemagne ou à Rome.

» Moi, la Reine. »

Son
désinté-
resse-
ment.

Le Père Nithard faisait en s'éloignant cesser un conflit dans lequel le nom d'un Jésuite intervenait. Don Juan, heureux de sa victoire sur la reine-régente, n'en demanda pas davantage pour le moment. Il aurait même ratifié et au delà toutes les dignités que Marie-Anne accumulait sur la tête de son confesseur; mais Nithard, dont le ministère avait été si tristement célèbre, ne voulut pas accepter les honneurs et les pensions qui compensaient un exil si désiré. « Nous devons, ainsi s'exprime Coxé¹, dire à la louange de ce ministre disgracié qu'il donna un singulier exemple de désintéressement. Il refusa les offres d'argent qui lui furent faites par plusieurs personnes, entre autres par le cardinal d'Arragon et le comte de Pennaranda. Il préféra, pour employer sa propre expression, quitter l'Espagne en pauvre prêtre, comme il était venu. Ce n'est pas sans peine qu'on put lui faire recevoir 200 pistoles de la part de sa protectrice pour son voyage de Rome, à la place d'une pension de 2,000 piastres; mais il refusa l'ambassade qui lui fut alors proposée. »

Il est
élevé au
Cardina-
lat.

Don Juan s'était flatté que son opposition au Jésuite le rendrait maître des affaires, et qu'ainsi

il saurait communiquer à l'Espagne un sang nouveau. Il succomba à la peine; il devint plus odieux que Nithard. A l'exemple de toutes les oppositions, il avait fait de magnifiques promesses, et la réalité l'écrasa. Nithard n'était pas un de ces favoris vulgaires que les princes oublient dans leur proscription. Il n'avait donné à Marie-Anne que de sages conseils. Son souvenir lui était cher; elle voulut lui accorder un témoignage de son estime, en le forçant à recevoir le titre de premier ministre. Le Pape l'avait virtuellement relevé de ses vœux; la reine-régente le nomma ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège; il fut sacré Archevêque d'Edesse; puis enfin, le 22 février 1673, Clément X le décora de la pourpre romaine. Le Jésuite, prince de l'Eglise, mourut en 1684.

Pour secouer la torpeur dans laquelle les héritiers de Charles-Quint et de Philippe II avaient plongé l'Espagne, il lui eût fallu un roi à la taille de ces monarques, ou tout au moins des ministres comme le cardinal Ximènes. Les uns n'étaient pas plus possibles que les autres; car, sous des princes sans volonté, sans intelligence, l'énergie des hommes d'Etat s'use vite, ou elle est si promptement calomniée qu'on la condamne à un perpétuel exil. Les souverains de la maison d'Autriche avaient tous les éléments de succès, un empire sur les terres duquel le soleil ne se couchait jamais, ainsi que le disaient les Espagnols avec un orgueil métaphorique si bien approprié à la fierté de leur langue; des peuples fidèles, et un respect religieux pour le culte des ancêtres. Il ne leur manquait qu'un Louis XIV ou un Sobieski pour développer tant de généreuses qualités. De Philippe IV, ils tombèrent dans l'éternelle enfance de Charles II, espèce de roi fainéant qui proscrivait sa mère, qui la rappela; qui prit pour ministre don Juan d'Autriche, et qui l'abandonna à la haine publique. Enfin, aussi fatigué de régner que de vivre, il se renferma tantôt à l'Escurial, tantôt dans les bosquets del Prado, consumant sa languissante existence au milieu des femmes, des nains et des animaux rares que lui fournissaient ses provinces d'outre-mer.

En face de cette prostration de la royauté, les Jésuites, ne rencontrant aucun appui sur le trône, tentèrent, par une éducation nationale, de vaincre la léthargie du peuple. Mais le peuple se conformait aux goûts de son roi; il était triste de ses tristesses, malade des maux sous lesquels Charles II s'affaissait. Le peuple espagnol, patient comme la véritable force, semblait attendre que la mort du souverain mît un terme à son agonie. Il pressentait, il invoquait peut-être des déchirements intérieurs pour le tirer de sa somnolence. Les Jésuites, soumis à cette action délétère, suivirent l'exemple du peuple; ils attendirent comme lui une cir-

(1) In-4^e, Paris, 1669. Imprimé en espagnol et en français.

(2) *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, t. 1, Introd., p. 26.

constance que la guerre de succession produisit.

Pendant ce temps, les Pères de la Compagnie de Jésus prenaient dans d'autres contrées de l'Europe un développement nécessaire à son existence. Ils ne cessaient de s'étendre en Allemagne. En Pologne, sous l'épée victorieuse de Jean Sobieski, ils réalisaient dans les armées et dans les collèges la fin de leur Institut. Pour que les Jésuites obtiennent sur les multitudes une influence prépondérante, il faut qu'ils trouvent à la tête des affaires un prince énergique ou un pouvoir qui ne consente pas à s'annihiler. Monarchie ou république, légitimité ou droit électif, le mode de gouvernement leur importe peu, pourvu que ces gouvernements soient forts. Ils ne se déploient à leur aise qu'à l'abri d'une autorité que les factieux ne viennent pas tirailler. Alors, renfermés dans les attributions que saint Ignace de Loyola leur a tracées, assurés d'avoir un lendemain, parce qu'ils connaissent la pensée dirigeante, ils se livrent sans précipitation et sans crainte aux travaux de l'apostolat. Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, nous les voyons en Espagne faibles et irresolus comme le gouvernement. En Pologne, à la même époque, ils apparaissent aussi entreprenants qu'aux jours de leur fondation, ou lorsque le Père Jules Mancinelli, qui passa soixante-deux ans de sa vie dans la Compagnie, répandait sur le Nord les lumières de sa foi et les ardeurs de sa charité.

C'est que sur le trône de Pologne il se rencontrait un homme qui avait foi en leur mission comme eux avaient confiance en son génie. Cet homme était Jean Sobieski. La Pologne appréciait la Société de Jésus; elle avait vu les Pères populariser la morale et l'esprit national sous ses rois Bathori, Sigismond et Ladislas. Pour récompenser tant de sacrifices, elle appelait au trône Jean-Casimir qui, le 25 septembre 1643, avait pris l'habit de la Compagnie, et que, quatre ans après, Innocent X forçait de recevoir le chapeau de cardinal. Casimir, roi et Jésuite, apaisa les factions qui divisaient le royaume, et, quand il jugea que sa mission de souverain était accomplie, il abdiqua en 1668. Son règne fut celui de la paix et de l'éducation publique. Cette éducation était puissante, parce qu'elle s'adressait à des natures vigoureuses, à des cœurs qu'une civilisation trop hâtée n'amoindrisait pas. Les Jésuites formaient à la vertu et à la science ces Français du Nord, si amants de

leur liberté et de la gloire militaire. Ils s'en faisaient aimer dans les collèges, ils les suivaient dans les camps; ils étaient les orateurs de l'armée, les médecins du blessé, les apôtres de la charité chrétienne au milieu des batailles; les grandes familles et le peuple les acceptaient comme des guides. Ils arrivaient avec Jacques Sobieski sous les murs de Moscou, ils marchaient avec Zolkiewski contre les Turcs, avec Czarneski contre Charles-Gustave de Suède. Dans une de ces invasions si fréquentes en de semblables guerres, le Père André Bobola fut surpris à Pinsk, le 46 mai 1657, par une troupe de Cosaques. Les Cosaques détestaient tous les catholiques; mais les Jésuites étaient pour eux un objet spécial de haine. Bobola jouissait de la confiance des Polonais; ils lui font subir tous les genres de martyre. Cette fraternité de dangers avait établi entre les Pères de l'Institut et les enfants de la Pologne une alliance que le temps cimentait, et que le règne de Jean Sobieski consacra.

Fils de ses œuvres, ainsi que cette Noblesse si fière de sa rude indépendance, Sobieski était déjà le héros de la Pologne. Vaillant soldat, habile général, grand politique, il possédait encore les qualités de l'esprit et du cœur. Le sabre pour lui n'était pas le dernier effort de l'intelligence, et sa raison, mûrie par l'expérience des Jésuites, lui donnait dans les Diètes un ascendant presque souverain. Depuis vingt ans, les Polonais le regardaient comme le bouclier de leur liberté; car, né en 1629, il n'avait cessé de combattre pour la défense ou pour l'honneur de son pays. En 1672, Mahomet IV et Coprogli, son visir, franchissent le Danube à la tête de cent cinquante mille soldats. Ils investissent les murailles de Kamienieck, le boulevard de la Pologne. Cent mille Tartares, conduits par leur khan, Selim-Ghérai, et d'innombrables hordes de Cosaques secondent, sur la Vistule, les mouvements de l'armée mahométane. Le Roi de Pologne, Michel Koribut-Wiecnowiecki, jaloux de Sobieski, vient de mettre sa tête à prix. En face du péril, le Prince cherche son salut dans la fuite. Mais le soldat ne désespère ni de son courage ni de sa foi. Il a sous sa tente le Père Przeborowski, son confesseur et son ami. Le général et le Jésuite ont pensé que, devant cette irruption de barbares, il fallait que la Croix triomphât, ou que la Pologne fût réduite en cendres. Le 4 novembre 1673, anniversaire de la fête de saint Martin de Tours, Slave de nation, Sobieski paraît à la tête de son armée. La neige couvrait la terre; mais les Polonais demandent à vaincre ou à mourir. Sobieski et Jablonowski, qui, avec leurs états-majors, ont passé une partie de la nuit en prières, ne veulent pas comprimer cet héroïque

Sobieski
et le père
Przeborowski,
son confesseur.

(1) En 1668, le prince de Radzivil, chancelier de Lithuanie, dédiait à la Compagnie de Jésus un livre qu'il avait écrit sous le titre de *Historia passionis Christi punctatim animâ devota per tres libros et capitula exposita* (Warsavia, 1668). Nous lisons dans l'épître dédicatoire: « J'ai entendu, dit le chancelier, mon frère Radzivil, de glorieuse mémoire, palatin de Vilna et général du grand-duché de Lithuanie, qui était protestant, me faire cet aveu: « Quoique nous ayons, me disait-il, des personnes chargées de découvrir et de noter les fautes des Religieux, nous n'avons jamais pu rien trouver de repré-

» hensible dans la Société de Jésus. D'après mon sentiment, je les déclare hommes de probité. »

« Soldats de Pologne, s'écria Sobieski, vous allez combattre pour la patrie, et Jésus-Christ combat pour vous. » A ces mots, l'armée s'incline sous la main du Jésuite, qui bénit tout à la fois et ceux qui vont succomber et ceux qui vont triompher. Puis la bataille de Choczim commença. Elle fut terrible. Vingt mille Turcs restèrent sur le terrain, un plus grand nombre périt dans les eaux du Dniester. Quand le canon eut cessé de gronder sur cette plaine fumante de carnage, le Père Przeborowski, qui n'avait eu à partager que les dangers de la bataille, dressa de ses mains un autel. « Il donna, dit M. de Salvandy, sa bénédiction aux soldats de la Croix; et, inclinés sur leurs armes, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, ils entonnèrent avec lui l'hymne de louanges au Dieu qui prescrit la paix aux hommes, et qu'invoquent les armées ¹. »

Sobieski inaugura sa royauté future. Le roi Michel mourut le jour même de cette victoire, qui en couronnait tant d'autres; et, lorsque, dans la Diète de l'élection, chacun se demandait à qui l'on confierait le sceptre, « A celui qui l'a le plus vaillamment défendu ! » s'écria Jablonowski, le frère d'armes et l'émule du vainqueur de Choczim. — Vive Sobieski ! Qu'il règne sur nous ! » Telle fut la réponse qui s'élança de tous les cœurs. Jean Sobieski était roi. A force de victoires et de dextérité diplomatique, il contraignit les Turcs à signer la paix. Alors il ne songea qu'à faire fleurir dans son empire la Religion et les belles-lettres. Les Jésuites l'avaient puissamment secondé ; ils trouvaient dans la reine de Pologne, Marie d'Arquien, une protection éclairée. Ils étaient les conseillers du Roi ; le Père Vota vint encore augmenter le prestige de la Compagnie.

Vota avait été chargé par le Pape d'ouvrir en Russie des négociations relatives à la réunion des Grecs avec l'Eglise latine. Cette mission ne fut pas plus heureuse que celle du Père Possevin ; mais, arrivé à Varsovie, Vota, à qui l'empereur Léopold et le Souverain Pontife accordaient toute leur confiance, n'eut pas de peine à gagner celle de Sobieski. Il se plaisait dans l'entretien des savants, il aimait surtout à s'entourer de Jésuites. La conversation si brillante d'érudition et d'esprit du Père Vota, ses connaissances variées en philosophie, en éloquence, en poésie, en peinture et en musique, son intelligence des hommes et des affaires, firent vivement désirer au Roi de s'attacher un Religieux qui pouvait rendre tant de services à la Pologne. Le Père Przeborowski n'existait plus, Vota le remplaça dans l'intimité du héros. Le Jésuite devint son confesseur et pour ainsi dire son principal ministre. Quelques années s'écoulèrent ainsi ; mais en 1683 l'Allemagne

était menacée d'une nouvelle invasion. Les Turcs, dont la politique de Louis XIV s'était fait d'utiles auxiliaires contre la maison d'Autriche, s'apprétaient à porter la guerre au sein de l'empire germanique.

La gloire de Sobieski retentissait en Europe. Le grand Roi, à l'apogée de sa puissance, sollicita l'alliance de ce soldat élu roi par ses pairs, et qu'il avait compté au nombre de ses mousquetaires. L'Empereur Léopold, de son côté, fit appel à la valeur et aux intérêts de la Pologne. Le Pape Innocent XI écrivit à Sobieski pour lui dire qu'en dehors de la politique humaine et des négociations, il y avait une question qui dominait toutes les autres : c'était l'honneur et l'avenir de la Chrétienté, que les armes musulmanes s'apprétaient à compromettre. Les ambassadeurs de Louis XIV s'opposèrent à ce principe, qui vivifiait les forces de l'Allemagne. Ils étaient insinuants et fiers de la splendeur de leur patrie ; mais ils avaient auprès du Roi un concurrent. Le Père Vota, né en Piémont, était sujet d'un Prince uni avec la maison d'Autriche. Polonais par adoption, il devait au Roi le conseil le plus favorable à la Pologne et à la Catholicité. La France, séparée de cet Etat par d'autres royaumes, n'était qu'un allié inutile, tandis que les empereurs ses voisins pouvaient l'aider avec efficacité soit contre les Turcs, soit contre les Russes. Vota fit valoir ces motifs auprès de Sobieski ; peut-être même rappela-t-il à son âme ulcérée les hauteurs déplacées de Louis XIV et l'insulte que la cour de Versailles avait faite à la reine Marie d'Arquien, qui, parce qu'elle était née Française, ne put jamais obtenir les honneurs dus à la majesté souveraine.

Quoi qu'il en soit, le Jésuite fixa les irrésolutions de Sobieski. Le roi de Pologne entra dans la ligue d'Augsbourg, et le 12 septembre 1683 il sauva l'empire germanique par une victoire. Sobieski, ainsi qu'il le mandait au Pape, était venu, il avait vu, il avait vaincu. La capitale de l'Autriche était délivrée, et le Père Vota put appliquer à son royal pénitent les paroles de l'Evangile qui avaient déjà salué le triomphe d'Huniade et celui de don Juan d'Autriche : « Il fut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean, » s'écria le Jésuite dans la vieille basilique de Saint-Etienne. L'Allemagne et l'Italie s'unirent à cet éloge ; l'empereur Léopold seul ne s'y associa que du bout des lèvres. Son trône venait d'être raffermi par Sobieski ; il acquitta une pareille dette par une orgueilleuse ingratitude ¹. La victoire remportée sous les murs de Vienne

(1) Après la bataille de Vienne, l'empereur Léopold se montra si froid, si dédaigneux envers le grand capitaine, que Sobieski, prenant congé de Léopold, ne put s'empêcher de lui dire : « Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service. » Un bon mot fut la seule vengeance que le roi de Pologne tira du prince qui n'avait pas su défendre sa couronne, et qui n'osait même pas honorer son sauveur.

(1) *Histoire de Pologne avant et sous le bon roi Sobieski*, par N.-A. de Salvandy, t. II, p. 144.

Sobieski
est élu
Roi.

Le père
Vota
devient
son con-
seiller.

était le salut de l'empire ; mais elle ajournait les ambitieux projets de Louis XIV. Les écrivains français n'ont pas pardonné au Jésuite Vota la détermination qu'il fit prendre à la Pologne. L'abbé Coyer, auteur d'une *Histoire de Sobieski*, Faucher, qui a laissé une *Vie du Cardinal de Polignac*, l'accusent de s'être mis en opposition avec les intérêts de leur patrie. Cette patrie est la nôtre aussi, mais elle n'était pas celle de Vota ; mais, en éloignant le Roi de Pologne d'une alliance avec Louis XIV, ce Jésuite faisait acte de nationalité, et en même temps il servait la cause de la Foi catholique. Il ne mérite donc point le reproche qui lui est adressé, et dont, quoique Français, nous ne croyons pas devoir accepter l'injustice.

Pour juger un homme à sa valeur, il faut le voir à distance ; les héros eux-mêmes ont besoin de cet intervalle entre la vie et la gloire que les passions contemporaines ne se décident jamais à accorder. Sobieski était, avant tout, un monarque guerrier. Il devait plaire à un peuple soldat : la Pologne se plaignit d'être ruinée par ses victoires. Le Roi avait deux fils, Jacques et Constantin. Par une de ces faiblesses dont les cœurs de père ont seuls le secret, Sobieski se prit à entourer son dernier né des témoignages de son affection. Jacques avait été formé par lui au maniement des armes ; il était violent et ambitieux, il aspirait à continuer en Pologne la race des Jagellons ; et, se persuadant que, si Sobieski conservait le sceptre dans sa famille, ce sceptre serait l'héritage de son jeune frère, le prince chercha à se créer un parti. La discorde éclatait déjà entre le père et le fils : l'un parlait de maudire, l'autre de fuir à l'étranger, et peut-être de fomenteur des dissensions civiles. Vota était le confident des douleurs paternelles. Il lisait dans cette âme que des désespoirs de toute nature accablaient ; il songe à calmer la colère irréflective de Jacques. Il accourt auprès de lui ; il lui fait sentir l'injustice de ses soupçons et le peu de fondement de ses jalousies contre un frère que son âge encore tendre rendait l'objet des caresses du Roi. Jacques résista longtemps au Jésuite ; mais enfin, vaincu par ses prières, il se laissa conduire à l'armée dont Sobieski prenait le commandement. Il fléchit le genou devant le monarque, il implora un pardon qui, au même instant, tombait du cœur de ce malheureux père. Le lendemain, le héros, entre ses deux fils, ouvrait la campagne par une victoire.

Les Polonais, insatiables de combats, se fatiguaient de ce prince, dont la guerre était l'élément. Ils lui reprochaient avec amertume les fautes politiques de son règne, ils aspiraient à ressaisir une indépendance que la fermeté de Sobieski leur paraissait toujours prête à compromettre. Ces préventions dégénérèrent en haine ; elles empoisonnèrent son existence. C'était

dans le sein de Vota qu'il épanchait ses tristesses : il se sentait frappé au cœur, et cet homme que les plus grands périls n'avaient pu effrayer, qui avait tenu dans ses mains les destinées du monde, se désolait de ne plus voir attaché à son nom un prestige de popularité. Le sceptre de Pologne échappait à ses enfants ; le Roi se voyait mourir, et, dans les cruelles prévisions du trépas, il jetait avec terreur un dernier regard sur l'avenir de cette nation qu'il avait glorifiée. En 1696, le 17 juin, qui, par une étrange coïncidence, était le jour de sa naissance et de son élection, Sobieski comprit qu'il fallait dire adieu à la terre. Le Père Vota et l'abbé de Polignac, élève des Jésuites et ambassadeur de France à Varsovie, reçurent ses suprêmes confidences ; ils adoucirent si bien le terrible passage du trône à l'éternité que, quand Sobieski, frappé d'apoplexie, eut repris ses sens, il dit : « Je me trouvais bien. » Ce regret de vivre encore, si brièvement exprimé dans les bras de la mort, était un reproche pour la Pologne, un encouragement pour le Jésuite. Vota pria de nouveau avec lui, et Sobieski s'éteignit à l'âge de soixante-six ans. « Il accepta, dit l'historien Zaduski, le sacrifice de mourir plus volontiers qu'il n'avait accepté, vingt-trois ans auparavant, celui de régner ; car alors il lui fallut plus de quarante-huit heures de combat avant de se rendre aux vœux du pays. Ici il ne combattit point, il déposa, sans se plaindre, dans cette journée solennelle, la couronne et la vie, pour les échanger contre une autre vie, et, je le crois fermement, contre une autre couronne. »

Au moment où le midi et le nord de l'Europe voyaient les Jésuites obtenir sur Louis XIV et Sobieski un ascendant religieux qui, par la force des choses, devait rejaillir sur la politique, ils apparaissaient au grand jour dans l'Angleterre elle-même. Leur action se faisait sentir au palais de White-Hall ; là, comme partout, ils subirent le contre-coup des préventions, des colères ou des enthousiasmes irréflectifs.

La République des Saints se divisait ; Olivier Cromwell était mort roi par le fait, léguant à Richard, son fils, un pouvoir que la gloire, le crime et une sage administration avaient cimenté. Cet héritier du vieux Noll était un honnête homme. Pour continuer la dictature de son père, déguisée sous le titre ambitieusement modeste de Protecteur, il fallait s'associer aux cruautés des Indépendants et des Presbytériens contre les Catholiques, et se résigner à devenir ou leur chef ou leur esclave. Richard pensa que le diadème de la Grande-Bretagne ne valait pas le sacrifice de son repos et de sa probité ; il renonça à la glorieuse mais sanglante succession que lui laissait Cromwell, et, du fond de son obscurité, il regarda passer les événements. Le général Monk, un des soldats de l'Indépen-

Les
Jésuites
en An-
glettere.

Restau-
ration de
Charles.
II.

dance, jugea que les excès du Puritanisme entraîneraient l'Angleterre à sa perte. Il voyait les promoteurs les plus désintéressés de la République des Saints se disputer l'autorité, il constatait un malaise universel, un affaissement du pouvoir qui ne vient qu'à la suite des corruptions législatives ou des mépris du peuple : il résolut d'y mettre un terme. A la tête des armées, il transige avec la royauté prosrite, et le 8 juin 1660, Charles Stuart, fils de Charles I^{er}, est rappelé au trône par cette même nation qui, moins de onze ans auparavant, s'était rendue solidaire du régicide.

Portrait
de ce
prince.

Charles II fut un souverain que le malheur conduisit au scepticisme politique. Il avait eu le temps de méditer, dans les cours étrangères, sur la position faite aux princes exilés. Il savait que rien ne réussit par eux, que rien ne se tente en leur faveur. Ils sont là pour devenir l'appoint d'un marché, ou les victimes des terreurs diplomatiques. Sa chevaleresque ardeur de Worcester, son Odyssée de misères après cette bataille, les dangers personnels qu'il a courus sous Montrose, le La Rochejaquelein des clans écossais, les lâches abandons du principe monarchique que les Rois ou leurs ministres consummaient, tout avait donné à cet esprit superficiel et frondeur une maturité d'égoïsme dont, une fois parvenu au trône, rien ne put déranger les calculs. Voluptueux, plein d'insouciance, il ne vit dans sa restauration qu'un moyen de forcer le plaisir à compenser les amertumes de l'exil. Indifférent à tous les cultes, il n'osa pas cependant laisser aux Catholiques le droit de l'accuser d'ingratitude ou d'injustice. Il connaissait leur fidélité à son père, fidélité qui ne s'était jamais démentie ; il signa donc à Bréda une déclaration de liberté de conscience qui leur promettait des jours plus heureux. Le peuple anglais accueillit avec des transports inexprimables le Roi qu'il avait si souvent maudit dans ses clubs et poursuivi sur les champs de bataille. Quand les plus bruyants éclats de l'ivresse publique furent calmés, Charles II résolut de tenir sa parole ; il essaya de mitiger les lois pénales dont les rigueurs pesaient sur les Catholiques.

Les
Catholi-
ques de-
mandent
l'abroga-
tion des
lois de
persécu-
tion.

Ils se réunirent à Arundel-House, au mois de juin 1664, et ils présentèrent à la Chambre des Lords une pétition tendant à faire abolir les décrets sanguinaires, les mesures exceptionnelles, les writs de persécution et de confiscation dont ils avaient été l'objet depuis Henri VIII. Malgré l'acharnement de Clarendon, ce bill allait être accepté à peu près dans son ensemble, lorsqu'un membre du Parlement fit la motion « qu'aucun Jésuite ne serait apte à jouir du bénéfice de l'acte projeté. » Cette exclusion, pleine de ruse calviniste, était un outrage à l'égalité, une leçon pour les Catholiques. Les uns repoussèrent avec énergie toute mesure flé-

trissante ; les autres s'imaginèrent que les disciples de Loyola devaient renoncer à leur Institut et donner à la paix un gage d'abnégation. L'Hérésie venait de jeter la discorde dans le camp des Catholiques. Il y en avait qui se persuadaient que la proscription de l'Ordre de Jésus serait une sauvegarde pour eux. L'Anglicanisme ne se montrait hostile qu'à la Compagnie : ils l'offraient en holocauste. Les uns disaient que l'Eglise vivrait bien sans les Jésuites ; les autres, qu'ils lui étaient nuisibles par leur impopularité auprès des Protestants. Le plus grand nombre, cependant, envisageait la question sous un point de vue moins étroit. Ils demandaient que l'unité se fît dans le parti ; ils avaient souffert tous ensemble, ils conseillaient de vaincre ou de succomber tous ensemble. Le sacrifice des Jésuites rendait l'Anglicanisme plus exigeant, et, après avoir obtenu une première victoire due à la lâcheté, il ne fallait pas compter qu'il s'arrêterait à une seule exclusion parlementaire. En laissant poser le principe de proscription, les Catholiques se résignaient à en accepter les conséquences, et quand ils seraient décimés, ces conséquences n'offriraient aucun obstacle dans l'application. L'Anglicanisme caressait maintenant les Papistes afin de les affaiblir ; mais ils devaient craindre de se voir persécutés à leur tour, et de ne plus trouver dans l'appui du Clergé séculier les lumières et le courage dont ils auraient besoin au jour du danger. Désertir la cause des Jésuites par timidité ou par calcul, c'était rouvrir la voie des iniquités, restreindre la liberté de conscience, et fournir aux Sectaires un argument dont ils sauraient bien se servir en temps opportun. L'existence de la Société de Jésus n'était pas, sans doute, si intimement liée à l'existence de l'Eglise, que la mort de l'une dût entraîner la chute de l'autre ; mais les Catholiques anglais prétendaient que la difficulté ne consistait pas en cela. Il s'agissait pour eux d'être ou de n'être pas, de pouvoir faire élever leurs enfants selon leurs vœux, ou de courber la tête sous le joug protestant. Les deux opinions évoquèrent des défenseurs. Une guerre civile éclata en controverses et en pamphlets ; le comité d'Arundel-House se changea en Forum. Les Catholiques n'avaient pu s'entendre ; le Parlement profita de ces divisions qu'il provoquait. Le bill de liberté religieuse fut ajourné ; de nouveaux événements le rendirent impossible.

Les questions politiques les plus importantes s'effacent avec le temps. Elles meurent sous de nouvelles ambitions, ou elles se transforment. Il n'en est pas ainsi des matières religieuses. Celles-là, qui touchent au fond, à l'essence même de la Société, peuvent sommeiller dans des jours de calme ou d'inertie. Quand sonne l'heure des troubles de l'esprit, précurseurs des tumultes populaires, elles reparaissent tou-

jours jeunes, toujours vivaces. Cette question de l'Ultramontanisme, que Bellarmin et Bossuet, que l'Eglise gallicane et les Docteurs de Rome ont si souvent agitée, n'a jamais pu être résolue. A des temps donnés, elle revient dans la polémique, comme un bélier qui doit battre en brèche le rempart de la Catholicité. Mais la prudence des Souverains Pontifes et les événements eux-mêmes ont brisé cette arme. Ce que les théologiens les plus érudits, ce que les légistes les plus savamment acrimonieux de France n'avaient su faire, l'Eglise romaine l'a réalisé en laissant tomber en désuétude un pouvoir moral qu'elle n'exerça jadis que dans l'intérêt des peuples opprimés. Ce ne sont plus les Papes qui ébranlent le trône des Rois, mais les idées révolutionnaires. Quand, dans un espace de douze années, on voit la République française et l'empereur Napoléon suivre à deux reprises différentes l'exemple du connétable de Bourbon et de Charles-Quint, lorsque Pie VI meurt en exil, lorsque son successeur est enlevé de Rome par quelques gendarmes, nous croyons qu'il est au moins superflu de rentrer dans un débat que d'un côté la violence, que de l'autre la sagesse, ont tranché à jamais.

Au siècle de Charles II et de Louis XIV, on ne discutait déjà plus sur les choses, mais sur les mots. Le pouvoir du spirituel et du temporel était mieux défini et plus distinct. Les Jésuites en Angleterre se rendaient aussi bien compte qu'en Italie et en France des doctrines que consacraient les nouveaux besoins de la société. Ils n'agitèrent donc pas cette question, et, dit Lingard¹, qui n'est pas suspect de partialité en leur faveur, « Clarendon est, comme de coutume, inexact. Les Jésuites furent réellement exclus des avantages de l'acte; et dans leurs raisons, publiées par eux à cette époque, ils proclament que depuis l'année 1648 tous les membres de la Compagnie, par ordre de leur Général, sont obligés, sous peine de censure, de ne pas enseigner la doctrine dont il s'agit ici, soit en paroles, soit par écrit. » Le témoignage des historiens du temps confirme l'assertion de Lingard.

Les Jésuites ne fournissaient aucun prétexte à la persécution. La tempête révolutionnaire les avait dispersés, mais ils ont en eux un principe de vie si tenace, mais ils savent depuis si longtemps que la lutte est la première condition de leur existence, que le rétablissement de la monarchie les trouva encore plus forts qu'auparavant. Depuis la restauration de Charles II, ils se livraient aux travaux du ministère ou de l'éducation, sans s'occuper des querelles qui, à leur sujet, divisaient les Catholiques anglais. Ils pensaient qu'en face d'une révolution à peine vaincue, il ne leur restait qu'un parti à prendre,

celui de la prudence. Ils temporisèrent donc. Néanmoins il y avait dans les esprits trop de ferment de discorde pour que cette sagesse ne fût pas calomniée. En 1663 la peste sévit à Londres; en 1666 un immense incendie éclata dans cette ville : plusieurs quartiers devinrent la proie des flammes; la ruine produisit l'exaspération. L'Anglicanisme s'empara du double fléau. A cette multitude aigrie par le malheur il montre les Catholiques, et les Jésuites surtout, comme les auteurs des désastres : ce sont les Jésuites qui empoisonnent les sources d'eau, les Jésuites qui, par des malélices, ont propagé la contagion, les Jésuites qui, pour anéantir le Calvinisme, ont condamné au feu la capitale de la vieille Angleterre. La Chambre des Communes s'associe par un acte législatif à des impostures dont elle a le secret : elle adresse au Roi une pétition pour le supplier de mettre un terme à l'insolence et aux progrès des Papistes. Vingt enquêtes sont ordonnées. L'Anglicanisme les commence avec une rigueur pleine d'éclat. Elles ne révèlent aucun Jésuite coupable; mais elles ont servi à tenir en haleine les préjugés et les injustices. Charles II sent qu'il faut céder à des colères qu'il n'ose comprimer; car, avant tout, il veut mourir Roi après avoir si longtemps vécu proscrit. Les difficultés s'accumulent autour de lui, il les ajourne ou les conjure par des palliatifs. Ces palliatifs constitutionnels doivent tuer sa dynastie. Le Roi n'a pas d'enfants légitimes : il lègue d'avance à son successeur tous les embarras que suscitent à la monarchie son bonheur voyager et les haines protestantes. Le Parlement exige qu'il fasse de l'arbitraire : Charles II se résigne à bannir les Jésuites et à ordonner l'exécution des lois contre les réu-sants. « Il oubliait ses amis, dit Bévill Higgons¹, et obligeait ses ennemis. En voulant par là ramener une espèce d'hommes que nuls bien-faits ne pouvaient rendre reconnaissants, il négligea ceux qu'aucune injustice n'aurait contrainsts à se détacher de sa cour. »

Pendant ce temps, Jacques, duc d'York, son frère et l'héritier de la couronne, lisait l'*Histoire de la Réforme* du docteur Heylin. Cette lecture l'amenait à croire qu'il y avait pour lui obligation de se réconcilier avec l'Eglise universelle. Le duc d'York était un prince au jugement droit, d'une bravoure incontestable, mais qui ignorait que la prudence est quelquefois une vertu politique. Plus franc, moins volage dans ses amours, plus économe que Charles II, soldat sous le grand Condé et sous Turenne, amiral d'Angleterre dans sa lutte avec la Hollande, il a vaincu Opdam en 1665, et tenu tête au terrible Ruyter en 1672. Mais il ne sait pas, comme le Roi, se prêter à des caprices législatifs; il aime, dans les ardeurs de son carac-

Carac-
tère du
duc
d'York.

(1) *Histoire d'Angleterre*, par le docteur Lingard, t. XII.

(1) *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, p. 570.

Il se fait Catholique.

tère, à rompre en visière au fanatisme qu'il ne partage pas. La vérité brille à ses yeux, il l'accepte. Pourtant, par une exception à ses tendances habituelles, il s'efforce de cacher sous la profession publique du culte anglican la croyance catholique qui illumine son âme. Le Père Simons est consulté par lui. Ce Jésuite déclare qu'une pareille duplicité est coupable ; le Souverain Pontife adhère à cet avis. Jacques révèle au Roi ses scrupules de conscience. Le Roi, catholique par instinct, y applaudit, ainsi que lord Arundel, sir Thomas Clifford et lord Arlington. Sûr de lui-même et de son frère, le duc d'York fait profession publique de fidélité au Saint-Siège.

Les Jésuites, conjurateurs en Angleterre, sont défendus par Antoine Arnauld.

Charles éprouvait des besoins d'argent sans cesse renaissants. Il avait ses maîtresses à enrichir, son Parlement à acheter et toujours des goûts nouveaux à satisfaire. Louis XIV, qui tenait en laisse le gouvernement britannique, subventionnait ses ministres, fatale redevance que les Anglais acquitteront avec usure lorsque la France tombera entre les mains du Cardinal Dubois et de ses imitateurs. Charles Stuart était besogneux. Les Chambres ne secouraient sa détresse que lorsque le Roi consentait à mettre les Jésuites hors la loi. On accumulait ainsi les décrets de proscription dans les limbes parlementaires afin de les sanctionner par leur multiplicité. La Compagnie de Jésus était l'arbre qu'il fallait déraciner pour voir sécher sur pied toutes les jeunes plantes catholiques. Ce système fut suivi avec une rare adresse, et il échoua cependant.

On tourna contre les Pères les hostilités du peuple. On se fit une arme de sa passion d'indépendance, de ses goûts de marchand, de ce puritanisme exagéré qu'il fait passer dans ses habitudes et dans sa vie. On lui montra le duc d'York toujours prêt à briser par les Jésuites l'œuvre que deux révolutions cimentaient. La spoliation du Clergé avait créé d'immenses fortunes territoriales. L'extinction des Ordres religieux avait supprimé les dîmes et les corvées. On persuada à l'aristocratie et à la classe bourgeoise que les Jésuites, maîtres de l'esprit du duc d'York, n'aspiraient qu'à ressusciter tout cela. L'aristocratie et le peuple avaient intérêt à être trompés. Ils se prirent volontairement au piège qu'on leur tendait ; et, pour entretenir ces impressions si favorables à l'Hérésie, l'Anglicanisme se mit à inventer ou à patroner les fables les plus absurdes. Le règne de Charles II se trouve encadré dans un complot permanent dont les Jésuites sont l'âme.

Cette politique, basée sur une imposture perpétuelle, alla si loin que le docteur Janséniste Antoine Arnauld ne consentit pas à voir périr sous des calomnies anglaises l'ennemi qu'il s'était flatté de terrasser avec la massue de sa dialectique. Il eut un jour le courage de la vérité ; et,

en face de tant de misérables subterfuges, il laissa sortir de son cœur des accents d'une conscience honnête. Il s'écria, dans son *Apologie pour les Catholiques*¹ : « Ce que disoit Isaïe du peuple juif est vray aujourd'hui à la lettre du peuple d'Angleterre. *Omnia quæ loquitur populus iste, conjuratio est*² : tout y est présentement conjuration. Un Jésuite, autorisé par le Roi, étant aumônier de sa belle-sœur, conseille à un moine apostat de retourner dans son couvent, c'est une *conjuratio* ; il conduit quelques filles catholiques qui veulent vivre dans Londres en religieuses, *conjuratio* ; il désireroit que quelques prêtres pussent aller prêcher la Foi aux Infidèles dans quelques endroits de l'Amérique occupés par les Anglois, *conjuratio*. Rien sans doute n'est plus ridicule, et après cela l'on voudra que nous soyons assez simple pour croire que ce n'est pas pour la Religion que l'on persécute les Catholiques en Angleterre, mais seulement pour la conspiration. »

Arnauld posait le doigt sur la plaie ; il en sondait, il en faisait sonder la profondeur ; il démasquait le plan de l'Anglicanisme, et cet homme, que des rivalités de doctrine avaient entraîné dans les iniquités de parti pris, ne s'avouait pas que lui-même donnait l'exemple des accusations passionnées. Il flétrissait les Anglais mentant à l'histoire et insultant à la raison publique. Il se portait le vengeur de la Compagnie de Jésus, et il l'attaquait avec des armes pareilles. Les Puritains ne s'effrayèrent pas de cette tardive probité. Dans leur haine contre les enfants de Loyola, ils comptaient pour auxiliaires les Jansénistes. Ces derniers sacrifièrent la vérité, si éloquentement proclamée par le grand Arnauld, à des misères de coterie, à des vanités de plume, à de pauvres triomphes d'amour-propre, à une ombre de popularité qu'il ne faut jamais mendier en s'appuyant sur quelques sophismes ou sur de lâches capitulations de conscience.

L'athlète du Jansénisme s'exprimait ainsi en 1682. Nous allons, dans le récit des faits, montrer si son indignation était juste. Dans l'année 1675, un Français, fils d'une comédienne nommée la Beauchâteau, arrive en Angleterre. Il se fait appeler Hippolyte du Châtelet de Luzancy, et à jusqu'à ce jour mené une vie aventureuse. Sous-maître dans un collège, domestique, puis inculpé de faux à Montdidier en Picardie, il se présente à Londres comme renégat de la Compagnie de Jésus. Poussé par un sentiment de foi calviniste, il demande à être reçu dans le sein de l'Eglise Anglicane. Cette église l'accepte sans aucune information ; elle ouvre ses chaires au *Jésuite français* ; elle salue

(1) *Apologie pour les Catholiques*, par Arnauld, p. 474. Liège, 1682.

(2) Isaïe, cap. viii, vers. 12.

sa prétendue apostasie comme une victoire ; elle le comble de bienfaits ; et , se plaçant au niveau des partis qui ne rougissent pas d'employer les plus vils instruments , l'Eglise anglicane l'entoure de prévenances. Luzancy ne se déguisait pas que la calomnie devait payer tant de honte ; il espérait même acquérir de nouveaux droits à de plus hautes faveurs. Il se met en relation avec les chefs du Protestantisme dans le Parlement , et il accuse les Jésuites. Le Père Saint-Germain était choisi par la duchesse d'York pour confesseur : c'est sur lui que Luzancy jette son dévolu. Saint-Germain , dit-il , l'a surpris dans sa demeure ; il lui a appuyé un poignard sur la poitrine , et , en le menaçant de mort , il l'a contraint à signer un acte de rétractation. L'impudence était évidente. Il n'y a qu'un cri dans toute l'Angleterre ; l'Angleterre se lève en masse pour s'épouvanter de l'insolence des Papistes. Ordre est donné par le Roi d'arrêter le Père Saint-Germain : la Chambre des Lords rend un bill qui encourage l'apostasie ; celle des Communes , toujours plus ardente , demande que tous les Jésuites , que tous les prêtres catholiques soient plongés dans les cachots.

Devant le Conseil privé , Luzancy persiste dans ses dires. On a cru si facilement à l'in croyable qu'il pousse jusqu'à l'absurbe. Il annonce un complot des Catholiques contre les Protestants. Ce complot , dont les Jésuites sont les instigateurs , doit éclater simultanément à Londres et à Paris. Il noiera dans un fleuve de sang tous les dévoyés de l'Eglise : le roi Charles , le duc d'York , les plus grandes familles de l'Europe y sont affiliés. En gage de la sincérité de ses paroles , il appelle des témoins hérétiques. Ces témoins comparaissent ; ils ignorent tout ; ils nient tout. Les Anglicans avaient trop d'intérêt à être trompés pour se laisser aussi aisément désabuser. Il fallait que le peuple ajoutât foi à la conspiration des Jésuites et du Papisme. Le Parlement maintint les décrets que l'impudence dictait à l'arbitraire ; mais un ministre du culte réformé , Justel , ne consentit pas à laisser ainsi triompher le mensonge. Il démasqua Luzancy ¹. Un autre prit la défense du Père Saint-Germain.

(1) Atoine Arnauld lui-même , dans son *Apologie pour les Catholiques* (pages 476 et 477) , démontre que cet imposteur , si chaudement adopté par les Anglicans , était indigne de toute créance. Il s'exprime ainsi : « Le faux nom de Luzancy , sous lequel il s'est fait connaître depuis son apostasie , est une marque insigne de son esprit fourbe. J'ai oublié son vrai nom ; mais tout le monde sait qu'il est le fils d'une comédienne... Etant encore enfant , il passa par Port-Royal-des-Champs , et y coucha une nuit ou deux. C'est d'où il a pris le nom de Luzancy , parce qu'il y avait là un homme de qualité et de grande vertu qui portoit ce nom... En Angleterre , il se vantait qu'il avoit été longtemps auprès de M. Arnauld , et qu'il l'avoit aidé à répondre à M. Claude. On sut cela par M. Justel qui , étant fort honnête homme , rougit de cette impudence , et en fit des plaintes en Angleterre. Il fut réduit à dire que le nom de Luzancy , qu'il portait , n'avoit rien de commun avec M. de Luzancy de Port-Royal , et que c'étoit le nom d'une autre famille de Brie en Champagne ; mais les gentilshommes de cette famille le renoncèrent. »

Les haines de l'Anglicanisme étaient infaillibles : le Parlement se hâta de blâmer sévèrement ceux qui venaient au secours de la vérité. Luzancy resta un martyr pour les suppôts de la religion de Henri VIII et d'Elisabeth. Compton , évêque de Londres , le prit sous sa protection : il fut reçu maître ès-arts à l'Université d'Oxford , et installé vicaire de Dover-Court dans le comté d'Essex.

La fortune de cet aventurier devait en tenter d'autres ; trois ans après , Titus Oates mit au jour son complot. Cet Anglais se trouvait dans les mêmes conditions d'existence que Luzancy ; comme son devancier , il avait passé par beaucoup d'opprobres avant d'arriver à être le sauveur de l'Anglicanisme. Ministre anabaptiste sous Cromwell , épiscopal sous la restauration , perdu de dettes et d'honneur , il ne lui restait plus qu'à jouer un rôle infâme. Le docteur Tonge , une de ces natures mobiles qui s'impressionnent de la terreur qu'elles veulent communiquer aux autres , était à Londres un des plus foux-gueux adversaires de la Société de Jésus. Dans des pamphlets trimestriels , il inventait pour les masses de ces ignobles calomnies qui iront toujours à leur instinct sauvage ou moqueur ; Tonge finit par se prendre lui-même au piège de ses récits. Les Jésuites ne conspiraient pas : d'accord avec Oates , il leur arrange un complot , et il est décidé que ce dernier s'insinuera auprès d'eux , soit pour trouver la clef de leurs trames , soit pour en créer. Oates feint de se convertir à la foi catholique ; il implore son admission dans la Société de Jésus. Sa prière est exaucée , Oates part pour le Collège des Jésuites anglais à Valladolid. Cinq mois après , ses vices le font chasser de cette maison. Tonge l'exhorte à ne pas désespérer de son hypocrisie , et cet homme triomphe , à force de larmes , des répugnances du Père d'Harcourt , provincial d'Angleterre. Il entre au Collège de Saint-Omer , il sollicite d'être reçu comme Novice dans l'Ordre , on lui répond en l'expulsant. Le 24 avril 1678 , la Congrégation provinciale s'était tenue dans le palais de Saint-James , où le duc d'York habitait. Cette assemblée triennale est transformée en un conseil extraordinaire , dans lequel les Jésuites ont discuté , approuvé les moyens les plus sûrs d'assassiner le Roi et d'abolir l'Anglicanisme. Oates et Tonge viennent de trouver un point d'appui ; il ne leur reste plus qu'à organiser le plan de conspiration. Ils en combinent tous les effets : ici ils fabriquent de fausses lettres ; là ils encadrent tous les noms catholiques qui retentissent à leurs oreilles.

Jamais peut-être , dans les annales du monde , complot ne fut ourdi avec une plus merveilleuse inaptitude. Les impossibilités matérielles éclataient à chaque pas ; elles révélaient partout des impossibilités morales. Quand , le 43 août ,

Le docteur Tonge et Titus Oates

Conspiration qu'ils inventent.

Le père Bedingfeild.

Kirkby annonça au Roi que des meurtriers apostés par les Jésuites allaient attenter à sa vie, le Roi ne put s'empêcher de sourire, et il continua sa promenade dans le parc de Windsor. Tonge fut néanmoins mandé à la cour ; il développa le complot, dont mieux que personne il connaissait les ramifications. Il fallait frapper un coup décisif. Oates raconte qu'il est le principal agent des Jésuites, qu'il possède tous les secrets de l'Ordre, et, en témoignage de sa véracité, il écrit au lord trésorier que, ce jour-là même, le Père Bedingfeld, confesseur du duc d'York, doit recevoir par la poste des lettres relatives à la conspiration.

» Par un heureux hasard ; dit le roi Jacques II dans ses *Mémoires*, le lord trésorier ne se trouva pas à Windsor quand ce billet y parvint, et M. Bedingfeld, passant devant l'hôtel des postes au moment où la malle arrivait, entra lui-même et demanda ses lettres. On lui en remit cinq réunies dans un gros paquet. Elles étaient signées des noms de Whitebread, Fennick, Ireland, Blondel et Fogarty. Les quatre premiers appartenaient à la Société de Jésus ; il connaissait leur écriture, il s'aperçut aussitôt que ces lettres étaient fausses. Il soupçonna de mauvais desseins, et les communiqua sur-le-champ au duc d'York, qui les remit au Roi. »

Oates interrogé
devant le
Roi.

Bedingfeld avait sans le savoir rompu les premiers fils du complot. Les lettres qui lui servaient de base portaient des caractères si évidents de falsification, que « dans le cours du procès, selon la version de Lingard ¹, les avocats de la Couronne jugèrent opportun de les supprimer. » Oates était pris dans ses propres filets ; il en sortit par un coup d'éclat : il attesta par serment devant le juge de paix, sir Edmond Bury Godfrey, la sincérité de ses dépositions. Le Parlement allait s'assembler : le duc d'York presse le Conseil privé d'appeler à sa barre le révélateur, et d'établir une minutieuse enquête sur la vérité ou sur l'imposture de ses accusations. Oates paraît devant les lords du Conseil privé. Là, il déclare que les Jésuites, soudoyés par le Pape et par Louis XIV, ont formé le projet d'anéantir la religion anglicane, d'assassiner le Roi et même le duc d'York, s'il ne trempe pas dans l'attentat ; que le Père Lachaise, directeur du roi de France, met à leur disposition des sommes considérables, et que l'Irlande et l'Écosse s'associent à ce complot. Son apostasie lui a permis de pénétrer cette trame. C'est lui qui en a été l'agent le plus actif, lui qui connaît les mystérieuses complications qui lient le général des Jésuites au Saint-Siège, lui qui a tout vu, qui a tout su, qui a tout lu, et qui, au risque de sa vie, révèle tout par amour de la vieille Angleterre. A Madrid il a

visité don Juan d'Autriche, l'allié des Jésuites ; à Paris le Père Lachaise l'a reçu comme un envoyé de Dieu, et lui a compté dix mille livres sterling. Oates dit avoir été mis en relation avec l'Infant. Le Roi lui enjoint de décrire sa personne ; Oates répond sans hésiter : « Don Juan, homme grand, maigre et brun. »

C'était le type de l'Espagnol ; le dénonciateur avait des chances pour tomber dans le vrai ; mais, raconte Lingard ¹, « Charles se tourna vers son frère et sourit. Tous deux connaissaient personnellement le prince ; ils savaient qu'il était petit de taille et d'un teint très-blanc. « Et, ajoute le Roi, où avez-vous vu le Père Lachaise compter les 40,000 livres sterling ? » Oates réplique avec la même assurance : — Dans la maison des Jésuites attenante au Louvre. — Drôle ! s'écrie le monarque, les Jésuites n'ont pas de maison à un mille du Louvre ². »

A de semblables récits, le Conseil privé se garda bien de partager la juste indignation de Charles. L'absurdité du complot en faisait la force à ses yeux ; il ordonna de saisir tous les papiers des Jésuites et de s'emparer de leurs personnes. La correspondance la plus intime des Pères accusés, celle de La Colombière, «umônier de la duchesse d'York, et qu'Oates désignait comme le confident du Père Lachaise, ne produisit aucun résultat. Les lettres de Colman, secrétaire de la duchesse d'York, offrirent plus de prise aux interprétations. Colman, placé au second rang, était un de ces hommes comme on en rencontre tant dans les partis, avide, ambitieux, se faisant de l'intrigue un devoir de conscience, et cherchant, par l'exagération de son zèle ou par le crédit qu'il s'attribuait, à devenir le pivot des affaires.

Un traité secret avait été conclu, en 1669, entre Louis XIV et Charles II, pour rétablir la Religion catholique dans la Grande-Bretagne. Les Pères Annat et Ferrier, successivement confesseurs du roi de France, et les Jésuites anglais n'étaient pas restés étrangers à cette négociation. Colman n'ignorait point ces détails, et il en parlait au Père Lachaise. « Nous avons entrepris un grand ouvrage, lui mandait-il. Il n'y va pas moins que de la conversion des Trois Royaumes et de l'entière subversion de cette pestilente hérésie qui, depuis quelque temps, a dominé sur cette partie septentrionale du monde. Nous n'avons jamais eu de si grandes espérances depuis le règne de notre reine Marie. » Dans une autre lettre, Colman s'exprimait ainsi : « Je désirais ardemment la continuation d'une correspondance avec le Père Ferrier, connais-

[1] *Histoire d'Angleterre*, t. xiii, ch. 1.

[2] La Compagnie de Jésus ne possédait que trois établissements à Paris, et tous trois se trouvaient dans des quartiers fort éloignés du Louvre. La Maison Professe était située dans la rue Saint-Antoine ; le Noviciat, rue du Pot-de-Fer, et le Collège de Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques.

[1] *Histoire d'Angleterre*, t. xiii, ch. 1.

sans que les intérêts de notre Roi, de mon maître le duc et de Sa Majesté Très-Chrétienne étaient d'être si bien unis, qu'on ne les pût séparer qu'en les détruisant tous. »

Colman savait que les membres du Parlement étaient à l'enclère ; il écrivait encore au Jésuite. « J'assurai M. de Rouvigny ¹ que les Flamands et les Espagnols n'épargnaient pas l'argent pour animer contre la France le grand trésorier, le seigneur garde, tous les évêques et ceux qu'on appelle vieux chevaliers. Ils n'étaient pas moins habiles à décrier le Papisme. Ils se servaient trop bien de la bourse, qui est le moyen le plus efficace de se faire des amis, pour ne pas animer tout le monde contre le duc (d'York) comme le patron de la France et de la Religion catholique. » « Le roi (Charles II), ajoute Colman, commanda à M. de Rouvigny de traiter avec le duc, et de recevoir et d'exécuter ses ordres ; mais qu'il désirait qu'on ne lui fit aucune proposition concernant la religion, et que de telles affaires fussent renvoyées au Père Ferrier ou à M. de Pomponne. »

C'est sur cette correspondance, dont Oates n'avait jamais eu le secret, que l'Anglicanisme, en dehors de lui, se mit à échafauder une nouvelle conspiration, dont les Jésuites furent l'âme. Les Protestants les accusaient d'avoir tenté de rétablir le Catholicisme en Angleterre par le fer et par l'effusion du sang. Antoine Arnauld se porta le défenseur de l'Institut. « On voit par ces lettres de M. Colman, dit le Janséniste dans son *Apologie* ², qu'il n'écrivait au Père Ferrier, et après sa mort au Père Lachaise, qu'afin qu'ils fussent les entremetteurs auprès du Roi, et que rien aussi ne se fît sans la participation de Sa Majesté. » Puis revenant au complot prétendu des Jésuites, Arnauld s'écrie : « Peut-on dire cela après avoir lu ces lettres, qui marquent que tout se traitait avec le Roy par l'entremise du Père de Lachaise ou de M. de Pomponne, sans faire soupçonner Sa Majesté d'avoir approuvé ces desseins cruels et sanguinaires qu'on attribue faussement aux Catholiques ? ce qui serait une calomnie si diabolique, que l'on ne peut en avoir donné la moindre idée sans mériter d'être en exécution, non-seulement à toute la France, mais à tout le genre humain. »

La probité d'Arnauld, implacable ennemi des Jésuites, leur rend un témoignage éclatant ; mais ce témoignage, qui convaincra la postérité, ne put désarmer les haines politiques de l'Anglicanisme. Les deux Pères dont Colman se faisait le correspondant « avaient toujours, dit Lingard, rejeté ses offres ; » les preuves étaient sous les yeux du Conseil privé. Les lords passèrent outre. Colman fut arrêté, et il rejoignit dans les cachots les complices que la raison

d'Etat lui assignait. Sur ces entrefaites, sir Edmond Bury Godfrey, qui reçut la première déposition solennelle d'Oates, est trouvé mort. Deux chirurgiens déclarent que son corps porte des traces de violence. Il était l'ami des Jésuites et celui de Colman ; les hérétiques en font un martyr du *papish plot*. Godfrey est tombé sous leurs coups ; afin d'enflammer les passions populaires, on expose le cadavre à la curiosité, c'est-à-dire à la vénération publique ¹. On parle de massacre universel, d'incendie général, d'empoisonnement en masse. Partout et toujours on montre au peuple la main des Jésuites préparant ces attentats. Le Parlement s'assemble ; il simule l'épouvante ; il demande au Roi de prendre toutes les mesures imaginables pour sa sûreté ; lui-même s'entoure de précautions insolites ; puis il ordonne une enquête sur les délations de Titus Oates. Le comte de Shaftesbury la préside. Courtisan du pouvoir, quel qu'il fût, cet homme a servi tous les partis, professé toutes les religions, et n'a songé qu'à ses intérêts. Orateur brillant, publiciste consommé, esprit mobile, génie aussi vaste que pervers, Shaftesbury a réduit la trahison en système. Chaque opinion l'a vu outrer son principe ; il les a trahies l'une après l'autre. Révolutionnaire plutôt par besoin que par conviction, il accepta la république des Saints et Cromwell. Il se rallia avec Monk à la cause de la royauté, lorsqu'il sentit crouler sous ses pieds l'édifice républicain. Pendant de longues années, ministre du Roi, il a donné des gages au Catholicisme, comme il en offrit à chaque culte dominant.

500 livres sterling étaient promises à celui qui découvrirait les auteurs de la mort de Godfrey. L'imposture savait qu'elle évoquerait partout des dupes ou des complices ; lord Shaftesbury était là pour les encourager. Le 4 novembre 1698, Bedloe se présente au Parlement, afin de gagner la récompense légalement votée. Il révèle que lord Bellasis est l'instigateur de l'assassinat, et que lui-même, aidé de plusieurs Jésuites, attira sir Edmond dans la cour de l'hôtel de Sommerset, qu'occupe la reine, et que là ce magistrat fut assassiné par d'autres Jésuites. L'heure que Bedloe indiquait frappe le Roi. Il interroge ses officiers, il charge son fils naturel, le duc de Monmouth, de prendre de nouveaux renseignements. Bientôt il est avéré

(1) Les Anglais, qui ont des raisons concluantes pour tout, ne purent jamais expliquer l'intérêt qu'avaient les Jésuites à la mort de ce juge de paix, qui leur rendait plus d'un service. Les Puritains, les Presbytériens et les Episcopaux s'en tirèrent en répandant à profusion un sonnet dont voici les trois derniers vers, qui se rapportent aux Pères de la Compagnie :

Ils ont assassiné sir Edmond Godefrey,
Car au bout de son nom ils ont rencontré roi,
Pour satisfaire un peu le chef de leur Eglise.

Ainsi les enfants des régicides de 1649 accusaient, en 1678, les Jésuites d'avoir tué ce magistrat, parce que au bout de son nom ils rencontraient roi, et que ce meurtre devait être agréable à un Souverain Pontife.

Portrait
de lord
Shaftes-
bury.

Révéla-
tion de
Bedloe
contre
les
Jésuites.

(1) M. de Rouvigny était alors chargé d'affaires de France à Londres.

(2) *Apologie des Catholiques*, p. 271.

que Charles II lui-même était à Sommerset avec une sentinelle à chaque porte, et une compagnie des gardes dans la cour, au moment même que Bedloë s'accusait avec tant de componction d'un crime imaginaire dont cette même cour aurait été le théâtre.

Shaftesbury et Burnet.

La conspiration d'Oates et de Bedloë jouait de malheur. Shaftesbury persista à se faire de ces heureux moyens une planche de salut parlementaire. « Eh ! ne voyez-vous pas, lui disait le docteur Burnet, une des lumières de l'Eglise anglicane, que tous les témoins qui vont abonder ici ne seront que des coupe-jarrets ? » Shaftesbury répondit — c'est Burnet lui-même qui le consigne dans ses *Mémoires* : — « Et vous, ne voyez-vous pas que, plus notre complot sera extravagant, plus le peuple, ivre de merveilleux, sera crédule ? Quel que puisse être leur témoignage, gardons-nous de l'affaiblir. Ces gens-là semblent tombés du ciel même pour sauver l'Angleterre du Papisme et de la tyrannie. »

Oates dénonce le Pape et le Général des Jésuites.

Il est triste de le dire, mais la dégradation du peuple, constatée avec ce cynisme de l'intelligence, était vraie alors comme elle le sera toujours. Shaftesbury ne croyait ni à la royauté, ni à l'Anglicanisme, ni aux Jésuites ; il n'avait foi qu'en son ambition. Les Jésuites et les Catholiques de la Grande-Bretagne furent un levier ; il s'en servit pour renverser les Stuarts ou pour se faire acheter par eux. Oates et Bedloë avaient enfin rencontré un homme digne de les comprendre. Ils n'ignoraient pas que Shaftesbury, ennemi personnel du duc d'York et des Jésuites, qui le méprisait, serait, en toutes circonstances, leur conseil et leur appui. Ils marchaient à grands pas dans la voie des révélations qu'ils n'avaient encore qu'indiquées, et le complot se déroula sous leur main. Le 25 octobre 1678, Oates fit lire à la Chambre des Lords ¹ une déposition qui incriminait Innocent XI, « l'un des plus saints Papes, dit Arnauld, qui se soient assis depuis longtemps sur la chaire de saint Pierre ². » En vertu des pouvoirs qu'il tient de ce successeur des Apôtres, Paul Oliva, général de la Compagnie de Jésus, est investi du gouvernement des Trois-Royaumes, et il nomme aux premières charges de l'Etat. Oates avait lu en original le bref dans lequel Innocent XI a pris, dit-il, le titre de roi de la Grande-Bretagne. Oates déclarait avoir lu de même les ordonnances des Jésuites, désignant comme chancelier lord Arundel ; comme trésorier, le comte de Powis ; comme général en chef, lord Bellassis, et lieutenant-général, lord Peters. Les lords Pierre et Richard Talbot obtenaient le commandement de l'Irlande ; sir Godolphin devenait garde du sceau privé ; Colman, se-

crétaire d'Etat ; et le vicomte de Stafford se chargeait d'un emploi que Titus Oates était assez discret pour ne pas spécifier. Le général des Jésuites avait organisé de Rome tout ce gouvernement ; et, afin de le consolider, le Père White, provincial de la Compagnie en Angleterre, se laissait forcer la main pour accepter l'archevêché de Cantorbéry. Oates avait vu les brevets authentiques, et Shaftesbury feignit d'y croire. Le jour même, Arundel, Powis, Stafford, Peters et Bellassis sont écroués à la Tour de Londres. Le lendemain, lord Castlemaine, le rival de Shaftesbury, est dénoncé comme Jésuite et complice de l'attentat. Il rejoint sous les verrous les lords et les Pères de la Société de Jésus.

Les discours, les actes, les terreurs de Shaftesbury, les imprécations qu'il dictait aux journaux, avaient frappé le peuple anglais de vertige. Le Parlement mit à profit ces frayeurs pour enlever un projet de loi qui n'avait jamais pu obtenir la sanction législative. Le serment du *Test* ¹ fut adopté, et les Catholiques, princes, pairs, membres des Communes ou autres, furent éloignés à tout jamais des assemblées législatives et de la présence du souverain. C'était exclure le duc d'York et du trône et de l'Angleterre. Charles II connaissait l'innocence de son frère ; celle des Jésuites et des Catholiques lui était démontrée. Mademoiselle de Quéroutale, une Française qu'il avait élevée au rang de duchesse de Portsmouth, et qui était enfin parvenue à fixer l'inconstance de ses desirs, ne put jamais inspirer à cet égoïsme sur le trône une courageuse pensée de justice. Charles Stuart ne protestait que par des bons mots contre le fanatisme de la multitude ; il osa même en arranger de nouveaux lorsque le sang des Jésuites et des Catholiques coula dans les supplices.

« La procédure commencée contre cinq Jésuites, accusés par Oates, et mis en jugement au mois de février 1679, entretenait l'avidité et stupide fureur du peuple, raconte Mazure ². Parmi ces religieux, le Père Ireland se trouvait accusé d'avoir donné les ordres convenus avec

(1) L'acte du *Test*, presque entièrement annulé par le bill sur l'émancipation rendu sous le règne de Guillaume IV, obligeait tous les officiers civils et militaires à prêter leur serment et à faire leur déclaration contre la transsubstantiation, en l'une des cours royales de Westminster ou aux *Quarter sessions*, dans les six mois du calendrier à compter de leur admission ; comme aussi à recevoir dans le même temps le sacrement de la sainte Cène conformément à l'usage de l'Eglise d'Angleterre, dans quelque église publique, immédiatement après le service divin et le sermon, et à en remettre à la Cour un certificat signé du ministre et des marguilliers ; enfin à en donner aussi la preuve par deux témoins dignes de foi ; le tout à peine d'une amende de 800 livres sterling, et d'être déclarés inhabiles à posséder leurs offices. (Commentaires sur les lois anglaises, par Blackstone, t. v, p. 288.)

(2) *Histoire de la révolution d'Angleterre de 1688*, par Mazure, inspecteur-général de l'Université de France, t. 1, p. 216.

(1) *Procès des Jésuites dans la conspiration de Titus Oates*, p. 520.

(2) *Apologie pour les Catholiques*, p. 288.

sa Compagnie pour tuer le Roi. Quant aux Pères Grover et Piking, chapelains de la Reine, ils avaient, dit-on, reçu ordre de tirer sur Sa Majesté à Windsor, le premier pour quinze cents livres sterling, le second pour le prix de trente mille messes, qu'il avait préféré au salaire de son confrère. Ils avaient épié le Roi à Windsor, et le pistolet avait manqué trois fois. D'abord la pierre n'avait pas allumé le feu, ensuite on avait oublié l'amorce; enfin, à la troisième fois, les régicides, toujours malhabiles, n'avaient mis que des balles sans poudre dans le pistolet. Autant de miracles, disait-on, pour sauver la vie de Sa Majesté. Dans ce qui était personnel au Père Ireland, il prouva inutilement l'alibi. L'autorité légale du serment d'Oates et de Bedloë consacra juridiquement ces fables grossières, et les jurés se prononcèrent contre les accusés. Après leur déclaration, le chevalier Guillaume Scroggs, chef de justice, leur dit : Oui, messieurs les jurés, vous avez agi en bons sujets et en très-bons Chrétiens. Que les coupables aillent maintenant jouir de leurs trente mille messes. »

Quels étaient donc alors et ces magistrats, et ce peuple anglais qui, en face de tant d'innocents, ne trouvaient dans leur pitié ou dans leur politique qu'un misérable sarcasme ?

Fox, en parlant de ce procès, n'a pu s'empêcher de flétrir une semblable comédie, et le grand orateur anglais ne craint pas de dire ¹ : « Dans cette affaire, des témoins si méprisables que leurs dépositions eussent été inadmissibles dans la cause la plus insignifiante et sur les moindres circonstances, affirmèrent des faits si improbables ou plutôt si évidemment impossibles, qu'eussent-ils été attestés par Caton lui-même, on n'aurait pas dû y croire; et ce fut néanmoins sur ces seules dépositions qu'un grand nombre de personnes innocentes furent condamnées à mort et exécutées, et que plusieurs pairs furent emprisonnés. Les accusateurs, procureurs et avocats généraux poursuivirent ces accusations avec toute la fureur avec laquelle on pouvait s'attendre dans de pareilles circonstances; les jurés partagèrent naturellement la frenésie qui égarait la nation, et les juges eux-mêmes dont le devoir était de les exhorter de se tenir en garde contre de pareilles impressions, firent scandaleusement tout ce qu'ils purent pour confirmer leurs préjugés et pour enflammer leurs passions. »

Charles II ne croyait pas au complot; le Parlement, les magistrats et le Clergé anglican partagèrent l'incrédulité du Roi; mais le sang des Jésuites était une satisfaction, les Jésuites furent destinés à l'échafaud. Cinq Pères, qu'Oates, Bedloë, France, Dugdale et les complices de leur imposture incriminèrent, périrent par la main du bourreau; le Parlement, qui craignait

la France, se contenta d'expulser du territoire britannique le Père Claude de la Colombière.

Le bill de l'*Habeas corpus* ¹, la garantie des libertés anglaises, passa à la faveur de cette soif de sang que l'Hérésie allumait dans les entrailles de la nation. On venait de tuer des Jésuites, on voulait lui offrir le spectacle de ses pairs catholiques mourant à leur tour sur la claie. L'exaspération était portée à son comble : Shaftesbury triomphait. Le vicomte de Stafford, l'ami de la Société de Jésus, fut traîné devant la justice protestante. C'était un vieillard de soixante-dix ans, qui avait usé ses forces au service de la cause monarchique. Sous les malédictions de ce peuple d'insulteurs, Stafford retrouva son ancienne énergie. « Il fit observer, ainsi s'exprime David Hume ², l'infamie des témoins, les contradictions et les absurdités de leurs dépositions, leur extrême indigence pour des gens qui se disaient engagés dans une conspiration avec des rois, des princes et des seigneurs. Enfin, il renouvela sa protestation d'innocence d'un air d'effusion et de simplicité plus persuasif que les ornements de la rhétorique. « Malgré l'évidence, il fut condamné à être pendu et écartelé. Charles II n'eut pas le courage de faire grâce à ses loyales vertus. La joie féroce des Presbytériens et des Anglicans autour de l'échafaud des Jésuites effrayait ses lâchetés; il osa seulement commuer en décapitation la peine du gibet; clémence infâme, qui permettait aux ennemis des Stuarts de prendre la mesure de leur gratitude.

Le Roi abandonnait aux républicains la tête du vieux soldat royaliste. Les républicains proposèrent au Parlement, par l'organe de deux schériffs, de déclarer que le prince n'avait pas le droit d'arrêter le cours de la justice. Rien, ajoute Hume ³, ne marque mieux la furie de ces temps-là que voir lord Russell, malgré les vertus et l'humanité de son caractère, seconder le barbare scrupule des schériffs. » Le 29 décembre 1680, Stafford mourut sur l'échafaud. La même destinée n'atteignit point les lords Arundel, Powis, Peters, Bellassis et Talbot. On se contenta de les tenir captifs le plus longtemps possible.

Les Catholiques ne trouvèrent qu'iniquité dans leurs juges. Lord Russell et Algernon Sidney s'étaient constitués leurs ennemis les

Condamnation et exécution du comte Stafford.

(1) L'*Habeas corpus* est la suite du fameux bill des droits obtenu par le Parlement. C'est l'interprétation de l'article de la Grande Charte, qui s'exprimait ainsi : « Nul homme libre ne peut être arrêté ou emprisonné qu'en vertu du jugement de ses pairs, ou par une permission, ou par ordre exprès du Roi. » Ce furent ces dernières expressions qui engagèrent le Parlement à déclarer que tout homme emprisonné pourrait s'adresser au Chancelier ou à l'un des douze juges en exercice, pour être transféré à la Cour du banc du Roi. Le *warrant* qui ordonne au geôlier de présenter le corps du prisonnier commence par ces mots : *Habeas corpus*.

(2) Hume's History of England.

(3) Ibidem.

(4) History of the early part of the reign of James II.

plus acharnés. Peu d'années après, par un de ces systèmes d'équilibre politique qui consiste à décimer ou à flétrir tous les partis au profit d'un impossible milieu, Russell, Sidney et le comte d'Essex furent chargés du même crime qu'ils venaient de poursuivre dans les Jésuites. Ils avaient été sans pitié pour les Catholiques ; au moment où de nouveaux Titus Oates inventèrent le complot de Rye-House, les accusés se virent en face des mêmes préventions et des mêmes injustices ¹. Shaftesbury avait perdu les uns, Jeffreys perdit les autres.

Mort de Charles II. Charles II, frappé d'apoplexie, succomba le 46 février 1685. Il mourut Catholique ², après avoir, par une hypocrite faiblesse, renié sa foi et laissé persécuter la religion que son intelligence lui disait être la seule vraie. Au lit de mort, il se repentit de ses lâchetés ; dans les bras du Bénédictin Huddleston, qui, après la bataille de Worcester, avait été l'un de ses sauveurs, il confessa les fautes qui, aux yeux de l'histoire, seront toujours des crimes. Il légua au duc d'York, son frère, une couronne qu'il avait compromise ; et quand Jacques II monta sur le trône, la dynastie des Stuarts était déjà condamnée. Le nouveau Roi fut pourtant proclamé aux acclamations de toute la Grande-Bretagne. On le savait Catholique fervent, mais on espérait qu'il serait juste, et qu'après avoir si longtemps souffert pour la religion, il se ferait de la tolérance un devoir et un bouclier. La députation des Quakers, qui vint le saluer à son avènement, lui dit : « On nous assure que tu ne crois pas plus que nous à l'Eglise anglicane, nous espérons donc que tu nous accorderas la liberté que tu t'es accordée à toi-même.

Jacques II, roi.

Premiers moments de son règne.

L'Angleterre se laissa imposer l'erreur de la guerre civile. Elle se fit persécutrice pour conserver le culte que Henri VIII et Elisabeth l'avaient forcée d'accepter. Le Parlement, de son côté, ne cessait de poursuivre le Papisme dans les Jésuites, qui s'en montraient les plus courageux défenseurs. Afin de réaliser le plan conçu par le nouveau monarque, il fallait savoir dicter sa volonté comme les deux derniers Tudor. C'était la pensée que lui inspirait Louis XIV en écrivant dans le mois d'août 1685, à Barillon, son ambassadeur : « Il sera facile au Roi d'Angleterre, mandait le Roi de France ³, et aussi utile à la sûreté de son règne qu'au repos de sa

conscience, de rétablir l'exercice de la Religion catholique, qui engagera principalement tous ceux qui en font profession dans son royaume à le servir plus fidèlement. Au lieu que, s'il laisse perdre une conjoncture plus favorable qu'elle l'est à présent, il ne trouvera peut-être jamais tant de dispositions de toutes parts à concourir à ses desseins ou à souffrir qu'il les exécute. »

Cette politique n'allait pas au caractère indécis de Jacques II. Il s'était montré digne du trône jusqu'à l'heure où il y fut appelé. A partir de ce jour, il hésita perpétuellement entre le bien qu'il ambitionnait et le mal dont il redoutait les efforts. Il rêva d'être roi constitutionnel, sachant parfaitement que ce titre absorberait son pouvoir. La facilité avec laquelle Henri VIII, Marie et Elisabeth firent adopter les variations les plus étranges et les plus contradictoires en fait de culte public ne fut point pour lui une leçon. Il crut qu'il arriverait à son but sans énergie et sans secousse. Il se flatta d'obtenir par des voies détournées ce qui, en de telles circonstances, doit toujours être emporté de haute lutte, au risque de périr dans une glorieuse tempête. Il chercha des appuis dans tous les camps : c'était éveiller les trahisons et se mettre à la merci du Protestantisme, qui déjà faisait cause commune avec Guillaume d'Orange, son gendre.

A peine roi, Jacques avait rendu à la liberté les Catholiques et les Quakers que l'inquisition anglicane tenait dans ses cachots. Il professait publiquement sa religion à White-Hall, il accordait à ses sujets la même faculté. Il les honorait assez pour supprimer, de sa seule autorité, cette fête du fanatisme si chère aux vieux Anglicans, et dans laquelle le Pape et le diable étaient brûlés chaque année sur le même bûcher. Les Jésuites, pros crits la veille, traqués dans les cités où dans les campagnes, exposés aux insultes publiques et aux outrages parlementaires, avaient vu, comme par enchantement, changer leur position. La multitude, dont on n'excitait plus les méfiances ignorantes, les accueillait avec respect. Elle n'ignorait pas que les inventeurs des derniers complots avouaient une partie de leurs mensonges ; elle revenait d'elle-même à des sentiments plus modérés. Jacques II s'applaudissait de ce calme dans les esprits ; il ne prévoyait pas qu'il pût être le précurseur d'un orage ; et, remettant les affaires entre les mains de Sunderland, le ministre de son choix, il ne s'occupa que de balancer tous les intérêts et de donner satisfaction à toutes les croyances.

Lord Spencer, comte de Sunderland, était un de ces politiques comme chaque révolution en produit. Courtisan des rois et flatteur des peuples, diplomate escomptant ses dévouements ou se faisant payer d'avance ses trahisons calculées, il avait possédé la confiance de Charles II et de

(1) Dans la *Vie de Jacques II*, par le docteur Clarke, et dans plusieurs historiens de l'Angleterre, le complot de Rye-House est admis comme réel. Ces écrivains citent à l'appui de leurs dires les révélations du duc de Monmouth et les intrigues de lord Shaftesbury, qui prirent, selon eux, une part active à cette conspiration. Les Protestants républicains, dont Russell et Sidney étaient les chefs, ont pu, comme quelques Catholiques, chercher dans un mouvement politique le triomphe de leurs idées ; mais de ce mouvement à un assassinat il y a loin.

(2) Dépêche de M. de Barillon, ambassadeur de France à Londres.

(3) Pièces justificatives de l'ouvrage de Fox : *A History of the early part of the reign of James II.*

son Parlement. A ce titre, il combattit les tendances catholiques du duc d'York, et même il demanda qu'il fût banni du territoire. Jacques II oublia les injures dont il cessait d'être l'objet par son avènement au trône. Sunderland était habile ; en voyant la marche de l'esprit public, le ministre comprit que l'Angleterre pouvait revenir au Catholicisme avec la même facilité qu'elle s'en était éloignée : il s'empessa de lui en donner l'exemple. Selon le témoignage de Fox, il disait alors ¹ : « Le Roi mon maître n'a rien si avant dans le cœur que l'envie de rétablir la Religion catholique. Il ne peut même, d'après le bon sens et la droite raison, avoir d'autre but. Sans cela, il ne sera jamais en sûreté, et se trouvera toujours exposé au zèle indiscret de ceux qui échaufferont les peuples contre la Catholicité tant qu'elle ne sera pas plus pleinement assurée. »

Sunderland parlait en politique éclairé par expérience ; il méditait les grandes leçons de l'histoire. Comme Louis XIV, il désirait voir Jacques II renoncer aux demi-mesures qui compromettent toutes les causes. Il servait le Roi sans amour et sans haine, mais avec intelligence. Lorsque la catastrophe de 1688 eut amené la chute des Stuarts, les fidèles quand même le soupçonnèrent d'avoir trempé dans le complot du Protestantisme. Guillaume d'Orange se l'attacha plus tard, et le créa lord chambellan. Néanmoins il ne faut pas oublier que des caractères de la trempe de celui de Sunderland sont plutôt faits pour administrer que pour gouverner. Sunderland ne trahit pas le Roi, qu'il croyait énergique ; qu'il l'abandonna au moment où il s'aperçut que Jacques II s'abandonnait lui-même. Il ne se sentait pas de force à maîtriser les événements : il s'arrangea pour n'être pas entraîné par eux. Les Jacobites l'ont taxé de perfidie : c'est la dernière consolation des partis vaincus. Sunderland, comme tant d'esprits faibles ou ambitieux, porta sa fidélité de prospérité en prospérité et son ingratitude de malheur en malheur ; mais, si le Monarque eût écouté ses conseils et ceux que lui donnait le Père Peters, il n'aurait jamais été contraint de subir ces reproches ².

Edouard Peters, frère de lord Peters, que les dénonciations d'Oates avaient fait mourir prisonnier à la Tour de Londres, résidait à la cour de White-Hall plutôt en qualité d'ami de Jacques II que comme Jésuite. Il n'était pas son directeur spirituel, mais son conseil. Les confes-

seurs du Roi furent d'abord le Capucin Mansuet, né en Lorraine, et renvoyé sous prétexte qu'il n'était pas Anglais ; puis le Père John Warner ¹, de la Société de Jésus. Peters néanmoins exerçait un grand empire sur Jacques II. L'Ordre entier, et la province d'Angleterre principalement, avait beaucoup souffert pour lui. On voyait les Jésuites triomphants après avoir été si longtemps persécutés. Cette subite transformation inquiétait quelques esprits. Des prêtres séculiers prenaient ombrage de la puissance qu'on leur attribuait ; le Protestantisme s'avouait battu : certains Catholiques essayèrent d'inspirer au Roi des préventions contre la Compagnie. On proclama qu'elle était trop exclusivement française. « Le Nonce du Pape, monseigneur d'Adda, écrit en 1686 Barillon à Louis XIV, entretient une bonne intelligence avec le Père Peters et les autres Jésuites, c'est-à-dire autant qu'il l'ose, car on n'est pas persuadé que le Pape les favorise ni qu'il veuille les accréditer ici ou ailleurs. Je sais qu'on a dit au Roi qu'il ne devait pas se fier entièrement aux Jésuites, parce qu'ils étaient trop attachés aux intérêts de Votre Majesté. Ce discours vient de Rome et ne fait aucune impression sur l'esprit de ce Prince. Au contraire le crédit du Père Peters continue et augmente. »

Ce Jésuite était dans une position exceptionnelle. Issu d'une famille distinguée qui avait offert plus d'un gage de fidélité aux Stuarts, il se croyait moins lié à son Ordre qu'à la dynastie écossaise. Aussi Jacques II s'était-il empressé de solliciter le Pape Innocent XI pour que Peters fût élevé à la dignité épiscopale. Le comte de Castlemaine, son ambassadeur, n'obtint qu'un refus péremptoire basé sur les Constitutions des Jésuites. Le Saint-Siège n'admettait pas la demande royale. Jacques, par l'entremise du Cardinal d'Este, frère de la Reine, exige qu'un chapeau de Cardinal soit réservé à Peters. Le Souverain Pontife fut inflexible. On résistait au plus ardent de ses vœux ; les dignités ecclésiastiques ne pouvaient pas devenir le partage du Jésuite, son conseil bienveillant : il le nomme secrétaire du cabinet, il l'investit officiellement de sa confiance. Peters se laissa charger de ces honneurs. La Société de Jésus avait peut-être inspiré à Innocent XI la conduite qu'il tint dans cette circonstance ; mais, comme pour Fernandez appelé aux Cortès portugaises, il ne se rencontre aucune prohibition du Général. Peters, membre du conseil privé, venait d'accepter une dignité temporelle incompatible avec

Jacques II l'appelle à son conseil privé.

(1) *History of the early part of the reign of James II.*

(2) Dans ses négociations et dans ses dépêches des 18 et 27 septembre, ainsi que du 22 novembre 1688, le célèbre comte d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, ne juge pas aussi favorablement que nous lord Sunderland. Il l'accuse d'être vendu au prince d'Orange et de trahir le Roi, dont il est le principal ministre. Cette accusation peut être fondée à partir de l'année 1688, car alors Jacques II avait perdu sa couronne, quoiqu'il fût encore roi de nom.

(1) Sir John Warner et sa femme embrassèrent la Foi catholique, l'un en 1664, l'autre en 1667. Le même jour, ils se séparèrent pour vivre, le mari dans l'Ordre des Jésuites, la femme dans celui de Sainte-Claire, à Gravesend. Le père Warner fut Provincial de la Société, Recteur du collège de Saint-Omer, enfin confesseur de Jacques II, qu'il suivit en France. Il y mourut dans l'année 1692, et c'est alors probablement que Peters fut appelé à lui succéder.

les statuts de saint Ignace, et les Jésuites n'ont pas protesté, ou tout au moins, ce qui est peu vraisemblable, ce document est anéanti. Nous prenons les faits tels qu'ils se présentent; mais, pour expliquer le silence de l'Institut en face d'une pareille infraction, nous devons avouer que souvent il était difficile d'empêcher les Monarques de confier aux Pères de la Société, leurs sujets, des fonctions peu en harmonie avec les règles d'un Ordre religieux. Le Général et les assistants présentaient bien le danger qui pouvait naître d'une telle violation du pacte fondamental; afin d'en éviter de plus graves, ils se croyaient obligés de tolérer cet abus. Ainsi, vers la même époque, Joseph I^{er}, empereur d'Allemagne, vit son confesseur mandé à Rome, parce que les affaires de l'Etat l'occupaient beaucoup plus que le ministère saint auquel il s'était voué. Le Nonce du Pape, d'accord avec le Général de la Compagnie, exigeait le départ du Jésuite. « L'Empereur irrité déclara, raconte Grégoire ¹, que, s'il fallait absolument que son confesseur allât à Rome, il n'irait pas seul, et que tous les Jésuites des Etats autrichiens l'accompagneraient pour ne jamais reparaître dans aucun endroit de la monarchie. »

De semblables menaces furent-elles adressées par Jacques d'Angleterre, nous l'ignorons; mais, pour prémunir les souverains et pour rattacher à leurs règles quelques Jésuites à l'esprit ambitieux ou inquiet, la seizième Congrégation ne voulut laisser planer aucun doute sur ses intentions. Dans son vingt-sixième décret, elle prit des mesures encore plus efficaces que par le passé.

On y lit : « Quoique nos lois défendent assez clairement et expressément à aucun des nôtres de s'immiscer en aucune façon dans les affaires publiques et séculières des princes, regardant le gouvernement de l'Etat, et qu'un nouveau décret ne soit pas nécessaire sur cet objet; néanmoins la Congrégation, afin de montrer sa sollicitude en un point aussi important, a ordonné aux nôtres, si parfois les princes désiraient les charger de quelque affaire politique, de les avertir, avec une religieuse modestie et fermeté, que nos lois nous interdisent de nous mêler de ces sortes de choses. »

L'Angleterre sortait d'une lutte acharnée pour rentrer dans une autre. Jacques II, avec des idées bien déterminées, pouvait arriver au but qu'il s'était proposé, mais il ne fallait ni tergiversations ni concessions. Il ne s'agissait plus d'être Catholique ou Protestant, on l'avait adopté malgré son culte; il ne sut pas être roi. Peters du moins, soit scrupule, soit prévision, ne se regarda plus comme Jésuite. « Le dimanche 9 octobre 1687, qui suivit sa promotion,

dit Lingard, le nouveau dignitaire parut à la chapelle de White-Hall, non plus dans le costume ordinaire de son Institut, mais dans celui d'un prêtre séculier, et, quelques jours après, par ordre du souverain, il prit place parmi les conseillers privés. » Les Jésuites, le Père d'Orléans entre autres, dans son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, à l'année 1688, mettent en doute la fidélité de Sunderland. Au nombre des griefs qu'ils lui imputent se trouve celui d'avoir introduit le Père Peters dans le conseil. Si le comte de Sunderland fut traître en forçant l'amitié de Jacques II à jeter un défi pareil aux Anglicans, le Père Peters est bien plus coupable, à notre avis, car il céda ou à une ambition coupable ou à une violence morale que ses vœux, que l'intérêt de sa Compagnie devaient lui faire repousser comme une mauvaise pensée. Son installation au conseil était une arme qu'on offrait au Protestantisme. Jacques jouait sa couronne dans des oscillations perpétuelles; et, avec ce caractère toujours hésitant, il n'était pas possible de réaliser quelque bien.

Il avait pris le Père Peters, son favori, pour l'agent ostensible de sa politique. Les Protestants et Guillaume d'Orange s'emparèrent de cette double faute. Dans ce même temps, Dykvelt, ambassadeur de Hollande à Londres, reçut du gendre de Jacques II communication d'une lettre qui, disait ce dernier, venait d'être interceptée. C'étaient les Jésuites de Liège qui l'avaient adressée à leurs frères de Fribourg. Authentique ou controuvée, cette lettre annonçait que le roi de la Grande-Bretagne s'était fait affilier à l'Institut; il en avait témoigné une joie infinie, et promettait de prendre les intérêts de sa nouvelle patrie adoptive avec autant de vivacité que les siens propres. Il comptait sur elle pour obtenir des missionnaires capables de ramener son empire au Catholicisme. On y lisait encore que Jacques avait répondu à un de ses plus dévoués serviteurs, gémissant de voir deux hérétiques appelés à succéder à la couronne : « Dieu saura bien susciter un héritier qui soit exempt d'erreur, et qui nous garantisse de cette lèpre, nous et notre postérité. »

Sur une telle correspondance, dont l'original n'a jamais pu être représenté, Guillaume d'Orange et ses adhérents bâtirent les hypothèses les plus invraisemblables, et qui toutes trouvèrent créance chez les Calvinistes. Un Jésuite était à la tête du gouvernement britannique, il n'en fallut pas davantage pour convaincre les sectaires que Jacques II était peut-être Profès des quatre vœux. On accusa la Société tout entière, et Peters, comme son chargé d'affaires spécial, de préparer les choses pour produire bientôt un faux prince de Galles, et pour jeter la couronne des Trois-Royaumes sur la tête d'un enfant inconnu dont la Reine se déclarerait la

(1) *Histoire des confesseurs*, p. 169.

mère. Marie de Modène, seconde épouse de Jacques II, avait une frêle santé; mais elle était trop jeune pour qu'on pût la juger stérile. Cette lettre, attribuée aux Jésuites, qui, par une étrange pérépétie, devenaient tout à coup les arbitres d'un pays où ils s'étaient vus si longtemps martyrs; cette lettre provoqua des soupçons, elle excita des défiances. Les Hérétiques les croyaient capables de tous les crimes; ils acceptèrent avec enthousiasme ceux que les Jésuites semblaient avouer dans leur correspondance supposée.

La conspiration ourdie par le prince d'Orange arrivait à son terme, et, sans le vouloir, le Père Peters avait été l'un de ses instruments. Le Jésuite pressentait bien le traître et l'usurpateur dans Guillaume: esprit concentré, nature ingrate, mais caractère entreprenant, que les défaites laissaient presque aussi indifférent que les victoires, ce prince ne connaissait du vice et de la vertu que ce qu'il en fallait pour corrompre ou pour tromper les hommes. Guillaume avait eu l'art, par d'habiles condescendances et par de respectueuses démonstrations, de capter l'amitié de Jacques. Le roi ne permettait pas que devant lui on taxât d'ingratitude ou de perfidie la conduite du Hollandais. Il était l'époux de sa fille bien-aimée; et Jacques, dont le cœur avait une noble expansion de loyauté, niait l'imposture dans les autres. « C'est ainsi, dit Hume¹, qu'un monarque dont tous les torts se réduisaient à des imprudences et à des erreurs, éprouva un supplice auquel échappèrent les Domitien et les Néron. Ces monstres ne furent pas abandonnés par leurs propres enfants. » Dès le 43 juillet 1685, Louis XIV tâchait d'exciter des soupçons sur les trames de Guillaume; il écrivait à Barillon²: « Le prince d'Orange cherche des prétextes pour introduire des troupes étrangères en Angleterre; il pourrait bien, pour ses fins particulières, désirer dans ce pays des troupes qui lui seraient dévouées, et dont il disposerait ensuite contre les intérêts du Roi. » L'explicable aveuglement de Jacques avait résisté aux avis de Louis XIV; il résista de même aux preuves de culpabilité que Peters lui mit sous les yeux. Il croyait aux affections de famille, à ces liens que des ambitions longtemps comprimées brisent avec une si dédaigneuse hypocrisie. Il fallut tout l'ascendant de Louis XIV ou le dévouement du Jésuite pour que le roi pût écouter sans colère les motifs de défiance que le prince d'Orange inspirait aux amis des Stuarts. On lui faisait toucher du doigt les manœuvres artificieuses de son gendre, on lui révélait ses espérances secrètes; dans l'attitude des Anglicans, on lui indiquait un complot prochain. Jacques II souriait de cet air de confiance béate qui perd les dynasties; et, trop

honnête homme pour soupçonner le mal, il refusait même d'ajouter foi au crime prouvé.

Ce fut dans ce tiraillement intérieur que s'écoula l'année 1687; elle avait amassé la tempête, et Jacques, dont le ministère était divisé, n'osait, pour la conjurer, que suivre des impulsions contradictoires. La faiblesse ou l'impétuosité dans l'acte démentait immédiatement la violence dans la parole. Jacques pensait être fort en menaçant ou en faisant de la corruption parlementaire. Ses intimidations ne produisirent aucun effet, car les ennemis de son pouvoir sentaient qu'il n'était pas de taille à les réaliser. Ses achats de consciences législatives, le négocie le plus lucratif pour un roi constitutionnel, n'aboutirent qu'à des hontes sans profit. Jacques avait épuisé toutes les demi-mesures et perdu ses avantages, il en appela enfin aux moyens extrêmes. Jeffryes fut le magistrat de ses colères tardives. Jeffryes était moins impitoyable que les juges d'Henri VIII, d'Elisabeth et de Jacques I^{er}, condamnant au nom du Protestantisme; il fut plus odieux qu'eux tous; il est encore en horreur dans l'histoire. Le roi voyait le pouvoir lui échapper, il essaya de le raffermir en accordant à tous ses sujets une déclaration de liberté de conscience.

Mais, en politique comme en religion, il n'y a que les vaincus qui la demandent, afin de s'en faire une arme contre l'autorité régnante. Cet acte blessait au vif les intérêts de l'Anglicanisme, le droit de prier librement froissait ses passions. L'Anglicanisme jugea que ce serait le tombeau de sa puissance; il s'éleva contre une pareille concession, dont les cultes rivaux devaient seuls profiter. L'archevêque de Cantorbéry, les évêques de Saint-Asaph, de Bath, d'Ely, de Bristol, de Peterborough, de Chichester, portèrent au pied du trône les doléances de leur Eglise. Ils avaient commencé par réclamer la liberté: leur religion triomphait, ils invoquaient l'arbitraire. Jacques tenta un coup de force: il fallait en cette conjoncture s'appuyer sur les principes dont le Protestantisme naissant s'était fait un bouclier; le roi aimait mieux invoquer la force. Le 48 juin 1687, il fit conduire à la Tour les Evêques opposants, et il agit en cela contre l'opinion de Sunderland et de Peters¹, qui déploraient les funestes résultats de la mesure dont cependant les archevêques de Saint-André et de Glasgow reconnurent l'opportunité.

Jusqu'alors les complices de Guillaume d'Orange avaient manqué de motifs pour ainsi dire légaux et déterminants. La révolution projetée ne s'était personnifiée dans aucun fait populaire; Jacques II lui offrait des martyrs à honorer, le peuple les accepta comme drapeau. On au-

Jacques accorde la liberté de conscience.

L'Anglicanisme s'y oppose.

Conduite de Peters.

(1) Hume, *History of England James the second.*

(2) Lettre de Louis XIV à Barillon.

(1) M. de Barillon, dans sa dépêche à Louis XIV, dit que le Roi reçut le conseil de renoncer à la poursuite des prélats, et il ajoute: « Cet avis est celui de milord Sunderland et du père Peters. »

gmenta dans des proportions gigantesques la faveur dont jouissait Peters ; on fit de ce Jésuite qui s'isolait de son Institut une conspiration permanente. Peters devint le but de tous les sarcasmes, de toutes les calomnies qui rejaillirent inévitablement sur la Société de Jésus. La Société de Jésus fut le mot d'ordre donné aux prédicants et aux écrivains de l'Anglicanisme. On l'accusait sous mille formes diverses ; on voulait lui passer sur le corps pour renverser plus facilement le trône légitime et la Religion catholique. Le Père Peters ne comprit pas que cette impopularité qu'on lui faisait était aussi dangereuse pour sa Compagnie que pour le Saint-Siège. Il resta sous ce feu roulant d'imprécations, et la monarchie s'écroula sans que peut-être il eût donné au Roi un conseil fatal. Jacques II du moins lui rendit cette justice ; un jour, il dit à Versailles devant Louis XIV : « Ceux qui imputent mes malheurs au Père Peters ont grand tort. Si j'avais écouté ses avis, je ne serais pas où je suis. » Tristes aveux de l'exil, que l'histoire doit enregistrer, mais qui n'excuseront jamais ni le Roi ni son favori.

Révolu-
tion
de 1688.

La révolution de 1688 n'a été qu'un complot de famille dans lequel on fit intervenir la religion comme moyen pour soulever les multitudes. Jacques II s'endormit au milieu des protestations de fidélité ; il se réveilla dans les bras de la trahison. Sunderland s'était fait Catholique le 10 juin 1688, le jour même où naissait le prince de Galles, dont le Pape Innocent XI était le parrain. Cet enfant écartait du trône Guillaume d'Orange ; on contesta sa légitimité, on calomnia sa mère, on accusa Peters d'une supposition impossible. Puis, quand Guillaume eut pris ses dispositions, acheta l'armée et corrompu l'épiscopat ¹, il débarqua à Torbay en novembre 1688. La famille des Stuarts était rayée du livre des rois ; l'insulte la suivit jusque dans la magnifique hospitalité que Louis XIV accorda à ses infortunes. Jacques II avait été faible, irrésolu sur le trône ; il fut plus grand dans l'adversité que ses malheurs eux-mêmes. Louis XIV, ennemi personnel de Guillaume d'Orange, avait trop l'instinct de la royauté pour subir sans combat les faits accomplis. Il donna des flottes et des troupes à Jacques II ; mais les prospérités du Roi victorieux furent impuissantes contre la néfaste destinée qui s'at-

tachait aux Stuarts. Le Père Peters avait accompagné son souverain : il ne s'en sépara ni dans les entreprises à main armée ni dans les tristes-
ses de l'exil. Le monarque avait succombé ; les Protestants espérèrent que sa chute entraînerait celle de la Compagnie de Jésus. Dans cette intention, ils publièrent un pamphlet que Bayle, Protestant lui-même, a flétri en ces termes ¹ : « On a si peu profité de l'indignation des honnêtes gens contre l'histoire fabuleuse et satirique du Père Lachaise, que, cinq ans après, on a mis au jour un autre ouvrage pire que celui-là. C'est depuis le commencement jusqu'à la fin un tissu de fables grossières et d'aventures chimériques racontées avec la dernière impudence, et avec un style tout farci de saletés. Voici le titre de ce bel ouvrage : *Histoire des amours du père Peters, Jésuite, confesseur de Jacques II, ci-devant roi d'Angleterre, où l'on voit ses aventures les plus particulières et son véritable caractère, comme aussi les conseils qu'il a donnés à ce prince touchant son gouvernement.* »

Et, honteux des impostures qu'il signale, Bayle ajoute, avec une indignation aussi vraie dans son siècle que dans le nôtre : « Tant qu'il se trouvera des gens qui achèteront ces sortes de livres, il y aura des libraires qui en paieront la composition et l'impression, et par conséquent il y aura des personnes assez malhonnêtes pour consacrer à cela leur plume vénale. Le mal est donc sans remède. »

Le règne de Jacques II, comme celui de tous les princes qui perdent leur dynastie, n'est qu'un enchaînement de fautes et de calamités. La plus impardonnable, dans sa position, fut de créer ministre un homme qui, par sa vocation et par ses vœux, devait rester en dehors de la politique. Mais si le roi d'Angleterre, aveuglé par son amitié pour le Père Peters, a été coupable en lui accordant sa confiance et en bravant ainsi l'opinion publique, le Jésuite assume sur sa tête une responsabilité encore plus grande. Il ne s'agit point ici de la prépondérance qu'il exerça en bien ou en mal, dans les conseils de la couronne. Cette prépondérance peut se discuter ; elle s'explique de mille façons ; car aucun document ne révèle sa portée. Mais en acceptant des fonctions étrangères à son Institut ; mais en s'offrant comme l'arbitre des affaires, le Père Peters aurait dû assez connaître la vigilante malice des ennemis de son Ordre pour savoir qu'il le compromettrait dans le présent et dans l'avenir. Un Jésuite membre du conseil privé d'Angleterre, un Jésuite gouvernant ce royaume, et faisant retomber sur ses frères toutes les insultes qu'il était si facile de prévoir, donnait à leurs adversaires un avantage qu'ils ne perdirent jamais. Le succès aurait pu jusqu'à

(1) Il y eut néanmoins des évêques, des officiers, des villes entières et tout un peuple, l'Irlande, et une partie de l'Ecosse, qui gardèrent leur fidélité au monarque légitime. Seize prélats anglicans protestèrent contre l'usurpation. L'archevêque de Cantorbéry fit répondre à la nouvelle reine, la fille de Jacques II, qui lui demandait sa bénédiction : « Quand elle aura obtenu celle de son père, je lui donnerai volontiers la mienne. » Le roi fut suivi dans son émigration par un grand nombre de familles anglaises, écossaises et irlandaises, qui offrirent au monde un exemple de dévouement au principe monarchique ; mais, pour neutraliser l'action incessante d'un usurpateur, ces courageuses fidélités ne suffirent pas, elles se condamnèrent à une glorieuse misère, et ce n'est pas ainsi que l'on rétablit un trône.

(1) Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article *Annaï*, note B.

un certain point légitimer son infraction aux règles si sagement établies ; le succès fit défaut à la cause des Stuarts.

Par le Père Peters, cette cause, qui porta malheur à ses loyaux adhérents, devint pour la Compagnie une source d'injustices. Les Jésuites anglais eux-mêmes étaient restés en dehors des événements qui signalèrent les dernières années du règne de Jacques II ; on ne les en accusa pas moins. D'un côté on montrait la faiblesse des Rois catholiques, de l'autre apparaissait l'ambition sans frein d'une Société religieuse qui, non

contente de diriger la conscience des princes, cherchait encore à saisir le gouvernail des affaires publiques. En politique, on est toujours disposé à pardonner au crime heureux ; on l'élève même sur le pavois ; il n'en sera jamais ainsi pour les fautes. Celle de Peters, à quelque point de vue qu'on l'envisage, soit dans son principe, soit dans ses résultats, est de ce nombre. Les Catholiques anglais triomphants avaient invoqué la liberté de conscience ; l'Anglicanisme leur fit cruellement sentir que cette liberté n'était qu'un rêve.

CHAPITRE XXVIII.

De l'éducation chez les Jésuites. — La quatrième partie des Constitutions. — Fin qu'elles se proposent. — Politique de l'éducation. — Objet des études. — Manière d'enseigner. — Choix des classiques. — Les châtimens corporels. — Le système de saint Ignace est-il encore applicable ? Son respect pour la liberté des enfans. — Les Congrégations générales s'occupent de l'enseignement public. — Examen du Ratio studiorum — Les Jésuites écrivent des ouvrages élémentaires. — Le livre du Jésuite. — Grammaires composées dans tous les idiomes. — Les Jésuites lexicographes. — Tous les Jésuites professeurs. — Les Jésuites créent l'éducation nationale. — L'égalité dans l'éducation. — Les Congrégations de la Sainte-Vierge. — La Bulle d'or de Benoît XIV. — Moyens employés par les Jésuites pour rendre l'instruction facile à la jeunesse. — Affection des maîtres pour leurs élèves. — Représentations théâtrales. — Le Collège de Louis-le-Grand. — Résultats de cette éducation. — Les élèves célèbres des Jésuites. — Régime intérieur. — Bacon et Leibnitz jugeant le système d'éducation de la Société de Jésus.

Jusqu'à présent, nous avons suivi la Compagnie de Jésus dans les phases si diverses de son histoire, nous l'avons vue au milieu des peuples et à la cour des rois, dans la guerre et dans la paix, dans la victoire ou dans la défaite. Cette existence multiple ne touche pas encore à son terme ; les Pères ont d'autres luttes à soutenir, d'autres périls à affronter, de nouveaux triomphes à espérer, d'infatigables adversaires à combattre ; mais avant de les accompagner au fond de toutes les régions où ils ont propagé le Christianisme ; il faut pénétrer dans l'intérieur de leurs collèges. C'est le seul moyen d'expliquer leur action dans le passé, et celle qu'ils vont déployer dans les fécondes années qui précéderont leur chute. Le Jésuite nous est apparu tantôt avec les princes, tantôt avec les peuples ; nous l'avons montré dans les conseils des Pontifes et parmi les nations civilisées. Il a porté la parole de Dieu à toutes les extrémités du monde, se pliant avec un égal amour aux mœurs errantes des Sauvages et aux besoins moraux des sociétés européennes. Il nous reste à le voir parmi les enfans, à étudier le plan que saint Ignace traça pour façonner à la vertu, à la science et à l'amour de la patrie les générations naissantes.

Quand Loyola roulait dans sa tête ce système d'éducation, quand il le mûrissait par l'expérience, et qu'après l'avoir tout entier écrit de sa main, il le fondait dans le corps même de ses Constitutions, dont il forme la quatrième partie, le seizième siècle prenait possession de sa gloire. Les grands Saints, les grands agitateurs, les grands poètes, les grands peintres, les écrivains et les artistes sublimes, dont les œuvres sont consacrées par le temps, embrasèrent le monde de la plus vive lumière. L'Italie, qui les avait enfantés, Rome surtout, qui encourageait, qui récompensait magnifiquement leur génie, Rome était la mère des belles-lettres et des arts, l'asile pieux où l'érudition et le bon goût trouvaient des maîtres ainsi que des admirateurs. Ce fut au milieu de ces merveilles, évoquées par Léon X et par ses successeurs, qu'Ignace de Loyola composa le traité qui sert de base à l'éducation donnée par les Jésuites.

Dans la pensée de cet homme, qui sut si habilement manier les esprits et développer jusqu'à leur dernière puissance les idées d'abnégation et de dévouement individuel pour les faire servir au triomphe du principe d'association, l'enseignement dut, avant tout, être moral. Loyola connaissait trop bien le prix du savoir,

La
quatrième
partie des
Constitutions.

il avait soumis son intelligence à de trop rudes épreuves pour dédaigner ou mépriser les études préliminaires ; mais , avant d'initier les enfants aux sciences humaines , il s'occupa de faire germer dans les cœurs la doctrine religieuse. L'instruction fut à ses yeux un moyen , et , dans le préambule de la quatrième partie des Constitutions , il ne cache point la fin à laquelle il tend. Il s'exprime ainsi :

Fin
qu'elles
ne propo-
sent.

« Le but auquel aspire directement la Compagnie est d'aider les âmes de ses membres et celles du prochain à atteindre le dernier terme pour lequel elles ont été créées. A cet effet , il faut joindre à l'exemple d'une vie pure la science et la méthode pour l'exposer : aussi , après avoir jeté dans l'âme de ceux qu'on admet au noviciat le fondement solide du renoncement à soi-même et du progrès dans la vertu , on s'occupera de l'édifice des belles-lettres et de la manière de s'en servir , afin d'arriver plus aisément à mieux connaître et à mieux honorer Dieu , notre Créateur et notre Seigneur. »

Lorsque , dans le v^e chapitre , il détermine l'objet des études , Loyola élargit encore sa pensée. Il explique par quels motifs il veut que sa Société , à peine née , embrasse la carrière de l'enseignement. « Comme le but des connaissances qu'on acquiert dans l'Ordre est d'être , avec l'assistance de la grâce divine , utile à notre âme et à celle du prochain , ce sera là aussi , en général comme en particulier , la mesure et la règle d'après lesquelles on décidera à quelles études nos élèves doivent s'attacher et jusqu'à quel point ils s'y appliqueront. »

L'histoire , la poésie , la peinture , les sciences elles-mêmes , tout , dans ce siècle privilégié , prenait sa source dans la religion , tout s'y rapportait , tout y revenait. Les travaux d'Erasmus , de Bembo et de Sadolet , la lyre du Tasse , de Vida et de Sannazar ; les pincesaux de Michel-Ange et de Raphaël se mettaient exclusivement au service de l'idée chrétienne. Ils la glorifiaient dans leurs œuvres littéraires , sur la toile ou sur le marbre ; Loyola voulut la glorifier par la jeunesse , et , au chapitre xi , il dit : « La même raison de charité qui fait qu'on se charge des collèges et qu'on y tient des classes publiques pour élever dans la bonne doctrine et dans les bonnes mœurs non-seulement les nôtres , mais plus encore les étrangers , pourra aller jusqu'à nous faire accepter la charge de quelques Universités , afin de multiplier le bien que nous pouvons faire , et de l'étendre , autant par les sciences qu'on y enseignera que par les personnes qui y viendront prendre des grades , pour aller ensuite enseigner avec plus d'autorité ce qu'elles y auront appris. »

Politi-
que de
l'éduca-
tion.

Telle est la fin que le législateur des Jésuites assigne à son Institut. Cette fin était aussi utile en politique qu'en religion ; elle concordait avec les institutions civiles , avec les croyances de la

Catholicité ; elle opposait une digue au torrent des doctrines novatrices , dont l'Italie , la France et les Etats d'outre-Rhin étaient menacés. Ignace de Loyola ne procédait pas par des voies révolutionnaires , il n'envahissait point , il ne détruisait pas ; il cherchait à conserver au contraire. L'autorité pour lui comme pour ses disciples semblait plutôt résider dans la possession que dans le droit. A leurs yeux , la consécration du pouvoir ne tenait pas à des règles immuables ; ils l'acceptaient , ils le servaient , quelle que fût son origine ou sa nature.

Monarchie ou république , légitimité ou usurpation admise par les peuples , ils ne discutaient rien ; ils cherchaient à s'accommoder de tout. Ce système de condescendance a souvent fourni contre les Jésuites des armes , dont les partis se servirent. Sans entrer dans les exaltations des uns et dans les désespoirs des autres , nous pensons , qu'à part les individualités , un Ordre ainsi constitué ne devait pas se laisser arrêter par des calculs terrestres. La foi en ses convictions , la fidélité à ses serments est toujours un acte honorable pour celui qui peut combattre par l'épée , par la parole ou par l'isolement. Les Jésuites ne se trouvent point dans ce cas ; ils ne sont pas nés pour défendre les trônes ou pour consolider les républiques. Leur mission ne doit tendre qu'à propager le Christianisme et les bonnes mœurs. Les partis vaincus les ont accusés de trahison ou de maladresse ; on leur a reproché la flexibilité de leurs principes en face des révolutions. Mais , chargés d'intérêts plus grands que ceux qui se débattent les armes à la main , étrangers par leur ministère à toutes les commotions , ils se sont fait un précepte de ne discuter aucun gouvernement. Ils obéissent à la loi humaine , afin de ramener les hommes à l'obéissance due aux lois divines. Cette séquestration volontaire , que les partis ne veulent pas comprendre , et qui a donné tant de force à la Société de Jésus , est une obligation de son Institut. Elle a charge de répandre la foi par l'éducation ; elle est chrétienne avant tout. Elle se voit donc condamnée , avec le Saint-Siège et le Clergé , à rester muette sur des événements qui peuvent froisser ses affections ou ses espérances , et qui , en produisant un autre ordre de choses , lui accordent la même liberté pour prêcher ou pour instruire.

Ce n'était pas une agrégation politique , mais une Société religieuse , que saint Ignace avait en vue. Tout se dirigeait vers ce but : les missions au delà des mers , la vie intérieure et extérieure , l'éducation surtout. Loyola n'attachait sa Compagnie à aucun mode de gouvernement , il ne la concentrait dans aucun pays ; elle devait être l'avant-garde de l'Eglise militante. Ses rangs étaient ouverts à tous les dévouements , à toutes les intelligences ; elle les accueillait

sans acception de patrie ; elle se contentait de leur recommander la fidélité à Dieu et au Pape , bien persuadée que ce double devoir ne les rendrait que plus fidèles aux lois de l'Etat dans lequel ils auraient à remplir le sacerdoce de l'éducation.

Ce qui ressort implicitement de la pensée de Loyola se trouve expliqué avec lucidité lorsqu'il s'agit de l'objet des études. Au cinquième chapitre de la quatrième partie de ses Constitutions , il aborde la manière dont l'enseignement sera distribué ; et , en établissant des catégories que la connaissance des hommes rend indispensables , il ajoute : « Puisque en général les lettres humaines , la grammaire , la rhétorique des diverses langues , la logique , la philosophie naturelle et morale , la métaphysique , la théologie , enfin l'Ecriture sainte , servent à atteindre ce but , ceux qu'on envoie aux collèges s'adonneront à ces études. Si dans les collèges on n'avait pas le temps de lire les Conciles , le droit canon , les Saints Pères et les autres règles de conduite , chacun , après en être sorti , pourrait le faire en particulier avec l'approbation de ses supérieurs , surtout s'il a pénétré fort avant dans la science. Selon l'âge , l'esprit , les goûts et l'instruction de chacun , selon aussi l'utilité commune qu'on en espère , le sujet peut être exercé ou sur toutes les sciences , ou sur une seule , ou sur quelques-unes. Celui qui ne pourrait les embrasser toutes devrait chercher à exceller en une seule. »

Le fondateur ne se contente pas de ces précautions , dont les minutieux détails ne rapetissent point la grandeur. La théologie et le droit canon étaient le terme où tout venait aboutir. Loyola sent que l'esprit d'un siècle aussi actif , quelquefois aussi téméraire , engendrera d'autres activités , et que l'intelligence des masses ne restera pas plus stationnaire que la pensée individuelle. A ses yeux , l'éducation des cloîtres , celle même des universités , a besoin d'un nouveau levier : il va le demander à toutes les branches d'instruction. Elles n'existent pas encore , il les crée , et il recommande l'étude des lettres humaines , l'histoire , l'éloquence et la poésie. Il exige des professeurs spéciaux pour le latin , le grec et l'hébreu , les trois langues-mères ; il en veut même pour le chaldéen , l'arabe et l'indien , « quand , fait-il observer , on le jugera utile au but que nous nous proposons. »

Ignace n'a pas encore épuisé l'objet des études. Il sait que , comme la théologie , les arts et les sciences exactes disposent les âmes à la connaissance de Dieu , qu'ils les élèvent et les fortifient : Ignace les fait entrer dans son plan. Il n'en exclut que la médecine et le droit , études , dit-il , plus étrangères que les autres à sa Société. Puis , par cette exclusion trop absolue , craignant d'engager l'avenir , il se ravise tout à

coup. En maintenant la loi portée , il admet que la jurisprudence et la médecine peuvent être enseignées dans les universités de l'Institut , à la seule condition qu'il ne se chargera pas lui-même de ce fardeau.

C'était un homme d'oraison et d'initiative , mais un homme qu'aucun enthousiasme n'éblouissait , et dont la sagacité se rendait compte de chaque mouvement du cœur , de chaque agitation de l'esprit. Il a éprouvé les uns et les autres : il les règle dans une mesure parfaite. Si l'amour des lettres ne surpasse pas la piété , ce qui dans son idée eût été un blasphème , l'étude du moins prévaudra sur les mortifications. « S'il faut prendre garde , déclare-t-il au quatrième chapitre , que l'ardeur de l'étude n'attédie dans les écoliers l'amour de la vertu solide et de la vie religieuse , il ne faut pas non plus trop donner aux pénitences , aux prières et aux longues méditations. Si le Recteur jugeait convenable d'accorder à quelqu'un en particulier une permission plus étendue sur cet objet pour des raisons spéciales , il devra toujours le faire avec discrétion. Il n'est pas moins agréable à Dieu et à notre Seigneur , il lui sera même plus agréable de les voir s'appliquer aux lettres qu'on apprend dans l'intention sincère de le servir , et qui réclament en quelque sorte l'homme tout entier , que de consacrer à de pareilles pratiques le temps des études. »

L'objet de l'éducation est défini. Pour en assurer le succès , Ignace en détermine l'ordre. Il y consacre le sixième chapitre. « Afin que les écoliers , y lit-on , fassent de notables progrès dans les sciences , il faut qu'ils s'efforcent avant tout de conserver la pureté de l'âme et d'avoir une intention droite dans leurs études , sans chercher autre chose dans les lettres que la gloire de Dieu et le bien des âmes , et qu'ils implorent souvent dans leurs prières le secours de la grâce , afin d'avancer par la science vers ce but.

» En outre , ils prendront la résolution d'appliquer sérieusement et constamment leur esprit à l'étude , convaincus qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Dieu dans les collèges que de s'y consacrer avec l'intention dont on vient de parler.

» Il faut aussi écarter les obstacles qui détournent l'esprit des études , soit qu'ils viennent des dévotions et des mortifications excessives et non autorisées , ou bien des soins et des occupations étrangères.

» Voici l'ordre à suivre dans ces études : on s'appuiera sur l'étude de la langue latine comme sur un fondement solide avant d'aborder les arts libéraux , sur ceux-ci avant de commencer la théologie scolastique , et sur cette dernière avant de s'appliquer à la théologie positive. L'Ecriture Sainte pourra s'apprendre en même temps ou après. Quant aux langues , on pourra les apprendre avant ou après , selon que le supé-

Manière
d'ensei-
gner.

rier le jugera convenable, eu égard à la diversité des circonstances et aux différentes dispositions des personnes.

» Tous les écoliers suivront les leçons des professeurs publics, selon la volonté du Recteur du collège; et ces professeurs, nous devons le désirer, qu'ils soient ou non membres de la Société, auront de la science, de l'exactitude, de l'assiduité et du zèle pour le progrès de ceux qui suivent les cours et les autres exercices littéraires.

» Il y aura, s'il est possible, une bibliothèque commune dans les collèges. En outre, chacun aura les livres qui lui sont nécessaires.

» Les écoliers suivront assidûment les leçons, seront exacts à s'y préparer, à les repasser après les avoir entendues, à questionner sur ce qu'ils n'auront pas compris, prenant du reste des notes suffisantes pour remédier par la suite au défaut de la mémoire.

» Comme il est très-utile, surtout pour ceux qui étudient les arts et la théologie scolastique, d'avoir l'habitude de la discussion, les écoliers assisteront aux disputes ordinaires des écoles qu'ils fréquentent, quand même elles ne dépendraient pas de la Société, et tâcheront, sans cependant blesser la modestie, de se faire particulièrement remarquer par leur savoir. Il convient aussi que dans notre collège, chaque dimanche ou quelque autre jour de la semaine, quelqu'un, désigné par le Recteur, élève de philosophie ou de théologie, soutienne une thèse dans l'après-dîner, à moins qu'une cause particulière n'y apporte empêchement. Les propositions de ces thèses devront être affichées la veille au soir sur les portes des écoles, afin que ceux qui le voudront puissent y venir pour argumenter ou pour entendre. Après que le répondant a donné quelques preuves de sa thèse, chacun peut attaquer à sa volonté, qu'il appartienne à la maison ou qu'il n'y appartienne pas. Il faut néanmoins qu'il y ait un président pour diriger l'argumentation, pour faire ressortir de la discussion et proclamer dans l'intérêt des auditeurs la doctrine qu'il faut suivre, enfin pour donner le signal de la fin de la dispute et répartir le temps de manière que tous, autant que possible, puissent argumenter.

» Outre ces deux exercices publics, on disputera tous les jours en classe, à un temps donné, sous la direction d'un président, afin que par ce moyen les esprits soient plus exercés, et que les difficultés qui se trouvent dans ces sciences soient mieux éclaircies pour la gloire de Dieu.

» Ceux qui étudient les lettres humaines auront aussi leurs moments fixés pour conférer et discuter sur les choses qui concernent leurs études en présence de quelqu'un qui puisse les diriger; et les dimanches ou d'autres jours marqués ils défendront alternativement, dans

l'après-dîner, des thèses dont les sujets seront pris dans les Facultés respectives; ou bien ils s'exerceront à des compositions en vers ou en prose, soit qu'ils improvisent sur un sujet donné au moment même pour éprouver leur facilité, soit qu'ils ne fassent que lire en public des morceaux composés à tête reposée sur une matière donnée d'avance.

» Tous, mais surtout les humanistes, parleront habituellement latin, et apprendront par cœur ce que les maîtres leur auront prescrit. Ils exerceront soigneusement leur style par des compositions, et elles seront corrigées par un homme capable. Il sera aussi permis à quelques-uns, selon la volonté du Recteur, de lire en particulier certains autres auteurs que ceux qui sont expliqués dans les classes; et toutes les semaines, à un jour marqué, un des plus anciens lira, dans l'après-dîner, un discours latin ou grec sur une matière propre à édifier les personnes de la maison comme les étrangers, et qui les anime à la perfection dans le Seigneur.

» De plus, ceux qui étudient les arts et la théologie, et même tous les autres, auront des moments particuliers et tranquilles d'étude pour mieux se rendre compte des matières traitées en public.

» S'il y avait des changements à apporter aux répétitions, aux disputes et à l'usage de parler latin, par suite des circonstances de temps, de lieux et de personnes, on en laissera la décision à la sagesse du Recteur.

» Pour favoriser le succès des études, il serait bon de désigner quelques élèves d'égale force qui se provoquent par une sainte émulation. Il sera bon aussi d'envoyer de temps en temps au Provincial ou au Général quelque échantillon de leurs travaux, tantôt dans un genre, tantôt dans un autre: par exemple, une composition s'ils sont humanistes, des dissertations s'ils étudient en philosophie ou en théologie.

» Après avoir achevé le cours d'une Faculté, il sera bon de revenir sur le même sujet en particulier en lisant un auteur ou plusieurs, à la volonté du Recteur. On pourra aussi, si le Recteur le juge à propos, rédiger sur ces matières un sommaire avec plus de netteté et de rigueur qu'on ne l'avait fait pendant son cours, alors qu'on était moins savant qu'après avoir parcouru la carrière entière des études. Ces rédactions ne seront permises qu'à ceux qui sont distingués par leur savoir, leur esprit et leur jugement. Les autres pourront profiter de leur travail. Il conviendrait encore que ces écrits fussent approuvés du maître. Pour faire usage de ces analyses, il sera commode de faire des notes en marge et de faire une table des matières, afin de pouvoir trouver plus aisément ce qu'on cherche.

» Ils se prépareront pour soutenir leurs actes publics aux époques fixées, et ceux qui, après un examen diligent, en auront été jugés dignes

pourront être promus aux grades ordinaires, sans rien perdre de leur humilité et dans l'unique but d'être plus utiles au prochain pour la gloire de Dieu. »

Ce code, où tout est prévu, fut rédigé spécialement en faveur des scolastiques de la Compagnie de Jésus; néanmoins, dans ses dispositions si larges, il convient à tous les élèves, car, à la fin du troisième chapitre, Loyola écrit : « Les étudiants doivent se conduire comme les scolastiques de la Société pour la fréquentation de la confession, pour les études et pour la façon de vivre, bien qu'ils portent un autre vêtement et qu'ils aient dans le même collège une habitation séparée. Les élèves externes doivent le suivre aussi en ce qui les regarde, et ils ont des règles particulières de conduite. »

La pensée d'Ignace n'est pas encore entièrement à jour; il faut qu'elle se porte sur le mode d'instruction et qu'elle détermine la vigilance qui prémunira contre la corruption. Dans le quatorzième chapitre, il s'occupe du choix des Classiques à mettre entre les mains de la jeunesse. « On se servira en général, recommande-t-il, des livres qui, dans chaque matière, offrent le savoir le plus solide et le moins de dangers. » Il sait, avec Juvénal, que le plus grand respect est dû à l'enfant; il ne veut pas que la science devienne un passeport pour une dépravation anticipée, et que les tableaux de voluptés dont les poètes ont rempli leurs chants souillent ces imaginations ardentes et curieuses. Il aspire bien à créer des savants, des orateurs et des hommes instruits; mais pour lui ces considérations ne sont que secondaires. Il a reçu de la famille un dépôt sacré, des cœurs purs; il s'efforce de les rendre au monde avec la même virginité d'âme et d'esprit. La virginité, dans les enfants, c'est l'espérance de la force dans l'homme : il la conserve comme un trésor; il repousse toute idée, toute image qui pourrait la souiller. A cet effet, il ordonne, par le quatorzième chapitre :

« Quant aux œuvres de littérature latine et grecque, il faudra s'abstenir, autant que possible, dans les universités ainsi que dans les collèges, de mettre entre les mains de la jeunesse les livres dans lesquels quelque chose pourrait nuire aux bonnes mœurs, si l'on n'a d'abord retranché les faits et les expressions déshonorés. S'il est absolument impossible d'expurger un auteur, comme Térence, il vaut mieux ne pas l'étudier. »

Ces prescriptions sont pleines de sagesse; elles soulevèrent cependant de vives récriminations. Loyola ne consent point à transiger avec la morale; mais, dans l'intérêt de la science, il se montre disposé à accepter tous les perfectionnements que le temps et le génie des hommes introduiront dans l'éducation publique. Il a recommandé de suivre saint Thomas pour la

théologie et Aristote pour la philosophie; il ne conseille de s'attacher ces maîtres que jusqu'au jour où de nouvelles lumières viendront briller à l'horizon de l'Ecole. Il presse les améliorations utiles; il laisse aux siens la faculté de les adopter après examen.

Il a pourvu aux biens de l'âme et du corps, <sup>Les châ-
timents
corporels.</sup> à ce qui est dû à Dieu, au pays et à la famille; il pourvoit maintenant à la sanction des lois universitaires. Il ajoute dans le seizième chapitre : « Quant à ceux qui manqueraient d'application à leurs devoirs, et à ceux qui commettraient des fautes contre les bonnes mœurs, et à l'égard desquels les paroles amicales et les exhortations ne suffiraient pas, un correcteur étranger à la Société sera établi pour contenir les enfants et châtier ceux qui le méritent et qui sont en âge de recevoir ce châtimement. Si les avis et la correction ne suffisaient pas, si le coupable ne laissait aucun espoir d'amendement et semblait nuisible aux autres, il vaut mieux le renvoyer des classes que de le retenir quand il profite peu pour lui et qu'il nuit aux autres. S'il se présentait un cas où l'expulsion ne serait pas une réparation suffisante du scandale donné, le Recteur verra ce qu'il convient de faire en outre; cependant, autant que possible, il faut agir dans un esprit de douceur et sans violer la paix et la charité envers personne. »

Des reproches sérieux ont été adressés à cette gradation, qui commence par les avis et finit par le châtimement corporel. Dans nos mœurs actuelles, nous savons tout ce que cet usage a d'insolite; mais, comme la soumission est la première vertu du citoyen, la docilité doit être la première vertu de l'enfance. Il faut s'appliquer à assouplir de bonne heure sa volonté, ou se résigner à la voir se raidir de telle sorte qu'elle ne supportera aucun joug et brisera toutes les entraves. C'est à la famille qu'il appartient de commencer cette œuvre, que le maître continuera. Ignace ne faisait point d'utopie humanitaire; dans les peines corporelles destinées aux caractères indomptables ou aux natures invinciblement paresseuses, il usait du seul moyen conseillé par le Sage dans le livre des Proverbes et par l'expérience. Ce moyen était employé dans les familles, dans les collèges, et principalement au sein de l'université de Paris¹. Ses

(1) Piron avait été élève des Jésuites, et, au moment de la suppression de l'Ordre, il écrivit à l'un de ses amis une lettre dans laquelle il fait une allusion aussi juste que spirituelle à ce mode de punition, qui a contenu tant d'écoliers dans le devoir. Après avoir dit que les Parlements se vengeaient des Jésuites, qui les avaient fait fouetter par leur *maudit correcteur*, le poète ajoute : « Admirez ma bonhomie ! Malgré ce malheur et mon talent pour les épigrammes, de mille que j'ai faites et que je puis faire, je n'en ferai ni n'en ai jamais fait contre ces bons Pères. J'ai trouvé indigne de ma tête de venger les injures faites à mon derrière. » (Lettre inédite de Piron.) Tous les élèves de l'Université de France ne sont pas d'aussi bonne composition que Piron, Boiste le grammairien, auteur du Dictionnaire qui porte son nom, Boiste né en 1768 et mort en 1824, s'exprime ainsi à la page 619 de ses *Nouveaux principes de grammaire* :

historiens officiels enregistrent, en effet, des récits de flagellations d'écoliers qui fournissent plus d'une scène où le rire se mêle à des détails odieux. Le fouet a disparu du Code scolastique; les Frères des Ecoles chrétiennes ont seuls conservés la Férule. C'est avec elle qu'ils gouvernent leur peuple de petits enfants; la crainte qu'ils provoquent n'affaiblit point l'amour qu'ils inspirent, tandis que le cachot, qui a remplacé la flagellation dans les collèges universitaires, corrompt la vertu et ne sert qu'à endurcir l'opiniâtreté. Plus d'un de ces jeunes gens, condamnés à la solitude et au vice, a pu dire, comme le grand Condé : « J'étais entré innocent en prison, j'en sors coupable. »

Dans les Etats les plus constitutionnels de l'Europe, en France et en Angleterre, où l'on cherche à relever la dignité de l'homme, la peine corporelle existe contre les marins et les soldats.

La loi militaire, qui sent le besoin de l'obéissance, permet de frapper de verges les défenseurs du pays, et cette peine mitigée, la seule efficace pour les enfants, aurait été aux yeux du législateur une barbarie dans l'éducation au seizième siècle. Les Jésuites avaient trouvé ces punitions en vigueur dans les universités, ils les acceptèrent en les adoucissant; ils les firent disparaître lorsque les mœurs se modifièrent. Maintenant, si un enfant est insoumis ou trop paresseux, ils en appellent à sa famille : s'il est incorrigible, ils le renvoient.

Tel est le plan d'études élaboré par Loyola. Nous n'avons omis que les détails concernant spécialement la Société de Jésus, et corroborant dans leur active piété cet ensemble de lois. C'est le thème sur lequel ont travaillé tous les Pères, lorsqu'ils ont composé des livres élémentaires ou des traités d'enseignement. Ils purent, selon les temps, commenter ce code, y faire des additions, essayer de l'appliquer aux nouveaux

besoins des peuples; mais il ne subit jamais de retranchements essentiels. Le *Ratio studiorum*, qui en est l'explication authentique, avec les ordonnances annexées par les divers Généraux, a seul force de loi. Ce projet ne devait pas, comme tant d'autres, rester à l'état d'utopie. Tout ce que saint Ignace de Loyola concevait était pratique. Des obstacles pouvaient bien naître dans l'exécution de ses plans, mais il se présentait encore plus de facilités pour assurer leur triomphe. Il ne s'agissait pas, en effet, d'accommoder cette idée aux nécessités et aux vœux d'une seule famille, d'une seule cité, d'un seul empire; dans l'intention du législateur, il fallait qu'elle pût suffire à tous les royaumes civilisés du monde, et que la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, l'Angleterre et les Indes, l'acceptassent comme le fondement de l'éducation.

Il y a trois cents ans que ce système a été conçu, et, en l'étudiant sans préjugés, on est contraint d'avouer qu'il est encore jeune et neuf. A part de légères modifications que la prévoyance d'Ignace a elle-même indiquées, et qui roulent sur le choix des auteurs ou sur l'introduction de quelques cours spéciaux, il conviendra à toute société qui ne place pas sa force dans une incrédulité sensualiste, de même qu'il a convenu à la jeunesse des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Des écrivains modernes, qui étudient superficiellement le plan des Jésuites, ou qui ont intérêt à le condamner, se hâtent de prononcer leur jugement sur d'aussi graves matières. Après l'avoir reconnu bon pour le passé, ils le déclarent suranné pour les générations futures, par le seul motif qu'il ne peut se modifier. L'Institut des Jésuites, dans sa partie dogmatique et morale, ne doit, il est vrai, subir aucune altération; mais sa partie disciplinaire se transforme selon les circonstances et les lieux.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on l'a souvent blâmé d'avoir parqué les jeunes gens afin de mieux les élever et de pouvoir leur donner une instruction plus régulière. On a dit que les Jésuites détruisaient ce besoin de liberté si essentiel à certains caractères, et sans lequel il est impossible d'étudier avec goût, par conséquent avec fruit. Cette objection nous semble plus spécieuse que fondée; une lecture attentive des Constitutions la résout en faveur même de saint Ignace. Il a permis les pensionnats, c'est-à-dire les maisons où les jeunes gens destinés au monde seraient tenus renfermés pendant le temps de leur éducation; mais les pensionnats, dans le système de la Compagnie de Jésus, sont peu nombreux en comparaison des externats; encore n'existaient-ils que pour ceux dont l'instruction devait être plus soignée. Quant aux externes qui composaient la principale force des collèges, il voulut, en les

Le système de saint Ignace est-il encore applicable ?

« Nous supposons que quelques lecteurs, nos contemporains, ont gardé l'aimable souvenir de ce bon et tant regrettable temps du régime universitaire, temps auquel un M. L'Hermite, de détestable mémoire, professeur émérite de sixième au collège d'Harcourt, faisait fouetter au milieu de la classe, par un homme de six pieds, fouetter ! disons plus exactement, déchirer les reins du pauvre enfant qui n'avait pas été assez robuste pour attendre dans la cour pendant une petite demi-heure, les pieds dans la neige, par six degrés de froid, qu'il plût à MM. les professeurs de quitter un bon feu pour venir partager avec leurs écoliers le froid glacial d'une halle entourée de gradins... Il faut ajouter, pour la vérité, qu'on adoucissait ce cœur de roche avec quelques livres de bougie, de chocolat, de sucre et de café offertes aux éternelles. »

Au dire de Boiste, né après la destruction de l'Ordre de Jésus en France, l'Université avait conservé l'usage du fouet dans ses collèges. Du Boullay, dans son *Historia Universitatis Parisiensis* (t. vi, p. 358), et Crevier, dans l'*Histoire de l'Université* (t. vi, p. 100), citent le fait suivant, qui remonte au 31 janvier 1561. « Un étudiant, nommé Thomas de La Ferrière, fut condamné par arrêt du Parlement à la salle (c'est-à-dire au fouet), pour avoir insulté Jean Stuart, principal du collège de Boncourt. Le recteur, accompagné des doyens et des procureurs, se transporta au collège de Boncourt avec le lieutenant criminel, et, là, le coupable subit les peines auxquelles il était condamné. »

admettant à fréquenter gratuitement les classes, qu'ils donnassent leurs noms et qu'ils s'engageassent à observer les règlements. Néanmoins il n'a pas reculé devant la liberté dont les Universités allemandes font jouir leurs disciples. En cette matière, ce sont ces Universités qu'on offre pour modèles; Loyola les a devancées, en disant, au chapitre xvn, paragraphe iii, de la quatrième partie des Constitutions : « Ceux qui voudront suivre les cours ou les classes de la Société feront inscrire leurs noms, et promettent obéissance au Recteur et aux lois. » Telle est la règle établie pour les externes; mais Ignace savait que, dans son siècle ainsi que dans les autres générations, il se trouverait des esprits légers ou turbulents, des enfants nés au sein de l'hérésie ou des cœurs qui refuseraient de sacrifier leur indépendance à cette soumission que tous les colléges, que tous les professeurs exigent. Pour ne pas priver d'instruction tant de catégories de jeunes gens, il déclare, à la note d, qui correspond à ce paragraphe iii : « Si quelques-uns de ceux qui se présentent ne voulaient ni promettre d'observer les règles, ni donner leur nom, on ne devrait pas pour cela leur interdire l'entrée des classes, pourvu qu'ils se conduisent avec sagesse, et qu'ils ne causent ni trouble ni scandale. On pourra le leur faire entendre, en ajoutant cependant qu'on ne leur donnera pas les soins particuliers qu'on prend de ceux dont les noms sont inscrits sur les registres de l'Université ou de la classe, et qui s'engagent à en suivre les lois. »

Cette liberté d'instruction offerte à tous et distribuée à tous, à quelque chose de si large dans son principe et dans ses applications, elle laisse si bien l'indépendance la plus absolue à chaque jeune homme, qu'elle interdit aux maîtres le droit de demander le nom des auditeurs qui viennent à leurs leçons. Une semblable latitude n'existe peut-être dans aucune Université; et c'est saint Ignace de Loyola qui la comprend, qui la révèle, qui l'autorise! Le fondateur porte son respect pour la liberté individuelle jusque dans les détails les plus minimes. Au chapitre xvi, il dit qu'avant la classe le maître et les écoliers réciteront une courte prière, et à la note c, il ajoute : « Si cette prière ne devait pas se faire avec attention et piété, il faudrait l'omettre. Alors le professeur se contenterait de faire le signe de la croix, et commencerait ensuite sa classe. »

Après avoir analysé l'œuvre de Loyola, il est utile d'examiner de quelle manière les Congrégations générales ont procédé. Dans la première, qui s'ouvrit le 49 juin 1538, les disciples d'Ignace avaient depuis deux ans perdu leur père. De vastes projets étaient soumis à leur appréciation. Néanmoins, au milieu des difficultés qui les entourent, ces hommes qui, comme Laynès, Salmeron, Canisius, Pelle-

tier, Polanque et Natal, se trouvaient chaque jour en contact avec les têtes couronnées ou avec les Pontifes, n'oublèrent pas qu'il leur restait à accomplir une mission dont ils devaient faire un apostolat littéraire. Ils posèrent en principe la libre concurrence, comme un élément de sage émulation; ils voulurent que leurs leçons fussent gratuites, même dans le cas où un Jésuite occuperait quelque chaire dans des Universités étrangères à la Compagnie. Ce fut ce renoncement à la fortune qui souleva contre l'Ordre de Jésus tant de colères. Les autres corps enseignants n'osaient pas l'imiter, ils le calomniaient.

Les Pères de la deuxième Assemblée générale marchèrent sur les traces de leurs prédécesseurs; ils rendirent de nouveaux décrets pour perfectionner l'œuvre de Loyola. Les premiers avaient refusé l'opulente succession de Jérôme de Colloredo, l'un des leurs, succession que le légataire destinait à un Collège nouveau; les seconds refusèrent l'Université de Valence, que la ville leur offrait avec de riches revenus. Le huitième décret donne la clef de cette modération calculée : il recommande au Général de n'accepter de nouveaux établissements que par de très-graves motifs, parce qu'il faut conduire ceux qui existent au plus haut degré possible de perfection. Ce ne sont pas les disciples qui manquent à la Société naissante, mais les professeurs. Elle a besoin de maîtres; la deuxième Congrégation y pourvoit en créant des écoles normales dans lesquelles ils se formeront à la pratique de l'enseignement. Les Jésuites ne cherchent point à s'étendre au détriment de l'instruction des peuples; ils établissent trois catégories de maisons, et ils déterminent le nombre des régents nécessaires à leur prospérité. Les Colléges de première classe en posséderont vingt; ceux de seconde, trente; ceux de troisième, appelés Universités, soixante-dix au moins.

La Congrégation suivante hérita de l'esprit de ses devanciers; mais ce fut dans la quatrième, où Claude Aquaviva fut élu Général, que les Pères résolurent de mettre la dernière main à l'organisation de leur plan d'études. Aquaviva était un homme supérieur; sa capacité avait fait concevoir de grandes espérances; il aspirait à les réaliser par l'éducation. Le 3 décembre de l'année 1584, le Général des Jésuites présenta au Souverain Pontife les six Pères choisis pour régler la méthode d'enseignement. Ils étaient pris dans tous les royaumes catholiques, afin que chacun pût mettre en relief les mœurs et les besoins de sa patrie. Les Pères Jean Azor pour l'Espagne, Gaspar Gonzalès pour le Portugal, Jacques Tyrius pour la France, Pierre Busée pour l'Autriche, Antoine Goyson pour l'Allemagne, formèrent cette commission, dont le principal soin fut de réunir, de coordonner tous les systèmes, toutes les théories, toutes les règles sur l'éducation, et d'en faire un code applicable

à l'universalité des peuples. Ces six Jésuites étaient, par leur longue expérience, dignes de cette œuvre, à laquelle on adjoignit à Rome le Père Etienne Tucci. Le travail des commissaires dura plus d'une année; il devint la base du *Ratio studiorum*. Ce travail avait été approuvé par l'Eglise et par la Société de Jésus; mais, afin de lui donner toute la perfection possible, Aquaviva ne s'en tint pas là. Il désigna douze Jésuites renommés par leur science et déjà célèbres dans l'enseignement; puis il les chargea de discuter et d'approfondir le *Ratio studiorum*. Son choix tomba sur les Pères Fonseca, Coster, Morales, Adorno, Clerc, Dekam, Maldonat, Gaillardi, Acosta, Ribera, Gonzalès et Pardus.

Examen
du *RATIO*
STUDIO-
RIUM.

Le *Ratio studiorum* est le recueil des règles générales et particulières que suivront les professeurs de toutes les classes et de toutes les facultés. Le détail en apparence le plus futile y trouve sa place comme la recommandation la plus importante. La distribution du temps, le choix des livres, l'imposition des devoirs, l'ordre des exercices, la manière de les faire, tout est indiqué au régent. C'est un fil conducteur qui, à travers le labyrinthe inextricable de la police d'une classe, dirige l'inexpérience du professeur novice; un guide sûr qui l'empêche d'aller trop lentement ou qui l'arrête lorsqu'il se précipite vers le bien sans réflexion; un régulateur qui maintient l'harmonie et l'uniformité; un index, pour ainsi dire vivant, des questions qu'il faut traiter ou de celles qu'il importe d'omettre. La part du maître y paraît, sans contredit, la plus large; celle de l'élève y est faite néanmoins dans de justes proportions. Ce livre exceptionnel a été populaire en Europe et au Nouveau-Monde; on l'a publié dans tous les formats; il a été accepté comme la règle, comme le traité pratique des études, et dans les royaumes où l'on ne lit plus ses prescriptions on les observe encore par souvenir ou par prévoyance.

Il y a quelque chose au-dessus des créations de l'homme, c'est l'expérience. Elle devient la pierre de touche des institutions humaines, l'épreuve la plus délicate à laquelle on puisse les soumettre. L'expérience des deux siècles où les belles-lettres et l'esprit produisirent les plus merveilleux résultats confirma l'œuvre d'Ignace de Loyola. Elle consacra la méthode d'éducation publique adoptée par les Jésuites; et, jusqu'à leur suppression, les Pères n'eurent pour objet que de garder dans son intégrité primitive l'ouvrage de leur fondateur. Les cinquième et sixième Congrégations générales, tenues sous Aquaviva, révisèrent et approuvèrent le *Ratio studiorum*. La sixième, plus explicite, décrète qu'une rare supériorité dans la littérature compense, pour l'élevation au grade de Profès, l'insuffisance relative dans les lettres sacrées. La septième, présidée par Mutio Vitelleschi, recommande les examens sérieux comme moyen de

fortifier les études. La huitième insiste sur la connaissance plus spéciale du grec et sur les progrès que doivent faire les écoles normales qui, dans la Compagnie de Jésus, s'appelaient Juvénats.

Mais, dans la neuvième, des plaintes sont formulées contre les professeurs de philosophie et de théologie. A cette époque d'innovation, les hommes spéculatifs, que l'imagination entraînait dans les champs du possible, discutaient d'abord avec eux-mêmes, puis avec leurs disciples, les théories que des esprits éminents jetaient dans la circulation. Ces théories, alors ardues, mais que le temps a sanctionnées ou fait oublier, poussaient la jeunesse au delà des bornes tracées, elles amenaient les maîtres à empiéter sur le terrain les uns des autres. On était en plein dix-septième siècle; Bacon, Descartes, Galilée, Spinoza et Pascal avaient paru. L'examen privé ne s'essuyait plus, comme au temps de Luther, de Calvin et de Melancton, sur les dogmes religieux; il avait cherché, il avait trouvé un autre aliment. Il s'exerçait sur les doctrines humaines, sur les vérités scientifiques. Il fallait l'empêcher de brûler les chairs vives, sous prétexte de consumer les chairs mortes: on devait s'opposer à ce qu'il renversât tout au moment où il se présentait pour tout sonder. François Piccolomini étant général, la Congrégation crut que le meilleur remède à tant de maux se rencontrerait dans le *Ratio studiorum*. Piccolomini, par une longue ordonnance, posa les limites que la doctrine et le devoir ne peuvent franchir.

Les Congrégations suivantes tendirent au même but par les mêmes moyens; toutes s'occupèrent à combattre les nouveautés dangereuses, à s'approprier celles qui pouvaient être utiles, et à recommander la dissolution des petits établissements qui, par l'insuffisance des ressources ou des professeurs, nuisaient aux travaux et aux progrès. La quatrième constitution de Loyola et le *Ratio studiorum*, ces deux créations littéraires de la Compagnie de Jésus, se plaçaient dans l'enseignement comme la borne au milieu des jeux olympiques; mais elles ne faisaient point obstacle à l'extension de l'intelligence. Ce n'était pas un lien de fer qui tenait l'esprit asservi et qui l'enchaînait au despotisme de la routine. Le Père Sacchini écrivait son *Parænesis ad magistros scholarum inferiorum*; le Père Judde livrait à la publicité ses *Réflexions sur l'enseignement des belles-lettres*, et le Père Tournemine composait son *Instruction pour les Régents*. Jouvency, dans le *Ratio discendi et docendi*, offrait des leçons de goût que le judicieux Rollin a acceptées, et que l'Université impériale a traduites comme le livre de l'expérience unie au savoir.

Les Jésuites ne cherchaient pas seulement dans leurs collèges à rendre la vertu aimable.

Epris de cette passion littéraire qui charme la solitude, qui embellit la captivité, qui, dans toutes les circonstances de la vie, offre une consolation au malheur et une espérance au désespoir, ils s'efforçaient encore d'étendre son empire. Afin de multiplier les progrès de chaque génération, ils créaient des duels classiques, où la mémoire s'oppose à la mémoire, l'esprit à l'esprit, et ces distributions solennelles des prix, où se répandent les larmes fertiles de l'émulation. Ils s'appliquaient à réduire en art les principes de la littérature et des sciences. Ils analysaient les volumineux ouvrages de Budée, de Danès, de Turnèbe, de Vatable, de Robert Etienne. Ils redescendaient jusqu'à l'enfance pour l'élever peu à peu à leur hauteur; ils ne dissertaient pas avec elle, ils appliquaient la difficulté; ils écartaient la monotonie et l'uniformité, les ennemis les plus mortels du goût. Ils ne voulaient pas seulement former des savants, ils avaient pour vocation spéciale de faire des hommes honnêtes. Dans l'étude comme dans les jeux, ils s'improvisaient petits avec les enfants, afin de les conduire graduellement à la maturité. Pomey écrivait pour eux son *Traité des particules*, son *Indiculus universalis*, son *Flos latinitatis* et ses ouvrages classiques, dont les professeurs instruits gardent encore la mémoire. Emmanuel Alvarès leur consacrait sa Grammaire latine; Riccioli, sa Prosodie, dont la réputation est européenne. Giraudeau créait la Grammaire grecque et son *Odyssée*, sous le nom de *Praxis lingue sacræ*, puis il mettait à la portée de la jeunesse l'étude de l'hébreu. Comme le Père Giraudeau, Jouvency aurait pu être l'un des hommes les plus remarquables de son siècle par l'atticisme de son esprit et par la délicatesse de sa pensée. Il se condamna à une obscurité volontaire; il consuma dans les collèges une existence laborieuse et de doctes veilles, pour inspirer à la jeunesse l'amour du vrai et du beau; car, avec Quintilien, ils croyaient tous que l'école où l'on aurait appris à mieux vivre était de beaucoup préférable à celle où l'on apprendrait seulement à mieux dire.

A quelque établissement de Jésuites que vous frappiez, vers lequel collège que le hasard vous pousse, vous rencontrerez partout un Père dévouant de rares facultés à l'éducation des enfants. Ici, c'est du Cygne qui trace les préceptes méthodiques sur la rhétorique, la poésie et l'histoire; du Cygne qui, dans son édition des Discours de Cicéron, donne à ses imitateurs un exemple d'analyse qu'ils ne pourront suivre que de loin. Là, c'est le Père de La Rue qui commente Horace et Virgile à la manière d'Alde Manuce. Plus loin, les générations de Jésuites portent dans les chaires de l'instruction publique, Guerrieri, Perpinien, Maldonat, Abram, Lacerda, Colonia, Benci, Gottifredi, Pimenta de

Santarem, Rémond, Adrien de Boulogne, Cos-sart, Le Jay, Gauthier, Porée, Sanadon et Buffier, célébrités de collège que l'amitié, que la reconnaissance de leurs illustres disciples ont rendues immortelles dans l'histoire. Le Père Aler invente le *Gradus ad Parnassum*; le Père Lebrun collige son Dictionnaire, dont Lallemand s'est approprié la gloire; le Père Joubert devient le Noël de son temps; d'Aquino compose ses Lexiques spéciaux sur la stratégie, l'architecture et l'agronomie; Vanière publie son beau *Dictionnaire poétique*; Ferrari livre au monde savant son *Dictionnaire syriaque*. Dans le même temps, d'autres Pères de l'Institut rédigent le *Dictionnaire de Trévoux*; le Père L'Hoste écrit son ouvrage élémentaire sur la marine, le *livre du Jésuite*, ainsi que l'appelaient les marins. Il a servi à élever tous les chefs d'escadre qui, sur les flots, ont fait triompher le pavillon de leur patrie. Dans leurs expéditions navales, d'Estrées, Tourville et Mortemart voulaient toujours être accompagnés et conseillés par ce Père; dans les écoles même d'Angleterre, le *livre du Jésuite* était devenu classique, et, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, il a guidé ces officiers d'audace et d'expérience dont la marine britannique peut s'enorgueillir à si juste titre ¹.

Les Jésuites ne s'arrêtent pas à ces travaux qui, pour leur Société, trouvaient une récompense dans l'admiration et dans l'estime de l'Europe littéraire. Le goût de l'étude, le besoin d'étendre, de perfectionner les connaissances humaines, ont pu, en dehors du mobile de la Religion à laquelle ils devaient tout rapporter, leur inspirer ce dévouement; mais il se propage au delà des mers; mais, sur tous les continents où ils plantent la Croix et où leur sang va l'arroser, vous les rencontrez cherchant le secret des idiomes les plus barbares. Au milieu des périls que leur offrent les Missions, ils écrivent des livres élémentaires, ils composent des Catéchismes. Les Indiens, les Japonais, les Chinois, les peuples de la vieille Asie comme les tribus errantes de la nouvelle Amérique, s'étonnent de voir leur langue, qu'ils connaissaient à peine, s'enrichir sous la main des Jésuites d'un rudiment et d'un dictionnaire.

D'après Ribadeneira, Alegambe, Sowtwell et Caballero, leur continuateur, le nombre des Jésuites qui écrivirent, soit sur la grammaire en général, soit sur les langues mortes ou vivantes, dépasse le chiffre de trois cents. Ils préparèrent les enfants des deux hémisphères à l'étude de plus de quatre-vingt-quinze langues, et le nombre des ouvrages élémentaires que la Société produisit sur cette matière si utile et si ingrate s'élève au delà de quatre cents. La plus célèbre

Le Livre
du
Jésuite.

Gram-
maires
composées dans
tous les
idiomes.

(1) Le comte de Maistre, dans son ouvrage de *L'Eglise gallicane*, p. 60, confirme ce fait. « Un amiral anglais, raconte-il, m'assura, il n'y a pas dix ans, qu'il avait reçu ses premières instructions dans le *livre du Jésuite*. »

de toutes les grammaires des Jésuites est, sans contredit, celle du Père Emmanuel Alvarez, que les latinistes ont tour à tour commentée, développée, abrégée, sans jamais pouvoir la surpasser. Pour mieux façonner la jeunesse au latin, Alvarez en avait tracé les règles aussi correctement que possible. Une méthode contraire a prévalu maintenant. Ce n'est point ici le lieu de les juger toutes deux et de mettre encore Port-Royal et l'Institut des Jésuites en opposition. Cependant il faut dire qu'avec le plan d'Alvarez un temps précieux est économisé, puisque la langue qu'on veut apprendre à l'enfance se grave dans son esprit en même temps que le précepte. La pratique venait ainsi avec la théorie, et l'on créait presque sans peine d'habiles latinistes. Cette méthode fut celle des Jésuites et des Universités jusqu'au moment où Lancelot s'en affranchit. Ce n'est pas le système d'enseigner le latin par le latin qu'Alvarez inventa, mais bien l'art de l'enseigner. Il déduisit les règles avec une clarté pleine de précision; il résolut les difficultés, il appliqua le précepte et l'exemple. Son livre, comme celui de Despautère, devint classique; il produisit ces générations que l'étude des grands modèles rendit si savantes. Mais la perfection d'une grammaire n'empêcha pas les Jésuites de chercher de nouvelles améliorations dans l'expérience. Ils sentaient que leurs efforts devaient tendre à faire aimer le travail; et, tout en recommandant l'usage de la grammaire d'Alvarez, le *Ratio studiorum*¹ accorde aux Pères la liberté du choix. Dans les collèges de France, où Despautère régnait, Alvarez ne le détrôna pas. Les Jésuites modifièrent l'un par l'autre, et ils se firent une règle à part.

Alvarez néanmoins n'est pas le premier de la Compagnie de Jésus qui ait songé à mettre au jour un livre élémentaire. Le Hollandais Corneille Jocus et le poète Frusis avaient déjà entrepris cette tâche à Rome, où semblent se féconder toutes les heureuses initiatives. A Rome encore le Père Turselino composait son *Traité des Particules*, que les savants d'Allemagne Thomasius, Schwartz et Heumann enrichirent de notes et d'importantes additions. Les Pères Antoine Vallesi, Richard Esius, Charles Pajot, Michel Coysard, de Colonia, Monet, Pomey, Fischet, Nicot, François de La Croix, Pierre de Champneuf et cent autres creusèrent les mystères de la syntaxe et de la prosodie pour les mettre à la portée de l'enfance. Dans un but auquel la science doit applaudir, ces hommes de haute intelligence consacraient leur vie à lever les dif-

cultés pour ainsi dire matérielles des langues mortes. Ils se plongeaient par dévouement dans cette nuit obscure, d'où ils savaient faire jaillir la lumière. Les uns expliquèrent, développèrent, rendirent faciles les principes du grec et du latin; les autres, comme Monet, Lebrun, Bordon et Joubert, commencèrent le vaste édifice des dictionnaires. Des spéculateurs plus habiles, mais beaucoup moins doctes que les Pères de la Compagnie, glanèrent après eux. Ils s'emparèrent du fruit de leurs veilles, et oublièrent jusqu'au nom de ceux dont ils accaparaient les travaux. Ils se firent de ce larcin une fortune et un titre de gloire. Noël s'est montré plus équitable; dans la préface de son *Gradus* il rend à l'Institut et au Père Vanière la part qui leur revient : « C'est aux Jésuites surtout, dit-il, qu'on doit l'idée et l'exécution du dictionnaire connu dans les études sous le nom de *Gradus ad Parnassum*. Un examen approfondi m'a convaincu que je ne pouvais mieux faire que de prendre cet ouvrage pour base et d'imiter Vanière... J'ai cru devoir consulter les différents classiques du même genre; et, en comparant ceux d'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc., j'ai reconnu que c'était le même qu'on avait généralement adopté. »

L'impulsion donnée par les Jésuites se propageait dans les différentes contrées. Partout ils publiaient des livres élémentaires comme le fondement de l'éducation; partout ils faisaient naître de savants lexicographes. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Sicile, la Belgique et l'Allemagne en virent dans chaque siècle; et les noms de François de Castro, de Barthélemy Bravo, de Gérard Montanus, de Pierre de Salas, de Valérien Requeno, de Jean de la Cerda, sont populaires en Espagne comme en Italie ceux d'Horace Turselino, de Félix Felice, de Michel del Bono et de Pietro Ricci. Les Pères Jean Grothaus, Mathieu Morach, Wolfgang Schonslder, en Allemagne; Constantin Syrwid et Gérard Knapski, en Pologne; Benoît Pereyra, en Portugal, jouissent encore d'une estime méritée.

Ils avaient entassé d'immenses travaux pour simplifier l'étude du latin, d'autres accomplirent la même tâche pour le grec. André Perzivaies, né en Crète à la fin de l'année 1599, résuma dans sa grammaire les principes qu'Antoine Laubegeois, Guillaume Bailly, Jacques Gretzer, Juan Villalobos, Martin de Roa et Sigismond Lauxmin avaient posés. Ce furent les premiers Jésuites qui s'occupèrent sous une forme didactique des règles de la langue grecque. Simon Derkam, Bonaventure Giraudeau, Herman Goldhagen, Pierre Gras et Sanchez de Luna ne vinrent qu'après eux. Par l'ensemble de leurs études sur les racines, la syntaxe, la prosodie, l'accent, la quantité, les dialectes, les verbes et les idiotismes, ils arrivèrent à initier la jeunesse à la poésie d'Homère et à l'éloquence

(1) « Dabit operam ut nostri magistri utantur grammaitiâ Emmanuelis. Quod si methodi accuratioris quam puerorum captus ferat alibi videatur, vel romanam, vel similem curet conficiendam, consulto præposito generali, salvâ tamen ipsâ vi ac proprietate omnium præceptorum Emmanuelis. (*Ratio studiorum*. Regule provinciales, n° 25.) »

de Démosthène. Les principales difficultés étaient vaincues : les Pères Charles Pagot , Wolfgang , Bayer et Soler se mirent les uns après les autres à composer des lexiques , à suivre l'étymologie des mots de la langue morte dans les locutions des langues vivantes. L'ingratitude d'un pareil travail ne rebuta point ces modestes savants. A force d'investigations et de labeurs , ils triomphèrent des obstacles. Ils s'étaient faits hellénistes pour en créer partout , partout ils réussirent dans leur plan.

Ignace Weitenauer , François Bordon et Bonaventure Giraudeau , marchant sur les traces de Bellarmin de Mayr , s'occupèrent de l'hébreu , et Giraudeau simplifia le système de Masolef. Ces trois Jésuites publièrent à différentes époques des études , des grammaires , des dictionnaires hébraïques , travaux qu'avaient ébauchés ou que terminèrent les Pères Adam Aigenler , Léopold Tirsch , Antoine Jordin , Édouard Slaughter et François Haselbauer , dont le mérite a franchi l'enceinte des séminaires ou des collèges. Kircher , le Jésuite universel , ouvre dans son *Prodromus Coptus* la porte aux savants qui viendront expliquer les hiéroglyphes. C'est lui qui rassemble les monuments littéraires des Coptes , et qui commence à débrouiller le chaos des antiquités égyptiennes. Le Père Ignace Rossi le suit dans cette voie si difficile. Kircher venait de ressusciter la langue des Pharaons ; avec son *Iter Hetruscum* il fait le même travail pour la vieille langue étrusque. Les Pères Placide Spatafora et Aloysius Lanzi poussent avec activité les recherches de Kircher ; ils arrivent à leur donner un ensemble satisfaisant.

Les Jésuites ne préparaient pas seulement la diffusion des langues-mères. L'expérience leur avait appris que , pour pénétrer au cœur des masses , il fallait parler leur idiome et se mettre ainsi à la portée d'une ignorance que la charité seule devait combattre. Ils s'instituèrent les grammairiens et les lexicographes des Bretons , des Basques et des Lithuaniens. Le Père Maunoir composa une grammaire , un glossaire et des cantiques que la vieille Armorique regarde encore comme des chefs-d'œuvre. Les Pères Emmanuel de Larramendi et Constantin Syrwid firent pour les Basques et les Lithuaniens ce que les Pères Paul Pereszlegi , Jérôme Germain , Barthélemy Cossius , Jacques Micalia , Ardelius de la Bella et Holderman , entreprenaient pour le hongrois , le grec moderne , l'illyrien et le turc. Ils avaient la lumière à répandre : les Jésuites espérèrent la propager par l'instruction. A tous les coins du monde , partout où il se trouva quelques hommes réunis en société , les Pères cherchèrent d'abord à saisir leur idiome , aussi variable que leurs désirs. A peine initiés à ces innombrables dialectes , ils en étudièrent les difficultés , ils les expliquèrent aux autres ; afin de faciliter l'éducation , ils les

réduisirent en principes , comme une langue européenne.

Ainsi l'éthiopien et l'arabe eurent pour lexicographes et pour auteurs les Pères Louis de Azevedo , André Oviado , Fernandez , Lopez del Castillo , Pierre Métoscita , Adrien Parvilliers , Laurenus et Sicard. Le Père Jérôme Xavier traça aux Persans les éléments de leur langue ; Balthazar Gago , Edouard de Sylva , Gaspard de Vilela , Baptiste Zola , Paul Miki et Pierre de Navarre forcèrent les Japonais à suivre le progrès que les Missionnaires imprimaient à leur idiome maternel. L'Arménie , l'Indostan , le Bengale , l'Angola , le Tonquin , la Cochinchine virent en quelques années surgir des Jésuites qui , non contents de leur apprendre les vérités éternelles , leur enseignaient , à eux et à leurs enfants , l'amour de la famille. Tout était à faire au milieu de ces royaumes , devenus barbares à force de superstitions ; les Pères firent tout ; mais , là comme ailleurs , ils crurent que rien de stable ne pourrait s'établir tant qu'ils n'auraient pas donné à tous ces dialectes une uniformité locale. Afin d'accomplir ce projet de civilisation , les Pères Jacques Villotte , Thomas Etienne , Pierre Diaz , François Fernandez , Alexandre de Rhodes , Jérôme de Majorico et Gaspard d'Amaral devinrent polyglottes. Des vocabulaires , des grammaires raisonnées parurent dans ces différentes régions. Les Jésuites en adoptaient l'idiome , ils en faisaient connaître les fondements aux indigènes. C'était un moyen de les attacher au pays et de les amener à goûter peu à peu les bienfaits de l'éducation.

En Chine les obstacles n'étaient pas les mêmes. Une ignorance presque invincible ne pesait pas sur le peuple ; mais , en s'accommodant à ses mœurs , les Jésuites voulaient le façonner par degrés au Christianisme qu'ils annonçaient et à l'instruction dont ils étaient les missionnaires. Les Pères Matthieu Ricci , Martini , Longobardi , Schall , Gravina , Pantoia , Diaz , Froës , Govea , Orsini , Simoëns , et une multitude d'autres , furent les lexicographes du Céleste-Empire. Le Père Prémare , dans sa *Notitia linguæ sinicæ* , surpassait tous ces travaux. Ce n'est pas une grammaire ni même une rhétorique qu'il a composée , c'est un véritable traité de littérature chinoise. Robert de Nobili , Joseph Beschi et Antoine Proenza approfondissaient le tamoul. Etienne de La Croix donnait aux brahmes les règles de leur langue. Jean Pons et Ernest Haxleden révélaient les mystères du samscrit et du telenga. Saint François Xavier , Emmanuel Martinez , Henriquez et Faraz composèrent le dictionnaire malabare. La grammaire et la syntaxe mexicaines eurent pour auteurs les Pères Galendo , Carochi , de Paredes et del Rinchon. D'autres Jésuites , Valdivia , Febrès , Véga et Halberstad , formèrent la langue du Chili ; André White , celle du Maryland ; Joseph Anchieta , Aravio ,

Figueria et Léon publièrent le glossaire brésilien. Les Pères Vincent del Aguila à Cinaloa, Corneille Godinez sur les rives du Taramandahu, Pierre Gravina à la source du Xingu, Machoni chez les Lulles, Joseph Brigniel chez les Abipons, Marban chez les Moxes, Ortéga chez les Coréens, Villafane au pays des Guazaves, Barzena et Anasco au Tucuman, Salmaniego et Aragona sur les bords du Paraguay, essayèrent de retrouver quelques vestiges de langage humain dans ces dialectes sauvages, auxquels ils se condamnaient, et qu'ils parvenaient à assouplir. Il fallait un idiome commun pour que leurs héritiers dans les fatigues de l'apostolat n'eussent pas incessamment à recommencer le travail qu'ils ébauchaient : ils créèrent cet idiome. Ils en apprirent les règles à la génération de qui ils le tenaient ; puis, en y façonnant les enfants, ils arrivèrent à leur donner le goût de l'étude. Les progrès furent plus longtemps insensibles ; mais la patience des Jésuites ne se lassa point. Enfin ils virent couronner par le succès des tentatives que le monde n'a jamais connues, et dont la civilisation a recueilli les fruits. La quantité de grammaires, de lexiques, de syntaxes et de livres élémentaires qu'ils ont produits dans toutes les langues du Nouveau-Monde a quelque chose de merveilleux. Il est impossible de les réunir, et même d'en savoir les titres ou le nombre. Nous n'en avons donné qu'un faible aperçu ; mais on peut par lui se faire une idée des labeurs que les Jésuites entreprirent dans leurs Missions transatlantiques pour propager l'unité chrétienne et l'éducation, qui est avec elle la source du bonheur.

Tous les
Jésuites
profes-
seurs.

Quand de pareils hommes distribuaient l'instruction avec le zèle d'un apôtre, avec le désintéressement d'un religieux, et cette charmante aménité dont les récits sont venus jusqu'à nous, ils devaient, sans aucun doute, obtenir d'immenses succès. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à les suivre de génération en génération dans la pratique de l'enseignement. Entre l'existence à peine achevée du Novice et celle du Missionnaire qui va commencer, la Société avait créé une carrière intermédiaire. C'était la seconde épreuve ; mais quelquefois le Jésuite y consumait ses forces et sa vie. Tous les membres de l'Ordre se savaient destinés au professorat. L'Institut choisissait parmi eux ; il en formait une élite qu'une corporation, basée sur le même plan, peut seule espérer de faire naître. La noblesse, les talents, les succès même, ne dispensaient pas de la règle commune. Elle était pour tous, tous s'y soumettaient. Dès le principe, on vit les premiers disciples, les amis, les émules de Loyola, chargés par lui de rompre aux enfants le pain de la science dont ils sortaient de nourrir les académies et les capitales de l'Europe.

Polanque et Frusis professaient à Padoue ; Domenech et Strada à Louvain ; Simon Rodri-

guez et Cogordan à Colimbre ; André Oviédo à Gandie ; Salmeron et Bobadilla à Naples ; Araoz, Miron et Martin de Sainte-Croix à Valence ; Villanova dans la ville d'Alcala ; Lefèvre, Canisius et Kessel à Cologne ; Jacques Mendoza et Gonzalve à Valladolid ; Paluza à Bologne ; Gaudan et Galvanelli à Venise ; Lancy à Palerme ; Pelletier à Ferrare ; Laynès lui-même à Florence ; Mercurian et Émond Auger à Pérouse ; Antoine de Cordova, Borgia et Bustamente à Cordoue ; Azevedo, Suarez et Emmanuel Alvarès à Lisbonne ; Natal et Perpinien à Évora ou à Paris.

Tous ces hommes, dont de beaux talents, dont des vertus plus belles encore ont perpétué le nom, se faisaient humbles professeurs après avoir fondé les collèges où une obéissance pleine d'avenir paraissait rappetisser leur zèle. Ignace de Loyola n'admettait ni Grec, ni Romain, ni Espagnol, ni Français. Il avait conçu la véritable unité, celle des esprits, se formant par l'accord des doctrines ; la seule pacifique, la seule immuable, parce qu'elle existe dans le Catholicisme, où il y a unité de Dieu, de religion et d'église. Il semblait dédaigner cette unité que circonscrivent les fleuves, les montagnes, les traités diplomatiques, et qui, s'étendant avec la conquête, se fractionne avec le démembrement d'un empire ; unité factice, qui n'est que l'égoïsme élevé à la hauteur d'un schisme humain. Son plan d'études embrassait le monde catholique ; il l'avait adapté à cette idée d'association fraternelle ; il l'appliquait dès le premier jour, en dirigeant des Français et des Allemands sur l'Espagne et sur l'Italie, des Espagnols et des Italiens sur la France, sur la Germanie et sur les Pays-Bas. Cette communication de langues et de mœurs, dans un siècle où elle était si rare entre les peuples, devenait un progrès évident pour l'éducation, une nouvelle branche de savoir, un lien de plus dans la charité.

Une pareille fusion était nécessaire à Ignace de Loyola. Il avait si bien réglé toutes choses, qu'elle ne sema jamais le trouble dans l'Institut ou dans les collèges. Avant les Jésuites, l'éducation nationale n'existait pas ; cette migration de professeurs leur en donna peut-être l'idée ; ce furent eux qui en développèrent le germe. Dans l'ancienne université de Paris elle-même, l'éducation nationale était restée à l'état de théorie, et il n'en pouvait pas être autrement. On accourait de tous les points de l'Europe à ce foyer de lumière ; des disciples anglais, allemands, italiens et espagnols se pressaient aux leçons du maître, qui souvent avait abandonné sa patrie pour briller sur un plus vaste théâtre. Dans ces conférences, on discutait sur toutes les matières ; l'instruction s'y répandait à pleines mains ; il était impossible d'y recevoir l'éducation, encore moins une éducation nationale. Les professeurs des universités n'étaient point attachés

à une doctrine identique par un lien commun. Isolés dans leur gloire ou dans leur rivalité, ils n'avaient pour but que d'accroître leur renommée ou de propager la science et la littérature. Il n'en était pas ainsi des Jésuites; ils composaient une armée qui allait répandre simultanément l'amour des lettres dans chaque pays catholique. Ils n'ambitionnaient pas un triomphe viager, mais un succès perpétuel. Individus, ils passaient chez un peuple sans y laisser de traces profondes; mais la Compagnie y résidait à toujours. Son esprit dominait ces obéissances, il les façonnait aux idées et aux doctrines qu'il fallait exposer. La fin déterminante du Jésuite était de faire des Chrétiens; dans les devoirs que l'Evangile leur impose, le sentiment patriotique, le respect dû au prince et aux lois, sont compris. En s'appuyant sur ce levier, ils créaient donc des citoyens, et ils réalisaient le vœu que Bacon avait émis. « Une société nouvelle, dit le chancelier philosophe ¹, en parlant de la Compagnie de Jésus, a porté la réforme dans les écoles; pourquoy de tels hommes ne sont-ils pas de toutes les nations ? »

On leur suscita des obstacles de plus d'une sorte, en Allemagne, dans la Péninsule et en France; ils les surmontèrent: avec leur système d'éducation forcément nationale ils introduisirent l'égalité dans leurs collèges. « Il y a, dit Descartes ², quantité de jeunes gens de tous les quartiers de la France. Ils y font un certain mélange d'humeurs, par la conversation des uns et des autres, qui leur apprend presque la même chose que s'ils voyageaient; et, enfin, l'égalité que les Jésuites mettent entre eux, en ne traitant guère d'autre manière ceux qui sont les plus distingués que ceux qui le sont moins, est une invention extrêmement bonne. »

Ce principe d'égalité, qui alors était une innovation, les Jésuites, au dire du grand philosophe, le faisaient descendre dans les travaux et dans les jeux de l'enfance. Les fils du peuple furent les condisciples, les camarades des Condé, des Savoie-Nemours, des Conti, des Longueville, des Lorraine et de tous les héritiers des plus illustres familles de l'Europe. Ils initiaient ces jeunes princes aux souffrances des pauvres, ils conduisaient dans les hôpitaux leurs élèves nobles des collèges Romain et Germanique, de Louis-le-Grand, à Paris; du Collège Thérésien, à Vienne; de l'Impérial, à Madrid. Ils les encourageaient à servir le malade, ils leur révélaient au chevet du mourant cette vie de douleurs qui, commencée dans la misère, se terminait dans l'abandon. Ils leur apprenaient à compatir à des maux qu'il était si facile à leur opulence de soulager; en mettant sous leurs yeux le désespoir de l'indigent, ils leur enseignaient le secret

de la bienfaisance. Ils faisaient plus, ils donnaient aux écoliers sans fortune des protecteurs qui suivaient leurs condisciples dans toutes les carrières; et Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui s'était lié sur les bancs des Jésuites avec Molière, Chapellet et Bernier le célèbre voyageur, resta leur ami.

Les Jésuites « dont l'Institution, au dire de Bonald ¹, est la plus parfaite qu'ait produite l'esprit du Christianisme, » s'étaient fait un devoir de deviner et d'appliquer tous les moyens les plus propres à exciter l'émulation. Un de ceux qui leur réussit le mieux dans les deux hémisphères, fut l'établissement des Congrégations de la Sainte-Vierge. Elles prirent naissance vers l'année 1569, à Rome, à Naples, à Gènes et à Pérouse, sous l'inspiration d'un jeune Jésuite, Jean Léon, régent de cinquième. Il réunissait tous les jours, dans l'intervalle des études, les plus pieux d'entre les élèves des classes inférieures à la rhétorique, et, tous ensemble, ils s'exaltaient à la charité, à la science, à l'amour de Dieu. Cette idée se propagea si rapidement dans les maisons de la Compagnie, qu'en 1584 le Pape Grégoire XIII, par sa bulle *Omnipotentis*, érigea ces assemblées en congrégation primaire dans l'église du Collège Romain. L'origine de cette affiliation n'avait eu pour but que de former des écoliers plus parfaits. Sous la main des Jésuites, dont le Général était le directeur suprême des Congrégations, elles prirent, comme le grain de sénévé, un rapide accroissement. Elles franchirent l'enceinte du collège avec les jeunes gens qui en sortaient pour embrasser une carrière, et qui désiraient rester en communauté de prières et de souvenirs avec leurs maîtres ou leurs condisciples. Elles devinrent un lien de protection ou d'amitié; elles se répandirent en Europe et aux Indes; elles relièrent dans la même association l'Orient et l'Occident, les peuples du Midi et ceux du Nord. Elles avaient des statuts, des règles, des prières et des devoirs communs. C'était une grande fraternité, qui s'étendait de Paris à Goa, et qui de Rome descendait jusqu'au sein de la ville la plus ignorée. Les Congrégations d'Avignon, d'Anvers, de Prague et de Fribourg furent les plus célèbres. Il en existait, composées d'ecclésiastiques, de militaires, de magistrats, de nobles, de bourgeois, de marchands, d'artisans et de domestiques, toutes s'occupant de bonnes œuvres; toutes, selon leurs facultés, secourant l'indigence, visitant les malades, consolant les prisonniers, instruisant les enfants et dotant les filles pauvres. Le Tasse et Lambertini, saint François de Sales et Fénelon, Alphonse de Liguori et Bossuet, Ferdinand d'Autriche et Maximilien de Bavière, les princes de Conti et de Turenne, la piété et le génie, la

Les Congrégations de la Sainte-Vierge.

(1) *Annales de la Philosophie*, par le chancelier Bacon, t. II, p. 564.

(2) *Œuvres de René Descartes*, lettre 90.

(1) *Législation primitive*, t. II.

majesté du trône et la gloire militaire. s'associeraient à ces comices, qu'un Jésuite présidait sous le nom de directeur. Chaque Congrégation avait un préfet; deux assistants et un secrétaire. En 1705, celle de Louis-le-Grand était ainsi formée : Nicolas de Beaulieu, préfet; Joseph de Laistre et Antoine d'Albaret, assistants; François de Beaufort, secrétaire; le Père de Tournemine la dirigeait. L'année suivante, elle se composa de Timoléon de Brissac, de Claude Leclerc, de Claudé d'Atilly, de Thomas Bocaud et du Père de Montigny.

Le culte de Marie avait réuni sous la même bannière des enfants de tous les pays; ils ne s'en séparèrent plus lorsque l'âge leur eut ouvert la carrière des honneurs ou du travail. Cette agrégation, qui embrassait l'univers, doublait les forces morales de la Société de Jésus; mais, protégée par les Papes, soutenue par les Rois, elle marchait à l'accomplissement de son œuvre sans se préoccuper des attaques dont ses pratiques religieuses étaient l'objet. On l'incriminait dans l'enfance, on la calomniait dans l'âge mûr. Benoît XIV, ce grand Pape que les Protestants et les Philosophes du dix-huitième siècle se sont plu à entourer de leurs hommages, ne craignit pas, au temps même de sa popularité européenne, de donner aux Congrégations un témoignage de son estime. Elève des Jésuites, il connaissait par expérience l'esprit des associations qu'ils dirigeaient. Il en avait fait partie dans sa jeunesse, et, le 27 septembre 1748, il publiait la bulle d'or *Gloriosæ Dominae*.

Après avoir éloquentement développé la pensée créatrice d'Ignace de Loyola jetant les fondements de la Société des Jésuites, Benoît XIV ajoute du haut de la chaire apostolique : « Ils ont encore sagement institué, comme on le sait, qu'entre les exercices propres de leur Institut, par lesquels ils continuent à rendre de très-utiles services, ils s'affectionneraient à élever la jeunesse chrétienne et à lui inculquer de bons principes, prenant soin de la faire agréer à de pieuses Associations ou Congrégations de la Très-Sainte-Vierge, Mère de Dieu. Ainsi dévoués au service et à l'honneur de Marie, ils apprennent à cette jeunesse, dans l'école pour ainsi dire de celle qui est la mère de la belle dilection, de la crainte et de la reconnaissance, à tendre au sommet de la perfection et à parvenir au dernier terme du salut éternel. De cette louable et pieuse institution, que modifient à l'infini des saintes, de salutaires règles, selon les divers états des Congréganistes, et que gouvernent avec une habile prévoyance de prudents directeurs, il est incroyable quel bien a découlé sur les hommes de toutes les conditions. Les uns, placés dès leur enfance sous le patronage de la Bienheureuse-Vierge, dans la voie de l'innocence et de la piété, et conservant, sans jamais dévier, des mœurs pures, une vie digne de

l'homme chrétien et d'un serviteur de Marie, ont, à travers les âges, mérité la grâce de la persévérance finale; d'autres, misérablement égarés par les séductions des vices, sont revenus, de la voie d'iniquité dans laquelle ils étaient engagés, à une pleine conversion par les secours de la miséricordieuse Mère du Sauveur, au service de qui ils s'étaient dévoués dans les Congrégations. Ils ont embrassé une manière de vivre sobre, juste, pieuse même, et, soutenus par l'assiduité aux exercices religieux de ces Congrégations, ils ont, jusqu'à la fin, persévéré dans cette vie nouvelle.

» Nous enfin, qui dans notre jeunesse avons été membre de la Congrégation de la bienheureuse Vierge Marie, érigée, sous le vocable de son Assomption, dans la Maison Professe de la Société de Jésus à Rome; nous qui nous rappelons avec un agréable souvenir d'avoir fréquenté ses pieux et instructifs exercices pour notre plus grande consolation spirituelle; nous donc, jugeant qu'il était du devoir de notre ministère pastoral de favoriser, de promouvoir à l'aide de notre autorité et de notre libéralité apostolique ces institutions solides, pieuses, qui font avancer dans la vertu et contribuent puissamment au salut des âmes, par nos lettres expédiées en forme de bref le 24 avril dernier, nous avons approuvé, confirmé, étendu et amplifié toutes les concessions et grâces antérieures de nos prédécesseurs, comme il se voit par la teneur même de ces lettres. »

Cette bulle d'or, qui manifeste les Jésuites dans leur plan d'instruction, dans leurs Congrégations, dans leurs œuvres apostoliques et dans leur vie, paraissait quelques années seulement avant la destruction de l'Institut. Elle émanait d'un Pontife dont le suffrage fait encore autorité; elle était contresignée par le cardinal Passionei. Elle expliquait le but et les résultats de ces Congrégations, qui, nées au fond des collèges, s'étaient propagées dans le monde avec la célérité que l'Ordre de Jésus imprimait à ses œuvres. C'était l'enseignement simultané de tous les âges et de toutes les conditions agissant sur le riche ainsi que sur le pauvre avec le même principe, et rattachant à un même culte et à une pensée identique des hommes qui ne devaient jamais avoir entre eux aucune relation personnelle. Cette idée d'enchaîner les individus par un lien religieux et de les associer par un doux souvenir d'enfance, fut pour les Jésuites un levier qui donna à leur enseignement une force dont ils surent admirablement tirer parti.

Jouvençy, dont le *Ratio discendi et docendi* est encore la règle du beau et du vrai, a dit : « La grammaire et la latinité sont des pays assez secs. Il faut égarer l'esprit, si l'on veut qu'il s'éveille. Les buissons plaisent quand ils sont fleuris. » Sous ces poétiques images le Jésuite révélait le secret de l'éducation; il en

avait approfondi le mystère, que l'Institut a si bien sondé; il y préparait le maître et l'élève.

Les Pères de la Compagnie de Jésus, pour rendre l'instruction aimable à l'enfance, la dégageaient de toutes les aridités de l'école, ils la présentaient sous un aspect attrayant; ils lui faisaient faire de rapides progrès, ils créaient même de nouvelles branches d'études. Ils ouvraient des cours publics de mathématiques dans toutes les villes; et à Caen, par exemple, en 1667, une seule classe d'arithmétique et de géométrie, fondée par Louis XIV, comptait quatre cents élèves. Le professeur était un Jésuite, et nous possédons une lettre de félicitations que lui adressa Chamillard, alors intendant de la Basse-Normandie. La France n'était pas plus favorisée que les autres royaumes. Le même accroissement dans les sciences se faisait partout sentir; les Jésuites le portaient avec eux. Ils avaient l'industrie de l'éducation: ils voulaient qu'elle pénétrât dans toutes les hiérarchies sociales, qu'elle se répandit sous toutes les formes. Les moyens les plus ingénieux étaient mis en pratique. Ils s'improvisaient enfants pour instruire, pour amuser les enfants; et, ainsi que le dit un homme que le ministère de l'instruction publique comptait naguère au rang de ses dignitaires¹, « ils avaient adopté un système plus en rapport avec les mœurs du siècle. Leurs collèges étaient ouverts à tous les arts d'agrément. La danse, l'escrime même, n'en étaient pas bannies. Tous les ans la distribution des prix était précédée non-seulement de tragédies remplies d'allusions politiques, mais encore de ballets composés par les révérends Pères et dansés par les plus agiles de leurs élèves. Chez eux les études graves devenaient une sorte de récréation. La physique consistait en une série d'expériences amusantes où un démonstrateur ambulante venait montrer quelques phénomènes électriques ou magnétiques, quelques expériences dans le vide, la circulation du sang dans le mésentère d'une grenouille, le spectacle du grossissement de quelques objets par le microscope. L'histoire, dont il n'était pas encore question dans les collèges de l'Université, s'apprenait surtout par l'inspection des médailles. »

De l'aveu même de leurs adversaires officiels et de leurs rivaux, les Jésuites ne restaient étrangers à aucune étude; ils en élargissaient même le cadre. Pour fortifier la belle latinité ou apprendre aux jeunes gens à vaincre les difficultés de la langue française, ils les convoquaient à de poétiques tournois. Nous avons sous les yeux un recueil de vers composés en 1697 et 1699 par les élèves des Pères La Sante et Jouvençy. Ces poésies, qui ne seraient pas encore aujourd'hui sans attraits, sont signées par Pomereu, Breteuil, Ripert de Monclar,

Vérac, Saint-Aignan, Berthier, de Raineville, de Thorigny, d'Eaubonne, de Chauvelin, Riccoboni, Saint-Vallier, de Lamoignon, Châteaurenard, Danchet, Coëtlogon et Letellier.

Le Jésuite devenu régent n'avait qu'une occupation, à laquelle se rapportaient toutes les pensées, tous les actes de sa vie. Il appartenait corps et âme à ses disciples. Ses disciples étaient pour lui une affection, une famille, l'univers enfin. Il commençait avec eux les classes élémentaires, il les suivait jusqu'à la rhétorique. Ainsi, au collège de Clermont, auquel Louis XIV donna son nom, le Père Porée, dont « le plus grand mérite fut, selon la parole de Voltaire¹, de faire aimer les lettres et la vertu à ses disciples, « le Père Porée enseigna la rhétorique pendant plus de trente ans. Il compta parmi ses élèves dix-neuf membres de l'Académie française, honneur inouï dans les fastes du professorat. En 1654 cette maison possédait deux mille étudiants, en 1675 leur nombre dépassait trois mille. Chaque jour les Jésuites façonnaient les écoliers à l'étude et à la charité. A chaque fin d'année ils les appelaient à briller sur le théâtre. Les mieux faisant y représentaient des tragédies et des comédies dont les poètes de l'Ordre de Jésus étaient les auteurs. En 1650 ils jouent la tragédie de *Suzanne*² devant Louis XIV enfant, qu'accompagnent Charles II d'Angleterre et le duc d'York; le 19 août 1658 c'est *Athalie* en vers latins, cette même *Athalie* qui inspirera le chef-d'œuvre de Racine. Le 6 juin 1721 le collège de Louis-le-Grand descendait au Louvre, et Armand de la Trémouille, Louis de Mortemart, Etienne de Blanes, Jean de Nicolaï, Armand de Béthune-Charost, Fleuriau d'Armenonville, Victor de Rochechouart, Victor Méliant, Jean de Courmont et Gabriel Riquet donnaient devant le Roi la première représentation des *Incommodités de la grandeur*³.

Quand, au milieu des solennités littéraires,

(1) *Sicéle de Louis XIV*, t. 1, p. 215.

(2) Nous n'avons point voulu entrer dans le débat que les Solitaires de Port-Royal et les adversaires de l'Institut ont soulevé contre lui à propos du théâtre. Dans une question depuis si longtemps résolue, il nous a semblé qu'il n'y avait qu'à donner l'opinion d'un des juges les plus illustres. Bossuet, dans ses *Maximes et réflexions sur la Comédie*, t. xxxvii, p. 605 de ses *Oeuvres complètes*, s'exprime ainsi :

« On voit en effet des représentations innocentes; qui sera assez rigoureux pour condamner dans les Collèges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas leur donner surtout à la fin de l'année quelque honnête relâchement? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante Compagnie, qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse : « Que les tragédies et les comédies, qui ne doivent être faites qu'en latin, et dont l'usage doit être très-rare, aient un sujet saint et pieux; que les intermèdes des actes soient tous latins et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, et qu'on n'y introduise aucun personnage femme, ni jamais l'habit de ce sexe (*Rat. stud.*, tit. *Reg. Rect.*, art. 15). Bossuet ajoute : On voit cent traits de cette sagesse dans les Règlements de ce vénérable Institut. »

(3) Cette comédie est du père du Cerceau.

Affection des maîtres pour leurs élèves.

Représentations théâtrales.

Le Collège de Louis-le-Grand.

(1) *Tableau de l'instruction secondaire*, par Kilian, p. 55.

les Pères Labbe, Cossart, de la Rue, Porée, La Sante, Ménestrier, Edmond de Joyeuse, et tous les prédécesseurs ou héritiers de ces vétérans de l'enseignement prenaient la parole ; quand , dans les exercices littéraires , les élèves se livraient à l'inspiration de leurs jeunes cœurs , c'était toujours à un but national que les Jésuites les ramenaient. Ils glorifiaient le nom de leur pays ; et , république ou monarchie , ils savaient évoquer ses grands hommes afin de les offrir aux enfants comme des modèles. Il existe en France la collection d'un journal qui a traversé deux siècles : c'est le *Mercur*e , et dans ses pages oubliées on rencontre souvent la confirmation de ce fait. Ainsi le 24 août 1680 , pour enflammer le courage de la jeunesse et éveiller dans son âme un profond sentiment d'orgueil patriotique , les Jésuites du collège Louis-le-Grand l'aident à célébrer les victoires de la France. Le 10 octobre 1684 , le Père de La Baune , afin de lui faire respecter les institutions du royaume , célèbre devant elles les vieilles gloires du Parlement et les services qu'il a rendus. En septembre 1747 on disserte publiquement sur l'état de vie le plus utile au pays. Le 6 août 1720 on honore l'industrie et l'agriculture. Au mois de janvier 1728 les jeunes gens se demandent si les Français l'emportent sur les autres nations dans les œuvres du génie. Cette question s'agit ; elle se résout au milieu de débats solennels. Ce qui se passait dans le royaume très-chrétien se renouvelait dans les autres Etats. Aux enfants nés sous le régime de la monarchie les Jésuites enseignaient la fidélité du sujet , parce qu'ils étaient sujets eux-mêmes. Sous le gouvernement démocratique , ils se faisaient républicains : ils proposaient à leurs élèves les exemples fameux des héros qui avaient conquis ou défendu la liberté.

Une éducation si franchement populaire , et dont Loyola s'était créé le promoteur , grandit avec son Institut. La marche qu'il avait tracée fut suivie. Des orateurs , des poètes , des historiens , des mathématiciens , des missionnaires qui avaient fécondé le désert et évangélisé les sauvages , des hommes dont le nom , la vertu , la science étaient une victoire , venaient tour à tour occuper dans les collèges de modestes , mais d'utiles fonctions. C'était pour les parents une garantie , et pour les enfants un honneur. Ils cherchaient à s'en rendre dignes par une émulation de toutes les heures. L'influence de ces maîtres ne restait pas circonscrite dans les murs de l'établissement ; elle se propageait au-dehors , et le Cardinal Maury a pu dire avec vérité ¹ : A Paris le grand collège des Jésuites était un point central qui attirait l'attention des meilleurs

écrivains et des personnes distinguées de tous les rangs. C'était une espèce de tribunal permanent de littérature que le célèbre Piron , dans son style emphatique , avait coutume d'appeler *la chambre ardente des réputations littéraires* , toujours redoutée par les gens de lettres comme la source principale et le foyer de l'opinion publique dans la capitale. »

La délicatesse de leur goût , la pureté de leur style les investirent de cette magistrature de la critique : on les vit toujours la remplir avec autant de tact que de conscience littéraire. Les rois et les peuples avaient si bien compris l'ascendant des Jésuites et les résultats qu'il devait obtenir sur le moral de la jeunesse que , malgré les rivalités universitaires , la Compagnie fut souvent dans la nécessité d'ajourner des nouveaux établissements. Néanmoins , à la fin de l'année 1740 , elle opéra le recensement de ses maisons. Ce recensement produisit six cent douze collèges , cent cinquante-sept pensionnats ou écoles normales , cinquante-neuf noviciats , trois cent quarante résidences , deux cents missions et vingt-quatre maisons professes. Elle possédait en outre vingt-quatre universités , dans lesquelles ses Pères conféraient les grades académiques. Au moment de la dissolution , en 1762 , l'Atlas universel de l'Institut prouve que dans les dernières années de la Compagnie elle était encore en progrès et qu'elle se trouvait à la tête de six cent soixante-neuf collèges. Les Jésuites ne s'imposaient point aux cités ; le gouvernement n'en faisait une obligation ou une condition à aucune ville. Les citoyens les appelaient librement ; ils dotaient le collège selon leurs facultés , et la mission des Pères commençait. Chateaubriand , dans son *Génie du Christianisme* , en trace un tableau que l'histoire doit recueillir : « L'Europe savante , dit-il ¹ , a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chute. Ils étaient singulièrement agréables à la jeunesse. Leurs manières polies étaient à leurs leçons le ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étaient des hommes de lettres recherchés dans le monde , les jeunes gens ne se croyaient avec eux que dans une illustre académie. Ils avaient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes une sorte de patronage qui tournait au profit des sciences. Ces liens , formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentiments généreux , ne se brisaient plus dans la suite , et établissaient entre le prince et l'homme de lettres ces antiques et nobles amitiés qui vivaient entre les Scipion et les Lélius.

» Ils ménageaient encore ces vénérables relations de disciples et de maîtres , si chères aux écoles de Platon et de Pythagore. Ils s'enor-

(1) *Eloge de l'abbé de Radonvilliers , de l'Académie française* , prononcé par le cardinal Maury , le jour de sa réception à l'Institut de France , 6 mai 1807. L'abbé de Radonvilliers avait été Jésuite.

(1) *Génie du Christianisme* , t. VIII , p. 499 (1804).

gueillaient du grand homme dont ils avaient préparé le génie, et réclamaient une partie de sa gloire ¹. Un Voltaire dédiant sa *Méropé* à un Père Porée, et l'appelant son *cher maître*, est une de ces choses aimables que l'éducation moderne ne présente plus. Naturalistes, chimistes, botanistes, mathématiciens, mécaniciens, astronomes, poètes, historiens, traducteurs, antiquaires, journalistes, il n'y a pas une branche des sciences que les Jésuites n'aient cultivée avec éclat. »

Leur éducation laissait sur toute une vie un cachet de religion, d'honneur et de probité. Elle a formé partout d'illustres pontifes, des généraux, des magistrats, des savants et des écrivains qui seront la gloire éternelle de leur patrie. Ici, ce sont les Bourbon, les Rohan, les Montmorency, Farnèse, Villars, Luxembourg, Radziwil, Montécuculli, Richelieu, Duras, Spinola, Gramont, Boufflers, Firmian, Furstemberg, Esterhazy, Mortemart, Tilly, Walstein, d'Estrées, Broglie, Choiseul, don Juan d'Autriche, Beauvau, Laudon, Nadasti et Créquy; là, Grégoire XIII, Benoît XIV et Pie VI; les cardinaux Noris et Marza Angelo, saint François de Sales et Bossuet, Liguori et Fénelon, Fléchier et La Rochefoucauld, le cardinal de Polignac et Huet, l'abbé Fleury ² et Belsunce, le cardinal de Fleury et Languet, Frédéric Borromée et

Quirini, Bridaine et Mailly, Edgeworth de Firmont et Bausset, avec le cortège de papes, de cardinaux et d'évêques qui ont honoré l'Eglise par leurs vertus et par leurs talents. Dans la magistrature, les Jésuites comptent parmi leurs élèves Lamoignon et Séguier, Dudon et Molé, Novion et de Mesme, d'Aligre et d'Argenson, Pothier et Lebreton, d'Ormesson et Le Jay, Montesquieu et Bouhier, Portail et Maupeou, Amelot et Nicolai, Hénault et Pontchartrain, Malesherbes et de Sèze; dans les lettres et dans les sciences, le Tasse ¹ et Galilée, Juste Lipse et Santeuil, Descartes et Cornéille ², Cassini et Molière, Jean-Baptiste Rousseau et Scipion Maffei; Goldoni et Varignon, Tournefort et Malezieux, Fontenelle et Mairan, Vico et Alfieri, Saint-Lambert et d'Olivet, Pompidon et Turgot, Volpi et Quadrio, Voltaire et Fréron, Mersenne et Cavanillas, Edmond Burke et Kemble, l'orateur et le tragique anglais; Filicaia et Bianchini, Salvini et Muratori, Viviane et Redi, La Condamine et Gresset, Helvétius et Crébillon, Chomel et Mably, Buffon et Diderot, le Père Elysée et Raynal, Maury et Canova, Barthelemy et Lagrange.

Par ce pêle-mêle de glorieuses individualités, n'ayant besoin que d'être citées pour évoquer des souvenirs, et dont nous pourrions grossir indéfiniment la liste, il sera facile de se convaincre que les Jésuites ne condamnaient pas leurs élèves à une ignorance précoce, et qu'ils n'inclinaient pas leurs cœurs vers le cloître ou le sacerdoce. Depuis leur origine jusqu'à leur suppression, c'est-à-dire dans l'espace de deux cent trente années ils ont fait l'éducation de l'Europe entière, et celle du siècle de Louis XIV. Tous les jeunes gens de leurs collèges ne furent pas, sans doute, des modèles de vertu, des génies ou de vaillants capitaines. Sous des maîtres religieux, il peut se former des impies; à l'école d'un savant, il y a des intelligences qui resteront toujours à l'état d'inertie. C'est la condition de quelques natures vicieuses; les Jésuites n'ont pu les vaincre, leurs efforts ont échoué comme, en présence des mêmes caractères, échoueront toutes les tentatives. Ce n'est point dans l'exception qu'il faut se placer, mais dans la réalité commune. Ils ne demandaient à l'enfance que ce

(1) On racontait un jour au père Porée que Voltaire avait dit : « Le père Porée n'est pas un grand poète. — Au moins, reprit le modeste et spirituel professeur, il conviendrait bien que j'ai su en faire. »

(2) L'abbé Fleury, l'historien de l'Eglise, conserva toujours pour les Jésuites, ses anciens maîtres, une respectueuse reconnaissance. Afin d'en laisser un gage social, il composa un petit poème sur la bibliothèque du collège de Clermont ou de Louis-le-Grand. En voici un passage, où l'auteur confond dans un éloge mérité les pères Perpinian, Maldonat, Auger, Fronton du Duc, Saillan, Sirmond, Cressoles, Petau et Cassin, autrefois professeurs à ce collège, et dont les portraits étaient placés dans la bibliothèque :

« Contra dant ubi magna novem intervalla fenestras,
Qua novem sunt pietati virum, quæ maxima Claro
Lumina fulserunt Monti dum vita manebat:
Nunc totidem æthereas exornant sidera sedes.
Primum PERPINIANUS habet, quem regia quondam
Dicentem plenis affusa Lutetia templis
Suscepit. Post hunc te, MALDONATE, videmus,
Cui nulla in sacris arcana impervia libris:
Et te doctrina clarum eloquioque potentem,
AUGER, si qua est dicendi copia. Nemon
Doctorum ornator DUCES FRONTON Pegasus
Insequitur, cui tantum, Chrysostome, debes.
Nec SALIANUS abest: quique antiquissima tanto
Christiadum excussit studio monumenta priorum,
SIRMONDUS, nulli scribendi laude secundus;
CRESSOLI deinde ora vides, quo doctor alter
Non fuit, excepta sapientis mente Petavi:
Hunc latuit nihil humanum quo tendere posset
Ingenium. Quidquid veteres scripsere Latini,
Quodcumque Inachidum prisca de gente relictum est
Noverat, hebræque arcana volumina secrete.
Hic si romana lusisset carmina lingua,
Carmina, Virgilium Romæ lusisse putares.
Sermonem Latio scripsisset more solutum,
Sermonem poterat Cicero dictasse videri.
Plura alii melius referent, quos ineluctus heros
Agnovit socios, aut qui stupere docentem.
Fata illum nobis etiam vidisse negarunt.
Tu super unus eras calamo, CAUSSINE, deserto
AULAN qui faceres dictu mirabile SANCTAM. »

(1) Le Tasse, qui a toujours vécu dans la plus affectueuse intimité avec le père François Guerrieri, son professeur de rhétorique, lui adressa un sonnet qui commence par un jeu de mots :

Hai col nome guerrier, Guerrier l'ingegno.

(2) Il existe encore un exemplaire des œuvres du grand Cornéille dont il fit hommage aux Jésuites, ses anciens maîtres. A la tête de l'ouvrage, on lit cette dédicace de la main même du sublime poète :

Patribus Societatis Jesu
Colendissimis præceptoribus suis,
Grati animi pignus
D. D. Petrus Cornéille.

Dii majorum umbræ tenuem et sine pondere terram
Qui præceptorem sancti voluere parentis
Esse loco.

qu'elle pouvait produire ; ils n'étiolaient pas en serre chaude des orateurs , des astronomes , des poètes , des mathématiciens , des moralistes de douze ans. Ils avaient mis en pratique , longtemps avant le philosophe de Genève , la sage leçon que Jean-Jacques Rousseau donne en théorie dans son *Emile*. « Les progrès d'un enfant , dit-il , doivent être ceux d'un enfant. Pourquoi vouloir qu'ils soient ceux d'un homme ? Le goût des lettres est tout ce que les collèges peuvent inspirer ; ils ouvrent la carrière , c'est au génie à la parcourir. »

Il est sorti des maisons de la Compagnie de hautes vertus et de grands criminels ; nous ne lui faisons ni l'honneur d'avoir seule créé les premiers , ni l'injure d'avoir disposé au vice les seconds. Ils exerçaient un inévitable ascendant sur le cœur de leurs élèves ; mais cet ascendant , que tant de passions , que tant d'intérêts contradictoires essayaient d'atténuer dans le monde , n'était pas assez puissant sur des caractères fortement trempés pour déterminer le bien ou pour étouffer le mal. Cependant , il est un reproche qu'il leur a été plus d'une fois adressé , et qu'ils n'ont jamais mérité. On les accuse d'avoir à leur insu , mis par une fausse direction , préparé la jeunesse que les excès de 1793 ont si fatalement immortalisée. Exilés de leurs établissements en 1762 , proscrits comme Jésuites en 1764 , ils n'assument que jusqu'à cette époque la responsabilité morale de l'éducation. Ce n'est pas lorsqu'ils occupaient le collège de Louis-le-Grand , que les Robespierre , les Camille Desmoulins , Fréron , Tallien , Chénier , et tant d'autres , y entrèrent¹. L'Université s'était portée héritière de l'Institut ; au nom du Parlement de Paris , le Président Rolland la mit en possession du collège de Louis-le-Grand. Elle y enseignait à la place des Jésuites ; Robespierre et Chénier , Fréron et Tallien , furent la première génération qu'elle y forma , contre ses prévisions et ses espérances. Chose digne de remarque cependant , aucun des disciples de l'Ordre de Jésus ne prit une part coupable aux mesures révolutionnaires. Plusieurs furent victimes ; mais ses apostats eux-mêmes , tels que Raynal et Cérutti , ne sanctionnèrent point les crimes de cette époque.

Régime
inté-
rieur.

Le régime intérieur des écoles de la Compagnie de Jésus était uniforme et tel à peu près qu'il subsiste encore dans les collèges de Jésuites ou dans ceux qui ont pris modèle sur leur plan d'éducation. La seule différence sensible se trouve dans le gouvernement des externes. Les Pères avaient pensé que ce dépôt confié à leur garde par les familles était aussi sacré pour eux

que celui des pensionnaires. Ils établirent donc une surveillance active sur les externes. Le préfet des études dressait un catalogue des maisons où les étudiants , éloignés de leurs parents , pouvaient choisir un domicile. A des jours indéterminés , il visitait ces maisons , afin de s'assurer par lui-même si le bon ordre y régnait. Il recevait les plaintes , distribuait les conseils , et descendait , avec les enfants , jusqu'aux plus minutieux détails. Les maîtres de pension étaient responsables de la conduite de leurs locataires ; on les obligeait à coopérer à l'exécution des règlements , et , si leur zèle ou leur prudence se refroidissait , ils étaient à l'instant même rayés du catalogue. Cette sécurité donnée aux familles en était aussi une pour les Jésuites.

La classe occupait les heures les plus précieuses de la journée ; mais afin de faciliter ceux qui déployaient plus d'émulation que les autres , sans néanmoins décourager le plus grand nombre , à qui suffisaient les devoirs communs , les Jésuites avaient formé des académies. Pour en devenir membre , il fallait se distinguer par la piété et par l'application.

Le Concile de Trente , dont la prévoyance s'est étendue à tout , devait nécessairement s'occuper de l'éducation , que l'hérésie et les vices avaient gangrenée. Il indiqua les moyens à employer pour raviver le culte du vrai dans le cœur de la jeunesse ; il conseilla de doctes , de sages professeurs. La Congrégation , interprète de ce Synode , jetant les yeux sur la Société naissante de Jésus , émit ce vœu dont l'expérience de deux siècles a confirmé la justesse¹ : « Et si l'on trouve des Jésuites , il faut les préférer à tous les autres. » Un suffrage pareil , que les souverains pontifes , que les rois , que les évêques , que les peuples ont adopté comme la règle de leur conduite , et auquel les savants de toutes les communions et de tous les pays adhèrent dans de magnifiques témoignages , ne laisse plus rien à dire sur ce code d'instruction , ainsi que sur la manière dont il fut appliqué.

Quand les trois siècles les plus célèbres de l'histoire viennent , dans les hommes qu'ils ont produits , honorer le maître qui les a formés ; quand on se rappelle de quel amour les élèves des Jésuites entouraient leurs professeurs , et qu'on trouve encore à chaque page des chefs-d'œuvre de la littérature européenne les traces de ce respect , dont Voltaire lui-même s'est rarement départi ; quand surtout on compare ce sentiment de pieuse gratitude avec le méprisant oubli qui accueille trop souvent le nom des universitaires qui élevèrent la génération actuelle , il faut bien s'avouer qu'il y avait chez les Jésuites un principe vital , une éducation

(1) Un simple rapprochement de dates aura plus d'éloquence que toutes les dénégations. Robespierre est né en 1759 , Danton aussi , Camille Desmoulins en 1762 , Joseph Chénier en 1764 , Fréron en 1756 et Tallien en 1769. Il est donc matériellement impossible qu'ils aient été élevés à Louis-le-Grand par les Jésuites , expulsés en 1762 de toutes leurs maisons de France.

(1) *Et si reperiantur Jesuitæ , ceteris anteponendi sunt. (Declarationes congregationis Concilii , ad sess. xxiii. De Reformatione , c. xviii , no 54.)*

appropriée aux besoins de la famille et au vœu des jeunes gens.

Bacon, qui découvrit un nouveau monde dans les sciences, résumait ainsi sa pensée sur le système d'études de la Compagnie : « En ce qui regarde l'éducation de la jeunesse, dit le chancelier philosophe d'Angleterre; il serait plus simple de dire : Consultez les écoles des Jésuites, car il ne peut se faire rien de mieux que ce qui s'y pratique ¹. »

Mais Leibnitz, un autre protestant aussi illustre que le chancelier, Leibnitz, tout en accordant justice à la Société de Jésus sur ses travaux dans l'instruction, croyait qu'il lui restait encore d'autres services à rendre au monde. « J'ai toujours pensé, écrivait-il à Placcius ², qu'on réformerait le genre humain, si l'on réformait l'éducation de la jeunesse. On ne pourra facilement venir à bout de ce dernier point qu'avec le concours de personnes qui, à la bonne volonté et aux connaissances, joignent encore l'autorité. Les Jésuites pouvaient faire des choses étonnantes, surtout quand je considère que l'éducation des jeunes gens fait en partie l'objet de leur Institut religieux. Mais, à en juger par ce que nous voyons aujourd'hui, le succès n'a pas pleinement répondu à l'attente, et je suis bien éloigné de penser sur ce point comme Bacon, qui, lorsqu'il s'agit d'une meilleure éducation, se contente de renvoyer aux écoles des Jésuites. »

(1) *Ad pedagogicum quod attinet, brevissimum foret dictu : Consule scholas Jesuitarum, nihil enim quod in usum venit, his melius. (De dignit. et augm. scientiar., lib. vii, p. 155.)*

(2) *Œuvres de Leibnitz, t. vi, p. 65.*

Entre ces deux grands esprits du Protestantisme, la question qui s'agit n'est que du plus au moins. Bacon trouve tout parfait dans l'ordre et l'objet des études. Il admire la méthode pratique des Jésuites, leur zèle et leur habileté à former la jeunesse. Leibnitz, qui a vu les Pères aux prises avec tant de difficultés; Leibnitz, qui les défend et qui s'honore de leur amitié, pense que l'Institut n'a pas encore dit son dernier mot, il l'appelle à la réalisation de son utopie chrétienne. Bacon et Leibnitz différaient d'opinions sur le plan adopté. L'un l'approuvait sans réserve, l'autre aurait désiré qu'il se modifiât pour que ses succès fussent plus complets. La vérité est entre cet éloge et ce blâme conditionnel, qui peut s'appliquer à toutes les œuvres de l'homme. Quoi qu'il en soit, il ressort évidemment des paroles de ces philosophes, que les Jésuites étaient alors sans rivaux en Europe pour l'éducation de la jeunesse, et, comme l'a dit le savant abbé Émery, que l'empereur Napoléon a si souvent consulté ¹ : « On a expulsé les Jésuites, on a rejeté leur méthode; que leur a-t-on substitué? Qu'est-il résulté de tant de nouveaux systèmes d'éducation? Les jeunes gens ont-ils été mieux instruits? leurs mœurs sont-elles devenues plus pures? Hélas! leur ignorance présomptueuse, la corruption de leurs mœurs portée à son comble, forcent la plupart des hommes honnêtes à regretter bien vivement et la personne et la méthode des anciens maîtres. »

(1) *Pensées de Leibnitz, par M. Émery, supérieur-général de Saint-Sulpice, p. 429 (édit. de 1805).*

CHAPITRE XXIX.

Considérations sur les écrivains de la Compagnie de Jésus. — Leur point de vue. — Les Jésuites jugés par Voltaire, d'Alembert, Lalande et l'abbé de Pradt. — Les premiers théologiens de la Société. — Laynès et Salmeron. — Manière d'étudier et de comprendre leur génie. — Canisius. — Possevin, théologien et diplomate. — Les savants du premier âge de la Compagnie. — Le cardinal Tolet. — Les controversistes et leurs œuvres. — Le cardinal Bellarmin. — Les Pères Wetter et Garasse. — Causes des hyperboles scolastiques. — Suarez et Cornelius à Lépide. — Les commentateurs de l'Écriture-Sainte. — Travaux des Jésuites sur la Bible. — Les Jésuites traducteurs des Pères de l'Eglise. — Le Père Sirmond et Théophile Raynaud. — Le Père Labbe et les collecteurs des Conciles. — Caractère du talent de Petau. — Les théologiens relâchés. — Escobar et Busembaum. — Leurs propositions scandaleuses. — Explication de ces propositions. — Les Ascètes. — Effet que ces écrivains produisirent dans le monde. — Les moralistes. — Causes qui ont empêché les Jésuites de compter parmi eux un grand nombre de philosophes. — Malapert et Fabri. — Suarez et sa métaphysique. — Gracian et ses ouvrages de morale. — Bosevich et Buffier. — Le Père Guénard et l'Académie française. — L'éloquence de la chaire et l'improvisation. — Les Jésuites prédicateurs. — Paul Segneri et les prédicateurs italiens. — Les Portugais et les Espagnols. — Le Père Juan de Isla fait la critique de leurs défauts. — Les Belges. — Les Allemands et Jacques Wurz. — Les Français et Claude de Lingendes, créateur de l'éloquence sacrée en France. — Bourdaloue. — Larue et Cheminai. — Le Père de Neuville et le dix-huitième siècle. — Les Jésuites historiens. — Orlandini, Sacchini, Jowency et Bartoli. — Mariana et Pallavicini. — Strada et Maffei. — D'Avrigny et Daniel. — Bougeant, Longueval, Brumoy et Berthier. — Caractère de ces écrivains. — Du Halde et les Lettres édifiantes. — D'Orléans, Berruyer et Griffet. — Les bollandistes et les hagiographes de la Compagnie. — Les Jésuites antiquaires. — Les Jésuites géographes. — Les Jésuites jurisconsultes. — Les Jésuites mathématiciens. — Clavius et ses élèves. — Guldin et saint Vincent. — Le Père Lallouère et Pascal. — Le Père Riccati et le calcul intégral. — Découvertes des Pères Riccioli et Grimaldi. — Le Père Pardies géomètre. — Le Père L'Hoste et les marins. — Le Père Zucchi et le télescope. — Le Père Kircher et ses travaux. — L'aérostat inventé par le Père Gusmao. — Le Père Lana et ses découvertes. — Les Jésuites minéralogistes. — Les Jésuites peintres et horlogers. — Les Jésuites astronomes. — Le Père Scheiner découvre les taches du soleil. — Le Père Boscovich. — Les Jésuites créent les principaux observatoires de l'Europe. — Le Père Paëz découvre la source du Nil. — Le Père Manuel Roman sur l'Orénoque. — Le Père Marquette à l'embouchure du Mississippi. — Le Père Albanel découvre la baie d'Hudson. — Les Jésuites et le quinquina. — Découverte de la rhubarbe, de la vanille et de la gomme élastique. — Le ginseng et la porcelaine. — Les Jésuites littérateurs et poètes. — Sarbiewski. — Le Père Le Moyne. — Frédéric de Spée et ses poèmes allemands. — Tournemine et Bettinelli. — Le Journal de Trévoux.

Considérations sur les écrivains de la Compagnie de Jésus. Nous venons d'expliquer le plan d'études suivi par la Compagnie de Jésus. Avant de rentrer dans le récit des événements, nous croyons devoir tracer un tableau des hommes littéraires que ce plan a produits. Pour parler de tant d'auteurs célèbres à des titres si différents, pour réunir dans un même cadre le controversiste et le poète, l'historien et le géomètre, l'orateur et l'érudit, le grammairien et l'astronome, le savant des salons de Paris ou de Vienne et celui de la cour de Pékin, il importe tout d'abord de déterminer leur véritable point de vue. Ce n'est pas avec des idées paradoxales ou des préceptes d'avance stéréotypés dans sa tête, qu'un écrivain peut prononcer un jugement consciencieux sur tant d'écrivains ses prédécesseurs. Il faut qu'il place les hommes dont il va discuter les

ouvrages en regard de leurs contemporains et de leurs rivaux. Toute grandeur humaine est relative; pour être appréciée, elle a besoin d'un terme de comparaison. Ce terme ne doit être pris ni dans l'état actuel de la religion, des sciences, des lettres et des arts, ni même dans les préventions ou dans l'ignorance qui pourraient accueillir les études théologiques et morales. Les littérateurs d'un autre âge, d'une autre croyance, d'un autre système, ont droit d'être étudiés avec leur siècle, comme nous-mêmes pour être jugés plus tard, si un jugement est nécessaire, nous demanderons que l'on se reporte aux passions qui agitaient nos cœurs, au mouvement des esprits qui nous poussait lorsque nous livrions notre pensée à l'opinion publique.

En commençant ce chapitre, il y a un autre sophisme de l'intelligence dont nous avons tâché de nous défendre. Nous ne cherchons dans la Compagnie de Jésus, ni grands capitaines, ni grands révolutionnaires, ni grands romanciers, ni ces illustrations parasites qu'un jour d'enthousiasme ou de charlatanisme fait éclore, et dont une lueur de raison dissipe la gloire éphémère. Nous prenons les hommes dans la situation qui leur a été faite. Sans reprocher à la magistrature de n'avoir pas formé d'habiles généraux, ou à l'art militaire de n'avoir pas enfanté d'intègres magistrats, nous nous contenterons d'examiner si les Jésuites ont rempli leur vocation et s'ils ont, par le talent ainsi que par le travail, répondu au devoir social qu'ils s'étaient imposé. Ce devoir, c'était la propagation et la défense du Christianisme par la parole, par l'écriture, par l'exemple surtout. Il leur faut des doctrines et des martyrs; nous attendons de leur Institut des prêtres qui se distinguent dans la carrière de l'orateur et du polémiste, des lettrés, des savants et des poètes qui unissent l'art de bien écrire à celui de bien vivre.

Une question a été souvent agitée. Les adversaires de la Société de Jésus ont dit qu'elle n'avait jamais produit d'hommes de génie. Qu'entend-on par ce mot magique? Le rhéteur Sénèque ne l'entrevoit jamais qu'à travers un mélange de folie. *Nullum est, dit-il, magnum ingenium sine mixtura dementiæ*. Le rhéteur Villemain définit le génie ¹: « Un haut degré d'originalité dans le langage, une physiologie naturelle et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme, et qui n'aurait pas été fait par un autre. » De semblables aperçus, toujours plus précieux que justes, et dans lesquels la singularité de l'expression s'efforce de racheter l'insuffisance de la pensée, ne sont jamais des raisons concluantes. Le génie, c'est l'invention jointe à la patience, et il faut bien avouer que, depuis Ignace de Loyola et Laynès jusqu'aux Pères Kircher, Berthier, Andrès, Tiraboschi et Boscovich, la Société de Jésus n'a pas manqué de ces hommes dans tous les genres. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à feuilleter les œuvres de Bacon, de Leibnitz et de Descartes. Le philosophe d'Alembert, Lalande, cet astronome dont un athéisme systématique a perpétué le nom; l'abbé de Pradt, cet archevêque que l'empire de Napoléon légua au libéralisme naissant, tous s'accordent pour démontrer avec Voltaire ² « qu'il y a eu parmi les Jésuites des écrivains d'un rare mérite, des savants, des hommes éloquents, des génies. » D'Alembert, plus froid, plus haineux que son maître, s'exprime ainsi ³: « Ajoutons, car il faut être juste, qu'aucune société religieuse, sans exception,

ne peut se glorifier d'un aussi grand nombre d'hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres. Les Jésuites se sont exercés avec succès dans tous les genres : éloquence, histoire, antiquités, géométrie, littérature profonde et agréable; il n'est presque aucune classe d'écrivains où elle ne compte des hommes du premier mérite. » Lalande, qui déclarait ¹: « Je les ai vus de près, c'était un peuple de héros » renchérisait sur ce jugement, et il disait ²: « Le nom de Jésuite intéresse mon cœur, mon esprit et ma reconnaissance. Carvalho et Choiseul ont détruit, sans retour, le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement subalterne n'approchera jamais, l'objet éternel de ma reconnaissance et de mon admiration. »

L'astronome athée écrivait encore : « L'espèce humaine a perdu pour toujours cette réunion précieuse et étonnante de vingt mille sujets, occupés sans relâche et sans intérêt de l'instruction, de la prédication, des missions, des réconciliations, des secours aux mourants, c'est-à-dire des fonctions les plus chères et les plus utiles à l'humanité. »

De Pradt, en attaquant la Compagnie de Jésus au nom de la liberté révolutionnaire, qui n'est que le despotisme, s'écriait dans son style vagabond ³: « Quelle institution que celle-là ! en fut-il jamais une plus forte parmi les hommes ? que sont les humbles vertus des autres cénobites auprès de cette virilité de génie ? Aussi, comment le Jéuitisme a-t-il vécu ? comment a-t-il succombé ? A la manière des Titans, sous les foudres réunies de tous les dieux de l'Olympe d'ici-bas. L'aspect de la mort a-t-il glacé son courage ? l'a-t-il fait reculer d'un pas ? *Qu'ils soient ce qu'ils sont, a-t-il dit, ou qu'ils ne soient plus*. Voilà qui est mourir debout et à la manière des Empereurs. Par cet immense courage, il a montré comment avait dû vivre celui qui savait ainsi mourir... Et ailleurs, « Qui pourrait dénier à saint Ignace et à son institution le titre de grands ? dans l'ordre de la puissance du génie humain, il y aurait une grande injustice à leur refuser une première place. Ignace fut un grand conquérant ; il eut le génie des conquêtes... Oui, Ignace fut grand, grand entre les grands, grand d'une grandeur inconnue jusqu'à lui. Conquérant d'une espèce nouvelle, avec des moines désarmés il s'est approprié le monde pendant deux cents ans. Il a planté au milieu du monde un arbre aux racines éternelles, qui se régénère sous le fer qui le mutilé. Si ce n'est pas là de la grandeur de génie, qu'on dise en quoi elle consiste. Il n'appartient pas à la médiocrité de jeter en bronze des

(1) *Annales philosophiques*, t. i (année 1800).

(2) *Ibidem*. Ou voir encore le journal intitulé *Le bien informé*.

(3) *Du Jéuitisme ancien et moderne*, par l'abbé de Pradt, ancien archevêque de Malines.

(1) *Cours de littérature du moyen âge*, leçon ix, p. 316.

(2) *Dictionnaire philosophique*, art. *Jésuites*.

(3) *Destruction des Jésuites*, par d'Alembert.

colosses. » Ces éloges, que la vérité arrache à des entraînements irréfléchis, mais que l'histoire ne doit sanctionner qu'après examen, sont un hommage bien extraordinaire rendu à la Société de Jésus. Nous les tenons pour ce qu'ils valent, et nous pensons qu'au lieu de s'arrêter à des phrases, on doit analyser ces savants, qui parurent si admirables aux adversaires de leur Institut.

Les
premiers
théolo-
giens de
la
Société.

La Société, créée par Loyola, n'a point eu besoin de grandir; elle n'a pas été contrainte d'attendre les siècles ou les années pour voir naître dans son sein des Jésuites illustres. Sous ce rapport, elle n'a pas eu d'enfance; elle est sortie des mains de saint Ignace comme le premier homme des mains du Créateur, dans la plénitude de l'âge et de la force. Les Pères de la fondation furent presque tous d'indomptables athlètes, des orateurs aussi habiles dans l'art de soulever que de calmer les masses. Ils apparaissaient dans un moment critique pour la Catholicité. La Chaire de Pierre était ébranlée par l'hérésie, que des apostats d'une haute capacité, que des princes d'une rare valeur, que des peuples nombreux acceptaient comme un drapeau levé contre Rome. Le péril était partout, le Siège apostolique cherchait des cœurs éprouvés pour l'affronter, des esprits supérieurs pour le conjurer, des caractères de fer pour tenir tête tout à la fois aux passions que déchaînaient Luther et Calvin et aux vices qui servaient de prétexte à de telles passions. Ces hommes se trouvaient dans les Jésuites. On savait les fondements de l'Eglise universelle; ils s'offrent pour la défendre. On l'incriminait dans ses mœurs, dans sa tradition, dans ses dogmes; ils se déclarent, par état, par vocation et en corps, ses champions les plus témérairement dévoués; ils se précipitent seuls sur la brèche, ils sont seuls à l'avant-garde, seuls dans les luttes théologiques, seuls au milieu des révoltes à main armée. Aux Evêques et aux Princes catholiques, dont ils corroborent le courage, ils affirment que d'autres ne tarderont pas à les suivre; ils sont suivis en effet.

Il fallait plus que de l'audace pour entreprendre une pareille tâche; avec cette audace, on peut mourir généralement, mais on ne neutralise pas des doctrines que les ambitions déchaînées rendent populaires. La science était donc encore plus indispensable que la hardiesse. Ces soldats de la Foi devinrent savants, mais des savants qui brillèrent beaucoup plus dans l'action que dans la théorie. Laynès et Lefèvre, Salmeron et Pasquier-Brouet, Lejay et Canisius, Bobadilla et Strada, Araoz et Borgia ne commencèrent point la diffusion de l'Institut d'Ignace par des œuvres littéraires. Ils crurent qu'à une époque de bouleversement, la plume n'exercerait jamais sur les multitudes le prestige qu'elles laissent prendre à une parole ardente.

Ils s'improvisèrent les tribuns de la Catholicité avant de songer à en devenir les docteurs.

La position militante qu'ils avaient prise, et que leurs successeurs ont toujours gardée, ne leur accordait que peu d'heures de liberté. Ils devaient les employer au sommeil, ils les consacraient au travail. Tandis que Loyola dirigeait leur marche à travers les deux mondes, tandis qu'il élaborait les *Constitutions* de son Ordre, eux demandaient à la science de fortifier leurs discours; ils écrivaient. Xavier, du fond de l'Orient, adressait à ses frères des lettres sur les Missions. Il composait un *Abrégé de la doctrine chrétienne*, il la commentait en langue malabare. Dans le même temps Laynès, afin de se reposer des fatigues oratoires, se plongeait dans l'étude. Il traçait au courant de la plume ses *Prolégomènes sur l'Ecriture Sainte*, ses quatre *Livres de la Providence et de la Trinité*, ses *Traité sur le change et l'usure*, sur la pluralité des bénéfices et la parure des femmes, sur le *Royaume de Dieu et sur l'usage du calice*. Théologien du Concile de Trente, il en expliquait la pensée sur les Sacrements: il léguaux prédicateurs un plan d'instructions. Lejay, sous le titre de *Miroir du Prélat*, rappelait aux Evêques les devoirs qu'il importait de ne plus mettre en oubli. Salmeron, théologien, orateur et diplomate, a lutté comme ses frères. De longs combats n'ont fait que souffler à son esprit une impulsion plus dévorante. Seize volumes in-folio, successivement édités à Madrid, à Brescia et à Anvers, attestent la profondeur de son savoir.

Mais ces hommes, comme la plupart de ceux dont nous allons énumérer les œuvres et indiquer la portée, ne songeaient pas que le style seul leur donnerait la consécration des siècles. Ils vivaient à une époque où l'on s'ingéniait peu à polir le langage, où la pensée éclatait plutôt d'inspiration que par calcul, et où l'image venait en aide au raisonnement, sans avoir jamais été torturée pour produire son effet. Ils n'avaient ni le temps ni la volonté d'adoucir leurs formes, de combiner les ressorts de leur esprit et de tailler ces heureuses périodes dont les écrivains de plus de loisir allaient leur fournir le modèle. Ils ne consommaient pas leurs journées à arrondir d'élégantes périodes. Intelligences aussi fortes que leur siècle, mâles génies qui de la solitude s'élançaient dans l'arène où les discordes religieuses s'entre-choquaient, on ne les vit jamais transiger avec la véhémence de leurs idées. Ils n'attaquaient point à armes courtoises les doctrines que Luther, Calvin et leurs énergiques sectateurs jetaient dans la mêlée comme une artillerie meurtrière. La langue de Cicéron était leur langue; mais dans ce latin, quelquefois dégénéré, il ne faut chercher ni l'ampleur du style, ni cet atticisme que l'orateur consulaire évoqua sous les ombrages de Tusculum,

ou qu'Horace fit passer dans ses vers au bruit des cascates de Tibur.

Ce n'est pas pour défendre Milon accusé ou pour remercier les dieux d'avoir accordé l'empire à Octave-Auguste que les premiers Jésuites écrivent. A l'aide de la science ils reconstituent le dogme catholique, sapé par l'Hérésie. Enfants d'un siècle que passionne la dispute théologique, ils ne vont même pas demander à Erasme le secret de sa prétentieuse naïveté et l'art d'être toujours nouveau. Comme lui, ils n'ont pas au cœur cette froide indifférence qui s'arrange de tous les partis, et qui, dans ses voluptueux loisirs, lègue aux générations futures des règles de savoir et de bon goût. A l'exemple des disciples que Luther et Calvin laissent après eux, les Jésuites savent qu'il ne s'agit que d'émouvoir fortement les peuples, que de convaincre les intelligences, que de raisonner enfin : ils argumentèrent, ils développèrent avec lucidité le thème abstrait sur lequel ils étaient appelés à faire revivre les traditions catholiques. On altérerait les saintes Ecritures, on dénaturerait le texte des Pères, on violentait l'histoire pour l'amener à confirmer par les faits l'Hérésie marchant à la conquête de l'Europe. Les Jésuites ne s'occupèrent qu'à rétablir le sens primitif des Livres sacrés. Ils fouillèrent dans l'arsenal de l'Eglise pour démontrer que les armes employées contre elle ne s'y étaient jamais forgées ; et, si, dans le feu de ces polémiques, si, dans cette agglomération de preuves et d'événements, il surnage de temps à autre une idée exprimée avec élégance, une page où la force de la vérité rend l'écrivain brillant d'éloquence, il ne faut en accuser que l'inspiration et jamais la volonté de l'auteur. L'auteur, quel qu'il fût, ne s'arrêtait pas à des résultats aussi minimes. Il courait à son but, il l'atteignait, il sauvegardait la Foi. La mise en œuvre n'avait rien à voir dans ce débat.

Depuis la naissance de l'Ordre de Jésus jusqu'au commencement du dix-septième siècle, les enfants de Loyola, se plaçant toujours sur de nouveaux champs de bataille, ne songeront guère à enrichir leurs livres de ce coloris qui immortalise les créations de l'esprit. Ils apparaîtront doctes et vigoureux, froids comme la raison, implacables comme la vérité ; ils triompheront par l'érudition ou par la logique, par l'habileté ou par la passion ; mais, en général, leurs ouvrages, ceux même de Maldonat et de Bellarmin, ne seront pour des lecteurs distraits que de longues controverses, dans lesquelles la science n'a jamais essayé de se faire amnistier par l'éclat du style. Les premiers Jésuites ne semblent pas avoir ambitionné cette gloire, qui sera si chère à leurs héritiers, aux Perpinin, Guerrieri, Cossart, Bouhours, Tucci, Mariana, Rapin, Berthier, Commire, Jouvency, Vanière, Brumoy, Bartoli, Porée, Sanadon,

Bougeant, La Rue et Giannatazzi. Leur plume était une épée à double tranchant : ils s'en servirent pour la défense de la société religieuse et civile. Leurs œuvres, aujourd'hui ensevelies sous la poussière des bibliothèques ; leurs œuvres, composées dans les proportions exigées par leurs contemporains, ont été plus efficaces pour sauver la Religion et la morale que tous ces livres où d'ingénieux écrivains taillent une pensée comme le lapidaire taille un diamant.

Autour de ces esprits, admirables dans leur spécialité, se rangèrent des docteurs souvent égaux, quelquefois supérieurs à leurs maîtres. Canisius fut le premier. Par une allusion à son nom, les Protestants l'appelaient le Dogue autrichien, *Canem austriacum*. Mais ce dogue tenait en respect les loups qui s'unissaient pour disperser le troupeau du Christ : mais cet homme, dont la présence était une faveur accordée aux princes, dont les conseils étaient des ordres pour les peuples, fut sans contredit l'auteur le plus laborieux et le plus instruit de son temps. Il a été tout à la fois historien, annotateur, controversiste, ascète ; et à chaque page on le retrouve encore nouveau. Qu'il réponde aux *Centuries d'Illiricus* ou qu'il rédige ses *Exercices académiques*, qu'il narre la vie des Saints de l'Helvétie ou qu'il publie les lettres choisies de saint Jérôme, qu'il se fasse l'éditeur de saint Léon-le-Grand ou de saint Cyrille d'Alexandrie, ce sera toujours le même écrivain, soulevant partout sur son passage l'admiration publique et ne rencontrant dans ses rivaux que des enthousiastes. Les Cardinaux Osius et Baronius célébreront ses louanges ; Sébastien Véron, Laurent Beyerlinck, Henri Sedlins, François Agricola, Wilhelm Eysengreim, André du Saussay et Ferreolus Locrius ne cesseront de vanter sa gloire littéraire. Ce Jésuite était encore dans la vigueur de son talent lorsque la Compagnie produisit d'autres athlètes : Possevin, Auger, Hoffée et cette nouvelle génération qui, débarrassée un moment des disputes luthériennes, va cueillir dans une étude moins tourmentée une palme qui ne lui échappera jamais.

Possevin n'a pas seulement l'érudition des maîtres ; le ciel l'a doué du génie des langues, et il est diplomate. Ses œuvres se ressentiront de sa triple vocation de prêtre, de Jésuite et de négociateur politique. Il écrira la *Perpétuité du sacrifice de la Messe*, le livre du *Soldat Chrétien* et son traité de *l'Hommeur et de la Pacification des Rois*. Il écrasera le fameux apostat Pierre Viret ; il donnera les *Causes et Remèdes de la peste* ; puis, de sa voix, que les princes ont l'habitude de respecter, il prémunira le czar de Russie *Contre les marchands anglais*. Grande leçon que tous les rois, que tous les pays ne sauront pas comprendre ! Il racontera avec des détails pleins d'intérêt ses diverses ambassades ; il révélera la manière

Possevin, théologien et diplomate.

d'instruire les enfants ; il prononcera son jugement sur quatre auteurs dont les noms retentissent encore : Philippe de Lanoue, Machiavel, Jean Bodin et Mornay. Il touchera à toutes les sciences, à l'art oratoire par Cicéron, à la politique, à l'histoire, à la jurisprudence, à la médecine ; puis, avec son *Apparat sacré*, il réunira comme dans un répertoire tout ce que les Conciles, tout ce que les Pères de l'Eglise grecque et latine ont dit sur l'Ancien et le Nouveau Testament.

Des individualités moins brillantes, mais aussi fécondes dans leur sphère, remplissent cette première période. Ici c'est Martin Olave, le professeur de philosophie dont l'Université de Paris applaudit les enseignements, Martin Olave, l'ami de Charles-Quint ; là c'est Frusis, Français qui possède à un égal degré l'hébreu, le grec et le latin ; jurisconsulte, casuiste, poète, orateur, médecin, géomètre et musicien, improvisant des épigrammes comme Martial et traçant d'une main assurée de doctes *Commentaires sur la Bible* ou son traité de la *Simplicité chrétienne*. Plus loin voila Strada, Domenech, de Torrez, Coster, Miron, Ribadeneira, Manare, Avez, Palmio, Vishavé, Torrès, Ledesma, Gonzalès d'Avila, Elian l'Israélite, membre de la Compagnie de Jésus, Emmanuel Sa et Landini, évangélisant les multitudes, instruisant les rois, ouvrant des controverses publiques avec les chefs de l'Hérésie ; puis, à peine descendus des hauteurs de la théologie, venant rompre aux petits enfants le pain de la parole divine ou de la science. Tolet domine de toute la tête cette série de docteurs qui, dans l'ascétisme et le droit canon, qui, dans l'histoire de l'Eglise et les devoirs du Chrétien, ont jeté une lumière aussi vive que profonde.

Tolet, c'est le génie du seizième siècle à sa dernière puissance ; c'est l'intelligence qui conçoit, la sagesse qui mûrit et la force qui exécute. Cabassut, l'Oratorien si judicieusement disert, osait dire de lui : « Il faut attendre plusieurs siècles pour voir un homme tel que Tolet. » Bossuet, son émule, n'a pas été plus grand que le Jésuite Cardinal ; mais, moins heureux que le sublime orateur de l'Eglise de France, Tolet n'a jamais pu, dans une studieuse retraite, composer à loisir ses innombrables ouvrages. Il n'a pas transmis à la postérité quelques-uns de ces livres dans lesquels la pensée se revêt des charmes de l'expression. De même que tous ses contemporains, il ne prenait que le temps d'être clair ; la gloire littéraire n'existait pour lui que dans les services rendus à l'Eglise. L'Eglise lui demandait de se multiplier, d'avoir le don d'ubiquité et le don d'improvisation sur des matières où un mot mal interprété peut se changer en hérésie involontaire : Tolet obéissait, abandonnant au caprice des vents une renommée dont

il n'a jamais ambitionné l'éclat. Et cependant, au milieu de ses voyages, le Jésuite sut être le premier des prédicateurs de la ville et du monde. Son *Introduction à la logique*, ses *Commentaires sur Aristote*, ses huit *Livres de Physique occulte*, son traité sur la *Génération et la Dissolution*, ses trois *Livres sur l'âme*, sa *Somme des cas de conscience*, dont saint François de Sales et Bossuet se sont constitués les hérauts, tous ces ouvrages, au point de vue littéraire, ne manquent pas de splendeur. Il y a sous la poussière séculaire qui les enveloppe un parfum de science, une sublimité de foi qui descendent jusqu'à l'agrément. Tolet porte dans son langage la fierté castillane et la vieille naïveté française.

Ces premiers Jésuites, dont nous osons esquisser les travaux, ne furent point des auteurs se laissant emporter à la fougue de leur imagination. Nés avec l'humeur batailleuse de leur époque, nourris dans de fortes études, et placés par l'Eglise au premier rang de ses défenseurs, ils mirent à son service toute l'activité de leur esprit. Ils n'eurent de sève et d'intrépidité que pour ébranler l'édifice de l'Hérésie. Ils luttèrent avec ses chefs, avec ses plus éloquents adeptes ; ils parurent dans les diètes, dans les colloques ; on les entendit à Ratisbonne, à Worms, à Nuremberg, comme à Augsbourg, à Cologne, ainsi qu'à Poissy. Ils se trouvèrent en face de Melancthon, de Bucer, de Carlostadt, de Pistorius, des Kemnitz, d'Hasenmuller, de Théodore de Bèze, de Pierre Martyr, de Faret, de Mornay et de Viret. L'esprit de parti a grandi les Sectaires ; au talent qu'ils déployaient dans ces tournois d'érudition, auxquels des princes comme Charles-Quint ou Maurice de Saxe, et des reines comme Catherine de Médicis, assistaient avec leur cour, en qualité de juges du camp, on ajouta des récits merveilleux qui se transmirent d'âge en âge.

Les Jésuites restaient maîtres du champ de bataille, l'Hérésie cacha ses défaites sous la glorification de ses défenseurs. Les Pères de l'Institut, heureux d'avoir fait triompher l'orthodoxie, se dérochèrent aux louanges en s'en-sevelissant dans l'humilité.

Ils avaient reconnu la position de leurs adversaires ; ils sortaient de tenir tête aux attaques ; ils jetèrent partout leurs sentinelles avancées. Pour rassurer les fidèles, ils voulurent porter la guerre sur le territoire ennemi, et reprendre les postes enlevés à l'Eglise. C'est alors qu'à la suite des contemporains de saint Ignace s'élève cette génération de controversistes qui, afin de mieux étudier les sciences sacrées, remonte à la source même où elles sont contenues, et rétablit l'enseignement véritable de l'Ecriture et de la tradition. Ils se présentent si nombreux, leurs rangs sont tellement serrés,

qu'il devient aussi impossible de les citer tous que d'enregistrer leurs écrits.

Bellarmin marche à la tête de cette légion qui, recrutée dans les diverses contrées de l'Europe, combattait sous des formes variées à l'infini le Protestantisme et les excès qui découlent de la doctrine du libre examen. Homme qui, de même que le grand Arnauld, renfermait dans un petit corps d'immenses ressources de savoir et de dialectique, auteur solide et brillant, à qui tout se révélait comme par intuition, Bellarmin a été plus heureux que ses devanciers et ses successeurs. Il s'est emparé de la postérité ; mais, avec cette école, dont il est le chef, Bellarmin n'a pas su contenir sa pensée dans de justes bornes. Il n'a limité ni son exubérance ni ses arguments. Auteur trop fécond, et ne songeant à être pur que par distraction, il a écrit en face d'un siècle qui s'enthousiasmait pour ces querelles religieuses, comme à d'autres époques on voit les esprits se précipiter dans les débats politiques. Il ne s'agissait pas, à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, de questions oiseuses ou littéraires ; l'avenir de la Foi catholique était engagé, le Saint-Siège se sentait attaqué ; Bellarmin, qui le croyait immuable et infaillible, développa son principe d'autorité. Il le développa sans réticence, car ce n'était pas un de ces hommes astucieusement orgueilleux qui, pour se ménager d'inconséquents succès, étouffent la vérité en germe, et, du piédestal qu'ils se dressent, saluent du geste, de la parole et du regard l'ennemi qui les méprise.

L'hébreu, le grec, le latin, le français, l'espagnol et l'allemand furent pour lui comme sa langue maternelle ; il s'en servait avec une égale facilité. Il corrigeait la paraphrase chaldaique de la Bible, il publiait une grammaire en hébreu, il se faisait helléniste, il réfutait Jacques I^{er}, Barclay et Fra Paolo ; mais ces ouvrages s'effaçaient devant celui auquel il consacra toute sa vie. Les *Controverses de la Foi* sont, en effet, le livre qui place Bellarmin à la hauteur des Pères de l'Eglise. Là, dans ces quatre volumes in-folio, où il a coordonné d'une manière admirable la doctrine apostolique, il est canoniste, jurisconsulte et historien. Il aborde toutes les questions, et il les résout. Il traite de la parole de Dieu écrite et non écrite ; du Christ, chef de l'Eglise ; du Pape, chef de l'Eglise militante ; du Souverain Pontife ; de la translation de l'empire romain ; du culte des images ; des indulgences ; des sacrements ; de la grâce et de la justification. Dans ce cadre, qu'il a rempli aux applaudissements de la Catholicité, dans cette œuvre, qui, en peu d'années, obtint l'honneur de dix-huit éditions, et que le cardinal Duperron fit traduire en français, Bellarmin eut le courage de ses opinions. Ce courage l'a maintenu au niveau de son

sujet. Il a été éloquent et hardi, sublime et circonspect ; il n'a donné prise ni au doute ni à l'erreur, et, en présence de tant de difficultés que le dogme ou la politique accumulaient autour de lui, il est parvenu à créer un livre dont l'Eglise est encore plus fière que la Compagnie de Jésus.

Bellarmin traçait une voie nouvelle à son génie ; des esprits d'élite y entrèrent à sa suite. Parsons et Campian en Angleterre, Coton en France, les deux Tanner, Pazmany, Contzen et Jung en Allemagne ; Alphonse de Pisa et Pennalosa en Espagne ; à Rome, Eudémon Joannes, le descendant des Paléologues ; Scribani et Lessius dans les Pays-Bas, se montrèrent dignes de combattre à côté d'un pareil maître. Sans doute, dans des natures si diverses, il y a de grandes inégalités, mais chez nous apparaissent la même vigueur d'intelligence, la même force de raisonnement et une érudition qui étonne la patience la plus exercée. Ces controversistes, dont les Pères Helverius, Mayer, Pflammer, Gibbon, Nay, Graff, Burton, Wetter, Wilson, Gretzer, Buzenried, Turnebulus, de Véga, Quadrantin, Bartz, Lechner, Valentia, Malon, Bosendorf, Hofer, Romée, Serarius, Michel, Jacques François, Busi, David, Keller, Hack, Vincens, Cobenzell, Ximenez, Georges Ernest, Steinglus, Jennison, Thyrée, Pelletan, Sturm, de Gouda, Schérer, Gautier, Holzhains, Walpole, Jean Robert, Gordon, Coffin et Dupuy, grossirent le nombre, ces controversistes débattirent, tantôt sous une forme ; tantôt sous une autre, les questions qui se rattachent au principe religieux et à l'ordre social. Les uns, comme le Père Coton dans la *Concorde des deux religions*, ou dans *Genève plagiaire et relapse*, unirent l'action à l'énergie ; les autres, à l'exemple du Père Conrad Wetter, mettront leur gravité à la torture, et traduiront en in-quarto satiriques la pensée mère et les hommes du culte réformé. Ils aiguiseront l'épigramme théologique sur ces arides matières ; avec plus de justice que de goût, ils feront du pamphlet une arme dangereuse, qui, échappée des mains du Père Garasse, tombera dans celles de Pascal, pour blesser du premier coup la Compagnie de Jésus tout entière.

Dans ce temps-là, la plaisanterie était, comme le raisonnement, sans merci, sans pitié. Wetter, que la pureté de son langage fit surnommer le Cicéron germanique, et qui a si souvent forcé les Hérétiques à rire eux-mêmes des sarcasmes dont il les mitraillait, Wetter, dans son *Purgatoire de Luther*, dans sa *Colère des prédicants d'Augsbourg*, et principalement dans sa *Lessive pour laver les têtes malsaines*, a plus d'une fois dépassé le but. Il suivait un pernicieux exemple, que l'Hérésie n'aurait pas dû donner ; car si un bon mot, une fine épi-

Les pères
Wetter
et
Garasse.

gramme popularisent la vérité, d'amères récriminations, des images grossières ne peuvent qu'altérer son éclat ou déparer sa mâle simplicité. La science parvenait alors à son point culminant; la malice de l'esprit était encore un mystère.

Les controversistes, nourris d'études sérieuses et qui, comme le Père Scribani, étaient honorés par les rois et estimés par les peuples, jouissaient d'une légitime influence. Ils la devaient à la force de leur dialectique, à leur vertu, et peut-être aussi à cette virulence, à ces hyperboles qu'ils ont trop souvent mêlées à la discussion. Notre goût épuré se révolte devant de pareils excès; nous ne comprenons plus leurs doctes colères, qui, selon une parole de La Mennais, embrassent tout et suffisent à tout. En les lisant même, nous nous sommes emportés par un désir de blâmer. Ce blâme, nous l'exprimons sans tenir compte des violences de la lutte, des ardeurs d'une polémique dans laquelle s'agitaient mille passions pour ainsi dire vierges. Le Luthéranisme et le Calvinisme n'étaient pas des ennemis ordinaires; ils frappaient avec l'épée, et, quand l'épée était brisée, la parole insultante ou la calomnie leur venait en aide. Les Jésuites français, italiens et espagnols se mêlèrent peu au duel théologique; les allemands, les belges et les anglais seuls le soutinrent; mais, à cette époque, c'était dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Angleterre que l'Eglise catholique rencontrait ses adversaires les plus prononcés. Ce fut donc là que les Jésuites, durent, dans l'intérêt de leur cause, se montrer aussi acerbes que leurs ennemis et forcer leur langage à descendre à la trivialité qu'on leur opposait, afin de séduire les multitudes par l'appât des sarcasmes. Les Jésuites n'ont fait que ce qu'ils voyaient faire. L'Hérésie, fatiguée de leurs arguments, les appelait sur le terrain de l'hyperbole, ils s'y rendirent. On les soumettait à l'action des moqueries, ils saisirent le fouet du ridicule. Sans renoncer à leur premier système, ils flagellèrent ceux qui, non contents de les calomnier et de les massacrer, ameutaient contre l'autorité de l'Eglise toutes les ambitions vénales, toutes les incandescences de la rue.

Wetter, avec son style plein d'acreté et de mauvais goût, avait réussi chez les Allemands; Garasse, en se livrant aux mêmes débauches de l'esprit, eut, en France, une popularité encore plus grande. Le Jésuite Garasse, c'est la discussion faite homme, c'est le pamphlet religieux s'élevant à la crudité pantagruelique et rachetant tous les abus de l'intelligence par une charité qui le tuera dans l'hospice des pestiférés de Poitiers. Le Père Garasse, devenu théologien journaliste au commencement du dix-septième siècle, se livre à toutes ses colères avec une prodigalité de verve que rien ne peut tarir. Il

déchire Pasquier; il couvre Servin de ridicule; il se multiplie pour défendre la raison. Le Jésuite ne succombe jamais à la peine; toujours incisif au milieu même de ses excès, il réussit moins à convaincre ses adversaires qu'à les blesser. Dans sa *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, dans le *Banquet des sept sages dressé au logis de M. Louis Servin*¹, il se montre aussi impitoyable pour les principes que pour les personnes. C'est un marteau qui frappe partout, mais qui n'a jamais été dirigé par une main habile. Garasse est cruel, emporté dans l'expression; et cependant, cet homme, dont les fureurs littéraires sont si vraies et quelquefois si tristement justifiées, avait, au fond de ces extravagantes licences, quelques éclairs de poésie et une vaste érudition. Le Père Garasse est une victime dévouée à tous les satiriques qui ne connaissent de lui que son nom; sa mort compense, et au delà, tous les fiévreux transports de son imagination. Pour faire connaître cet écrivain dans toute son originalité rabelaisienne, il faut le citer. En reprochant aux Protestants l'abus qu'ils faisaient des livres sacrés, Garasse disait²:

« Quand je vois des gens fourrager dans l'Ecriture-Sainte et en tirer des textes exprès pour autoriser à leur avis leurs gourmandises; car, pour laisser les anciens hérétiques, libertins, antitactes et carporatiens, je trouve que cette impudence a été pratiquée de notre temps impunément que jamais; et, l'un des premiers, à mon avis, qui a donné cette liberté aux autres, ça été le gros homme Martin Luther; car cet homme basti de chair et de sang, estant enquis des gens d'honneur et de quelques-uns de ses disciples qui avoient encore quelque sentiment de vertu, d'où c'est qu'il parloit si souvent de mangeaille et de breuvage, veu que c'estoit contre l'honnesteté, et comment c'est qu'il pouvoit demeurer cinq ou six heures en table, il répondit tout froidement, quoique ce fût après avoir entonné quinze bons verres de vin: d'autant, dit-il, au rapport de Rebens-tok en ses Colloques de table, qu'il est écrit en saint Luc, chap. xxi: *Oportet hæc primum fieri, sed nondum statim finis*; que la première chose que nous devons faire comme bons enfants de la nature, c'est d'entretenir la bonne mère par le manger et le boire, et qu'il ne faut pas finir sitôt cet exercice. Ce que je trouve fâcheux en cette affaire n'est pas qu'ils s'enivrent comme bêtes, et qu'ils mangent comme pourceaux, combien que cela est assez vilain de soi-même; mais c'est qu'il faut à leur compte que Dieu paye son escot et deffraye la compagnie. Qu'ils boivent et qu'ils mangent, à la bonne heure, voyre qu'ils crèvent si bon leur semble, non

(1) Ce pamphlet, publié sous le nom de M. d'Espeinceil, est devenu très-rare.

(2) De l'abus des Ecritures, p. 490.

equidem invideo, car c'est ce que disoit souvent Martin Luther à ses disciples, qui estoient quasi aussi gourmans que le maistre; d'autant, disoit-il, que l'homme est fait pour cela, et que les arbres ne portent que pour nous saouler et nous enivrer; mais qu'il faille autoriser leur yvrognerie et leur gourmandise par texte de l'Écriture-Sainte, et produire à cet effet les paroles du Saint-Esprit dans Joel, chap. 11, c'est ce que je ne puis endurer, puisque Martin Luther même le trouvoit insupportable ¹.

En se jugeant lui-même, Garasse disoit dans l'*Avertissement* de sa *Somme théologique*: « Pour la naissance de ce livre, elle est en quelque chose semblable à celle de l'Empereur Commode. Il y en a qui la désirent; il y en a qui la craignent; il y en a qui la tiennent pour fort indifférente. » Puis cet homme, qui faisoit abus de tout, ajoute: « De ma façon d'écrire je n'en dirai qu'un mot. Je tâche d'écrire nettement et sans déguisement de métaphores, tant qu'il nous est possible. Je sais que la chose est malaisée; car je pense qu'il en est des métaphores comme des femmes; c'est un mal nécessaire. »

Les controversistes de la Société de Jésus étoient pour le Saint-Siège un corps d'avant-garde, toujours prêt à entamer les hostilités; mais, dès que les Jésuites se furent reconnus sur un aussi large champ de bataille, lorsqu'ils eurent renforcé leurs rangs, on les vit se préparer à des combats plus sérieux. Ils créèrent dans leur sein une phalange de théologiens, qui devoient consumer leur vie à la recherche, à la démonstration du dogme catholique.

Suarez, Vasquez, Molina et Cornelius à Lapidé, ou plutôt Cornelissen van den Steen, ouvrent la marche. La théologie n'étoit pas seulement la science des choses de Dieu, elle devenait la polémique courante. Elle servait de point de départ à ces esprits tour à tour brillants et solides, nerveux et féconds, qui, dans chaque siècle, se constituent les avocats d'une vérité, d'un système, d'une idée ou d'un parti. Dans les âges qui précéderont le nôtre, les études théologiques étoient la pierre de touche des intelligences. On combattait pour Dieu et pour

l'Eglise, comme maintenant on argumente en faveur de la liberté ou du Roi. On discutait les principes de la morale, ainsi que, depuis cette époque, on s'est mis à régler le sort des empires et à préparer ou à entraver des révolutions. La scolastique des théologiens, c'est le journal mis en in-folio, mais un journal qui, plus heureux que les feuilles monarchiques ou constitutionnelles, absolutistes ou démocratiques, survit au jour qui l'a vu naître et à la circonstance qui le produisit. Les docteurs en théologie et en droit canon dépensèrent, comme les publicistes modernes, une rare sagacité et de vigoureux talents pour soutenir des croyances ou pour perpétuer un enseignement. Leurs livres surnagent, ils surnageront encore longtemps, parce qu'ils s'occupaient d'une science qui sera toujours la véritable science, et que leurs théories, plus ou moins exactes, allaient toutes puiser aux sources éternelles de la foi. Les uns paraissent aux peuples des choses de Dieu, les autres ne les entretiennent que des intérêts humains, que des passions, que des calculs, que des crimes de l'homme.

Quand la Société de Jésus fut fondée, cette tendance à la dispute existait déjà: les membres de l'Institut la développèrent. Ils virent que l'Hérésie alimentait ses erreurs en torturant la Bible, les Saints Pères et la tradition; par des poisons mortels elle corrompait les eaux fécondes de la vie. Les Jésuites tentèrent de les purifier, afin que les enfants de l'Eglise pussent s'y désaltérer sans danger; leurs théologiens cherchèrent dans le silence de l'étude à forcer l'Hérésie dans ce retranchement qui lui paraissait inexpugnable. Suarez, appuyé sur ses vingt-trois volumes, embrassa et résolut les questions les plus ardues; Gabriel Vasquez commenta saint Thomas, expliqua saint Paul, donna l'intelligence des Pères et exposa la doctrine morale; Louis Molina chercha le système de la grâce; Cornelius à Lapidé et Jacques Tyrin interprétèrent les livres sacrés; Jacques Bonfrère traça, dans son *Onomasticon*, la géographie de tous les lieux cités dans la Bible. Didace de Celada se livrait aux mêmes travaux, tandis que Gaspard Sanctius et Jean de Pineda, orientalistes et historiens, se partageaient les commentaires sur Job, Salomon, les Prophètes et les Psaumes.

Les idées germaient alors; elles ne devoient porter que plus tard les fruits attendus. Cette immensité de travaux sur la Bible n'effrayait point les Jésuites. Ils savaient que c'étoit le Code de tous les temps et de tous les pays; le livre où la vérité apparaît dans son état primitif, mais où elle sera éternellement mise en cause par l'erreur involontaire et par l'Hérésie. Il importait d'expliquer les textes obscurs, de rétablir le sens d'une infinité de passages. Les uns, comme Jean Lorin, Pierre Lancelius, Jean-

Les
commen-
tateurs
de
l'Écri-
ture-
Sainte.

Travaux
des
Jésuites
sur la
Bible.

(1) M. Sainte-Beuve, dans son *Histoire de Port-Royal*, livre I^{er}, p. 326, s'exprime ainsi sur le père Garasse: « Il ne manquait pas de génie, disent également Bayle et Flapin. Ce dernier ajoute qu'il avait étudié la langue et ne la savait pas mal. Son mauvais goût est en grande partie celui du temps, et ce qu'il met en sus prouve de l'imagination naturelle. Balzac en faisait cas, et lui écrivait en tête de la *Somme*: « Il ne tiendra pas à M. de Malherbe et à moi que vous n'ayiez rang parmi les Pères du dernier siècle. » Le bon Racan, singulier docteur, contresignait après Malherbe les merveilles de la *Somme*, tout comme en fait La Fontaine. Enfin, ce pauvre père Garasse, tant bafoué, eut une belle mort, une mort à la Rotrou. Relégué à Poitiers, dans une peste, il demanda à ses supérieurs la faveur de soigner les malades. Il s'enferma avec eux dans l'hôpital qui leur étoit destiné, et mourut frappé lui-même, sur le lit d'honneur, en répétant ces paroles de l'Écriture: *Anticipent nos misericordiae tuae, Domine, quia pauperes facti sumus nimis.* »

Ferdinand, Adrien Crommius, François Pavoni et Didace de Baëra, se livrèrent à des études qui occupaient toute une vie pour apporter leur pierre au monument; les autres, comme Jean Menochio, débayaient la route par laquelle allaient s'avancer dans leur gloire rendue facile les grands hommes du dix-septième siècle. Menochio, fils d'un jurisconsulte italien, dont le nom fait encore autorité, comprit le premier qu'il y avait plus d'art à resserrer sa pensée qu'à l'étendre indéfiniment. Il sut être concis, lorsque la prolixité était un besoin du siècle. Dans ses *Institutions politiques et économiques, extraites des livres sacrés*, il ébaucha le plan que Bossuet et Fleury ont si magnifiquement déroulé. Ici, François de Mendoza, moins illustre par la naissance que par l'érudition, compose son *Viridarium*; là, Jean-Baptiste Villapando et Ribera ressuscitaient les antiquités hébraïques et le temple de Jérusalem. Martin Etienne en décrit les beautés, lorsque François de Montmorency, toujours malade, adoucit ses souffrances en paraphrasant lyriquement les psaumes. Jules Mazarini et Martin de Roa, Ferdinand de Salazar et Louis Dupont, Paul Sherlock et Christophe de Castro, Augustin de Quiros et Metellus Caraccioli, Gabriel Alvarès et Diego Martinez, Ferdinand Jaën et Benoît Justiniani, Thomas Massutius et Blaise Viégas, Gaspard de Lamera et Jean Wilhem cherchent, chacun à son point de vue, chacun selon ses facultés, à éclaircir les doutes ou à résoudre les objections qu'on présente ou que le professorat fait naître dans leur esprit.

Les Dévoyés n'ont pas cessé de dire que l'Eglise catholique et les Jésuites en particulier dérobaient aux fidèles la connaissance des saintes Ecritures; cependant, en dehors de Bellarmin, de Tolet, de Sa et de Cornelius à Lapide, voilà la réponse que tant d'exégètes adressaient à de pareilles imputations. On les accusait de tenir la Bible sous le boisseau; ils en recommandent la lecture, ils la traduisent, ils l'expliquent dans toutes les chaires et dans toutes les langues. Ils semblent s'arracher les difficultés pour y donner des solutions, et ces solutions, aux yeux même de la science, doivent avoir plus d'autorité que celles dont les Protestants se sont si souvent glorifiés. Les érudits de la Compagnie de Jésus ne possédaient peut-être pas mieux que les érudits de l'Allemagne et de la France hérétiques l'hébreu et le grec, le syriaque et l'arabe: mais les uns s'appuyaient sur un texte authentique, sur une base inébranlable, reconnue telle par le monde chrétien: les autres, après avoir jeté la Vulgate, bâtissaient sur le sable mouvant de la parole humaine. Le Jésuite ne prononce pas en son nom privé: il marche avec la tradition; il s'attache au long enchaînement des Pères, des docteurs de l'Eglise; il les fait intervenir sans cesse, il les collationne, il les compare les uns

avec les autres pour que la vérité jaillisse plus entière. Le Protestant au contraire répudie ces autorités; il substitue son opinion particulière à la voie des anciens; il n'étudie pas la Bible, il l'interprète. Les Jésuites, avec l'Eglise universelle, développaient ce qui doit être cru toujours, partout et par tous, *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*; les Huguenots ne remontaient pas aussi loin dans la tradition; c'est ce qui, aux yeux des chrétiens et des savants, donne aux enseignements du Catholicisme un poids, une maturité contre lesquels échoueront tous les efforts de l'homme.

On a vu les Jésuites labourer dans toutes ses parties le champ de la Bible. Afin de saisir l'ensemble de leurs travaux intellectuels, il faut maintenant les voir interroger les Saints Pères et les Conciles, gardiens et témoins de la tradition, autorités irréfragables dans les controverses religieuses. André Schott, dans ses chaires de Louvain, de Tolède et de Rome, annote, édite ou traduit saint Basile-le-Grand, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Paulin et saint Isidore. Il écrit sur les Pères et sur les poètes grecs et latins; il se délasse de ses commentaires théologiques en commentant Sénèque, *Æmilius Probus*, *Cornelius Nepos*, *Cicéron* ou *Pomponius Méla*. Gilles Bucherius, Belge comme lui, se livre aux mêmes études: il obtient les mêmes succès. Il enrichit Grégoire de Tours de ses notes, il interprète Victorin d'Aquitaine, et démontre l'exactitude de la chronologie ecclésiastique. Balthazar Cordier, Charles Goswin et Christophe Brouver réduisent en art la manière d'étudier. La mine était inépuisable; mais les Jésuites, sentant que leurs labeurs obscurs et fastidieux jetaient un nouveau jour sur l'histoire du Christianisme, continuèrent le sillon déjà ouvert. Cordier, profond helléniste, traduisit les Pères grecs; Goswin réunit les œuvres de Tertullien; Brouver, dont le Cardinal Baronius fait si souvent l'éloge, s'appliqua à mettre en lumière Venance, Fortunat et Raban Maur. Le Père François Viger fit passer du grec en latin la Préparation évangélique d'Eusèbe. Un autre Jésuite de Bordeaux, Fronton du Duc, s'empara de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile-le-Grand, de saint Grégoire de Nysse, de saint Grégoire de Nazianze, de Clément d'Alexandrie et de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste; il donnait une consécration nouvelle à ces ouvrages, riches d'originalité. Jacques des Bans l'imitait, et le Père Sirmond conquérait, au milieu de tant de doctes personnages, une place que personne n'osera lui disputer.

Jacques Sirmond en effet n'est pas seulement un érudit tel que ceux dont nous venons d'évoquer les titres. Ce n'est pas de lui que Winkelmann aurait pu dire qu'un savant n'était qu'un homme sachant quelque chose que d'autres su-

rent mieux avant lui. Il se manifeste tout à la fois antiquaire et théologien, helléniste et littérateur. Rien n'échappe à sa perspicacité, mais il sait la présenter sous une forme attrayante. A Rome, il a vécu plus longtemps dans la bibliothèque du Vatican que dans sa cellule, où les Cardinaux Baronius, d'Ossat et Barberini se faisaient un titre d'honneur d'être reçus comme amis. C'est lui qui a révélé au monde savant Théodoret de Cyr et les sermons de saint Augustin; lui qui a publié les lettres de Théodore Studite, les œuvres de Sidonie Apollinaire, de saint Valère et du Cardinal Geoffroi; lui qui, juriconsulte dans l'histoire, annota le Code théodosien et les Capitulaires de Charles-le-Chauve; lui qui réunit en collection les anciens Conciles des Gaules et les Constitutions des princes; lui qui, au milieu de ces recherches, trouva le temps de combattre Saumaise, Richer et Saint-Cyran¹. Le Père Sirmond était alors la gloire de sa Compagnie en France. D'autres Jésuites voulurent marcher sur ses pas, et l'on vit en même temps surgir Théophile Raynaud et Jean Hardouin; mais l'amour du paradoxe, la passion des idées singulières ou hardies terminèrent trop souvent l'éclat de leur intelligence.

Cependant, à part ce reproche, que l'histoire doit adresser aux excès de l'imagination comme à l'abus des plus brillantes facultés, ces deux hommes se montrèrent dignes de leurs devanciers et de leurs successeurs. Le Père Théophile se fit l'annotateur de saint Anselme, de saint Léon-le-Grand, de saint Maxime, de saint Pierre Chrysologue, de saint Fulgence et de saint Ustère. Raynaud, de même que le Jésuite Labbe, était un homme que les livres avaient fait vivre, que les livres avaient tué, selon une expression du Père Commire; mais, comme lui, il ne se renfermait pas dans l'enceinte de son couvent. Il lui fallait du bruit et de l'éclat, le mouvement et la dispute. Doué des vertus du Religieux, il n'apparaissait dans le monde que pour envenimer les querelles. C'est le sort de ceux qui ne savent pas se contenter de la somme de bonheur déparée à chacun, et qui, toujours mal à l'aise avec les autres, ne se mettent en contact que pour dominer. Cet esprit d'exclusion, qui tient à tant de causes humaines, et que nous signalons dans certains Jésuites, ne les empêcha point de créer de grandes choses.

Sans doute dans ces labeurs, où la patience est une espèce de génie, les Pères de l'Institut ont été surpassés. Les Bénédictins profitèrent de la voie si péniblement tracée par ces hommes studieux: ils y sont entrés à leur suite. Ils les éclipsèrent par une méthode plus nette; mais

l'idée-mère appartient à la Compagnie de Jésus. C'est cette Société qui, au milieu de ses Missions, de son enseignement, de ses triomphes ou de ses persécutions, a senti le besoin d'élever au monde catholique ce gigantesque édifice: c'est elle qui en a posé la première pierre, elle qui en a créé l'architecture. Les Bénédictins venaient après les Jésuites: ils pouvaient donc, ils devaient donc faire mieux qu'eux.

Le Père Labbe, le plus docte et le plus modeste des hommes, ouvrait de nouvelles voies à la science. Après avoir dressé la Collection des Conciles, il composait soixante-quatre traités, qui ont tous un intérêt théologique ou historique. Labbe ne disait pas avec le Père Hardouin¹: « Est-ce que par hasard vous croyez que je me lève tous les matins à quatre heures pour être de l'avis de tout le monde? » Il était de son siècle, de son Institut surtout. Il abandonnait ses œuvres au jugement de l'Eglise et à celui de la Compagnie de Jésus. Le Père Hardouin, sans dépasser les bornes, se livra trop à la manie habituelle des savants: il affecta l'originalité lorsqu'il aurait pu, mieux que personne, chercher sa gloire dans la réalité du talent. Distract par nature ou par calcul, il ne se contenta point de rivaliser avec Labbe en formant un recueil des Conciles ou en éditant Pline le naturaliste et Thémistius. Il ambitionna une de ces réputations que le paradoxe donne toujours: il l'obtint si complète qu'elle a préjudicié à celle dont tant d'ouvrages sérieux l'avaient mis en possession. Dans le royaume de France, de vastes travaux s'organisaient sur les Conciles. Joseph Hartzheim, Herman Scholl, Gilles Neissein et Charles Peterfi ne consentirent pas à ce que l'Allemagne, leur patrie, fût déshéritée de cette gloire dont les Jésuites, leurs confrères, dotaient l'Europe. Ils réunirent en dix volumes la collection des Synodes germaniques. Longtemps auparavant, le Père Joseph Acosta publiait son Concile de Lima et le *Christ révélé*; Gaspard Petrowski traduisait en Polonais le Concile de Florence, lorsque Pallavicini écrivait l'histoire de celui de Trente. Il fallait le faire connaître dans le Levant: le Père Elian le mit en arabe.

La nomenclature des théologiens qu'a produits l'Ordre de Jésus ne s'arrête pas à ce dernier chaînon de la science. On en trouvait qui se résignaient à devenir chronologistes et annotateurs; d'autres pâlaient pour déchiffrer un texte ignoré, pour colliger les manuscrits épars d'un Père, d'un Docteur ou d'un Historien de l'Eglise. Mais dans chaque province de la Société il en apparaissait un plus grand nombre qui s'élançaient sur une route non encore frayée.

Le père
Labbe et
les col-
lecteurs
des
Conciles.

(1) Pascal, dans une de ses *Provinciales*, n'a pas épargné le père Jacques Sirmond; mais Pascal a confondu le neveu et l'oncle. Jacques Sirmond avait un neveu, le père Antoine Sirmond, moins célèbre que lui. Les Jansénistes savaient que c'était Antoine qu'ils pouvaient réfuter; ils chargèrent l'oncle des œuvres du neveu.

(4) Huet, l'évêque d'Avranches, a peint d'un seul trait le caractère et le talent du père Jean Hardouin: « Il a, disait Huet, travaillé pendant quarante ans à ruiner sa réputation, sans pouvoir en venir à bout. »

Pierre d'Arrubal, l'un des joueurs dans les Congrégations de *Auxiliis*, écrivit son traité sur Dieu, sur la Trinité et sur les Anges; Jean Azor, que Bossuet a loué dans ses Statuts synodaux, composa ses *Institutions morales*; Avellaneda traita du secret de la confession; Diégo Alvarez, le conseil et le guide des législateurs et des juristes de son temps, mit la dernière main à son livre sur les *Testaments et les Cas de conscience à l'article de la mort*; François Albertin déduisit ses corollaires théologiques des principes mêmes de la philosophie; François Aguado signala les vertus nécessaires au *Religieux parfait* et au *sage Chrétien*; Arias publia des livres ascétiques, que recommande saint François de Sales dans la *Vie dévote*; Balthasar Alvarez, le Jésuite qui conduisit sainte Thérèse dans les voies de la perfection, rédigea son *Index*; Alvarez de Paz, qui a si bien dit, et qui a mieux fait encore; Louis Baltester, l'auteur de la *Hiérologie*; Gilles Coninck, Antoine Carvalho, Alarçon, Ruis de Montoya, Bernardin de Villegas et Augustin Justiniani, le fils du doge de Gènes, forcèrent, avec leurs compagnons de la Société de Jésus, la science, l'histoire et la philosophie à proclamer les vérités dont ils se faisaient les apôtres.

Caractère
du talent
de
Petau.

Mais ces noms, glorieux sur les bancs de l'école, s'effacent devant un nom plus vulgaire et qui les a tous éclipsés. Denis Petau, le génie de l'érudition, le Jésuite qui a tout étudié et qui sait tout à la manière des grands hommes, paraît à vingt ans dans la chaire de philosophie de Bourges. Depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, il n'est pas un triomphe qu'on ne fasse subir à son humilité. Professeur d'éloquence ou de théologie, orateur comme Cicéron, poète comme Virgile, il réunit tous les contrastes. Les savants de l'Europe le consultent; les Evêques acceptent ses décisions; on le proclame le restaurateur de la théologie dogmatique, et Petau s'étonne du bruit qu'il fait autour de lui et aux confins de l'Europe. Il ignore ou il se cache son mérite. Cet homme, qui, à ses moments perdus, en se promenant, sait traduire en vers grecs les Psaumes de David, a laissé des ouvrages qui ne périront pas dans la mémoire des écrivains sacrés. Sa *Théologie dogmatique*, sa *Science des temps*, sa *Hiérarchie ecclésiastique* lui créent une place à part au milieu même de ces illustrations. Le Saint-Siège manifesta le désir de récompenser un pareil homme : le Souverain Pontife, d'accord avec le Roi de France, voulut placer au rang des Princes de l'Eglise le Jésuite qui s'élevait si haut par son mérite. A la nouvelle de la dignité dont il est menacé, Petau tremble et pâlit; il pleure dans sa cellule, et il écrit que, si le Pape persiste à le revêtir de la pourpre romaine, il mourra. La fièvre s'empare de lui; elle se déclare avec une telle intensité que, pour cal-

mer ses transports, on est forcé de lui dire que les deux cours ont renoncé au projet de le faire Cardinal. Cette assurance provoque une crise heureuse; et, quand l'humble Jésuite fut guéri, le Pape et le Roi n'osèrent plus exposer sa vie dans une lutte où la modestie l'emportait sur l'ambition.

Gaspard Hurtado, Jean de Lugo, qu'Urban VIII décora de la pourpre; Léonard Lessius, Maldonat, Martin Bécán, Ferdinand de Castro-Palao, Paul Comitolo, Pierre Alagona, Antoine Escobar, Paul Layman, Etienne Bauny, Vincent Filiuci, Claude Lacroix, Valère Réginald, Herman Busembaum et Thomas Tamburini, viennent jeter un nouveau reflet de grandeur théologique et d'érudition morale sur ce siècle qu'illumine le Père Petau.

Mais la juste critique des uns et le rigorisme pharisaïque des autres adressent à quelques-unes de ces célébrités de l'Ecole des reproches amers, des accusations dont la satire et la malignité publique se sont emparées. Le nom d'Escobar a passé dans la langue française, synonyme de toutes les supercheries de conscience et de toutes les finesses répréhensibles soit devant Dieu, soit devant les hommes. On a peint ce Jésuite comme le prototype de la morale relâchée, ainsi qu'on a essayé de faire de beaucoup d'autres les arcs-boutants du régicide ou les approbateurs secrets de tous les crimes sociaux. La théologie des Pères a été souvent mise en cause, encore plus souvent torturée, et il est resté sur leurs graves in-folios, que le monde n'a jamais ouverts, dont il n'a jamais entendu prononcer le titre, un tel vernis de scandale qu'il importe à l'histoire d'en approfondir les causes.

Et d'abord énumérons les principales propositions extraites de tous les traités de théologie de l'Ordre de Jésus qui donnèrent naissance aux imputations de morale relâchée. Les voici :

« Nous n'oserions condamner celui qui n'aurait fait qu'une fois en sa vie un acte formel et explicite de foi et d'amour.

» La foi d'un seul Dieu, et non d'un Dieu rémunérateur, paraît seule nécessaire de nécessité de moyen.

» On satisfait au précepte de la charité par les seuls actes extérieurs.

» Il est permis de se réjouir de la mort de son père, non en tant qu'elle est le mal du père, mais le bien du fils qui se réjouit.

» Le serviteur qui prête concours à son maître dans la perpétration d'un crime ne pèche pas

(1) Tout le monde connaît le couplet de la chanson à boire faite par Boileau à Bâville, chez le premier président de Lamoignon, où se trouvait Bourdaloue.

« Si Bourdaloue un peu sévère
Nous dit : Craignez la volupté,
Escobar, lui dit-on, mon Père,
Nous la permet pour la santé. »

mortellement s'il craint d'être maltraité ou renvoyé.

» Il est permis de prêter serment sans avoir l'intention de s'engager, s'il existe quelque raison.

» Sont excusés de la loi du jeûne ceux qui voyagent à cheval, même pour leur plaisir.

» Un militaire provoqué en duel peut l'accepter, s'il doit encourir le reproche de lâcheté. »

Ces théories, développées par certains casuistes de la Société de Jésus, et flétries par elle avant de se voir condamnées par le Saint-Siège, ne sont point le produit de quelque corruption morale ou de quelque infirmité du cœur. Les Jésuites qui les égarèrent dans des volumes oubliés n'étaient pas de ces hommes qui, selon une parole de la Bible, sentent le vice filtrer comme l'eau dans leurs entrailles. Ils furent honorés pour leurs vertus et pour leur charité; mais, avec la plupart des intelligences adonnées aux études spéculatives, ils se laissèrent emporter par le besoin de créer de nouvelles difficultés ou de n'imposer aux âmes tièdes ou rebelles que le moins lourd fardeau possible. Il y a des Chrétiens qui s'arrangent pour se glisser tout juste en Paradis; quelques Pères de l'Institut eurent qu'il était sage de se mettre au niveau de ces calculs et d'adoucir, jusqu'à la plus extrême tolérance, la rigueur des préceptes. Dans la virginité de leurs pensées, ils tendirent la main à toutes les faiblesses et à tous les dérèglements; ils excusèrent les uns, ils tentèrent d'expliquer les autres. Comme les hommes que la chasteté de leur vie rend quelquefois impurs dans l'expression, ils trouvèrent sur leurs lèvres de ces paroles, de ces images dont l'élégance dépravée du monde repousse l'obscénité de convention. Les uns, afin de découvrir un remède à des vices dont le tribunal de la pénitence leur révélait l'intensité, se jetèrent dans l'excès opposé; les autres, par ce besoin d'innover qu'alors chaque école éprouvait, se mirent en frais d'imagination, tantôt pour résoudre des cas impossibles, tantôt pour tourner la difficulté morale. Ils cherchaient le mieux, ils trouvèrent le mal; ils l'enseignèrent avec une candeur qui n'eut d'égale que leur obéissance lorsque le Souverain Pontife et les chefs de l'Institut sévirent contre de pernicieuses doctrines. Elles ne pouvaient produire aucun résultat, elles étaient l'exception; des esprits habitués aux luttes de la polémique fouillèrent dans les poudreux in-folios qui les contenaient; ils les livrèrent à la publicité. Les Pères, auteurs de ces méfaits théologiques, étaient, sans aucun doute, blâmables; mais, dit la grande *Encyclopédie*¹ : « Je voudrais bien qu'un bon casuiste m'apprit qui est le plus cou-

pable, ou de celui à qui il échappe une proposition absurde, qui passerait sans conséquence, ou de celui qui la remarque et l'éternise. » La morale relâchée d'Escobar, que tant de censures ont flétrie, est un code dont peu d'hommes probres ou chrétiens selon le monde se sentiraient la force de mettre en pratique les prescriptions.

A côté de ces docteurs, dissertant sur les lois de Dieu et de l'Eglise, il y a une autre classe de théologiens. Ce sont les ascètes et les moralistes. Régulateurs de la piété, maîtres de la vie spirituelle, ils ont créé dans la dévotion une littérature à part; leurs ouvrages, beaucoup plus répandus, jouissent d'une popularité que personne n'a osé leur contester.

Les
Ascètes.

Les Jésuites ascètes devaient tout naturellement porter leur premier regard sur les *Exercices* de Loyola. C'était le livre de leurs méditations : ils en expliquèrent le sens et les beautés mystiques. Cette tâche filiale fut accomplie avec succès. Parmi les Pères qui la remplirent on compte Ignace Diertins, Antoine Gaudier, Louis de la Palma, Jean de Suffren, Gaspard Druzicki, Tobie Lohner, Joseph Petit-Didier, Louis Bellecus, Claude Judde, Julien Hayneuve et Gabriel Martel. François Neveu et Jacques Nouet se livrèrent à ces labeurs pieux qui ont consacré leur nom; ils donnèrent à leur style un éclat de simplicité qui l'a rendu aussi attachant que solide. Jérôme de Gonnelleu commenta *l'Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre, selon Fontenelle, qui soit sorti de la main des hommes. Jean Brignon fit connaître à la France *le Combat spirituel*. *La Perfection chrétienne*, livre d'expérience et de bon sens, tomba de la plume de Rodriguez. Le Père Saint-Jure développa *la Connaissance et l'Amour de Jésus-Christ*. Rogacci en Italie, Lanciski en Pologne, Jérémie Drexelius, Eusèbe de Nieremberg, Jean Croiset, Herman Hugo avec ses *Pia Desideria*, Antoine de Boissieu, Jérôme Platus, Balinghen et Jean Crasset ressuscitèrent et alimentèrent la piété par l'ondection du langage et par la méthode enfin introduite dans la prière. *La Doctrine spirituelle* de Louis Lallemant, le *Catéchisme* et les *Dialogues* de Joseph Surin, les *Lettres* de Jean Rigoleu, les écrits si pleins de suavité de Vincent Huby, ceux de François Guilleré, dont le style a vieilli quand ses préceptes sont toujours restés nouveaux; Caussade et Louis Le Valois, Adrien Adriani, Pierre de Barri, Alexandre des Ursins, Louis Spinola, André Renius, Antoine Vivien, Barthélemy Jacquinot, Charles Musart, François de Bonald, Jean Borghèse, Laurent Chifflet, Luc Pinelli, Marc de Bonnières, Louis Makelblidius, Joseph de Arriega, Philippe de Berlaimont, Etienne Parisot, Philippe d'Outreman, Pierre Gusman et cent autres excitèrent à la vertu par la direction, par l'exemple et par le conseil. Balthasar

(1) *Encyclopédie*, t. II, p. 737.

Alvarès, « un des plus sublimes contemplatifs de son siècle, » au jugement de Bossuet, et Louis Dupont, dont le grand Evêque de Meaux fait le même éloge, furent avec Rodriguez les modèles de cette partie de la littérature sacrée.

Effet que ces écrivains produisent dans le monde. Dans l'espace d'un siècle ils avaient abordé et résolu toutes les questions générales et particulières de morale chrétienne ou de perfection religieuse. Ils se partageaient les travaux, ils écrivaient pour tous les états et pour tous les âges. Le roi et le soldat, le prêtre et le moine, le père et l'enfant, le maître et le serviteur, les jeunes gens surtout, chacun trouvait dans les œuvres de ces Jésuites l'aliment de son âme. Elles étaient populaires ainsi que la Religion, parce que, comme le livre du Père de Gallifet sur la dévotion au sacré Cœur de Jésus, elles entraient dans l'esprit, dans les besoins du peuple. Les disciples de l'Institut de Loyola n'ont point ouvert la carrière de la littérature morale, dont Bossuet et Fénelon nous légèrent de si parfaits modèles. Avant eux saint Augustin, saint Anselme, saint Climaque, saint Bernard, saint Bonaventure et Louis de Grenade avaient, dans leurs opusculs ascétiques, révélé cette source inépuisable de tendres sentiments, de reconnaissance et d'amour. La voie était tracée : les Jésuites la parcoururent, ils l'étendirent dans tous les sens. Comme pour les sciences humaines, ils composèrent sur la science divine une multitude de livres élémentaires que la Foi a rendus classiques. Avec cet art de se multiplier qui semble inhérent à la Compagnie, ils propagèrent les institutions pieuses, les retraites annuelles, les exercices spirituels. Après avoir défendu le dogme et l'unité de l'Eglise, ils sont parvenus à les faire aimer.

Les moralistes. De grands ouvrages de morale existaient avant l'Ordre de Jésus ; d'autres furent composés depuis. Chez les anciens les *Caractères* de Théophraste, les *Dialogues* de Platon, les œuvres philosophiques de Cicéron et de Sénèque, le *Manuel* d'Epictète ; chez les modernes les *Pensées* de Pascal, les *Caractères* de La Bruyère, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Réflexions morales* d'Oxenstiern, les *Considérations* de Duclos, les *Maximes* de Vauvenargues jouissent à juste titre d'une gloire méritée. Mais ces ouvrages, quelque parfaits qu'ils soient, ont-ils opéré une réforme dans les mœurs ? Sénèque, écrivant son traité du mépris des richesses sur une table d'or ; Oxenstiern, ambitieux et flétrissant l'ambition ; La Rochefoucauld, égoïste et flagellant l'égoïsme, corrigèrent-ils l'humanité de la soif de l'or, de l'ambition et de l'égoïsme ? Quelle est la famille, où est l'individu qui leur doive et leur rapporte son bien-être et sa perfection ? La philosophie jetée en apophthegmes, réduite en sentences, et, pour donner une couleur à sa phrase, cherchant à prendre les caprices du monde plutôt

en dédain qu'en pitié, la philosophie est impuissante. Elle peut, comme les comiques de tous les temps, faire rire des travers de l'homme ; elle peut critiquer le vice, railler les préjugés ou les passions ; mais il ne lui sera jamais possible d'aller au delà. Ce n'est pas elle qui inspirera les saintes pensées, qui refrénera les mauvaises. Elle n'a pas assez de force pour consoler, pour éclairer les âmes, pour alléger le poids des fatigues, pour adoucir l'amertume des douleurs, pour réprimer la violence des désirs, pour aider dans l'accomplissement des devoirs. Les écrivains moralistes ont créé des œuvres admirables au point de vue littéraire ; ils ont disséqué avec une rare sagacité tous les instincts corrompus ; ils sondèrent, ils analysèrent les plaies de la société. Dans cette autopsie faite sur le vif, rien ne leur est échappé ; le remède seul leur a manqué. Les ascètes, et les Jésuites en particulier, ne mirent point la vanité de leur science à lutter avec eux de verve, d'ironie et de pessimisme. Ce n'était pas par amour de la gloire littéraire qu'ils descendirent dans le réceptacle des misères humaines et qu'ils appliquaient sur chaque blessure le baume qui les cicatrisait. Sans parler avec autant de prestige, ils connaissaient mieux le chemin du cœur : ils en maîtrisaient les penchants, ils l'initiaient aux mystérieuses consolations qu'inspirent la Foi, l'Espérance et la Charité.

Ces ascètes, dont le nombre et les travaux avaient quelque chose de prodigieux, éclipsèrent les savants d'un autre genre ; et, par leur multiplicité même, ils firent naître une accusation mal fondée : on a reproché aux Jésuites de n'avoir jamais produit de philosophes et de métaphysiciens distingués. La philosophie des seizième et dix-septième siècles, celle même du dix-huitième, à part les hommes qui s'emparent de son nom pour créer une nouvelle secte d'Incrédules, rentrait essentiellement dans les attributions de la Compagnie. Malgré les obstacles que le devoir religieux lui imposait, malgré les difficultés que chaque Père trouvait dans l'étude de certaines matières philosophiques, il s'en rencontra beaucoup qui ne se lassèrent pas décourager. Ce n'était pas dans le but de créer de nouveaux systèmes que l'Institut avait été fondé, mais dans celui de rendre à l'Eglise et aux mœurs leur ancien lustre. Ils devaient se montrer plutôt actifs que spéculatifs ; et, avec cette volonté qui leur fut toujours imprimée, on s'étonne de compter parmi eux tant de savants de toute espèce ; car les exercices de leur ministère ne leur permettaient pas de se livrer pleinement et uniquement à des travaux qui absorbent toute une vie. Ils se savaient condamnés à la discrétion dans les systèmes philosophiques : ils n'y pouvaient entrer qu'avec réserve. L'erreur d'un seul devenait

aux yeux du monde l'erreur de tous. Ils cherchèrent à comprimer un élan dangereux vers des enseignements idéalistes. Ils reportèrent la gloire de leur génie inventeur sur les découvertes dans les sciences utiles, et aucun Ordre ne fut plus prodigue que celui de saint Ignace de Loyola de ces sortes de bienfaits.

A part les obstacles qui entravaient leur essor, les Jésuites cependant ne sont pas restés en arrière. Dans les branches purement intellectuelles de la philosophie, dans les différentes études ayant trait à cette science, ils comptent un grand nombre d'écrivains aussi profonds qu'ingénieux. Mais ils ne se sont pas fait un jeu d'un art des nouvelles théories; ils n'ont pas même voulu se mettre, comme tant d'autres, à la poursuite d'idées impraticables ou de rêves impossibles. La philosophie ne fut pour eux qu'un moyen d'instruire les autres, de les former par le raisonnement au culte du beau et du vrai. Le premier qui entra dans cette voie moderne fut encore le Père Tolet, qui, par une *Introduction à la logique*, traça d'une main assurée les principes qu'il fallait adopter. Après lui Charles Malapert et Honoré Fabri s'attachèrent, par leur enseignement et par leurs écrits, de vives lumières sur cette science. Fabri, né en 1624 dans le diocèse de Belley, qui a produit tant d'illustrations, était, comme le Belge Malapert, plutôt philosophe que théologien. Il y avait dans leur tête un mouvement intellectuel qui les entraînait vers les abstractions; mais Fabri sut appliquer ce mouvement aux réalités de l'intelligence; et, dans sa chaire de Lyon ou de Rome, il développa les théories que ses *Eléments de la métaphysique* nous ont conservées. Fabri joignait à la philosophie la physique et les mathématiques. En même temps que William Harvey il découvrit et révéla la circulation du sang⁽¹⁾. Tandis que Fabri se livrait à d'utiles recherches, le Père Jean Garnier, qui passa sa vie dans l'instruction, écrivait son *varius mercator* et ses *Eléments de philosophie*. Pour se délasser de ces labeurs, que les savants estiment encore, il composait avec le Père Gabriel Cossart le *Systema bibliothecæ collegii parisiensis Societatis Jesu*. C'est un des meilleurs plans que les bibliographes doivent suivre, et celui que Brunet adopta dans son *Manuel du libraire*. Les Pères Lorin, Giattini, Stengel commentaient la *Logique d'Aristote*.

Les Jésuites professèrent d'abord la philosophie; puis, lorsque sur leur route ils rencontrèrent un nouveau mode d'instruction ou quelques vérités applicables à la science, alors ils publièrent leurs investigations. Le Jésuite cardinal Sfortia Pallavicini, les Pères Contzen,

Pierre Hurtado de Mendoza, le subtil Arriaga, Léonard de Penafiel, Joseph Solieri, et, à une époque moins éloignée de nous, Baptiste Horvath, Berthold Hauser et Para du Phanjas, ont révélé le secret de l'enseignement philosophique. Sans doute parmi ces auteurs on peut en citer qui rajeunirent les vieilles thèses scolastiques et qui donnèrent pour point d'appui à la science les erreurs ou les préjugés de leur temps. D'autres, comme le Père Gautruche, l'*homo diffusæ eruditionis* du savant Evêque d'Avranches, d'autres mirent leur gloire dans des disputes qui formaient plutôt l'esprit à l'argumentation qu'à la pensée; mais dans l'école le souvenir de Vasquez, de Pierre de Fonseca, de Théophile Raynaud, de Benoît Pereira et de Boscovich surnage encore. Dans leurs in-folios ces hommes, qui savaient tout, n'eurent pas le patient courage de se restreindre. Ils ont tout dit, jusqu'aux choses inutiles pour leur objet direct. Cette surabondance de richesses préjudicia à leur renommée; mais elle ne fait pas qu'ils n'aient point donné à l'esprit des idées justes, claires et précises. De l'Université de Coimbre, dont les Jésuites étaient les maîtres, se répandirent dans le monde le goût de l'érudition et l'amour de la philosophie; et c'est en comparant les enseignements de la Compagnie de Jésus avec les autres du même siècle que René Descartes, si bon juge en ces matières, a pu écrire¹ : « Vous voulez savoir mon opinion sur l'éducation de votre fils, mande l'immortel philosophe à un père de famille qui l'a consulté; parce que la philosophie est la clef des autres sciences, je crois qu'il est très-utile d'en avoir étudié le cours entier comme il s'enseigne dans les écoles des Jésuites. Je dois rendre cet honneur à mes anciens maîtres de dire qu'il n'y a aucun lieu du monde où je juge qu'elle s'enseigne mieux qu'à La Flèche. »

Le Père Suarez avait été le chef de l'école philosophique des premiers Jésuites : il l'entraîna, par la force même des choses, vers des principes nouveaux. Quand Suarez parut, l'Ecole saluait des noms de *doctor angelicus*, *doctor seraphicus*, *doctor subtilis*, saint Thomas, saint Bonaventure et Scott. Suarez, au témoignage de Benoît XIV, fut *doctor eximius*, le docteur par excellence. Il abandonna les routes frayées par saint Thomas et par Scott : au lieu de se condamner à disserter éternellement sur Aristote, il créa une métaphysique. Il l'exposa lui-même en deux volumes; il fut clair au milieu des subtilités dont il prenait plaisir à hérissier son système. Il l'entoura de quelques raisonnements inutiles; mais, au milieu de cet amas de science et de dilemmes, sacrifice fait au goût de son siècle, Suarez est encore, par la profondeur de ses aperçus, l'homme qui a

Suarez
et sa
métaphy-
sique.

(1) Le père Honoré Fabri, à la page 204 de son traité intitulé : *De plantis, de generatione animalium et de homine* (édit. de 1666, in-4°), prouve qu'il a devancé, ou tout au moins marché de pair avec Harvey dans cette importante découverte de la circulation du sang.

(1) Œuvres de Descartes, lettre 90.

peut-être rendu le plus de services aux études philosophiques. C'est à dater de lui que l'on a commencé à se détacher peu à peu du péripatétisme scolastique. Dans le même temps Benoît Pereira légua au monde ses quinze livres sur les *Principes des choses naturelles*; il combattait, il dévoilait dans un autre ouvrage les prestiges de la magie et de l'astrologie, arts funestes, qui, en s'opposant aux progrès de la véritable science, altéraient l'essence même de la Religion.

Gracian et ses ouvrages de morale. Ce que Suarez avait entrepris pour la métaphysique, d'autres Jésuites le tentèrent pour la philosophie morale. Dès le commencement du dix-septième siècle Balthazar Gracian, ou Gracianus se mit à faire l'autopsie du cœur humain. Il marchait sur un terrain mal affermi; il analysait des passions qu'il n'avait jamais éprouvées, par une judicieuse satire il flétrissait des vices dont le souffle ne ternit jamais la pureté de son âme. Dans cette étude il sut allier tant d'originalité à tant d'idées neuves et de style quintessencié que ses livres devinrent la lecture favorite de tous les salons de l'Europe. Amelot de La Houssaye; le contrôleur-général des finances, Etienne de Silhouette; Monory et le Père de Courbeville traduisirent en français son *Homme de cour*, ses *Réflexions politiques*, le *Criticon* et l'*Homme universel*, que toutes les langues modernes s'approprièrent. On lisait Gracian avec avidité. Cette lecture porta les esprits vers une partie encore inculte de la philosophie. Elle préluda à des traités plus parfaits, dont La Rochefoucauld, Oxenstiern, La Bruyère, Addison et Pope allaient offrir le modèle. Le Père Rapin marcha sur les traces de Gracian; et, avec moins de variété et de grâce, il composa ses *Réflexions sur la philosophie*. Ce Jésuite, qui tous les six mois publiait alternativement une œuvre de piété et de littérature, semblait servir Dieu et le monde par semestre. Il embrassa tous les genres; il fut supérieur dans plus d'un; mais le Père Claude Buffier l'éclipsa pour la philosophie. Comme Boscovich, Buffier chercha à réduire les aridités de la science. Ses devanciers parlaient avec volupté la langue des abstractions, lui s'attacha à être simple et concis, afin de former le jugement et l'esprit des autres. Son *Cours des sciences*, où l'*Encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot a puisé à pleines mains, est encore même de nos jours un ouvrage classique. Le *Traité des vérités premières et la source de nos jugements*, la *Pratique de la mémoire artificielle* consacrèrent le nom de ce Jésuite.

Le père Guénard et l'académicien français. L'étude de la philosophie n'a donc pas été stérile pour la Compagnie. Cependant ses Pères ne s'y sont pas portés avec l'ardeur qui les poussait habituellement vers les travaux de la pensée. On eût dit qu'ils sentaient d'avance l'inutilité de la plupart des systèmes métaphysiques

qu'un homme de génie enfante, et auxquels viennent se rallier une multitude d'intelligences subalternes qui, sur la parole du maître, oublient le principe. L'esprit des Jésuites était trop pratique pour se perdre dans les abîmes de l'immagination que Malebranche a si audacieusement signalés, sans prévoir qu'il y tomberait lui-même. Il fallait à ces âmes enchaînées à l'Eglise par le devoir des horizons moins spacieux parce qu'elles comprenaient que ce n'est point avec des théories plus ou moins ingénieuses qu'on arrive à des résultats positifs. En 1755, à moment des effervescences de l'Incrédulité l'Académie française, subjuguée par les innovations qu'elle protégeait, se vit elle-même obligée de revenir à des principes plus salutaires de couronner un Jésuite qui, par le charme d'idées vraies, rappelait devant elle la voie ouverte à l'intelligence. L'Académie avait proposé pour prix d'éloquence cette question : En quoi consiste l'esprit philosophique? Le Père Antoine Guénard ne craignit pas de le révéler, et, dans un discours que d'Alembert et Diderot proclamèrent un chef-d'œuvre, le Jésuite à peine âgé de trente ans, posait ainsi les bornes de l'entendement humain : « La Foi laisse l'esprit tout ce qu'il peut comprendre. Elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter et ne doivent paraître trop pesantes qu'à des esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer. Attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres. Ces vérités sont des faits éclatants et sensibles dont la Religion s'est comme enveloppée tout entière afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité : voilà les fondements de la Religion. Creusez donc autour de ces fondements essayez de les ébranler; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre angulaire que tant de fois rejetée par les Incrédulés, et qui les a tous écrasés; mais, lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient depuis l'origine du monde ce grand et majestueux édifice, tous les jours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers! La philosophie ne saura pas vous mener plus loin sans vous égarer. Vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit vous voiler les yeux comme le peuple, adorant sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la Foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert. Le jour est d'un côté, et la nuit est de l'autre. Si tout ét...

nébres, la raison, qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet. Mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès. » Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères. »

C'était le siècle des sophismes et de la raillerie : l'Académie ne croyait à rien. Le Jésuite-philosophe la condamnait à applaudir à ce langage, qui dut lui paraître inouï. L'œuvre était si parfaite qu'une iniquité devenait impossible : le prix fut décerné au Père Guénard ¹. L'éloquence de la chaire offrait aux enfants de saint Ignace une carrière plus en rapport avec les Constitutions de l'Ordre et les besoins de l'humanité. Ils y entrèrent dès le premier jour de leur fondation ; on les y trouve encore au moment où la Compagnie succombe.

Sa tâche de prédilection fut le développement de l'art oratoire. » C'est une grande et dangereuse entreprise, dit Cicéron ² ; de se présenter au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires ; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement et avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos discours, et on nous juge toutes les fois que nous parlons en public. » Ignace de Loyola avait sans doute sous les yeux le passage du consul romain lorsqu'il faisait à ses disciples une obligation de l'art oratoire. Il exigeait qu'il y aurait toujours des ignorants à détruire, des erreurs à combattre, des Chrétiens à diriger dans les voies de la perfection ; et il voulait que les Jésuites répondissent aux vœux des peuples. Les uns, suivant la coutume de leur patrie, se livrèrent à la vivacité de leurs inspirations ; et, par les mouvements d'une éloquence naturelle, ils opérèrent sur les masses des transformations merveilleuses. Ils improvisèrent leurs sermons ; ils mirent à la portée de tous les rangs la doctrine avec laquelle de longues études les familiarisaient. Ils surent enflammer et toucher les cœurs, dominer les esprits et se montrer toujours nouveaux, parce qu'ils s'emparaient de la passion du moment. Ainsi, en Espagne, en Italie, en France et en Allemagne, on vit les Pères Araoz, Strada, Barzée, Landini, Auger, Dupuy, Gonthiéri ; et, à des époques plus récentes, François Régis, Pierre Wiltz, Maunoir, Zucchi, Chaurand, de Joyeuse, Serrano, Lopez, Pardo, Chabard, Duplessis et Beauregard créer des modèles d'improvisation. Ils ne couraient point après cette gloire éphémère qui aime mieux

exciter les applaudissements que changer les convictions. Ils n'avaient pas soif de louange ; la louange pour eux consistait dans les larmes ou dans les remords qu'ils provoquaient. Ils s'adressaient à des multitudes : ils leur communiquaient l'ardeur dont ils étaient animés ; ils les subjuguèrent par des images plutôt fortes que justes ; ils étaient exaltés, ils exaltaient. Les fruits de ces véhémentes inspirations sont restés dans le cœur des contemporains ; mais la parole qui les produisit s'est éteinte avec la vie du prédicateur. La tradition seule nous apprend les merveilles opérées par ces hommes apostoliques.

D'autres Jésuites ne se laissèrent point gagner par cette fièvre oratoire qui domine les masses. Ils eurent à porter la parole de vie au sein des cours, dans les chaires de toutes les cités, où des hommes plus instruits, moins malléables que le peuple, se pressaient pour les écouter tantôt avec une respectueuse piété, tantôt d'une oreille distraite ou prévenue. Il fallut appeler l'art au secours de la Foi, et, pour propager les enseignements chrétiens, » rassembler, selon la parole de Cicéron ¹, une forêt d'idées et de choses. » Ils creusèrent les principes de l'élocution, ils remontèrent aux beaux jours où les Augustin, les Chrysostôme, les Ambroise et les Bernard venaient, dans un langage aussi saint que magnifique, rappeler aux princes de la terre et aux hommes de bonne volonté les devoirs que l'Evangile leur traçait. L'éloquence de la chaire fut ainsi créée. Elle est pour les Jésuites une source de gloire que beaucoup ont pu leur envier, que personne ne leur a refusée.

Il ne s'agit plus ici d'être convaincu et de convaincre, il faut plaire par le charme du style, par la progression du plan, par la noblesse, par la facilité dans la manière de s'exprimer, par le pathétique des images et par une onction persuasive. Les Jésuites se dévouèrent à cette tâche ; en étudiant leurs modèles, on n'a plus besoin de se demander s'ils l'accomplirent. En Italie, où la langue est si riche qu'elle semble faire tort à la pensée, où l'harmonie poétique se mêle aux plus terribles mystères de l'Eglise, les Jésuites ont su être sobres au milieu de toutes les pompes de l'élocution. Ils ont produit des orateurs là où tout le monde naît poète. Les Pères Etienne Tucci, François Benci, Tarquin Galluzzi, Benoît Palmio, Paul Oliva, Achille Gagliardi, Jean Rho et Simon Bagnati ouvrent, avec talent, cette carrière dans laquelle Paul Segneri ne rencontrera pas de rivaux. A la suite de ce maître, dont les sermons furent traduits en français sous le titre du *Chrézien instruit dans sa loi*, Thomas Strozzi, Xavier Vanalesti, Louis Pellegrini, Ignace Venini, Jérôme Trento,

Les
Jésuites
et les
prédicateurs.

Paul
Segneri
et les
prédicateurs
italiens.

(1) Le père Guénard avait consacré trente années de sa vie à un immense travail philosophique pour réfuter l'*Encyclopédie*. Pendant la terreur de 1793 il le brûla, pour ne pas compromettre les jours de madame de Beauvau, qui lui avait offert un généreux asile dans son château de Bléville, près Nancy, où il mourut en 1805.

(2) *Brutus*, xxvii, 125.

(1) *De Orat.*, 20.

Jean Granelli, Antoine Bellati, Jacques Bassani, Jérôme Tornielli, Alphonse Nicolai et Pignatelli remplirent les chaires d'Italie du bruit de leur nom. Ils sont presque tous les prédicateurs des Souverains Pontifes ¹; ils parlent en même temps à Rome et à Venise, à Naples et à Florence, à Gênes et à Milan. Leurs discours publiés n'ont fait qu'accroître leur renommée; car, souvent la véhémence ou la grâce dans l'expression vivifie la solidité des preuves et la justesse des aperçus.

En Espagne, c'est Tolet qui marche à la tête des prédicateurs; Tolet, dont le Cardinal Frédéric Borromée disait ²: « Quand on a entendu prêcher le Père Tolet, on ne peut plus rien désirer. » Après ce Jésuite, dont le nom revient à chaque branche de littérature, apparaît Jérôme Florentia, le Massillon espagnol, l'orateur de toutes les solennités; puis Gracian, Alphonse de Andrada, Matthieu de La Cruz, Joseph Aguilar, François Labata, Juan Coronel, Frias, Martin Guttierrez, Pedro de Urtiaga, Garcia Millan, Rodriguez de Gusman, Aguado, Ruiz de Montoya, Juan Gondino, Déza, Thyrsé Gonzalès et Pedro de Calatayud.

Le Portugal ne fut pas déshérité de cette gloire. Il entendit dans ses chaires le Père Antoine Vieira, dont les œuvres sont encore populaires, parce qu'il est un des auteurs qui écrivirent la langue portugaise avec la pureté la plus exquise. « Vieira, si peu connu en France et dont les sermons, au dire de l'abbé Grégoire ³, et les autres ouvrages sont dignes de l'être, » a laissé une renommée qui grandit. Comme ceux qui ne savent pas se modérer, il pousse à l'extrême les défauts de son pays et de son temps; il est exagéré, emphatique, mais plus souvent encore il touche au sublime, ou il ravit par les délicatesses de ses ardentes facultés. Antoine de Vasconcellos et François de Mendoca sont les premiers après lui. Vieira était le prédicateur de ses rois, leur ambassadeur, le missionnaire des sauvages du Maragnon; ce fut un homme d'inspiration et d'expérience.

(1) Dans la liste des orateurs sacrés qui furent appelés à prêcher la Passion à la chapelle pontificale en présence du Souverain Pontife, on trouve, seulement de l'année 1575 à l'année 1660, dans l'espace de moins d'un siècle, quarante-neuf Jésuites, dont voici les noms : Claude Aquaviva, Robert Bellarmin, Etienne Tucci, François Beni, Fulvio Carduli, Benedetto Justiniani, Mutio Vitelleschi, Giovanni Caretonio, Stephano de Bubalis, Bernardin Stephony, Antoine Marsilli, Jean Mazarelli, Terence Alciat, François Sacchini, Famen Strada, Bandini Gualfeducci, Jérôme Sopranis, Paolo Bombini, Valentin Mangioni, Tarquin Galuci, Torquato de Cupis, François Piccolomini, Léon Sanctius, Alexandre Donat, Baptiste Ferrari, Vincent Guinis, Fabio-Ambroise Spinola, Jérôme Petrucci, Jean Floravanti, Angelo Galucci, Horace Grossi, Odon de Conti, François Brovis, Jacques Lampugnani, Jérôme Savignani, Louis Gonfalonieri, Jean Giattini, Paul Farnèse, Albert Moroni, Alexandre Pellegrini, Guillaume Dondini, Louis Bomplan, Jean Adriani, Gabriel Beati, Thomas Antonelli, Fernand Ximènes, Joseph de Requesens, Charles de Luca et François Eschinardi.

(2) *Meditatione litteraria.*

(3) *Histoire des confesseurs*, p. 246.

La manière des Espagnols et des Portugais empruntait au caractère national une espèce de grandiose dans les tableaux, une magnificence ampoulée, qui a fait longtemps loi parmi les littérateurs de la Péninsule. Leur imagination toujours planant au-dessus des nuages ou ne se rabattant sur la terre que pour y trouver des souvenirs ou des pensées dont l'orgueilleuse exubérance trahissait le terroir, ne savait ni limiter son enthousiasme ni restreindre ses poétiques entraînements. Cervantes, par son *Don Quichotte*, avait guéri l'Espagne de sa chevalerie errante; le Père Jean-François de Isla essaya le même remède sur les sermons. Dans son *Vida de fray Gerundio de Campasas*, qu'il publia sous le pseudonyme de François Lobo de Salazar, il se prit à flageller par le ridicule les vices oratoires et particulièrement les fautes d'esprit des Espagnols. Ce précepte en action ou plutôt en satire, frappait avec tant de justesse que l'Index romain craignit de voir les saillies du Jésuite porter atteinte à la dignité de la chaire. Les moines de tous les couvents, les prébendiers de tous les rangs se coalisèrent contre un livre qui excitait de trop vives colères pour ne pas être l'expression d'un sentiment vrai. Le premier volume avait seul paru; le Père de Isla ¹ reçut ordre de cesser un badinage dont la spirituelle causticité n'était pas sans danger. Le Jésuite obéit; mais son œuvre proscrite en Espagne fut recueillie à Londres, puis traduite en allemand et en anglais.

La Belgique, si féconde en savants et en controversistes, n'a produit qu'un petit nombre d'orateurs, dont les trois plus distingués sont les Pères Jean Coster, Corneille Hazart et Henri Engelgrave. En Allemagne où, comme en France, la langue n'était pas encore formée, les Jésuites qui ont publié leurs discours les firent paraître en latin. Guillaume Bécan, Adam Tanner, Mathias Faber, Frédéric de Spee et Gaspard Hircmann suivirent cet exemple; mais Canisius, Jean Gans, Théodore Dulman et Georges Scherer ne s'astreignirent point à cet usage, qui ne répandait leur enseignement qu'au sein des érudits. Ces Pères adoptèrent le langage vulgaire. Il n'était pas encore dégrossi; leurs discours portent donc l'empreinte de ce style moitié latin moitié tudesque. La pensée même se ressent de la torture qu'ils lui imprimèrent; cependant, le sacrifice national que les Jésuites faisaient à leur amour-propre d'auteur vulgarisa l'allemand. Les Pères Franz Hunold, Neumayer, Aloys Merz et Jacques Wurz ne tardèrent pas à s'élever au rang des premiers prédicateurs. Jacques Wurz surtout, qui étudia, qui

(1) On grava sur la tombe du père de Isla une épitaphe qui fait bien ressortir ses différents genres de talent. Elle est ainsi conçue :

« In oratione Tullius, in historia Livius,
In lyricis et ludicris Horatius. »

traduisit Bossuet, La Rue et Cicéri, déploya, dans ses discours, une éloquence tour à tour si mâle et si onctueuse, que ses compatriotes le comparent encore à Bourdaloue pour la solidité, à Massillon pour l'élégance, à La Colombière pour la persuasion. Les Pères Georges Forro et Georges Caldi en Hongrie, Stanislas Grodzki et Michel Ginciewicz en Pologne se servirent de l'idiome vulgaire : mais dans ce dernier empire il avait paru deux hommes qui font époque. C'étaient les Pères Scarga et Casimir Sarbieski ; l'un méthodique et chaleureux, l'autre revêtant son style de couleurs plus brillantes, tout à la fois orateur et poète.

Ce fut encore un enfant de Loyola qui, en France, créa l'éloquence sacrée. Jusqu'au Père Claude de Lingendes, ce royaume avait compté de puissants orateurs, tels que les Pères Coton, Arnoux, Séguiran, Dinet, Suffren, Viger et Caussin ; mais Lingendes eut l'art de coordonner ses plans, de disposer ses preuves, de ménager les transitions, de varier son style, et de donner à l'ensemble du discours la forme qui seule peut faire vivre les œuvres de l'esprit. Avant ce Jésuite, la France avait compté dans la Société de Jésus et dans le Clergé des hommes brûlants d'éloquence ; « ils ne furent pas orateurs, ainsi que le dit Cicéron ¹, mais des ouvriers exercés à une grande volubilité de pensées. » Dans l'ardeur de leur mauvais goût, ils mêlèrent le sacré au profane, le trivial au sublime ; Lingendes réforma ces abus, par le précepte et par l'exemple. Il fraya la route à Bossuet, à Bourdaloue, à Massillon. Chose singulière pourtant, ce fut en latin que le Jésuite donna des modèles à la chaire française. Lingendes ne trouvait pas l'idiome national assez pur pour développer sa pensée ; il craignait peut-être de succomber, comme ses devanciers, à l'attrait de ce vieux style si diapré et si abondant. Il voulut exposer les vérités évangéliques avec précision, user sobrement des ressorts de terreur et de tendresse que la chaire mettait à sa disposition. Il eut l'insigne honneur d'être le dernier des orateurs latins et le premier des prédicateurs français. Lingendes avait exposé les règles du beau, le Père Texier les adopta ; il devint pour Bossuet ainsi que pour Bourdaloue une mine où ces deux génies puisèrent plus d'une fois. Le pieux La Colombière, l'ami de Patru, Jacques Giroust, Martin Pallu, formés à l'école nouvelle, se montrèrent dignes de prêcher, même à côté de Bourdaloue, leur confrère dans la Société de Jésus.

Par la sagesse de ses idées, par la fécondité de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, Bourdaloue eut le mérite de l'orateur ², que Quintilien compare à l'habileté du général dirigeant une armée. Sa logique nerveuse ne laisse

place ni aux sophismes ni aux paradoxes ; il possède l'art de fonder nos devoirs sur nos intérêts, le secret de faire tourner les détails des mœurs et des passions en preuves de son sujet, l'abondance du génie qui ne permet pas d'imaginer quelque chose au delà de ses discours. Il est simple et noble, touchant et terrible ; il réunit, il combine tous les contrastes, et Bossuet a pu dire de lui ¹. « Cet homme-là sera éternellement notre maître en tout. » Eloge sublime qui dispense de tous les autres.

Bourdaloue avait créé une école ; les Pères Claude de La Rue, Honoré Gaillard, Timoléon Cheminai de Montaigu, Guillaume Segaud, Daubenton, d'Orléans, de La Pesse, Cathalan et Bretonneau la continuèrent. L'intervalle est immense entre eux ; les uns, comme La Rue, poussent au plus haut degré le charme et le naturel de la diction ; les autres, ainsi que Cheminai et Segaud, ont la douceur et l'énergie en partage. Ces soldats de la parole sous Bourdaloue en devinrent les Rois après sa mort ; mais, ainsi que toutes les choses humaines, ce genre de littérature, parvenu à son apogée, n'avait plus qu'à descendre. Les Jésuites adoucirent sa chute ; et, sous le règne de Louis XV, le Père Charles Frey de Neuville jette un beau reflet de gloire sur la chaire. Ce n'est déjà plus cette sobriété de pensées, cet éclat contenu, qui fait de Bourdaloue le maître des maîtres. L'emphase a succédé à la simplicité ; les néologismes apparaissent à la place des idées, et les prédicateurs, sacrifiant à la maladie de leur siècle, oublient, comme tous les rhéteurs de l'Académie, l'ingénieuse recommandation de Quintilien disant ² : « Les orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme des pièces de monnaie dont il ne faut pas se charger, lorsque le peuple ne les reçoit point. » Neuville ne fut pas exempt de ce système, qui appauvrit au lieu d'enrichir ; il ne sut pas assez, à l'exemple de Cicéron ³, que « la commisération doit être de peu de durée, car rien ne sèche plus promptement que les larmes. » Le Jésuite était le messager des tristes nouvelles, le consolateur des grandes infortunes. Cette expansion de tendre charité que les familles en deuil sollicitaient comme un allègement à leurs douleurs, a donné à ses sermons une teinte déclamatoire, qui se rapproche beaucoup plus de l'amplification de Thomas que de la magnificence de Bourdaloue. Mais si le faux goût du rhéteur apparaît de temps à autre dans le Père Neuville, ce défaut inhérent à son siècle est racheté par des effets d'éloquence, par des élans de profonde sensibilité. Autour de lui se groupent Dufay, Pérusseau, Griffet, Le Chapelain, Bullonde,

Larue et
Cheminai.

Le père
de
Neuville
et le
dix-huitième
siècle.

(1) *Brutus*, 18, §3.

(2) *Inst.*, lib. II.

(1) *Eloge de Bourdaloue*, par le premier président de Lamoignon.

(2) *Inst.*, lib. III.

(3) *Cicero*, *ad Herennium*, lib. II, §1.

Cuny, Richard, Dessauert, Joseph Perrin, Lanfant et Beaugard, qui, dans une ère de décadence, surent avec Beauvais, évêque de Sénez, et l'abbé Maury, raviver l'éloquence sacrée.

Dès le milieu du dix-huitième siècle, la chaire avait beaucoup perdu de son prestige; et le Cardinal de Fleury mandait, le 9 février 1740, au Cardinal de Tencin: « Il est fâcheux que les Jésuites baissent de crédit, parce qu'il faut convenir qu'il n'y a presque qu'eux qui défendent l'Eglise, et qu'ils sont les seuls prédicateurs qui nous restent. Ainsi, un contemporain des grandeurs de Louis XIV, le premier ministre du royaume, sentait s'affaïsser sous lui tous les éléments de puissance; il voyait dégénérer la monarchie, attaquer le Catholicisme, et il proclamait que, dans cet abaissement des pouvoirs, les Jésuites seuls restaient debout pour combattre par l'enseignement et par la parole.

Les
Jésuites
histo-
riens.

Les travaux intellectuels que l'Institut voua au triomphe de la Religion viennent d'être esquissés; nous n'avons cependant pas tout dit; il y a une foule de noms honorés par l'Eglise ou par l'école qui échappent à nos récits, car il est difficile de reconstruire tout ce glorieux passé et d'assigner à chacun la place qu'il doit occuper dans l'estime publique. Mais, en dehors de ces ouvrages destinés au dogme, à la morale, à toutes les questions religieuses, d'autres Jésuites cherchèrent à rendre à la littérature, aux sciences et aux beaux-arts le lustre ancien que tant de révolutions leur avaient enlevé. Ils se firent historiens, jurisconsultes, astronomes, mathématiciens, poètes, voyageurs et artistes, comme ils étaient devenus controversistes ou orateurs, ascètes ou théologiens. Ils fouillèrent dans les archives encore ignorées des nations. Ils remonterent à l'origine des peuples et des lois; ils se livrèrent à l'étude de la chronologie et de la géographie. Ils ont spécialement marqué leur passage dans l'histoire par des livres servant encore de modèles aux annalistes qui ne les surpassent pas.

Les Jésuites, ainsi que cela devait être, ont commencé par faire l'histoire de leur Ordre. Ils se constituèrent les biographes ou les panégyristes des hommes apostoliques, des Saints ou des Martyrs que la Compagnie enfantait. « Voltaire, disait Montesquieu, ne sera jamais un bon historien; il écrit trop pour son couvent. » La même sentence peut s'appliquer aux Jésuites racontant la vie de leurs frères. C'est une pieuse vénération qui déborde en style admiratif, et qui accepte sans discussion le merveilleux que l'Eglise seule a le droit d'imposer aux croyances. Ils vivaient dans un siècle de prodiges; ils en voyaient s'accomplir en Europe et au delà des mers. Ils avaient cette puissance de la Foi qui transporte les montagnes; ils écrivirent sous cette impression. Les uns se passionnaient pour

un de ces Missionnaires qui entraîna les tribus sauvages, qui les domina par l'ascendant de sa vertu, et qui mourut par elles et pour elles; les autres s'efforçaient, dans leurs méditations, de raconter les événements qui agitérent l'existence d'Ignace de Loyola et de ses premiers disciples. Ils combattaient avec Lefèvre; ils dissertaient avec Laynès et Salmeron; ils honoraient les vertus angéliques de Louis de Gonzague et de Stanislas de Kostka. De cet enthousiasme qu'ils communiquèrent à leurs Novices, il est né une multitude de livres qui ont pu charmer la piété, mais dont la lecture n'offre à l'esprit qu'une longue série d'éloges et de détails intimes.

Ce n'est pas là de l'histoire; car l'histoire vit d'impartialité: elle peut provoquer l'admiration; elle n'a pas le droit d'admirer elle-même. Nous ne rangeons donc pas ces biographes au nombre des auteurs vraiment sérieux; mais ce n'est pas par ces travaux, pour ainsi dire d'intérieur, que l'Ordre de Jésus a conquis au soleil des études historiques la place qui ne lui fut jamais disputée. Il s'est trouvé parmi ses Pères des hommes qui, même en recueillant les événements auxquels l'Institut prit part, surent s'armer d'une judicieuse critique. Orlandini, Sacchini, Jouveney, Cordara, Possinus, Franco et Bartoli sont en réalité les historiens de la Compagnie, Tous, à l'exception de Bartoli, composèrent leurs annales en latin. Ils se servaient de la langue ecclésiastique, qui, en France même, jusqu'après le président de Thou, a été universelle. Ainsi que ce grand écrivain, ils ne surent pas se restreindre. Leur intelligence embrassait un vaste horizon: leur plume essaya de tout rendre, de tout exprimer. Ils n'ont ni l'énergique concision de Tacite ni l'élégante rapidité de Tite-Live; ils semblent se rapprocher davantage de Thucydide; mais leur œuvre, si précieuse par la multiplicité des faits, pêche par l'ensemble. Elle se noie, comme celle d'Auguste de Thou, dans l'insignifiance des détails. Cependant, à part ce vice de structure, on y voit surgir de beaux récits, de fortes pensées, des caractères vigoureusement accusés. Bartoli, qui s'est fait l'historiographe d'Ignace de Loyola, qui s'est dévoué, comme Orlandini et Sacchini, à tracer les annales de la Société de Jésus, s'est placé dans un autre ordre d'idées. Ses devanciers ou ses successeurs écrivaient pour le monde savant; lui, avec son génie italien, avec sa sève qui ne s'épuise jamais, a popularisé ses ouvrages. Ce n'est plus la gravité du maître qui raconte, qui disserte et qui instruit sans prétention. En lisant Bartoli on serait tenté de croire que sa plume s'est changée en pinceau. Tout est portrait, tout est tableau pour lui. Sa vive imagination se complait dans les narrations qu'il présente. Son style s'anime; il est pompeux, il surabonde de richesses, il ne tarit jamais. C'est l'improvi-

Orlan-
dini
Sacchi-
Jouve-
ney et
Bartoli.

sateur dans toute sa fougue, mais l'improvisateur que le talent a mûri, et qui, sûr de lui-même, ne fatigue jamais le lecteur. Jouvency est plus disert, surtout il n'a pas la rapidité de Bartoli; il connaît mieux les hommes, il ne les peint pas avec autant de coloris.

La Société de Jésus avait ses historiographes; elle en fournit à toutes les nations. Pallavicini écrivit en italien sa belle *Histoire du Concile de Trente*; Mariana donna à l'Espagne l'œuvre qui l'élève au niveau des maîtres de l'antiquité. Ce n'est pas cependant par l'*Histoire d'Espagne* qu'il a conquis sa plus éclatante renommée. Son pays le salue encore comme le Tite-Live de la Péninsule; l'Europe a fait passer dans sa littérature cet ouvrage fécond en beautés. Néanmoins le souvenir de Mariana se perpétue par un autre livre qui offrit plus de prise sur la Compagnie de Jésus. Le Père Jean Mariana avait été choisi par Philippe II pour apprendre à l'enfant d'Espagne les devoirs des princes, dans ce but il publia son traité intitulé : *De Rege et Regis institutione*. Le Jésuite s'adressait à un roi dont le nom est presque devenu le synonyme de despote; et ce souverain absolu approuvait, il faisait chaque jour lire à l'héritier présomptif de ses couronnes les théories de régicide que l'âme classiquement républicaine de Mariana exposait avec une audacieuse éloquence. Ces leçons d'histoire, évoquées par un Jésuite sous les voûtes même de l'Escurial, forment un contraste si étrange que, pour indiquer la différence des époques et des opinions, nous croyons devoir en citer un passage. Mariana s'exprime ainsi ¹ :

(1) « Qui autem reverentia erga principes (sine qua quid est imperium) ? constabit, si fuerit populus persuasum fas esse subditis principum peccata iudicare! Veris sæpe aut assimilatiss causis Reipublicæ tranquillitas, qua nihil est prestantius, turbabitur, omnesque calamitates seditione facta incurrent, parte populi in partem armata. Quæ mala qui non existimabit esse omni ratione vitanda, ferreus sit communi aliorum hominum sensu defectus. Sic disputant qui tyranni partes tuerentur. Populi patroni non pauciora neque minora presidia habent.

» Ab omni memoria, consideramus, in magna laude fuisse quicumque tyrannos perimere aggressi sunt. Quid enim Thrasibuli nomen gloria ad cælum evertit, nisi gravi triginta tyrannorum dominatu patriam liberasse? Quid Harmodium et Aristogitonem dicam? Quid utrumque Brutum? Quorum laus gratissima memoria posteritatis inclusa, et publica auctoritate testata est. Multi in Domitium Neronem conspirant, conatu infelici, sine reprehensione tamen, ac potius cum laude omnium sæculorum. Sic Caius Cereæ conjuratione perit, monstrum horrendum et grave; Domitianus, Stephani; Caracalla, Martialis ferro occubuit. Prætoriani Hellogabales peremerunt, prodigium et dedecus imperii, ipsiusmet sanguine exultat pæculum. Quorum audaciam quis unquam vituperavit, ac non potius summis laudibus dignam duxit? Et est communis sensus quasi quedam naturæ vox mentibus nostris indita, auribus insonans lex qua a turpi honestum discernimus.

» An dissimulandum iudices? An non potius laudes, si quis vitæ suæ periculo publicam incolumitatem redimet?... Matrem carissimam aut uxorem si in conspectu vexari videas, neque succurras cum possis, crudelissis, ignavique et impietatis reprehensionem incurras; patriam, cui amplius quam parentibus debemus, vexandam, exagitandam pro libidine tyranno relinquant! Apage tantum nefas, tantaque ignavia. Si vita, si laus, si fortunæ

« Mais, direz-vous, que deviendra le respect envers les princes — sans lequel il n'y a plus d'empire possible — si l'on persuade aux peuples qu'il est permis de tirer vengeance des crimes de ceux qui les gouvernent? On ne manquera pas alors de prétextes, tantôt vrais, tantôt faux, pour troubler la tranquillité de l'Etat, ce bien précieux sur lequel rien ne doit l'emporter. De là naîtra la sédition, entraînant à sa suite toutes sortes de calamités lorsqu'une partie du peuple s'armera contre l'autre. Penser qu'on ne doit pas faire tous ses efforts pour éloigner de si grands maux, c'est ce qui n'appartient qu'à une âme de fer, à une âme dépouillée de tous sentiments d'humanité. Voilà comment raisonnent ceux qui plaident la cause des tyrans; mais les défenseurs du peuple leur opposent des moyens qui ne le cèdent ni en nombre ni en force aux premiers.

» Dans tous les temps, disent-ils, nous voyons qu'on a comblé d'éloges ceux qui ont attenté à la vie des tyrans, car quelle action glorieuse a élevé jusqu'au ciel le nom de Thrasibule, si ce n'est d'avoir délivré sa patrie de la cruelle domination de trente tyrans? Que dirai-je d'Harmodius et d'Aristogiton? que dirai-je des deux Brutus, dont la gloire n'est pas seulement renfermée dans le souvenir de la postérité, mais se trouve même attestée par l'autorité publique? Plusieurs conspirèrent contre la vie de Domitius Neron, à la vérité sans succès, mais sans avoir néanmoins encouru de blâme, et plutôt avec l'éloge de tous les siècles. C'est la conjuration de Chéréas qui fit périr Caius (Caligula), ce monstre horrible et insupportable; c'est celle d'Etienne qui enleva Domitien; c'est le fer de Martial qui trancha le fil des jours de Caracalla; les prétoriens massacrèrent Hélogabale, ce prodige d'horreur, l'opprobre de l'empire. Ils lui firent expier ses forfaits dans son propre sang. Eh! qui a jamais condamné leur hardiesse, ou plutôt qui ne l'a pas déclarée digne de toutes sortes de louanges? Tel est en effet le jugement que nous dicte le sens commun, qui est, comme la voix de la nature parlant à nos âmes, une loi qui retentit à nos oreilles, et nous apprend à discerner ce qui est honnête de ce qui ne l'est pas.

» Pensez-vous qu'il faille dissimuler les excès de la tyrannie, et qu'on ne doive pas plutôt des louanges à celui qui procurerait le salut de sa

periclitandæ sint, patriam tamen periculo, patriam exitio liberabimus.

» Miseram plane vitam (tyranni) ejus ea conditio est, ut qui occiderit, in magna tum gratia, tum laude futurus sit! Hoc omne genus pestiferum et exitiale ex hominum communitate exterminare gloriosum est. Enim vero membra quedam secantur, si putrida sunt, ne reliquum corpus inficiant. Si ista, in hominis specie, bestie immanitas a republica tanquam a corpore amoveri debet, ferroque excindi. Timeat videlicet necesse est, qui terret: neque major sit terror incensus quam metus susceptus. » *Joannis Mariana de S. J. De Rege et regis institutione libri tres* (lib. I, p. 86, 64.)

patrie au risque de ses propres jours ? Qu'on outrage à vos yeux une mère chérie ou votre épouse ; si vous négligez de les secourir , en ayant le pouvoir , n'êtes-vous pas un barbare , ou même ne vous reprochera-t-on pas à bon droit d'être une âme lâche et dénaturée ? Comment donc pouvez-vous souffrir qu'un tyran opprime votre patrie , à laquelle vous devez beaucoup plus qu'à vos proches , et qu'il la bouleverse au gré de son caprice et de sa cruauté ? Loin de nous un pareil crime et une lâcheté si grande ! Oui , s'il le faut , nous exposerons notre vie , notre honneur , nos biens , pour le salut de cette chère patrie ; nous nous sacrifierons tout entiers pour la délivrer ¹.

» En vérité , la vie d'un tyran est bien misérable ! vie si peu assurée que celui qui pourra le tuer doit s'attendre à la faveur et aux applaudissements du monde. Il est glorieux en effet d'exterminer cette race d'hommes pernicieux et funestes à la société ; car , de même qu'on coupe un membre gangrené de peur qu'il n'infecte le reste du corps , ainsi l'on doit retrancher du corps de la République cette bête féroce couverte des apparences de l'humanité. Qu'il tremble donc , l'homme qui règne par la crainte ! et que la terreur qu'il reçoit ne le cède point à celle qu'il imprime ! »

Strada et
Maffei.

Tandis que Mariana donnait aux rois ces terribles leçons , qui pèseront éternellement sur sa mémoire comme une accusation de régence , d'autres Jésuites se plongeaient dans l'étude des temps passés ou narraient les événements contemporains. Pierre Maffei , l'ami de Grégoire XIII et de Philippe II d'Espagne , composait son *Histoire des Indes* , dont le début a quelque chose de sublime ; Famién Strada racontait dans un latin aussi beau que celui de Mariana les *Guerres des Pays-Bas* depuis la mort de Charles-Quint ; Horace Tursellini publiait son *Abrégé de l'Histoire universelle jusqu'en 1598*. C'est l'origine du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet ; le Jésuite qui avait conçu cette pensée ne put pas la féconder ; les éléments de chronologie et de critique lui manquèrent. Son œuvre attendait une main plus exercée : Bossuet l'accomplit. Le Père Jean de Machault réfutait le président de Thou ; mais son livre , plein de curieuses remarques , n'est souvent qu'une virulente satire , et ce n'est pas ainsi que la vérité doit se manifester.

D'Avri-
gny et
Daniel.

A partir de cette époque , les Jésuites semblent s'adonner avec plus de ferveur aux études historiques. Le Père Gabriel Daniel écrit son *Histoire de France* et celle de la *Milice française* , fruit de l'érudition , de la conscience et

du talent. Daniel ne cherche pas à arranger les faits à la convenance d'une utopie ou d'un système ; il n'en a qu'un , c'est d'être toujours clair ; toujours judicieux , toujours modéré. Il ne prête pas à l'histoire ces vives couleurs empruntées au roman ; il ne demande pas à l'imagination de soutenir sa marche à travers les événements ; il a le calme de la vérité et de l'exactitude. D'Avrigny , dans ses *Mémoires chronologiques et dogmatiques* et dans son autre travail pour servir à l'*Histoire universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'en 1716* , possède toutes les qualités de Daniel ; mais il n'a pas su se garder de quelques traits satiriques. D'Avrigny est Français , il le montre souvent avec trop de partialité.

Les historiens sont toujours exposés au contre-coup de l'opinion. Daniel , qui avait légué à la France un véridique récit de ses exploits , de ses calamités et de ses mœurs anciennes , fut sévèrement jugé par ceux qui aiment à faire de l'histoire le piédestal de leurs passions ou de leurs idées. Les uns ont dit que les Jésuites , que le Père Daniel principalement , n'avaient jamais porté le flambeau de la philosophie sur les événements , et qu'ils ne voyaient partout que des armées , des rois , des princes et le Clergé. Les autres se plainquirent de ce que les Jésuites n'étaient pas descendus dans la nuit des prétendus droits imprescriptibles de la nation , et ils incriminèrent ces auteurs , parce que , comme eux , ils ne torturaient la réalité au gré de leurs systèmes. Les Pères Daniel , Longueval , Bougeant , Brumoy et Berthier n'ont point procédé ainsi. Ils n'eurent que l'ambition d'être véridiques : ils parlèrent de ce qui existait , et non pas de leurs rêves ou de leurs espérances. L'œuvre était assez ardue par elle-même : ils se crurent disposés d'y introduire comme élément le préjugé du jour ou l'opinion dominante. On ne demande pas à l'historien des tableaux de convention , des théories philosophiques , constitutionnelles , nationales , socialistes ou humanitaires ; mais des événements , de judicieuses et sobres réflexions , des portraits sagement touchés , une appréciation impartiale des caractères , des mœurs et des affaires. Daniel et ses imitateurs furent dans le vrai : ce sera toujours le plus bel éloge décerné à l'historien. Après beaucoup de révolutions , leur œuvre subsiste , tandis que l'oubli a dévoré d'autres ouvrages qui brillèrent d'un plus vif éclat.

Deux Jésuites élevaient à la France un monument ; un autre Père de la même Compagnie , Jacques Longueval , consacra sa vie à en créer un encore plus difficile : il jeta les fondements de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*. Il mourut à la peine ; mais il avait si bien commencé que d'autres Jésuites , les Pères Fontenay , Brumoy et Berthier , vinrent les uns après les autres apporter à cet immense travail le tribut de leurs

(1) Ici Mariana établit la distinction célèbre entre le tyran d'usurpation et le tyran de possession. La question a été traitée au chapitre de la Ligue , dans le premier volume de cette histoire. Nous n'avons pas à y revenir ; nous ne cherchons maintenant qu'à faire comprendre l'éloquente rudesse de ce talent.

Bo-
gan-
Long-
va-
Bru-
e-
Berth-

Carac-
de c-
éc-
vain-

veilles. Longueval avait laissé les premiers volumes, ses successeurs poursuivirent l'histoire avec la même sagesse. Ils retraçaient dans un style nerveux et limpide les combats, les gloires et les vertus de la France cléricale. Vers le même temps le Père Xavier de Charlevoix publiait l'*Histoire des Chrétientés nouvelles* que les Jésuites conquéraient à la Croix. Le Japon, le Paraguay, l'île de Saint-Domingue et le Canada trouvèrent en lui le Tacite de leurs superstitions païennes et de leur dévouement chrétien. François Catrou donnait son *Histoire générale de l'empire du Mogol*, et avec le Père Rouillé il s'occupa de celle du peuple romain. Le Père Borgia Keri racontait l'*Histoire des Empereurs d'Orient, depuis Constantin jusqu'à la chute du Bas-Empire*. L'œuvre achevée, il passait à l'*Histoire des Empereurs ottomans*, et le Père Nicolas Schmidt se faisait son continuateur.

Jean-Baptiste du Halde réalisa pour la Chine ce que Charlemagne avait tenté pour d'autres peuples : il composa sa *Description historique, géographique et Physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, étonnant édifice devant lequel s'inclinent encore les savants. Avec quelques autres Jésuites cet homme, si profondément érudit, se constituait l'éditeur des *Lettres édifiantes*. Il pouvait, il devait peut-être, dans l'intérêt de la Religion et de la science, ne pas se détourner de ses occupations. A l'exemple de tous les écrivains, il avait, sans aucun doute, une jalouse affection pour ses études privilégiées ; il y renonça, afin de classer cette correspondance qui, venue de tous les points du globe, allait éclairer le monde sur des peuples dont les mœurs n'étaient pas plus connues que le langage. Du Halde se fit le modeste éditeur de ce répertoire, dans lequel des Missionnaires tels que Laynès, Tachard, Bouchet, de Bourzes, Fontaney, Sicard, Parrenin et Gaubil, absorbés par les soins de l'apostolat, initiaient l'Europe à leurs découvertes. C'était de l'histoire prise dans le vif, de la science jetée sans prétention, sans espoir même que les faits racontés pourraient un jour être offerts à la publicité. Il y a de ces lettres qui sont adressées aux Pères de la Compagnie, d'autres à des savants. Le Frère Attiret se trouve, lui, en correspondance familière avec le duc d'Orléans.

Les *Lettres édifiantes et curieuses* eurent, comme tous les livres de durée, leurs enthousiastes et leurs dépréciateurs ; elles ont survécu à ces deux sentiments opposés, parce qu'elles peignaient des mœurs réelles et des souffrances plus réelles encore. A côté de Charlevoix et du Père Du Halde, Joseph d'Orléans¹ rappelle des

malheurs qui eurent plus de retentissement en Europe. Il dévoile les *révolutions d'Angleterre et d'Espagne*. Il peint à grands traits les désastres que le fanatisme protestant enfanta. Louis Laguille, l'un des négociants secrets du Congrès de Bade, évoque l'*Histoire de l'Alsace ancienne et moderne* ; Hyacinthe Bougeant, diplomate consommé, et que le prince Eugène admirera, analyse, dans son *Histoire du Traité de Westphalie*, les règles des négociateurs¹ et les devoirs des généraux d'armée. Henry Griffet réunit les matériaux pour servir au règne de Louis XIII, et ce Jésuite reste l'historiographe d'une époque dont il n'a songé qu'à être l'archiviste. Le Père Joseph-Isaac Berruyer seul fait tache sur cet ensemble. Son *Histoire du peuple de Dieu* fut une heureuse conception, mais, en dehors des erreurs que sa Compagnie, que la Sorbonne, que le Saint-Siège condamnèrent, que l'auteur lui-même désavoua et qui ont disparu dans de nouvelles éditions, cet ouvrage péchait sous plus d'un rapport. La surabondance poétique et les excès d'imagination y contrastent d'une si bizarre manière avec la sublimité et la concision de la Bible, que l'esprit tour à tour brillant et facile de Berruyer a succombé dans la lutte.

Ces labeurs historiques ne sont pas les seuls ; la Société de Jésus a d'autres écrivains à mettre en ligne : d'Acosta et Mainbourg, le Hongrois Georges Pray et le Mexicain Clavigero, annalistes de leur patrie ; Bouhours et Boleslas Balbin, Duchesne et de Mailla, Dobrizhoffer et Masdeu, Conti et Trigault, Intorcetta et Doucin, Magalhães et Lecomte, les deux Lafitau et Tournemine, Melchior Inchoffer et Haiden, Pilgram et Gérard, Villotte et Labbe ont rendu, chacun dans la sphère de ses idées, d'utiles services à l'étude des faits. Ainsi, le Père Alexandre Witheim, par ses recherches sur les Dyptiques² de Liège et de Bourges, forçait les savants à s'occuper sérieusement des débris de l'antiquité chrétienne. Le Père Lupi reconstituait l'épigraphique en publiant son opuscule sur l'*Epitaphium Severæ martyris*. Au moment où tous ces Jésuites semblent se partager le champ encore mal défriché de l'histoire, d'au-

d'Orléans, frère de Louis XIV, ce prince lui dit en riant : « Nous portons le même nom, nous pourrions bien être parents, car probablement vous descendez de quelques bâtarde de la maison de France. » Le bon Père Jésuite lui répondit modestement : « Monseigneur, j'en ai pas l'honneur de vous appartenir. La maison d'Orléans dont je sors portait le nom d'Orléans trois cents ans avant qu'aucun prince de la maison royale eût pris le nom d'Orléans. Et ce qu'il disait était vrai. »

(1) Un homme qui a passé honorablement par les affaires, un ancien ministre des relations extérieures, mettait devant moi au premier rang des lectures nécessaires à un diplomate, l'*Histoire du traité de Westphalie*, du jésuite Bougeant. (Associations religieuses, par M. Charles Lenormant, membre de l'Institut de France, p. 42.)

(2) Les Dyptiques sont des registres où l'on conservait chez les anciens les noms des consuls, des magistrats et des généraux. Dans les églises primitives, cet usage s'était maintenu.

Du Halde
et la
Lettres
édifiantes.

D'Orléans,
Berruyer
et Griffet.

(1) On lit dans un *Mémoire sur le Berry*, par M. de Bengy-Puyvallée, l'anecdote suivante :

« Le fameux père d'Orléans, jésuite, né à Bourges en 1641, sortait de cette maison, qui était une des plus considérables et des plus distinguées de la province. On raconte que le père d'Orléans s'étant trouvé avec le duc

tres Pères de l'Institut entreprennent dans les Pays-Bas une œuvre de patiente investigation qui doit illuminer les temps les plus reculés du Christianisme.

Les Bollandistes et les hagiographes de la Compagnie. Au commencement du dix-septième siècle, il se trouvait à Utrecht un Jésuite nommé Hérilbert Rosweyde. Il sait que les traditions ecclésiastiques sont défigurées par des récits sans autorités, et qu'à l'aide de ces fables, le Protestantisme accuse l'Eglise d'erreur et de mensonge. Il conçoit le dessein d'abattre arbre par arbre cette forêt enchantée de la légende si chère à nos ancêtres, et d'élever sur ses débris une collection de vies de tous les Saints, mois par mois, jour par jour. Il prépare le plan de ce gigantesque ouvrage, sans autre appui que sa volonté, il va le mettre à exécution, lorsqu'il meurt le 5 octobre 1629. Cette idée, dont la source remonte au Père Canisius, avait souri à Bellarmin et aux chefs de l'Ordre. Jean Bolland reçoit mission de poursuivre les travaux commencés par Rosweyde: en 1643, le Jésuite publie à Anvers les deux premiers volumes des *Acta sanctorum*; mais, quelle que fût l'instruction de Bolland, la main d'un seul ne pouvait réunir et compiler tant de matériaux: il fallait une génération sans cesse renaissante d'hagiographes aussi persévérants que lui pour assurer le succès de l'entreprise. La Compagnie de Jésus en évoqua; les Pères Godefron Henschen et Daniel Papebroeck se présentèrent. Ces trois hommes, d'une érudition qui touche au génie, donnèrent naissance à l'agrégation de savants connus sous le nom de *Bollandistes*. Ils appartiennent tous à la Compagnie de Jésus, et les prodiges qu'ils ont accomplis sont incalculables. Les volumes des *Acta sanctorum* se succédèrent avec rapidité. La mort des fondateurs ne mit point d'obstacle à la réalisation de leurs promesses; car, dans les Pères Janning, Baërt, Pinus, Cuper, Bosch, Stilling, Suysk, Périer, Stick, Soller, Limpens, de Bye, Ghesquière et Hubens, ils rencontrèrent des héritiers de leur science. «Tels furent, dit Gachard, archiviste du royaume de Belgique¹ dans son *Mémoire sur les Bollandistes*, tels furent l'économie et l'ordre qui présidèrent à l'association Bollandienne, que, sans autres ressources que le produit de la vente de leurs ouvrages, la pension payée par la cour impériale et les libéralités du Père Papebroeck et de quelques autres personnes, parmi lesquelles on compte les évêques de Smet de Gand, et van Susteren de Bruges, les Jésuites hagiographes étaient parvenus, à l'époque de leur Ordre, à amasser un capital de 436,000 fl. B. qui, placé en rentes, leur donnait un revenu annuel de 9,133 fl., revenu que le débit des *Acta sanctorum* augmentait, année commune, de 2,400 fl. Par la suppres-

sion de leur Ordre, ajoute l'archiviste belge, tous leurs capitaux et leurs propriétés furent dévolus au fisc royal.»

Cette association de Jésuites, au sein même de la Compagnie, s'étendait par tout l'univers. Les hagiographes des provinces belges correspondaient avec les hagiographes, avec les érudits de l'Institut de Loyola, dispersés sur le globe. Chacun apportait aux Bollandistes le fruit de ses recherches; c'est ainsi que ce répertoire, si nécessaire à l'Eglise et aux annales du monde, a pu être continué. Il n'a pas suffi aux Jésuites de créer une *Encyclopédie chrétienne*, dont Leibnitz a plus d'une fois fait l'éloge; elle leur inspira l'idée et l'art de reconnaître les diplômes authentiques. C'est à eux, disent les *Mémoires de Göttingen*¹, que l'on est redevable de la diplomatique comme science.

Pour accélérer les progrès de l'histoire, il se rencontra quelques Jésuites dévoués à des études moins retentissantes, mais aussi utiles. Les uns s'adonnèrent à la numismatique, comme les Pères Lachaise, Chamillard, Weilhamer, Chifflet, Paul Xavier, Lempereur, Etienne Souciet, Frœclich, Khell, Bonanni, Oderic, Bonedetti et Eckel, le législateur de la science des médailles. Les autres, à l'exemple des Pères Campian, Jacques Mallebranche, Taffin, Petau, Briet, Théophile Raynaud et Calini, se plongèrent dans la chronologie ou dans les antiquités. Quelques-uns rétablirent, à force d'érudition, la géographie ancienne; ils la comparèrent à la moderne, et les noms des Pères Marquette, Villotte, Sicard et Brévedent ne sont pas encore oubliés. On en voyait qui, dans un intérêt religieux et terrestre, marchaient même dans le dernier siècle sur les traces du Père Cornelius à Lapide et des Hébraïstes que la Société a fournis. Mayr, l'élève de Bellarmin, Giraudeau et Haselbauer travaillaient sur la langue primitive comme pour ne laisser en friche aucune partie de l'héritage de leurs devanciers dans l'Ordre.

Le chaos se faisait partout, dans l'histoire mutilée des Conciles ainsi que dans l'histoire des peuples; partout il surgit des Jésuites qui le débrouillèrent. Ils poursuivaient l'erreur sous toutes les formes; ils la saisissaient dans les synodes, dans les légendes, dans les médailles, dans la chronologie; d'autres la découvrirent dans le droit canon: ils se créèrent jurisconsultes. A force d'investigations, ils parvinrent à reconstituer le droit ecclésiastique et les décrétales. Les Pères Paul Layman, Pierre Alagona, Benoît de Saxo, Ferdinand Herbestein en donnèrent la clef. Henri Pirhing, Christophe Schorrer, François Bardi, Jean Riccioli, Paul Léon et Frédéric Spée², développèrent, dans plu-

(1) *Mémoire sur les Bollandistes et leurs travaux*, lu à la commission royale d'histoire, le 3 avril 1833.

(2) Dans la première partie de sa *Théodicée*, Leibnitz, parlant de ce Jésuite, dit que «c'est un excellent homme.

siieurs ouvrages encore estimés des canonistes , les antiquités et le droit des nations. Plus tard , dans le dix-huitième siècle , et comme si les Jésuites de tous les pays tenaient à réaliser incessamment l'éloge que dom Lobineau faisait d'eux , ils continuèrent avec l'ardeur des premiers jours la tâche commencée. « Il n'y a point d'Ordre dans l'Eglise , dit le célèbre Bénédictin ¹ , qui ait produit ou ait donné plus d'écrivains en tout genre de littérature. Leurs maisons de Paris en ont donné un grand nombre , soit théologiens , soit philosophes , historiens , poètes , grammairiens et autres. »

Il fallait se rendre digne du suffrage d'un pareil rival. Les Pères Mathias Lineck , Ignace Schwartz , Horace Stephanucci , Weith Pichler et Xavier Zech se mirent à l'œuvre. Le champ était vaste ; leur érudition sut y recueillir d'abondantes moissons. Lineck composa son traité *De Legibus* ; Schwartz , ses *Institutiones juris universalis naturæ et gentium* , et ses *Collegia* , que le génie de l'histoire semble avoir inspiré. Stephanucci , l'ami , le confesseur du fameux cardinal Albani et du Cardinal d'York , le dernier des Stuarts , publia les *Dissertationes canonicæ* ; il écrivit son *Synodus Tusculana* à la même place où Cicéron avait dicté ses *Tusculanes*. Sur d'autres points , la jurisprudence évoquait de nouveaux Jésuites pour expliquer ses mystères. Les Pères Jean Lascaris , Dominique Murriel , Joseph d'Alberg , Adam Huth , Ferdinand Krimer , Jacques Weistner , François Schmalzgrueber , Schmidt , Weinter et François-de-Sales Widman composaient des ouvrages qui , comme l'*Apparatus eruditionis ad Jurisprudentiam* du Père Joseph Biner , firent faire un pas de géant à la science du droit. Dans ces in-folio , qui ont coûté tant de recherches à leurs auteurs , sans doute il y a des lacunes , des longueurs , une critique dont toutes les propositions ne sont pas pleinement justifiées. C'est la destinée des hommes qui portent la lumière dans les ténèbres faites autour d'eux. Les premiers Jésuites n'échappèrent point à cette loi commune , qui atteignit les Bénédictins de Saint-Maur eux-mêmes. Ils dégrossissaient , ils taillaient les pierres de l'édifice que d'autres Pères de l'Institut devaient avoir l'honneur d'élever. Ils en furent les infatigables ouvriers , ne réclamant pour eux aucune auréole des gloires humaines , et se contentant jusqu'à la mort de travailler dans leur chère solitude ; ils ont obtenu tout ce qu'ils désiraient et au delà. Leurs investigations , la manière habituellement lucide dont ils les présentaient , offrirent un nouveau champ à l'avidité perspicacité des érudits. On s'empara de leurs systèmes , de leurs innova-

tions , de leur plan. Le monument s'acheva , et ceux qui en avaient posé la base furent oubliés par les générations dont ils étaient la lumière.

Ainsi que tous les véritables savants , la Société de Jésus s'inquiétait fort peu que l'on fit remonter à sa source la gloire d'une idée , pourvu que l'idée triomphât. La Société ne dénonçait même pas ses plagiaires ; elle les acceptait comme instruments ; elle marchait avec eux , parce que , avant tout , elle tenait à éclairer. Les Jurisconsultes de la Compagnie furent mis à contribution ainsi que ses historiens et ses lexicographes ; elle ne se plaignit jamais. L'Ordre de Jésus n'était pas institué pour moissonner des louanges , mais pour faire germer des idées ; il ne dévia point de sa mission. Il avait de valeureux soldats et parfois d'habiles capitaines engagés sur les champs de bataille de la science ; dans le même moment , il produisait d'autres écrivains. Les études profanes ne sont pas pour eux une occupation essentielle , elles ne viennent que sur le second plan ; encore , pour qu'elles soient cultivées , faut-il qu'elles présentent un moyen terrestre d'obtenir un but chrétien. Les mathématiques étaient de ce nombre ; les Jésuites les trouvèrent peu ou mal enseignées.

Le génie des sciences exactes étouffait , parce que la théologie tenait encore le sceptre dans les Universités , et que les arts , la guerre et l'industrie ne les regardaient pas comme des guides indispensables. Sans doute , si les Jésuites ne s'étaient pas offerts pour frayer la route , la route ne s'en fût pas moins ouverte ; mais ils l'ont rendue plus facile à leur siècle : ils l'élargirent , ils en reculèrent les bornes. A quelque degré de perfection qu'elles aient été conduites , il ne faut pas pousser l'ingratitude jusqu'à oublier leur point de départ et les savants qui leur donnèrent l'impulsion. Le Père Christophe Clavius , dès le seizième siècle , s'y livra avec une infatigable ardeur. Les mathématiques étaient ensevelies sous les ténèbres , elles sommeillaient. Clavius , en traduisant , en commentant Euclide , devint l'oracle de ses contemporains. Il leur révéla la sphère de Théodosius , celle de Jean de Sacrobosco et l'astrolabe ; il leur enseigna le gnomonique et la composition des instruments. C'est une de ces gloires ignorées que les progrès de l'art ont fait déchoir , mais qui ne doit pas perdre le prix de ses travaux. Clavius , le réformateur du calendrier , forma des élèves de sa Compagnie qui propagèrent ses doctrines : Mathieu Ricci , dans le céleste Empire ; Grégoire de Saint-Vincent en Europe , Charles Malapert et Mario Bettino continuèrent son œuvre. Les Pères de La Faille et Paul Guldin assignèrent le centre de gravité des différentes parties du cercle et des ellipses. Guldin , né à Saint-Gall en 1577 , était issu de parents hérétiques , il entra chez les Jésuites en qualité de coadjuteur temporel. Mais ce jeune homme

Les
Jésuites
mathé-
mati-
ciens.

Clavius
et ses
élèves.

Guldin
et saint
Vincent

donc la mémoire doit être précieuse aux papes et aux savants.

(1) *Histoire de la ville de Paris*, liv. XXI, no 85, t. II, p. 4102.

sans éducation première, possédait l'instinct de la géométrie. La Compagnie développa cet instinct; bientôt, dans les chaires de mathématiques de Rome et de Vienne, le Père Guldin put résoudre les plus difficiles problèmes de Kepler et faire l'application du centre de gravité à la mesure des figures produites par circonvolution. Guldin se mettait en contact intellectuel avec Kepler; le Père Lallouère eut en France le même honneur avec Pascal. « Pascal, dit Leibnitz, trouva quelques vérités profondes en ce temps-là sur la cycloïde. Il les proposa par manière de problème; mais M. Wallis en Angleterre, le Père Lallouère en France, et quelques autres encore parvinrent à les résoudre. »

Un Jésuite, disciple de Clavius, le Père Grégoire de Saint-Vincent, né à Bruges en 1584, efface par l'étendue de ses connaissances mathématiques tous ceux qui l'ont précédé. Il a été le favori de l'empereur Ferdinand II et de Philippe IV d'Espagne, le maître de don Juan d'Autriche. « Il a, dit André¹, semé ses ouvrages d'un nombre inconcevable de vérités nouvelles, de vues profondes, de recherches étendues, de principes féconds, de méthodes générales. » Selon Leibnitz, ce Jésuite, si connu par ses *Theoremata mathematica*, ainsi que par son *Opus geometricum quadraturæ circuli*, forme, avec Descartes et Fermat, le triumvirat de la géométrie. Il s'était posé une question insoluble; comme tous les savants, il s'y attacha par les difficultés même. Sarassa et Aynscom, ses élèves, défendent sa théorie de la quadrature du cercle, tandis qu'un autre Jésuite, Vincent et Léotaud, la combat. Les Pères Nicolas et Jacques Krésa le Morave analysent les principes de la trigonométrie; Thomas Ceva, Laurent Béraud et Frédéric Sanvitali jettent sur les mathématiques de nouvelles lumières.

Toutes ces grandeurs s'éclipsent devant un nom que la postérité distingue encore. Le Père Vincent Riccati, fils du marquis Jacques Riccati, dont le talent est honoré même de nos jours, devint, en Italie, le créateur de l'algèbre transcendante. Son traité du *Calcul intégral* n'a pas été surpassé; Riccati est toujours clair, toujours exact. Quand il invente de nouvelles méthodes, de nouveaux théorèmes, ces méthodes et ces théorèmes trouvent à l'instant leur adaptation. Riccati donnait l'élan; sur tous les points de l'Europe, la Compagnie de Jésus lui répondit en mettant en ligne des mathématiciens tels que Jean Térrence, Pierre Bourdin, Oswald Kruger, Joseph Zaragosse, Jean Lantz, André Arzet, Horace Burgundio, Charles Pajot, Jean Caraccioli, Antoine Duclos, Louis d'Hautecourt, Jean Junglingk, Georges Merburg, Henri Niderudoff, Baptiste Rigolini, Stanislas Widral, François Ballinger et Jacques Dumas, le maître de

Lalande, de Bossut et de Montucla, l'historien des mathématiques.

Galilée, disciple des Jésuites, avait vu la cour de Rome douter de la réalité de ses découvertes. Le savant avait été accusé dans ses systèmes; deux Jésuites italiens, Riccioli et Grimaldi, confirmant par des expériences irréfutables la vérité de ses enseignements. Astronomes, physiciens et géomètres, ils étudiaient la chute des corps. Riccioli embrasse, dans un ouvrage, fruit d'une vaste érudition, l'astronomie ancienne et nouvelle; il trace les règles de l'hydrographie; il découvre et nomme les taches de la lune; Grimaldi, de concert avec lui, augmente de cinq cent cinq étoiles le catalogue de Kepler. Seul il se livre à de profondes études sur la diffraction de la lumière et sur les couleurs, et le traité *De lumine et coloribus iridis* fournira à Newton les principes fondamentaux de son optique. Le Père Grimaldi combat le premier son hypothèse de l'émission, et c'est ce Jésuite qui le premier encore ouvrira aux physiciens la voie du système des ondulations, qui, selon Pineau¹, a fait une révolution dans la théorie de la lumière.

Le Père Gaston Pardies, le correspondant et l'ami de Newton, mourut, jeune encore, atteint d'une maladie contagieuse que sa charité lui fit contracter dans les cabanons de Bicêtre. Cette mort enleva aux sciences un homme qui leur était dévoué; mais Pardies s'est survécu dans ses *Eléments de géométrie*. Ce qui donne surtout à son nom une véritable gloire, c'est qu'il a osé appliquer les méthodes modernes de la géométrie sublime et de la mécanique à la manœuvre et à la conduite des vaisseaux. Les progrès de l'art ont fait renoncer à ce mode; quelque grands qu'ils soient, il ne serait pas juste d'oublier celui qui, en terminant la dérive d'un navire par les lois de la mécanique, contribua puissamment à ouvrir de nouvelles routes à la science nautique. Pardies se rendait utile aux marins en les initiant à des mystères jusqu'alors incompréhensibles. Le Père Paul l'Hôte, professeur de mathématiques à l'Ecole royale de Toulon et, pour ainsi dire, le frère de mer des amiraux d'Estrées et Tourville, mit à profit son expérience pour populariser l'art du navigateur. Ses *Traité de la construction des vaisseaux et des évolutions navales*, son *Recueil des mathématiques les plus nécessaires à un officier* sont des œuvres qui, pendant plus d'un siècle, servirent à former les marins de France, d'Angleterre et de Hollande. Les Pères Fournier et Deschales travaillèrent sur l'hydrographie et sur la navigation démontrée par principes. Le Père Jean-Jacques du Châtellard consacra trente-trois années de sa vie à instruire les jeunes gardes de la marine royale, et il composa pour

(1) André, t. IV, p. 161.

(1) Physique élémentaire, par Pineau.

Dé-
ver-
des p-
Ricci-
et C-
mah-

Le pé-
Pardi-
géom-
tre

Le père
l'Hôte
et les
marins

Le père
Lal-
louère et
Pascal.

Le père
Riccati
et le
calcul
intégral.

eux un *Recueil des traités de mathématiques*. Des Jésuites enseignaient la théorie et la pratique de la mer; un autre, Charles Borgo, expliqua l'*Art de la fortification et de la défense des places*.

Nicolas Zucchi, le prédicateur du sacré Palais, était un Jésuite éloquent et un mathématicien illustre. Ses observations astronomiques et ses dissertations sur le vide, les perfectionnements qu'il a donnés au télescope lui ont créé un nom que Cassini a grandi. Ce Père avait acquis une telle célébrité que c'est à lui que plusieurs savants attribuent l'invention des télescopes catoptriques; d'autres, et c'est la majorité, en accordent la gloire à l'Anglais Gregory. Il n'est pas le seul Père qui se soit distingué dans les sciences physico-mathématiques. Adam Tanner, Schott, Scheiner, Kéri, Mangold, Kilian, Confalonieri, Lecchi, Renault et Antoine Rivoire ne se montrèrent pas indignes de l'héritage des Zucchi et des Kircher. Tous ils eurent une pierre à apporter à l'édifice que la science élevait; car déjà en 1622 le Père Schanberger, dans sa *Demonstratio et constructio novorum horologiorum*, découvrait les cadrans solaires à la réfraction, et le Père Eusèbe Nieremberg constatait le premier le *Caractère des édentées*.

Il fallait arracher ses secrets à la nature : les Pères Gaspard Schott, Fabri, Lana, Cabéo, Gusmao, Boscovich et Kircher parurent. Athanase Kircher ou Kirker, c'est le savant dans son universalité. Il a touché à tout, il a tout approfondi. Les sciences exactes, la physique, les mathématiques, les langues, les hiéroglyphes, l'histoire, la musique, les antiquités, tout lui appartient. Il jette sur chaque branche des connaissances humaines un jour aussi brillant qu'inattendu; il embrasse un espace dont l'imagination elle-même ne saisit pas le terme, et il le remplit. Kircher n'était pas seulement un homme spéculatif qui, du fond de son laboratoire, coordonne des problèmes; il a besoin de s'expliquer les causes et les effets des éruptions du Vésuve; il se fait descendre dans le volcan. Il cherche un point d'unité dans les nations; il invente l'écriture universelle, que chacun peut lire dans sa langue. Kircher donne la solution de sa théorie en latin, en italien, en français, en espagnol et en allemand. Le vocabulaire qu'il a créé se compose d'environ seize cents mots; il l'exprime par des signes convenus les formes véritables des noms et des verbes. Sa sténographie est plus ingénieuse que celle de Jean Trithème, et elle a servi de base au *Manuel interprète de correspondance*. Le Jésuite s'est emparé de la renommée avec tant d'autorité que les rois, que les princes protestants se font un honneur de lui fournir les sommes nécessaires pour ses expériences. Il est à Rome : tous ces monarques lui adressent les raretés antiques

ou naturelles qu'ils peuvent réunir; il correspond avec eux; ainsi qu'avec les grandes intelligences de l'Europe. Au milieu de tant de soins le Jésuite trouve encore des heures pour composer trente-deux ouvrages. Kircher s'est égaré quelquefois; il a soutenu des erreurs qui lui étaient propres et d'autres que son siècle avait adoptées. Ceux qui exploitèrent les théories de ce Jésuite, les savants modernes qui lui ont emprunté ses découvertes ou les matériaux de ses systèmes essaient d'obscurcir sa renommée. Ils ne disent pas avec Pline¹ : « Il est de la probité et de l'honneur de rendre une sorte d'hommage à ceux dont on a tiré quelques secours ou quelque lumière, et c'est une extrême petitesse d'aimer mieux être surpris honteusement dans le larcin que d'avouer ingénument sa dette. »

Gaspard Schott, lui, n'a pas songé à creuser si avant que Kircher. Il a créé les résultats amusants, les découvertes qui peuvent charmer les loisirs du monde. C'est dans sa *Physica curiosa*, dans ses *Mirabilia naturæ et artis* que se manifeste l'origine des écritures cachées, de la palingénésie des plantes, de la marche sur les eaux, des têtes parlantes, les premières idées de la machine pneumatique ainsi que de l'instruction des sourds et muets. On croirait que rien ne doit rester étranger aux Jésuites et qu'ils sont appelés à produire la plupart des merveilles dont les siècles suivants s'enrichiront. Le Père Barthélemy de Gusmao est au Brésil; il a un génie pénétrant, une imagination audacieuse, et il aime à étudier la nature des choses. Un jour il aperçoit un corps léger, sphérique et concave, peut-être une coquille d'œuf ou une écorce sèche de citron, s'élevant peu à peu et flottant dans les airs. Ce phénomène frappe son esprit toujours tendu. Il en cherche l'explication : il essaie lui-même de renouveler cette expérience. Elle ne réussira qu'avec une machine présentant sous le moindre poids possible la plus grande surface à l'atmosphère. Il combine plusieurs moyens, enfin il fabrique le premier aérostat. C'était un ballon de toile, qui réalisa complètement sa pensée. Le Jésuite part pour Lisbonne; il a saisi la portée de sa découverte : il l'offre de s'élancer dans les airs avec son aérostat. Mais Gusmao froissait trop vivement les idées reçues pour ne pas évoquer des contradicteurs de bonne foi. L'inquisition portugaise s'effraie de cette innovation; le Jésuite, pour la rassurer, propose d'enlever du même coup le Saint-Office et le Grand-Inquisiteur. Cette raillerie de savant était un outrage. Le peuple de Lisbonne croit que le Père Gusmao est possédé du démon; les Inquisiteurs voient de la magie là où il n'y a qu'une heureuse connaissance des lois de la gravitation. Gusmao

L'aérost
tat
inventé
par le
père
Gusmao.

(1) *Præf. Hist. nat.*

est traduit au tribunal du Saint-Office; comme Galilée, il y parut avec assurance. Il maintint que son invention n'était contraire à aucun dogme, à aucun précepte de l'Eglise. Le Jésuite fut néanmoins condamné au cachot; mais les Pères de l'Institut parvinrent à le délivrer, et Gusmao, toujours convaincu, se retira en Espagne, où il mourut en 1724.

Le père
Lana et
ses
décou-
vertes.

Avant lui un autre Jésuite, François Lana-Terzi, né à Brescia le 13 décembre 1634, avait, dans son *Prodomo di alcune invenzione nuove* et dans le *Magisterium naturæ et artis*, trouvé par d'autres moyens le secret des aérostats. Ce génie singulier, qui a enseigné la transmutation des métaux, qui a même cru indiquer une voie sûre pour arriver à la pierre philosophale, ne s'est pas arrêté à ces erreurs de la science. Au chapitre VI du *Prodomo*, il décrit la barque volante qu'il a rêvée: il la suspend à quatre globes composés de lames métalliques; il montre de quelle manière on pompera l'air pour rendre ces globes plus légers qu'un égal volume d'air atmosphérique. Lana, par la force de ses calculs, était parvenu à découvrir l'aérostât; mais la pauvreté à laquelle le condamnaient ses vœux de Jésuite ne lui permit pas, et c'est lui qui l'avoue, de tenter l'épreuve dont Leibnitz doutait dans son *Hypothesis physica nova*. Le ballon resta à l'état de projet jusqu'à Gusmao, qui, sans avoir lu l'ouvrage de Lana, en conçut l'idée, comme plus tard Montgolfier l'appliquera par une nouvelle inspiration. Le Père Lana était un homme d'initiative, un de ces esprits qui devancent leur siècle. C'est lui qui inventa le semoir dont en 1733 Tull se donna pour le créateur¹; c'est lui qui, cent ans avant l'abbé de l'Epée et Sicard, enseigna la manière d'apprendre à écrire et même à parler aux sourds-muets de naissance; lui qui organisa les chiffres mystérieux par lesquels les aveugles-nés pouvaient correspondre entre eux et se mettre en rapport avec les hommes qui se serviraient des mêmes caractères. Lana poussa plus loin ses investigations, il pressentit les merveilles que la science était appelée à réaliser. Par un prodige d'intuition, il révéla, du fond de sa cellule, la route qu'il fallait prendre pour y arriver.

Les
Jésuites
miné-
ralogistes.

La physique avait ses martyrs dans la Compagnie de Jésus; la minéralogie y vit croître ses érudits. Le Père Bernard Cési composa les *Trésors de philosophie naturelle*. Les Pères Martin Gzuctivany, Boym, de Bèze, Bonanni, Joseph Acosta, Thomas Gouye, membre de l'Académie des sciences, et Etienne Souciet propagèrent par leurs écrits et par leurs leçons la connaissance de l'histoire naturelle. L'Institut de Loyola possédait des savants de toute espèce; il

forma dans son sein des peintres, des sculpteurs et des architectes. Le Père Jacques Courtois peignit des batailles, André Pozzo chercha les règles de la perspective. Daniel Seghers¹, Joseph Valeriano, Pierre Latri, Castiglione, Dandini et le Frère Attiret furent des artistes célèbres dans un temps où la peinture était à son plus haut point de perfection. Le Père Fiammieri devint sculpteur; François de Raut, Edmond Massé et les frères Matlange se révélèrent architectes. Le Père de Ventavon, les coadjuteurs Paulus et Thibault se distinguèrent dans l'horlogerie. Les frères du Breuil et Bourgoing travaillèrent sur la perspective; Erasm Marotta fut un musicien célèbre; Christophe Malter s'illustra par ses connaissances médicales.

Les Jésuites n'ont pas encore parcouru le cercle de toutes les sciences. L'astronomie leur offrait un moyen de rendre de nouveaux services à la civilisation, ils le saisirent. Ils devinrent astronomes comme ils étaient controversistes et historiens. Les premiers qui parurent dans cette carrière, où tout restait à l'état de doute, où la réalité elle-même prenait les apparences de l'erreur, furent les Pères Clavius, Alexandre de Angelis, Jean Voell et Odon Maléotius. Ils jetèrent les fondements de ces études dont le Père Georges Scheiner fut l'oracle. Scheiner observa les taches du soleil longtemps avant Galilée; mais, par respect pour les préjugés contemporains et par déférence pour ses supérieurs, il se contenta de communiquer son secret au savant Welsér². Quand le Jésuite, plus libre et plus hardi par l'éclat de sa renommée, revendiqua sa découverte, Welsér eut la probité de la confirmer; et, au témoignage du baron Christiern de Wolff, les ouvrages du Père Scheiner sur cette matière sont autant de chefs-d'œuvre. Le Père Christophe Grimberger publiait sa *Prospectiva nova cælestis*, « livre remarquable, dit Lalande³, en ce qu'il contient la première idée des projections centrales, c'est-à-dire la projection de la sphère sur un plan qui la touche en un point, l'œil étant au centre. » Tandis que les Pères d'Aleni, Charles Spinola, Bressani et Ruggi se livraient dans le Japon et dans l'Asie à des observations astronomiques, et que les Missionnaires chinois, comme nous le raconterons au chapitre spécial des Missions, faisaient faire de rapides progrès à la science, François Aguilon, Joseph Blancani, Michel Mourgues, Georges Schonberger, Albert Curtz, Etienne Moro, Hugon Sempilius, Pierre Robinet, Jean Lévrechon, Emmanuel Diaz et Horace Crossi, l'antagoniste de Galilée,

(1) Le père Seghers était si estimé, que Frédéric-Henri, prince d'Orange, lui fit un présent digne d'un prince et d'un artiste. Il lui donna une palette et des pinces en or, qui en 1762 se conservaient encore au collège des Jésuites d'Anvers.

(2) Les lettres du père Scheiner sont intitulées: *Ad Velsorum de maculis solaribus epistola*.

(3) *Bibliographie astronomique*, p. 137.

(1) Algarotti, au tome x de ses *OEuvres*, fait la description de ce semoir, aujourd'hui en usage dans toute l'Europe.

fécondaient l'astronomie et régularisaient son enseignement. Le Père Eschinardi, dans son observatoire du Collège Romain, devançait Cassini pour la découverte de la merveilleuse comète de 1668. D'autres Jésuites, répandus sur les mers, la signalèrent; ils en calculèrent la marche lors même qu'elle était encore ignorée en Europe.

Chaque année semble marquée dans la Compagnie de Jésus par quelque grand travail. Ici ce sont Antoine Pimenta, Jérôme Tarteron, Jean Richaud, Rokański, Fontaney, Bonfa, Hauke et André Tacquet, qui étudient la marche des astres; là Claude Millet Deschaux démontre que la réfraction de la lumière est une condition essentielle à la production des couleurs dans l'arc-en-ciel ainsi que dans les verres; puis-
sante découverte qui servira de base à la théorie de Newton. Plus loin les Pères Visdelou et Leconte observent les éclipses des satellites; Jacques Krésa, « homme universel, » selon Lalande¹, Antoine Laval, Combes, Taillandier, Castel, Gaubil, Koegler, Slaviseck et Joseph Roger Boscovich soutiennent avec honneur le rang que l'Institut de Jésus a pris dans les sciences exactes. Boscovich est la lumière de ces nouvelles générations. Admirateur de Newton, il en modifie, il en réforme les idées, afin de les affranchir des objections qui embarrassent leur marche. Cela ne suffit pas au Jésuite; il faut qu'il trace aux newtoniens modernes les règles de leur foi astronomique : *l'Attraction considérée comme loi universelle* paraît. C'était le bréviaire du savant. Les Pères Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako et Charles Scherfer à Vienne, Léopold Birvald à Gratz, Horwath à Tirnau, adoptent et popularisent cette doctrine, tout à la fois simple et positive. Le Jésuite Boscovich était en relation avec d'Alembert et Condorcet; la Société royale de Londres l'appelait dans son sein; les monarques de l'Europe l'honoraient de leur affection; il dirigeait l'Observatoire de Milan. Néanmoins, au milieu de ces travaux et de ces illustres amitiés, Boscovich composa son beau poème astronomique : *De Solis ac Lunæ Defectibus* 2.

Sur d'autres points l'influence de la Société de Jésus se faisait également sentir. Melchior de la Briga, André Meyer, Philippe Simonelli, Barthélemy Maire, Rivoire, Maximilien Hell, Weiss, Béraud, Stepling, Hallerstein, de Rocha, Pilgram, Chatellain, Césaire Anman et Bullinger se font les apôtres de la science. L'Europe comptait à peine dans ses capitales quelques observatoires : les Jésuites, vers le milieu du dix-septième siècle, s'avouent la nécessité de consacrer à l'astronomie des édifices spéciaux. Ils s'instituent

les propagateurs de cette idée : ils créent des machines d'optique, ils intéressent les rois et les princes à ces monuments, qui bientôt sont en voie d'exécution. A Wurzburg, le Père François Huberti préside lui-même à la construction de son observatoire; à Vienne, le Père Hell obtient de l'impératrice Marie-Thérèse que celui du Collège Académique sera agrandi à ses frais; Charles-Théodore, électeur de Bavière, offre aux Pères Mayer et Metzger l'édifice que, sur leurs instances, il a fondé dans la ville de Mannheim; le Père Kéri en élève un à Tirnau, en Hongrie; le Père Stepling, secondé par François Retz, Général de la Compagnie, se consacre à celui de Prague; le collège des Jésuites crée l'observatoire de Gratz; à Vilna, ce sont les Pères Poczbowski et Lebrowski qui donnent le signal : Pallavicini bâtit celui de Milan sur les dessins de Boscovich et aux frais de la Compagnie de Jésus; les Pères Ximenès à Florence, Belgardo à Parme, Panigay à Venise, Cavalli à Brescia, Asclépi à Rome, Carboni et Copasse à Lisbonne, Laval et Pézenas à Marseille, Bonfa dans la vieille cité pontificale d'Avignon, se livrent aux mêmes projets, ils réalisent les mêmes établissements. « A Lyon, dit Montucla¹, les Jésuites avaient fait pratiquer dans leur magnifique collège un observatoire dans une situation des plus avantageuses. Il avait été fondé et construit par les soins du Père de Saint-Bonnet. Il fut remplacé par le Père Rabuel, savant commentateur de la *Géométrie* de Descartes, auquel succéda le Père Duclos et enfin le Père Béraud, physicien ingénieux, excellent géomètre et observateur zélé et industrieux. Je suis charmé, ajoute l'historien des mathématiques qui publia son ouvrage pendant la révolution française, de jeter ici quelques fleurs sur la tombe de ce savant et respectable Jésuite, qui m'a mis en quelque sorte entre les mains le premier livre de géométrie, de même qu'aux citoyens Lalande et Bossut. »

Comme les associations à qui l'uniformité de principes et de vues donne l'uniformité d'action, les Jésuites, quoique souvent séparés par tout le diamètre de la terre, quoique inconnus les uns aux autres, correspondaient entre eux de chaque point du globe. Epars dans l'univers, ils signalaient les phénomènes de la nature; ils en transmettaient la description à leurs frères d'Europe; ce récit, fait sur les lieux, devenait autorité dans les académies. La fécondante activité des Missionnaires ne laissait rien passer sans observation; tout était pour eux matière à enseignement, car, au fond de ces empires labourés par leur apostolat, ils rencontraient partout des vestiges de culte ou d'histoire, des monuments oubliés, des arts nouveaux et des plantes que la médecine allait utiliser. Sur ce

(1) *Bibliographie astronomique*, p. 555.

(2) Le nom de ce Jésuite était si célèbre que, même pendant la révolution française, il fut permis à Lalande de faire publiquement son éloge dans le *Journal des savants* (février 1792).

(1) *Histoire des mathématiques*, t. IV, p. 547.

terrain, le plus vaste qu'aucune aggrégation d'hommes ait jamais vu se déployer à ses yeux, ils marchèrent, depuis leur origine jusqu'à leur chute, avec une persévérance qui ne s'accorda pas un seul jour de repos. Ils avaient des savants qui, dans les grands centres européens, fertilisaient la pensée humaine en propageant l'idée religieuse. Ils en eurent d'autres qui, épars sur les mers, qui disséminés sur tous les continents, se rattachèrent à leur patrie par le souvenir d'un bienfait ou par la conquête d'une science. Ces Missionnaires n'étaient pas seulement des apôtres annonçant aux peuples du vieux monde et aux tribus sauvages du nouveau le Dieu mort sur la croix pour le salut de tous. Leur œuvre de civilisation ne s'est pas arrêtée là. Le Christianisme était leur but principal ; mais le Christianisme embrasse tout : on les vit donc se mêler à tout.

Le Père
Paëz
découvre
la source
du Nil.

Le 21 avril 1648, le Jésuite Pierre Paëz accompagnait l'empereur d'Éthiopie dans le royaume de Gojam. L'armée était campée sur le territoire de Sacala, près d'une petite montagne qui ne paraît pas fort haute, parce que celles qui l'environnent le sont beaucoup plus, ainsi s'exprime le Père Paëz lui-même dans sa *Relation de la découverte des sources du Nil*. J'allai et parcourus des yeux assez attentivement tout ce qui était autour de moi. J'aperçus deux fontaines rondes, dont l'une pouvait avoir quatre palmes de diamètre. Je ne puis exprimer quelle fut ma joie en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'Alexandre, ce que Jules-César avaient désiré si ardemment et si inutilement de savoir. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau, ayant une sorte de pente, s'échappe avec impétuosité au pied de la montagne. Les paysans du voisinage m'assurèrent que, comme l'année avait été extrêmement sèche, la montagne avait tremblé, et quelque-fois elle s'agit avec tant de violence, qu'on ne peut y aller sans danger. »

C'était la source du Nil. L'empereur d'Éthiopie et les habitants du Gojam n'avaient vu dans ces phénomènes de la nature que des choses ordinaires ; le Père essaya de sonder le mystère qui se révélait. Il suivit l'eau dans toutes ses directions, il traversa les rochers d'où elle retombe en écume et en fumée, puis il arriva à constater la naissance du fleuve roi ¹. En 1740, Manuel Roman, Supérieur des Missions de l'Orénoque, se met pendant neuf mois à étudier le cours. Il sait de quelle utilité est pour l'apostolat et pour le commerce la connaissance de tous les fleuves ; il s'efforce de s'en rendre compte. Après de longues fatigues, il arrive à trouver le point de jonction entre l'Orénoque et

Le père
Manuel
Roman
sur l'O.
rénoque.

le Maragnon. Avant ce Jésuite espagnol, le Père Jacques Marquette, dans l'Amérique septentrionale, donnait cet exemple d'investigation qu'adoptaient les Missionnaires de l'Amérique méridionale. En 1673, il part du lac Michigan avec quelques rameurs ; il se dirige vers le sud. Il n'a que de vagues indications fournies par des sauvages, mais il comprend que l'embouchure du Mississippi ne doit pas être éloignée : il la cherche, il la trouve dans le golfe mexicain. Marquette, au milieu de ses explorations, avait entendu les peuplades des bords du Mississippi parler de la grande mer occidentale qui apparaissait en remontant le fleuve, après avoir suivi le cours d'une autre rivière. La tradition de ce fait s'était conservée parmi les enfants de Loyola ; ils l'avaient communiquée au Gouvernement français en démontrant les avantages politiques de cette découverte par des mémoires qui existent encore ; ils demandaient qu'on les mit à même d'ouvrir une nouvelle route au commerce. La France de Louis XV n'écoula pas ces avis ; elle laissa à un Anglais l'honneur de l'entreprise.

D'autres Jésuites marchent à de plus difficiles conquêtes. Il y en a qui préparent la découverte de l'Orégon, dont un navire américain viendra, en 1794, saluer les rives fertiles du nom de Colombia. Le Père Charles Albanel part le 8 août 1671 pour frayer à ses compatriotes un chemin vers la baie d'Hudson. Les Anglais fournissent par mer des armes et des munitions aux peuplades voisines du Canada ; ils entretiennent ainsi la guerre contre la métropole. Talon, intendant général de la colonie, veut savoir le point sur lequel débarquent les trafiquants britanniques. Plus de huit cents lieues de déserts impraticables l'en séparaient ; il fallait affronter d'immenses chutes d'eau et s'engager dans des régions inconnues. La tentative était si périlleuse, que les officiers les plus déterminés s'étaient vus forcés d'y renoncer à trois reprises différentes. Talon ne se décourage pas comme eux ; les soldats n'osent plus s'aventurer dans les marais de Tadousac ; en désespoir de cause, il y lance un Jésuite ; le Père Albanel part avec M. de Saint-Simon et six sauvages. Au bout d'un an, il revient à Québec, après avoir ouvert aux Français une voie sûre pour arriver à la baie d'Hudson.

Ainsi, toujours guidés par la même pensée, les Jésuites posaient les premiers jalons des explorations scientifiques aux quatre points cardinaux de l'Amérique septentrionale. Le Père Biard, dans sa naïve relation de 1614, décrivait les côtes orientales du Canada ; en 1620, Jérôme de Angelis pénétrait le premier dans le pays d'Yesso ; en 1626, le Père Charles Lallemand faisait connaître les régions voisines de Québec. En 1673, le Père Marquette ouvrait la route au midi et le Père Albanel au nord. Peu

(1) Vosgien, dans son *Dictionnaire géographique*, confirme les paroles du Jésuite. À l'article *Nil*, nous lisons : « Le père Pierre Paëz est le premier européen qui en ait découvert la source, au mois d'avril 1648. »

de temps auparavant, le Père Antoine de Andrada s'avancait vers les sources encore inconnues du Gange ; il les étudiait. Le même Jésuite, toujours poussé par le désir d'apprendre, gravissait le Grand-Thibet, dont aucun Européen ne soupçonnait l'existence. En 1674, les Pères Béchamel et Grillet s'enfoncent dans les déserts inexplorés de la Guyane. En 1701, c'est le Père Eusébe Kino qui, dans ses voyages, découvre le Rio-Azul ou la Rivière-Bleue ; en 1707, Samuel Fritz remonte à la source du fleuve des Amazones ; et en 1746, le Père Desideri s'élance sur le second Thibet. De longues années, de sanglantes révolutions ont passé sur tous ces pays. Les projets des hommes ont été brisés ou anéantis comme les fortunes individuelles, et voilà qu'en 1844, un Jésuite, le Père Pierre de Smet ¹, emporté par la passion d'évangéliser les sauvages, pénètre dans les Montagnes Rocheuses, suit jusqu'à leurs sources le Mississipi et le Missouri, puis réalise à lui tout seul les désirs et les espérances des anciens de l'Institut.

Dans leurs excursions religieuses, ils n'étaient pas seulement Missionnaires, ils avaient toujours présent à leurs cœurs le souvenir de la patrie absente, et, avec une sollicitude que les peuples oublient si vite, ils s'occupaient de faire tourner leurs voyages au profit de l'humanité, des arts européens et de la richesse nationale. Les uns devenaient les qualités fébrifuges du quinquina, et ils le faisaient passer en Europe, d'où il se répandit dans tout le monde ² ; ils recueillaient chez les Tartares la graine de rhubarbe, et ils naturalisaient en Europe cette plante précieuse. Dans les forêts de la Guyane et de l'Amérique ils découvraient et livraient au commerce la gomme élastique, la vanille, le baume de copahu. Le Père Lafitau transplantait du Canada en France le ginseng, dont le Père Jartoux analysait les propriétés à la Chine. D'autres Jésuites se signalaient dans le céleste Empire. L'un rapportait à sa patrie le coq et la poule d'Inde, l'autre le marronnier.

Du fond de l'Orient, ils songeaient à développer l'industrie nationale ; ils faisaient passer en France les premières notions sur la manière de fabriquer le maroquin et de teindre les cotons en rouge. Dans l'Inde, où il vivait avec les naturels, un Jésuite se prit à examiner attenti-

vement les procédés et les mordants pour l'impression des toiles peintes ; ce fut un nouveau patrimoine qu'il légua aux manufactures de son pays. L'Europe était tributaire de la Chine pour la porcelaine. Le Père Xavier d'Entrecolles fixa durant plus d'une année son séjour à King-te-Tching, province de King-Si, dans la seule ville où travaillent ces ingénieux artistes. Avec ses néophytes, ouvriers eux-mêmes, il étudia le mélange des terres, leur fabrication, la forme des fours, les dessins. Il réunit des échantillons de kaolin et de pétunse, dont l'habile fusion constitue la porcelaine. Il saisit les procédés de cuisson et de vernis, et il adresse ses descriptions au Gouvernement français, qui a su si magnifiquement en tirer parti.

Jusqu'à ce jour, la Compagnie de Jésus semble avoir beaucoup plus vécu sur la réputation de ses poètes, de ses historiens et de ses hommes de lettres que sur celle de ses théologiens et de ses savants. Le monde connaissait les uns, il n'avait jamais entendu prononcer le nom des autres qu'à travers un nuage d'ennui scientifique. Les poètes et les littérateurs servaient à faire amnistier tous ces doctes personnages. Le monde s'avoua qu'ils pourraient bien être de profonds controversistes, de grands mathématiciens, parce que Bouhours était un homme aimable, et que Lemoyne, Rapin, Vanière et un grand nombre d'autres Jésuites rivalisaient d'enthousiasme ou de grâce lyrique avec les chefs de l'école du dix-septième siècle. Le profane servit de passeport au sacré. On aimait ces écrivains dispersés, dont les ouvrages pleins d'élégance étaient accueillis partout ; on admira sur parole les maîtres dont ils s'honoraient d'être les disciples, et on fit des Jésuites plutôt une société de lettrés qu'un institut de religieux. La poésie et la littérature proprement dites ne sont pourtant et ne devaient être en réalité qu'une exception. Ce n'était pas dans le but de former des versificateurs et des académiciens que saint Ignace avait fondé sa Compagnie. Pour s'abandonner aux exaltations et aux rêveries, pour épier dans la nature ou dans le cœur humain les accents de pitié, de terreur ou d'amour qui constituent le poète, il faut pouvoir se livrer en toute sécurité à ses joies, à ses tristesses, au repos ou au travail. La première condition de l'existence claustrale s'oppose à cette capricieuse liberté. Le Jésuite a un cercle d'occupations qu'il lui est impossible de franchir ; il vit dans la prière et dans l'étude, dans l'exercice des devoirs sacerdotaux ou dans les voyages apostoliques. Le temps lui manque donc pour accomplir les œuvres que son imagination voit passer en songe, et s'il est poète, ce ne sera que dans les années de la jeunesse ou au milieu des soins du professorat.

Beaucoup d'entre eux cependant trouvèrent moyen de jeter sur leur Ordre un nouveau reflet

Les
Jésuites
littéra-
teurs
et poètes

(1) *Voyage et séjour chez les peuples des Montagnes Rocheuses.* (Malines, 1844.)

(2) La première personne d'Europe guérie de la fièvre par le quinquina fut la comtesse de Chinchon, vice-reine du Pérou. Les Jésuites connaissaient déjà les propriétés de cette poudre des Hérès ; ils en firent passer à leurs frères d'Espagne. Le père, depuis cardinal Juan de Lugo, la porta à Rome ; le père Annat, en France, où elle sauva la vie à Louis XIV, au même moment que d'autres Jésuites l'introduisaient en Chine pour délivrer l'empereur Kang-Hi d'une fièvre pernicieuse. Le quinquina a été longtemps connu en Espagne sous le nom de *poudre de la comtesse*, à Rome sous celui de *poudre du cardinal De Lugo*. En France et en Angleterre on l'appela *poudre des Jésuites*.

de gloire. Ils devinrent célèbres à leur temps perdu ; ils firent des vers pour se reposer d'études plus graves, pour exciter par leur exemple les élèves à l'amour des belles-lettres. Ces vers ont acquis à leur nom une immortalité sur laquelle personne n'avait compté.

Le latin était la langue de prédilection des savants et des colléges ; ce fut en latin que la plupart écrivirent. Frusis, Tucci, Perpinien, Maffei, Cressoles, Benci, Monet, Saillan, Hosschius, Fichet, Caussin, Galuzzi et Richeom furent les premiers qui se distinguèrent dans la poésie et dans l'art oratoire. Il ne faut point chercher dans leurs œuvres les tristes ou joyeux mouvements du cœur que la jalousie, la haine ou le bonheur font naître sur la lyre. Depuis Homère, l'amour a été le mobile déterminant de toute poésie ; les Jésuites sont, par devoir, condamnés à ne jamais employer ce levier. Ils ne peuvent puiser le sujet de leurs chants que dans un ordre d'idées morales ou agrestes peu favorables à l'élan des passions qui vivent de félicités factices et de douleurs réelles. Ils n'ont pas la ressource d'émouvoir par la peinture des voluptés ou des tourments qui agitent l'homme ; la satire elle-même est interdite à leur charité. Il faut qu'ils se résignent au genre descriptif, et si une épigramme tombe de leurs lèvres, cette épigramme, passée au creuset de l'amour du prochain, se réduira à quelques antithèses sans fiel, à une méchanceté qui ne blesserait même pas la vanité la plus ombrageuse.

Sar-
biewski.

La poésie fut donc pour les Jésuites plutôt un passe-temps qu'une occupation : ils lui demandèrent d'innocents plaisirs, jamais de fortes émotions. Néanmoins, dans ce cadre si restreint, il se trouva des Pères qui, comme Frusis, surent conquérir une belle place. Casimir Sarbiewski composa ou retoucha les hymnes du Bréviaire Romain ; il eut avant Santeuil le lyrisme catholique, et Grotius dit du Jésuite polonais ¹ qu'il marche à côté d'Horace, et que parfois même il le surpasse. Jacques Balde eut dans l'Allemagne, sa patrie, le même honneur. Comme Sarbiewski, il posséda à un haut degré le désordre de l'enthousiasme et le rythme latin. C'est du génie enfoui dans les langues mortes, mais du génie que ses contemporains saluèrent avec des cris d'admiration. Le plus célèbre des ouvrages du Père Balde est *Uranie victorieuse* ou *le Combat de l'âme contre les cinq sens*, et à une époque littéraire, en 1660, ce poème obtint les honneurs d'une quintuple impression. Le Père Vincart publiait alors ses héroïdes sacrées, Jean de Bussièrès son poème de *Scanderberg* et sa *Rhée délivrée*, tableaux incomplets où la pureté du style ne répond pas toujours aux magnificences de la pensée. Balduin Caballarius, Gualfreducci, Stephoni, Charles

Papin, Antoine Milliet, Bauhusius, Werpœs, Pulcharelli, Pimenta de Santarem, Benci et Gilbert Jouin, surnommé par son siècle l'Anacréon chrétien, ont tous laissé des champs pieux, de saintes élégies ou des poèmes dont la Vierge est presque le seul objet.

Les Pères Charles de La Rue et Gabriel Cos-sart continuaient en France ces gloires littéraires de la Société de Jésus. La Rue célébra en beaux vers latins les conquêtes de Louis XIV, que le grand Corneille, son ami, traduisit en beaux vers français. La Rue, vivant dans un atmosphère d'éloquence et de poésie, se distinguait dans plus d'un genre. Il fut orateur élégant et auteur tragique plein d'élévation ; il fit des tragédies latines, il en composa même dans sa langue maternelle ; et *Lysimachus* ainsi que *Sylla* ne sont pas encore sans mérite. La forme était beaucoup pour lui. Esprit délicat, il aimait la simplicité et l'harmonie ; il fut le modèle de la plupart de ses contemporains dans la Société de Jésus. Tandis que le Père Thomas Strozzi, à Naples, chantait la *Manière de faire le chocolat* et discourait sur la liberté dont les républiques sont si jalouses, tandis que le Père Laurent Lebrun faisait son *Virgile* et son *Ovide chrétien*, René Rapin ¹ publiait son chef-d'œuvre des *Jardins*. Delille en a paraphrasé les descriptions, il lui emprunta des détails pleins de charme et de sensibilité. Commire n'a pas cette imagination riante ni la hardiesse qui décèle l'inspiration ; son vers est pur ; néanmoins il se ressent un peu de la brusquerie de son caractère. Il sait être simple à force d'art ; mais souvent il dépasse le but. Commire, dans un discours de *Arte parandæ famæ*, jette un coup d'œil sur les manœuvres littéraires de son temps ; et, sans le vouloir peut-être, il est prophète pour tous les siècles ². Rapin a chanté les jardins, Vanière célèbre la maison rustique. Son *Prædium rusticum* ³ a quelque chose de

(1) Santeuil, dont l'originalité de caractère a peut-être contribué à relever la gloire, avait parié deux cents livres tournois avec Duperrier qu'il faisait mieux les vers que lui. Ils composèrent un poème et prièrent Ménage de décider quel était le meilleur. Ménage s'étant récusé, ils choisirent le père Rapin pour juge. Après avoir lu les deux pièces de vers, le Jésuite rencontra Santeuil et Duperrier sur le parvis de leur église des Victorins ; il leur dit que des hommes raisonnables et chrétiens devaient rougir de montrer tant de vanité, et qu'il fallait qu'ils fussent bien riches pour engager vingt pistoles sur de semblables bagatelles. Puis s'approchant du trône de l'église de Saint-Victor : « Les pauvres, ajouta-t-il, profiteront de l'inutilité de vos disputes et du superflu de votre bien. »

La poésie, on le voit, n'était pour un poète célèbre de la Compagnie de Jésus qu'une bagatelle.

(2) On lit dans un passage ce curieux tableau, qui sera vrai tant qu'il y aura des gens de lettres : « Exercent quasi quedam monopolia fama et societales laudum laudant mutuo ut laudentur, senore gloriam dant et accipiunt, ceteris omnibus obtrahant. »

(3) Quand le père Vanière vint à Paris, Louis XIV fit frapper une médaille d'or en son honneur. La République de Venise, en 1774, rendit le même honneur au père Vincent Riccati, l'un des plus célèbres mathématiciens de la Société de Jésus.

(1) *Horatium assecutus est, imo aliquando superavit.*

naïf, d'harmonieusement agreste, et l'on comprend que la campagne a été les amours du Jésuite. Etienne Sanadon ressuscite, à l'exemple de ses maîtres, les beautés de Virgile et d'Horace. Poète comme eux, il trouve toujours au bout de sa pensée l'expression la plus vraie, le rythme le plus nombreux. A leur suite le Père Augustin Souciet, avec ses poèmes sur *l'Agriculture et les Comètes*. Brumoy avec ceux des *Passions* et de *la Verrerie*, Reinier Carsurghi, La Sante, Jacques de la Baune, Charles d'Aquino, Buffier, Frédéric Sanvitali, Grozier, Jérôme Lagomarsini et Joseph Desbillons, ce dernier des Romains, digne rival d'Esopé et de Phédre, maintinrent dans l'Ordre de Jésus la prééminence que tant d'agréables ouvrages lui avaient conquis.

Ces hommes qui, avec Santeuil, forment un des faisceaux de la gloire du siècle de Louis XIV, ont conservé, jusqu'à nos jours, une réputation éclatante; ils en honore même quand on ne les lit plus. Ils eurent cette sobriété de la muse sans laquelle les œuvres de l'esprit ne peuvent aspirer à un durable succès. Les poètes latins de la Compagnie n'avaient risqué que des témérités approuvées par le goût; un autre Jésuite, Pierre Lemoyne, se livra à tous les dérégléments de l'imagination. Ce n'est plus à la langue des anciens qu'il demande le mot dont sa pensée a besoin. Lemoyne veut chanter *Saint Louis* dans l'idiome national. La langue subissait alors sa révolution; elle était privée de la naïveté de Marot; elle ne s'élevait pas encore avec Corneille; elle se trouvait dans ces époques de transition si funestes au talent. Lemoyne était un écrivain à la verve impétueuse, mais qui ne sut jamais soumettre au frein ses puissantes facultés. Il aurait créé l'exècs, si l'exècs n'eût pas régné avant lui. Il fut tour à tour sublime ou ridicule, éloquent ou barbare; il développa un tel luxe d'images que souvent, des hauteurs de la poésie, il tombe tout à coup dans la trivialité des métaphores. Lemoyne était digne d'un meilleur sort; il possédait le mouvement épique, ce feu continu qui alimente les passions. Avec tant de ressources dans le cœur, il chancela comme un homme ivre, parce qu'il se fit une loi de mépriser toutes les convenances et de ne savoir jamais être simple ou magnifique à propos¹. Dans l'histoire littéraire de la France, il ne sera jamais que le trait d'union qui rattache à Ronsard et à Du Bartas les poètes du dix-neuvième siècle.

Quelques années auparavant, un Jésuite alle-

(1) C'est dans une épître du père Lemoyne que se trouvent ces quatre vers sur le ciel, jusqu'à ce jour attribués à Voltaire. Voltaire est assez riche pour ne pas emprunter quelques perles au fumier de l'Ennius de la Société de Jésus.

Et ces vastes pays d'azur et de lumière,
Tirés du sein du vide et formés sans matière,
Arrondis sans compas, suspendus sans pivot,
Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

mand, dont le nom est cher à l'humanité, avait entrepris pour son pays le même travail de réhabilitation, et il l'avait obtenu plus complet. Le Père Frédéric de Spee essaya de démontrer à ses compatriotes que leur langue n'était pas plus rebelle qu'une autre au rythme poétique; dans son *Fritz-Nachtigall*, il offrit en même temps le précepte et l'exemple. Il y a du lyrisme dans ces chants d'amour envers Dieu, des sentiments naturels, d'heureuses pensées, de vives images, de touchantes descriptions. Spee avait vaincu une difficulté jusqu'alors déclarée insurmontable. Il avait prouvé que la langue germanique pouvait s'assouplir et se discipliner. Les Catholiques et les Luthériens firent trêve à la guerre de Trente-Ans pour saluer de leurs cris d'admiration le poète national qui les initiait aux trésors de leur langue. Cette auréole de gloire dont les contemporains du Père de Spee couronnèrent sa tête, les âges suivants l'ont consacrée. Son nom est populaire au delà du Rhin et, à deux cents ans d'intervalle, il se rencontre encore des libraires protestants qui se font les éditeurs des poésies catholiques de cet enfant de saint Ignace.

Les Jésuites qui, comme le Père Lemoyne, s'occupèrent après lui de poésie française, ont répudié l'héritage des paroles de six pieds qu'il leur avait légué; ils furent plus corrects, plus classiques que lui; pourtant ils n'eurent pas sa verve entraînante et son exubérance de génie. Les Pères Porée, du Cerceau, Vionnet¹, Kervillars, Gresset² et une multitude d'autres dont les vers, bons ou médiocres, sont condamnés à l'oubli, se firent une réputation de bon goût et d'élégance. La poésie ne fut pour eux qu'un accessoire, ils n'y brillèrent que par distraction; mais dans un autre genre ils déployèrent de grandes ressources de diction. L'éloquence profane, celle surtout du panégyrique et de l'oraison funèbre, les place sous un nouveau jour. Ils appliquèrent le précepte et l'exemple; les harangues des Pères Albert Koialowicz, Alexandre Macchi, Louis Juglar, Antoine Viger, César

Frédéric
de Spee
et ses
poèmes
alle-
mands.

(1) Le Jésuite Vionnet, voulant lutter contre Crébillon, opposa à sa tragédie de *Xercès* une autre tragédie de sa façon portant le même titre. Il l'adressa à Voltaire, qui, le 14 décembre 1749, lui fit cette réponse curieuse et inédite:

« J'ai l'honneur, mon révérend Père, de vous marquer une faible reconnaissance d'un fort beau présent. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi; vous avez fait plus de tort à son *Xercès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être très-respectueusement, mon révérend Père, votre très-humble et obéissant serviteur. VOLTAIRE »

(2) Gresset fut l'un des poètes français les plus distingués de l'Institut; mais son penchant pour la poésie était si décidée, que les Jésuites ne crurent pas devoir le conserver dans la Société. Il resta toujours fidèle à son Ordre.

Romain, Pierre Rouvière, Wading, Pétiot, Thomas Politien, Cools, Metsch, Guilhem, Sala, Rumer, Aschendorf, Michel de Saint-Roman, Lejay et Cossart, qui furent les maîtres, les contemporains ou les héritiers de Bourdaloue et de La Rue, ont laissé dans ce genre académique des éloges qui disparaissent avant même le souvenir du mort dont ils devaient immortaliser la mémoire.

Tourne-
mine et
Betti-
nelli.

Il n'y a pas une branche de littérature honnête à laquelle on ne soit forcé de mêler le nom d'un Jésuite. Avec le Père Martin du Cygne, ils recherchent les sources de l'éloquence et ils apprécient les comiques latins. Avec Brumoy, ils ont traduit ou analysé le *Théâtre des Grecs*, afin de donner aux tragiques de tous les siècles des modèles de noble simplicité. Joseph de Tournemine est, dans leur *Dictionnaire de Trévoux*, l'oracle des savants et de la critique. Jouvency trace les règles du goût; Xavier Bettinelli adresse à Voltaire ses belles *Lettres sur Virgile*. Poète et rhéteur italien, il a moins d'enthousiasme que de jugement; il ne procède pas par le génie, mais par l'esprit. Le Père Bouhours, son devancier, eut, comme lui, la grâce du style; comme lui aussi, il sut découvrir avec trop de perspicacité les négligences échappées aux grands écrivains. Claude Menestrier, c'est l'ingénieux architecte de la Compagnie de Jésus, le maître dans la science du blason, des tournois et du décorateur. Jean-Baptiste Blanchard, par son *École des mœurs*, se fait le moraliste de tous les âges; au même moment, les Pères Berthier et Zaccaria deviennent en France et en Italie les chefs littéraires de la réaction religieuse contre les incrédules du dix-huitième siècle. La Compagnie qui va succomber se voit encore à la tête d'une phalange sacrée, dont nous raconterons plus tard les travaux, et qui, commençant à Tira-

boschi, à Feller, à François de Ligny et aux deux Guérin du Rocher, trouvera de dignes héritiers dans le Jésuite cardinal Angelo Mai, qui a découvert le traité de Cicéron de *Republica*, dans les Pères Rosaven, Perrone, MacCarthy, Ravignan, Finetti, Montemayor, Van Hecke, Secchi, Vico, Piaciani, Arthur Martin et Cahier.

Dans un ouvrage publié à Lisbonne en 1830, sous le titre de : *les Jésuites et les Lettres*, un écrivain portugais, Joseph de Macedo, se demande : Si tous les livres qui furent composés sur les sciences en général et sur chacune d'elles en particulier venaient à périr et qu'il ne restât que ceux dont les Jésuites sont auteurs, s'apercevrait-on de quelque vide dans la république si étendue des lettres ? A cette question, Macedo répond d'une manière négative, et il développe les motifs de son sentiment. C'est de l'exagération; nous n'en voulons ni dans la louange ni dans le blâme. Autant que l'insuffisance de nos forces l'a permis, nous avons essayé d'indiquer la portée et le caractère des labeurs intellectuels de la Société de Jésus. Nous n'avons pas eu la prétention de faire un tableau, mais une simple esquisse, afin de réunir dans un même cadre les services rendus aux lettres et les bienfaits prodigués à l'humanité. Ce cadre aurait pu s'élargir démesurément, car nous n'avons pas tout dit, et sur les hommes et sur les écrits. Il servira néanmoins à démontrer que dans tous les temps, que sous tous les climats, les Jésuites furent les apôtres de la science humaine, comme ils étaient les propagateurs de la foi divine. Ils ont rempli dans le monde une double mission aussi glorieuse que difficile. Par l'enseignement et par les idées de toute nature qu'ils jetèrent dans la circulation, ils ont, sans aucun doute, atteint le but religieux qu'ils se proposaient. La fin de cette histoire nous apprendra s'ils n'ont point dépassé l'autre.

Le
JOURNAL
DE
TRÉVOUX.

CHAPITRE XXX.

Louis XIV et son caractère. — Le Père Annat, confesseur du Roi. — Il se porte médiateur entre le Pape et le Roi, au sujet de la garde corse. — Les Jésuites sous Louis XIV. — Le Père Canaye à Dunkerque. — Missions de Bretagne. — Les Maisons de retraite. — Le Père Chaurand et les dépôts de mendicité. — Le Père Guevarre et les bureaux de charité. — Bourdaloue à la cour. — Tu es ille vir. — Mort du Père Annat ; le Père Ferrier lui succède. — Le Père Ferrier est chargé de la feuille des bénéfices. — Le Père François Lachaise. — Son portrait. — Ascendant qu'il prend sur Louis XIV. — Il fait éloigner la marquise de Montespan. — Portrait d'Innocent XI. — Affaire de la Régale. — Résistance de l'Evêque de Pamiers, aux ordres du Roi. — Le Pape le soutient. — Il envoie aux Jésuites des brefs comminatoires. — Les Jésuites appelés devant les parlements de Paris et de Toulouse. — On fait l'éloge de leur prudence. — Le Pape excommunie Louis XIV. — Les Jésuites ne publient pas le bref que le Pape leur a adressé. — Le clergé de France s'assemble. — Dispositions des esprits. — Bossuet à l'assemblée générale de 1682. — Déclaration des quatre articles. — La Sorbonne résiste tacitement. — Les Jésuites la signèrent-ils ? — Lettres du Père Lachaise sur les suites de la déclaration. — Démarches conciliatrices du Roi et des Evêques auprès du Saint-Siège. — Lettre de Louis XIV. — Les libertés gallicanes et les révolutionnaires. — Les Protestants et l'Edit de Nantes. — Le Père Dez à Strasbourg. — Plan des Jésuites pour vaincre l'hérésie. — Madame de Maintenon et Louis XIV. — Le Père Lachaise s'oppose à leur mariage. — Les Jésuites divisés sur l'opportunité de la révocation de l'Edit de Nantes. — Le Père Lachaise accusé. — Le chancelier Letellier et Louvois, son fils. — Les Jésuites en mission auprès des Protestants. — Bourdaloue et La Rue. — Peu d'effet que ces Missions produisent. — La révocation de l'Edit de Nantes appelle la persécution sur les Jésuites de Hollande. — Leur position dans ce pays. — Mesures prises par eux. — Leur Mémoire aux Etats-généraux. — L'Archêvêque de Sébastie et les Jansénistes. — Les Jésuites aux Etats-généraux. — Ils écrivent à Rome, sur l'ordre des Etats. — Le cardinal Paulucci. — Ils sont proscrits. — Leur persévérance. — Les Jésuites exilés de Sicile. — Leur retour. — Conversion de la famille électorale de Saxe. — Le Père Vota en Pologne avec Frédéric-Auguste. — Le Père Salerno à la cour de Saxe. — Il convertit au Catholicisme le prince héréditaire. — Il lui fait épouser une archiduchesse d'Autriche. — Salerno cardinal. — Clément XI décore de la pourpre romaine Tolomei et Cienfuegos. — Les Jésuites bannis de Russie par Pierre-le-Grand. — Les Congrégations générales. — Charles de Noyelle, général de la Société de Jésus après Olivet. — Election du Père Thyrsse Gonzales. — Michel-Ange Tamburini lui succède. — Apostolat de François de Hiéronymo.

Henri IV par son règne, les cardinaux de Richelieu et Mazarin par leur ministère, les Jésuites par l'éducation, avaient préparé un de ces siècles qui font époque dans les annales du monde. Il restait à trouver un prince digne de continuer l'œuvre si péniblement élaborée ; Louis XIV naquit. Dans toute l'ardeur de la jeunesse et des passions, beau comme l'espérance, et pourtant au plus haut degré le sentiment de sa force et de l'honneur de son pays, il allait recueillir le triple héritage que trois grands hommes léguaient à son inexpérience. Les plaisirs, les carrousels et les amours chevaleresques devaient être sa seule occupation ; le jour même de la mort de Mazarin, il voulut être roi ; il le fut dans toute la majesté de ce titre. Il devint, sans transition, populaire et juste, magnifique et économe, conquérant et législateur. L'enfant avait été bercé par les tumultes de la Fronde ou au milieu du cercle dans lequel Anne d'Autriche, sa mère, unissait la galanterie espagnole

aux délicatesses de la conversation française. Le jeune homme avait, par gratitude, abandonné les rênes de l'Etat au ministre de sa minorité. Mazarin n'était plus ; Louis se sentit appelé à gouverner par lui-même. L'instinct du pouvoir lui révéla la connaissance des hommes et des affaires ; l'orgueil de commander à la France lui apprit le rôle qu'il devait jouer en Europe, et cette tête si brillante sous la couronne ne consentit jamais à un sacrifice de dignité nationale. Louis XIV honora la France dans ses victoires comme dans ses revers ; il lui inspira d'avoir foi en ses illustres capitaines, en ses puissants administrateurs, en ses célèbres écrivains, foi surtout en son peuple, que toutes les généreuses passions enflamment. Il fut sur le trône le bon sens qui commande au génie.

Sous un Roi ne laissant rien à faire aux autres, les Jésuites comprirent qu'ils n'avaient plus à redouter cette instabilité légale que les corps de magistrature tenaient toujours suspendue sur

Le père
Annat,
confes-
seur du
Roi.

leur tête comme une menace. Avec Louis XIV, dont le Parlement voyait l'énergie à l'œuvre, rien de contraire à son bon plaisir ne pouvait être admis ou réalisé. A la cour comme dans leurs collèges, à Paris ainsi qu'au fond des provinces, ils se disposèrent à travailler à la prospérité de la religion et de l'enseignement. Le Roi, avec son omnipotence encore novice, avait besoin d'un guide éclairé; il le rencontra dans le Père Annat, son confesseur.

François Annat, né à Rhodéz le 5 février 1594, était une de ces natures âpres et bonnes, telles que les montagnes du Rouergue en ont tant fournies à l'Eglise. Sa rude franchise, sa science profonde, mais que le contact de la cour n'avait pu rendre élégante, sa physionomie aussi pleine de simplicité que de finesse, donnaient à ce Jésuite un cachet particulier. Il avait rempli sans éclat, mais avec un mérite incontestable, les premières charges de son Ordre; il était depuis longtemps le directeur spirituel du monarque, lorsqu'un événement inattendu brouilla le chef de l'Eglise et le Roi très-chrétien. Louis XIV prétendait être le premier partout et toujours. Sa fierté naturelle, que rehaussaient tant de victoires et tant de paix glorieuses, le rendait intraitable sur ses droits de préséance. Afin de fortifier son autorité au dedans, il voulait que le nom de son pays fût respecté au dehors. Déjà, dans un conflit élevé, vers la fin de l'année 1664, entre le comte de Wateville, ambassadeur d'Espagne, et le comte d'Estrades, ambassadeur de France, il avait pris des mesures si décisives, que Philippe IV, son beau-père, intimidé, se soumit à ses exigences et reconnut que le petit-fils de Charles-Quint devait céder le pas au successeur de François I^{er}. Un an après, le monarque s'engageait dans une querelle du même genre; mais ici la question était plus épineuse, car Louis XIV se plaignait de la cour de Rome. Le duc de Créquy, ambassadeur auprès du Saint-Siège, tolérait la licence de ses gens qui avaient insulté une compagnie corse de la garde papale. Le Roi n'aurait sans doute ni éludé ni différé la réparation de cet outrage; on laissa les Corses se venger de leurs propres mains. Ils assaillirent le duc de Créquy dans son palais; ils firent feu sur la voiture de l'ambassadeur; ils tuèrent ou blessèrent plusieurs Français. A la nouvelle de cet attentat au droit des gens, Louis XIV fait saisir le Comtat Venaissin; il mande à Alexandre VII que son armée va franchir les Alpes et marcher sur Rome, si une éclatante satisfaction ne lui est pas accordée.

La position des Jésuites entre le Saint-Siège et la France était difficile. Le Père Annat connaissait le respect de Louis XIV pour la chaire apostolique; mais il savait aussi que son orgueil justement irrité ne reculerait devant aucune conséquence. Les droits de l'Eglise n'étaient point en jeu dans ce démêlé, pourtant ils pou-

vaient se trouver lésés par une guerre. Le Père Annat, à l'instigation du Roi, se porta médiateur officieux par l'entremise du Général de la Société de Jésus. Le Souverain Pontife venait de faire un inutile appui aux Princes catholiques, qui tous déclinaient l'honneur de défendre la cour de Rome contre les armes françaises. Le Pape était resté étranger à l'insulte que son neveu, le Cardinal Chigi, avait autorisée, ou tout au moins laissée impunie. Annat s'empara de cette circonstance pour plaider auprès d'Alexandre VII et de Louis XIV les droits de chacun et atténuer les torts mutuels. Le 48 janvier 1663, il écrivit de Paris au Général des Jésuites :

« Je ne puis m'empêcher de communiquer ma douleur à Votre Paternité, en voyant tromper l'espérance que j'avais conçue du prochain rétablissement de la paix entre le Souverain Pontife et le Roi Très-Christien. Il semblerait qu'il n'y a rien de plus probable que la réconciliation de deux esprits l'un et l'autre amis de la concorde; mais je ne sais quelle fâcheuse coïncidence d'événements renverse toutes mes prévisions. Le Roi Très-Christien prend à regret l'offensive. Sa répugnance même est un gage de la constante vigueur avec laquelle il poussera l'attaque jusqu'à ce qu'il ait obtenu réparation complète. Il a du Saint-Père lui-même un aveu de l'atrocité de l'insulte faite à la France au milieu de Rome, non par un ou deux individus, mais par une troupe nombreuse de soldats corses. Le Roi se plaint que, l'outrage ayant été public, on n'a pu, depuis quatre ou cinq mois, découvrir un seul auteur ou promoteur de ce délit, personne qui, par sa négligence à prévenir, arrêter et châtier les coupables, se soit constitué leur complice.

» Votre Paternité comprend mieux que je ne pourrais l'exprimer les désastreuses suites de ce différend. Le commencement d'une guerre est bien au pouvoir des parties belligérantes, mais la fin souvent ne dépend pas d'elles. Le danger imminent qui menace en ce royaume la sainte hiérarchie de l'Eglise et la rupture de toute subordination sont pour moi un feu intérieur qui me brûle d'une manière incroyable. Je n'ai pas entendu parler ouvertement de renouveler la Pragmatique-Sanction; je sais seulement qu'un des premiers ministres s'occupe de la forme à suivre pour régler les affaires de l'Eglise de France lorsque la guerre interrompra toute communication avec le Saint-Siège. On dit que les Parlements seront associés à cette administration. Il y aura seulement une assemblée d'Evêques qu'on consultera; les avis y seront très-partagés, et je crains fort que du conflit il ne sorte un désastre pour l'Eglise. Si, pendant les hostilités, on prend l'habitude de violer les droits du Saint-Siège, il sera très-difficile de renoncer à un système de gouvernement

ecclésiastique dont Rome demandera l'abrogation, mais que la France ne voudra peut-être pas abandonner, parce qu'il aura commencé avec certaines apparences de justice. Enfin, cette affaire est de telle nature, que l'Eglise a peut-être plus à craindre de la victoire que de l'insuccès. Les Français vaincus et comptant parmi eux une multitude d'hérétiques, ne seront-ils pas tentés, dans l'exaspération de la défaite, de courir à l'hérésie, ou tout au moins au schisme ?

» Quant à moi, je puis promettre qu'avec le secours de Dieu je ne faillirai pas à mon devoir, mais contre le torrent que peut un roseau ? Ajoutez qu'on ressuscite à notre préjudice la vieille accusation de Papisme. Une lettre, dernièrement écrite de Rome sous ce mauvais jour, a notablement affaibli nos efforts. Les sectaires anciens et modernes, tous ennemis de la Compagnie, se liguient en cette occasion ; ce sera merveille si nous ne recevons pas de terribles atteintes dans la tempête.

» Je puis dire que le Roi Très-Christien pense très-honorablement du Souverain Pontife ; il en parle de même et n'oublie pas de le reconnaître pour le chef de l'Eglise ; mais il est persuadé qu'il y a pour lui obligation de ne pas laisser avilir la majesté royale si cruellement outragée. Quand le Saint-Siège se proposait d'envoyer à Paris un légat, j'ai entendu dire au Roi qu'il l'accueillerait avec plus d'honneurs que d'habitude. Il sera, je pense, agréable à Votre Paternité de lire ici le témoignage de gratitude que je dois au cardinal Antonio ¹. Il conduisit très-bien cette affaire, cherchant à concilier les droits débattus et à rendre au Roi les services qu'il lui doit sans manquer en rien à ses devoirs envers le chef de l'Eglise. »

La cour de Rome conservait, dans ses rapports diplomatiques avec les Princes, un sentiment si haut de sa dignité qu'il en coûtait à ses agents d'avouer des torts personnels. La lettre du Père Annat ne permettait plus d'incertitude ; il fallait souscrire à la réparation qu'exigeait Louis XIV, ou affronter les chances d'une guerre dont le Jésuite énumérait habilement toutes les calamités religieuses. Alexandre VII aimait mieux sacrifier l'orgueil de ses ministres que l'intégrité de la tiare. Le cardinal Chigi vint lui-même offrir au Roi les excuses du Pape, et une pyramide s'éleva au centre de la ville pontificale pour éterniser le souvenir de la réparation que le fils aîné de l'Eglise infligeait à sa mère. Annat, dans ses négociations, s'était montré aussi dévoué au Vatican qu'au trône de France. Louis XIV lui sut gré d'avoir calmé ses colères, et Alexandre VII le remercia par un bref de son heureuse intervention. Le 16 octobre 1664, le Jésuite répondait au Souverain Pontife : « J'ai été con-

fondé à la lecture du bref apostolique dont Votre Sainteté a daigné m'honorer, faveur que je n'avais point méritée et que je n'avais aucun sujet d'attendre. Mais, lorsque Votre Sainteté a semblé me recommander l'affaire, dont la conclusion a été confiée à l'illustre Nonce, archevêque de Tarse, j'ai accueilli cette insinuation comme un ordre, l'ordre comme un bienfait. Il ne sera pas difficile de faire goûter les pieux projets et les justes demandes de Votre Sainteté au Roi Très-Christien. Tout ce qui intéresse le culte divin et l'accroissement de la Foi est pour lui de haute importance, et chaque jour il en donne d'innombrables témoignages. Je ne doute pas qu'il n'offre encore des preuves plus éclatantes de son zèle, maintenant que la concorde va être rétablie entre le Siège Apostolique et Sa Majesté Royale, comme il convient qu'elle subsiste entre le meilleur des pères et le meilleur des fils. »

Les Jésuites étaient, pour Louis XIV dans l'ivresse de sa puissance et de ses passions, un frein modérateur ; ils cherchèrent à ne tourner que vers le bien les éminentes qualités qu'il déployait. Entouré de flatteurs et de poètes, qu'un mot de sa bouche, qu'un signe de sa main, qu'un regard comblait de bonheur ou plongeait dans le désespoir ; amant de la gloire et, comme le Roi son aïeul, ne sachant jamais résister aux séductions de l'amour, ce prince pouvait s'effaroucher des sages conseils d'un vieillard dont l'austérité était pour lui un reproche vivant. L'histoire et la poésie ont consacré le souvenir de mademoiselle de La Vallière ; mais le Père Annat se garda bien de s'associer à l'entraînement universel. On défiait Louis XIV ; ses vices étaient adoptés comme des vertus. Les Jésuites déclarèrent la guerre à son cœur, et, selon la parole de Bayle, « Le Père Annat chagrinait tous les jours ce prince là-dessus, et ne lui donnait point de repos. ¹ »

Dans cette succession si rapide de fêtes et de combats, de plaisirs et de victoires qui signale les trente premières années de Louis, la Compagnie de Jésus ne se contenta pas de jouir à l'ombre du trône d'un appui qui ne lui fit jamais défaut. Elle n'était pas née seulement pour vivre à la cour ; elle ne croyait point avoir rempli sa mission lorsqu'elle avait inspiré de pieux sentiments à quelque grande famille. Préoccupée des soins nécessaires à l'éducation de la France, elle n'oublia pas qu'elle se devait encore à la conversion des hérétiques et au maintien du Catholicisme dans les provinces. Elle trouvait dans ses rangs assez de Jésuites pour populariser ce triple apostolat. Le royaume goûtait une paix intérieure qui permettait de régulariser le zèle. Louis XIV leur accordait toute latitude : ils en profitèrent, et, comme le monarque, ils se mirent à marcher de succès en succès.

Les
Jésuites
sous
Louis
XIV.

(1) Le cardinal Antonio Barberini, grand-aumônier de France et archevêque de Reims.

(1) Bayle, *Dictionnaire historique*, article Annat.

Le Père
Canaye à
Dunker-
que.

Après la bataille des Dunes, où Turenne battit, en 1658, le prince de Condé et don Juan d'Autriche, la ville de Dunkerque fut cédée aux Anglais; mais Mazarin, qui gouvernait encore, spécifia, dans les clauses du traité, que le Père Jean Canaye, sous le titre de *rerum catholicarum moderator*, resterait dans la cité, afin de protéger la Foi des habitants. La France songeait à revendiquer plus tard cette place maritime, et, ne voulant pas accorder aux Anglais tous les droits de propriété, Mazarin l'attachait au sol par le culte. Le Jésuite avait charge d'entretenir dans les cœurs le patriotisme et la religion; en face du drapeau britannique, il sut si bien préserver les citoyens des erreurs de l'Anglicanisme, que, lorsque, en 1662, Louis XIV, après la paix des Pyrénées, racheta Dunkerque, il ne s'y rencontra que des Catholiques et des Français.

Dans le même temps, le collège des Jésuites de La Flèche était témoin d'une nouvelle victoire sur l'Anglicanisme. La comtesse de Sussex, son fils et toute sa famille abjuraient l'hérésie. Le comte de La Suze et la marquise de Beauvau imitaient cet exemple à la Maison Professe de Paris; madame de Montpinson à Alençon, Louis de Croy à Uzès, de Bagais à Nîmes, et la famille de La Claye à Meaux rentraient, sous la direction des Pères, dans le sein de l'Eglise. L'Eglise comptait par eux de nouveaux fidèles; la Société de Jésus trouva dans les bénédictions du peuple la récompense qu'elle attendait de ses travaux. Le comte de Dunois, fils de Henri d'Orléans, comte de Longueville, vint, escorté par le Grand Condé, son oncle, frapper à la porte du Noviciat; il s'offrit à l'Institut après avoir cédé ses droits d'aînesse à son frère Saint-Paul de Longueville, qui périt au passage du Rhin. La Compagnie partageait son ardeur entre toutes les œuvres; on voyait des enfants de Loyola suivre les armées et mourir, comme le Père de La Borde, au sein de la victoire qu'ils avaient préparée par leurs exhortations; d'autres, au fond des provinces et loin du tumulte des camps, fondaient, vers 1664, des maisons de retraite sur le plan que saint Ignace de Loyola et saint Vincent de Paul, après lui, avaient conçu. Ce fut en Bretagne, dans ce pays dont les Pères Maunoir, Martin, Rigoleu, Thomas et Huby renouvelèrent l'esprit, que les premières maisons de retraite furent créées. Maunoir avait réalisé des miracles dans cette province; le clergé, le peuple, la noblesse, tout devenait fervent sous le feu de sa parole; il portait la conviction dans les âmes, la réforme dans les mœurs. Pour perpétuer ces fruits de salut, l'abbé de Kerlivio, grand vicaire de Vannes, mademoiselle de Francheville et le Père Vincent Huby s'associèrent dans le but de doter leur patrie de quelques maisons de retraite. Les ecclésiastiques, les laïcs, les femmes elles-mêmes

Missions
de Bre-
tagne.

Les Mai-
sons de
retraite.

mes devaient séparément s'y retremper dans la piété. Le Père Huby régla les exercices et composa les méditations. Sa charité était industrieuse; il connaissait l'art de toucher les endurcis, de fortifier les faibles, de réchauffer les tièdes et d'entretenir la ferveur. Le Père Huby avait pris une sainte initiative; d'autres maisons s'élevèrent en Bretagne, et ces Congrégations y répandirent la semence religieuse.

Ce qui avait réussi sur les bords de l'Océan fut tenté dans d'autres contrées; les Jésuites obtinrent partout les mêmes résultats. Le Père Louis Le Valois, né à Autun en 1639, et dont la Normandie avait admiré le zèle apostolique, accourut à Paris pour continuer l'œuvre; il choisit le Noviciat de la Compagnie. Le Roi, au milieu même de ses triomphes et de ses plaisirs, attacha son nom à une idée qui contribuait à la tranquillité des familles et au bon ordre de la Société. Le maréchal de Bellefonds, l'ami de Bossuet, prit une part active à ces retraites; il y assista, confondu avec des fidèles de tout rang, car le Père Le Valois en avait établi pour toutes les classes. Le Valois, et après lui Sanadon, cherchèrent à propager la morale et l'instruction chez les ouvriers; un autre Jésuite, le Père Honoré Chaurand, dont la vie n'a été qu'un dévouement continu, réalisa à lui tout seul une institution presque impossible à un gouvernement.

Il a vu de près, il a étudié la lèpre de la mendicité; afin de commencer à la guérir, il fonde des maisons de travail où il réunit les pauvres. Il n'a que sa charité, que son éloquence pour auxiliaires; il triomphe des penchants mauvais, de l'oisiveté et de la débauche. A partir de 1650 à 1697, il visite la France dans tous les sens; il crée cent vingt-six hôpitaux, et leur applique les plus sages règlements. Chaurand avait le don de persuasion, il entraînait les indigents sur ses pas, il leur révélait le prix du travail, il leur apprenait que cette existence vagabonde était un fardeau pour eux et pour le pays. Les mendiants consolés et encouragés ne désespéraient ni du ciel ni des hommes. Chaurand les avait pris sous sa sauvegarde; les gouverneurs des provinces, les évêques, les riches de la terre l'appellèrent pour former dans leurs villes ou dans leurs propriétés de semblables établissements. La réputation que le Jésuite s'était faite, son aptitude à maîtriser, par une bonté toujours ingénieuse, les malheureux que l'oisiveté ou la faim poussait au vice ou au crime, franchirent les Alpes. Sur le récit des merveilles opérées par un homme sans fortune, mais qui sait féconder la bienfaisance, le Pape Innocent XII conçoit le projet d'implanter dans sa capitale l'œuvre que le Père a organisée en France. Il change son palais de Latran en hôpital; le Souverain Pontife ne songe pas seulement à imiter Chaurand, il désire que le Jésuite appli-

Le P
Ch
rand
les
pô
men
cit

que lui-même les règles qu'il a prescrites; il veut apprendre de sa bouche les ressources que son zèle fit germer. Chaurand arrive à Rome; le Pape l'entretient à diverses reprises, il le comble de témoignages d'affection, il l'admire dans sa charité, et quand, le 49 novembre 1697, le Jésuite mourut au noviciat d'Avignon, sa pensée créatrice ne s'éteignit point avec lui. D'autres Pères de l'Institut marchèrent sur ses traces; ils surent encore stimuler la générosité du riche et féconder le travail du pauvre.

A quelques années d'intervalle, un autre Jésuite provençal étend au Piémont et à la Savoie l'œuvre de Chaurand. En 1717, le Père André Guevarre fonde l'hôpital général de Turin, et un bureau de charité dans les capitales des dix-huit provinces héréditaires du duc de Savoie: ces bureaux de charité, déjà ainsi nommés par les contemporains, se multiplient dans les villes et dans les campagnes, à Alexandrie, à Verceil, à Chieri, et au sein de la plupart des cités. Guevarre établit une maison où les pauvres sont reçus et nourris, où on les instruit en leur inspirant le goût du travail. Le Père compose des ouvrages où il développe ses plans de bienfaisance; ces ouvrages sont imprimés aux frais du trésor royal; le prince encourage l'humble religieux. Lorsque Guevarre eut mis la dernière main à toutes ces fondations, il expira le 24 juillet 1724, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Rien ne restait étranger aux Jésuites. Ils étaient partout, partout n'y avait-il pas de grandes choses à entreprendre? Leur Ordre était devenu une pépinière de savants et de Missionnaires, de confesseurs des rois et d'instituteurs des peuples. Chaque ville de Lorraine et de Champagne leur offrait de nouvelles maisons. En 1665 une seconde chaire de philosophie est créée au collège de Reims; les habitants de la vieille cité de saint Remy votent une illumination générale pour honorer la Compagnie de Jésus. Charles de Linoncourt, marquis de Blainville, renonce à son immense fortune pour entrer dans l'Institut; mais à quelques années d'intervalle, la mort jette le deuil dans la Société. Le 5 juin 1667 le Jésuite cardinal Pallavicini, l'un des meilleurs historiens de la Catholicité, succombe dans un âge encore peu avancé. Le 27 juin 1673 le Père Thomas de Villers expire après cinquante-trois ans de travaux apostoliques; le 9 janvier 1677 le Père Edmond de Joyeuse meurt à Metz sur la brèche de l'enseignement et de la prédication. La ville de Dijon pleure le Père Jean-Baptiste de Châteaubornay.

Ce fut à cette époque, où le génie de la charité grandissait comme le génie de l'histoire, de la poésie et des arts; que les Jésuites virent sortir de leurs rangs un orateur digne rival de Bossuet, de Fléchier et de Massillon. Louis Bourdaloue, né à Bourges, en 1632, répandit sur la chaire un éclat que le temps n'a jamais

pu affaiblir. Louis XIV avait des généraux tels que Condé, Turenne et Schomberg; Vauban fortifiait les frontières de France, Tourville et Forbin en commandaient les escadres; ses ministres, ses ambassadeurs étaient Louvois, Colbert, d'Avaux, d'Estrades et Torcy. Il comptait parmi ses magistrats d'Ormesson, Achille de Harlay; Lamoignon, Talon, Joly de Fleury et d'Aguesseau. Le duc de Montausier et Bossuet élevaient son fils, Mansart et Perrault construisaient ses palais, Lebrun racontait sur la toile des victoires que la poésie immortalisait. Il créait l'Académie de peinture et de sculpture, l'Observatoire de Paris et le Jardin de botanique. Il commandait à Tournefort d'entreprendre ses doctes voyages. A sa voix, Cassini et Bernoulli abandonnaient leur patrie pour enrichir de leurs talents le royaume de France. Corneille, Racine et Boileau composaient leurs chefs-d'œuvre; Molière peignait les vices de son temps, Bourdaloue parut pour les combattre avec la raison chrétienne. Ce Jésuite au front sévère et à l'âme pleine de bienveillance, se sent, dès sa première parole, à la hauteur de tant de gloires. Mais ce n'est point le bruit qu'il recherche; il n'a pas placé son ambition dans les applaudissements du monde. Bourdaloue, appelé à distribuer les enseignements de l'Evangile, avait de beaux modèles sous les yeux: Mascaron, Fléchier et Bossuet en première ligne. Il les égala, il les surpassa tous en faisant entrer l'éloquence sacrée dans une nouvelle voie. Au milieu d'un siècle où les choses de l'esprit étaient accueillies avec un enthousiasme si fertile en nobles délicatesses, le Père Bourdaloue fut plus qu'un orateur; il devint apôtre beaucoup plus par la sainteté de sa vie que par l'éminence de son talent. L'exercice habituel du ministère, la direction des âmes, la visite des malades, l'amour des pauvres, lui donnèrent cette connaissance du cœur humain qui a été tant célébrée, et qui de chacun de ses discours semble faire un traité de morale pratique. La foule se pressait pour recueillir ses leçons, et, au témoignage de madame de Sévigné, l'église était envahie deux jours avant l'heure où le Jésuite rompa le pain de la parole. « J'ai entendu la Passion de Mascaron, écrit-elle le Vendredi-Saint 27 mars 1674 ¹. J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût. Les laïques y étaient dès le mercredi, et la presse était à mourir.

Prédicateur de la cour, le Jésuite avait d'aus-
tères devoirs à remplir. L'admiration dont Louis XIV se sentait l'objet, le succès qui couronnait partout ses généraux ou ses négociateurs, les grands événements et les grands hommes qui

TOUS
ELLE VIT.

(1) Le 27 février 1670, madame de Sévigné écrit encore: « Bourdaloue tonne à Saint-Jacques-la-Boucherie. La presse et les carrosses y font une telle confusion, que tout le commerce de ce quartier-là est interrompu. »

surgeaient autour de lui, tout avait contribué à persuader au Roi qu'il était au-dessus de l'humanité. Il s'y plaçait par les splendeurs de son règne. Il espérait légitimer ses passions devant Dieu comme il les faisait accepter par ses adulateurs et par la France entière. La marquise de Montespan avait succédé à mademoiselle de La Vallière, devenue Carmélite et expiant son bonheur d'un jour par d'éternels remords. Tout se taisait devant ce double adultère. La cour était aux pieds de la favorite; le Père Bourdaloue crut qu'il importait à la dignité de son ministère de faire entendre au Roi un courageux avertissement. Mascaron, évêque de Tulle, et le Jésuite prêchaient le carême de 1673 en présence de Louis XIV. Le Jésuite, expliquant un jour la parabole de Nathan, osa la lui appliquer directement, et plus d'une fois dans son discours le terrible *Tu es ille vir* retentit aux oreilles du souverain ¹. Au sortir de la chapelle royale, Louis demande ce que Bourdaloue a voulu dire. Les courtisans restaient muets, quand tout à coup le duc de Montausier, dont la rigide franchise ne connaît pas de ménagements, s'écrie : « Sire, il a dit à Votre Majesté : Tu es cet homme-là. » A cette apostrophe, le Roi ne peut maîtriser un mouvement d'indignation; mais, après avoir réfléchi quelques instants : « Messieurs, reprit-il, le Père Bourdaloue a fait son devoir, faisons le nôtre. » A partir de ce jour, Louis XIV sembla entrer dans une vie moins féconde en scandales de famille.

Mort du
père
Annat;
le père
Ferrier
lui suc-
cède.

Au commencement de 1670 le Père Annat, qui pendant seize ans fut chargé de la direction spirituelle du Roi, pensa que la vieillesse ne lui permettait plus d'offrir au prince des conseils qui n'étaient pas toujours écoutés : il abandonna la cour et résolut de mourir en simple religieux. Un autre Jésuite du Rouergue, le Père Jean Ferrier, lui succéda. « Petit homme quant à la taille, dit Amelot de La Houssaye ², mais grand homme quant à l'esprit, » Ferrier arrivait dans des circonstances difficiles. Ce n'était ni la mansuétude pleine de rudesse du Père Annat ni l'élégante douceur du Père Lachaise. Ferrier avait des qualités plus tranchées. Il savait qu'au milieu des égarements de son cœur, le Roi conservait un profond respect pour la Religion : il osa lui en imposer un témoignage solennel. « Plus d'une fois, raconte Choisy dans ses *Mémoires* ³, au scandale du petit peuple, mais à l'édification des gens sages et éclairés, le roi a mieux aimé s'éloigner des saints mystères, quoique la politique en murmurât, que de s'en approcher indignement. »

Dans l'attente d'un retour prévu, le Jésuite,

que ses fonctions de confesseur de Louis XIV appelaient au maniement des affaires religieuses, s'occupa de la prospérité de l'Eglise et des intérêts du Clergé. Il aimait l'Institut de saint Ignace avec tout le dévouement d'un Jésuite; mais, s'il faut en croire Amelot de La Houssaye, qui a beaucoup connu ce Père, ce n'était ni par des injustices ni par des faveurs qu'il prétendait le servir. « Souvent, raconte cet annaliste ¹, je lui ai entendu dire à des Jésuites, qui voulaient le faire entrer dans leurs querelles particulières pour être appuyés de son crédit, que le Roi ne l'avait pas fait son confesseur pour être l'avocat des méchantes causes. » Une pareille indépendance de caractère, soutenue par une fermeté qui ne se démentit jamais, provoqua plus d'une plainte. Louis XIV s'était déchargé du soin des nominations ecclésiastiques sur un conseil de conscience dont le Père Annat faisait partie. Ferrier y fut appelé au même titre; mais bientôt il ne se contenta pas de son suffrage isolé. Il écarta François de Harlay, le nouvel archevêque de Paris. Il s'arrogea insensiblement, disent les adversaires de la Compagnie de Jésus, une autorité prépondérante, et il fut le canal de toutes les grâces, le promoteur de tous les choix.

C'était une espèce de ministère que Louis XIV avait créé. Il crut plus convenable de le confier à un prêtre qui ne pouvait rien désirer qu'à plusieurs prélats dont les familles ou les amis ne cesseraient jamais de solliciter tantôt pour eux, tantôt pour les autres. Ce droit attribué à un Jésuite de disposer des bénéfices et des évêchés devait susciter de nombreux mécontentements. Ferrier ne s'en préoccupa point, et jusqu'à son dernier jour il fit des choix que Louis XIV ratifia ². Le 29 octobre 1674 le Père Ferrier mourut à la Maison Professe de Paris.

Le titre de confesseur du roi devenait un poste éminent. Il importait aux ambitieux d'avoir un homme selon leur cœur. Louis XIV demandait un prêtre juste et prudent à la Compagnie de Jésus; elle délibérait encore lorsque le maréchal de Villeroy fit accepter au monarque le Père Lachaise, dont il ne cessait de vanter la droiture, la douceur et la capacité. Annat et Ferrier avaient été amenés à se mêler des affaires de l'Eglise : par une pente insensible le dernier s'en était rendu maître à peu près exclusif. Le confesseur, par sa position, se transformait en

(1) *Mémoires* d'Amelot, t. III, p. 290.

(2) Durant sa dernière maladie, raconte Choisy dans ses *Mémoires*, et Oroux, dans l'*Histoire ecclésiastique de la cour de France*, le père Ferrier manda à l'évêque de Marseille (Forbin de Janson), alors ambassadeur en Pologne, qu'il lui donnait l'archevêché de Sens. Mais six jours après il lui fit écrire qu'il ne pouvait pas lui tenir parole, et que, se sentant prêt à paraître devant Dieu, il se croyait obligé, en conscience, de mettre sur ce siège un évêque qui fût en état de résider. La veille de sa mort, il envoya au Roi la feuille des bénéfices vacants, remplie des noms de ceux qu'il estimait les plus dignes. Sa Majesté, dit-on, y fit peu de changements.

(1) Quelques écrivains ont attribué à Mascaron ces paroles si courageuses.

(2) *Mémoires* d'Amelot de La Houssaye, t. III, p. 290.

(3) *Mémoires* de l'abbé de Choisy (édition Petitot), t. LXXIII, p. 474.

personnage politique, en homme qui dispense les grâces et qui tient la clef des faveurs. Le crédit que ces fonctions faisaient rejaillir sur un Jésuite s'appliquait à tout l'Ordre, que chacun regardait comme solidaire des vertus ou des erreurs de ses membres. Son pouvoir était avoué; à notre sens, ce fut une faute. La Société de saint Ignace dévia du principe posé par Aquaviva et surtout par son fondateur. Elle accepta un lourd fardeau, dont les Pères Auger, Coton, Lamormaini et Caussin auraient décliné la responsabilité. On la vit se charger par l'un des siens de la distribution des bénéfices. C'était, bon gré, mal gré, se glisser par une porte entr'ouverte dans l'administration du temporel, dans le gouvernement des choses de ce monde; et les Jésuites devaient rester en dehors de tous ces calculs. Les nécessités du moment, la volonté de Louis XIV, la confiance du Saint-Siège, le besoin de donner des garanties à l'épiscopat purent bien violenter une détermination qui brisait tout un passé de sacrifices, mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que le Père Ferrier et le Père Lachaise après lui furent chargés de fonctions que la règle de leur Institut déclarait incompatibles avec les quatre vœux. Il eût mieux valu pour les Jésuites ne jamais sortir du demi-jour dans lequel ils s'étaient placés jusqu'alors que de venir proclamer leur autorité à la face du monde. Cette autorité ne faisait plus doute; elle se révélait par les services, par les travaux, par les martyres. Il ne fallait pas, pour évoquer de nouvelles agressions, la consacrer par un éclat officiel qui n'ajoutait rien à sa force réelle. On changeait ainsi ses conditions d'existence; on l'investissait d'une puissance à laquelle personne n'avait jamais songé; mais cette puissance renfermait une occasion prochaine de chute. Il importe donc d'étudier quel usage les confesseurs de Louis XIV firent du pouvoir que les événements leur accordèrent.

François de Lachaise, né dans le Forez le 23 août 1624, était petit-neveu du Père Coton, que l'amitié de Henri IV a rendu célèbre, et neveu du Père d'Aix, renommé par sa science ainsi que par l'austérité de ses mœurs. Après avoir parcouru les carrières qui conduisent à la profession des quatre vœux, François de Lachaise fut élu Provincial de Lyon, puis nommé confesseur du souverain. Le maréchal de Villeroy et Camille de Villeroy, son frère, archevêque de Lyon, avaient eu la main heureuse pour la première fois. « Le Père Lachaise, dit Saint-Simon¹, et dans sa bouche l'éloge d'un Jésuite ne sera point suspect, le Père Lachaise était un esprit médiocre, mais d'un bon caractère. Juste, droit, sensé, sage, doux et modéré, fort ennemi de la délation, de la violence, des éclats, il avait de l'honneur, de la probité, de l'humani-

rité. On le trouvait toujours poli, modeste et très-respectueux. On lui rend ce témoignage qu'il était obligeant, juste, non vindicatif ni entreprenant, fort Jésuite, mais sans rage et servitude; les connaissant mieux qu'il ne le montrait, mais parmi eux comme l'un d'entre eux. Le roi rapportait de lui une réplique qui fait plus d'honneur à l'un qu'à l'autre : « Je lui reprochais un jour, dit-il, qu'il était trop bon. Il me répondit : — Ce n'est pas moi qui suis trop bon, mais c'est vous qui êtes trop dur. » Il fut longtemps distributeur des bénéfices, et il faisait d'assez bons choix. « Le Père Lachaise, ajoute Saint-Simon¹, avait une figure noble et intéressante. Juste dans la décision des affaires, actif, pressant, persuasif, toujours occupé sans le paraître jamais, désintéressé en tout genre, quoique fort attaché à sa famille, facile à revenir quand il avait été trompé et ardent à réparer le mal que son erreur lui avait fait faire, d'ailleurs judicieux et précautionné, il ne fit jamais de mal qu'à son corps défendant. Les ennemis mêmes des Jésuites furent forcés de lui rendre justice et d'avouer que c'était un homme de bien honnêtement né et très-digne de remplir sa place. »

Tel est le portrait que la plume satirique de Saint-Simon a tracé du Jésuite. La louange y est circonscrite par ce sentiment d'égoïsme qui, chez l'écrivain grand seigneur, ne lui permettait d'aimer et d'admirer que ce qui tenait à ses proches ou à son rang, mais le blâme y trouve des correctifs décelant une impartialité relative. Le Père Lachaise, par la longue influence qu'il exerça sur Louis XIV, est devenu un personnage au milieu même des célébrités de tout genre qui entouraient le trône. Il a pris part aux événements de ce règne, il en a conseillé, dirigé quelques-uns; on l'accusa d'en avoir inspiré plusieurs. Son nom est si intimement lié à l'histoire du dix-septième siècle en France que des auteurs mal renseignés ou peu exacts ont voulu le mêler aux intrigues de la cour lors même qu'il résidait à Lyon². Ce ne fut qu'au commen-

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. ix, p. 48 et 21.

(2) On lit dans le *Dictionnaire historique et critique* du protestant Bayle (article *Annat*, note B), la rectification de plus d'une erreur concernant le père Lachaise. Bayle dit : « Une satire imprimée à Cologne en 1695, sous ce titre, *Histoire du père de Lachaise, jésuite et confesseur du roi Louis XIV*, assure que ce Père ayant servi beaucoup à porter le Pape à ce que le Roi souhaitait de Sa Sainteté, après l'insulte de la garde corse, le cardinal Mazarin, en reconnaissance de ce service, lui fit mille caresses, le recommanda au Roi, et le fit admettre de son vivant dans le conseil de conscience, ce qui était proprement le rendre coadjuteur du confesseur; et l'on date ces faits des années 1665 et 1668. C'est bien savoir l'histoire moderne! Où est l'homme qui ne sache que le cardinal Mazarin mourut en 1661? On ajoute que le père de Lachaise supplanta (en 1667) le père Annat, en excusant les amours du Roi pour La Vallière sur l'infirmité de la nature, au lieu que le père Annat chagrinait tous les jours ce prince là-dessus, et ne lui donnait point de repos. J'avoue que je ne comprends rien à une telle hardiesse, car il est de notoriété publique que le père Annat ne prit congé de la cour qu'en 1670; qu'un Jésuite du Rouergue,

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. ix, p. 48 et 21.

cement de l'année 1675 que Lachaise entra en fonctions. C'était un de ces hommes que des études, que des goûts paisibles avaient rendu modéré, et dont le caractère ainsi que le tempérament ne se seraient pas accommodés de la vivacité des luttes religieuses ou politiques. Sans ambition personnelle, sans faste, il se résignait au pouvoir par obéissance. Il avait puisé à l'école des Jésuites une piété sincère qui n'excluait ni l'enjouement ni cette espèce de sybaritisme intellectuel qu'un bonheur trop uniforme communique si vite. Il aimait les arts et les gens de lettres : l'entretien des savants était un de ses plus doux plaisirs ; et, par la beauté de sa physionomie comme par l'élégance de ses manières, il semblait fait pour tenir une place distinguée même auprès de Louis XIV.

Les premières années qui suivirent la nomination du Père Lachaise ne furent signalées pour l'Institut par aucun fait remarquable. Le confesseur n'avait pas encore pris sur son royal pénitent l'ascendant dont une bonté presque paternelle fit jouir Annat, et que Ferrier conserva par une rigueur procédant beaucoup plus du cloître que de la cour. Le plaisir avait provoqué le remords dans l'âme du roi ; mais ce remords n'éclatait que par intervalles, et Lachaise n'osait pas le sanctionner aux yeux de l'Eglise. Néanmoins, plein de prudence jusque dans ses scrupules, il l'abritait sous des raisons de santé dont l'insuffisance n'échappait à personne. « Les fêtes de Pâques, raconte Saint-Simon, lui causaient des maladies de politique pendant l'attachement du Roi à madame de Montespan. Une fois entre autres il lui envoya le Père de Champs en sa place, qui bravement lui refusa l'absolution. »

Cependant le Père Lachaise s'était peu à peu emparé de la confiance du monarque. Versé dans la science des médailles ¹, il étudiait l'histoire avec lui sur ces monuments du passé ; et, au milieu de ces entretiens, il savait avec un art infini détacher le prince de la marquise de Montespan. Aux fêtes de Pâques 1680, le Roi reprit l'usage des Sacrements. A partir de ce jour, le crédit du Père Lachaise s'accrut avec autant de rapidité que celui de madame de Maintenon ; c'est aussi de cette époque que datent les ques-

tions religieuses transportées dans la politique. Louis XIV avait reçu de la nature un don d'autorité que l'Espagne, l'Autriche et l'Angleterre, rivales de la France, s'étaient vues forcées de reconnaître. Tant de succès avaient si bien légitimé son orgueil que la nation se montra fière de l'accepter à son tour. Louis XIV avait une telle foi en son pouvoir qu'il se persuada que sa volonté devait partout faire règle. Il ne discutait pas avec lui-même le principe de sa puissance ; tous s'y soumièrent sans réflexion.

Il se trouvait sur la chaire de saint Pierre un Pontife que des prétentions peut-être mal définies poussaient dans une voie tout opposée à Louis XIV. Innocent XI, de la famille Odescalchi, avait été élu Pape le 24 septembre 1676. Tête altière, intelligence active, quoique sans éducation première, et portant partout l'indéfectibilité de sa vertu, le nouveau Pape était austère et pieux ; mais il n'avait rien en lui qui pût justifier le mot de Machiavel : « L'univers appartient aux esprits froids ; » mot profond de patience, et qui semble avoir été dérobé à la politique de la cour de Rome dans les affaires terrestres. Attaché du fond des entrailles aux droits du Saint-Siège, Innocent XI les soutenait avec une aptitude de formes et une rigueur de procédés qui devaient vivement blesser les susceptibilités d'un prince à qui la France vouait une espèce de culte. Le Pape était, au dire d'Antoine Arnauld, un pilier qui n'avance ni ne recule. Louis XIV connaissait le caractère de ce souverain, dont il avait essayé de faire échouer l'élection. Fils respectueux de l'Eglise, mais inabordable sur les prérogatives de sa couronne, on eût dit qu'il n'épiait que l'occasion de susciter une querelle. L'affaire de la Régale fut le prétexte qu'ils saisirent tous deux pour rouvrir au sein de la Catholicité des discussions de puissance que l'intérêt de l'Eglise et du Trône aurait dû condamner à l'oubli. Le droit de régale, invoqué par Louis XIV, n'était rien en lui-même ; néanmoins il rendit au Parlement, devenu muet, le don de la parole ; il amena la convocation de la célèbre assemblée générale de 1682. A ce titre, il eut sur les affaires de l'Eglise et de la Compagnie de Jésus une influence que les événements ont consacrée.

Sous l'ancienne monarchie française, on appelait droit de régale le pouvoir attribué au Roi Très-Christien de conférer les bénéfices ecclésiastiques durant la vacance du siège épiscopal, à qui en appartenait la collation ordinaire, et de disposer de leurs revenus dans l'intervalle. L'origine de ce droit remontait, comme celle de tant d'autres, à des concessions faites par la reconnaissance de la Chaire apostolique aux princes fondateurs de ces églises. Ce n'était qu'une exception : en 1673 Louis XIV l'étendit à tous les diocèses de France ; il l'établit d'une manière uniforme, à la réserve des sièges qui en

nommé le père Ferrier, prit sa place et que le père de Lachaise n'y entra qu'après la mort du père Ferrier. A quoi songent des gens qui publient des faussetés si grossières ? et comment ne voient-ils pas qu'ils ruinent leur principal but ? *Est ars etiam maledicendi*, disait Scalliger. Ceux qui l'ignorent diffament moins leur ennemi qu'ils ne témoignent l'envie qu'ils ont de le diffamer. »

(1) La science numismatique doit au père de Lachaise, selon la parole du savant de Boze, une grande partie des progrès qu'elle a faits dans le dix-septième siècle. Voulant lui à dédié son *Histoire des rois de Syrie par médailles*, et il déclare dans cet ouvrage qu'il en doit au Jésuite l'idée et la perfection. Le protestant Spon lui a aussi dédié la relation de ses voyages, et ce n'est pas au Père de la Compagnie de Jésus, mais à l'érudit, qu'il paie ce tribut d'hommages. (Voir l'éloge du père Lachaise dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, dont il fut membre.)

Ascendant qu'il prend sur Louis XIV.

Il fait éloigner la marquise de Montespan.

Por d'1 cen

Aff de Reg

Ré tanc l'Ec d Pan au ord du l

étaient exempts à titre onéreux. L'ordonnance s'adressait particulièrement aux évêchés voisins des Alpes et des Pyrénées. La volonté du Roi était absolue : la plupart des évêques obéirent ; ceux de Pamiers et d'Aleth résistèrent. Le Prélat qui siégeait à Pamiers était Caulet, l'un des plus chauds partisans du Jansénisme. Il osa seul tenir tête à Louis XIV, et refusa l'entrée de son chapitre à deux prêtres pourvus en régle. Montpezat, archevêque de Toulouse, annula son ordonnance en qualité de métropolitain. Caulet interjeta appel à Rome où il espère que sa fermeté excitera le zèle du Souverain Pontife pour les droits menacés de l'Eglise. Son temporel est saisi ; Caulet ne se laisse pas intimider. Il excommunie ceux que le Roi investit de bénéfices par le principe de la régle. Le Chapitre de Pamiers, qui a toujours vécu en désaccord avec son Evêque, prend fait et cause en sa faveur ; et, lorsque, en 1680, Caulet mourut, il laissa ses Chanoines encore plus ardents que lui pour défendre les immunités ecclésiastiques. Les Régalistes et les anti-Régalistes élurent, chacun de son côté, des Vicaires-généraux capitulaires. Des séditions éclatèrent dans cette ville ; bientôt la question ne s'agita plus à Pamiers, mais à Rome et à Paris, entre le Souverain Pontife et Louis XIV.

Dans le manifeste que, au moment de la destruction de l'Ordre de Jésus, Pombal adresse aux Evêques de Portugal sous le nom du roi dont il est le ministre, on lit : « Les Jésuites intriguèrent sourdement pour indisposer le Roi Très-Christien contre le Pape, semer la discorde entre le Sacerdoce et l'empire et mettre la confusion et le trouble dans l'Eglise ainsi que dans l'Etat. Ils réussirent en effet : on vit s'élever ces affligeantes contestations sur la régle, qui chagrinerent le Monarque, bouleversèrent le Clergé, affligèrent Rome, firent pleurer le Pontife et tressaillir de joie les Jésuites. Ces bons Pères furent atteints et convaincus de s'être tous ligués contre le Saint-Siège. »

Les Jésuites ici ne sont plus accusés d'Ultramontanisme ; ils tendent à ébranler la Chaire apostolique, dont ils ont fait vœu d'être les plus fermes soutiens. Examinons quelle fut leur conduite au milieu de ces conflits. Innocent XI avait charge de défendre les droits de chaque église et de les venger d'une injuste oppression : il était le conservateur né des privilèges ecclésiastiques et de la juridiction établie. Un Evêque s'adressait au Saint-Siège pour obtenir justice ; le Saint-Siège devait-il, pour sauvegarder la royauté, sacrifier la dignité de l'épiscopat tout entier ? Caulet était partisan des doctrines de Jansénius : Innocent XI crut que l'erreur du Prélat l'engageait doublement dans cette querelle disciplinaire. Il reçut son appel, et, au lieu de se présenter comme médiateur entre les deux partis, il se constitua arbitre suprême du

différend. Les Prélats de France, Letellier, archevêque de Reims, à leur tête, proclamaient le droit de régle inaliénable et imprescriptible ; ils prétendaient que sur ce point les rois très-chrétiens ne devaient pas déference à la discipline de l'Eglise. La sagesse seule pouvait concilier des opinions si divergentes. Innocent XI ne consentit pas à rester dans les bornes qu'elle lui prescrivait. Sans se rendre compte de la disposition des esprits en France, il adressa au Roi, à l'archevêque de Toulouse et au Chapitre de Pamiers des brefs où la forme du langage ne sert même point de passe-port à la rudesse de la pensée. Ces brefs, datés du 4^{er} janvier 1684, avaient quelque chose de si étrange, lorsqu'on les rapprochait de la mansuétude et du style paternel de la Cour Romaine, que le 31 mars, sur la requête du procureur-général, le Parlement en ordonna la suppression. Achille de Harlay ne se contenta pas de cet arrêt. Soit pour donner au Pape le temps de la réflexion, soit pour exciter davantage ses ressentiments, il déclara que ces lettres comminatoires n'émanaient point du Saint-Siège ; mais qu'elles paraissaient être l'œuvre d'esprits brouillons ayant intérêt à semer la discorde entre le Vatican et les Tuileries.

Ce doute plaisant ou calculé fut un outrage aux yeux d'Innocent XI. Afin de régulariser sa position dans un débat où il protégeait les immunités de quelques églises contre les empiétements du temporel, il ordonna à Charles de Noyelle, vicaire-général de l'Institut des Jésuites, de communiquer officiellement les brefs aux Provinciaux de France ainsi que de Toulouse, en même temps d'enjoindre à tous les Pères de la Compagnie de rendre publiques ces actes de sa volonté, comme d'en certifier l'authenticité. C'était, dans de plus larges proportions, la même affaire que celle dont Venise fut le théâtre en 1606. Le Pape en appelait à l'obéissance de la Compagnie, il lui demandait de se sacrifier pour soutenir sa querelle ; mais, aux termes des lois existantes, la République s'était mise dans un tort évident. L'interdit prononcé avait donc tous les caractères de l'égalité. A Venise encore les bulles ou brefs pouvaient être admis sans le consentement du Pregadi ; la seule publication les rendait obligatoires. Il n'en était pas de même dans le royaume de France pour les actes pontificaux qui, en dehors du dogme, ne s'attachaient qu'à la discipline. Ces derniers n'obtenaient force de loi que par l'enregistrement des cours souveraines ou après avoir été regus avec une certaine solennité.

Il y avait des Jésuites à Pamiers, à Toulouse, à Paris et à Rome, sur les différents points où la question s'agitait. A Pamiers et à Toulouse, ils se tenaient dans la neutralité, cette question leur étant étrangère dans le principe. Ils continuèrent à entretenir de bonnes relations avec

Il envoie
aux
Jésuites
des brefs
commi-
natoires.

les Régalistes, frappés par l'interdit papal, comme avec les anti-Régalistes, que les ordonnances royales dépouillaient de leurs biens ¹, et que l'Archevêque métropolitain avait excommuniés. Les Jésuites s'étaient placés sur la réserve ; ils n'écrivaient, ils ne parlaient ni pour ni contre la régle. Le Père Maimbourg seul justifia avec véhémence la prérogative du Roi. Son ouvrage sur un sujet aussi délicat contraignit la Société de Jésus à prendre parti. Le Général de l'Ordre exigea, en 1680, le renvoi immédiat du Père ; Louis XIV s'y opposa. Cependant Maimbourg, comprenant que son adhésion aux doctrines professées par les Régalistes serait une cause d'embarras pour ses frères, sollicita lui-même sa retraite de l'Institut, et en 1681 le Roi y consentit.

Les
Jésuites
appelés
devant
les par-
lements
de Paris
et de
Toulou-
se.

Par la confiance que le Souverain Pontife leur témoignait, les Jésuites se trouvaient placés dans une situation embarrassante. Leur Général était chargé de faire passer les brefs en France, et les Provinciaux recevaient ordre de les publier comme véritablement émanés du Saint-Siège. Noyelle s'acquitta de la mission dont Innocent XI l'investissait. Il fallait braver les lois du royaume et la colère de Louis XIV ou encourir les reproches du Pape. Les lettres étaient parvenues à leur adresse ; mais les adversaires de la Compagnie, unis aux anti-Régalistes, en firent tant de bruit, peut-être les Jésuites eux-mêmes s'arrangèrent-ils si bien que les Parlements de Paris et de Toulouse furent informés des précautions prises par Innocent XI. Ces deux cours judiciaires citèrent à leur barre les supérieurs ainsi mis en cause, et le 20 juin le Père de Verthamont, recteur de la Maison Professe, fut interrogé par le premier président de Novion. L'avocat-général, Denis Talon, exposa la gravité de l'affaire et les dangers que la mesure adoptée par le Saint-Siège ferait naître dans l'Eglise gallicane. Le Parlement félicita les Jésuites « de ce qu'on ne surprenait pas plus leur sagesse qu'on ne corrompait leur fidélité, » et il défendit de publier les brefs venus de Rome.

On fait
l'éloge
de leur
pruden-
ce.

Dans les registres du Parlement de Toulouse, à la date du 7 juillet 1684, les explications fournies par les Jésuites jettent une plus vive lumière sur le conflit. « Ce jour-là, y est-il dit, les gens du Roi sont entrés en la grand'chambre, et en leur présence mandé venir le P. Sartre, supérieur de la Maison Professe ; le P. Duranti, recteur du Collège ; le P. Germain, recteur du Noviciat des Jésuites, et le P. Lacoste, procureur de la province. M. le premier président leur a dit : La cour, étant informée que votre Provincial de Toulouse devait avoir reçu, de même que celui de Paris, un prétendu bref du

Pape qui lui avait été envoyé par votre Général avec ordre de le rendre public, vous a mandés pour, après un éclaircissement plus entier de ce que votre Compagnie a su de cette affaire, pourvoir à ce qu'elle jugera devoir être fait pour le service du Roi et de son Etat dans une cause si importante. C'est dans ce dessein que la cour vous a fait avertir de vous rendre ici pour être informé au vrai de ce qui s'est passé sur cette affaire par le récit véritable que vous lui ferez de tout ce qui a été mandé et ordonné par votre Général. En quoi la cour ne doute point que vous ne témoigniez le même zèle et la même fidélité pour le service du Roi que votre Compagnie a fait paraître en cette occasion et en toute autre. »

Afin de ne pas engager l'autorité trop avant, les deux provinciaux s'étaient abstenus de comparaître. Le Père de Verthamont avait répondu à Paris, le Père Sartre porta la parole à Toulouse. Il déclara « que leur provincial n'avait reçu aucun bref du Pape qui lui fût adressé ou à quelque autre de la Compagnie, mais qu'il avait seulement reçu un Paquet de Rome, dans lequel étoit une lettre de leur Général du 23 avril dernier, avec une copie en langue italienne, non signée, d'un ordre que l'assesseur de l'Inquisition lui avait remis de la part du Pape, qui lui commandoit d'envoyer au provincial de Toulouse une copie en forme authentique du bref de Sa Sainteté du 1^{er} janvier de l'année présente, touchant les grands-vicaires établis dans le diocèse de Pamiers, le siège vacant, avec ordre de le communiquer aux Jésuites de Toulouse et de Pamiers, et une autre copie de ce bref au provincial de Paris, leur ordonnant à tous de reconnoître ce bref et de le déclarer véritable. »

Le Jésuite n'allait pas plus loin dans sa déclaration ; il y proclamait en même temps son respect filial pour le Saint-Siège et son inébranlable fidélité envers le Roi. « Et, après l'arrêt prononcé, » relate la délibération de la cour, « ledit Père Sartre avait mis lesdites pièces sur le bureau, M. le premier président a dit aux Jésuites : « La cour est satisfaite de votre soumission, » et ensuite les gens du Roi et eux se sont retirés. »

Innocent XI avait placé les Jésuites français dans l'alternative de désobéir au Saint-Siège et à leur Général, ou de violer la jurisprudence de leur pays sur des matières qui n'intéressaient point la Foi. Ils ne balancèrent pas ; au risque de faire éclater l'indignation du Pape, ce qui arriva en effet, ils voulurent se montrer tels qu'ils étaient. Cet acte de respect envers les lois du royaume avait pour eux une gravité qui n'échappera à personne, et, en 1764, lorsque Louis XV consulta les Evêques français pour savoir si l'obéissance des Jésuites à leur Général n'entraînait point quelque danger, l'Assemblée Générale du Clergé, rappela le fait que

(1) Dans un mémoire manuscrit envoyé à Rome par les Jésuites de Pamiers, il est dit que Caulet vivait familièrement avec les Pères de la Compagnie, et qu'après la mort de ce prélat ils s'abstinrent de toute discussion avec le chapitre.

nous racontons, et elle ajouta ¹ : « Ce seul trait prouve, mieux que tous les raisonnements, que tous les Jésuites sont persuadés que l'obéissance à leur Général, telle qu'elle est prescrite par leurs Constitutions, ne les oblige point dans tout ce qui pourrait être ordonné de contraindre à la soumission et à la fidélité qu'ils doivent à leurs souverains. »

Aux yeux des prêtres, qui ne se mêlaient point à ces débats, les brefs de Rome étaient comme non avenus, puisqu'ils n'avaient point été publiés en forme canonique, et que même on ne les connaissait que par des récits exagérés. Les Jésuites seuls les avaient lus; ils se conformèrent néanmoins à l'exemple des autres Instituts religieux; on les vit prêcher et administrer les sacrements, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Les curés du diocèse de Pamiers adressèrent au Pape des plaintes débordant d'amertume; ils accusèrent les Pères d'enfreindre ses ordres. Les Jésuites, connaissant les difficultés de leur position, se défendirent avec habileté; ils prouvèrent que, dans l'intérêt de l'Eglise et de la France, il eût été impossible d'agir autrement. Ils étaient pressés des deux côtés : ici par le Saint-Siège, là par l'autorité civile; ils se tirèrent de ce double embarras en ne flattant aucune passion et en essayant de rester dans le droit. Une lettre du Père Espaignac, recteur du collège de Pamiers, écrite à Rome le 18 décembre 1684, révèle leur perplexité :

« Hier matin, mande Espaignac, M. notre gouverneur m'envoja quérir pour me lire lui-même la minute ou la copie d'une espèce de supplique que les curés du diocèse adressent à Sa Sainteté. Ils s'y plaignent beaucoup des violences qu'on exerce ici contre eux; ils y déclament fort contre M. Dandaure, subdélégué par monseigneur l'Archevêque de Toulouse, pour être son vicaire-général en ce diocèse; et, par une fausseté insigne et malicieuse, ils y disent que c'est par le conseil des Jésuites de cette ville que M. Dandaure en agit ainsi. Je puis protester à Votre Révérence, et par vous au révérend Père général et au Père assistant, qu'il n'est rien de plus faux que cette supposition, car ce vicaire-général ne nous consulte ici ni de près ni de loin. »

Innocent XI était, nous l'avons dit, intraitable sur les droits du Saint-Siège; il ne transigeait ni avec ses devoirs ni avec ses préventions. A quelques années d'intervalle, le Roi avait, à deux reprises, saisi le patrimoine de l'Eglise et porté la main sur le comtat d'Avignon. Ainsi que les Rois ses ancêtres et Louis XV son successeur, ainsi que les rois de Naples s'emparant de la principauté de Bénévent, lorsqu'une discussion s'élevait entre les princes et la cour de Rome, Louis, en agissant de la sorte, espé-

rait amener le Pape à souscrire à des vœux ou à des projets qu'il ne pouvait approuver. Cette spoliation momentanée était un défi et une contrainte; elle n'intimida point le Pontife. Louis XIV allait faire proclamer par le Clergé de France qu'il ne tenait sa couronne que de Dieu et de son épée. Le Pape était déshérité du privilège chimérique de déposer les monarques et de transmettre leurs Etats à d'autres. Par une inconséquence au moins étrange, le Roi se rendait arbitrairement maître du territoire ecclésiastique, et il refusait à un Pape, souverain comme lui, la prérogative qu'il s'attribuait. Innocent XI ne consentit point à laisser outrager en sa personne la dignité pontificale; dans un accès d'irritation, peut-être justifiée, il fulmina un bref d'excommunication contre Louis XIV.

Il fallait le faire passer à Paris; Innocent s'adresse à un Jésuite français alors à Rome; ce Jésuite était le Père Dez. Il s'en chargea, car, dans sa pensée, il importait de donner au Pape le temps de la réflexion; ce que Dez prévoyait se réalisa. Innocent lui avait signifié l'ordre de publier le bref d'excommunication aussitôt après son retour à Paris : le Jésuite se garda bien d'obtempérer à une injonction qui, dans l'état des affaires, pouvait rompre à tout jamais l'Unité. Il garda le secret sur l'acte dont il était dépositaire. Les Pères qui en eurent connaissance écrivirent en toute hâte à leur Général pour demander l'anéantissement de ce décret, que le Pontife semblait condamner lui-même à l'obscurité, puisqu'il ne le faisait pas promulguer en la forme obligée. Le Saint-Père frappa son œuvre de nullité; il reconnut enfin que les Jésuites avaient sagement agi, et cette excommunication, dont la trace même est perdue à Rome, n'eut aucun retentissement; elle ne servit qu'à démontrer la prudence des enfants de Loyola.

Comme il arrive toujours dans de semblables discussions, les esprits s'aigrirent, les têtes les plus calmes s'échauffèrent, et quarante Prélats, unis au Parlement, demandèrent au Roi de convoquer un synode national ou une assemblée générale du Clergé. Ils disaient ¹ : « Le Pape nous a poussés, il s'en repentira ! » Au témoignage de Fénelon, ils ne s'arrêtèrent pas à une menace seulement temporelle. « La plupart des Evêques, affirme le grand écrivain ², se précipitaient, d'un mouvement aveugle, du côté où le monarque inclinait; et l'on ne doit pas s'en étonner. Ils ne connaissaient que le Roi seul, de qui ils tenaient leur dignité, leur autorité, leurs richesses; tandis que, dans l'état des choses, ils pensaient n'avoir rien à espérer, rien à redouter du Siège apostolique. Ils voyaient toute la discipline entre les mains du Roi, et on les entendait répéter souvent que, même en matière de dogme,

Les
Jésuites
ne pu-
blient
pas le
bref que
le Pape
leur a
adressé.

Le clergé
de
France
s'assem-
ble.

(1) *Procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, t. VIII, 2^e partie. (Pièces justificatives, n^o 1, pp. 349.)

(1) *Nouveaux opuscules de l'abbé Fleury*, p. 142.
(2) *Memoriale sanctissimo Domino nostro clam legendum* (T. XII, p. 601 des *Œuvres* de Fénelon).

soit pour établir, soit pour condamner, il fallait étudier le vent de la cour. Il y avait pourtant encore quelques pieux Prélats qui auraient affermi dans la voie droite la plupart des autres, si la masse n'eût été entraînée par des chefs corrompus dans leurs sentiments. »

**Disposi-
tions des
esprits.** La gravité de ces paroles de Fénelon explique bien les passions qui agitaient le haut Clergé; mais, en présence des événements et des hommes, en face surtout de Louis XIV, qui tenait beaucoup plus à la Foi catholique qu'à ses idées de domination, ces paroles nous semblent exagérées. Il régnait une certaine fermentation dans les cœurs; Innocent XI avait mécontenté le Roi et froissé les Evêques par son inflexibilité de principes; cependant trop de liens attachaient l'Eglise de France à la Chaire Apostolique pour qu'une dispute, plutôt dans les mots que dans les choses, vint briser cette Unité, que Charlemagne et saint Louis, que François I^{er} et Henri IV avaient si glorieusement proclamée. Le Parlement lui-même, toujours esclave de ses préjugés contre Rome, n'aurait pas accédé à cette séparation violente. Bossuet, l'oracle de l'Eglise gallicane, connaissait le fond de la pensée royale; il fut chargé par le Prince de jeter l'autorité de son génie à la traverse des espérances coupables.

**Bossuet à
l'assem-
blée gé-
nérale
de 1682.** Le 9 novembre 1684, l'assemblée générale du Clergé s'ouvrit par le discours de l'Evêque de Meaux. Quelques Prélats, afin de complaire à l'irritation dont ils supposaient que Louis XIV était animé, s'occupaient de faire une manifestation contre le Saint-Siège; Bossuet, dans des paroles que la religion, l'histoire et l'éloquence ont consacrées, s'écriait :

« Qu'elle est grande l'Eglise romaine, soutenant toutes les Eglises, portant le fardeau de tous ceux qui souffrent, entretenant l'Unité, confirmant la Foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les Apôtres, de tous les Conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets! Sainte Eglise romaine, mère des églises et de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même Foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Eglise romaine, puisse-je m'oublier moi-même! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de mes cantiques de réjouissance! »

Ce n'était pas ainsi que la France pouvait préluder au schisme, et Louis XIV, qui avait autorisé une aussi sublime expression de dévouement au siège de saint Pierre, ne songeait pas à s'écarter de la ligne de ses devoirs. Le Pape le blessait dans les droits de sa couronne; il voulut, par une résistance calculée, effrayer

Innocent XI, et lui donner une preuve de sa puissance.

Les Prélats s'étaient assemblés pour discuter à fond le droit de régale. Le 49 mars 1682, ils adoptèrent la Déclaration des quatre articles.

Faite dans un moment où les passions de quelques Prélats étaient surexcitées contre Rome, cette déclaration de liberté allait traîner la servitude après elle. Le 22 mars, il fut enjoint à tous les corps enseignants, à tous les Instituts religieux, d'avoir à signer et à professer ces quatre articles, avec défense de mettre au jour des opinions contraires. « Plusieurs docteurs de Sorbonne, dit le continuateur de Mézeray¹, furent exilés pour n'avoir point voulu déferer à un ordre si violent, sans égard à leur âge, à leur caractère, à leur profession et aux raisons qu'ils pouvaient avoir de ne pas le faire. L'Evêque d'Arras fut même disgracié pour avoir fait connaître que les quatre propositions n'étaient pas toutes soutenables. » Dans une lettre de Nicole à Arnauld², la même répugnance de la Sorbonne se manifesta. L'auteur des *Essais de morale* rend compte de la manière dont les docteurs de l'Université accueillirent l'édit du Roi, et il ajoute : « MM. de Sorbonne ont disputé la gloire du silence aux religieux de la Trappe; jamais il n'y en eut de pareil. » Puis, le Janséniste continue : « Si les quatre articles sont des vérités, comme je le crois, ils les pouvaient recevoir un peu moins silencieusement; et si c'étaient des erreurs, comme beaucoup de cette assemblée le croyaient peut-être, je ne sais ce que c'est que ces serments qu'ils ont faits de soutenir la vérité aux dépens de leur vie. C'est un docteur qui m'a écrit ces détails. Il était du nombre des infailibilisants. »

Les Jésuites étaient à peu près les seuls maîtres de l'éducation en France; on les regardait comme les sentinelles avancées du Catholicisme, et ils se faisaient gloire d'être attachés d'une manière spéciale à la Chaire Apostolique; néanmoins, il ne paraît pas que Louis XIV ait exigé d'eux une adhésion formelle aux actes de 1682. Les Jésuites venaient de rendre à la France et au Roi un service signalé dans l'affaire des brefs et de l'excommunication; on croit qu'il les dispensa de signer les quatre articles. L'on raconte même que le Père Lachaise refusa de ratifier cette exception, sous prétexte que les Jésuites étaient aussi bons Français que les autres prêtres du royaume. Louis XIV, ajoute-t-on, maintint la dispense en leur faveur.

Qu'y a-t-il de vrai ou de faux dans cette tradition? cela nous semble impossible à déterminer. Les ouvrages qui traitent de la Déclaration de 1682, les mémoires du temps et les

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, t. xiii, p. 498.

(2) Lettre de Nicole, *Essais de morale*, t. viii, 2^e partie, p. 91.

archives du Gésu n'offrent aucune trace d'engagement pris par la Compagnie pour professer les quatre articles. Tout ce qu'on peut conclure des lettres du Père Lachaise au Général de l'Institut, c'est que les Jésuites y auraient adhéré si on leur en eût fait une loi. Lorsqu'en 1764, le duc de Choiseul et les Parlements exigèrent d'eux une soumission officielle à l'acte de l'Assemblée générale du Clergé, les Jésuites obéirent, en renouvelant les déclarations déjà données par eux en 1626, 1713 et 1757. L'adhésion de 1764, dont nous discuterons en son temps la valeur et la portée, accepte ce qui a été décidé en 1682; mais elle ne dit point que les Jésuites souscrivirent aux doctrines émises à cette époque. C'eût été pourtant l'occasion la plus naturelle de le rappeler, et cette omission prouve qu'ils ne signèrent pas l'acte si grave du Clergé de France.

Les quatre articles n'ont jamais été condamnés comme doctrine hérétique. Les Papes, et Innocent XI lui-même, se sont abstenus de jugement décisif et solennel; cependant, à diverses reprises, le Saint-Siège cassa et annula la Déclaration de 1682. Alexandre VIII en 1691, Clément XI le 31 août 1706 et Pie VI en 1794 ont condamné les quatre propositions, surtout comme acte du Clergé de France, prescrivant d'enseigner telle doctrine et réprouvant la doctrine contraire, qui est la plus généralement reçue dans l'Eglise. C'était de la part du Clergé de France, réuni non en Concile, mais en simple Assemblée, s'arroger les droits du Pape et de l'Eglise universelle.

Louis XIV, par des motifs pleins de prévoyance politique, avait désiré que les Jésuites restassent neutres dans les débats ecclésiastiques qui agitaient la France. Il ne prétendait pas rompre avec le Saint-Siège, ni même se brouiller trop ouvertement avec Innocent XI; les Pères de l'Institut lui servaient d'intermédiaires, il les garda comme ses futurs conciliateurs. La Déclaration du Clergé fut un coup violent pour la Catholicité et pour le Souverain Pontife. Il le reçut, ainsi qu'à Rome on accepte tout, avec dignité, avec confiance; car la, on sait mieux qu'ailleurs que les passions des hommes roulent toujours dans le même cercle, et qu'elles ne peuvent jamais prévaloir contre la Pierre sur laquelle Dieu a bâti son Eglise. De longues discussions s'élevèrent pour défendre ou pour attaquer les décrets de l'Assemblée du Clergé; Innocent XI et Louis XIV eurent leurs théologiens et leurs jurisconsultes. Les difficultés de la position dans laquelle les Jésuites se trouvaient engagés à Paris et à Rome, devaient leur susciter des embarras auprès du Saint-Siège. La fermeté de Louis XIV était aussi inébranlable que celle d'Innocent XI. On accusa les Pères de l'Institut d'exciter le Roi de France et de le pousser aux extrêmes; on espérait ainsi aigrir les

ressentiments du Pontife, et l'amener, par un moment d'irritation, à dissoudre la Société dans le Royaume Très-Chrétien. On dit que le Pape menaça de frapper ce grand coup¹; mais alors Louis XIV et le Parlement intervinrent; ils prirent les Jésuites sous la protection de leur équité. La Compagnie avait été blessée au service de la France; nous verrons plus tard le gouvernement de Louis XV et les Parlementaires se faire un argument de cette blessure pour frapper au cœur l'Institut de Loyola. Ce fut de l'injustice et de la lâcheté; on ne prit pas le temps de raisonner avec ses haines, et, en France, l'on fit un grief aux Jésuites d'avoir été trop Français.

Des deux côtés il y avait animosité; les choses n'en restèrent pas là. La cour de Rome refusa d'accorder l'institution canonique aux Evêques nommés par le Roi; ce fut pour tâcher de mettre fin à ces conflits que le Père Lachaise adressa, le 23 mars 1686, la dépêche suivante au Général de la Compagnie de Jésus :

« Mon très-révérend Père, j'ai reçu la lettre du 15 de janvier, que votre Paternité m'a fait l'honneur de m'écire, et j'y ay veu avec d'autant plus de joye ce qu'elle me marque des sentiments de tendresse et de reconnaissance que le Souverain Pontife témoigne pour la personne du Roi, que personne ne sait mieux que moy jusqu'à quel point Sa Majesté les mérite, non-seulement par les choses admirables qu'elle fait pour la Religion, qui passent de beaucoup tout ce qu'on peut vous en mander et ce qu'on peut dire, mais beaucoup plus par le zèle pur et sincère pour la vraye Foy et pour le salut des âmes avec lequel il les fait, préférant à tous ses intérêts ceux de Dieu et du Christianisme. Je suis sûr que, si Sa Sainteté voyoit cela dans sa source, elle n'en demeureroit pas à de simples desirs de luy faire plaisir ny

Lettres
du père
Lachaise
sur les
suites de
la déclara-
tion.

(1) Innocent XI a été et est encore un très-illustre Pape aux yeux des adversaires de la Compagnie de Jésus, par la seule raison qu'il voulut, à ce qu'ils prétendent, détruire cet Ordre religieux. On a oublié ses longs démêlés avec la France, pour ne se souvenir que de sa colère d'un jour contre les Jésuites, et l'on cite comme une gloire de son pontificat la défense qu'il fit à la Société de recevoir des novices. En témoignage de cette prohibition, qui ne laissait aux disciples de saint Ignace qu'une existence précaire, on s'appuie sur la déclaration suivante : *Inhibendum est Patri generali totique Societati ne in posterum recipiant novicios, neque admittant ad vota, sive simplicia, sive solemnia, sub penâ nullitatis aliusque arbitrio Sanctissimi, donec eum effectu pareant et paruisse probaverint decretis et ordinationibus circa superius dictas missiones emanatis.*

Ceux qui se sont autorisés de cette déclaration ignoraient sans doute le style et les usages de la chancellerie romaine, car il est évident que le Souverain Pontife, parlant en son nom, n'a pu se servir de ces locutions : *Inhibendum est sub penâ nullitatis aliusque arbitrio Sanctissimi*. Dans un décret émané de son plein pouvoir, le Pape ne dit jamais : « il faut défendre, » mais : « nous défendons. » Il ne se désigne pas aussi sous le titre de Sa Sainteté. Cet acte fut fait dans la Congrégation de la Propagande, où alors les Jésuites trouvaient des antagonistes nés au contact des affaires de France. Il est daté de 1686, fut restreint dès 1688 à l'Italie, et abrogé entièrement l'année suivante par Innocent XI lui-même.

à des démonstrations stériles de sa tendresse paternelle, et que rien ne pourroit l'empêcher de lui en donner des marques qui fissent honneur à Sa Sainteté même, et qui édifieroient toute l'Eglise. Votre Paternité sait et aura reconnu, en plusieurs occasions, mon attachement particulier pour le Saint-Siège et mon extrême vénération pour le Pontife qui l'occupe aujourd'hui, et j'ose dire que si mes vœux et mes gémissements continuels avoient été écoutés, et si mes péchés n'avoient rendu mes soins inutiles, il en auroit lui-même été persuadé par les preuves les plus agréables qu'il eût pu en recevoir; mais ma douleur est d'autant plus grande de voir toutes mes bonnes intentions frustrées de leur attente, que ce qui en assure le succès semble si peu capable de pouvoir former dans le cœur tendre et zélé de Sa Sainteté des obstacles au bonheur de toute la Chrétienté; car, mon très-révérend Père, pour ce qui regarde la Régale, je ne puis assez admirer par quel artifice on a pu en faire une grande affaire à Sa Sainteté, puisqu'en trois ans de temps elle n'a produit au Roy la nomination de plus de deux petits canonicats; en sorte qu'il n'y a pas ici un homme de bien qui puisse comprendre que Sa Sainteté ne prist pas plaisir à sacrifier un si petit intérêt au bien de l'Eglise et aux grands et solides avantages qu'elle trouveroit de la satisfaction de Sa Majesté; car Dieu me préserve de croire que Sa Sainteté ne puisse, sans péchés, dispenser d'un règlement si peu important, comme Votre Paternité me l'insinue. A l'égard des Evêques nommés auxquels Sa Sainteté refuse des bulles, je puis protester à Votre Paternité que ce sont les meilleurs sujets du royaume et pour leur piété et pour leur capacité. C'est, mon très-révérend Père, ce que je puis répondre de plus précis et de plus certain sur ces deux points de la lettre de Votre Paternité. »

Cette dépêche ne produisit pas l'effet attendu. Le Pape s'opiniâtrait à maintenir ses droits pontificaux; Lachaise se montra plus pressant, et dans une autre lettre de la même année nous lisons : « Pour ce qui est de ceux qui ont été nommés aux évêchés à qui Sa Sainteté refuse des bulles, il est certain qu'on ne pouvait en aucune manière résoudre Sa Majesté à révoquer ces nominations. Elle regarde comme la fonction la plus importante de son règne de ne donner que de dignes Prélats aux églises de son royaume, et elle a fait choix de ceux-ci parce qu'ils avoient le plus de mérite, de vertu et de capacité. Aussi ne semble-t-il pas que Sa Sainteté ait tout à fait le sujet que vous semblez croire de refuser d'accorder des bulles à ces messieurs, et il faut pour cela qu'on lui ait caché la manière dont les choses se sont passées; car il est constant que, ceux du second ordre n'ayant point eu de voix délibérative dans cette assem-

blée dont se plaint Sa Sainteté, ils n'ont pu avoir part à aucune des délibérations qui s'y sont faites ni des résolutions qui s'y sont prises, et qu'ils n'y ont signé que comme témoins de ce qui s'y est passé et comme on y fait signer aux officiers même laïques dans ces sortes de rencontres. De manière que, comme on ne peut pas dire que ces décisions soient des sentiments dont ils aient fait profession en signant, suivant la coutume, les actes de cette assemblée, Sa Sainteté, étant informée de ce fait, peut sans doute, sans intéresser nullement sa conscience ni commettre le moins du monde son autorité, cesser ce refus de bulles, si préjudiciable à la Religion, et qui tient vingt-trois églises dans une si longue et si déplorable viduité. »

Innocent XI resta inébranlable, et, dit le Protestant Schœll ¹, « Louis XIV fit une expérience qui s'est renouvelée de nos jours : il apprit que tout le pouvoir des Princes échoue contre la persévérance des Papes quand elle est fondée sur la justice. » A la mort d'Innocent, en 1689, il y avait trente diocèses dépourvus de premiers pasteurs. Les Evêques nommés comprirent les susceptibilités de ce Pontife, dont Louis XIV lui-même honorait la vertu : ils résolurent de donner satisfaction au Saint-Siège. « Le Roi », dont la fermeté était fatiguée, le permit. Chacun d'eux, raconte Voltaire ², écrivit séparément qu'il était douloureusement affligé des procédés de l'assemblée; chacun d'eux déclare dans sa lettre qu'il ne reçoit point comme décidé ce qu'on y a décidé, ni comme ordonné ce qu'on y a ordonné. Innocent XII (Pignatelli), plus conciliant qu'Odiscalchi, se contenta de cette démarche. »

Dans la situation des choses et avec un roi tel que Louis XIV, il était difficile d'en exiger une qui fût plus décisive en faveur de la Chaire de saint Pierre. La réflexion avait fait naître des doutes sur la légalité ecclésiastique de la déclaration de 1682. Les Jansénistes s'en étaient emparés, comme toute opposition s'empare du principe ou du fait qui peut devenir une arme entre ses mains; ils en outraient les conséquences. En mêlant le nom de Jésuite à celui d'Ultramontain, ils espéraient battre ainsi en brèche le pouvoir du Pape, dont l'Eglise de France n'avait jamais songé à affaiblir la suprématie. Ils attaquaient tout afin de tout envenimer. Louis XIV aperçut que ce n'étaient point les anciennes doctrines de l'Eglise gallicane qui étaient menacées, mais l'ordre social et la Foi universelle. Le Jansénisme, en décriant l'autorité pontificale et en essayant de soufler au cœur du peuple la défiance contre les Jésuites, comp-

(1) *Cours d'histoire des Etats européens*, t. xxviii, p. 106.

(2) *Œuvres complètes de Voltaire. Siècle de Louis XIV.*, t. xxi, p. 506. Voici le texte même de la lettre : « Il n'a pas été dans notre intention de rien décréter, et tout ce qu'on a pu croire être un décret ne doit pas être regardé comme tel. »

fait, à l'aide des articles de 1682, mettre en suspicion le Saint-Siège et amener peu à peu les esprits à une rupture avec Rome, rupture qui finirait par la création d'une Eglise nationale. Ouvrir le schisme dans l'Unité, c'est donner aux révolutions politiques droit de suzeraineté dans l'Etat; Louis XIV pensa qu'il valait mieux reculer que de se placer sur un abîme sans fond. Il était roi dans toute la sublime acception du mot, roi surtout sachant faire respecter l'inviolabilité de sa couronne; mais, au-dessus de ses obligations comme prince, il avait des devoirs religieux à remplir. Il s'honorait d'être catholique; et, en s'adressant au Pape le 14 septembre 1693, il ne craignit pas d'en offrir un gage éclatant.

« Je suis bien aise, mande-t-il à Innocent XII, de faire savoir à Votre Sainteté que j'ai donné les ordres nécessaires pour que les choses contenues dans mon édit du 22 mars 1682, touchant la déclaration faite par le Clergé de France, à quoi les conjonctures passées m'avaient obligé, ne soient pas observées. »

Mise en regard des aveux faits par Bossuet ainsi que par les Evêques nommés, cette dépêche réduisait à une lettre morte la déclaration de 1682 en tout ce qu'elle innovait ou prescrivait d'enseigner contre le pouvoir spirituel. L'assemblée générale du Clergé avait, par entraînement ou par colère, adopté des mesures qui atteignaient à la liberté des consciences. Le Roi et les Prélats renouaient virtuellement aux points ecclésiastiques de la Déclaration : ces points tombèrent dans le domaine des factieux, des avocats ¹ et de quelques prêtres pour qui le bruit et l'intrigue sont un besoin. « Cette lettre, dit judicieusement une des gloires de la magistrature française ², fut le sceau de l'accommodement entre la cour de Rome et le Clergé de France, et le Roi remplit l'engagement qu'elle contenait. »

Les choses restèrent donc en l'état où elles étaient avant 1682. La Déclaration, répudiée individuellement par la majorité de l'assemblée et par Louis XIV, ne fut plus qu'un prétexte à de dangereuses nouveautés. Elle sera toujours un levier dont le Jansénisme et à sa suite les esprits ambitieux d'incrédulité ou de troubles, les prêtres amants de scandales, se serviront, en dehors des Gallicans sincères, pour miner l'Eglise et renverser les pouvoirs établis. Ce n'est pas de la théologie que nous faisons ici, mais de l'histoire. Nous n'argumentons pas sur

(1) L'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, s'exprime ainsi dans son ouvrage des *Vrais principes de l'Eglise gallicane*, p. 43 :

« Je dirai sans doute qu'on ne doit chercher nos libertés ni dans des *factum* d'avocats, plus jurisconsultes que théologiens, ni dans des maximes sans fondement solide, qu'on peut nier avec la même facilité qu'on les affirme, ni dans une jurisprudence qui tendait autrefois à tout envahir, et qui ne faisait que donner des chaînes au ministère ecclésiastique. »

(2) *OEuvres* de d'Aguesseau, t. XIII.

l'infailibilité du Pape et sur les droits impossibles de Rome au temporel des princes. Ces questions, qui n'en sont plus pour les hommes de religion et de monarchie, ne nous regardent que dans leurs rapports avec les événements et les caractères. Partout nous voyons les principes faussés de l'Eglise gallicane devenir une armure pour les schismes naissants; partout ils nous apparaissent comme le bouclier derrière lequel s'abritent des passions turbulentes ou des vanités égoïstes, qui n'ont pas dit leur dernier mot. Nous n'examinons point la force canonique des actes de 1682; nous constatons un fait. Ce fait, vrai sous Louis XIV, vrai au commencement de la révolution française, se réalise encore de nos jours.

Tandis que l'assemblée générale du Clergé cherchait à venger l'omnipotence de Louis XIV, devant laquelle le Pape Innocent XI n'humiliait pas la tiare, ce prince, laissant de côté les querelles intestines, s'efforçait de ramener les Hérétiques dans le sein de l'Unité. La paix de Nimègue l'avait montré l'arbitre des destinées de l'Europe : il crut que, afin d'éterniser son pouvoir et sa dynastie, il ne fallait en France qu'une seule Foi, qu'un seul Culte, comme il n'y avait qu'un seul Roi. Le Père Lachaise le faisait triompher de ses passions ainsi qu'alors il triomphait de ses ennemis par Catinat, Vendôme, Luxembourg, Noailles et Boufflers. Louis XIV était catholique : comme pour effacer le souvenir des chicanes de discipline suscitées à Innocent XI, le Roi songea à réaliser un projet que la Religion et la politique lui avaient inspiré. Les Sectaires devenaient pour lui un continuel sujet de défiance. « Mon grand-père, disait-il, aimait les Calvinistes, mon père les craignait; moi, je ne les aime ni ne les crains. » Dans son gouvernement intérieur, il leur avait prouvé que le temps de concessions était à jamais passé. Le Protestantisme se montrait envahissant de même que toutes les sectes et tous les partis beaucoup plus fidèles à leurs haines qu'à leurs principes. Richelieu avait démantelé leurs places fortes; mais les privilèges et les temples que l'édit de Nantes leur accordait subsistaient encore. Les Dévotés regardaient cet édit comme une œuvre de salut, comme une loi que le souverain n'oserait jamais violer. Dans des prévisions d'avenir, Grotius, quoique Hérétique lui-même, ne craignait pas, dès l'année 1645, de résoudre cette question, et il disait ¹ : « Que ceux qui adoptent le nom de Réformés se souviennent que ces édits ne sont point des traités d'alliance, mais des déclarations des Rois, qui les ont portées en vue du bien public, et qui les révoqueront si le bien public l'exige. » Cette décision du savant jurisconsulte n'effraya point les Sectaires. Ils se croyaient redoutables par leur nombre, par leur

Les Protestants et l'Edit de Nantes.

(1) Rivetiani Apologet. pro schismate, etc.; p. 22.

esprit remuant, par l'appui qu'ils tiraient de tous les royaumes livrés à l'erreur; et, avec Papire Masson, ils ne se prenaient pas à maudire le jour où leur Hérésiarque était né pour le malheur de la patrie¹.

On les vit se faire partout une arme de l'intolérance, et, comme Sainte-Aldegonde, l'un de leurs chefs les plus fervents, le mandait² à Théodore de Bèze le 40 janvier 1566, « trouver fort étrange qu'il y eût encore des hommes si tendres de cœur qui mettent en dispute si le magistrat doit mettre la main à punir par extérieure et corporelle punition et amendes l'insolence commise au service de Dieu et de la Foi. » Partout ils s'étaient emparés du pouvoir; à Genève comme en Hongrie, dans le Béarn ainsi qu'en Bohême, en Saxe et en Suède, dans les Cantons helvétiques et en Autriche, dans les Pays-Bas et en France, ils prirent à la lettre le conseil de Flaccus Illyricus, le centuriateur de Magdebourg : « Ils ravagèrent, suivant ses paroles³, les églises, et épouvantèrent les princes par la crainte des séditions plutôt que de souffrir un seul surplus. » Incessamment en guerre avec les diverses sectes qui se détachaient de l'Hérésie, on apercevait tous les partis, le luthérien, le socinien, le calviniste, l'anabaptiste, le quaker, l'anglican, le puritain, le gomariste et l'arménien, se réunir dans une étonnante communauté de pensées lorsqu'il fallait attaquer l'Eglise ou saper un trône. Ici on proscrivait les Catholiques pour le seul fait de leur religion, là ils ne pouvaient pas posséder; leurs enfants étaient de droit Luthériens. Le Sectaire que la conviction ramenait à la Foi de ses aïeux se voyait à jamais banni de sa patrie et dépouillé de ses propriétés. De pareilles lois existent encore en Suède et en Danemark. On les mitige quelquefois dans la pratique; mais à cette époque elles se trouvaient dans toute leur vigueur. En Angleterre et en Irlande la persécution contre les Papistes, que l'acte du Test venait de sanctionner, était le plus monstrueux des outrages fait à la tolérance et à la liberté. Louis XIV, avec sa profonde connaissance des hommes et des affaires, avec son merveilleux instinct du pouvoir, observait l'Hérésie dans ses diverses phases. Bossuet, le vainqueur de Claude et de Jurieu, l'initiait, par l'*Histoire des variations*, aux tendances désorganisatrices du Calvinisme. Les Jésuites, qui le combattaient depuis leur naissance, qui l'avaient rencontré sur tant de champs de bataille, corroborèrent par leurs

entretiens ou par leurs ouvrages la répulsion que le Roi manifestait. Les orages du passé servaient de leçon au présent et à l'avenir. Chacun savait avec Grotius¹ que « partout où les disciples de Calvin étaient devenus dominants, ils avaient bouleversé les gouvernements. L'esprit du Calvinisme, ajoute le savant Hollandais, est de tout remuer et de tout brouiller. » Ce fut cette pensée qui présida à la révocation.

Des mesures sévères avaient été adoptées, à partir de l'année 1664, pour restreindre l'édit de Nantes. La Réforme était sapée dans ses fondements; et, au moment où l'assemblée générale du Clergé se réunit pour proclamer les libertés de l'Eglise gallicane, il ne restait plus que l'ombre des concessions arrachées à Henri IV; car, dans ses *Mémoires d'Etat*, le chancelier Chiverny, qui a rédigé l'édit, déclare que² « peu à peu l'autorité du Roi l'a fait recevoir partout, à la honte et confusion de cet Etat. » Les Calvinistes habiles se soumettaient à l'Unité; d'autres, prévoyant des calamités prochaines, ne voulaient pas s'y voir exposés : ils revenaient au vieux culte tantôt par ambition, tantôt par crainte, tantôt par désir de plaire au Roi; mais ces retours dans le giron de l'Eglise, quel qu'en fût le prétexte, affaiblissaient le parti, et ne produisaient à la seconde génération que des Catholiques. Avec le prestige de puissance dont Louis XIV était armé, il eût été sage de laisser au temps et à l'Eglise le soin d'assoupir les derniers ferments de discorde religieuse. Le monarque était assez fort pour ne pas tourner contre ses sujets hérétiques les odieux décrets qui à l'extérieur déshonoraient le Protestantisme. Les princes et les peuples séparés de la communion romaine avaient donné un exemple de persécution : le droit de représailles était naturel. Louis XIV néanmoins eût agi avec plus de prudence s'il se fût contenté de surveiller les Dévoyés et d'encourager le Clergé et les Jésuites dans les missions entreprises pour répandre la lumière. Tous les esprits éclairés, toutes les familles ayant quelque avenir ou quelque fortune revenaient, par conviction ou par calcul, à la Foi de leurs ancêtres. Les Jésuites avaient imprimé ce mouvement, il fallait le seconder avec adresse, et ne pas fournir un motif de révolte ou de plainte à des populations que le fanatisme pouvait rendre dangereuses.

Jusqu'en 1682, le plan tracé par les Pères de la Compagnie de Jésus avait réussi; Louis XIV l'appliqua aux Protestants de Strasbourg, il obtint le même succès : mais alors le chancelier Le Tellier et Louvois, son fils, s'emparèrent de ce succès pour porter le dernier coup aux Huguenots, et l'annulation de l'édit de Nantes fut décidée en principe.

La ville de Strasbourg était enfin acquise au

(1) On lit dans les *Eloges* de Papire Masson, p. 438 : « Hæc de vitâ Calvinî scribimus neque amici neque inimici, quem si labem et perniciem Gallis dixerio, nihil mentiar. Atque utinam aut nunquam natus esset aut in pueritiâ mortuus; tantum enim malorum intulit in patriam, ut cunabula ejus merito detestari atque odisse debeas. »

(2) *Antidote*, p. 10.

(3) Flaccus Illyricus vociferabatur potius vastitatem faciendam in templis et principes seditionem metu terrendos, quam linea saltem vestis admittatur. (Melch. Adam. in *Vit. philos.*, p. 496).

(1) Grotius, in *Animad. Rivetii*, op. I, 4, p. 649.

(2) *Mémoires d'Etat* de Chiverny, p. 516, édit. de 1636.

royaume; l'Hérésie y dominait, et l'évêque François de Furstemberg, ainsi que son chapitre, s'étaient vus forcés de chercher un refuge à Molsheim. Louis XIV prit possession de cette nouvelle clef de la France; son premier soin fut d'y créer un séminaire et un collège; il en confia la direction aux Jésuites. Le 8 juillet 1682, l'Evêque et le grand chapitre s'engagèrent par contrat à pourvoir à la subsistance de douze Pères de la Compagnie, et, au nom de la Société dont il était le membre, Jean Dez¹ accepta ces conditions. Les Jésuites procédèrent à Strasbourg par la douceur et par la tolérance. Sur les pas des Pères Dez et Scheffmacher, qui connaissaient les mœurs, les préventions et la franchise de leurs compatriotes, ils se mirent d'abord à évangéliser le peuple des campagnes. Une grande partie de l'Alsace était Protestante, des Jésuites allemands lui furent envoyés comme messagers de paix et de salut. Le Père Dez, profond théologien, ouvrit des conférences, il publia des livres dont la réunion à l'Eglise romaine formait toujours le sujet. Il fallait convaincre les esprits et gagner les cœurs. Dez et Scheffmacher ne reculèrent devant aucune difficulté. Les Sectaires reconnaissaient pour chefs Pistorius et Stachs. Le Jésuite les amène à convenir de leurs erreurs, ils abjurent l'Hérésie dans la vieille cathédrale de Strasbourg, où ils l'ont si souvent prêchée. Ulric Obrecht est, par sa science et par sa vertu, une des lumières du Protestantisme; Péllisson et Bossuet, avec qui il a souvent conféré de vive voix, ou par écrit, l'ont à peine ébranlé: le Père Dez tente cette conquête, qui en décida beaucoup d'autres, et, en 1684, Obrecht part pour Meaux. Il vient, dans un juste sentiment d'admiration, renoncer à l'Hérésie entre les mains de Bossuet lui-même. Le nouveau Catholique voulut donner des gages de sa foi à l'Eglise et aux Jésuites; il traduisit les œuvres de controverse du Père Dez, et il secondait activement l'impulsion catholique.

Dans l'Etat présenté à la diète de Ratisbonne après la paix de Ryswick, on trouve le nom de toutes les cités, de tous les villages de l'Alsace où les Jésuites portèrent le germe de la vraie Foi: en se rendant compte des obstacles qu'ils eurent à vaincre, on s'étonne du zèle et de la patience qu'il fallut déployer pour arriver à un pareil résultat. Ils ne s'adressaient pas en effet à des hommes qu'une instruction première préparait à recevoir la vérité; ils avaient à faire pénétrer dans les cœurs des idées que les populations s'étaient habituées

à regarder comme des superstitieuses croyances. Cependant ils ne désespérèrent point de leur cause. En quelques années, ils surent si merveilleusement disposer ces natures grossières, ils reçurent tant d'abjurations publiques ou secrètes que le nombre des Catholiques surpassa même leur attente. Les fruits abondants qu'ils recueillaient persuadèrent à Louis XIV et à ses conseillers que rien n'était plus facile que d'obtenir partout de semblables triomphes. Les Jésuites avaient réussi en Alsace par des voies de douceur et d'équité; on crut que le Protestantisme, qui cédaît au raisonnement, s'empreserait de se rendre à la menace. Le vieux chancelier détestait les Dévoysés; son fils, le terrible ministre de Louis XIV, ne les aimait pas, parce qu'il croyait que Colbert, son rival dans la confiance du Roi, était leur protecteur. Un grand nombre d'Evêques pensaient qu'il importait au repos futur de l'Eglise d'en finir avec une secte qui, sous huit monarques, avait toujours semé le trouble dans l'Etat. Le Parlement lui-même et l'Université de Paris s'associaient à ces vœux; l'affaire fut soumise au conseil.

Une femme plus vieille que Louis XIV, âgée de quarante-sept ans, mais pleine de discrétion, d'esprit et d'ambitieuse amabilité, acquiescerait sur son caractère une influence irrésistible. C'était madame de Maintenon, dont tous les écrivains ont plutôt fait la satire que l'histoire. Cette femme, que la misère avait poussé à unir sa jeune destinée à celle de Scarron, le burlesque poète du dix-septième siècle, séduisit le Roi par ses vertus, comme La Vallière, Montespan et Fontanges l'avaient séduit par leur beauté. Après la mort de la reine Marie d'Espagne, il osa descendre de son trône pour y faire asseoir secrètement une de ses sujettes. La position qu'il allait créer à la marquise de Maintenon parut si exceptionnelle au Père Lachaise, qu'il essaya de dissuader Louis XIV de ses projets. Le monarque résista aux avis de son confesseur, et madame de Maintenon ne pardonna jamais à ce Jésuite la franchise dont il avait fait preuve. Néanmoins ce fut le Père Lachaise qui, en présence de François de Harlay, archevêque de Paris, du chevalier de Forbin, de Montchevreuil et de Bontemps, valet de chambre du Roi, officia à la cérémonie du mystérieux mariage, dont la date doit remonter à l'année 1685. Maîtresse du cœur de Louis, connaissant ses majestueuses faiblesses, et le dominant par une raison toujours lucide et toujours modeste, la nouvelle épouse ne craignit pas de seconder les vues du chancelier Le Tellier et des Catholiques¹.

Madame de Maintenon et Louis XIV.

Le père Lachaise s'opposait à leur mariage.

(1) Ce Père Dez est le même qui apporta en France la bulle d'excommunication contre Louis XIV. Il fut, en 1688, choisi par le Roi pour accompagner le Dauphin et le duc du Maine dans la campagne que couronna la prise de Philipsbourg, de Manheim et de Trèves. Quand il fallut se séparer, le Dauphin dit au Jésuite: « Je ne sais, mon Père, si vous êtes content de moi autant que je le suis de vous; mais, si je fais encore une campagne, je n'aurai d'autre confesseur que vous. »

(1) Schell est moins sévère que nous à l'égard de madame de Maintenon. Voici le portrait qu'il en trace dans ses *Etats européens*, tom. xxix, pag. 151 :

« Madame de Maintenon conserva son ancienne modestie; mais elle partagea avec le Roi le fardeau du gouvernement, sur lequel elle eut pendant trente ans la plus

Les Jésuites furent consultés sur la mesure. Les Jésuites, sous ce règne, apparaissent comme les confidents de Louis XIV et de ses ministres : il y en avait un dans chaque illustre famille. Le Père Bouhours était le commensal du grand Colbert ; et souvent ce ministre, qui a fondé en France le crédit et l'industrie, appelait Bourdaloue à Sceaux pour délibérer avec lui et avec Tronson, supérieur général de Saint-Sulpice, sur des négociations qui intéressaient le royaume ¹. Les Jésuites, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne, s'étaient vus, ainsi que dans leurs Missions au delà des mers, en butte aux cruautés des Sec-taires. Mieux que personne, ils avaient expérimenté leurs tortures, et ils n'ignoraient point que leur intolérance était partout sans pitié. Cependant, au milieu de cette atmosphère de rigueurs dont ils se sentent enveloppés, en face de ces excès de zèle que chacun manifeste, soit pour satisfaire ses passions religieuses, soit pour assurer la paix à la France, les Jésuites se trou-vèrent divisés sur l'opportunité de la révocation de l'édit de Nantes.

Il existe aux archives de l'Etat deux mémoires adressés à Louis XIV ; ils traitent à fond cette grave question. L'un fut écrit par d'Aguesseau, intendant du Limousin, et présenté au nom des Jansénistes ; l'autre était rédigé et appuyé par la Compagnie de Jésus. Ces mémoires, dont Rulhière eut connaissance lorsqu'il écrivit ses *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, concluent tous deux, par des motifs différents, au maintien de l'acte de 1598. Mais ils sont sans signature, ils révé-lent seulement leur authenticité par les traces que le temps y a laissées ; on ne peut les accueil-lir qu'avec réserve : il faut donc, pour appré-cier la situation des partis, consulter les histo-riens de l'époque. Elie Benoît, protestant réfugié, a publié un ouvrage sur les causes de l'exil de ses coreligionnaires, il accuse le Père Lachaise d'être l'auteur de l'ordonnance de révocation et de toutes les calamités qui s'ensuivirent. Schœll lui-même, ordinairement si modéré, reproche au confesseur de Louis XIV d'avoir été, avec madame de Maintenon et Louvois, l'adversaire le plus actif des Huguenots.

grande influence. Son esprit juste, mais manquant de vues élevées, ne la préserva pas, dans cette position difficile, d'erreurs et de fautes ; mais elle ne mérite pas les reproches qui lui ont été faits par l'aveugle prévention. Ses intentions étaient toujours droites ; elle obéissait à la voix de sa conscience ; elle soumettait constamment sa manière de voir à celle de son royal époux. Si l'ambition a été le premier mobile de ses actions, elle l'a bien expié par trente années d'ennui...

« Ce n'est pas que nous croyions nécessaire de repous-ser le reproche de dévotion que le fanatisme irréligieux adresse à l'ami de Louis XIV. Quant à la persécution qu'éprouvèrent les Protestants, elle en fut innocente... »
(4) Il existe une lettre de M. Tronson au père Bourda-loue, à la date du 7 octobre 1680, par laquelle le Supérieur demande un rendez-vous au Jésuite, afin de conférer sur une affaire dans laquelle Colbert désirait avoir l'avis de l'un et de l'autre.

Ces assertions durent nécessairement se trou-ver sous leur plume. Ils étaient persécutés et proscrits, ils s'en prenaient aux Jésuites, qui n'avaient jamais cessé de les combattre. Quoique écrivant sans apporter aucune preuve, aucune autorité à l'appui de leurs dires, ils ont con-vaincu tous ceux qui ne demandaient pas mieux que d'accepter une version hostile à la Société de Jésus.

D'autres annalistes, en recueillant les souve-nirs de la génération contemporaine, n'ont pas été aussi explicites. Les uns n'avaient aucune affinité avec les Jésuites, les autres étaient leurs rivaux. Néanmoins, ils s'accordent pour mettre les Pères de l'Institut hors de cause. L'abbé de Choisy, qui vivait à la cour, qui en connaissait et en divulguait les intrigues, expose les événe-ments d'une manière toute différente. Il raconte que Louvois, toujours jaloux de son crédit, était inquiet des entretiens que l'archevêque de Paris, le Père Lachaise et Pélissou avaient avec Louis XIV. Ces trois hommes, que le monarque consultait, tendaient à affaiblir ou à détruire le Calvinisme en France ; mais leur système repous-sait les moyens violents et personnels. « Louvois, continue Choisy après cet exposé de la situation, voulut couper court à ces entretiens, qui lui devenaient suspects, et, sans tant de façons, il pressa fortement la révocation de l'édit de Nantes. Le Roi mit la chose en délibération dans son conseil ¹. »

Il y avait alors dans ce conseil un vieillard dont Bossuet a célébré le patriotisme, c'était le chancelier Le Tellier ; il étudiait depuis long-temps et pas à pas la marche des Dévoysés de l'Eglise ; il venait de les saisir, en 1683, dres-sant un plan d'union générale dans les provinces de Poitou, de Saintonge, de Guyenne, de Dau-phiné et de Languedoc, il savait que les ministres du culte réformé mettaient les armes aux mains des montagnards, et que ces *Mission-naires bottés*, ainsi que les Huguenots les sur-nommèrent, ne cherchaient qu'à fanatiser des multitudes ignorantes. Le Tellier se sentait frappé à mort ; avant de mourir, il souhaitait avec passion d'attacher son nom à la mesure dont il avait toujours été le promoteur le plus énergi-que. Le 22 octobre 1685, en scellant l'édit de révocation, le chancelier put s'écrier comme Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum, Do-mine.* »

Louis XIV avait cru étouffer le Calvinisme ; par la persécution, il lui donna une seconde vie. L'exercice du culte réformé était interdit même dans les maisons particulières ; quinze jours après la publication de l'ordonnance royale, tous les ministres qui n'auraient pas renoncé à l'erreur devaient sortir du territoire de France, et ceux qui se convertissaient au Catholicisme étaient

(4) *Mémoires de Choisy*, t. LXIII, p. 284 (édit. Petitot).

Le père
Lachaise
accusé.

comblés de faveurs. Les Protestants ne pouvaient ni émigrer ni transporter à l'étranger leur fortune, sous peine des galères ou de la confiscation. Avec l'esprit d'intolérance dont Louvois était animé, un semblable décret ne devait enfanter que des injustices. Elles eurent lieu; elles amenèrent de sanglants résultats. Quelle part les Jésuites y prirent-ils? Le marquis de La Fare, leur ennemi, avoue dans ses *Mémoires* ¹, « que le Père Lachaise, confesseur du Roi, n'avait pas lui-même été de l'avis des violences qu'on a faites. » Duclos s'écrie ² : « Le Père Lachaise, dont on vantait la douceur, ne pouvait-il pas persuader à son pénitent qu'il n'expierait pas le scandale de sa vie passée par des actes de fureur. » Oroux, répondant d'avance à cette accusation sous forme dubitative, ne craint pas de dire, en parlant de Lachaise ³ : « Il s'éleva en particulier hautement contre l'exhumation des cadavres des Protestants traînés sur la claie et jetés à la voirie. Il représenta fortement à Sa Majesté tout ce que cette action avait d'odieux et de barbare; aussi, le ministre Jurieu ⁴, plus équitable à son égard que ne l'ont été quelques écrivains, même catholiques, ne pouvait-il pas s'imaginer qu'il fût capable des procédés sévères dont se plaignait la prétendue réforme. »

Nous sommes par principe et par conviction opposé à toute espèce de rigueur contre les croyances qui ne se traduisent pas en révolte. Violent les consciences, appeler au martyre un culte ou un parti que l'on peut tuer par le raisonnement, qu'il est si aisé de laisser mourir dans les langueurs de l'indifférence, c'est le raviver dans le sang, c'est déshonorer la cause de la vérité en la faisant défendre par des fanatiques ou par la force brutale. Louis XIV et tous ceux qui s'associèrent à la révocation de l'édit de Nantes n'avaient sans doute pas calculé les excès que le désespoir des Huguenots allait provoquer; ils crurent que la masse obéirait sans répugnance, et que la crainte comprimerait les moins résignés. Ce fut une erreur déplorable. On a vu la conduite du Père Lachaise dans ces événements; il reste à raconter ce que firent les autres Jésuites.

De 1682 à 1688, ils organisent des missions à Troyes, à Lunel, à Vitry, à Orbec, à Soissons et à Bourges. Chénard, curé de la ville d'Alençon, y appelle le Père du Parc; les entretiens du Jésuite ramènent plusieurs hérétiques à l'Unité. La Compagnie de Jésus prévoyait les malheurs que l'opiniâtreté des Sectaires entraînerait; elle s'efforça de les conjurer en répandant partout les lumières de la Foi. Des enfants de Loyola accoururent avec les Capucins dans les provinces où le Calvinisme est encore vigoureux.

Ils prêchent, ils évangélisent en même temps dans le Roussillon et dans le Poitou, dans l'Alsace et dans le Languedoc, dans l'Aunis et dans le Béarn. Il y avait de grands services à rendre à l'Eglise et au pays; les Jésuites les plus célèbres donnent l'exemple. Le Père Bourdaloue s'arrache aux applaudissements de la cour, afin d'éclairer, par sa nerveuse dialectique, les Protestants de Montpellier. La Rue, dont de beaux succès littéraires ont consacré le nom, s'élance dans les campagnes du Languedoc. Comme l'éloquent capucin Honoré de Cannes, il fait toujours entendre des paroles conciliatrices; mais ces paroles semblent frappées de stérilité. Les conversions qu'ils opèrent ne produisent dans les cœurs qu'une répugnance plus invincible. Dans ces Missionnaires, livrés à l'ardeur du zèle, le Huguenot ne voit que des avant-coureurs de la persécution. Le ministère pacifique reste presque sans efficacité sur l'enthousiasme des populations auxquelles on impose un retour immédiat à la vieille Foi. Elles résistent en attendant le martyre, ou elles accusent de lâcheté et d'apostasie leurs coreligionnaires qui ne montrent pas la même obstination. Les hautes classes se prêtent plus facilement que les autres à l'apostasie des Missionnaires. Pour se laisser convaincre, elles avaient, en dehors de leur éducation, des instincts conservateurs, des motifs ambitieux que l'isolement auquel on les assujettissait ne pouvait satisfaire; mais le peuple des campagnes n'acceptait pas avec autant d'empressement les ordres royaux. On lui disait qu'au bout de ces révoltes de l'esprit il faudrait avoir recours à la force; le peuple qui n'avait rien à perdre défiait la violence, en se livrant à son sauvage enthousiasme. Cette irritation produisit la guerre des Cévennes et Cavalier, qui vendra ses camisards pour avoir l'honneur de traiter avec le maréchal de Villars.

La révocation de l'édit de Nantes devint une source de récriminations amères contre Louis XIV et les Jésuites, auxquels on imputait cette mesure. Les Hérétiques de toutes les sectes et de tous les pays avaient dépouillé de leurs biens, emprisonné, proscrit ou égorgé les fidèles; ils avaient brisé, comme un hochet d'enfant, la liberté et le droit d'association; ils descendaient même jusqu'au fond des consciences pour imposer le parjure ou l'apostasie. Mais, à la nouvelle que le roi de France rend à leurs coreligionnaires une partie des maux qu'ils firent peser sur les Catholiques, une indignation de commande s'empare de tous les esprits. Les Dévoysés de l'Eglise refusèrent à Louis XIV la faculté de persécuter l'Hérésie, quand l'Hérésie, s'attribuant le monopole de l'intolérance, sévissait partout où elle pouvait glisser ses ministres et sa croyance. Ceux qui venaient de repousser du sol de la patrie les Catholiques inébranlables dans leur Foi, s'émurent jusqu'à

Bourdaloue et La Rue.

Peu d'effet que ces missions produisent.

La révocation de l'édit de Nantes appelle la persécution sur les Jésuites de Hollande.

(1) *Mémoires de la Fare* (édit. Petitot), t. LXV, p. 234.

(2) *Mémoires de Duclos* (édit. Petitot), t. LXXV, p. 188.

(3) *Histoire ecclésiastique de la cour de France*, tom.

II, pag. 354.

(4) *L'Esprit de M. Arnauld*, t. II.

la fureur, en recevant, au foyer de l'hospitalité calviniste, les Huguenots qui émigraient.

Il y eut des douleurs de convention et des colères instruites à feindre, car, dans le fond de leurs âmes, il n'était pas possible que les Sectaires ne reconnussent aux autres le droit d'user d'un principe dont ils avaient si largement abusé ; mais il fallait déplacer la question pour égarer les multitudes et fausser l'esprit de l'histoire. Les Protestants réussirent dans leur double entreprise. De Genève et de Londres, il ne s'éleva qu'un cri contre l'intolérance de Louis XIV ; ce cri retentit encore ; en Hollande, il évoqua des hommes qui ne se contentèrent pas de faire écho ; là, les Protestants dédaignèrent le rôle de martyrs pour celui d'inquisiteurs.

Par sa position inexpugnable, par son commerce sur tous les marchés du monde, par ses victoires navales et par son besoin d'alimenter les révolutions dans les autres Etats, la Hollande était devenue, en moins d'un siècle, une des puissances les plus redoutables de l'Europe. Elle ouvrait son sein à tous les mécontents ; elle accueillait toutes les ambitions déçues ; elle soulevait toutes les plumes qui se vendaient à ses libraires ; elle faisait la guerre à coups de canon et à coups de calomnies ; elle outrageait ceux dont elle ne pouvait triompher. Forte de la bravoure à froid de ses enfants, plus forte encore du talent de ses amiraux et de ses diplomates, elle jetait dans la balance européenne une épée ou un pamphlet. Elle accueillit les Jansénistes vaincus ; elle fut pour eux une terre de promesse, comprenant bien que les disciples de Jansénius étaient un levier dont elle aurait toujours l'emploi contre l'Eglise universelle. Guillaume d'Orange avait un autre but. Le Catholicisme, en Angleterre, sortait de ses ruines avec la Compagnie de Jésus ; cette résurrection allait donner un trône à ses ambitieux calculs ; le Stathouder n'épargnait rien pour y arriver. La révocation de l'édit de Nantes fut un nouveau prétexte offert à son ardeur contenue : il le saisit avec avidité, et ce prince, qui ne croyait qu'à son intérêt, se montra zélé Protestant, parce que Louis XIV et Jacques II étaient fervents catholiques. Il y avait des Jésuites dans les Provinces-Unies ; il fit retomber sur eux le poids de ses vengeances. Persécuter les Catholiques et la Société de Jésus, c'était offrir des arrhes à ses complices préparant la révolution de 1688, et se faire un appui de tous les Huguenots ; Guillaume joua la partie avec autant d'adresse que de bonheur.

A cette époque, l'Institut possédait en Hollande quarante-cinq résidences qu'administraient soixante-quatorze Pères. Afin de légitimer les moyens coercitifs, qui enfin avaient un prétexte, on transforma le roi de France en Jésuite 1 ;

(1) Persequente reformam religionis homines Reges Gallie de numero Jesuitarum.

tout aussitôt, ce seul titre fut un arrêté de proscription. Les églises qu'ils occupaient furent soumises à d'exorbitantes amendes ; on traîna dans les prisons les Missionnaires et leurs adhérents ; la profanation et le sacrilège marchèrent tête levée. Dans la Frise, le Père Ernest de Wissenkerke est en butte aux menaces des Sectaires ; il s'y soustrait en fuyant d'asile en asile. A Zutphen, dans la Gueldre, à Alkmaër, à Hoorne, à Enkhuysen, à La Haye et à Utrecht, des manifestations semblables eurent lieu. Le Protestantisme est encouragé par les Jansénistes belges ou réfugiés ; ils l'excitent contre les Pères, en tâchant de séparer la cause de la Compagnie de celle des autres Catholiques. On veut abattre le drapeau, afin de disperser ou d'affaiblir l'armée. Les Etats-Généraux mettent en discussion l'existence des Jésuites ; un décret d'exil définitif est imminent ; le supérieur de la Société en Hollande écrit à ses frères le 2 novembre 1685 :

« Dans l'état critique où se trouve notre Mission par suite des mesures rigoureuses prises en France, je fais part à nos Pères de plusieurs observations dont ils voudront bien tenir compte.

» 1^o Je recommande instamment aux prières et aux sacrifices de tous la situation de notre Compagnie. Je n'impose aucune prière d'obligation ; j'aime mieux m'en rapporter au bon esprit et au zèle dont chacun est animé, bien persuadé que, de cette manière, j'obtiendrai plus que je ne pourrais jamais exiger ;

» 2^o Que chacun se tienne modestement à son poste ; qu'on ne fasse rien qui puisse offenser qui que ce soit, et accroître le danger auquel nous sommes exposés ;

» 3^o Que chacun sache à temps et avec prudence cacher ce qui pourroit compromettre nos personnes et notre sacré ministère auprès des hérétiques, ou confier en mains amies et sûres ce qui sera jugé devoir être soustrait aux recherches de nos ennemis, et l'on aura soin de s'en faire délivrer un reçu.

« 4^o Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'on venoit à ordonner notre proscription actuelle ou future, il faudroit l'accepter avec toute la résignation qu'inspire le Christianisme et la souffrir avec la patience des Apôtres. Alors, on pourroit se retirer dans les localités qui offrent le plus de sécurité, comme, par exemple, dans les fermes, dans les maisons de campagne de nos amis, et s'y tenir bien cachés.

» Avec ces précautions, j'espère que nous nous tirerons d'affaire.

» Je vous supplie tous d'employer ces moyens et d'autres encore, s'il s'en offre de meilleurs, pour le bien de la Mission. »

Telles sont les précautions secrètes qu'à la veille des calamités adoptent ces hardis conspirateurs. Les Etats de Hollande vont appeler sur leurs têtes la vengeance du ciel et des hommes : on les dénonce comme la pierre angulaire de la

Leur position dans ce pays.

L. Ném. n. Etat. née.

politique ; on les accuse de toutes les mesures dont les princes croient devoir s'entourer dans l'intérêt de leur couronne. Eux s'adressent aux chefs parlementaires de la république des Provinces-Unies, et, dans un mémoire, ils présentent leur défense. Hollandais, ils arguent de leur droit de citoyen ; Catholiques et prêtres, ils font valoir que la liberté de conscience est aussi bien pour les Jésuites que pour les Gomaristes ou les Arminiens. Ils ne demandent pas de privilèges, ils ne réclament pas de subvention pour élever la jeunesse et fortifier leurs frères dans la Foi ; ils veulent rester libres sous un gouvernement qui a proclamé la liberté.

Ce mémoire était embarrassant, parce qu'il posait la question avec netteté. Les Jésuites hollandais affirmaient, ils prouvaient que des motifs purement humains avaient seuls décidé Louis XIV à révoquer l'édit de Nantes. En même temps ils écrivaient au Père Lachaise : « On assure, dans ce pays, que vous êtes l'auteur des persécutions exercées en France contre les Calvinistes, et l'on cherche à s'en venger sur nous. Le comte d'Avaux connaît notre position, et vous en rendra compte à Paris. Nous vous supplions, par l'amour que vous avez pour notre Mission et pour l'Eglise, de faire modifier aux Etats ce jugement inique sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et, s'il est possible, de détourner le coup qui nous menace. »

Il y avait pour vicaire apostolique, en Hollande, un prêtre de l'Oratoire, que le Saint-Siège venait d'élever à la dignité d'archevêque de Sébaste. Il se nommait Pierre Codde et succédait à Jean de Néercassel, qui, sous le titre d'évêque de Castorie, s'était montré tout dévoué aux doctrines du Jansénisme. Pierre Codde l'imita dans ses erreurs ; disciple de l'*Augustinus*, il se prit à exciter contre les Jésuites la tempête qui grondait déjà. Les Pères de l'Institut étaient depuis longtemps en hostilités ouvertes avec ces deux vicaires apostoliques. Codde, représentant du Saint-Siège, aimait mieux donner satisfaction à ses haines théologiques que de soutenir de son autorité et du crédit de ses parents à Amsterdam le Catholicisme mis en cause. L'archevêque de Sébaste se fit l'auxiliaire de l'Hérésie ; il accusa les Jésuites, il essaya d'entraîner dans ses idées schismatiques les fidèles dont il devait éclairer et maintenir la Foi. Avec Quesnel, son confrère de l'Oratoire, il en appelait des décisions pontificales aux Etats-Généraux de la Hollande protestante. Pour couvrir ses erreurs, il transformait en docteurs de l'Eglise les partisans de Luther ou de Calvin ; afin de rétablir l'Unité que ses intrigues compromettaient, il sollicitait la décision de quelques laïcs, divisés eux-mêmes en autant de sectes que de familles. La cour de Rome jugea que ce scandale devait cesser ; le 3 avril 1704, un bref émané du Saint-Siège déposa l'archevêque

de Sébaste. Les Etats-Généraux avaient senti qu'un pareil auxiliaire était plus utile dans leur guerre contre les Jésuites que toutes les spoliations et les moyens acerbes ; ils prirent parti en sa faveur. Le nouveau vicaire apostolique, Cock, reçoit ordre de sortir des Provinces-Unies ; on chasse en même temps les ecclésiastiques séculiers qui adhèrent aux injonctions du Souverain-Pontife ; mais les Jésuites éludaient avec tant de sagacité les mesures prises, ils s'étaient si bien renfermés dans le cercle de leurs attributions, que les Hérétiques n'avaient jamais trouvé un prétexte spécieux pour réaliser leur plan.

Le 27 mars 1705, les Etats-Généraux font citer à leur barre les Pères Jean de Bruyn, supérieur de la mission, François Vanhies, Jacques Claesman et Charles Vanderburgh. Le syndic Akersloot leur déclare « que les très-puissants seigneurs des Etats, désirant mettre fin aux divisions qui existent entre les Catholiques, ont jeté les yeux sur les Jésuites, et qu'ils les somment d'avoir à s'employer auprès du Pape pour rétablir M. Codde dans ses fonctions de Vicaire apostolique, ou pour satisfaire en tout point aux réclamations des Jansénistes. » A cet ultimatum, le Père de Bruyn ne se déconcerte pas, il demande de quelle manière les Jésuites doivent s'y prendre afin d'obtenir ce résultat. Pour toute réponse, le syndic lit une seconde fois les propositions, et il ajoute qu'il faut absolument que, par l'entremise des Jésuites, Pierre Codde soit réintégré dans sa charge avant le 45 juin. La menace des Hérétiques s'abritait sous le manteau du Jansénisme ; les Pères de l'Institut comprirent que l'alternative qui leur était laissée devenait pour eux une occasion de chute ; ils ne furent pas tentés de s'abaisser en présence de ces menées. Le 6 avril 1705, Bruyn écrit à Rome, mais il prévient les Etats que sa lettre n'exercera aucune influence sur les déterminations pontificales, et qu'elle a été rédigée en ce sens. Le 9 mai, la réponse attendue arrive ; elle était telle que les Jésuites la pressentaient. Leur expulsion en dépend ; ils n'ont pas voulu que l'Eglise fit un sacrifice de dignité pour obtenir une liberté précaire.

Depuis plus de vingt ans on les tenait sous le coup de l'exil. On avait fomenté l'insurrection et organisé le pillage contre eux ; la révocation de l'édit de Nantes n'apparaissait plus comme leur œuvre ; mais le Protestantisme hollandais, dont la vengeance avait été morcelée, désirait accorder à ses alliés du Jansénisme une prime d'encouragement. Le 20 juin 1705 les Pères furent bannis des Provinces-Unies.

Il y a dans la Société de Jésus une persévérance si pleine de ténacité, les enfants de Loyola sont si bien façonnés à braver les chances de toute sorte, que la proscription les effraie beaucoup moins que le bonheur. On dirait qu'elle

Les
Jésuites
aux
Etats-gé-
néraux.

Ils
écrivent
à Rome,
sur l'or-
dre des
Etats.

arche-
que de
Sébastie
à l'Oratoire
de Sébastie.

fut toujours la condition de leur existence, et que cette vie d'agitations et de combats est pour eux un élément de succès. Comme tant d'autres Ordres religieux, ils pouvaient, jouissant des travaux et de la gloire de leurs anciens, descendre en paix le fleuve et s'endormir sur les flots devenus faciles. Les Jésuites pensèrent qu'à remonter sans cesse le courant le bras se fortifie. La tête haute, l'œil ouvert, la poitrine tendue et déchirée, ils aimèrent mieux s'avancer vers le port auquel ils n'abordaient jamais, mais d'où des voies amies, des émules quelquefois, les encourageaient dans cette lutte hardie. On les bannissait, ils trouvent moyen de résister. Leurs fidèles sont peu nombreux, ils se sentent dispersés, inquiets; les Jésuites les rassurent, ils font passer dans les cœurs catholiques la sérénité de leurs âmes; ils leur inspirent la force de regarder sans pâlir les tribulations que l'Hérésie leur réserve. Au mois de février, les Etats songent à mettre un terme à cette situation. Les Pères comparaissent encore devant eux; on les somme de faire ratifier par le Saint-Siège, dans l'espace de trois mois, l'ultimatum proposé, ou de se voir exclus à perpétuité des possessions hollandaises. L'Eglise, par l'intermédiaire du cardinal Paulucci, répondit au Père de Bruyn :

« C'est avec une vive douleur que Sa Sainteté a reçu l'exposition des tristes événements rapportés dans la lettre de votre Paternité du 28 février de l'année dernière, à savoir l'intimation à vos confrères et à vous, de la part des Etats de Hollande, de quitter leur territoire dans l'espace de trois mois, sous peine d'être punis comme perturbateurs du repos public, avec la clause, toutefois, que si, dans cet intervalle, les dissensions qui règnent entre les communautés catholiques romaines disparaissent entièrement, il vous sera loisible d'aller présenter aux Etats votre requête pour une prolongation de séjour; mais que, ce délai une fois expiré, on sévirait contre vous, et que, de plus, toutes vos églises et chapelles seraient fermées pour n'être plus rouvertes. Sa Sainteté comprend très-bien que cet orage a été soulevé contre vous par les menées des Jansénistes, qui mettent tout en œuvre pour attirer sur vous, innocents, pacifiques, cet exil qu'ils méritent eux-mêmes à tant de titres. Elle s'est grandement étonnée de voir les Etats pousser la condescendance en faveur de ces réfractaires non-seulement jusqu'à laisser pleine liberté aux trames des véritables auteurs et fauteurs de ces discordes, mais à se voir entraîner, par leurs manœuvres secrètes, à des arrêts indignes, ce semble, de l'équité naturelle des Etats, en même temps que de l'affection de Sa Sainteté n'a cessé de leur témoigner par tous les bons offices que sa conscience lui a permis.

» Du reste, Sa Sainteté n'ignore pas que la raison de cette mesure, tirée des divisions qui

existeraient entre les congrégations catholiques, est absolument fausse. Les vrais Catholiques de Hollande, en même temps qu'ils conservent l'obéissance au Saint-Siège, entretiennent la paix parmi eux. C'est à tort qu'on donne le nom de Catholiques aux Jansénistes, honteusement rebelles au Saint-Siège; ils sont regardés par le Souverain Pontife non-seulement comme excommuniés et séparés de l'unité de l'Eglise romaine, mais encore condamnés, repoussés comme ennemis de l'Eglise et de l'autorité pontificale.

» Sa Sainteté désire qu'au plus tôt vous rappeliez de sa part ces faits aux représentants des Etats, attendant de leur justice et de leur prudence pour vous un traitement moins sévère, et pour les autres répression de leur audace. Que si la violence et l'intrigue de ces derniers prévalaient sur vos justes demandes, et que, malgré votre innocence, il vous fallût subir l'exil décerné contre vous, le Saint-Père vous exhorte à soutenir cette calamité avec cette force et cette constance d'âme dont votre vertu éprouvée lui donne les garanties. Sa pensée pleine de sollicitude vous suivra lorsque, selon l'avertissement de l'Evangile, bannis d'une région, vous fuirez dans une autre, après avoir secoué la poussière de vos pieds sur eux, en témoignage de leur obstination à repousser le salut. Elle vous engage à vous souvenir que, pour la gloire de Dieu et la défense de l'Eglise, non-seulement l'exil, mais encore les tourments, mais la mort, s'il le faut, doivent être subis avec patience, et même accueillis avec joie, et que le divin Sauveur donne surtout le titre de bienheureux, avec promesse du royaume des Cieux, aux persécutés pour la justice. En témoignage de sa charité paternelle, elle vous départit avec effusion de cœur la bénédiction apostolique. Et moi, qui, par ses ordres, écris à Votre Paternité, je demande à Dieu, pour vous, avec l'accroissement des dons spirituels, toutes sortes de prospérités.

» J. Cardinal PAULUCCI. »

Il ne restait plus aux Jésuites hollandais qu'à subir l'ostracisme dont les Jansénistes faisaient une loi aux Protestants. Le 16 juin 1708, les Etats ne leur accordaient que vingt-quatre heures pour avoir à fuir leur patrie et à abandonner leur troupeau formé dans la souffrance; les Jésuites ne purent se décider à ce sacrifice. On les menaçait de mort, s'ils n'obtempéraient point à l'injonction des Etats: ils se réfugièrent dans la province d'Utrecht; de là, ils calmèrent l'irritation des Catholiques, ils leur apprirent que les jours du danger passent encore plus vite que les heures du bonheur. L'édit de bannissement devait recevoir son exécution immédiate. Quelques années après, quand les ardeurs du Jansénisme et les colères luthériennes furent éteintes, les Jésuites reprirent peu à peu leurs missions.

Ils sont à Amsterdam, à Leyde, à Delft, à Rotterdam, à Groningue, à Gouda et dans toutes les provinces où se trouvent des fidèles. A La Haye, ils deviennent les amoniteurs des plénipotentiaires étrangers. Leur ministère a quelque chose de clandestin ; ils se cachent dans l'ombre. Ces précautions ne sont pas prises contre les magistrats de Hollande, qui enfin donnent à la liberté une plus large interprétation, mais contre les prêtres que l'Eglise a frappés d'interdit, et qui exploitent dans ce pays tous les scandales de l'Europe. Ces prêtres soulevèrent plus d'une fois la tempête ; les Etats-Généraux se firent une arme de tant de calomnies, ils décrétèrent souvent qu'il fallait chasser « cette pernicieuse et parricide secte des Jésuites. » Elle courba la tête et laissa passer l'orage, car elle comprenait qu'un devoir impérieux l'attachait à cette Hollande où elle avait beaucoup souffert, mais où elle fécondait le germe qui devait produire tant de vertus chrétiennes.

Les Hollandais essayaient d'anéantir dans leur pays la Compagnie de Jésus, qui, forte d'une patience à toute épreuve, déjouait les calomnies les mieux combinées, et faisait échouer les prescriptions les plus menaçantes ; dans le même temps, elle se voyait en partie proscrite de Sicile. La cause de cette mesure tenait à une discussion du pouvoir ecclésiastique que, dans certaines circonstances, les magistrats civils se croyaient en droit d'exercer. Les monarques de Sicile prétendaient qu'en vertu d'une bulle accordée à Roger, fils de Tancrède, par Urbain II, ils jouissaient, comme légats à perpétuité, de presque toute la plénitude de l'autorité pontificale dans l'île conquise par leurs armes. L'évêque de Lipari avait, pour un motif des plus futiles, excommunié quelques magistrats subalternes ; ils s'adressèrent à ceux qui, sous le titre de tribunal de la monarchie, usaient de la prérogative concédée par Urbain II, [prérogative que depuis longtemps l'Eglise romaine arguait comme nulle et sans valeur. Ce droit, attribué à des laïcs, était une chimère ; il se trouva des hommes pour le défendre, car, dans les petits Etats les privilèges les plus minimes s'élèvent à des proportions gigantesques. Quelques prélats siciliens, regardant la chose comme sérieuse, lancent l'interdit sur leurs diocèses et se dérobent par la fuite aux conséquences de leur acte. Les magistrats séculiers s'opposent à l'excommunication ; le Souverain Pontife en soutient la validité. Buglio, le délégué du viceroy, prononce la peine de cinq ans d'exil contre tout religieux qui obéira à la bulle avant qu'elle ait reçu l'*exequatur* royal. Dans ce conflit de juridiction, les Jésuites de Catane, dirigés par le Père Barbieri, leur provincial, se rangent sous la bannière du Saint-Siège.

Telle était la position des choses, lorsque, le 24 décembre 1743, Philippe V d'Espagne

abandonna la Sicile à Victor-Amédée, duc de Savoie, aussi vaillant capitaine que politique expérimenté. Le nouveau prince fait annoncer par les évêques de Mazzara et de Cefalu qu'il donnera satisfaction entière à la cour de Rome, que les abus du tribunal de la monarchie seront réformés, mais qu'il ne consentira jamais à dépouiller ses Etats de leur privilège. Le duc de Savoie parlait ainsi pour se rendre populaire ; les autorités espagnoles prennent le contrepied de ses déclarations. Il demandait que le Clergé, que les Jésuites notamment, ouvrirent les églises et y célébrent l'office divin ; la menace se trouvait à côté des caresses. Les Jésuites se décident à obtempérer aux prières et aux ordres du Roi. Ce que le provincial Barbieri avait établi, le Père Sala, son successeur, le continua. Leurs précautions conciliatrices se voient désapprouvées à Rome ; malgré la sévérité des injonctions de Victor-Amédée, le bref du Pontife et les lettres du Général de la Société sont introduits en Sicile ; les Jésuites s'y conforment ; ils ferment aussitôt leurs églises de Catane et de Girgenti. C'était l'exil pour cinquante d'entre eux ; l'exil est accepté. Cet exemple modifia l'opposition des autres Instituts : ils ne voulurent pas se prêter, comme les Pères de la Société de Jésus, à une obéissance qui compromettrait leur avenir. Par une bulle du 20 février 1745, Clément XI abolit le privilège et le tribunal de la monarchie en Sicile. La querelle alors passa dans les écrits ; elle fut alimentée par des controverses sans fin auxquelles prirent une part active les Jésuites Pisano, Catalano, Chiavetta et Buonincontro. De nouvelles transactions diplomatiques intervinrent entre l'Empereur d'Allemagne et Victor-Amédée. Il renonça à la Sicile pour la couronne de Sardaigne ; sur-le-champ, Albéroni tenta la conquête des provinces enlevées à la monarchie espagnole. Une armée parut en Sicile ; les villes ouvrirent leurs portes, les campagnes se montrèrent heureuses de rentrer sous la domination de leurs anciens rois ; mais, pour don de joyeux avènement, toutes demandaient qu'on mît fin aux troubles, toutes exigeaient le rappel des Jésuites et des autres exilés. Le Pape et Philippe V traitèrent sur ces bases, puis les dernières traces de ce long démêlé disparurent sous la main du temps.

La Compagnie de Jésus était à la même heure repoussée et de la Hollande protestante et de la Sicile catholique ; par un de ces revirements d'opinions si fréquents dans son existence, elle se trouvait appelée à préparer le retour de la famille souveraine de Saxe à l'Unité catholique. Jusqu'à ce jour, les princes de cette maison avaient été les plus vigilants défenseurs et les généraux les plus intrépides du Luthéranisme. Depuis Charles-Quint, l'Allemagne hérétique devait à leur épée d'innombrables succès. Au mois de novembre 1689, Chrétien-Auguste de

Leur
retour.

Conversion
de la
famille
électo-
rale de
Saxe.

Le père
Vota en
Pologne
avec
Frédéric-
Auguste.

Saxe embrasse le Catholicisme ; il est sacré évêque de Raab et promu au cardinalat. Il était revenu à la religion de ses aïeux , il forma le projet d'y ramener sa famille. Le premier dont il triompha fut Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, qui, le 1^{er} juin 1697, abjura le Protestantisme. Frédéric, dont la vie s'écoulait dans les magnificences et sur les champs de bataille, était un de ces hommes de fer à qui la vérité n'a jamais fait peur. Pour être nommé roi de Pologne après la mort de Sobieski, il pratiqua en grand la corruption électorale, il voulut acheter la moitié des suffrages de la Diète ; tous, à quelques exceptions près, s'offrirent au marché royal. Catholique au 1^{er} juin, Frédéric-Auguste fut élu le 27 du même mois, et couronné à Cracovie le 27 septembre. La conversion du Prince pouvait paraître à l'Eglise une transaction entre sa conscience et le diadème de Pologne ; le Saint-Siège lui conseilla de s'entourer de ministres aussi fermes que prudents. Le nouveau monarque était un hardi soldat, qui avait longtemps tenu tête aux Français ; qui avait vaincu les Turcs, et qui allait se trouver face à face avec Charles XII de Suède, dans les plaines de Clissow et de Frawstadt. Il sentait que les Catholiques attendaient un gage de sa sincérité ; il le donna en choisissant pour confesseur le Père Charles-Maurice Vota. Le Jésuite avait été l'ami de Jean Sobieski sur ce trône où Frédéric s'asseyait après lui ; il connaissait la situation des esprits, il avait été mêlé à toutes les affaires du dernier règne ; il était aimé des Polonais : ce choix fut donc accueilli à Rome ainsi qu'à Varsovie.

Frédéric-Auguste, après avoir pourvu aux premiers besoins de son peuple, songea à revenir dans ses Etats héréditaires afin d'y accorder la liberté de conscience. Vota l'accompagna ; mais, dans la ferveur de son néophytisme, le Roi portait plus loin ses desirs : il aspirait à détruire par la violence la révolution dont Luther avait donné le signal. Le Jésuite, plus calme et moins belliqueux, s'opposait à ces appels à la force. Il pensait que la liberté de discussion suffirait pour agir sur les cœurs et pour convaincre les esprits. Le prince Egon de Furstemberg, le ministre d'Etat Baichling, le nonce Paulucci, se rangèrent à son avis. La modération de Vota triompha des emportements du zèle. A peine arrivé à Dresde, le Jésuite s'occupa de se mettre en rapport avec les Pasteurs luthériens. L'Electrice, Anne-Sophie, mère de Frédéric-Auguste, et la reine Christine de Brandebourg, son épouse, professaient le culte réformé. Elles avaient vu avec un vif sentiment de douleur l'abjuration du prince. Vota se fit l'intermédiaire entre eux : il s'improvisa conciliateur de la famille de Saxe ; et, en maintenant les droits de tous, il sut faire respecter par chacun le ministère de sa parole. Les desseins de Vota n'étaient un secret pour personne ; mais ce fut par le raisonnement qu'il

espéra les réaliser. La Saxe protestante devait, dans son idée, revenir au Catholicisme ; il essaya d'accomplir ce changement par la persuasion.

Quelques années s'écoulèrent ainsi dans le travail des missions ou dans la lutte théologique contre les Luthériens. Avec un prince qui n'avait jamais connu d'obstacle il pouvait tout oser. Le Jésuite procède par voie de ménagement ; il fonde une église à Dresde et à Leipsick. Préfet apostolique au nom du Saint-Siège, il gouverne le Roi et les Catholiques. Mais ses forces s'usent dans des travaux de toutes sortes ; Vota sentit que l'heure de la retraite allait sonner pour lui. Afin de mettre un intervalle entre le monde et l'éternité, il obtint du roi la permission de se rendre à Rome en 1743. Quelques années après il y mourut, et le bien dont il avait pris l'initiative se continua par d'autres Pères de la Compagnie de Jésus. Vota avait laissé une grande œuvre inachevée. Ami du Roi, le suivant dans la guerre et dans la paix, il possédait toute sa confiance et celle de Pierre 1^{er}, empereur de Russie ; mais le prince héréditaire de Saxe, élevé par son aïeule et par sa mère, restait attaché à l'Hérésie : il devenait un obstacle pour les Catholiques, une espérance pour les Protestants.

Rien de durable ne pouvait s'opérer tant que l'héritier de la couronne ne séparerait pas sa cause de celle de la Réforme. Il était jeune ; Clément XI, de la famille Albani, ne consentit pas à laisser échapper l'occasion de reconquérir à la Foi une des plus belles parties de l'Allemagne. Son neveu, Annibal Albani, nonce extraordinaire près des cours germaniques, arrive à Dresde afin de travailler à cette conversion. Le Père Jean Salerno l'accompagne en qualité de théologien et de conseiller. Le prince était entre les mains des Luthériens saxons, qui le regardaient comme une sécurité pour l'avenir. Il fallait lui donner une éducation catholique ; les Jésuites pensaient avec Albani qu'avant tout il importait de ne rien brusquer, afin de ne pas exciter de haine dans les esprits. Frédéric-Auguste écrivait, le 23 janvier 1742, au Souverain Pontife : « Si, contre notre attente, la paix en Pologne, de quoi Dieu nous préserve ! ne se rétablissait pas de longtemps, il est néanmoins dans ma ferme et irrévocable volonté que mon fils abandonne la Saxe et entreprenne un voyage dans les pays catholiques. Il y sera escorté de personnes de la même Religion ; mais, si Votre Sainteté connaissait une voie plus courte et plus sûre, je vous prie de me l'indiquer. »

La mort de Jacques 1^{er}, empereur d'Allemagne, et la convocation de la Diète à Francfort fournirent l'occasion tant désirée. Le Roi fit partir son fils pour l'Italie. A Bologne le rencontra les Pères Salerno et Vogler, chargés par Frédéric-Auguste de présider à son éducation. Le jeune prince se fit si docile aux enseigne-

Le
Sa
à la
de

Il
vor
Ca
crist
pr
hé
ta

ments des Jésuites, que dirigeait le Cardinal-Légat Laurent Casoni, que le Souverain Pontife, en transmettant ces nouvelles au roi Auguste II, lui mandait de n'avoir rien à craindre des Hérétiques. Clément XI l'assurait que tous les monarques épouseraient sa querelle; et, « si les Protestants, ajoutait-il, attaquaient vos Etats hérétiques, nous promettons, en cas de besoin, d'engager ou de vendre jusqu'à notre tiare. » Le Pape sentait de quel avantage serait pour l'Eglise universelle ce triomphe, si bien préparé par les Jésuites. Il aspirait à le conserver en ne laissant aucun soupçon dans les esprits des familles luthériennes. Afin de faciliter leur retour à la Foi antique, il leur accordait d'avance, de sa pleine autorité, les biens ecclésiastiques dont leurs ancêtres s'étaient emparés; puis il terminait ainsi sa dépêche : « Nous attendons avec impatience le jour auquel nous aurons la consolation de voir et d'embrasser à Rome le prince héréditaire votre fils, que nous regardons déjà comme la prunelle de notre oeil et l'instrument dont la divine Providence se servira peut-être pour nous consoler abondamment de tout ce que nous avons souffert dans ces douze années si laborieuses de notre pontificat. »

Ce jour tant souhaité par Clément XI et par le roi de Pologne luit enfin. Le 27 novembre 1742 le Prince, âgé de seize ans, abjura le Protestantisme entre les mains du Père Salerno. A cette nouvelle, les Dévoyés d'Allemagne et de Saxe réunissent leurs efforts pour accabler Frédéric-Auguste et contraindre son fils à déclarer nuls les actes consommés à Bologne. Clément XI et les Jésuites s'opposent à leurs projets : dans le but de les ruiner, il est décidé que le Père Salerno partira pour Vienne, chargé de négocier le mariage du prince avec une des archiduchesses d'Autriche. Salerno était l'ami du prince Eugène et du comte de Stahremberg : il les dispose à cette union, indispensable à l'Unité catholique. L'empereur Charles VI souscrit à sa demande, et le Père Guarini accourt encore, au nom du Saint-Siège, presser l'issue d'un événement si heureux pour lui. La Religion de la maison de Saxe devenait la Religion catholique; car l'Empereur serait en condition absolue que tous les enfants seraient élevés dans le sein de l'Eglise romaine. Les Jésuites avaient puissamment contribué à cette victoire sur l'Hérésie; pour la faire fructifier, il fallait la ménager : ils engagèrent l'Empereur et Frédéric-Auguste à promulguer la liberté de conscience en faveur des Sectaires. Le 20 août 1749 le mariage fut célébré à Vienne. Salerno avait si bien su manier tous les esprits dans ces circonstances délicates que les Luthériens de Saxe eux-mêmes se joignirent aux Catholiques, et le félicitèrent de sa modération. Il avait beaucoup fait en faveur de l'Unité : l'Empereur, le roi de

Pologne et le prince Eugène voulurent lui offrir un témoignage public de reconnaissance : ils supplièrent le Pape de l'élever à la dignité de cardinal. Le 49 novembre 1749 le Père Jean-Baptiste Salerno fut revêtu de la pourpre sacrée.

Six ans auparavant, le même Pape avait, de son propre mouvement, récompensé les services et l'éminente piété du Père Tolomei en le forçant d'accepter la dignité de Cardinal. Le 30 septembre 1720, il appelait encore un autre Jésuite aux mêmes honneurs; ce Jésuite était le Père Alvarez Cienfuegos. Cienfuegos était lié de la plus étroite amitié avec Jean-Thomas Henriquez, le fameux amirante de Castille pendant la guerre de la succession espagnole. Il le suivit lorsque Henriquez, nommé ambassadeur à Paris, conçut un hardi stratagème, et, au lieu de se rendre à son poste, prit la route de Portugal. Le Jésuite s'était dévoué à la fortune de l'archiduc Charles d'Autriche, qui fut plus tard l'empereur Charles VI; ce prince le choisit pour remplir de hautes missions diplomatiques dans les cours de Madrid, de Lisbonne, de Londres et en Hollande; puis il demanda pour lui un chapeau de cardinal. Cette triple nomination, faite par le même Pape, fournissait des armes aux antagonistes de la Société de Jésus. Personne ne tint compte des exigences politiques, des volontés impériales ou royales, qui mettaient leur gratitude à la traverse du renoncement aux honneurs tant recommandé par l'Institut. Les Jésuites s'effrayèrent de ces trois princes de l'Eglise coup sur coup tirés du sein de leur Compagnie; il fut résolu tacitement qu'à partir de ce jour l'on ferait en sorte de ne plus s'exposer à des faveurs qui compromettaient l'essence de l'Ordre. Cienfuegos fut, en effet, le dernier Cardinal Jésuite avant la suppression.

A la demande de l'empereur d'Allemagne, Pierre-le-Grand avait ouvert la frontière de Russie aux disciples de Loyola; des documents inédits tendraient même à faire croire qu'il les appela dans son empire par un acte spontané : toujours est-il qu'en 1719 ils y résidaient, et qu'ils jouissaient auprès du Czar d'un crédit que semblaient accroître leurs succès. Pierre-le-Grand voulait amener son peuple de la barbarie à la civilisation comme il façonnait un soldat à la manœuvre. Ce prince, qui a laissé un si long reflet de gloire sur les annales de la Russie, avait vu tant de sauvages volontés se courber sous sa merveilleuse intelligence, qu'après avoir vaincu Charles XII de Suède à Pultawa, il ne connaissait plus d'obstacles. Encore à demi Tartare dans les mesures, mais plein de génie dans la conception de ses plans civilisateurs, il changeait les mœurs et les lois. La force était sa dernière raison sur un peuple enfant; la force triompha de tous les préjugés anciens. Au milieu de ces améliorations dictées par la violence et qui ne devaient que plus tard porter d'heureux fruits,

Salerno
cardinal.

Clément
XI dé-
core de
la
pourpre
romaine
Tolomei
et Cien-
fuegos.

Les
Jésuites
bannis
de Rus-
sie par
Pierre-
le
Grand.

Pierre 1^{er} forma le projet de bouleverser la religion grecque. Il consulta les Jésuites sur les modifications à tenter ; les Jésuites lui communiquèrent leurs idées ; ces idées étaient en désaccord avec les siennes. Le Czar voyait par lui-même les bons effets qu'un petit nombre de Pères disséminés dans ses villes obtenaient par l'éducation. Ces moyens parurent trop longs à sa fiévreuse impatience ; il crut que de semblables conseils cachaient un piège ; et, comme il se trouvait en dissentiment sur plusieurs points de politique générale avec l'empereur Charles VI, il saisit cette double occasion de bannir de ses Etats les Jésuites qu'il y avait appelés. Ils s'étaient montrés peu favorables à ses innovations religieuses, il s'empara de tous leurs papiers, afin de savoir par lui-même jusqu'où leur opposition s'était étendue. Cette recherche ne produisit aucun résultat, ce qui n'a point empêché les adversaires de la Compagnie de dire que Pierre-le-Grand ne trouva desurêté pour sa personne et de moyens de tranquilliser son empire que dans l'expulsion des Jésuites.

En ce laps de temps, les chefs de l'Institut s'étaient plus d'une fois renouvelés ; des Congrégations générales avaient eu lieu. Ces élections provoquèrent si peu de secousses parmi les Pères répandus sur le globe, que c'est à peine si le changement de personnes se fait sentir. Ils ont un gouvernement électif ; chaque assemblée peut mettre les passions ou les ambitions en jeu. Cependant tout s'y passe avec tant de calme, tout est si parfaitement réglé, que la mort du titulaire n'apporte pas plus de brigues et de troubles intérieurs que le choix du successeur.

Paul Oliva expirait au milieu des querelles suscitées en France par le droit de régale. Il mourut le 26 novembre 1684, après avoir gouverné l'Institut durant dix-sept années. C'était un homme d'une piété, d'une habileté consommées, et qui, par sa correspondance avec les rois et les princes, s'était vu mêlé à tous les événements de son époque. Ses lettres, adressées aux empereurs d'Allemagne, aux rois de France, d'Espagne et de Pologne, à des reines et aux ducs de Savoie, de Bavière, de Mantoue, de Modène, de Toscane, de Brunswick et au landgrave de Hesse, traitaient avec une incontestable supériorité les points les plus délicats des faits contemporains. On parlait de les publier en les dénaturant. Vers la dernière période de sa vie, Oliva résolut de les livrer lui-même à l'impression, et elles parurent à Rome. Il avait nommé Charles de Noyelle pour vicaire-général. Le 24 juin 1682, la Congrégation se réunit au Gesù. On remarquait parmi les profès assemblés les Pères Daniel Bartoli, Nicolas Avancin, Etienne de Champs, Paul Fontaine, Paul Casati, Dominique de Marinis, Octave Rubeo, Martin de Esparza, Joseph de Seyxas et Ladislav Vid. Le 5 juillet, Charles de Noyelle, né à Bruxelles

le 28 juillet 1645, obtint au premier tour de scrutin tous les suffrages, le sien excepté. Ce Jésuite n'avait pas en partage les brillantes qualités de ses prédécesseurs ; mais, modeste et prudent, il devenait entre Innocent XI et Louis XIV un conciliateur ou tout au moins un homme qui, en inspirant aux Pères français des sentiments de modération, amortirait les colères et neutraliserait leur contre-coup. Ce fut à cette pensée qu'il dut une pareille unanimité.

La Congrégation, qui se sépara le 6 septembre 1682, rendit cinquante-six décrets. Noyelle, dont le généralat ne dura que quatre ans et demi, avait eu de difficiles épreuves à traverser ; il s'était vu, malgré lui, engagé dans les querelles du Pape avec la France ; quoique forcé d'obéir aux ordres d'Innocent XI, il avait si bien su ménager les esprits et laisser aux Jésuites leur liberté d'action, que la Compagnie passa sans se briser entre ces deux écueils. Il appartenait à une famille distinguée, mais alors déchu de son antique opulence. On savait son amitié pour ses proches ; on lui insinua qu'il ne tenait qu'à lui de leur rendre la fortune et une haute position, s'il consentait à servir plus chaudement les intérêts de la France. Noyelle répondit avec simplicité : « Je n'ai plus pour parents que les enfants de la Société. » Le 42 décembre 1686, il mourut en nommant vicaire-général le Père de Marinis. Ce dernier convoqua l'assemblée des Profès pour le 24 juin 1687, et, le 6 juillet, Thyse Gonzalès de Santalla fut élu au troisième scrutin par quarante-huit voix sur quatre-vingt-six.

Cette nomination avait été vivement disputée. Gonzalès, ancien docteur de l'université de Salamanque avant d'entrer dans l'Ordre de Jésus, s'était fait, en Espagne, une réputation d'éloquence. Il se disposait à se rendre en Afrique pour prêcher le Christianisme aux Mahométans, lorsque la province de Castille le choisit comme député à la treizième Congrégation générale. Thyse Gonzalès était un théologien de mérite et un vigoureux adversaire des Jansénistes. Ses opinions bien connues sur la doctrine de l'*Augustinus* ne l'empêchèrent point cependant de combattre le probabilisme ; il l'attaqua comme si la plupart des Jésuites n'eussent point adopté ce système. Il avait rencontré des obstacles à la publication de son œuvre ; ces obstacles se manifestèrent encore dans le vote de l'élection ; mais, une fois à la tête de l'Institut, Gonzalès ne veut pas condamner son livre au silence. Il le fait imprimer en déclarant que ce n'est pas comme Général de l'Ordre, mais comme théologien, qu'il écrit. Il avait encore composé un autre ouvrage, spécialement dirigé contre les quatre propositions de l'assemblée du Clergé de 1682. Ce livre pouvait exciter des craintes et provoquer des répugnances dans la pensée de Louis XIV ; il n'en fut rien : le temps avait cal-

Charles de Noyelle, général de la Société de Jésus après Oliva.

Ela du TH G.

mé la première irritation ; des deux côtés l'on sentait déjà qu'il ne fallait pas, pour d'impraticables théories , semer la désunion dans le champ de l'Eglise. Gonzalès lui-même, quoique sincèrement attaché aux doctrines ultramontaines, conseillait des voies de douceur, et, dans son généralat de dix-huit années, il ne s'en écarta pas un seul instant. Il avait pu être un théologien irascible ; chef de l'Ordre de Jésus , il comprit que de plus grands devoirs lui restaient à accomplir ; il les accomplit tous avec une fermeté pleine de réserve.

La Congrégation confirma, dans leurs charges d'assistants , Paul Fontaine pour la France , Paschase de Casa-Nueva pour l'Espagne, Antoine de Rego pour le Portugal ; elle choisit Jules Balbi pour l'assistance d'Italie, Eusèbe Truschez pour celle d'Allemagne.

Aux termes du bref d'Innocent X , l'assemblée des Profès devait se réunir tous les neuf ans. Le 15 novembre 1696 , Thyrsé Gonzalès la convoqua. Les Pères Aloys Albertini, Jacques Willi, visiteur en Bohême, Pierre Dozenne, Prosper Parascoso, Emmanuel Correa, Alexandre Zampi, Ignace Diertins, Ignace Tartas, Pierre Zapata, Vincent Grimaldi, Grégoire Sarmiento, John Persall, provinciaux de Naples, de France, de Sardaigne, de Portugal, de Venise, de la Flandre-Belgique, de Guyenne, d'Andalousie, de Sicile, de Castille et d'Angleterre, s'y trouvèrent avec les Pères Michel-Ange Tamburini et François Guérin, secrétaire de l'Ordre. Les Profès votèrent vingt-neuf décrets ; le huitième seulement a quelque importance historique. Il accepte la proposition que font les Pères de Bohême, de publier à leurs frais le recueil des Constitutions de l'Institut ; ce recueil est connu sous le nom d'édition de Prague.

Le 27 octobre 1703, Thyrsé Gonzalès rendait le dernier soupir, et Michel-Ange Tamburini, que le Général avait déjà nommé vicaire, convoqua, pour le 17 janvier 1706, la Congrégation générale. On y remarquait les Pères Guillaume Daubenton, Michel Letellier, Frédéric Lamberti, André Waibl, Maurice de Antonellis, Ignace Alleman, Valentin Zuech, Louis Montesdoca, Jean de Gamis, Curtio Sestio, Jean Dez, Albert Melcht, Salvator Rivadeo et Michel Diaz. Le 36 janvier, Tamburini réunit soixante-deux suffrages au second tour de scrutin, en concurrence avec Dauben-

ton, et il fut proclamé Général. Né à Modène le 27 septembre 1648, le nouveau Général avait passé par chaque degré de l'Institut, et laissé partout une réputation de vertu, de modération et de science, qui ne se démentit point pendant les vingt-quatre années de son gouvernement.

Dans le même temps, le Père François de Hiéronymo, plus connu en Italie sous le nom de François de Girolamo, remplissait la ville et le royaume de Naples du bruit de ses vertus. Infatigable Missionnaire, ce Jésuite, comme saint François Régis et Maunoir, s'était consacré à sa patrie ; il en fut le régénérateur. Né le 17 décembre 1642 à Grottaglia, il embrassa l'Institut de saint Ignace, et, à partir de ce jour, il devint le promoteur de la charité, l'ennemi le plus ardent du vice et de l'oisiveté. Hiéronymo s'était créé un genre d'élocution populaire : il mettait à la portée de ce peuple de Lazzarone, si expansif et si impressionnable, tous les trésors de son âme ; en face d'un soleil qui énerve les forces, sur le rivage de Chiaïa, il leur révélait le besoin de la pénitence et l'amour du travail. De même que saint Vincent de Paul, il s'occupa d'instruire les campagnes, de consoler les malades et les indigents, de délivrer les esclaves aux terres infidèles. Ainsi que lui encore, il porta la réforme des mœurs dans les bagnes et dans les prisons ; il apprit à ceux que la justice humaine flétrissait dans leur existence, qu'il y avait une autre vie à laquelle le repentir pouvait les faire participer. Le Jésuite ne s'arrêtait pas à des conseils ou à des leçons : il donnait l'exemple, il visitait les riches pour leur apprendre à secourir les pauvres ; mais l'homme de Dieu se montrait plus souvent dans les hôpitaux que dans les palais. Ce fut au milieu de ces missions dans la Pouille et à Naples, missions qu'il n'interrompit jamais, que s'écoulèrent les jours du Père François. Selon la pensée de saint Bernard, le juste avait vécu avec patience, il mourut avec joie ; il était plein de bonnes œuvres et de vertus ; le 14 mai 1746, il expira à l'âge de soixante-treize ans. Il avait été aimé durant sa vie, il fut honoré dans sa mort ; des miracles s'opérèrent par son intercession. Benoît XIV le déclara vénérable en 1754 ; le 2 mai 1806, il fut béatifié par Pie VII ; le 26 mai 1839, Grégoire XVI le plaça au nombre des Saints.

Apostolat de François de Hiéronymo

CHAPITRE XXXI.

Louis XIV veut modifier la Compagnie de Jésus. — Motifs de la séparation qu'il demande. — Il interdit aux Jésuites français toute communication avec le Général. — Les cinq Provinciaux de France et le Roi. — Lettre de Louis XIV aux Jésuites. — Le péché philosophique attaqué par Arnould. — Cette doctrine est condamnée à Rome. — Lutte entre les Jésuites et l'archevêque de Reims. — Le Père Daniel et Gerberon. — Le livre des Maximes des Saints. — Fénelon et le Père Lachaise. — Quesnel chef des Jansénistes après la mort d'Arnould. — Les Réflexions morales de l'Oratorien et M. de Noailles. — Noailles archevêque de Paris. — Le Problème ecclésiastique. — Noailles accuse les Jésuites d'en être les auteurs. — Arrestation de Quesnel et de Gerberon. — Complot tramé par eux pour changer l'ordre établi. — Rollin protégé par le Père Lachaise. — La Bulle Vineam Domini condamne le silence respectueux. — Les Religieuses de Port-Royal protestent. — Clément XI ordonne la suppression de Port-Royal-des-Champs. — Mort du Père Lachaise. — Le Père Letellier confesseur du Roi. — Port-Royal est démoli. — La charrue et les miracles aux tombeaux des Solitaires. — Part que prit à ces actes le Père Letellier. — Correspondance de Fénelon avec le Jésuite. — Fénelon l'accuse à être plus sévère. — Letellier agit enfin. — L'abbé Bochart et les évêques de France. — Colère du cardinal de Noailles. — Il interdit les Jésuites de Paris. — Madame de Maintenon et le Cardinal. — Il demande que le Pape tranche la question. — Louis XIV sollicite une Bulle décisive. — La Bulle Unigenitus. — Les malheurs de Louis XIV. — Le Père Letellier accusé des calamités de la France. — Il veut faire enlever le cardinal de Noailles. — Les Jésuites à Paris et dans les provinces. — Le Père Dechamps et le grand Condé. — Le Père Sanadon et le duc de Saint-Simon. — Le Père Jules de Brignole. — Colbert et Louvois avec le Père Verjus. — La femme et les Jésuites. — Les rêves politiques et les accusations de l'abbé Blache contre les Jésuites. — Histoire de la Compagnie, par Jouvençy, condamnée par le Parlement. — Résistance du cardinal de Noailles et de Quesnel à la Bulle. — Le président de Maisons, médiateur. — Son entrevue avec le Père Letellier. — Mort de Louis XIV. — La régence de Philippe d'Orléans. — Il s'appuie sur les Jansénistes. — La réaction contre Louis XIV. — Les prisonniers d'Etat du Père Letellier. — Le Néerologe janséniste. — La tyrannie de Louis XIV. — Situation de la France. — Les Jansénistes attaquent les Collèges des Jésuites. — Le Régent les soutient. — On interdit les Congrégations dans l'armée. — Le maréchal de Villars, les approuve et les défend. — Le Père de La Ferté, prédicateur à la cour, interdit par le cardinal de Noailles. — Les Jésuites suspendus de nouveau. — Cause et résultats de cet interdit. — Le Régent se décide à se rapprocher des Jésuites. — Le Père Lafitau est envoyé à Rome comme son agent particulier. — Lafitau sort de la Compagnie de Jésus. — Le Régent fait enregistrer la Bulle au Parlement. — L'abbé Dubois aspire au ministère. — Son ambition et ses vices. — Il est promu à l'archevêché de Cambrai et au Cardinalat. — Peste de Marseille. — Les Jésuites et Belzunce. — Le Père Levert. — Le Père de Lignières, confesseur du Roi. — Noailles lui refuse des pouvoirs. — Le cardinal de Fleury termine les affaires religieuses. — Les Jésuites en Espagne. — Philippe V et le Père Daubenton. — Le Père Robinet lui succède. — Ses réformes. — Il se retire de la cour. — Daubenton rappelé. — Il se met en opposition avec Alberoni. — Ses négociations avec le Régent. — Le secret de la confession. — Mort de Daubenton. — Affaire des Quindénia portugais.

Louis XIV veut modifier la Compagnie de Jésus.

L'ascendant que Louis XIV exerçait en Europe réagissait sur les mœurs ainsi que sur les lois. La France s'entourait d'un tel éclat, sa gloire littéraire, sa puissance guerrière, sa prépondérance diplomatique étaient si manifestes que, sans se l'avouer et comme par entraînement, les rois et les peuples suivaient son initiative; ils se conformaient à ses vertus ou à ses défauts, à ses idées et à ses passions. Louis XIV, honoré au dedans, était envié et redouté au dehors; les magnificences de son règne avaient quelque chose de si prodigieux qu'il soumettait, par le prestige du génie français, les nations

qui lui résistaient encore par les armes. Ce fut au milieu de l'enivrement de tant de grandeurs que le Roi songea à modifier l'essence même de l'Institut de saint Ignace. La politique des Jésuites était aussi invariable que leurs Constitutions; ils venaient de servir les intérêts de l'Etat sans se montrer hostiles au Saint-Siège, ils s'étaient efforcés de calmer les irritations; Louis XIV essaya de les détacher de Rome, espérant ainsi leur donner dans son royaume une importance moins exposée aux soupçons gallicans. Durant le généralat d'Aquaviva, Philippe II d'Espagne avait tenté d'altérer les

Constitutions de l'Ordre dans leur unité de pouvoir, et il demandait un chef particulier pour la Péninsule. Louis XIV, oubliant en cela les traditions de son aïeul, rêva d'établir une ligne de démarcation entre les Pères français et ceux des autres pays. Henri IV écrivait, le 28 novembre 1607, à la sixième Congrégation :

« A nos très-chers et bien-aimés Pères de la Compagnie de Jésus ;

» Très-féaux et bien-aimés, comme nous avons appris que, de toutes les parties de l'univers chrétien, vous vous estes assemblés à Rome pour le bien commun de votre Société, que nous regardons comme inséparablement liée au bien de l'Eglise elle-même ; vu l'amour singulier que nous portons à votre Ordre, nous avons jugé utile de vous faire cette lettre par laquelle nous vous témoignons la constante bienveillance que nous avons pour vous tous et pour chacun en particulier, et nous vous accordons tout ce qui dépend de la protection de notre autorité. Nous vous prions ensuite et nous vous exhortons de veiller maintenant, autant que faire se pourra, à la conservation de vos règles et de votre Institut, afin qu'ils gardent leur ancien éclat de pureté. Enfin, nous recommandons en vos saints sacrifices et prières les intérêts de notre royaume, notre personne et celle de la Reine, notre très-chère épouse, et des fils que Dieu a daigné nous accorder ; vous certifiant que nous récompenserons vos peines dans les occasions qui s'offriront de contribuer au bonheur et à l'accroissement de votre Ordre, comme vous le jugerez par l'effet même.

» HENRY. »

Les raisons qui déterminèrent Louis XIV à scinder la Compagnie de Jésus étaient de plusieurs espèces. Les Jésuites subissaient le contre-coup des querelles de préséance que les Rois d'Espagne et de France se faisaient, car chacun de ces monarques exigeait qu'à Rome le Général, au jour de son installation, rendit la première visite à ses ambassadeurs. Quand le Père Charles de Noyelle fut élu, il se présenta, au sortir du Vatican, chez le duc d'Estrées, ambassadeur de France. A cette nouvelle, le roi d'Espagne fit éclater une vive colère, que son confesseur, le Dominicain Thomas Carbonello, évêque de Sigüenza, eut beaucoup de peine à calmer. L'orage s'apaisait dans la Péninsule, lorsque Louis XIV, déjà en guerre avec Innocent XI pour la régale, demanda, en 1682, que la Flandre, nouvellement conquise par ses armes, fût unie à l'assistance de France. Le roi d'Espagne sollicita pour la sienne toutes les Provinces de la Compagnie dépendantes de son empire.

C'était miner l'Ordre établi. Noyelle, dont les deux princes honoraient le caractère, obtint un sursis ; mais, le jour même de l'élection de son

successeur, 6 juillet 1687, l'ambassadeur de Louis XIV renouvela les vœux de son maître ; le plénipotentiaire d'Espagne suivit la même marche. La Congrégation générale supplia les deux souverains de se désister de leurs exigences ; elle ne put rien obtenir. Le 25 avril 1688, Louis XIV ordonna au Père Paul Fontaine, assistant de France, de rentrer dans le royaume avec tous les Jésuites, ses sujets, qui se trouvaient à Rome ; ils obéirent sur-le-champ. Le 14 octobre de la même année, le roi interdit aux Provinciaux et aux Jésuites de correspondre avec le Général de la Compagnie : les Pères se prêtèrent encore à cette nouvelle injonction ; mais les inconvénients d'un pareil état ne tardèrent pas à se faire sentir. Il était impossible de remplacer les Supérieurs et de créer des Profès, puisque, aux termes de l'Institut, ces fonctions ne peuvent être légitimement exercées que sous l'autorité du Général.

L'idée du Roi était jusqu'à ce jour restée enveloppée de ténèbres ; elle se manifesta enfin. Il proposa d'établir un supérieur particulier qui gouvernerait les provinces françaises sous le titre de vicaire. Thyrese Gonzalès repoussa cette idée, que plusieurs Jésuites avaient accueillie, et dont ils pressaient la réalisation sans comprendre que le lendemain ils n'étaient plus que des prêtres isolés. La pensée de Louis XIV se traduisait promptement en fait. Les cinq Provinciaux espérèrent qu'ils pourraient détourner cet orage, auquel il paraît que le Souverain Pontife, Innocent XI, n'était pas resté étranger. Les Pères Jacques Lepicart, Guillaume de Monchamin, Jean Bonnier, Pierre Dozenne et Louis de Camaret, Provinciaux de Paris, de Lyon, de Guienne, de Toulouse et de Champagne, allèrent se jeter aux pieds du Roi, le priant de rendre la paix à l'Institut et de lui permettre de se gouverner selon ses Constitutions. Les Jésuites parlèrent avec tant de force du respect que les têtes couronnées devaient inspirer en faveur des principes d'autorité légitime que Louis XIV comprit ses obligations de Chrétien et de monarque. Le 22 octobre 1690 il adressa aux cinq Provinciaux la lettre suivante :

« Cher et bien aimé, le Général de votre Ordre nous ayant donné tout sujet de satisfaction à l'égard des choses qui nous avoient obligé, par notre dépêche du 14 octobre 1688, de vous ordonner que vous n'aucun supérieur ou inférieur de votre province n'eût à entretenir commerce avec ledit Général sans en avoir reçu ordre exprès de nous, nous vous faisons celle-ci pour vous dire que nous trouvons bon que dorénavant vous ayez commerce avec ledit Général pour les affaires qui regardent le bon gouvernement de votre Compagnie, tout ainsi que vous aviez coutume de faire auparavant le réception de votre dite dépêche ; vous assurant qu'il ne se peut rien ajouter au gré que nous

toute
commu-
nication
avec le
Général.

Les cinq
provin-
ciaux de
France et
le Roi.

Lettre de
Louis
XIV aux
Jésuites.

vous savons de l'exactitude que vous avez gardée en l'observation ponctuelle de ce que nous vous avions ordonné par icelle, et que nous vous en donnerons des témoignages en toutes les occasions qui s'en présenteront ; et, la présente n'étant pas pour autre fin, nous ne vous la faisons plus longue ni plus expresse. »

Au moment où Louis XIV renonçait au projet de distraire les Jésuites de l'obéissance due à leur Général, Antoine Arnauld, dont l'âge n'avait point affaibli les forces ou calmé les beliqueuses passions, trouvait encore jour à attaquer la Compagnie. Cette fois-là du moins ses accusations reposaient sur un fondement vrai.

Le récent
philoso-
phique
attaqué
par
Arnauld.

En étudiant l'histoire de l'Eglise, en suivant ses Docteurs et même quelques Saints Pères dans leurs combats contre l'erreur, on peut faire la remarque qu'ils tombent parfois ou feignent de tomber dans l'erreur opposée. Les théologiens de la Société qui, en réfutant Baius et les disciples de Jansénius, défendirent l'inculpabilité de certains actes procédant d'une ignorance invincible ne furent pas à l'abri de ces excès de l'esprit. Plusieurs Jésuites de Louvain allèrent trop loin dans une telle question. Ils n'avaient pas inventé cette doctrine ; mais ils la soutenaient avec tant d'ardeur qu'ils parurent se l'approprier. Dans l'école elle a pris le nom de *doctrine du péché philosophique*. Quelques Pères s'y attachèrent en Belgique afin de repousser le principe du Jansénisme ; mais à Rome, véritable source et centre de l'enseignement chrétien, l'Institut de saint Ignace censura toujours de semblables thèses.

Il existe dans les archives du Collège Romain un registre où les réviseurs généraux de l'Ordre de Jésus consignent les décisions rendues sur les livres soumis à l'examen par les Pères des diverses nations. A la date du 4 février 1619, on lit une proposition faite par un théologien, et dont voici la substance ; « Si quelqu'un, ignorant Dieu invinciblement, discernant toutefois la malice morale de l'acte, agissait contre les lumières de sa raison dans une matière même très-grave, il ne pécherait pas mortellement. » C'est l'idée du péché philosophique. Les Pères Didace Secco, Jean Chamerosa, Jean Lorin et Marc Vadoorn, réviseurs de la Compagnie, donnèrent la solution suivante : « On répond que, bien que certains auteurs catholiques aient avancé cette doctrine, le professeur qui l'a soutenue doit se rétracter quand l'occasion se présentera et dicter le contraire à ses élèves, parce qu'elle est pernicieuse. »

Cette
doctrine
est con-
damnée à
Rome.

A trente ans de distance, au mois de février 1659, la même thèse en faveur du péché philosophique est résolue dans le même sens et par la même tradition. Néanmoins, malgré la réprobation dont le péché philosophique était frappé à Rome par l'Institut au nom de tous, la question fut agitée à Dijon. Le père François

Musnier, après avoir distingué le péché philosophique contre la raison et le péché philosophique contre Dieu, déclara que : « le péché philosophique dans celui qui ignore Dieu ou qui ne pense pas actuellement à Dieu est sans doute une faute grave, mais non une offense à Dieu ou un péché mortel susceptible de détruire l'affection de la Providence et digne de la peine éternelle. » Le Père Musnier n'offrait pas sa thèse dans un sens absolu, mais conditionnel ; elle n'est pourtant excusable en aucun cas. Arnauld prenait un Jésuite sur le fait. Il laissa de côté le Père Musnier pour atteindre plus haut ; un Jésuite se trompait, il accusa tout l'Ordre de partager, d'encourager la même erreur, et il se mit en campagne contre la *nouvelle hérésie* propagée par les Pères. Trois années s'étaient écoulées depuis que Musnier avait développé son idée. De plus graves événements occupaient les esprits ; mais l'infatigable Arnauld couvrait sa proie. Lorsqu'il crut que sa voix ne serait pas étouffée, il dénonça la Compagnie. Musnier expliqua le sens de ses paroles ; les Jésuites prouvèrent qu'ils y étaient étrangers, et que de tout temps leurs théologiens combattaient ce principe. Arnauld tint bon. Le 4 août 1690 le système du péché philosophique fut condamné à Rome ; mais alors le docteur janséniste se précipita à son tour dans une erreur opposée : il adopta la pensée de Calvin déclarant que Dieu fait parfois des commandements aux hommes sans leur donner la force de les accomplir.

Le 15 juillet 1697 Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, engage une lutte contre la Société de Jésus à propos de deux thèses soutenues par les Pères dans le collège de cette ville. Le Tellier, frère de Louvois, était un prélat dont le faste est historique, et dont la science ainsi que la vertu ne se trouvaient pas à la hauteur de son orgueil. Tout en censurant les doctrines molinistes, il frappa du même coup et les enfants de Loyola et ceux de Jansénius. Quesnel et Gerberon relevèrent le gant ; car, comme leurs maîtres de Port-Royal, ces disciples de l'*Augustinus* étaient impatientes du combat. Le Tellier les poursuivait ; ils l'accablèrent sous le poids de leur colère ou de leurs sarcasmes ¹. La plume de Pascal ne s'était pas

(1) Gerberon, dans sa *Lettre d'un théologien à M. l'archevêque de Reims*, s'écriait : « Tout le monde conviendra que M. l'Archevêque de Reims est donc cet enflé d'orgueil dont parle saint Paul ; ce docteur qui ne sait rien de la science des Saints, et ce possédé d'une maladie d'esprit d'où naissent les envies, les médisances, les mauvais soupçons et les disputes pernicieuses. » Le Tellier avait encore, dans son Ordonnance, attaqué un abbé du nom de Maurolicus. Un pamphlet parut pour le venger, et, dans un parallèle que cet abbé était supposé établir entre l'Archevêque de Reims et lui, les Jansénistes faisaient ainsi parler ce dernier : « Maurolicus, disaient-ils, était un savant homme et fort considéré dans son temps ; et M. l'Archevêque de Reims, leur répondois-je, est le premier pair de France, et fort redouté de son diocèse. — Maurolicus, poursuivaient-ils, étoit un homme d'une

emoussée entre leurs mains. Par des satires en prose ou en vers, ils firent cruellement expier à Le Tellier son agression. La Compagnie de Jésus chargea le Père Daniel de répondre à l'Archevêque. Les Jansénistes le livraient à la risée publique, Daniel prit la contre-partie : il fut respectueux envers le Prélat, plein de ménagements pour l'homme et incisif seulement en développant la doctrine condamnée à tort. Le Tellier n'avait rien à répliquer. Le fond de la *remontrance* était à l'abri de tout blâme, il accusa la forme. Il chercha à poursuivre les Jésuites comme ayant eu recours à la publicité lorsqu'ils devaient prendre les voies canoniques. Il les traduisit au Parlement, parce que Louis XIV refusait de lui laisser choisir quatre Evêques pour arbitres. Mais le premier président de Harlay fit comprendre au Roi qu'une cause pareille exciterait des scandales sans utilité, et qu'il valait mieux obtenir des Jésuites un acte de déférence que d'accorder au Prélat le droit de perdre son procès. L'orthodoxie de l'Institut n'étant plus mise en question, les Pères se soumirent à ce que de Harlay exigea d'eux au nom du Roi. Ils allèrent demander à Le Tellier l'honneur de son amitié et lui témoigner le regret d'avoir encouru sa disgrâce.

Un livre qui devait avoir plus de retentissement que ces œuvres de polémique éphémère paraissait alors. Fénelon, archevêque de Cambrai, le publiait sous le titre d'*Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*. Bossuet, avec son implacable logique et l'autorité de son nom, crut devoir s'élever contre le pur amotr et les exagérations du quietisme que popularisaient l'esprit et les vertus de madame Guyon. Avant d'être promu au siège de Cambrai, Fénelon était l'ami et l'admirateur de cette femme spiritualiste, qui, comme toutes les imaginations fatiguées du positif de la vie, cherchait dans des rêves incompréhensibles la source du bonheur et de la paix. Madame Guyon s'adressait aux cœurs vierges, aux intelligences d'élite ; sa doctrine était obscure, elle fit de nombreux adeptes. Fénelon, tout en la condamnant sur beaucoup de points, essaya de l'expliquer. Son ouvrage, né d'une sainte pensée, devait, même par la candeur pleine d'habileté qui avait présidé à sa rédaction, enfanter de déplorables abus. Bossuet venait de sévir contre la thaumaturge ; il s'opposa avec encore plus de vigueur aux théories que l'Archevêque de Cambrai prenait sous la protection de son génie. Une lutte s'établit entre les deux Prélats. Le Père Lachaise était alors au

plus haut degré de faveur ¹. A une époque où les questions religieuses se présentaient toujours comme des questions politiques, le Jésuite se voyait consulté sur les affaires de la Foi ; il patronait de tout son crédit l'Archevêque de Cambrai, dévoué à l'Ordre de Jésus, qui l'avait élevé, et qui lui rendait son dévouement en affection respectueuse. Le confesseur du Roi avait lu, il avait admiré les *Maximes des Saints* ; on dit même qu'il s'était engagé à les soutenir. Mais Lachaise avait faire céder l'amitié au devoir. Sur les instances peut-être trop acerbes de Bossuet, vingt-trois propositions extraites du livre de Fénelon sont condamnées par le Souverain Pontife. Lachaise avait pu y adhérer avant le jugement de Rome ; cet acte ne lui laissait plus le droit d'écouter ses sentiments particuliers : le Jésuite fit comme le Prélat, il obéit à la décision pontificale. Il n'eut pas, ainsi que le dit Fontenelle, toute la coquetterie d'humilité de l'auteur du *Télémaque* ; mais, en prêtre soumis à l'autorité, il accepta la sentence. Les admirateurs de Fénelon l'accusèrent de l'avoir sacrifié aux défiances et à l'aversive instinctive de Louis XIV. Madame de Maintenon fut plus juste ; et, quoique toujours hostile au Jésuite, elle ne put s'empêcher d'écrire ², le 13 octobre 1708, que « ce Père avait osé louer en pré-

Fénelon
et le père
Lachaise.

(1) Nous croyons devoir rectifier une erreur que les journaux et les écrivains ont popularisée en parlant du cimetière de l'Est, plus connu sous le nom de cimetière du Père-Lachaise. S'il fallait s'en rapporter à tous les contes mis en circulation sur ce lieu de funèbre célébrité, Louis XIV aurait donné à son confesseur une magnifique maison de campagne, que par reconnaissance le père Lachaise aurait surnommée le Mont-Louis. La villa, les jardins, les bosquets où le Jésuite venait se reposer des fatigues de la cour, tout cela maintenant serait occupé par les morts. Malheureusement l'histoire se trouve en contradiction avec cette fable.

Les Jésuites de la Maison Professe achetèrent, le 11 août 1626, une campagne qu'on appelait alors la *Folie-Regnault*, du nom de son propriétaire, un épier, qui, en 1420 ou en 1430, selon les archives de l'Evêché de Paris, avait donné son nom à la rue Regnault-Folie. Au dire de Jaillot, dans ses *Recherches critiques, historiques, topographiques sur Paris*, t. III, p. 75, les Jésuites acquirent successivement plusieurs terrains autour de leur nouvelle demeure, et, dans les titres de propriété, elle s'appelle Mont-Louis ou Mont-Saint-Louis dès 1627. Louis XIV n'a donc pas pu offrir après l'année 1678 ce que les Pères de l'Institut possédaient longtemps auparavant par droit d'acquisition. Lachaise ne fut confesseur du Roi qu'au commencement de 1673, et, comme tous les Profes, il allait respirer un peu d'air pur à la campagne de la Société ; il paya même quelques portions de terre enclavées dans les jardins. Le père Lachaise était un haut personnage aux yeux du peuple ; il voyait le roi à ses genoux, il devait être tout-puissant sur son esprit. Les habitants du faubourg Saint-Antoine ne voulurent plus se souvenir que les Jésuites étaient depuis longtemps possesseurs du Mont-Louis. Le Mont-Louis disparut pour eux ; il ne fut connu que sous le nom de la maison du père Lachaise. Le père Lachaise y allait passer quelques heures par semaine ; on le supposait si omnipotent qu'on le fit propriétaire. L'opinion publique avait peu à peu adopté une erreur ; elle y persévéra, et le cimetière qui a remplacé la maison s'appellera longtemps encore le *Père-Lachaise*. Le 51 août 1765, au moment de la suppression des Jésuites, le Mont-Louis fut vendu en vertu d'un arrêt du 11 mars précédent, et revendu le 16 décembre 1771.

(2) Lettre de madame de Maintenon au cardinal de Noailles.

piété édifiante et d'une conduite très-régulière ; et M. l'Archevêque de Reims, repartois-je, est commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, et maître de la chapelle du Roi. — Maurolieus, ajoutaient-ils, étoit un homme de qualité de l'ancienne maison de Marolles ; et M. l'Archevêque de Reims, répliquois-je, est proviseur de Sorbonne. A cela, monseigneur, ils n'avoient pas le mot à dire. »

sence du Roi la générosité et le dévouement de Fénelon. »

Quesnel
chef des
Jansénistes
après
la mort
d'Ar-
nauld.

Après avoir commencé par la galanterie, le siècle de Louis XIV suivait le cours ordinaire des passions humaines : il finissait par la dévotion. Aux carrousels de 1660 succédaient les disputes religieuses ; et, dans le feu des guerres que soutenait encore glorieusement une dernière génération de vaillants capitaines, tels que Villars, Luxembourg, Vendôme, Conti et Philippe duc d'Orléans, la querelle théologique ne perdait pas de son charme. Arnauld était mort à Malines le 8 août 1694, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans la plénitude de son intelligence. Il avait vécu Janséniste, il ne rétracta point l'erreur de toute sa vie. Il expira entre les bras de l'Oratorien Pasquier-Quesnel, le disciple bien-aimé, l'Elisée de cet Elie du Jansénisme. Peu de mois après, Nicole suivit le grand Arnauld dans la tombe. Les hommes qui avaient jeté un si vif éclat sur Port-Royal, et qui pendant la moitié d'un siècle venaient de lutter contre l'Eglise Catholique et la Compagnie de Jésus, disparaissaient peu à peu. Quesnel se posa en héritier de leurs principes. Il n'avait pas l'éloquence batailleuse d'Arnauld, son érudition et cette influence que soixante-dix années de vertu avaient conquise à ses cheveux blanchis sous les travaux de la pensée ou dans les amertumes de l'exil ; mais, comme lui, il possédait à un rare degré l'opiniâtreté d'un chef de secte. Il savait s'abuser lui-même afin de tromper plus facilement les autres. Arnauld ne cherchait point à dominer son parti ; il le gouvernait par le prestige de son nom, par les illustres amitiés dont il était entouré. Quesnel ne jouissait d'aucun de ces avantages : il s'en créa de nouveaux en disciplinant le Jansénisme et en l'élevant presque au rang d'opposition politique lorsque tout le monde se faisait une gloire de l'obéissance.

Les Ré-
flexions
morales
de l'Or-
atorien et
M. de
Noailles.

Arnauld et Nicole s'étaient retirés sous leur tente, et, sans renoncer à aucune de leurs idées, ils avaient, après la paix de Clément IX, montré des dispositions plus réservées. Quesnel s'aperçut que le Jansénisme périrait sous l'indifférence s'il ne trouvait pas un moyen de raviver les querelles que d'autres événements avaient fait oublier. Afin d'attirer sur sa tête un orage nécessaire à ses plans, il donna le signal de la résurrection du Jansénisme en répandant coup sur coup plusieurs éditions de ses *Réflexions morales*. L'Oratorien aspirait à changer le terrain de la bataille : il ne la circonscrivit plus dans les bornes où ses devanciers la maintenaient. Il fallut, par des allusions détournées, attaquer les deux pouvoirs et prêter aux opinions de Jansénius un sens qu'elle n'avait jamais eu. « Dans une troisième édition, que Quesnel donna en 1693, de ses *Réflexions* sous le titre de *Nouveau Testament en français avec des réflexions morales sur chaque verset*, raconte

Schoell ¹, il enseigna tout le système du Jansénisme. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons-sur-Marne, séduit par les charmes du style ou trompé par l'approbation que son prédécesseur avait donnée à la première édition de cet ouvrage, en permit formellement la lecture dans son diocèse par une lettre pastorale du 23 juin 1695. »

Félix de Vialart, évêque de Châlons, et Noailles après lui, avaient approuvé un petit livre. Ce livre arrivait aux proportions de quatre gros volumes, et, ainsi que l'avait prévu Quesnel, il recélait dans ses pages une conspiration contre l'Eglise et contre la monarchie. On le multipliait sous tous les formats, on le faisait pénétrer dans chaque famille, on le louait avec une affectation d'enthousiasme qui n'était pas de bon augure pour la paix des esprits. Les Jésuites soupçonnèrent qu'un ouvrage si chaudement prôné par les Jansénistes devait contenir quelque poison ; ils l'examinèrent avec soin, ils se convainquirent que leurs prévisions n'étaient que trop justifiées. Pendant ce temps Antoine de Noailles était transféré sur le siège de Paris après la mort de François de Harlay. Quesnel avait trompé l'ancien Evêque de Châlons, ses émules espérèrent fasciner le nouvel Archevêque de Paris ; mais là, sous les yeux de Louis XIV et des Jésuites, ils trouvèrent une vigilance plus active. Les *Réflexions morales* étaient dédiées à Noailles, qui leur avait accordé une approbation sans réticence. L'abbé de Barcos, neveu de Saint-Cyran, reproduisit mot pour mot leur doctrine dans son *Exposition de la Foi touchant la Grâce*. La provocation était directe. Noailles se vit contraint de sévir, et en 1696 il condamna ce livre sans remarquer peut-être que l'ouvrage ne faisait que développer les principes dont il se déclarait le protecteur. Les Sectaires avaient tendu un piège à sa bonne foi, ils la lui firent expier en publiant un pamphlet sous le titre de *Problème ecclésiastique à l'abbé Boileau*. Dans cette satire théologique, on rapprochait les textes approuvés et censurés par le Prélat à quelques mois de distance ; puis, sous le manteau d'une savante perplexité, on livrait à la risée publique l'Archevêque de Paris. Le pamphlet était anonyme. Son auteur, le Bénédictin dom Thierry de Viaixnes, se cachait dans l'ombre ; et, selon le Protestant Schoell ², « ce Janséniste outré avait si bien imité la manière des Jésuites que plusieurs Pères de cette Compagnie y furent trompés. »

Noailles, esprit indécis, caractère léger, mais homme de piété sincère, de science douteuse et d'une immense charité, ne se trouvait pas à la hauteur du poste qu'il occupait. Louis XIV et Mme de Maintenon avaient cru que

(1) Cours d'histoire des Etats européens, t. XXIX, p. 91.

(2) Ibidem, p. 95.

ses qualités se développeraient sur un plus vaste théâtre; ses défauts seuls parurent s'accroître aux lutes qu'il était appelé à compiler ou à diriger. Il espéra, en se montrant plein de conciliation et d'égards envers les Sectaires, qu'il obtiendrait d'eux quelque trêve. Ce fut ce qu'il appela, suivant l'expression de d'Aguesseau, l'égalité de sa justice. Ses ménagements les enhardirent. Ils le voyaient toujours prêt à trembler devant eux : cette attitude leur donna plus d'audace; et, quand on lui versa goutte à goutte l'outrage sous la forme d'un problème, ce ne fut pas aux Jansénistes que s'en prit l'Archevêque. Il les croyait ses amis; ils lui avaient peint les Jésuites comme ses adversaires les plus prononcés. Noailles accusa le Père Doucin de la satire de Vieuxnes. La faiblesse chez le Prélat était une source inépuisable de ressentiments contre ceux dont il redoutait l'énergie. Entraîné par de secrètes propensions vers le Jansénisme, qui l'adulait publiquement en lui faisant payer bien cher ses flatteries, il se défiait, ainsi que toutes les natures sans consistance, de ceux qui s'estimaient assez pour lui dire la vérité. Les sarcasmes dont le Problème le rendait l'objet, les excitations des Jansénistes envenimèrent encore ces dispositions à la malveillance; et dans l'assemblée de 1700, dont il fut le président, Noailles, pour se venger, fit condamner cent vingt-sept propositions extraites de divers théologiens. Plusieurs appartenaient à l'Ordre de Jésus, entre autres, le Père Mathieu de Moya, qui, dans l'*Amadeus Guimenius*, avait prouvé que toutes les erreurs de morale reprochées aux docteurs de l'Institut étaient professées longtemps avant la naissance de la Société de saint Ignace. Sur ces entrefaites, Noailles est revêtu de la pourpre romaine, et l'affaire du *Cas de conscience* fut soulevée. C'était encore une intrigue des Jansénistes; Bossuet la déjoua, il la flétrit. Le nouveau Cardinal devait à son tour porter un jugement. Quesnel et ses Sectaires répandirent le bruit qu'il avait adhéré verbalement au cas de conscience proposé, et qu'il lui serait impossible de le désavouer par écrit. Leur joug était lourd, comme celui de tout parti qui domine l'autorité : il se faisait cruellement sentir. Mais Louis XIV désirait mettre un terme à tant de discordes; il soupçonnait les Jansénistes de ne plus s'arrêter à des opinions théologiques; il les croyait les ennemis de la monarchie française. Quesnel et le Bénédictin Gerberon restaient réfugiés à Malines, d'où ils soufflaient le feu en France et dans toute la Catholicité. Le roi d'Espagne les fait arrêter en 1703 à la demande de son aïeul. « On assure, dit Schoell ¹, que parmi leurs papiers on trouva la preuve que cette Secte travaillait à changer la constitution politique et religieuse

de la France. » Voltaire n'est pas moins explicite : « On saisit tous les papiers, raconte-t-il ¹, et on y trouva tout ce qui caractérise un parti formé. » Puis il ajoute : « On trouva encore dans les manuscrits de Quesnel un projet plus coupable, s'il n'avait été insensé. Louis XIV ayant envoyé en Hollande, en 1684, le comte d'Avaux avec pleins pouvoirs d'admettre à une trêve de vingt années les puissances qui voudraient y entrer, les Jansénistes, sous le nom de *Disciples de saint Augustin*, avaient imaginé de se faire comprendre dans cette trêve comme s'ils avaient été en effet un parti formidable, tel que celui des Calvinistes le fut si longtemps. »

A la révélation d'un complot qui ne prend plus la peine de se déguiser, et contre lequel les Jésuites l'ont si souvent présumé, Louis XIV, qui s'est toujours défié des Jansénistes, veut être inexorable. Il a sévi contre les premiers chefs de la secte; il croit qu'il faut sévir encore. Le culte de l'autorité était inné dans son âme; il la vénait chez les Souverains Pontifes par conviction pieuse et par calcul royal; mais il savait la faire respecter dans sa personne. Quand le pouvoir faiblissait devant une attaque préméditée, Louis XIV était toujours là pour le défendre; il ne fomentait pas les révolutions dans les autres royaumes, afin d'avoir la paix sur son trône ou de tirer un misérable profit des calamités monarchiques. Le secret du Jansénisme lui était dévoilé; il résolut d'écraser une secte orgueilleuse et indocile. Par les correspondances saisies à Malines dans les portefeuilles de Quesnel et de Gerberon, plusieurs personnes se trouvaient compromises. Deux Bénédictins, Jean Thiroux et Vieuxnes ², l'auteur du Problème ecclésiastique, qui avaient son œuvre, furent enfermés à la Bastille et à Vincennes. Le roi chargea les Jésuites d'étudier leurs cahiers, afin de connaître à fond leurs principes. Ces cahiers furent envoyés à la maison de campagne du Mont-Louis, où les théologiens de l'Ordre les examinèrent, et c'est cette circonstance qui, dénaturée ou mal comprise, a donné lieu à Voltaire de dire que les interrogatoires judiciaires des prisonniers étaient portés au Père Letellier.

Parmi ceux que le Jansénisme avait enrôlés sous son drapeau, il se rencontrait un recteur de l'université de Paris, un homme que de hautes vertus et qu'une science heureuse dans ses applications recommandaient à l'indulgence royale : c'était Rollin. Son caractère simple et ingénu devenait aux yeux de Louis XIV un danger de plus; car, sous les apparences de l'honnêteté, il pouvait glisser le venin d'une doctrine funeste au cœur de la jeunesse. Ses lettres à

Complot
tramé
par eux
pour
changer
l'ordre
établi.

Rollin
protégé
par le
père
Lachais.

(1) *Siccle de Louis XIV*, t. III, ch. xxxvii, p. 453.

(2) Ce Bénédictin était un homme si remuant, qu'après être sorti du donjon en 1740, il se vit exiler de Paris, puis bannir sous la régence de Philippe d'Orléans, dans un temps où les Jésuites n'avaient aucune autorité.

Quesnel étaient entre les mains du Roi ; ordre avait déjà été signifié d'arrêter l'ancien recteur, lorsque le Père Lachaise se présente devant Louis XIV. Le Jésuite a seul le pouvoir d'incliner le monarque à la clémence ; lui seul peut inspirer des sentiments de douceur à cette âme absolue. Il intercède en faveur de Rollin, il se porte caution pour lui, et c'est à un Père de la Compagnie de Jésus que le chef de l'Université dut sa liberté.

La Bulle VINIAM DOMINI condamnait le silence respectueux. Les Religieuses de Port-Royal protestent.

Le Jansénisme se démasquait dans ses œuvres vives. Le 46 juillet 1705, Clément XI par sa bulle *Vineam Domini Sabaoth*, condamna, sur le fait comme sur le droit, le silence respectueux qui, selon les sectaires augustiniens, était l'unique soumission due aux décrets de la Chaire apostolique. Cette bulle fut acceptée par le clergé de France, et enregistrée au Parlement. Le silence respectueux des Jansénistes n'était pas plus favorablement accueilli que leur système d'opposition ; les religieuses de Port-Royal l'abandonnèrent comme un vêtement inutile ; la mère Elisabeth-Sainte-Anne Boulard, abbesse du monastère, refusa de souscrire à la bulle que le Clergé et le Parlement recevaient.

Quesnel, échappé de prison, dirigeait ces désobéissances. Les calamités qui alors pesaient sur le pays, les désastres militaires, la vieillesse du Roi, tout contribuait à relever les espérances du Jansénisme. Abandonné de la fortune, mais plus grand dans ses revers que dans ses prospérités, Louis opposait aux coups du destin une sérénité stoïquement chrétienne. Les ennemis extérieurs ne l'intimidaient pas ; il ne recula point devant l'audace de ceux de l'intérieur. Le Jansénisme avait commencé par la haine contre les Jésuites, il finissait par des conspirations d'autant plus dangereuses qu'elles s'appuyaient sur des subtilités théologiques. Ce n'étaient que quelques prêtres dispersés et des religieuses croyant vivre dans la retraite ; mais, du fond de cet exil, il surnageait des mécontentements, des projets coupables et des pensées révolutionnaires. Tout leur semblait autorisé pour faire du bruit, tout leur devenait légal aussitôt qu'ils y entrevoyaient une possibilité même éloignée d'agitation. Ils résistaient à tout et sur tout ; ils tourmentaient les lois avec la savante cruauté des légistes ; ils trouvaient dans l'acte le plus clair de sa nature matière à distinguer, à expliquer et à bouleverser. La position n'était plus tenable ; les religieuses de Port-Royal-des-Champs donnaient le signal de ces hostilités ; Louis XIV demanda au Pape la suppression du monastère.

Clément XI ordonne la suppression de Port-Royal-des-Champs.

Par une bulle du 27 mars 1708, Clément XI accède à ce vœu, et il désigne la solitude de Port-Royal sous le nom de nid d'hérésies. Une pareille appellation fait bondir de colère Quesnel et ses adhérents. « Je ne crois pas, écrivait-il alors, que ce soit un moindre blasphème que celui que les Pharisiens et les Scribes commirent

en attribuant au démon l'opération divine du Saint-Esprit qui chassait les démons des corps qu'ils possédaient. » Un arrêt du conseil déclara qu'il n'y avait plus qu'un seul Port-Royal, et, en conservant celui de Paris, il supprima l'autre.

« Les doctrines de Port-Royal, dit M. de Balzac¹, étaient, sous le masque de la dévotion la plus outrée, sous le couvert de l'ascétisme, de la piété, une opposition tenace aux principes de l'Eglise et de la Monarchie. MM. de Port-Royal, malgré leur manteau religieux, furent les précurseurs des Economistes, des Encyclopédistes du temps de Louis XV, des Doctrinaires d'aujourd'hui, qui tous voulaient des comptes, des garanties, des explications, qui abritaient des révolutions sous les mots tolérance et laissez faire. La tolérance est, comme la liberté, une sublime niaiserie. Port-Royal était une sédition commencée dans le cercle des idées religieuses, le plus terrible point d'appui des habiles oppositions... L'Eglise et le Monarque n'ont point failli à leur devoir, ils ont étouffé Port-Royal. »

Maintenant que les hommes peuvent suivre dans son cours l'idée révolutionnaire, cette opinion ne paraîtra que juste à tous les esprits réfléchis ; au siècle de Louis XIV, elle souleva des murmures qui trouvèrent de l'écho dans quelques écrivains dont la seule politique consistait à blâmer tout ce qui s'entendait en faveur de la Religion, de la Monarchie et de l'ordre social. On prêta un charme poétique au sombre entêtement des Jansénistes, on dramatisa leur persécution, on changea ces natures atrabilaires en précurseurs, en martyrs de la science et de la liberté, puis on accusa les Jésuites. Quesnel avait besoin d'un prétexte pour discuter les actes émanés du Siège pontifical, il dit que les enfants de saint Ignace tenaient au Vatican la plume qui le condamnait. Il fallait montrer le prince le plus absolu, le plus maître de lui-même et des autres, dirigé par une invisible puissance, afin d'humilier ses grandeurs et de jeter du discrédit sur les précautions que la sûreté de ses Etats lui imposait. Les Jansénistes transformèrent en vieillard sans énergie et dominé par la crainte incessante de l'enfer le prince qui, voyant ses frontières envahies, allait, à quelques années de là, écrire au maréchal de Villars la lettre la plus royalement française : « Si je ne puis obtenir une paix équitable, je me mettrai à la tête de ma brave noblesse, et j'irai m'ensevelir sous les débris de mon trône. »

On peut juger diversement le grand Roi ; mais il y a des caractères que, pour l'honneur de l'humanité, on ne doit jamais abaisser. Les Jansénistes n'étaient que par contre-coup les ennemis de Louis XIV ; il aimait, il favorisait, il écoutait les Jésuites ; aux yeux de leurs adver-

(1) De Balzac, *Revue parisienne* du 25 août 1840.

saïres, ce fut son seul crime. Ils eurent l'habileté de le plaindre tout haut, afin de le déshonorer tout bas ; en le plaçant entre madame de Maintenon et le Père Letellier, une vieille femme et un Jésuite, ils crurent avoir partie gagnée. La destruction de Port-Royal-des-Champs, la herse passant sur cette maison sanctifiée par d'austères vertus et par de grands services rendus aux lettres, devinrent, contre Louis XIV et contre la Société de Jésus, un reproche qu'il importe d'éclaircir.

Le 27 mars 1708, une bulle ordonnait la suppression du *nid d'hérésies*. Le cardinal de Noailles, protecteur de Port-Royal, et le Parlement adhèrent à la volonté des deux pouvoirs. Tout cela se concluait dans la dernière année de la vie du Père Lachaise ; le 20 janvier 1709, le Jésuite expira. C'était le seul que Louis XIV connût personnellement ; tout en accordant à sa mémoire de profonds regrets, il chargea les ducs de Beauvilliers, de Chevreuse et La Chétardie, curé de Saint-Sulpice, de lui choisir un confesseur parmi plusieurs Pères dont Lachaise lui avait laissé le nom. Beauvilliers, Chevreuse et La Chétardie pensaient que, dans les circonstances présentes, il fallait un homme plus ferme que lui, ils voulaient surtout qu'il n'appartint pas à quelque famille titrée ; ils désignèrent le Père Letellier, qui entra en fonctions le 24 février.

Michel Letellier, né à Vire en 1613, était alors provincial de France. Caractère ardent, inflexible, rude à lui-même et aux autres, il formait un tel contraste avec la mansuétude du Père Lachaise, qu'il semblait accaparer d'avance l'impopularité des faits déjà consommés. Quand il parut devant le Roi, Louis XIV, qui ne le connaissait pas, lui demanda s'il était parent du chancelier Michel Le Tellier : « Moi, Sire, parent de MM. Le Tellier ! répondit le Jésuite, il n'en est rien. Je suis un pauvre paysan de la Basse-Normandie, où mon Père était fermier. » Ces paroles déplurent aux courtisans, au duc de Saint-Simon surtout. Un Jésuite qui allait disposer de la conscience royale et de la feuille des bénéfices osait avouer son origine. Le grand seigneur janséniste déclare ¹ « qu'il était de la lie du peuple, et qu'il ne s'en cachait pas. » Cette note, infamante à ses yeux, rendit le Père Letellier capable de tous les crimes ; Saint-Simon ne l'entrevit qu'à travers sa roture, si dignement constatée, et il l'a peint tel qu'il le rêvait. Le Père Letellier avait franchi tous les degrés de son Institut ; en chaque phase de sa carrière, il s'était signalé hostile au Jansénisme. « Nourri dans ces principes, dit Saint-Simon ², admis dans tous les secrets de sa Société, par le génie qu'elle lui avait reconnu, il n'avait vécu, depuis qu'il n'y était entré, que

de ces questions et de l'histoire intérieure de leur avancement, que du désir de parvenir, de l'opinion que, pour arriver à ce but, il n'y avait rien qui ne fût permis, qui ne se dût entreprendre. D'un esprit dur, entêté, appliqué sans relâche, dépourvu de tout autre goût, ennemi de toute dissipation, de toute société, de tout amusement, incapable d'en prendre avec ses propres confrères, il ne faisait cas d'aucun que selon la mesure de la conformité de leur passion avec celle qui l'occupait tout entier. Sa vie était dure par goût et par habitude ; il ne connaissait qu'un travail assidu et sans interruption ; il l'exigeait pareil des autres, sans aucun égard, et ne comprenait pas qu'on dût en avoir. Sa tête et sa santé étaient de fer, sa conduite en était aussi, son naturel cruel et farouche. »

Il y a de l'amertume dans ces lignes ; Saint-Simon, et, après lui, tous les historiens, se sont acharnés à représenter Letellier comme l'auteur des persécutions qui atteignirent le Jansénisme ¹ et des calamités qui frappèrent le pays. Sans entrer dans le détail de tant d'événements, nous devons néanmoins étudier leur ensemble pour en faire jaillir la lumière. Au moment où le Père se vit chargé de diriger la conscience du Roi, il n'y avait plus rien à faire pour l'exaspérer contre les Jansénistes. Ses appréhensions étaient justifiées, et au delà ; la suppression de Port-Royal-des-Champs se trouvait accomplie ; il ne restait plus qu'à sanctionner la mesure prise. Le cardinal de Noailles s'y associa, et, le 29 octobre 1709, d'Argenson, lieutenant de police, fit enlever et conduire dans différents monastères les religieuses de Port-Royal. C'était ce que Louis XIV avait essayé dans les plus belles années de son règne. À cette première époque, Arnould, Lemaître, Sacy et Nicole auraient jugé indigne de leur cause de transformer cette solitude en un lieu de pèlerinage. Ils

Port-Royal est démolí.

(1) Quand on étudie de sang-froid les accusations portées contre quelques Jésuites dont les noms sont dévolus à la calomnie ou servent de passe-port à toutes les haines, on ne sait comment expliquer la confusion de dates et d'événements faite par la plupart des écrivains. Le duc de Saint-Simon était le contemporain des hommes qu'il peignait ; il vivait à la cour, il en suivait heure par heure tous les mouvements. Cependant, pour tromper la postérité et rendre odieux le père Letellier, cet analyste n'a pas craint de se condamner à des mensonges que détruisent les plus simples notions de l'histoire. En parlant de la Bulle *Vineam Domini Sabaoth*, Saint-Simon dit que Letellier, pour nuire à Port-Royal et embarrasser le cardinal de Noailles, fut cause « que le Roi ordonna au Prélat de faire signer cette constitution. » (*Mémoires de Saint-Simon*, t. VII, pages 421, 422, 425.) La vérité se trouve en complet désaccord avec le chroniqueur janséniste. La bulle *Vineam Domini* fut publiée en 1703 ; moins d'une année après, le cardinal de Noailles exigea que les religieuses de Port-Royal adhérassent à cet acte pontifical. En 1707, le Cardinal leur interdit l'usage des sacrements ; en 1708, le Pape par une bulle et le Roi par des lettres patentes supprimèrent Port-Royal-des-Champs. Or, c'est en 1709 que, pour la première fois, Louis XIV vit Letellier, qui jusqu'à cette époque n'avait eu aucune relation avec la cour. Mais ce Jésuite était voué par le Jansénisme à l'impopularité ; on le chargea, on le charge encore de faits dont il est aussi innocent matériellement que moralement.

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. VII, p. 26.

(2) *Ibidem*, t. VII, p. 28.

se croyaient assez forts de leurs talents pour n'avoir pas recours à ces artifices de superstition ou de fanatisme ; leurs héritiers ne furent pas aussi discrets. Des miracles apocryphes, des lamentations pleines d'hypocrisie attirèrent à Port-Royal-des-Champs une foule que l'esprit de cabale et la curiosité y entretenirent. On pleurait sur les tombeaux abandonnés ; on parcourait les appartements déserts ; on cherchait, par toute espèce de moyens, à alimenter l'irritation. Louis XIV ne consentit pas à tolérer, aux portes de Versailles, des menées que le malheur des temps pouvait rendre dangereuses ; il commanda de détruire ce couvent célèbre : ses ordres furent exécutés. Le cardinal de Noailles, hostile aux Jésuites, était, comme toutes les natures faibles, jaloux de son autorité ; ce fut donc lui seul qui, en sa qualité d'Archevêque de Paris, se chargea d'exécuter l'arrêt de proscription des religieuses. Le gouvernement s'occupait de faire raser Port-Royal-des-Champs ; mais il s'élève ici contre Letellier une grave accusation : c'est lui qui fit passer la charrue sur ce monument.

Nous n'attachons pas grand prix à une pareille imputation, nous qui avons vu la liberté de 1793 entasser tant de ruines autour de nous ; mais, puisque cet acte, si peu sérieux de sa nature, servit de base à des récriminations de toute sorte, il faut bien l'approfondir. Or, en lisant les écrivains jansénistes eux-mêmes, ce n'est pas la main du Père Letellier qui porta la hache et le marteau sur la demeure des Solitaires, mais celle des Sulpiciens. Dom Clémencet ne s'en cache pas ; il dit ¹ : « MM. de Saint-Sulpice, à ce qu'on prétend, obtinrent, par le crédit de madame de Maintenon, la démolition de Port-Royal-des-Champs, en lui représentant que, si on le laissait subsister, les temps pouvant changer, les Jansénistes pourraient aussi y revenir et rétablir leurs erreurs. Cela fait voir, continue-t-il, que ce n'est point aux Jésuites qu'il faut attribuer la démolition de Port-Royal-des-Champs ; non qu'ils n'en fussent capables, mais parce que cela était contraire à leurs desseins et à leurs intérêts. »

Jérôme Besoigne, docteur de Sorbonne et Janséniste renommé, publie la même version, et il ajoute ² : « On était déjà autorisé par la dernière bulle, qui ordonnait que ce nid d'erreur fût ruiné de fond en comble, *evellatur et eradicetur*. Il ne s'agissait que d'obtenir un arrêt du conseil en conformité de cette bulle. La chose se fit le 12 janvier 1710 ; c'est la date de l'arrêt qui ordonne la démolition et allègue pour motifs la dépense que l'entretien et les réparations causeraient à l'abbaye de Port-Royal de Paris, et l'avantage que les créanciers de cette abbaye retireraient de la vente des matériaux. »

Ces raisons, déduites dans un acte officiel, sont illusoires ; ce n'est pas là qu'est la vérité ; il fallait enlever aux factieux un prétexte permanent de sédition. Le fanatisme des Jansénistes ne connaissait plus de limites, et, quand Besoigne raconte la translation d'une partie des corps qui reposaient dans le cimetière de Port-Royal, il révèle un fait qui, à lui seul, dut éclairer l'autorité. On planta une croix de bois sur les fosses ; mais il fut bientôt nécessaire de la renouveler, « car, dit le docteur de Sorbonne, les pèlerins, dont il y avait concours à cette bienheureuse terre consacrée par tant de reliques respectables, coupaient tous des morceaux de cette croix qu'ils emportaient. » Ces auteurs ne parlent pas du soc nivelant les débris du monastère ; seulement, dans un pamphlet janséniste, on lit ¹ « que Louis XIV avait fait passer, en quelque manière, la charrue sur le terrain de Port-Royal. » Cet en quelque manière peut justifier des licences poétiques ; il n'autorisera jamais à accepter de pareils récits. Au dire des Jansénistes eux-mêmes, les Pères de la Compagnie de Jésus ne trempèrent pas dans la démolition du couvent, que des spéculations religieuses et politiques livraient à la fanatique piété de leurs adeptes. Ce sont les Sulpiciens qui en furent les auteurs ; et les hommes sensés leur en sauront toujours gré, parce qu'il vaut mieux briser quelques pierres entassées les unes sur les autres que de sacrifier la tranquillité d'un Etat.

Le premier crime du Père Letellier, cet attentat si durement reproché à l'Institut, s'efface donc devant l'histoire. Le Jésuite, par sa position à la cour, devenait le point de mire des attaques ; les Jansénistes, les courtisans insatiables personifiaient en lui la Compagnie de Jésus ; on la rendait responsable des choix ou des refus qu'il faisait ; elle essayait le contre-coup de ressentiments dont le Père ne se préoccupait même pas. Letellier ignorait ce que c'était que la popularité ; s'il en eût connu les honteux profits et les amertumes, il est probable qu'il n'eût jamais cherché à capter ses inconstances. Dans cette âme de fer, il y avait une vigueur presque égale à sa modestie. A la cour, où chacun l'entourait d'hommages, il était resté ce que la nature et l'éducation l'avaient fait, abrupte par tempérament, courageux par conviction, inébranlable dans ses volontés, humble dans sa manière de vivre. Un jour, raconte le chancelier d'Aguesseau ², le Roi ayant demandé au Père Letellier pourquoi il ne se servait pas d'un carrosse à six chevaux comme son prédécesseur, il répondit : « Sire, cela ne convient point à mon état, et je serais en-

(1) *Histoire générale de Port-Royal*, t. x, p. 4.

(2) *Histoire de Port-Royal*, t. iii, p. 221.

(1) *Du rétablissement des Jésuites en France*. Paris, 1816.

(2) Discours sur la vie et la mort de M. d'Aguesseau, par le chancelier son fils.

La
charrue
et les
miracles
aux ton-
neaux des
solitaires.

Part que
prit à ces
actes le
père Le-
tellier.

core plus honteux de le faire depuis que j'ai rencontré, dans une chaise à deux chevaux, sur le chemin de Versailles, un homme de l'âge, des services et de la dignité de M. d'Aguesseau. » Letellier connaissait à fond le Jansénisme; il le redoutait pour la paix de l'Eglise et pour celle du Royaume; mais la crainte du principe ne s'étendait pas jusqu'aux hommes. Quand l'Oratorien Fabre, son ennemi, fut expulsé de cette communauté, le Jésuite oublia les injures dont le Janséniste l'avait accablé; il sut généreusement venir au secours de sa misère ¹. Le 48 avril 1740, Gerberon, repentant, sortait du donjon de Vincennes, à la demande de Letellier; et le Jésuite lui adressait une lettre où il se révèle tout entier.

A cette époque, Louis XIV expiait cruellement les pompes de son règne. Il avait placé sur la tête de son petit-fils la couronne d'Espagne; ce résultat d'une grande pensée armait l'Europe contre lui; et la France, que tant de victoires appauvrirent, succombait enfin sous le poids de ses glorieuses adversités. La famine arrivait à la suite d'un rigoureux hiver; mais l'honneur et l'intérêt du pays exigèrent de nouveaux sacrifices: le Roi demanda le dixième des revenus. Dans de pareilles circonstances, cet impôt nécessaire excita des murmures. Duclos et l'abbé Grégoire ² accusent le Père Letellier de l'avoir inspiré, d'avoir même obtenu une délibération de la Sorbonne et des casuistes de la Société pour rassurer la conscience du Roi. S'il n'y avait que ce moyen de sauver le pays du joug de l'étranger, le Jésuite, sans aucun doute, a patriotiquement agi, et Duclos, qui le blâme, donne presque à la même page l'adhésion la plus complète à cette mesure désespérée. « L'établissement du dixième des revenus en 1740 fut, dit-il, d'une tout autre importance pour l'Etat, et en fit peut-être le salut, quoiqu'on ne le levât pas avec toute la rigueur qu'on a exercée depuis. »

Il y a dans la correspondance de Fénelon des lettres qui sont pour le Jésuite un véritable titre de gloire. Fénelon a, par son *Télémaque*, blessé les orgueilleuses susceptibilités de Louis XIV: il est relégué dans son diocèse de Cambrai. De là ce cœur si aimant et si plein de tolérance se prend pour le Père Letellier d'une affection basée sur l'estime. Le 9 avril 1709 le duc de Chevreuse mande au Prélat ³: « Le confesseur du Roi paraît avoir tout ce qu'il faut, si la cour, qu'il n'a connue jusqu'à présent que par oui-dire, ne le change pas. » Un an après, en février 1710, l'Archevêque de Cambrai adresse un mémoire au Jésuite. Du fond de son

exil l'illustre Pontife voit l'orage s'amonceler sur la France: il veut le détourner; et, afin que ses paroles ne soient pas interprétées comme un regret ou comme un sentiment ambitieux, il dit ¹: « Pour moi, je n'ai aucun besoin ni désir de changer ma situation. Je commence à être vieux, et je suis infirme. Il ne faut pas que le Père Letellier se commette jamais ni ne fasse aucun pas douteux pour mon compte. » Et il ajoutait plus bas: « Je conjure donc le Père Letellier de ne rien hasarder et de ne s'exposer jamais à se rendre inutile au bien de l'Eglise pour un homme qui est, Dieu merci! en paix dans l'état humiliant où Dieu l'a mis. Tout ce que je désire, c'est la liberté de défendre l'Eglise contre les novateurs. »

Cette liberté que le génie demandait à la force, l'inflexible Letellier eût été heureux de l'accorder. Il avait combattu lui-même l'hérésie du Jansénisme; mais, au timon des affaires, plus à portée d'apprécier les obstacles qui entourent le pouvoir, le Jésuite se sentait obligé à des ménagements que les individus condamnent ou repoussent. L'homme d'énergie faiblissait devant l'homme de douceur: Fénelon stimulait Letellier, il l'accusait de tolérance, et le 49 mai 1711 il lui mandait ². « Dieu veuille que je me trompe, mais j'oserais répondre que vous n'obtiendrez que des expédients flatteurs et équivoques qui augmenteront le mal en le cachant. Il y a déjà plus de quarante ans que le Jansénisme croît sans mesure par ces fausses paix, qu'on cherche par la crainte du scandale, et à la faveur desquelles on achève d'empoisonner toutes les écoles. On aura recours aux remèdes efficaces lorsqu'il ne sera plus temps. » Dans une lettre au duc de Chevreuse, Fénelon découvre encore mieux sa pensée: « On a laissé, dit-il, empoisonner les sources publiques des études. La nonchalance de feu M. de Paris et la bonté trop facile du Père de Lachaise en ont été la cause. M. le Cardinal de Noailles a achevé le mal, qui est au comble. »

Le 42 mars 1711 l'Archevêque de Cambrai intervint tout à fait les rôles que l'histoire a distribués d'une si imprudente manière. Fénelon veut combattre, c'est Letellier qui le retient. « Vous me direz ³, mon révérend Père, que je dois craindre de me tromper et d'être trop prévenu contre le livre de M. Habert. Je l'avoue: aussi veux-je prendre les plus rigoureuses précautions contre moi-même... J'ose dire, mon R. P., que le moins que vous puissiez faire dans un besoin si pressant de l'Eglise est de montrer ma lettre à Sa Majesté. Je vous le demande, non pour moi, mais pour la vérité, à qui vous devez tout dans la place où Dieu vous a mis. »

Fénelon
l'excite à
être plus
sévère.

(1) *Dictionnaire* de Moréri, article *Fabre*.

(2) *Mémoires* de Duclos, p. 61. — *Histoire des confesseurs*, p. 576.

(3) *Œuvres* de Fénelon, t. XIII, p. 289 (édition de Leclerc, 1827).

(1) *Œuvres* de Fénelon, t. XXV, p. 241.

(2) *Ibidem*, t. XXV, p. 382.

(3) *Ibidem*, t. XXV, p. 521.

Letellier dominait Louis XIV. On a même prétendu que le Roi portait son joug par crainte¹ ; et cependant ce Jésuite si vindicatif, si implacable, au dire de quelques chroniqueurs, enchaînait l'ardeur belliqueuse de Fénelon. Le Prélat lui écrivait encore² : « Je croirais trahir ma conscience si je ne vous suppliais pas instantamment de lire cette lettre au roi. J'avoue que rien n'est plus digne de sa sagesse que de vouloir éviter les disputes publiques sur la Religion. C'est un grand scandale. Ceux qui le commencent sans nécessité sont inexcusables ; mais j'ose dire que toute la puissance du Roi ne peut empêcher ce mal par les questions du Jansénisme... Les écrits pernicieux ne viennent pas seulement de Hollande, on en imprime en France. Nulle vigilance, nulle rigueur de la police ne peut l'empêcher. C'est un fait visible qui saute aux yeux. Les bons catholiques veulent-ils publier un écrit pour la défense de la Foi ? ils souffrent mille traverses... Le parti veut-il publier un livre hérétique, séditeux ? on le débite impunément ; il est applaudi. »

Ainsi provoqué, le Jésuite qui tient dans ses mains le cœur de Louis XIV reste impassible. Avec Fénelon il s'effraie de ce débordement d'ouvrages coupables, il en gémit, et il n'ose même pas accorder au Prélat le droit de défendre leurs principes. Il tremble d'empoisonner les questions, de rendre tout rapprochement impossible. Il se réduit à parlementer, il attermoie. Letellier, qui est la terreur des courtisans, ne sent pas l'aiguillon dont l'Archevêque de Cambrai le tourmente. Dans le maniement des grandes affaires, cet homme tout à la fois impétueux et plein de dextérité, a compris l'insuffisance de cette guerre de paroles, qui alimente les fractions au lieu de les abattre. Il voit que la secte suit la marche de toutes les hérésies et de tous les partis, qu'elle cherche à diviser pour faire des recrues, qu'elle attise le feu afin de produire un incendie. La discussion n'est plus permise avec de pareils adversaires ; car, en la dénaturant pour lui donner les apparences d'un succès, ils s'abritent sous la nécessité, dernière excuse de la mauvaise foi. Les Evêques de France ne pouvaient plus prendre la parole sur les questions en litige sans qu'aussitôt les Jansénistes ne criassent à l'outrage ou à la persécution. Ils vivaient du martyre, ils l'exploitaient par l'intimidation, et en se servant de la vanité du Cardinal de Noailles comme d'un bouclier, Champflour et Lescure, évêques de La Rochelle et de Luçon, n'osent pas rester

(1) Dans une lettre écrite à Fénelon par le duc de Chevreuse, dont Saint-Simon loue la sagesse et la vertu, on voit jusqu'où s'étendait cette domination. « Je crois, dit Chevreuse, le 15 mars 1710, que le père Letellier agit un peu sur ce qui est personnel à ce dernier (Louis XIV) ; mais il ne se juge pas en droit de le faire sur certains points qui, ne paraissant pas de sa compétence, donnaient lieu de lui fermer la bouche. »

(2) *Oeuvres de Fénelon*, t. xxvi, p. 159.

muets témoins de tant de calamités prochaines. Le 15 juillet 1710 ils publient une instruction pastorale par laquelle ils condamnent, ainsi que la cour de Rome, les *Réflexions morales* de Quesnel. C'était attaquer le Jansénisme. Le Cardinal de Noailles se croit mis en cause ; il a approuvé ce livre ; il proclame son orthodoxie en prenant à partie les deux Prélats. La guerre se ravivait malgré Louis XIV, malgré le Père Letellier¹. Le Roi, pour la faire cesser, propose sa médiation. Une commission est nommée ; le duc de Bourgogne la préside. Elle invite le Cardinal à flétrir le livre des *Réflexions morales* ; Noailles promet d'abord, il hésite ensuite. Le Roi lui laisse le choix ou de se soumettre au jugement de la commission, ou d'en référer au Pape. Cette dernière voie était un moyen de gagner du temps : les Jansénistes lui conseillent de l'adopter.

Ce fut dans ces circonstances que le Père Letellier crut enfin devoir agir. La question avait été nettement posée : le Saint-Siège était appelé à la trancher de nouveau. Il fallait que le Clergé de France intervint ; Letellier se chargea de lui donner l'impulsion. Disséminés dans le Royaume, ils n'avaient pas le temps de se réunir et de se concerter : un guide leur était nécessaire. Quelques-uns jettent les yeux sur le Jésuite ; ils viennent chercher le mot d'ordre auprès de lui. Il rédige un projet de lettre au Roi ; et, afin que le sens dans lequel les Evêques vont parler soit identique, ce projet est secrètement envoyé à tous les Prélats.

Soit hasard, soit trahison, une de ces dépêches, que l'abbé Bochart, trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, adressait à son oncle, l'Evêque de Clermont, est interceptée par les Jansénistes et aussitôt communiquée au Cardinal de Noailles, dont elle devait justifier le courroux. Il existait un complot permanent contre la Foi catholique, le Père Letellier le minait par un autre complot. La lettre de Bochart de Saron, dont le Cardinal se faisait une arme en la publiant, était ainsi conçue :

« J'ai eu d'assez longues conférences avec le R. P. touchant l'affaire des deux Evêques et de Son Eminence. Voici, mon très-honoré sei-

(1) Le 10 mai 1711, les évêques de Luçon et de La Rochelle adressaient un mémoire à Louis XIV pour se justifier contre les attaques du cardinal de Noailles, et ils priaient en ces termes le Jésuite confesseur de le mettre sous les yeux du Roi. « Nous vous supplions, mon très-révérénd Père, de représenter à Sa Majesté les choses suivantes, et nous en chargeons votre conscience, puisqu'il s'agit des intérêts les plus pressants de la Religion. » Le 1^{er} juin, Letellier répondait à l'évêque de La Rochelle, et, après avoir, selon le désir du monarque, engagé les deux Prélats à faire une démarche de réconciliation auprès du cardinal de Noailles, il ajoutait : « Excepté donc de parler contre votre conscience, en disant quelque chose que vous sauriez être faux, ou en rétractant ce que vous croyez vrai, je suis persuadé, monseigneur, qu'il n'y a rien que vous ne deviez faire en cette occasion pour contenter le Roi, d'autant plus qu'il n'attend cela de vous que pour être en état d'accommoder les choses à l'avantage de l'Eglise. » (*Oeuvres de Fénelon*, t. xxv, p. 387.)

gneur et oncle, où les choses en sont : M. le Dauphin, M. l'Archevêque de Bordeaux, M. l'Evêque de Meaux, MM. Voisin, de Beauvilliers et Desmarêts travaillent par ordre du Roi, à examiner le fond de l'affaire; et, quand ils auront trouvé les biais nécessaires pour finir cette contestation, ils en feront rapport à Sa Majesté. Pour les procédés personnels, on est dans la résolution de donner quelque satisfaction à Son Eminence; mais, sur le fond, ces deux Evêques gagneront leur procès. Le livre du P. Quesnel sera pros crit, et l'on fera justice aux Evêques que le mandement a attaqués. J'ai vu entre les mains du P. Letellier plus de trente lettres des meilleures têtes du Clergé qui demandent justice au Roi du procédé de Son Eminence. Le P. Letellier m'a dit qu'avant huit jours il en auroit encore autant. Le secret est promis à tous ceux qui écriront, et jamais Son Eminence ni le public n'en auront aucune connoissance. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre au Roi, que le Père Letellier vous prie de signer. Il en garde une copie pour l'envoyer sans signature à plusieurs Prélats qui lui demandent un modèle. Il faut, s'il vous plaît, que vous y mettiez une enveloppe et un cachet volant. J'ai ordre du Père Letellier de la lui envoyer à Fontainebleau en cet état. Il part aujourd'hui pour s'y rendre, et le Roi va coucher à Petitbourg chez M. d'Antin. Je vous envoie la relation de ce qui s'est passé en Flandres le douzième : c'est M. l'abbé de Saint-Pierre qui me l'apporta hier de Versailles. J'assistai lundi au service de la Sainte-Chapelle de Paris pour Monseigneur. La cérémonie fut magnifique, et le Père Massillon y fit un beau discours. Vous le verrez imprimé. La pièce de M. l'Evêque d'Angers paroît imprimée. Elle est sifflée de tout le monde. Le Père Letellier n'a point vu le mandement que vous devez signer avec l'Evêque de Saint-Flour. Il trouve votre précaution sage de souhaiter qu'il soit vu avant que de paroître. Vous pouvez me l'adresser si vous le souhaitez. Je le donnerai à de bons réviseurs, qui l'éplucheront exactement.

» J'ai l'honneur d'être, mon très-honoré seigneur et oncle, etc.

» Signé : L'ABBÉ BOCHART.

» A Vincennes, le 45 juillet 1744. »

Cette pièce, déposée au greffe de l'Officialité de Paris, ne tarda point à fournir aux Sectaires de nombreux motifs de suspicion contre Letellier et contre les Jésuites. Ils oublièrent que saint Vincent de Paul et Olier avaient employé le même moyen pour arriver au même but dans l'affaire des cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. On avait saisi la main de Letellier faisant mouvoir l'Episcopat : sans songer que le Jésuite se trouvait, pour ainsi dire, par ses fonctions et par la feuille des bénéfices, ministre des affaires ecclésiastiques du Royaume, on incrimina sa

pensée, on déclara toute la Compagnie responsable de son acte. C'était jouer habilement; mais le Souverain Pontife, Louis XIV, les Evêques et les Catholiques ne tombèrent pas dans le piège. On imputait aux Pères de l'Institut de tout envenimer, afin de satisfaire leur animosité contre les disciples de Jansénius; et, au mois de juin 1712, Fénelon écrivait ¹ : « Le Cardinal ferme les yeux pour n'apercevoir ni le Vicaire de Jésus-Christ ni les Evêques très-vénérables; il ne veut voir que les Jésuites dans cette affaire pour pouvoir irriter le monde contre eux en les montrant comme ses persécuteurs. Telle est la mode du parti. A l'entendre, les Jésuites font tout : sans eux le fantôme d'une hérésie imaginaire disparaîtrait en un moment. Ils font tous les mandements des Evêques et même toutes les constitutions du Siège apostolique. Qu'y a-t-il de plus absurde et de plus indigne d'être écouté sérieusement que des déclamations si outrées? »

Dans la même année, dans le même mois, Fénelon invoque encore leur assistance. La lettre de Bochart lui est connue, cependant il regarde que Letellier n'a encore rien fait. « Les écrivains du parti, mande-t-il au duc de Chevreuse ², remplissent le monde d'écrits séduisants. Je suis réduit au silence... Les Jésuites pourraient écrire utilement et ne le font pas. Au nom de Dieu, pressez là-dessus le P. Letellier. »

Ces discussions, qui désormais n'ont qu'un intérêt historique, tenaient alors en haleine toute l'Europe, que les guerres les plus acharnées ne parvenaient pas à distraire. On parlait presque autant du Père Letellier que du prince Eugène et de Villars. Quesnel et le cardinal de Noailles occupaient aussi vivement les esprits que les succès de Berwick ou les plans de campagne de Marlborough. Le Cardinal, exaspéré, demande réparation au Saint-Siège et à Louis XIV; les oreilles se ferment à ses plaintes. Il ne peut obtenir justice, il se décide à se la rendre lui-même. Il fulmine l'interdit contre tous les Jésuites de son diocèse, les confesseurs du Roi et des Princes de la maison royale exceptés. Ainsi le coupable seul n'était pas puni. Louis XIV et madame de Maintenon adressent des reproches au Cardinal; Noailles affirme que les Jésuites le persécutent à outrance, et qu'en les privant du droit d'exercer le sacerdoce il n'a fait qu'obéir à son devoir d'évêque. Madame de Maintenon, avec la discrétion d'une femme d'esprit, lui répond : « Mon cœur ne peut se résoudre à vous flatter, et mon respect ne me permet pas de m'expliquer sincèrement... Vous traitez l'affaire des Jésuites d'affaire spirituelle, et Sa Majesté la regarde comme un procédé particulier, comme une vengeance contre des gens que vous avez cru qui vous offensaient, et qui vous offensaient en effet.

Il interdit les Jésuites de Paris.

Madame de Maintenon et le Cardinal.

(1) *OEuvres* de Fénelon, t. xxvi, p. 32.

(2) *Ibidem*, t. xxiii, p. 340.

C'est le ressentiment de votre vengeance que le Roi voudrait que vous sacrifiassiez à ce que vous lui devez et à l'amitié qu'il a toujours eue pour vous. Car de dire que les Jésuites sont incapables de confesser, il n'est pas possible qu'ils soient devenus tels dans un moment. »

Les Jésuites, au témoignage de Noailles, étaient indignes d'exercer le ministère ecclésiastique. Ce Prélat tenait tête au Pape ainsi qu'à l'Eglise pour accorder satisfaction à sa conscience dans les matières dogmatiques, et le même homme, en matière de grave discipline, se soumettait, contre cette même conscience, au bon plaisir du Roi. Louis XIV désire garder le Jésuite pour directeur : le Cardinal-archevêque, obéissant à cette volonté, écrit le 20 août 1744 à madame de Maintenon : « Je donne de nouveaux pouvoirs au Père Letellier, quoique ce soit celui qui mérite le mieux de n'en pas avoir. » Le courtisan transige avec son devoir, le Prélat janséniste refuse d'adhérer au jugement de la Chaire apostolique. Letellier échappait à ses coups, et Noailles condamnait pour relâchement de morale les Pères Gonnelieu, Brignon, Gravé, Martineau, Pallu, Maillard, Paulmier, Sanadon, Bretonneau, Judde, Vauvert, La Rue, Belingan, Lallemand et plusieurs autres Jésuites qui dans ce temps-là se distinguaient par leurs ouvrages ascétiques et par la pureté de leur doctrine. L'interdiction épiscopale, aux termes des lois ecclésiastiques, ne peut s'étendre sur toute une communauté; il faut qu'elle soit individuelle, nominative et pour cause d'indignité ou d'incapacité. Les Jansénistes ne s'arrêtent point à ces obstacles. Ils croient qu'en frappant un grand coup sur la Compagnie de Jésus ils diviseront les Catholiques, ou que tout au moins ils enlèveront à leurs adversaires un puissant moyen d'action. Leur espérance fut en partie trompée; le Cardinal n'osa pas condamner le livre de Quesnel. Pour se soustraire aux instances du Roi et de ses collègues dans l'épiscopat, il avait le premier indiqué l'appel à Rome, promettant de se conformer à la décision souveraine. En agissant ainsi, le Cardinal pensait que les lenteurs habituelles de la cour pontificale lui permettraient de gagner du temps, et c'était tout ce que les Jansénistes désiraient. Mais le Père Letellier aplanit les obstacles qu'on s'attendait à voir surgir entre Rome et Versailles, et le 12 décembre 1744 Louis XIV pria Clément XI de s'expliquer sur les erreurs de Quesnel. Afin d'accélérer l'enregistrement de la bulle future, « il fit insinuer au Pape, dit le Protestant Schœll ¹, qu'il serait convenable que dans ses réponses il évitât certaines expressions qui pourraient choquer en France, comme les phrases suivantes : *ex plenitudine potestatis, ex scientia certa, motu proprio*. »

Ces clauses étaient une dérogation aux usages de la Cour romaine, une concession demandée à la dignité du Saint-Siège par l'Eglise gallicane en péril. Il importait avant tout de cicatriser les plaies que la dépêche du Roi signalait au Pontife en invoquant sa tendresse paternelle. Clément XI se prêta aux vœux de la France, et il nomma une Congrégation de cardinaux, de théologiens et de juriconsultes pour juger cet ouvrage s'élevant jusqu'au niveau d'un événement. Les cinq membres du Sacré-Collège qui présidèrent aux travaux de la Congrégation étaient Spada, Ferrari, Fabroni, Cassini et Toloméi. Après vingt-trois assemblées tenues en présence du Souverain Pontife ¹, le cardinal Fabroni rédigea un projet de bulle qui fut communiqué au cardinal de La Trémoille, ambassadeur de France, et approuvé par lui. Le 8 septembre 1743, on promulgua à Rome la constitution *Unigenitus Dei Filii*.

Bossuet, mort depuis neuf ans, avait trouvé dans les *Réflexions morales* de Quesnel cent vingt propositions suspectes : l'Eglise romaine, plus tolérante que le génie du Gallicanisme et que Fénelon, n'en réprova que cent une, littéralement extraites de l'ouvrage. Elle les flétrit comme hérétiques, comme renouvelant plusieurs hérésies, et principalement celles qui

(1) C'était à Rome que le combat se livrait. Fénelon voulait y prendre part; il adressa au jésuite Daubenton, assistant de France, un mémoire, et le 4 août 1745 une lettre dans laquelle on lit : « Il faut se hâter de finir en frappant un grand coup, qui ne laisse aucune évasion sérieuse au parti. Si je vais trop loin, il est facile de m'arrêter; mais si je ne dis rien de trop, il faut se hâter de sauver le sacré dépôt. »

Huit jours après la publication de la Bulle, le Jésuite, répondant à Fénelon, lui écrivait de Rome (16 septembre) : « Il y a des propositions qui font peur, parmi celles qui sont condamnées; il y en a qui frappent peu d'abord, et qui ne paraissent pas dignes de censure; mais, pour peu qu'on s'attache à en pénétrer le sens, on en découvre le venin. Jamais peut-être aucun livre n'a été examiné ni plus longtemps ni avec plus de précaution. On a employé à cet examen, pendant près de trois ans, les plus habiles théologiens de Rome, tirés de toutes les écoles les plus fameuses : M. Ledrou, de l'école de Saint-Augustin; le maître du Sacré-Palais, le secrétaire de l'Index, tous deux de l'école des Thomistes; les pères Palermo et Santelia, de l'école des Scotistes; le père Alfaro, théologien du Pape, de l'école des Jésuites; monseigneur Todeschi, bénédictin de l'école de Saint-Anselme; M. Castelli, de la Mission; le père Téroni, barnabite. Après dix-sept conférences de ces théologiens en présence des cardinaux Ferrari et Fabroni, on a examiné les propositions en présence du Pape et de neuf cardinaux du Saint-Office dans vingt-trois Congrégations. Il n'y a aucune proposition qui n'ait coûté au Pape trois ou quatre heures d'étude particulière. »

Ranke (*Histoire de la Papauté*, t. IV, p. 482) dit que « la Bulle *Unigenitus* fut la dernière décision sur les anciennes questions de dogme suscitées par Molina. La Cour de Rome, après de si longues hésitations, se mit enfin du côté des Jésuites. » L'historien protestant est ici dans l'erreur. La Bulle *Unigenitus* n'a aucun rapport avec les questions suscitées par le père Molina; elle n'est point une adhésion des Papes à la doctrine des Jésuites; elle laisse en liberté toutes les écoles; elle condamne la doctrine des cinq propositions de Jansénius, ressuscitées par Quesnel, avec d'autres hérésies sur l'Eglise et sur la puissance ecclésiastique ou civile. Cette Bulle fut rédigée, on le voit, au nom seul des membres de la Congrégation, par des docteurs opposés aux Molinistes. Un seul Jésuite, théologien du Pape, prit part aux délibérations; les Thomistes et les Augustiniens y formèrent la majorité.

(1) Cours d'histoire des Etats européens, t. XXIX, p. 415.

Il demande que le Pape tranche la question-

Louis XIV sollicite une bulle décisive.

sont renfermées dans les fameuses propositions de Jansénius, et cela dans le sens qui a fait condamner ces dernières. Jusq' alors le cardinal de Noailles a pu se tromper ou être trompé; mais, à la réception de la bulle, si l'erreur s'est glissée dans son âme, la vérité doit enfin s'y faire jour. Religieusement et historiquement, il ne s'agit plus des Jésuites, ils s'effacent dans le débat; il ne reste plus en cause que des Sectaires et l'Eglise universelle. Au mois de juin 1712, Fénelon, car c'est tous-jours à ce grand homme qu'il faut en revenir pour apprécier l'esprit du temps, au mois de juin 1712 donc, Fénelon, dans un mémoire au Roi, traçait ces lignes si foudroyantes de logique :

« Rien n'est plus diffamant pour une compagnie religieuse que de l'accuser à la face de toute la Chrétienté d'avoir une mauvaise doctrine, d'être coupable d'une conduite irrégulière à l'égard des évêques, et de vouloir être aujourd'hui leurs maîtres et leurs juges. Plus l'accusation est grave, plus la preuve doit être démonstrative. Il faut donc que le Cardinal démontre tous les faits allégués ou qu'il succombe comme un insigne calomniateur. S'il ne fait que continuer des plaintes et des déclamations vagues, il ne fera que ce qui est ordinaire à tous les auteurs passionnés de libelles diffamatoires. Il ne lui reste plus aucun moyen de reculer; il faut qu'il entre en preuve, et qu'un éternel opprobre tombe sur les Jésuites ou sur lui. Mais, si les preuves juridiques lui manquent, il doit réparer la calomnie, en la rétractant avec autant d'éclat qu'il l'a publiée. Dieu dont il a blessé la vérité, l'Eglise qu'il a scandalisée, sa conscience dont il a étouffé la voix pour contenter son ressentiment, sa dignité même dont il a abusé pour noircir des innocents, demandent cette humiliante réparation. »

Fénelon avait assez de confiance en la vertu des autres pour prêcher un exemple qu'un jour il offrit avec tant de pieux repentir. Fénelon était un héros d'humilité, le cardinal de Noailles ne sut être qu'un homme de faction. Il pouvait noblement racheter ses fautes; l'amour-propre, le besoin d'une popularité dont le Jansénisme faisait briller le prestige à ses yeux, de mesquines rivalités de sacristie éblouirent ce prince de l'Eglise; elles le poussèrent à ménager tous les partis, au risque de devenir pour tous un objet de pitié. Il n'osa ni accuser franchement le schisme, ni le défendre avec une audace que le danger aurait pu faire estimer, tout en déplorant ses résultats. Afin de faciliter son retour, Louis XIV, conseillé par le Père Letellier, nomma le cardinal de Rohan président de la commission des huit Evêques chargés de faire un rapport sur la bulle. Ces Prélats furent laissés au choix du cardinal de Noailles. Le 23 janvier 1714, l'assemblée accepta le décret

pontifical. Le cardinal de Noailles et huit Evêques se réservèrent de soumettre au Saint-Siège plusieurs difficultés; mais, le 15 février, le Parlement enregistra les lettres-patentes du Roi pour l'exécution de la bulle. Dix jours après, le Cardinal, forcé dans ses derniers retranchements, adoptait une neutralité plus coupable que l'Hérésie elle-même. Il condamna les *Reflexions morales* de Quesnel et défendit en même temps de soutenir la constitution *Unigenitus*. Elle fut adressée à tous les Evêques de France; cent huit l'acceptèrent purement et simplement, treize ajournèrent leur adhésion ou proposèrent des modifications; un seul, de La Broue, évêque de Mirepoix, refusa de blâmer la doctrine de Quesnel.

Nous n'avons point à suivre en ses diverses phases l'histoire de cette bulle, si fameuse dans les annales de la France, qui fut reçue par la presque unanimité des Evêques de l'Eglise gallicane et par toute la Catholicité. Elle froissait une secte plus puissante par l'opiniâtreté que par le nombre; mais cette secte savait que, dans le royaume Très-Chrétien, l'opposition contre le pouvoir régulièrement établi a toujours des chances inespérées de succès. On basait sur l'imprévu ses plus hardis projets, l'imprévu ne lui fit jamais défaut. Les Jansénistes voyaient la mort planer sur la famille royale; elle avait déjà moissonné toute la jeune génération; il ne restait plus qu'un vieillard et un enfant. Louis XIV avait comprimé les mauvaises passions; la guerre civile, la Fronde elle-même, n'étaient plus réalisables; mais le pays était menacé d'une régence. Des troubles, nés de l'ambition du duc d'Orléans, dont les vices étaient un appât pour toutes les licences, allaient naître; il importait de les fomentier : les Jansénistes se tinrent à l'affût. Pour propager leurs systèmes, ils commencèrent à empoisonner la ville et la cour de ces anecdotes controuvées dont l'abbé Dorsanne, grand-vicaire du cardinal de Noailles et Janséniste fougueux, se fit l'inventeur en son journal, et que Duclos reproduisit dans ses Mémoires.

Louis XIV vieillissait; le malheur venait avec l'âge; il frappait sans l'abattre cette énergique maturité, restant impassible en face des tombeaux entr'ouverts de son fils et de ses petits-enfants. La mort était dans son palais, la désolation aux frontières; néanmoins le Monarque, presque octogénaire, n'avait rien perdu de sa force. Ce Priam de la race des Bourbons regardait d'un œil sec et la douleur dans l'âme tous ces cadavres sortant les uns après les autres du château de Versailles pour l'attendre sous les voûtes funèbres de Saint-Denis. Il semblait destiné à porter le deuil de sa dynastie; le père de famille était livré à ses désespoirs intérieurs, mais le Roi dominait encore l'homme. Sous le coup de tant de funérailles, il ne permettait pas

Les malheurs de Louis XIV.

à son front majestueux de tristesse de révéler l'amertume de ses pensées. Tant d'efforts contenus allaient briser les liens qui l'attachaient à la vie ; les Jansénistes jugèrent que pour eux ce n'était plus qu'une affaire de temps. Enépiant l'heure si désirée de la mort de Louis XIV., ils se mirent à calomnier les Jésuites.

Le père Letellier accusé des calomnies de la France.

Il se personnifiaient dans le Père Letellier, dont la correspondance intime de Fénelon vient de manifester la politique. Letellier était le plus en vue ; il avait la confiance du Roi, les événements l'armaient d'un pouvoir excessif ; ce fut sur lui qu'on dirigea les manœuvres de la secte. Le cardinal de Noailles se trouvait en opposition avec lui ; on chargea le Jésuite de toutes les fables que la malignité peut inventer. On montra avec tristesse les hautes murailles de la Bastille où languissaient tant de victimes de son despotisme monacal. Bientôt on ne se contenta plus de ces hypocrites doléances ; on imagina qu'il avait résolu de faire arrêter le cardinal de Noailles lui-même. La peur d'un martyr en expectative devait pousser cette faiblesse en pourpre romain jusqu'au courage de la vengeance. Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, raconte ainsi le fait 1 :

« Le confesseur, ayant vu l'inutilité de cette conférence, dit au Roi qu'il ne restait d'autre moyen qu'un lit de justice pour réduire un Parlement rebelle et un Prélat hérétique ; qu'il fallait faire enlever le cardinal de Noailles, le conduire à Pierre-Encise, et de là à Rome, où il serait dégradé en plein Consistoire ; suspendre d'Aguesseau de ses fonctions, en en charger, par commission, Chauvelin, qui ferait le réquisitoire. Le Roi répugnait à tant de violence ; mais le fougueux confesseur effraya son pénitent du grand intérêt de Dieu, et le projet fut au moment de s'exécuter. Tellier en douta si peu, qu'il écrivit à Chauvelin, pour lui détailler le plan de l'opération ; mais Chauvelin ayant été ce jour-là même attaqué de la petite-vérole, dont il mourut, la lettre tomba en main tierce, et il s'en répandit des copies. J'ai sous les yeux, dans le moment où j'écris, ce qu'on prétend être l'original de cette lettre ; et j'avoue que la signature ne m'en paraît pas exactement conforme à celle des trois lettres de Tellier auxquelles je viens de la confronter au dépôt des affaires étrangères. Je soupçonne cette lettre une de ces fraudes pieuses que les différents partis se permettent. »

L'annaliste suspecte enfin la fraude qu'il se démontre à lui-même, il l'avoue, mais il n'en persiste pas moins à croire au projet d'enlèvement du Cardinal. La famille de l'avocat-général Chauvelin déclare que c'est une lettre apocryphe 2. Dorsanne enregistre le démenti, et il

argué du fait comme si rien ne pouvait ébranler sa croyance. L'histoire, écrite par la passion, n'a pas besoin de s'appuyer sur des preuves ou sur des documents irréfragables. Elle s'adresse à la crédulité publique ; la crédulité accepte sans examen.

Tandis que la bulle *Unigenitus* préoccupait ainsi les esprits et qu'elle se changeait contre les Jésuites en un levier qui plus tard servira à la destruction de leur Ordre, les Pères, livrés, à Paris et dans les provinces, aux travaux apostoliques, se créaient chez les grands et dans le peuple une autorité difficile à neutraliser. Ils étaient à tout et à tous ; Louis XIV utilisait leur zèle, il cherchait même à déployer leurs talents sur le terrain de la politique. Il les plaçait dans toutes les positions, il leur demandait de rendre service à la France ; la France, à l'exemple de son Roi, prêtait une oreille docile à leurs enseignements. En 1690, les Jésuites sont chargés, à Brest et à Toulon, de former des aumôniers pour les flottes royales ; ils élèvent les jeunes officiers de marine ; ils préparent les ecclésiastiques, qui les soutiendront dans les dangers, qui leur adouciront l'aspect d'une mort bravée loin de la patrie. Ici, ils évangélisent le faubourg Saint-Marceau à Paris ; là, un arrêt que le Parlement de Bretagne rend, en 1701, nomme deux Jésuites examinateurs des ouvrages ; plus tard, lorsque, en 1712, la bibliothèque des Pères de Rennes sera consumée par les flammes, les Etats de cette province leur accorderont une somme de 5,000 francs, afin de les aider à réparer le désastre. A Rouen, le Père Barbereau s'est fait, par sa charité, l'ami du pauvre et le conseil du riche.

Partout où des malheureux ont besoin de secours, un Jésuite apparaît. Ils s'adressent avec la même égalité d'amour au Catholique qui triomphe et au Calviniste qui souffre. On les trouve tout à la fois sous le chaume de l'indigence et dans le palais des puissants de la terre ; ils visitent les bagnes et la cour, ils sont au milieu des hôpitaux et sous les lambris des somptueux hôtels. Mêlés au monde, ils le voient dans ses joies et dans ses douleurs. Le Père Bouthours reçoit le dernier soupir du duc de Longueville ; Rapin est aimé du cardinal Rospigliosi ; le prince de Conti est le confident des poésies de Vanière ; Bourdaloue devient le commensal du premier président de Lamoignon ; Tournemine converse avec les courtisans spirituels ; on le rencontre avec Cavoie dans les jardins de Versailles, et avec le duc d'Antin sous les ombrages de

(1) *Mémoires de Duclos*, t. 1, p. 146.

(2) Dorsanne, dans son *Journal*, t. 1, p. 205, dit : « On trouva chez ce magistrat (Chauvelin) une lettre que

le père Letellier lui avait adressée le jour même de sa mort, dont il se répandit des copies dans le public... On y lisait entre autres choses : « Les lettres de cachet pour faire arrêter le cardinal de Noailles sont toutes prêtes ; on le fera conduire sous bonne garde à Pierre-Encise. » Puis Dorsanne ajoute : « La famille de M. de Chauvelin désavoua par une protestation publique cette lettre, comme supposée. »

Petit-Bourg. Les Pères François Berger et De-champs sont dans l'intimité du prince de Condé. Lorsque, au mois de décembre 1686, le héros sentit qu'il fallait abandonner la terre, il demanda à Dieu la grâce de bien mourir ; ce fut au Jésuite Dechamps qu'il eut recours dans ce moment suprême. « Sans être averti par la mort, raconte Bossuet ¹, sans être pressé par le temps, ce grand Prince exécuta ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience ; il obéit, humble chrétien, à sa décision, et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. » Louis XIV recevait en même temps le Père La Rue et Boileau ; il s'entretenait des choses littéraires avec l'orateur jésuite et le poète janséniste. Le Père Le Valois, l'ami de Fénelon et du duc de Beauvilliers, partageait avec eux les soins de l'éducation du petit-fils du Roi ; le Père Martineau dirigeait la conscience du jeune duc de Bourgogne, ce Marcellus que l'Archevêque de Cambrai annonçait à la monarchie française ; le Père Gouye s'associait aux travaux de l'Académie des sciences ; Jacques de Rosel et Gilles Alleaume élevaient le duc de Bourbon, fils du vainqueur de Rocroi ; le Père Mathieu de La Bourdonnaye était le confesseur de Philippe d'Orléans, et, dans ces fonctions purement honorifiques, il sut se faire respecter d'un prince qui, au jugement de Louis XIV, poussa le vice jusqu'à la fanfaronnade ². Le Père César de La Tremouille pense que noblesse oblige, il se dévoue pour les pauvres ; un autre Jésuite, Pierre Pommereau, règle la piété de la reine de Portugal. René de Carné, qui a passé soixante-deux ans de sa vie dans la Compagnie de Jésus, est le maître spirituel de ses collègues de Sorbonne ; les chefs d'escadre Tourville, Nesmond et Château-Renaud ont sur leur vaisseau-amiral un Jésuite qui leur rend le commandement plus facile. Le Jésuite, dans ce siècle, était l'homme indispensable : le duc de Saint-Simon lui-même ne put échapper à leur ascendant. « Mon père et ma mère, écrit-il, me mirent entre les mains des Jésuites pour me former à la Religion, et ils choisirent fort heureusement ; car, quelque chose qui se publie d'eux, il ne faut pas croire qu'il ne s'y trouve pas par-ci par-là des hommes fort saints et fort éclairés. Je demeurais donc où on m'avait mis, mais sans commerce avec d'autres qu'avec celui auquel

je m'adressais. Il s'appelait le Père Sanadon. » Le duc de Saint-Simon n'a vu de près qu'un Jésuite, il était saint et éclairé ; il n'a connu les autres que par ouï-dire, il les peint sous les traits les plus odieux.

C'était dans leur maison de Paris que Huet, évêque d'Avranches, se retirait pour mettre un intervalle entre l'étude et la mort ; ce fut à leur noviciat que l'amiral de Coëtlogon passa les dernières années de sa glorieuse vie, afin de ne plus s'occuper que de son salut ¹, selon la parole de Duclos. « Quatre jours avant sa mort, raconte l'annaliste secret ², on lui apporta le bâton de maréchal de France. Il répondit à son confesseur, qui le lui annonçait, qu'il y aurait été fort sensible autrefois, mais que, dans l'état où il était, il ne voyait plus que le néant du monde, et il le pria de ne plus parler que de Dieu. »

Telle était la fin que les Jésuites savaient préparer aux hommes du dix-septième siècle. En France, on vivait par leurs conseils, on expirait entre leurs bras ; en Italie, le Père Jules de Brignole, que les pauvres surnommaient le Caissier de Dieu, tombait épuisé de bonnes œuvres ; et, comme si les Jésuites devaient, après la tempête, recueillir les débris de tous les naufrages, Emmanuel-Théodose de La Tour d'Auvergne, cardinal de Bouillon, abrite ses derniers jours à leur noviciat de Saint-André de Rome. Les Jésuites avaient aimé, dès sa jeunesse, ce prince de l'Eglise que Turenne, son oncle, recommandait avec tant d'aimable modestie au Général de la Compagnie. En souvenir du grand capitaine, ils lui furent fidèles dans sa prospérité ainsi que dans ses disgrâces. Lorsque, fatigué de sa vie d'agitations, d'intrigues et de désenchantements, le Cardinal voulut compter avec l'éternité, ce fut à ceux qui ne lui avaient donné que de sages conseils qu'il vint demander un port tranquille.

Colbert, Louvois, Seignelay, Pontchartrain et Croissy, les ministres de Louis XIV, s'enlouraient des avis du Père Antoine Verjus, le maréchal de Luxembourg et Villars prenaient son opinion dans les affaires importantes ; son frère Verjus, comte de Crécy, ambassadeur de France près la Diète Germanique, ne consentit pas à être seul privé des lumières du Jésuite. Il supplia Louis XIV d'obtenir des chefs de l'Institut cet auxiliaire diplomatique ; le Père Verjus fut autorisé à se rendre en Allemagne. Par l'étendue de son esprit ainsi que par la modération de son caractère, il se fit bientôt estimer de tous les Princes catholiques et des Protestants eux-mêmes. Le baron de Schwerin, ministre de l'électeur de Brandebourg ; Grote, ministre du duc de Hanovre, tous deux zélés Luthériens,

Le père
Jules de
Brig-
nole.

Colbert
et
Louvois
avec le
père
Verjus.

(1) *Oeuvres de Bossuet, Oraison funèbre du prince de Condé.*

(2) Le père de La Bourdonnaye avait plusieurs fois menacé le duc d'Orléans de se retirer du Palais-Royal s'il ne changeait de vie ; et, dans son *Histoire des confesseurs*, page 580, le conventionnel Grégoire raconte qu'au temps du Jubilé de 1700, madame de Maintenon, voyant le prince triste, lui en demanda le motif : « Ce diable de Jubilé, répondit-il, me fait faire de diables réflexions. J'ai fait tant de mal, je ne sais comment expier tout cela. » Et cependant il communia dans le Jubilé. Mais une lettre de madame de Maintenon, qui le dit, insinue en même temps que le père de La Bourdonnaye n'avait aucune part à cette communion. »

(1) *Mémoires secrets de Duclos*, t. LXVI, p. 234 (Collection Petitot).

(2) *Ibidem.*

furent ses amis les plus chers. Le Père Bertrand de Saint-Pierre était, au Palais-Royal, dans l'intimité de la duchesse d'Orléans; les plus célèbres parlementaires suivaient les conseils pieux de Jean Crasset; le Victorin Santeuil faisait assaut d'épigrammes poétiques avec le bon Rollin et le Père Commire.

De même que le Catholicisme, les Jésuites s'appuyaient beaucoup plus sur l'homme que sur la femme. On les accusa, et on les accuse encore de chercher à saisir de tous côtés l'homme et l'enfant au moyen de la femme; mais, en étudiant à fond leur histoire, c'est le contraire qui apparaît. Ainsi madame de Maintenon raconte elle-même dans ses *Entretiens* qu'elle pria Bourdaloue de la diriger, et que le Père ne consentit à l'entendre que deux fois par année. « Pourtant, ajoute avec naïveté cette reine de France dans les petits appartements de Versailles, la direction de ma conscience n'était pas à dédaigner. » Le motif de la préférence accordée aux hommes se trouve dans une lettre de saint François-Xavier au Père Barzée. L'Apôtre des Indes, qui recommande d'avoir avec les femmes les rapports les plus rares et les plus prudents, ajoute dans cet écrit ¹, proposé par l'Ordre tout entier comme règle de conduite aux Pères de l'Institut : « La légèreté et l'humeur des femmes, ainsi parle saint François-Xavier, donnant aux confesseurs plus de travail que de profit, je leur conseillerai toujours de cultiver de préférence les maris aux femmes. Il y a plus de profit à instruire les hommes, car la nature leur a départi plus de forces, plus de constance. D'ailleurs le bon ordre des familles, la piété des femmes dépend communément de la vertu des hommes; et, ainsi que dit le Sage, *Qualis est rector civitatis, tales et inhabitantes in ea.* »

Les Jésuites laissèrent la femme dans la condition où Dieu l'a placée. Ils n'encouragèrent son active impulsion que pour des œuvres de charité : ils l'appelèrent seulement à secourir l'indigence et à consoler ceux qui souffraient. Comme les Jansénistes, ils n'eurent jamais de femmes formant un cénacle autour d'eux. Ce n'est pas sous leur égide que l'on voit la duchesse de Longueville, la princesse de Conti, mademoiselle de Vertus, les Mères Angélique et Agnès Arnauld venir abriter leur coquetterie ou leur pudeur séditieuse. Ils n'ont pas, comme les philosophes du dix-huitième siècle, des Egéries toujours prêtes à chanter leurs louanges; les du Deffant, les L'Espinasse, les Saint-Julien, les maréchale de Luxembourg et les Geoffrin ne tiennent point bureau d'esprit en leur honneur. Les Jésuites ont vu le monde tel qu'il était. Ils se sont adressés aux hommes; et, sans reculer devant l'intervention de la

femme, ils ne lui ont laissé que le rôle auquel Dieu la destine. Ils semblent tous se conformer au précepte de saint François-Xavier, dont le Père Bourdaloue a si bien commenté la pensée en face de madame de Maintenon. La femme, devenant le nerf et la vie intérieure du Catholicisme, est tout à fait d'invention moderne. Les Jésuites avaient d'autres moyens d'action, et le tableau que nous venons de tracer le prouve d'une manière incontestable. Néanmoins du fond de ce tableau se détachent encore quelques ombres; de temps à autre, même sous Louis XIV, il s'élève des orages contre la Société de Jésus. Ici ce sont les *Anecdotes* d'Antoine Blache, là l'*Histoire de la Compagnie* par le Père Jouvency, que le Parlement supprime.

Blache est un de ces hommes qui vivent de complots et dont l'imagination toujours en travail découvre partout des crimes ou des empoisonnements. Ce Dauphinois, docteur en théologie, s'est donné mission de veiller sur la vie du Roi : dans ses rêves ou dans ses calculs, il voit Louis XIV et sa famille entourés d'invisibles assassins. Il s'épuise à préciser, à coordonner les détails de leurs attentats imaginaires. Il devait sa première haine à l'Evêque de son diocèse : le Cardinal Lecamus en recueillit les fruits, mais les disciples de l'Institut en eurent la plénitude. Blache finit par se persuader que le Cardinal de Grenoble, de concert avec les Jésuites, dont il était l'antagoniste, avait été la cause déterminante de la guerre de 1688, guerre que lui seul aurait pu empêcher. De 1699 à 1709 on laissa cet insensé, peut-être de bonne foi, se dévouer chaque jour en faveur de la Monarchie et de la Religion, tantôt par la calomnie, tantôt par les plus étranges projets. Tenace, comme tous les hommes à idée fixe, et portant ses déceptions au compte des ennemis qu'il se créait, on le vit sauver régulièrement la France en multipliant ses attaques contre la Société de Jésus. Les objets de ses terreurs, Harlay, archevêque de Paris, Lecamus, le Père Lachaise, d'Assérac et le Cardinal de Retz, étaient descendus dans la tombe; mais l'Ordre de Jésus survivait : ce fut cet Ordre qu'il rendit l'exécuteur de ses complots. Blache avait conquis une place à Charenton : en 1709 on le renferma à la Bastille, où il mourut le 29 janvier 1714. La folie peut quelquefois devenir l'auxiliaire des vengeances. En 1768 le Parlement évoqua toutes les préventions, toutes les fables de l'abbé Blache; il prit plaisir à confondre dans la même iniquité la mémoire de Louis XIV et les Jésuites, alors pros crits de France ¹.

(1) Les Jésuites ont cherché à faire périr Louis XIV, tel fut le thème que Blache développa durant toute sa vie. Cet homme raconte dans ses *Mémoires* : qu'il consulta trois prêtres du noviciat des Jésuites, le père Guilloré, le père Seignes et le Recteur; mais il fut bien surpris, avoue-t-il naïvement, qu'ils voulassent tous trois séparé-

(1) *Lettres de saint François Xavier*, t. II, p. 73.

De semblables mensonges sont, dans des jours de colère, jetés en pâture au peuple, qui, selon Shaftesbury, n'ajoute foi qu'au merveilleux de l'absurde ; ils ne lui furent point épargnés. Mais vers la même époque l'ouvrage de Jouvency raviva les vieilles querelles entre le Parlement et la Société de saint Ignace. C'était la continuation du travail entrepris par Orlandini et Sacchini sur les annales de l'Institut. Jouvency oublia que la partie historique échue à ses laubeurs offrait de graves difficultés. Elle embrassait la Ligue, l'expulsion des Jésuites après l'attentat de Châtel et les injustices parlementaires dont la Société fut alors la victime. Le Père avait été Ultramontain dans ses récits. Le 28 mars 1743 la cour judiciaire usa de son droit en supprimant le livre ; mais, non contente de cet arrêt, elle allait pousser l'affaire plus loin, quand les Jésuites remirent à Louis XIV une déclaration « après laquelle, dit Joly de Fleury dans son réquisitoire, le Roi les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore. »

L'évocation de l'Ultramontanisme était regardée par Louis XIV lui-même comme un hors-d'œuvre. L'Eglise gallicane et la Catholicité avaient sur les bras des ennemis plus dangereux que les théoriciens discutant sur l'origine des des pouvoirs. Le Roi de France craignait peu les doctrines d'au delà les monts ; mais il redoutait à bon droit le Jansénisme, dont sa vieillesse suivait avec inquiétude la tendance et les progrès. Il avait pensé que le Cardinal de Noailles serait fidèle aux promesses données à l'Evêque d'Agén, et qu'après le jugement pontifical sollicité par lui ce Prince de l'Eglise se soumettrait, ainsi qu'il s'y était engagé par une lettre dans laquelle on lit : « Non, je n'ai pas balancé de dire à tous ceux qui ont voulu l'entendre qu'on ne me verrait jamais ni mettre ni souffrir la division dans l'Eglise pour un livre dont la Religion peut se passer. Si notre Saint-Père le Pape jugeait à propos de censurer celui-ci dans les formes, je recevrais sa constitution et sa censure avec tout le respect possible, et je serais le premier à donner l'exemple d'une parfaite soumission d'esprit et de cœur. »

Quesnel, dans une apologie de ses sentiments, avait, en 1743, fait une déclaration équivalente : « Je soumetts très-volontiers, écrivait-il, et mes *Réflexions sur le Nouveau Testament* et toutes les explications que j'y ai apportées au jugement de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dont je serai jusqu'au dernier soupir un fils très-soumis et très-obéissant. »

La sentence était encore en délibération, le Cardinal et l'Hérésiarque adhéraient à ses futurs

effets, ils juraient obéissance avant la promulgation de la loi. A peine la loi fut-elle publiée qu'ils résistèrent chacun dans la mesure de ses forces. Noailles tergiversa, il cacha les misères de sa vanité sous des subterfuges aussi pleins d'inconscience que d'orgueilleuse faiblesse. Quesnel alla plus directement à son but. La Constitution du 8 septembre l'improvaît au nom de l'Eglise universelle. Il osa seul se donner raison contre la Catholicité, et le fils très-soumis se transforma en rebelle. Il proclama « que la bulle renversait la Foi de fond en comble, qu'elle frappait d'un seul coup cent une vérités, et que l'accepter, ce serait réaliser la prophétie de Daniel lorsqu'il dit qu'une partie des forts est tombée comme les étoiles du ciel. » La marche adoptée par les Jansénistes était celle que suit toujours le cœur humain dans ses aberrations. Louis XIV n'avait pas osé croire à tant de mauvaise foi, que Fénelon et le Père Letellier entra-voyaient à travers ces protestations exagérées de dévouement se brisant devant un mécompte de l'amour-propre ou un calcul de parti. L'éclat des fêtes, les illusions de la gloire, les prospérités de la France chantées par ses grands hommes, tout cela avait disparu pour faire place à des deuils de famille et à des calamités nationales. Louis était toujours le Roi ; mais on supputait les jours qui lui restaient. Dans cette lente agonie du plus long et du plus grand règne de la monarchie française, chacun s'arrangeait une place à sa convenance au soleil naissant de la Régence.

Les pouvoirs publics s'affaissaient, et le Parlement, réduit pendant soixante années au droit de distribuer la justice, prévoyait enfin que son intervention allait devenir indispensable ; il commençait à la faire sentir. Le Jansénisme avait dans ses rangs des néophytes pleins d'ardeur. Afin d'entretenir les espérances et les troubles, il luttait contre la Bulle, il employait tous les faux-fuyants pour l'annihiler, toutes les calomnies pour la rendre méprisable. Ce n'était pas l'Eglise qui parlait dans cet acte solennel, mais bien les passions des Jésuites. Le Pape avait eu la main forcée, le Roi gémissait sous une contrainte morale, et les Evêques français se prêtaient, en courtisans serviles, au despotisme de Letellier. Noailles et les quelques Prélats récusants comme lui demandaient des explications. Le Roi voulut couper court à ces interminables débats par la tenue d'un lit de justice qui précéderait l'ouverture d'un synode national. Sur ces entrefaites, le président de Maisons, médiateur entre le Cardinal de Noailles et l'Episcopat de France, alla trouver le Père Letellier afin de lui exposer ses vues. L'abbé Dorsanne, dans son journal ¹, raconte cette entrevue ; le récit du Janséniste met parfaitement en saillie le caractère du Jésuite.

Le
président
de Maisons, médiateur.

ment, et sans s'être concertés, le détourner d'empêcher l'exécution du complot, lui disant que le conseil qu'ils lui donnaient était conforme à la volonté de Dieu, qui ne permet ces grands événements, tels que celui dont il leur paraissait effrayé, que pour de grands desseins que sa providence cache aux hommes.

(1) *Journal de l'abbé Dorsanne*, t. 1, p. 175.

Son
entrevue
avec le
père
Letellier.

Letellier, dit-il, refusa de rien entendre, par la raison que c'était une affaire dont il n'avait pas à se mêler. Enfin, par déférence pour ce magistrat, il consentit à en entendre parler historiquement et par manière de conversation. Le président proposa deux expédients : le premier, que le Pape donnât des explications à la bulle ; le second, qu'on permit aux Evêques d'en donner relativement à l'acceptation. Le Jésuite paraissait opposé à tous deux : Maisons proposa le Concile national avec ses inconvénients. Ces inconvénients n'effrayèrent point le P. Letellier. « Alors, ajoute Dorsanne, M. de Maisons, ne gagnant rien sur ce Père, lui fit voir que sa Société jouait gros jeu dans tout ceci, qu'il pouvoit être un temps qu'elle n'aurait pas la protection qu'elle avoit actuellement ; que, ce temps arrivant, tout étoit à craindre pour eux. Le Père demeura ferme à la vue de l'orage, et dit que plusieurs d'entre eux alloient chercher la mort en Angleterre et dans d'autres pays, qu'ils devoient être prêts à souffrir dans le lieu de leur naissance si c'étoit l'ordre de Dieu. »

Mort de
Louis
XIV.

Le Jésuite pressent la fin prochaine du Roi. On le sollicite, au nom des intérêts de sa Compagnie, d'accorder une ombre de satisfaction à un parti qui va dominer, et le Jésuite, qui croit être dans la limite de ses devoirs, se résigne d'avance à l'exil ou à la mort. C'est la condition de ses frères, il la subira comme eux. Le 4^{er} septembre 1745 Louis XIV expire entre les bras de Letellier : le lendemain les Pères de la Compagnie de Jésus sont en butte à des attaques que la plus légère concession aurait étouffées.

La
régence
de
Philippe
d'Orléans.

Une nouvelle ère s'ouvrait pour le Royaume Très-Chrétien. Sous le règne qui finissait, la volupté elle-même avait eu sa décence, les passions les plus coupables s'étaient cachées sous un voile majestueux. L'esprit se substituait au génie ; déjà l'on s'essayait à l'orgie et à l'impiété pour faire sa cour au Régent. Prince dont la dissolution précoce ne s'éleva jamais jusqu'au crime, « il était, dit Saint-Simon, son confident et son ami, incapable de suite dans rien, avait une sorte d'insensibilité pour tout, se flattait de savoir tromper tout le monde, se défiait aussi de tout le monde. » Philippe d'Orléans se croyait vicieux par nature, et la réaction commença le jour même où Louis XIV rendit le dernier soupir. Par son testament il avait réglé l'administration des pouvoirs, organisé leur mode d'action ; mais ces dernières volontés d'un mourant ne furent pas respectées. Le Parlement se mit à la disposition de Philippe d'Orléans ; il annula toutes les mesures qui lui étaient désagréables ou hostiles. Louis XIV avait légué son cœur à la Maison Professe des Jésuites, ce fut la seule clause qui reçut son entière exécution ; personne ne sachant que faire de ce grand cœur, qui avait tant aimé et tant glorifié la France.

L'Europe honorait la mémoire de Louis XIV ; l'empereur d'Allemagne annonçait cette perte à ses ministres en leur disant : « Messieurs, le Roi est mort ! » Les Jansénistes ne surent pas contenir les transports de leur joie ; ils ameutèrent la populace autour du cercueil, ils firent prodiguer l'insulte aux restes mortels qu'il contenait. Louis avait gouverné en s'appuyant sur les Jésuites, Philippe d'Orléans chercha ses auxiliaires parmi les sectateurs de Jansénius. Il crut ainsi rendre son autorité plus populaire et se débarrasser des querelles théologiques. Le gage de l'accord fut la nomination du Cardinal de Noailles à la présidence du conseil des affaires ecclésiastiques et l'exil du Père Letellier. Philippe n'avait pour lui ni haine ni affection ; mais il fallait une victime à ses alliés, il la leur laissa déchirer. Letellier, relégué à Amiens, les inquiétait encore : on le fit partir pour La Flèche, où il mourut en 1749. Cependant ce n'était pas à une proscription individuelle que tendaient les factieux. Il importait de séduire la multitude et, en flattant les désordres du Régent, d'arriver à la propagation de leurs doctrines. L'impulsion fut donnée par la calomnie. Cette calomnie a survécu même au Jansénisme ; elle a passé dans les croyances populaires ; il faut donc la juger sur pièces.

Voltaire, qui avait reçu de première main le dépôt de ces outrages à la vérité, et qui se servait de toutes les armes pour anéantir la Foi catholique, dit ¹ qu'en 1743 le ministère avait peine à suffire aux lettres de cachet qui envoyaient en prison ou en exil les opposants... Puis, afin de démontrer sa proposition, il ajoute : « Les esprits étaient surtout révoltés contre le Jésuite Letellier..... Toutes les prisons étaient pleines depuis longtemps de citoyens accusés de Jansénisme. » Grégoire tient le même langage : « Après la mort de Louis XIV, raconte ce Prélat constitutionnel ², le Régent vida les prisons d'Etat, que Letellier avait remplies des ennemis de la bulle. » Lacretelle était plus loin des événements que Voltaire et Grégoire. Il dramatise leur récit. « Le Régent, raconte-t-il ³, commença par faire sortir des prisons les malheureux Jansénistes que le Père Letellier y avait entassés. Leurs parents et cette foule d'amis qu'on trouve dans un parti qui sort de l'oppression les attendaient à la porte de la Bastille et du donjon de Vincennes. Le Régent eut l'attention délicate et politique de ne les rendre à la liberté que deux jours après les funérailles de Louis XIV, afin que leur aspect n'irritât point les ressentiments déjà trop manifestes du peuple contre ce monarque. »

De même que les Protestants pour la Saint-

(1) *Siècle de Louis XIV*, t. III, ch. xxxvii, p. 462.

(2) *Histoire des Confesseurs*, p. 579.

(3) *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, t. I, p. 129.

Barthélemy, les Jansénistes se sont donné le nécrologe de leurs martyrs, ou l'histoire officielle des persécutions endurées par eux avant et après la bulle *Unigenitus*. Tout ce qu'ils souffrirent, tout ce qu'ils tentèrent en faveur de l'*Augustinus* et de Quesnel, est exposé avec ce luxe de minutieux détails que les convictions ardentes peuvent seules étaler. Nous avons lu leur Nécrologe ¹, et il en résulte que de 1709 à 1745, durant les six années que Letellier exerça le pouvoir, il y eut deux Jansénistes mis à la Bastille, le Bénédictin Thierry de Viaixnes et le Dominicain Antoine d'Albizzi. Le premier, qui en était sorti en 1740, y rentra en 1744 ; le second, le 4 avril 1745 ². Dans un autre ouvrage janséniste ³, le chiffre des prisonniers est porté à six : quatre enfermés à la Bastille et deux à Vincennes ⁴. Le *Nécrologe* accepte encore comme défenseurs célèbres de la vérité trois prêtres jansénistes qui, après avoir abandonné Marseille, furent, en 1745, découverts à Paris par le lieutenant de police d'Argenson, et confiés à la garde d'un exempt : un prêtre de

Tournai ayant la cité de Lille pour prison, cinq religieux que leur supérieur firent changer de couvent ou qu'on retint aux arrêts dans le leur, puis quatre docteurs de Sorbonne et deux Feuillants éloignés de Paris.

Voilà le chiffre que six années de terreur produisirent, au témoignage même des persécutés. Nous ne grossissons ni n'atténuons les faits, nous les présentons tels qu'ils apparaissent, dépouillés de cette fantasmagorie que l'on arrange pour saisir plus vivement l'esprit des masses. Les historiens ont souvent joué de malheur avec la Bastille ; à travers ses épaisses murailles, ils virent des désespoirs aussi imaginaires que ces captifs dont Voltaire et Grégoire remplissent ses cachots, et dont Lacretelle suit la longue procession au milieu de leurs parents ou de leurs amis. Il y en avait deux ou six, selon les Jansénistes ; mais le nombre s'arrête là : c'est à peu près le même qui s'y trouvera lorsque, dans un de ces jours de fol enthousiasme et de colère inutile, le peuple de Paris croira avoir couru quelque danger et conquis une gloire éternelle en prenant d'assaut une vieille forteresse qui ne se défendait pas.

Le despotisme de Louis XIV, les fanatiques vengeances du Jésuite Letellier, se réduisent à dix-sept personnes embaillonnées, exilées ou retenues dans leurs maisons ; la liberté que Philippe d'Orléans regretta bientôt d'avoir accordée aux Jansénistes leur réserva plus de martyrs pendant un an que Letellier durant les six qu'il dirigea la conscience du Roi. En 1721 seulement, le *Nécrologe* janséniste compte quarante-sept des siens qui subirent l'ottracisme de la Régence : quatre dans les fers, trente en exil, et les autres gardés à vue. L'année 1722 est moins riche en victimes : elle n'en compte cependant pas moins de trente-quatre. Louis XIV et le Père Letellier n'avaient exclu de l'Université que quatre docteurs jansénistes ; c'était déjà beaucoup trop ; les Jansénistes se montrèrent plus exigeants. Le Cardinal de Noailles, comme proviseur de Sorbonne et défenseur né des droits de tous, se laissa forcer la main ; d'un seul coup on en proscrivit vingt-deux, parmi lesquels on distingue Honoré Tournely, le plus savant théologien de cette époque.

C'est par ces chiffres officiels qu'il faut juger de la persécution des uns et de la modération des autres. Le Régent ne croyait ni à la religion ni à la vertu ; ses confesseurs, les Pères de la Bourdonnaye et du Trévoux, quoique Jésuites, étaient au Palais-Royal pour la forme. Philippe n'avait foi que dans ses roués et dans ses maîtres ; la partialité des historiens l'ammistie de ses sévérités contre les Jansénistes, afin de pouvoir accuser les justices de Louis XIV, et de jeter un reproche de plus à la Compagnie de Jésus.

La Régence fut une époque d'abandon et de folie, d'agiotage et de prodigalité : elle ouvrit

La
tyrannie
de Louis
XIV.

Situation
de la
France.

(1) *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité aux dix-septième et dix-huitième siècles*, 3 vol. in-12 avec suppléments.

(2) Nous avons dit que le Bénédictin fut banni du royaume par le Régent ; nous devons ajouter que plus tard le Dominicain fut expulsé de son Ordre comme incorrigible.

(3) *Preuves de la liberté de l'Eglise de France dans l'acceptation de la Constitution, ou Recueil des ordres émanés de l'autorité séculière pour faire recevoir la Bulle. In-4o. (Edit. 1726.)*

(4) Six prisonniers sortirent en effet de la Bastille et de Vincennes après la mort de Louis XIV ; mais deux seulement, Viaixnes et d'Albizzi, y avaient été enfermés sous le père Letellier ; les quatre autres s'y trouvaient avant son entrée à la cour. Le nom de deux de ces captifs a été conservé. L'un s'appelait d'Aremberg, on l'accusait d'avoir favorisé l'évasion de Quesnel des prisons de Malines ; l'autre était Le Noir de Saint-Claude, avocat janséniste, mis à la Bastille en 1708 pour plaidoiries séditieuses. Ces détails, empruntés aux archives même du Jansénisme, qui n'aura certes pas diminué le nombre des victimes, sont peu d'accord avec les exagérations de Voltaire, de Grégoire, de Lacretelle et de la plupart des écrivains. Nous raisonnons avec les chiffres et avec les faits à l'appui ; eux n'ont tracé qu'un tableau de fantaisie, offrant à l'histoire un permis de pitié mensongère.

Nous venons de voir les sévérités de Louis XIV envers des sujets rebelles à l'Eglise et à l'Etat. Celles du bon Régent les surpassèrent, et, plus on avance vers la liberté, plus on s'aperçoit que ces sévérités ne furent que des jeux d'enfant en comparaison des mesures dont la Révolution française se fit un devoir. Ce n'est point avec elle que nous établissons un parallèle, nous n'infliçons jamais à Louis XIV une pareille honte ; mais l'empereur Napoléon eut, lui aussi, quelques démêlés avec l'Eglise, et, dans l'espace de trois ans, de 1810 à 1815, voici en raccourci le tableau de ses actes.

Pie VII prisonnier à Savone et à Fontainebleau, le cardinal Pacca dans la forteresse de Fénestrelle, un grand nombre d'évêques et de prêtres exilés ou emprisonnés en Italie. En France, les cardinaux Oppizoni, Gabrielli et di Pietro ; Boulogne, évêque de Troyes ; de Broglie, évêque de Gand ; Hira, évêque de Tournai, furent enfermés à Vincennes avec les abbés de Grégoire, le père Fontana, d'Astros, Perrault, Duvivier, Van Henne et Van Alphen. Quinze cardinaux, plusieurs prélats romains et plus de soixante-dix prêtres furent exilés arbitrairement dans l'intérieur de l'empire, et placés sous la surveillance des préfets.

Ce que l'empereur des Français faisait dans un intérêt de domination temporelle, pourquoi Louis XIV n'aurait-il pas eu le droit de l'essayer en petit, afin d'éviter un schisme et les troubles dont le Jansénisme menaçait le royaume de France ?

le dix-huitième siècle par le scandale de la pensée et par le cynisme des mœurs; elle déshonora la France en la mettant à la suite de l'Angleterre. Ce souvenir de honteuses voluptés, de marchés infâmes et de démoralisation légale domine tout le siècle; il le ferme sur la page la plus sanglante des annales du monde. Pour rattacher les joies insensées de la Régence à l'échafaud de la Révolution française, il se trouve encore un duc d'Orléans; mais ce dernier n'aura en partage que les vices de son aïeul. Philippe les poussa jusqu'à un excès fabuleux; néanmoins, dans cette déplorable orgie du pouvoir, il ne faut pas oublier que ce prince, doué d'heureuses qualités, sut, pour être juste, échapper plus d'une fois à son atmosphère de dépravation.

Les Jansénistes attaquent les Collèges des Jésuites.

Au milieu du vertige qui s'emparait de toutes les têtes, et qui abrita ses insouciances et ses plaisirs sous les complaisantes austérités du Jansénisme, les Jésuites se tinrent à l'écart; ils crurent que ces transports de délirante ivresse n'auraient qu'un temps, et que le calme ou la fatigue ramèneraient le Régent lui-même aux réalités de la vie. Les Jansénistes le laissaient se livrer aux emportements de ses desirs, et ils marchaient sans détour à l'attaque contre la Société de Jésus. Ils aspiraient à la miner, afin de se trouver les directeurs de l'éducation et d'inculquer à la jeunesse le venin de leurs sophismes. Comme le Parlement, l'Université sortit enfin de son silence; elle songea à mettre à profit le désordre qui régnait dans les esprits pour solliciter des faveurs: ces faveurs étaient tout naturellement des entraves apportées aux maisons de la Compagnie. Le Régent prête l'oreille à ces vœux; mais, quand il en a saisi l'étendue: « Pour ce qui est des collèges de Jésuites, je veux que rien n'y soit changé, » répond-il. On lui propose de signer un décret privant de tous les grades académiques ceux qui feront leurs études sous les Pères de l'Institut; il s'écrie: « Jamais, tant que je gouvernerai la France, je ne permettrai que le collège de mon oncle subisse quelque changement. » Peu de jours après il écrit au Père du Trévoux, afin de rassurer les Jésuites sur ses intentions et de leur recommander le jeune chevalier d'Orléans, son fils naturel, qui suivait les cours de Louis-le-Grand.

Le Régent les contient.

On interdit les congrégations dans l'armée.

On n'avait pu surprendre la bonne foi du Régent, on espéra que l'on serait plus heureux en lui inspirant des inquiétudes sur le pouvoir dont les Pères jouissaient auprès de l'armée. Lemontey raconte ainsi l'événement¹: « Dans cette crise les Jésuites se conduisirent en hommes accoutumés aux orages. Ils dissimulèrent avec patience les injures de détail qu'ils eurent à essuyer, et attendirent un meilleur sort du temps, des fautes de leurs adversaires et du besoin qu'une régence corrompue ne manquerait pas

d'avoir de leur flexible doctrine. Gardant néanmoins la prudence pour eux seuls, ils ne laissèrent pas d'exciter en secret à diverses résolutions la cour de Rome et les Evêques partisans de la bulle. Mais ce qui peint admirablement la politique vivace de ces religieux, c'est qu'ils tentèrent alors une entreprise si hardie et si profonde qu'ils n'avaient osé la concevoir au temps de leur plus haute prospérité. Ils imaginèrent de fonder dans les villes de garnison des congrégations de soldats; et les Jésuites auraient eu leur armée, si le Gouvernement ne se fût hâté de prévenir ce pieux embauchage et de soustraire la discipline militaire à une si habile corruption. »

L'accusation de congréganiser l'armée était beaucoup plus nouvelle que le fait en lui-même. En France, depuis Henri II jusqu'à Louis XIV; en Europe, depuis 1584 jusqu'à 1715, les Jésuites vivaient sous la tente du soldat; ils se trouvaient avec lui sur tous les champs de bataille, l'animent dans la mêlée, le consolant dans la défaite, lui ouvrant les cieux à l'heure de la mort, et devenant une Providence pour les blessés. Ils lui apprenaient à rester fidèle à Dieu, afin d'être plus fidèle à son pays et à son Roi; ils avaient formé une espèce de littérature militaire, ils y retraçaient les devoirs du soldat¹. Dans les steppes de la Pologne, dans les montagnes de la Bohême, dans les plaines de Flandre ou au fond des places de guerre de France, ils avaient institué des congrégations dont le Jansénisme prenait ombrage, comme si elles eussent été une nouveauté. Le Régent, dans ses campagnes, avait pu remarquer, comme le grand Condé et Turenne, que la pitié du soldat devenait un aiguillon pour son courage et pour son obéissance; mais, croyant avoir encore besoin de ménager la réaction janséniste, il renvoya l'affaire au conseil. Dans la séance du 19 juillet 1716², les réunions de militaires présidées par un Jésuite sont interdites. Les Pères obéissent sur-le-champ, et toutes leurs congrégations furent dissoutes. Ils s'étaient conformés sans aucune résistance aux ordres de l'autorité; les Jansénistes se plaignirent que cette déférence cachât un piège: ils persuadèrent au Régent que sa volonté était éludée. Le maréchal de Villars se trouvait alors à la tête de l'administration de la guerre. Elève des Jésuites, soldat et général d'armée, il avait fait partie de ces pieuses assemblées. Le vainqueur

L. maréchal de Villars les protégeait et défendait.

(1) Les pères Edmond Auger, Possevin, Graff, Andrada, François-Antoine, Henri Marcel, Bembo, Le Blanc, Thomas Sailli ont composé pour les hommes de guerre des ouvrages où la pitié est mise à leur portée. Les titres seuls de ces livres révèlent leur but; c'est le *Maître d'armes*, le *Soldat Chrétien*, le *Miroir des Soldats*, le *Bon Soldat*, *Avis pour les Soldats*, le *Manuel du Soldat chrétien*, le *Guerrier chrétien*, le *Soldat glorieux* et les *Instructions pour le Soldat chrétien*. Nous ne citons ici que les principaux.

(2) *Registres du Conseil de guerre sous la Régence.*

(1) *Histoire de la Régence*, par Lemontey, t. 1, p. 188.

de Denain n'était pas homme à déguiser sa pensée ; à la lecture de semblables imputations, sa rude franchise ne peut se contenir, et il s'écrie : « Quels sont donc les téméraires qui osent avancer une imposture si palpable ? J'ai entre mes mains les réponses des officiers-généraux et des gouverneurs de places ; tous attestent que les ordres du Roi sont strictement remplis. » Puis tout à coup, s'adressant à ses collègues : « Pour moi, messieurs, je l'avoue ; tant que j'ai été à la tête des armées, je n'ai jamais vu de soldats plus actifs, plus prompts à exécuter mes ordres, plus intrépides que ceux qui appartenaient aux congrégations tant accusées aujourd'hui. »

Le 20 novembre 1715, le Cardinal de Noailles, afin de donner un gage de ses sentiments modérés, annule en partie l'interdit porté contre les Jésuites de son diocèse ; il accorde des pouvoirs à douze Pères, au nombre desquels on comptait de Lignières, du Trévoux, Gaillard, La Rue, Martineau et Tournemine ; mais bientôt de nouvelles susceptibilités de juridiction, alimentées et grossies par les Jansénistes, font éclater de nouvelles rigueurs. Le Père Louis de La Ferté, fils du maréchal de ce nom, était le parent et l'ami d'enfance de Noailles. Le Régent a choisi ce Jésuite pour prêcher l'Avent de 1716 à la cour, qui l'a déjà entendu annoncer la parole de Dieu durant le dernier carême. Noailles n'a fait aucune opposition, car c'eût été empiéter sur la prérogative du Cardinal de Rohan, grand-aumônier de France ; mais il pressent que les amis des Jésuites, que les Jésuites eux-mêmes ne se résigneront pas toujours à ce rôle passif que le Jansénisme veut leur imposer. Sous main, il propose à Philippe d'Orléans de prendre un autre prédicateur ; le Régent s'y refuse, et le prince de Rohan, frère du grand-aumônier, écrit, le 31 octobre, au Père de La Ferté, qui se désiste de son droit et ne veut pas être la cause d'un conflit : « Le duc d'Orléans m'a ordonné de vous porter l'ordre de venir demain prêcher devant le Roi, et un ordre répété et appuyé devant madame la duchesse de Ventadour ; en telle sorte que vos raisons particulières ne peuvent plus tenir contre le respect que vous devez au Roi et à S. A. R. » La Ferté paraît le 4^{er} novembre 1716 dans la chaire des Tuileries. Néanmoins, le jour même, il supplie le Régent de le dispenser de cet honneur ; il lui déduit les motifs de son refus : le Prince les approuve. Le Cardinal de Noailles avait été vaincu dans la lutte engagée ; dix jours après, il fulmine l'interdit contre tous les Jésuites de Paris, et nommément contre le Père de La Ferté, sans doute plus coupable que les autres, parce qu'il avait obéi aux ordres du Prince. Le scandale faisait les affaires du Jansénisme ; on conseille à la vanité froissée de Noailles de prendre la voie la plus bruyante. L'interdit est

signifié aux Pères par un huissier, malgré l'usage de l'Officialité ; des crieurs publics parcourent la ville en proclamant dans les rues et sur les places la sentence archiépiscopale.

Ces procédés durent paraître étranges ; les Jansénistes se perdaient en faisant servir le pouvoir à des vengeances inutiles, et les excès contre la Société de Jésus devaient inévitablement réagir en sa faveur. Le joug du Jansénisme commençait à paraître bien lourd ; on établit des points de comparaison, la balance pencha du côté de ceux que le Cardinal de Noailles poursuivait avec tant de rigueur. Le Régent lui-même ne put cacher son opinion, et, au témoignage de Dorsanne ¹, « l'acte de révocation des Jésuites surprit, et fit un peu de peine au duc d'Orléans. » Cet interdit n'avait pas seulement pour but la satisfaction de quelques haines ; un profond calcul politique l'inspirait au Cardinal de Noailles, qui l'accomplissait sans y participer, sans même le deviner. La secte avait renversé l'édifice des Congrégations militaires ; elle aspirait, de concert avec ses adhérents de l'Université, à s'emparer de l'éducation, afin de façonner la jeunesse à leurs idées ou à leurs rêves. La trame était artificieusement ourdie ; on provoquait les pères de famille à retirer leurs enfants de ces maisons de Jésuites, sur lesquels pesait l'anathème ; on excitait les Prélats à suivre l'exemple du Cardinal de Noailles. Son frère, l'évêque de Châlons ; Coislin, évêque de Metz ; Colbert, évêque de Montpellier, ainsi que ceux de Verdun et de Laon, s'y conformèrent ; mais la presque unanimité de l'Épiscopat dédaigna de se prêter à ces menées. On persécutait les Jésuites dans leur enseignement et dans leur foi. L'Eglise gallicane, qui partageait leurs sentiments, les couvrit de sa protection ; les familles elles-mêmes s'associèrent à cette résistance catholique. De 1716 à 1729, les Jésuites, ne pouvant se livrer au ministère sacré, reportèrent sur l'étude des belles lettres le temps qu'ils consacraient aux œuvres de la prédication et de la direction. Dans ces quelques années, leurs collèges furent plus florissants que jamais. Les Pères de Paris écrivaient à Rome ² en 1716 :

« Il ne nous reste donc plus que de former à la science et à la vertu l'esprit et le cœur de nos enfants. Tous les autres ministères que nous exerçons avec ardeur ont cessé. Nos prédicateurs ne font plus entendre leurs voix dans les temples ni dans les chapelles particulières ; les hôpitaux et les prisons se ferment à notre zèle ; nos confessionnaux sont déserts. Les Congrégations de la Vierge n'entendent plus la parole sainte, et peu à peu elles se voient abandonnées. Souffrir, prendre patience, nous abstenir de toute plainte, fléchir le ciel par nos prières, lire ou composer de bons ouvrages de littérature

Cause et résultats de cet interdit.

(1) Journal de l'abbé Dorsanne, t. 1, p. 298.

(2) Archives du Gesù.

et de piété, montrer aux autres la voie du salut par des discours privés ou par l'exemple d'une vie sans tache ; voilà tout ce qui nous est permis, voilà la seule consolation qui nous reste, et que personne ne peut nous ravir. »

On exploitait les puériles colères du Cardinal de Noailles, les Jansénistes le posaient en pacificateur et en thaumaturge. Avec cette facilité qu'ont toujours les partis pour improviser de grands citoyens, ils faisaient de ce prince de l'Eglise le rempart derrière lequel il leur était permis de combattre à l'ombre ; ils abusèrent de ses vertus comme de sa faiblesse : puis, maîtres pendant douze années de la chaire et du confessionnal, ils assistèrent, pour ainsi dire, les bras croisés, à la débauche intellectuelle dont la Régence donna le signal. Sans doute, les Pères de la Compagnie n'auraient point arrêté le torrent qui débordait ; il ne leur eût pas été possible de calmer cette soif de voluptés irritantes, dont étaient tourmentés Philippe d'Orléans, la duchesse de Berri, sa fille, et les favoris du Palais-Royal. La corruption et le scandale, l'amour effréné de l'argent et l'attrait de la nouveauté dominaient trop les hautes classes de la société, les financiers et les bourgeois de la capitale, pour qu'on pût réaliser quelque bien au milieu des dépravations d'une partie de la noblesse française.

Les Jésuites auraient échoué en présence de ces désordres que, par une inconcevable aberration d'esprit, on éleva jusqu'à un attentat contre l'honneur national, mais il était possible d'empêcher la gangrène de s'étendre sur les classes moyennes. Le peuple ne rougissait pas encore de sa vieille probité ; il ne comprenait rien au honteux agiotage de Law ; il gardait religieusement ses mœurs pures et sévères : on pouvait donc, même par l'exemple du vice officiel, le maintenir dans la piété ; il manqua de guides au moment où l'ambition et le plaisir allaient étouffer le dernier cri de sa vertu.

En donnant satisfaction au Jansénisme, le Régent avait espéré qu'il se débarrasserait des questions religieuses. Il réduisait les Jésuites au silence, afin d'obtenir la paix de leurs ennemis ; ceux-ci ne se contentèrent pas d'un triomphe infructueux. La bulle *Unigenitus* flétrissait Quesnel et leur doctrine ; une imperceptible minorité dans l'Episcopat s'opposait à son acceptation, ils grandirent cette minorité¹. Une

licence dangereuse pour la morale et pour la vie des Etats s'introduisait dans les mœurs et dans les écrits, l'anarchie régnait sur les intelligences, ils essayèrent de la faire pénétrer dans les pouvoirs publics. Ils trouvèrent dans le Parlement quelques magistrats tout disposés à se déjuger et à outrer les conséquences de la Déclaration du Clergé de 1682 ; ils les poussèrent à favoriser les Evêques appelants de la bulle au Pape qui l'avait promulguée. Dans son existence de désordre, Philippe d'Orléans conservait l'instinct du gouvernement ; son cœur et sa tête n'étaient pas toujours à la merci d'un caprice ou d'une honte. Il entrevit que les Jansénistes cherchaient à tuer l'autorité, afin d'amener des déchirements intérieurs ; de ce jour, il songea à réparer le mal que son incurie avait déve-
loppé.

Il fallait en finir avec cette faction qui s'agitait en tout sens et qui entretenait la discorde dans l'Eglise, en se flattant de la semer dans l'Etat. Un jésuite s'était risqué à gagner la confiance du Régent ; il se nommait Pierre-François Lafitau : né à Bordeaux en 1685, il unissait à un esprit fécond en saillies, inépuisable en ressources, un jugement solide, une ambition qui ne se trahissait pas et une aménité qui savait plaire à tous. Le Régent eut occasion de le voir ; le Père Lafitau entra si bien dans ses bonnes grâces, que, malgré son entourage, Philippe d'Orléans le choisit pour négociateur secret auprès du Saint-Siège. Lafitau s'était fait aimer du Régent, il s'insinua dans la faveur de Clément XI ; il servit ainsi de lien entre les deux puissances pour accélérer la chute des Jansénistes. Lafitau avait les vertus d'un bon prêtre, mais il s'aperçut ou on lui fit entrevoir qu'il ne possédait pas à un égal degré celles qui constituent le Jésuite. Dans l'année 1719, il fut

done en droit de dire avec sa véracité ordinaire (*Sicèle de Louis XIV*, t. III, ch. xxxvii) : « L'Eglise de France resta divisée en deux factions. Les acceptants étaient les cent Evêques qui avaient adhéré sous Louis XIV, avec les Jésuites et les Capucins. Les récusants étaient quinze évêques et toute la nation. »

Dès ce temps-là, la nation était exploitée par les mécontents, qui se l'adjugeaient. Voltaire a fait ces calculs sans réflexion ; mais le grand-vicaire du cardinal de Noailles, le Janséniste Dorsanne, publie dans son *Journal* une curieuse statistique de cette unanimité. A la page 7 du deuxième volume, il dit que « loin de voir croître le nombre des appelants, on le voyait diminuer ; » puis, passant la revue de quelques Evêques jansénistes, Dorsanne ajoute : « MM. les Evêques de Tréguier et d'Arras souffraient de voir leurs diocèses presque entièrement opposés au parti qu'ils avaient pris. M. de La Bruère, évêque de Mirepoix, n'avait pas un seul appelant dans son diocèse. L'Evêque de Pamiers était dans la même situation que M. de Mirepoix... Les Parlements de province ne présentaient pas de ressources. Plusieurs étaient ultramontains et constitutionnaires, Grenoble, Besançon, Dijon, Douai, » etc. « Un motif, continue Dorsanne, qui faisait encore beaucoup d'impression sur M. de Noailles, était que des Evêques des Eglises étrangères, attentifs à ce qui se passait en France... on n'en voyait aucun qui se détachât pour s'unir aux appelants. »

Les Evêques jansénistes ne trouvaient aucun adhérent, même dans leurs diocèses ; cela néanmoins s'appelait la nation.

(1) Quelques historiens, comme Voltaire et Duclos, ont prétendu que la Constitution *Unigenitus* n'était pas une règle de foi catholique ; c'est une erreur au point de vue religieux et historique. Cette Bulle, adressée à toute l'Eglise, a été adoptée et reçue comme décision dogmatique par la Catholicité, par l'Episcopat et par toutes les Universités. Elle est déclarée règle de foi par plusieurs Conciles, et notamment par celui qui fut tenu à Saint-Jean-de-Latran, en 1725, sous Benoît XIII. Il n'y eut d'opposants contre elle que le Cardinal de Noailles, quatorze Evêques et quinze cents, d'autres disent deux mille réfractaires, prêtres, religieux ou laïques. Cette opposition était imperceptible, mais elle sut faire tant de bruit qu'elle sembla parler au nom de tous. Voltaire se crut

dégagé des vœux simples qu'il avait prononcés ; et il se sépara de la Compagnie, dont il resta l'ami pendant toute sa vie. Cette retraite lui permettait de courir la carrière des honneurs. Le Pape et le Régent le nommèrent évêque de Sisteron quelques mois après, en 1720. Le 4 décembre de la même année, Philippe contraignit le Parlement à enregistrer la bulle *Unigenitus* ; la cour judiciaire obéit ; alors les Jansénistes, dont le plan d'attaque était démasqué, ne gardèrent plus de mesure.

La corruption des mœurs avait engendré la prostitution dans l'histoire ; chacun peignait à sa guise les hommes et les caractères ; chacun faisait d'un conte de ruelle, d'une calomnie de boudoir ou de quelques méchancetés de salon, un événement que recueillaient mille plumes satiriques ; ces fables devaient, plus tard, servir à tromper jusqu'aux écrivains probes. Les Jansénistes établirent de grands ateliers de diffamation ; ils dénaturèrent les faits, ils inventèrent des anecdotes, l'aliment qui va le mieux au goût et à l'esprit français ; ils se mirent à fouiller dans la vie privée des rois et dans les secrets de leurs conseillers. Rien n'échappa à leurs sarcasmes, et, depuis le Souverain Pontife jusqu'au dernier des confidents de Philippe, tout passa au crible de ces imposteurs anonymes, dont des annalistes plus sérieux allaient prendre les mensonges sous l'égide de leur talent. L'autorité de leur choix avait, en acceptant la Bulle, renversé des espérances longtemps caressées ; dans cette conduite pleine de prévision du Régent, ils virent un odieux marché, dont Laftau, Tencin et Gamache, auditeur de Rote pour la France, furent les entremetteurs, et l'abbé Dubois le mobile.

En un temps où l'esprit de parti ne laisse debout aucune gloire, aucune vertu, et où les hommes les plus estimés dans un camp deviennent nécessairement pour les autres un objet de répulsion plus ou moins justifiée par les colères politiques, nous croyons qu'il sera beaucoup plus facile de faire comprendre notre pensée. Nous avons vu si souvent les ministres, les généraux, les orateurs, les écrivains les plus illustres, les monarques eux-mêmes accusés par leurs adversaires, souvent même par leurs amis, de tant de crimes impossibles, de tant de méfaits, que la disgrâce, l'exil, la mort ou un revirement d'opinion condamnaient à un précoce oubli, que nous ne devons pas plus ajouter foi aux exagérations de l'enthousiasme qu'aux insultes de la haine. L'expérience est venue avec le temps, et aujourd'hui il faut autre chose que des bons mots ou des romans riches de mensonges pour juger un homme qui a gouverné son pays. L'abbé Guillaume Dubois se trouve dans ce cas. Il avait été le précepteur, le ministre secret ou avoué de Philippe d'Orléans ; il vivait au Palais-Royal ; il était ambitieux, adroit cour-

tisan, se faisant un marche-pied de la voluptueuse incurie de son maître, flattant ses passions, et lui donnant peut-être l'exemple de l'immoralité. Dans cette atmosphère de rûés et de femmes galantes, Dubois, qui n'avait aucun engagement ecclésiastique, a pu se laisser entraîner au torrent et se mêler à cette existence de débauches, qui rendit célèbres les Broglie et les Nocé. C'est un compte qu'il a débattu avec Dieu. Il avait plutôt le cynisme du vice que le vice lui-même, mais, quand la fortune l'eut poussé aux honneurs, cet homme, qui avait vendu son pays à l'Angleterre, et qui cependant compta au nombre de ses amis Fénelon, Rohan, Massillon, Fontenelle¹, de La Tour, le Général des Oratoriens, et d'Argenson, sentit la nécessité de donner la paix à la France. Une pensée d'égoïsme ne fut pas étrangère à cette résolution ; Dubois pouvait prétendre à tout ; son travail suppléait aux langueurs du Régent ; ses sarcasmes réveillaient dans son âme le désir qu'il y éteignait sous les ennuis de la satiété. Afin de monter au trône ministériel, il rêva qu'il devait commencer par se faire nommer Archevêque et Prince de l'Eglise romaine. Dans l'espoir de ne trouver aucun obstacle sur sa route, il résolut de mettre à l'épreuve la gratitude du Saint-Siège par un service signalé. Il força le Parlement à enregistrer la bulle *Unigenitus* ; puis il chargea Laftau de solliciter à Rome la récompense qu'il s'était promise. Dubois, présenté par le Régent, fut promu à l'archevêché de Cambray. La mort de Clément XI ayant ouvert le Conclave, le cardinal Conti fut élu Pape, sous le nom d'Innocent XIII, et, en revêtant Dubois de la pourpre, il céda autant aux sollicitations de Philippe d'Orléans² qu'au besoin de pacifier l'Eglise.

Le cardinalat n'est point une fonction à charge d'âmes, mais une dignité accordée, sur la prière de quelques monarques, à des hommes que la Cour romaine ne connaît pas, et qui, jouissant d'une grande autorité dans leur patrie, peuvent, en bien ou en mal, influer sur les affaires ecclésiastiques. Dans la position des choses, le sacrifice d'un chapeau de cardinal exigé par le Régent en

Il est promu à l'archevêché de Cambray et au Cardinalat.

(1) Fontenelle, parlant au nom de l'Académie française, disait au cardinal Dubois, le jour de sa réception : « Vous vous souvenez que mes vœux vous appelaient ici longtemps avant que vous pussiez y apporter tant de titres ; personne ne savait mieux que moi que vous y eussiez apporté ceux que nous préférons toujours à tous les autres... » Le directeur de l'Académie ajoutait encore : « Tous les souverains ont concouru à vous faire obtenir la pourpre. Le Souverain Pontife a entendu qu'une demande de tous les ambassadeurs, et vous avez paru un prélat de tous les Etats catholiques, et un ministre de toutes les cours. »

(2) Dorsanne, en son *Journal*, donne une grande part au cardinal de Rohan dans les transactions qui eurent lieu à Rome pour ce chapeau. Il avoue qu'il était chargé par le Régent de négocier cette affaire et, au mois de septembre 1721, le docteur de Sorbonne François Vivant écrivait de Rome au cardinal de Noailles : « M. le cardinal (de Rohan) ne perd pas son temps. Il ne s'est pas borné à procurer le chapeau que demandait Son Altesse Royale ; en outre, il prépare quelque chose de plus éclatant. »

faveur de Dubois ne fut peut-être pas une faute ; mais il ne fallait pas appeler le ministre du Palais-Royal aux honneurs de l'épiscopat. L'épiscopat entraîne à sa suite des devoirs de conscience incompatibles avec la vie de Dubois : il n'en remplit aucun ; c'est ce qu'il put faire de mieux. Son élévation au rang de prince de l'Eglise lui donnait l'entrée du conseil ; elle le faisait marcher de pair avec la plus haute noblesse du royaume. Dubois devint l'arbitre de la France ; il ne gouverna pas plus mal que le Régent.

Peste de
Mar-
seille.

Les
Jésuites
et Bel-
zunce.

Le père
Levert.

L'Evêque de Sisteron ne lui avait pas été inutile dans ses négociations avec Rome ; ce Prélat, qui a écrit l'*Histoire de la Bulle Unigenitus*, désirait, avec tout le Clergé gallican, que l'on mit un terme aux discordes religieuses dont le Royaume était depuis si longtemps le théâtre. La peste de Marseille venait, en 1720, de porter l'épouvante dans le Midi et le deuil dans toute la France. Les Jésuites étaient tenus à l'écart ; mais à Marseille une occasion de se dévouer s'offrait à leur charité, ils la saisirent. Sur les pas de Belzunce, Evêque de cette ville, et leur ancien confrère dans l'Institut de saint Ignace, ils courent où le danger est le plus imminent. Le fléau tue plus de mille personnes par jour ; il a frappé de mort dix-huit Jésuites de Marseille, même le Père Claude-François Millet ¹, qui remplaça les magistrats civils enlevés à leurs fonctions par l'effroi ou par la mort. Un seul de cette résidence survit ; c'est un vieillard octogénaire, Jean-Pierre Levert, qui a plus d'une fois bravé la peste aux Missions d'Egypte, de Perse et de Syrie. Dans la désolation générale, le Père Levert s'associe aux hommes dont la terreur n'a point paralysé le courage. Il est avec Belzunce au chevet des malades ; avec Estelle et Moustier, les échevins de la ville, avec Langeron, qui en a pris le commandement, et le chevalier Rose, il veille sur tous ces gouffres de la mort ; il marche à côté de Chicoineau, de Deydier et de Verni, trois médecins, dont les noms sont chers à l'humanité. Il prie pour les mourants, il fortifie le peuple encore plus par son exemple que par ses conseils. Le gouvernement n'a pris aucune précaution, n'a fait passer aucun secours ; la famine donne la main à la peste. A ces nouvelles, le Souverain Pontife sent qu'un nouveau lien l'attache à cette ville si catholique dans le bonheur, si pieuse dans le désespoir. Deux navires, chargés de blé, sont adressés à Belzunce, c'est le Pape qui les envoie ;

l'Evêque et le Jésuite distribuent à chaque famille le pain du Père commun. Levert avait affronté tous les périls, une grande pensée de charité soutenait l'énergie du vieillard ; quand le fléau eut cessé ses ravages, le Missionnaire, dont une pareille surexcitation a dévoré les dernières forces, expire dans les bras de Belzunce en bénissant ce peuple qu'il avait consolé.

Le dévouement des Jésuites de Marseille fit impression sur le Régent. L'abbé Fleury, qui avait été nommé confesseur du jeune roi, désirait se retirer. Agé de quatre-vingt-douze ans, il se regardait comme incapable de diriger les premières passions de Louis XV touchant à sa majorité ; on songea à lui chercher un successeur. Le cardinal de Noailles excluait les Pères de la Compagnie ; le cardinal Dubois, son antagoniste, en présentait un. « Il n'avait, selon le témoignage de Duclos ¹, aucune obligation de son chapeau aux Jésuites. » Mais Noailles leur était hostile, ce fut un motif pour Dubois de les mettre en avant ; le Père Taschereau de Lignières, directeur de la duchesse d'Orléans, mère de Philippe, fut nommé en 1722. Ils avaient attendu patiemment le pouvoir ; le pouvoir leur revenait par la nécessité même des choses : le Régent, fatigué de scandales, éprouvait le besoin de rendre aux Catholiques la paix compromise par tant de fatales concessions.

Bertrand-Claude de Lignières avait plus de sagesse dans le caractère que de brillant dans l'esprit. Simple et doux, sans ambition et sans initiative, c'était un homme inoffensif, et dont l'avènement n'offusquait aucun parti. Les Jansénistes ne virent en lui que le précurseur de son Ordre. Noailles l'avait excepté de l'interdit général fulminé contre les Jésuites ; mais, afin d'entraver son ministère auprès du Roi, le Cardinal s'obstina à lui refuser l'approbation de l'Ordinaire. Le Roi peut le faire autoriser par le Pape ; les Jésuites et le Régent crurent qu'il valait mieux ne pas user de ce privilège. La cour fut transférée à Versailles ; et Louis XV se vit forcé d'aller se confesser à Saint-Cyr, qui dépendait du diocèse de Chartres. En 1723, le duc de Bourbon, premier ministre, ne voulut plus exposer la majesté royale à ces échappatoires ; il déclara que, si le Cardinal de Noailles n'accordait pas de pouvoirs au Père de Lignières, le Jésuite se servirait de ceux que, par un bref du 49 mai 1722, le Souverain Pontife lui avait adressés. Les Jansénistes perdaient chaque jour du terrain ; le Cardinal estima que son opposition serait sans effet, il se décida donc à subir la loi. Les Jésuites rentrèrent à la cour, mais les orages soulevés contre les directeurs de la conscience royale avaient causé de trop vives alarmes à la Société pour qu'elle n'essayât pas d'en détruire la cause. Elle renonça à la feuille

(1) « Tout porte à croire, dit Lemontey en parlant de la peste de Marseille, au cinquième volume de ses *Oeuvres*, page 359, que la grandeur du caractère, les pensées généreuses et les fortes diversions éloignent de l'homme une certaine disposition passive qu'on s'accorde à regarder comme nécessaire à la communication du venin pestilentiel. Elle fut sans doute l'égide qui couvrit dans Marseille deux autres commissaires, que je ne dois pas passer sous silence. Le premier fut le jésuite Millet, le seul parmi les réguliers qui consentit à réunir les fonctions civiles aux travaux religieux ; le second fut le peintre Serres, élève du Puget. »

(1) *Mémoires de Duclos*, t. 1, p. 475.

des bénéfices, et elle stipula que le confesseur, renfermé dans ses attributions, resterait étranger aux affaires. A dater de ce jour, les Pères de Lignières, Pérusseau et Desmarests n'exercèrent aucune influence, même dans les questions ecclésiastiques.

Sans être Janséniste, le Cardinal de Noailles avait porté la perturbation au sein de l'Eglise par son éternelle résistance. A peine investi de l'autorité, le Cardinal de Fleury songe à réparer tant de maux ; il fait condamner et déposer Soanen, Evêque de Sénez, vieillard dont les vertus privées étaient presque aussi grandes que son opiniâtreté. Ce coup de force intimide l'Archevêque de Paris ; il se résigne à l'obéissance, et adresse au Saint-Siège sa rétractation pure et simple. Le 30 avril 1730, la bulle *Unigenitus* fut enregistrée au Parlement, ainsi que toutes celles rendues par les Papes dans l'affaire du Jansénisme. Noailles, quoique animé d'un repentir sincère, ne consentit jamais à lever l'interdit fulminé par lui contre les Jésuites. Il laissa ce soin à Charles de Vintimille, qui lui succéda sur le siège de Paris en 1729. Le Jansénisme alors s'abîma sous le ridicule, il devint convulsionnaire au tombeau du diacre Paris, tandis que les Jésuites, marchant toujours dans la même route, et poursuivant leur apostolat par l'éducation, se trouvaient sur le champ de bataille de Fontenoy comme aumôniers de l'armée française.

La politique de Louis XIV donnait la couronne d'Espagne au duc d'Anjou, son petit-fils. Les Jésuites de la Péninsule, à l'exception de quelques-uns, se rangèrent sous le drapeau du monarque qui, pour régner sur un pays dévoué à l'Eglise, n'avait pas, comme son compétiteur, recours aux Anglicans et aux sectaires germaniques. L'Espagne s'était prononcée en faveur du Prince français, les Jésuites lui restèrent fidèles dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; ils coururent toutes les chances de cette longue guerre de succession. Les Anglais de lord Peterborough travaillaient beaucoup moins à asseoir sur le trône l'archiduc Charles d'Autriche qu'à propager l'hérésie chez un peuple essentiellement catholique. A Barcelone ainsi que dans d'autres villes, ils avaient établi des prêches où l'erreur s'enseignait à l'abri des baïonnettes ; les Jésuites combattent avec la parole ce prosélytisme qui s'étend partout. La France et l'Espagne font la guerre à coups de canon, eux la soutiennent à force d'éloquence. A Gironne, pendant les horreurs du siège de cette ville, ils prodiguent leurs soins aux habitants. « Plusieurs moines, dit le marquis de Saint-Philippe ¹, abandonnèrent la cité ; mais les Jésuites assistèrent toujours avec une merveilleuse

charité les pauvres et les malades, qui étaient en grand nombre dans de si cruels périls. »

Ce n'est point sur de pareils faits que les annalistes ont basé leurs récits du règne de Philippe V ; ils avaient à suivre un Père de la Société de Jésus dans les intrigues d'une cour, à épier ses démarches, à grossir ses fautes, et, comme Michel Letellier, Guillaume Daubenton est sorti tout mutilé de cette lutte avec l'histoire. Daubenton était choisi par Louis XIV pour accompagner le jeune roi en Espagne, Confesseur de ce prince, dès ses plus tendres années, le Jésuite lisait en son âme ; mais, dans cette époque féconde en cabales, il se trouvait une femme qui, par les grâces de son esprit ambitieux, ne tarda pas à prendre sur la reine Louise de Savoie un ascendant dont Louis XIV crut avoir sujet de redouter les conséquences. La Princesse des Ursins, sous le titre de camerera-major, entretenait chez la Reine des préventions contre la France ; elle dominait le caractère faible et indécis de Philippe V, elle l'entraînait dans des projets qui auraient compromis l'avenir des deux Etats. Le Père Daubenton s'y opposa, il les fit échouer ; il parvint même à faire renvoyer en France la princesse des Ursins, qui, trop sûre de son crédit sur Louise de Savoie, ne sut pas déjouer les plans du Jésuite. Daubenton l'avait expulsée de Madrid ; elle y rentre peu d'années après, et, à son tour, elle l'oblige à quitter l'Espagne. Le Père Robinet lui succéda. « Jamais, raconte Duclos ¹, confesseur ne convint mieux à sa place et n'y fut moins attaché que le Père Robinet. Plein de vertus et de lumières, pénétré des plus saintes maximes, zélé Français, également passionné pour l'honneur de l'Espagne, sa seconde patrie, ce fut lui qui conseilla au Roi de réformer la nonciature lorsque le Pape reconnut l'archiduc pour roi d'Espagne. »

En agissant de la sorte, les Jésuites que Philippe V consulta, Robinet, Ramirez et le Dominicain Blanco, ne songèrent point à être hostiles à la chaire apostolique. Les Souverains avaient obtenu d'ériger ce tribunal du Nonce pour favoriser les Espagnols dans leurs relations avec la cour de Rome. Quelques abus s'étaient introduits dans cette administration. Le Pape se déclarait l'ennemi de Philippe V ; les Jésuites, sans trahir l'obéissance spirituelle due au Siège pontifical, ne consentirent cependant pas à se taire sur une démarche tendant à renverser du trône le Roi que l'Espagne acceptait. Le Père Robinet était l'ennemi juré des abus : il s'efforçait de les réprimer avec une vivacité plus opiniâtre que réfléchie. Mais bientôt il se vit assailli par des difficultés plus grandes que celles qu'offrait le gouvernement ecclésiastique. La reine Louise était morte en 1712, et la princesse des Ursins, sa favorite, nourrissait l'espérance de jouer à

Philippe
Vet le
père
Daubenton.

Le père
Robinet
lui succéda.

Ses ré-
formes.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous Philippe V*, par Vincent Bacallar, marquis de Saint-Philippe, t. III, p. 48.

(1) *Mémoires secrets* de Duclos, t. 1, p. 112.

l'Escorial le rôle de la marquise de Maintenon à Versailles. A force d'art, elle serait, sans aucun doute, parvenue à son but, lorsque le Père Robinet se jeta à la traverse de ses intrigues. Il savait qu'en attaquant de front Philippe V, qu'en le surprenant en face de toute la cour, il le déterminerait à se prononcer contre une pareille alliance : il résolut de tout risquer. « Le Roi, aimant, ainsi s'exprime Duclos ¹, à s'entretenir des nouvelles de France avec son confesseur, lui demanda un jour ce qui se passait à Paris. — Sire, répondit Robinet, on dit que Votre Majesté va épouser madame des Ursins. — Oh ! pour cela, non, dit le Roi sèchement, et il passa. »

Le Jésuite connaissait son pénitent. Rien ne l'aurait fait revenir sur une parole donnée publiquement ; Robinet l'engageait au delà même de ses prévisions. La princesse des Ursins, se voyant obligée de renoncer à l'idée d'être reine, voulut au moins marier Philippe V avec une femme dont elle disposerait à son gré. Albéroni lui persuada de choisir Elisabeth Farnèse. En 1714 un insultant exil fut la récompense de ses calculs. Madame des Ursins avait été vaincue par l'ingénieuse rudesse d'un Jésuite, elle fut trompée par l'astuce d'Albéroni, elle succomba sous l'impérieuse candeur d'une jeune fille. Cette atmosphère de petites trahisons, d'imperceptibles complots, n'allait pas au caractère décidé du Père Robinet. « Une action juste et raisonnable, raconte Duclos ², causa disgrâce. L'Archevêché de Tolède, valant neuf cent mille livres de rente, était vacant. Le Cardinal del Giudice le fit demander au Roi par la Reine. Le Prince, avant de se déterminer, voulut consulter son confesseur. Celui-ci fut d'un avis tout différent, et représenta que, le Cardinal ayant déjà toute la fortune nécessaire à sa dignité, il fallait répartir les grâces, dont la masse est toujours inférieure à celle des demandes et souvent des besoins. Il proposa pour Tolède Valéro-Lera, Espagnol, préférable à un étranger, et dont le choix serait applaudi par toute la nation. Ce Valéro, étant curé de campagne, avait rendu les plus grands services à Philippe V dans les temps que la couronne était encore flottante sur sa tête. Le Roi lui avait donné l'Evêché de Badajoz. Il fut évêque comme il avait été curé, ne voyant dans cette dignité que des devoirs de plus à remplir, et ne paraissant jamais à la cour. Robinet fit sentir au Roi que les Espagnols, à la valeur, à l'amour, à la constance desquels il devait sa couronne, se croiraient tous récompensés dans la personne d'un compatriote tel que Valéro, et que c'était enfin répandre sur les pauvres les revenus de l'Archevêché de Tolède par les mains d'un Prélat qui n'en savait

pas faire un autre usage. Le Roi le nomma (mars 1715).

» La Reine et son ministre furent outrés de la victoire de Robinet. Les suites les effrayèrent. Ils se liguèrent contre une vertu si dangereuse ; et, à force de séductions et d'intrigues, ils parvinrent à faire éloigner de la cour un homme qui ne demandait qu'à s'en éloigner ¹.

» Robinet, emportant avec lui pour tout bien l'estime et les regrets de l'Espagne, se retira dans la maison des Jésuites de Strasbourg, où il vécut et mourut tranquille après avoir plus édifié sa Société qu'il ne l'avait servie. »

Au moment de se séparer d'un Jésuite qui ne l'avait jamais flatté, Philippe V lui demanda un dernier conseil : il le pria d'indiquer le Père de l'Institut entre les mains duquel il déposerait le fardeau de sa conscience. Robinet « insinua, selon le récit du marquis de Saint-Philippe ², que le Père Daubenton serait plus agréable que lui aux Espagnols, dont il avait déjà mérité l'estime : » sur-le-champ le Roi lui écrivit afin de hâter son retour.

Daubenton était assistant de France à Rome, où le Pape Clément XI l'honorait d'une affection particulière. L'enfant qu'il avait élevé, le Roi qu'il avait suivi au milieu des périls, l'appelait, après dix ans de séparation, pour lui rendre sa confiance. Le Jésuite n'hésita pas. A peine arrivé à Madrid, il lui fut aisé de s'apercevoir que sa présence allait devenir un sujet d'inquiétudes pour le ministre dirigeant. La tête d'Albéroni fermentait, et ce Richelieu italien aspirait à dominer l'Europe ou à la bouleverser pour se créer une grande place dans l'histoire. Il négociait simultanément avec le czar Pierre de Russie, avec la Porte ottomane et avec Charles XII ; il les armait contre l'Empereur d'Allemagne et contre l'Angleterre ; il rêvait de rétablir les Stuarts sur le trône, d'enlever le pouvoir au duc d'Orléans et de rendre l'Espagne l'arbitre des destinées du monde, comme sous Charles-Quint et Philippe II. Les Jésuites avaient aboli le tribunal de la Nonciature, il le reconstitua afin de mériter la pourpre romaine. En attendant dérouler tant de vastes projets, qui pour l'imagination d'Albéroni ne semblaient être qu'un jeu, Daubenton ne perdit rien de son calme habituel ; mais il comprit qu'il importait de prémunir le Roi contre l'heureuse audace d'un homme qui pouvait mettre l'Europe en feu. Il le fit avec dextérité, et, « dans sa disgrâce, raconte saint Philippe ³, le Cardinal Albéroni était persuadé que le Père Daubenton animait la persécution qu'on lui faisait ; mais c'était une idée que la modération et la droiture

(1) L'abbé Grégoire raconte le même fait dans son *Histoire des Confesseurs*, p. 221, et il est consigné dans les *Mémoires de Maurepas*, t. I, p. 228.

(2) *Mémoires de Saint-Philippe*, t. III, p. 131.

(3) *Ibidem*, t. IV, p. 44.

(1) *Mémoires secrets*, t. I, p. 101.

(2) *Ibidem*, t. I, p. 172.

de ce Jésuite le rendaient incapable de chercher à se venger, quoique du reste il inspirât toujours au Roi ce qui était juste. »

Le Cardinal Abéroni avait affaire à forte partie. Ses chimères d'omnipotence lui donnaient pour ennemis le duc d'Orléans et Dubois, le Roi d'Angleterre et le Père Daubenton : il succomba. Le Jésuite était plus que jamais l'arbitre de la conscience de Philippe V. On n'avait pu l'outrager dans sa vie, on le calomnia dans sa mort. Il se trouva un Franciscain, déjà condamné comme hérétique, et dont Voltaire seul ose se faire l'écho, qui arrangea les faits au gré de ses haines. Ce Franciscain, nommé Belando, raconte donc, dans un ouvrage qui fut supprimé en Espagne¹, que le Jésuite fit confiance à Philippe d'Orléans de l'idée d'abdication dont le Roi était tourmenté, afin que le duc profitât de la révélation dans l'intérêt de sa politique. Le Roi découvrit la perfidie de son confesseur : il la lui reprocha avec amertume. Ces reproches accablants foudroyèrent le Père Daubenton, qui tomba frappé d'apoplexie sous les yeux de Philippe V.

D'après cette version, qu'aucun historien adversaire des Jésuites n'a daigné accepter, que Saint-Simon, Noailles et Duclos, contemporains des événements, ont rejetée comme indigne même de leur partialité, et que l'abbé Grégoire a méprisée, le Père Daubenton aurait vendu au Régent les mystères du confessionnal, ou tout au moins livré à des étrangers le secret d'Etat qu'un prince lui confiait. Sacerdotale et politiquement parlant, ce forfait serait inqualifiable. Daubenton et le marquis de Grimaldo, successeur d'Albéroni dans les fonctions de principal ministre, gouvernaient bien le Roi et l'Espagne ; le Jésuite était entré dans les négociations du mariage de l'infant don Luis avec mademoiselle de Montpensier ; fille du Régent ; il avait contribué à fiancer Louis XV avec l'infante ; mais de là à une trahison il y a tout un abîme d'impossibilités. C'est cet abîme que les annalistes contemporains ne se sont pas senti la force de franchir même pour calomnier un Jésuite.

L'idée d'abdication germait depuis longtemps dans le cœur de Philippe V. Ardent et mélancolique, toujours regrettant la France et le diadème dont il s'était désisté, ce Prince aspirait à ensevelir dans la retraite une vie traversée par les orages. Il ne cachait ni son dégoût pour les grandeurs, ni ses rêves de solitude. Le Régent avait loyalement respecté la couronne dont un enfant le séparait ; le crime d'usurpation n'entra jamais dans sa pensée. En pressant Philippe V de consommer son sacrifice volontaire, il espérait placer sa fille sur un trône ; c'était de l'ambition paternelle n'emportant aucune idée cou-

pable. Il fit des ouvertures en ce sens au Père Daubenton : elles furent repoussées ; car le Jésuite était celui qui, avec la Reine, s'opposait le plus vivement au projet de Philippe V. Tant que Daubenton vécut, le Roi se laissa contraindre par lui à garder le sceptre. La mort ne vint pas le frapper sous le coup des reproches imaginaires dont le Monarque l'accablait ; et voici de quelle manière un témoin oculaire, un serviteur dévoué du roi d'Espagne, rend compte de cet événement : « Le 7 août 1723, dit le marquis de Saint-Philippe¹, le Père Daubenton était mort au Noviciat des Jésuites avec beaucoup d'édification. Il s'y était fait transporter de Bal-sain aussitôt qu'il se sentit mal, afin d'avoir la consolation de mourir dans la maison de saint Ignace. Sa mort fut accompagnée de preuves si sensibles de piété et de religion, qu'elles firent impression sur plusieurs personnes. » Le Roi n'avait cessé de placer sa confiance en ce Jésuite, il le pria de désigner lui-même son successeur. Daubenton indiqua le Père Bermudez ; mais les témoignages de l'affection royale suivirent jusque dans le tombeau le prêtre dont, au dire d'un moine apostat, le Prince et tous les cœurs probes devaient flétrir la mémoire. Pour glorifier le guide de son enfance et de sa maturité, Philippe V ordonna que la cour, les ministres et les officiers de la couronne assisteraient aux funérailles du Père Daubenton ; il décerna à ce Jésuite, mort sous la malédiction royale, les honneurs réservés aux grands du royaume.

Daubenton était un homme de résolution ; il avait su combattre les langueurs du Monarque, et guérir par son énergie les faiblesses malades de Philippe, les scrupules vains ou peu fondés qui parfois s'emparaient de son esprit. Il ne lui avait jamais permis d'abdiquer, ainsi que le duc d'Orléans l'en sollicitait. Bermudez n'eut pas la force de s'opposer à ce dessein. Il se renferma dans ses attributions de directeur, il laissa le Prince livré aux délicatesses naturelles de sa conscience et à ses incertitudes. Le 15 mars 1725, le Roi renonça au trône en faveur de Louis, son fils aîné, qui, cinq mois après, mourut sans enfants, et, le 6 septembre de la même année, Philippe V, le deuil dans l'âme, se condamna à reprendre les rênes de l'Etat.

A peu près vers la même époque, les Jésuites de Portugal se trouvèrent dans une étrange perplexité. Un grand nombre de bénéfices que la Chambre Apostolique accordait sur la présentation des rois de Portugal venaient d'être réunis à des établissements religieux. Afin de ne pas priver le Saint-Siège du droit d'annates, dont il jouissait lorsque ces bénéfices passaient d'un titulaire à un autre, la Cour Romaine décréta qu'ils seraient regardés comme vacants dans chaque période de quinze années, et que

Mort de
Dauben-
ton.

Affaire
des Quin-
denia-
porta-
gaïs.

(1) *Histoire civile d'Espagne*, t. III, p. 508 et 506.

(1) *Mémoires de Saint-Philippe*, t. IV, p. 127.

les communautés acquitteraient ainsi l'impôt ecclésiastique, auquel on donna le nom de *quindenía*. Les Jésuites portugais possédaient à ce titre plusieurs abbayes; mais, outre celles déjà assujetties aux *quindenía*, leurs collèges, leurs maisons, leurs églises avaient acquis d'autres biens non soumis au droit d'annates, et conférés par l'Ordinaire, sur la seule représentation de la Couronne. En 1703, les délégués de la Trésorerie pontificale, s'appuyant sur d'anciens décrets, veulent étendre jusqu'à ces derniers bénéfices le prélèvement des *quindenía*. Le nonce apostolique, Michel-Ange Conti, qui sera bientôt Pape sous le nom d'Innocent XIII, s'adresse d'abord aux Jésuites, afin de ne pas rencontrer d'opposition dans les autres Instituts; il menace le provincial Dominique Nugnez de le dépouiller de sa charge, s'il ne paie pas les *quindenía* en litige. Le roi don Pedro II croit que la dignité de son trône est intéressée dans ce conflit: il déclare à Nugnez qu'il bannira de ses Etats l'Ordre de Jésus, s'il obtempère à la demande.

A tort ou à raison, Conti suppose que le Monarque et les Jésuites sont d'accord pour effrayer l'Eglise; il invoque l'autorité du Général de la Compagnie. Clément XI presse Thyrsé Gonzalès de donner une solution à la difficulté, ce dernier la tranche en faveur de la Trésorerie; mais le Roi s'opiniâtre, et Nugnez, ballotté entre les deux puissances, en appelle de l'une à l'autre. La mort de don Pedro (1707) permettait à son successeur Jean V de concilier les parties. Le duc de Cadaval et Conti arbitrèrent les sommes dues et la quotité des *quindenía* futurs. Deux ans après, le Pape refuse d'approuver la transaction de son ambassadeur; il annonce qu'il va dépouiller les maisons de la Société de Jésus de ses bénéfices. Le Père Emmanuel Diazio, alors provincial, croit mettre un terme à toutes ces discussions; sans consulter le prince, il fait verser la somme exigée dans le trésor de saint Pierre. Cette mesure pa-

cifique soulève la tempête: Jean V exile Diazio et il défend aux Jésuites ses sujets d'exécuter les ordres que le Général leur adressera. Les esprits s'échauffaient. En 1712, le Père Ribério, qui a pris parti contre les officiers du Saint-Siège, est dénoncé par eux à Clément XI. Le Pape veut qu'il soit à l'instant même expulsé de la Compagnie; ses ordres sont suivis. Les noviciats se voient suspendus ou fermés depuis que ces différends, qui sont beaucoup plus une affaire de juridiction que d'argent, ont été élevés. Les Jésuites, placés entre deux feux, sacrifient au Saint-Siège leur tranquillité intérieure et la confiance du Roi; on les exile parce que, avant tout, ils ne veulent amener aucune collision dans l'Eglise ou dans l'Empire; mais un semblable état de choses ne pouvait durer. Les canonistes, les juriconsultes portugais déclaraient de toute nullité l'interdiction des noviciats; les Pères l'acceptent comme valide, ils s'y soumettent. C'était la mort pour les Missions d'au delà des mers; le Pontife et le Roi ne crurent pas devoir se résigner à ce suicide, et, en 1716, Jean V permit aux Jésuites de payer à la Cour Romaine les *quindenía* qu'ils n'avaient jamais refusés.

Ces faits se passaient au moment où les Jésuites accusaient la Compagnie de régner au Vatican et d'imposer ses volontés au Pape. Les Jésuites dominaient les Pontifes et le Sacré-Collège; ils dictaient aux Rois les mesures qu'il fallait prendre; mais, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres plus importants, nous les voyons toujours sacrifier leurs intérêts ou leurs opinions au maintien de la paix. Ils se sentaient assez forts pour obéir; le respect de l'autorité les a soutenus en présence de tant d'ennemis qui tramaient leur perte. Ce respect, dont ils ne se sont écartés qu'une fois dans l'espace de deux cent trente années, et la grandeur qu'il fit rejaillir sur leur Ordre deviennent l'argument le plus décisif que l'histoire puisse apporter en faveur du principe d'obéissance.

CHAPITRE XXXII.

Différence des Missions d'Orient d'avec celles des deux Amériques. — La peste et les Jésuites. — Le Père Cachod et les bagues de Constantinople. — Travaux des Jésuites en Orient. — Le Père Bracomier à Thessalonique. — Marche adoptée par les Jésuites. — Leurs succès. — Les patriarches grecs s'opposent aux progrès des Jésuites. — Assemblée des Maronites dans le Liban. — Les Pères Longeau et Pothier en Perse. — Thomas Kouli-Kan et le Frère Razin. — Le Père Duban en Crimée. — Le Père Sicard en Egypte. — Les Jésuites en Abyssinie. — Le Père Mendez, patriarche d'Ethiopie. — Accusations contre les Jésuites. — Le Sultan Seyghed II persécute les Catholiques. — Les Jésuites exterminés. — Lettre de Sela-Christos, oncle de l'empereur, aux princes et aux peuples catholiques. — Le Thibet et les Pères Désidéri et Fregre. — Le Père Sanvitores aux îles Mariannes. — Son zèle et son martyre. — Persécution des Jésuites. — Guerrero, archevêque de Manille, rétracte ses mandements contre les Jésuites. — L'empereur du Mogol se fait leur ennemi. — Les Jésuites médiateurs entre les marchands anglais et hollandais. — Les Jésuites poursuivis en Cochinchine. — Ils entrent dans le royaume de Siam. — Le vizir, Constance Phaulkon. — Ambassade de Louis XIV à Siam. — L'Académie des sciences et les Jésuites. — Le roi de Siam et ses dispositions. — Révolution à Siam. — Mort de Constance. — Politique de Louis XIV développée par les Missions. — Le Père Beschi, grand viramamouni au Maduré. — Son luxe et ses travaux. — Le Père Bouchet dans les Missions. — Les Jésuites brahmes et pariahs. — Leur plan pour réunir les castes divisées. — Guerre des Français et des Anglais dans l'Inde. — Difficultés ecclésiastiques sur les rites Malabares. — Légation du patriarche Maillard de Tournon à Pondichéry. — Deux Jésuites l'aident à résoudre les cas épineux. — Pénible situation des Jésuites. — En Chine l'empereur Kang-Hi protège les Catholiques. — Le Père Verbiest, président des mathématiques. — Le Pape et Louis XIV le favorisent. — Il fonde des canons par ordre de l'empereur. — Les Pères français suspects aux Portugais. — Les Pères Gerbillon et Pereyra, ambassadeurs de Chine en Russie. — Les Frères Rhodes et Frapperie, médecins de Kang-Hi. — Le Père Bouvet envoyé de Chine à Paris. — Le Père de Goville missionnaire. — Discussions sur les cérémonies chinoises. — Proposition des Jésuites au Pape de s'en rapporter à l'empereur. — Tournon arrive à Pékin par l'entremise des Jésuites. — Mandement du duc de Légit, qui proscriit les cérémonies chinoises. — Il est livré aux Portugais, ses ennemis. — Il meurt emprisonné à Macao. — Accusations contre les Jésuites. — Mort du Père Gerbillon. — Le Père Parrenin. — Opinion de Leibnitz sur la politique des Jésuites dans l'affaire des cérémonies. — Leurs fautes et leur désobéissance aux ordres du Saint-Siège. — Commencement de la persécution. — Légation de Mezzabarba. — Le Père Lauréati facilite son arrivée à Pékin. — Mort de Kang-Hi. — Yong-Tching, son successeur, proscriit le Christianisme. — Les Jésuites sont, à cause de leur science, exceptés des mesures de proscription. — Le Père Gaubil et les enfants exposés. — Jugement d'Abel de Rémusat sur Gaubil. — Travaux des Pères. — Mort de Parrenin. — Les bulles de Benoît XIV mettent fin aux discussions. — Soumission de tous les Jésuites. — Décadence de la Chrétienté chinoise.

Les Missions d'Orient n'offraient pas, comme celles des deux Amériques, l'attrait de la nouveauté et le contact de ces populations vierges que la voix des Jésuites entraînait de la barbarie à la civilisation. Dans le Levant, c'était un monde peu à peu dégradé qu'il fallait reconstituer, mais ce monde avait de vagues souvenirs de son ancienne splendeur, des préjugés enracinés, qui, pour lui, remplaçaient la liberté et le Christianisme. Sous le sabre des Ottomans, il courbait la tête en essayant de se faire un bouclier de sa duplicité. Dans ce climat brûlant, où la peste et des fièvres pernicieuses semblaient se naturaliser, les Jésuites avaient poursuivi l'œuvre de réparation; leur sainte opiniâtreté triomphait à la fin de l'apathie des Grecs schis-

matiques et du fanatisme des Turcs. Souvent la mort interrompait leur carrière à peine commencée; ce trépas prématuré, loin de la patrie et de la famille, sur une terre désolée, fut un dernier stimulant pour les Pères. Dans l'année 1673, Nicolas de Caulmont et François Richard expirèrent pleins de jours, l'un à Saïde, l'autre à Négrepont. En 1684, Antoine Resteau, le missionnaire de la Palestine, périt au pied même du Calvaire, en se dévouant pour les pestiférés. Le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de Louis XIV, a compris quel puissant levier la Religion mettait aux mains de la France dans l'Orient dégénéré. Il veut le faire mouvoir, et les Jésuites, en 1680, fondent une Mission à Andrinople, dans la résidence habituelle

La peste
et les
Jésuites.

du Sultan. Les travaux et les maladies contractées au service des pauvres ou des esclaves eurent bientôt emporté les disciples de l'Institut de Loyola. Un seul leur survivait, c'était le Père Pierre Bernard; il disparut à son tour. Les prêtres arméniens eurent des larmes et des prières à verser pendant sept jours sur ce tombeau, puis toute la nation écrivit ¹ à ses frères de Constantinople :

« Dieu soit béni de ce qu'il a frappé notre tête et de ce qu'il nous a laissés sans yeux et sans lumière. Nous n'avions qu'un pasteur, et il a plu à Dieu de nous l'enlever; nous n'avions qu'un vigneron, et nous l'avons perdu. Nous sommes des orphelins abandonnés à la fureur des Hérétiques, contre lesquels notre ange et notre apôtre, le feu Père Bernard, nous défendait. Peut-être les eût-il convertis, s'il eût vécu plus longtemps, car nul de notre nation ne pouvait résister à la douceur et à la force de son zèle, qui le faisait travailler infatigablement pour nous; mais il est dans le ciel, et il ne nous oubliera pas. »

Le père
Cachod
et les
bagnes
de Con-
stantino-
ple.

Pierre Bernard ne fut pas le dernier Jésuite martyr de sa charité dans le Levant ². C'était un tribut que chaque année ils payaient à la mort; ce tribut n'arrêta jamais leur course. Il y avait au bague du Grand-Seigneur de nombreux Chrétiens dont il fallait soutenir la foi, afin de leur rendre moins affreuse leur misérable condition. Ce fut le privilège exclusif des Jésuites, celui qu'ils réclamèrent toujours avec les plus vives instances. Dans cette enceinte, où toutes les calamités découlaient de la servitude, la première de toutes, ils se trouvaient à remplir que de pénibles devoirs; ils ne se mettaient en contact qu'avec les maux du corps et de l'âme. Ils se condamnaient à toutes les souffrances pour adoucir celles des esclaves; ils les suivaient dans leurs rudes travaux ou sur les galères ottomanes; ils mendiaient pour les soulager; ils mouraient pour les encourager à sup-

porter la vie. Ce dévouement était de tous les jours et de toutes les heures; et, dans l'année 1707, le Père Jacques Cachod, l'un de ces héros dont l'histoire dédaigne la sublimité ignorée, écrivait de Constantinople : « Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses, et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de ce mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bague, où j'ai donné les derniers sacrements et fermé les yeux à quatre-vingt-dix personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville et au grand air les hommes mouraient à milliers. Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien; il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans la moindre ouverture. Dieu qui, par sa bonté, m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. »

Douze ans plus tard, en 1719, Jacques Cachod, que les esclaves surnommaient leur père, périt au milieu de ces douleurs qu'il a tant de fois soulagées; d'autres Jésuites lui succédèrent. A Scio, ils ont créé un collège où ils forment à la vertu et à l'étude des belles-lettres plus de trois cents élèves. La Mission a tellement prospéré qu'en 1695 onze Jésuites indigènes gouvernent cette Chrétienté, dépassant le chiffre de quatre-vingt mille. Ils sont en butte aux avanies des Turcs, qu'alimentent les excitations des Grecs schismatiques; mais les Pères ne se découragent pas : ils savent que la persécution les attend dans le succès, ils marchent toujours. Scio est catholique, ils rêvent de pénétrer dans les îles de Metelin et de Samos. Les Musulmans détruisent le collège; un vice-consul français leur est donné comme protecteur. Les Pères Albertin, Ottaviani et Gorré succombent dans la lutte : ils sont remplacés par deux autres Jésuites, Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria. Leur maison a été mise à sac, les Pères en ouvrent deux autres où les enfants sont reçus sans distinction de culte et de patrie. Les uns travaillent à émanciper l'Orient par le Christianisme, les autres, comme le Père François Richard, s'élancent sur le mont Athos, tantôt pour y vérifier des observations scientifiques, tantôt pour étudier les vieux manuscrits ou appeler à l'unité

(1) Relation adressée au Clergé de France assemblé en 1698, p. 103.

(2) Dans le cimetière public de Constantinople, sur la pierre tumulaire qui recouvre les restes des Pères de la Compagnie de Jésus morts au service des pestiférés, on lit l'inscription suivante, qui serait beaucoup plus longue si on eût réuni dans la même tombe tous les missionnaires frappés par le fléau.

†
HIC IACENT
PATRES SOCIETATIS IESU
PESTE INTEREMPTI.
P. LUDOVICUS CHIZOLA, MDLXXXV.
P. CAROLUS GOBIN, 1612.
P. LUDOVICUS GRANGIER, 1615.
P. FRANCISCUS MARTIN, 1662.
P. NICOLAUS DE STE-GENEVIEVE, 1680.
P. PETRUS BERNARD, 1683.
P. NICOLAUS VABOIS, 1686.
P. HENRICUS VANDERMAN, 1696.
P. JACOBUS CACHOD, 1719.
P. FRANCISCUS RANGÉART, 1726.
P. MARCUS CHAROT, 1731.
P. ANSELMUS BAYLE, 1726.
P. PETRUS CLERGET, 1736.

les six mille moines qui, dans ces déserts, vivent de superstition et d'ignorance.

Sous la protection de Louis XIV, qui sait faire honorer le drapeau de la France à tous ces peuples, le Père Braconnier a maintenu la Foi parmi les Chrétiens de Constantinople; il a pu même ramener à l'Eglise catholique le fameux comte Eméric Tékéli, ce héros que le Luthéranisme et l'ambition poussèrent dans les rangs de l'armée ottomane¹. Braconnier était missionnaire avant tout; mais son apostolat ne l'empêchait pas de chercher à instruire l'Europe, tout en évangélisant les Orientaux. Il déterminait la position de l'ancienne Philippias, capitale de la Macédoine; puis, sur les lieux mêmes, le 29 janvier 1706, il établit une résidence à Thessalonique. Deux Jésuites, Vincent et Pipéri, l'accompagnaient; pour les mettre à l'abri des insultes, le roi de France et son ambassadeur, le marquis de Fériel, leur ont accordé des brevets diplomatiques. Ils travaillaient avec tant d'ardeur à la propagation de la Foi romaine et de l'archéologie, qu'ils ont bientôt visité toutes les Chrétientés voisines, et déchiffré les inscriptions gravées sur les vieux monuments contemporains d'Alexandre. Braconnier a entrepris une œuvre aussi difficile que périlleuse. Il est au milieu des Grecs, et il leur prêche l'unité. Il a gagné l'estime de Michel Paléologue, l'un des adeptes de l'erreur, en 1709; Paléologue revient à l'Eglise; il consacre une maison pour servir de lieu de prières et de collège aux familles que les Jésuites ont faites Catholiques. Elles étaient encore peu nombreuses; mais Braconnier, dont l'éloquence est presque aussi grande que la charité, ne connaissait pas d'obstacles. La contagion ne l'effrayait pas plus que les mauvais traitements. Le bâton des Turcs se levait souvent sur sa tête; ici on le frappait, là on le mutilait; le Père n'en continuait pas moins son entreprise. La guerre et la peste décimaient incessamment ces populations; les premiers soins du Jésuite sont pour ceux qui l'ont meurtri ou persécuté. Il est au bain des esclaves encore plus souvent que dans la demeure des riches, et lorsqu'en 1716 la mort couronna une vie si pleine de travaux, la Mission de Thessalonique n'avait plus besoin que d'ouvriers. Les Pères Souciet, Tarillon et Gresset lui succédèrent.

La Société de Jésus avait en Orient une multitude de résidences, dont les principales étaient à Constantinople, Smyrne, Thessalonique, Scio, Naxos, Sidon, Eubée, Trébizonde, Santorin et Damas, l'œil de l'Orient, ainsi que Julien surnommait cette ville. De là, ils se dispersaient dans le Levant et portaient partout les lumières de l'Evangile. La conviction ne se faisait jamais jour dans les âmes qu'après de pénibles discussions. Ils n'avaient point dans ces climats, de

sauvages à dompter et de tribus barbares à conduire peu à peu à la civilisation. Le Schisme grec et l'Arménien ne se laissaient pas facilement convaincre; depuis de longs siècles, ils professaient leur culte, ils en avaient sucé avec le lait les erreurs et les préjugés. Enfants dégénérés d'un grand peuple, ils vivaient en mendiants orgueilleux sur une gloire qu'ils ne pouvaient raviver, et au milieu des débris de la Grèce, dont ils ne comprenaient ni la poésie ni les splendeurs mortes. C'était cette opiniâtreté qu'il importait de déraciner. Les Jésuites se firent une loi de la patience; et, dans une lettre du Père Tarillon au comte de Pontchartrain, le Missionnaire explique au secrétaire d'Etat la marche adoptée. « Quant au rit grec, qu'en soi n'a rien de mauvais, écrit-il en 1743, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au latin. Lorsqu'il se trouve des curés ou autres ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la Foi, les Orthodoxes ont sur cela les règles du Saint-Siège, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'utile, et doivent constamment rejeter le reste. C'est sur ces règles que nous nous conduisons et que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer ne reçoivent de nous aucune absolution; nous ne les excluons pas pourtant des églises latines, quand ils viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés et prendre l'estime et le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans le sein de l'Unité. »

La dialectique du controversiste remplaçait donc l'entraînement du missionnaire; les éclats de l'enthousiasme s'effaçaient dans ces luttes incessantes; il fallait être armé de démonstrations et de syllogismes historiques pour réduire au silence ces esprits de rhéteurs toujours amants de la dispute. La position était ainsi faite aux Jésuites, ils l'acceptèrent. Pour rapprocher les Grecs de l'Unité, plusieurs Missions furent établies dans l'Archipel; les îles de Siphanto, de Serpho, de Therasia et de Paros en recueillirent les premiers bienfaits. Les Jésuites apprenaient à ces insulaires le secret de la charité; puis, dans le même temps, ils développaient en Syrie l'œuvre de leurs devanciers. Le champ était immense; ils avaient d'abord à conserver dans la Foi les Catholiques; ils devaient ensuite agir sur des Maronites, des Arméniens, des Chaldéens et des Coptes, qui pratiquaient leur religion en payant tribut à la Sublime-Porte. Ces différents cultes avaient leurs Patriarches, leurs Evêques, leurs Prêtres; à chaque pas ils suscitaient des obstacles aux Missionnaires. Il était humainement impossible de vaincre toutes les répugnances; les Jésuites ne se roidirent pas contre la difficulté, ils essayèrent de la tourner.

Leurs succès.

(1) Relation manuscrite du Père Jean-Baptiste Souciet.

Les Grecs-eux-mêmes les regardaient comme les seuls instituteurs de la jeunesse; ils leur envoyaient les enfants à élever avec ceux des Européens et des Arméniens. La Compagnie de Jésus sentit que l'éducation devait, dans un temps donné, accomplir sur les générations naissantes le changement que les hommes faits n'acceptaient qu'individuellement. A Tripoli et à Damas, ils se placèrent ainsi en ambuscade contre le schisme. En 1717, leur Mission grandissait; et les patriarches d'Alep et d'Alexandrie, convaincus de la suprématie du Pontife romain, ne craignirent pas d'adresser à Clément XI leur profession d'orthodoxie.

Six années s'étaient écoulées depuis ce jour; l'exemple des deux Patriarches avait ébranlé les convictions et décidé un certain nombre de Chrétiens à saluer la Chaire apostolique comme la règle de leur foi, lorsque les Patriarches de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et de Damas se réunirent en synode, afin d'arrêter l'élan vers le Catholicisme. La désertion se mettait dans leur troupeau; les pasteurs en confiaient la garde aux janissaires du sérail. A force d'argent, ils obtinrent du Grand-Seigneur des ordres de persécution que la France alors ne pouvait pas conjurer; car la régence de Philippe avait affaibli son ascendant. L'édit rendu à la prière du synode défendait aux Chrétiens d'embrasser la Religion catholique, il enjoignait à ceux qui déjà s'unissaient à la communion romaine d'y renoncer sur-le-champ, et il était interdit aux Jésuites de communiquer avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens, sous prétexte de les instruire. Les Jésuites n'abandonnèrent pas la partie; on emprisonnait, on menaçait de mort les Patriarches et les Orientaux catholiques; ils crurent qu'il leur appartenait de conjurer la tempête que l'or des schismatiques soulevait. Le consul de France à Alep recule devant une généreuse initiative, les Pères de l'Institut s'adressent au marquis de Bonnac, ambassadeur de Louis XV. Bonnac menace, il invoque le nom de la France, et les Jésuites peuvent en toute sécurité se livrer à leurs travaux.

Une autre Mission avait été formée à Antourah; elle se propageait sur le Liban, lorsque, le 30 septembre 1736, un synode s'assemble dans la montagne. Trois évêques catholiques et quatorze maronites, conduits par leur Patriarche, viennent avec l'élite de la noblesse du pays traiter de leur réunion à l'Eglise sous la présidence de Joseph Assemani, ahlégat du Saint-Siège. Les Jésuites étaient les promoteurs de cette assemblée; les Chrétiens du Liban en recueillirent les fruits; car, à la demande des Pères, douze femmes pieuses furent autorisées à créer, près d'Antourah, un couvent de la Visitation, destiné à recevoir ou à élever les veuves et les filles des Catholiques. Le Père

Fromage, supérieur de la Mission d'Alep, dont le mérite était si honoré dans la montagne, ne consentit pas à perdre les avantages que ce synode devait procurer. De concert avec les Pères Venturi, de Busly et le Frère Richard, il établit des Congrégations chez les Arméniens, les Grecs et les Maronites. Ces institutions de jeunes gens aidaient au développement de la Foi; elles acclimaient l'Europe au sein du Liban.

En 1682, les Pères Longeau et Pothier, chargés des riches présents que Louis XIV adressait au Schah de Perse, se mettent en route pour suivre le plan que le Père Alexandre de Rhodes a tracé. Ils sont les ambassadeurs du grand Roi, la Perse les accueille avec respect. Il y avait déjà des Jésuites à Ispahan et à Chahmahki; le prince en autorise un nouvel établissement à Erivan. Leur ambition du salut des âmes ne se contente pas de ces résidences, dans lesquelles il faut commencer par se dévouer à toutes les misères; une autre est obtenue pour eux à Erzerum; les Pères Roche et Beauvollier en prennent possession. Comme à Erivan, ils meurent de la peste ou sous le fer des fanatiques; mais le Dieu que, du fond de l'Europe, ils accourent prêcher, trouve des adorateurs; mais leur sang versé, leur vie consacrée aux pauvres, sont un excitant pour les Jésuites. Vingt-cinq ans après, ces Missions, ouvertes sous de si funestes auspices, comptaient chacune plus de cent mille Fidèles. La Perse était affaiblie, un grand homme paraît à sa tête; tout à coup elle se révèle la plus puissante des nations. Schah-Nodir, dont le nom de Thamas-Kouli-Kan a immortalisé les exploits, venait d'usurper le trône, et, dans sa soif de conquêtes, il poussait ses armées sur l'Indostan. La dévastation et l'incendie étaient les compagnes de sa gloire militaire. L'Alexandre de la barbarie ne connaissait pas d'autres raisons que le fer et le feu. Les Jésuites se glissèrent sous sa tente, et, en face de ce guerrier au caractère indomptable, à la taille athlétique, à l'esprit plein de cruauté et d'élévation, les hommes de paix ne se sentirent point intimidés. Les Schismatiques demandaient à Kouli-Kan de disperser les bergers et le troupeau orthodoxes; les Jésuites lui font comprendre qu'il est placé trop haut pour ne pas avoir des idées de justice. Kouli-Kan, qui a porté ses armes victorieuses par toutes les Indes, rend hommage au Christ que les Jésuites annoncent; il publie un édit par lequel la liberté de prêcher leur est accordée; mais ce terrible Schah a entendu parler de la science médicale du Frère Bazin. Le résident et les négociants anglais lui ont dit que ce coadjuteur temporel était au-dessus de tous les savants de la Perse, il veut que le Frère Jésuite soit spécialement attaché à sa personne. Les Anglais espéraient se donner un protecteur auprès de Kouli-Kan, et les Missionnaires un appui. Le Frère Bazin fut

Les patriarches grecs s'opposent aux progrès des Jésuites.

Assemblée des Maronites dans le Liban.

accordé à ses prières, il le suivit dans ses voyages, il devint son confident, et lorsque le vainqueur tomba à son tour, victime d'une conspiration de palais, le Frère Bazin était encore à côté de lui. La mort du Schah replongeait la Perse dans des révolutions sans fin, les Jésuites en subirent le contre-coup. Plusieurs d'entre eux périrent sous le bâton. Les soldats dépouillèrent les églises, les officiers civils accablèrent les Pères de toute espèce de vexations; mais on ne put les faire renoncer à leur projet. Le Christianisme prenait racine sur cette terre, ils ne consentirent jamais à briser la croix que leurs mains avaient plantée.

Rien n'abattait le zèle des Jésuites, rien ne faisait chanceler leur audace. Au mois de juillet 1706, un médecin français, attaché au Kan des Petits-Tartares, arrive à Constantinople. Il peint aux prêtres de la Société le déplorable état des Chrétiens de Crimée, il leur dit que parmi ces esclaves, condamnés à tous les tourments, il y a une foule de Polonais, de Hongrois, de Croates, et que, deux années auparavant, un Jésuite est mort de la peste en leur prodiguant ses soins. A ce récit, le Père Duban se sent ému de pitié, il part pour la Crimée, et il implore de Gazi-Guiray, maître de l'ancienne Tauride, la grâce d'assister les esclaves et les Chrétiens qui languissent sous sa loi. Au milieu des douleurs qui leur sont tenues en réserve, les uns s'étaient faits Mahométans ou Hérétiques, les autres, dans un abrutissement qui procédait du désespoir et de l'ignorance, avaient oublié jusqu'au souvenir de Dieu. Cette atmosphère de dépravation s'était étendue peu à peu; des esclaves elle avait passé au peuple, du peuple elle montait aux prêtres du rit grec.

Duban ne se laisse pas décourager par le spectacle de tant de corruption. Il réunit dans un coin d'une pauvre église arménienne quelques infortunés que sa charité a soulagés, il leur révèle les préceptes de l'Evangile et de la morale. Le Jésuite s'était dévoué pour ces Chrétiens, les Chrétiens se montrèrent dignes de son affection. Ils accoururent pour l'entendre; bientôt cet homme seul triompha du désespoir, de l'esclavage et de la tyrannie même. Le Père Duban avait entrepris et achevé une tâche presque impossible. Afin d'offrir à son apostolat les garanties qu'un caprice ou qu'un changement de gouverneur pouvait lui enlever, la France revêtit ce Jésuite d'un titre diplomatique : elle le nomma consul en Crimée, et le Père Tarillon lui fut adjoint. Le Missionnaire affrontait toutes les calamités de la servitude : pendant huit ans, à force de tendresse et de charitables enseignements, il adoucissait le sort des captifs et réveillait chez eux les principes de la Foi. Il n'y avait pour lui ni Grecs, ni Gentils, ni Luthériens, ni Calvinistes. Il les confondait tous dans un même amour; tous se pressaient autour de lui

dans un même sentiment de reconnaissance et de piété. Le bruit de cette transformation se répandit au loin. Les pasteurs de Suède se jetèrent à la traverse du bien dont l'idée n'avait pas germé dans les cœurs. Le Jésuite ramenait à l'Eglise les Protestants consolés par le Catholicisme; il les avait tirés de la dégradation pour les épurer par ses leçons. Les Luthériens ne consentirent pas à le laisser jouir en paix d'une gloire si chèrement achetée. Il n'y avait plus qu'à recueillir, ils s'abattirent sur la Crimée; mais personne ne prêta l'oreille à leurs insinuations et à leurs promesses. Duban resta seul le guide des esclaves qu'il avait conquis à la vertu.

On a déjà vu des Jésuites pénétrer dans les déserts de l'Egypte; au nom du Saint-Siège, ils s'efforcent de reconstruire l'Unité chrétienne et de faire rentrer au bercail de l'Eglise ces Coptes que douze cents ans de schisme n'ont pas déshérités de la vertu évangélique. Leurs tentatives ne furent que partiellement heureuses; cet échec ne les découragea point, et, au commencement du dix-huitième siècle, le Père Claude Sicard, né à Aubagne en 1677, y apparut, tantôt comme missionnaire, tantôt comme savant. Il était en même temps le chargé d'affaires de l'Eglise et celui de l'Académie des sciences. Dans ce double but, il parcourut à travers mille dangers les monastères où vivent, aussi frugalement qu'au temps des Pacôme, des Macaire l'Ancien et de Sérapion, les religieux avec lesquels il a besoin de se mettre en rapport. Le Jésuite était convaincu, il fit naître des doutes, il gagna à l'Unité ces solitaires, il vécut de leur existence misérable, se pliant à tous leurs usages et, pèlerin catholique poursuivant jusqu'au bout la tâche qu'il s'était donnée. Le Père Sicard voyageait seul dans ces plaines sablonneuses, seul encore il s'engageait dans les montagnes. Il n'avait à craindre que pour sa vie; aux yeux du Missionnaire, le sentiment de la conservation s'efface sous l'accomplissement du devoir. C'est le soldat de la Foi jeté aux avant-postes, le soldat qui ne doit jamais raisonner son obéissance, jamais calculer le péril, et qui n'a de gloire à recueillir qu'au ciel.

Dans une de ses pérégrinations, le Jésuite tombe au milieu d'une horde de vagabonds dont le pillage est l'unique industrie. Ces Arabes lui demandent son argent. « Je n'en ai jamais, » répondit-il; et, reconnaissant le prêtre catholique à son costume, ils l'entourent, ils le supplient de guérir leurs maux ou de panser leurs blessures. Sicard condescend à ce vœu : il leur offre des remèdes; mais là ne s'arrêtaient point pour lui les services qu'il peut rendre à ces misérables. Il sait les crimes dont ils se souillent, il leur adresse des reproches mêlés de sages conseils; puis, se séparant d'eux, il poursuit sa route. Les Chrétiens et les moines d'Egypte restaient plongés dans l'ignorance; la Religion

Le père
Sicard en
Egypte.

n'était plus qu'un tissu de fables arrangées pour satisfaire les mauvais penchants. Sicard entreprit de vaincre ces dérèglements de la pensée : il traversa ainsi la Haute-Egypte et la Basse-Thébaïde, réchauffant la piété au cœur des Fidèles et provoquant le remords dans les Chrétiens gangrenés par le vice. A l'exemple du Père Brèvedent, l'un de ces Jésuites qui l'ont devancé sur les bords du Nil, et qui rendirent tant de services à l'Eglise et aux lettres, Sicard, sur cette terre féconde en prodiges, veut faire marcher de pair la bienfaisance et l'étude.

Il s'est rendu maître de la langue arabe, il connaît à fond le caractère et les mœurs des peuples avec lesquels il doit traiter des choses de Dieu. Dans cet incessant voyage de vingt années, que la fatigue ou le danger ne suspendent jamais, il recueille des observations si judicieuses que la Compagnie de Jésus, le duc d'Orléans, régent du Royaume, et l'Académie des sciences expriment le vœu de le voir continuer ses travaux. Le Régent lui mande de s'occuper activement de la recherche et de la description des anciens monuments, le Général des Jésuites lui transmet le même ordre : Sicard, sans sacrifier une heure des occupations du missionnaire, abrège ses nuits afin de répondre aux desirs de l'Europe savante. Il remonte le Nil, il s'enfonce dans le Delta, il visite Thèbes, il parcourt les bords de la mer Rouge, il décrit le mont Sinai, les cataractes, les monuments d'Eléphantine et de Philœ; il lève les plans ainsi que les dessins des édifices et des villes qu'il découvre. L'Académie des sciences l'interroge sur les propriétés du sel ammoniac, de la soube carbonatée et sur les pierres d'Egypte. Le Jésuite est en mesure de répondre à toutes ces questions. La terre des Pharaons n'a plus de secrets pour lui; il en étudie, il en divulgue les mystères. Il dresse une carte géographique que suivront d'Anville et tous les savants; il réunit dans un cadre immense le fruit de ses investigations. Il veut consacrer quelques mois de repos à mettre la dernière main à cette œuvre, lorsqu'il apprend que la peste étend ses ravages sur le Caire. Les joies de la science disparaissent en face des devoirs du Jésuite. Il y a des Chrétiens qui loin de lui meurent sans secours, des hommes qui n'attendent que l'eau du baptême pour se régénérer dans les bras de la mort : Sicard se dirige vers la cité atteinte, et que tout le monde abandonne. Il s'improvise le médecin, l'ange consolateur des pestiférés; il leur prodigue les soins de l'âme et du corps; puis, le 12 avril 1726, le Jésuite, frappé par le fléau, expire à l'âge de quarante-neuf ans.

En Abyssinie, les Pères de la Compagnie de Jésus soutenaient une lutte plus terrible et moins retentissante. La destinée d'André Oviédo ne les effrayait point, et ils connaissaient le sort que les révolutions d'Ethiopie leur réservaient. Ils

avaient des Chrétiens à maintenir dans la Foi, des Schismatiques à y ramener, des Idolâtres à civiliser; rien ne les détournait de leur but. L'empereur Atznaf-Seghed a, sous la main du Père Paëz, embrassé la Religion catholique; mais son zèle de néophyte ne sait pas se borner : Atznaf-Seghed veut que son peuple obéisse à la loi qu'il proclame la seule vraie. Paëz lui recommande en vain la modération; l'Empereur ordonne, et il périclète dans la guerre civile. Susnicios, son successeur, écoute les avis du Jésuite : il apaise la sédition, et, afin de consacrer sa victoire, il demande un Père de l'Institut pour patriarche d'Ethiopie. Alphonse de Mendez arrive en 1625 revêtu de cette dignité. Le Jésuite patriarche était un homme de conciliation, et qui ne voulait pas compromettre l'avenir de cette Eglise, si souvent arrosée du sang de ses frères dans l'apostolat. Les Abyssins acceptaient la Religion catholique; ils se soumettaient au Vicaire de Jésus-Christ; ils laissaient peu à peu s'introduire la discipline et les rites romains; mais le feu couvait sous la cendre. Basilides, fils de l'Empereur, et Sarsachistos, vice-roi de Gojam, conspirèrent pour renverser le culte que Mendez et les Jésuites venaient d'établir. Une nouvelle guerre se déclare. L'Empereur triomphe encore; mais là, sur le champ de bataille, les officiers qui contribuèrent à sa victoire lui font entendre des plaintes : « Prince, lui disent-ils, ceux que vous voyez étendus morts à vos pieds, quoique rebelles, quoique bien dignes de perdre la vie, sont néanmoins vos sujets. Dans ces monceaux de cadavres vous pouvez apercevoir de nombreux, de dévoués serviteurs, des amis, des parents. Ce carnage, c'est la religion nouvellement introduite qui l'a causé; et elle en causera de plus sanglants encore si vous ne vous y opposez. Ce n'est que le commencement de la guerre, elle produira de plus affreux désastres. Le peuple frémit, il redemande la Foi d'Alexandrie, qu'il a reçue de ses ancêtres. L'audace du peuple ne respecte rien, pas même les Rois, lorsqu'il s'agit de Religion. Plusieurs de vos généraux ont déserté votre étendard, les autres suivront bientôt si vous continuez à écouter les docteurs étrangers. Que la Foi romaine soit plus sainte, nous l'accordons; qu'une réforme dans les mœurs soit nécessaire, nous l'avouons; néanmoins il faut y procéder avec modération; sinon, c'est courir à une ruine certaine, c'est vous perdre et perdre l'empire. »

Ces raisons devaient paraître concluantes à un prince; mais ce n'étaient pas les plus péremptoires, les seules que l'on faisait valoir dans l'intimité du conseil. On chargeait les Jésuites de crimes bien moins excusables que les dissensions civiles, dont ils n'étaient que le prétexte. Des abus, des désordres de toute espèce s'étaient introduits parmi ces Chrétiens, moitié Juifs,

moitié Musulmans. Les Jésuites, qu'on accusait, au Maduré et en Chine, de tolérer les rites idolâtres, étaient blâmés en Abyssinie pour chercher à détruire l'usage de la circoncision, l'observance du sabbat et la pluralité des femmes. Ils forçaient leurs néophytes à n'avoir qu'une épouse légitime; le respect du lien conjugal fut peut-être la cause déterminante de cette révolution religieuse. Les concubines renvoyées se liguèrent avec les officiers schismatiques, et tous ces motifs réunis amenèrent la chute de l'Eglise abyssinienne.

Les monarques d'Ethiopie n'étaient, comme la plupart des souverains d'Orient, que des créatures de l'armée. Un caprice les portait au trône, un autre caprice les en faisait descendre; parfois leur tête tombait en même temps que leur couronne. Placé dans une cruelle alternative, l'Empereur ne consentit pas à résigner le pouvoir afin de vivre catholique. Le sceptre lui parut préférable à la vérité, et, cédant aux prières menaçantes de son fils, il ordonna de convoquer tous les corps de l'Etat afin de trancher la question à la pluralité des suffrages. Les néophytes furent écartés de l'Assemblée, on les proscrivit sans entendre leur défense. Dans les camps, dans les villes, cette proscription fut accueillie par des cris de vengeance. Les Fidèles parlaient de se soulever. On soupçonne le Père Mendez et les autres Jésuites de fomentier la sédition. Les Schismatiques redoutent leur influence sur le peuple : on les exile. L'Empereur comprend alors qu'il a ouvert la voie à des calamités sans fin : il maudit sa faiblesse, il se sent frappé à mort; mais du moins il veut mourir catholique. Le Père Diégo de Matos accourt auprès de lui; il reçoit ses tristes et suprêmes confidences, et le 26 septembre 1632 l'Empereur expire.

Basilides régnait enfin sous le nom du sultan Seghed II. Il avait vingt-cinq frères, il les fait tous périr par le fer ou par le poison. Il redoutait le courage et les talents de Sela-Christos, son oncle, il le relègue dans son désert. Il fallait donner des gages aux Schismatiques, il les nomme pour abuna ou patriarche un aventurier égyptien. Le premier soin de cet homme est de déclarer qu'il ne pourra vivre en Abyssinie que si les Jésuites n'habitent plus cette terre. Il parlait au nom d'un parti dont les derniers événements avaient accru l'orgueil : l'abuna fut obéi. Les Jésuites prirent la route de l'exil. Elle était longue et périlleuse; les Schismatiques songèrent à l'entourer de nouveaux dangers. Le pacha de Suakem, sur le territoire duquel la caravane devait passer, est prévenu que les Missionnaires sont chargés d'or : il les arrête, les dépouille, saisit leur fortune, qui consistait en deux calices et en quelques modestes reliquaires. Puis il leur annonce que la liberté ne leur sera rendue que contre une rançon de trente mille piastras. C'était au fond de la Nubie que cet attentat se consommait. Richelieu l'apprit par le Général des Jésui-

tes : le consul de France à Memphis reçut ordre de travailler efficacement à leur délivrance. Le pacha de Suakem fut bientôt forcé d'abandonner sa proie.

Cependant six Pères de l'Institut étaient restés cachés en Ethiopie sous la conduite du Jésuite Apollinaire Almeyda, évêque de Nicée. Ils avaient des Chrétiens à fortifier dans la Foi; la mort leur apparaissait sous toutes les formes, ils la bravèrent; et, réfugiés dans le Sennaar et dans le Kordofan, ils se virent exposés à périr de faim ou à être dévorés par les bêtes féroces. Ils ont sous les yeux les exemples de résignation que les Catholiques, que Sela-Christos leur donnent : ils surent se montrer dignes de leurs Catéchumènes. Les uns étaient précipités du faite des grandeurs dans l'humiliation; les autres, condamnés aux misères de l'exil, supportaient avec patience toutes les calamités. Les Jésuites se firent un devoir d'encourager tant de dévouements. Segheb II comprend que des Missionnaires sont restés dans le royaume de Tigré, puisqu'il s'y trouve encore des Chrétiens indomptables. Il les fait chercher : on en découvre trois au fond d'une vallée. C'étaient les Pères Paëz, Bruni et Pereira; on les immole à ses vengeances. Les autres sont insaisissables. L'Empereur feint de s'adoucir : des paroles de clémence tombent de sa bouche; il témoigne même le désir de les voir à sa cour. Almeyda et les autres Pères étaient instruits par le vice-Roi de Temben que cette bienveillance soudaine recélait un piège. Ils croyaient à son hypocrisie, mais ils jugèrent opportun de l'affronter. L'Evêque de Nicée, avec les Pères Francisci et Rodriguez, profite du sauf-conduit accordé. Ils arrivent sous la tente de l'Empereur. Les trois Jésuites sont chargés de fers et condamnés à la peine capitale. Une mort trop prompte n'aurait pas satisfait la cruauté des Schismatiques : on tortura les Missionnaires, on les chargea de coups et d'ignominies. Lorsque, au mois de juin 1638, on eut épuisé sur eux les outrages, le Souverain les offrit à la colère de ses courtisans, qui les lapidèrent.

Bruni survivait à ses blessures. Il ne restait plus d'autres Jésuites dans l'Abyssinie que lui et le Père Cardeira. Ils moururent comme leurs devanciers. Le Pape crut que des Capucins français seraient plus heureux que des Jésuites espagnols ou portugais : les Pères Agathange de Vandôme, Cassien de Nantes, Chérubin et François furent envoyés en Ethiopie; ils tombèrent sous les coups des Schismatiques. Il n'y avait pour gouverner ces populations que des prêtres indigènes formés par les Jésuites. L'un d'eux, Bernard Noguiera, vicaire du patriarche Mendez, adressa, au nom de Sela-Christos, la lettre suivante aux princes et peuples catholiques :

» Très-illustres seigneurs évêques et gouverneurs des Indes, Sela-Christos à tous les Chrê-

Les
Jésuites
exterminés.

Lettre de
Scla-
Christos,
oncle de
l'empereur,
aux
princes
et aux
peuples
catholi-
ques.

tiens catholiques et vrais enfants de l'Eglise de Dieu paix, et salut en Notre-Seigneur.

» Je ne sais en quelle langue je dois vous écrire ni de quels termes je puis me servir pour représenter les périls et les souffrances de cette Eglise, qui m'affligent d'autant plus que je les vois de mes yeux. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été attaché en croix, qui est plein de miséricorde, de les faire connaître à tous nos frères, à tous les Recteurs, Prélats, Evêques, Archevêques, Rois, vice-Rois, Princes, Gouverneurs, qui ont quelque autorité au-delà des mers. J'ai toujours cru et je me suis souvent dit à moi-même qu'ils nous auraient secourus, et qu'ils n'auraient pas tant tardé à nous racheter de la main de ces barbares et de cette nation perverse, si la multitude et l'énormité de mes péchés n'y étaient un obstacle. Autrefois, lorsqu'il n'y avait point d'Eglise ici, lorsque le nom de Chrétien et de Catholique nous était inconnu, on est venu à notre secours, on nous a délivrés de la puissance des Mahométans. Aujourd'hui qu'il y a un si grand nombre de Fidèles on nous oublie, et personne ne pense à nous secourir. Quoi ! le Pontife romain, notre père, notre pasteur, que nous chérissions tant, n'est-il plus sur la chaire inébranlable de saint Pierre, ou ne veut-il plus songer à nous consoler ? Nous qui sommes ses brebis, n'aurons-nous point la satisfaction, avant que nous sortions de cette misérable vie, d'apprendre qu'il pense à nous, et qu'il veut empêcher que ces Hérétiques, qui nous font une si cruelle guerre, ne nous dévorent ? Le Portugal n'a-t-il plus de princes qui aient ce zèle ardent qu'avait Christophe de Gama ? N'y a-t-il point quelque Prélat qui lève ses mains au ciel pour nous obtenir le secours dont nous avons besoin ? Je me tais ; ma langue se sèche, et la source de mes larmes ne tarit point. Couvert de poussière et de cendre, je prie et je conjure tous les Fidèles de nous secourir promptement, de peur que nous ne périssions. Tous les jours mes chaînes deviennent plus pesantes, et on me dit : — Rangez-vous de notre parti, rentrez dans notre communion, et nous vous rappellerons de votre exil. On me tient ce discours pour me perdre et pour faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de Catholiques. On veut ruiner l'Eglise de Dieu, et la ruiner de fond en comble. Si donc il y a encore des Chrétiens au-delà des mers, qu'ils nous en donnent des marques, et qu'ils nous reconnaissent pour leurs frères en Jésus-Christ, qui soutenons la vérité comme eux, et qu'ils nous délivrent de cette captivité d'Egypte. »

« Ici, ajoutait Noguiera en son propre nom, (I) Christophe de Gama, fils du fameux Vasco de Gama, à la tête de quatre cents Portugais, délivra l'Abyssinie des Mores, qui, sous la conduite de Gagné, ravageaient cet empire depuis quatorze ans. Après des prodiges de valeur, le héros chrétien tomba entre les mains des Sarrasins, qui le firent périr au milieu des plus cruels tourments et des plus sanglants outrages.

ici finissent les paroles de Scla-Christos, notre ami. Il me les a dictées lui-même en 1649. C'est à mon tour aujourd'hui de pleurer. Un torrent de larmes fait échapper la plume de mes mains. Mes compagnons ne sont plus que des squelettes animés. Ils ont été traînés en prison et fouettés. Leur peau tombe de misère ; et, s'ils ne sont pas encore morts, ils souffrent tout ce que la plus extrême pauvreté a de plus rude. »

Cette lettre si éloquente de douleur, aurait réveillé le zèle du patriarche Mendez, si ce zèle eût éprouvé quelque ralentissement ; mais le Jésuite, toujours en vue de son Eglise désolée, n'avait jamais consenti à s'éloigner des Indes. Il espérait que l'Ethiopie serait enfin ouverte à ses derniers jours comme une palme réservée à son ambition du martyr ; il mourut sans pouvoir l'atteindre. La terre d'Ethiopie se fermait devant eux : on les vit à différentes reprises tâcher d'en forcer l'entrée. Louis XIV leur accorda son appui, et vers l'année 1700 le Père de Brévedent expira de fatigue au milieu du désert. Dans le même temps les Pères Grenier et Paulet s'avançaient dans le Sennaar, et le Père du Bernat rêvait une autre tentative. Elles échouèrent à peu près toutes.

Le schisme d'Orient et les calculs des hommes repoussaient les Jésuites de l'Ethiopie : ils s'élançant sur le Caucase. Les Pères Hippolyte Désidéri et Enmanuel Freyre prennent la résolution de porter l'Evangile jusque dans le Thibet. Ils parcourent le Mogol, ils franchissent des montagnes qu'aucun pied européen n'a encore foulées, puis, après de longs mois de voyages à travers les torrents et les précipices, ils descendent dans les vallées de Cachemyre. Ce n'est pas là que les appelle leur passion civilisatrice. Les peuples de ces contrées fertiles sont mahométans et heureux. Ils n'ont rien à demander à la terre, ils ne songent peut-être pas à solliciter du ciel autre chose que le bonheur dont ils jouissent ; mais dans le Grand-Thibet il y a des Idolâtres perdus entre deux chaînes de rochers arides qu'il faut graver, au risque d'être englouti à chaque pas au fond des abîmes grondant sous les pieds. Les Jésuites n'hésitent point ; ils courent au péril, ils s'engagent sur ces montagnes impraticables. Ils ont pour toute nourriture une espèce de farine de sattu ou d'orge, pour tout lit la pierre couverte de glace et de neige ; et ils marchent cependant. Les voici à Ladak, où réside le Souverain du pays. A des populations primitives, dont les mœurs étaient pures, ils pouvaient en toute liberté révéler les bienfaits de la Croix ; la Croix devait y être comprise. Ils en propagèrent le signe, ils apprirent à le vénérer. Mais là ne s'arrêtait point la Mission des Jésuites. Ils avaient à accomplir une prédiction de l'Evangile : il fallait que le Christianisme retentît à tous les coins du monde, et on leur disait que derrière des

glaciers gigantesques, qu'après mille torrents, il existait une autre tribu complètement séparée du reste de la terre. Six mois de travaux inouis leur étaient nécessaires pour parvenir à Lahassa, capitale de ce troisième Thibet. Les Jésuites reprennent leur bâton de missionnaire, ils arrivent, et ils prêchent.

D'autres, en sillonnant les mers, ont remarqué entre le tropique du Cancer et la ligne équinoxiale, à l'extrémité de l'Océan Pacifique, un groupe d'îles où, raconte-t-on, les indigènes vivent dans l'ignorance la plus absolue : c'est l'état de barbarie élevé à sa dernière puissance ; car ils n'ont pour loi qu'un grossier instinct et pour mœurs qu'une corruption anticipée. Le Père Diégo-Louis Sanvitores, qui a déjà évangélisé les Philippines, forme le projet de pénétrer dans cet archipel et d'y annoncer le Christianisme. Il part d'Acapulco avec les Pères Thomas Cardenoso, Louis de Médina, Pierre de Casanova, Louis de Moralez et Laurent Bustillos. Vers la fin de 1668 ils abordent aux îles Mariannes ou *Larrones*. Les habitants les accueillirent avec des démonstrations de joie. Une croix fut dressée sur le rivage, et les Jésuites s'empressèrent de parcourir le pays afin d'en prendre possession par le baptême administré aux petits enfants. Guam est la principale de ces îles. Sanvitores se chargea de l'instruire des mystères de la Foi, Cardenoso et Moralez se dirigèrent sur Tinian, Médina sur Saypan.

Les Missionnaires ne rencontraient aucun obstacle ; ces peuples étaient doux, intelligents : ils comprenaient, ils goûtaient la morale chrétienne ; ils se montraient disposés à favorablement accepter les principes d'ordre venant à la suite d'une Religion qui leur enseignait de nouveaux devoirs. L'idée de la famille n'existait pas parmi eux, et cependant ils se croyaient la seule nation qui fût au monde. Vivant dans un libertinage traditionnel, ils ignoraient ce que pouvait signifier le mot de vertu. Leur nudité était complète ; et, par une étrange pensée de coquetterie, les femmes ne se croyaient réellement belles que lorsqu'elles étaient parvenues à noircir leurs dents et à blanchir leurs cheveux.

Sanvitores avait, comme tous les Jésuites, placé ses plus chères espérances dans les enfants : ils les forma avec un soin particulier. Il jeta les fondements d'un collège, afin de développer par l'éducation le germe des vertus et de le faire entrer dans les familles par les jeunes gens. L'influence du Christianisme et l'attrait de la nouveauté avaient suspendu les vieilles querelles ; mais peu à peu elles se réveillèrent. Malgré les prières et les menaces des Jésuites, la guerre éclata. Elle rendit aux insulaires leur férocité native, et le 29 janvier 1670 Louis de Médina périt à Saypan sous les coups d'une multitude égarée. Le sang montait à la tête des Mariannais : Sanvitores et ses compagnons jugè-

rent que le sort de Médina leur était réservé ; ils s'y préparèrent avec joie. Ils continuèrent leur apostolat, vivifiant la Foi dans le cœur de leurs Catéchumènes et leur apprenant à être chastes et humains. Le 2 avril 1672 Sanvitores expirait martyr. En peu d'années il avait créé dans ces îles huit églises et trois collèges, il avait baptisé plus de cinquante mille sauvages. Médina et Sanvitores tombaient sous la lance des insulaires, le Père Solano mourait d'épuisement à quelques mois d'intervalle. Le 2 février 1674 le sang d'un autre Jésuite fécondait ce sol inculte : le Père Ezquerro, Louis de Vera-Picazo et ses catéchistes subirent le supplice que leurs vœux appelaient. Les indigènes massacrèrent tous les Missionnaires qu'ils purent saisir : Pierre Diaz, coadjuteur temporel ; les Pères de Saint-Basile, Sébastien de Mauroy, Strobach, Charles Boranga et Comans trouvèrent le martyre. Leur mort, que l'Eglise et la civilisation glorifiaient, fut un stimulant pour l'Ordre de Jésus. Sanvitores et ses compagnons n'avaient ouvert à la Croix qu'un champ restreint, et la perfidie superstitieuse de quelques indigènes avait étouffé leurs voix dans les tourments ; mais en 1697 les Pères Antoine Fuccio, Basile Leroux et Paul Clain virent se multiplier sous leurs yeux la moisson que le sang faisait germer. Les Mariannais embrassèrent le Christianisme, et il se propagea dans ces archipels.

L'œuvre des Jésuites prenait une rapide extension : de Rome et de Goa ¹, ses deux centres d'action, elle étendait ses rameaux par tout l'univers. Elle fondait de nouvelles résidences sans jamais abandonner les anciennes. Le Christianisme volait à la conquête des mondes inconnus. Dans ce perpétuel combat de la civilisation chrétienne contre le fanatisme ou l'ignorance, les Jésuites, toujours au premier rang, ne se laissèrent jamais endormir par le succès ou abattre par la défaite. Engagés dans cette lutte sans fin, que François-Xavier avait ouverte, ils marchaient à leur but sans se préoccuper des obstacles. Les guerres, les révolutions dont tant de royaumes étaient le théâtre pouvaient bien modifier leurs plans, renverser leurs espérances ou leur arracher la vie ; ils avaient prévu ces éventualités de l'apostolat, ils s'y soumettaient avec bonheur. On les proscrivait, on les tuait sur un point, ils reparaissaient sur un autre. Le sacrifice de leur existence était consommé en idée lorsqu'ils posaient le pied sur le vaisseau français, espagnol ou portugais, cinglant vers les régions orientales. Ils savaient qu'une mort prématurée les attendait : cette des-

Persévérance
des
Jésuites.

(1) La province de Goa comptait plusieurs collèges et plusieurs séminaires chargés d'alimenter les Missions de l'Indostan : le collège de Sainte-Foi, établi par saint François Xavier ; celui de Saint-Paul et la résidence de Bandonghor ; le noviciat de Goa ; le collège de Rachour, ceux de Bacaim, de Damam, de Tanah, de Dio, de Chaul, d'Agrah et de Delhy.

tinée ne fit qu'enflammer les courages. C'est ainsi que, sans autre secours qu'une ardente charité, ils réalisèrent la conquête des Indes, de l'Asie et des deux Amériques. Dans ces Missions, dont il serait peut-être impossible de reconstruire l'ensemble, ils eurent de cruelles alternatives, de bons et de mauvais jours; mais, par une persévérance à toute épreuve, ils se montrèrent plus forts que les événements combinés avec les passions des hommes. Ils virent plus d'un triomphateur, comme Thamas Koulikan, tenir le monde attentif au bruit de ses exploits, et ils surent obtenir de lui la protection que le guerrier n'accordait pas même aux ministres de son culte.

Guerre-
ro, ar-
chevé-
que de
Manille,
rétracte
ses man-
dements
contre
les
Jésuites.

Ils avaient des ennemis puissants, d'implacables rivaux, qui grossissaient leurs fautes, qui transformaient leurs erreurs en crimes. On les chargeait, au Brésil, au Pérou, au Mexique, dans le Maduré et en Chine, des imputations les plus contradictoires. Quelquefois même les Evêques, à l'exemple de Juan de Palafox et de Bernardin de Cardenas, se prenaient à maudire cette activité dévorante qui poussait les Jésuites sur tous les continents. La guerre intestine ne les effrayait pas plus que la guerre aux idoles ou aux vices de l'humanité, et souvent les Prélats du Nouveau-Monde réparèrent, comme Ernand Guerrero, archevêque de Manille, l'injustice que de fausses allégations leur avaient fait commettre envers la Société de Jésus. Guerrero avait, dans un moment d'irritation, privé les Missionnaires du droit d'évangéliser les Philippines, il revint à des sentiments plus modérés et il retracta lui-même son interdit.

« Par ce présent acte, lit-on dans l'*Histoire des Philippines* ¹, nous annulons, en général comme en particulier, le décret que nous avons publié le 16 octobre dernier, et par lequel nous interdisions aux Religieux de la Compagnie de Jésus de prêcher hors de leurs églises dans toute l'étendue de notre archevêché. De plus nous annulons l'acte publié le 19 octobre, et nous déclarons que les motifs que nous appelions justes, et qui nous déterminaient à défendre auxdits Religieux de prêcher hors de leurs églises, n'étaient de leur part ni une doctrine erronée, ni de mauvais exemples, ni aucune autre cause déshonorante pour la Compagnie de Jésus ou pour quelqu'un de ses membres. C'était uniquement la peine que nous éprouvions de ce que lesdits Pères ne s'étaient pas rendus à l'assemblée convoquée par nous le 19 octobre afin d'y traiter d'affaires importantes, et qu'ils s'étaient excusés en disant qu'ils avaient pour le faire de justes motifs, dont nous avons été informé. En foi de quoi nous déclarons que lesdits Pères de la Compagnie de Jésus peuvent librement prêcher dans toute l'étendue de notre archevêché,

hors de leurs églises et en quelque lieu que ce soit. »

Quand la persécution ne venait pas de la part des peuples, elle naissait dans le palais des rois. Au gré de leurs caprices, ils accordaient ou retraient l'autorisation de propager le Christianisme. D'amis des Jésuites, ils s'en faisaient sans transition les géoliers ou les bourreaux. Vers le milieu du dix-septième siècle, Jéhangire, empereur du Mogol, donna subitement un de ces exemples. Akebar, son père, avait accueilli les disciples de Loyola; mais, excité par les brachmanes, dont l'autorité s'affaiblissait de jour en jour, intimidé par leurs menaces, il enjoignit aux Missionnaires de se retirer du Mogol et à ses sujets de renoncer à la Foi nouvelle. Quelques Jésuites périrent, et parmi eux le Père Fiaillio. Leurs églises de Lahore, de Dehly et d'Agrah sont détruites; les Catéchumènes se voient condamnés au bannissement ou à la mort. On les prive de leurs dignités, on les dépouille de leurs biens. Ils se résignent à tous ces maux pour ne pas blasphémer le Dieu qu'ils ont reçu d'Occident. Au milieu de tant de tribulations, les Jésuites ne perdent ni espérance ni courage. Ils comptent des partisans avoués ou secrets dans l'intimité et jusque dans la famille de l'empereur: ils les font agir avec discrétion. Mirza Fulkarnem, le frère de lait de Jéhangire, élève la voix du fond de l'exil. Cette voix est entendue, et les Jésuites peuvent enfin continuer leur mission.

A Agrah, les Anglais et les Hollandais avaient obtenu l'établissement de quelques comptoirs dépendants de Surate. Les marchands hérétiques se sont fait un jeu cruel d'animer l'Empereur et les habitants du Mogol; mais des discussions d'intérêt, des rivalités de commerce ont promptement divisé ces hommes, toujours prêts à se coaliser contre le Catholicisme. La dissension qui se manifeste peut devenir fatale à l'Angleterre et à la Hollande. Les consuls des deux nations, résidant à Surate, épuisent pour les réconcilier toutes les prières et toutes les menaces. Ils ne savent plus de quelle manière terminer ce différend: ils en appellent à la justice des Pères de la Compagnie de Jésus, ils les nomment arbitres suprêmes dans une cause qui leur est complètement étrangère. Les Jésuites prononcent leur jugement avec tant d'équité que les deux parties l'acceptent comme la base de leurs transactions futures. Ainsi se trouva vengé le sang de cette multitude de Missionnaires que les Anglicans et les Hollandais avaient répandu, et qu'ils ne cessaient encore de répandre.

Depuis que le Père Alexandre de Rhodes s'était introduit dans le Tonquin et dans la Cochinchine ¹, le Christianisme y avait été exposé

(1) *Historia delle Philippine*, p. 220.

(1) Lorsque la Foi catholique fut proscrite au Japon, les Jésuites qui appartenaient à cette province continuèrent à dépendre d'un Provincial, qui fixa sa résidence à Macao, et qui gouverna les Missionnaires de Siam, du Tong-King, de la Cochinchine et de plusieurs stations

à des chances diverses. Ainsi que partout, les Jésuites y subissaient le contre-coup du fanatisme et des colères locales ; mais, tantôt comme médecins, tantôt comme mathématiciens du Roi, ils purent conjurer l'orage. Le 14 mai 1698, la tempête éclata. Les Pères Arnedo, Belmonte, Péllisson et Condonné se trouvent en butte aux outrages des Paiens. Les idoles ont été brisées pendant une nuit, et leurs prêtres accusent les Jésuites d'un crime que, dans les jours les plus heureux, ils ne songèrent pas à commettre. Il faut fouler aux pieds l'image du Sauveur mourant sur la croix ou expirer dans les tourments. Là encore le martyre est l'unique consolation des Missionnaires ; Joseph Condonné, l'un d'eux, périt dans les cachots ; les autres, captifs ou errants de retraite en retraite, soutinrent l'ardeur des néophytes. Ils succombèrent à la peine ; mais de nouveaux Jésuites accoururent pour prendre leur place. Dix avaient perdu la vie dans ces combats de la Foi ; vingt se présentent sous la conduite des Pères Molezy, Kofler, Laurezzo et Monteiro.

Jusqu'à l'année 1630, les Jésuites n'avaient fait que des excursions passagères dans le royaume de Siam. A cette époque, les Pères Morejonio, Cardin et Ninscio y pénétrèrent comme envoyés du gouverneur des Philippines, chargés du rachat des Chrétiens esclaves. Le Roi savait que les Missionnaires d'Occident possédaient le secret d'une vie plus fortunée et des dictames pour tous les maux du corps et de l'esprit. En témoignage de sa bienveillance, il délirait, sans rançon, les Espagnols, et voulut conserver auprès de lui deux de ces hommes apostoliques, dont la renommée retentissait jusqu'au pied de son trône. Les Jésuites profitèrent de l'affection du Prince, et le Père Margici vint à leur aide. Des néophytes se formèrent ; on commença à élever des églises, à travailler à l'éducation de la jeunesse. Le Christianisme s'établissait sans lutte sur les rives fécondes du Meinan, lorsqu'un corsaire espagnol attaqua et brûla un navire du Roi, chargé des plus riches marchandises. Le corsaire sortait des Philippines, on accusa les Missionnaires d'être d'intelligence avec lui : les esprits s'enflamment ; le Père Margici est jeté dans un cachot, il y meurt empoisonné. Quelques années plus tard la Religion et les Jésuites reentraient triomphants à Siam, sous les auspices de Louis XIV et des belles-lettres.

Un aventurier de l'île de Céphalonie, nommé Constance Phaulkon, gouvernait les Etats du

roi de Siam, sous le titre de vizir. Dans une cour si féconde en révolutions de palais, Constance, schismatique grec converti par un Père de l'Institut, cherche à donner à son autorité un appui extérieur. Catholique fervent, il engage le monarque siamois à faire alliance avec le grand roi d'Occident ; et deux ambassadeurs, chargés de présents, se dirigent vers la France, afin de proposer, au nom de leur maître, un traité de commerce et une espérance de Christianisme. Cette ambassade extraordinaire, partie du fond de l'Orient pour saluer Louis XIV, périt dans la traversée ; mais l'idée flattait ses goûts d'ostentation, elle entraînait dans ses vues de propagation catholique et française. Il saisit avidement les ouvertures de Constance, et il se décida à répondre aux avances qui lui étaient faites.

Le 28 janvier 1685, le Roi, par un décret contresigné Colbert, accordait à six Jésuites le titre de ses mathématiciens à la Chine et aux Indes ; ces six Jésuites étaient les Pères de Fontaney, Tachard, Lecomte, Bouvet, Gerbillon et Visdelou. L'ordonnance nominative pour chacun des Missionnaires contenait la déclaration suivante : « Etant bien aise de contribuer de notre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la sûreté de la navigation et perfectionner les sciences et les arts, nous avons cru que, pour y parvenir plus sûrement, il étoit nécessaire d'envoyer dans les Indes et à la Chine quelques personnes savantes et capables de faire des observations d'Europe ; et jugeant que, pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix que du Père de Fontaney, Jésuite, par la connoissance particulière que nous avons de son extraordinaire capacité, à ces causes et autres à ce nous mouvans, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, avons ledit Père de Fontaney ordonné et établi et par ces présentes, signées de notre main, ordonnons et établissons notre mathématicien. »

Les cinq autres Jésuites reçurent un acte semblable. Ils allaient, au nom de la religion et de l'humanité, répandre le germe de l'Evangile sur des terres inconnues, et étudier sous d'autres cieux les rapports de l'homme et de la nature. L'Académie des sciences désira, elle aussi, faire honneur à ces humbles Missionnaires ; elle les admit dans son sein ; elle les pria de songer au perfectionnement des arts, de recueillir les observations astronomiques, de déterminer les longitudes, d'approfondir et de lever plusieurs difficultés, alors insolubles, sur la géométrie, la physique, l'anatomie et les plantes. Chaque savant fit d'un de ces six Jésuites le délégué de ses études particulières. Les uns leur donnèrent à examiner dans les Indes les éclipses de soleil et de lune, les autres les chargèrent de faire des expériences sur le vide ; tous sollicitèrent d'eux des renseignements

Ambassade de Louis XIV à Siam.

L'Académie des sciences et les Jésuites.

dans le Céleste Empire. Le nom de la province du Japon, conservé jusqu'à l'extinction de l'Ordre de Jésus, en 1773, révèle dans les Pères le même esprit qui inspire à l'Eglise de conserver les titres des anciens évêques aujourd'hui situés dans les pays de gentilité. Les évêques *in partibus* indiquent l'espoir que le Saint-Siège n'a jamais perdu de voir le vieux culte chrétien se ranimer là où il brilla d'un si vif éclat. Le rétablissement du siège d'Alger prouve que cette espérance n'est pas chimérique.

sur les arts utiles. L'Académie se scindait, les six Jésuites partaient pour les Indes, les autres membres restaient à Paris; mais il fut convenu que, de loin comme de près, ils seraient frères par la science, comme ils l'étaient déjà par la patrie et par le culte. Les Jésuites s'embarquèrent à Brest avec le chevalier de Chaumont, nommé ambassadeur à Siam; le 22 septembre 1686, ils mouillaient dans le Meïnan.

Le roi de
Siam et
ses dis-
posi-
tions.

Cette mission devait avoir pour eux quelque chose d'insolite, ils n'avaient aucun péril à affronter. Sous la protection d'un roi dont le nom retentissait glorieusement dans l'univers, ils marchaient à la conquête d'un peuple que son souverain semblait d'avance destiner à la religion des savants d'Europe; mais le luxe diplomatique et guerrier dont ils étaient entourés dépouillait leur apostolat de son prestige. Les souffrances et le martyre ne se trouvaient pas suspendus sur leurs têtes; les Jésuites se conformèrent à la position qui leur était faite. Le roi de Siam les comblait d'honneurs; il les fit admettre à voir l'éléphant blanc, qui, comme le cheval-consul de Caligula, était servi dans des vases d'or; ils visitèrent la riche pagode et tous les monuments; puis le prince, qui vénérât les astronomes et les mathématiciens, leur demanda douze autres Jésuites, afin d'ériger dans ses Etats un observatoire comme ceux de Paris à Péking. La conversion du roi de Siam se traitait par plénipotentiaires; les enfants de Loyola s'occupèrent des intérêts de la science, bien persuadés que c'était le chemin le plus direct pour ébranler les croyances païennes. Ils firent devant lui des observations astronomiques; le Père Tachard se remit en route pour la France avec les ambassadeurs siamois, qui allaient à Rome et à Versailles remplir les intentions de leur prince.

Il sollicitait des Jésuites plutôt comme savants que comme missionnaires; mais tout faisait espérer que la connaissance des secrets de la nature l'amènerait insensiblement à proclamer la nécessité d'un seul Dieu et d'une seule Foi. Louis XIV et le Général de la Compagnie accédèrent à ce vœu. Les Pères Le Royer, de Bèze, Thionville, Dolu, Richard, Colusson, Bouchet, Comilh, d'Espagnac, de Saint-Martin, Le Blanc, Du Chez, Rochette et de la Breuille furent choisis dans les provinces de Paris, de Guienne, de Languedoc, de Champagne et de Lyon pour développer le germe du Christianisme qui se manifestait dans cette partie des Indes. Louis XIV avait voulu les voir tous réunis; il leur dit de travailler pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de la France. Les Jésuites allaient tenir parole; et, afin de les accréditer auprès du souverain siamois, le Roi lui écrivit le 20 janvier 1687 :

» Nous nous sentons encore obligé de témoigner à Votre Majesté que nous avons d'autant

plus agréable la demande qu'elle nous a fait faire par ses ambassadeurs et par le Père de Lachaise, notre confesseur, de douze Pères Jésuites, mathématiciens françois, pour les établir dans les deux villes royales de Siam et de Louvo; qu'ayant toujours éprouvé le zèle, la sagesse et la capacité de ces religieux, nous espérons que les services qu'ils rendront à Votre Majesté et à vos sujets contribueront encore beaucoup à affermir de plus en plus notre alliance royale et à unir les deux nations par le soin qu'ils auront de leur inspirer le même esprit et les mêmes connoissances. Nous les recommandons aussi à Votre Majesté comme des personnes qui nous sont chères, et pour lesquelles nous avons une considération particulière. »

L'escadre française, aux ordres de Vaudricourt, arriva dans les eaux de Siam au mois d'octobre 1687; elle avait à bord un nombreux état-major et quelques régiments. Le déploiement de ces forces, les haines de cour que la haute fortune de Constance entretenait, les rivalités de religion que les talapouins et les docteurs de Siam suscitaient aux Jésuites, tout présageait des calamités prochaines; un événement intérieur les décida. Le monarque avait pour favorite une sœur de Pitracha, l'un des principaux mandarins. Cette femme trahit l'amour du Roi en faveur de son frère, plus jeune que lui; le Roi la fit jeter aux tigres. Pitracha saisit cette occasion; et, de concert avec les talapouins, il conspira tout à la fois contre le vizir, contre les Jésuites et contre les Français qui prenaient position à Bankok et à Merguy. Pitracha possédait au plus haut degré l'astuce indienne; il parvint à diviser les Européens et à provoquer des soupçons dans l'esprit de quelques-uns sur le pouvoir réel de Constance. Le Roi s'affaiblissait chaque jour; sa mort était prévue, et le mandarin conspirateur faisait déjà pressentir qu'il serait bientôt le maître. Il s'était emparé des sceaux de l'Etat, il disposait de la multitude; l'étiquette siamoise ne permettait à aucun étranger de voir le Roi dans sa maladie; Pitracha sut habilement tirer parti de toutes ces circonstances. Malgré les conseils des Jésuites, l'abbé de Lyonne, évêque de Rosalie, et un certain nombre d'officiers ajoutaient foi aux bruits de complot que le mandarin mettait en circulation contre le vizir; ils l'abandonnaient, croyant ainsi se ménager un ami dans Pitracha. Le 6 juin 1688, Constance fut condamné et exécuté comme coupable d'un crime tramé par ses accusateurs et par ses juges. Cette mort est le signal de la persécution; les Catéchumènes sont pros crits ou emprisonnés; les Jésuites eux-mêmes se voient exposés aux mauvais traitements, et, le 9 juin, le Père Saint-Martin écrivait : « Grâce à Dieu ! il paraît que notre fin est proche; nous avons à chaque heure

Ré-
tic-
Si

Mon-
Co-
tan

de plus grandes espérances, et nous nous voyons aujourd'hui réduits à de plus dures extrémités que jamais. Si c'est la volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse. »

Les Jésuites rentraient dans leur condition normale; ils en acceptaient avec joie les périls. Les investigations de la science ne les avaient point détournés de leur but; en remplissant les vues des lettrés de France, en donnant une solution à toutes les difficultés astronomiques, maritimes et géologiques que l'Académie leur soumettait, ils n'avaient pas oublié qu'avant tout ils étaient missionnaires. Tous ensemble, ils avaient uni leurs efforts pour mettre à profit la bienveillance du Roi. Le Christianisme s'était introduit par eux dans un grand nombre de familles; ces familles, devenues françaises par l'adoption chrétienne, ne voulaient ni trahir leur Dieu, ni l'amitié qu'elles vouaient aux Jésuites. Pitracha et son fils leur enjoignent d'abjurer; elles résistent: on les menace, on les dépouille de leurs biens, on vend leurs enfants, on les fait périr dans les tortures ou sous le bâton. Les Jésuites se constituent leurs défenseurs. Pitracha a succédé au roi de Siam; il négocie pour que les Européens abandonnent les forts de Bankok et de Merguy. Les officiers consentent à se retirer du pays; mais les Jésuites ont d'autres intérêts à soutenir: il ne s'agit pas pour eux de comptoirs de commerce; il y a des Chrétiens qui languissent dans les fers, ou qui peut-être chancelleront dans leur foi; les Jésuites se décident à laisser les Pères de La Breville et Bouchet au milieu de leurs Catéchumènes; puis ils vont chercher de nouvelles terres à évangéliser.

Dans ce temps-là, les disciples de saint Ignace, dont Louis XIV sentait le besoin pour répandre partout le nom français, et le faire bénir avec les idées de civilisation, couvraient les Indes de néophytes. De Pondichéry, dont ils faisaient le chef-lieu de leurs missions, ils s'élançaient sur les points les plus éloignés. Ils n'étaient pas venus les premiers moissonner dans le champ du père de famille, la onzième heure avait sonné pour eux; mais, ouvriers actifs, ils réparaient le temps perdu en se multipliant. Ce fut dans l'Indostan et à la Chine qu'ils déployèrent le plus d'ardeur; le Maduré surtout devint leur terre de prédilection. Ils y avaient été précédés par Robert de Nobili et Juan de Brito. Le Père Constant Beschi fut leur modèle, c'est le troisième type du Jésuite brahme; mais ce dernier efface les deux autres par l'empire qu'il exerça sur les indigènes et par l'aurole poétique dont il s'enveloppa à leurs yeux. Le Père Beschi arrive dans l'Inde en 1700; son premier soin est de surpasser en austérités les Saniassis les plus pénitents. Il s'astreint dans sa case et au dehors à ne toucher à aucune chair qui a eu vie; il porte au front le

potou de Sandanam, sur sa tête la coulla, espèce de toque en velours, à forme cylindrique; le somen serre ses reins; à ses pieds se suspendent des socques à chevilles de bois et des perles chargent ses oreilles. Il ne voyage jamais qu'en palanquin, jamais qu'assis sur des peaux de tigre, tandis que deux hommes agitent autour de lui de riches éventails, formés de plumes de paon, et qu'un autre élève un parasol de soie surmonté d'un globe d'or.

Afin de dompter l'orgueil de ces peuples, le Père Beschi, qu'ils surnommaient respectueusement le grand-viramamouni, avait contraint son humilité à emprunter ces dehors de luxe. Il avait renoncé aux mœurs, au langage de l'Italie, sa patrie; il n'était même Jésuite que le moins possible, c'est-à-dire il cachait sous la science du Saniassi toute la charité dont son cœur débordait. Beschi connaissait déjà les langues mortes et vivantes: il approfondit le sanscrit, le telenga et le tamoul; il étudia les poètes de l'Indostan, il le devint même dans leur idiome; puis, sur les bords du Cavery, il composa des chants dont les Brahmes font encore leurs délices. Ces vers, pleins d'élégance indienne, célébraient les douleurs du Christ, la virginité de Marie et les mystères du Catholicisme. C'était la prédication de l'Evangile mise à la portée de ces esprits orgueilleux, qu'il fallait capter par l'attrait du langage. Beschi soutint ce rôle pendant près de quarante ans. Il eut tous les honneurs publics de l'*Isnat Saniassi*, c'est-à-dire du pénitent sans tache; mais par des moyens aussi extraordinaires il fit pénétrer dans ces nations la connaissance du Christianisme. Il leur enseigna l'existence d'un Dieu unique, il leur apprit à dédaigner leurs vieilles superstitions, à pratiquer les devoirs de la famille, à suivre les joies de la chasteté; et, honoré par les grands ainsi que par les peuples, il vécut parmi eux comme un homme dont chacun vénérât les talents et la vertu. Beschi ne s'en tint pas là. Le Nabab de Trichirapalli, enthousiasmé par ses discours, lui accorde le titre et la charge de son premier ministre. Le Jésuite accepte ce rang suprême: il ne marche plus qu'accompagné de trente cavaliers, de douze porte-drapeaux et d'une musique militaire, que suivaient de nombreux chameaux. Ainsi escorté, il s'avancait dans les campagnes et dans les villes. Ses magnificences orientales ne lui avaient rien fait perdre de son zèle. Ce luxe, auquel il se soumettait n'avait pour but que de sauver les âmes, que d'inspirer aux savants du Maduré des pensées chrétiennes. Il l'atteignit avec tant de bonheur que plus d'une fois il força les brahmes à recevoir le baptême ou à lui offrir en dépouilles opimes leurs chevelures longues de cinq à six pieds, et qui, tressées et liées comme des bottes de paille, restaient suspendues dans le vestibule de son église de

Son luxe
et ses
travaux.

Tiroucavalour. Ce furent les trophées de ses victoires.

Le père
Bouchet
dans les
Missions.

Le Jésuite saniassi était comblé d'honneurs ; mais là, comme partout, le Capitole avait sa roche Tarpéienne, et un contemporain de Beschi, le Père Bouchet, nous révèle, dans une de ses lettres, que toutes ces dignités ne préservaient pas de la persécution. Il écrit : « Quand le Missionnaire se lève le matin, il n'oserait assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Il est rare qu'il s'en trouve un seul qui échappe aux horreurs de la prison, et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année. »

Quarante-deux ans après la mort de Beschi, ce même Bouchet, l'un des Brahmes les plus célèbres de la Compagnie de Jésus, écrivait au Père Charles Le Gobien, le 4^{or} décembre 1700 :

« Notre Mission de Maduré est plus florissante que jamais, nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la cour du prince de ces terres pour faire délivrer le Père Borghèse qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Trichirappalli, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais le sang de nos Chrétiens répandu pour Jésus-Christ, est comme autrefois la semence d'une infinité de prosélytes.

» Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus d'onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette Mission. J'ai soin de trente petites églises, et d'environ trente mille Chrétiens, je ne saurais vous dire le nombre des confessions : je crois en avoir oui plus de cent mille.

» Vous avez souvent entendu dire que les Missionnaires de Maduré ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs ; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables ; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de paille, sans lit, sans siège, sans meubles ; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuiller. Cela paraît étonnant ; mais, croyez-moi, mon cher Père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que, depuis douze ans que je mène cette vie, je n'y pense seulement pas. »

Les
Jésuites
brahmes
et
pariahs.

Les Pères avaient déjà les Missions du Maduré, du Tanjaour et de Maravar ; les Français y ajoutèrent celle de Carnate, qui, s'étendant au nord, depuis Pondichéry jusqu'à Bouccapouram, à la hauteur de Masulipatan, renfermait seize Chrétiens florissantes dans un rayon de deux cents lieues. D'autres propageaient le Christianisme dans le Bengale et au Mogol. Du cap de Comorin aux frontières de la Chine, de la côte de Coromandel aux sources du Gange, il se

trouvait partout des Jésuites et des Chrétiens. Les Pères portugais avaient fondé un collège non loin de Chandernagor ; ils étaient à Bakka dans la province d'Arcate et sur le territoire d'Aoude. Les côtes du Malabar, de la Pêcherie et de Travancor, où avait retenti la voix de saint François-Xavier, se soumettaient à l'action des Missionnaires ; ils bâtissaient des églises et formaient des familles ; ils instruisaient les peuples et se faisaient les amis des monarques. Beschi et Bouchet avaient adopté le costume et le genre d'existence des brahmes saniassiss, ils vivaient parmi eux sur le pied de la plus complète égalité ; mais ils ne pouvaient communiquer avec la caste des pariahs, sous peine de devenir pariahs eux-mêmes. Les Pères Emmanuel Lopez, Antoine Acosta et plusieurs autres ne consentirent pas à laisser sans secours cette population avilie. Ils s'habillèrent comme les rayas ; ils se placèrent en intermédiaires, afin de pouvoir offrir à tous les soins de leur charité. « N'était-ce pas un spectacle tout à fait comique, raconte un voyageur ¹, de voir deux confrères, deux membres du même Institut, deux amis, qui, quelque part qu'ils se rencontrassent, ne pouvaient ni manger ensemble, ni loger dans la même maison, ni même se parler ? L'un était vêtu d'un angui éclatant comme un grand seigneur, il montait un cheval de prix ou se faisait porter fastueusement en palanquin ; pendant que l'autre voyageait demi-nu et couvert de haillons, marchant à pied, entouré de quelques gueux, dont l'accoutrement était encore plus misérable que le sien. Le Missionnaire des nobles allait tête levée, et ne saluait personne. Le pauvre Kourou des pariahs saluait de loin son confrère, se prosternait à son passage, et mettait la main sur sa bouche, comme s'il eût craint d'infecter de son haleine le docteur des grands. Celui-ci ne mangeait que du riz préparé par des brahmes, et l'autre se nourrissait de quelque morceau de viande corrompu dont ses malheureux disciples le régalaient. Rien sans doute n'honore plus la Religion que ces ressources du zèle, rien ne fait plus l'éloge d'un prêtre que de pareils sacrifices faits au désir qu'il a d'attacher les hommes à la vérité ; mais enfin ces sacrifices sont trop pénibles pour durer longtemps. Aussi cette méthode était déjà abolie à mon arrivée dans l'Indostan. »

Benoît XIV l'avait approuvée dans la bulle de 1744, et, pour encourager les Jésuites, ce grand Pape s'exprime ainsi ² :

« Lorsque, excité par les enseignements du Christ Notre-Seigneur et par l'exemple des Pontifes qui nous ont précédé, nous cherchions avec anxiété par quel moyen nous pourrions enfin réellement obtenir ce que nos prédéces-

(1) Voyage dans l'Indostan, par Perrin, t. II, p. 406 et 407.

(2) Bullarium Benedicti XIV, t. I, p. 421.

seurs avaient tant désiré , il arriva fort à propos que les Missionnaires de la Compagnie de Jésus, auxquels surtout sont confiées les Missions du Maduré, de Maïssour et de Carnate ; après nous avoir demandé une déclaration sur l'article des pariahs, se sont offerts et nous ont promis (si cependant nous l'approuvions) de déléguer quelques Missionnaires qui seraient spécialement occupés de la conversion et de la direction des pariahs. Nous avons espéré que ce moyen pourvoirait suffisamment à leur conversion et à leur salut ; le recevant donc avec une joie paternelle, nous avons pensé qu'à cause des circonstances du temps il fallait l'approuver et le recommander. »

Cette séparation éternelle des Jésuites Missionnaires, ce mur infranchissable qu'ils élevaient volontairement entre eux, afin de travailler sur la même terre au bonheur d'une population que des préjugés invincibles divisaient, cette vie de grandeur et d'abaissement à laquelle les uns et les autres se condamnaient, tout cela était accepté avec joie. Les plus heureux étaient les Pères qui obtenaient l'honneur des humiliations, et, dans une lettre d'un Missionnaire de Goa, écrite à Rome, on voit quels étaient les transports de ceux qui se dévouaient à la dégradation pour servir les pariahs. Le Jésuite s'exprime ainsi :

« Allez, allez par ce royal chemin de la Croix, fidèles compagnons du Christ, votre chef et votre maître. Vous voilà, suivant le langage de l'apôtre, réputés comme les ordures du monde, comme les balayures rejetées de tous, mais en réalité la gloire véritable de notre Compagnie et le plus bel ornement de cette province. Que votre cœur ne se trouble pas de ce que vous êtes devenus étrangers à vos frères, inconnus aux fils de votre mère, en sorte qu'ils vous refuseront les embrassements ordinaires et fuiront votre abord, bien que, si la chose était permise, ils voulussent vous rendre tous les devoirs de la charité. Lorsqu'en les rencontrant vous leur répétez avec Paul : Vous voilà nobles, et nous misérables ; je vous réponds que vous leur tirerez des larmes des yeux, que vous les forcerez à envier saintement votre ignominie. »

Cette exaltation religieuse ne s'affaiblit jamais ; les Jésuites avaient trouvé le seul moyen de réunir les castes indiennes, ils espéraient les amener à l'égalité par le Christianisme. Ce fut une pensée morale qui les dirigea dans l'accomplissement d'une œuvre aussi difficile ; par les résultats qu'ils obtinrent, on peut conjecturer que, dans un temps donné, ils auraient brisé la barrière placée entre les enfants d'un même Dieu et d'un même pays. Des difficultés venues du fond de l'Europe, et la suppression de l'Ordre ne permirent pas de réaliser ces projets.

Brahmes ou pariahs, les Jésuites ne tendaient qu'à un but unique : ils l'atteignirent ; et, ani-

més par la même pensée, quoique séparés par les flots ou par les préjugés de culte, ils marchaient tous au développement de l'idée civilisatrice. Le nombre des Chrétiens vivant au cœur des Indes était incalculable : les Missionnaires avaient trouvé ces peuples lâches, efféminés, sans caractère, toujours accessibles à la flatterie, toujours prêts à se laisser séduire par l'indolence ou par l'attrait du plaisir, la Foi réveilla dans ces natures inertes l'énergie qui sommeillait depuis de longs siècles ; elle leur communiqua une nouvelle vie, elle épura leurs mœurs, elle les fit généreux et constants, forts contre la persécution et grands dans les souffrances. La guerre passa souvent sur cette immense presqu'île ; on désola à diverses reprises, on brûla, on égorga toutes les populations qui ne se réfugiaient pas dans les forêts. Les Marati vinrent en corsaires ravager les côtes du Maduré, d'autres descendirent des montagnes du nord-ouest et saccagèrent les provinces. Les Européens, à leur tour, se mêlèrent à ces dévastations : Maures et Chrétiens, Français et Hindoux s'attaquèrent, se poursuivirent sans relâche pour conserver ou pour conquérir l'empire. Les Jésuites éprouvèrent le contre-coup de tant de déchirements. Les Européens, dans les Indes, commirent des excès de plus d'une sorte ; ces excès retentissaient au loin ; ils justifiaient l'aversion instinctive que le naturel d'un pays porte à l'étranger qui veut le dominer, ils rejailissaient jusque sur la religion ; en détruisant dans l'esprit des Hindoux le salutaire effet que produisaient la vérité de ses dogmes et la pureté de sa morale. En présence de ces fléaux, les Jésuites ne se sentirent pas découragés, et ce que les Pères Bouchet, Tolu, Lopez, Acosta, Diusse, Mauduit, Petit, Carvalho, Berthold, Tachard, Lafontaine, du Tremblay, Saïgues, d'Origny, Barbosa, de Lemos, Borghèse, Timothée-Xavier, Artaud, Cœurdox, Celaya, Pimentel, Alexandri, Laynès, Martin, Saint-Estevan et Yard entreprirent de 1700 à 1770, d'autres le continuèrent avec un égal succès. Dans cet espace de plus d'un demi-siècle, les Français et les Anglais luttèrent pour savoir à qui resterait enfin l'influence sur ces contrées lointaines, où le nom de Joseph Duplex, de Lally et de Suffren retentit encore ; les Jésuites souffrirent, mais ne désespérèrent jamais du triomphe de l'Evangile. Les Brahmes et les pariahs se réunissaient dans une pensée de haine contre les Européens ; les Jésuites, victimes eux-mêmes de tant de guerres acharnées, se firent un devoir de calmer leur irritation ; mais à ces obstacles renaissances il s'en joignit un autre qui ne fut pas moins fertile en désastres.

Le champ ouvert à la prédication était si étendu que les Missionnaires accoururent de tous côtés, afin de le défricher. Le zèle les poussait, l'esprit de discorde se glissa parmi eux ; il pro-

Guerre
des
Français
et des
Anglais
dans
l'Inde.

Difficul-
tés ec-
clésiasti-
ques sur
les rites
Malaba-
res.

duisit de funestes querelles et des controverses qui de l'Orient passèrent bien vite en Europe, pour raviver les inimitiés et justifier les jalousies.

Les rites malabares consistent à omettre quelques cérémonies dans l'administration du baptême, en respectant toutefois l'essence du sacrement; à cacher les noms de quelques objets du culte catholique sous des appellations moins communes, à marier les enfants avant l'âge de puberté, à laisser aux femmes un bijou nommé *taly*, qu'elles reçoivent le jour des fiançailles, et sur lequel est gravée l'image d'une idole; à éviter de soigner les pariahs dans leurs maladies, et à les priver de certains secours spirituels. Les Jésuites du Maduré, du Mysore et de Carnate se trouvèrent en face de tant de superstitieuses pratiques, qu'ils crurent devoir tolérer celles qui, à leur avis, ne préjudiciaient pas à la Religion chrétienne. Ils étudièrent les mœurs de ces nations, ils s'appliquèrent à distinguer les coutumes populaires d'avec les fausses croyances ou les usages païens. Comme tous les peuples sans mouvement intellectuel, sans commerce avec l'extérieur, les Indiens s'immobilisaient dans leurs préjugés, devenus la suprême loi. Afin de sauver l'essentiel, les Jésuites sacrifièrent l'accessoire. Ils n'avaient pas renoncé à leur patrie, à leur famille, à leur avenir, ils ne s'étaient pas condamnés à de périlleuses navigations, à un jeûne absolu, à une vie misérable, sous un ciel dévorant, pour entretenir les naturels dans leur idolâtrie. Ils commençaient à réaliser le bien, ils voulurent aller jusqu'au mieux, et ils s'égarèrent.

La question des rites malabares était déjà un sujet de division entre les Missionnaires des différents Ordres religieux épars sur ces continents, lorsqu'en 1703 Charles-Thomas Maillard de Tournon, patriarche d'Antioche, nommé par Clément XI légat du Saint-Siège aux Indes et en Chine, prit terre à Pondichéry. Investi de tous les pouvoirs ecclésiastiques, il avait ordre de mettre fin à des disputes qui menaçaient les Chrétientés naissantes. Tournon venait pour réformer les abus qu'un zèle peut-être excessif introduisait par les Jésuites dans les croyances religieuses; afin de se pénétrer de l'étendue de ses devoirs, il consulta deux Pères de la Compagnie. Le mandement qu'il publia sur les rites malabares a souvent été invoqué; mais, par une inexplicable préoccupation, les historiens, les polémistes qui citent ce document ont oublié de relater un fait qui s'y trouve consigné. L'Archevêque d'Antioche ignorait les causes déterminantes de la mésintelligence, il les apprit de la bouche même des Jésuites, c'est ce passage du mandement que tous les écrivains ont omis. Le Légat parle ainsi ¹ : « Ce que nous n'avons pu faire immédiatement par nous-même a été heureusement

suppléé par l'obéissance que le Père Venant Bouchet, supérieur de la Mission de Carnate, et le Père Michel Berthold, missionnaire du Maduré, tous les deux recommandables par leur doctrine, par leur zèle pour la propagation de la Foi, ont témoignée au Saint-Siège et à nous. Ces deux Missionnaires, depuis longtemps instruits des mœurs, de la langue et de la religion de ces peuples, par le séjour qu'ils ont fait parmi eux, nous ayant révélé divers abus qui rendent les branches de cette vigne languissantes et stériles, parce qu'elles s'attachent plus aux vanités des Gentils qu'à la véritable vigne, qui est Jésus-Christ, l'abondance de notre joie a été mêlée de beaucoup de tribulations. »

Le Légat, de même que tous les hommes qui arrivent dans un pays revêtus d'une autorité illimitée, avait tranché les questions; et, au moment de son départ pour la Chine, il lançait son mandement comme pour éluder les objections. L'Archevêque de Goa et l'Evêque de San Thomé résistèrent à ce décret, le conseil supérieur de Pondichéry le déclara abusif, les Jésuites se rangèrent à cet avis. La précipitation du Patriarche évoquait plus d'un danger; mais les disciples de Loyola devaient trop avoir l'instinct de l'autorité pour en compromettre le représentant apostolique. Il fallait obéir d'abord, sauf à recourir au Saint-Siège et à expliquer les perplexités de leur situation. Les choses ne se passèrent point ainsi. L'Eglise voulait conquérir à la Croix tous les peuples de l'Inde : elle y envoyait des Missionnaires de différents Instituts; et, par l'extinction des Chrétientés japonaises, elle n'ignorait pourtant pas que la diversité des esprits ou des méthodes enfanterait des inconvénients de plus d'une sorte. La Cour de Rome crut pourvoir à tout en nommant un Légat; ce Légat envinima les querelles au lieu de les calmer. Avec de hautes vertus et des intentions excellentes, qu'un zèle moins intempérant aurait dû diriger, Tournon brisait l'édifice élevé avec tant de peine. Mais il parlait au nom du pouvoir : il appartenait aux Jésuites de se soumettre sans réflexion. Le besoin de sauver d'une ruine complète les régions déjà catholiques, une connaissance approfondie des mœurs et des lois indiennes, la pureté de leurs vues, le progrès que le sacrifice fait à des usages invétérés contribuait si puissamment à étendre, le sentiment trop humain peut-être de leur droit, tout se combina pour les exciter à la résistance. Une lutte étrange dans cette histoire s'ouvrait au fond de l'Asie. Les hommes les plus dévoués à l'autorité pontificale allaient s'engager contre elle dans une guerre de devoirs évangéliques et de principes moraux. Cette guerre, commencée à Pondichéry, se développe à la Chine, sur un plus vaste théâtre. La question s'y présente dans toutes ses subtilités : c'est donc là qu'il s'agit de l'étudier.

Légation
du pa-
triarche
Maillard
de Tournon
à Pondi-
chéry.

(1) *Bullarium romanum*, xvi. 252.

En 1669 la majorité de l'empereur Kang-Hi avait rendu les disciples de saint Ignace à leurs Catéchumènes. Pour donner à ses sujets un témoignage éclatant de sa gratitude en faveur des Missionnaires, il accorda au Jésuite Adam Schall, l'ami de son père, les honneurs solennels de la sépulture. Ce fut l'Etat qui paya les frais de cette cérémonie, à laquelle un mandarin assista comme délégué de l'empereur. Kang-Hi ne se contenta pas de cette réparation. On avait persécuté en son nom des hommes qui accroissaient le domaine de la science : il leur laissa toute latitude religieuse, et il nomma le Père Ferdinand Verbiest président de son tribunal des mathématiques. Sous un prince qui sentait sa force, et qui désirait faire régner la justice dans son empire, les Missionnaires eurent bientôt repris dans les provinces l'ascendant que l'exil, la prison ou la mort leur avaient fait perdre. Ils revinrent à leur point de départ : ils rouvrirent leurs églises, ils rassemblèrent leurs Néophytes dispersés ; puis, à l'abri du sceptre de Kang-Hi, ils poursuivirent leur apostolat comme si rien ne pouvait l'interrompre. L'action du Christianisme sur les Chinois était incessante : elle s'étendait insensiblement, car il importait aux Jésuites de ne pas effrayer ce peuple des progrès qu'un culte étranger réalisait au milieu de lui. Ils marchaient avec circonspection, et, dans les villes les moins considérables comme dans les capitales des provinces, ils se créaient une supériorité dont la Foi catholique retirait autant d'avantages que l'érudition.

Louis XIV avait compris les changements qu'un pareil état de choses provoquait en Europe. Afin d'assurer un jour à la France la plénitude du commerce dans ces empires, il chercha à donner à la Mission chinoise un cachet national. Le Père Verbiest seconda ses vœux. Il obtint de Kang-Hi un édit par lequel la Religion chrétienne était déclarée sainte et exempte de tout reproche, et le 3 décembre 1684, Innocent XI, s'associant aux espérances de Louis XIV, adressa à ce Jésuite le bref suivant : « Mon cher fils, vos lettres nous ont causé une joie presque incroyable. Il nous a été surtout bien doux de connaître avec quelle sagesse et quel à-propos vous appliquez l'usage des sciences humaines au salut des peuples de la Chine, à l'accroissement et à l'utilité de la Religion, repoussant par ce moyen les fausses accusations et les calomnies que quelques-uns vomissaient contre le nom chrétien ; gagnant la faveur de l'Empereur et de ses conseillers pour vous mettre à couvert vous-même des fâcheuses avanies que vous avez longtemps souffertes avec tant de force et de grandeur d'âme, pour rappeler de l'exil les compagnons de votre apostolat, et rendre non-seulement la Religion à son ancienne liberté et gloire, mais aussi afin de l'amener de jour en jour à de meilleures espérances, car il n'est rien

qu'on ne puisse espérer, avec le secours du Ciel, de vous et d'hommes semblables à vous, faisant valoir la Religion dans ces contrées. »

Des événements politiques augmentèrent encore le crédit des Jésuites à la cour de Péking. Usangney, ce général qui autrefois avait introduit les Tartares en Chine, se révolta, et entraîna dans son parti les provinces occidentales. Retiré au sein des montagnes, il semblait braver les armées impériales. Il fallait le forcer dans ces retranchements ou laisser une porte toujours ouverte à l'insurrection. Kang-Hi se décide à l'attaquer ; mais, pour réussir dans cette difficile entreprise, les généraux et l'Empereur lui-même sentent que l'artillerie est indispensable. Le Père Verbiest, qui accompagne l'armée, reçoit ordre de fondre des pièces de canon de divers calibres. Il résiste, et donne pour excuse que son ministère fait descendre les bénédictions du ciel sur les princes et sur les peuples, mais qu'il ne leur fournit pas de nouveaux moyens de destruction. Le nom chrétien avait des ennemis auprès du monarque. Ils lui persuadent que les Jésuites sont les complices d'Usangney, et que leur refus est un acte d'hostilité. Kang-Hi menace les Missionnaires et leurs Catéchumènes : Verbiest se soumet. Il crée une fonderie, il en dirige les travaux, et la victoire si impatiemment attendue couronne les armes de l'Empereur. Il la devait aux Jésuites ; c'est au Christianisme qu'ils en laissèrent la récompense. Verbiest s'avouait que le nombre des Pères était insuffisant ; il avait rendu un service signalé à Kang-Hi : il le pria d'ouvrir ses frontières à d'autres disciples de l'Institut, et spécialement aux Français, dont le caractère sympathisait mieux avec celui des Chinois.

Le roi de Siam demandait des savants à Louis XIV, on lui envoyait des Jésuites ; le chef du Céleste Empire formait le même vœu, les Pères Bouvet, Gerbillon, Fontaney, Lecomte, Tachard et Visdelou partirent avec une mission analogue pour la Chine. Ils y arrivèrent le 7 février 1668 ; leur présence souleva une question embarrassante. Le Pape seul ayant le droit d'accorder les pouvoirs apostoliques, le Roi de France s'était contenté de les charger de travaux d'astronomie et de science. Le Portugal avait jusqu'alors dominé dans ces parages, et les Jésuites de ce dernier royaume, craignant de déplaire à leur souverain, ne reçurent point sans difficultés les Français qui leur venaient en aide. La mort ne laissa pas le temps à Verbiest de les accueillir ; mais trois mois après leur installation Kang-Hi nomme les Pères François Gerbillon et Thomas Pereyra ses ambassadeurs auprès du czar de Russie. Ils doivent négocier la paix et régler les limites des deux empires. La diplomatie russe avait déjà le génie des affaires, Gerbillon néanmoins eut l'art de lui faire accepter les conditions de Kang-Hi ;

Il fond
des
canons
par or-
dre de
l'empereur.

Les pères
français
suspects
aux Por-
tugais.

Les pères
Gerbil-
lon et
Pereyra,
ambas-
sadeurs
de Chine
en
Russie.

et lorsque le Jésuite fut de retour à Péking, porteur d'un traité si avantageux, l'Empereur voulut qu'il revêtît son costume impérial. Il le choisit pour son maître de mathématiques, et le Père Bouvet fut nommé son professeur de philosophie. Gerbillon était, comme Bouvet, le commensal de Kang-Hi : ils le suivaient dans ses promenades, dans ses voyages ; ils l'assistaient dans ses maladies. Cette faveur devait tourner au profit de la Religion : les deux Jésuites sont autorisés à construire dans l'intérieur même du palais une église et une résidence. Le 22 mars 1692 un décret, sollicité par le Père Thomas Pereyra, accorde aux Missionnaires la faculté de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Les Jésuites avaient si bien disposé le cœur du prince que, sans se séparer lui-même du Paganisme, il favorisait ostensiblement un culte dont il comprenait la sainteté, et dont il estimait les ministres. Une église s'élevait dans son palais : les Pères y créent une Congrégation où toutes les œuvres de bienfaisance, de zèle et de piété se développèrent.

Les Jésuites, en Chine, étaient missionnaires et astronomes : ils travaillaient au salut des âmes et à la conquête des sciences. Les Frères coadjuteurs de l'Ordre devinrent médecins. Bernard Rhodes et Pierre Frapperie se distinguèrent surtout dans cette faculté. Ils avaient commencé par les pauvres : leur réputation grandit comme leur charité ; et lorsque l'Empereur se trouva dans un état désespéré, les médecins chinois eurent recours à Rhodes comme au dernier moyen de l'art. Il traita Kang-Hi, il lui rendit la santé. Le monarque était généreux : afin de reconnaître un pareil bienfait, il envoya aux Jésuites des lingots d'or dont la vente produisit une somme de deux cent mille francs ¹.

(I) La destinée de cet argent à quelque chose de si honorable pour la Compagnie anglaise des Indes, que nous croyons devoir raconter le fait en peu de mots. Les supérieurs des Missions avaient placé cette somme sur la Compagnie anglaise, à la seule condition que la rente annuelle serait appliquée à tous les Jésuites de Chine et des Indes qui se trouveraient dans le besoin. Au moment de la destruction de l'Ordre de Jésus, la Compagnie anglaise fut tentée de suivre l'exemple que les princes catholiques lui donnaient ; elle confisqua les 200,000 fr. et cessa d'en servir les intérêts, pour les consacrer à l'entretien des hôpitaux. Les Jésuites étaient supprimés comme Société, mais, individuellement, ils se livraient aux soins de l'apostolat dans les Indes. Ils nommèrent un député pour réclamer à Londres auprès de la cour des directeurs. Leurs réclamations furent recueillies avec sollicitude, et les directeurs écrivirent à leurs mandataires que « si les autres gouvernements avaient commis une faute grave contre le droit des gens, ce n'était pas une raison pour la Compagnie des Indes de les imiter, en violant les engagements les plus sacrés. » Les directeurs ajoutaient qu'en considération des services que les Jésuites de Pondichéry rendaient à leurs Indiens et aux Anglais, la Compagnie avait décidé que la somme serait conservée intacte, et la rente exactement payée jusqu'à la mort du dernier missionnaire Jésuite. Elle ordonnait en même temps le remboursement des trois années d'arrérages. Ainsi, les Héretiques croyaient, autant dans l'intérêt de l'humanité que dans celui de la justice, devoir laisser aux enfants de Loyola, leurs adversaires, la fortune dont les souverains catholiques les dépouillaient. En 1845, tous les Jésuites de Péking et de Pondichéry étant morts la

Louis XIV avait chargé les Pères de la vérification des cartes géographiques de la Chine : ces études avançaient ; néanmoins l'Empereur ne consentait pas à se priver des Missionnaires dont il était entouré, et qui, dans les provinces, enseignaient à ses sujets à obéir, non plus par crainte, mais par dévouement. Il les laissait populariser leur Foi. En 1697 même, sentant que tôt ou tard la mort ferait des vides irréparables parmi les Jésuites, il en demanda de nouveaux à la France. Le Père Bouvet fut son ambassadeur ¹, et il revint à la cour de Chine avec six Jésuites, parmi lesquels on distinguait Dominique Parrenin. Le Christianisme florissait dans les provinces, dans le Fo-Kien et à Nankin surtout. Une lettre, écrite du Kiang-Si, le 17 octobre 1703, par le Père de Goville, donne de curieux détails sur ces Missions. « L'Empereur, ainsi s'exprime le Jésuite, a fait cette année un voyage dans le Tche-Kiang. Tous les Missionnaires des environs lui ont été présentés par nos deux Frères qui étaient à sa suite ; tous ont reçu des marques de sa libéralité, surtout le Père de Broissia, avec qui il s'entretint longtemps, et à qui, outre la somme d'argent commune à tous, il fit donner, selon la coutume, différentes choses à manger. » Dans la même lettre, se reportant aux discussions depuis si longtemps soulevées sur les cérémonies chinoises, et aux adversaires que la Compagnie rencontrait, Goville ajoute ; « C'est un étrange pays que celui-ci, quand on ne garde pas une certaine conduite. Ils seront encore obligés d'avoir recours aux Pères de Péking pour pacifier les troubles. C'est ainsi que nous nous vengeons ici, en faisant le bien pour le mal. »

Il existait un grave différend entre les Jésuites d'un côté et les Missionnaires des différents Instituts de l'autre. Les Jésuites, pour juger le sens des paroles religieuses et des cérémonies chinoises, consultèrent les mandarins et les lettrés ; ils surent que les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres ne perdaient jamais le caractère qu'ils avaient eu dans le principe : ils se réduisaient au respect dont l'histoire et les monuments font foi. Les Dominicains et les Vicaires apostoliques, tels que Maigrot, évêque de Conon, s'appuyèrent sur les traditions populaires, sur les pratiques superstitieuses introduites par les Bonzes. De ces cérémonies, dont les Pères de la Société de Jésus conservaient l'usage pour arriver plus facilement à la déraciner, ils firent surgir des accusations d'idolâtrie ou d'apostasie. Les Chinois étaient si invinciblement attachés à leurs coutumes que, depuis

Propagande de Rome décida, malgré les instances de la Congrégation des Missions étrangères, que cette somme serait appliquée aux Lazaristes de la Chine.

(1) C'est dans ce voyage que le père Bouvet offrit à Louis XIV, de la part de Kang-Hi, les quarante-neuf volumes chinois, qui furent l'origine de la collection actuelle de la Bibliothèque royale.

l'origine de la Mission, il avait paru indispensable de ménager tant de susceptibilités. Ne pas accepter quelques cérémonies déclarées purement civiles par l'élite de la nation, c'était, aux yeux des Jésuites, exposer la Foi à un naufrage inévitable, et, dans une lettre au pape Clément XI, ils s'expliquaient en ces termes : « Nous souhaiterions de tout notre cœur qu'il fût en notre pouvoir d'abolir toutes les coutumes et les rites des païens où l'on pourrait apercevoir le moindre soupçon de mal. Mais, dans la crainte de fermer par cette sévérité l'entrée de l'Evangile et la porte du ciel à un grand nombre d'âmes, nous sommes obligés, à l'exemple des Saints Pères au temps de la primitive Eglise, de tolérer les cérémonies des Gentils qui sont purement civiles ; de manière cependant qu'autant que la chose peut se faire sans danger, nous les retranchons peu à peu, en y substituant des cérémonies chrétiennes. »

Ces quelques lignes initient au plan conçu par les Jésuites ; ils procédaient par voie de douceur : ils acceptaient temporairement ce qu'après des études préalables ils regardaient comme impossible de rejeter ; ce qui surtout n'offrait aucun contact avec une idée ou un souvenir païens. Ils savaient que l'homme ne peut qu'à la longue modifier essentiellement les mœurs d'un peuple, et, forts d'une conviction basée sur l'expérience, ils sollicitaient le Souverain Pontife de trancher la question en leur faveur. Dans le courant de l'année 1700, lorsque ces interminables discussions occupaient tous les savants, les Pères Antoine-Thomas, Philippe Grimaldi, Pereyra, Gerbillon, Bouvet, Joseph Suarez, Kilian Stumpf, J.-B. Régis, Louis Pernoti et l'Arrénin, Jésuites fameux dans l'histoire des sciences, firent au Saint-Siège la proposition suivante : « Puisque, écrivaient-ils, l'affaire a été portée de nouveau à Rome, et ne peut être terminée qu'après plusieurs années et un long travail, chaque parti appuyant son opinion sur le sens véritable des cérémonies par des textes d'ouvrages anciens, il nous a paru convenable de chercher, afin d'abréger cette controverse, un moyen qui serait agréable à Sa Sainteté. Elle désire avant tout l'union ; elle ferait disparaître ainsi tout doute sur une question prolongée durant tant d'années, et les inquiétudes qui à cette occasion tourmentent quelques consciences.

» D'après donc l'avis commun de tous les Pères de la Compagnie de Jésus résidant à la cour de Péking, on a jugé à propos de s'adresser à l'Empereur et de lui demander une sentence certaine et sûre touchant le sens véritable et légitime des rites et des cérémonies de son empire, afin de constater s'il était purement civil ou bien s'il contenait quelque autre chose à l'égard du philosophe Confucius et des ancêtres morts. Nous avons dit une sentence certaine et sûre,

puisqu'il n'appartient qu'à l'Empereur de définir ce qu'il faut faire et penser dans ces matières ¹. En effet, étant le législateur suprême de son empire, tant pour les choses sacrées que pour les choses politiques et civiles, son autorité est si absolue, qu'il décide sans appel, pour tout l'empire, ce qu'il faut faire et penser au sujet des rites, et qu'il définit dans quel sens il faut entendre les écrits des anciens. Ajoutez à l'autorité de sa définition la haute réputation qu'il s'est acquise par sa science dans tout l'empire. »

Ce projet, dont Leibnitz a loué la prudence ², ne satisfait pas les justes scrupules de la Chaire apostolique : elle cherchait un moyen terme entre une funeste condescendance et des rigueurs qui pouvaient anéantir un siècle de travaux. Elle hésitait, espérant toujours qu'elle trouverait une voie de conciliation. Dans cette idée, Clément XI nomma Tournon Légat du Saint-Siège en Chine. Les esprits étaient divisés sur trois points principaux : Fallait-il permettre de rendre à Confucius des hommages ayant force de loi et dont l'apparence trahissait un culte ? Devait-on tolérer certaines cérémonies en l'honneur des ancêtres ? De quel nom chinois se servirait-on pour exprimer l'idée de Dieu ? Telles étaient les propositions controversées, et qui déjà, sous plusieurs Pontifes, avaient agité l'Eglise. La question était neuve ; elle importait au salut d'une partie de la terre, elle devenait en même temps religieuse et politique. Les Papes ne voulurent pas précipiter leur jugement, et, vers le milieu du dix-septième siècle, ils se contentèrent de prendre quelques mesures, tantôt pour restreindre, tantôt pour autoriser les rites chinois dans de justes limites. Cette sagesse de la cour de Rome aurait dû servir de guide aux Vicaires apostoliques, aux Missionnaires et aux Jésuites, appelés tous ensemble à défricher le même champ du Père de famille ; il n'en fut rien. De déplorables malentendus firent naître des conflits théologiques plus déplorables encore.

Par son mandement daté de Pondichéry le 23 juin 1704, Tournon avait excité dans la presqu'île indienne un orage qui allait retentir au loin. Les Jésuites se persuadèrent qu'il avait outre-passé ses pouvoirs, que l'exécution de ses ordres entraînerait la ruine du Christianisme sur les bords du Gange et de l'Indus. Les motifs de leur résistance ne parurent pas assez concluants

Tournon arrive à Péking par l'entremise des Jésuites.

(1) L'Empereur assemble les Grands, les Mandarins et les Lettrés, et tous proclamèrent « qu'en invoquant King-Tien, ils invoquaient l'Etre suprême, le Seigneur du ciel, le dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui connaît tout, et dont la providence gouverne cet univers. »

(2) Dans les *OEuvres* de Leibnitz (t. vi, p. 194, lettre 27, édit. de Genève de 1768) on lit : « Je ne vois pas comment on peut réuser le jugement de l'Empereur de la Chine et des hommes remarquables de ce pays, quand il s'agit de la signification des mots. Supposez que l'opinion contraire à celle des Jésuites eût prévalu jusqu'ici, elle cesse certainement du moment où l'Empereur a exposé dans quel sens il faut interpréter les rites et les autres signes de la pensée. »

à Rome; ils y sollicitaient la permission de conserver les pratiques du pays, elle ne leur fut pas accordée. Un décret de l'Inquisition du 7 janvier 1706 enjoignit d'observer le mandement du Légat; Clément XI renouvela plusieurs fois la même injonction, les partisans des rites malabares n'en continuèrent pas moins à les pratiquer. Mus par le penchant qui porte l'homme à s'attacher aux choses qui lui ont coûté le plus de peine, les Jésuites se mettaient en désaccord avec le Pape; ils substituaient leur expérience locale aux ordres de la Cour romaine, ne donnant pas encore une solution de Foi; ils argumentaient, ils invoquaient des transactions, ils marchandaient leur obéissance. Le 8 avril 1705, le Légat, arrivé à Canton, fait prier les Jésuites d'obtenir de l'Empereur des sauf-conduits qui lui permettront de se rendre à Péking. Kang-Hi refusa de recevoir Tournon; les Pères sentirent que, dans l'état des choses, l'opiniâtreté du monarque serait pour eux un grave sujet de reproches, et qu'on les accuserait d'avoir fermé la porte du Céleste Empire à l'envoyé du Saint-Siège. Ils vainquirent donc la résistance de Kang-Hi, et Tournon se présenta sous leurs auspices. Le 29 juin 1706, le Légat fut reçu en audience solennelle. Il avait des préventions contre les cérémonies chinoises et contre les Jésuites; il ne déguisa pas, même devant l'Empereur, quel était le but de sa nonciature. Kang-Hi, soupçonneux comme tous les Chinois, ne vit dans le dissentiment soulevé entre le Patriarche d'Antioche et les Jésuites qu'une cause imminente de troubles: afin d'assurer la tranquillité publique, il eut recours à la force. Tournon reçut ordre de sortir de Péking. Le 25 janvier 1707, le Légat fit acte d'autorité: il publia un mandement qui interdisait aux Chrétiens les cérémonies en l'honneur de Confucius ou des ancêtres, et qui défendait de saluer le vrai Dieu des noms de *Xamti* et de *Tien*. Ce mandement, dont la courageuse initiative ne peut faire excuser l'inopportunité, irrita Kang-Hi comme prince et comme homme. Il avait essayé de modifier les idées de Tournon, de lui expliquer le sens propre et figuré des mots; ce dernier était resté inébranlable dans ses convictions, son mandement ne laissait aucune incertitude sur ce point.

Mandement du Légat, qui proscribit les cérémonies chinoises.

Il est livré aux Portugais, ses ennemis.

Kang-Hi n'était pas habitué à voir douter de sa parole et de son autorité; il ne tolérait la contradiction que par passe-temps, elle venait là sous la forme d'un outrage: il bannit de son empire Maigrot, vicaire apostolique, et il ordonna de livrer aux Portugais le Légat du Saint-Siège. Les Portugais étaient les ennemis naturels de Tournon, qui, pendant son séjour à Péking, avait formé le projet de les faire expulser de toute la Chine, et qui se trouvait en rivalité de juridiction avec leur métropolitain de Goa. Kang-Hi s'était déchargé du soin de sa vengeance

sur des Chrétiens; les Chrétiens se montrèrent sans pitié. Tournon, que Clément XI honorait de la pourpre sacrée, fut jeté dans un cachot, le Vice-Roi des Indes, l'Archevêque de Goa et l'Evêque de Macao lui signifient défense d'exercer ses pouvoirs de Légat dans toutes les contrées soumises à la couronne de Portugal. Le cardinal de Tournon n'est point abattu; on lui interdit de faire acte de puissance: il excommunie l'Evêque et le Capitaine-Général de Macao; mais, après quelques années d'une dure captivité, cet homme dont la santé avait toujours été délicate, expira le 8 juin 1740, à l'âge de quarante-deux ans.

Le Cardinal s'était plaint, à différentes reprises, des obstacles que les Jésuites lui suscitaient. Il se disait leur antagoniste; on connaissait le crédit dont ils jouissaient auprès de l'Empereur: il n'en fallut pas tant pour les faire accuser des indignes traitements auxquels les Portugais les soumettaient. Aux yeux des Jansénistes, Tournon fut un martyr qui trouva des bourreaux dans la Compagnie de Jésus. Les Jansénistes, en révolte contre le Saint-Siège, ne voulaient pas laisser aux Missionnaires le droit d'expliquer leur pensée. Rome avait parlé, elle semblait condamner les Jésuites; le Jansénisme rebelle n'avait pas assez de malédictions pour flétrir leur désobéissance conditionnelle. Il s'élevait contre eux de toute sa haine, et, après les avoir peints comme des idolâtres ou des impies, il ajoutait: « Avec quelle fureur, en effet, la Société n'a-t-elle pas persécuté dans les Indes Orientales: M. Palu, évêque d'Héliopolis; M. Lambert, évêque de Béryste; M. Didier, évêque d'Auran; M. de Bourges, évêque d'Ascala; M. Maigrot, évêque de Conon; M. de Lionne, évêque de Rosalie; M. Aleonissa Franciscain, évêque de Béryste; M. de Cicé, évêque de Sabula; M. Marin Labbé, évêque d'Héliopolis; le P. Visdelou, Jésuite et évêque de Claudiopolis; le P. Fouquet, autre Jésuite, évêque d'Eleuthéropolis; M. de La Beaume, évêque d'Halicarnasse, et tant d'autres Vicaires apostoliques qui, sans être revêtus du caractère épiscopal, ont été envoyés par le Saint-Siège pour gouverner les églises des Indes! Les Légats du Saint-Siège, le cardinal de Tournon et Mezzabarba n'ont pas été épargnés, et l'on sait à quels excès les Jésuites se sont portés à l'égard de ce saint Cardinal, dont ils ont été proprement les meurtriers. »

Aucune preuve directe ou indirecte ne corrobore ces imputations; il n'y a pas même de traces qui mettent sur la voie d'un conseil donné à Kang-Hi ou d'un encouragement accordé aux vengeances portugaises. Les Jésuites restèrent neutres dans cette circonstance; leur neutralité, qui serait un habile calcul selon la politique humaine, est une faute aux yeux de l'histoire et de la religion. Le Cardinal-Légat se posait en

(1) *Histoire générale de la naissance de la Compagnie de Jésus*, par le janséniste Coudrette, t. II, p. 285.

adversaire de leurs opinions ; mais ils devaient respecter son rang et ses vertus. Le meilleur moyen de faire comprendre ce respect , c'était d'user de leur crédit pour protéger sa liberté. Ils n'osèrent pas se porter médiateurs entre le Monarque et le Légat ; cette indifférence eut pour eux des résultats que la calomnie envénima.

L'ambassade du Cardinal, ses discours, ses projets, avaient exaspéré l'Empereur ; le Père Gerbillon, supérieur des Missions, en Chine, qui s'était montré plein de déférence pour le Légat, mourut en 1707, au milieu des troubles provoqués par le mandement. Gerbillon était l'ami de Kang-Hi ; le Prince ne consentit pas à imposer silence à sa colère, en face même d'un cercueil ; et le Père Le Coultoux, écrivant au Père Etienne Souciet, raconte ainsi les effets du ressentiment impérial : « C'est, dit-il en parlant du trépas de Gerbillon, une perte très-considérable pour la Mission en général et pour nous autres Jésuites en particulier ; l'Empereur n'a honoré sa mémoire d'aucune marque d'estime, contre sa coutume à l'égard des Européens qu'il a distingués comme il avait fait. Tout le monde, Chinois et Européens, sait que ce n'a été que parce que ce Père parut trop attaché à monseigneur le Patriarche, et toujours prêt à l'excuser auprès du Prince et des grands. »

Le Père Dominique Parrenin, né en 1663 au Russey près Pontarlier, n'avait pris aucune part à ces divisions ; Kang-Hi lui accorda sa confiance, et dans la même lettre du Père Le Coultoux on lit : « Depuis la mort du Père Gerbillon et celle du Père Thomas Perreyra, l'Empereur paraît beaucoup considérer le Père Parrenin, de la province de Lyon. Il l'a toujours auprès de sa personne à Péking, et il le prend dans tous ses voyages, tant à cause de son talent à parler les deux langues chinoise et tartare, qu'à cause de son caractère d'esprit qu'il a goûté. L'an passé il nomma les Pères Bouvet, Régis et Jartoux, tous trois Français, pour faire la carte de la Tartarie, et il a paru content de ce qu'ils ont fait. »

Les dissensions excitées par les rites malabares et par les cérémonies chinoises devenaient pour les savants de l'Europe une question du plus haut intérêt. Le Jansénisme s'en faisait une arme contre les Jésuites ; mais les Protestants voyaient d'un autre œil cette querelle tout à la fois doctrinale et scientifique. Leibnitz écrivait alors ¹ : « Parmi les opusculs que vous m'avez envoyés, il y en a deux qui m'ont fait un plaisir singulier ; ce sont le supplément des *Mémoires pour Rome* et l'*Histoire apologétique de la conduite des Jésuites de la Chine*. Dans cette histoire, ce qui est dit à la page 6 me paraît bien digne de remarque ; à savoir : que les Mahométans, qui sont reconnus pour ennemis

déclarés de l'idolâtrie, ne se montrent pas contraires aux cérémonies chinoises, et que, par un décret d'un Empereur de la Chine de l'an de Jésus-Christ 1384, il fit défendre d'accorder à Confucius les honneurs divins. J'ai vu aussi avec plaisir que l'Archevêque de Manille et l'Evêque de Zébut, qui avait écrit au Pape contre les Jésuites du temps d'Urbain VIII, si je ne me trompe, avaient plus tard, lorsqu'ils furent mieux instruits des choses, écrit de nouveau pour retirer leurs plaintes.

» Mais le supplément nous donne des renseignements non moins curieux. Le récit de la conduite qu'a tenue à Péking le Cardinal, fait par un homme d'opinion contraire, et qui assurément n'est pas Jésuite, et cependant de grande autorité, présente beaucoup de vraisemblance. Je crois que l'Evêque Conon lui-même ne peut pas nier que le Cardinal n'ait point agi avec assez de circonspection et de respect dans ses rapports avec l'Empereur de la Chine. Je regarde en outre les deux décrets impériaux comme d'un très-grand poids, et je ne vois pas comment on peut récuser son témoignage ainsi que celui des principaux de la nation, lorsqu'il s'agit de la valeur des mots. En admettant donc que jusqu'alors on y eût attaché communément un autre sens, toujours est-il évident que cela n'a plus lieu aujourd'hui, que l'Empereur a donné la signification propre des cérémonies et le sens qu'on doit y chercher. »

Les Jésuites en Chine pensaient comme le philosophe allemand ; ils avaient conçu un plan hardi que l'unité d'action pouvait seule faire réussir ; ils tentaient une réforme insensible et graduelle dans les habitudes les plus intimes de ces peuples ; ils aspiraient à les régénérer sans violence, sans secousse, par la force même du principe chrétien. Des rivalités d'apostolat, des influences contradictoires se jetèrent à la traverse. La division se glissa parmi les Missionnaires, elle produisit dans le Céleste Empire de funestes conséquences ; en Europe, elle fit accuser l'Eglise universelle de s'engager dans une voie superstitieuse. L'Eglise, entre ces deux écueils, n'avait pas à hésiter : elle devait courir les chances d'une ruine plus ou moins prochaine des Chrétientés chinoises, ou accepter le double scandale né de ces querelles. Elle sacrifia l'incertain, et, le 25 septembre 1740, Clément XI condamna quelques-unes des cérémonies que les Jésuites regardaient comme indifférentes. A Rome, on ne jugeait pas les choses du même point de vue qu'à Péking. Le Général de la Société et les Pères de toutes les provinces, assemblés au mois de novembre 1744, se rendirent au Vatican pour protester, aux genoux de Clément, de leur inaltérable fidélité au Saint-Siège, et, en présence du Pontife, Michel-Ange Tamburini termina ainsi la déclaration de l'Ordre de Jésus : « Si cepen-

Leurs
fautes et
leur désobéissance
aux ordres du
Saint-Siège.

(1) *Leibnitii Opera*, t. vi, p. 161 (Genève, 1768).

dant il se trouvait à l'avenir quelqu'un parmi nous, en quelque endroit du monde que ce fût, ce qu'à Dieu ne plaise, qui eût d'autres sentiments, ou qui tint un autre langage, car la prudence des hommes ne peut assez ni prévenir ni empêcher de semblables événements dans une si grande multitude de sujets, le Général déclare, assure et proteste au nom de la Compagnie, qu'elle le réprouve dès à présent et le répudie; qu'il est digne de châtement, et ne peut être reconnu pour véritable et légitime enfant de la Compagnie de Jésus. »

Rien n'était plus explicite que ces paroles. Les Missionnaires auraient dû les adopter comme règle de conduite; ils cherchèrent à éluder par des subtilités la décision pontificale. Elle ne blâmait que certaines pratiques; ils se crurent autorisés à ne pas rejeter les autres. Quoique attachés du fond des entrailles à la Chaire de saint Pierre, on sent à leur résistance qu'il leur en coûte de renoncer à ces Chrétientés que leurs sueurs ont fécondées; ils désobéissent plutôt dans la forme que dans le fond. C'était une condition de vie ou de mort, et ils n'osaient pas abandonner aux ténèbres de l'idolâtrie les peuples qu'ils avaient eu l'espérance de ramener à l'Unité catholique. Le Pape ne prononçait pas sur toutes les cérémonies : ils se rattachèrent à cette dernière branche de salut. Ils pensèrent que leurs écrits, que leurs larmes convaincront ou fléchiraient le Saint-Siège. Il semblait leur entr'ouvrir une porte d'appel, ils s'y précipitèrent à corps perdu. Ce combat entre l'obéissance et l'accomplissement d'un devoir impérieux a sans doute quelque chose de respectable; mais les Jésuites, en s'efforçant de faire triompher leurs idées, oublièrent trop qu'il eût été plus glorieux de donner au monde un exemple de soumission aveugle que de raisonner ainsi leur dévouement. Ils se trouvaient en face d'une autorité qui a droit de faire incliner toutes les intelligences, et qui trace aux volontés humaines des bornes qu'il ne faut jamais franchir; ils lui disputèrent pied à pied le terrain.

Cependant Kang-Hi, en prince habile, refusa de laisser éterniser ces discussions. Dès 1706 il avait enjoint à tous les Missionnaires de ne rien enseigner contre les coutumes chinoises. Les uns obéirent à ce décret, les autres refusèrent de s'y soumettre, et prirent le parti de se cacher tout en poursuivant l'œuvre de leur apostolat. L'Empereur avait des instincts catholiques : il était à même de comparer les vertus et la science des Missionnaires avec les vices et l'ignorance superstitieuse des Bonzes; mais il ne voulait pas sacrifier la paix de son royaume au Christianisme. Il se contenta de fermer les yeux et de vivre dans l'intimité des Jésuites. Ces derniers entrevoyaient des calamités prochaines; ils espéraient les conjurer; mais la mort du Car-

dinal de Tournon, les moyens dilatoires qu'ils ne cessaient de mettre en œuvre portèrent le Pape à frapper un coup décisif. Le 49 mars 1715 la bulle *Ex illa die* aplanissait toutes les difficultés, elle allait au-devant de tous les subterfuges, et, en imposant un serment solennel aux Missionnaires, elle les forçait de rompre avec les cérémonies chinoises. Les Jésuites savaient qu'en adhérant à la formule prescrite par Clément XI ils signaient la ruine de la nouvelle Eglise : ils ne reculèrent pas devant ce sacrifice. Ils furent héroïques d'obéissance après avoir épuisé tous les palliatifs. Mais, à une semblable distance, le Saint-Siège désirait se rendre un compte exact de la position : Ambroise de Mezzabarba fut nommé Légat dans le Céleste Empire. Ce titre et cette mission devaient inquiéter Kang-Hi. Personne n'osait ouvrir à l'envoyé pontifical la route de Péking; le Père Lauréati, visiteur de la Chine, prend sur lui d'affronter la colère impériale. A force d'adresse, il obtint des mandarins de Canton de laisser passer Mezzabarba. Il le recommande au Père Joseph Pereyra, et le Nonce arrive dans la capitale. A cette nouvelle, Kang-Hi fait jeter dans les fers Lauréati et les mandarins qu'il a séduits. Mais le Légat demandait son audience : il fallait la lui accorder : ce fut Joseph Pereyra qui le présenta à l'Empereur. Le 30 mars 1724 Lauréati écrivait au Pape, et ce document est d'un haut intérêt dans la question. Le Jésuite s'exprime ainsi : « J'ose paraître une seconde fois prosterné aux pieds de Votre Sainteté pour lui rendre compte de l'accomplissement de mes devoirs et de l'état actuel des Missions dans ce pays; compte dont Votre Sainteté est peut-être déjà instruite par le Père Gianpiano, que l'Empereur a envoyé à Votre Sainteté par la voie de Russie.

» Après beaucoup de sollicitations de ma part, les mandarins permirent à Monseigneur le Légat apostolique de partir de Canton et d'avancer vers Péking sans attendre le consentement de l'Empereur et n'ayant été interrogé que fort superficiellement sur le but de son voyage. C'est par un effet de la divine Providence que les choses se sont passées ainsi; car si les questions et les réponses qui ont été faites à Péking eussent été faites à Canton, tout le monde convient que Monseigneur le Légat n'aurait jamais obtenu la permission d'entrer à Péking, et que les Missionnaires auraient reçu ordre de se retirer.

» Votre Légat, ayant été retenu auprès de Péking, n'oublia rien pour obtenir la permission de faire mettre à exécution les ordonnances apostoliques. Il fit les prières les plus instantes, il gémit beaucoup, il eut aussi beaucoup à souffrir, et il ne put rien obtenir, pas même par sa présence. Ses prières furent regardées comme un crime, ses larmes comme une injure et un mépris pour les lois et l'Empereur. S'il eût per-

sévère encore un jour à faire les mêmes demandes, ce jour aurait été le dernier pour la Mission. Nos Pères de Péking prièrent alors M. l'abbé Ripa de se joindre à eux pour aller tous ensemble chez l'Empereur, et le prier de concert de permettre que l'ordonnance de Votre Sainteté fût exécutée. M. l'abbé Ripa répondit, comme aurait répondu tout homme qui aurait connu le génie de cette cour, que cette démarche serait déplacée et ne convenait en aucune façon, parce qu'il ne la croyait propre qu'à irriter l'Empereur de plus en plus. Outre cela, Sa Majesté avait absolument défendu à nos Pères de se mêler de cette affaire, prétendant qu'elle ne pouvait être terminée que par elle-même et Votre Sainteté.

» Monseigneur votre Légat, voyant enfin l'état déplorable des affaires, qu'une ruine entière et très-prochaine menaçait, se servit d'un expédient très-prudent : il commença par exposer devant l'Empereur les articles que Votre Sainteté avait la bonté de permettre, en l'assurant que tout ce qu'il pouvait faire de plus, c'était de retourner vers Votre Sainteté pour lui rendre compte de ce que Sa Majesté voudrait bien lui dire touchant la véritable signification des rites, et de ce qu'il avait vu lui-même de la ferme résolution où était Sa Majesté de les soutenir, promettant de revenir ensuite en Chine avec les dernières réponses de Votre Sainteté.

» Ce moyen, employé à propos par Monseigneur le Légat, fit changer tout à coup la face des affaires, et on rendit alors tant d'honneurs à Votre Sainteté et à Monseigneur le Légat, qu'on en fut étonné à la cour et dans l'Empire. La modestie ne me permet pas de parler des mouvements que les Jésuites se donnèrent pour procurer ces grands honneurs.

» Monseigneur le Légat et les Missionnaires de sa suite se sont convaincus qu'il n'était pas vrai, comme ils l'avaient cru, que l'Empereur ne prît aucun intérêt aux rites du pays. Ils l'ont entendu parler sur ce sujet de la manière la plus claire et la plus précise, d'un ton et dans des termes si forts et si absolus qu'il paraissait être dans une espèce de frémissement de tout le corps; disposition, pour ce prince, absolument opposée à cette gravité qu'on voit toujours en lui, et qui lui est naturelle. Ils ont connu qu'il n'était point vrai que les Chrétiens pussent vivre tranquillement dans la Chine sans se conformer aux rites du pays. Ils savent que cet obstacle arrêta tout. Il y a actuellement neuf personnes du sang royal et plusieurs centaines d'hommes dans Péking qui désirent ardemment de recevoir le baptême, et un bien plus grand nombre encore qui voudraient s'approcher des Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie; et ils n'osent le faire ni les uns ni les autres, parce qu'il leur est impossible, disent-ils, de mettre en pratique l'ordonnance de Votre Sainteté. Ils ont connu que tous les Pères de la Société ne peuvent rien dans

cette affaire, parce que l'Empire peut se passer d'eux, mais ne peut pas également se passer de ses lois fondamentales. Ils attestent que tant s'en faut que l'Empereur soit athée, comme on a osé l'assurer par la plus imprudente des calomnies; ils l'ont entendu raisonner d'une manière très-juste et très-exacte sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence des Anges et sur l'essence et l'Unité du véritable Dieu. Ils avouèrent qu'ils lui ont entendu dire qu'il adorait avec le plus profond respect le même Dieu qu'on adore en Europe, et que c'était de ce même Dieu qu'il avait reçu le trône sur lequel il était assis. Ils ont connu ses pieuses dispositions à l'égard du bois sacré de la Croix, qu'il a demandé à Monseigneur le Légat; et ils savent que, voulant rendre à ce pieux trésor, qu'il a obtenu, le respect qui lui est dû, il désire de tout son cœur d'être instruit du culte précis dont il faut honorer cet instrument de notre salut.

» Qu'il me soit cependant permis de former ici, avec toute la modestie possible, quelques plaintes contre cet excellent Prélat. A quoi ont abouti toutes les connaissances qu'il avait acquises, et dont je viens de parler; puisqu'il a refusé d'appliquer aux maux qu'il connaissait le souverain remède qui était absolument nécessaire? Il a promis d'aller à Rome, d'y rapporter fidèlement ce qu'il avait vu et entendu; mais, en temporisant ainsi, les affaires dégrèssent. Il demeure néanmoins; mais l'Empereur fait de nouvelles défenses, plus pressantes que les premières, d'exercer les fonctions apostoliques; les oppositions de la part des mandarins sont toujours les mêmes; la haine des Gentils contre les Missionnaires se fortifie de plus en plus, et les difficultés de la part des Chrétiens ne font que se multiplier. Plusieurs d'entre eux retournent en arrière, il ne s'en fait que très-peu de nouveaux; et on peut dire que la Mission est entre les bras de la mort, abandonnée aux prises avec elle. Monseigneur le Légat craint, il dit qu'il a les mains liées; il assure qu'il mettrait la Mission en état de remplir ses fonctions s'il croyait pouvoir le faire. Ce n'est donc que de Votre Sainteté, très-Saint-Père, que nous devons attendre notre salut; car ce serait inutilement qu'on l'attendrait de tout autre que de ceux qui tiennent la place du Sauveur même.

» Monseigneur le Légat pria l'Empereur d'avoir pitié des Missionnaires. — Et pourquoi êtes-vous sans compassion vous-même pour mes sujets chinois? lui répondit l'Empereur. Cette réponse de Sa Majesté fit couler des larmes de bien des gens; mais ces larmes furent inutiles et sans fruit. Mais celles que Votre Sainteté répandra, qui seront l'expression de votre tendresse et de votre compassion, auront plus d'effet : semblables à celles que Jésus-Christ répandit pour ressusciter le Lazare, elles produiront la vie et le salut. »

La mission pacificatrice de Mezzabarba , les concessions que , sur les lieux , il avait cru devoir faire en dehors du décret pontifical , concessions que , par la bulle *Ex quo singulari* , Benoît XIV annula en 1742 , tout tendait à raviver les querelles. Le Légat autorisait ce que le Pape avait prohibé , on se retrancha derrière ce rempart inespéré ; les Missionnaires reprirent les hostilités et leur apostolat. Le 20 décembre 1722 , Kang-Hi mourut ; le premier soin de Yong-Tching , son héritier , fut de proscrire de tout l'Empire les lois et le culte de l'Eglise catholique. Les Pères Parrenin , Gaubil , Maillac , Bouvet , Jartoux , Régis , du Tartre , Henderer , Domange , d'Entrecolles , Jacques Suarez , Kœgler , Magailhens , Slavischek , de Rezende , Contancin , Chaliér , Hervieu , Prémare , Staidlin et Porquet , qui , comme les autres Jésuites , étaient protégés par leur savoir , essaient d'adoucir les ordres de persécution ; l'Empereur déclare que ces mesures rigoureuses lui sont imposées par les exigences des mandarins de ses provinces et par le peuple , qui croit sa religion en péril. Pendant dix ans , les disciples de Loyola , dont , ainsi que son père Kang-Hi , il respecte les talents , luttent pour faire casser les décrets d'intolérance ; l'Empereur résiste à leurs supplications. Il a des princes de sa famille qui ont embrassé le Christianisme et qui ne transigent pas avec leur Foi ; il les exile , il les dépouille de leurs dignités , il les menace de la mort la plus cruelle. Les Néophytes de sang impérial acceptent , ainsi que les autres Catéchumènes , toutes les conséquences du principe chrétien , et , sans se plaindre , ils subissent la destinée qu'ils ont conquise. Les Missionnaires de tous les Ordres sont relégués à Macao , les Jésuites seuls trouvent grâce aux yeux de Yong-Tching ; mais ce n'est pas leur qualité de prêtres qui a suspendu sa colère. L'Empereur estime l'érudition , il aime la personne des Jésuites ; ils dressent la carte géographique de la Chine ; ils développent l'amour des sciences exactes ; ils lui rendent d'importants services dans la législation et dans l'astronomie ; ils sont ses négociateurs avec le czar Pierre I^{er}. Yong-Tching les comble d'honneurs en public ; lui et ses mandarins mettent en secret toutes sortes d'entraves à leur ministère. Dans les villes principales , à Péking , à Canton , à Nankin , les Pères ont fondé des maisons pour recueillir les enfants chinois exposés. Ces enfants sont abandonnés par leurs familles , ils en rencontrent une dans la Compagnie de Jésus. La Compagnie les arrache à la mort , elle les élève , elle les instruit , et les Chinois , qui ne peuvent s'expliquer un pareil dévouement , se prennent à l'admirer , tout en laissant à la loi le soin de poursuivre une humanité qui accuse leur barbarie. Cette singulière position est ainsi appréciée par le Père Gaubil ; le 6 octobre 1726

Mort de
Kang-Hi.

Yong-
Tching,
son suc-
cesseur,
proscrit
le Chris-
tianis-
me.

Les
Jésuites
sont , à
cause de
leur
science,
exceptés
des me-
sures de
proscrip-
tion.

il mande de Péking , au Père Maignan , à Paris :

« Les Jésuites ont ici trois grandes églises ; ils baptisent par an trois mille petits enfants exposés. Autant que je puis conjecturer par les confessions et les communions , il y a ici trois mille Chrétiens , qui fréquentent les Sacraments , et il y a bien quatre mille Chrétiennes. Dans ce nombre , il n'y a que quatre ou cinq petits mandarins , deux ou trois lettrés , le reste est composé de pauvres gens. Je ne sais pas bien le nombre des lettrés et des mandarins qui , étant Chrétiens , ne fréquentent pas les Sacraments , et je ne vois pas trop comment , dans ces circonstances , un mandarin ou un lettré peut le faire et observer les décrets de Notre Saint-Père le Pape. Les princes chrétiens dont vous avez su la ferveur et les malheurs , deux autres princes qui sont ici ont renoncé à leurs charges et à leurs emplois pour vivre en Chrétiens. Ainsi on ne baptise que de pauvres gens ; les lettrés et gens en place qui voudraient se faire Chrétiens nous quittent dès que nous leur publions les décrets , même avec les permissions que laissa M. le patriarche Mezzabarba. L'Empereur n'aime pas la Religion ; les grands et les princes nous fuient par cette raison : Nous ne paraissions au palais que rarement. L'Empereur a besoin de nous pour le tribunal des mathématiques , pour les affaires des Moscovites et pour les instruments et autres choses qui viennent d'Europe. Il appréhende que , s'il nous chasse d'ici et de Canton , les marchands ne viennent plus à Canton ; voilà pourquoi il nous souffre encore ici et à Canton , et nous fait même de temps en temps quelques grâces et honneurs extraordinaires. En un mot , nous lui sommes suspects , mille ennemis secrets lui parlent contre nous. Les disputes passées , les légations des deux patriarches , l'idée généralement répandue que nous n'avons point d'obéissance filiale , et que nous n'avons rien de fixe dans nos lois , tout cela rend aujourd'hui les Missionnaires méprisables ; et si nous sommes dans cet état trois ou quatre ans de suite , c'en est fait , mon Révérend Père , la Religion est ici perdue , et perdue sans ressource.

» Tandis que nous serons ici et à Canton on pourra secourir les Chrétiens de ces deux provinces. Dans les seules villes de Chang-Nan et de Song-Kiang il y a plus de cent mille Chrétiens , c'est dans la province de Nanking ; ces Chrétiens font des efforts , et ils ont obtenu secrètement des mandarins de laisser encore deux ou trois Jésuites portugais : outre cela deux Jésuites-Prêtres chinois courent les Chrétiens de Nanking. Les Pères Henderer , Porquet et Jacquemin soutiennent encore les Chrétiens qu'ils ont dans le Tsiang-Lang , dans le Nanking et dans l'île de Tsim-Kim. Si ces Pères pourront longtemps les soutenir , c'est , mon Révérend Père , ce qu'il est difficile de savoir. Les Chré-

tiétés de Chamsi et Cherosi sont secourues par un Jésuite chinois et quatre Français cachés, celles du Hou-Kang par un ecclésiastique chinois et un Jésuite portugais cachés, et nous y allons prendre des mesures sûres pour y secourir la belle Mission du Père Domange, Jésuite français, dans le Hou-Ang et le Hou-Kang. Les Chrétientés de Kiang-Si ont jusqu'ici été secourues. Cinq Dominicains sont cachés dans le Fo-Kien. On espère pouvoir secourir les Chrétiens du Chang-Lang. Les Chrétientés de Tartarie sont et seront sans secours, et on ne voit aucun jour pour y remédier. Les Propagandistes se disposent à secourir le Suen-Hoa. Mais, hélas ! mon Révérend Père, une seule accusation portée à l'Empereur contre un Missionnaire caché est capable de perdre tout ; si on nous chasse de Péking, tout est perdu. Dans le Kang-Si, il n'y a que très-peu de Chrétiens. Dans le Yun-nan et le Queih-Lan, il n'y a point de Chrétientés formées. Je ne crois pas qu'en Chine et en Tartarie il y ait plus de trois cent mille Chrétiens. En Tartarie, il n'y en a pas plus de cinq à six mille. Il est inutile de vous remplir le cœur d'amertume en vous assurant que, sans les disputes passées, il y aurait bien quatre à cinq millions de Chrétiens en Chine.

« Les Jésuites français ont entrepris d'établir à Canton la bonne œuvre de baptiser les petits enfants exposés. Le Père du Bodin, saint Missionnaire, avance bien cette bonne œuvre, et je crois bien que, depuis deux ans, on a baptisé là deux mille cinq cents enfants qui sont allés au ciel. Sans la persécution on aurait établi cette bonne œuvre dans plusieurs grandes villes, et, dans peu d'années, on aurait envoyé par an dans le ciel plus de vingt mille petits enfants. »

Gaubil entre ici dans le détail des persécutions qui attendent les Missionnaires et leurs Néophytes, il proteste surtout contre les inculpations dont la Compagnie de Jésus est l'objet relativement aux cérémonies chinoises ; puis il termine ainsi sa lettre : « Pardonnez-moi, mon Révérend Père, ces points mal dirigés qu'une mauvaise plume écrit. J'ai mille choses à faire, et je suis accablé de la plus vive douleur. Du reste, je suis plein de santé et de force. Outre le chinois, j'ai assez appris de tartare, et, avec un peu d'exercice, j'espère être utile de ce côté-là. Selon l'ordre de mes supérieurs, je communique à messieurs de l'Académie plusieurs observations astronomiques, et à d'autres savants ce que je trouve de plus curieux et de plus important dans l'histoire chinoise et dans la vieille astronomie de cette nation. Mais, dans le fond, je ne fais tout cela que par obéissance et à contre-cœur, et j'abandonne tout cela avec plaisir pour baptiser, confesser et communier, et surtout pour instruire les fidèles et les Gentils. On fait peu de chose, mais il s'agit de se mettre en état de bien faire. »

C'était par obéissance, à contre-cœur, que lo Jésuite correspondait avec l'Académie des sciences de Paris et celle de Pétersbourg, qui, toutes deux, s'honoraient de l'admettre dans leur sein ; il n'était pas venu en Chine pour conquérir une gloire mondaine, il ne songeait qu'à instruire les pauvres et les ignorants. Le 26 novembre 1728, écrivant de Péking au Père Etienne Souciet, Gaubil révèle dans la simplicité de ses ambitions le fruit qu'il espère de ses travaux littéraires : « Je sais, dit-il à Souciet, que Votre Révérence est pleine de zèle, et les objets n'en manquent pas. Je vous prie d'envisager en particulier la bonne œuvre des petits enfants exposés d'ici et de Canton. Rien de plus beau, et je m'estimerais bien heureux si, par ce que je vous envoie, vous pouviez avoir occasion de faire bien connaître à des gens puissants l'importance de la bonne œuvre. J'en ai écrit à bien des personnes, et je ne sais si cela a été avec succès. »

Parrenin, qui exerçait les fonctions de grand mandarin, et qui, médiateur entre les Russes et les Chinois, se voyait comblé de faveurs de Pierre-le-Grand ; Bouvet, le géographe impérial, rivalisaient de zèle avec le Père Gaubil : comme lui, ils faisaient servir la science à capter les bonnes grâces du Prince. La faveur, si dignement acquise, tournait au profit de l'humanité ; ils s'échappaient du palais pour visiter les indigents et pour secourir l'enfance. La charité était la plus chère de leurs occupations ; la gloire scientifique, qui leur venait de surcroît, ne les touchait qu'au point de vue de leurs bonnes œuvres. Cependant, s'il faut en croire Abel de Résumat, juge compétent en pareille matière, cette gloire retentit au loin. « Envoyé à la Chine en 1723, Gaubil, ainsi parle l'orientaliste ¹, se mit dès lors à étudier les langues chinoise et mandchoue. Il y fit de si grands progrès que, suivant le Père Amiot, les docteurs chinois eux-mêmes trouvaient à s'instruire avec lui. Ces graves et orgueilleux lettrés étaient dans le plus grand étonnement de voir cet homme, venu de l'extrémité du monde, leur développer les endroits les plus difficiles des King, leur faire le parallèle de la doctrine des anciens avec celle des temps postérieurs... et cela avec une clarté, une aisance, une facilité qui les contraignaient d'avouer que la science chinoise de ce docteur européen surpassait de beaucoup la leur. Ces études, qu'on croit capables d'absorber la vie d'un homme, ne suffisaient pas encore à l'esprit infatigable du Missionnaire. Les devoirs de son état, qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences et principalement l'astronomie, dont il occupait toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir.

» Gaubil fut bientôt distingué et nommé par l'Empereur interprète des Européens que la cour

Jugement
d'Abel de
Résumat
sur
Gaubil.

(1) Biographie universelle, article Gaubil.

chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme Missionnaires. Le Père Parrenin, qui avait la direction du collège des jeunes Mandchoux, étant venu à mourir, le Père Gaubil fut choisi pour lui succéder. Il fut de plus interprète pour le latin et le tartare, charge que les relations établies entre la Russie et la Chine ont rendue très-importante. Traduire du latin en mandchou, du mandchou ou du chinois en latin; faire concorder les idiomes les plus disparates que l'esprit humain ait créés; écrire, parler, composer, rédiger, au milieu des hommes les plus amis de l'exactitude et les plus attachés aux minuties de leur langue et de leur écriture; s'acquitter de tous ces devoirs, à toute heure, sans préparation, devant les ministres, devant l'Empereur lui-même; demeurer exposé aux malentendus qui ne peuvent manquer d'avoir lieu entre les Russes et les Chinois, surmonter toutes ces difficultés pendant plus de trente années, et mériter de toutes parts l'estime et l'admiration les mieux fondées, voilà l'un des titres du Père Gaubil à la gloire. Cet illustre Missionnaire nous en présente bien d'autres encore. On a peine à concevoir où il pouvait trouver le temps que doit lui avoir demandé la composition de ses ouvrages, presque tous complets et profonds, et roulant sur les matières les plus épineuses ¹. »

Travaux
des
pères.

Les travaux des Jésuites étaient immenses, les Académies d'Europe s'en emparaient; on arrêta leurs idées et leurs découvertes au passage, on se les appropriait, et l'on n'honorait même pas d'un souvenir de reconnaissance le Missionnaire obscur qui consacrait sa vie à glorifier la charité et la science. Ils savaient que tel était le prix réservé à leurs labeurs; ils les continuaient néanmoins, et Gaubil écrivait encore au Père Soucier: « Dans les circonstances, c'est beaucoup que messieurs de l'Observatoire vous aient aidé dans la fabrique et l'épreuve des réticules, micromètres, lunettes, etc., qu'ils aient examiné les observations, qu'ils pensent à en profiter. Je ne m'embarrasse nullement qu'ils me nomment ou non, mais je souhaite qu'on sache que cela vient des Jésuites français que le Roi entretient à la Chine. Cela est du reste pour le bien commun, et je ne fais nul cas du petit honneur qui pourrait m'en revenir. De tous les Missionnaires, je suis celui qui mérite le moins d'être honoré. »

Ces sentiments sont ceux de tous les Pères; Dieu et l'humanité passent bien avant la science, mais déjà ils comprennent que leur œuvre est condamnée à la stérilité. Pensant que les con-

troverses sur les cérémonies chinoises avaient frappé le Christianisme au cœur, ils cherchèrent seulement à éloigner sa chute. Dans cette intention, ils se rendirent plus indispensables que jamais. La mort de Yong-Tching et l'avènement de Kiang-Loung au trône n'affaiblirent point la puissance qu'ils s'étaient créée. On les repoussait comme prêtres catholiques, ils se faisaient accepter comme astronomes, mathématiciens, annalistes, géographes, médecins, peintres et horlogers. En 1737, dans la seconde année du règne de Kiang-Loung, les Jésuites ont sauvé un grand nombre d'enfants exposés. Le tribunal des crimes est saisi de cette accusation; il punit ces coupables de bienfaisance. Les Pères Kögler et Parrenin interviennent, leurs sollicitations restent sans effet; celles du frère Castiglione, peintre, dont l'Empereur aime le talent, furent plus heureuses. Mais, le 27 septembre 1744, Parrenin mourut, et treize jours après, le Père Châlier, écrivant au Père Verchère, Provincial de Lyon, déplorait en ces termes le nouveau malheur des Chrétientés chinoises: « Cette Mission vient de faire une perte qui nous est et nous sera longtemps infiniment sensible. La mort nous a enlevé le Père Parrenin dans la soixante-dix-septième année de son âge et dans la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie. Il semble que, par une providence particulière, Dieu l'avait formé pour être dans des temps très-difficiles le soutien et l'âme de cette Mission; il avait réuni dans sa personne les qualités de corps et d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais donné à la Chine: une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avait apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multiplicité de connaissances que les voyages qu'il a faits et les occupations qu'il a eues semblent ne pouvoir permettre de trouver réunies dans un même sujet. »

Cependant, Benoît XIV avait senti la nécessité de mettre un terme aux querelles sur les cérémonies chinoises et les rites malabares. Le 14 juillet 1742 et le 12 septembre 1744, le Pape, par ses bulles *Ex quo singulari* et *Omnium sollicitudinum*, résolvait tous les doutes, tranchait toutes les difficultés et sacrifiait l'incertain au certain, les espérances de l'avenir aux réalités du présent. Les Jésuites du Maduré n'avaient pas attendu la bulle de Benoît XIV pour obéir au Saint-Siège, et, le 22 décembre 1735, les Pères Legac, de Montalembert, Turpin et Vicary renrirent à Dumas, gouverneur de Pondichéry, une adhésion ainsi conçue: « Nous soussignés déclarons que nous recevons très-volontiers le décret de Notre Saint Père

(1) Le père Gaubil a publié un *Traité historique et critique de l'Astronomie chinoise*, la traduction de Chou-King, l'ouvrage qui, selon Abel de Rémusat, fait le plus d'honneur au Père. L'*Histoire de Gentchisin* et de toute la dynastie des Mongoux est encore, d'après Rémusat, un ouvrage qui eût suffi à la réputation d'un autre écrivain.

Clément XII, que nous le garderons purement et simplement et que nous le ferons observer dans nos Missions. » En 1744, les Jésuites de la Chine et des Indes avaient fait séparément la même déclaration; mais la distance des lieux et la difficulté des communications retardèrent l'arrivée de ces lettres à Rome, et Benoît XIV leur adressa ces reproches : « Après la bulle *Ex illa die*, par laquelle Clément XI croyait avoir mis fin aux disputes, il semblait juste et convenable que ceux qui font profession spéciale d'obéissance au Saint-Siège se soumissent avec humilité et simplicité à cet arrêt solennel, et l'on ne devait pas s'attendre à les voir créer de nouveaux obstacles. Cependant des hommes désobéissants et pointilleux pensèrent pouvoir éluder les prescriptions de la bulle, par cette raison qu'elle portait en titre le mot de précepte ¹, et qu'elle n'avait point, par conséquent, la force d'une loi immuable, mais seulement d'un précepte positif ecclésiastique, ou bien encore parce qu'elle aurait été infirmée par certaines permissions qu'aurait données le Patriarche d'Alexandrie, Ambroise Mezzabarba, lorsqu'il remplissait, dans ce pays, les fonctions et de commissaire et de visiteur apostolique. »

En face de cette sentence qui, à mots couverts, ne les ménageait pas, les Jésuites ne firent entendre aucune plainte; ils se soumirent sans distinction, sans réserves aucunes, et de l'Asie ainsi que de l'Europe il ne s'éleva qu'un cri d'obéissance. Quelques Pères avaient pu jusqu'alors s'attacher à leurs idées et se faire une arme de l'hésitation du Saint-Siège à condamner leurs doctrines; le bien relatif de l'Eglise amnistiait à leurs yeux une résistance conditionnelle. La Chaire apostolique avait parlé; de Péking et de Macao, de Su-Cheu et de Méliapour, du Maduré et de la côte de la Pêcherie, de la Cochinchine et de Siam, du Malabar et de Goa, tous acceptèrent la décision comme règle de leur foi et de leur conduite; du fond des déserts et des forêts, du haut des montagnes les plus inaccessibles, ils adhérèrent de cœur et d'esprit aux décrets de Benoît XIV. Ils avaient combattu tant que le champ-clos leur avait été ouvert : le Saint-Siège blâmait et réprouvait cette lutte si sainte même dans ses coupables rébellions; les Jésuites déposèrent les armes, ils ne les reprirent jamais.

Ainsi qu'ils l'avaient prévu, leur déférence au jugement pontifical fut le signal de la chute du Christianisme sur les bords du fleuve Jaune et du Gange. Les Missionnaires furent emprisonnés, proscrits ou voués à la mort. La persécution commença dans le Fo-kien; les Pères Hervieu, Chalier, Beuth et de Saint-André en

furent les premières victimes; elle s'étendit comme un vaste incendie; bientôt les Pères Dugad et Des Roberts dans le Hou-Kang, le Père Neuviale dans les montagnes, Tristan de Athémis et Joseph Henriquez à Sou-Tcheou-Fou périrent dans les supplices ou cachés dans les bois. Les mandarins des provinces, stimulés par les bonzes, s'associèrent partout à cette réaction; mais à Péking, l'Empereur, qui sait les services rendus par les Jésuites, laisse, en faveur de ses astronomes et de ses négociateurs, reposer les lois de bannissement. Le Christianisme expirait à la Chine dans un suprême combat; les Jésuites, pour conserver quelque germe de Foi, le plaçaient sous la sauvegarde des sciences.

Honorés des faveurs impériales comme lettrés, maudits comme prêtres catholiques, ils se conformèrent à la condition qui leur était faite. Le Père de Ventavon résidait à la cour en qualité de mécanicien de l'Empereur; les frères Castiglione et Attiret étaient ses peintres de prédilection; le Père Hallerstein se voyait placé à la tête du tribunal des mathématiques. Les uns créaient des horloges avec des figures mouvantes, les autres demandaient aux beaux-arts ou à l'industrie quelques inventions dignes de plaire à Kiang-Loung; tous se mettaient l'esprit à la torture pour détourner l'orage qui grondait sur la tête des Chrétiens. Le Père Michel Benoît appliquait les lois de l'hydraulique. L'eau jaillissante, dont l'art n'était pas encore connu en Chine, excita les applaudissements du Prince et de sa cour. Il voulut multiplier ce prodige dans ses jardins; Benoît fut chargé de la direction des travaux. Ils lui offraient une occasion de voir fréquemment l'Empereur, de combattre ses préjugés sur le Christianisme et sur les Européens; le Jésuite se met à l'œuvre. Ce n'est pas la seule tâche à laquelle il se condamne dans un intérêt religieux; il étudie la manière de graver au burin et à l'eau-forte, il élève des artistes; il imagine des presses en taille-douce; il initie Kian-Loung à l'usage du télescope à réflexion et au mystère de la machine pneumatique. Le 23 octobre 1774, le Père Benoît succombe sous tant de fatigues. Artiste pendant le jour, afin de pouvoir, pendant la nuit, fortifier la persévérance de ses Catéchumènes, il meurt emportant les regrets de l'Empereur et ceux des Jésuites. Les Pères de Rocha et Sichelbart furent avec lui les dernières colonnes de cette Chrétienté; les Missionnaires s'épuisèrent dans de généreux mais stériles efforts, tandis qu'au Tong-King, dans le Maduré, en Cochinchine et dans l'Indostan les Pères Alvarès, Cratz, d'Abreu et d'A-cunha tombaient sous le sabre des bourreaux, et que les autres, errants ou abandonnés, voyaient s'écrouler leurs églises comme au même moment la Compagnie de Jésus disparaissait en Europe.

(1) On peut se dispenser d'un précepte positif ecclésiastique quand il y a danger de la vie, de l'honneur, ou perte de la fortune, pourvu qu'il n'y ait pas mépris du précepte. On ne se dispense jamais d'une loi immuable, parce qu'elle défend des choses mauvaises en soi.

De tout ce que les Missionnaires de la Compagnie de Jésus avaient entrepris et réalisé de bien à la Chine, et il ne resta plus au bout de quelques années qu'un petit nombre de Chrétiens dont d'autres prêtres catholiques se chargèrent de vivifier la foi. Les Lazaristes acceptèrent cette tâche; ils firent tous leurs efforts pour féconder le Christianisme au cœur de ces populations, mais peu à peu les souvenirs de la Religion s'évanouirent avec celui des hommes qui l'avaient implantée. Les monuments, les tombeaux eux-mêmes disparurent sous la main du temps, et, le 12 octobre 1835, M. l'abbé Mouly, de la Congrégation de Saint-Lazare et Missionnaire apostolique, constatait cette dégradation. Après avoir dépeint à son supérieur général les lieux où habitèrent, où furent ensevelis les plus célèbres Jésuites, M. Mouly s'exprime ainsi :

« Cette même salle était autrefois ornée d'un grand nombre de portraits de Pères Jésuites, mais ils disparurent au milieu des désastres de la persécution. Deux seuls ont échappé et s'y trouvent encore, celui du Père Parrenin et celui du Père Bourgeois; ils sont placés aux deux côtés d'une longue épitaphe écrite par le révérend Père Amyot, au nom de tous ses confrères, lorsqu'ils apprirent la dissolution de leur illustre Société, en 1774. Quoique je ne sois pas naturellement très-sensible, mon cœur fut profondément ému, et mes larmes coulèrent en abondance, à la simple lecture de cette épitaphe. Elle est écrite sur un papier fort,

collé sur bois. Malheureusement le temps et l'humidité en ont fait disparaître près de trois lignes. Le Portrait du Père Amyot était autrefois placé au-dessous de cette épitaphe. Voici tout ce qu'on peut lire :

IN NOMINE JESU :
AMEN.
INCONCUSSA
DIU, TANDEM
TOT VICTA PROCELLIS, OCCU-
BUI.
STA, VIATOR, ET
LEGE :

Atque humanarum inconstantiam rerum paulisper
Tecum reputa. Hic jacent Missionarii Galli, ex
Illa, dum viverent, celeberrima Societate quæ
Ubique locorum genuinum veri Dei cultum
Docuit et promovit; quæ Jesum, a quo nomen
Accepit, in omnibus, quantum patitur humana
Imbecillitas, proprius imitatur inter labores et
Ærummas.

¶ Nos, Josephus Maria Amyot,
Cæterique ex eadem Societati Missionarii
Galli, dum Pekini Sinarum, sub auspiciis
Et tutelæ Tartaro-Sinici monarchæ,
Obtutu scientiæ et artium, rem
Divinam adhuc promovemus; dum in ipso
Imperiali palatio, tot inter inanium
Delubra decorum, præfulget adhuc Gallicana
Nostra Ecclesia: heu! ad ultimum vitæ diem
Tacite suspirantes, hoc fraternæ pietatis
Monumentum fœrales inter luctus posuimus.
Abi, viator, congratulare mortuis,
Condole vivis, ora pro omnibus, mirare et
Tace.

(I) Voici les mots effacés qui ont été trouvés dans les archives de messieurs de Saint-Lazare, à Paris.

Virtus excoluit, proximum juvit, et
Omnia omnibus facta, ut omnes lucrificeret,
Per duo et amplius secula quibus floruit, suos
Dedit Ecclesiæ martyres et confessores.

CHAPITRE XXXIII.

Les réductions du Paraguay et le Père de Rada. — Le Père Pastor chez les Mataguayos. — Système militaire des Jésuites. — Le Père Solinas et don Zaraté périssent sous les coups des sauvages. — Les Tobas et les Mocobis. — La Réduction de Tarija et le Père de Arcé. — Réductions des Chiquites. — Les Jésuites du Paraguay fidèles à Philippe V. — L'isolement des néophytes favorable à la monarchie. — Les Pères Cavallero, Machoni et Yegros. — Martyre de plusieurs Pères et néophytes. — Comment les Jésuites vengent toutes ces morts. — Don Joseph de Antequera cherche à entraîner dans son parti les Chrétiens du Paraguay. — Les Jésuites en face de l'insurrection. — Antequera, condamné à mort, les appelle à son secours. — La révolte continue. — Les Néophytes la compriment. — Philippe V favorise le développement des Réductions. — Le Père Lizardi et ses travaux. — Le Père Castanarez. — Le Père Yegros et les Tobatines. — Les Pampas et les Tuelchès. — Le Père Quiroga aux Terres-Magellaniques. — Le Père Baraze et les Moxes. — Il est tué par les Baures. — Le fleuve des Amazones et les Missionnaires. — Le Père Vieira au Maragnon. — Il prêche l'émancipation des esclaves. — Le Jésuite pacificateur entre les Sauvages et les Portugais. — Les Pères accusés de domination. — Décret du roi de Portugal. — Douze Jésuites massacrés sur le Xingu. — Leurs Collèges aux rives du Maragnon. — Les Jésuites persécutés par les marchands. — Le Père Richler égorgé par les Xiberos. — La persécution des marchands prépare l'expulsion des Jésuites du Portugal. — Le Père Arlet chez les Camisiens. — Les Jésuites en Californie. — Robertson et Humboldt. — Le Père Sepp chez les Tsharos. — Les Pères Lombard et Ramette à la Guyane. — Les Jésuites aux Antilles. — Le Père de La Borde et les Anglais. — Les Nègres protégés par les Jésuites. — Leur apostolat en Guinée et au Congo. — Ils créent une Société des naufrages. — Les Jésuites au Canada. — Situation des Missions. — La Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre continuent la vieille lutte d'Europe. — Les Iroquois alliés des Anglais. — Vie des Jésuites parmi les tribus. — Mort du Père Marquette. — Les Jésuites chez les Illinois. — Le Père Gravier. — Barbé-Marbois et Chateaubriand. — La Réduction de Lorette. — Les Pères négocient la paix entre les Hurons et les Iroquois. — Les Anglais excitent les Iroquois à la débauche. — Les Jésuites chez les Iroquois. — Leurs souffrances. — Les Abénakis français par conviction. — Les Anglais égorgent le Père Rasle. — Pontias et les Ottonais. — Le Père du Rhu fonde une Chrétienté à l'embouchure du Mississipi. — Les Jésuites sur l'Ohio. — Les robes noires et la tribu des Ottawas. — Conclusion des Missions.

On sait par quelle industrieuse patience les Jésuites firent des hommes et des Chrétiens de toutes les tribus dispersées sur le bord des fleuves ou errant dans les montagnes de l'Amérique. Ils y fondèrent d'innombrables Missions ; les empires les plus florissants, les continents les plus déserts, les îles les plus éloignées, tout est devenu par eux la conquête de la Croix. Il reste à examiner si, dans l'administration de tant de peuples que le dévouement catholique civilisa, le miracle s'est perpétué, et si les Jésuites ont maintenu et consolidé l'œuvre de leurs prédécesseurs.

Ceux du Paraguay avaient enfin ménagé une trêve de six ans entre les indigènes et les Espagnols ; cette trêve leur permettait de se reconnaître au milieu des événements. Le Père André de Rada, provincial du Pérou, nommé visiteur des Réductions, devait rechercher les causes des dissentiments entre Don Bernardin de Cardenas, évêque de l'Assomption, et la Compagnie de Jésus. Le nom de ce Missionnaire avait traversé les mers, et quand la mort le surprit quelques années après au Collège impérial de Madrid,

dont il était recteur, l'Espagne entière s'associa au deuil de l'Institut. Rada avait épuisé ses forces dans les Missions ; il consacra ses derniers jours à servir les malades dans les hospices, où une fièvre contagieuse s'était déclarée. Il succomba ; le respect que ses vertus inspiraient fut si grand, que le cardinal d'Aragon, archevêque de Tolède, le Conseil royal des Indes et les officiers supérieurs de l'armée se disputèrent le dangereux honneur de le porter au tombeau. Rada parcourut en détail cette république chrétienne, le nouvel évêque de l'Assomption, Gabriel de Guillestigni, en fit autant de son côté ; tous deux, mus par le même sentiment d'équité, rendirent au roi d'Espagne et au Général de l'Ordre un compte favorable de la situation des choses.

Peu de temps après, en 1668, le Père Juan Pastor faisait une nouvelle tentative sur le Chaco. A deux reprises différentes, il avait essayé d'y répandre la Foi ; les sauvages le repoussèrent. Mais ces échecs ne servirent qu'à le fortifier dans son projet. Avec deux Jésuites pour toute escorte, il pénétra chez les Mataguayos. Il est accueilli

Le père
Pastor
chez les
Monta-
guayos.

sans colère ; bientôt les sauvages conspirent contre ses jours. Afin de ne pas les charger d'un crime qui rendrait impossible l'introduction de l'Evangile dans leur pays, les Missionnaires se déborent à une mort qu'ils envient. En 1674, une réduction fut commencée près d'Esteco. Les Pères Altamirano et Barthélemy Diaz la gouvernèrent ; mais, ce n'était pas assez d'avoir créé la Réduction, il fallait la peupler, et les Sauvages s'opiniâtraient à vivre de cette vie nomade à laquelle on les appelait à renoncer. Les Néophytes des Réductions étaient ouvriers et soldats. Ils élevaient des villes ; ils marchaient à l'avant-garde de l'armée ; ils construisaient des citadelles et des ports ; ils défendaient le drapeau que l'Espagne confiait à leur fidélité éprouvée. De ces travaux et de ces périls, les Néophytes ne retiraient aucun salaire. Les Jésuites n'avaient pas voulu les habituer à vendre leur sang ou leurs bras à la patrie qui les adoptait, et au Roi qui les protégeait. Le commerce, l'industrie, l'agriculture fournissaient au delà de leurs besoins et de ceux de leurs familles ; dans la pensée des Missionnaires, il ne fallait pas donner aux Chrétiens des idées de cupidité.

Vingt années s'écoulèrent dans ces alternatives de bons et de mauvais succès ; mais, en 1683, sous le provincialat de Thomas de Baeza, les Pères Diégo Ruiz et Antoine Solinas risquèrent encore une incursion dans le Chaco. Cette terre semblait se fermer à l'Evangile ; les Jésuites s'obstinaient à la féconder de leurs sueurs ; ils avaient fini par faire comprendre aux gouverneurs de Rio de la Plata et aux rois d'Espagne que la porte du Chaco ne s'ouvrait jamais par la force ou par la crainte, et que ses habitants ne se soumettraient qu'après avoir appris à obéir par la connaissance de Dieu. Ce n'était donc pas des soldats qu'il importait de lancer dans le Chaco, mais des apôtres. Fernand de Luna et Nicolas Ulloa, l'un gouverneur et l'autre évêque de Tucuman, cédèrent à ces observations ; les deux Jésuites furent chargés de la Mission. Le 20 avril 1683, ils partent de Jujuy, accompagnés de Pedro Ortiz de Zaraté, pieux ecclésiastique aspirant à la couronne du martyre. Ils franchissent la montagne du Chaco ; puis, dans les plaines de Ledesma, ils voient accourir à leur rencontre le Cacique des Oyatás, qui, avec sa tribu et une partie de celles de Tobas et de Tanos, s'offre pour entrer en réduction. On en établit une sous le titre de Saint-Raphaël. Quatre cents familles la composèrent ; l'hiver approchait, il allait intercepter les communications avec le Tucuman. Le Père Ruiz se décide à s'y rendre pour ne pas laisser sa nouvelle colonie en proie à la famine. Il part, son retour est annoncé. Les Missionnaires et les Catéchumènes s'avancent à quelques lieues de Saint-Raphaël, afin de saluer son arrivée, lorsque, le 17 mars 1686, ils sont assaillis par une multitude de Sauvages campés

dans une forêt voisine. Solinas et don Zaraté périssent sous les flèches ou sous le macanas ; leurs Néophytes partagent le même sort.

La trahison des Tobas et des Mocobis n'intimida point les Jésuites. Ils se savaient destinés à toutes les perfidies et à tous les supplices ; ils n'en continuaient pas moins leur apostolat. Pour les préserver de ces embûches, le roi d'Espagne veut en vain les faire escorter par ses troupes ; les Missionnaires sentent que la force est inutile. Elle exaspérera les Sauvages, que le Christianisme effraie encore moins que la servitude. Ceux qui ont apprécié le dévouement des Pères ne sont pas éloignés d'embrasser leur croyance ; mais, comme les plus opiniâtres, ils ne veulent pas que le prêtre catholique vienne à eux sous la protection des Espagnols.

Une cité a été fondée dans la vallée de Tarija, dont elle prend le nom ; par la province des Charcas et par celle des Chiriguanes, elle fournit un moyen d'entrer dans le Chaco. En 1690, le Père Ruiz institue un collège à Tarija ; cette maison doit être le point de départ, le centre et la retraite des Jésuites qui entreprendront de porter la Foi dans le Chaco. Le marquis del Valle Toxo et dona Clementia Bermudez, son épouse, consacrent leur fortune à cet établissement, dont le Père Joseph de Arcé est nommé supérieur. De Arcé crée une Réduction sur le Guapay ; mais les progrès de la Compagnie renouvelaient les craintes des marchands d'esclaves. L'avidité des uns s'efforçait de nuire au zèle des autres. Chaque jour elle élevait des conflits ; elle cherchait par de sourdes manœuvres à calomnier, même auprès des Indiens, la Religion et les Jésuites qui les affranchissaient.

A travers ces difficultés renaissantes, les Pères de Arcé, Centeno, Hervas, de Zéa, Philippe Suarez, Fideli et Denis d'Avila maintiennent leur œuvre. Les Chiquites sont attaqués par les Mamelus ; de Arcé est éloigné de la Réduction, et les Néophytes ne combattent que sous ses yeux. Pour qu'ils puissent triompher de leurs ennemis, ils implorent la bénédiction de celui qui les a faits chrétiens ; Arcé accourt, et les Chiquites sont vainqueurs. Ce succès, qui date de l'année 1694, donna un rapide développement aux Réductions. De 1695 à 1707, il s'en forma quatre qui prospérèrent et qui bientôt n'eurent rien à envier à celles des Guaranis. Les Chiquites habitaient les rives du Guapay et du Parapiti, qui, sous le nom de Rio de la Madera, se jettent dans le fleuve des Amazones. Sur cette terre peu féconde, et où les variations de la température enfantent chaque année des maladies pestilentielles, il n'existe pour tout remède qu'un fanatisme déplorable. Ces Indiens se persuadent que la femme est la cause de tous leurs maux. Au premier signe de douleurs, ils peuvent faire mourir leur mère, leur épouse, leur fille ou toute autre

Système
militaire
des
Jésuites.

Le père
Solinas
et don
Zaraté
périssent
sous les
coups
des sau-
vages.

femme qu'ils indiquent au Cacique. En dehors de cette croyance, les Chiquites ne sont ni cruels, ni sanguinaires; mais ils n'ont aucune idée de la famille, aucune trace de la loi naturelle. Quand la lune, qu'ils appellent leur mère, s'éclipsait ou se couvrait de nuages rouges, ils s'imaginaient que des cochons, à force de la mordre, la mettaient tout en sang. Pour la délivrer, ils lançaient des flèches en l'air jusqu'au moment où elle reprenait son éclat. Les Jésuites triomphèrent peu à peu de ces instincts mauvais ou superstitieux; ils assouplirent ces caractères de sauvages, qu'une ivresse presque continue abrutissait.

La guerre de la succession s'était ouverte en Espagne. La France d'un côté, l'Allemagne et l'Angleterre de l'autre, se disputaient le trône de la Péninsule. Les Jésuites avaient reconnu le petit-fils de Louis XIV; comme le grand Roi, ils désiraient qu'il n'y eût plus de Pyrénées. La colonie du Paraguay fournissait au Roi catholique des soldats dont le courage et la subordination étaient appréciés; elle pouvait offrir, dans les circonstances, un bon ou un mauvais exemple. De ces provinces dépendait peut-être l'avenir de l'Amérique espagnole; les Anglais inspirèrent aux Autrichiens la pensée de séduire le dévouement des Catéchumènes. Rien n'était possible par les Jésuites, on choisit des Trinitaires engagés sous le drapeau de l'Archiduc pour détacher les naturels du Paraguay de leur obéissance au Roi et aux Pères. Le 5 mars 1703, Philippe V donna lui-même avis de ce complot.

« Vénérable et dévoué Père provincial de la Compagnie de Jésus dans la province de Rio de la Plata, écrit le Roi, j'ai appris qu'un des plans de mes ennemis est d'envoyer dans votre province des religieux espagnols, sous prétexte d'assurer les naturels du pays qui seront maintenus dans l'exercice de notre sainte Religion catholique, mais, en effet, pour jeter le trouble dans ces possessions par les discours qu'on leur tiendra en faveur de l'Empereur. J'ai même su depuis peu qu'il y a actuellement à Londres deux religieux trinitaires, dont l'un est Castillan et l'autre Allemand, qui doivent passer dans ces provinces, et, s'ils peuvent s'y introduire secrètement, reprendre l'habit de leur Ordre. Ils sont chargés de plusieurs milliers d'un manifeste imprimé au nom de l'Empereur, qu'ils doivent appuyer par leurs discours en public et en particulier, afin de tenter la fidélité de mes vassaux. Ils se prétendent Missionnaires apostoliques, ce qu'ils ne sont point. On a eu aussi des nouvelles qu'il se trouve à Londres deux séculiers qu'on dit devoir pareillement passer au Paraguay, dont l'un a été secrétaire du comte d'Harrach, ci-devant ambassadeur de l'Empereur dans cette cour. Pour prévenir les choses préjudiciables au service de Dieu et au

mien et à la tranquillité de mes vassaux, qu'occasionnerait l'introduction d'étrangers ennemis de cette couronne, j'ai résolu de vous écrire la présente, par laquelle je vous prie et vous enjoins, si quelques religieux espagnols ou étrangers, ou d'autres personnes, de quelque état et qualité qu'elles soient, donnent lieu à des soupçons, de les en faire sortir et embarquer pour l'Espagne, requérant les supérieurs des réguliers d'exécuter la même chose. »

Les Jésuites du Paraguay n'avaient point à se mêler d'intrigues politiques; mais celui que la métropole avait salué pour Souverain faisait appel à leur fidélité, ils acceptèrent le nouveau devoir qui leur était imposé. Par une précaution dont la couronne sentait l'importance, ils avaient isolé leurs Néophytes de tout contact avec les étrangers; la démarche du Roi ne pouvait que les fortifier dans leur idée première. Les indigènes étaient heureux, les Jésuites se gardèrent bien de leur apprendre les discordes dont la mère-patrie était le théâtre; ils se contentèrent de leur recommander une surveillance plus active. La guerre d'Espagne passa au-dessus de leurs têtes sans qu'ils connussent même de nom les princes qui se disputaient le sceptre. Charles II avait eu pour successeur Philippe V, ils n'avaient pas besoin d'en savoir davantage; leur félicité ne fut troublée par aucune commotion.

Cependant le Père Cavallero arrivait chez les Puraxis. Il les gagna promptement à la civilisation; puis, comme si le repos fatiguait son ardeur, le Jésuite prend la résolution de pénétrer sur le territoire des Manacicas. Il y a des périls à braver, une mort presque certaine à affronter, Cavallero a foi dans le Dieu qui le soutient; malgré les prières des Puraxis, il tente le voyage. Les Manacicas le reçoivent avec respect: il leur annonce l'Evangile, et de là il s'avance vers les Sibacas. Le Missionnaire les fait Chrétiens; emporté par son impétuosité, il ose se présenter devant les Quiriquicas, les ennemis les plus acharnés de ses Néophytes; son voyage est un triomphe pour la Croix. On le menace souvent de mort, on essaie de le faire tomber dans quelque embuscade; sa prudence et la protection du Ciel le préservent de tout péril. Il avait répandu le Christianisme au milieu des populations sauvages; il s'efforce d'en inspirer une connaissance première aux Jurucarez, aux Suburacas, aux Arupurocas et aux Bahocas: il y parvient.

Le besoin de former d'autres réductions se faisait sentir. L'autorité espagnole s'était d'abord opposée à cet accroissement de la Foi, parce que, aux yeux des négociants, plus les Chrétiens se multipliaient, plus les esclaves devenaient rares; mais enfin la crainte des Jésuites ne tourmentait plus ses rêves. Elle voyait qu'ils n'avaient pas détourné de l'obéissance ces popu-

L'isolement des néophytes favorable à la monarchie.

Les pères. Cavallero, Machoni et Yegros.

lations, qu'un mot de leur bouche aurait pu pousser aussi facilement à la fidélité qu'à la révolte. Les Jésuites étaient les plus fidèles serviteurs de la monarchie, le vice-roi de Tucuman songe à leur créer des résidences chez les Ojatas et chez les Lulles. Les Pères Machoni et Yegros furent choisis. Comme la plupart des Indiens, les Lulles s'imaginaient que le baptême était un poison. Ce préjugé s'enracina si fortement dans leur esprit, qu'ils ne virent d'abord dans les Missionnaires que des assassins. En 1712, après des efforts de tous les instants, les deux Jésuites qui avaient capté leur confiance par une aménité sans exemple, purent faire descendre sur ce peuple les lumières de la Foi. Ce peuple se montra docile à leurs leçons.

Martyre
de plu-
sieurs
pères et
néophy-
tes.

Machoni et Yegros avaient apprivoisé les Lulles; Cavallero, exténué de lassitude, poursuivait son apostolat. De bourgade en bourgade et de Mission en Mission, il arrivait sur le territoire des Puizocas. Le 17 septembre 1714, il expire avec ses compagnons sous les coups de leurs macanas. Ce premier martyr n'était que le préluce de beaucoup d'autres. Le Père de Zéa prêchait le Christianisme aux Quiez, tandis que Yegros et le Frère Albert Roméro s'occupaient de convertir les Zamucos. Tout à coup ces derniers changent de disposition : hier ils paraissaient pleins de bonne volonté, aujourd'hui ils sont en révolte ouverte contre les Missionnaires. Les Missionnaires n'avaient pour eux que la force morale, le Frère Roméro et douze Néophytes sont massacrés. Vers la même époque, en 1717, les Pères de Arcé, de Blende, Sylva et Maco périssent sous le fer des Payaguas. Le sang des Jésuites pouvait monter à la tête des Catéchumènes non encore formés; on leur cachait ces meurtres, pour ne pas leur faire naître l'idée d'en commettre d'autres : on les accoutumait peu à peu au travail; mais la paresse native du sauvage ne se prêtait point à des labeurs dont il ne comprenait pas le but. Les Pères Yegros, Machoni et Montigo se firent labourers pour leur offrir l'exemple. Les Zamucos, après avoir tué le Frère Roméro, avaient pris la fuite; ils se croyaient à l'abri des vengeances du ciel et de la prédication des Jésuites. Les Pères d'Aguilar et Castanerez ne consentirent pas à laisser cette désertion impunie. Ils savent que, dans ces natures légères, le souvenir du crime s'efface aussi vite que la trace du sang, et que, par une volonté plus tenace que leur insouciance, on parvient toujours à les dominer. D'Aguilar et Castanerez ont, ainsi que tous les Jésuites, fait cette expérience. Les Zamucos se vantent d'être pour jamais délivrés des Pères, au moment même ils en voient deux s'introduire sous leurs tentes. Entraînés par leur douceur, ils les suivent à la réduction de Saint-Raphaël, où ils reprirent avec bonheur les exercices des Catéchumènes.

Com-
ment les
Jésuites
vengent
toutes
ces
morts.

Ce n'était plus de la part des Indiens, en guerre avec la civilisation, que les Jésuites avaient à redouter de nouveaux désastres. Ces massacres partiels ne modifiaient point le plan tracé; le trépas de quelques-uns n'arrêtait point l'essor imprimé aux autres. Les réductions s'organisaient, et, sous la main des Pères, elles arrivaient à un haut degré de prospérité morale et matérielle. Néanmoins des événements politiques, des rivalités de personnes avaient apporté le trouble dans ces provinces jusqu'alors si paisibles. Don Diégo de Los Reyes était gouverneur du Paraguay. Sa naissance ne répondait pas à la dignité dont le monarque l'honorait; il crut que, par l'indulgence et par l'équité, il désarmerait l'opposition. Il voulut être juste, il prit le parti du faible et de l'opprimé. Il froissait ainsi des cupidités, il dérangeait des calculs que les Missionnaires avaient souvent comprimés. Il osait faire emprisonner ceux qui cherchaient à affaiblir son pouvoir ou à dénaturer ses intentions. Los Reyes n'avait que sa conscience pour lui; tous les Européens lui étaient hostiles; la haine fit si rapidement marcher les choses, que le gouverneur se vit accusé, et qu'un membre de l'Audience royale de Charcas fut envoyé à l'Assomption pour informer. Il se nommait don Joseph de Antequera. Impétueux, dévoré d'ambition, toujours prêt à seconder une intrigue ou à l'ourdir, Antequera était aussi insatiable de fortune que d'autorité. De magistrat instructeur, il se fit juge; de juge, il s'improvisa gouverneur à la place de sa victime. Don Joseph avait été élevé par les Jésuites de la Plata et de Lima; mais il n'ignorait point que ses iniquités et son usurpation évoqueraient peu d'approbateurs dans la Compagnie; il savait même que Los Reyes s'était retiré sur le Parana, afin de se mettre en rapport, soit avec les Jésuites, soit avec les Réductions; il vint camper au delà du Tabiquari. Les Missionnaires virent une provocation dans cette démarche; toutefois, ils se gardèrent bien de témoigner de l'inquiétude, et, pour ne pas engager une lutte funeste, ils écrivirent à Antequera de prévenir ce malheur par une retraite volontaire. Le gouverneur, dont les pouvoirs n'étaient pas réguliers, craignit que les Néophytes ne prissent fait et cause en faveur de la loi violée. Les Pères François de Roblez et Antoine de Ribera conduisirent à son camp les alcades et les officiers des réductions; ils lui déclarèrent qu'aucun mouvement militaire ne se ferait sans un ordre exprès du Roi.

Tranquille de ce côté, don Joseph s'occupe de réaliser ses plans. Il espère n'avoir rien à redouter des Néophytes; il va, pour donner plus de consistance à son projet, bannir de l'Assomption tous les Pères de la Société de Jésus. De là, il prétend occuper les réductions, et peut-être s'en déclarer le chef, après les avoir

soustraites à la couronne d'Espagne. Par ce qui se passait à l'Assomption, les Missionnaires comprirent quels étaient les desseins d'Antequera; ils résolurent de déjouer ses intrigues. Ce magistrat avait apporté la guerre civile, elle éclatait; Antequera la commence en calomniant les Jésuites. Il s'imagine qu'il doit les perdre, s'il veut triompher; il n'épargne rien pour arriver à son but. Mais les Jésuites avaient eu le temps de se prémunir contre une pareille agression; les Catéchumènes leur étaient aussi dévoués qu'au roi d'Espagne, et déjà le parti d'Antequera allait en s'affaiblissant; car chacun s'avouait que le Conseil royal des Indes ne tolérerait jamais de semblables abus.

Antequera se vit peu à peu abandonné par l'armée qu'il avait recrutée; sa voix prêcha la révolte, il succomba cependant; mais, à l'aspect de l'échafaud qui l'attend, cet homme, jusqu'alors si fier, n'ose pas rester sans amis, sans consolateurs; il a persécuté les Jésuites, il les appelle dans sa prison. Les Pères Thomas Caverio et Manuel de Galezan se rendent à sa prière: il se jette à leurs genoux, il témoigne un vif repentir des crimes que l'ambition lui fit commettre; il demande même à s'entretenir avec plusieurs de ses anciens professeurs ou de ses condisciples, membres de la Société de Jésus. Cette réparation n'arrêtait point le mal que tant de passions mises en jeu enfantèrent. On avait abandonné le traître qui levait l'étendard de la rébellion; on plaignit, on admira le prétendu martyr de la liberté. Antequera avait rêvé qu'il travaillait à l'affranchissement du Paraguay; ses complices ou ses dupes ne pouvaient excuser leur lâcheté ou se faire pardonner leur désertion qu'en se disant victimes des Jésuites. Les exécutions d'Antequera et de Juan de Mena, alguazil major, réchauffèrent le parti qu'ils avaient formé. Ce fut le 5 juillet 1734 qu'Antequera expia ses fautes par une mort tragique. Un mois après, la junte rebelle de l'Assomption proscrivit encore les disciples de Loyola, et l'évêque don Joseph Paloz écrivait au Père Jérôme Herran, provincial du Paraguay :

« Voici, mon Révérend Père, le plus malheureux jour de ma vie, et je regarde comme un miracle qu'il n'en ait point été le dernier. Je devais mourir de l'excès de ma douleur à la vue de mes très-chers Frères et de mes respectables Pères chassés par la Commune, dont je n'ai pu vaincre l'opiniâtreté par trois monitions consécutives de l'excommunication portée par la bulle *In cænâ Domini*, et qui ont été faites à tous ceux qui consentirent, favorisèrent ou exécutèrent un crime si énorme, par l'interdit général et personnel que j'ai jeté sur la ville et sur toute la province, quoique l'on ait mis des soldats à la tour de ma cathédrale, et défendu, sous peine de la vie, de sonner les cloches. Au

premier avis que j'eus de leur dessein, je fis avertir le Père recteur de fermer toutes les portes du collège, mais ces sacrilèges les ont enfoncées et rompues à coups de hache. J'étais moi-même investi de soldats dans ma maison, sans avoir la liberté de me montrer à la porte, et j'aurais exposé mon caractère, si j'avais voulu suivre mon penchant, qui était d'accompagner mes chers Pères, de secouer la poussière de mes sandales et de laisser pour toujours ces excommuniés. »

L'autorité royale était méconnue comme celle de l'Eglise; l'insurrection allait faire de rapides progrès. Le vice-roi du Pérou, marquis de Castel-Fuerte, convoque les principaux officiers de la couronne, et, le 24 juin 1732, le conseil prend la détermination de repousser la force par la force. Pour réaliser ce plan, des soldats braves et fidèles étaient nécessaires; le conseil s'adresse aux Jésuites des réductions; on lit dans son rapport : « Lecture faite de différentes pièces et papiers concernant les troubles de la province du Paraguay; après de mûres délibérations sur l'importance des événements, il a été résolu de prier son Excellence d'enjoindre au Père provincial de la Compagnie de Jésus au Paraguay ou, en son absence, à celui qui gouverne les Missions de ladite province du Paraguay, de fournir promptement au seigneur don Bruno Maurice de Zavala ou à don Augustin de Ruiloba, gouverneur du Paraguay, le nombre d'Indiens Tapès et des autres peuplades, bien armés, qu'ils demanderont pour contraindre les rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté. »

Les Espagnols et les naturels du pays s'insurgeaient contre la métropole; le pouvoir ne trouvait d'autres moyens pour les dompter que de faire appel aux Néophytes. Le Père d'Aguiar, supérieur des réductions du Parana, se mit à la tête de sept mille Chrétiens, le Provincial ordonna de faire prendre les armes à toute la population. La révolte fut comprimée; mais cette victoire du bon droit leur coûta cher. Le service militaire les avait tenus éloignés de leurs travaux habituels, et la famine, traînant à sa suite toutes les maladies contagieuses, ne tarda pas à sévir dans les réductions.

Tandis que le gouverneur du Paraguay rétablissait dans les villes et dans les campagnes l'autorité dont tant de commotions successives avaient ébranlé la base, les Guaycurus et les Mocobis mettent à profit les discordes du Paraguay; ils portent le ravage jusqu'au sein de la capitale. Il ne fallait plus combattre les séditieux, mais les préserver des désastres d'une invasion. Le gouverneur a recours aux milices des Catéchumènes; les Jésuites leur annoncent qu'ils doivent marcher à la défense de leurs frères épuisés par des luttes intestines; ces Chrétiens se dévouent encore au salut de tous. Ils repoussent

Les néo-
phytes
la com-
priment.

les Guaycurus, ils battent les Mocobis, et, partout vainqueurs, ils rentrent sous la conduite des Pères dans les paroisses d'où ils ne sortaient que pour défendre la religion et la patrie commune.

Philippe
V favo-
rise le
dévelop-
pement
des ré-
ductions

Ces guerres, nées à la suite d'une révolution, n'avaient point comprimé l'élan des Missionnaires. La couronne d'Espagne sentit enfin que ce serait dans les réductions qu'elle trouverait ses plus fidèles sujets; elle excita les Pères à entreprendre de nouvelles courses. Pour accroître l'industrie des Néophytes et les ressources de la Mission, Philippe décida même qu'à l'avenir le Général de l'Ordre aurait la faculté d'envoyer au Paraguay un certain nombre de Jésuites non espagnols. La ville de Tarija était plus que jamais exposée aux insultes des Chiriguanes; le vice-roi projette de la délivrer en soumettant ces tribus, qui lui permettront ainsi de s'étendre dans le Chaco. L'intervention apostolique était plus efficace que les armées: le vice-roi demande au Père Herran des ouvriers pour défricher cette terre. Julien de Lizardi, Ignace Chomé et Joseph Pons furent désignés. Ils arrivent à Tarija, ils apprennent que la guerre est déclarée et que, comme condition de paix, on imposera aux vaincus la Mission des Jésuites. Ce n'était ni par le fer ni par la violence qu'ils espéraient civiliser ces tribus, mais par la charité. Le Père Lizardi et ses collègues refusent de s'associer à un pareil dessein. Une réduction abandonnée existait non loin de la ville; afin de la peupler, ils se mettent à la poursuite des Sauvages; ils franchissent les montagnes, ils s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts, ils traversent des fleuves inconnus, ils bravent les intempéries des saisons. Tant de périls ne sont pas couronnés de succès: les Indiens fuient toujours devant eux, quelquefois même, pour ralentir leur marche, ils les trompent par de faux semblants de piété. Leur santé était altérée, mais le courage les soutenait encore. Cependant les Néophytes de la Conception s'inquiétaient de la turbulence des Chiriguanes, leurs voisins; le Père Lizardi reçut ordre de venir les protéger. Le 45 mai 1735 il est averti que les tribus de la vallée d'Ingré se disposent à attaquer ses réductions. Chaque jour elles répandaient de perfides avis pour lasser la vigilance des Chrétiens. Lizardi ne prend aucune précaution, il monte à l'autel, et, tandis qu'il célèbre les saints mystères, une troupe de Chiriguanes fond sur la bourgade. Le peuple s'enfuit, et le Jésuite est traîné en captivité. Les violences et le froid ont bientôt épuisé ses forces; les naturels s'aperçoivent que la mort va saisir leur victime, ils dépouillent le Père de ses vêtements, ils le placent sur un rocher, et il sert ainsi de but à leurs flèches. Il expira le 47 mai 1735, à l'âge de trente-neuf ans. Lorsque, le 7 juin, les Néophytes, de retour à la Conception, voulurent

connaître le sort de Lizardi, ils trouvèrent le cadavre à moitié dévoré par les oiseaux de proie. Le bréviaire du martyr était ouvert à l'office des morts, et un abrégé de l'Institut reposait à côté de son crucifix. On eût dit qu'à sa dernière heure Lizardi avait essayé de réciter sur lui-même les prières d'agonie, et qu'en périssant d'une manière si déplorable il avait cherché à s'entourer de toutes les images, de tous les souvenirs chers à son cœur de Chrétien et de Jésuite.

Le Père Pons restait seul; il rassemble, il conserve les débris de la réduction, et le Père Chomé se dirige vers la tribu des Chicas. Ces désastres ne ralentissaient point le mouvement imprimé. Les Zamucos avaient, en 1723, massacré un Missionnaire; d'autres accourent pour continuer l'œuvre que la mort seule interrompra. Le Père Hervas expire dans les labeurs du voyage; Castanerez, son compagnon, apprivoise les Zamucos. De là, il passe à Saint-Joseph des Chiquites, puis, sans se laisser arrêter par le danger, il s'avance vers le pays des Zatiéno; il est repoussé par la force. Les Jésuites ne se rebutaient jamais; depuis longtemps ils nourrissaient l'idée de trouver un point de communication entre les provinces de ce continent. Les uns le demandaient aux fleuves, les autres aux montagnes; ils en étudiaient le cours ou les pentes; mais ce but d'utilité ne les détournait pas de leur principal office. Au Paraguay, ils étaient apôtres avant de songer à se révéler hommes de science. L'autorité qu'ils avaient créée à l'Espagne devenait pour elle tantôt un sujet de joie, tantôt une occasion d'alarmes, selon les circonstances. L'isolement dans lequel les Pères maintenaient leurs Néophytes faisait concevoir des soupçons que l'on transformait promptement en réalité. On avait déjà vu plusieurs prélats et des gouverneurs du Paraguay manifester quelques craintes sur l'influence exercée par les Jésuites. On les disait maîtres absolus des Catéchumènes; ce fut en s'appuyant sur cette omnipotence et sur le mode de paiement adopté par les réductions tributaires de la couronne que don Martin de Barua sut provoquer à Madrid de sérieuses inquiétudes. Le Père Gaspard Rodero répondit à cette attaque, que le conseil des Indes hésitait à prendre en considération; en 1737 le Père d'Aguilar adressa au Roi un mémoire justificatif. Les faits avaient été tellement dénaturés que le Conseil refusa de s'associer à des haines personnelles ou aux méfiances tendant à compromettre l'avenir du pays. Six ans plus tard, en 1743, après avoir fait examiner en détail les moyens d'action des Missionnaires, leur système d'enseignement et la grave question de l'isolement complet des Néophytes, Philippe V approuva tout ce qui se faisait au Paraguay.

Au milieu des intrigues dont ils étaient l'occasion à Madrid, les Jésuites ne se laissaient

Le père
Lizardi
et ses
travaux.

point endormir par le succès. Ils avaient tout créé : le Sauvage était devenu homme ; mais il fallait que chaque génération de Pères apportât son tribut à l'Evangile. Ils avaient fondé trente réductions ; ils les entretenaient dans la piété par des retraites, dans l'amour du travail par des récompenses. Leurs collèges prospéraient ; néanmoins il restait encore des peuplades à émanciper. La lumière commençait à pénétrer par le spectacle même des vertus et du bonheur régnant dans les bourgades chrétiennes. Quelques Mocobis ont visité le collège de Corrientes ; ils demandent que trois ou quatre Pères les accompagnent au pays des Abipones, qui ont si longtemps résisté à l'armée espagnole. Les Jésuites, conduits par Castanerez, se mettent en marche avec eux ; ils parviennent à les former en réduction. Les Mataguayos font la même prière, Castanerez part, en 1744, pour se rendre à leur vœu. A peine a-t-il mis le pied sur le sol qu'il tombe victime de sa confiance.

Les Tobatines avaient disparu de la réduction de Sainte-Foi ; depuis dix ans ils erraient sans laisser de vestiges de leur passage à travers le désert. Le Père Yegros s'était mis à leur poursuite ; après onze ans de courses, il rejoignit enfin ces familles nomades. Elles s'obstinaient à ne pas rentrer dans leur ancienne réduction, il s'établit au milieu d'un peuple aussi inconstant. D'autres Missionnaires accourent à son aide ; ils commencent à faire goûter les premiers fruits de la civilisation aux Tobatines. Dans la même année, le Père Herrera entra chez les Guenoas ; d'autres Jésuites s'ouvraient les Terres magellaniques. Les Pampas et les montagnards Tuelchès, habitants de la Patagonie, ont pris les idées du monde à rebours. Tout est bizarre dans leur culte ainsi que dans leurs mœurs ; ce sont les enfants qui commandent et les pères qui obéissent. Du reste, aimant la paresse avec volupté, adonnés à toutes les débauches, ils sont joueurs comme les Espagnols, avides comme les Anglais ; la croyance à l'immortalité de l'âme est la seule trace de religion naturelle qui ne se soit pas effacée sous tant de siècles d'abrutissement. Les Jésuites s'occupent d'abord de vaincre leur insatiable besoin de locomotion ; ils adoucissent peu à peu leur barbarie ; ils combattent avec de douces paroles leur vicieux naturel, ils leur enseignent l'art de faire produire la terre, ils les gagnent au Christianisme avant même de leur avoir révélé tous les avantages de la civilisation. A cette nouvelle conquête de la Foi, Philippe V adopte des mesures pour développer un pareil germe de richesses.

Il veut que d'autres Pères partent sur une frégate de l'Etat commandée par Joachim d'Olivarès. Joseph de Quiroga, l'un des marins les plus distingués d'Espagne avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, Mathias Strobl et Cardiel prennent passage sur le *Saint-Antoine*. Quiroga

est chargé d'une double mission : comme navigateur, il doit explorer ces parages et y chercher quelque ~~port~~ où les vaisseaux pourront relâcher ; comme Jésuite, il tentera de créer des réductions. Le travail et les obstacles ne manquèrent pas aux Pères Quiroga, Strobl et Cardiel ; mais, après mille dangers, ils se virent contraints de renoncer à leur entreprise. Une grande partie de la Patagonie refusa le bienfait de l'Evangile.

Les Jésuites étaient parvenus à former une nation de toutes ces tribus inconnues les unes aux autres : ils en avaient fait un peuple de frères ; mais, au fond des déserts, à la crête des montagnes, dans les marais ou sur les rives des fleuves encore ignorés, il existait d'autres sauvages à qui la Foi n'avait point été portée. Les réductions du Paraguay jouissaient d'un bonheur si constant que les successeurs de saint François-Xavier songèrent à pénétrer jusqu'au cœur d'une région où des souffrances de toute nature semblaient délier leur passion du salut des âmes. La république chrétienne du Paraguay était pour tous un modèle. Là ils avaient su rendre agréable à des êtres abrutis le joug de l'obéissance, du travail et de la famille. L'Amérique méridionale vit de nouveaux Pères de l'Institut marcher à la découverte de nouvelles peuplades. On leur disait qu'elles étaient encore plus sanguinaires, plus dissolues que celles dont ils avaient comprimé les instincts : ces récits furent pour eux un stimulant. On les entretenait surtout avec effroi de la nation des Moxes, assemblage de différentes tribus, vivant sous la zone torride, sans loi, sans gouvernement, sans religion. La justice pour eux, c'est la vengeance individuelle, la vengeance qu'ils trouvent dans des breuvages empoisonnés ou au bout de leurs flèches. Depuis un siècle et demi les Jésuites avaient en vain essayé de s'ouvrir cette terre désolée. Le Père Cyprien Baraze fut plus heureux. Il part de Lima en 1673 avec le Père del Castillo ; sur une frêle embarcation, ils s'efforcent de remonter le Guapay. Après douze jours de navigation ils arrivent à cette tribu. Son climat, sa langue, sa stupide férocité, tout devenait obstacle pour les Jésuites. Le Père Baraze cherche à en triompher par la patience ; ses soins furent inutiles. La fièvre qui l'avait saisi à son entrée dans le pays redoubla d'intensité. Les supérieurs le rappelèrent à Santa-Cruz ; mais là cet homme, qui ne songeait qu'à ses sauvages, conçut un projet plus extraordinaire : il apprit le métier de tisserand afin de leur enseigner à faire la toile ; et, tout joyeux, il retourna dans leur contrée. A force de prévenances et de soumission à leurs désirs, il commença une Chrétienté ; puis, quand les Moxes eurent savouré les premiers fruits de la civilisation, Baraze confia ce peuple de néophytes à des Missionnaires de la Compagnie, et il s'élança

Le Père
Baraze et
IcaMoxes

vers des périls plus certains. Sans guide, sans direction, il parcourut les montagnes et les forêts. Enfin il découvrit des créatures humaines encore plus dépravées, et qui nourrissaient les unes contre les autres des haines implacables. Sa vertu essaya de dompter les colères passées dans le sang : on le vit s'asseoir parmi ces barbares, se mêler à leurs entretiens, se conformer à leurs moindres mouvements et imiter leurs gestes ridicules. Il dormit sous leur tente, il se nourrit de leurs mets repoussants, il se fit sauvage pour leur complaire.

Comme la plupart des Jésuites destinés aux Missions, il avait étudié la médecine et la chirurgie. Il s'improvisa leur garde-malade, il lava, il pansa leurs plaies ; il les veilla pendant le jour, durant la nuit il s'associa à leur insomnie. Cette inexplicable charité étonna d'abord les naturels ; bientôt elle leur apprit à honorer le Dieu qui inspirait de pareils sacrifices. Ils s'avouèrent vaincus sans combat. Ils étaient dispersés, Baraze les réunit dans une bourgade qu'il appela Sainte-Trinité. Le Jésuite avait le don de convaincre : il instruisit peu à peu ces esprits grossiers. Le Père les avait trouvés sans industrie, sans mœurs, même sans chef : il se fit pour eux législateur et ouvrier. Afin de les empêcher de retourner à leur vie errante, il leur imposa des caïques ; il leur enseigna les arts les plus nécessaires, l'agriculture et la maçonnerie. Le pays était stérile : il offrit à ses enfants des taureaux et des vaches, que lui-même allait acheter à Santa-Cruz. Ils n'avaient aucune notion d'un temple ou d'une maison : Baraze se constitua architecte. Il bâtit deux églises ; après avoir disposé ces malheureux à apprécier le prix de la vie, il les plaça sous la garde de quelques autres Jésuites, et il reprit sa course. De peuplade en peuplade, de danger en danger, le Père Cyprien, toujours infatigable, toujours prêt à vaincre par la douceur, arriva chez les Guarayus, peuples si sauvages qu'ils allaient à la chasse des hommes, et qu'ils dévorait leur proie à mesure que la faim les pressait. Les Guarayus renoncèrent à cet horrible plaisir, devenu un besoin. De là le Missionnaire se rendit chez les Tapacures et chez les Baures.

Jusqu'alors la route du Pérou au pays des Moxes, centre de sa Mission, avait été aussi longue que difficile. L'enfant de Loyola acceptait bien pour lui toutes ces souffrances ; mais il espérait les diminuer pour les autres. Il visita les montagnes ; il s'enfonça dans les marais pestilentiels, bravant à la tête nue les ardeurs du soleil de la zone torride et les morsures des mosquitos. Enfin il découvrit le sentier qui devait résoudre son problème géographique. Quand il l'eut indiqué, il entrevit le pays des Amazonas, et il retourna chez les Baures. Il se trouvait en présence d'une terre plus fertile et d'hommes dont les vices se rapprochaient da-

vantage de la civilisation. Le 16 septembre 1702 les Baures lui firent expier sa confiance : ils le massacrèrent. Baraze succombait après vingt-sept ans d'apostolat ; mais il laissait dans l'Ordre de Jésus de nombreux imitateurs et dans les Moxes un peuple si admirablement disposé que les Missionnaires n'eurent plus qu'à semer pour recueillir d'abondantes moissons de Chrétiens. L'œuvre du Père Baraze prospéra avec tant de rapidité que peu après sa mort elle offrait le même tableau de bonheur isolé et de concorde que les réductions du Paraguay. Nyel, un des Jésuites qui la dirigeaient, écrivait alors au Père Jean Dez :

« Nos Pères, au nombre de trente, y ont formé quinze à seize bourgades, toutes bien alignées. On assigne à chaque famille une portion de terre qu'elle doit cultiver. Il y a des biens communs destinés à l'Eglise et à l'hôpital. Au commencement de chaque année on choisit des juges et des magistrats. Chaque faute a sa punition. Deux de nos Pères habitent chaque bourgade. On est plein pour eux de déférence ; eux, de leur côté, ne s'épargnent pas. Rien de plus beau que les cérémonies religieuses. Chaque église, proprement bâtie, a sa musique. Tous nos Indiens en sont enchantés. Ils les ont embellies eux-mêmes de petits ouvrages de peinture et de sculpture ; ce qui, joint aux aumônes de quelques pieuses personnes, fait que nous pouvons encore assez embellir ces temples, objets d'admiration pour nos bons Néophytes. Pour remédier à la diversité des langues parmi ces Infidèles, on a choisi parmi elles la plus générale et la plus aisée, et on en fait la langue de ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une grammaire, qu'on étudie dans les écoles. Le supérieur de la Mission a choisi la bourgade centre de la peuplade pour sa résidence. C'est là qu'est la bibliothèque, la pharmacie commune ; c'est là aussi le lieu de retraite pour les Missionnaires eux-mêmes. »

L'Amérique méridionale était le théâtre privilégié des Jésuites espagnols et portugais comme l'Amérique septentrionale fut celui des français. Les réductions établies chez les Guaranis, chez les Chiquites et chez les Moxes atteignaient leur apogée. Dans le même temps les rives du Maragnon ou fleuve des Amazonas se couvraient de Néophytes. Ce ne fut pas sans de longues souffrances et sans des calamités de toute espèce que les Jésuites purent faire pénétrer la lumière de l'Evangile au cœur de ces populations. Ils n'eurent pas seulement à combattre l'ignorance des uns, l'abrutissement

Il est tué
par les
Baures.

(1) Dans la plupart des relations conservées aux archives du Gesù, ce fleuve et le pays qu'il arrose s'appellent le Maragnon. Quelques géographes, et Malte-Brun entre autres, le nomment le Marañon, d'autres le Maranhão. Nous avons cru devoir lui laisser son ancienne dénomination.

des autres, la férocité de tous; il vint un jour où le Protestantisme se rua sur la Chrétienté nouvelle. Le 24 novembre 1644 les Hollandais s'emparèrent de l'île et de la ville de Maragnon; leur premier soin fut de détruire partout les signes du Catholicisme. A la vue du péril qui menace la Foi, les Pères de Couto et Benoît Amodei, ne consultant que leur courage, excitent les Portugais et les indigènes à secouer le joug. Ils prêchent l'insurrection; ils se mettent à sa tête. Le 20 février 1644 elle éclate sur tous les points. Les Hollandais sont chassés de la colonie naissante. Pour conserver le souvenir de ce service rendu à la Religion et à la Monarchie, le gouverneur, Texeira de Mello, déclare, par un acte public du 14 mars 1647, que le succès de l'entreprise est entièrement dû aux deux Missionnaires. Ils sortaient d'arracher le Maragnon aux mains de l'Hérésie : ils demandent à la famille de Bragança de récompenser leur dévouement. En 1609 les Pères de l'Institut ont obtenu l'abolition de l'esclavage au Brésil, ils sollicitent le même bienfait pour le Maragnon. Au commencement de l'année 1562 le roi de Portugal accède au vœu d'humanité qu'ils font entendre du fond de ces contrées. Mais la liberté consacrée en principe était la ruine des négociants : de même qu'au Mexique, au Pérou et au Brésil, ils accusent les Jésuites d'usurper le pouvoir au détriment de la métropole. La calomnie s'organise. On menace leurs jours; et, à l'instant où le Père Antoine Vieira débarque sur la rive du Maragnon, l'émeute l'accueille avec des cris de rage : elle réclame sa tête.

Vieira, l'orateur, le jurisconsulte, le diplomate du Portugal, possédait la confiance du Roi et l'estime des souverains étrangers : il pouvait vivre heureux au milieu des enivrements de la gloire. Il abandonne tout cela pour s'élancer dans la carrière des Missions. Celle du Maragnon offre les plus grands obstacles : c'est celle-là qu'il choisit; et, malgré les prières du Roi, il part de Lisbonne le 16 janvier 1653. Vieira était un homme de conciliation et de fermeté. Sa parole domine ces colères intéressées, et il se met à l'œuvre. En quelques années, avec le concours des Pères Juan Paire, Gonzalès Vêras, Pedro Monteiro, Bernard Almeida, Jean-Marie de Dominis et l'Irlandais Richard Curew, il propage tellement le Christianisme que des peuplades entières s'essaient à la civilisation. Le Portugal alors se trouvait dans une ère de félicité. Ses armées, conduites à la victoire par le maréchal de Schomberg, reconquerraient l'indépendance nationale; elles triomphaient de l'Espagnol. Dans l'année 1659 le Père adresse au Roi les états de situation de cette province; son manuscrit, que nous traduisons, commence ainsi :

lui rends compte des Missions du Maragnon et des progrès que par elles l'Evangile fait chaque jour dans ces contrées. Ainsi Votre Majesté verra que la Providence se plaît à glorifier partout son heureux règne. Et, tandis que l'on nous mande de la métropole ses miraculeuses victoires, nous aussi, nous lui annonçons des conquêtes pour son royaume, conquêtes qu'avec encore plus de fondement on peut appeler victoires vraiment miraculeuses. Là Dieu est vainqueur, il est vrai, mais avec du sang, des ruines et des larmes; ici Dieu est vainqueur sans effusion de sang. Il n'y a ni guerre ni ruines, pas même de dépenses; et, au lieu des douleurs et des larmes du vaincu, tous triomphent avec joie, aux applaudissements de l'Eglise, qui répare le sang versé en Europe par l'acquisition des peuples, des nations et des provinces qu'elle gagne au Christianisme. »

Vieira et ses compagnons avaient entrepris une œuvre difficile : ils tendaient à civiliser les peuplades errantes sur les bords de ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves connus, et qui, de sa source à son embouchure, contient une multitude d'îles habitées. Un pareil projet aurait effrayé tous les rois de l'Europe; il ne fit pas reculer les Jésuites. Selon le rapport de Vieira, ils commencèrent par diviser la Mission en quatre colonies principales. Six Pères s'établirent dans chacune de ces résidences, à Scara, au Maragnon, au Para et à la rivière Amazone. Puis, s'étendant sur un espace de quatre cents lieues de côtes, on les vit prêcher la liberté que le Christ accordait et racheter les esclaves. Cette double mission était dangereuse; car les Sauvages n'osaient plus ajouter foi aux promesses des Portugais. Ils avaient été si souvent abusés qu'ils se cachaient dans leurs montagnes, qu'ils interceptaient les passages, et que, toujours armés, ils veillaient sur leur indépendance avec une astuce qui déjouait l'adresse même des Jésuites. Les Pères Gonzalès, Viloso et Michel Perez avaient déjà forcé quelques-unes de ces retraites. Afin de réussir dans leur plan il fallait saisir l'imagination des indigènes. Une guerre existait entre les Portugais et plusieurs tribus nommées Nhéngaibas. Ces tribus accueillirent d'abord sans défiance les Européens, elles se livrèrent à eux; mais, après avoir vu que la Religion n'était qu'un prétexte pour les asservir, elles s'armèrent, et du fond de leurs aldes, où la hardiesse et la ruse les protégeaient, elles ne laissèrent aucun repos à leurs ennemis. Les Nhéngaibas entretenaient des relations commerciales avec les Hollandais. Ces relations pouvaient amener un traité d'alliance et accroître les embarras. Le gouverneur, don Pedro de Mello, se décide à pousser vivement les hostilités afin de paralyser l'intervention des Européens. Chacun dans le conseil s'avouait que la guerre volante, faite par les Sauvages à coups de flèches,

Il prêchoit
l'émancipation
des
esclaves.

« Pour obéir aux ordres de Votre Majesté, je

du haut des arbres ou du milieu des canots, était une perte sans profit pour la métropole : on l'entreprenait à contre cœur, lorsque Vieira s'offre pour aller porter des paroles de paix aux Nhéngaibas. Depuis vingt ans la guerre n'a point cessé, et tous les parlementaires ont été mis à mort.

Le Jésuite fait annoncer aux tribus belligérantes qu'il veut se rendre dans leur île en ambassadeur pacifique ; il leur écrit que son vœu le plus cher est de travailler à leur repos. Les Nhéngaibas avaient entendu parler de sa charité pour les esclaves ; ils n'ignoraient pas que les Pères étaient les plus éloquents défenseurs de leur cause. Les Sauvages ont sa parole. Sept de leurs chefs accourent au collège des Jésuites : ce sont les otages qui serviront de garantie à Vieira. Le 15 août 1638, le Missionnaire, escorté d'une multitude de barques chargées d'Indiens, s'avance sur le fleuve. D'autres l'attendent au rivage, et de tous les points s'élançant des cris de joie, auxquels répondent les amicales démonstrations des Portugais. Pour recevoir dignement Vieira, les Nhéngaibas avaient élevé une église et une maison. Les chefs des nations voisines sont appelés à l'entrevue et aux négociations. Vieira, qu'ils surnommaient le grand Père, s'insinue dans leur confiance. En leur parlant de Dieu et de la liberté, il sait si bien vaincre leurs préventions qu'il les décide à souscrire à une paix dont les Jésuites seront les arbitres. Il la conclut ; et, pour perpétuer le souvenir de cette journée, dans laquelle le Christianisme prenait possession d'une terre jusqu'alors fermée, Vieira veut que Sauvages et Européens assistent ensemble à une messe solennelle de réconciliation. Ils étaient tous sujets du roi de Portugal, aux mêmes charges et aux mêmes bénéfices. Quand, des marches de l'autel, Vieira leur eut expliqué les devoirs qu'ils contractaient, les officiers de la couronne s'avancent pour attester par serment la sincérité de leurs promesses. Après eux chaque chef de peuplade, le corps à demi-nu et s'appuyant sur l'arc et les flèches, se présente : tous jettent au pied du Jésuite les armes dont les Portugais ont si souvent maudit la trempie empoisonnée. Ils prennent dans leurs mains les mains du Père, et, les élevant vers le ciel, ils répètent l'un après l'autre cette énergique formule de serment : « Moi, chef de ma nation, en mon nom et au nom de tous mes sujets et descendants, je promets à Dieu et au roi du Portugal d'embrasser la Foi de Jésus-Christ, Notre-Seigneur ; d'être, comme je le suis dès ce jour, sujet de Sa Majesté ; d'avoir paix perpétuelle avec les Portugais, étant ami de leurs amis, ennemi de leurs ennemis. »

L'île des Nhéngaibas était chrétienne d'attention ; plus de cent mille habitants des bords du fleuve adhéraient au traité que le Père Vieira

venait de négocier. Il ne restait plus qu'à entretenir ces bonnes dispositions, qu'à éclairer ces peuples en leur apprenant la pratique des vertus. Les Jésuites se chargèrent de cette tâche, ils l'accomplirent. Le Père Gaspard Mix, à la tête des Chrétientés, n'avait plus qu'à déraciner quelques vices inhérents à leur nature sauvage ; les Portugais ne lui en laissèrent pas le temps. Ils croyaient que tous les habitants d'au delà des mers n'étaient destinés qu'à assouvir leur cupidité ou leurs caprices. Ils les corrompaient par le spectacle de leur licence. Ils incendiaient les habitations indiennes afin de réduire les possesseurs en servitude. Ils massacraient sans pitié ceux qu'on soupçonnait d'audace. Les Nhéngaibas demeuraient fidèles à la parole donnée en présence du grand Père ; mais une agitation sourde fermentait dans les tribus, qui se lassaient d'être victimes. Vieira instruisit le Roi de cet état de choses : un édit sévère parut pour réprimer tant de désordres et pour protéger les Catéchumènes. A la promulgation de cette loi, la colère des trafiquants d'esclaves ne connut plus de bornes. Ils avaient espéré que la paix avec les Nhéngaibas serait pour eux une source de gains sans péril ; les Jésuites faisaient échouer leurs coupables espérances. Au commencement de mai 1664, les Portugais, dans le but de se débarrasser de toute censure, arrêtèrent le même jour les Missionnaires du Para ; Vieira lui-même est emprisonné, jeté sur une mauvaise barque avec tous les Pères et conduit à Lisbonne, où ils arrivèrent le 6 janvier 1662.

L'avidité civilisée arrachait aux Barbares les Missionnaires qui les préparaient au Christianisme : les Barbares ne consentirent plus à garder seuls une trêve dont leurs familles et les Jésuites étaient exclus. En protestant qu'ils ne renonceraient jamais à la Religion que le grand Père leur avait enseignée, ils déclarèrent que les hostilités allaient se rouvrir entre eux et les Européens. Ils avaient construit des maisons, des villages sur le bord du fleuve : ils y mirent le feu ; puis ils se retirèrent dans les forêts. Vieira cependant avait fait retentir les chaires du Portugal de son énergique parole ; il avait peint sous de chaudes couleurs la cruauté de ses compatriotes ; il s'était, en face même de la cour, posé comme le tuteur naturel de la liberté des Indiens ¹. Par un édit du 4 septembre 1663, Alphonse VI et son conseil flétrirent les excès commis. Les Portugais avaient chassé les Jésuites : le décret les rétablissait, et on y lit : « Il n'existe aucune raison apparente pour enlever ces Missions aux Pères de la Compagnie ; il y en a, au contraire, de très-nombreuses qui prouvent que leur saint zèle y est nécessaire. » Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour de la dispersion. Vieira et ses compagnons, en retournant

(1) Voir au 4^e volume de ses *Sermons*.

au Para, ne trouvèrent que défiance contre les Portugais et affection pour eux. Ils reprirent le travail précédemment achevé.

Cependant, sur d'autres parties du fleuve des Amazones, les Jésuites ne restaient pas inactifs. Les Bocari et les Mourani acceptaient la parole de Dieu. Le Père Juan Tuiexeria la distribuait aux peuplades de Touri et de Timirusi. Le Père Louis Figueira plantait la Croix au rivage du Xingu; et, en coordonnant une grammaire, il formait une langue commune de tous les divers dialectes. L'abondance de la moisson lui fit comprendre le besoin d'obtenir d'autres ouvriers: il part pour l'Europe, il revient avec douze Pères. La tempête les jette à la côte; ils sont égorgés par les Amani à l'embouchure du Maragnon. A cette nouvelle, Vieira se met en route pour fortifier dans la Foi les Néophytes du Xangu. Il consolide l'œuvre de Figueira, et laisse le Père Maria au milieu de la réduction. Vieira ne s'occupait pas seulement du présent; sa pensée plongeait dans l'avenir. Inspirés par lui, les Jésuites n'avaient point adopté le même plan qu'au Paraguay, ils ne colonisaient pas de la même manière; mais, dans un pays si fertile, au sein de ces plaines que fécondaient tant de fleuves, qu'ombragent tant de belles forêts, ils n'avaient pas eu besoin d'organiser le travail avec une aussi parcimonieuse vigilance. Leur Mission ne se restreignait point; ils l'étendaient chaque jour; chaque jour les Fidèles, plus heureux, appelaient leurs frères de la montagne ou les insulaires à partager leur félicité. Des multitudes de Sauvages abandonnèrent leurs retraites pour se soumettre à la vie commune. Non contents de ces Catéchumènes, les Jésuites ne cessaient d'en recruter de nouveaux. Les uns se lançaient sur des pirogues à la recherche des Sauvages, les autres perçaient l'épaisseur des forêts pour évangéliser les nations. Deux collèges avaient été bâtis à San-Luis-de-Maranhao et à Belen. Plusieurs établissements dépendants de ces maisons principales naissaient dans les résidences. Là, par une fusion qui produisait de salutaires effets, l'on élevait sous la même loi et avec les mêmes soins les enfants portugais et les naturels. Vieira était mort en béniissant ce monde qu'il avait ouvert au Christianisme; d'autres Jésuites marchent sur ses traces. Le Père Betendorsi dirige en 1678 les Missions dont le fleuve des Amazones se couvre, et à cette époque il adresse au Général de la Compagnie des lettres qui nous serviront de guide dans le récit des événements. Les Pères Pierre de Sylva, Gonzalès de Veiras, Salvador della Valle, Juan Nugnez, Christophe de Cugna, Louis Consalvi, Maria Porsoni et Manuel Perez se livrent à des efforts inouïs. Ce zèle n'est pas toujours récompensé. Il y a des luttas à soutenir contre les Sauvages, qui repoussent le Christianisme parce que, pour au-

cun prix, ils ne consentent à aliéner leur liberté.

A la date du 31 mars 1680, le roi don Pédro eut égard aux plaintes que la Société de Jésus faisait entendre sur ce trafic d'hommes dont les menaces célestes et les lois humaines ne détournaient pas les Européens. Un édit prohibant de réduire les Indiens en esclavage parut ce jour-là même. Il enjoignait de laisser aux Jésuites seuls le soin des peuples d'Amérique. Il les en créait pour ainsi dire les suprêmes arbitres. Ce remède, appliqué sur une plaie incurable, envenime le mal. La dispersion des Pères en 1664 était restée impunie: vingt-trois ans plus tard elle se renouvelle avec les mêmes péripéties. Les Jésuites se virent encore expulsés par la violence de ces parages, où les naturels ne demandaient qu'eux pour chefs spirituels. Cette instabilité, toujours provoquée par une cupide désobéissance, fit naître l'idée d'envoyer sur les lieux un commissaire extraordinaire. Les Européens se plaignaient des entraves que les Jésuites mettaient au commerce: ils disaient que les Pères s'insinuaient par de coupables complaisances dans l'esprit des Barbares, et qu'un jour, sous leur inspiration, ces peuplades se détacheraient de la métropole. Gomez Freire d'Andrade, muni des pleins pouvoirs du monarque, arrive, sous cette impression, au fleuve des Amazones. Il étudie les faits, il remonte à leurs causes, et, sur son rapport, le Roi ordonne qu'à partir de ce moment les Jésuites auront non-seulement l'administration spirituelle, mais encore le gouvernement temporel des tribus.

C'était rouvrir à la Compagnie de Jésus la lice des souffrances et du martyre: elle y rentra. Les Pères François de Figuerroa en 1666, Pierre Suarez en 1667, Augustin de Hurtado en 1677, étaient tombés sous les flèches des Indiens. En 1693 le Père Henri Richler, né en Bohême dans l'année 1633, périt comme eux; mais cette mort qu'ils ambitionnaient ne venait qu'après de longs sacrifices, elle couronnait toute une vie d'abnégation. Richler, à peine débarqué à San-Luis-de-Maranhao, part pour la Mission de Maynas. De là il veut évangéliser les tribus des bords de l'Ucayale. Seul pendant douze ans parmi ces Barbares, il se nourrit d'herbes et de racines. Ses succès étaient si bien constatés que, en désespoir de cause, on résolut d'envoyer le Père tenter un dernier effort sur le Xiberos. C'était une nation renommée par sa férocité, et qui, vivant dans des montagnes inaccessibles, avait jusqu'à ce jour refusé toute espèce de communication avec les Missionnaires. Richler s'y rend accompagné du Père Gaspard Vidal. Les deux Jésuites pénétrèrent au sein de cette peuplade. Ils y séjournèrent cinq ans, exposés à toutes les misères et à toutes les humiliations. Tant de courage ne put apprivoiser leur

Les
Jésuites
persécutés
par
les
marchands.

Le père
Richler
égorgé
par les
Xiberos.

instinct. Les Xiberos, importunés de voir toujours Richler souffrir, toujours prêcher l'Evangile, le massacrèrent enfin.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, entre les privations et la mort, entre les succès et le martyre. Les générations de l'Institut se renouvaient souvent; car la chaleur dévorait ceux que la fatigue ne tuait pas. Néanmoins tant de services n'avaient pas été perdus pour la civilisation. Le Christianisme prospérait sur le fleuve des Amazones, dont le Père Samuel Fritz traça la première carte. Les Catéchumènes avaient fait souche de Chrétiens. Leur nombre s'accroissait chaque année; mais en 1730 les Jésuites virent encore les marchands d'esclaves se coaliser contre eux. La question commerciale se plaçait en face de celle d'émancipation. Elle semblait devoir l'emporter: car elle se déguisait sous la calomnie. Paul de Sylva-Nunez fut envoyé à Lisbonne avec mandat de soutenir les intérêts des négociants, et surtout d'inspirer des craintes au Roi sur l'abus que les Missionnaires s'approprièrent à faire de leur autorité. Les hommes que le trafic de chair humaine enrichissait comptaient à la cour ainsi que dans le Portugal de nombreux auxiliaires. Jean V songe à mettre un terme à cette situation: le 16 avril 1734 il donne mission à Edouard dos Santos de se rendre au Maragnon. Dos Santos était un magistrat intègre. Pendant vingt mois il parcourut les résidences et les collèges de la Compagnie. Il interrogea les chefs des tribus et les Européens. Il fut témoin de tout ce qui se faisait, et on lit dans son rapport adressé au Roi: «L'exécration barbare avec laquelle on réduit les Indiens en servitude est tellement passée ici en usage qu'on la regarde comme un acte de vertu. Tout ce qu'on dit contre cette coutume inhumaine est accueilli avec tant de répugnance et si promptement oublié que les Pères de la Compagnie, dans la charité desquels ces infortunés trouvent asile et protection, et qui compatissent à leur misérable sort, deviennent à cause de cela même et plus que tout autre, un objet de haine pour ces hommes cupides.»

Le rapport d'Edouard dos Santos était aussi énergique, aussi clair que possible. Le Roi et le conseil de l'amirauté prirent des mesures en conséquence. Mais les Jésuites du Maragnon froissaient trop d'intérêts pour que la lutte commencée sur le fleuve des Amazones ne se révélât pas en Portugal. L'affranchissement d'un monde, c'était la ruine de quelques spéculateurs. On ne pouvait plus attaquer les Pères sur ce point, on chercha si, en Europe, ils ne seraient pas vulnérables sur d'autres. On épia une occasion propice, et moins de trente ans après, le marquis de Pombal donna satisfaction à toutes ces avidités si longtemps comprimées.

Les Moxes et les tribus du fleuve des Ama-

zones avaient embrassé la Foi du Christ. Ces victoires de la civilisation tentèrent d'autres Jésuites. En 1697 le Père Stanislas Arlet s'enfonça dans les forêts et les montagnes les plus inaccessibles du Pérou. On lui a dit que là il existe des créatures humaines qui n'ont aucun sentiment religieux, pas même un vestige de superstition et de lois. Toujours nus, ils ne savent pas ce que c'est que la pudeur. Les femmes ignorent jusqu'à l'amour maternel, et les hommes, en guerre éternelle les uns contre les autres, se font un délicieux plaisir de manger leurs prisonniers encore vivants. Les Canisiens sont l'effroi des peuplades même incultes. Le Père Arlet se décide à les visiter sous leurs tentes: il est au milieu d'eux. Les arcs et les javalots tombent de leurs mains; ils restent stupéfaits et immobiles. Le Jésuite ne pouvait s'expliquer cette attitude; il en sut bientôt la cause. Les Canisiens n'avaient jamais vu de chevaux et d'hommes couverts de vêtements. Dans leur impuissance à expliquer ce phénomène, ils prenaient le Jésuite et son cheval pour un seul et même être. C'était un monstre nouveau dans leurs forêts. Un des interprètes du Père dissipe cette terreur; Arlet, tirant parti de l'impression produite à son insu, annonce le but de son voyage. Il dit qu'il sera leur frère, leur ami, leur serviteur. Son langage force la conviction dans les âmes: six nations accourent pour se faire instruire. Arlet fonde la bourgade de Saint-Pierre au quatorzième degré de latitude australe. Par une patience et une douceur à toute épreuve il apprivoise ces natures rebelles: il abolit la pluralité des femmes. En soignant, en aimant leurs petits enfants, il révèle à leurs cœurs le sentiment de la maternité; quand il s'est entouré d'un certain nombre de Néophytes fervents, il les dissémine chez les autres tribus pour préparer la voie au Christianisme.

Cette même année 1797 vit encore s'ouvrir la Mission de Californie. Les Pères Picolo et Salvaterra y abordent sans autres armes que la Croix. Les Californiens les repoussent d'abord comme ennemis de leur indépendance; la première fureur calmée, ils se laissent gagner par les enseignements des Jésuites. A peine ces derniers ont-ils réuni autour d'eux quelques Catéchumènes qu'ils se dirigent l'un vers le nord, l'autre vers le midi, et qu'ils courent à la découverte de nouvelles tribus. Le Ciel bénit leurs travaux. Le Père d'Ugarte, qui a rejoint Salvaterra, assouplit de son côté les naturels de Trippué et de Loppu. Enfin les trois Pères formèrent de la Californie quatre Missions. Ils firent là ce qu'ils faisaient partout: ils civilisèrent les Sauvages par le Christianisme; ils leur apprirent le secret de l'agriculture et du travail. Le succès couronna encore leur œuvre; mais l'outrage vint à sa suite, et Robertson, dérogeant à ses habitudes d'impartialité, prétend que les Missionnaires de

La persécution des marchands prépare l'expulsion des Jésuites du Portugal.

Californie¹, « afin de conserver sur leurs Néophytes une autorité absolue et sans partage, avaient grand soin de laisser une mauvaise idée du pays en représentant le climat comme si malsain, le sol comme si stérile, que le seul zèle de la conversion des Indiens avait pu les déterminer à s'y établir. »

Pour donner plus de poids à ses assertions, l'écrivain anglican s'appuie sur le Père Vénégas, l'un de ces Jésuites à qui la géographie doit tant de lumières ; mais les travaux du Père sont inédits, et c'est seulement sur ses notes qu'en 1757 la Société de Jésus fit paraître à Madrid *l'Histoire de la Californie et de sa conquête temporelle et spirituelle*. Robertson se trompait en s'étayant du témoignage de Vénégas ; il se trompe encore lorsqu'il affirme que les Pères de l'Institut écarteraient les Européens par des récits mensongers ; car, en mettant de côté la version des Missionnaires, il n'en reste pas moins établi que la Californie était une terre stérile. Le baron de Humboldt, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, n'ose pas, quoique Protestant lui-même, se prêter à cet esprit d'injustice. Il a vu les lieux, et il raconte² :

« Les établissements que les Jésuites firent dans la vieille Californie depuis l'année 1683 donnèrent occasion de reconnaître la grande aridité de ce pays et l'extrême difficulté de le cultiver. Le peu de succès qu'eurent les mines qu'on exploita à Sainte-Anne, au nord du cap Palmo, diminua l'enthousiasme avec lequel on avait préconisé les richesses métalliques de la presqu'île. Mais la malveillance et la haine qu'on portait aux Jésuites firent naître le soupçon que cet Ordre cachait aux yeux du gouvernement les trésors que renfermait une terre si anciennement vantée. Ces considérations déterminèrent le visiteur don José de Galvez, que son esprit chevaleresque avait engagé dans une expédition contre les Indiens de la Sonora, à passer en Californie. Il y trouva des montagnes nues, sans terre végétale et sans eaux ; des roquettes et des mimoses arborescentes naissaient dans les fentes des rochers. Rien n'annonçait l'or et l'argent que l'on accusait les Jésuites d'avoir tiré du fond de la terre ; mais partout on reconnut les traces de leur activité, de leur industrie et du zèle louable avec lequel ils avaient travaillé à cultiver un pays désert et aride. Les voyages intéressants de trois Jésuites, Eusébe Kulin, Maria Salvatierra et Jean Ugarte, firent connaître la situation physique du pays. Le village de Loretto avait déjà été fondé, sous le nom de Presidio de San-Dionisio, en 1697. Sous le règne de Phi-

lippe V, surtout depuis 1744, les établissements espagnols en Californie devinrent très-considérables. Les Pères Jésuites y déployèrent cette industrie commerciale et cette activité auxquelles ils ont dû tant de succès, et qui les ont exposés à tant de calomnies dans les deux Indes. En très-peu d'années ils construisirent seize villages dans l'intérieur de la presqu'île. »

Tandis que les Jésuites portaient la bonne nouvelle du salut à tant de nations, et qu'ils les façonnaient à la véritable liberté en les initiant aux bienfaits de la morale chrétienne, les Pères Bohm, Doctili et Sepp s'avancèrent vers le pays des Tscharos. Là, comme dans beaucoup de ces contrées, l'homme avait perdu jusqu'à la dernière trace d'humanité. Tout était barbare en lui ; mais les Tscharos avaient, par respect pour leurs morts, introduit une coutume qui les signalait à l'attention des Missionnaires. Quand ils perdaient un de leurs proches, ils se coupaient les extrémités des mains et des pieds. Cet usage faisait loi. A peine les Jésuites se furent-ils assis au foyer de l'hospitalité qu'ils s'aperçurent de la surveillance inquiète dont ils étaient l'objet. Ils ignoraient l'idiome du pays : leur interprète les trahissait en dénaturant le sens de leurs paroles et en les rendant odieux. Les Pères ainsi exposés surent se soustraire à la première fureur des Tscharos ; mais ils ne tardèrent pas à revenir : alors ces tribus se laissèrent peu à peu gagner à l'Evangile. La peste sévit vers le même temps. Sepp réunit les malades dans une maison qu'il ouvre à toutes les douleurs. Il révèle ce que c'est que la charité : il calme leurs souffrances ; et, quand son dévouement a neutralisé le fléau, la gratitude fait encore plus de Chrétiens que la parole. Le nombre des Néophytes s'accrut en de telles proportions que, la résidence de Saint-Michel ne pouvant les contenir tous, Sepp en décida une partie à le suivre. Une autre réduction fut fondée dans un pays fertile à l'est de Saint-Michel. Sous la direction du Jésuite, les hommes commencèrent à bâtir des maisons et à ensemenacer les terres. Une année ne s'était pas écoulée que les femmes et les enfants accouraient s'installer dans leurs demeures. Ces nations étaient industrieuses, mais peu intelligentes ; elles imitaient avec une dextérité admirable tous les objets d'art. Sepp les applique à ces travaux sédentaires qui lui permettent de développer leur raison abâtardie et de les amener aux idées de la famille et du Catholicisme.

Vers le commencement du dix-huitième siècle, l'Amérique méridionale était sillonnée en tout sens par les Missionnaires ; mais chaque année on découvrait quelque peuple qui n'avait pas pu recueillir leur enseignement. Sur la fin de 1708 les Pères Lombard et Ramette s'ouvrent les déserts de la Guyane, ils en parcourent les points habités. Afin de se populariser parmi les indigènes, ils s'attachent à leur rendre les services

Le père
Sepp
chez les
Tscharos.

Les pères
Lombard
et
Ramette
à la
Guyane.

(1) *Histoire de l'Amérique*, par Robertson.

(2) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, par M. de Humboldt, t. II, p. 261. M. de Humboldt place la date de l'entrée des Jésuites en Californie, tantôt en 1642, tantôt en 1685. Il y a erreur, car, d'après les manuscrits de l'Ordre, ce n'est qu'en 1697 que commença cette mission.

les plus humiliants : ils se font leurs esclaves , ils les suivent dans leurs courses vagabondes , ils s'efforcent de saisir leur idiome pour le maîtriser et arriver à leur inculquer les principes de l'Evangile. Après plus de trente mois passés dans de si pénibles labeurs, Lombard et Ramette s'aperçoivent que l'esprit de ces nations est impossible à fixer, et que de la veille au lendemain elles ont complètement oublié tout ce qu'ils imposent à leur mémoire. Les voyages et les maladies avaient altéré les forces de Ramette : le Père Crossard le rappelle à Cayenne. Lombard était seul, sans appui, presque sans espérance ; il ne se décourage cependant pas. Pour faire fructifier son apostolat, il forme le dessein de réunir autour de lui les Sauvages au lieu de se jeter dans d'éternelles pérégrinations. Avec deux nègres et quelques naturels, dont il fait ses premiers Cathécumènes, il défriche la terre afin qu'elle produise du manioc, du blé des Indes et du maïs qui assureront la subsistance de ses futurs disciples. Il construit une chapelle et une grand case. Lorsque tout est disposé, le Jésuite se met en route : il va demander aux diverses peuplades de lui confier quelques-uns de leurs enfants. Lombard était aimé de ces tribus éparses : chacune d'elles se montra favorable à son vœu. Le Père avait des élèves : il leur enseigna la langue française ; il leur apprit à connaître, à servir Dieu ; il les façonna peu à peu ; il les enflamma du zèle dont il était animé. Il les avait reçus sauvages, il les rendait à leurs familles chrétiens et apôtres ; il en redemandait d'autres. A peine de retour dans les tribus, ces enfants, que l'éducation transformait en hommes, devinrent pour tous un objet d'admiration. Ils dominaient par la supériorité de leur intelligence, ils se firent chérir par leur modestie. Les catéchistes, ainsi introduits dans chaque nation, y semèrent l'exemple des vertus. Ils enseignèrent à leurs parents et à leurs voisins ce que le Jésuite leur avait révélé ; ils les préparèrent au baptême, et chaque année Lombard visitait les quartiers, cimentant par le Sacrement l'œuvre que ses petits catéchistes avaient ébauchée.

Le Père se trouvait au bout de quinze ans, à la tête d'une Chrétienté nombreuse. Il la convoqua en société : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se mirent au travail pour créer un village et édifier une église. Le 12 décembre 1728 elle fut inaugurée. Lombard venait de triompher des Sauvages : ce premier succès donne à sa vieillesse une énergie juvénile. Avec les Pères Lavit et Fauque, il se met à la recherche des tribus plus enfoncées dans les terres : ils parcourent les bords des fleuves. Bientôt ils ramènent au Bercail des tribus entières ou ils établissent sur les lieux mêmes d'autres réductions.

Le 29 novembre 1705, Louis XIV, par let-

tres-patentes, accordait exclusivement aux Jésuites l'administration spirituelle des colonies françaises de la côte de Saint-Domingue. Les Pères Margat, Olivier, Boutin, Laval, Le Pers, Le Breton, Molard, Jacques de La Vallière, Lexi, Ailain, Michel, Larcher, d'Ayma, d'Autilhac, d'Huberland, Creully et Crossard se répandirent de Cayenne jusqu'au fond des Antilles. Là, par des efforts inouïs, ils opérèrent sur ce sol vierge le miracle du Paraguay. Soixante-cinq ans auparavant, d'autres Jésuites y avaient planté la Croix. Le germe de salut s'était multiplié ; leur sang l'avait fécondé. Ils ne se montraient pas seulement Missionnaires au milieu de ces peuples enfants ; ils voulaient faire aimer le nom de la France ; ils savaient aussi bien mourir pour la patrie que pour la Religion. Le nom du Père Henri de La Borde était encore honoré par les indigènes et par les nègres. Pendant seize ans, ce Jésuite, arrivé aux Antilles en 1650, ne cessa de sacrifier pour eux ; mais, lorsque en 1666, les Anglais envahirent l'île de Saint-Christophe, Henri de La Borde ne recula ni devant les adversaires de sa Foi ni devant les ennemis de son pays. Il réunit les Français, il les anima de sa parole et de ses conseils ; et, relevant tous les cœurs abattus, il fit chasser de l'île les soldats anglais. Le Père Henri leur était hostile à double titre. Le 20 avril 1666, ils lui tendent une embuscade, et ils l'assassinent. Les naturels n'avaient jamais perdu le souvenir de ce crime. Le nom du Jésuite La Borde était vénéré dans leurs tribus, il servit de passe-port à ceux qui après lui traversaient les mers.

L'insalubrité du climat, les fatigues, les dangers qu'il fallait affronter, tout conspirait contre eux. Ils mouraient en posant le pied sur cette terre dévorante, ou, pâles, exténués, ils traînaient dans les élans de la charité une existence que la Foi seule ravivait. Chaque jour amenait la découverte de quelque peuplade. Ici c'était la nation des Amikouanes ou Indiens à longues oreilles ; là, celles des Palikous, des Corunariou, des Pyayes, des Galibis des Tocoyènes, des Marones, des Macapas et des Ouays. A ces tribus, vivant dans une dissolution effrayante, il fallait envoyer des Missionnaires ; et ce n'était pas seulement aux habitants des Antilles qu'ils avaient à distribuer le pain de la parole de vie. Il existait dans les colonies des milliers de noirs esclaves qui, achetés au Sénégal et au Congo, venaient, sous le coup des plus cruels traitements, grossir la fortune de leurs propriétaires. A l'exemple du Père Claver, les Jésuites avaient fondé des résidences dans tous les entrepôts des négriers. Ils s'étaient établis à Loando, à Gabon, et à San-Yago, pour tâcher de secourir ces misères de la servitude, pour leur apprendre qu'elles avaient dans le ciel un maître moins impitoyable que ceux

d'ici-bas ; mais cette initiation aux mystères consolateurs de l'Evangile ne pouvait s'adresser à la multitude d'esclaves exportés. La plupart arrivaient à Saint-Domingue et à la Martinique dans un état de dégradation tel qu'ils ignoraient jusqu'au nom de Dieu. Les Jésuites se firent les amis de ces Nègres : ils étaient abandonnés, les Jésuites se déclarèrent leurs protecteurs. « Nous avons, écrit le Père Mongin en 1682, quatre maisons de Nègres dans l'île de la Martinique, une dans celle de la Guadeloupe, deux dans celle de Saint-Christophe et une à Cayenne. Nous sommes seuls de prêtres pour les Français, les Nègres et les Indiens. »

Ils acceptaient un triple fardeau aux Antilles : d'un côté ils se constituaient les avocats des esclaves, ils s'efforçaient de rendre les colons moins exigeants et plus humains ; de l'autre ils marchaient à la découverte des terres inconnues, et ils offraient la Croix comme principe civilisateur. Ils surent en même temps former une langue de toutes ces langues particulières et créer aux indigènes une patrie, un culte et une éducation. On les voyait tantôt prêchant aux planteurs l'humanité, qui alors pour eux n'était qu'un mot, tantôt s'élançant sur les mornes où les Nègres marrons se réfugiaient. Il y avait partout des périls à braver : les Jésuites les surmontèrent tous. Aux uns ils parlaient de clémence, aux autres d'un devoir dont le Ciel seul serait juge. Cette charité de toutes les heures, que la génération succombant à la peine léguait à la génération qui la remplaçait, ne s'affaiblissait jamais. Le nombre des Jésuites qui moururent dans ces Missions est incalculable ; cependant il s'en présenta toujours de nouveaux. En 1740 la seule province de la Nouvelle-Espagne ou du Mexique occupait cent quarante-quatre Pères. Ils avaient sous leur direction plus de cinq cent mille Chrétiens. Aux Antilles françaises l'Institut produisit les mêmes résultats.

Sur les côtes d'Afrique, à Angola, au Congo et dans l'intérieur des terres, ils poursuivaient l'œuvre commencée par leurs devanciers. Le succès ne put pas, même à la longue, couronner leurs efforts, car ils se trouvaient en face d'une population que la traite des Noirs rend essentiellement mobile. Les Jésuites ne s'adressaient jamais aux mêmes hommes qui, libres aujourd'hui et esclaves le lendemain, disparaissent pour toujours. Cette situation précaire faisait de la charité en Afrique une fatigue incessante que ne compensait qu'à de rares intervalles les joies de l'apostolat. Chez les Sauvages le prêtre avait du moins l'espérance ; il parvenait à civiliser des tribus barbares et à leur inspirer l'amour de la famille. En Guinée et à la Sénégambie, il n'en est pas ainsi ; néanmoins les Jésuites ne renoncèrent jamais à de telles missions. Ils périrent dans ces parages si féconds en naufrages avant d'avoir touché au port, ils meurent de

toutes les maladies pestilentielles ou sous le fer des Nègres qu'ils se dévouaient à instruire. Ces naufrages et ces trépas, que l'on calcule d'avance, ne compriment point l'élan qui pousse les Pères de l'Ordre de Jésus vers ces côtes néfastes. Ils établissent deux collèges, l'un à Congo, l'autre à Angola ; dans leur église de Loando, ils fondent une Société des naufrages, heureuse idée, que la philosophie empruntera à la charité chrétienne. Leur but était de recueillir les marins et les passagers que la mer jetait au rivage après avoir englouti leur fortune ; ils disputaient cette proie aux flots courroucés ; ils en préservaient plusieurs de la mort ; mais là ne s'arrêtait pas l'efficacité de leur bienfaisance. Il fallait secourir les naufragés, leur assurer des ressources et leur faciliter le retour dans leur patrie. Les Jésuites enrôlèrent toutes les femmes riches de la colonie, ils leur firent un pieux devoir de travailler aux vêtements dont les malheureux avaient besoin, et, au milieu des calamités qui frappèrent la mission d'Afrique, ils surent maintenir cette association. Ils l'étendirent même à d'autres rives.

Tout en combinant leurs efforts pour propager la Croix sur tant de points, les Jésuites n'avaient pas oublié leur patrie ; ils cherchaient à accroître sa puissance et ses ressources en lui donnant, comme alliés ou comme sujets, les peuples qu'ils arrachaient à la barbarie. La diffusion des lumières agrandissait le cercle des idées, elle multipliait les centres d'action commerciale : il importait donc de leur créer des débouchés. Les Jésuites furent les plus ardents promoteurs du système de colonisation ; dans ce but, ils renoncèrent à leur pensée toujours commune, afin de se dévouer au service de leur pays. Nous avons vu ce que les Pères espagnols et portugais avaient réalisé aux Indes et dans l'Amérique méridionale pour faire triompher le drapeau de la métropole, il reste à dire ce que les Jésuites français tentèrent au Canada.

Des miracles de civilisation s'y étaient opérés sous la main des premiers Missionnaires dont nous avons raconté les travaux et les martyres ; d'autres leur avaient succédé ; ils appliquèrent d'une manière si intelligente le plan de leurs prédécesseurs que bientôt la meilleure partie du Canada fut chrétienne et française.

La Nouvelle-France était voisine de la Nouvelle-Angleterre ; cette proximité réveillait les vieilles inimitiés et les jalousies des deux nations. Les Anglicans voyaient d'un œil inquiet les progrès que le Catholicisme et le nom des Bourbons faisaient dans l'Amérique septentrionale. Les Jésuites avaient régénéré ces tribus ; les Hurons, les Esquimaux, les Algonkins, les Abénakis, les Illinois et les Miamis acceptaient avec joie l'Evangile. De l'état sauvage ils étaient peu à peu arrivés à une condition heureuse. Ils apprenaient à confondre dans le même amour le

Il créent une Société des naufrages.

Les Jésuites au Canada.

La Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre continuent la vieille haine d'Europe.

Christ et la France. Après leur avoir donné un culte, des mœurs, une famille, on leur offrait une patrie qui les protégeait. Les Canadiens, par vénération pour la mémoire des Pères qui ont consacré leur vie à cet apostolat, marchèrent sans hésiter dans la voie que les autres leur traçaient; ils suivirent la *Robe Noire*¹, comme un enfant timide s'attache à sa mère. La Robe Noire leur disait d'être fidèles à Dieu et au Roi, ils obéirent. Cet empire exercé sur des populations vierges déplaisait aux Anglais, ils surent créer dans les forêts du Labrador et sur les lacs du Canada une opposition toujours armée. Les Iroquois leur servirent de levier pour battre en brèche la civilisation qui s'opérait au profit de la France. Le Jésuite était devenu l'ami de toutes les tribus, elles le choisissaient comme médiateur dans leurs différends, elles l'honoraient dans leurs fêtes, elles l'entouraient d'un prestige que son inaltérable patience grandissait au moins autant que son savoir. Elles lui demandaient la paix, mais, en cas de guerre, elles le supposaient assez omnipotent pour leur accorder la victoire.

Les
Iroquois
alliés des
Anglais.

Vie des
Jésuites
parmi les
tribus.

Mort du
père
Mar-
quette.

Afin de conserver sur tant d'esprits volages une autorité qu'un seul caprice pouvait anéantir, les Pères de l'Institut se condamnèrent à une existence nomade. Pendant l'été, les uns accompagnaient les Néophytes dans les chasses ou sur les lacs; les autres, pendant l'hiver, se blottissaient avec eux dans leurs cabanes enfumées sous la neige. Les Pères de Crépiseul, Morain, Nouvel, Silvy, Boucher, Delmas, André, Beschefer, Allouez et d'Ablon passèrent ainsi leur vie. Pour maintenir la Foi chez tant de peuplades à peine sorties de la barbarie, on les voyait souvent s'engager sur la glace et parcourir trente ou quarante lieues. Dans ces courses, où la mort leur apparaissait sous mille formes, ils visitaient les familles que l'hiver retenait sur les montagnes ou au fond des bois. Le Père Marquette part, au mois de mai 1673, pour Michillimakinac. En route, il tombe d'épuisement; il expire à l'embouchure d'une rivière. Marquette était connu et aimé de tous les Canadiens. On l'inhuma à l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, et pour eux ce petit fleuve ne fut plus que la *Rivière de la Robe Noire*.

La guerre incessante que les Iroquois, alliés de l'Angleterre, entretenaient, soit contre les tribus, soit contre la France, amenait chaque jour son contingent de malheurs. Les Anglais portaient envie à ces florissantes colonies, ils s'efforcèrent de les ruiner ou de les détacher de la métropole. Les Jésuites étaient incorruptibles, on chercha à les rendre odieux. Le mensonge

prit les travestissements les plus étranges; il échoua partout, ces honnêtes natures le repoussèrent avec mépris. Elles n'avaient rien d'anglais, ni au cœur, ni à la tête, et quand l'amiral Philipps assiégea la ville de Québec, en 1690, les Canadiens, encouragés par les Jésuites, luttèrent avec tant d'énergie contre les forces de la Grande-Bretagne que l'escadre de blocus fut contrainte de se retirer.

Le Père Marquette avait, deux ans avant sa mort, fondé une Mission à Kaskasquias, chez les Illinois; ils se montrèrent dociles à ses enseignements. Son trépas laissait à d'autres le soin de continuer une œuvre si périlleuse; les Pères Jean Mermet, Gabriel Marest et Julien Bineteau s'offrirent comme ses héritiers; mais c'est le Père Jacques Gravier qui attacha son nom à cette Chrétienté. Le climat des Illinois n'était pas aussi rude que celui de la plupart des Missions. De grandes rivières, de vertes prairies, de riches forêts en faisaient l'oasis de l'Amérique septentrionale; les mœurs du peuple se ressentaient de ce bien-être. Gravier y pénétra vers l'année 1700, et, secondé par ceux qui ont ouvert cette terre au Christianisme, il arrive en peu de temps à initier les naturels à la Religion, dont ils saisissent la mystérieuse beauté. Les Illinois étaient domptés, Gravier s'élance vers les Peouarias. Ils recueillent ses instructions, ils s'y soumettent; mais les Français, qui se faisaient toujours précéder par les Jésuites, commencèrent à s'établir au midi de la Louisiane, vers l'embouchure du Mississippi. Afin de se former un boulevard contre les attaques des Anglais, ils songèrent à rapprocher les Peouarias de leur ville naissante. Il fallait préparer les Sauvages devenus Néophytes à cette transmigration. Le Jésuite était populaire dans les tribus, ce fut lui qu'on chargea de les déterminer. Gravier y voyait des inconvénients de toute nature, cependant il cède aux instances des officiers. Son absence avait rendu aux jongleurs et aux prêtres des idoles leur empire miné par la prédication. Gravier périt dans une révolte; mais son œuvre de prédilection n'en progressa pas moins. Les Pères Bineteau, Marest, Chardon et Finet s'y dévouèrent, et en 1724, au moment où Charlevoix, l'historien du Canada, parcourut ces contrées, il n'y trouva que des Chrétiens.

C'était chez les Illinois que les Missionnaires avaient obtenu les plus durables succès, ce fut là aussi que le nom de la France se vit en plus grande vénération. Les Illinois s'attachèrent à la métropole par affection pour les Jésuites; au milieu de toutes les guerres, ils se firent un devoir de repousser les avances des Tchactas et les promesses britanniques. Lorsqu'en 1763 Choiseul abandonna les possessions de l'Amérique septentrionale à l'Angleterre, Pontias, le chef de la tribu des Ottawas, ne consentit point

(1) Le nom de Robes Noires, appliqué dans le principe aux seuls Jésuites par les Sauvages, s'étendit à tous les Missionnaires catholiques; mais, par ce mot, les Canadiens désignèrent toujours plus spécialement les prêtres de la Compagnie de Jésus.

Les
Anglais
excitent
les
Iroquois
à la dé-
bauche.

à subir ce traité honteux. Il était Français, il se retira chez les Illinois comme dans le dernier refuge où l'on pourrait encore se battre en l'honneur de sa patrie d'adoption ; car, selon la parole de Chateaubriand ¹, « si la France conserva si longtemps le Canada contre les Iroquois et les Anglais unis, elle dut presque tous ses succès aux Jésuites. » Le Père Charlevoix avait commencé sa carrière dans les Missions dont il devait plus tard être l'annaliste. En 1720 le Régent le chargea de visiter de nouveau ces contrées, et d'y recueillir les renseignements dont le pouvoir avait besoin pour augmenter la prospérité des colonies. Charlevoix traça un plan que Louis XIV n'aurait pas manqué de faire fructifier ; son successeur se contenta d'en prohiber la publication. « Les lettres de ce Jésuite, dit le comte Barbé-Marbois ², étaient adressées à la duchesse de Lesdiguières. On les tint fort secrètes. Si elles eussent été publiées alors, la colonie aurait eu infailliblement une autre destinée ; mais cette correspondance ne vit le jour que vingt-cinq ans plus tard. »

Les projets du Père Charlevoix effrayèrent le gouvernement de Louis XV, qui, à peine sorti des mains de la Régence, se croyait encore obligé d'être anglais. Ce que Charlevoix démontrait avec l'expérience des faits, d'autres Jésuites le réalisèrent. L'Anglican était l'ennemi de leur Foi et de leur patrie, ils apprirent à tous les Néophytes à se défier de lui. Les Iroquois avaient dispersé les Chrétientés des Hurons, elles s'étaient répandues dans le Canada, portant partout le deuil de la famille et du pays. Les Missionnaires ne voulaient pas leur laisser ainsi le droit d'accuser la France et de chercher peut-être dans leur désespoir une protection moins variable. On les vit se mettre sur leurs traces, les réunir un à un, et créer avec ces débris de peuples un autre peuple de Chrétiens. Ils saluèrent cette réduction du nom de Lorette ; les Pères Chaumonot, le Chollenec, des Couverts, Martin, Bouvard, Louis d'Avaujour et Richer y fécondèrent tour à tour le germe des vertus.

Cependant les Jésuites et le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, avaient senti que la paix était nécessaire. Les tribus ne demandaient pas mieux, il fallait amener les Iroquois au même vœu. Les Pères de Carheil et Anjelran les décidèrent, en août 1701, à se joindre aux députés de toutes les nations assemblées. Les Iroquois furent séduits par les deux Missionnaires, ils acceptèrent les conditions proposées. La paix, dont un chef huron, célèbre sous le nom du *Rat*, avait dicté les clauses avec le chevalier de Caillères, ouvrait aux Jésuites cette terre hostile, ils y entrèrent la Croix à la main.

Les Iroquois, que le marquis de Tracy et

Courcelles avaient vaincus en 1666, ne pardonnèrent jamais ce triomphe aux Français. Indépendants par nature, sanguinaires par besoin ou par plaisir, ils se faisaient un jeu de la cruauté et du parjure. Ils voulaient conserver leur liberté entre les trois puissances européennes qui se disputaient l'empire du Canada, et, toujours en garde, tantôt contre les Hollandais, tantôt contre les armées britanniques ou contre la France, ils ne laissaient jamais violer leurs frontières. Les Anglais néanmoins parvinrent, à force de ruses et de présents, à gagner les principaux chefs ; ils s'en créèrent des alliés, ils excitèrent leur farouche instinct, ils fournirent des armes à leurs colères. Cette situation était pleine de dangers pour les Chrétientés ; les Jésuites crurent que, pour conjurer le péril, il fallait le braver au centre même de l'ennemi. De l'année 1667 à 1688, les Pères Frémyn, Pierson, Bruyas, Carheil, Garnier, Milet, Vaillant, de Gueslis, Boniface, les deux Lamberville et le Frère Meigneray affrontèrent toutes les douleurs du corps, toutes les souffrances de l'âme, afin d'approvoiser les Iroquois. Les Hollandais et les Anglais avaient compris qu'il importait à leurs calculs protestants et politiques de rendre les Jésuites impossibles. Pour réussir dans leur dessein, ils développèrent chez ces tribus la passion des liqueurs fortes ; ils l'alimentèrent ¹ par toute espèce de sacrifices ; puis, après qu'elle fut devenue incurable, ils se mirent à spéculer sur le rhum et l'eau-de-vie, dont ils avaient fait un besoin.

Les Anglais, voisins des Iroquois, n'avaient qu'un but ; à tout prix, ils voulaient chasser les Jésuites de ce pays, bien assurés qu'ils en seraient un jour les seuls maîtres si, par l'ivresse d'un côté et par leurs prédicants de l'autre, ils arrivaient à le dominer. Les Pères ne se laissèrent ni intimider par les outrages ni tromper par l'astuce. Ils avaient à cœur de régénérer le peuple ; ils bravèrent ses fureurs, ils tinrent tête aux émissaires de la Grande-Bretagne. Après de longs tourments, ils virent qu'il leur serait permis d'espérer un meilleur avenir. Ils consolèrent les prisonniers enlevés par les Iroquois, ils les faisaient Chrétiens dans la souffrance, ou ils leur administraient le Baptême au moment du supplice. Ils adoucissaient aux autres une mort qui à chaque heure planait sur leurs propres têtes. Du Sault-Saint-Louis au fond de ces régions, ils avaient à combattre les vices les plus ignobles et les corruptions de l'Angleterre.

Les Iroquois parlent de manger les Robes

Les
Jésuites
chez les
Iroquois.

(3) On remarqua cependant quelques officiers anglais qui ne s'associèrent pas à ce calcul d'impitoyable. Le 18 novembre 1668, François Lovelace, commandant du fort James, à la Nouvelle-Orléans, promettait au Jésuite Pierson de mettre un terme à de pareils abus, dont quelques chefs iroquois, plus prudents que les autres, demandaient eux-mêmes la suppression.

(1) *Génie du Christianisme*, 4^e part., liv. 1, ch. VIII.

(2) *Histoire de la Louisiane*, p. 122.

Leurs souffrances. Noires, le colonel Dungan, qui dirige les troupes et la politique de la Grande-Bretagne, menace à chaque instant de les faire pendre : les Pères ne s'effraient point de ces périls. On les prive de la liberté, on les traîne captifs à la suite des hordes vagabondes ; ils marchent avec elles, cherchant en tous lieux à répandre des germes de Christianisme. Cependant, en 1708, au plus fort des guerres, les Jésuites furent contraints de renoncer à ce sol ingrat. Les Iroquois proclamaient leur neutralité, et ils préparaient un armement contre les Français. Le Père Pierre de Mareuil était sous les tentes des Sauvages, il avertit le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada, que l'Angleterre les a encore décidés à attaquer. Les Anglais saisissent le Missionnaire, ils le conduisent prisonnier à New-York : ce fut le dernier Jésuite qui posa le pied sur le territoire iroquois.

Les Abénakis français par conviction. Ils étaient en même temps au nord et au midi ; ils occupaient les postes les plus difficiles et les passages les plus importants ; car les chefs militaires se servaient d'eux comme d'un drapeau que les Néophytes n'abandonnaient jamais dans la mêlée. Mais, en dehors des combats, ils exerçaient un ascendant qui plus tard devait porter d'heureux fruits. Dans le centre du Canada ils formaient une colonie qui n'eut rien à envier aux réductions du Paraguay. Les Abénakis, tribu de la rive droite du fleuve Saint-Laurent, reçurent en 1646 la parole de Dieu, que le Père Dreuillette leur annonça ; les Pères Pierson, Richard et Morain s'avancèrent sur la rivière Saint-Jean. Au mois de juin 1676 Jacques Vautier fonda définitivement les Chrétientés que Bigot, Gassot, Aubry, d'Auvergeat, de la Chasse et Sébastien de Rasle étendirent des deux côtés du fleuve. Plusieurs réductions furent ainsi créées dans les forêts, car il fallait mettre à l'abri des hostilités les femmes, les vieillards et les enfants, afin de conserver le germe catholique. Les Abénakis, plus voisins de Boston que de Québec, avaient intérêt à lier des relations commerciales avec les Anglais ; le désir de conserver intact le dépôt de la Foi leur fit repousser comme une mauvaise pensée toute démarche qui les rapprocherait des ennemis de l'Eglise et de la France. Les Anglais accusaient les Jésuites de cet éloignement ; le Père Rasle surtout leur était odieux. Le 23 août 1724 ils tombent à l'improviste sur la bourgade de Narantsouak, où le Jésuite réside. Rasle sait que les Anglais en veulent à sa vie, il s'offre à leurs coups afin de préserver ses Néophytes ; il périt dans les tourments. Cet attentat aurait exaspéré des hommes civilisés, les Abénakis étaient encore à demi-sauvages, ils n'écoutent que leur vengeance. Peu d'heures après, l'incendie et la mort descendent sur les habitations anglaises. Les Abénakis virent s'écouler de longs jours dans les joies de la primitive Eglise ; sous la

houlette des Jésuites, ce troupeau ne connut ni les passions ni le besoin. Lorsque, en 1756, le marquis de Montcalm vint tenir tête à l'armée de lord Loudon et combattre les généraux Wolf et Abercromby, il trouva toujours au premier rang les intrépides Néophytes, dont le Père Charles Germain excitait le courage.

Quand la France ne se défendit plus au Canada, quand la mort de Montcalm, les victoires du général Wolf sous Québec et de l'Américain Washington devant le fort Duquesne eurent fait désespérer des affaires de la métropole, les tribus canadiennes s'engagèrent dans une lutte suprême pour prévenir la chute de leurs alliés. Les Ottonais se distinguèrent surtout au milieu de ces combats. Ils avaient à leur tête Pontias, le Chrétien le plus fervent et le soldat le plus déterminé. La France n'a jamais su, dans ses annales, glorifier par un souvenir ce Sachem ottonnai qui fut son ami ; c'est devant les historiens anglais ou américains, ses adversaires, que le Sachem a trouvé justice. Tout était perdu, il ne restait plus aux Néophytes qu'à faire leur paix avec la Grande-Bretagne. La France déserte la cause de ses colonies, les colonies ne veulent pas se séparer du drapeau blanc. Pontias forme le projet de surprendre par un hardi coup de main les onze postes militaires qu'occupent les Anglais. Huit de ces postes tombent en son pouvoir. Niagara, Pittsburg et Détroit résistent seuls à l'attaque du Sachem. Détroit est le plus fort et le plus important : le Sachem se décide à en faire le siège. Durant une année entière il retint ses inconstants compatriotes sous les murs de cette citadelle. La paix de 1763 ne met point un terme à ses hostilités. Seul sur le champ de bataille où les Jésuites lui apprirent à se dévouer pour la France, il veut encore combattre à la tête de sa nation.

Le Haut et Bas-Canada était livré aux enfants de Loyola ; ils en firent une contrée heureuse par la pureté de ses mœurs et par un charme d'innocence qui étonna toujours les chefs militaires de la colonie. Pour acclimater la vertu chez ces peuples, voyageurs par goût et par nécessité, les Missionnaires se condamnaient à des courses sans terme, à toutes les misères de la vie sauvage, à toutes les intempéries des saisons. Ils précédaient ou ils accompagnaient le drapeau de la France. En 1700 d'Iberville fonde un établissement vers l'embouchure du Mississipi, le Père Paul du Rhu élève un grand Calvaire sur les rives du fleuve. Les Français prenaient possession du pays en y bâtissant une forteresse, les Jésuites s'emparaient des âmes en leur révélant les mystères de la Croix. Le Père Marquette avait découvert ce sol fécond, d'autres Jésuites y apportèrent la semence de l'Evangile. Paul du Rhu, à la Basse-Louisiane, commence une réduction ; les Pères Joseph de Limoge et Dongé accourent partager ses labeurs. La confiance que

Les Anglais égorgent le père Rasle.

les Sauvages accordaient aux Missionnaires était un éternel sujet d'anxiété pour les directeurs de la Compagnie des Indes occidentales ; on force les Jésuites à désertir leurs résidences du Mississipi. Quelques années s'écoulèrent ainsi ; mais l'absence des Robes Noires causait de vifs regrets aux naturels. En 1723, le Père de Vitré rentre à la Nouvelle-Orléans avec une colonie de Jésuites dirigée par Beaubois, de Ville et Le Petit. Leur sang devait fertiliser cette terre ; le 28 novembre 1729 le Père du Poisson, qui évangélise les Akansas, pénètre chez les Natchez, sa tête tombe sous la hache d'un des chefs de cette tribu. Le 44 décembre de la même année le Père Souel, qui a reproché à d'autres leurs crimes et leurs excès, périt par leurs mains dans un jour de colère.

Les Jésuites accompagnaient les Catéchumènes dans leurs guerres ; ils se constituaient prisonniers pour escorter les vaincus dans la captivité ; ils partageaient leurs bûchers afin de les aider à bien mourir. En 1736 le Père Sénat fut brûlé par les Chicachas, parce qu'il n'avait pas voulu cesser d'exhorter à la mort les victimes que le feu allait dévorer. La Louisiane, arrosée du sang des Missionnaires, ne tarda pas à devenir chrétienne. Les Jésuites étendirent leurs conquêtes pacifiques sur l'Ohio ; peu à peu ils assouplirent au joug de la famille et des lois ces peuplades errantes. Ils les avaient trouvées sauvages, ils en firent des hommes.

De terribles, de glorieuses révolutions ont achevé leur œuvre. L'Angleterre d'un côté, les Etats-Unis d'Amérique de l'autre ont changé la face du pays. Il n'y avait plus de Jésuites pour lutter à armes égales contre les diverses sectes qui envahissaient le Canada ; le Catholicisme s'éteignit dans les cœurs. La guerre et la liberté, l'absence des Missionnaires et l'action des Presbytériens, des Quakers et des Anabaptistes détruisirent la plupart de ces Chrétientés ; mais au fond des tribus dont le contact hérétique ne pouvait altérer la foi, le souvenir des Robes Noires survécut. Les voyageurs de tous les cultes et de tous les pays constatent cette reconnaissance ; les actes officiels eux-mêmes en rendent témoignage, et les Ottawas, que les Jésuites émancipèrent au dix-septième siècle, viennent, cent cinquante années après, en demander au président de l'Union Américaine. En 1823, ils lui écrivent, par l'intermédiaire de leur chef Pinesinidjigo, l'Oiseau noir :

(I) Dans la même année d'autres tribus préisaient encore mieux leur demande, et le Président des Etats-Unis recevait l'adresse suivante :

« Nous, soussignés, capitaine, chefs de famille et autres de la tribu des Ottawas, demeurant à l'Arbre-Courbé, sur la rive orientale du lac Michigan, prenons cette voie pour communiquer à notre père, le Président des Etats-Unis, nos demandes et nos besoins. Nous remercions notre père et le congrès de tous les efforts qu'ils ont faits pour nous amener à la civilisation et à la connaissance de Jésus, rédempteur des hommes rouges et blancs. Nous

« Mon Père, c'est à présent que je désire que tu m'écoutes, moi et tous les enfants de cette contrée éloignée ; ils tendent les bras pour te serrer la main ; nous, les chefs, les pères de famille et autres Ottawas, résidant à l'Arbre-Crochu, te prions instamment et te supplions, toi, notre respectable Père, de nous procurer une Robe Noire comme ceux qui instruisent les Indiens dans le voisinage de Montréal.

« Notre Père, sois charitable envers tes enfants ; écoute-les. Nous désirons être instruits dans les mêmes principes de religion que professaient nos ancêtres quand la Mission de saint Ignace existait.

» Nous nous adressons à toi, le premier et principal chef des Etats-Unis ; nous te prions de nous aider à élever une maison de prière.

» Nous donnerons de la terre à cultiver à ce ministre du Grand-Esprit que tu enverras pour instruire, nous et nos enfants. Nous nous efforcerons de lui plaire et de suivre ses bons avis. Nous nous trouverons heureux, si tu veux bien nous envoyer un homme de Dieu, de la Religion catholique, de la même sorte que ceux qui ont instruit nos Pères. Tel est le désir de tes enfants dévoués. Ils ont la confiance que toi, qui es leur Père, auras la bonté de les écouter. Voilà tout ce que tes enfants te demandent à présent.

» Tous tes enfants, Père, te présentent la main et serrent la tienne avec toute l'affection de leur cœur.

» Signé : MAGATI, PINESINIDJIGO. »

Une nouvelle forme de gouvernement a produit de nouvelles mœurs ; la population primitive du Canada, dont une partie a refusé d'abandonner ses savanes, vit au fond des forêts. Là, s'arrangeant un bonheur à sa manière, elle invoque le concours du président des Etats-Unis, « pour être instruite dans les mêmes principes de religion que professaient ses ancêtres quand la Mission de saint Ignace existait. » Et ce souvenir des temps passés, qui frappe au cœur les

Conclu-
sion des
Missionnaires.

confiant dans votre bonté paternelle, nous réclavons la liberté de conscience, et vous prions de nous accorder un maître, ou ministre de l'Evangile, qui appartienne à la même Société dont étaient les membres de la Compagnie catholique de saint Ignace, établie autrefois à Michillimackinac ; à l'Arbre-Courbé, par le père Marquette et d'autres Missionnaires de l'Ordre des Jésuites. Ils résident au milieu de nous pendant de longues années. Ils cultivèrent un champ sur notre territoire pour nous apprendre les principes de l'agriculture et du Christianisme.

» Depuis ce temps nous avons toujours désiré de semblables ministres ; si vous daignez nous les accorder, nous les inviterons à venir s'établir sur le même terrain anciennement occupé par le père Du Jauney, sur les rives du lac Michigan, proche de notre village, à l'Arbre-Courbé.

» Si vous accueillez cette humble demande de vos fils fidèles, ils en seront éternellement reconnaissants, et prieront le Grand-Esprit de répandre ses bénédictions sur les blancs.

» En foi de ceci, nous avons apposé nos signatures, ce 12 août 1823.

» Signé : ÉPERVIER, POISSON, CREVILLE, GRUE, AIGLE, POISSON-VOLANT, OURS, CERF. »

peuples dont la virginité n'a pas été souillée par les révolutions , ce n'est pas seulement chez les tribus canadiennes qu'il se réveille. Les Catholiques de l'Amérique méridionale font entendre le même vœu ; de la Louisiane à la Nouvelle-Grenade , il retentit. Dans un même sentiment de gratitude et d'espérance , tous demandent à l'Institut religieux qui civilisa leurs pères de venir apprendre à leurs enfants les devoirs du chrétien et du citoyen. Les monarques de l'Europe avaient , dans un jour de faiblesse que tant d'autres , plus coupables , suivirent , consommé la ruine de la Société de Jésus ; ils brisaient ainsi la chaîne qui attachait le Nouveau-Monde à l'ancien , dont il était tributaire.

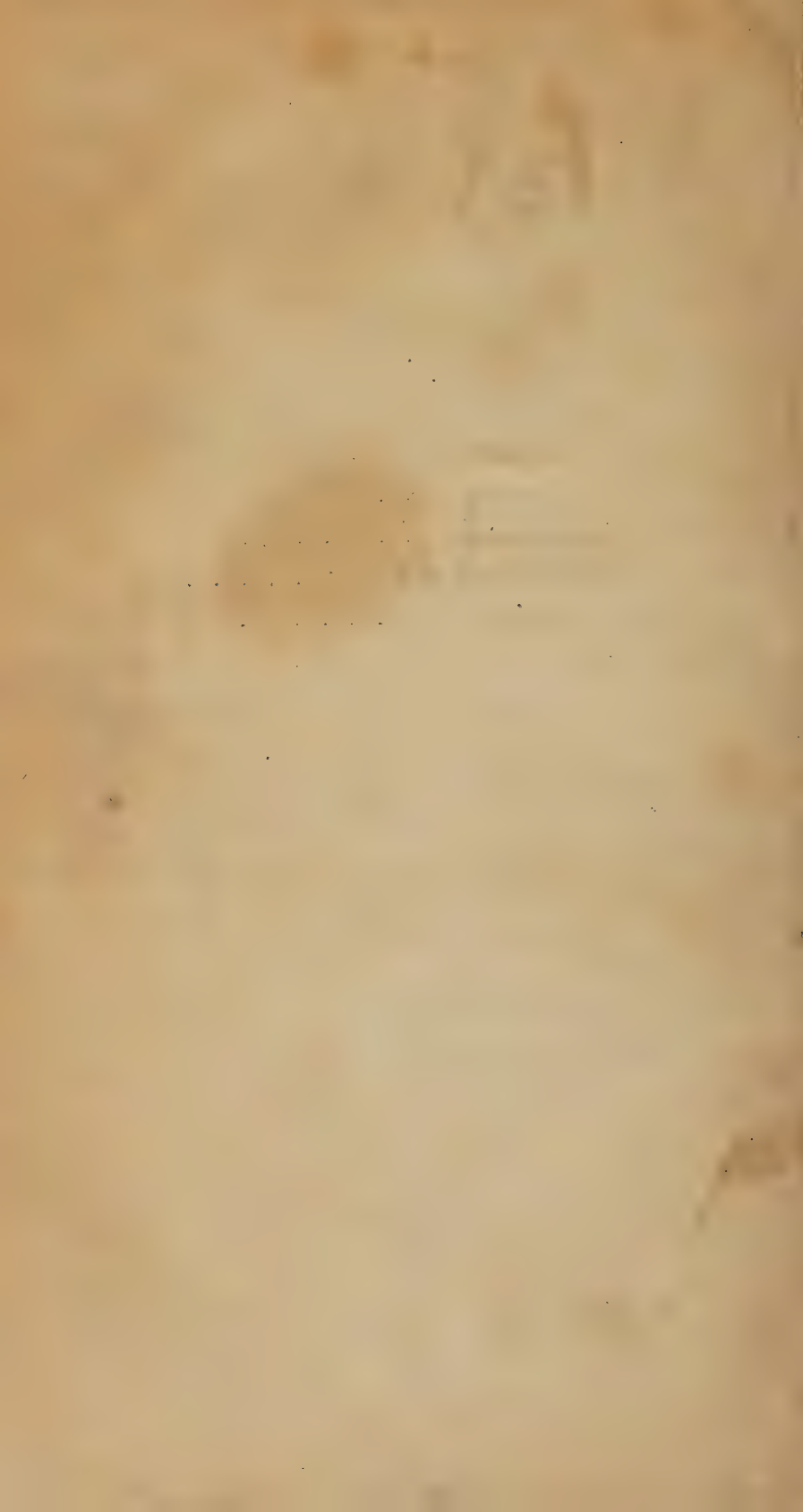
Le Nouveau-Monde , libre et républicain ,

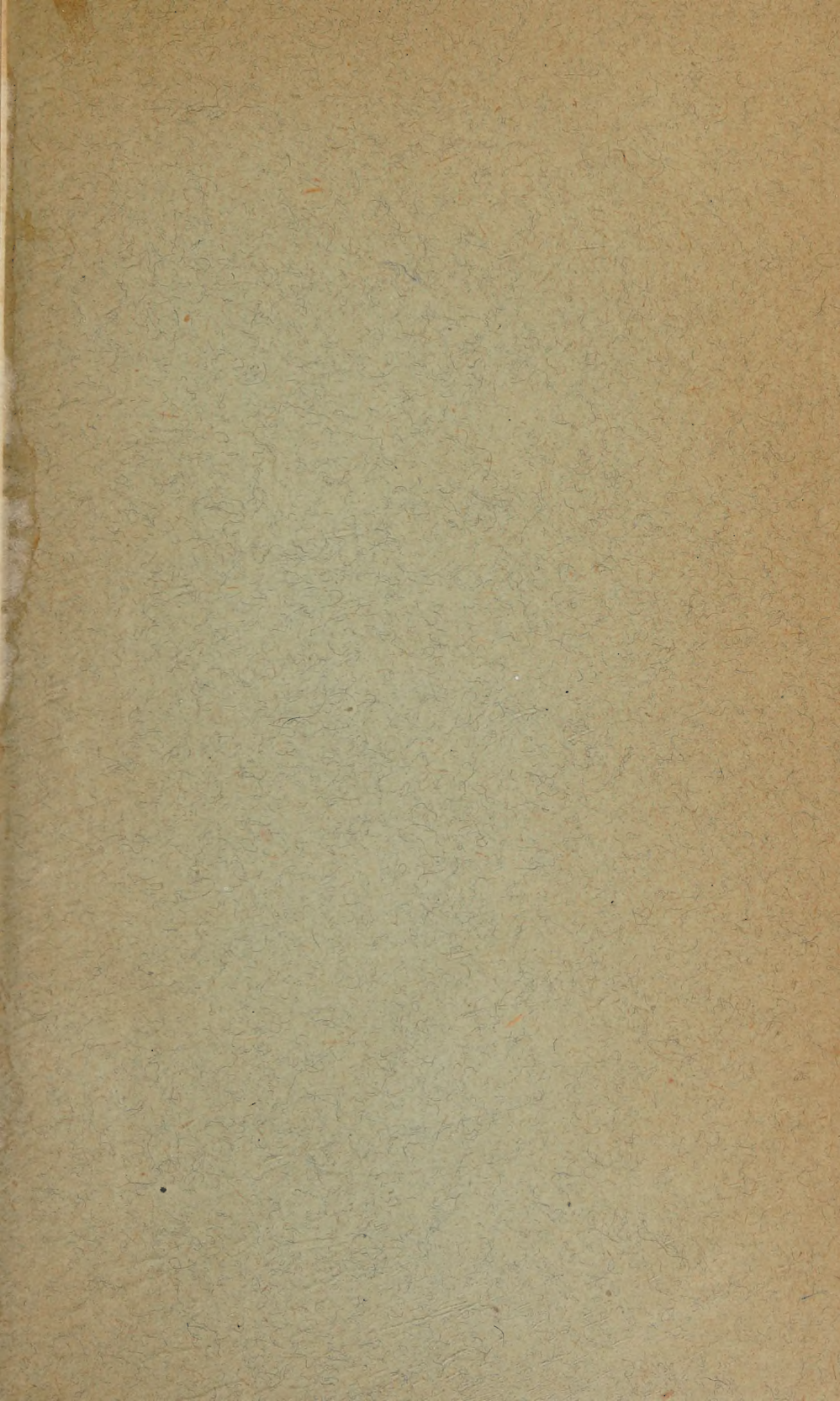
n'accepte point les préjugés ou les haines de convention qui fermentent contre la Société de saint Ignace de Loyola. Ilsait les services qu'elle a rendus à cet univers créé par ses travaux ; il appelle les Jésuites pour qu'ils continuent à en rendre desemblables dans un autre ordre d'idées. Tous ces peuples , tirés de la barbarie par les Missionnaires , ont des intérêts différents , des passions et des vues opposées ; mais , du haut des Montagnes Rocheuses à la mer des Caraïbes , de l'Inde au Paraguay , ils se confondent dans un même désir. Ils remontent tous le courant des révolutions , afin d'offrir à la jeunesse comme à l'âge mûr les guides spirituels dont leurs ancêtres éprouvèrent la foi , et dont eux veulent mettre à profit le zèle et la science.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

| | | |
|----------|--|-----|
| CHAPITRE | XIX. <i>Dernières années d'Aquaviva</i> | 365 |
| — | XX. <i>Les Jésuites au Japon et en Chine.</i> | 400 |
| — | XXI. <i>Autres Missions étrangères.</i> | 446 |
| — | XXII. <i>Les Jésuites au Paraguay et au Maryland.</i> | 433 |
| — | XXIII. <i>Généralat de Vitelleschi.</i> | 456 |
| — | XXIV. <i>Les Jésuites en France.</i> | 477 |
| — | XXV. <i>Les Généraux Caraffa, Piccolomini, Gottifredi et Nickel ; travaux en Europe.</i> | 493 |
| — | XXVI. <i>Le Jansénisme et les Jésuites</i> | 511 |
| — | XXVII. <i>Le Père Oliva, Général ; suite des travaux de l'Ordre en Europe.</i> | 542 |
| — | XXVIII. <i>L'éducation chez les Jésuites.</i> | 571 |
| — | XXIX. <i>Écrivains de la Compagnie de Jésus.</i> | 590 |
| — | XXX. <i>Louis XIV et les Jésuites ; les Généraux De Noyelle, Gonzalès et Tamburini.</i> | 623 |
| — | XXXI. <i>Suite de l'histoire de la Compagnie en France sous Louis XIV.</i> | 650 |
| — | XXXII. <i>Missions en Orient, en Afrique et en Asie.</i> | 679 |
| — | XXXIII. <i>Missions en Amérique.</i> | 707 |





060.9

C 865

6911

CRETINEAU-JOLY, J.

AUTHOR

HISTOIRE ..COMPAGNIE JESUS
IIDATE
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM
NUMBERCONVERT
Convert
me shaw

FEB 11

NOV 12

DEC

11

G. G. G.

STORAGE

6911

